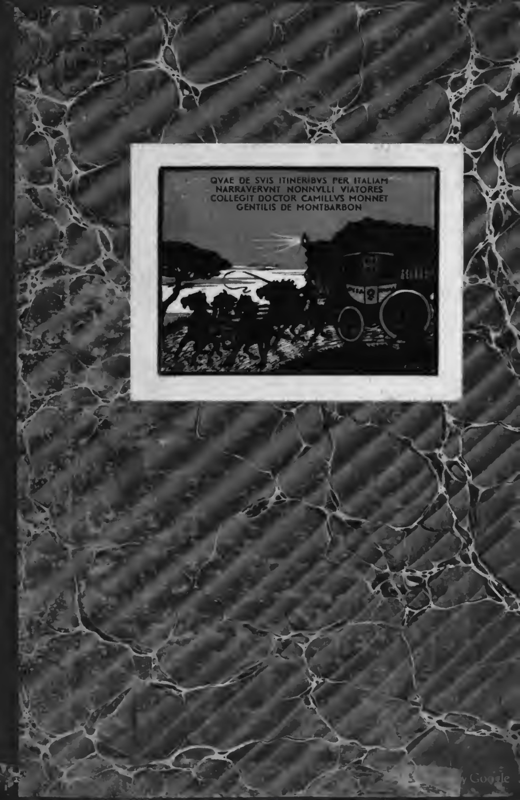
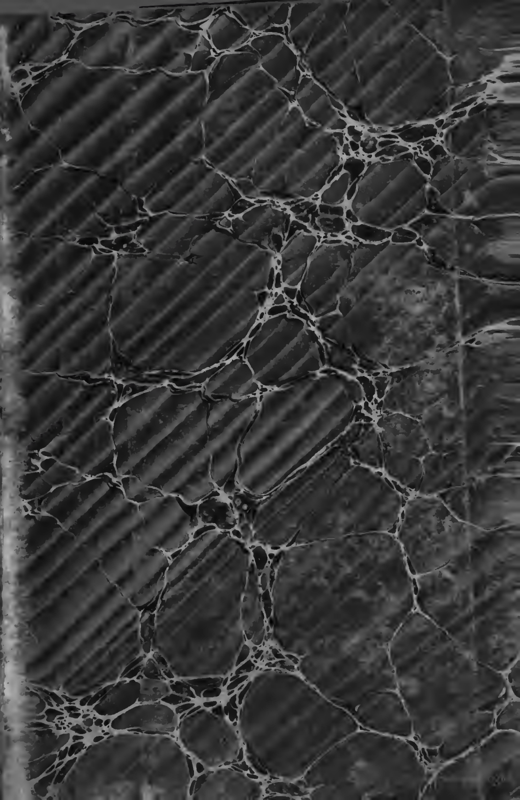



QVAE DE SVIS ITINERIBVS PER ITALIAM
NARRAVERVNT NONNVLLI VIATORES
COLLEGIT DOCTOR CAMILLVS MONNET
GENTILIS DE MONTBARBON



ROME

ANCIENNE ET MODERNE


IMPRIMERIE
JULES CLAYE ET Ce
Rue Saint-Benoît, 7

ROME

ANCIENNE ET MODERNE

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

PAR

MARY LAFON



PARIS

FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

M DCCC LIV

PRÉFACE

Ancor la gloria dell'eterna Roma
Risplende sì che tutte l'altre oscura!...

LEOPARDI.

La gloire de Rome éternelle est encore si éclatante, qu'elle efface toutes les gloires.



Il est une ville dans le monde, dont on ne peut entendre le nom sans émotion. Solitaire et à moitié déserte, entre des monuments en ruines, des aqueducs rompus et taris, des voies usées par les roues des chars antiques, des cyprès et des tombeaux, au fond d'une campagne que dépeuplent la fièvre et le mauvais air, Rome en apparaissant tout à coup sur ses sept collines, nous frappe encore d'admiration et de respect. Malgré son grand âge et ses malheurs, on sent que l'antique maîtresse des nations règne toujours dans nos souvenirs. C'est qu'en effet Rome est notre mère patrie : Enfants, nous apprenons sa langue et ses légendes; notre jeunesse est consacrée à l'étude de ses lois; notre âge mûr, à la lecture de ses orateurs et de ses poëtes; Citoyens, nous rêvons la gloire de ses aigles et la liberté de son forum; Chrétiens, nous nous inclinons tous devant le tombeau de saint Pierre.

Faire l'histoire de Rome, c'est donc faire un livre de famille, un livre pour tout le monde, et qui manquait jusqu'ici; car les pages innombrables des annales de la ville éternelle, éparses dans les vingt-cinq siècles de son

passé, n'avaient encore été réunies par personne. Il y a des milliers de volumes sur le peuple romain et ses conquêtes, il n'y en a pas un seul sur l'histoire de Rome, proprement dite, sur sa vie publique au Forum, si originale et si curieuse. Des nuées de savants, d'antiquaires et de touristes se sont abattues sur ses monuments pour en mesurer les ruines, sur ses palais pour en compter les tableaux, sur ses églises pour répéter après cent autres l'éloge des chefs-d'œuvre qui les décorent, et pas un de ces chercheurs ne s'est dit qu'après tout, l'histoire intime, urbaine en quelque sorte, des hommes qui avaient fondé ces murailles, élevé ces monuments, jeté ces dômes dans les airs, et peint ces galeries admirables, valait la peine d'être écrite.

Rome ancienne n'a été véritablement grande, véritablement intéressante que dans ses murs : c'est là qu'il s'agissait de la saisir et de la suivre depuis le moment où le fils de Sylvia bâtit sur le mont Palatin ses pauvres huttes de roseaux, jusqu'à l'arrivée de ces Barbares qui incendiaient douze cents ans plus tard les tours dorées des empereurs. Quant à la Rome moderne, celle du catholicisme et des beaux-arts, il restait à la peindre vivant de sa vie byzantine, féodale et papale, et après être tombée du rang de capitale du monde à l'humble titre de duché, et de cinq cent mille habitants à douze mille, relevant noblement la tête à la renaissance, sous une tiare ornée de lauriers par Raphaël.

Ainsi présentée, l'histoire romaine s'éclaire d'un jour nouveau et offre un intérêt jusqu'à présent inconnu. Car cette grande figure de Rome qu'on nous montre de loin, depuis l'enfance, nous ne l'avons jamais vue à sa vraie lumière, et rien n'est faux comme l'idée que nous en concevons d'après nos écrivains. Les uns, comme le bon Rollin, Lebeau, Crevier et ceux de leur école, donnent aux anciens habitants des sept collines une physionomie prosaïque et vulgaire; les autres, épris du symbolisme allemand, en font des mythes ou des fantômes. Aucun ne les a peints tels qu'ils furent, au naturel, avec franchise et vérité. C'est ce qu'on a cherché à faire dans ce livre. Rome antique y conservera sa forte empreinte et son profil d'airain, fièrement dessiné comme les figures de la colonne Trajane : Rome nouvelle, dans sa beauté mélancolique et solitaire, y rappellera un grand paysage du Poussin que le Tibre sillonnerait de ses flots d'or.

Les scènes les plus dramatiques de l'humanité s'étant passées sur ces collines immortelles, du haut du Capitole le lecteur verra défiler à ses pieds tous les peuples qui ont brillé dans le monde, tous les hommes qui l'ont rempli du bruit de leurs vertus, de leurs crimes ou de leur gloire pendant deux mille cinq cents ans. Tous, depuis le chef gaulois à la chevelure blonde, jusqu'au numide Hannibal, depuis Attila jusqu'à Bélisaire, depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon, tous sont venus en Italie, attirés vers Rome par un aimant magique. C'est là que le torrent des guerres a porté successivement tous les enfants du Nord, Goths, Huns et Vendales; et après ceux-ci les Byzantins, les hommes à la longue barbe ou Lombards, les Franks, les Sarrasins, les Normands, les lansquenets du XVI[e] siècle, les demi-brigades de la première République française et les bataillons de la seconde.

Puis, quand cet immense bruit d'armes aura cessé; quand tous ces flots d'hommes auront disparu, ne laissant comme traces de leur passage que des ruines et quelques tombeaux, sur les cendres de cette Rome, qui dominait jadis l'Occident et l'Orient, et d'où s'épanchait continuellement, comme d'un volcan en éruption, la lave de la guerre, une nouvelle Rome surgira qui sera l'asile de la paix. Plus de légions égorgeant les peuples, plus de prétoriens tuant les empereurs, plus de bêtes féroces déchirant l'esclave dans le Cirque. La statue de Jupiter a fait place à la croix; les papes succèdent aux Césars; et la capitale du monde païen est devenue la capitale du monde catholique. Dans cette transformation, Rome retrouvera sa seconde période de grandeur. Elle n'est plus rien par le fer qui a fait si longtemps sa force, elle va être tout par l'idée. Un vieillard n'ayant pour sceptre que l'anneau d'un pauvre pêcheur, pour sénat que des cardinaux qui ont ramassé la pourpre des patriciens déchirée par les Barbares, pour soldats que des prêtres et des moines en robe de bure, parle du haut du Vatican à la Ville et à l'univers (*Urbi et orbi*), et les trônes tremblent, les peuples s'agenouillent, les empereurs baissent le front à sa parole.

Alors brillent les beaux siècles de la papauté : quatre grands hommes, Grégoire VII, Urbain III, Adrien IV et Innocent III élèvent le Vatican, par leur vigueur et leur génie, au niveau du Capitole, et pendant deux cent trente ans Rome nouvelle exerce dans le monde l'autorité de Rome ancienne.

Découronnée tout à coup par le patriotisme de Clément V, ce Constantin du moyen âge, qui au XIV[e] siècle transporta le siége pontifical à Avignon, elle ceignit, au XVI[e] siècle, sous Jules II et Léon X, un trirègne tout radieux encore de la gloire de Michel-Ange. Ensuite, au siècle éblouissant du grand Léon succèdent des jours ternes et sombres : les soldats germains de Bourbon, le temps, la guerre, le Tibre, le feu et Luther s'acharnent, hélas! sur la Niobé des nations qui, avec ses empereurs morts et ses papes déshérités, ne semble plus être debout que pour dire comment ici-bas commence et finit la grandeur des hommes.

Tel est le dessin général de l'histoire de Rome ancienne et moderne.

Après avoir puisé dans les auteurs latins et grecs[1] et aux sources modernes les plus pures[2] l'énorme quantité de faits qui forment cette histoire, depuis la fondation de la ville jusqu'à nos jours, en traitant avec le plus grand soin les trois côtés les plus saillants et les plus brillants de son passé, le côté religieux, le côté littéraire et le côté artistique et monumental, on

1. Nous nous sommes appuyé particulièrement sur *Tite-Live*, *Velléius Paterculus*, *Valère Maxime*, *Florus*, *Polybe*, pour les premiers chapitres; sur *Appien*, *Plutarque*, *Cicéron* et *Salluste*, pour les Gracques, les guerres civiles, les luttes de Marius et de Sylla, de César et de Pompée et des Triumvirs; sur *Tacite*, *Suétone*, *Pétrone*, *Pline*, *Dion Cassius*, *Juvénal*, pour les Césars; sur *Aurélius-Victor*, *Procope*, *Hérodien*, *Spartien*, *Eutychius*, *Orose*, *Eusèbe*, *saint Jérôme*, *Ammien Marcellin*, pour les Flaviens, les Antonins et les Empereurs militaires.

2. Nous indiquons ici les moins connues, pour ne pas couper plus tard à chaque instant le fil du récit par des notes : *Donati*, Roma vetus ac recens. — *Venuti*, Descrizione topografica di Roma moderna. — *Famiano Nardini*, Roma antica. — *Platinæ*, Vitæ summorum pontificum. — *Marliani*, Annales consulum, dictatorum. — *Panvinii*, Fastorum. — *Strada*, De vitis imperatorum. — *Aretini*, De bello italico. — *Blondi*, De Roma triumphante. — *Eckard*, Catalogus præfectorum urbis. — *Piranesi*, Vedute di Roma. — *Rossi*, Nuovo theatro Romæ, etc. — *Aringhi*, Roma Subterranea. — *Muratori*, Annali d'Italia. — *Constantin Porphyrogénète* (de administ. imper.) — *Ottavio di Agostino*, Istor. della famigl. Colonn. — Calendario de *Maffei*. — *Bartolomeo Piazza*, dell' Opere pie di Roma. — *Jacopo Lauro*, Antiquæ urbis splendor. — *Mazzochi*. — *Symmaque*, préfet de Rome, Épîtres. — *Fulvio Orsini*, Delle famiglie romane. — *Martinelli*, Roma sagra. — *Minutolo*, Roma illustrata. — *Causeo*, Museo Romano. — *Nibby*, Roma. — *Vitale*, Storia diplomatica de' Senatori di Roma. — *Ganganelli* (Clemente XIV), Lettere, bolle e discorsi. — *Davanzati*, Gli annali e le storie degli Imperatori Romani. — *Cesare Balbo*, Sommario d'Istoria d'Italia. — *Cantù*, Storia di cento anni 1750–1850.

Enfin on s'est aidé des recherches de l'élite des érudits français, anglais et allemands, tels que *Montfaucon*, — *Maimbourg*, — *Charles Desbrosses*, — *Dureau de la Malle*, — *Charles Dezobry*, — *Gibbon*, — *Fergusson*, — *Niebuhr*, — *Sismondi*; et des travaux contemporains de MM. *Artaud de Montor*, — le comte *de Tournon*, — *Charles Didier*, — *Stendhal*, — *Thomas*, — *Perret*, qui donnent le dernier mot de tout ce qui a été dit de bon et de vrai sur Rome moderne.

a adopté un plan qui répondît, autant que possible, par ses lignes sévères et largement tracées, à la grandeur du sujet.

L'ouvrage est divisé en quatre parties principales :

La première, commençant à Romulus, et finissant à Constantin, qui abandonna Rome en 324 et transporta le siége de l'empire à Byzance, s'appelle :

ROME ANCIENNE.

La seconde, commençant au départ de Constantin qui fit descendre au troisième rang Rome, capitale du monde païen, en haine de son polythéisme, s'arrête à Charlemagne, qui la releva l'an 800, en fondant la puissance temporelle des papes, parce qu'elle était la capitale du monde chrétien, s'appelle :

ROME BYZANTINE.

La troisième, datant de l'indépendance des papes, de leur antagonisme avec les empereurs d'Allemagne et de leurs querelles avec les nobles, va jusqu'à la mort de Léon X et de Raphaël, et s'appelle :

ROME PAPALE.

La quatrième enfin, commençant à la prise de Rome par Bourbon et à Luther, finit à Bonaparte et à la dernière expédition française, et s'appelle :

ROME MODERNE.

Ces divisions principales établies, pour classer les événements avec plus de méthode et les dérouler dans un ordre plus net et plus lumineux, on les a distribuées dans trente-quatre chapitres intitulés :

Origine de Rome, les Rois. — Consuls patriciens, Tribuns du peuple. — Guerres puniques. — Les Gracques. — Guerres serviles, Guerres sociales et Guerres civiles. — Proscriptions de Marius et de Sylla. — Pompée et César. — Les Triumvirs. — Rome sous les Césars. — Rome sous les Flaviens, les

Antonins et les Empereurs militaires. — Description des quatorze régions augustales et des monuments païens. — Institutions et mœurs de Rome consulaire, impériale et païenne. — Rome souterraine. — Les Barbares. — Les Byzantins. — L'eunuque Narsès et l'Empereur d'Orient. — Les Ducs de Rome. — Les Lombards. — Charlemagne. — Le Pape et l'Empereur. — Guelfes et Gibelins. — Grégoire VII. — Les Colonna et les Orsini. — Colà de Rienzo. — Les Borgia. — Jules II et Michel-Ange, Léon X et Raphaël. — Luther. — Sixte-Quint. — Alexandre VII et Louis XIV. — Bonaparte, Pie VII. — Les Triumvirs de 1848. Dernier siége de Rome. — Description des quatorze rioni modernes et des monuments chrétiens. — Rome catholique et papale en 1852.



ROME ANCIENNE



ROME ANCIENNE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE DE ROME. — LES ROIS.

Romulus : il est mis au rang des dieux sous le nom de Quirinus. — Numa Pompilius. — Organisation de la Hiérarchie sacrée. — Tullus Hostilius. — Combat des Horaces. — Ancus Martius. — Prison du Forum. — Tarquin l'Ancien. — Servius Tullius. — Organisation des Centuries. — Tarquin le Superbe. — Junius Brutus. — La Royauté est abolie. — Tableau de Rome sous les Rois. — Institutions politiques. — La légion romaine.



Les grandes cités sont comme les grands fleuves : plus leur histoire coule large et profonde, plus il est difficile d'en retrouver la source. Comme le Rhône qu'on entrevoit à peine au milieu des brouillards et des roseaux quand il jaillit du Saint-Gothard, Rome se cache en commençant dans l'ombre des fictions merveilleuses et de la Fable.

Deux enfants abandonnés sur les eaux débordées du Tibre qui laissent en s'écoulant leur berceau sous un figuier sauvage : une louve accourue pour allaiter ces enfants, un berger dont la pitié les retire de l'antre de la louve, et

qui les élève dans les huttes de paille du mont Palatin ; puis l'aîné des fils de la Vestale, appelé Romulus, renouvelant le crime de Caïn, et à côté du cadavre sanglant de son frère Rémus fondant la ville éternelle : voilà ce que la tradition montre dans le lointain des siècles.

Mais ces inventions poétiques ne conviennent qu'à l'enfance des peuples : en arrivant à l'âge de raison ils les rejettent ou les expliquent. Tite-Live, qui écrivait sept cents ans après l'ère romulienne, rendit donc à la tradition les couleurs de la vérité. Le petit-fils de Numitor, réduit aux proportions humaines, ne fut dans son livre que ce qu'il était sur le Palatin, un chef de brigands et d'esclaves fugitifs. Soufflons comme Tite-Live sur l'auréole mythologique de Romulus, et nous entrons à l'instant dans le champ du possible. La fameuse louve elle-même n'est plus, cette rectification faite, que la courtisane rurale Acca Laurentia qui donna son sein à l'enfant exposé, dans la cabane de Faustulus.

Romulus. — Devenu homme, Romulus ouvre un asile aux lieux où il avait été nourri : des bergers, des bandits, des esclaves se groupent derrière ses palissades : soit en feignant d'honorer Neptune équestre par des jeux, soit dans leurs expéditions nocturnes, ils enlèvent les filles des Sabelli leurs voisins pour en faire des femmes, et tracent la première enceinte de Rome avec le sang des Cœnicenses, des Crustumini, des Antemnates, qui s'efforçaient d'étouffer sous le poids de leurs boucliers la colonie naissante. Apaisées par la défaite, les tribus hostiles sont bientôt des tribus amies : les Sabelli ou Sabins eux-mêmes oubliant leur colère vont élever des huttes à côté de celles des vainqueurs, et Romulus est forcé de reculer le pomœrium de sa ville [1].

Il avait tracé le plan des murs avec tant de sagesse qu'ils s'appuyaient de tous côtés sur de hautes montagnes, et que le seul point accessible entre le mont Esquilin et le mont Quirinal était défendu par un fort retranchement et par un large fossé. La citadelle s'élevait sur un massif de roches escarpées et taillées pour ainsi dire à pic. Cet emplacement choisi sur des collines dont l'air est purifié par les vents et qui protègent les vallées de leur ombre, offrait en outre, selon la remarque de Cicéron, tous les avantages d'un lieu très-salubre dans un pays malsain.

Quant à l'enceinte, elle dessinait une sorte de carré long, flanqué de tours de distance en distance et percé de trois portes. La première, appelée *Mugonia* à cause du mugissement des bœufs qu'on avait l'habitude d'y faire passer en les conduisant au pâturage, qui était située au bas du Palatin près du temple de Jupiter Stator [2] : la porte Romanula qui regardait l'Aventin, et la porte Januale ornée du buste de Janus, du côté de la roche Tarpéienne. Celle-ci ne s'ouvrait que pendant la guerre.

1. Ce pomœrium ou glacis du rempart, consacré aux dieux, partait, selon Tacite, du forum Boarium et par conséquent des environs du Janus ; il passait par la vallée du Cirque en touchant au Septisonium et à la tête de la Via del Colosseo ; sous les thermes bâtis depuis par Trajan, il gagnait la hauteur de Valia près de la chapelle des Lares, pour aller finir, après avoir longé la Via Sacra et coupé le Forum, aux marais du Velabre.

2. Sur l'emplacement actuel de Santa Maria della Pace.

La triple porte Carmentale, construite un peu plus tard, ferma l'espace compris entre le Capitole et le Tibre.

Telle était Rome à la mort de son fondateur : pour se délivrer d'un tyran, les compagnons de Romulus en firent un dieu. Il passait une revue au bord du marais de la Chèvre : un orage affreux éclate tout à coup, le jour s'obscurcit, et des torrents de pluie dispersent les soldats tremblants sous les éclairs et le tonnerre. Quand l'arc-en-ciel brilla sur l'Aventin, ils revinrent au marais de la Chèvre, mais ne trouvèrent plus leur chef. « Il est là, leur dirent les conjurés en montrant ces beaux nuages rouges qu'enflamme le soleil de Rome; nous venons de le voir emporté sur un char radieux dans le palais de Mars, son père. » A ces mots, quelques incrédules secouèrent la tête, des rumeurs accusatrices coururent dans les rangs, et après avoir murmuré la veille, le lendemain on aurait nommé les coupables, si le plus vénéré des compagnons de Romulus n'eût apaisé l'effervescence des soldats-bergers avec la légende suivante :

« Je revenais d'Albe la Longue; le croissant d'argent de Diane, rayonnant dans les cieux, éclairait mes pas, lorsque je fus environné soudain d'épaisses ténèbres : mes cheveux se dressèrent d'horreur sur mon front, et je restai cloué au sol. A ce moment, Romulus m'apparut. Il était plus beau, plus grand qu'un mortel et d'une admirable majesté avec sa trabée de pourpre. — Pourquoi mes Quirites, dit-il, versent-ils tant de larmes? pourquoi outragent-ils ma divinité par leur douleur?... Va défendre ces regrets et ces plaintes, et ordonne-leur de me préparer de l'encens et des autels et de s'adonner sans partage à la guerre, qui est l'art sacré de la patrie. »

Grâce au récit de Proculus et à l'autorité qui s'attachait à ses paroles, les meurtriers en furent quittes en bâtissant un temple à leur victime et en donnant son nom de Quirinus, fils de Mars, à la colline sur laquelle ce temple s'éleva. Ils essayèrent ensuite de gouverner à sa place; mais, emportés par la fougue sauvage de ces hordes indisciplinables, au bout d'un an d'interrègne, ils remirent l'autorité aux mains d'un autre roi.

Numa Pompilius. — Le sabin Numa, dont la faiblesse de caractère et les mœurs douces rassuraient les chefs, fut chargé de retenir ce peuple, qui leur échappait, à l'aide du frein religieux. Aussi, pendant trente-neuf ans, il s'occupa avec le plus grand zèle de sa mission pacifique et ne songea qu'à transplanter, sur cette terre foulée par des hommes de violence et de sang, le culte et les institutions sacerdotales des Étrusques. Alors, aux augures déjà établis par le fondateur vinrent se joindre les pontifes, sénateurs sacrés du sacerdoce, les flamines, prêtres de Jupiter, de Mars et de Romulus, son fils, qu'on adorait, après l'avoir tué, sous le nom de Quirinus; les frères des champs (*fratres arvales*), les victimaires, et les féciaux créés pour déclarer la guerre et faire la paix au nom des dieux. Tout ce clergé païen, habilement pris dans les familles des chefs et ne travaillant qu'à établir leur influence sur les bases vénérées de la religion, enchaîna pendant près d'un demi-

siècle la turbulence des Romains. En allant dormir sur ses livres dans le tombeau qu'on lui avait creusé au Janicule, Numa laissait la jeune Rome soumise au joug des lois et docile à la voix de la religion.

TULLUS HOSTILIUS. — On vit bientôt sous l'albain Tullus, son successeur, combien cette voix était puissante. Albe ayant osé provoquer Rome, les fils de Quirinus, sortant enfin de leur repos, se précipitèrent comme des lions dans la plaine. Les armées des deux villes se rencontrèrent au bord de la *fossa Cluilia*[1], entre le cinquième et le sixième milliaire à partir de la porte Capène. Les arcs étaient déjà tendus, on entendait le sifflement des frondes et le sang allait couler, lorsque les féciaux, juges souverains de la paix et de la guerre, intervenant tout à coup, ordonnèrent au nom des dieux de remettre le sort de la bataille à trois combattants choisis dans chacun des deux camps.

Les rois y consentirent pour épargner l'effusion du sang : Tullus choisit les trois Horaces, et le chef d'Albe les trois Curiaces leurs cousins : ceux-ci s'étant avancés fièrement entre les deux armées, le plus vénérable des féciaux prit la parole, et s'adressant à Tullus :

« M'ordonnes-tu, ô roi, lui dit-il, de conclure un traité avec le père du jugement qu'envoie le peuple Albain?...— Oui, répondit Tullus.— Roi, je te demande l'herbe sainte.— Prends-la pure ! »

Le fécial alla en cueillir de toute fraîche, et dit à Tullus :

« Roi, me fais-tu ton interprète et celui du peuple romain, fils de Quirinus, et acceptes-tu mes compagnons et ces vases pour le sacrifice?... — Pourvu que ton choix ne soit un piége ni pour moi, ni pour le peuple romain, fils de Quirinus, je l'approuve. »

Le père du jugement couvrit alors ses cheveux de verveine et prononça la formule du traité, qui portait que le peuple dont les champions seraient battus se soumettrait à l'autre; puis, après avoir invoqué Jupiter et assommé d'un coup de pierre le porc du sacrifice, il donna le signal de ce combat, d'où le plus jeune des Horaces revint seul, ivre d'enthousiasme et de sang, pour égorger sa sœur.

Aux termes du pacte conclu, Albe devenue l'auxiliaire de Rome devait marcher avec ses guerriers quand ils iraient à l'ennemi; mais ces peuplades demi-sauvages oubliaient facilement la foi jurée. Tullus Hostilius, attaqué par les Véiens et les Fidénates, ayant réclamé le secours des Albains, le roi de ces derniers, Mettus Suffétius, s'arrangea de façon à rester spectateur du conflit, afin d'écraser les Romains s'ils étaient les plus faibles, ou de partager sans péril les fruits de la victoire si elle se déclarait pour eux. Vainqueurs, en effet, ceux-ci s'empressèrent de rendre perfidie pour perfidie. Attiré dans le camp de Tullus par l'espoir du butin, Mettus fut lié à deux chars attelés de quatre chevaux, qui, lancés violemment en sens opposés, arrachèrent et emportèrent dans leur course ses membres sanglants. Pendant ce

1. Au lieu même où elle coupe la limite du territoire romain et la voie Latine, près de Settebassi.

temps, l'homme déjà si fatal aux Albains, Horace, surprenait leur ville, la rasait au son des trompettes, et en chassait la population éplorée vers Rome, où Tullus la parqua sur le mont Cœlius.

Qu'on juge de la fureur des Sabins à cette nouvelle ! Impatients de venger leurs frères, car tous ces petits peuples étaient autant de rejetons de la vieille famille étrusque, ils marchèrent contre Tullus, qui les attendait dans la forêt *Malitiosa* et les battit. Après ce succès, il obtint du peuple le droit de se faire précéder de douze licteurs avec des faisceaux ; mais cette extension de pouvoir déplut sans doute aux pères des vieilles familles et aux pontifes, car on ne tarda pas à publier qu'il était mort d'un coup de foudre.

Ancus Martius. — Ce qui prouve, du reste, que les pontifes n'étaient pas étrangers au prodige, c'est qu'on lui choisit pour successeur le petit-fils de Numa. Ce nouveau prince, appelé Ancus, ne s'occupa effectivement, au début de son règne, que des intérêts du corps sacerdotal, un peu négligés par Tullus; et ce ne fut que lorsque le culte des dieux eut repris sa splendeur, qu'il répondit aux provocations des Latins en envoyant le fécial lancer le javelot de guerre sur leur territoire. Mal en prit alors aux fils du Latium d'avoir violé le traité fait avec son prédécesseur : écrasés sous les murs de Médullia, ils subirent en grande partie le sort des Albains et vinrent grossir la population de Rome et porter leurs pénates sur le mont Aventin. Tournant ensuite l'activité des Romains vers les travaux utiles, Ancus creusa le port d'Ostie, enferma le Janicule dans l'enceinte de Rome, construisit le premier pont qui ait plongé ses pilotis dans le Tibre, ouvrit le fossé des Quirites pour défendre la ville du côté de la plaine, et, tout en agrandissant le temple de Jupiter Férétrien, tailla dans le tuf du Capitole une carrière bien nécessaire à cette époque, la prison du Forum. La mort l'ayant surpris comme il achevait ces constructions monumentales, on mit à sa place le tuteur de ses enfants.

Tarquin l'Ancien. — C'était un Grec établi depuis peu de temps à Tarquinies, où il était devenu *lucumon* (chef), mais qui, trouvant la scène de cette ville trop étroite pour son ambition, avait porté ses richesses à Rome. Agréable par son opulence aux *pères des familles* et lié par sa femme, savante dans l'art augural, avec les pontifes, il n'eut pas de peine à se faire élire. Les augures dirent au peuple que Jupiter l'avait désigné lui-même en envoyant un aigle prendre et reposer sur sa tête le pileus qu'il portait à son arrivée, et, docile à la voix de ses augures, le peuple s'inclina devant la volonté des dieux. Changeant alors son nom de Démarate contre celui de Tarquinius, le nouveau roi, comme son prédécesseur, commença par faire passer l'architecture avant la guerre. Les terrains qui entouraient ce Forum, où devaient se régler un jour les destinées du monde, étaient vagues et en friche : il les distribua aux *pères* pour y élever des magasins et des portiques. Les eaux du Tibre, refluant parfois jusqu'au pied de l'Aventin et du Palatin, noyaient la vallée de ces deux collines et y croupissaient, au grand dommage de la salubrité publique : des égouts à voûtes gigantesques (*cloaca maxima*) les ramenèrent dans le fleuve et

assainirent le Vélabre. Un solide rempart de construction étrusque remplaça les anciens retranchements en terre battue de Romulus; le sommet du mont Capitolin fut aplani pour recevoir les fondations du temple de Jupiter, et enfin le peuple, déjà avide de spectacles, put bientôt applaudir, dans un vaste cirque entouré de loges de bois pour les chevaliers et les pères, aux luttes du pugilat et aux courses de chevaux, imitation grossière des jeux olympiques.

Aux soins de la paix succédèrent ensuite, mais par intermittences, ceux de la guerre : pendant vingt-cinq ans Rome eut à lutter, dans le bassin du Tibre, entre les escarpements couverts de sapins et de mélèzes du Cimino et les collines Algides, contre les tribus de la Sabine; celles-ci, lasses cependant de choquer en vain leurs boucliers contre l'épée romaine, venaient de demander la paix et d'offrir en signe d'hommage un trône d'ivoire à Tarquin, lorsque deux assassins, apostés par les fils d'Ancus, lui brisèrent le crâne à coups de hache. Ceux-ci croyaient bien ramasser la couronne de leur père dans le sang de leur tuteur, mais ils n'eurent que l'odieux du crime : un autre en recueillit les fruits. Servius Tullius, un ancien esclave intelligent et courageux, auquel Tarquin avait donné sa fille, releva le cadavre du vieillard, l'emporta dans la curie royale, et, criant par la fenêtre au peuple qu'il n'était que blessé, profita de la fuite des fils d'Ancus et de la stupeur de leurs amis pour se faire proclamer roi.

Servius Tullius. — Bien que cette élection eût été obtenue par surprise, Servius la justifia brillamment : aussi heureux que Tarquin dans ses courses militaires contre la fédération latine, il se montra de plus législateur habile en organisant l'état politique de Rome. La constitution de la ville, taillée d'abord à coups d'épée par Romulus, modifiée seulement par Tarquin, qui doubla le nombre des *chefs* des familles et porta celui des chevaliers à douze cents, était pleine d'imperfections et de lacunes. Servius la refondit hardiment de la manière suivante : Il créa dix-huit nouvelles centuries équestres du cens le plus élevé et divisa le peuple en cinq classes, en séparant les jeunes gens des vieillards. Les pères des vieilles familles, que nous appellerons désormais patriciens, les chevaliers et les prêtres, formèrent quatre-vingt-dix-neuf centuries; le peuple tout entier, quoique vingt fois plus nombreux, n'en composa que quatre-vingt-seize. Ainsi se trouvaient posées pour des siècles les bases de la puissance des plus riches au détriment des plus forts. Personne n'était privé du droit de suffrage, mais la prééminence et la majorité étaient assurées immuablement à ceux qui avaient le plus d'intérêt à la chose publique.

Tarquin le Superbe. — En déshéritant la plèbe au profit des patriciens, Servius n'avait pas à craindre ces mystérieux coups de tonnerre qui foudroyaient à l'improviste les chefs devenus trop puissants et croyait probablement pouvoir compter sur un long règne. Il n'en fut pas ainsi : ces ennemis, qu'il ne redoutait que dans la classe privilégiée, il les rencontra dans sa famille. Lucius Tarquin, son neveu et son gendre, voulant lui succéder comme il avait succédé lui-même à son beau-



TULLIE.



père, se lassa d'attendre et le tua. En poussant son char pour arriver plus vite à la curie sur le corps palpitant de son père, Tullie prouva que l'ambition étouffait tout sentiment humain dans ces cœurs farouches : quant à Lucius Tarquin, le jour où il s'empara du pouvoir sans les patriciens et les prêtres, il comprit à merveille qu'il les aurait pour adversaires et les gouverna en conséquence avec une verge de fer. Aux premiers murmures il mit en pratique le système qu'il indiquait silencieusement au messager de son fils réfugié chez les Gabiens pour les trahir, et les têtes patriciennes tombèrent sous la hache du licteur comme les plus hautes têtes de pavots étaient tombées sous sa baguette. Ce ne furent là que ses premiers pas : fort de l'alliance des Latins, qui avaient consenti sous ses auspices à se confédérer avec Rome, fier des victoires remportées dans la plaine sur les Volsques, et peut-être ébloui par l'or conquis au sac de Suessa-Pometia, Tarquin, justement nommé le Superbe, poussa bientôt la tyrannie jusqu'aux extrêmes limites. Tullie n'avait pas foulé plus froidement sous les pieds de ses chevaux le cadavre de son père qu'il ne foulait les patriciens et les pontifes. Autant valait lancer un char du haut de cette roche Tarpéienne où s'élevaient déjà, par ses soins, les colonnes du Capitole.

Bientôt patriciens et pontifes songèrent à prendre leur revanche. Toutes les fois qu'ils formaient un complot, ils prenaient soin d'y préparer le peuple par l'annonce de quelque prodige. Un orage avait présagé la mort de Romulus, une pluie de pierres celle de Tullus, un aigle l'avénement du premier Tarquin; la chute du dernier fut prédite de la même manière. Un jour, les augures racontèrent à voix basse qu'un serpent sorti de l'autel domestique du tyran avait dévoré la chair des victimes. Le peuple en conclut aussitôt que les dieux abandonnaient Tarquin, et il attendit avec une anxiété mêlée de terreur l'explication de ce prodige. On ne la lui laissa pas attendre trop longtemps. Tout à coup, pendant que l'armée campait sous les murs d'Ardea, la ville aux souterrains, Junius Brutus, chef des conjurés, paraît dans le Forum suivi de tous les colons de Collatia et brandissant un poignard ensanglanté. Jetant son masque de folie, il raconte l'outrage fait par le fils du tyran à Lucrèce, montre ce poignard que la chaste matrone a plongé dans son sein pour se punir du crime de Sextus, et demande vengeance au nom de l'honneur des Romains.

La foule, que poussaient à la révolte ses chefs naturels et ses prêtres, répond à l'appel de Brutus par des cris de colère et une immense acclamation. La royauté est abolie. Tarquin accouru en toute hâte trouve les portes de sa ville fermées et n'a que le temps de se réfugier chez les Étrusques, et Sextus, chassé du camp par les soldats qui, au récit de Brutus, s'enflammèrent de l'indignation de leurs pères, alla chercher la mort chez le peuple qu'il avait trahi.

Ainsi périt la royauté à Rome après 244 ans d'existence.

Durant toute cette période sept hommes l'exercèrent successivement. En la dégageant du merveilleux de la légende, leur individualité se détache assez nettement sur le fond obscur des siècles pour ne pas être tenté de les transformer en mythes

comme l'ont fait Niebuhr et ses amis. Dire que l'histoire des rois n'est qu'une allégorie dans laquelle Rémus personnifie le principe plébéien en lutte avec le principe patricien figuré par Romulus; que le peuple s'appelle Tullia quand il élève les Tarquiniens au trône, Hostilius quand il se bat, Servius quand il meurt sous les coups des grands, et Brutus quand il ressuscite, n'est-ce pas avoir plus d'imagination que les augures? Sans prendre plus au sérieux l'ingénieux système d'Orioli qui a inventé une loi antisalique en vertu de laquelle tous les rois étaient des gendres succédant à leurs beaux-pères, on ne peut s'empêcher cependant de remarquer comme singularité historique le grand rôle que jouent les femmes pendant cette première époque. La royauté commence quand on fait violence à Silvia, elle finit quand on fait violence à Lucrèce. Depuis la courtisane ou louve Acca Laurentia qui nourrit les deux jumeaux traditionnels sous le figuier sauvage, jusqu'à la mauvaise fille de Servius, c'est toujours la femme qu'on voit sur les points culminants de l'histoire. Mère de famille, elle se jette entre les javelots romains et les lances sabines; amie discrète et mystérieuse, elle conseille Numa; prêtresse de Diane, elle souffle l'ambition au premier Tarquin; fille sans cœur, elle entraîne le second au parricide. Son influence, qui éclate avec la même énergie pour le bien et pour le mal, forme le trait le plus curieux de Rome primitive.

Tableau de Rome sous les Rois. — Cette Rome des rois ne ressemblait guère en effet à celle des consuls. Nous allons voir ce qu'elle devint sous le gouvernement patricien; mais avant de la suivre dans son immense développement, arrêtons-nous un moment au seuil du consulat pour jeter un coup d'œil sur sa force, ses mœurs et cette admirable organisation militaire qui allait lui donner l'empire du monde.

La ville carrée (quadrata) de Romulus n'avait occupé que le mont Palatin; peu à peu sa population s'était étendue sur les monts Aventin, Capitolin, Cœlius, Quirinal et Esquilin. Servius et Tarquin couvrirent ces trois dernières collines au point où, s'éloignant du Tibre, elles se confondent avec la campagne, d'un rempart épais et terrassé (agger), dominant sur un fossé large de cent pieds et profond de trente. Cette enceinte, prolongée jusqu'au Janicule, correspondait juste à la rive qui, de la pointe de l'île Tibérine, fait face à l'Aventin, et formant un angle dont le sommet s'appuyait à la porte Janiculensis, suivait la pente du mont Aventin vers le Tibre, pour aller remonter la crête du Cœlius, et fermer la vallée qui le sépare de l'Esquilin. L'Aventin avait été laissé hors des murs à cause des chênes noirs peuplés de corbeaux et d'oiseaux de mauvais augure qui hérissaient ses pentes abruptes.

Rome ainsi enclose couvrait une superficie de six cent trente-huit hectares. Vue extérieurement avec son enceinte flanquée de tours carrées et sa forteresse oblongue du Capitole, elle offrait partout l'image de la guerre. A l'intérieur on ne trouvait que celle de la pauvreté et de la simplicité rustique des premiers âges. Les maisons, en terre et en chaume pour la plupart, ne s'élevaient pas au-dessus du rez-de-chaussée : des toits de roseaux à peine suffisants pour les protéger contre les ardeurs du soleil et les pluies, abritaient les fils de Quirinus. Leurs lits étaient les

joncs du Tibre; leurs richesses, leurs terres et leurs troupeaux. Le sénateur paissait lui-même ses brebis, et ne venait à Rome que les jours de marché et de comices pour donner son vote et vendre son huile, son vin, ses fruits et ses vieux esclaves.

Posséder une somme en argent passait pour crime aux yeux de la loi. Jupiter pouvait tenir à peine dans son temple. Sa foudre était d'argile comme les vases qui servaient au culte de Vesta. Ce Capitole, où étincelleront un jour à profusion l'or et les pierres précieuses, on ne le parait alors que de feuillage. Quelques poignées de sabine et de laurier pétillant, ou les fleurs des prés mêlées de violettes, voilà ce qu'on offrait aux dieux : une tuile couverte de couronnes, des fruits répandus sur la tombe, deux ou trois grains de sel, des asphodèles dans un vase cassé, voilà ce qu'on offrait aux morts. Les vivants, qui courbaient tous les jours leurs fronts noircis par le soleil, sur le sol ingrat et ardent de l'sgger romanus, se contentaient du gâteau de froment et de la posca, mélange de vinsigre et d'eau. Le plus grand éloge qu'on pût fsire d'un citoyen c'était de l'appeler bon agriculteur et bon colon; aussi pour se peindre Rome cinq cent dix ans avant notre ère, il faut se la représenter aux premières blancheurs de l'aube, lorsque les robustes Quirites sortent lentement avec les charrues pour aller cultiver leurs sept jugères; que les mugissements des bœufs se mêlent, sous les portes, aux cris des bergers et aux bêlements des troupeaux; que les augures, drapés dans leur robe rouge, vont silencieusement au Tibre chercher l'eau lustrale; que la jeunesse descend au Champ-de-Mars afin de lancer le javelot, et que les femmes commencent à filer leur laine, à ces basses fenêtres qui, garnies d'herbes des jardins, donnent à toutes les rues l'aspect riant de la campagne.

Institutions politiques. — L'énergique et rude population qui habitait cette ville de chaume avait des mœurs d'or et des lois de fer. Le père de famille était armé, dans sa maison, d'une autorité sans limites. Représentant des dieux et de l'État, il pouvait tout ce qu'il voulait. La loi, froide et dure comme les tables de bronze sur lesquelles elle était gravée, lui donnait droit de vie et de mort sur ses esclaves, sur sa femme, sur ses enfants, et lui permettait, quand il avait ruiné son débiteur en lui prêtant l'airain à vingt pour cent, de le charger de chaînes, de le vendre comme esclave et de couper son corps par morceaux. Maître absolu de ses biens, qu'il lui était loisible de vendre, d'aliéner, de léguer selon son caprice, le père tenait tout ce qui l'entourait sous le joug de sa volonté sans règle et sans frein, et sous la terreur de la hache; puis la réunion de toutes ces tyrannies de famille composait le réseau de fer jeté sur la société romaine et appelé gouvernement.

Comment des hommes pliés dès l'enfance à cette obéissance passive et habitués aux durs travaux et à la vie frugale des champs auraient-ils pu trahir la vocation providentielle d'une ville née et grandie au bruit des armes? — Il ne fallait aux plébéiens, accoutumés à obéir, et aux patriciens, accoutumés à commander, qu'une organisation assez habile pour porter cette discipline sur les champs de bataille et assez énergique pour l'y maintenir toujours serrée comme le faisceau des licteurs.

Sous ces deux rapports, l'organisation militaire de Rome fut un chef-d'œuvre.

Organisation de la légion. — Il s'agissait d'abord de centupler, en la régularisant, l'action de la force physique ; on y parvint merveilleusement par la création de la légion. La légion, cette citadelle vivante de Rome, formait un corps de quatre mille deux cents hommes divisés en dix cohortes, en trente manipules et en soixante centuries, et pris dans l'élite de la population. Tous les ans on convoquait à cet effet, au Capitole, les citoyens inscrits sur les tables du cens, c'est-à-dire possédant plus de 1,800 sesterces ou 1,500 francs de notre monnaie. Lorsque tous ceux de dix-sept à quarante-six ans étaient réunis devant le temple de Jupiter, les tribuns militaires s'asseyaient séparément et tiraient au sort les tribus : à mesure que le nom de l'une d'elles sortait du casque, ils l'appelaient et prenaient dans ses rangs quatre hommes aussi égaux que possible en âge, en taille et en force. De ces quatre hommes, les tribuns de la première légion choisissaient les premiers le mieux fait et le plus valide, et après eux les tribuns de la seconde, de la troisième et de la quatrième, jusqu'à ce que le cadre de chaque légion fût au complet pour les hommes de pied. Le choix des cavaliers appartenait au censeur, qui les prenait parmi les citoyens les plus riches.

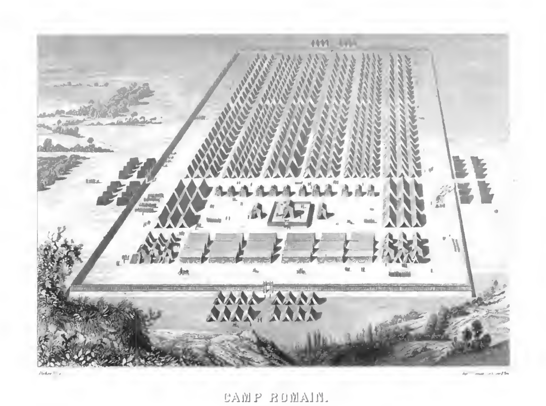
La levée faite, les tribuns assemblaient leurs légions, et, choisissant l'homme le plus fort et le plus brave, lui faisaient prêter le serment militaire qui était conçu en ces termes :

« Je jure d'obéir à mes chefs et d'exécuter tous leurs ordres dans la mesure de mes forces. »

Chaque légionnaire répétait ces paroles en défilant à son tour devant les tribuns, qui indiquaient à leurs hommes le jour et le lieu où ils devaient se réunir en armes, et les congédiaient. Le jour fixé, un nouveau triage était fait avec plus de soin encore : les tribuns composaient les premières cohortes des plus jeunes et des plus pauvres, qu'on appelait vélites. Ils choisissaient ensuite les jeunes hommes de vingt à trente ans, ceux qui étaient dans la vigueur de l'âge, et les vétérans, pour en former trois corps spéciaux et d'élite appelés : le premier celui des hastats (hastati), le second celui des princes (principes), et le troisième celui des triaires (triarii). Ces derniers ne pouvaient jamais être plus de cinq cents. Il y avait douze cents hastats, douze cents princes dans chaque légion, et trois cents cavaliers. Le reste formait les vélites [1].

1. Voici maintenant en quoi consistait l'armement de la légion. Les vélites d'abord étaient tenus de se fournir d'une épée, d'une javeline et de la parma ou bouclier rond d'un pied et demi de diamètre. La javeline, longue de deux palmes, avait une pointe si effilée, qu'elle se faussait au premier coup en frappant un corps dur, ce qui empêchait l'ennemi de la renvoyer. Ainsi armé à la légère, le vélite se coiffait d'une tête de loup ou d'un autre animal, pour que ses chefs pussent le distinguer dans la mêlée.

Les hastats portaient ce qu'on appelait à Rome les grandes armes, c'est-à-dire le scutum, bouclier convexe à bordure et à coquille de fer, large de deux pieds et demi et long de quatre ; l'épée ibère, lame droite et forte à deux tranchants, propre à frapper de taille et de pointe ; deux grands javelots (pila), un casque d'airain et des bottines. Le casque était surmonté de trois longues plumes rouges ou noires qui semblaient doubler la taille des hastats, et qui, en ondoyant de loin, devaient frapper l'ennemi de terreur. Les princes et les triaires avaient les mêmes armes ; seulement, au lieu de javelot, ces derniers portaient la hasta ou demi-pique, des cuirasses, des boucliers en cuir de bœuf et des javelines. Pour la cavalerie, elle était équipée à la grecque.



CAMP ROMAIN.



La légion, organisée et armée de cette manière, se choisissait dix centurions parmi les plus intelligents et les plus braves, et dix parmi ceux qui approchaient le plus des premiers; ceux-ci, appelés chefs des rangs, élisaient ensuite vingt officiers inférieurs qu'on nommait coacteurs de troupe, et deux vexillaires ou enseignes. La cavalerie, divisée également en dix turmes, qui répondaient à nos escadrons, était commandée par des préfets et des coacteurs de leur choix nommés décurions.

Le jour du départ arrivé, les légions se trouvaient au Champ-de-Mars au grand complet, car une maladie grave, les auspices ou la mort, dispensaient seuls le légionnaire; elle y attendait les alliés, qui amenaient un nombre d'hommes de pied égal aux centuries, et le double de cavaliers. Le général mettait aussitôt dix préfets à la tête de ces auxiliaires, et après avoir choisi dans leurs rangs ses extraordinaires, c'est-à-dire les plus intrépides et les mieux faits pour sa garde, il faisait sonner les trompettes. A la première fanfare, les troupes se plaçaient en ordre de marche; à la seconde, on attachait promptement le bagage sur les chevaux, à la troisième, toute l'armée s'ébranlait à la fois. Les extraordinaires formaient l'avant-garde; l'aide droite des alliés les suivait avec les bagages, puis venaient les légions avec leurs bagages également, et derrière elles l'aile gauche des alliés. La cavalerie marchait ou à la suite des ailes et des légions auxquelles elle appartenait, ou sur les flancs de l'armée, pour protéger le bagage.

Toute cette masse se mouvait avec une incroyable rapidité; et cependant, outre ses armes, chaque soldat portait dans un sac des vivres pour dix-sept jours, et de plus, une marmite, un panier, une scie, une hache, une bêche, une faux, une corde, une chaîne, et des pieux pour les palissades, ce qui n'empêchait pas ces hommes de fer, chargés d'un poids d'au moins soixante livres, et serrés à perdre haleine dans leurs cuirasses de cuir ou de mailles, de faire vingt-quatre milles en cinq heures. Pour se reposer de ces rudes marches, ils avaient le travail du camp. Le lieu choisi, on dressait le prétorium ou pavillon du général dans l'endroit d'où il pouvait le plus facilement tout voir. On mesurait ensuite le circuit du prétoire, espace carré contenant deux arpents, dont chaque face était éloignée de cent pieds du drapeau blanc qui flottait sur le prétorium.

A droite et à gauche étaient tracés l'emplacement du marché (forum) et celui du questorium ou trésor. Puis sur une ligne parallèle au prétoire, on plantait les tentes de peaux des tribuns, indiquées par un drapeau rouge, et cent pieds plus loin celles des cavaliers des légions. Des deux côtés d'une des grandes rues du camp se logeaient les triaires en face des princes établis à cinquante pieds de distance. Ceux-ci tournaient le dos aux hastats, qui avaient devant eux la cavalerie des alliés. Le reste du camp était occupé par l'infanterie auxiliaire et les vélites.

A peine les tentes déployées, les alliés recevaient l'ordre d'enclore deux côtés du camp d'un fossé et d'une palissade : les légions se chargeaient des deux autres. Il fallait donc creuser à l'instant un fossé de douze ou quinze pieds de largeur et de huit ou dix de profondeur, dont la terre jetée dans le camp servait à former une

banquette haute de quatre pieds dans laquelle on plantait des pieux et des palissades fortement entrelacées. Les vivandiers et les lixes campaient hors des portes, qui étaient au nombre de quatre : la prétorienne, placée du côté de l'ennemi ; la décumane, en face à l'autre extrémité du camp, et les deux portes latérales appelées Dextre et Senextre.

Un ordre parfait et une vigilance incessante garantissaient la sûreté du camp. Le jour, une cohorte d'infanterie gardait la tente du général, et deux manipules de princes et de hastats, formant un groupe de quatre cents hommes, se tenaient en armes devant celle des tribuns. La nuit on redoublait de précautions. Au coucher du soleil le tesserarius se rendait à la tente des tribuns et en recevait une petite tessère de bois ou tablette sur laquelle était écrit le mot d'ordre. Cette tablette passait de cohorte en cohorte et devait revenir aux tribuns avant la nuit. Aussitôt que l'obscurité couvrait le camp, des cavaliers commençaient les rondes : celui de la première veille, annoncée par la trompette des triaires, visitait les gardes des retranchements, des postes des cohortes et des escadrons. S'il trouvait la sentinelle immobile et un doigt levé dans l'attitude du silence, il recevait d'elle la tablette et passait : si elle était endormie ou absente, il prenait quelqu'un à témoin. Le coupable, signalé le lendemain par l'absence de son morceau de bois, était battu de verges jusqu'à ce qu'il expirât, et noté d'infamie s'il survivait à son supplice.

Ce châtiment, la honte attachée à la lâcheté, le mépris de ses compagnons, la ration d'orge au lieu de blé, comme taches indélébiles ; une lance, une coupe, un harnais, des couronnes de chêne et de gazon, comme marques suprêmes d'honneur, voilà les mobiles du soldat romain. La patrie, qui exigeait tous ses efforts et jusqu'à la dernière goutte de son sang, ne lui donnait que deux oboles de solde par jour, la moitié d'un *modium* de blé, et de l'eau et du vinaigre ; et cependant, malgré l'inanité des récompenses, les périls du champ de bataille, la misère assise à son foyer pour le recevoir au retour, tel est l'amour, tel est l'admirable et saint dévouement qu'il a pour cette pauvre Rome couverte de roseaux, qu'il va l'élever, en suivant au pas militaire les faisceaux des consuls, au-dessus de toutes les cités du monde.





CHAPITRE II

CONSULS PATRICIENS, TRIBUNS DU PEUPLE.

Junius Brutus, Tarquin Collatin, consuls. — Mort des fils de Brutus. — Porsenna. — Victoire du lac Régille. — Les usuriers patriciens. — Les débiteurs plébéiens. — Appius Claudius. — Le peuple au mont Aventin. — Création des tribuns du peuple. — Loi agraire. — Les Décemvirs. — Lois des douze tables. — Virginie. — Le peuple au mont Sacré. — Siége de Véies. — Invasion des Gaulois. — Bataille d'Allia. — Les Gaulois dans Rome. — Incendie de Rome. — Attaque du Capitole. — Manlius, surnommé Capitolinus. — Retour de Camillus. — Le peuple veut quitter Rome. — Discours de Camillus. — Rome reconstruite. — Conquête de l'Italie. — Pyrrhus. — Triomphe de Curius Dentatus



En ressaisissant la souveraineté, par l'expulsion des rois, afin qu'elle ne se concentrât pas dans les mains d'un seul, et que chaque grande famille pût l'exercer à son tour, les patriciens avaient délégué le pouvoir exécutif à deux magistrats appelés consuls. Investis, mais pour une année seulement, de tous les droits de la royauté, les nouveaux chefs du peuple eurent à répondre, dès leur entrée en charge, aux exigences d'une double mission, l'établissement de la République et la lutte contre ses ennemis. Ceux-ci ne se firent pas attendre.

Junius Brutus, Tarquin Collatin, consuls. — A peine proclamés par les comices centuriates, les consuls Junius Brutus et Collatin qu'on avait élus d'une voix unanime, quoiqu'ils fussent les neveux de Tarquin, virent arriver des députés de cette antique Tarquinia disparue aujourd'hui sous l'herbe et sous les roses, et de la forte ville de Véies que représente seul à présent le massif isolé de la Crémara. Les envoyés étrusques demandaient le rappel du roi banni ou du moins la restitution de ses biens. Mais tout en feignant de négocier ils conspiraient. Un complot habilement ourdi à l'ombre de leur caractère sacré et enlaçant dans ses liens mystérieux l'élite de la jeunesse patricienne, qui préférait l'or et le luxe de la royauté aux mœurs de fer de la République, allait éclater lorsqu'il fut révélé par l'esclave Vindex. C'était la première fois que les consuls exerçaient ce terrible droit de vie et de mort

dont les avaient armés les comices. Aussi le jugement des coupables fut un grand et solennel spectacle. Ils étaient tous debout et enchaînés devant le tribunal des consuls, dressé sur le forum. A côté d'eux brillaient les haches des licteurs, et tout autour se pressait la foule émue et silencieuse. Aux premiers mots de Junius ordonnant de faire approcher les coupables, il y eut une explosion soudaine de supplications et de sanglots, et des milliers de voix s'élevèrent pour crier grâce !

Mais Junius Brutus, impassible sur son tribunal quoiqu'il vît ses deux fils parmi les coupables : « La loi, dit-il, est faite pour tous, pour le puissant comme pour le faible, pour le riche comme pour le pauvre, et si une exception semblait possible, elle devrait être en faveur du pauvre ignorant, sans appui et sans cesse sollicité par sa misère. » Puis s'adressant aux accusés, il leur demanda s'ils avaient quelque chose à dire pour leur justification ; trois fois il leur fit la même question et trois fois ils ne répondirent que par des larmes. A la vue de ces larmes arrachées plutôt par le repentir que par la crainte, à la vue de tant d'espérances et de jeunesse près de se flétrir dans la tombe, les cœurs s'ouvrirent à la pitié, le peuple s'écria qu'il fallait pardonner à ces jeunes gens égarés, les juges murmurèrent à l'oreille de Junius qu'il suffisait de les bannir ; mais lui qui était resté immobile, muet, et comme absorbé par les angoisses d'une lutte intérieure : « Licteurs, dit-il en se levant tout à coup, faites votre devoir et que les dieux aient pitié de nous ! »

Mort des fils de Brutus. — Les licteurs exécutèrent la sentence sans que le peuple, s'arrêtant avec admiration devant ce grand exemple du respect de la loi, osât faire entendre autre chose que des gémissements ; mais quand le juge eut rempli son devoir sans faiblesse, il redevint homme et père et s'abandonna librement à toute sa douleur. Personne ne le revit ce soir-là quand il eut quitté le forum. Retiré dans le lieu le plus solitaire de sa maison, il pleurait aux pieds de l'image de la patrie sur les corps sanglants de ses fils. Il les rejoignit bientôt : sorti à la tête des légions pour repousser les auxiliaires de Tarquin, il aperçut Aruns son fils aux premiers rangs, et se précipitant sur lui, périt d'un coup de lance en lui donnant le coup mortel. Les patriciens mirent son image, taillée grossièrement en bois, au Capitole, et les matrones romaines honorèrent par un deuil d'un an la mémoire du vengeur de Lucrèce et du fondateur de la liberté.

Porsenna. — Cette noble mort fut féconde. On eût dit que la cendre de Brutus avait semé sur la terre romaine l'héroïsme et le dévouement. Son collègue, Valérius, s'apercevant que les tours en pierre qu'il élevait au-dessus du forum choquaient les yeux du peuple, les démolit en une nuit et vint bâtir une demeure moins orgueilleuse dans la plaine. Porsenna, l'un des plus puissants chefs étrusques, étant accouru pour ramener Tarquin, Horatius Coclès fit reculer toutes ses bandes devant le pont Publicius qu'il défendait seul, comme Scævola le fit reculer lui-même d'admiration quand, pour la punir de n'avoir pu commettre le régicide, il mit sa main sur un brasier ardent. Tous ces traits d'une énergie sauvage et surhumaine, d'un courage poussé jusqu'au fanatisme et d'une fermeté à

toute épreuve, qui formait même chez les femmes, comme le prouva Clélia, le fond du caractère romain, présageaient la victoire du lac Régille.

VICTOIRE DU LAC RÉGILLE. — Un moment maître de Rome, Porsenna comprit qu'il ne pourrait s'y maintenir et regagna son Étrurie, abandonnant la cause de Tarquin. Alors celui-ci fit un dernier effort à la tête des clans du Latium. En voyant ces vieux ennemis accoutumés à plier depuis deux siècles sous leur glaive, apparaître dans le bassin oriental du Tibre, les légions demandèrent à grands cris le combat. Aulus Postumius les conduisit donc à travers les énormes châtaigniers et les pierres volcaniques de Tusculum sur les pentes du mont Algide[1]. A demi-lieue dans la plaine elles aperçurent à leurs pieds, sur les bords d'un petit marais que les joncs comblent maintenant et qui était alors le lac Régille, les Tarquiniens, les Véiens et tous leurs auxiliaires du Latium. Les vexillaires, se coiffant aussitôt de cette peau de lion qui les rendait si formidables, élevèrent leurs enseignes de feuillages, car la pauvre Rome n'avait encore ni aigles ni dragons, et descendirent dans la plaine suivis de toutes les cohortes. A la vue des plumes rouges et noires des hastats, les trompettes ennemies sonnèrent la charge, et au même instant on entendit le sifflement des traits et des frondes et le choc des boucliers. Confondues par la mêlée, les deux armées se disputèrent longtemps la victoire au bord du lac Régille. Le terrain fut disputé pied à pied avec acharnement, et si les Tarquiniens virent tomber le dernier fils de leur roi, trois Valerius et le maître de la cavalerie romaine étaient aussi parmi les morts. Il fallait même que le danger fût grand du côté de ces derniers, car au moment où les légions reculaient sur les corps sanglants des consulaires, un de ces prodiges que les patriciens tenaient en réserve pour les situations désespérées vint ranimer l'enthousiasme. Deux combattants d'une haute stature, couverts d'armures éclatantes et montés sur des chevaux blancs, parurent tout à coup à la tête des cohortes et les ramenèrent à l'ennemi.

L'armée les prit pour des dieux, et se croyant invincible le devint effectivement. La nouvelle de ce prodige semée de rang en rang y fit naître une telle ardeur, que le choc des légions fut irrésistible. Les prêtres de Tarquinies, accourus en brandissant des serpents, tentèrent en vain de les effrayer. Le vieux Tarquin, combattant en désespéré avec ses derniers serviteurs, vint lui-même opposer sa poitrine à leurs lances; elles brisèrent avec son bouclier sa royauté et sa fortune.

Pour bien graver dans les esprits le souvenir de ce triomphe, les cavaliers mystérieux se montrèrent le même soir à Rome, et là, en lavant leurs armes à la fontaine de Juturne, ils annoncèrent au peuple que la royauté était à jamais abattue et disparurent; mais ce qu'ils ne pouvaient apprendre aux plébéiens, car ceux qui les avaient envoyés ne le prévoyaient pas sans doute, c'est que la lutte du peuple contre les rois, finie au lac Régille, allait recommencer non moins acharnée au Forum contre les patriciens.

1. Auprès de la Colonna actuelle.

Les usuriers patriciens. — Le peuple, en effet, n'avait gagné à l'expulsion des rois qu'une faible partie de leurs terres : toujours les armes à la main pour repousser les Volsques vers les marais Pontins et les roches volcaniques de Velletri, il arrosait continuellement de son sang l'arbre de cette jeune liberté et en voyait les fruits mûrir pour les seuls patriciens. Rongé jusqu'aux os par la misère et l'usure, il murmura. Au lieu de lui donner le pain avec plus d'abondance, l'argent avec moins d'avarice, le sénat, qui aurait dû songer à l'équité, ne songea qu'à la répression. La dictature fut opposée aussitôt aux griefs du peuple. Il demandait justice, on répondit en lui montrant la hache qui, sur un signe du dictateur, pouvait abattre impunément pendant six mois les têtes plébéiennes. Sous cette terreur elles se courbèrent deux ans; mais la faim, plus forte que la peur de la mort, et l'avidité de cette usure patricienne qui, sûre désormais de l'impunité, s'acharnait comme une lionne sur le malheureux débiteur, les fit relever plus menaçantes que jamais en 493.

Les débiteurs plébéiens. — Pour entraîner le peuple à la guerre des rochers et des forêts du Latium, le sénat avait fait des promesses magnifiques; mais, une fois l'ennemi refoulé, il n'en tint aucune. C'était tendre outre mesure, et avec trop d'imprudence, la corde de l'arc; elle se rompit. Un matin des groupes d'hommes au teint noir et aux mains calleuses, dont les haillons disaient la misère et la dure profession, couvrirent tout à coup places et carrefours. Il sortait de ces groupes pleins de murmure et frémissants d'agitation mille éclats de colère contre l'insolence patricienne et la barbarie des usuriers. A chaque pas on entendait ces cris : Plus de dettes! plus de dettes! du pain ou une autre patrie!

A mesure que ces cris retentissaient dans les rues, elles se remplissaient d'une foule plus nombreuse et plus turbulente : les ouvriers désertaient leurs tavernes, et les laboureurs eux-mêmes, abandonnant leurs charrues sur les défrichements qu'on exécutait en ce moment entre le Quirinal et l'agger de Tarquin, venaient apporter à la sédition leur colère et leurs bras robustes. Cette multitude, dont les flots montaient sans cesse, inonda bientôt, comme un débordement du Tibre, tout l'espace compris entre les collines du centre, et, s'étendant sur les ravines, la voie Sacrée et le Forum, reflua tumultueuse et menaçante jusqu'au temple de la Concorde, où délibérait le sénat.

Jamais ce grand corps ne s'était trouvé dans une situation plus périlleuse. Tandis que la colère du peuple grondait implacable aux portes du temple, les montagnards du Latium ravageaient la campagne : à chaque instant les messagers se succédaient, annonçant un nouveau désastre; mais le sénat avait beau transmettre ces nouvelles au peuple en lui ordonnant de prendre les armes, les vieux consulaires avaient beau lui montrer les colonnes de fumée qui jalonnaient dans le lointain la route de l'ennemi, le peuple répondait en poussant des cris de rage et montrant ses haillons et les chaînes dont ses créanciers l'avaient meurtri :

« Que nous importe que ces fers nous viennent de l'ennemi ou de nos conci-

toyens?... Que les patriciens bravent seuls le péril des combats, puisqu'ils ont seuls les récompenses de la victoire! Irons-nous leur faire un rempart de nos corps pour empêcher les Volsques de raser nos prisons et do briser les instruments de notre servitude?... »

Voilà ce que disait le peuple; mais la colère ardente encore sur les lèvres des plébéiens s'apaisait peu à peu au fond de leurs cœurs devant l'image de la patrie : déjà les plus braves commençaient à tourner la tête vers la plaine et à prêter l'oreille aux récits des messagers; déjà il était question de sacrifier encore une fois ses ressentiments au salut de Rome, lorsqu'un spectacle inattendu vint étouffer toute disposition pacifique et porter le tumulte à son comble.

Comme la modération triomphait, on vit s'avancer lentement dans le Forum un vieillard sanglant et décharné qui demandait justice en montrant son corps sillonné par d'anciennes cicatrices et couvert de plaies saignantes. C'était un des meilleurs centurions de l'armée; il s'était distingué dans vingt-huit batailles; mais ayant eu sa maison brûlée, sa récolte et son troupeau pris dans la guerre sabine, l'usure, cette harpie impitoyable, après avoir dévoré son champ, s'était acharnée sur son corps et n'en avait fait qu'une plaie sous le fouet des esclaves.

Appius Claudius. — A cette vue, le péril, l'ennemi, la patrie même, tout fut oublié. Un long cri d'indignation accueillit ses plaintes. En un clin d'œil le vieux soldat mutilé fut porté parmi les flots pressés du peuple. Chacun était avide de le voir, chacun comptait en frémissant les traces de ses coups; on baisait avec respect cette noble poitrine déchirée par les verges, ces bras meurtris par les chaînes de l'usurier. Appius! criait-on de toutes parts; aux armes! mort à Appius!... Et les citoyens, se précipitant dans leurs maisons, en ressortaient presque aussitôt le casque en tête et les javelots à la main.

La dernière heure de la tyrannie patricienne allait sonner. De grands citoyens, craignant que la ruine du sénat n'entraînât peut-être celle de Rome, se jetèrent courageusement, au risque d'être écrasés, au-devant de ces masses furieuses, leur opposant les enseignes des légions : « Je ne reconnais pour Romain, s'écria tout à coup le tribun militaire Sicinius Bellutus, que ceux qui restent fidèles au serment qu'ils ont fait de ne jamais abandonner ces signes sacrés!... » Élevant en même temps le drapeau blanc du général, il se dirigea vers la porte de Gabies, suivi de tous les vexillaires. C'était réveiller le sentiment le plus énergique au cœur de ce peuple soldat. Sicinius n'avait pas franchi la porte qu'il voyait cette multitude, livrée à un si terrible désordre quelques instants auparavant, répondre muette et docile à l'appel militaire, se former en ordre de bataille et prendre avec lui la route de Préneste. Elle le suivit ainsi jusqu'à l'Anio. Le sol, se relevant sur la rive gauche de cette petite rivière, forme plusieurs mamelons qui dominent les prairies de la vallée. Arrivées là, les légions s'arrêtèrent et s'établirent sur le plateau le plus escarpé.

Le peuple au mont Aventin. — Pendant ce temps, obéissant au même mot d'ordre,

les femmes et les enfants des soldats se retiraient sur le mont Aventin, en face du Capitole. Plusieurs jours s'écoulèrent et se perdirent en vaines négociations. Les patriciens promettaient toujours, mais, immobiles sur leurs collines, le peuple et l'armée accueillaient avec un égal dédain les promesses et les menaces que leur transmettaient les émissaires du sénat. Vaincus à la fin par la force de cette résistance passive, et craignant que, de ces deux masses sombres comme des nuages d'où la foudre va éclater, il ne sortit la ruine de leur ordre, les patriciens cédèrent. Valérius, T. Lartius, consulaires, et le vieux Menenius Agrippa, qui avait commandé les armées en qualité de dictateur, furent envoyés sur l'Aventin. Interrompu aux premiers mots par une clameur immense et unanime contre la dureté des patriciens, Menenius aborda la difficulté de front, et, pour prouver au peuple que le maintien de l'aristocratie se liait étroitement à l'existence même de la République, il leur dit :

« A une certaine époque, toutes les parties du corps humain n'étaient pas soumises à la même loi et régies par la même volonté. Chacune d'elles avait en propre son sentiment, sa pensée et jusqu'à son langage. Elles s'indignèrent un jour que leurs fonctions et leurs soins n'eussent d'autre objet que de satisfaire l'avidité de l'estomac, tandis que celui-ci, immobile au centre de tout ce travail, n'avait qu'à jouir des plaisirs qui lui étaient offerts. Elles formèrent donc une conspiration, par suite de laquelle les mains ne devaient plus porter les aliments à la bouche, la bouche les recevoir et les dents les broyer. Or, qu'arriva-t-il? qu'en voulant, dans leur aveugle colère, dompter l'estomac par la faim, les membres et le corps tout entier tombèrent dans le dépérissement, ce qui fit bien voir que les fonctions de l'estomac n'étaient pas aussi inutiles qu'elles paraissaient l'être et qu'il ne contribuait pas moins à l'œuvre de la nutrition qu'il n'y participait lui-même, puisque enfin c'était lui qui, après avoir élaboré les aliments, faisait passer dans les veines et distribuait à toutes les parties du corps le sang qui leur donne la vie et la santé. »

L'apologue était ingénieux, mais il fallait autre chose que des paroles pour ramener le peuple à Rome; les patriciens, cédant à la force, consentirent donc à ce qu'on exigeait sur l'Aventin et sur le mont Sacré : l'affranchissement des esclaves pour dettes, la libération complète des pauvres, et l'institution de deux tribuns, dont le veto souverain pourrait arracher le fouet des mains de l'usurier et empêcher l'exécution des sentences consulaires. Moyennant ces trois concessions, le peuple rentra dans la ville, après avoir offert un sacrifice à Jupiter le Terrible.

Création des tribuns du peuple. — Il pouvait être reconnaissant et le remercier de sa victoire, car elle était plus grande qu'il ne le croyait lui-même. En se donnant ces deux magistrats, humbles d'abord, obscurs et pauvres comme lui, il s'était donné sans le savoir des chefs formidables. Bientôt, en effet, quoique rien dans leur costume ne les distinguât de la plèbe devant les consuls patriciens, fastueusement vêtus de robes de pourpre; qu'ils n'eussent qu'un appariteur au Forum, quand les chefs du sénat marchaient précédés de douze licteurs aux haches éclatantes; par cela seul

qu'ils étaient les vrais élus du peuple, les tribuns représentèrent toute sa force et sa tumultueuse ardeur. Comme ils représentaient en même temps sa misère et qu'ils avaient le cœur plein de ses passions et de ses haines, à peine furent-ils assis au Forum, sur le banc qui leur servait de tribunal, que cette lutte du pauvre contre le riche, qui allait durer trois cent cinquante ans, éclata violemment par le vote de la loi agraire.

Loi agraire. — Distribuer une partie de l'*ager publicus* ou terres publiques, aux prolétaires, forcer les fermiers qui tenaient les autres à payer leurs dîmes, et en appliquer le produit à la solde des légions, voilà le triple but de cette loi célèbre. C'était un javelot à pointe d'acier décoché au sénat, dont tous les membres avaient usurpé ces terres et n'en rendaient aucun compte au trésor public. Plus habiles que leurs adversaires, les patriciens reçurent le coup sans s'émouvoir; mais le repos des aristocraties blessées est le sommeil de la lionne. Celle du Capitole, qui avait rugi de fureur dans le sénat, choisit, pour première victime, le consul Cassius; infidèle à la cause patricienne, Spurius Cassius s'était rangé du côté des tribuns pour faire triompher la loi agraire; à partir de ce moment, il ne fit plus un pas sans heurter un piége ou une calomnie. Cassius n'est qu'un faux ami du peuple; Cassius a trahi Rome en traitant avec les Herniques et les clans latins, Cassius veut se faire roi! A ces accusations, murmurées à voix basse par les clients des nobles, les tribuns s'effrayant, s'éloignèrent de Cassius; aussi aveugle que ses tribuns, le peuple se retira du consul avec son ingratitude ordinaire : abandonné alors de ceux qu'il venait de servir, Cassius fut saisi par les patriciens, qui lui firent expier, sous les verges et la hache, ce qu'ils nommaient sa trahison.

Après avoir pris cette sanglante revanche sur le promoteur de la loi agraire, il restait à tuer la loi elle-même. Or, pour la fouler aux pieds et en effacer au besoin la table avec du sang, il fallait des hommes énergiques. Les Fabius, riches Sabins, transplantés depuis peu de temps à Rome, et dévoués avec fanatisme aux intérêts du sénat, furent les premiers que la noblesse jugea dignes de cette tâche. Ils la remplirent d'abord en ennemis impitoyables de la loi agraire, puis, tout à coup, par un de ces reflux d'opinion qu'expliquent seules les jalousies et les ingratitudes patriciennes, ils en devinrent les partisans les plus ardents; l'exil paya ce changement. Le sénat les envoya périr au bord du Cremère. Pour se venger de leur côté, les tribuns forcèrent le consul Ménénius, qui avait laissé écraser les Fabius, à se laisser mourir de faim.

La lutte se poursuivait ainsi entre la démocratie et le sénat, avec un avantage égal. Si le tribun Genucius était trouvé mort dans son lit, en 473, pour avoir osé citer les consuls à son tribunal au sujet de la loi agraire, le centurion Volero soulevait le peuple, rompait les faisceaux des licteurs, et, arrivant au tribunat l'année suivante, obtenait que la nomination des tribuns eût lieu dans l'assemblée des tribus, où les plébéiens disposaient de la majorité, et que cette majorité eût le droit de faire des plébiscites. Pour regagner le terrain perdu, les patriciens portèrent au consulat

le plus ardent d'entre eux, Appius Claudius. Celui-ci, brisant violemment les résistances plébéiennes sous le joug de la discipline militaire, tenta d'enrayer le char du peuple, et périt écrasé sous ses roues. La grande voix de la guerre elle-même ne pouvait plus étouffer celle de la liberté. Des légions jetaient leurs armes devant l'ennemi, laissaient les matrones romaines arrêter, par leurs larmes, le patricien proscrit Marcius Coriolan, qui venait à la tête des hardis maraudeurs des monts Repini, brûler leurs moissons et leurs fermes, et ne consentaient par moments à repousser à droite et à gauche du Tibre les incursions des montagnards que lorsque le paysan Cincinnatus quittait cette charrue, qui traçait de si beaux sillons dans les plaines de la Pierre Rouge [1], pour prendre la pourpre et les conduire.

Cependant le cercle d'ennemis qui pressait Rome de toutes parts s'était resserré à la faveur de ces discordes : les tentes des Véiens avaient couvert le Janicule et blanchissaient encore à trois milles de la porte Esquiline; on venait de voir le sabin Herdonnius au Capitole; la fidélité des alliés s'envolant avec la fortune, les défections se multipliaient, et, pour ajouter aux désastres publics, la peste dévastait la ville. Les patriciens comprirent qu'ils ne pouvaient résister plus longtemps. Mais, comme il arrive toujours en cédant trop tard, ils se trouvèrent sous le coup d'exigences plus impérieuses. Le peuple, qui se serait contenté quelques années auparavant d'une distribution de terres, aussitôt qu'on lui eut accordé celles de l'Aventin, voulut douze tribuns, et quand il eut les tribuns, il réclama à grands cris la loi Terentilla et la loi agraire.

Les Décemvirs. — De ces deux maux les patriciens choisirent alors le moindre, et, sous la pression populaire, ils consentirent, en 450, à la proposition de Terentillus. C'était une des plus importantes que le tribunat eût jetées dsns le Forum. Seuls dépositaires des formules légales, dont ils dérobaient avec soin la connaissance au peuple, les patriciens avaient fait de la justice une tradition mystérieuse pleine d'indulgence pour les grands et d'arbitraire pour les petits. Arracher ce glaive toujours suspendu par un fil invisible sur la tête du plébéien et les contraindre à porter la loi à la connaissance de tous et à la rendre aussi sévère pour le riche que pour le pauvre, c'était obtenir l'égalité civile, magnifique conquête, qui valait celle de l'Italie! On en sentait si bien le prix, du reste, qu'afin d'y arriver plus vite la constitution fut suspendue et le pouvoir souverain remis aux dix magistrats nouveaux chargés de rédiger les lois. Un an après, les décemvirs faisaient dresser sur le Forum et accepter par les comices ces fameuses douze tables qui contenaient tout le vieux droit et toute la vieille histoire de Rome.

Lois des douze tables. — Cette Rome de 448 s'y réfléchit avec ses murs de terre et ses toits de roseaux telle qu'elle se réfléchissait alors dans le Tibre. En écoutant la voix des décemvirs on revoit sa population agricole et demi-barbare.

1. Aujourd'hui Prati di Quinzio.

« Si quelqu'un commet un vol de nuit, et qu'il soit tué, le meurtrier ne sera passible d'aucune peine.

Si le vol se fait de jour, et qu'on saisisse le voleur, qu'il soit battu de verges et livré à celui qu'il volait, pour lui rendre tous les services d'un esclave. Si le voleur est lui-même un esclave, qu'on le précipite, après l'avoir battu de verges jusqu'au sang, du haut de la roche Tarpéienne. Si c'est un enfant qui n'ait pas atteint l'âge de puberté, qu'il soit fustigé au gré du préteur, et qu'on dédommage la victime du vol. Dans le cas où les larrons auraient des armes, il est permis de les tuer après avoir crié au voleur! Si après la perquisition du viateur ceint de son cordon (licium) et suivi du licteur portant dans le bassin d'airain la récompense promise, on trouve dans une maison la chose dérobée, que le vol soit puni sur-le-champ comme manifeste.

Si quelqu'un coupe méchamment ou par vengeance les arbres d'autrui, qu'il paie vingt-cinq livres d'airain par chaque arbre (sinculas xxv æris. luitod).

Si quelqu'un jette des maléfices sur les biens de la terre, et que par ses charmes il empêche le blé d'autrui de croître ou de mûrir, qu'il soit immolé à Cérès.

Que celui qui entre de nuit dans un champ, pour égrener ou couper furtivement les récoltes, ou qui les fait ravager par ses troupeaux, soit dévoué à Cérès, et pendu à un arbre s'il est pubère; si c'est un enfant, qu'on le batte de verges au gré du préteur, et qu'il paie le double du dommage causé.

Celui qui incendiera par malveillance une maison ou un tas de gerbes, sera chargé de fers, battu de verges, et jeté au feu. »

Après avoir ainsi pourvu à la défense de la propriété, les décemvirs s'occupaient ensuite des personnes :

« Que le père, disaient-ils au commencement de la deuxième table, ait sur son fils, né d'un légitime mariage, le droit de vie et de mort, et celui de le vendre jusqu'à trois fois. Le fils, trois fois vendu, ne sera plus sous la puissance paternelle.

Le mari pourra répudier sa femme, mais en alléguant la cause pour laquelle il la répudie : si elle boit du vin, par exemple, si elle a causé tout bas avec une affranchie, si elle assiste aux jeux à l'insu de son époux, ou qu'elle ait franchi nu-tête le seuil de sa maison, comme la femme de Gallus.

Si quelqu'un casse un membre à un autre, qu'il subisse la loi du talion ou s'arrange avec le blessé.

Que celui qui, par un coup violent, aura fait sauter les dents de quelqu'un hors de la gencive paie 300 as [1] par chaque dent brisée si l'offensé est un homme libre, et 150 si ce n'est qu'un esclave.

Si quelqu'un tue volontairement un homme libre, ou qu'il se serve, pour lui donner la mort, de poison ou de charmes magiques, qu'il soit puni du dernier supplice.

On bâillonnera le parricide avec une longe de cuir, on le coudra dans un sac avec

1. Quinze francs.

un chien, un singe et des serpents, et traîné jusqu'au bord de l'eau par des bœufs noirs, il sera précipité dans le Tibre.

Le peuple élira des questeurs pour connaître des causes capitales. Ils pourront punir de mort :

Ceux qui tiennent des assemblées nocturnes ;

Les traîtres à la patrie ;

Les faux témoins ;

Et les faux frères qui livrent un citoyen à l'ennemi. »

Des vivants, les décemvirs passaient aux morts : leurs courtes prescriptions reflètent la funèbre lueur des bûchers.

« N'inhumez ni ne brûlez aucun cadavre dans la ville.

Point de dépenses dans les obsèques, point de lamentations dans le deuil : et qu'on se garde de tailler le bois du bûcher.

Défense aux femmes de pousser des cris immodérés et de se déchirer le visage.

Ne coupez aucun membre au cadavre, et ne recueillez point ses os parmi les cendres pour lui faire ailleurs une autre pompe funèbre : mais si un citoyen est mort à la guerre ou chez l'étranger, il sera permis d'en détacher un membre ou quelque ossement pour les rapporter dans sa patrie, et les déposer dans le tombeau de ses pères.

Il est interdit de dresser plus d'un lit pour un cadavre ;

De mettre de l'or dans un tombeau, à moins qu'il ne serve à attacher les dents du défunt ;

Et d'envahir sous quelque prétexte et à quelque époque que ce soit le terrain où dorment les morts. »

Satisfaction était donnée ensuite au peuple dans les neuvième et onzième tables :

« *Nei endorocandod. Preivileciad.* Qu'il n'y ait point de privilèges, disaient les décemvirs dans leur latin barbare.

Qu'au peuple seul appartienne le droit de décider, dans les comices centuriates, de la vie, de la liberté, du droit de cité et du droit de famille d'un citoyen.

Que les affaires importantes ne soient réglées que par ses suffrages. »

Mais l'orgueil patricien ne semblait fléchir dans ces articles devant l'impérieuse nécessité des temps, que pour se relever de toute sa hauteur, en défendant dédaigneusement à ce peuple dont on semblait proclamer la souveraineté, de mêler son sang à celui de l'aristocratie. Rien ne prouvait mieux que cette interdiction des mariages entre les familles patriciennes et plébéiennes, combien les deux parties étaient loin d'une paix sincère, et avec quelle violence la lutte allait recommencer au premier choc. Il régnait une telle irritation de part et d'autre, que le moindre prétexte allait suffire.

Virginie. — Qu'on juge donc de la tempête qui éclata dans le Forum lorsqu'on y vit apparaître la jeune Virginia vêtue de noir et toute en larmes entre le brave centurion Virginius, son père, et le tribun Scilius son fiancé. Ceux-ci, demandant jus-





VIRGINIE.



tiée au peuple à grands cris, lui apprenaient en frémissant que le plus abhorré des patriciens, le plus tyrannique, le plus altier et le plus odieux des décemvirs, Appius Claudius, n'ayant pu séduire la fille du centurion, la faisait réclamer comme esclave par un client pour la déshonorer. En un clin d'œil la foule fut immense. Pas un citoyen du Palatin et des Carnies qui ne vînt là prêt à défendre la pureté du foyer domestique, pas une mère qui n'accourût jeter sa malédiction au décemvir. Mais lui, calme et fier sur son tribunal, autour duquel étincelaient les haches de ses cent vingt licteurs, semblait, par son impassibilité, comme la personnification de cette race patricienne aussi froide et aussi dure que la lave du mont d'Hercule quand les flots de la plèbe écumaient à ses pieds.

Dans la jeune fille vêtue de noir et tendant vers les pères de ses compagnes des mains suppliantes pour sauver son honneur, ne voyait-on pas au contraire la jeune liberté de Rome menacée du dernier des outrages et qui appelait au secours?..... Pauvre Virginia ! elle avait inutilement orné le matin l'autel de Vesta d'une couronne de violettes. Deux fois, avant de passer le seuil de la maison, elle avait imploré les dieux protecteurs de la famille. Vesta, les lares, le peuple, tout l'abandonnait ; il ne lui resta que son père, qui, aimant mieux la garder morte que de la garder déshonorée, au moment où l'infâme Appius rendait sa sentence, lui plongea un couteau de boucher dans le cœur. Ce couteau tua les décemvirs. En le voyant teint du sang de la jeune vierge, les légions qui étaient campées au pied de l'Algide levèrent leurs tentes et les portèrent sur le mont Sacré.

Le peuple au mont Sacré. — Tout le peuple, les femmes en tête, sortit aussitôt de Rome, et fit en courant les trois milles qui séparent l'Aventin de la Montagne Sainte pour rejoindre les légions. Pendant quelques jours le divorce de l'aristocratie et du peuple fut complet. L'une hésitant à faire le premier pas, et seule dans Rome déserte, regardant avec terreur, du haut du Capitole, ces feux du mont Sacré prêts à la dévorer; l'autre, nourri par la campagne qu'il allait déifier, dans sa reconnaissance, en l'appelant *Anna bovilis*, la bonne vieille aux cheveux blanchis et aux gâteaux fumants, et attendant que les consulaires vinssent le chercher comme l'autre fois. Il n'attendit pas longtemps ! Valérius et Horatius, deux patriciens aimés de la foule, se présentèrent le surlendemain avec l'abdication des décemvirs et les pleins pouvoirs du sénat. Le peuple avait vaincu. En descendant du mont Sacré il pouvait monter au Capitole : les patriciens lui accordaient le rétablissement du tribunat, la révocation de la loi qui prohibait les mariages entre les deux ordres, et le partage du consulat. Ainsi, l'aristocratie glissait dans le sang de Virginia, comme soixante-deux ans auparavant, la royauté avait glissé dans celui de Lucrèce.

Le péril du dedans conjuré, il fallut songer à l'ennemi du dehors. Le plus dangereux était au midi, c'est là que les légions marchèrent d'abord. Dans la double chaîne formée par les monts Albanes, Algides et Lépini, qui encadrent au nord et à l'est le bassin des marais Pontins en élevant sur le premier plan, au-devant des Apennins dont on aperçoit les pointes bleues dans le lointain, leurs cimes vol-

caniques et leurs blanches dentelures calcaires, vivaient les tribus aguerries des Èques et des Volsques. De leurs remparts de Velletri, des marais de Cisterna, des roches jaunâtres de Cori, de la forêt vierge d'Antium, sortaient périodiquement des essaims de pillards qui venaient bourdonner jusqu'aux portes de Rome. Pendant vingt ans les légions ne furent occupées qu'à les repousser dans leurs montagnes, et quand elles avaient nettoyé la rive gauche du Tibre, qu'à voler sur la rive droite pour arrêter les peuplades de Capène et de Falerne qui se précipitaient comme des torrents, des pentes du Cimino et du Soracte.

Siége de Véies. — Malheureusement, jamais les rencontres avec l'ennemi n'amenaient de résultat décisif. Il y avait en face de Rome une ville au moins aussi forte et beaucoup plus ancienne, qui devenait le boulevard des Étrusques et des Latins toutes les fois qu'ils étaient battus; Véies était donc une rivale qu'il fallait abattre à tout prix; aussi, en 405, le sénat en fit commencer le siége par deux armées. Mais située sur la cime d'un coteau isolé, abruptement séparé de la plaine par deux ruisseaux qui, en se réunissant sous le massif, prenaient le nom de Cremera, entouré des ravins dont les coupures formaient d'immenses fossés naturels, et en outre de forts remparts construits en blocs de lave, à la manière étrusque, Véies était si facile à défendre que le siége dura dix ans, tout autant que celui de Troie. Le sénat, qui déploya dans cette entreprise toute la constance et la force de volonté qu'on verra éclater désormais dans sa politique, atteignit enfin son but, grâce à l'adresse de Camillus. Il s'agissait d'abord de relever le moral des légions découragées par cette longue résistance : l'habile dictateur y réussit en employant le prestige du merveilleux. Un oracle promettant que Véies succomberait le jour où les eaux du lac d'Albano, qu'une crue extraordinaire avait fait déborder, reprendraient leur niveau, fut annoncé solennellement aux soldats.

On ne pouvait humainement l'accomplir qu'en perçant un souterrain de demi-lieue de longueur sous une montagne qui a cent vingt mètres de hauteur perpendiculaire au-dessus du lac. Cette œuvre herculéenne ne coûta qu'une année de travail aux Romains. Les ayant ainsi formés à l'art du mineur, Camillus leur montra la roche tendre sur laquelle était assise Véies, et s'ouvrir un chemin dans cette substance poreuse ne fut plus qu'un jeu pour les hommes qui avaient creusé le rude et colossal souterrain d'Albano. Ils pénétrèrent dans la ville en soulevant les dalles du temple de Junon et n'y laissèrent que les murs. Tout ce qui échappa au fer du soldat fut emmené en esclavage, et le butin transporté à Rome. Camillus, pour couvrir d'une sorte de consécration religieuse les spoliations de la victoire, fit précéder la longue file de chars qui traînaient à Rome les dépouilles des Véiens par la statue de Junon, que portaient avec respect les plus beaux et les plus jeunes des vélites, couronnés de lauriers et vêtus de robes blanches.

Après une telle conquête, l'heureux dictateur avait droit de compter sur la reconnaissance de ses concitoyens. On le frappa d'une amende de quinze mille as pour avoir triomphé avec quatre chevaux blancs. Indigné, avec juste raison, de cette



ingratitude, Camillus préféra l'exil à l'opprobre d'une condamnation; mais avant de passer la porte Ardéatine, se tournant vers le Capitole :

« O Némésis! déesse des vengeances, je t'implore, dit-il; si tu me vois injustement chassé par la violence et l'envie de mes concitoyens, fais qu'ils s'en repentent un jour et qu'ils regrettent l'exilé ! » Il faut se reporter à ces époques de crédulité naïve et d'enfance morale où les hommes le plus énergiquement trempés, les plus indifférents au péril des champs de bataille, tremblaient devant un poulet sacré, pour se figurer l'effet que produisit à Rome l'imprécation de Camillus. On s'attendit aux plus grandes calamités. Comme l'éclair avant l'orage, un signe funeste, la mort du censeur les annonça bientôt. Une terreur vague glaçait les esprits, lorsqu'un plébéien vint tout pâle révéler aux tribuns militaires que, marchant seul la nuit dans la rue neuve, il avait entendu quelqu'un qui l'appelait à haute voix. « Je me tournai, ajouta-t-il avec émotion, mais sans voir personne; seulement, j'entendis une grande voix qui disait :

« Marcus Céditius, cours au point du jour dire à nos tribuns militaires que voici les Gaulois!... »

Invasion des Gaulois. — Ils arrivaient en effet. Trop pressés dans la haute Italie, où la race gallique était établie depuis deux siècles, et ne trouvant plus de butin sur la côte de l'Adriatique, trente mille Sénons venaient de franchir subitement l'Apennin pour demander des terres aux Étrusques. Ils s'adressèrent d'abord aux habitants de Clusium, qui les accueillirent à coups de flèches et envoyèrent en toute hâte implorer du secours à Rome. Mal inspiré cette fois par l'orgueil, le sénat fit partir sur-le-champ pour Clusium trois jeunes patriciens de la famille Fabia. C'était la plus altière de Rome. Aussi, à peine furent-ils au milieu des tentes gauloises, sous lesquelles ils ne trouvaient pourtant que visages amis, qu'interpellant le chef avec arrogance, ils lui demandèrent quel mal avaient fait les Clusiens aux Gaulois pour assiéger ainsi leur ville?...

« Le mal qu'ils nous font, répondit en riant le Brenn sénonnais, c'est de posséder plus de terres que n'en peuvent labourer leurs charrues et de nous refuser celles qu'ils ne cultivent pas, à nous qui sommes étrangers, nombreux et pauvres. Nous avons, en les attaquant, le même droit que vos pères portaient au bout de leurs glaives quand ils dépouillaient autrefois les Albains, les Fidénates et ceux d'Ardée, et que vous proclamiez hier sur les ruines de Véies et de Capenna. Quel mal vous ont fait les hommes de Faleries et de Préneste?... Parce qu'ils refusent de partager avec les Romains leur or et leurs troupeaux, vous ravagez leurs terres, vous pillez et ruinez leurs villes, vous les réduisez en esclavage, et tout cela est bien, car vous ne faites que suivre la plus ancienne et la plus sainte de toutes les lois, qui ordonne au plus faible d'obéir au plus fort. Mais cessez de montrer tant de pitié du peuple que nous assiégeons, de peur que nous n'en montrions à notre tour pour les peuples que vous opprimez. »

A ces fières paroles, les ambassadeurs, emportés par la colère, oublièrent leur

mission pacifique, et l'un d'eux viola le droit des gens en se mêlant dans une sortie aux guerriers de Clusium; reconnu à sa brillante cuirasse de mailles au moment où il descendait de cheval pour couper la tête d'un chef, par son malheureux coup de javeline Fabius Ambustus détourna l'orage grondant au pied du Clusium et l'attira sur Rome.

La nuée sombre et noire d'où va éclater le tonnerre ne roule pas dans l'espace avec plus de rapidité. La taille, la force prodigieuse, les grandes armes des Gaulois, leur nombre et leur fureur semaient l'effroi sur leur passage. Tout fuyait devant eux. Les habitants des campagnes se réfugiaient dans les bois à leur approche; ceux des villes regardaient en tremblant passer l'invasion du haut de leurs tours, et cependant ces barbares si redoutés ne commettaient pas la moindre violence. Loin de là, pour rassurer ceux qui tremblaient, toutes les fois qu'ils passaient sous les murs d'une ville ils criaient de toutes leurs forces : « Ennemis des Romains! amis de tous les autres peuples!... »

Bataille d'Allia. — Les Romains les attendaient derrière ce petit ruisseau appelé Allia, qui, à peine sorti des collines de Crustumerium, près Magliano, va se jeter dans le Tibre. A la vue des Gaulois, ils voulurent commencer les cérémonies religieuses, sans lesquelles on ne livrait jamais de combat; mais nos pères ne leur laissèrent pas le temps de consulter les auspices : entonnant le chant de guerre et remplissant d'une épouvantable clameur poussée par trente mille voix les bois et les montagnes, ils fondirent sur les Romains aussitôt qu'ils les aperçurent, et heurtèrent leur droite avec tant de furie, qu'au bruit seul de leurs boucliers tout le centre se débanda, entraînant l'aile gauche dans sa fuite. Privée d'appui et acculée au Tibre, celle-ci fut la plus maltraitée : quelques centuries échappèrent seules à la nage et coururent se réfugier à Véies. En voyant cette déroute, ce carnage et les monceaux de morts qui marquaient la place des cohortes du centre, l'aile droite, composée en partie de *subsidiarii*, ou vétérans d'élite, dont les cohortes, le genou en terre et couvertes par leurs boucliers, attendaient un nouveau choc sur le monticule de Marcigliano, l'aile droite, consternée, quitta le champ de bataille, courut à Rome au pas militaire et, traversant la ville sans s'arrêter, alla se réfugier au Capitole. On apprit, par leur silence, que tout était perdu et que les Gaulois arrivaient, comme l'avait prédit la voix mystérieuse.

Il y eut alors un de ces moments de désespoir et de morne accablement qui brisent tous les cœurs. Personne n'allait au sénat, personne ne s'armait; on ne songeait pas même à fermer les portes. Si le Brenn avait paru en ce moment, Rome, victime résignée, aurait tendu le cou sans résistance à l'épée gauloise, et, ensevelie sous l'herbe du Palatin, n'eût pas laissé de grandes traces dans le souvenir des hommes; mais occupés à boire, à piller et à se réjouir de leur victoire, les Gaulois lui laissèrent un jour de répit. C'était assez pour son salut. Familiarisé avec le péril, le caractère romain se releva promptement et reprit sa décision et sa mâle énergie. On porta les choses saintes, les ornements des temples et ce que chaque citoyen avait

de plus précieux au Capitole; le sénat s'y enferma avec mille hommes des plus braves pour sauver Rome dans ses murs ou périr avec elle sous ses ruines. Le reste de la population s'enfuit chez les peuples voisins, précédé des vestales qui emportaient le feu sacré. Les autres pontifes, les vieillards consulaires et ceux qui avaient eu les honneurs du triomphe, refusèrent d'abandonner la ville. Vêtus de leurs robes sacrées, de leurs trabées rayées de pourpre, de leurs toges aux clefs sénatoriales, ils adressèrent aux dieux une prière solennelle, dictée selon la coutume par le plus ancien des flamines; et, se dévouant pour la patrie, attendirent les Gaulois sur leurs siéges d'ivoire.

Les Gaulois dans Rome. — Cette attente fut longue et pleine d'angoisse. Les éclaireurs ennemis ne parurent que le lendemain. Comme les derniers rayons du soleil rougissaient le Tibre, on vit accourir sur la rive gauche des cavaliers portant des têtes sanglantes pendues au cou de leurs chevaux. Tous crurent l'heure fatale arrivée. Mais, à leur grande surprise, car ils pensaient que les Gaulois attendaient les ténèbres pour ajouter à la destruction les horreurs d'un sac nocturne, le soleil disparut, la nuit vint et s'écoula lentement, dans l'anxiété, sans que rien troublât ce silence effrayant. Au point du jour, on entendit enfin un grand tumulte à la porte Colline : c'étaient les Gaulois qui entraient en foule.

Les éclaireurs leur ayant rapporté la veille que les portes étaient ouvertes, et que rien ne paraissait sur les murs, ils avaient craint que cette sécurité étrange ne cachât un piége et s'étaient arrêtés, pour y passer la nuit, au mont Sacré; mais à l'aube ils n'hésitèrent plus. Les soupçons de la veille leur revinrent pourtant en trouvant toutes les rues et les carrefours déserts. Ils s'avancèrent avec précaution jusqu'au grand Forum, situé sous le Capitole, et là, pour la première fois depuis Allia, ils aperçurent des Romains. Tandis que l'armée se développait dans cette vaste enceinte, quelques détachements coururent çà et là pour piller; mais trouvant toutes les portes fermées, et frappés d'une sorte de terreur superstitieuse par cette solitude inexplicable et ce grand silence, ils se hâtèrent de regagner le Forum. Cependant quelques chefs avaient remarqué en passant que les portes des maisons les plus apparentes étaient ouvertes : ils se réunirent, après avoir tenu conseil, à la tête de leurs guerriers, et franchirent le seuil de ces maisons silencieuses. Aux premiers pas, ils se trouvèrent face à face avec ces vieillards qui, majestueusement drapés dans leurs robes de pourpre, gardaient un profond silence, ne bougeaient pas sur leurs chaises curules, ne changeaient pas de visage, et les mesuraient d'un œil calme et fier. Émus d'admiration à ce spectacle, les farouches soldats du Brenn les contemplèrent longtemps, muets aussi et immobiles; mais en ensanglantant d'un coup de son bâton d'ivoire la tête de celui qui passait doucement la main sur sa barbe blanche, Papirius rompit le charme. Les Gaulois, qui les prenaient pour des dieux, voyant qu'ils n'étaient que des hommes, les massacrèrent tous. Brisant ensuite les portes, ils saccagèrent les maisons, et n'en sortirent que lorsqu'il n'y eut plus à tuer ni à piller. Alors ils y mirent le feu.

Incendie de Rome. — Pendant ce temps, les réfugiés du Capitole, penchés sur le rempart, regardaient à la lueur de l'immense incendie les bandes de ces sauvages gigantesques, demi-nus, qui, secouant leur blonde chevelure relevée en tresses sur leurs têtes et brandissant des torches, erraient de toutes parts dans les rues en flammes, et traînaient leur butin sur le Viminal. Ils écoutaient, la rage et la mort dans le cœur, les sourds bourdonnements du feu; et toutes les fois que le vent leur apportait le souffle et les bruits de la flamme, toutes les fois que les toits embrasés s'écroulaient avec fracas, ils fermaient les yeux, comme pour ne pas être témoins de l'agonie de la patrie.

Le lendemain ce fut leur tour. A l'aube, le Brenn, dont ils avaient méprisé la sommation, lança ses guerriers sur la montée du Capitole. Les Gaulois s'avancèrent hardiment, en poussant de grands cris et en joignant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, pour les garantir des traits et des pierres; mais la pente était si raide, que les Romains, chargeant en masse, n'eurent pas de peine à les repousser. Jugeant que l'assaut serait trop meurtrier, les Gaulois se contentèrent alors de bloquer étroitement le Capitole, sûrs qu'ils auraient par la famine ceux qu'ils ne pouvaient avoir sans verser des flots de sang par l'épée.

Le siége commença donc, et fut inauguré par un bizarre événement. Les Gaulois venaient de déployer leurs tentes au bas du rocher, quand ils virent un jeune flamine, portant dans ses mains les objets consacrés aux dieux, descendre à pas lents du Capitole et traverser, sans s'émouvoir des cris et des menaces qu'on lui adressait de toutes parts, leur camp et les ruines fumantes encore. Il alla faire un sacrifice sur le mont Quirinal, et remonta ensuite au Capitole avec la même gravité et le même calme. Tant que dura le siége il fit chaque jour ce périlleux trajet, et chaque jour on le laissa passer sans lui rien dire.

Le Brenn avait bien d'autres préoccupations en ce moment. Ce qui distingue les peuples peu avancés en civilisation, c'est la ruse : fins et subtils comme tous les sauvages quand ils marchent sur les sentiers de guerre, les Gaulois qui gardaient le camp du côté du Tibre, avaient entendu, par une nuit obscure dont les ombres les empêchaient de rien distinguer, comme le bruit d'un homme qui fendait les eaux à la nage. Le lendemain ils examinèrent les lieux avec soin, et remarquèrent sur la roche à laquelle était adossée la porte Carmentale, l'empreinte de pas humains, et çà et là des places où les terres paraissaient éboulées, l'herbe et les arbrisseaux arrachés fraîchement. Le Brenn, averti aussitôt, vint reconnaître ces traces, et après avoir poussé une exclamation de joie, réunit les chefs dans sa tente. Rien ne transpira au dehors de la délibération du conseil, mais lorsque les ténèbres enveloppèrent le Capitole, si les sentinelles n'avaient pas dormi d'un si profond sommeil, elles auraient vu une longue ligne d'ennemis gravissant l'escarpement à la file, en s'accrochant aux arbrisseaux, aux pointes de rochers, et se soutenant mutuellement avec les mains et les épaules.

Attaque du Capitole. — A force de courage et d'efforts ils parvinrent enfin, ensan-



glantés et hors d'haleine, au pied du rempart. Les premiers arrivés l'escaladent en silence, et trouvent les sentinelles endormies. Rien ne pouvait être plus favorable. Mais il y avait là par malheur quelques-uns de ces chiens qu'on employait à la garde des temples, et qui étaient couchés devant la porte de celui de Junon, à côté des oies consacrées à cette déesse. Pour les empêcher d'aboyer et de donner l'alarme, les Gaulois leur lancèrent par-dessus le mur quelques morceaux de pain, sur lesquels ils se jetèrent avec d'autant plus d'avidité qu'ils mouraient de faim depuis le siége; mais les oies, que tenait éveillées le même besoin, accoururent pour leur disputer cette proie avec de tels battements d'ailes et des cris si éclatants, qu'en un clin d'œil tout le monde fut sur pied : d'autant que se voyant découverts les Gaulois annoncèrent leur arrivée par des hurlements épouvantables.

Manlius surnommé Capitolinus. — Dans cette alarme, les Romains, saisissant impétueusement les premières armes qu'ils rencontrent sous la main, accourent au rempart. Il était temps : deux Gaulois s'y trouvaient déjà. Manlius, homme d'une force herculéenne et d'une grandeur de courage que rien n'étonnait, les attaque, abat d'un coup d'épée la main de l'un d'eux qui levait sa hache pour lui fendre la tête, et heurtant violemment l'autre au visage avec son bouclier, le renverse dans le précipice. Accablés sous une grêle de traits et de pierres qu'on faisait pleuvoir sur eux de toutes parts, les hardis assaillants roulèrent tous blessés ou morts au bas du rocher, et Rome fut sauvée pour cette fois. Mais la résistance ne pouvait être longue : malgré les encouragements de Camillus, qui, trop bien exaucé par Némésis, avait oublié sa colère et tendait des embuscades aux maraudeurs gaulois, à la tête des Ardéates et des fuyards de l'Allia, les vivres devenaient si rares au Capitole qu'il fallut songer à se rendre ou à traiter avec les Barbares. Le tribun militaire Sulpitius descendit donc à la tente du Brenn. Quoique la peste décimât son armée, campée entre des monceaux de cadavres et les ruines de l'incendie dont les cendres tour à tour détrempées par la pluie et chauffées par le soleil remplissaient l'air de vapeurs âcres et pénétrantes, le Brenn demanda mille livres d'or pour quitter ce lieu mortifère, et le tribun les lui promit.

C'était payer bien cher l'insolence des Fabiens : et la rançon d'honneur était plus forte encore que la rançon d'or. Rome consentait, en outre, à faire nourrir par ses colonies et ses alliés ceux qui venaient de la ruiner, et à leur fournir des bœufs et des chars pour emporter ses dépouilles.

Elle leur cédait une portion de son territoire et s'engageait par serment solennel à laisser, dans la ville qu'on allait rebâtir, une porte perpétuellement ouverte, en mémoire de la valeur gauloise. Après avoir subi cette grande honte, on était mal venu à chicaner sur la façon de tenir la balance où se pesait l'or. Aussi le Brenn ne répondit aux réclamations de Sulpitius et de ses compagnons qu'en ajoutant aux poids dont ils se plaignaient, sa large épée de fer et son baudrier, et en leur jetant avec dédain ces deux mots que Rome allait répéter à tous les peuples de la terre : *Væ victis!* Malheur aux vaincus!

Retour de Camillus. — Après le départ des Gaulois, Camillus arriva, ramenant toute cette foule qui s'était enfuie à leur approche. Qu'on juge de sa joie, quand elle retrouva vivants les défenseurs du Capitole! Ceux-ci étaient accourus avec empressement à la rencontre de leurs concitoyens, et tous s'embrassaient en versant des larmes et remerciant les dieux de cette délivrance inespérée. Mais à ce premier et rapide éclair de bonheur succédèrent bientôt la tristesse et le désespoir. N'apercevant que des cadavres à demi putréfiés, des monceaux de cendres et des ruines, le peuple cria qu'il valait mieux aller s'établir à Véies, dont les remparts étaient intacts et les maisons en nombre suffisant et parfaitement construites, que de s'épuiser, quand tout le monde avait besoin de repos, à relever ces malheureux débris. Les patriciens avaient beau leur montrer les tombeaux de leurs pères, les emplacements vénérés des temples, les lieux consacrés par Romulus et Numa; ils avaient beau leur rappeler cette tête sanglante trouvée dans les fondements du Capitole, qui signifiait que la ville bâtie près de ce mont serait un jour la capitale et la reine du monde : sourds à la voix des sénateurs, indifférents à la magnifique destinée promise à la cité des sept collines, quand les prêtres leur demandaient s'ils voulaient que le feu sacré qui, après cette épouvantable catastrophe, venait d'être rallumé par les vestales s'éteignît une seconde fois, les plébéiens, poussés par les tribuns, ne murmuraient qu'un mot : Véies! Lorsque les consulaires les suppliaient à mains jointes de ne pas abandonner cette patrie si chère aux bergers du Latium, qui feraient paître les troupeaux sur les ossements de leurs pères, Véies était leur unique réponse.

Le peuple veut quitter Rome. — Emporté par ce courant d'opinion tous les jours plus impétueux, et en même temps ému des lamentations de ce peuple qui, déplorant ses malheurs et son indigence, répétait avec désespoir, toutes les fois qu'on le pressait : « Échappés nus de cette guerre comme du naufrage, ne nous forcez pas à périr de fatigue et de faim dans ces ruines, quand vous avez une autre ville toute prête à nous recevoir. » Le sénat se réunit dans le Forum pour délibérer sur la vie ou la mort de Rome. Le moment était solennel : aussi, lorsque Camillus se leva, il se fit un profond silence; et le dictateur, qui, fidèle en cette occasion aux traditions de l'aristocratie romaine, aurait donné son sang pour réveiller dans les cœurs l'amour de la patrie, parla ainsi d'une voix émue :

Discours de Camillus. — « Il m'est si pénible, Romains, de disputer avec les tribuns du peuple, que la seule consolation de mon triste exil, tant que je vécus dans Ardée, était de me voir loin de ces débats; et, dans cette pensée, j'avais résolu que jamais, dût-on me rappeler par un sénatus-consulte et par un plébiscite, je ne reviendrais au foyer domestique. Ce n'est donc point ma volonté qui m'a ramené, mais votre mauvaise fortune. Car il ne s'agit pas pour moi de reprendre ma place à Rome, mais il s'agit pour Rome de reprendre la sienne parmi les nations. Et, maintenant, j'aurais plaisir à vivre heureux dans le repos et le silence, s'il ne fallait pas livrer encore cette bataille pour la patrie. Mais lui manquer, avec une vie

à lui offrir, ce serait une honte pour tout autre, et un crime pour Camillus.

«Que demandions-nous donc?.. n'était-ce pas de l'arracher au fer de l'ennemi? et après l'avoir reconquise on parle de l'abandonner!... Quand les Gaulois foulaient en vainqueurs cette enceinte, quand leurs tentes se déployaient sur toutes nos collines, le Capitole a eu pour lui les dieux et nos guerriers, et lorsque la faveur divine et le courage des hommes l'ont sauvé des Barbares, nous abandonnerions le Capitole! et nos victoires laisseraient plus de solitude sur cette terre que nos malheurs! Hélas! hélas! une pensée aussi impie ne serait pas tombée dans nos cœurs, si nous étions moins insoucieux du respect des dieux et de l'éclatante protection dont ils ont couvert la patrie. Mais l'impiété fait gronder et fondre sur nous tous ces tonnerres et toutes ces tempêtes.

«Vaincus, asservis, rachetés des mains des Barbares, nous devrions, après avoir servi d'enseignement aux peuples, nous incliner sous la main toute-puissante de la Divinité, et voilà qu'à peine arrachés à ce premier naufrage de nos fautes, nous courons droit à un abîme plus grand encore! Nous avons une ville fondée sur la foi des auspices et des augures; pas un lieu dans ces murailles qui ne soit plein des dieux et de leur culte; leurs autels sont immuables comme les jours des sacrifices. Et vous, Quirites, vous abandonneriez ces dieux de la patrie et du foyer?...

«Que vous seriez loin, citoyens, de cet adolescent de la famille Fabia, qui sorti seul du Capitole, ne craignit pas d'aller, sous une grêle de flèches, accomplir les rites sacrés de sa race sur le mont Quirinal. Ainsi, les horreurs mêmes de la guerre n'ont pu enchaîner le zèle pieux d'une famille, et la religion de la patrie, les temples et les dieux de Rome seraient délaissés en pleine paix! et les pontifes et les flamines auraient moins de souci des saintes solennités de la république, qu'un enfant des rites particuliers de sa maison! Les tribuns murmurent qu'à Véies nous remplirons tous ces devoirs; les tribuns se trompent, citoyens!...

«Dans les banquets de Jupiter, le pulvinar peut-il être placé ailleurs qu'au Capitole? et les éternels foyers de Vesta? et cette statue, gage de la durée de l'empire, gardée en son temple? et vos boucliers, Mars Gradivus, Quirinus père, ces boucliers, plus anciens que la ville même, les abandonnerons-nous ici à l'outrage et aux profanations?...

«Il n'était pas besoin de porter, après la conquête d'Albe, sur l'Aventin, cette Junon, reine qui a sauvé le Capitole; il n'était pas besoin d'élever un temple au dieu Aïus Locutius, en mémoire de la voix céleste entendue dans la rue Neuve, puisque nous devions suivre les Gaulois et déserter les murs de Rome, puisque c'est malgré nous que nous sommes restés sept mois au Capitole, puisque la peur de l'ennemi nous a retenus seule dans ses murs!

«Mais la nécessité même nous force, dit-on, d'abandonner une ville en ruines, et d'émigrer à Véies, cité toute faite, pour épargner au pauvre peuple la peine de rebâtir ici. Objection spécieuse! prétexte menteur! car la proposition d'aller à Véies fut lancée sur ce Forum avant l'arrivée des Gaulois. Alors, en effet, nous

pouvions émigrer dans une ville que venait de nous ouvrir la victoire. Il y avait honneur à ce déplacement, pour nous et pour nos descendants. Aujourd'hui, au contraire, fuir ces nobles ruines, ce serait trahir notre misère et notre honte, et glorifier les Gaulois!

« On ne dirait pas qu'il nous a plu de préférer notre conquête à notre ville; on dirait aujourd'hui que la défaite nous a ôté notre patrie; que la déroute de l'Allia et le siége du Capitole nous ont forcés de quitter nos pénates, et de nous exiler d'un sol que nos bras étaient impuissants à défendre. On dirait, éternel opprobre! que les Gaulois ont pu renverser Rome, et que les Romains n'ont pu la relever!... »

ROME RECONSTRUITE. — Tous les sénateurs applaudirent, mais le peuple restant impassible le sort de Rome semblait décidé lorsque le hasard la sauva. Au moment où le dictateur invitait le vieux Lucrétius, prince du sénat, à voter le premier, un centurion qui passait avec sa cohorte, dit à haute voix au vexillaire : *Plante ton enseigne, nous sommes trop bien ici pour aller plus loin.* A ces mots si heureusement appropriés à la circonstance qu'ils semblaient prononcés exprès afin de trancher l'incertitude où l'on se débattait, le vieux Lucrétius, levant les mains au ciel, commença par remercier les dieux, ensuite il dit d'une voix ferme : « Je conforme mon avis à cet oracle sacré! » Tous répétèrent ces paroles avec un tel enthousiasme, que le peuple vivement frappé de ce rapprochement qui lui parut être un ordre céleste, mit autant d'ardeur à relever ces ruines, qu'il venait de montrer d'empressement pour les quitter. Il résulta de cette précipitation que chacun bâtissant sans ordre et dans les lieux qui lui semblaient, ou plus commodes ou plus agréables, on n'observa aucun alignement pour les maisons ni pour les rues. La Rome nouvelle, extérieurement reconstruite au bout d'une année, ne fut donc qu'une agglomération confuse de cases groupées çà et là, au hasard, et couvertes, comme le remarque Pline, de planches de pin [1].

CONQUÊTE DE L'ITALIE. — Cet amas de baraques qui formait un camp plutôt qu'une ville, convenait merveilleusement aux habitudes militaires des fils de Quirinus. C'est de là qu'ils s'élancèrent pour planer comme ces aigles qui allaient remplacer le foin lié sur les lances des vexillaires, depuis les deux rives du Tibre jusqu'aux Apennins. Jamais encore la guerre n'avait pris ce caractère d'acharnement et de grandeur.

Pendant soixante-dix ans les légions renforcées par les hommes de Véies, de Faleries et de Capène auxquels le sénat avait accordé le droit de cité, ne cessèrent de courir de Préneste à Sutrium ou des Marais Pontins au Soracte, battant Tarquiniens et Samnites, Étrusques et Marses, Herniques et Latins. Pour soumettre les montagnards de l'Algide, pénétrer dans cette forêt Ciminienne, dont la sombre et mystérieuse horreur les avait toujours repoussés, faire passer nus sous le joug ces hardis guerriers de Pontius qui avaient déshonoré quatre légions dans les affreux préci-

1. Scindula, tabellis ligneis

pices de Caudium, et refouler quatre fois les Gaulois vers les Alpes; il avait fallu quatorze dictateurs et le dévouement de Décius. Mais aussi, en 280, Rome dominait, sans rivale, du midi au nord de l'Italie, et ce Curius aussi célèbre par ses mœurs frugales que par ses victoires, venait dire au sénat :

« J'ai conquis tant de pays, que ces régions ne seraient plus qu'une immense solitude si j'avais pour les peupler moins de prisonniers. J'ai soumis tant de peuples, que nous ne pourrions les nourrir si j'avais conquis moins de terres. »

Il y avait là de quoi élever le cœur des Romains et leur inspirer une noble confiance dans leurs destinées et dans leur force; aussi apprirent-ils sans grand émoi qu'ils allaient avoir à lutter contre un nouvel ennemi. Les habitants de Tarente, cette colonie ionienne qui a donné son nom au golfe, avaient attaqué dans leur port et coulé bas quelques vaisseaux romains. Un vieux consulaire, Posthumius Mégellus, vint demander réparation. Les Tarentins étaient vifs, légers, railleurs comme leurs frères d'Athènes. Le député du sénat ayant eu la fâcheuse idée de s'exprimer dans leur langue qui lui était peu familière, ils se mirent à éclater de rire à chaque transformation que subissait sur les lèvres de ce Barbare l'idiome divin d'Homère; et ce qui peint au naturel l'imprévoyance capricieuse de cette race hellène, toute à l'impression du moment, la manière de parler le grec et la prononciation du consulaire suffirent pour leur inspirer un tel mépris de Rome qu'ils chassèrent son envoyé du théâtre où ils lui avaient donné audience, au milieu des huées. L'outrage alla plus loin encore. Pendant que Mégellus se retirait sans rien perdre de son calme et de sa dignité, un bouffon nommé Philonidès souilla publiquement de son urine la toge aux clefs sénatoriales. La foule accueillit cette ignominie par des battements de mains et de grands éclats de rire. Mégellus se retournant alors et montrant le bas de sa robe :

« Riez, riez, leur dit-il, puisque vous le pouvez encore; mais vos rires se changeront bientôt en pleurs, car ma toge sera lavée dans votre sang. »

Un tel peuple ne pouvait lutter contre Rome. Les Tarentins implorèrent aussitôt le secours du roi d'Épire, au risque de se donner un maître, et malgré l'ingénieux avertissement de l'un de ces rares hommes de sens que renfermait la ville. Le jour où la demande d'intervention fut votée à ce même théâtre dans lequel on avait outragé le vieux consulaire, Méton, un des principaux citoyens, y parut le front ceint d'une couronne de roses flétries. En l'apercevant, la foule, folle de spectacles, crut qu'il venait faire entendre sa belle voix et applaudit : « Bien, s'écria Méton en venant au bord de la scène, très-bien, citoyens de Tarente ! applaudissez à ceux qui se réjouissent aujourd'hui ! et faites comme moi si vous êtes sages : aujourd'hui nous avons encore la liberté, mais elle ouvre ses ailes et va s'envoler en voyant arriver Pyrrhus.

Pyrrhus. — Pyrrhus les épargna d'autant moins, qu'il pouvait leur reprocher à bon droit de l'avoir trompé. Ils lui avaient promis une armée auxiliaire de trois cent mille hommes de pied et vingt mille cavaliers, et c'est à peine s'il vit arriver

à ses tentes quelques bandes de montagnards : ils lui avaient peint les habitants de cette petite ville, naguère pillée par les Gaulois, comme des Barbares étrangers à la discipline et à la tactique militaire, et dès la première bataille, qu'il perdait sans ses éléphants, la moitié de ses Épirotes étaient tombés au pied du mur de fer des légions.

Épouvanté de sa victoire, Pyrrhus envoya Cynéas, son ministre et son ami, chercher à Rome un prétexte honorable de regagner l'Épire. En arrivant dans ces pauvres murs avec une escorte éblouissante de tout le luxe qu'affectaient alors les vainqueurs de l'Asie, et en passant devant ces maisons de terre battue ou de pierres grossièrement jointes auxquelles un trou carré au-dessus de la porte servait de fenêtre, l'ambassadeur crut sa mission remplie. Il se trompait étrangement. Rome n'était pas là : elle l'attendait au sénat. Quand il y fut introduit, la dignité calme de ces patriciens, qui ressemblaient à des rois sur leurs trônes, frappa Cynéas d'admiration et de respect; et lui, si dédaigneux quelques instants auparavant à la vue de ces chétives demeures, eut à peine assez de présence d'esprit pour répéter devant les chefs des hommes qui les habitaient, les propositions de son maître. Pyrrhus offrait son alliance et la rançon de ses prisonniers, pourvu qu'on respectât le territoire des colonies Ioniennes et qu'on replaçât les peuplades du Soracte et du Cimino dans l'état où elles se trouvaient avant la guerre.

Un murmure favorable ayant suivi son discours, Cynéas croyait le traité conclu lorsque le consul se mit à recueillir les opinions en commençant, selon l'usage, par les anciens du Sénat : alors une voix faible et creuse, qu'on entendait à peine malgré le grand silence qui s'était fait aussitôt, articula lentement ces paroles :

« Que Pyrrhus sorte d'abord d'Italie, ensuite on parlera de paix. »

C'était l'aveugle Appius, dont les années étaient aussi nombreuses que les clous sacrés sur les poteaux du Capitole, qui rappelait aux hommes des générations nouvelles la vieille maxime des aïeux : Ne jamais traiter avec l'ennemi qu'il n'eût évacué le territoire envahi. Une acclamation unanime accueillit l'avis de l'aveugle, et Cynéas reçut ordre de quitter Rome le jour même. Il était venu les mains pleines de présents pour les sénateurs et pour leurs femmes : on repoussa ses présents comme on avait repoussé ses offres. Ainsi ferme et incorruptible, Rome ne pouvait être vaincue. Après six ans d'une lutte si acharnée qu'on avait armé jusqu'aux prolétaires, ilotes exclus depuis trois siècles de l'honneur de porter les armes, Pyrrhus se rembarqua laissant vingt-trois mille cadavres sur le champ de bataille de Bénévent, et Curius Dentatus revint triompher au Capitole.

Triomphe de Curius Dentatus. — Ce fut un doux et beau spectacle pour le peuple de Rome. Toutes les rues et les places que devait traverser le cortége étaient jonchées de fleurs : des chœurs d'adolescents chantant des hymnes guerriers, et des musiciens, qui remplissaient la ville du bruit de leurs instruments, ouvraient la marche. Les bœufs du sacrifice, aux cornes dorées, aux têtes ornées de guirlandes, s'avançaient ensuite à pas lents, suivis par les Épirotes, les Thessaliens et les fils

des anciens soldats d'Alexandre chargés de chaînes. Après les captifs se déroulait une longue file de chars sur lesquels étaient entassées leurs armes et leurs dépouilles; et pour leur faire vider jusqu'à la lie la coupe de la honte, des pantomimes masqués en faunes et en satyres insultaient à leur malheur par des gestes indécents et de brutales railleries.

Souriant à cet éternel malheur aux vaincus contre lequel ses aïeux avaient si douloureusement et si vainement protesté à la même place, apparaissait bientôt dans un nuage d'encens Curius Dentatus. Debout sur un char traîné par quatre chevaux, il portait la robe de pourpre brodée d'or et la couronne de laurier, et avait les joues fardées de vermillon comme les statues des dieux; quelques éléphants, les premiers qu'on eût vus à Rome, marchaient derrière le char, et les légions victorieuses, chantant des hymnes et poussant de temps en temps les cris de : Triomphe! triomphe! que le peuple répétait avec enthousiasme, formaient le reste du cortége. On monta, dans cet ordre, par la voie triomphale jusqu'au temple de Jupiter Capitolin, laissant en passant aux licteurs du Forum quelques captifs qui devaient être immolés avant les bœufs du sacrifice, et quand le sang humain eut rougi la terre et que les victimes aux cornes dorées furent abattues aux pieds du triomphateur, Dentatus alla s'asseoir à ce festin offert par la patrie, d'où l'on ne sortait que pour retourner dans sa maison précédé d'un flambeau et suivi du joueur de flûte.





CHAPITRE III

GUERRES PUNIQUES

Colonies militaires. — Organisation des colonies militaires. — Carthage. — Conquête de la Sicile. — Le consul Duilius. — Bataille de Clypea — Régulus. — Mort de Régulus. — Hannibal. — Sagonte. — Songe d'Hannibal. — Il franchit les Pyrénées. — Passage des Alpes. — Fabius, nommé dictateur. — Bataille de Cannes. — Lenteurs d'Hannibal. — Hannibal aux portes de Rome. — Retraite d'Hannibal. — Il retourne à Carthage

Rome pouvait se réjouir et faire fête à Dentatus : le lendemain de ce triomphe elle s'élevait sans rivale au-dessus de toutes les cités et de tous les peuples italiques, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile, et depuis les Apennins jusqu'à la mer. La conquête était magnifique : il ne s'agissait plus que de la rendre stable : or, c'est dans l'œuvre de consolidation, plus difficile encore peut-être que la victoire, qu'on vit se déployer avec toute sa prévoyance et son génie la grande pensée du Capitole.

Colonies militaires. — Une première ligne de colonies militaires, jetées comme des sentinelles perdues aux postes les plus dangereux, fermait déjà les débouchés de la forêt Ciminienne, les gorges volcaniques du Monte-Cavo et les défilés de l'Algide aux Étrusques, aux Rutules, aux Volsques, et, bordant le Liris, couvrait le Latium contre les Samnites. Pour appuyer cette première ligne de défense, on en éleva une seconde qui, enveloppant le Latium tout entier, remontait ensuite obliquement vers le nord par Narni et allait se rattacher à l'Apennin. Vingt autres colonies, occupant des positions excellentes dans l'Ombrie, la Campanie, l'Apulie, la Calabre actuelle, et sur le littoral des deux mers, soutenaient ce double rempart comme autant de forts détachés, et maintenaient, au milieu de toutes ces populations frémissantes encore sous le joug, la terreur et le respect de Rome.

Mais il ne suffisait pas d'avoir muni ces citadelles de bons murs et de garnisons

d'élite ; il fallait encore les relier de telle sorte qu'au moment du danger, il leur fût facile de se prêter appui ; il fallait surtout pouvoir transporter rapidement les légions sur les points menacés. C'est dans ce but que furent tracées les voies militaires. Appius l'aveugle avait déjà donné une première idée de ce genre de travaux quelques années auparavant, mais la route que jeta ce grand homme au travers des marais pontins pour atteindre Capoue ne consistait que dans une simple levée de terre que recouvrait un lit de gravier contenu entre deux files de grosses pierres. Voulant construire pour l'éternité, les Romains d'il y a deux mille ans s'y prirent d'une autre manière. On forma d'abord une chaussée en terre ou en gravier assez haute pour dominer les eaux et les terres voisines. Sur cette base solide fut étendu le *statumen*, première couche de grosses pierres rangées à la main et liées par du ciment. Une seconde couche de pierres plus petites, noyées dans un bain de mortier, composa, en se superposant à la première, ce qu'on appelait la *ruderatio*. Enfin, on recouvrit tout le massif d'un pavé en pierres larges et irrégulières fortement liées entre elles, et le lit inférieur par des flots de ciment. Ce pavé, nommé *nucleus*, encadré dans deux rangées de grosses pierres posées de champ, présentait une surface convexe, large de trois à quatre mètres, très-unie, d'un parcours assez doux et d'une telle solidité, qu'au bout de vingt siècles, et quoique le peu de largeur de la voie fît porter tout le poids du roulage sur une étroite zone, elle n'offre presque pas de traces d'altération. Quatre voies principales, construites de cette façon, rayonnèrent bientôt autour de Rome. La première, appelée Valéria, se dirigeait au sud-est vers l'Apennin, par Tibur et Corfinium ; la seconde, nommée Aurélia, longeait la Méditerranée, à l'ouest vers Centumcellæ, aujourd'hui Civita-Vecchia : la voie Flaminia, partant du Champ-de-Mars, montait au nord vers le Soracte, et après avoir dépassé Rimini, prenait le nom d'Æmilia ; et la voie Appia, qu'on borda plus tard, suivant Scamozzi, de deux trottoirs pavés en petites pierres de diverses couleurs, allait, en ligne droite, au sud, entre son double rang d'arbres, de la porte Capène à Capoue.

Organisation des colonies militaires. — C'était un grand point que d'avoir pourvu à la défense et à l'attaque par la construction de ces routes et d'avoir détruit l'isolement de ces terribles montagnards de l'Algide et de l'Apennin, aussi rudes et aussi sauvages que les peaux de chèvres et de moutons qui couvraient leurs épaules ; toutefois, le sénat ne crut avoir rempli que la moitié de sa tâche. A chaque victoire, Rome s'était fortifiée en s'ouvrant, pour ainsi dire, au peuple conquis. Fidèle, en cette circonstance, à la politique du fondateur, mais la pratiquant sur une grande échelle, elle appela dans son sein tous ses vieux ennemis, et de ces Étrusques, si longtemps hostiles, de ces Volsques acharnés, de ces Æques, que rien ne pouvait dompter, de ces Latins sur lesquels son glaive était retombé tant de fois, elle composa douze tribus nouvelles. Par cette adoption, qui n'altérait ni le caractère national, ni l'influence purement romaine, puisque les nouveaux citoyens, quoique bien supérieurs en nombre à ceux de vingt-trois vieilles tribus, n'avaient que douze voix sur trente-cinq. Rome donnait tout à coup une étendue immense à son

enceinte : la ligne sacrée du pomœrium de Romulus s'était élargie au point qu'elle touchait maintenant la forêt Ciminienne, l'Apennin, la Méditerranée et le centre de la Campanie. Tous les autres peuples, à part les colonies, qui, vivant dans un cercle indépendant, reflétaient en petit l'image de Rome, étaient ou alliés ou tributaires. Pour mieux régir son vaste domaine (*ager romanus*), le sénat le divisa en quatre provinces dont l'administration fiscale fut confiée à quatre questeurs. Le premier résidait à Ostia, et avait dans son département l'Étrurie, le Latium, l'Ombrie et la Sabine : la province du second s'étendait entre le Liris et le golfe de Tarente ; celle du troisième entre les Apennins et l'Adriatique ; quant à la quatrième, elle était formée par le pied de la botte italique. Ces divisions établies, on fit le dénombrement des citoyens, et il se trouva qu'en cette année, 265 ans avant notre ère, Rome possédait deux cent quatre-vingt-douze mille deux cent vingt-quatre citoyens en état de porter les armes.

Ce n'est pas avec un pareil élément de force militaire qu'un peuple, né soldat, reste longtemps en paix : quand l'ambition romaine n'eut plus pour barrière en Italie que la ligne du Pô, qu'il n'était pas prudent de franchir pour aller se briser peut-être contre le *gais* et la lourde épée des Gaulois, elle se tourna vers la Sicile. Cette île magnifique, la reine de la Méditerranée, séparée à peine de l'*ager romanus* par un petit détroit, brilla aussitôt à ses yeux comme une proie riche et facile. Une troupe d'infâmes mercenaires Campaniens qui, après avoir égorgé ceux qu'ils devaient servir, s'étaient emparés de leur ville, de leurs biens et de leurs femmes, ayant imploré le secours du sénat pour se dérober à la vengeance sicilienne, le sénat, bien qu'il vînt précisément de faire passer au fil de l'épée les mercenaires de Rhégium pour le même crime, se hâta d'emprunter des barques à toutes les villes de la côte, et envoya quelques cohortes à Messine. A peine cette pauvre flottille, commandée par un tribun militaire nommé Claudius, se fut-elle aventurée dans le détroit, qu'elle vint tomber au milieu d'un cercle formidable de galères à trois et cinq rangs, qui la repoussèrent avec dédain vers Rhégium.

Carthage. — Il y avait de l'autre côté de la Méditerranée, en face de Rome, sur la pointe orientale du croissant au fond duquel se cache Tunis, une ville fondée par les Phéniciens depuis cinq cent quatre-vingt-seize ans, qui poursuivait sur mer, dans un intérêt commercial, le même but que Rome poursuivait sur terre dans un intérêt politique. Maîtresse à l'est de tout le littoral de l'Afrique, elle avait pris l'Europe à revers en occupant les côtes d'Espagne jusqu'aux Pyrénées; s'emparant ensuite des îles Baléares, de la Corse, de la Sardaigne et de la meilleure partie de la Sicile, tandis que Rome s'avançait vers la mer, Carthage s'avançait insensiblement vers l'Italie, lorsque les barques du tribun Claudius vinrent se heurter à ses galères : c'est dans le détroit de Sicile que Rome et Carthage se rencontraient pour la première fois.

Comme tous les peuples marchands, les Carthaginois ne faisaient la guerre que pour vendre leurs marchandises : aussi, après avoir chassé les barques des Romains

du détroit, l'amiral carthaginois offrit la paix. Il ne savait pas que Rome ne traitait jamais le lendemain d'une défaite. Le consul Appius répondit à ses propositions en se jetant hardiment avec vingt mille hommes sur tous les mauvais esquifs qu'on put réunir, confiant dans son audace et dans la fortune de Rome, qui le portèrent, en effet, à Messine.

Conquête de la Sicile. — Là, il ne lui fut pas difficile d'écraser les Carthaginois. Ceux-ci prirent, à la vérité, leur revanche l'année suivante sous les murs d'Agrigentum; mais comprenant bientôt leur infériorité sur terre, ils se bornèrent à combattre sur leur élément. Ici éclate dans toute sa vigueur l'admirable génie de Rome. Pour lutter avec la première puissance maritime de l'époque, elle n'avait ni vaisseaux, ni marins. En deux mois, grâce à cette magnifique force de volonté qui brisait les obstacles, elle eut improvisé une flotte et des matelots. Une quinquerème ou galère à cinq rangs de rames de l'ennemi échouée sur la côte servit de modèle, et comme Rome ne manquait ni de chênes dans ses forêts, ni d'ouvriers énergiques, au bout de soixante jours cent galères à cinq rangs de rames et vingt à trois rangs furent lancées aux applaudissements du peuple. Pendant qu'on les construisait, les rameurs qui devaient les conduire s'exerçaient sur des bancs au bord de la mer, si bien que les galères se trouvèrent prêtes et les marins instruits en même temps. Il fallait, comme dit plus tard Horace, avoir le cœur cuirassé d'un triple airain pour se confier à ces lourdes machines qui faisaient eau de toutes parts, mais les légionnaires ne s'étonnaient pas pour si peu. Partageant la noble audace du sénat, qui ne craignait pas de lutter sur les flots avec des radeaux grossiers et des laboureurs voyant la mer pour la première fois, contre les flottes formidables et les vieux marins de Carthage, ils suivirent gaiement le consul Duilius.

Le consul Duilius. — En mettant le pied sur sa galère, celui-ci apprit que son collègue était déjà tombé avec dix-sept quinquerèmes dans les mains des Carthaginois; les siennes n'étaient ni meilleures, ni plus faciles à gouverner; il sentit que le même sort l'attendait s'il courait à l'ennemi dans les mêmes conditions. Le problème à résoudre pour lutter avec avantage c'était de saisir corps à corps cet ennemi si redoutable par la supériorité de sa flotte et de sa manœuvre : l'idée d'abordage se présenta donc à l'esprit du consul et se formula sur-le-champ d'une façon fruste et tout à fait en rapport avec la construction primitive de ses navires. Une pièce de bois ronde, de seize pieds de haut et d'un diamètre de dix-sept pouces, fut liée par un fort boulon et mâtée à la proue du vaisseau ; on y adapta une échelle et des planches grossièrement assemblées en forme de pont volant. Les Carthaginois voyant de loin cet étrange appareil dressé sur la proue de toutes les galères romaines, n'en pouvaient deviner l'usage : mais ils furent bientôt éclairés sur ce point; lorsque les Romains, qu'on laissait approcher avec confiance, se trouvèrent bord à bord, ils lâchèrent, au moyen de poulies, les cordes qui retenaient les corbeaux, et ceux-ci, retombant de tout leur poids sur les galères carthaginoises et enfonçant dans le bordage leurs crampons de fer, les tinrent immobiles, et livrè-

rent un facile passage aux légionnaires. Combattant là de pied ferme, ils ressaisirent leur supériorité; le dictateur de mer carthaginois fut défait : Duilius lui prit trente galères avec celle à sept rangs de rames qu'il montait lui-même et coula trente quinquerèmes ou trirèmes. Aussi, parce qu'il fut le premier qui triompha sur mer de Carthage, le sénat et le peuple romain érigèrent en son honneur dans le Forum, une colonne rostrale de marbre blanc et lui permirent pour toujours ce qui n'était permis qu'une seule fois aux triomphateurs, de marcher précédé d'un flambeau et suivi du joueur de flûte, lorsqu'il rentrait le soir dans sa maison.

Bataille de Clypea. — Ce triomphe, une série de combats heureux en Sicile, et la victoire navale d'Héraclée, permirent d'opérer une descente en Afrique et de transporter la guerre sur le territoire carthaginois. L'an 256, les premiers vaisseaux romains doublèrent le cap Bon, alors appelé *Hermæum promontorium*, et abordèrent à Clypea : de cette position, Régulus, qui commandait en chef, arriva successivement en suivant la côte à Tunis: il passa sur le ventre de la première armée qu'on lui opposa, et aurait battu également la seconde si le Lacédémonien Xantippe n'en eût été le général. Tacticien habile, celui-ci rangea les mercenaires de Carthage selon les règles de la stratégie grecque, plus avancée que celle des Romains. En tête et sur une seule ligne il mit les éléphants; l'infanterie ibère et gauloise, massée en phalange, fut placée derrière : ces cavaliers intrépides, maigres, basanés, montés à poil sur des chevaux comme eux infatigables, et guidés avec des cordes de joncs tressés, qu'on appelait Numides, ces pères, en burnous de peaux, des Arabes que nous combattons aujourd'hui, déployèrent leurs goums sur les deux ailes, à côté des frondeurs des Iles Baléares, dont l'adresse était proverbiale des deux côtés de la Méditerranée. Carthage achetant des soldats partout, pouvait réunir dans son armée l'élite des nations: il ne manquait d'ordinaire à ces hommes, les premiers du monde dans leur arme, qu'un bon chef, et ce jour-là ils l'avaient trouvé. Aussi Régulus, qui n'avait rien imaginé de mieux contre cette ordonnance savante que de serrer ses légions pour soutenir le choc des éléphants, fut-il débordé en un clin d'œil : écrasées sous le poids énorme des éléphants, accablées de traits et de pierres, et chargées de toutes parts par les Numides, les légions s'ouvrirent et alors le combat ne fut plus qu'un affreux massacre. Des trente mille hommes de Régulus vingt centuries à peine se sauvèrent à Clypea : pris lui-même avec cinq cents légionnaires, il ne quitta ce champ de bataille inondé de sang que pour entrer captif dans cette ville à laquelle il ne voulait accorder la paix, quelques jours auparavant, que si elle s'engageait à payer tribut aux Romains et à ne conserver sur ses chantiers qu'une seule galère.

Régulus. — Rejetés en Sicile par ce désastre, les Romains s'y défendirent avec des chances diverses, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, jusqu'au commencement de 251. Cette année leur rendit la victoire et ramena Carthage aux idées de paix. Tout à coup on vint annoncer au sénat qu'une ambassade africaine attendait aux portes de Rome. Elle n'en avait pas franchi le seuil parce que Régulus, qui accom-

pagnait les envoyés des sophetim carthaginois, s'était obstinément refusé à faire un pas de plus. « Je ne suis plus citoyen romain, avait-il dit, je suis un esclave de Carthage, et le sénat n'entend les étrangers que hors des portes. » Avertie par la rumeur publique, sa femme Marcia accourut avec ses deux enfants, mais il resta sourd à leur voix, insensible à leurs caresses, et ne détacha ses regards de la terre qu'à l'arrivée du sénat.

Jamais cette assemblée de rois ne s'était réunie avec plus d'émotion : tous les yeux étaient tournés vers Régulus, qui, s'avançant au milieu des vieillards au front basané et à la physionomie fine et expressive qu'envoyait Carthage, se contenta de dire :

« Pères conscrits, esclave des Carthaginois, je viens vous proposer la paix ou un échange de prisonniers. »

Il voulut sortir après ces paroles, malgré l'invitation du sénat, et il fallut l'ordre formel des délégués des sophetim, ses maîtres, pour le faire asseoir parmi ses anciens collègues. Mais en y reprenant sa place, le pauvre paysan qui demandait autrefois son rappel d'Afrique parce que le colon de ses sept arpents s'était enfui avec sa charrue et ses bœufs, et qu'ayant une femme et des enfants à nourrir il ne pouvait laisser son champ en friche, ce paysan héroïque oublia les siens et lui-même pour ne songer qu'aux intérêts de la patrie. Pendant que les sénateurs opinaient par rang d'âge sur les propositions des Carthaginois, étranger en apparence à tout ce qui l'entourait et immobile comme la statue de Jupiter, il tenait les yeux fixés vers la terre ; mais quand son tour fut venu, voici comment il parla :

« Esclave à Carthage, je suis encore libre à Rome. Je ferai donc entendre les paroles d'un homme libre. Écoutez-moi, Romains : vous ne pouvez ni donner la paix qu'on demande, ni consentir à l'échange des prisonniers. Notre ennemie est épuisée ; elle sollicite la paix parce qu'elle n'a plus la force de continuer la guerre. Rome, au contraire, n'a été vaincue qu'une fois et par ma faute. Mais, outre que Métellus vous a glorieusement vengés, les Carthaginois ont été si souvent battus qu'ils n'osent plus regarder un Romain en face. Vos alliés sont toujours prêts à rejoindre les légions et à imiter leur courage ; nos ennemis, au contraire, n'ont dans leurs rangs que des mercenaires qui ne combattent que pour de l'or, et qui vont jeter les armes, Carthage n'en ayant plus à leur donner. Mon avis est donc que vous poursuiviez la guerre avec plus d'ardeur que jamais. Quant à l'échange des prisonniers, il y a, parmi les Carthaginois qui sont dans les fers, plusieurs chefs encore à la fleur de l'âge, et qui pourraient servir longtemps et glorieusement leur patrie ; tandis qu'il ne me reste à moi que peu d'années à vivre, et que d'ailleurs je suis déjà mort pour Rome : qu'attendre, en effet, d'un homme qui s'est laissé vaincre et charger de chaînes ?... »

Mort de Régulus. — Ému de cette magnanimité, le sénat voulait continuer la guerre et garder Régulus ; le grand pontife lui-même offrait de le relever de son serment ; mais bien qu'il sût parfaitement à quelles tortures il se dévouait, ce

inquiète et impérieuse de l'esprit humain pourquoi il m'était défendu de me retourner, quand j'aperçus un immense serpent qui se traînait sur mes traces, écrasant à grand bruit dans ses oudulations monstrueuses tous les arbres d'une forêt : à ce moment le tonnerre se fit entendre, et une épaisse nuée obscurcit les cieux. J'interrogesi mon guide divin sur la signification de ces prodiges, et il me répondit qu'ils annonçaient la dévastation de l'Italie. »

Il franchit les Pyrénées. — Après avoir vivement frappé par le récit de cette vision l'imagination ardente et avide de merveilleux de tous ces enfants de l'Afrique et du Midi, Hannibal masse tout à coup l'élite de ses troupes et franchit les Pyrénées à la tête de cinquante mille fantassins et de neuf mille cavaliers. En voyant le versant de leurs montagnes couvert par cette foule d'étrangers, les tribus ibères d'Illiberris et de Ruscinion s'alarmèrent. Les chiens aboyèrent devant les huttes, et tous, vieux et jeunes, partirent avec l'src et les flèches. Le sang était près de couler, mais Hannibal savait toucher les fibres de ces cœurs sauvages. Les abordant les mains pleines d'or, il dit aux vieillards que leurs fils étaient braves et qu'il ne venait pas contre eux, mais contre les Romains, ennemis de tous les peuples. « Que vos jeunes gens me suivent, sjouta-t-il en distribuant des présents aux vieux chefs et aux femmes, dans un mois nous serons au grand villsge des Romains, et nous y amasserons l'or à pleins casques. » C'étaient les mêmes guerriers qui, appuyés sur leurs grands javelots, avaient poussé des éclats de rire si méprisants quand les consulaires cherchaient à leur persuader, un mois auparavant, qu'ils devaient fermer les Pyrénées aux Carthaginois pour rendre service à Rome. Entraînés par le fier langage et l'air martial de l'Africain, ils lui répondirent : « Hannibal, si tu dis vrai nous marcherons devant toi et nous nous mêlerons à tes soldats étrangers. Les Romains ont voulu soulever la Gaule contre ta patrie, et ils ont échoué : va, nous te suivrons au bout du monde !... » Et ces courageux Ibères, au jarret souple, au pied léger, partis la nuit sans réveiller les femmes, qui dormaient tranquillement avec leurs enfants sur leur sein, se mirent à la tête de l'armée d'Hannibal, et la guidant rapidement à travers la Gaule, lui firent traverser comme un trait le Rhône, plus furieux que l'Adour, les Alpes, plus droites que les Pyrénées.

Passaga des Alpes. — Il y avait huit jours qu'il gravissait à travers des masses de neige et de glaces les pentes presque inaccessibles du mont Genèvre, lorsque le neuvième il parvint enfin au sommet des Alpes. Montrant alors à ses compagnons les magnifiques plaines qui se déployaient à leurs pieds : « Regardez, dit-il, là-bas, là-bas, dans ce lointain immense ! Voilà cette Rome dont vous venez de franchir les murailles ! Voilà le prix de toutes nos fatigues ! » Et ôtant son casque pour saluer l'Italie il planta sur ces cimes neigeuses, en riant d'un rire effrayant de joie et de vengeance, la lance où flottait le cheval punique, emblème guerrier de Carthage. Quand cet étendard noirci dans l'incendie de Sagunte se déroula au vent des Alpes, il laissa tomber de ses plis quatorze années de si poignantes angoisses pour Rome, que la tradition disait, afin d'en donner l'idée, dans ses exagérations

poétiques : « Romulus en l'apercevant sortit effrayé de sa tombe pour aller implorer les dieux, et toutes les statues des héros tremblèrent au Capitole sur leur base d'airain. »

La réalité, cette fois, était plus alarmante que la fiction. Écrasant les légionnaires comme la tête de l'agneau immolé, au bord du Tessin, sur la Trebia, et au lac de Trasimène, Hannibal s'avançait à marches forcées vers Rome, saccageant tout sur son passage : l'effroi et la consternation étaient dans la ville. Comme dans tous les moments de danger, ce peuple encore enfant cherchait un aliment à ses terreurs dans des causes surnaturelles. Les uns disaient qu'on avait vu des boucliers se teindre tout à coup de sang; d'autres, que des épis moissonnés auprès d'Antium avaient ensanglanté la faucille ; ceux-ci, que le ciel s'étant entr'ouvert au-dessus de Falérie, il en était tombé des tessères de bois, sur l'une desquelles on lisait : *Mars prépare ses armes!* C'est au milieu de cette terreur que le préteur Pomponius convoqua le peuple au Forum, et lui dit laconiquement:

« Nous avons été vaincus dans un grand combat, voyez ce que vous avez à faire pour votre salut et pour la sûreté de Rome. »

Fabius nommé dictateur. — Ces paroles tombant sur la foule comme un vent d'orage qui tombe sur la mer, en soulevèrent violemment les flots : en un clin d'œil tout fut tumulte, agitation et trouble dans le Forum. Mais l'imminence même du péril calma la tempête, et le sénat ayant jeté du haut du Capitole ce dernier mot des situations désespérées, la dictature, le peuple l'accueillit d'un consentement unanime. Il ne restait plus qu'à trouver l'homme ayant assez d'autorité et d'énergie pour remplir ce poste suprême. Le sénat désigna Fabius *Verrucosus*, qu'on appelait ainsi à cause d'une verrue qu'il avait à la lèvre; et bien que sa lenteur d'esprit et son apathie apparente lui eussent encore valu le surnom d'*Ovicula*, petite brebis, comme il s'était cinq fois distingué en qualité de consul, le peuple l'accepta. Ce choix fut le salut de Rome. La témérité avait perdu ses généraux sur la Trebia et le lac de Trasimène; il fallait donc ramener la fortune à force de sagesse. Or Fabius, malgré ses cheveux blancs, était encore à l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de vigueur pour exécuter ses desseins, et où l'intrépidité est tempérée par la prudence.

Ses premiers actes prouvèrent qu'il avait bien jugé la situation. S'occupant d'abord de relever le moral du peuple abattu par ces deux défaites, il proclama plus haut que les pontifes, que l'échec de Flaminius n'était dû qu'à son peu de respect des dieux, et pour les apaiser et se les rendre favorables, il leur voua solennellement au Champ-de-Mars le printemps sacré, c'est-à-dire tout ce que produiraient au printemps suivant les brebis, les chèvres, les truies et les vaches dans les plaines, les prairies, les montagnes, et sur les rivières de toute l'Italie. Il leur promit aussi de dépenser, pour faire jouer les grands jeux scéniques et musicaux, dans le cirque, la somme de trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois as et un tiers, formant le nombre parfait au dire des augures.

Après avoir bien imprimé dans l'esprit des masses, par toutes ces cérémonies religieuses, la conviction que les dieux n'accordent jamais la victoire qu'à la vertu et à la prudence, il alla se mettre à la tête des légions, non pas pour combattre Hannibal, mais pour le miner à la longue, en le barcelant à chaque pas, et en le forçant à épuiser l'ardeur de son armée dans une multitude de marches, de contre-marches et d'escarmouches, afin de le battre tous les jours en détail sans jamais risquer de bataille. Ce fut alors un spectacle nouveau pour Rome que de voir le vieux dictateur avec une armée deux fois plus nombreuse et aussi impatiente d'en venir aux mains que celle des Carthaginois, suivre la crête des bauteurs et assister impassible au dégât que faisait l'ennemi sur ses terres et sur celles des alliés. Hannibal avait beau déployer toute l'activité de son esprit fécond en stratagèmes pour l'attirer dans la plaine, Fabius le suivait pied à pied, mais sans jamais quitter les collines; mesurant sa marche sur la sienne, s'arrêtant quand il s'arrêtait, et se retranchant avec le plus grand soin aussitôt qu'il voyait déployer les tentes numides. Cette tactique exaspérait le bouillant Africain, qui n'ayant pas d'espoir d'amener celui que les légions appelaient elles-mêmes *le Pédagogue* à une action générale, se vit forcé de décamper pour chercher des vivres. Mais dans ce mouvement, chose singulière! une faute de prononciation faillit le perdre lui et son armée. Les Romains comprenaient très-mal les Carthaginois. Le nom que nous écrivons et prononçons Hannibal, ils l'écrivaient et le prononçaient *Olorom*. Quand donc le général carthaginois dit à son guide de le conduire dans les plaines de Casinum où il savait qu'il trouverait d'excellents fourrages pour sa cavalerie, comme il traînait sur la seconde syllabe, celui-ci entendit Casilinum et le jeta par les défilés de l'Apennin aux extrémités de la Campanie. C'est là, sur les bords de l'Aufide, aujourd'hui l'Offanto, et auprès de ces ruines de Bari qui rappellent seules le fameux village de Cannes, que les Romains vinrent lui offrir la bataille, quand la témérité eut chassé la prudence des conseils de Rome, et que le fils dn boucher Varron eut succédé à Fabius.

Bataille de Cannes. — On livra ce combat à jamais célèbre, le 2 août de l'an 216 : le lendemain, ces rumeurs vagues et sinistres qui précèdent toujours les grands malheurs, arrivèrent jusqu'aux portes de Rome. Des cavaliers qui ne portaient pas cette fois des armes brillantes comme les Dioscures et des robes blancbes, étaient passés, disait-on, au galop sur des chevaux noirs comme leur cuirasse et leur casque, le long des cyprès du mont Sacré, en jetant ces mots d'une voix lugubre : Nous avons perdu une grande bataille. On apprit enfin la vérité. Profitant du jour où le sort lui donnait le commandement, le consul Varron avait arboré sur sa tente le manteau de pourpre, et à ce signal le combat s'était engagé dans des conditions si défavorables, que des quatre-vingt mille Romains qui avaient marché contre Hannibal, cinquante mille étaient couchés sur la plaine de Cannes. On comptait parmi les cadavres un consul, deux proconsuls, deux questeurs militaires, vingt-neuf tribuns des légions, quatre-vingts sénateurs, et un si grand nombre de chevaliers, qu'on avait rempli trois boisseaux de leurs bagues. Quant aux prisonniers, ils dépassaient



[illegible] quatre-vingt mille [illegible]
[illegible] conclus sur le pl[illegible]



BATAILLE DE CANNES.

quatorze mille. De cette magnifique armée qui suivait ses faisceaux le matin, Varron ne ramena que soixante-dix hommes à Venouse.

Si l'ombre d'Amilcar errait sur ce champ de carnage, comme le dirent plus tard les poëtes, elle devait être contente : l'homme avait tenu le serment de l'enfant. Mais tandis qu'Hannibal, fier d'avoir vu pour la troisième fois les aigles jusque-là invincibles du Capitole regagner leur nid en tremblant, retenait ses Numides qui auraient voulu abreuver le même soir leurs chevaux dans le Tibre, et s'amusait à dépouiller les morts, Rome reprenait courage en n'apercevant pas ses enseignes. Ce qui marque au reste la différence des temps, c'est que personne n'eut l'idée de s'enfuir comme après le désastre de l'Allia, et cependant une sombre terreur enveloppait la ville, et il y régnait un trouble, un tumulte, une consternation impossibles à peindre. Heureusement tout le sénat n'avait pas péri à Cannes. Ce qui en restait se réunit aussitôt dans la curie Hostilia. Là Fabius mérita le surnom de grand que la postérité ajoute à ses deux autres surnoms d'*Ovicula* et de *Verrucosus*. Autant il s'était montré prudent jusqu'à la timidité quand le péril était loin encore, autant à ce moment terrible où le dernier jour de la patrie semblait venu, il fut beau de sang-froid et d'audace. Seul au milieu de la consternation générale, il traversa la ville d'un air assuré, rendant l'espoir aux citoyens, calmant les lamentations des femmes, engageant les groupes d'où partaient des cris de détresse et des gémissements à se disperser, et il arriva au sénat, non comme un consulaire qui vient délibérer avec ses égaux, mais comme un dieu apportant le salut de la République.

Comme on n'avait pas de temps à perdre en discours, sur sa proposition le sénat décréta successivement séance tenante : que des jeunes gens monteraient tout de suite à cheval pour aller explorer les routes, se renseigner exactement sur l'étendue des pertes qu'on avait faites, et savoir s'il existait quelques débris des deux armées consulaires, où ils s'étaient réfugiés, et ce que faisait Hannibal ;

Que les sénateurs iraient eux-mêmes rétablir l'ordre par la ville, et imposer d'autorité ce que les magistrats étaient impuissants à obtenir, l'apaisement du tumulte, la dispersion des groupes, et surtout le silence à chaque instant troublé par les cris et les pleurs des femmes ;

Qu'aussitôt qu'il arriverait un courrier on le mènerait secrètement aux préteurs ;

Et que personne ne pourrait sortir de la ville, afin qu'on sût bien que tous devaient la sauver ou mourir avec Rome.

Lenteurs d'Hannibal. — A ces premières mesures de salut public, Fabius, investi tacitement de la dictature dans ces jours néfastes, en ajouta d'autres d'un effet excellent. Il limita par exemple le temps et le lieu du deuil des familles, ordonnant qu'on ne pleurerait que dans sa maison et pendant trente jours. Le mois expiré, la ville devait être pure de deuil et de tout appareil funèbre. Il ajourna la fête de Cérès parce que cette déesse était l'ennemie des funérailles, et que toutes les femmes de Rome étant en deuil, pas une n'aurait pu suivre son image. Puis comme chef de la noblesse, il engagea le sénat à prouver au peuple combien l'aristocratie

patricienne était supérieure aux petites passions du Forum, en allant en corps au-devant du consul de la démocratie, bien qu'il eût tout perdu, et le remerciant solennellement de n'avoir pas désespéré du salut de la République. Grande et noble démarche au reste, que le fils du boucher égala par sa modestie et son abnégation. Courbant humblement sa tête plébéienne sous le poids de ce grand désastre, il refusa la dictature que lui offrirent le sénat et le peuple, laissa croître, tant qu'il vécut, sa barbe et ses cheveux, ne se coucha plus sur aucun lit de festin, et toutes les fois que le peuple, touché de l'amertume et de la constance de cette douleur, voulut lui conférer des dignités nouvelles, il répondit noblement au peuple : « Non! la République a besoin de magistrats heureux ! »

Ainsi, nobles et plébéiens déployèrent dans cette occasion une grandeur de patriotisme et de courage et une magnanimité vraiment admirables. Malheureusement le côté sauvage et barbare encore du caractère romain jette sur cet héroïsme une ombre fatale et sanglante. Comme il fallait toujours faire la part de la crédulité du peuple, on immola, pour calmer ses terreurs et le réconcilier avec les dieux, sept victimes humaines, la vestale Opimia qui fut enterrée toute vive à la porte Colline pour avoir oublié son vœu de chasteté; Floronia, vierge consacrée au même culte, dont on n'eut que le cadavre, car elle s'était tuée pendant que le grand pontife faisait expirer publiquement sous les verges un jeune prêtre, son séducteur; et enfin un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque murés vivants dans un tombeau à cette place située au bout du Vélabre, entre le Palatin et l'Aventin, qu'on appelait forum du Bœuf (boarium).

A cette tache près, Rome fut superbe de courage et de fierté. Comme ce légionnaire dont les mains avaient été coupées à Cannes, pendant le combat, et qui mourut en déchirant un Numide avec les dents, elle se montra le lendemain de sa défaite aussi acharnée à la lutte et aussi ferme que la veille. Bien que mutilée par la perte de ses deux armées consulaires, et pour ainsi dire sans une cohorte, elle refusa de racheter les prisonniers.

Un ami d'Hannibal venait, sous prétexte de traiter de leur rançon, faire des ouvertures de paix; dès que le sénat en fut instruit, il envoya un licteur pour lui ordonner de sortir avant la nuit des terres de la République; s'emparant ensuite de l'autorité, qui ne pouvait reprendre toute sa vigueur et son unité formidable que dans une seule main, il nomma un dictateur sans consulter le peuple et créa une armée nouvelle de quatre légions et de dix mille chevaux sans sortir de cette ville où l'on ne voyait que des veuves. A la vérité, pour remplir les cadres de ces nouveaux manipules qui jaillissaient comme les enfants de Cadmus, d'une terre abreuvée de sang, il fallut enrôler les enfants de dix-sept ans, les hommes qui en avaient plus de quarante-six, et les esclaves. Mais en conférant à ces derniers l'honneur de la défendre, Rome entendit qu'ils fissent acte d'hommes libres, bien qu'elle vînt de les acheter à leurs maîtres : aucun ne fut inscrit par le tribun militaire, avant d'avoir répondu à sa question :Veux-tu prendre volontairement les armes?... *Volo!*

Je le veux ! ce qui fit donner à ces corps spéciaux le nom de Volones. Sur le champ de bataille, on leur promit la liberté et ils la méritèrent tous.

En déployant cette énergie et recourant sans hésiter aux moyens extrêmes, Rome soutint la lutte sept ans, pendant lesquels son terrible ennemi ne la laissa pas respirer une minute. Comme le serpent monstrueux qu'il avait vu dans son rêve, à Cadix, après s'être élancé du sommet des Alpes et avoir marqué son passage par une longue et large traînée de sang et de feu à travers les plaines du Pô, l'Apennin, le littoral de l'Adriatique et l'Italie méridionale, Hannibal tourne en tous sens dans la Campanie, autour de Cumes, de Naples, de Nole, va de Capoue à Bénévent, d'Arpi à Tarente, et se rejetant rapidement vers l'Anio, apparaît tout à coup sous les murs de Rome. C'est alors que la consternation y fut grande. On ne voyait que groupes de gens effrayés, écoutant avidement et se transmettant à voix basse les nouvelles apportées la nuit par les pâtres de Frégelle : toutes les maisons étaient pleines de cris et de pleurs ; les femmes couraient les cheveux épars, dans les rues et les places, pour aller implorer les dieux : on les trouvait devant tous les temples, aux pieds de toutes les statues, élevant vers le ciel des mains suppliantes, en disant d'une voix brisée par les sanglots :

« O Dieux tout-puissants, sauvez la ville de la rage des Barbares : sauvez de leurs brutalités, les mères de ces jeunes enfants ! »

Hannibal aux portes de Rome. — Au milieu de ces lamentations, et tandis que le sénat réuni dans le Forum s'occupait avec calme de la défense, assignait à chacun son poste, et ordonnait à l'armée de Fulvius qui, accourue de Capoue au pas militaire, venait de traverser la ville en silence, d'aller se placer entre la porte Esquiline et la porte Colline, on vit les tentes puniques se déployer sur l'Anio, puis un chef s'avancer tranquillement à la tête de deux mille chevaux. C'était Hannibal. Venant au pas, jusque sous les colonnes du temple d'Hercule, et à une portée de flèche de la porte Colline, il se mit à examiner avec attention l'assiette de la ville et la force de ses remparts. Cet examen fut si long qu'il fit perdre patience à Fulvius. Celui-ci avait dans son corps d'armée douze cents déserteurs numides, campés ou plutôt cachés en ce moment derrière les lauriers et les chênes noirs de l'Aventin : jugeant ces cavaliers plus aptes que ceux des légions au genre de combats qu'il fallait livrer sur un terrain coupé à chaque pas par des ravins, d'étroits sentiers, des jardins, des parterres, des maisons, des cavités et des tombeaux, il leur envoya l'ordre de le rejoindre. Les Numides commencent donc à descendre en bon ordre le revers septentrional de l'Aventin et sont aperçus par la foule entassée sur le Capitole. Quand celle-ci, qui ne savait rien de la défection des Numides, vit flotter leurs burnous blancs sur la pente des gémonies, elle crut Rome prise, et poussant un long cri de terreur, se précipita éperdue dans toutes les directions. Les uns se réfugiaient dans leurs maisons, les autres, s'armant de pierres et de tout ce qui leur tombait sous la main, couraient vers la *Via publica*, pour accabler ceux qui leur semblaient des ennemis. Leur appel aux armes, les

cris des fuyards, les voix éplorées des femmes éclatant à la fois sur tous les points, et s'entre-croisant dans un tumulte inexprimable, que doublaient encore l'embarras et les mugissements des troupeaux dont on avait encombré la ville, à l'approche des Carthaginois, empêchaient de dissiper l'erreur. Personne ne pouvant se faire entendre, il y eut collision entre les Numides et les citoyens, et ce ne fut qu'en traversant une grêle de traits que le centurion envoyé par le proconsul finit par détromper le peuple. Grâce à son cep de vigne qu'il tenait levé devant les cavaliers africains, ceux-ci réussirent enfin à fendre les flots de cette multitude, dont il ne serait pas resté une âme à Rome si les Carthaginois n'avaient pas été dans la plaine et ils forcèrent Hannibal à regagner son camp.

RETRAITE D'HANNIBAL. — Il en sortit le lendemain avec tous ses soldats, mais ce jour-là et le jour suivant, une de ces pluies torrentielles comme on n'en voit qu'à Rome et sous les tropiques, le ramena sans qu'il eût été possible de lancer une flèche, sous ses tentes de peaux. Ne pouvant attirer au combat les légions campées entre la porte Esquiline et la porte Colline, et sachant bien que dépourvue des engins nécessaires sa brave armée viendrait en vain se heurter contre les grands blocs de l'enceinte élevée par Tarquin, il se contenta de ravager la campagne et regagna ensuite l'Apennin comme un loup furieux qui n'a pu franchir la claie d'un parc. Malheur à ceux qu'il allait trouver sur son chemin! Se détournant brusquement à droite, il passe le Liris, se jette la nuit sur le camp d'Appius qui assiégeait Capoue, y met tout à feu et à sang et va écraser dans les montagnes une armée proconsulaire. Pour avoir osé l'y suivre, Fulvius Centumalus perdit treize mille hommes et onze tribuns légionnaires. Mais en voyant rouler dans son camp la tête de son frère Asdrubal, le vainqueur apprit quelque temps après que la malheureuse Carthage en avait perdu cinquante-six mille. Cependant, malgré le désastre du Métaure, l'étoile d'Hannibal parut un instant sortir radieuse de cette nuée d'adversités. L'épée de Rome, que Marcellus tenait d'une main si vaillante, s'était brisée contre le bouclier des Numides; les deux Scipions avaient été battus et tués en Espagne, et en Italie les alliés murmuraient hautement de la longueur d'une guerre que les colonies elles-mêmes refusaient de nourrir plus longtemps de leur sang. Étranges caprices de la fortune! à l'heure où elle semblait sourire encore à l'Africain, elle courait se jeter dans les bras d'un jeune homme de vingt-quatre ans. Publius Scipion la ramène dans la Péninsule, sous les aigles de Rome, et arrivé jusqu'à la mer par la prise de Carthagène, il imite l'audacieuse manœuvre du vainqueur de Sagunte, et va combattre Carthage à Carthage même. Il fallut alors qu'Hannibal abandonnât cette Italie qu'il foulait depuis quatorze ans, et où son pied devait laisser une empreinte éternelle, pour voler au secours de sa patrie.

Quand il en reçut l'ordre, il ne put cacher sa colère et son désespoir. « Je les reconnais là! s'écriait-il en versant des larmes de rage. Ah! ce sont bien les mêmes hommes! lorsque j'avais besoin d'argent et de secours pour achever de vaincre, ils me refusaient tout, et maintenant ils m'appellent pour les sauver. Non, ce n'est



pas le peuple romain tant de fois jeté tout sanglant sous les pieds de mon cheval, mais le sénat de Carthage dont la basse envie triomphe d'Hannibal ! »

Debout, après l'embarquement, à la poupe de la galère et l'œil fixé sur ce littoral italique dont son cœur ne pouvait s'arracher, il regrettait amèrement de n'avoir pas marché sur Rome, après la bataille de Cannes : « Scipion qui n'a jamais osé regarder un Carthaginois sur le sol de sa patrie, ose, disait-il, aller attaquer Carthage, et moi qui ai tué cent mille Romains au lac de Trasimène et sur l'Aufide, j'ai échoué contre trois bourgades; je n'ai pu forcer Cumes, Nole et Casilinum !... »

Il retourne a Carthage. — Tandis que la brise de l'Adriatique emportait les regrets et les imprécations d'Hannibal, Rome délivrée enfin de cette grande terreur qui l'oppressait depuis seize ans, s'abandonnait à une joie délirante : et le sang de cent vingt victimes, votées d'enthousiasme par le sénat, malgré les prédictions chagrines du vieux Fabius, rougissait partout les pulvinars des dieux. C'était raison de les remercier, car dans cette heureuse année de 202, on n'apprit plus que des victoires, et lorsqu'elle finit, Hannibal avait été battu à Zama. Carthage, la fière Carthage, était désarmée, humiliée et tributaire; l'aigle romaine dominait sans rivale de Cirtha, la Constantine actuelle, à la mer, et le jeune Scipion, après avoir pris tous les éléphants et brûlé tous les vaisseaux, moins trois, de cette vieille reine de la Méditerranée, rapportait cent vingt-trois mille livres d'argent au trésor public, et recevait pour toute récompense le surnom d'Africain.

Ce résultat avait certes de quoi satisfaire l'ambition la plus vaste, et cependant le sénat ne voulut pas s'en contenter : Scipion descendait à peine du Capitole, que les patriciens vinrent proposer au peuple de recommencer en Grèce et en Asie la terrible guerre qui finissait en Afrique. On était si fatigué d'agitations et de combats, que cette proposition excita une tempête effroyable dans le Forum. Toutes les centuries la repoussèrent d'abord avec colère, mais le sénat la reproduisit avec tant d'opiniâtreté, la colora de raisons si spécieuses, et fit briller avec une telle adresse l'espoir d'un immense butin et l'or asiatique aux yeux des légionnaires, que ceux-ci finirent par se rendre et entraînèrent le peuple. Rome, à partir de ce moment, se battit pendant soixante-douze ans dans les îles de l'Archipel, en Macédoine, en Thessalie, aux Thermopyles, sur l'Hellespont, au pied des Alpes, au delà des Pyrénées espagnoles : elle renversa de leurs trônes Philippe, Antiochus, Persée, le fils du roi de Pergame, et du pavois où il s'était glorieusement élevé par son courage en luttant contre elle, le pâtre lusitanien Viriathe; puis, rasant l'infortunée Carthage, dont l'ombre l'offusquait encore à travers la Méditerranée, Corinthe, le dernier asile de la liberté hellénique, et forçant deux vieillards qui lui faisaient peur, Hannibal et Philopœmen, à se donner la mort, elle traça avec son épée victorieuse les lignes de ses neuf provinces qui à cette époque, c'est-à-dire 130 ans avant le Christ, étaient, outre l'Italie, la Cisalpine, la Sicile, la Sardaigne et la Corse : La Macédoine agrandie des conquêtes de ses rois, Thessalie, Épire et Illyrie; l'Achaïe, le Péloponèse et les îles de l'Archipel grec; l'Asie, l'Afrique,

l'Espagne ultérieure et l'Espagne citérieure. En moins de six cent dix ans, l'influence de cette poignée de pasteurs groupés sur le Palatin, autour de la cabane de Romulus, s'était développée dans ces proportions : le cercle du pouvoir de la bourgade carrée qui en ce temps-là s'arrêtait à l'Aventin et au Janicule, allait s'élargissant déjà de l'Océan à l'Euphrate et des Alpes à l'Atlas. Deux siècles de combats encore, et le songe de la vestale va se trouver réalisé, et l'humble figuier ruminal deviendra ce palmier à l'ombrage immense qui couvrait l'univers.





CHAPITRE IV

LES GRACQUES

Mécontentement du peuple. — Tibérius Gracchus. — Il harangue le peuple au Forum. — Les patriciens jurent sa perte. — Mauvais présages. — Le sénat l'accuse d'aspirer à la royauté. — Mort de Tibérius Gracchus. — Caius Gracchus. — Cornélia. — Caius Gracchus, tribun du peuple. — Il demande la loi agraire. — Nouvelles réformes. — Le peuple l'abandonne. — Lutte des deux ordres. — Caius appelle les esclaves à la liberté. — Il est tué dans le bois des Furies.



Un si rapide et si prodigieux accroissement avait changé la face de Rome. Parée des dépouilles de tant de peuples vaincus et jetant tout à coup sur la pauvreté latine le luxe éblouissant de l'Asie, l'or de Carthage et la magnificence de Corinthe, elle n'était plus reconnaissable. Ces tableaux, ces statues, ces vases ciselés, chefs-d'œuvre des Praxitèle et des Zeuxis, admirable et noble expression du raffinement de la pensée, de la délicatesse du sentiment et de l'amour du beau qui passionnaient la civilisation grecque, ces monuments immortels de l'art que le consul Mummius, dans sa naïveté de soldat, ne confiait à des entrepreneurs qu'à la condition de les refaire en cas d'avarie, étaient venus par milliers orner les temples et les portiques. Le trésor public regorgeait d'or, et neuf sources intarissables allaient y affluer désormais des neuf provinces soumises à l'impôt. Les patriciens, à l'exception de quelques familles fidèles aux mœurs des aïeux, mais si peu nombreuses qu'on les citait, comme les Tubéron qui étaient seize pour habiter une maison et cultiver le cbamp paternel; les patriciens, enrichis par ces longues guerres, voyaient leurs terres couvertes d'esclaves, les vestibules de leurs palais, dont les tours dominaient fièrement les maisons voisines, encombrés de débiteurs et de clients, et ils ne songeaient qu'à jouir de leur opulence et à l'augmenter en se faisant donner par le sénat et les centuries le droit de piller effroyablement, sous les noms de préfets ou do préteurs, les nouvelles provinces. Les poutifes, qui formaient un corps influent dans

l'État, ne cessaient d'immoler des victimes aux dieux pour les remercier de la splendeur dont la victoire et le pillage de Corinthe et des cités étrusques venaient de revêtir leurs temples; enfin les nobles matrones étaient dans l'ivresse de pouvoir se parer comme les femmes des satrapes, et d'avoir obtenu la révocation de la loi Oppia, malgré l'opposition opiniâtre de Caton, ce charlatan de vertu antique, qui marchait pieds nus en public et prêtait à cent pour cent, ce censeur austère sortant avec pudeur du théâtre, de peur de voir les jeux de Flore, et courant dans le triclinium le plus secret de sa maison forcer de malheureuses esclaves de se prostituer à ses cheveux blancs; ce type d'impuissance hargneuse et envieuse, qui trahissait tous les bas instincts de son âme en supprimant, sous prétexte d'économie, le cheval donné par la République au vainqueur de Carthage, et en obligeant, par de lâches tracasseries, celui qui avait sauvé Rome à s'en exiler à quarante ans!

Mécontentement du peuple. — Dans cette allégresse universelle il n'y avait de mécontent que le peuple. En posant les armes le lendemain des longues guerres, il se retrouva, lui qui avait tout conquis, encore plus pauvre que sous la tente. Ceux qui revenaient avec une gratification de cent vingt-cinq as [1], quand on versait au trésor, c'est-à-dire dans les mains des nobles, cent vingt-cinq livres d'or en lingots, trouvèrent ceux qui n'avaient pas quitté la ville, et surtout leurs femmes et leurs enfants, battus jusqu'au sang par les verges de la misère. Pas de travail, les patriciens l'accaparaient entièrement au moyen de leurs esclaves; pas d'industrie, elle était concentrée dans les ateliers serviles des patriciens; pas de capitaux, les patriciens avaient tout l'argent dans leurs arches et n'en laissaient tomber une faible partie que dans la balance de l'usure. Que faire pour échapper à la faim? Cultiver la terre: impossible! De quelque côté que regardât le peuple, la terre appartenait aux patriciens. Usurpant de force ou envahissant peu à peu par l'usure les fonds ruraux provenant de la conquête et formant le domaine public que l'État abandonnait à chaque citoyen moyennant la dîme des moissons, le cinquième des fruits, et une redevance en argent ou en menu et gros bétail pour les pâturages, ils en étaient venus à s'emparer de tout le sol et à se constituer d'immenses propriétés sur lesquelles on ne voyait que des troupeaux et des esclaves. Exempts du service militaire, ces esclaves s'y multiplièrent avec une telle rapidité, que suffisant bientôt aux travaux agricoles et aux soins des troupeaux, ils chassèrent de la campagne les hommes libres. Ceux-ci ne trouvant plus à employer leurs bras que lorsqu'il fallait acquérir dans de rudes guerres de nouveaux domaines et de nouveaux trésors aux patriciens, ou bien réprimer à leur profit, comme en 133, les révoltes de ces mêmes esclaves poussés au désespoir, finirent par perdre patience.

— Il n'est pas juste, disait-on tous les jours dans ces groupes d'hommes pâles, maigres et affamés, qui se formaient au Capitole au pied des statues d'argent et d'or apportées de Syracuse et de Corinthe, non, il n'est pas juste que les riches possèdent

1. Six francs vingt-cinq centimes.

tous les champs, toutes les maisons, toutes les forêts, et que nous ne possédions rien, nous qui avons conquis ces choses ! — La loi Licinia défend, sous peine de confiscation et de parjure, d'avoir plus de cinq cents arpents, d'envoyer aux pâturages publics plus de cent têtes de gros bétail et plus de cinq cents de petit : elle exige que chaque maître conserve sur ses terres un certain nombre de colons de condition libre : eh bien, voyez si depuis deux cent cinquante ans ils ne violent pas à plaisir la loi Licinia !

Tibérius Gracchus. — Voilà ce qu'on disait tout haut : tout bas, les plébéiens parlaient avec plus d'amertume encore et il ne se passait pas de nuit où l'on n'écrivît à la craie sur les murs des temples, les colonnes des portiques et les tombeaux : « Tibérius, souviens-toi de la loi Licinia. » Tibérius Gracchus était petit-fils par sa mère Cornélie du Scipion qui battit Hannibal, et beau-frère du Scipion qui détruisit Carthage. Mais, fidèle au sang plébéien de son père, le plus illustre rejeton de la famille Sempronia se tenait, depuis qu'il avait pris la robe prétexte, du côté du peuple. Au siége de Numance, il avait sauvé dix mille hommes déjà sous le couteau espagnol : en toute occasion on le voyait prendre avec chaleur la défense du pauvre contre le riche, et si le peuple qui l'avait fait tribun par acclamation crayonnait la nuit cet appel sur les tombes, c'est qu'il savait que sur cette question agraire son magistrat pensait comme lui. Tibérius allant en effet à cette héroïque Numance dont les défenseurs aimèrent mieux se brûler vifs que de se rendre, vit en Toscane une étendue immense de pays inculte et remarqua, non sans indignation, que sur les propriétés qui n'étaient pas en friche, il n'y avait pour laboureurs et pour bergers que des esclaves et des Barbares. Indigné de cette expulsion de la propriété des citoyens de Rome au profit du Barbare et des classes serviles, il ne songea plus, dès ce jour, qu'à rendre au peuple le droit au travail agricole. Pendant que dans leur irritation les pauvres l'accusaient d'oubli, car la faim est impatiente, il s'occupait de démontrer l'opportunité de la mesure au souverain pontife, à Scævola, le premier jurisconsulte du temps, et à Claudius Appius son beau-père, l'un des princes du sénat. Quand ces hommes illustres l'eurent approuvé, il réunit le peuple au Forum, et montant enfin à la tribune, s'exprima en ces termes :

Il harangue le peuple au Forum. — « Les bêtes sauvages qui errent dans nos montagnes et nos forêts ont toutes pour asile le creux d'un rocher ou une tanière, et les citoyens romains, toujours prêts à combattre et à braver la mort pour la défense de la patrie, ne jouissent sur ce sol sauvé par leurs bras et baigné de leur sang que de la lumière et de l'air qu'on ne peut leur ravir. Sans toit, sans travail, sans refuge, ils traînent leur misère dans la campagne avec leurs femmes et leurs enfants. Ils mentent donc nos consuls, quand dans les combats ils vont criant devant le front des légions : Songez qu'il s'agit des tombes des aïeux, et de vos dieux domestiques ! Ils mentent, car de ces milliers de légionnaires, il n'en est pas un seul qui ait un autel paternel ni une pierre couvrant la cendre des ancêtres. Vous ne faites la guerre, Romains, et vous ne mourez que pour entretenir et agrandir

le luxe des riches. Et puis on a l'audace de vous appeler maîtres de l'univers, vous qui n'avez rien dans ce monde, vous qui ne possédez pas même sur le sol de votre patrie un toit pour couvrir votre tête pendant la vie, un pouce de terre pour enfouir après la mort l'urne funèbre ! »

A ces paroles, les portiques du Forum faillirent crouler au bruit des applaudissements et des murmures : tandis que la multitude déguenillée et affamée hurlait de joie, les riches et les usuriers frémissaient de colère. Comment ! on partagerait nos maisons, nos terres, nos arbres ! Les mains sales des plébéiens viendraient déchirer les testaments de nos pères ! Les dots de nos femmes, les héritages de nos enfants, il faudrait les voir dévorés par ces prolétaires avides !... Non, périssent plutôt cent fois le tribun et sa loi ! Et prêts à se porter aux dernières violences, les riches, entourés d'une masse épaisse de clients et de colons accourus en foule des municipes ruraux pour défendre la terre contre le citoyen de la ville, occupaient, dans l'attitude la plus hostile, un côté du Forum, tandis que de l'autre ondulaient les vagues non moins irritées de la plèbe de Rome.

On allait en venir au vote et aux mains sans doute en même temps, car Tibérius avait lu sa loi qui, rappelant celle de Licinius, ordonnait, moyennant indemnité, le partage de toutes les terres ayant autrefois appartenu au domaine public, lorsque les riches se précipitant avec leurs clients vers les tables tribunitiennes, enlevèrent les *sitellæ :* c'étaient les urnes à bouche étroite où les pauvres jetaient leurs suffrages. Les patriciens les ayant emportées de force, il fut impossible de voter ce jour-là : mais le lendemain, les pauvres étaient sur le point de prendre leur revanche au scrutin, au moment où le *veto* fatal tomba des lèvres d'un tribun. Acheté par les riches, Octavius donnait pour la première fois, à Rome, le spectacle d'un chef quittant les siens pour passer dans le camp ennemi. Devant un tel scandale, le peuple se souleva d'indignation, et Tibérius, après avoir essayé inutilement de toucher au nom de l'honneur, de la patrie et de l'amitié ce cœur refroidi au contact de l'or, n'eut qu'à dire un mot dans les comices pour le faire chasser du tribunat. On vota la loi, et trois commissaires, Tibérius Gracchus, Appius son beau-père et son frère Caïus, furent nommés pour procéder, sous le nom de triumvirs diviseurs, au partage des terres.

Les patriciens jurent sa perte. — Ce n'était pas là une petite tâche : l'usurpation du sol datait de plusieurs siècles, et plus on remontait vers le passé, plus il était difficile de se guider dans ces ténèbres. Le tribun, toutefois, y marchait d'un pas si ferme que les riches virent bientôt qu'il n'y avait qu'un moyen de l'arrêter, la mort. Ils avaient essayé déjà de l'employer, ce moyen, qui pouvait seul calmer leur terreur et leur soif de vengeance, mais le soldat de Numance était sur ses gardes, et les assassins reculaient devant le dolon, ou bâton à dard, qu'il portait caché sous sa robe. Il fallait en finir pourtant avec ce niveleur de 131 ; il fallait, en rendant sa bouche muette, briser cette éloquence qui était, au dire des nestors de l'aristocratie, une épée dans les mains d'un furieux. Tous les jours la situation empirait pour les

privilégiés; car tous les jours Gracchus faisait faire un pas de plus au peuple vers l'égalité! Qu'il fût réélu, et la cause des riches était gravement compromise; car il avait le temps d'achever son œuvre. Les patriciens, qui le sentaient, saisirent cette occasion pour accomplir leur sanglant projet. Les tribus assemblées, ils excitent d'abord un grand tumulte dans les comices en criant et faisant crier par leurs clients : « Justice! justice! Cet homme viole toutes les lois! Nul citoyen ne peut être tribun deux ans de suite! »

Au lieu de mépriser ces cris et de passer outre, Tibérius Gracchus, trop accessible *comme tous les hommes de Forum* aux scrupules de la légalité, renvoya l'élection au lendemain. Ce fut une grande faute. Les citoyens *auxquels on avait distribué des terres* étaient tous accourus à Rome, afin de lui porter leur vote; mais comme ils avaient quitté leurs moissons à moitié coupées, ils s'en retournèrent et ne revinrent pas. Vêtu d'une robe noire et tenant son enfant par la main, Tibérius, qui commençait à voir le danger, se mit alors à supplier les pauvres de la ville. Ceux-ci, émus jusqu'aux larmes, se pressent aussitôt en foule autour de lui et l'accompagnent jusqu'à sa maison, où il arriva suivi d'un cortége immense. Les plus zélés y campèrent pour le défendre au besoin. Jusque-là tout semblait favorable au tribun; mais au lever du soleil les choses changèrent de face. Comme tous les peuples enfants, les Romains courbaient passivement la tête sous le joug des superstitions religieuses. C'est par ce côté faible que les riches attaquèrent le peuple. Dès qu'il se fut précipité dans la vaste cour du temple de Jupiter Capitolin où se tenaient les comices, l'augure arriva portant les poulets sacrés. Il jeta du grain devant la cage; mais à la grande consternation de la multitude, aucune de ces volailles sacerdotales ne bougea : l'augure eut beau les inviter et les secouer, un seul poulet sortit un instant; mais après avoir levé l'aile gauche et étendu la cuisse, il rentra dans sa cage, sans toucher au grain.

Mauvais présages. — Impossible de peindre le trouble du peuple à ce présage, assez facile à expliquer pourtant quand on songe que les nobles exerçaient toutes les fonctions sacerdotales, et que le chef du complot était ce jour-là le souverain pontife lui-même. Des amis se détachent et courent tout pâles annoncer le prodige à Gracchus. Le tribun se souvient alors que des serpents ont été trouvés quelques jours auparavant entrelacés sur des œufs dans son casque; il frémit et sort à demi vaincu par cette double jonglerie des augures. Pour achever de démoraliser ses partisans, le hasard vint en aide aux prêtres. Comme il sortait précipitamment, dans sa distraction il heurta du pied le seuil de la porte; tous baissèrent la tête, convaincus à ce dernier avertissement des dieux qu'ils marchaient à quelque catastrophe. Telle était leur disposition d'esprit, lorsqu'en tournant la rue ils aperçurent des corbeaux qui se battaient sur un toit, et qui en agitant leurs ailes firent rouler une pierre à deux pas de Gracchus : les plus braves s'arrêtèrent terrifiés. Tibérius lui-même, partageant leur effroi superstitieux, allait rebrousser chemin; mais un de ses amis, plus éclairé et qui avait le cœur plus ferme, Blossius de Cumes, le prenant

par le bras : « Quoi ! lui dit-il, Tibérius, fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain et le libérateur du pauvre, va rester sourd à la voix de ce peuple qui l'appelle en lui tendant les bras, parce qu'il a peur d'un corbeau !... »

« Non, s'écria le tribun riant lui-même de ce moment de faiblesse ; au Capitole ! » Le peuple l'y attendait avec impatience, et malgré le présage, du plus loin qu'il vit son tribun bien-aimé, il le salua des plus vives acclamations ; c'est sur les bras d'une foule frémissante de joie et d'enthousiasme qu'il parvint à son tribunal. Cruelle ironie de la fortune, qui ne prodigue jamais de plus doux sourires qu'au moment où elle nous fuit ! Quand on voulut appeler les tribus pour donner leur suffrage, la presse était si grande dans la cour du temple de Jupiter, les rangs de la multitude si épais, qu'on ne put *rien faire de bon*, à cause du pêle-mêle et du tumulte causé par ceux qui, étant poussés à la porte par le flot des nouveaux venus, repoussaient ceux qu'on jetait sur eux, et entraient les uns sur les autres. Dans cette confusion, un sénateur, ami du tribun, Fulvius Flaccus, étant monté sur un lieu éminent, d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, fit signe de la main (car dominer le bruit de cette foule agitée comme une mer qui monte, eût été impossible) qu'il voulait parler à Tibérius. Les rangs s'ouvrent pour lui donner passage, et Fulvius arrivé après une longue lutte, et le front ruisselant de sueur, au pied du tribunal, avertit son ami que les nobles et les riches s'étaient tous portés au sénat, réuni à côté dans le temple de la Foi, et que là, n'ayant pu réussir à entraîner le consul dans leur complot, ils venaient de se déterminer à se passer de son concours, et à l'assassiner eux-mêmes aidés de leurs clients et de leurs esclaves.

Le sénat l'accuse d'aspirer a la royauté. — A cette nouvelle, ceux qui étaient auprès du tribun roulèrent leur robe autour de leur ceinture, et rompant les faisceaux des licteurs, s'en partagèrent les baguettes pour s'en servir à repousser les nobles. Épouvantés de ces préparatifs de guerre civile, les autres tribuns quittent leurs bancs et vont se perdre dans la foule, les prêtres se hâtent de fermer les portes du temple de Jupiter Capitolin, et les amis de Gracchus, répandus çà et là sur la place, lui crient de toutes parts : « Nous sommes prêts, que faut-il faire ?... » Tibérius, dont la voix n'aurait pu être entendue de tous dans ce tumulte, toucha sa tête de la main pour donner le signal convenu la veille s'il fallait combattre. Ce geste, bien innocent en lui-même, fut son arrêt de mort. Les émissaires des riches étant accourus au temple de la Foi, annoncèrent tout émus au sénat, que Tibérius demandait le diadème, car il avait montré sa tête au peuple. Le sénat ne cherchait qu'un prétexte, il s'empara sur-le-champ de celui-là, malgré son absurdité, et résolut de faire un champ de bataille de la place sacrée des comices. Un vote tumultueux où éclatait toute la colère des riches décrète la guerre civile. Mais pour la faire, il fallait le concours du consul. Celui-ci le refusa. Homme juste et modéré, Scævola répondit, quand on lui ordonna d'armer les légions, qu'il ne servirait jamais d'instrument aux vengeances d'un parti, et ne déshonorerait pas la dignité consulaire en trempant ses faisceaux dans le sang d'un peuple désarmé.

Mort de Tibérius Gracchus. — Alors Scipion Nasica, souverain pontife, et le propre cousin de Tibérius, se levant comme un furieux : « Puisque nous sommes trahis par nos consuls, que ceux qui aiment la République et veulent soutenir les lois me suivent, » dit-il ; et se couvrant la tête d'un pan de sa robe, il marche droit au Capitole. Sénateurs et riches couraient sur ses pas, à la tête de leurs clients et de leurs esclaves armés de bâtons. Personne n'osant s'opposer au passage du souverain pontife et des princes du sénat, ce rassemblement fend la foule, écartant les pauvres à droite et à gauche, à coups de bâtons, et foulant aux pieds ceux qui tombent. Tout le monde prend la fuite : les bancs brisés dans le tumulte arrêtent Tibérius qui, ayant laissé sa robe aux mains d'un patricien, se sauvait en tunique. Il tombe, et cet accident donne aux conjurés le temps de le rejoindre. Comme il se relevait, deux de ses collègues qui, jaloux de sa popularité, le poursuivaient avec le plus d'acharnement, Publius Satureius et Lucius Rufus, le frappent à la tête avec le pied d'un banc et l'abattent. Son cousin l'achève. Trois cents de ses partisans périrent assommés à coups de bâtons et de pierres dans cette bagarre. Puis quand on eut traîné avec les crocs des gémonies ces cadavres au Tibre, tué ou banni tous les partisans de Gracchus, et cloué son meilleur ami dans un tonneau rempli de vipères, l'assassin Nasica rendit grâces aux dieux, et fit purifier avec l'eau lustrale l'enceinte souillée de sang, et jusqu'à ce jour inviolable, du Capitole.

Mais Gracchus mort, tout ne fut pas fini. En jetant son cadavre au Tibre, on n'avait pas pu y jeter sa loi : elle était toujours là, se dressant sinistre et menaçante contre les riches, comme l'ombre du tribun. Le peuple, qui se laisse bien désarmer par surprise, mais qui oublie moins facilement qu'on ne pense, le premier moment de terreur passé, en revint avec plus d'ardeur à sa haine contre les patriciens. Il se montra même si violent contre ceux qui avaient trempé dans le complot du Capitole, et en particulier contre Nasica, le meurtrier de Tibérius, que le grand pontife, malgré sa pourpre sacerdotale sur laquelle on ne voyait plus que le sang du défenseur des pauvres, fut forcé de reculer devant sa colère. Il alla mourir en exil à Pergame. Mais moins apaisés qu'enhardis par cette demi-expiation, les pauvres continuèrent à réclamer avec énergie le maintien et l'exécution de la loi Licinia. Durant huit ans, et tandis que soixante mille esclaves, guidés par un des leurs, Eunus le Syrien, combattaient et mouraient glorieusement en Sicile pour la même cause qui s'agitait au Forum, la liberté humaine, les tribuns Crassus, Carbon et Labéo, prenant l'aristocratie à la gorge, la forçaient de céder au peuple tout le terrain gagné sur lui par l'assassinat. Les patriciens se cachant derrière le paludamentum triomphal du Scipion qui avait détruit Carthage et Numance, essayèrent de ressaisir l'avantage en armant ce général plein de haine et de mépris pour le peuple, du pouvoir sans bornes de la dictature. Mais la veille de l'élection, pendant que le sénat en corps, suivi de la foule des mêmes clients qui avaient tué Tibérius, le reconduisait chez lui, remerciant d'avance par cet honneur inusité le défenseur de l'aristocratie, sa femme Sempronia brûlait de l'encens au pied de l'image de la patrie. Scipion,

qui n'en étsit pas aimé ct qui ne l'aimait pss, car elle était laide et stérile, passa devant l'autel des dieux domestiques sans tourner la tête, et ne vit point qu'il étsit paré d'asphodèles et de pavots, fleurs consacrées aux morts. Sempronia pria longtemps devant ces images; plusieurs fois elle invoqua le souvenir de Gracchus, son frère chéri, plusieurs fois ses larmes beignèrent des tablettes qu'un esclave venait de lui remettre en secret de la part de Fulvius, le sénateur ami des pauvres. Enfin, quand la lune, disparaissant derrière l'Aventin, cessa d'éclairer les dieux domestiques, allumant une lampe et se couvrant de son voile, elle alla ouvrir une porte par laquelle entrèrent trois hommes que personne n'aurait pu reconnaître, car ils avaient la tête enveloppée de leurs robes, et elle les conduisit sans dire un mot à la chambre de Scipion. Le lendemain, le futur dictateur fut trouvé mort dans son lit.

Caïus Gracchus. — Le sénst nommait hautement les coupables, mais il eut beau les montrer au peuple, le peuple ferma les yeux pour ne pss voir, dit-on, parmi eux le frère de son tribun bien-aimé, Caïus Gracchus. Caïus n'avait que vingt-un ans à la mort de son frère. Sa grande jeunesse le sauva et lui servit de voile pour cacher sa douleur: affectant une légèreté qui n'était pas dans son âme, il ne parut occupé d'abord, au grand scandale du psrti populaire, que des plaisirs de son âge. Bientôt, les vieux plébéiens, dont l'espoir s'était vaguement porté sur lui, le virent avec indignation s'éloigner du Forum, et agir comme s'il n'avait en vue qu'une vie oisive et paisible. Mais ce n'était qu'une feinte habile pour endormir les soupçons du sénat; tout à coup, ce jeune sybarite, qu'on avait cru étendu pour toujours sur le lit moelleux des festins, se redresse d'un bond, foule aux pieds sa couronne de roses, et va déployer la plus brillante valeur aux armées. Il avait alors vingt-sept ans; il en pssa trois en Sardaigne, remplissant l'office de questeur; puis, ce terme expiré, il se dérobe de l'armée où les nobles, qui l'avaient enfin deviné, voulaient le retenir au delà du temps de son service, et vient à Rome briguer le tribunat.

Jamais candidature n'excita plus de mouvement. Les pauvres, qui avaient reconnu en tressaillant de joie la grande parole et la fière éloquence de Tibérius lorsqu'il repoussa, aux acclamations d'un peuple immense, les accusations patriciennes au sujet de son départ et du soulèvement de Frégelles, les pauvres l'acceptaient avec enthousiasme pour chef, et les riches, entraînés de nouveau vers les réformes par ce courant irrésistible de popularité, baissaient la tête avec rage et se croyaient revenus aux jours d'angoisse de 131. Comme avant la mort du tribun, l'opulence et la misère, soutenues par des masses également passionnées, également ardentes, également impatientes d'en venir aux mains, se trouvaient en présence à Rome.

Cornélie. — Quel que fût l'intérêt qu'inspirait aux deux partis le renouvellement de la lutte, il y avait pourtant à vingt milles du Forum une femme dont le cœur battait plus vivement encore à l'idée des malheurs que cette lutte pouvait amener, c'était la mère de Caïus, retirée au cap de Misène. Cornélie, l'honneur des femmes de son temps, le type le plus beau de la matrone romaine, l'idéal le plus noble et le plus pur de la mère de famille antique, n'avait pu apprendre sans effroi les projets

du seul fils qui lui restât. Le voyant courir au destin de son frère, ses entrailles maternelles s'émurent; elle traça sur la cire de ses tablettes et lui envoya ces lignes touchantes :

« Mon fils, vous ne partagez plus avec personne le cœur de votre mère. Tibérius mort, hélas! vous voilà le seul objet de mon espoir et de mes craintes. L'esprit de vengeance a perdu votre frère; voulez-vous qu'il vous perde aussi?... Puissent les dieux détourner ce funeste présage! Mais je vous vois toujours victime de la même passion. Non que je ne comprenne bien la douce joie que vous auriez à l'âme en vengeant le meurtre d'un frère; à peine pourrais je moi-même me défendre d'être sensible à ce triste plaisir. Mais mon effroi arrête ces premiers transports d'une passion imprudente; l'idée du salut de ma patrie est encore plus forte en moi que celle de la perte de mon fils. Ah! Caïus, souvenez-vous que le même coup porté à la patrie percera le sein de votre mère!... car vous succomberez sous la témérité de l'entreprise : je vous perdrai et vos ennemis resteront! Mère infortunée! quoi qu'il arrive, le sang du combat que vous allez recommencer coulera sur mon cœur!... »

Caïus Gracchus, dont le caractère était de bronze, ne répondit que ces mots à sa mère :

« Cette nuit mon frère m'est apparu en songe, et, touchant sa tête sanglante, il m'a dit : — Caïus, pourquoi différer si longtemps?... tu sais bien que tu dois me suivre. Une même vie et une même mort nous ont été marquées par le destin : il a dit que nous péririons tous deux pour le peuple! »

« Fils ingrat! fils rebelle! écrivit alors Cornélie; après les meurtriers de votre frère je n'ai point d'ennemi plus cruel que vous! Devais-je croire que le seul fils qui me reste empoisonnerait de chagrins le peu de jours que j'ai encore à vivre?... Malheureuse! je ne puis accuser de votre rébellion que ma folle indulgence pour vous. Quel spectacle osez-vous me préparer? la ruine de la République qu'il me faudra voir avant de mourir. Réfléchissez, Caïus : notre famille a déjà fourni assez de scènes tragiques; attendez pour briguer le tribunat que je sois descendue dans la nuit du tombeau. Au milieu de vos malheurs vous invoquerez alors, mais en vain, les mânes de votre mère! C'est pendant qu'elle est sur la terre qu'il faut lui obéir! O grand Jupiter! ne permets pas que mon fils persiste dans un dessein qui va le perdre lui-même avec sa mère et sa patrie!

Caïus Gracchus tribun du peuple. — Caïus persista et, malgré l'opposition furieuse des riches, il fut porté au tribunat par une immense majorité. Le jour de son élection, ceux qui avaient droit de suffrage affluèrent en telle quantité de tous les points de l'Italie, que c'était comme une inondation d'hommes : Rome se trouva trop petite pour loger cette multitude, et le Champ-de-Mars trop étroit pour la contenir. Il fallut que des milliers de citoyens donnassent leur vote du haut des toits. Qu'on juge par cet enthousiasme des espérances du peuple et du silence qui se fit autour de la tribune quand le nouvel élu y monta. Pour marquer hardiment son point de départ et son but, Caïus commença par y dresser le cadavre de son

frère tout ruisselant des eaux du Tibre, et quand il vit son auditoire frémir de colère devant cette image chérie, il tonna contre ses meurtriers et se plaignit de l'indifférence du peuple qui les laissait impunis.

« Nos ancêtres, disait-il, déclarèrent autrefois la guerre aux Falisques pour venger Génucius, tribun du peuple, qu'on avait seulement insulté; ils condamnèrent à mort le patricien Véturius parce qu'il avait refusé de se ranger pour laisser passer un tribun dans la place, et ces hommes, ajouta-t-il en montrant les nobles, ont assommé devant vous, à coups de bâtons, mon frère Tibérius. Ils ont traîné son cadavre par la ville, depuis le Capitole jusqu'au Tibre, où il a été précipité. Tous ceux de ses amis qui sont tombés entre leurs mains ont été mis à mort sans aucune forme de justice. Cependant, c'est une coutume de tout temps observée à Rome, qu'un citoyen n'y peut être jugé criminellement avant, s'il refuse de comparaître, que la trompette ait sonné deux fois devant sa porte. Jamais, avant cet appel, les juges n'ont condamné personne à mort, tant ces hommes sages, nos pères, avaient de la retenue et de la précaution dans leurs jugements quand il s'agissait de la vie d'un citoyen ! »

Il demande la loi agraire. — Après qu'il eut bien passionné le peuple par ce discours, car il avait la voix si forte et si sonore qu'elle remplissait le Forum et roulait jusqu'aux derniers bancs, il proposa deux lois : l'une portant que tout magistrat déposé par le peuple ne pourrait plus exercer aucune charge, et l'autre qui ordonnait que les magistrats qui auraient banni un citoyen sans lui faire son procès dans les formes légales seraient jugés par le peuple en dernier ressort. La première de ces lois dégradait le tribun Octavius que Tibérius avait déposé, et l'autre frappait Popilius qui, étant préteur, avait banni les amis de Gracchus sans jugement. Octavius obtint sa grâce : le tribun la donna, selon son expression, aux prières de Cornélie; mais Popilius fut forcé de sortir de Rome. Après ce succès il rendit cinq plébiscites qui tous avaient pour but de relever l'influence des pauvres et d'abaisser l'aristocratie. Le premier confirmait la loi agraire et en étendait le bénéfice aux alliés; le second prescrivait de fournir des habits aux légionnaires sans rien retrancher de leur solde, et défendait l'enrôlement des citoyens âgés de moins de dix-sept ans; le troisième accordait le droit de suffrage aux alliés italiens; le quatrième diminuait le prix du blé en faveur des pauvres, et le cinquième enfin, frappant le sénat au cœur, associait trois cents chevaliers à ses trois cents membres, et dépouillait l'ordre des patriciens au profit de l'ordre équestre, de pure origine plébéienne, du droit de rendre la justice.

Nouvelles réformes. — Le vaillant tribun ne se borna pas à ces réformes. Investi tout à coup de l'autorité souveraine par la confiance du peuple, qui le chargea même de désigner les nouveaux juges, et par l'apparente résignation du sénat qui l'admit à ses délibérations, il profita de cette dictature démocratique pour donner au gouvernement une impulsion vigoureuse et ne tendant qu'au bien public. De nouveaux plébiscites décrétèrent l'envoi de fortes colonies plébéiennes dans les

villes détruites, l'établissement et la réparation des voies romaines, et la construction de greniers publics. Telle était son activité, qu'il voulut présider lui-même à l'exécution de ces grandes choses, ce qu'il fit sans jamais succomber sous le poids du travail et sans cesser de déployer une intelligence, une présence d'esprit et une ardeur que ne pouvaient s'empêcher d'admirer tout bas ses ennemis eux-mêmes. Quant au peuple, il était charmé de voir son tribun toujours suivi d'une foule d'entrepreneurs, d'ouvriers, d'étrangers, de centurions, de soldats, de lettrés, avec lesquels il s'entretenait familièrement, conservant toujours un maintien grave et digne malgré sa douceur et sa politesse, et pliant son génie au caractère et à la conversation de chacun. Grâce à son zèle, ces voies, dont l'incurie ou l'avarice des censeurs avait laissé briser par les torrents les larges rayons, recouvertes à nouveau de ciment et de dalles, reprirent leur solidité et leur aspect monumental. Les ponts, ruinés par le temps ou détruits dans les guerres, manquaient presque partout; il les rétablit. Les sillons creusés par l'envahissement des ruisseaux furent aplanis, les marais comblés ou franchis par des arcades indestructibles, et Rome put étendre ses vingt bras gigantesques, qui touchaient à tous les points de l'Italie, sans les voir, comme auparavant, arrêtés par les ravins et les fondrières.

Les voies publiques magnifiquement réparées, et ornées de mille pas en mille pas de colonnes qu'on nomma milliaires pour marquer la distance, et de pierres posées de champ pour aider les voyageurs à monter à cheval sans le secours de l'esclave ANABOLE qui remplissait cette fonction, l'étrier n'étant point inventé, Caïus traça d'autres branches secondaires qui venaient se rattacher de toutes parts à la voie principale, afin de favoriser l'exploitation des terres données aux pauvres. Par ce dernier bienfait qui portait le rayonnement de la civilisation dans les districts les plus sauvages, et semait enfin la vie dans les solitudes désertes de l'Étrurie, de la Sabine et du Latium, Caïus s'acquit à jamais la reconnaissance des pauvres et la haine envieuse des riches. Pour détruire cette popularité, qui s'élevait aussi rapidement que le Tibre lorsqu'une crue enfle ses eaux jaunâtres, ceux-ci s'avisèrent d'un singulier moyen.

Toutes les fois que dans une assemblée ou dans un corps un homme apparaît qui domine les autres par le génie ou le talent, mille haines cachées, mille passions jalouses, rampent dans l'ombre sur les pas de cet homme. Inexorable dans son envie, la médiocrité est toujours prête à se venger, par la calomnie ou l'assassinat, de la gloire qui marche en pleine lumière, quand elle ne peut, elle, s'arracher à l'obscurité. Nous avons déjà vu que ceux qui portèrent le premier coup à Tibérius étaient deux de ses collègues, désespérés de voir que le peuple les comptait pour rien à côté du grand tribun. En 121, comme dix ans auparavant, le sénat trouva des complices sur le banc même du Tribunat. Livius Drusus, un de ces hommes secondaires qui paraissent éloquents lorsque les bouches d'or ne parlent pas, inclinait, quoique plébéien, vers le parti des riches où l'entraînait son opulence. Ceux-ci eurent donc peu de peine à le gagner à leurs desseins : l'intérêt l'avait rapproché d'eux, la vanité blessée

le leur livra. Une fois d'accord, le tribun transfuge et le sénat se mirent à combattre Caïus avec ses propres armes et à engager une lutte de popularité. Gracchus avait proposé de fonder deux colonies, et le sénat s'était répandu en plaintes et en murmures; Drusus proposa d'en fonder douze, et le sénat approuva et applaudit. Caïus, en distribuant les terres aux pauvres, imposait une redevance aux nouveaux propriétaires, et le sénat, se prétendant dépouillé, criait à l'injustice! Drusus annula cette redevance et affranchit le peuple de tout impôt, et le sénat battit des mains en criant à l'équité! Lorsque Caïus fit accorder le droit de suffrage aux alliés d'Italie, le sénat prit le deuil; il orna de fleurs les autels quand Drusus rendit un plébiscite qui interdisait aux consuls de condamner aux verges un soldat allié. Il est vrai que le tribun défectionnaire avait grand soin de dire, en proposant ses lois, qu'il agissait de concert avec le sénat toujours plein d'amour pour le peuple.

Le peuple l'abandonne. — Ce pauvre peuple, que son intelligence inculte et fourvoyée par l'égoïsme égare si souvent, donna tête baissée dans ce piége grossier. Tout occupé d'applaudir son flatteur, il laissa partir, sans tourner la tête, Caïus pour Carthage, où il conduisait une colonie de six mille hommes, et quand il revint, au bout de deux mois et demi, à peine s'il le reconnut. L'indifférence avait succédé si vite à l'enthousiasme, que lorsque ce père des pauvres, adoré et déifié presque naguère, brigua pour la troisième fois le tribunat, ses collègues ne craignirent pas de l'exclure en escamotant les votes. On ne crut pas à cet échec, mais on le souffrit. Voyant dès lors qu'ils pouvaient tout oser, les riches ne perdirent pas de temps. Le consul Opimius, cet autre Nasica, après l'avoir harcelé quelques jours sur la colonisation de Carthage, et s'être bien assuré de la léthargie du peuple, annonça tout à coup l'intention de casser solennellement les lois de Caïus. Reculer n'était plus possible, il fallait défendre son œuvre ou périr avec elle : Caïus accepta le combat, mais dans des conditions qui présageaient déjà une défaite.

Il allait lutter en effet contre une faction qui a toujours regardé la violence comme le meilleur moyen de succès, et qui n'est arrêtée par aucun crime. En regardant le Tibre il pouvait deviner le sort qu'on lui réservait vaincu, et il devait tout faire pour être vainqueur. Malheureusement, comme tous ceux qui, habitués à faire ou à interpréter les lois, leur prêtent une grande puissance, il se croyait aussi couvert d'un bouclier impénétrable par ces plébiscites que la foule avait votés d'enthousiasme, et il ne voyait pas que la légalité devant la force c'était une feuille de papyrus devant une épée nue. Dans ses idées fausses du pouvoir de la loi et de l'autorité tribunitienne, il ne sut pas entrer dans cette lutte suprême, à laquelle il aurait dû se préparer depuis le premier jour de son élection, avec l'audace et la décision nécessaires. Son ami Fulvius, qui voyait mieux la situation, arma ses clients et ceux de ses anciens légionnaires qui voulurent bien le suivre, et s'empara du Capitole. Il était là depuis l'aube, quand le consul vint y sacrifier à Jupiter. On dit que le victimaire qui portait les entrailles du taureau, en passant à côté des Fulviens, leur jeta ces paroles : « Place, méchants citoyens que vous êtes! place aux gens de bien! »

Lutte des deux ordres. — Irrité de cette insulte, un des amis de Fulvius frappe le victimaire d'un coup de poinçon et le tue. Le consul accourut aussitôt avec les siens; mais un orage épouvantable, éclatant sur le Capitole, dispersa les deux partis sous les torrents de pluie et les éclairs. Le lendemain, le corps du victimaire, mis sur un lit de parade, est porté lentement de la place à la porte de la Curie. Tous les sénateurs sortent avec empressement, comme s'ils avaient ignoré l'événement de la veille, et se mettent à pousser des cris de douleur et des lamentations d'autant plus grandes qu'elles étaient moins sincères. Cette affectation, toutefois, était trop forcée et manqua son but. En voyant ces mêmes riches qui avaient massacré son noble tribun, l'honneur de Rome, au même endroit, et qui l'avaient traîné d'un œil sec dans le Tibre, venir verser des larmes hypocrites sur le misérable victimaire dont ils ne prisaient pas la vie une obole, le peuple sortit de son sommeil; il comprit enfin, mais trop tard, la faute qu'il avait faite de se laisser prendre aux perfides caresses du sénat, et tandis qu'Opimius, investi du droit de tout oser par la formule *caveat consul*, ordonnait à tous les patriciens et aux chevaliers de se retrouver le lendemain, au lever du soleil, sur le Capitole, avec leurs cuirasses et leurs épées, et d'amener chacun deux esclaves, lui se reprochait amèrement d'avoir abandonné son dernier défenseur. A ce moment Caïus quittait le Capitole. En passant devant la statue de son père, il la regarda longtemps en silence; puis, laissant couler quelques larmes, il continua son chemin.

Ému jusqu'au fond du cœur, de ce langage muet qui semblait lui reprocher son ingratitude, le peuple sentit renaître tout son amour pour ce grand homme, et, se précipitant en foule sur ses pas, il l'escorta jusqu'à sa maison située au bas du Palatin. Ce fut une lugubre nuit: silencieux et graves comme s'ils eussent prévu sans pouvoir la fuir la calamité du lendemain, les plus dévoués de ses partisans veillaient devant sa porte et se relevaient tour à tour, comme au camp, pour se reposer. Dans les palais des sénateurs on fourbissait des armes, on excitait, avec de l'or, l'ardeur des archers crétois, et chez Fulvius, le véritable général des plébéiens, le vieux falerne et le cécube ruisselant à flots, énervaient d'avance, dans l'ivresse, la vigueur des anciens légionnaires. Au point du jour, tous s'éveillent péniblement aux cris des amis de Gracchus et courent en tumulte occuper l'Aventin. Deux fois cette montagne avait porté bonheur au peuple, mais dans des circonstances bien différentes. En 593 et en 449, le sénat qui voyait briller les lances et les plumes rouges et noires des légionnaires sur les pentes du mont Sacré, avait senti que là était la force et accordé tout ce qu'on voulait; mais en 121, n'apercevant sur la colline de Rémus qu'un rassemblement confus et armé à peine, il fut inflexible, et repoussa avec dédain le fils de Fulvius, un enfant de douze ans, qui le caducée à la main et courbant humblement sa belle tête blonde, venait parler de paix.

Caïus appelle les esclaves a la liberté. — Alors, des degrés de ce temple de Diane, dont Fulvius se proposait de faire son Capitole, Caïus jeta un cri qui devait lui amener sur-le-champ une armée : Liberté aux esclaves !... C'était trop tard, les

esclaves n'entendirent pas. Rien ne bougeant dans les Ergastula[1] où gémissait ce bétail humain, et le peuple, qui avait pourtant rudement jeté au bas de sa colline le consul Opimius lorsqu'il avait essayé de la gravir avec les princes du sénat et leurs clients, abandonnant ses chefs pour une promesse d'amnistie, il ne restait plus qu'à mourir. Caïus allait se tuer dans le temple de Diane quand deux amis fidèles, Pomponius et Licinius, les seuls qui ne l'eussent pas quitté, lui arrachèrent son poignard, et à force de supplications, le décidèrent à se dérober par la fuite à la vengeance patricienne. Ulcéré de tout ce qu'il venait de voir, avant de sortir il tomba à genoux, et levant les mains vers la statue : « O Diane, s'écria-t-il, fais que le peuple romain, pour expier sa trahison et son ingratitude, ne puisse jamais briser le joug qu'il accepte aujourd'hui ! »

Il est tué dans le bois des Furies. — Entraîné par ses amis, il gagna ensuite ce pont de bois qu'on appelait Sublicius ; là, Licinius Crassus et Pomponius renouvelèrent, par dévouement à l'amitié, le beau trait qu'avait fait Coclès, à la même place, par dévouement à la patrie. Les nobles qui suivaient Caïus de près, l'ayant atteint au bout du pont, ils le forcèrent de prendre les devants, et défendirent si vaillamment le passage, l'épée à la main, qu'il eut le temps de gagner un bois consacré aux Furies. S'étant retourné au moment de s'enfoncer sous les cyprès, il vit tomber ses deux amis, épuisés de sang et criblés de blessures ; un esclave fidèle lui restait encore ; il lui montra sa poitrine, et Philocrate, après avoir obéi, se tua sur le corps de son maître. Trouvant Caïus mort, les satellites du consul lui coupèrent la tête, et l'un d'eux, qui avait été le plus ardent des flatteurs du tribun au temps de sa puissance, coulant frauduleusement du plomb fondu dans le crâne, alla se faire payer cette tête au poids de l'or par le sénat. Pour le corps, il fut jeté dans le Tibre avec ceux de Fulvius et de son jeune enfant dont l'innocence et la faiblesse ne purent trouver grâce devant les vainqueurs. La réaction aristocratique gardait cette fois moins de mesure que la première. Trois cents cadavres seulement avaient été jetés au Tibre avec Tibérius, on y en traîna trois mille avec son frère. Puis le consul Opimius bâtit un temple à la Concorde !

Un triomphe aussi violent ne pouvait passer sans protestations. Comme après le meurtre de Tibérius, le peuple se repentit et s'indigna : des voix s'élevèrent au Forum contre la barbarie du sénat ; des mains plébéiennes écrivirent sur le fronton du temple nouveau, la nuit même qui en suivit la dédicace : *Ce temple de la Concorde est le temple de la Fureur !* On consacra les lieux où les deux frères avaient péri, leurs statues y furent dressées, on y mit celle de leur mère avec cette inscription célèbre : Cornélie, mère des Gracques. Les pauvres et les colons ruraux vinrent y offrir les prémices des fruits de toutes les saisons : on en vit qui sacrifiaient à leur mémoire, comme à une divinité, et qui s'agenouillaient devant leurs images avec autant de vénération que dans les temples. Mais regrets, respects et prières s'exha-

1. Prisons où étaient enfermés les esclaves

laient en vain. La liberté du peuple avait été tuée dans le bois des Furies en même temps que Gracchus. Son cadavre avait été aussi traîné au Tibre par les patriciens; et le pauvre, retombé sous la double chaîne de la misère et de l'oppression des riches, avait beau répandre des larmes, de l'encens et des fleurs, les morts ne ressuscitent pas; ni les Gracques, ni la liberté ne devaient sortir de leur tombe. Seule maîtresse, désormais, à Rome, du pouvoir, de la terre, de l'or et des hommes; héritière sans partage de l'immense empire fondé par le concours de tous, et lançant son char sur la plèbe abattue à ses pieds et sur les esclaves, aussi impitoyablement que Tullia sur le corps de son père, l'aristocratie n'avait plus qu'à se disputer les fruits de sa victoire.





CHAPITRE V

GUERRES SERVILES, GUERRES SOCIALES ET GUERRES CIVILES.

Jugurtha. — Il vient à Rome. — Il retourne en Afrique. — Caius Marius. — Il est nommé consul. — Cornélius Sylla, questeur. — Marius défait les Teutons. — Les esclaves. — Guerre sociale. — Livius Drusus. — Guerre civile. — Sylla est nommé consul. — Lutte entre les deux rivaux. — Sylla vainqueur. — Marius à Minturnes.



Après le meurtre des Gracques, Rome ressembla, pendant quatre-vingt-deux ans, à un cratère au fond duquel la lave roule sur elle-même, et qui vomit par intervalles des colonnes de flamme et de fumée. Libre de tout frein et affranchie de toute crainte, l'aristocratie, qui avait tremblé pour ses richesses, ne songeait plus qu'à les augmenter en proportion de son avidité et de son avarice : la guerre d'Afrique vint lui en donner le moyen.

Jugurtha. — Comme on abandonne aux chiens la curée d'une noble chasse, les consuls avaient laissé autrefois à celui qu'on appelait *le Loup du Désert* les entrailles de Carthage. Massinissa reconnaissant vécut l'ami des Romains; Micipsa suivit les traces de son père, mais il n'en fut pas de même de son successeur Jugurtha. Ce chef, rusé autant que brave, joignait à tous les défauts toutes les qualités de la race numide : ayant servi sous le dernier Scipion, il connaissait bien les Romains, et après la mort de son oncle il agit avec l'aristocratie en homme qui la savait assez vénale pour se vendre et qui se sait assez d'argent pour l'acheter. Son début fut l'assassinat du fils aîné de son bienfaiteur. Le frère du mort, Adherbal, étant accouru se plaindre à Rome, trouva le sénat indigné de cet attentat; mais quand l'or de Jugurtha eut été distribué aux pères conscrits, ils le jugèrent bien moins criminel, et se bornèrent à l'envoi de dix commissaires

chargés de partager la Numidie entre les deux compétiteurs. A la tête de cette commission était le bourreau de Caïus : il se vendit en arrivant avec tous ses collègues. On envoya des consuls, qui ne furent pas plus incorruptibles ; quant aux princes du sénat, ils montrèrent plus de facilité encore. Pendant ce temps, combattant d'une main vaillante avec le fer, tandis qu'il semait l'or de l'autre, Jugurtha avait conquis toute l'Afrique arabe et kabyle, et la tête de son rival était exposée sur les tours de Cirtba, aujourd'hui Constantine. Le bruit de ces scandales retentit enfin au Forum. Le tribun Menenius osa dénoncer la corruption des nobles et formuler ce décret qu'on vota d'acclamation : « Jugurtha est cité au tribunal du peuple Romain pour rendre compte de ses actes. »

Il vient a Rome. — Un homme moins fortement trempé eût hésité sans doute devant la sommation : mais le Numide connaissait Rome, il comparut. Au jour fixé, on vit ce roi couvert d'un simple burnous comme le dernier de ses sujets se présenter devant le tribun. Menenius, prenant alors l'air sévère d'un juge et le langage d'un accusateur, lui reprocha sa noire ingratitude envers les enfants d'un prince qui l'avait comblé de bienfaits ; puis, après avoir éclaté, en termes amers, contre sa cruauté, son ambition, et sa désobéissance aux ordres du sénat : « Vous n'auriez jamais, lui dit-il, poussé si loin l'audace, sans l'appui d'une faction qui vous a vendu son indulgence. Nous la connaissons, cette faction orgueilleuse et vénale : nous savons les noms de ceux que vous avez gagnés, mais il faut que ces noms pervers sortent ici de votre bouche. Il faut qu'ils soient flétris par un aveu public. A cette seule condition le peuple Romain vous couvrira de sa clémence. Parlez donc, Jugurtha, parlez ! et que les coupables soient livrés au mépris de Rome ! »

Le Numide allait répondre, quand Bæbius, un des dix tribuns, s'élançant de son banc, s'écria d'un voix tonnante : « On vous ordonne de parler, Jugurtha ; moi, je vous le défends. » A cette opposition inattendue et inexplicable pour tous, excepté pour le trésorier du roi, une rumeur épouvantable étouffa la voix du tribun, des milliers de bras menaçants s'allongèrent vers lui ; mais inébranlable à son banc sous les clameurs et les menaces, il maintint son véto. L'assemblée se trouva dissoute légalement, et Jugurtha absous. L'Africain alors se crut tout permis, et pour montrer son mépris de la justice romaine, il fit assassiner aux portes mêmes du sénat un de ses cousins, nommé Massiva, qui venait réclamer l'héritage d'Adherbal. On ne put s'empêcher, en voyant ce sang, de lui ordonner de quitter Rome ; il obéit à cette sommation comme à la première. Seulement, quand il eut passé les portes transtibérines, ce fier enfant du désert se retourna, et haussant les épaules : « Ville à vendre, murmura-t-il, il ne lui manque qu'un marchand assez riche pour l'acheter ! »

Il retourne en Afrique. — Après avoir bravé les Romains dans leurs murs, il les écrasa et les humilia dans les défilés de l'Atlas. On le croyait à peine en Afrique lorsqu'on apprit qu'il avait fait passer quarante mille légionnaires sous le joug, et que le chef de cette malheureuse armée s'était engagé à évacuer la Numidie dans

l'espace de dix jours. A cette nouvelle, le peuple fut saisi d'une telle indignation, que pour l'apaiser le sénat sentit le besoin de lui sacrifier quelques victimes. Scaurus, son président, le plus coupable des concussionnaires, se fit nommer chef d'une commission d'enquête et déploya une vigueur impitoyable contre ceux de ses complices qui étaient le plus odieux à la multitude. Une foule de patriciens, un pontife, deux consuls et Lucius Opimius, le farouche assassin des Gracques, furent condamnés à l'exil. Après cette expiation, Métellus, général habitué à vaincre, partit pour prendre le commandement des quarante mille déshonorés.

Caïus Marius. — Métellus emmenait en qualité de lieutenant un soldat de fortune appelé Caïus Marius. C'était un paysan de Cernetum, bourg obscur du district des Arpinates, qui semblait résumer dans sa nature inculte et forte toute la sève et la vigueur sauvage de la race volsque. Par son seul courage et l'énergie de sa volonté que rien ne rebutait, il s'était élevé des derniers rangs de la légion aux plus hauts grades militaires. Nommé tribun du peuple neuf ans auparavant, il avait effrayé le sénat de son audace, et forcé Métellus lui-même, alors consul, de reculer devant son viateur. Plus habile que ces aristocraties qui périssent faute de savoir renouveler leur sang appauvri, l'aristocratie romaine se hâta d'adopter le rude soldat d'Arpinum. La patricienne Julia, grand'tante de César, pour l'empêcher de songer à la loi agraire, lui donna sa main et ses richesses; et pour lui ouvrir un champ où son ambition pût s'exercer sans danger pour les nobles, le sénat l'envoyait en Afrique.

On ne pouvait choisir un théâtre plus favorable à ses desseins. La guerre telle qu'on était contraint de la faire contre Jugurtha, mit sur-le-champ en relief ses grandes qualités militaires. Le soldat, qui eut bientôt l'occasion d'admirer sa valeur dans l'action, son sang-froid dans le péril, sa prévoyance après le combat, fut enchanté de voir son chef manger le même pain trempé dans le vinaigre, coucher à ses côtés sur la dure, et prendre la pioche en main quand il fallait fortifier le camp. Cette communauté de travaux et de misères, cette noble fraternité de la guerre qui ne se réservait qu'un privilége, la première place au péril, lui gagnèrent tous les cœurs. Pas un soldat qui, en écrivant à Rome, ne dît à ses parents ou à ses amis : « On ne verra la fin de cette guerre que lorsque Marius élu consul nous conduira. Le peuple était d'autant plus empressé à se ranger à cet avis, qu'il se rappelait avec un secret orgueil la rudesse de Marius contre les nobles durant son tribunat; il n'y eut donc qu'une voix pour l'acclamer dans la foule lorsque les comices étant assemblés il apparut tout à coup et demanda le consulat. Les patriciens eux-mêmes se joignirent aux plébéiens pour lui donner les faisceaux et la direction de la guerre d'Afrique. Mais Marius, en qui tout était peuple, ne remercia que le peuple dans un discours fruste et fier comme son esprit:

Il est nommé consul. — « Mon consulat, dit-il sur la place même des comices, est un triomphe que je remporte sur la mollesse et la lâcheté des riches et des patriciens; aussi je m'enorgueillis devant le peuple, non de vains tombeaux et des

actions des morts, mais de mes combats et de mes blessures. Les généraux qui m'ont précédé en Afrique avaient, vous le savez, un sang illustre dans leurs veines, mais leur ignorance du métier de la guerre surpassait leur noblesse, et nous ne devons nos malheurs qu'à leur lâcheté. Je vous le demande donc, citoyens, croyez-vous que les ancêtres d'Albinus et de Bestia, qui devinrent grands dans leur temps sur le champ de bataille, en défendant la République, n'auraient pas mieux aimé m'avoir pour fils que ces rejetons dégénérés?... »

Aux applaudissements furieux qui accueillirent ces paroles, les patriciens durent voir combien ils avaient sagement agi en chargeant ce dogue hargneux de chaînes d'or. Peu désireux de le retenir, le sénat lui laissa faire tout ce qu'il voulut : au mépris des coutumes et de la loi, il remplit les cadres de ses légions, réservés aux seuls citoyens, de pauvres, de prolétaires et d'Italiens, et se hâta de regagner l'Afrique. Une armée romaine, attachée au collier de fer de la discipline et conduite par un tel homme, était invincible : Jugurtha n'osant se heurter à cette masse épaisse et sombre qui roulait lentement à travers la Numidie, écrasant partout sa puissance et renversant les plus forts remparts, s'était réfugié chez son gendre, chef de la Kabylie actuelle. Il faisait tous ses efforts pour entraîner le Gétule dans sa querelle, et peut-être aurait-il réussi, sans l'intervention du hasard qui vint achever sa ruine et ravir à Marius la moitié de l'honneur de l'expédition.

Cornélius Sylla, questeur. — On lui avait donné pour questeur, c'est-à-dire pour intendant chargé de la nourriture et de la paye des légions, un jeune noble nommé Sylla. C'était le représentant de l'illustre famille des Cornéliens (*gens Cornelia*). Mais aussi fidèle aux vices qu'au sang de ses ancêtres, flétris depuis six générations par l'arrêt du censeur qui avait chassé du sénat son aïeul Cornélius Ruffinus, pour violation de la loi somptuaire, Sylla, jusqu'à ce moment, avait plutôt vécu en histrion qu'en patricien. Livré à toutes les débauches que lui permettait sa fortune, fruit des prostitutions de la courtisane Nicopolis, dont il n'avait pas rougi d'accepter publiquement les faveurs, les bienfaits et l'héritage, le descendant déshonoré des Cornéliens ne pouvait inspirer de grandes sympathies à Marius, qui joignait à ses qualités comme citoyen une sévère moralité. A ces motifs de répulsion, assez graves déjà, il s'en joignait un autre tout physique dont peu de personnes avaient la force de se défendre : les bouffons appelaient Sylla une mure saupoudrée de farine. Son visage, en effet, brûlé par les veilles de l'orgie, était comme un charbon ardent et criblé de boutons pustuleux semés de points blancs; ce masque horrible à voir s'éclairait de deux yeux d'un bleu si vif et d'un éclat si perçant et si rude qu'on en soutenait à peine le regard.

Tel était le questeur de Marius. Pour lutter victorieusement contre tant de causes de défaveur et devenir en peu de temps le favori de l'armée et de son chef, il fallait plus que du génie, il fallait un rare bonheur. Mais on eût dit que la fortune partageait pour cet homme l'engouement de la courtisane Nicopolis. En moins de trois ans, la brillante valeur de Sylla l'avait rendu cher à Marius et aux

légions, et le hasard, toujours de son côté, faisait tomber dans ses mains Jugurtha, que lui livra son gendre, le chef des Berbers. Cet Abd-el-Kader de l'antiquité orna donc le triomphe de Marius. Le 1er janvier de l'année 104 avant la Croix, le peuple de Rome revit l'acheteur de ses nobles, marchant à pied, entre ses deux fils, comme lui chargés de chaînes, devant le char du vainqueur. Il était suivi de son trésor, consistant en trois mille sept cents livres d'or en lingots, cinq mille sept cent soixante-quinze livres d'argent en barres, et deux cent quatre-vingt-sept mille drachmes de ce dernier métal en espèces. Si tout cela avait été encore dans la citadelle de Malucha, sous la garde de ses fidèles Numides, ses amis du sénat lui auraient certainement épargné l'ignominie de ce jour : mais voyant qu'il n'avait plus rien à donner, ils l'abandonnèrent à la soldatesque des légions, qui lui arracha les dernières parcelles d'or qu'il portait aux oreilles, et alla le précipiter, au milieu des huées, dans le Tullianum. C'était un souterrain de vingt pieds de profondeur, creusé sous la prison de Tullus Hostilius, dont la voûte humide et les murailles sonores, formées de pierres énormes, inspiraient l'horreur. Le héros d'Afrique y lutta six jours contre la faim et ne prononça qu'un seul mot pendant cette affreuse agonie : « Par Hercule ! que leurs étuves sont froides ! »

Marius défait les Teutons. — Ce pillage en grand des nations, ce dédain de l'humanité foulée sans cesse, sur la voie Capitoline, aux pieds de l'orgueil de Rome, devaient finir par susciter de terribles représailles. Aussi, quoique la vengeance fût encore bien éloignée, par une sorte de pressentiment, toutes les fois qu'il s'agissait de ces redoutables enfants de la race gallique, Rome se sentait émue. Il y avait déjà cinq ans que trois cent mille Kymris et Teutons reculant, dit-on, devant un débordement de la Baltique, étaient tombés tout à coup sur les possessions romaines en Gaule et avaient brisé du front la barrière de fer qu'avaient voulu leur opposer successivement six armées consulaires. On ne songeait qu'avec effroi à ces Barbares, lorsqu'on apprit qu'après avoir pillé l'Espagne ils se dirigeaient vers l'Italie. Chargé aussitôt du salut public, celui qui avait battu les Numides sur l'Arach, courut arrêter les Teutons sur le Rhône. On ne pouvait faire un meilleur choix : dans deux combats de géants, l'héroïque Marius sauva pour cinq cents ans les destinées de sa patrie, en couchant quatre-vingt mille Teutons sur les bords du Cœnus et pareil nombre de Kymris dans les plaines inondées de sang de l'Adige.

Les esclaves. — C'était l'époque des crises violentes et des grands périls : à peine revenue des terreurs de la guerre barbare, Rome vit le feu de la guerre servile éclater presque coup sur coup en Sicile et en Italie. Les esclaves de Nucérie, aujourd'hui Nocéra, donnèrent le signal : on les eut bientôt rejetés dans l'ergastulum où les verges, la faim et les chaînes en firent justice. Mais il fut plus difficile de réprimer ceux de Capoue. Ceux-ci avaient à leur tête un chevalier romain, nommé Vettius. Ce prédécesseur de Catilina, après avoir dépensé tout son bien en débauches, était devenu éperdument amoureux d'une belle esclave. Il l'acheta

à crédit sept talents attiques : mais quand il fallut payer, n'ayant pas la somme [1], et voulant cependant garder la femme, il poussa à la révolte les esclaves qui cultivaient en Campanie les terres de la République, et s'étant mis à leur tête, commença par tuer son créancier. On se hâta d'envoyer à Capoue un préteur avec des troupes, mais Vettius le repoussa : le préteur eut alors recours à la trahison et acheta de l'esclave Appollinius la tête de celui qu'il ne pouvait battre. Le joueur de flûte Salvius et le Cilicien Athénion, qui réunirent sous le bonnet phrygien jusqu'à trente mille de ces malheureuses victimes de l'égoïsme romain, luttèrent avec plus d'énergie et résistèrent plus longtemps en Sicile. Ce ne fut que deux ans après avoir triomphé des Barbares que Rome parvint à étouffer l'esclavage.

Triste victoire que celle-là pour la République! car elle lui coûtait un grand nombre d'esclaves, et les citoyens, qui avaient combattu pour remettre aux fers tant d'infortunés, se retrouvaient moins libres le lendemain de ce cruel triomphe. Avec les terreurs de l'invasion kymrique et de l'insurrection servile, les Romains perdirent, en effet, la modération et l'unité qui les avaient fait vaincre; ils s'étaient tenus serrés dans le péril : ils se divisèrent quand leurs ennemis furent morts, et la violence et l'ambition sans frein s'emparèrent de ce Forum où l'amour de la patrie imposait silence depuis dix ans à toutes les mauvaises passions. Le libérateur de l'Italie eut le malheur de donner le signal de ces discordes implacables qui allaient déchirer, pendant près d'un siècle, les entrailles de Rome. Marius s'était ligué, pour obtenir son sixième consulat, avec Apuléius et Glaucia, deux chefs influents de la démocratie rurale. A l'ombre de son grand nom, ces deux hommes crurent pouvoir tout entreprendre. Le premier sollicite le tribunat; un autre est élu, il le fait massacrer sur place et se proclame : le second veut être consul; on lui préfère Memmius, il le montre à ses satellites qui l'assassinent : Métellus, l'ancien général de Marius, ose élever la voix dans le sénat contre ces meurtres, on l'exile. Toute crainte des lois était éteinte, toute pudeur foulée aux pieds. Indignés d'une telle audace, les citoyens des tribus urbaines descendent en armes au Forum. Apuléius et Glaucia occupaient déjà le Capitole avec les plébéiens des tribus rurales. Sur la demande de ceux de la ville, le sénat ordonna de mettre à mort Apuléius, Glaucia, et le questeur Caïus Saféius, qui les avait suivis. Marius, forcé bien malgré lui d'obéir au sénat, rassemble alors quelques légionnaires, mais avec lenteur, et en différant l'attaque, dans l'espoir que la nuit venue ses amis pourraient s'échapper. Le voyant ainsi n'agir qu'à demi, et devinant la cause de ses temporisations, les plébéiens de la ville coupèrent les canaux qui portaient l'eau au Capitole. Il fallut alors qu'ils se rendissent, sous peine de mourir de soif. Afin de rester dans les limites rigoureuses de la légalité, Marius, qui voulait les sauver, les conduisit dans le lieu même où le sénat tenait ses séances, dans la curie Hostilia. Mais les citoyens

1. Vingt et un mille francs.

des tribus urbaines l'avaient deviné, et montant sur le toit qu'ils découvrirent, ils lapidèrent à coups de tuiles le tribun Apuléius, le consul Glaucia, et Saféius, le questeur, tous revêtus des marques de leur dignité, jusqu'à ce qu'ils les vissent étendus morts sur le pavé de la Curie.

Guerre sociale. — C'eût été assurément un spectacle inouï à Rome que de voir le peuple massacrer ses propres tribuns, si un fait grave, une situation toute nouvelle, ne s'étaient révélés dans le meurtre de Glaucia. Depuis longtemps les alliés d'Italie qui portaient presque tout le poids des guerres, et dont le sang avait si abondamment cimenté la puissance romaine, murmuraient de ne rien recevoir en échange de leurs services et de leur dévouement; ils voulaient être citoyens de cette ville qui leur devait au moins la moitié de sa grandeur et de sa gloire. Or, Marius les appuyait d'autant plus vivement de ses sympathies que cette cause, au fond, était la sienne : entraîné de cœur vers ces rudes frères de l'Apennin et de la Sabine, que sauvaient de la corruption les travaux de la guerre et des champs, le paysan d'Arpinum se disait que pour rendre à Rome sa vigueur première, il fallait infuser à flots ce sang jeune et pur dans ses veines. Aussi, à Verceil, devant les Kymris, il avait accordé le droit de cité à mille Ombriens; et lorsque Apuléius proposait d'étendre ce privilége à tous les peuples d'Italie, il ne faisait que traduire en loi la pensée de Marius. Voilà pourquoi il y avait lutte entre les citoyens des tribus urbaines et ceux des tribus rurales. Les premiers, par orgueil et par égoïsme, repoussaient avec colère l'idée de cette fusion; les paysans, au contraire, dont le sentiment dominant est la haine des oisifs des villes, et qui trouvaient d'ailleurs trop juste la demande de leurs voisins, la soutenaient avec ardeur.

Livius Drusus. — Dans cet état de choses, un bon citoyen, ce qui commençait à devenir rare, Livius Drusus, entreprit de concilier les deux partis. C'était le fils de l'ancien adversaire de Tibérius. Mais plus honnête et plus dévoué que son père à la patrie, il ne craignit pas, quand il eut revêtu la toge de tribun, qui n'était déjà plus qu'une robe mortuaire, de proclamer tout haut son amour pour le peuple. En effet, ce peuple, décoré d'un titre si beau, mourait de faim. On lui donnait bien en spectacle des rois chargés de chaînes, mais on ne lui donnait pas de pain; et pendant qu'il traînait son orgueil et sa misère dans cette Rome éblouissante du luxe de la Grèce et de l'Asie, et devant les palais des patriciens, aux portes dorées, il y avait seize cent vingt mille huit cent vingt-neuf livres d'or en dépôt dans le temple de Saturne. Drusus signala courageusement ce contraste odieux. « Le trésor public ne doit point, dit-il, ressembler à la mer qui engloutit tout et ne rend rien : retirez-en quelques oboles pour apaiser la faim du peuple. » Les patriciens n'étaient pas de cet avis, mais tant de pauvres avaient droit de suffrage que la loi passa. Ce premier succès obtenu, Drusus parla des alliés : il démontra chaleureusement la légitimité de leur réclamation, rappela leur long dévouement et leurs grands services, et conjura le peuple et le sénat de reconnaître ce concours fraternel et séculaire autrement que par l'ingratitude et le dédain. Ce discours fut son arrêt de mort. Comme

il revenait du Forum il tomba frappé dans la foule par un assassin qui lui laissa un tranchet fraîchement aiguisé dans le sein et s'enfuit : quand on le releva, il n'eut que le temps de dire ces paroles · « Ingrate République, où trouveras-tu jamais un homme qui t'aime autant que moi! » Le lendemain l'assassin se trahit lui-même. Tout le monde le nomma en voyant l'Espagnol Varius, alors tribun du peuple, venir proposer une loi déclarant traîtres à la patrie ceux qui parleraient à l'avenir d'accorder le droit de cité aux alliés.

La question se trouvait ainsi nettement posée entre Rome et ses auxiliaires. Varius, instrument de la faction aristocratique, pour flatter l'orgueil des tribus urbaines, avait lancé du haut de la tribune un éclatant défi; ceux-ci l'acceptèrent, et du Soracte aux Marais Pontins on vit briller aussitôt les feux de la guerre sociale. Tandis que le sénat délibérait sur les mesures à prendre, un passereau traversa la Curie portant dans son bec une cigale dont il laissa tomber la moitié dans le temple. Les devins, religieusement consultés sur cet événement, qui ne nous paraîtrait pas grave aujourd'hui, mais qui effraya beaucoup les pères conscrits de l'an 90, répondirent qu'une division des plus funestes allait éclater entre le peuple de la ville, figuré par le passereau, et celui de la campagne, que représentait la cigale. Ils ne croyaient pas si bien dire : les Marses, les Péligniens, les Samnites, les Lucaniens et les peuples de la Campanie ne se bornèrent pas en effet à se confédérer contre le sénat, ils constituèrent une République italienne à côté de la République romaine, élurent un sénat de cinq cents membres et choisirent pour capitale Corfinium, ancienne colonie placée au centre de la Sabine et qu'ils appelèrent Italica. Puis ils mirent sur pied une armée de cent mille hommes d'autant plus redoutable qu'ayant tous vieilli sous les aigles, les auxiliaires pouvaient lutter sans désavantage contre les légionnaires. Rome comprit alors que la cigale pourrait bien manger le passereau et se hâta de lever aussi cent mille hommes. Mais elle n'avait plus affaire aux Asiatiques ou aux Barbares. Les consuls des insurgés coururent su-devant des siens et les battirent: Sextus Julius, Lucius Scipion, Perpenna, Licinius Crassus, laissèrent leurs cohortes sur le bord du Telonius, auprès des roches volcaniques du Samnium, dans les vallées de Vénafro, et se sauvèrent presque seuls ou en habits d'esclaves. Au bruit des victoires que remportaient à Nole, à Herculanum, à Pompéi, sur Marius lui-même, très-opposé d'ailleurs à cette guerre, le marse Pompédius et le samnite Pappius Mutulus, les deux héros de la lutte sociale avec Judacilius, qui se brûla dans les murs d'Ascoli pour n'y pas voir entrer les Romains, les peuplades étrusques s'étaient émues à l'autre bout de la campagne de Rome. Pensant que le moment était venu où le taureau sabellien devait éventrer la louve romaine, elles envoyèrent des députés à Italica. Le sénat, instruit à temps de leurs projets de défection, s'empressa de les prévenir par la mesure qu'il fallait prendre au début de la guerre : deux lois rendues presque coup sur coup, la loi Julia et la loi Papiria, accordèrent le droit de cité à tous les alliés italiens qui se seraient fait inscrire chez l'un des trois préteurs dans l'espace de soixante jours.

Après cette concession il ne restait plus de prétexte aux insurgés : on leur donnait ce qu'ils avaient demandé; tous posèrent les armes à l'exception des Samnites et de quelques bandes éparses que Sylla poursuivait avec des forces supérieures dans l'Apennin et qu'il eut le facile honneur de détruire. Si donc les patriciens eussent agi avec franchise, même en subissant un échec, Rome se serait trouvée deux fois plus grande et plus forte après sa défaite; il suffisait pour cela d'accepter sincèrement cette masse de nouveaux citoyens qui se précipitait dans ses tribus. Au lieu de suivre ce parti, seul digne de la première nation du monde, le sénat, fidèle à ces traditions d'astuce et de mauvaise foi qui déshonorent sa politique devant la postérité, trompa ceux qui se confiaient à sa parole : il accorda bien aux alliés le droit de suffrage ; mais il rendit ce droit illusoire en les groupant en huit ou dix tribus nouvelles qui ne votaient qu'après les trente-cinq anciennes, et n'avaient que huit ou dix voix quoique renfermant le double au moins de votants. Aussi qu'arriva-t-il ? que les citoyens des tribus italiennes n'eurent pas plus tôt reconnu le piége dans lequel on les avait entraînés qu'ils ne songèrent qu'à reconquérir par leur nombre, leur audace et leur intervention active, l'influence que leur refusait la loi Papiria. Ce fut toujours la même lutte sur un terrain et sous des drapeaux différents : seulement, au lieu d'être sur les gradins âpres et nus des monts Lepini, le champ de bataille fut transporté au Forum et la guerre sociale s'appela guerre civile.

Guerre civile. — Rome y était merveilleusement préparée. Dans cette ville où régnait jadis le respect des lois et des magistrats chargés de leur exécution, la loi n'était plus qu'une lettre morte, et le magistrat qu'une victime vouée d'avance au poignard, s'il osait être juste. Au commencement de 88, les usuriers exigèrent de leurs débiteurs des intérêts tellement monstrueux, que ceux-ci en appelèrent au préteur. Honnête homme, à ce qu'il paraît, Asellius se souvint de la loi des douze tables et renvoya les parties devant les juges. Les créanciers, furieux de voir ressusciter une loi enterrée depuis si longtemps, résolurent de la noyer de nouveau dans le sang du préteur. Asellius, revêtu de la robe d'or et du costume sacerdotal, offrait un sacrifice en l'honneur de Castor et Pollux : une pierre vint l'atteindre au moment où il prononçait l'invocation. Jetant la fibuline dans laquelle était l'eau lustrale, il prit la fuite pour tâcher de se réfugier dans le temple de Vesta. Mais on le poursuivit, on le devança, on l'empêcha d'entrer dans le temple, et on l'égorgea publiquement, en plein jour, vers la deuxième heure, sur la porte d'une taverne où il avait cru trouver asile. Le sénat feignit une grande indignation. Une table portant que ceux qui feraient connaître les auteurs du meurtre seraient récompensés, savoir, les hommes libres avec de l'argent, les esclaves par le don de la liberté, les complices par l'impunité, fut affichée sur tous les portiques; mais les meurtriers étaient trop puissants et trop riches, on ne découvrit rien.

Sylla est nommé consul. — C'est pour ainsi dire le lendemain de cet assassinat, qui peint bien l'atmosphère d'anarchie et de violence au milieu de laquelle on vivait à Rome, que Sylla, comme récompense de ses exploits dans la guerre sociale, vint

briguer et obtint le consulat. On parlait alors d'une expédition en Asie contre Mithridate. C'était une riche proie; et comme dans la guerre, dépouillée depuis longtemps de son prestige de gloire, généraux et soldats ne voyaient qu'un but de pillage, Sylla sollicitait ardemment celle d'Asie. Mais il avait un concurrent formidable. Marius, plus avide de lauriers que d'or, rêvait, malgré ses soixante-huit ans, de nouveaux triomphes; il avait vaincu en Espagne, en Gaule, en Afrique, il voulait vaincre en Orient et voir devant son char, en remontant au Capitole, Mithridate traîner les chaînes portées par Jugurtha. Il semble qu'on ne pouvait rien refuser au vainqueur des Teutons: Sylla cependant l'emporta. Mais Marius ne se tint pas pour battu. Les citoyens des tribus nouvelles étaient là sous sa main, tout chauds encore des ardeurs de la guerre sociale, et frémissants de rage contre les patriciens qui les avaient trompés avec tant de mauvaise foi : c'est sur eux qu'il s'appuya pour obtenir ce que lui refusait le sénat. Le tribun Sulpicius, recommençant à son instigation le rôle d'agitateur qu'Apuléius avait joué naguère, présente une loi tendant à distribuer tous les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus. Une telle loi était une épée à deux tranchants : d'un côté elle achevait la victoire des peuples qui avaient soutenu la guerre sociale, et de l'autre elle frappait tous les ennemis de Marius en lui donnant la majorité. Chevaliers, sénateurs, patriciens, plébéiens des tribus urbaines, soldats et clients de Sylla, se réunirent donc pour la repousser; on la discutait tous les jours au Forum, au milieu des bâtons et des pierres, seuls arguments employés par les deux partis. Mais, le jour du vote, les nouveaux citoyens étant venus avec leurs glaives cachés sous leurs robes les montrèrent aux opposants, chassèrent du Forum les consuls, qui faillirent être égorgés, tuèrent sur place le fils de l'un d'eux, gendre de Sylla, firent passer la loi, et donnèrent à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate.

Quant à Sylla, qui dans cette bagarre dut la vie à la générosité de son rival, il s'était enfui en toute hâte et avait regagné son camp de Nola. En arrivant il réunit les soldats devant le prétorium et leur exposa l'état des choses. Si les légionnaires qui l'écoutaient avaient connu la pensée de Marius, Sylla aurait perdu son éloquence. Ce qui leur importait en effet ce n'était pas d'obéir à tel ou tel chef, mais de conserver la guerre d'Asie où brillait l'espoir d'un riche butin. La misère avait abaissé le soldat romain et dégradé son cœur à ce point qu'il ne regardait plus la guerre comme un but honorable et glorieux, mais comme une affaire lucrative. Craignant donc que Marius n'emmenât d'autres légions au pillage de l'Asie, les six qui formaient l'armée de Nola se mirent à crier tumultueusement : A Rome! à Rome! allons venger la dignité du consulat outragée et délivrer nos concitoyens!

Pour ne pas laisser refroidir ce zèle, Sylla se mit en marche sur-le-champ. Il n'avait pas fait deux milles qu'on vit deux tribuns militaires arriver à toute bride, apportant les ordres de Marius : il était trop tard, les soldats les lapidèrent et n'en coururent qu'avec plus d'ardeur. Mais parmi ces hommes égarés et dégénérés, il y avait encore des Romains. Tous les tribuns militaires, les centurions, les décu-

rions, les préfets, les questeurs, à l'exception d'un seul, révoltés à l'idée de conduire une armée contre la patrie, abandonnèrent leurs soldats et s'enfuirent à Rome. On y était instruit du meurtre des émissaires de Marius, meurtre déjà vengé par le massacre des amis de Sylla, et l'agitation des esprits était grande. Pour prévenir ce choc impie, le sénat avait envoyé à Sylla jusqu'à trois députations : à tous ces consulaires lui demandant d'un air indigné pourquoi il marchait enseignes déployées contre sa patrie, il faisait invariablement la même réponse : « Je vais la délivrer de ses tyrans ! » — La dernière fois cependant, il déclara que si le sénat, Marius et Sulpicius voulaient se réunir avec lui dans le Champ-de-Mars, il se soumettrait à ce qui serait décidé. En attendant, il avançait toujours, et la voie Appia était couverte de citoyens allant du camp à Rome et de Rome au camp. Parmi ces derniers, on vit bientôt l'autre consul dont le fils avait péri dans les comices venir rejoindre son collègue avec quelques cohortes. Il s'agissait de retarder la marche de cette armée parricide. Le peuple, d'accord avec Marius et Sulpicius, recourut enfin aux grands moyens et envoya les deux préteurs lui défendre d'aller plus loin. Mais que respecte une soldatesque ignorante dans ses excès contre la loi ?... Ces magistrats, qui représentaient l'autorité jusque-là inviolable et la majesté de la patrie, furent repoussés, insultés, menacés de mort. On mit en pièces leurs faisceaux, on leur arracha leurs robes de pourpre, et ils auraient eu le sort des officiers de Marius sans l'intervention de Sylla. Celui-ci, faisant semblant de croire qu'on cherchait à retarder sa marche pour avoir le temps de préparer la résistance, et opposant, disait-il, ruse à ruse, promit solennellement de s'arrêter, comme l'ordonnait le sénat, à la distance de quarante stades ; mais à peine les préteurs eurent-ils tourné le dos, qu'il détacha un corps nombreux de cavalerie pour aller s'emparer des portes du Midi. Courant lui-même plutôt qu'il ne marchait à la tête des légions, il suivit de près ses cavaliers, et se saisit à la fois des portes Esquiline, Colline, Cœlimontane, et du pont de bois. Ces points principaux occupés par quatre légions, il entra l'épée à la main dans la ville avec les deux autres.

Lutte entre les deux rivaux. — Marius accourait avec ce qu'il avait pu rassembler de soldats et d'hommes en armes. Les deux troupes se rencontrèrent au forum Esquilin. C'est là que s'engagea le premier combat de citoyen à citoyen livré dans les murs de Rome. A la lutte parfois violente, mais encore à demi légale des comices, succédait la lutte en plein soleil du champ de bataille, triste conséquence des discordes civiles, qui portent toujours des fruits sanglants quand la sagesse des partis ne les étouffe pas ! En apercevant les cohortes de Marius, les trompettes consulaires sonnent la charge. A ces sons bien connus, l'ardeur martiale des citoyens, qui tous avaient servi, se réveille dans leurs cœurs, indignés de l'attentat de Sylla ; mais comme ils étaient désarmés ils montèrent sur les toits et accablèrent d'une telle grêle de tuiles et de pierres les légionnaires traîtres à la patrie, que ceux-ci furent obligés de gagner la porte Esquiline. Sylla, voyant tout perdu, se met à la tête des hastats, et, tenant d'une main l'enseigne de la légion, pour entraîner les plus timides,

et une torche embrasée de l'autre, il rentre dans la ville et crie aux citoyens que si on lance encore une pierre des toits, il fera mettre le feu aux maisons. Devant cette menace, les citoyens, propriétaires pour la plupart, s'arrêtèrent et ne furent plus que spectateurs du combat. Il fut vivement soutenu : bien que Marius n'eût avec lui qu'une poignée d'hommes, il disputa le terrain pied à pied et ne céda que devant le nombre, laissant couverte de morts chaque rue qu'il défendait; acculé enfin au temple de la déesse Tellus, le vieux lion se retourna, et les Kymris ne l'avaient pas vu plus terrible. Mais après avoir rudement repoussé ses assaillants, et montré que l'âge n'avait glacé chez lui ni la force ni le courage, voyant qu'il appelait en vain les esclaves à la liberté et les citoyens aux armes, il sortit de la ville, comme il y était entré tant de fois, par le Capitole.

Sylla vainqueur. — Maître de Rome, Sylla s'occupa d'abord de placer des postes dans tous les quartiers; mais dès que les soldats furent dans la ville ils voulurent la piller. Sylla eut beau faire mettre à mort ceux qui avaient donné le signal dans la voie Sacrée, il fut forcé de passer la nuit avec l'autre consul à courir de rue en rue pour tâcher de retenir l'indiscipline et l'avidité des légionnaires. Au point du jour, ces deux rebelles assemblent le peuple dans la place des comices, et le haranguent tranquillement, comme s'il ne s'était rien passé. Sylla, beau parleur, quoiqu'un peu trop prodigue de gestes, comme les histrions et les bouffons avec lesquels il avait toujours vécu, se pose à la tribune d'une manière théâtrale, et, couvrant d'une hypocrite douleur ce visage bourgeonné et pustuleux, qui le rendait l'horreur de Rome, il vient s'attendrir sur les malheurs de la République, maudire les factions et déplorer la cruelle nécessité où il avait été réduit d'entrer à main armée dans le Forum; puis, donnant à son regard plus de fausseté, à sa voix une douceur plus perfide, il ajouta que pour corriger les abus de la République, il était nécessaire de prendre certaines mesures d'intérêt et de salut public. Après cet exorde mielleux, il proposa quatre décrets au peuple :

Le premier portait qu'à l'avenir aucune loi ne lui serait présentée avant d'avoir été vue et approuvée par le sénat;

Le second, que les comices ne se tiendraient plus par tribus, où le suffrage universel donnait la majorité au peuple; mais par centuries, où le suffrage restreint la donnait à l'aristocratie;

Le troisième, qu'un citoyen ne pourrait remplir aucune charge après avoir été tribun du peuple;

Et le quatrième, que toutes les lois de Sulpicius, et notamment celles qui avaient investi Marius du commandement de la guerre d'Asie, et qui étaient relatives aux droits politiques des alliés, seraient considérées comme nulles.

On ne pouvait certainement dépouiller un peuple de ses droits avec plus d'impudence, ni le rejeter plus honteusement sous le joug du passé : proposées toutefois par un homme qui avait sous la main six légions, ces quatre lois passèrent sans la moindre difficulté. On approuva également un décret de proscription qui frappait

Marius, son fils, celui de sa femme, Sulpicius, son ami, et huit de ses principaux adhérents. Atteint par des cavaliers dans les marais de Laurentum, le tribun fut égorgé et sa tête plantée sur une perche vis-à-vis la tribune où sa parole éloquente avait défendu tant de fois les droits des alliés. Quant à Marius, il s'était jeté dans une barque auprès d'Ostia, mais la mer devint si houleuse qu'il fut forcé d'aborder à Circéi. Quelques malheureux pâtres qu'il trouva sur la côte ne purent pas même lui donner un morceau de pain; ils l'avertirent seulement que des cavaliers étaient à sa poursuite, ce qui l'obligea de chercher un refuge dans un bois où il passa la nuit. Quand le soleil se leva, et que ses compagnons, déjà brisés par les fatigues de la mer, la faim et le froid, n'aperçurent, à travers les brouillards, aucune trace d'habitation, ils perdirent courage; mais l'héroïque vieillard, que rien n'abattait, déploya tant de force morale et de sérénité qu'il parvint à leur rendre l'espérance. En ce moment où, placés entre les satellites de Sylla et les flots, ils semblaient sur le point de périr par l'eau ou par le fer, Marius ne les entretenait que des grandes destinées qui lui avaient été promises par les Dieux. « Quand j'étais enfant, leur disait-il, un jour que j'errais le long des rochers de Cernetum, sept aiglons tombèrent dans mon sein : les aruspices consultés annoncèrent à ma mère que je serais sept fois consul : je ne l'ai été que six fois, vous voyez bien que je porterai encore la robe de pourpre! »

Comme il achevait ces mots on vit accourir, du côté de Minturnes, à une distance de vingt stades[1], une turme de cavaliers; en même temps, comme pour raffermir la foi sans doute bien ébranlée de ses compagnons dans les promeses des aruspices, deux barques à voiles apparurent le long du rivage. Les plus pressés se jettent aussitôt à la mer et gagnent la première à la nage; deux esclaves, avec des peines infinies, transportent dans l'autre, Marius, qui était très-fort et très-pesant. Il y était à peine que les cavaliers arrivent à toute bride. Le décurion ordonne aux mariniers d'amener la barque au rivage ou de noyer Marius; ceux-ci délibérèrent à la poupe, et ce ne fut qu'après un débat plein d'angoisses et d'anxiété pour le proscrit que la générosité l'emporta sur la peur et l'égoïsme. Ils tournent enfin la voile du côté des Marais Pontins, et vont aborder, au tomber de la nuit, à l'embouchure du Liris. Là conseillant à Marius, que la mer fatiguait beaucoup, de prendre quelques instants de repos, en attendant le retour de la brise, ils le descendent, le couchent sur l'herbe, et, rentrant dans leur barque, s'éloignent avec précipitation aussitôt qu'ils le voient endormi.

Marius a Minturnes. — En s'éveillant, Marius se trouva seul. Ainsi abandonné du monde entier, il demeura longtemps couché sur le rivage dans une sombre méditation. Mais son courage n'était pas de ceux qui fléchissent; se levant avec peine, car ses forces défaillaient, il se traîna à travers les marais profonds du Liris, pleins d'eau et de boue, jusqu'à la hutte d'un pauvre paysan aussi faible

1. Deux mille cinq cents pas environ.

et aussi âgé que lui. Le vieillard du Liris eut pitié du vieillard de Rome, et le cacha sous des roseaux dans les marais. Malheureusement d'autres cavaliers, venant de Terracine, passèrent par hasard de ce côté. Marius, qui les entendit, quitta sa cachette de peur d'être trahi, et cette défiance de la vieillesse, fatale quelquefois, le perdit. En faisant le tour de l'endroit appelé lac de Marcia, les cavaliers remarquèrent une place où l'eau était trouble et bourbeuse : c'était là que Marius venait de se plonger sous des glaïeuls qui recouvraient sa tête. Ils y coururent, le trouvèrent, et lui mettant une corde au cou, le traînèrent, tout nu et souillé de limon et de fange, à Minturnes.

Le décret de Sylla qui ordonnait à tout le monde de le poursuivre et de le tuer, était déjà parvenu aux magistrats de la cité; avant de l'exécuter, cependant, ils jugèrent convenable de réfléchir. Le sénat local s'assembla et envoya le proscrit attendre le résultat de ses délibérations chez une matrone nommée Fannia, qu'il avait autrefois condamnée étant consul. Contre l'attente des magistrats, qui la croyaient très-irritée contre son juge, elle le reçut avec le plus grand respect; et s'il fut surpris de son accueil empressé, elle ne le fut pas moins de sa contenance ferme et de son air riant. Marius, en effet, semblait plutôt marcher à un nouveau triomphe qu'à la mort; et il faut le dire en rougissant pour les Romains, qui poussaient la superstition jusqu'aux limites de l'absurde, c'était un âne qui avait produit cet heureux changement. L'âne de Fannia, se croisant avec Marius, s'était arrêté devant lui pour braire joyeusement, puis il avait pris sa course vers la fontaine : Marius en concluait que la mer allait lui être plus favorable que la terre. Il ne tint pas, dit-on, au Barbare entré pour le tuer dans sa chambre que le présage ne fût vain : échappé à cet assassin, que ses yeux étincelants dans l'ombre comme ceux du lion dans sa tanière firent reculer d'effroi, il osa se confier sur une frêle barque à la Méditerranée, qui le jeta, comme pour le consoler de ses infortunes par un autre grand exemple du néant des grandeurs humaines, sur les ruines de Carthage.

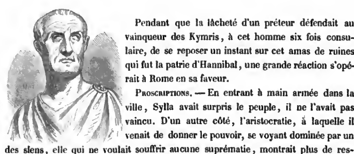




CHAPITRE VI

MARIUS ET SYLLA. — PROSCRIPTIONS.

Proscriptions. — Nouvelle lutte entre les partis. — Le consul Cinna rallume la guerre sociale. — Retour de Marius. — Ses ennemis sont proscrits. — Mort d'Octavius. — Marius poursuit la famille de Sylla. — Mort de Marius. — Sylla quitte l'Asie. — Il rentre dans Rome. — Nouvelles proscriptions. — Commencements de Catilina. — Sylla, dictateur. — Abdication de Sylla. — Sa mort. — Ses funérailles.



Pendant que la lâcheté d'un préteur défendait au vainqueur des Kymris, à cet homme six fois consulaire, de se reposer un instant sur cet amas de ruines qui fut la patrie d'Hannibal, une grande réaction s'opérait à Rome en sa faveur.

Proscriptions. — En entrant à main armée dans la ville, Sylla avait surpris le peuple, il ne l'avait pas vaincu. D'un autre côté, l'aristocratie, à laquelle il venait de donner le pouvoir, se voyant dominée par un des siens, elle qui ne voulait souffrir aucune suprématie, montrait plus de ressentiment que de reconnaissance. Il en résulta, ce qu'il faut noter à la gloire des plébéiens et des nobles du temps, que le lendemain de sa victoire, Sylla se trouva seul à Rome avec ses légions. Réunis contre l'ennemi commun, le peuple et la noblesse repoussèrent dédaigneusement son lieutenant et son neveu, qu'il était venu présenter au Forum et recommander lui-même comme aspirants au consulat. Pour mieux faire éclater leurs sentiments, les centuries nommèrent Cinna, un partisan fougueux de Marius, et Octavius qui ne reconnaissait pas, disait-il, de puissance supérieure aux lois. Voyant le peuple et le sénat hostiles, Sylla se rapprocha promptement de l'armée : Pompéius Rufus, son collègue au consulat et son complice, reçut ordre d'aller prendre le commandement du camp de Nola. Mais on ne déchaîne jamais impunément l'anarchie militaire : c'est une tigresse furieuse qui finit par mettre en pièces ceux qui lui ont ôté ses fers. Les soldats de Nola étaient contents de leur

général; pour le conserver, ils égorgèrent Pompéius. C'était la première fois, comme le remarque Paterculus, que des légionnaires trempaient leurs mains dans le sang d'un consul. Sylla fut si effrayé, lui qui n'était entouré que d'ennemis, de sentir ce point d'appui militaire, qu'il croyait inébranlable, se dérober sous sa main, qu'il sortit de Rome à l'instant, et peu de jours après gagna l'Asie avec ses légions.

Nouvelle lutte entre les partis. — Après son départ, le débat fut repris au point où il avait été interrompu par la mort de Sulpicius. Cinna, l'un des nouveaux consuls, proposa d'abroger les mauvaises lois de Sylla, et de répartir dans les trente-cinq tribus les citoyens récemment admis. Mais Octavius, aussi dévoué au sénat que son collègue l'était au peuple, combattit hautement cette proposition comme funeste à la République; il voulait dire l'oligarchie. Rome dès lors se trouva, comme avant l'expulsion de Marius, divisée en deux camps. Dans l'un étaient les citoyens des tribus anciennes ayant à leur tête un consul, Octavius; dans l'autre les citoyens des tribus nouvelles ayant à leur tête le second consul, Cinna. Celui-ci, sachant qu'on ne décidait plus rien avec des paroles, leur fit cacher sous leurs robes les arguments de Sulpicius, et ouvrit la délibération au Forum, au milieu d'une foule immense. Malgré l'opposition de quelques misérables vendus au sénat, qui s'appelaient tribuns du peuple parce qu'ils en portaient les toges et déclamaient avec véhémence contre une mesure cependant utile au peuple, la loi passait à une immense majorité, quand le consul Octavius paraît tout à coup au haut de la voie Sacrée, à la tête d'une phalange épaisse et serrée d'anciens citoyens et de légionnaires armés jusqu'aux dents. Cet ami des lois se précipitant comme un torrent dans le Forum avec cette masse de piques et d'épées, fend violemment la foule, la coupe en deux, et poussant jusqu'au temple de Castor et Pollux, frappe et égorge tout ce qui résiste et proteste. Durant ce tumulte, qui coûta dix mille hommes aux tribus nouvelles, Cinna, écumant de rage, parcourait la ville, appelant les esclaves à la liberté. Personne ne répondit; alors il sortit de Rome et courut rallumer le feu de la guerre sociale dans les villes des alliés.

Le consul Cinna rallume la guerre sociale. — C'était leur cause qu'il soutenait: c'est pour la faire triompher qu'il s'exilait de Rome. Aussi, partout où il se présenta, les Italiens le reçurent avec enthousiasme. A Tusculum, à Préneste, à Nola, il trouva des hommes et, ce qui lui était bien plus nécessaire, de l'argent. Sûr, dès lors, d'être bien accueilli de l'armée en observation à Capoue, il s'y rendit en toute hâte. Une conférence secrète, dans laquelle l'or italique parla éloquemment sans doute, eut lieu entre quelques sénateurs qui étaient venus le rejoindre et les chefs de cette armée, puis Cinna parut devant le prétorium, d'abord avec l'appareil consulaire; mais ayant fait briser ses faisceaux, comme s'il n'était plus qu'un simple citoyen, il dit aux soldats les larmes aux yeux :

« La magistrature que j'exerçais, je la tenais de mes concitoyens, car les suffrages du peuple me l'avaient conférée; et le sénat vient de me l'enlever, au mépris des lois et de l'autorité du peuple, parce que je défendais vos droits et ceux des nouveaux

citoyens; il m'a remplacé par le flamine Mérula. C'est une iniquité sans exemple dans nos annales, et pourtant je la souffrirais en silence s'il ne s'agissait que de moi; mais je ne puis souffrir le mépris qu'on témoigne aux soldats de la République. Si nous courbons la tête, en effet, sous ce traitement injurieux, quel besoin aura-t-on désormais de tribus et de comices? Pourquoi solliciter des suffrages qu'on foule aux pieds?... et quelle influence aurez-vous au Forum, si vous ne pouvez maintenir votre vote, et si l'on vient impunément avec un sénatus-consulte briser les faisceaux des consuls que vous avez choisis? »

A ces mots déchirant sa robe, il descendit précipitamment du tribunal de gazon élevé devant le prétorium, se coucha aux pieds des soldats, la face contre terre, et y resta poussant des soupirs et des sanglots, jusqu'à ce qu'on vint le relever à grands cris et le replacer sur le siége consulaire. Émus par cette scène dramatique et nouvelle pour les camps, les légionnaires lui rapportèrent des faisceaux, et lui crièrent avec chaleur de reprendre la robe de pourpre et de marcher à leur tête, qu'ils étaient prêts à le suivre partout. Au même instant, les tribuns militaires prêtent entre ses mains le serment d'usage pour eux et pour leurs manipules. Cinna ne laisse pas refroidir leur zèle, il fait sonner la trompette et se dirige sur Rome au pas militaire. On n'avait pas achevé de brûler les victimes d'Octavius, qu'on vit le consul, dont le sénat ne s'inquiétait plus, apparaître avec une armée à la porte Colline. L'émotion fut vive à cette vue dans la curie Hostilia, mais elle devint bientôt de la terreur, quand on aperçut Marius, sur la rive droite du Tibre, qui venait rejoindre Cinna.

Retour de Marius. — A la nouvelle des mouvements de Rome, le vieux proscrit était accouru de l'exil. Débarqué dans un port d'Étrurie avec un corps de cavalerie numide, il avait été rejoint par une foule de vétérans étrusques et d'esclaves, et lui, pieds nus, couvert d'une toge sale et déchirée, effrayant à voir avec sa chevelure inculte et sa barbe qu'il laissait croître depuis sa proscription, il marchait à la tête de cette armée sans frein et sans entrailles, comme le génie de la vengeance. S'effaçant avec respect devant sa vieille gloire, Cinna lui envoya aussitôt les faisceaux de proconsul et des licteurs; mais il les refusa et voulut se borner à l'humble rôle d'auxiliaire, le seul, disait-il d'un air farouche, qui convînt à un proscrit. Malgré cette abnégation, il anima tout de son activité ardente et juvénile encore dans un corps brisé par l'âge, et conseilla si bien Cinna et ses deux lieutenants, Carbon et Sertorius, que les troupes sénatoriales se trouvèrent dispersées sans combat, et que le sénat lui-même, placé, dans une ville étroitement bloquée de toutes parts, entre la révolte des esclaves, que les trompettes de Marius appelaient à la liberté, et la guerre civile qui grondait devant la Curie, fut forcé de s'humilier et d'envoyer des députés aux proscrits.

Cinna les reçut sur son tribunal élevé à une portée de trait de la porte Colline. Là, invité à venir remplir les devoirs de sa charge, mais après avoir prêté serment d'épargner le sang romain et de ne faire mourir aucun citoyen sans jugement, il repoussa cette condition et promit seulement en termes généraux qu'il ne serait

l'auteur volontaire de la mort de personne. En même temps, il envoya à Octavius qui avait fait un détour pour entrer dans la ville par d'autres portes, l'ordre de s'éloigner de peur qu'un malheur ne lui arrivât contre son gré. Telle fut la réponse que fit Cinna aux députés du sénat du haut de son siége consulaire. Seul, Marius, debout, près de lui, n'avait rien dit; mais son silence était effrayant, et dans la joie cruelle qui brillait sur son visage, on voyait couler des torrents de sang.

Ses ennemis sont proscrits. — La conférence finie, Cinna, Marius, Sertorius et Carbon se mettent à la tête de leurs cohortes, et s'avancent vers les portes dont sénat avait fait lever les herses. Arrivé près la porte Colline, Marius s'arrêta et refusa d'aller plus loin, malgré les instances des délégués du sénat, en disant d'un ton moqueur qu'il n'était pas permis aux bannis de franchir le seuil des portes de Rome. Les tribuns réunirent aussitôt le peuple pour révoquer le décret de Sylla; mais on avait à peine commencé à recueillir les votes, que Marius, levant ce masque ironique du respect aux lois, entra avec ses Bardyates. C'étaient des esclaves fugitifs dont il avait fait ses licteurs. Suivi de ces désespérés dont les bras meurtris par les fers, le corps labouré par le fouet et les verges, en rappelant les terribles griefs de l'esclave, annonçaient une vengeance sans pitié, Marius monta au Capitole au milieu de la terreur sombre et silencieuse qui planait sur les patriciens. Religieux comme un flamine, il ne voulait pas frapper ses victimes avant d'avoir immolé celles des dieux. Mais Cinna, plus jeune et plus impatient, avait déjà donné le signal des vengeances.

Mort d'Octavius. — Sur la foi des augures, qui lui étaient favorables, Octavius était resté à Rome. Des amis prudents lui conseillaient de s'éloigner, mais son respect pour la légalité l'enchaînait à son poste. « Ma place est ici, répondit-il à toutes les instances : la loi m'ordonne de rester dans la ville. » Cependant, comme malgré cette vénération pour la loi il avait fait égorger illégalement dix mille hommes, il consentit à s'éloigner momentanément. Porté en grand costume consulaire sur le siége d'ivoire que précédaient ses licteurs armés de haches et de faisceaux, et accompagné des plus illustres patriciens et de quelques légionnaires, il se dirigeait vers le Janicule, quand on l'aperçut du Capitole. Censorinus, mettant son cheval au galop, courut aussitôt après lui avec ses Numides. Les sénateurs le pressaient de nouveau de prendre la fuite : on lui présenta même un cheval, mais il le refusa, et attendit la mort avec dignité. Censorinus lui fit trancher la tête et la porta à Cinna, qui ordonna de l'accrocher toute sanglante aux rostres du Forum. Tel était le progrès de la guerre civile. Les soldats avaient tué un consul pour la première fois à Nola, mais en respectant son cadavre; le seconde fois qu'ils oubliaient le caractère inviolable de cette magistrature sacrée, ils assimilaient les restes du mort à ceux des plus vils criminels.

La tête d'Octavius ne resta pas longtemps seule : ce jour-là et les jours suivants, les égorgeurs ne cessèrent d'orner les rostres de leurs trophées sanglants. Arbre de vengeance et de deuil, la tribune aux harangues fut bientôt couverte de têtes, fruits

horribles des guerres civiles. On n'y attachait que celles des sénateurs; les chevaliers n'étaient pas même admis à cet honneur lugubre : leurs cadavres, abandonnés sans sépulture, sur les places ou dans les carrefours, servaient de pâture aux chiens et aux corbeaux. Les proscripteurs, ne redoutant ni justice divine ni justice humaine, ordonnaient le meurtre sans remords, et leurs satellites, ivres de sang et de vengeance, le commettaient sans pitié. Cette boucherie dura cinq jours; tous les patriciens notés comme ennemis du peuple furent égorgés dans leurs palais, leurs maisons de campagne, ou sur les chemins. Rien ne pouvait sauver les proscrits. Le rhéteur Antonius, aïeul du triumvir et l'un des meilleurs orateurs de son temps, s'était caché dans un village aux environs de Rome; le tavernier du lieu voyant l'esclave d'un de ses voisins venir chercher du vin plus souvent que de coutume, demanda la cause de cette dépense extraordinaire; l'esclave lui dit quelques mots à l'oreille, et le tavernier courut sur-le-champ à Rome parler à Marius; à la tombée de la nuit, un tribun militaire s'arrêtait avec des soldats devant la maison désignée. Le tribun fit monter ses hommes, mais ne les voyant pas revenir, après une assez longue attente, il monta lui-même, et les trouva qui écoutaient, bouche béante, l'orateur Antonius. Moins sensible que ses soldats aux charmes de l'éloquence, le barbare tribun trancha d'un coup d'épée cette tête qui, en tombant, parlait encore.

Marius poursuit la famille de Sylla. — Plus heureuse, la femme de Sylla s'échappa avec ses enfants. Marius ne put assouvir sa vengeance que sur des pierres; mais après avoir rasé jusqu'aux fondements la maison de son ennemi et confisqué ses biens, il lança ses Bardyates contre les membres du sénat vivants encore ou en fuite. Ceux-ci se précipitèrent à cette curée humaine, comme des tigres déchaînés. Ils avaient eu bien à souffrir de la barbarie de leurs maîtres, mais ils prirent aussi une bien terrible revanche!... Toutes les infamies qu'ils avaient subies ils les firent subir à leur tour aux proscrits et à leurs familles. Ce furent de telles bacchanales de vengeance et de cruauté, que le sang patricien de Cinna se révolta aux cris des enfants et des femmes des nobles violés par les esclaves. Cernant, une nuit, leur camp à l'improviste, pendant qu'ils dormaient ivres de vin et de débauche, il les fit tous massacrer jusqu'au dernier par ses Gaulois.

Cette exécution était nécessaire : déjà la classe servile, qui portait seule tout le poids du travail et qui était devenue l'indispensable bête de somme de la société romaine, donnait chaque jour des signes de révolte alarmants. Formidable par le nombre elle ne pouvait être contenue que par la terreur; et la force elle-même se serait brisée contre leur multitude, si la communauté de douleurs avait uni les esclaves et les eût guidés vers un but commun. Mais ils étaient isolés, sans lien suffisant entre eux, et quelquefois assez dégradés par la servitude pour traîner leur chaîne avec plaisir. Ainsi, par un contraste remarquable, lorsque les esclaves délivrés de leurs fers par Marius, se portaient à Rome à des excès sans nom contre leurs anciens possesseurs, les esclaves de Cornutus, au contraire, sauvaient leur

maître à deux pas de Rome. Voyant venir les proscripteurs, ils cachèrent Cornutus dans une caverne. Puis passant son anneau d'or au doigt d'un cadavre qu'ils avaient ramassé dans les environs, et une corde au cou de ce cadavre, ils le placèrent sur un bûcher, y mirent le feu, et dirent aux soldats qu'ils brûlaient leur maître qu'on venait d'étrangler.

Mais pour une victime qui lui échappait, Marius en prit deux plus illustres sur les bancs du sénat. Lutatius Catulus, son ancien collègue qui lui devait la vie, et le grand prêtre de Jupiter Mérula, s'étaient montrés les plus ardents à voter son exil; il aurait pu se contenter de les indiquer de l'œil, mais Rome entière les connaissant pour ses ennemis déclarés, il mit une sorte de pudeur à ne les frapper qu'avec le glaive des lois. Cités l'un et l'autre par des accusateurs devant le peuple, Catulus et Mérula envoyèrent demander grâce. Marius fut inflexible; à toutes les sollicitations de leurs amis il ne répondit jamais que ces mots : Il faut qu'ils meurent! Les proscrits, sans espoir d'échapper, car ils étaient soigneusement gardés à vue quoique libres, moururent alors en Romains. Le jour de la comparution, Catulus fit allumer du charbon dans une chambre fraîchement crépie à la chaux et s'asphyxia. Mérula pendant ce temps était au Capitole, et consignait sur ses tablettes qu'il venait de quitter son bonnet de flamine, fait avec la peau d'une victime blanche. Comme il écrivait encore, la trompette qui l'appelait retentit à la porte du temple de Jupiter. Quand elle sonna pour la quatrième fois il se fit ouvrir les veines, et tournant autour de l'autel du père des dieux l'arrosa de son sang en prononçant les plus terribles imprécations contre les ennemis de sa patrie et dévouant leurs têtes aux divinités infernales!...

Mort de Marius. — C'est à ce même autel que se rendait Marius, le 1[er] janvier de l'an 86, pour remercier Jupiter de son septième consulat, car la prophétie vraie ou fausse des sept aiglons s'était réalisée, lorsqu'il rencontra sur la voie Sacrée le sénateur Licinius. Quelques murmures avaient échappé au consulaire, Marius se contenta de tourner la tête en passant, et d'ordonner qu'il fût précipité à l'instant même du haut de la roche Tarpéienne. Sextus Licinius, deux préteurs, qu'il proscrivit en revenant du Capitole, et un tribun du peuple que son fils tua de sa propre main, furent ses dernières victimes. Après avoir fait cette dernière libation à Némésis, sa soif de vengeance s'éteignit, la colère sortit de son âme, et ce grand vieillard transformé tout à coup parut comme illuminé des rayons de la sagesse antique. Caius Piso nous apprend qu'un soir, au sortir d'un festin, se promenant par un beau clair de lune avec ses amis, il leur raconta sa vie, ses campagnes, ses combats, ses malheurs, ses triomphes; puis après leur avoir fait admirer les faveurs, les caprices et les retours de la fortune, qui paraissant jouer avec lui depuis sa jeunesse, tantôt l'avait élevé au faîte de la gloire et de la puissance, tantôt l'avait jeté avec dédain sous les roues de son char, il ajouta en souriant : « Il ne convient pas à un vieillard de soixante-dix-huit ans de se fier plus longtemps à une déesse si inconstante. » Embrassant ses amis avec un attendrissement qui ne lui était

pas ordinaire, il rentra chez lui, se coucha, et mourut dans le délire en agitant les bras et encourageant les légions par des cris de guerre, la dix-septième jour de son septième consulat.

Le grec Plutarque, qni n'aimait pas les Romains et qui d'ailleurs, à l'exemple de la plupart des historiens de l'antiquité, se range toujours par système du côté de la naissance et de la richesse, a calomnié Marius. A l'en croire, cet homme d'airain qui par son incroyahle fermeté domina tout, jusqu'à la mauvaise fortune, celui dont un seul regard fit reculer glacé d'effroi le Cimbre de Minturnes, aurait tremblé à l'idée du retour de Sylla ; il lui avait tenu tête au forum Esquilin avec une poignée d'hommes, et quand il en comptait plns de cent mille derrière ses faisceaux il aurait craint son ancien questeur, lui qui ne craignit jamais rien. Une tella supposition, détruite d'ailleurs par Appien, annaliste autrement sérieux que Plutarque, est une injure à la vérité et à la grande mémoire de Marius. Ajoutons que la paysan d'Arpinum est peut-être le seul qui en égorgeant les hommes ait mérité la reconnaissance de l'humanité. Supposez en effet qu'il n'eût pas été là pour arrêter avec ses bras d'Hercule cetta masse sauvage da Teutons, d'Amhrona et do Kymris qui se précipitaient sur Rome, tout ce qu'il y avait alors de lumières et de progrès dans la civilisation latine périssait étouffé sous les pieds des Barbares. Le déluge des invasions arrivait cinq cents ans plus tôt, et ses ravages étaient hien plus terribles et plus irréparables, car la barbarie n'avait pas encore émoussé sa rudesse primitive au contact de l'empire, et cette étoile lumineuse qui la guida cinq cents ans plus tard ne brillait pas encore sur l'étable de Bethléem. Otez donc les quelques gouttes de sang qua la fureur des guerres civiles fit jaillir sur la robe triomphale de Marius, et la statue de ce géant de Rome antique s'élèvera dans le passé aussi majestueuse et aussi haute que les grands murs du Colisée dans l'ombre.

Sylla quitte l'Asie. — Dès qu'il fut mort, pour bien montrer qu'à son exemple ils s'appuieraient exclusivement sur le peuple, ses successeurs firent rendre contre les usuriers une loi qui portait que tout déhiteur pourrait solder son créancier en lui payant seulement le quart de la somme due. Ils demandèrent ensuite au sénat un autre décret contre Sylla, que les pères conscrits allaient docilement proscrire une seconde fois, quand ils reçurent un message qui refroidit cet enthousiasme d'obéissance. Ce message était de Sylla. « Vous savez, disait-il au sénat, ce que j'ai fait en Afrique étant encore simple questeur : vous n'avez sans doute pas oublié mes services lors de ma légation auprès de Kymris, durant ma préture en Cilicie, dans la cours de la guerre sociale et pendant mon consulat. Dans l'espace de moins de trois ans j'ai battu Mithridate ; j'ai fait mordre la poussière à cent soixante mille hommes ; j'ai réuni à l'empire romain la Grèce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie et d'autres régions sur lesquelles pesait le glaive du roi de Pont. Mon camp a servi de refuge aux bannis qui fuyaient la tyrannie da Cinna, mes hienfaits ont allégé leur infortune ; et pour reconnaître tout cela vous m'avez proscrit, mes ennemis ont rasé ma maison, massacré mes amis et poursuivi les miens avec une telle rage, qu'à peine si ma

femme et mes enfants ont pu chercher leur salut auprès de moi. Des attentats semblables ne peuvent rester impunis. J'arrive donc pour venger sur ceux qui osèrent les commettre, le deuil des citoyens et celui de la République. »

La terreur plana sur le sénat après la lecture de ce message. Placés entre les lieutenants de Marius et de Sylla, comme entre le marteau et l'enclume, les membres de ce corps décimé et dégénéré essayèrent d'une intervention timide entre les deux partis : des députés allèrent implorer Sylla, et les Mariens furent invités à suspendre leurs armements. Personne ne daignant s'arrêter aux instances du sénat, Carbon, investi de toute l'autorité consulaire par la mort de Cinna, que ses propres légions venaient d'égorger, s'associa les fils de Marius, et, levant des soldats de tous côtés, s'occupa promptement de fermer l'Italie à Sylla. Pour celui-ci, en apprenant le meurtre du consul, il s'était embarqué, et les Mariens le croyaient encore en Asie qu'il touchait à Brindes avec quarante mille hommes. Alors la guerre civile, sans trêve et sans pitié, se ralluma aux portes de Rome. Quatre de ces prodiges qui glaçaient le sang des Romains l'avaient déjà présagée : une mule était devenue féconde; une femme, au dire des augures, était accouchée d'un serpent; des temples s'étaient écroulés à la suite d'un violent tremblement de terre, et un incendie, allumé par des mains inconnues, avait dévoré le Capitole bâti depuis quatre cents ans. Nul ne fut donc surpris de voir les torrents de sang que cette guerre impie fit couler pendant les trois années qu'elle dura. Il n'y eut qu'un homme de bon sens, nommé Furfidius, qui, entendant raconter que Sylla avait tué six mille Romains à Canouse, vingt mille sur le Liris, trois mille à Spolète, dix mille à Faventia, et deux fois autant à Clusium, s'écria « qu'on ne ferait pourtant pas mal de laisser vivre un citoyen afin d'avoir quelqu'un sur qui régner. »

Il rentre dans Rome. — Après ces tristes victoires, dont chacune avait déchiré le sein de la patrie, Sylla rentra dans Rome précédé de la tête du jeune Marius, et laissant trente mille nouveaux citoyens étendus morts à la porte Colline. Huit mille prisonniers suivaient son cortége. Il les jeta dans le cirque, et se rendit au sénat, assemblé à côté, dans le temple de Bellone. Là, son discours fut bref et clair :

« J'ai vaincu, dit-il durement; ceux qui m'ont contraint à prendre les armes contre ma patrie paieront de leur sang le sang que je viens de répandre ! »

A ces mots, des cris, des gémissements, des lamentations déchirantes éclatent à deux pas du temple et troublent le sénat; c'étaient les huit mille Samnites qu'on égorgeait dans le cirque. Aux hurlements désespérés de ces malheureux, les sénateurs se regardèrent en frémissant; mais Sylla, continuant d'un air calme et froid :

« Écoutez, dit-il, pères conscrits, le discours que je vous adresse, et ne vous occupez pas de ce qui se passe ailleurs : ce sont quelques rebelles seulement que je fais châtier ! » Continuant ensuite sa harangue devant ces hommes pâles d'anxiété et d'effroi, il finit par ces mots qui les frappa tous comme un coup de tonnerre : « Sachez que je n'épargnerai pas un seul de ceux qui ont marché contre moi : préteurs, questeurs, tribuns, centurions ou autres, ils périront tous ! »

Nouvelles proscriptions. — Joignant à l'instant l'effet à la menace, il fit afficher une grande table de proscription portant les noms de quarante sénateurs et de seize cents chevaliers. Une note assurait une récompense de deux talents à ceux qui égorgeraient les proscrits ou qui révéleraient leurs asiles, et menaçait de mort quiconque les aurait aidés à se dérober à sa vengeance. Le lendemain quatre-vingts sénateurs, et le jour suivant deux cent vingt autres, vinrent grossir la liste fatale. La plupart de ces derniers, pris à l'improviste, furent immolés sur-le-champ où on les trouva, dans leurs maisons, dans les rues, dans les temples. Les têtes des uns furent portées en triomphe à Sylla au bout des piques et jetées à ses pieds. Les assassins traînaient avec les crocs des gémonies les cadavres des autres et les couvraient d'outrages sans que dans le nombre de ceux dont les yeux avaient à subir ces spectacles épouvantables, il se trouvât un seul homme qui osât murmurer un mot, tant la terreur était profonde !

Personne ne fut épargné dans le parti opposé à Sylla; ceux qui échappaient à la mort étaient bannis; la confiscation dépouillait les autres. D'infâmes perquisiteurs couraient de maison en maison, avides de gagner ce salaire de l'homicide promis à l'esclave qui égorgeait son maître, au fils qui égorgeait son père ! Il n'y avait ni temple des dieux, ni foyer domestique consacré par les lares, qui mît à couvert du fer de l'assassin. Tout était souillé de sang. On tuait les maris sur le sein de leurs femmes, les enfants dans les bras de leurs mères. L'amitié, l'hospitalité donnée ou reçue, l'emprunt ou le prêt d'argent, devinrent des motifs de proscription. Il suffit même quelquefois d'avoir été à son insu le compagnon de voyage d'un proscrit. Quant aux riches, ils étaient tous condamnés d'avance, comme ce propriétaire de la belle maison d'Albe, par leurs palais, leurs fermes et leurs jardins; car un des côtés les plus odieux de cette orgie prétorienne, c'était la confiscation des biens, que Sylla volait aux parents des victimes en les déclarant infâmes pour les dépouiller innocents.

Commencements de Catilina. — Montrer l'appât de ce butin aux soldats qui ne distinguaient plus, quand il s'agissait du pillage, leurs concitoyens de l'ennemi, comme ils l'avaient déjà montré sur la voie Sacrée, c'était en faire autant de bourreaux : ils répondirent à l'espérance de Sylla. Mais un sénateur les devança tous dans la voie sanguinaire. Catilina, qui débutait alors dans le crime, venait de tuer son frère : pour effacer les traces du meurtre, il pria Sylla de mettre le mort sur les tables de proscription. Cette faveur lui ayant été gracieusement accordée, il s'empressa d'en témoigner à l'instant même sa reconnaissance. Il restait encore un parent du grand Marius, compté des premiers parmi les gens de bien et très-aimé du peuple. Catilina courut le prendre chez lui, le fit battre de verges dans toutes les rues de Rome, puis le menant au delà du Tibre, ordonna à ses esclaves de lui briser les os, de lui couper les mains et les oreilles, de lui arracher la langue; et quand ce tronc humain horriblement mutilé fut insensible à la douleur, il lui trancha la tête et vint la poser sur la tribune où Sylla haranguait le peuple. Pen-

dant qu'il lavait ses mains sanglantes dans l'eau lustrale du temple d'Apollon, un citoyen, nommé Plætorius, ne put retenir un geste d'indignation; alors Sylla, qui avait reçu le présent de Catilina sans s'émouvoir et sans interrompre son discours, s'arrêta pour faire un signe, et la tête de Plætorius vint rejoindre sur la tribune celle du supplicié.

Sylla dictateur. — Voilà à quel degré d'avilissement était tombée Rome. Les autres villes de l'Italie ne subissaient pas le joug militaire moins passivement. Les frappant en maître irrité du fléau de sa vengeance, Sylla rasait leurs murailles, démantelait leurs citadelles et les ruinait par d'énormes contributions. Quand il les eut désarmées et affaiblies au point de rendre toute résistance impossible, il leur prit leurs meilleures terres et les distribua, en même temps que les propriétés des proscrits, à ses vingt-trois légions. Après s'être ainsi créé des points d'appui formidables dans toute l'Italie, avoir enfermé Rome dans un triple cercle de soldats-propriétaires, d'autant plus étroitement liés à sa cause que tout ce qu'ils possédaient dépendait du maintien de sa puissance, et s'être entouré dans la ville de dix mille affranchis appelés les Cornéliens, il alla passer quelques jours à la campagne et fit savoir au sénat qu'il daignerait accepter la dictature. Aussitôt cette assemblée, qui n'avait plus ni énergie, ni volonté, ni action politique, et ce peuple qui, tremblant comme un vil troupeau, n'était plus bon qu'à suivre un maître, sous un titre mort depuis cent vingt ans, décernèrent à Sylla une tyrannie sans limites.

Il ne tarda pas à leur montrer comment il comprenait ce pouvoir nouveau. Afin de paraître conserver l'ombre de l'ancienne constitution, il avait permis au peuple d'élire des consuls. Lucrétius Offella, un de ses lieutenants, se mit à briguer les suffrages avec cette ardeur qui entraîne quelquefois les hommes vers les magistratures ou les honneurs dont l'éclat fut si grand autrefois que leur ombre même a du prestige. Cet empressement déplut à Sylla. Sous prétexte qu'il fallait avoir exercé la préture pour demander le consulat, il envoya dire à Lucrétius que la loi s'opposait à sa candidature. Ce scrupule d'un homme qui avait répondu tant de fois, dans les mêmes circonstances : « Ne parlez pas de lois à celui qui porte l'épée ! » ne semblant pas sérieux à Lucrétius, il continua de solliciter les suffrages. Alors Sylla, voyant du haut de son tribunal qu'il ne tenait pas compte de son avis, ordonna froidement à un centurion d'aller lui trancher la tête, ce qui fut exécuté sur-le-champ au milieu d'un frémissement général. Mais le dictateur, levant une main pour commander le silence, et montrant de l'autre les haches de ses vingt-quatre licteurs :

« Citoyens, dit-il avec son sang-froid ordinaire, écoutez cet apologue : pendant qu'il poussait la charrue, un laboureur fut mordu par les poux; il interrompit deux fois son travail pour les tuer; mais quoique la seconde il en eût écrasé un plus grand nombre que la première, ils reparurent une troisième fois et le mordirent de nouveau. Lassé alors d'éplucher sa tunique, il la jeta au feu pour brûler toute cette

vermine d'un seul coup. Les vaincus deux fois épluchés sont ici, ils m'entendent; qu'ils ne me forcent pas à faire comme le laboureur! »

Abdication de Sylla. — Le peuple, qui aurait dû le mettre en pièces, lui vota une statue d'or. Aussi, pour l'accabler de son mépris d'une manière plus insultante encore, l'année suivante, en 79, il se rendit au Forum en déclarant qu'il était prêt à rendre compte de tous ses actes et à revenir sur le passé, si l'on avait des griefs à formuler. Puis il abdiqua la dictature, déposa les haches et les faisceaux, renvoya ses licteurs, et, seul avec ses amis, se promena tranquillement dans ce Forum où il avait fait égorger quatre-vingt-dix sénateurs, quinze consulaires, deux mille six cents chevaliers, et dans les rues de cette ville à laquelle il faisait porter le deuil de cent mille citoyens. De toute cette foule pleine des parents des proscrits et qui tremblait encore devant lui, il ne sortit qu'un jeune homme qui, avec le courage et l'indignation de son âge, osa le suivre jusqu'à sa demeure en le chargeant de malédictions.

Sa mort. — Mais ce fut là tout. Rassasié de pouvoir, fatigué d'honneurs et dégoûté des hommes, il remplit pendant quelques jours, dans des festins publics, le ventre de ce peuple abject qui ne le traînait pas aux gémonies, l'amusa au cirque avec quelques gladiateurs, et se retira ensuite pour jouir de la vie dans sa villa de Cumes. Il emmenait dans ce lieu de délices la plus belle femme de Rome. Valérie, fille de Messala, dont l'histoire doit flétrir le nom, afin de signaler l'empressement avec lequel les belles patriciennes couraient à la honte par ambition, se jeta effrontément à la tête de cet horrible pustuleux, et sollicita à genoux, en la pressant sur ses lèvres vermeilles, cette main de vieillard couverte de sang et d'ulcères. L'épaphrodite de soixante ans la lui accorda, mais sans sacrifier ses amours infâmes. Ainsi l'histrion Roscius, le mime Sorix, et cet épouvantable Métrobius, qui jouait encore en cheveux blancs les rôles de femme, le suivirent aussi à Cumes. Là, en moins d'un an, le vice et les sales débauches firent ce que n'avaient point osé faire le peuple et le sénat. On eût dit que la Providence complétait sur lui, par une juste expiation, l'apologue du laboureur. Dissoutes par une corruption anticipée, toutes ses chairs contenaient une telle fourmilière de vermine, qu'on vit bientôt qu'elles ne périraient que dans les flammes du bûcher. Il mourut comme il avait vécu, dans la débauche et le meurtre, entre l'impur Métrobius et le cadavre d'un questeur qu'il venait de faire étrangler.

Ses funérailles. — Sylla mort, il semble que Rome aurait dû se relever aussitôt : peuple et sénat se prosternèrent au contraire plus lâchement devant son cadavre. Un consul voulait qu'on le déposât sans pompe dans le tombeau de sa famille, mais l'armée ne l'entendait point ainsi. A sa demande, ou plutôt par ses ordres, cet amas de pourriture fut promené triomphalement dans toute l'Italie et porté à Rome sur un lit d'or avec une magnificence royale. Le cortége, précédé de trompettes sonnant une marche lugubre, était formé par une nombreuse cavalerie et par une masse épaisse de légionnaires. Tous ceux qui avaient combattu avec Sylla et

auxquels il avait distribué des terres, accouraient en armes de toutes parts et se rangeaient à mesure derrière les premiers en ordre de bataille. En arrivant à Rome, vingt-quatre licteurs se placèrent en tête du convoi ; les divers colléges des pontifes, des flamines, des augures, des frères arvales, avec leurs couronnes de blé, des vestales aux cheveux coupés, entourèrent le lit funèbre. Les dames romaines apportèrent deux cents corbeilles pleines d'aromates, et offrirent à la mémoire de celui qui avait fait tant de veuves deux statues de grandeur naturelle, composées de cinnamome et de l'encens le plus pur : l'une représentait Sylla en manteau dictatorial ; l'autre, un licteur portant les faisceaux devant lui.

Tous les sénateurs et les magistrats venaient ensuite en robe de pourpre, et après eux l'ordre entier des chevaliers avec leurs casques et leurs anneaux d'or. L'armée, rangée légion par légion, fermait le cortége. Les cohortes portaient des enseignes d'or, et la plupart des cohortales des armures d'argent. Aux sons lugubres des trompettes le sénat répondait par des acclamations, qui répétées par les chevaliers, l'étaient immédiatement par l'armée, et après l'armée par le peuple. En arrivant dans le Forum on s'arrêta devant cette tribune aux harangues où avaient été clouées tant de têtes, et le Romain le plus éloquent y fit l'oraison funèbre du défunt. Puis les quatre plus robustes sénateurs chargèrent le lit d'or sur leurs épaules et le portèrent au Champ-de-Mars, où les rois seuls avaient été ensevelis.

Tandis que l'orgueil militaire et la peur rendaient aux restes de l'égorgeur de Rome des honneurs magnifiques, l'Anio roulait dans ses flots les ossements privés de sépulture de l'homme qui l'avait sauvée. Tel est, sur ce sol ingrat, le salaire des grandes choses faites pour la patrie ! Manlius précipite les Gaulois des roches du Capitole, on l'en précipite à son tour sur une vague accusation ; des tribuns veulent relever la statue de la Liberté, ils sont jetés au Tibre ou tombent sous le poignard en plein Forum ; le vainqueur d'Hannibal est chassé de Rome, et le vainqueur des Teutons, que tout Romain, quand il était assis avec sa femme et ses enfants au foyer domestique, associait naguère, dans sa reconnaissance, aux dieux immortels, en lui offrant les prémices de sa table et les premières libations de sa coupe, n'a pas même un tombeau dans cette Rome et dans cette Italie qu'il sauva des Barbares. A la vérité, l'histoire, en ses tardives mais inflexibles réparations, a refait la part de chacun. Cherchez Caïus Marius dans le passé, vous serez éblouis du reflet de gloire qui dore encore sa grande ombre ; cherchez Cornélius Sylla, et du marbre qui recouvrit au Champ-de-Mars ses chairs putréfiées, il ne sortira qu'une vapeur de sang et l'horrible odeur de ses vices.



CHAPITRE VII

POMPÉE ET CÉSAR. — SPARTACUS. - CATILINA. - CICÉRON. - CATON.

Spartacus. — Il défait deux consuls. — Crassus le poursuit. — Mort de Spartacus. — Julius César. — Marcus Tullius Cicéron. — Il est nommé consul. — Sergius Catilina. — Catilina va rejoindre Mallius. — César défend Catilina. — Caton vote contre lui. — Exécution des partisans de Catilina. — Sa mort. — Premier triumvirat : Pompée, César, Crassus. — César part pour la Gaule. — Clodius fait exiler Cicéron. — Pompée fait rappeler Cicéron. — Conquête des Gaules. — Retour de César. — Crassus va faire la guerre aux Parthes. — César franchit le Rubicon. — Triomphe de César. — Il est nommé dictateur. — Sa mort.



Derrière ces deux vieillards, pendant qu'ils luttaient pour le pouvoir, Rome avait distingué un jeune homme et un enfant. Le jeune homme servait aveuglément Sylla et s'appelait Pompée, l'enfant était neveu de Marius et s'appelait César. Après la mort des deux grands chefs, ils se trouvèrent naturellement l'un et l'autre à la tête des deux partis qui s'étaient disputé si longtemps le champ de bataille des guerres civiles. Pompée succédant dans les sympathies de l'armée à Sylla, et César à Marius dans celles du peuple, il n'était pas difficile de prévoir que tendant au même but, ils se rencontreraient un jour, quoique partis de points opposés, et que l'ambition dont leur cœur était plein rendrait le choc inévitable; mais cet antagonisme n'avait encore éclaté dans l'avenir qu'aux yeux des clairvoyants : ceux-là seulement, sous la robe prétexte du jeune César, découvraient plusieurs Marius : pour le vulgaire, il n'était que le neveu du héros cimbrique, tandis que Pompée illustré tout à coup par des succès faciles, grandi par la faveur de Sylla et honoré d'un triomphe, tenait déjà le premier rang parmi les généraux de la République.

En attendant que la fortune et l'ambition les eussent faits rivaux, Rome vit renaître à ses portes la guerre servile, et dans ses murs la guerre civile. Tibérius Gracchus avait dit au Forum, soixante ans auparavant : « Il y a moins d'un siècle, à la voix de vos consuls, l'Italie arma huit cent mille soldats libres et courageux;

aujourd'hui, si nos esclaves brisaient leurs fers, pourrions-nous leur résister?...» Huit fois la réponse à cette question avait été affirmative : mais les huit victoires même des maîtres révélaient la gravité du péril et la force des esclaves. Au moment où l'on y pensait le moins, un autre libérateur se leva aussi intrépide que le Syrien et plus terrible qu'Athénion et Salvius.

Spartacus. — Capoue était célèbre alors par les écoles d'escrime où l'on exerçait les gladiateurs : dans celle de Lentulus Batiatus, l'un des maîtres les plus habiles, il y avait un Thrace, autour duquel ces infortunés destinés à mourir pour les plaisirs des Romains se groupaient avec d'ardentes sympathies et un respect mystérieux. Tous, en effet, le croyaient appelé à de hautes destinées, malgré ses chaînes, et ils se racontaient tout bas le prodige suivant : la veille du jour où il devait être vendu à Rome, pendant qu'il dormait sur la terre nue, un serpent était venu se rouler tranquillement autour de son front; à la vue de cet effrayant diadème, l'esclave couchée à ses côtés, qui avait été initiée aux bacchanales et lisait dans l'avenir, l'éveilla en lui disant : « Spartacus, les dieux t'annoncent que tu seras un jour élevé à un grand pouvoir qui doit commencer humblement et finir avec gloire. »

Tous les esclaves de Capoue connaissaient le prodige et la prophétie : Spartacus n'eut donc besoin que de rappeler à ceux de Lentulus le serpent symbolique, pour leur faire briser les fers du bourreau qui vendait leur sang. Aimant mieux mourir dans la campagne, en combattant pour leur liberté, que pour l'amusement de Rome dans le cirque, soixante-dix-huit de ces sacrifiés se jetèrent à sa voix sur leurs gardiens, et s'ouvrant un passage les armes à la main, ils s'échappèrent. Spartacus les mena droit au Vésuve. Là, ayant été rejoint par des esclaves fugitifs et un grand nombre d'hommes libres que la misère avait chassés de Rome, il organisa rapidement sa troupe et choisit deux gladiateurs pour lieutenants, Crixus et Œnomaüs. Comme il divisait sa troupe en cohortes, car ayant été incorporé dans une légion, la tactique militaire des Romains lui était connue, l'esclave initiée aux mystères de Bacchus qui l'avait suivi aperçut du haut des rochers où elle faisait sentinelle quelques milices envoyées par les décurions de Capoue pour reprendre les gladiateurs; courant aussitôt avertir ces derniers, elle leur promet la victoire, qui en effet ne fut pas douteuse un instant. Rompus au premier choc, les présentales capuans s'enfuirent en jetant leurs armes contre lesquelles Spartacus et ses compagnons purent échanger celles du cirque, dont ils avaient horreur.

Tel fut le premier combat de Spartacus. A ce nouveau réveil de l'esclavage, Rome tressaillit. Ces milliers de déshérités qui passaient leur vie dans un travail sans trêve ni relâche, pour qu'elle fût oisive; leurs jours dans la douleur, pour qu'elle eût des plaisirs; leurs nuits dans les larmes, pour que les siennes fussent plus douces et plus voluptueuses, et qui n'avaient pour récompense que leurs fers et un morceau de pain trempé dans le vinaigre, image de leur existence amère, lui firent peur. Claudius Pulcher, le préteur, arma à la hâte trois mille légionnaires, et parut quelques jours après au pied du Vésuve. Le camp de Spartacus était jeté

comme un nid d'aigle au haut des aiguilles de lave du volcan : y pénétrer à force ouverte ne semblait pas facile ; mais comme on ne pouvait en descendre que par un seul sentier étroit et escarpé, Claudius Pulcher crut qu'il suffisait de le bloquer pour contraindre les gladiateurs à se rendre ou à mourir de faim dans leur repaire. Il se trompa. Remarquable par sa vigueur herculéenne et son audace, Spartacus ne l'était pas moins par son intelligence. Avec les ceps de vigne sauvage qui pendaient en longs filaments sur les flancs du Vésuve, il fabriqua des échelles assez solides pour soutenir le poids d'un homme, et s'y abandonnant hardiment, lui et ses compagnons glissèrent tous la nuit au bas de la montagne. Il n'en était resté qu'un sur les rochers, avec la bacchante pour leur jeter les armes. Une fois dans la plaine, ils entourent silencieusement le camp de Claudius, y pénètrent à la faveur de l'obscurité, et tuent ou mettent en fuite les légionnaires. Spartacus abattit de sa main le cheval du préteur, et peu s'en fallut que ce général ne fût fait lui-même prisonnier au milieu de sa cohorte d'élite.

Il défait deux consuls. — Au bruit de ce succès, les esclaves pasteurs qui, habitués pour ainsi dire à vivre à cheval, étaient les meilleures recrues et les plus propres à la guerre, accoururent en foule sous l'étendard de Spartacus. Commandant alors à dix mille hommes, il battit successivement les deux légions de Valérius, défit avec la même rapidité celles de Cossinius, son collègue, et le poursuivit si chaudement, que dans une déroute où cet infortuné général perdit son camp et la vie, il s'empara des faisceaux ornés de lauriers et du cheval même du consul. L'épouvante était au sénat. Heureusement pour le salut de Rome, Spartacus pouvait bien enflammer de son enthousiasme tous ces sacrifiés de la société romaine, mais il lui était impossible de plier au joug de la discipline des hommes emportés par la première effervescence de la liberté. L'année suivante, au moment où l'union était si nécessaire pour profiter de leurs victoires, les esclaves se divisèrent. Tous ceux d'origine gauloise suivirent Crixus, qui, rétrogadant vers l'Apulie, fut atteint par le consul Gellius et périt avec les deux tiers de son corps au pied du mont Garganne. Quand ce désastre arriva, Spartacus filait avec le reste de l'armée le long des Apennins, se dirigeant vers la Gaule cisalpine; Gellius se mit à sa poursuite, tandis que Lentulus l'attendait sur le Pô, pour lui barrer le passage. Mais ils n'avaient plus affaire à Crixus. Courant d'abord à l'ennemi le plus rapproché, Spartacus fond sur Lentulus et le bat; il se retourne ensuite prompt comme l'éclair, et se précipitant avec ses soldats victorieux sur les légions de Gellius, les force à reculer en désordre. Le sénat apprit en rougissant de honte pour la gloire du nom romain, qu'une armée consulaire venait de fuir devant des esclaves!

Pour Spartacus, voulant enchaîner désormais ses soldats par une solidarité terrible et jeter en même temps la terreur dans l'âme de ses ennemis, il immola trois cents prisonniers légionnaires aux mânes de Crixus, et après cette épouvantable libation autour du bûcher de son ami, se voyant à la tête de cent vingt mille esclaves, il marcha sur Rome. Qu'on juge de l'effroi général à cette nouvelle; les

consuls rallient leurs légions, les renforcent à la hâte et vont se faire battre de nouveau sur la rive droite du Tibre dans le Picenum. La voie Flaminia était libre; Spartacus n'avait qu'à la suivre pour arriver sans obstacle sous les murs de cette ville pleine d'épouvante. Mais devant cette grande détermination il hésita comme Hannibal. Même à travers ses défaites, l'image de Rome apparaissait encore si colossale que le libérateur thrace recula devant l'idée de porter l'épée à son sein. Il passa donc, se contentant de ravager cités et provinces, et, redescendant vers la Lucanie, s'établit à Thurium (entre le golfe de Policastro et celui de Sainte-Euphémie), au point où l'Apennin serre le littoral en ligne droite. Maître de la ville, il défendit aux marchands d'y rien apporter en matières d'or et d'argent sous peine de mort. Les seuls objets dont il permettait l'introduction furent des vivres et du fer. Il compléta dans ce campement l'organisation et l'armement de son armée, et n'en sortit qu'une seule fois, pendant l'année 71, pour mettre en fuite les légions et leur enlever un riche butin.

Il y avait déjà trois ans que durait cette guerre, dont on avait ri d'abord au Forum, dont les consulaires avaient parlé avec mépris dans le sénat, parce qu'il ne s'agissait que d'esclaves et de gladiateurs. Maintenant que chaque rencontre devenait une défaite, on ne riait plus, et telle était la terreur qu'inspirait ce Thrace errant autour de Rome, *Spartacum vagantem*, qu'au mois de janvier il ne se présenta personne dans les comices pour solliciter la conduite de cette guerre. Alors, pour la première fois peut-être, l'argent donna l'exemple du patriotisme. Le plus riche et le plus avare des usuriers de Rome, Licinius Crassus, qui avait amassé sept mille cent talents, ou vingt et un millions trois cent mille livres de notre monnaie, par des voies peu honorables, c'est-à-dire en achetant à vil prix les biens des proscrits et les maisons que dévorait ou que menaçait l'incendie, Licinius Crassus, disons-nous, le dernier qu'on eût cru capable d'un beau mouvement, voyant que tous les consulaires restaient sur leurs siéges, se leva hardiment et s'offrit. Il avait fait la guerre avec quelque distinction, puis il était à la tête d'une nombreuse clientèle et très-influent comme propriétaire de la plus grande partie de Rome; on lui confia les faisceaux. Prenant quatre légions, il se rendit, après les ides de janvier 70, au camp de ses prédécesseurs. L'orgueil romain était furieux de ses défaites et voulait une expiation. Elle tomba sur les légions qui avaient lâché pied devant les esclaves. Crassus les fit décimer et exigea de ceux que le sort avait épargnés des cautions pour garantie qu'ils sauraient mieux garder leurs armes.

Crassus le poursuit. — Prendre le légionnaire par l'honneur c'était le rendre invincible : retrempés par cette discipline impitoyable, les soldats romains redevinrent, sous la dure main de Crassus, ce qu'ils avaient toujours été quand un chef énergique marchait à leur tête. Serrés en masse impénétrable, ils forcèrent Spartacus à quitter les montagnes et à gagner pas à pas l'extrémité de la Péninsule. Quand il le vit acculé au bout de l'isthme, entre l'Adriatique, la Méditerranée et ses légions, pour l'enfermer hermétiquement dans ce triangle sans issue, Crassus se hâta d'ou-

vrir un large fossé allant d'une mer à l'autre, derrière lequel il établit son camp. Cette barrière semblait infranchissable, et cependant Spartacus la franchit comme en se jouant. Une nuit que la neige tombait à flots, il comble une partie du fossé de Crassus, brise le cercle de fer dans lequel on avait cru l'enfermer, et reparaît en Lucanie plus fort et plus redouté que jamais. Crassus comprenant aussitôt la gravité du péril, écrivit au sénat de rappeler Pompée d'Espagne et Lucullus d'Asie, pour écraser au plus vite, sous le poids de leurs armées réunies, une insurrection qui menaçait de ruiner Rome. Pompée arrivait précisément au moment même où le sénat recevait cette lettre : on le fit partir sans perdre de temps pour le midi de l'Italie, mais, en quelques jours, une de ces vicissitudes si communes à la guerre, avait changé l'état des choses. Malgré l'exemple de Crixus, les esclaves s'étaient encore divisés. Deux chefs indisciplinés, Castus et Cannicius, venaient d'affaiblir Spartacus d'une vingtaine de mille hommes. Crassus les voyant camper séparément auprès d'un petit lac lucanien, les attaqua, et sans la bacchante qui faisait un sacrifice et leur donna l'éveil, et la générosité de Spartacus, qui accourut à leur secours, il n'en échappait pas un seul. Les légionnaires en tuèrent la moitié : mais tous avaient réparé leur faute par leur courage; des dix mille esclaves couchés le javelot au cœur le long du lac on n'en trouva que deux qui eussent été frappés par derrière. Avec de tels hommes Spartacus pouvait espérer une revanche : il la prit quelques jours plus tard auprès de Brindes. Il savait que Lucullus débarquait avec ses légions dans ce dernier port, que Pompée était en marche, et que s'il donnait à ces trois consulaires le temps de se rejoindre il serait infailliblement accablé par la masse de leurs forces réunies. Prenant donc le parti de l'audace, il fit tout à coup volte-face et revint sur le lieutenant de Crassus et sur son questeur qu'il écrasa. Ce dernier triomphe le perdit : comprenant à merveille qu'il ne pourrait se soutenir longtemps en Italie entre des forces si supérieures, il voulait profiter de sa victoire pour en revenir à son ancien plan, filer le long de l'Apennin vers les Alpes et aller insurger la Gaule et la Germanie. Cette idée, digne d'Hannibal, offrait de grandes chances de succès. Mais, fiers d'avoir vu fuir encore une fois les légionnaires, ses esclaves ne voulurent plus entendre parler de retraite. Barrant le chemin à leurs chefs avec leurs lances, ils les forcèrent de les ramener au combat. Dans cette extrémité et quoique désespéré de voir échouer par l'ignorance et l'indiscipline de ces malheureux un plan qui pouvait amener la ruine de Rome et l'affranchissement de plusieurs millions d'esclaves, Spartacus n'en resta pas moins à la hauteur de son génie et n'en déploya pas avec moins d'ardeur et de calme les hautes qualités du chef et la bravoure du soldat.

Mort de Spartacus. — Seulement il voulut que chacun sût bien que, forcé malgré lui à combattre, il n'entendait pas survivre à une défaite, et que ses frères lui demandant sa vie il la donnait en victime volontaire, sans hésitation et sans regrets. Lorsque, après avoir rangé les esclaves en bataille, on lui présenta son cheval, il le tua sur le front de l'armée en disant : « Si nous sommes battus, je n'en ai pas



besoin pour fuir; si nous sommes vainqueurs, l'ennemi m'en fournira un aussi beau et aussi rapide. » A ces paroles, donnant le signal, il fondit sur les légions. Le combat fut long et acharné, car les esclaves se battaient en désespérés. Spartacus, cherchant le consul, s'était frayé à travers les hastats un chemin jonché d'armes et de cadavres; deux centurions qui l'attaquaient à la fois avaient reçu la mort de sa main. Atteint enfin d'un coup de flèche à la cuisse, il tomba sur son genou, et, se couvrant de son bouclier, lutta jusqu'à ce que tous ceux qui l'assaillaient et ceux qui s'efforçaient de le défendre, s'égorgeant mutuellement, eussent formé autour de lui un cercle de morts.

On ne retrouva pas le corps de Spartacus, soit que dans le tumulte du combat l'initiée aux mystères de Bacchus l'eût fait enlever par ses fidèles, soit que les fugitifs l'eussent emporté dans les montagnes. Il avait disparu, mais quarante mille cadavres, entassés sur ce champ de carnage, pouvaient rassurer les Romains. De toute cette armée si formidable naguère, il ne restait que six mille fuyards que Pompée surprit en Lucanie et extermina jusqu'au dernier, et autant de captifs qui furent mis en croix le long de la voie Appia.

Délivrés de cette terreur, les partis, qui s'étaient arrêtés pendant la guerre servile, se remirent en marche après la mort de Spartacus. A cette époque, c'est-à-dire soixante-dix ans avant notre ère, on en comptait quatre bien tranchés à Rome : celui de Pompée, qui se composait particulièrement des légions dont presque toutes avaient servi sous ses ordres; celui de César, comprenant la masse du peuple habitant la ville, les nouveaux citoyens et les vétérans de Marius; celui de Crassus, formé de l'immense clientèle groupée autour de son coffre-fort et de l'aristocratie obérée; et celui du sénat, qui ralliait sur le terrain du pouvoir et de l'intérêt commun les grandes familles patriciennes et les opulents chevaliers. Avec de pareils éléments de discorde, la paix n'était pas possible. L'amour-propre commença par mettre aux prises Pompée et Crassus. Ce dernier se plaignit avec raison que pour avoir battu quelques fuyards, Pompée voulût s'attribuer l'honneur de la guerre servile; Pompée à son tour, dans son immense et naïve vanité, s'étonnait qu'un autre eût même l'idée d'avoir vaincu sans lui. Nommés tous deux consuls, ils s'efforcèrent à l'envi de gagner la faveur du peuple en lui prodiguant les adulations. Pompée rendit aux chevaliers et aux tribuns tous les droits dont Sylla les avait dépouillés; Crassus, de son côté, faisant taire son avarice et devenant prodigue par ambition, donna de superbes festins à la plèbe affamée : dix mille tables furent dressées dans Rome pour rassssier les citoyens, et des milliers de boisseaux de blé distribués aux pauvres. Mais ces largesses n'eurent pas l'effet qu'il en attendait : il s'adressait à l'estomac du peuple, tandis que Pompée s'était adressé à son cœur; le peuple donna la préférence à son rival. Des majorités formidables l'investirent d'abord, malgré la vive opposition du sénat, d'un pouvoir dictatorial pour purger les côtes d'Italie des pirates qui les infestaient, puis lui remirent l'honneur de terminer la guerre contre Mithridate que Lucullus était sur le point d'accabler.

JULIUS CÉSAR. — Deux orateurs avaient surtout contribué, par leur éloquence, à ce dernier vote qui éloignait Pompée, et laissait le champ libre à leur ambition : l'un était Cicéron dont nous parlerons tout à l'heure, et l'autre Julius César. Ce fils de Vénus, comme on l'appelait quelquefois par allusion à son origine prétendue céleste, tout en affectant de s'occuper plus sérieusement de sa toge aux plis ondoyants, de ses cheveux parfumés et de ses armures, que des affaires publiques, les suivait déjà de l'œil du génie. Comme l'aigle qui, en se jouant dans les airs, ne perd pas un instant le soleil de vue, au milieu de sa vie folle et insoucieuse en apparence, César avait constamment l'œil fixé sur son but, le pouvoir suprême. Le front ceint de la couronne de roses des festins, il rêvait un autre diadème; et quand ses amis récitaient des vers, il ne se souvenait, lui, que de ce passage d'Euripide qui exprimait sa pensée secrète : « S'il faut briser les lois, que ce soit pour l'empire ! » En le voyant dompter un cheval fougueux au Champ-de-Mars, lancer le javelot, traverser le Tibre à la nage avec l'adresse et la vigueur du plus rude légionnaire, malgré une apparente faiblesse de constitution; en l'entendant tonner dans la curie, ou faire éclater sa voix impérieuse au Forum, les vieux sénateurs tressaillaient sur leurs chaires, et pensaient aux Gracques et au proscripteur d'Arpinum. Mais lorsqu'ils le surprenaient drapant avec la plus grande attention les plis de sa toge, ou en relevant un coin devant son visage pour cacher les sourires de sa bouche féminine à la lecture d'un message d'amour, ou se grattant la tête du bout de l'ongle de peur de déranger sa coiffure et de montrer sa calvitie naissante, ils se rassuraient et disaient comme Cicéron : « Ce sybarite ne songe pas à bouleverser la république ! »

S'ils l'avaient observé avec plus de soin, ils auraient changé d'avis : la marche politique de César pendant dix ans, de 73 à 63, fut pleine d'audace, d'activité et d'habileté. Jamais, à Rome, on n'avait conçu de plan plus admirable; à la vérité, il fallait autant d'adresse et de patience pour le suivre que d'énergie pour le concevoir. César ne s'en écarta pas d'une ligne. Tout à coup on le voit paraître aux obsèques de Julia, sa tante, portant dans ses bras l'image de Marius. A l'enthousiasme frénétique soulevé dans les masses par la seule vue de cette image, qu'on ne pouvait exposer en public sous peine de mort, il comprit quelle influence il allait désormais, lui, neveu du grand homme, exercer sur le peuple, et il marcha tête levée. Un matin, Rome entière se précipite vers le Capitole : les trophées de Marius, monuments immortels de ses victoires sur les Kymris et les Teutons, avaient été replacés, éblouissants d'or, en ce même lieu d'où les avait arrachés un sénatus-consulte dicté par Sylla. Une foule immense les baignait de ses larmes; sa joie était de l'ivresse, l'étonnement du sénat de la fureur. On demandait le nom du téméraire : « C'est moi », dit César au sénat. Et, devant ce mot et les acclamations unanimes du peuple, les patriciens gardèrent le silence.

Il n'était qu'édile curule quand il fit cela; élu président du tribunal des enquêtes, il osa davantage. C'est la mémoire de Sylla lui-même qu'il attaque, bravant son parti tout entier encore maître du pouvoir. On se souvient de ce centurion qui, sur



un signe du dictateur, était allé trancher la tête à Lucretius Offella sollicitant les suffrages au Forum : César le cita à son tribunal et le condamna comme homicide, malgré l'impunité que lui assuraient les décrets de Sylla. Par cette énergie et la libéralité qu'il déployait en toute occasion, donnant des deux mains aux citoyens pauvres, et réparant à ses frais les voies et les édifices publics, il avait conquis tout le parti démocratique si dévoué jadis à Marius.

Marcus Tullius Cicéron. — Un seul homme partageait avec lui la popularité. Simple chevalier romain, Marcus Tullius Cicéron s'était élevé par son talent de parole aux premières dignités de la République. Le premier au barreau, il plaisait à la foule par une intarissable loquacité qu'au Forum il savait égayer de traits mordants et revêtir d'une forme triviale ; il plaisait au sénat par la pompe et la solennité de son éloquence dans la Curie. Mais, manquant de naissance et n'ayant qu'à demi l'espoir de se faire adopter par l'oligarchie hautaine du Capitole, il se rapprochait tous les jours davantage du peuple, qui l'accueillait à bras ouverts. Les habiles du sénat comprirent ses hésitations : pour conserver le pouvoir que leur avait rendu Sylla, il leur fallait un chef agréable au peuple, et capable d'opposer au besoin la toge à l'épée. Cicéron leur parut être l'homme qu'ils cherchaient, et ils lui firent des avances que l'avocat romain accepta avec cet empressement que mettent les hommes du barreau à se jeter du côté où se trouvent le lucre et les honneurs.

Il est nommé consul. — Cet arrangement était conclu lorsque, en 63, Cicéron brigua le consulat. Porté par le peuple, qui le croyait l'ennemi des nobles, et par les nobles, sûrs désormais de son dévouement, il obtint une immense majorité. Mais son succès fut une révélation pour César : il devina la transaction que tous ignoraient encore, et, pour écarter ce rival du Forum, il le força, par une manœuvre des plus adroites, à jeter lui-même son masque. A l'exemple de Marius, qui s'était toujours caché derrière un tribun pour faire la guerre légale, il fit proposer par Servilius Rullus une nouvelle loi agraire. Le piége était bien tendu, et Cicéron ne pouvait s'empêcher d'y tomber. Lié par ses engagements avec le sénat, il fallait nécessairement qu'il combattît la loi; il la repoussa si chaleureusement, que le peuple, en comparant son discours aristocratique aux menaces qu'il adressait à l'aristocratie dans l'oraison contre Verrès, n'eut aucune peine à comprendre sa volte-face. Mais voulant que ce rôle d'avocat dévoué du sénat fût bien nettement dessiné, et tournant en même temps la colère inspirée au peuple par cette défection, César fit mettre en jugement, par un autre tribun de ses amis, le vieux sénateur Rabirius qu'on accusait d'avoir trempé, trente-sept ans auparavant, dans le meurtre de Saturninus et de Glaucia. Comme il s'agissait d'humilier le sénat en vengeant l'attentat commis sur des magistrats plébéiens, le peuple, qu'enflammait encore une image de Saturninus placée sur la tribune aux harangues, seconda cette poursuite avec passion. Cicéron eut beau déployer ses phrases les plus ondoyantes, cadencer les périodes les plus arrondies, aligner selon les préceptes de l'école

d'Athènes les mots les plus sonores, la plèbe déguenillée de Rome et les rustiques citoyens de la campagne secouèrent la tête avec dédain. Il fallut que les sénateurs, descendus du haut de leur orgueil, vinssent solliciter humblement ceux qu'ils n'auraient pas daigné regarder la veille, et qu'ils touchassent en suppliants les mains calleuses de ces hommes auxquels les jeunes patriciens demandaient quelquefois, dans les comices, s'ils ne marchaient pas à quatre pattes... Harangues et supplications auraient été vaines toutefois, si un préteur n'eût dissous brusquement les comices en enlevant le drapeau blanc du Janicule, dont la disparition mettait fin à toute assemblée.

Mais en démasquant Cicéron et en humiliant le sénat, César était resté maître au Forum. Son élévation à la dignité de grand pontife et, bientôt après, à la préture, prouva sa force. Ces deux degrés franchis, la voie qui menait à l'empire allait s'élargissant devant lui, et il pouvait y devancer Pompée lorsqu'il y fut devancé lui-même par un nouveau concurrent.

Lucius Catilina. — Il y avait alors à Rome un patricien dont le visage d'une pâleur cadavéreuse, les yeux injectés de sang, le regard fixe et dur, les gestes saccadés et la démarche brusque et incertaine frappaient d'une sorte d'effroi : c'était ce fratricide qui, après avoir torturé au delà du Tibre le parent de Marius, était venu laver ses mains sanglantes dans l'eau lustrale du temple d'Apollon. Dix-neuf ans s'étaient écoulés depuis ce crime, et Catilina en avait alors quarante. S'il faut en croire Salluste, Lucius Catilina était aussi vigoureux d'esprit que de corps, mais sa nature vicieuse inclinait au mal. Les discordes, les pillages, les agitations et les meurtres de la guerre civile avaient été les amusements de sa jeunesse; les révolutions furent les rêves de son âge mûr : seulement sa fière intelligence les faisait grands et beaux. Il voulait écraser cette détestable oligarchie sénatoriale gorgée d'or, gangrenée de vices, effrayante de corruption et d'égoïsme. « Plus je réfléchis, disait-il à ses amis, plus mon esprit s'enflamme de colère en songeant à l'avenir qui nous attend si nous ne savons pas reconquérir la liberté. Depuis que la République est devenue le patrimoine du petit nombre, quelques hommes oppriment le peuple et les nations, marchant insolemment sur nos têtes comme des rois et des tétrarques; et tandis que nous, plébéiens ou nobles, bons citoyens ou bons soldats, ne sommes qu'un vil rebut méprisé, repoussé, foulé aux pieds par ceux qui trembleraient à notre aspect si la liberté vivait encore !... Ils ont tout accaparé : le pouvoir, les faveurs, les honneurs, les richesses, et ne nous ont laissé que les périls, les affronts, les condamnations et la misère ! »

Tels étaient les motifs de Catilina quand il entreprit, pour renverser l'oligarchie, d'emporter d'assaut ce pouvoir suprême convoité par Crassus et Pompée, et vers lequel César plus habile se frayait pas à pas une voie souterraine. Comme il était le plus faible des ennemis du sénat, et qu'il le regardait comme son ennemi personnel depuis qu'il lui avait disputé le consulat, c'est lui qu'attaqua Cicéron. N'écoutons pas d'autre témoin que lui-même, et nous achèverons de voir à quoi se rédui-

sait en réalité cette conjuration si formidable dans ses terreurs oratoires, et ce danger si terrible dans ses discours.

« Le groupe de factieux assemblés par Catilina se compose, disait Cicéron au Forum, de ceux qui doivent beaucoup mais qui possèdent bien davantage; seulement ils aiment tant leurs biens, qu'ils ne consentiraient pas, pour se libérer, à se séparer d'un arpent. Il y en a d'autres qui, bien qu'attachés au joug de l'usure, veulent arriver au pouvoir; mais comme ils désespèrent de monter aux honneurs dans un temps calme, croyant qu'ils auront plus de chances si la République était troublée, ils désirent un orage. La troisième classe des conspirateurs est formée d'hommes déjà vieux, mais endurcis par le travail, comme ce Mallius, par exemple, qui se donne à Catilina. Ce sont ces vétérans que Sylla a établis dans les colonies de Fésule, grands et courageux citoyens, je l'avoue, mais qui ont dépensé leurs sesterces trop magnifiquement, bâtissant comme les heureux de Rome; ils voulaient avoir des terres, des palais, des esclaves, et se délecter dans des festins. Aussi qu'est-il arrivé? qu'ils se sont si bien endettés, que, pour s'affranchir maintenant, ils auraient besoin de tirer Sylla des enfers. A ces vieillards déjà infirmes se sont joints quelques paysans misérables et méprisables, qu'allèche l'espoir des anciennes rapines. Vient ensuite un mélange confus, bourbeux et grouillant d'hommes écrasés par le luxe, la paresse ou la débauche, et qui n'ont d'autre asile contre leurs créanciers et la justice que le camp de Mallius. Vil ramas d'insolvables que je ne prends pas pour des soldats!

« Je mets au cinquième rang les parricides, les assassins, les scélérats de profession, et au dernier, ces beaux jeunes gens élevés par Catilina, et qui ne le quittent jamais; ce sont eux que vous voyez si bien peignés, avec des robes flottantes, mais qui ne sont pas capables d'autre travail que de passer les nuits à table. Dans ce troupeau vont se jeter avec délices tous les joueurs, tous les adultères et tous les impudiques de Rome. C'est le *séminaire* (*seminarium*) de Catilina! Chers enfants que nous allons perdre, et dont le malheur m'afflige en vérité!... Car comment feront-ils pour supporter les neiges et les brouillards de l'Apennin?... L'hiver est dur au pied des montagnes, et il ne suffit pas, pour braver le froid, de s'y être habitués en dansant nus dans les festins! — Oh! la redoutable guerre que celle où le général aura pour cohorte prétorienne tout ce troupeau d'efféminés!

« Voyons maintenant, Romains, ce que nous pouvons opposer à cette terrible armée de Catilina. Nous avons d'abord nos troupes et nos légions, nos généraux et nos consulaires, qui peuvent bien lutter contre Mallius, ce gladiateur cassé et estropié de Sylla. Nous avons, pour tenir tête à cette bande demi-nue et demi-morte d'hommes perdus, la fleur et la force de l'Italie; nous occupons les villes, les colonies, les municipes, et il ne leur reste pour citadelles que les monticules des bois. Mais sans compter les ressources immenses dont nous disposons, et qui manquent au parti de ce larron avec lequel je ne veux pas vous laisser même un instant en parallèle, a-t-il le sénat, les chevaliers, le peuple, la ville, le trésor, les revenus

de l'empire, toute l'Italie, toutes les provinces et toutes les nations alliées?... »

Non, Catilina ne les avait point, et c'est ce qui affaiblit singulièrement ce danger que Cicéron, inconséquent par nature et par profession, présentait à la fin de son discours comme le plus grand qui fut jamais. Général en robe, comme il s'appelait lui-même avec un épanouissement d'orgueil si naïf, il voulait une campagne où l'on pût triompher avec éclat sans le moindre péril, et il enfla outre mesure la conjuration de Catilina. Sans preuves réelles, sur le simple témoignage d'une femme perdue, le 6 des ides de novembre, Cicéron convoque le sénat dans le temple de Jupiter Stator, et là, quand il a rempli la ville de légionnaires, et que les armes d'une foule de chevaliers brillent autour de la Curie, il apostrophe Catilina, l'irrite, et le pousse à bout par ces paroles célèbres :

« Pars! les portes de Rome te sont ouvertes, sors-en vite! Purge la ville de ta présence! Je me sentirai délivré d'un lourd fardeau en voyant les murs entre nous. Tu ne peux rester ici plus longtemps, je ne le veux pas, je ne l'entends pas, je ne le souffrirai pas!... Pars donc, te dis-je, va-t'en! Le silence du sénat ne te dit-il pas que si tu attends qu'on prononce le mot d'exil, il sera prononcé?... Tu vois tous ces chevaliers et ces braves et honnêtes citoyens en armes qui environnent la Curie; tu es témoin de leur affluence et de leur zèle; tu as entendu tout à l'heure leurs clameurs menaçantes; c'est à peine si je peux retenir leurs bras et leurs poignards. Et cependant, si tu consens à partir, je me fais fort d'obtenir d'eux qu'ils t'accompagnent jusqu'aux portes. Sors donc, je te le répète : que les pervers se séparent des bons; qu'ils mettent, comme je l'ai souvent dit, les murs de Rome entre eux et nous; qu'ils cessent de tendre des piéges au consul jusque dans sa maison, d'entourer le tribunal du préteur, de venir avec des glaives au sénat, de préparer des torches pour incendier nos maisons; qu'on lise enfin sur le front de tout citoyen les sentiments qu'il a pour la patrie. Pars sous ces auspices, Catilina; va nous faire une guerre sacrilége qui soit le salut de la République, ta perte et celle de tous ceux que t'associent les crimes et le parricide. »

Sous l'aiguillon de ces insultantes personnalités, Catilina avait bondi plusieurs fois de fureur, plusieurs fois il avait interrompu le consul pour nier ses accusations, repousser ses calomnies, en appeler au sénat et demander des juges. Aussi, quand Cicéron eut cessé de parler, Catilina se leva et prit la parole; mais son émotion était si grande, qu'à peine il put articuler d'abord ces mots d'une voix tremblante et saccadée :

« Je vous en conjure, pères conscrits, réfléchissez! réfléchissez avant de prêter l'oreille à ces mensonges téméraires. Songez que je suis un Sergius; que mes aïeux ont noblement servi la République; et c'est leur descendant qui voudrait la perdre aujourd'hui et la laisser sauver par Cicéron, un inconnu! un Sabin! un intrus qui n'a pas même de maison à Rome! un lâche qui... » Interrompu à cet outrage par les amis de Cicéron, dont les plus ardents lui criaient : Méchant! rebelle! parricide! Catilina se redressa, et magnifique d'indignation et de colère, il sortit de la Curie

en jetant à ses ennemis ce défi menaçant : «Vous voulez mettre le feu à ma maison ; eh bien ! soit ! je l'étoufferai sous les ruines de vos palais ! »

Catilina va rejoindre Mallius. — Le soir, il était sur la voie Flaminia et se dirigeait vers le camp de Mallius, établi à Fésule. Le vétéran de Sylla ne l'avait pas attendu pour lancer son manifeste. Cette pièce, rédigée en termes assez modérés, était ainsi conçue :

« Nous prenons à témoin les dieux et les hommes, qu'en recommençant la guerre, notre pensée n'est pas de combattre contre la République, mais de défendre seulement notre liberté personnelle. La barbarie des usuriers et l'odieuse tolérance du préteur à leur égard, en nous réduisant tous à la misère et au désespoir, nous a réduits à cette extrémité. Vos pères, ô patriciens, qui avaient au moins pitié du pauvre peuple, vinrent souvent en aide par leurs décrets aux débiteurs insolvables : de nos jours, avec l'assentiment des gens de bien, les dettes ont été ramenées au quart, de telle sorte qu'avec une pièce d'airain on a pu payer une pièce d'argent. Nous n'en demandons pas davantage. Pour acquérir le droit de participer au gouvernement ou pour abaisser l'orgueil de ses maîtres, le peuple armé s'est quelquefois séparé des grands : bien loin d'imiter cet exemple, nous n'ambitionnons, nous, ni l'autorité, ni les richesses, ces grandes causes des discordes humaines ; la seule chose que nous voulons, c'est la liberté à laquelle des gens de cœur ne renoncent qu'avec la vie. Nous supplions donc le sénat et les consuls, de prendre en pitié la misère de tant de citoyens. Rendez-nous, pères et magistrats du peuple, ce bouclier de la loi, que nous arrache le préteur, et ne nous imposez pas par un refus cette nécessité cruelle de marcher à la mort, en nous disant qu'il ne nous reste plus qu'à la faire payer le plus cher possible à nos concitoyens. »

Cet appel venait d'être adressé au sénat par Marcius, le chef des légions de l'Étrurie, lorsqu'un de ses membres nommé Catulus, ayant reçu une lettre de Catilina, se hâta de la communiquer à ses collègues : le ton de cette lettre ne contrastait pas moins, par sa modération, que le manifeste de Mallius avec les sanglants projets que prêtait Cicéron à celui qui l'avait écrite :

« La foi rare et fidèle, disait Catilina à son ami, que tu m'as toujours gardée et qui m'est si douce, me répond que tu ne m'abandonneras pas dans cette grande calamité. Je ne dis rien pour justifier le parti que je viens de prendre : ma conscience est en paix sur ce point ; mais je veux te faire juge de la légitimité de mes motifs. Abreuvé d'injustices, poussé à bout par les outrages de mes ennemis, privé de la récompense due à mes services et des honneurs où m'appelait mon rang, j'ai pris en main, selon ma coutume, la cause des malheureux, qui cette fois était la mienne. Non que je ne puisse et largement payer toutes mes dettes et faire pour moi ce que, grâce à la libéralité d'Aurelia Orestilla et de sa fille, j'ai fait pour les autres, mais parce que je ne puis me voir de sang-froid écarter des honneurs qui sont prodigués à des hommes indignes. Dans cette extrémité, j'ai pris la seule voie qui me restait pour sauvegarder ma dignité. J'aurais voulu t'écrire plus au long ;

mais j'apprends qu'on prépare contre moi les dernières violences. Je te recommande Orestilla et la confie à ta foi; protége-la, je t'en supplie par la tête de tes enfants. Adieu !... »

La lettre de Catilina, si différente par son style de l'apostrophe de Cicéron, ne produisit aucun effet sur l'esprit prévenu de la majorité du sénat : son consul pacifique effaça vite la bonne impression qu'elle aurait pu faire en ajoutant une nouvelle scène à l'intrigue si laborieusement enfantée de sa conjuration. Quelques jours après le départ de Catilina, il réunit de nouveau les pères conscrits dans le fameux temple de la Concorde, bâti par Opimius dont les lauriers l'empêchaient de dormir, et leur présenta les complices du fugitif, Lentulus, Gabinius, Statilius et Céthégus : des députés allobroges, témoins suspects, car ils avaient le plus grand intérêt en ce moment à gagner les bonnes grâces du consul, accusèrent ces quatre patriciens d'avoir voulu les entraîner dans leurs complots, et sur le témoignage de ces Barbares et la lecture de quelques missives conçues en termes assez vagues, Cicéron, qui disait la veille, en plein Forum, « il n'y aura pas une seule goutte de sang versé », demanda les têtes des quatre accusés présents, et de cinq contumaces. Toutefois, on ne vota pas ce jour-là; mais le lendemain des nones de décembre, la délibération s'ouvrit sur la proposition du consul. Cicéron, qui présidait le sénat, ayant demandé, selon la coutume, au premier inscrit sur l'album, quel était son avis, ce sénateur opina pour la *dernière peine*, et sa réponse fut répétée successivement par quatorze sénateurs. César était le quinzième : dès que Cicéron lui eut adressé la formule consacrée : Parle, Julius César! il se leva, et dans un discours admirable démontra si éloquemment l'injustice et l'inopportunité d'un arrêt de mort, que ceux mêmes qui l'avaient déjà prononcé revinrent sur leurs pas, et s'enveloppant dans le vague de la phrase, déclarèrent qu'ils n'avaient entendu appliquer que l'exil. Cicéron eut beau déployer toutes les ruses de son éloquence, l'avis de César prévalait sans Caton.

Caton vote contre lui. — Arrière-petit-fils du censeur, Caton, surnommé depuis d'Utique, marchait avec ostentation sur les pas de son bisaïeul. Vêtu de la plus vile pourpre, il dînait avec des figues pour condamner la table somptueuse de Lucullus, se promenait nu-pieds dans le Forum pour faire remarquer les brodequins rouges de César, et donnait de l'ail et des laitues au peuple pour se moquer des festins publics de Crassus. Sévère disciple d'ailleurs de la secte stoïcienne, il était le censeur-né et accepté de ses contemporains et de son siècle. Comme son opiniâtreté de caractère et son tempérament bilieux le poussaient à prendre toujours le contre-pied des autres, il se garda bien de laisser échapper cette occasion. César avait parlé pour la clémence, il parla, lui, avec acharnement pour la rigueur; et, ce que Cicéron n'eût osé faire, il attaqua César lui-même. Plus d'une allusion transparente alla frapper sur son siége curule le chef du parti populaire et le présenta comme complice; mais, supérieur à tous ces hommes, César n'écoutait pas. Pendant la philippique de Caton, et au moment où tous les yeux étaient fixés sur

lui, où les jeunes chevaliers postés par Cicéron à la porte du temple apprêtaient déjà leurs poignards, il lisait un billet à la dérobée, en se cachant d'un pan de sa toge. Cette indifférence piqua au vif l'irascible Caton. S'interrompant tout à coup : « Qui sait, s'écria-t-il, si dans ce moment César ne correspond pas avec les conjurés ! Ce billet contient peut-être la preuve de son crime; consul, ordonne qu'il soit lu tout haut ! » César, à ce mot, tendit la lettre à l'orateur, qui n'eut besoin que d'y jeter un coup d'œil pour reconnaître l'écriture et le sceau de sa sœur Servilia, et pour se convaincre qu'il n'y était pas question de politique. La jetant à ses pieds avec l'épithète qu'il méritait si souvent lui-même, il continua son discours et triompha.

Conformément à son avis, le sénat fut pour la mort; et peu s'en fallut que César ne payât de sa vie son appel à la clémence. Les chevaliers, n'attendant pas la fin de la délibération, avaient envahi le temple en armes, et l'entouraient comme des furieux. Sans quelques hommes intrépides qui, lui faisant un rempart de leurs corps, arrêtèrent ces assassins, c'en était fait du futur conquérant des Gaules. Les chevaliers, brandissant leurs glaives, regardaient Cicéron; celui-ci eut peur des des suites d'un pareil meurtre, fit un signe, et les glaives se baissèrent devant César, qui, traversant tranquillement cette bande, sortit du sénat en disant qu'il n'y rentrerait que lorsque d'autres consuls sauraient en faire respecter le seuil.

Exécution des partisans de Catilina. — Armé du sénatus-consulte qui prononçait la mort, Cicéron sortit après lui. A voir l'appareil menaçant et la forêt d'épées nues et de piques dont il s'était entouré, on aurait pu croire qu'un autre Hannibal campait sous les remparts de Rome; il ne s'agissait cependant que du supplice de cinq prisonniers. Ils furent traînés chargés de fers, au milieu d'une haie de lances, à la prison du Capitole, et Cicéron présida lui-même à l'exécution, qui eut lieu à la lueur des torches. Amenés par des triumvirs capitaux, Lentulus, Céthégus, Statilius, Gabinius et Céparius furent poussés successivement dans le Tullianum; à mesure qu'ils tombaient dans le souterrain fétide, ils étaient étranglés par les bourreaux. Quand tout fut fini, Cicéron, escorté d'une foule de sénateurs, de chevaliers et de soldats, descendit au Forum, et jeta triomphalement ce mot à la foule muette : *Vixerunt!* Ils ont vécu !

Sa mort. — Quelques jours plus tard on reçut la tête de Catilina : après avoir combattu aussi vaillamment que Spartacus au pied de l'Apennin, il était tombé, comme le gladiateur, sur un monceau de morts, et il ne manqua plus rien au triomphe de Cicéron. Ivre de joie et d'orgueil, il se hâta d'écrire à Pompée qu'il venait d'égaler ses exploits immortels; il courut jurer au Forum qu'il avait sauvé la République, et, gardant pour le sénat ses phrases les plus solennelles, voici comment il se jugea, du haut de sa chaire curule, pour avoir fait étrangler la nuit cinq prisonniers dans le Tullianum : « Je viens de courir des périls qui seront à jamais mémorables, non-seulement parmi le peuple que j'ai sauvé, mais parmi toutes les nations du monde. Qu'on célèbre Scipion, celui qui, par sa prudence et sa valeur,

contraignit Hannibal de regagner l'Afrique et d'abandonner l'Italie; qu'on décerne de justes louanges à l'autre Scipion, le destructeur de Carthage et de Numance, deux cruelles ennemies de Rome; qu'on regarde comme un homme digne d'honneurs Paul Emile qui triompha de Persée; qu'on admire éternellement la gloire de Marius, qui sauva deux fois Rome des Barbares; qu'on mette avant tous ces grands hommes Pompée, dont les conquêtes n'ont point d'autres bornes que les bornes mêmes du soleil, mon nom trouvera place parmi ces noms, ma gloire brillera au milieu de toutes ces gloires! » Et, entraîné par ce torrent de vanité, Cicéron poussa ce cri de triomphe de la parole : *Que la toge mène l'épée!*

Premier Triumvirat : Pompée, César, Crassus. — L'épée répondit à la toge par le triumvirat. César et Pompée venaient d'arriver à Rome, de retour, l'un d'Ibérie où sa préture avait été fructueuse, l'autre d'Asie dont il avait heureusement fini la longue guerre par la mort de Mithridate. Ayant apporté un butin immense et doublé les revenus du trésor, Pompée comptait sur la reconnaissance du sénat; mais le lendemain de son triomphe, qui dura deux jours, il se trouva seul au milieu de cette oligarchie défiante et jalouse. Lucullus ne lui pardonnait pas sa gloire : ulcéré jusqu'au fond du cœur de voir ces lauriers qu'il avait abattus avec son épée, orner la tête d'un rival qui ne s'était donné que la peine de les recueillir, il répétait à chaque instant : « Comme un vautour avide et lâche, qui suit le chasseur à l'odeur du sang pour lui voler sa proie, Pompée triomphe des victoires des autres. » Ni la vie de sybarite qu'il menait dans ses magnifiques jardins de Tusculum ou de la colline Hortulane, ni les délices de ses villas de Naples, ni les festins asiatiques de la salle d'Apollon, n'avaient éteint sa haine. Aussi, quand Pompée vint au sénat, il le trouva devant lui, ennemi ardent, dédaigneux, inflexible. Tout ce qu'il demandait, des terres pour ses vétérans et une confirmation solennelle de ses actes, lui fut refusé à l'instigation de Lucullus, qu'appuyait vivement Crassus le riche, dont la vanité blessée se souvenait avec amertume que Pompée avait aussi voulu lui ravir l'honneur de la guerre des esclaves.

Ainsi repoussé et humilié par l'oligarchie, Pompée se tourna aussitôt du côté de César qui en était l'ennemi déclaré. Celui-ci avait tout pouvoir sur l'esprit de Crassus; il le ramena facilement, et une coalition, dans laquelle s'unissaient les trois leviers politiques les plus forts, l'intelligence, l'épée et l'argent, se forma entre ces trois hommes. La lutte était dès lors inévitable : elle commença vive et acharnée à l'instant même. Il avait été convenu entre les triumvirs que César serait porté au consulat. Pour l'empêcher d'y arriver, le sénat résolut de lutter contre la bourse de Crassus. Il avait à sa disposition le trésor public : de l'avis du sévère Caton lui-même, il y puisa si largement, et fit distribuer tant d'argent dans les comices par ses répartiteurs (*divisores*), qu'il réussit à donner pour collègue à César Calpurnius Bibulus, le plus opiniâtre de ses adversaires. Nommé malgré les efforts et les intrigues de l'oligarchie, César lui donna le lendemain la mesure de son habileté et de sa force. Isoler l'ennemi était son grand art : il commença par détacher tous

les prolétaires du sénat en ressuscitant la loi agraire. Les millionnaires du patriciat la croyaient enterrée pour toujours avec les Gracques, aussi frémirent-ils de colère quand un des leurs, un grand pontife, un consul, vint leur proposer une loi ayant pour but de partager par portions égales les meilleures terres de la Campanie, entre ceux des citoyens pauvres qui avaient trois enfants. On en comptait vingt mille à Rome, qui accoururent en armes au Forum, en apprenant que le sénat repoussait la loi. C'est là ce que voulait César : profitant de l'agitation populaire, il sort de la Curie, présente la loi aux tribus, et, faisant monter Pompée sur les rostres, lui demande très-haut ce qu'il pense de sa proposition : « Je l'approuve, répondit Pompée. — Et si quelqu'un la combattait et prétendait s'y opposer de force, continua César, viendrais-tu la défendre avec le peuple ? — Oui, dit Pompée, j'y viendrais avec l'épée et le bouclier ! »

Les applaudissements soulevés par cette franche déclaration retentissaient encore du Capitole au Palatin, quand le consul Bibulus, descendu en toute hâte de la voie Sacrée, fend la foule, s'élance à la tribune et crie qu'il s'oppose à la loi. A ces paroles, la fureur des pauvres, anciens légionnaires pour la plupart, éclate par des cris et des menaces de mort. On se jette sur Bibulus, on brise ses faisceaux, on met en pièces sa robe de pourpre, et, comme marque ignominieuse du mépris de l'armée pour les magistratures patriciennes et pour ce grand corps du sénat, si longtemps auguste et sacré, comme image de l'avilissement où elle entendait le plonger désormais, un vétéran pompéien renverse un panier de fumier sur Bibulus et le couvre d'ordures de la tête aux pieds. Le consul, au désespoir, découvrant sa poitrine, demandait la mort après l'outrage. Ses amis l'entraînèrent de force dans le temple de Jupiter Stator, situé tout près des Rostres, au bas du Palatin. Caton arrivait sur ces entrefaites : jeune et fort, il perce la foule et parvient à la tribune, d'où l'arrachèrent violemment les amis de César. Jeté hors du Forum, il y rentre d'un autre côté et reparaît tout à coup sur les Rostres, criant à pleine voix contre la loi : cette fois on l'emporta si loin qu'il ne revint que lorsque la loi fut votée.

Le sénat était vaincu, mais il lui restait encore un redoutable auxiliaire, l'ordre équestre : César le lui enleva avec la même habileté. Les chevaliers étaient les usuriers légaux et honorés de Rome : fermiers des revenus publics, ils amassaient à ce métier des fortunes immenses et s'arrangeaient toujours de façon à devoir au trésor et à se faire donner quittance par le sénat quand ils l'avaient secondé dans les troubles. Depuis la mort de Catilina ils étaient en instance pour une demande de cette nature auprès des pères conscrits : ceux-ci ajournant toujours, César, qui ne les consultait plus, prit sur lui de faire la remise à l'ordre équestre du tiers de l'arriéré. On vit alors combien l'intérêt est puissant sur le cœur des hommes. Ces mêmes chevaliers qui avaient envahi, l'épée à la main, le temple de la Concorde, quatre ans auparavant, pour égorger César au moindre signe de Cicéron, allaient proclamant partout ses mérites et sa justice, parce qu'il ne les dépouillait pas du fruit de leurs rapines. Ce plébiscite, celui de la loi agraire,

des combats de gladiateurs et des spectacles donnés au peuple avec la magnificence d'un homme qui ne comptait plus ses créanciers et qui pouvait puiser jusqu'à huit cent trente talents (deux millions quatre cent quatre-vingt-dix mille francs) dans l'arche de Crassus, lui valurent le gouvernement pour cinq ans de la Gaule cisalpine et transalpine avec quatre légions.

César part pour la Gaule. — En partant pour venger sur les fils du Brenn le désastre de l'Allia et la rançon du Capitole, César resserra les nœuds du triumvirat et le fortifia par un double mariage : il donna sa fille à Pompée et épousa celle de Pison, qu'il fit nommer consul en même temps qu'il désignait pour le tribunat deux ennemis personnels de Cicéron, Vatinius et Clodius Pulcher. Sûr désormais que son influence ne perdrait rien par son absence, il alla porter dans les Gaules, au bout de son épée, le gouvernement, les lois, les mœurs et la civilisation de Rome. Débarrassé de ce terrible ennemi, le sénat se crut sauvé, et Cicéron respira. Ils ne savaient pas qu'en partant, César avait enfermé un loup des Apennins dans le bercail de l'oligarchie. Clodius, surnommé Pulcher, parce que, selon la remarque sensée de Plutarque, il était plus beau qu'il ne convient à un homme, avait été surpris dans la maison de César essayant de profiter des mystères de la bonne déesse pour séduire sa femme. César, homme d'esprit et politique habile avant tout, refusa hautement de croire à l'attentat de Clodius et lui prêta même de l'argent pour acheter ses juges; puis il répudia Pompéia, en protestant qu'il la croyait innocente, mais que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée. Par ce moyen, en même temps qu'il pouvait contracter un nouveau mariage utile à ses vues sans froisser la famille de Pompéia, il s'était fait, de ce jeune homme ardent et sans frein, un partisan à toute épreuve. Bien moins adroit, Cicéron avait suivi la marche contraire. Soit pour satisfaire quelque rancune, soit par hypocrisie, affectant tout à coup un grand zèle pour ces pratiques religieuses dont il riait tout haut, il avait fait contre Clodius un plaidoyer accablant : aussi ce dernier, qui ne respirait que vengeance, n'eut pas plus tôt en main la puissance tribunitienne, qu'il se hâta de faire expier au consul en robe ses exploits nocturnes du Tullianum.

Clodius fait exiler Cicéron. — « On interdira le feu et l'eau à quiconque aura violé les lois en ôtant la vie à un citoyen sans jugement. » Telle était la rogation qu'il vint lire au Forum. Cicéron, foudroyé, perdit tout sang-froid et toute dignité. Celui qui, depuis quatre ans, abusait de la patience du sénat et du peuple, en ressassant à tout propos et répétant sans cesse : Catilina! Catilina! Catilina! se laissa aller aux derniers degrés de la faiblesse quand on lui demanda compte de ce meurtre extra-judiciaire pour lequel il s'était si fièrement comparé aux Scipions, à Paul Émile, à Marius et à Pompée lui-même. Vêtu de deuil, on le vit solliciter dans toutes les rues de Rome, pleurant, gémissant, se lamentant, et tombant aux genoux du premier venu. Le spectacle d'une telle lâcheté fut odieux à ce peuple chez qui le courage était une seconde nature, et Marcus Tullius Cicéron, couvert de huées par les Quirites et bafoué insolemment par Clodius, qu'il avait la bassesse de fatiguer

de ses supplications, fut forcé, pour éviter pire, de se condamner à l'exil. Tandis qu'il portait aux rois et aux cités les lettres de recommandation du sénat, Clodius, achevant sa vengeance, faisait raser sa maison du Palatin et ses villas.

Cependant Pompée, dont l'orgueil nourrissait sans cesse l'ambition, couvait dans l'ombre l'espoir du pouvoir suprême. Tant que le tribun Clodius humilia Cicéron et débarrassa le triumvirat d'un surveillant incommode en éloignant Caton, sous prétexte de mission à remplir en Chypre et à Byzance, Pompée ne bougea pas; mais cette impassibilité disparut lorsque Clodius l'attaqua lui-même. Le jeune tribun s'enivrait de son double succès. Voyant le peuple s'émouvoir et marcher comme un seul homme à sa voix, il oublia qu'il n'était que l'instrument des triumvirs et les attaqua avec l'imprudence de son âge et la chaleur de son caractère. Un jour que Pompée assistait au procès d'un de ses clients, Clodius monte sur un lieu élevé d'où il pouvait être vu de tout le monde, et s'adressant à la foule turbulente et insolente d'amis qui l'entouraient : « Quel est, leur demanda-t-il en secouant sa robe, quel est le souverain le plus intempérant de cette ville? — « Pompée, répondirent en chœur ses amis. — « Quel est l'homme qui cherche un homme? » — « Pompée! » — « Quel est celui qui se gratte la tête du bout du doigt? — « Pompée!... » Chaque fois que ces jeunes fous répétaient ce refrain et livraient aux risées du peuple un nom si vénéré naguère, le sénat applaudissait par vengeance, la foule par légèreté. Pompée, rentra chez lui, furieux contre Clodius, et bien résolu à châtier son insolence. Après y avoir rêvé avec ses amis, il ne trouva pas de moyen plus prompt et meilleur que le rappel de Cicéron.

Pompée fait rappeler Cicéron. — En conséquence, seize mois après son exil, Pompée, tenant par la main Quintus, paraît au Champ-de-Mars et prie le peuple de lui accorder la grâce de son frère. Il y eut bien des coups donnés et quelques citoyens tués de part et d'autre, mais enfin Pompée l'emporta sur Clodius. Rappelé par un plébiscite, Cicéron trouva toute l'oligarchie aux portes de Rome. On lui fit une entrée triomphale. Appien dit que la journée suffit à peine aux salutations d'usage en pareil cas. En ramenant Cicéron, Pompée ne songeait pas seulement à mater le tribun, il voulait, par l'intermédiaire du vainqueur de Catilina, se réconcilier avec le sénat. Dans sa reconnaissance, Cicéron travailla avec ardeur à opérer ce rapprochement. Une loi frumentaire servit de prétexte : chargé pour cinq ans, par décret du sénat, d'approvisionner la République, Pompée fut investi, tant sur mer que sur terre, d'une autorité sans contrôle et sans limites. Reconnaissant à son tour, il cède une bande de ses vétérans les plus audacieux à Cicéron, qui, leur donnant pour chef Milon, un autre tribun du peuple, léger de probité et de scrupules, se mit à lutter d'illégalité et de violence avec Clodius.

Conquête des Gaules. — Pendant ce temps-là, César fondait sa grandeur sur la victoire. Il y avait un siècle que Rome convoitait la Gaule. Cent cinquante-quatre ans avant notre ère, les légions, conduites par Quintus Opimius et par Fulvius Sextius, intervenant dans l'intérêt de Massalie, l'alliée fidèle, étaient venues planter

les premiers jalons de la conquête en battant les peuples de la côte et jetant les fondements d'Aix. Élargie par Fabius, qui défit les Arvernes, et par Crassus, qui établit chez les Volsques Tectosages la forte colonie de Narbonne, la voie ambitieuse s'ouvrait magnifique devant César. Il s'y précipita tête baissée avec l'audace, le courage, l'ardeur et l'effrayante activité qui le caractérisaient. En moins de cinq ans il refoula dans ses montagnes une émigration formidable d'Helvétiens, rejeta les blonds soldats d'Arioviste au delà du Rhin, écrasa trois cent mille Belges sur les bords de l'Aisne, soixante mille Nerviens derrière la Sambre, vendit à l'encan cinquante-trois mille Atuatiques, coula bas les deux cents galères des Vénètes, et, nouveau Marius, rompit entre le Rhin et la Meuse, une masse de quatre cent mille Usipiens et Tenctères, tandis que ses lieutenants dispersaient cinquante mille Ibères sous les Pyrénées.

Retour de César. — Au milieu de ces beaux faits d'armes dont l'éclatant retentissement au Champ-de-Mars et au Forum, en flattant vivement l'orgueil national, lui gagnait tout le peuple, César, qu'enrichissait sa gloire, avait fait distribuer à ses amis de Rome une partie de son butin et était venu passer l'hiver à Lucques. Tout le monde y courut adorer le soleil levant. Ceux qui remplissaient des magistratures annuelles ou qui avaient des commandements particuliers en Italie s'y rendaient avec un tel empressement, qu'on voyait quelquefois à sa porte plus de cent vingt faisceaux de proconsuls et de préteurs. Il n'y manqua pas une dame romaine, et l'oligarchie elle-même y fut représentée par deux cents sénateurs, parmi lesquels Crassus et Pompée ne se distinguaient que par leur zèle. César renvoya toute cette foule chargée de présents et disposée à lui prêter le concours le plus énergique. Il demeura convenu entre Pompée, Crassus et lui, que les deux premiers se feraient porter au consulat en se partageant les autres gouvernements, et qu'il serait prorogé pour cinq ans dans le sien.

Malgré son avilissement, quand ce partage des dignités et du pouvoir fut connu à Rome, l'aristocratie indignée protesta dans la première assemblée où Crassus et Pompée parurent. Le consul Marcellinus osa se lever de son tribunal et les somma de dire s'ils poursuivraient le consulat. Tous deux gardaient le silence; mais le peuple leur ayant ordonné de répondre, il fallut parler. Pompée dit alors qu'il n'ambitionnait aucune magistrature, mais qu'il pourrait bien demander le consulat pour contenir les factieux et les méchants. Quant à Crassus, plus dissimulé, il se contenta de répondre qu'il ferait ce qu'il jugerait le plus expédient et le plus utile pour la République. Marcellinus, feignant de se payer comme tout le monde de ces paroles ambiguës, s'attacha donc à Pompée et déclama contre son ambition avec tant d'aigreur et de violence que le gendre de César, hors de lui, le menaçant du geste : « Tu es, lui cria-t-il, le plus injuste et le plus ingrat des hommes : il ne te souvient donc plus que c'est moi qui, de muet, t'ai fait éloquent, et d'affamé que tu étais, si plein, que tu vomis maintenant contre ton maître ! »

Cette fois cependant Pompée s'en tint aux menaces : mais le jour des comices il

employa les voies de fait. Comme Lucius Domitius Œnobarbus, le seul qui n'eût pas craint de se mettre sur les rangs, descendait avant le jour au Champ-de-Mars pour solliciter les suffrages, suivi de Caton, son beau-frère, les sicaires de Pompée se jettent sur l'esclave qui portait le flambeau devant eux et le tuent. Domitius, au premier cliquetis des armes, prit la fuite, et Caton, qui voulut résister, fut blessé au bras. Le sénat se hâta de revêtir les robes de deuil comme dans les calamités publiques. Mais, malgré ses protestations et l'opposition acharnée de Caton, Crassus et Pompée obtinrent le consulat et César la prorogation de son commandement dans les Gaules.

Crassus va faire la guerre aux Parthes. — Resté seul maître du terrain, car l'avare Crassus, malgré ses soixante ans, était allé faire la guerre aux Parthes, Pompée s'appliqua dès lors uniquement à plaire au peuple. Il venait de bâtir au bout du cirque de Flaminius, sur la rive gauche du Tibre et vis-à-vis le Janicule, un théâtre portant son nom, dont la dédicace fut célébrée par des fêtes magnifiques. On y donna d'abord des jeux gymniques et musicaux; puis cinq cents lions s'y déchirèrent successivement, et enfin, au témoignage de Plutarque et de Dion, qu'il faut citer pour rendre ces choses croyables, dix-huit éléphants y combattirent contre des gladiateurs. Ces grands spectacles lui attirèrent l'admiration et les sympathies d'un peuple qui n'aimait que les émotions fortes et l'odeur du sang, et qui lui en montra sa gratitude dans une douloureuse circonstance. Bien qu'il eût déjà passé l'âge d'aimer et d'être aimé, Pompée adorait sa jeune femme, et, s'il faut ajouter foi aux affirmations de l'histoire, ce tendre sentiment était partagé par Julia. Un jour où le peuple était assemblé pour l'élection des édiles, on en vint aux mains un peu plus chaudement que d'habitude: il y eut des morts et des blessés, et Pompée, qui se trouvait au milieu de la bagarre, fut couvert de sang. Il envoya chercher une autre robe à sa maison, qui était entre son théâtre et le temple de la Fortune Équestre. Sa femme, voyant celle qu'on rapportait tout ensanglantée, le crut massacré, et s'évanouit. Elle mourut quelque temps après des suites de ce trouble, et Pompée se disposait à aller ensevelir ses restes dans une terre patrimoniale qu'il avait auprès d'Albe, lorsque le peuple, voulant faire éclater publiquement ses sympathies, enleva le cadavre et porta la fille de César au Champ-de-Mars.

Presque en même temps on apprit la mort de Crassus, tombé dans les piéges des Parthes et décapité sur les bords de l'Euphrate. Pompée restait donc seul en face de César au moment où la mort de Julia venait de briser le lien qui aurait peut-être encore retenu deux hommes dont l'un, selon la poétique expression de Lucain, ne voulait pas d'égal, et dont l'autre n'avait jamais souffert de supérieur. Il était évident que le monde romain allait sembler trop étroit pour leur ambition, quand un de ces événements imprévus qui, jetés par le hasard dans la balance politique, la font tout à coup pencher d'un côté, vint hâter la rupture. Le tribun Clodius, avec qui Pompée s'était réconcilié depuis peu, venait à cheval de sa villa. Il se croisa avec Milon, le chef des sicaires de Cicéron, sur la voie Appienne, au point où elle descend la pente

allongée du coteau vers l'ancien emplacement de Bovillæ. Ennemis mortels, ils ne firent qu'échanger un regard menaçant et passèrent; mais un esclave de Milon, ayant rebroussé chemin, courut après Clodius et le renversa d'un coup d'épée donné par derrière. L'esclave de Clodius, prenant son maître dans ses bras, le porta tout sanglant dans l'hôtellerie (*mansio*) voisine, où Milon s'empressa d'aller l'achever.

A la nouvelle de cet assassinat, le peuple, qui aimait Clodius, fut si ému qu'il passa la nuit dans le Forum, et le lendemain il voulut qu'on exposât le cadavre de l'ancien tribun auprès de la tribune aux harangues. La vue de ce corps ensanglanté augmentant la fureur de ses partisans, ils crièrent bientôt qu'il fallait le montrer au sénat pour lui reprocher la lâcheté avec laquelle il tolérait le crime. On transporta donc le cadavre devant la Curie, et là, les plus irrités, s'emparant des siéges curules des sénateurs, en composèrent un bûcher dont les flammes mirent le feu au palais même du sénat et à beaucoup de maisons voisines, qui brûlèrent en même temps que la dépouille mortelle de Clodius.

Tout le monde était consterné : seul, l'assassin n'avait rien perdu de son audace. Entouré d'une multitude d'esclaves et d'hommes des champs armés, il affectait une confiance insolente. Cependant, comme il était indispensable qu'il se couvrît, même au milieu de ce mépris éclatant de la loi, d'une apparence d'absolution légale, il fit distribuer de l'argent dans les tribus, acheta la complicité de Marcus Cœlius, un des tribuns, et l'éloquence de Cicéron, et comparut ensuite devant une assemblée formée de ceux qui avaient vendu leur suffrage. C'était un beau champ pour Cicéron : sûr d'avance des voix de ses juges, il allait innocenter le meurtrier et dévouer la victime aux dieux infernaux. Par malheur pour sa faconde, on ne lui en laissa pas le temps : comme il finissait son exorde, une foule de plébéiens qui n'avaient pas vendu leurs voix se précipitèrent dans le Forum le glaive et les javelots à la main. Milon et Cœlius se sauvèrent déguisés en esclaves, mais leurs adhérents payèrent pour eux. Tous ceux qui se trouvaient autour des rostres, soit citoyens, soit étrangers, les riches surtout, dont on voyait briller les toges et les anneaux d'or, furent égorgés. Montant comme une mer furieuse, l'anarchie entraînait violemment au désordre pauvres, hommes libres, esclaves; et comme l'insurrection était venue après le meurtre, après l'insurrection vinrent le pillage et le vol.

Le sénat s'assembla saisi de terreur. Convaincu de son impuissance, et placé entre l'anarchie et la tyrannie, des deux maux il choisit le moindre. « Il faut, dit Bibulus, celui que les vétérans pompéiens avaient si cruellement outragé, il faut élire Pompée seul consul; car, ou la ville sortira sous lui des troubles et des orages qui l'ébranlent, ou, si elle doit tomber en servitude, elle sera du moins soumise au meilleur de ses citoyens. » Si l'on fut surpris de cet avis de Bibulus, on le fut bien davantage en voyant Caton se lever pour l'appuyer. « Je n'aurais jamais fait la proposition, dit-il au milieu d'un profond silence, mais puisqu'un autre a eu ce courage, mon opinion est qu'il faut l'adopter. Mieux vaut un magistrat, quel qu'il soit, que l'anarchie, et pour moi je ne connais personne plus capable de gouverner, au milieu

de cette confusion et de ce désordre, que Pompée. » Sous un titre légal encore, Pompée fut donc investi de ce pouvoir suprême qu'il désirait si ardemment. Mais pour les hommes médiocres l'écueil est toujours à côté du succès. Malgré la confiance de Caton, le nouveau dictateur ne sut rien faire de décisif ni pour Rome, ni pour lui-même. Nature lymphatique et molle, qu'un immense orgueil parvenait seul à remuer quelquefois, mais qui retombait aussitôt dans sa nullité nonchalante, quand il eut opposé l'anarchie armée de ses vétérans à l'anarchie désarmée du Forum, et remplacé une chose mauvaise par une chose pire, il crut avoir rempli sa tâche, et, se couronnant de fleurs, épousa la petite-fille du meurtrier des Gracques, et alla, lui déjà vieillard, chanter des hymnes à Vénus avec cet enfant sous les myrtes de l'Adriatique.

Pendant ce temps, César achevait au pied des murs d'Uxellodunum sa guerre immortelle des Gaules. Profitant du peu d'unité et des dissensions de nos pères, en huit ans il avait pris huit cents villes, battu trois cents peuples, tué un million d'hommes et fait deux fois autant de prisonniers. Pour prix de ses victoires, il ne demandait au sénat qu'une prorogation de deux ans dans son gouvernement, afin de consolider la conquête. Caton et les amis de Pompée dirent qu'il fallait la lui refuser.

Il y avait alors dans le tribunat un jeune patricien, qu'on appelait Curion, et qui, au dire des historiens du temps, s'était chèrement vendu à César. Quand le sénat se réunit pour délibérer sur la demande du vainqueur de la Gaule, deux questions lui furent posées par le consul : Faut-il nommer des successeurs à César? Faut-il dépouiller Pompée de son commandement? Sur la première question, tous les sénateurs, moins deux, répondirent affirmativement; la même majorité se prononça contre la seconde. Alors le tribun Curion se leva, et prenant la parole malgré les murmures des partisans de Pompée et l'impatience du consul Claudius : « Pères conscrits, dit-il, les deux généraux dont il s'agit sont également dangereux pour la liberté : si vous déposez l'un il serait imprudent de conserver l'autre; car celui des deux qui resterait seul armé deviendrait le tyran de Rome. Je propose donc que le sénat vote sur la question de savoir s'il n'est pas plus utile à la République de les déposer en même temps. Que ceux qui veulent laisser à Pompée seul le pouvoir dont ils ont dépouillé César passent du côté du consul; ceux qui ne veulent pas de maître passeront du mien. »

Cet avis fut adopté : vingt-deux sénateurs seulement restèrent avec le consul, et les trois cent soixante-dix autres allèrent se ranger du côté de Curion. Alors le consul leva la séance en s'écriant : « Vous avez vaincu; vous aurez pour maître César! » — C'était la volonté de l'armée et l'espoir du peuple. Un tribun militaire des légions des Gaules était à la porte de la Curie, attendant le résultat du vote. Dès qu'il l'apprit : « Voilà qui prorogera César! » dit-il en frappant sur son large glaive; ... et pour le peuple, il fut si content de l'affront fait à Pompée, que lorsqu'il vit arriver Curion au Forum, il l'accueillit par des cris de triomphe et des batte-

ments de mains, et le couvrit de fleurs et de couronnes. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que César avait passé les Alpes et qu'il marchait sur Rome. Voilà la terreur dans le sénat et la joie au Forum. Le consul Claudius propose de déclarer César ennemi de la patrie et d'envoyer contre lui l'armée de Capoue; Curion combat vivement cet avis. Les esprits s'échauffent, les récriminations amères s'échangent du banc des tribuns à la chaire curule. Enfin Claudius, s'élançant tout à coup de sa place : « Puisqu'on m'empêche de pourvoir avec le sénat à la sûreté de la République, j'y pourvoirai, dit-il, moi-même, en ma qualité de consul. » A ces mots il sortit de la Curie, se rendit avec son collègue auprès de Pompée, qui l'attendait hors des remparts, et, lui présentant une épée nue :

« Nous vous ordonnons, lui dit-il, mon collègue et moi, de marcher contre César pour la défense de la patrie, et nous déclarons votre armée la sauvegarde de la République. » Après avoir ainsi investi Pompée du commandement des troupes d'Italie, on chassa les tribuns, qui s'enfuirent et se réfugièrent dans le camp du proscrit; on décréta aux calendes de janvier 49, que si ce dernier n'abandonnait pas son gouvernement, il serait traité en ennemi public, et l'on crut avoir tout fait et tout sauvé.

César franchit le Rubicon. — A ce moment, et pendant que le sénat délibérait longuement pour savoir si l'on qualifierait la rébellion présumée de César de sédition ou de tumulte, celui-ci franchissait le Rubicon, s'emparait de Rimini par surprise, et bien qu'il n'emmenât qu'une légion, avançait à marches forcées vers Rome. Alors éclata dans tout son jour l'incapacité orgueilleuse de Pompée. Ce glaneur si vain des lauriers d'autrui, n'avait su rien prévoir, rien préparer, et il ne sut que fuir, non pas seulement de Rome, mais de l'Italie, au bruit des pas de son rival. Un tel adversaire était indigne de César : aussi, un an après, les vétérans de la guerre gauloise avaient ramené par la victoire les légions d'Ibérie, et foulé aux pieds à Pharsale la gloire usurpée de l'ancien lieutenant de Sylla.

Triomphe de César. — A partir de ce moment, et quoiqu'un préteur appelé Cœlius, et l'assassin Milon, de retour de son exil de Marseille, eussent essayé de la distraire, en remuant la cendre des discordes civiles toute chaude encore au Forum, Rome n'eut plus d'attention que pour César : l'oreille tournée vers l'orient, elle attendait avec impatience : bientôt, les nouvelles se succédèrent et retentirent dans les palais sénatoriaux comme les sons funèbres des trompettes aux jours des funérailles. Pompée a été battu! Pompée est mort! Caton s'est poignardé à Utique! Juba et Pétréius se sont égorgés après le festin, pour ne pas survivre à la défaite, Lucius Scipion s'est précipité dans les flots, et l'heureux vainqueur César a conquis l'Égypte! César a détruit en cinq jours le roi du Bosphore! César revient à Rome! Il y arriva, en effet, vers le milieu des calendes d'août de l'an 46, et l'heureux vainqueur reçut à son entrée les honneurs de quatre triomphes pour ses victoires des Gaules, d'Égypte, du Bosphore et d'Afrique. Le Vercingetorix d'Alesia, le plus brave des Gaulois, un enfant, fils du roi africain Juba, et Arsinoé, sœur de

Cléopâtre, ornaient la pompe glorieuse et marchaient chargés de fers devant les chars qui portaient le butin; il y avait soixante mille talents en espèces et deux mille huit cents couronnes d'or, pesant deux mille quatre cents livres. Par un sentiment de convenance qui honore sa mémoire, rien n'y rappelait Pharsale ni Pompée : la seule concession qu'il eût faite à ses légions, c'était un certain nombre de peintures grotesques représentant le double suicide de Juba et de Pétréius, Caton qui se déchirait les entrailles d'un air féroce, la mort des assassins de Pompée, et le roi du Bosphore fuyant à toutes jambes.

Cette image excita surtout les rires de la plèbe, à qui tout était permis ce jour-là comme aux légions, et celles-ci usaient largement du privilége. Tandis que leur général, le front couvert de lauriers et vêtu de la toge triomphale, montait au Capitole au milieu d'un nuage d'encens, pressées derrière le char, elles allaient chantant à tue-tête contre l'ami de Nicomède un couplet satirique d'une crudité telle qu'on est forcé de le laisser couvert de son voile latin. En descendant du Capitole, César paya magnifiquement leurs services. Chaque soldat reçut cinq mille drachmes, chaque centurion dix mille, chaque tribun ou chef de mille hommes et chaque préfet de cavalerie vingt mille. Puis, il fit distribuer cent deniers, une mine attique, dix boisseaux de blé et dix livres d'huile à chaque plébéien, remit une année de loyer aux pauvres, et donna en outre à ses vétérans, des terres qu'il leur était interdit d'aliéner de vingt ans. Le lendemain et les jours suivants, magnifique autant que généreux, il offrit le festin d'usage, qui fut servi au Champ-de-Mars. Le peuple romain s'y coucha autour de vingt-deux mille tables à trois lits, et en se levant il eut à profusion les grands spectacles qui touchaient seuls son cœur de bronze, des combats où de chaque côté figuraient mille gladiateurs, des courses de chevaux, des luttes de taureaux, des jeux musicaux, des naumachies et le spectacle superbe d'horreur de quatre cents lions déchaînés et se déchirant dans le cirque.

Il est nommé Dictateur. — Après avoir payé avec cette magnificence sa bienvenue dictatoriale, il nettoya la ville de quatre-vingt mille prolétaires que la misère y flagellait, en leur donnant des terres dans les colonies d'outre-mer, étouffa, dans une course rapide en Espagne, la guerre civile que le jeune Pompée tentait de rallumer; puis, gouvernant avec sagesse, modération, clémence, il fit succéder à cet état d'agitation, de trouble et de guerre intestine qui semblait devenu son élément, un ordre et un calme inconnus à Rome depuis des siècles. Aussi la reconnaissance publique n'avait point de bornes : tous les honneurs, ceux même réservés aux dieux, on les lui décernait avec enthousiasme; chaque tribu lui offrait des sacrifices, créait pour lui des jeux spéciaux, dédiait des monuments à sa gloire; dans tous les temples et tous les lieux publics, on le peignait dans ses images avec la couronne de chêne qui fut toujours la récompense de ceux qui soutenaient la République; il reçut le nom de père de la patrie. Nommé dictateur à vie, consul pour dix ans, honoré du siége d'or et d'ivoire, il voyait décréter par le sénat que Rome ferait tous les ans

des sacrifices pour solenniser les anniversaires de ses victoires, que les magistrats prêteraient, en entrant en charge, le serment d'observer ses lois; qu'en mémoire de sa naissance, le mois Quintilis s'appellerait Julius; qu'enfin on lui élèverait des temples, et un entre autres où sa statue aurait la main dans celle de la Clémence. Eh bien! c'est lorsqu'il méritait tous ces honneurs, et quand son habileté, son génie et son courage promettaient à Rome une ère de prospérité inouïe, qu'une poignée de misérables complota la mort de celui qui n'avait fait périr personne, et que les conspirateurs eux-mêmes avaient entendu à Pharsale criant à ses légionnaires : *Parce civibus!* Épargnez le sang romain!

Mais l'oligarchie ne lui pardonnait ni sa gloire, ni sa supériorité d'intelligence, ni l'amour du peuple, dont elle était abhorrée. Comptant pour rien l'ordre rétabli, la paix de la République assurée, le bonheur de la patrie et sa grandeur, qui allaient se développer magnifiquement sous la main du grand homme, elle frémissait de rage d'avoir perdu le pouvoir et ce vieux privilége d'opprimer le peuple, de rançonner les provinces et de piller le trésor, qu'elle appelait la liberté. Déterminée à le ressaisir à tout prix, elle ourdit un complot : un transfuge du camp de Pompée, Décimus Brutus, neveu de Caton et fils de cette Servilia dont César recevait les messages secrets avant qu'il fût né, et Caïus Cassius, autre traître qui avait livré les trirèmes pompéiennes, en étaient les chefs. Comblés des faveurs de César, et le premier surtout, qu'il traitait en fils adoré, ils s'associent quatorze sénateurs dont le moins ingrat était Ligarius qui venait d'être rappelé de l'exil, et décident qu'ils recommenceront dans le sénat la scène sanglante jouée par leurs pères, du temps de Romulus, au bord du marais de la Chèvre.

Sa mort. — Le jour des ides de mars 44, en effet, le sénat étant réuni dans le portique de Pompée, César arrive en litière. Avant d'entrer dans la Curie, il était d'usage de consulter les entrailles des victimes : l'aruspice qui les tenait dans sa main dit à Cesar qu'elles renfermaient un signe de mort. « Bon! répondit-il en souriant, on m'annonça la même chose en Ibérie, quand je livrai bataille au fils de Pompée», et il suivit Brutus qui, lui serrant affectueusement la main, le pressait d'entrer dans le temple. Ses assassins avaient eu la précaution de laisser un des leurs à la porte, pour retenir Antoine, le plus brave lieutenant de César, en l'amusant par quelques discours; tous les autres étaient à leur poste. César ne fut pas plus tôt assis, qu'ils l'entourèrent comme de coutume, d'un air respectueux et empressé; et Tullius Cimber, qui s'était chargé de donner le signal, se plaça devant lui. Après avoir fait semblant, pendant quelques instants, de lui demander le rappel d'un exilé, saisissant tout à coup sa robe de pourpre, il la tira violemment en criant : « Qu'attendez-vous, amis!... » A ces mots, Casca, placé derrière le dictateur, le frappa le premier d'un coup de poignard à l'épaule. César, arrachant sa robe des mains de Cimber, s'élança de son siége, prit avec force le bras de l'assassin et le fit ployer. Mais tous les autres, tirant les glaives cachés sous leurs toges, l'attaquèrent à la fois. Cassius le frappa au visage, un autre au flanc qu'il découvrait en s'efforçant

de désarmer Casca; Marcus, le préteur, à la cuisse; Bucolinus, au front. Pâle et poussant des cris de rage, il se débattait comme un lion et leur faisait face à tous, quand il vit accourir Brutus, le poignard levé; s'enveloppant alors la tête de sa toge, il ne résista plus, et se laissa tomber au pied de la statue de Pompée relevée par ses ordres. Les assassins continuèrent de le frapper malgré sa chute, et ne s'arrêtèrent, se blessant eux-mêmes dans leur acharnement, que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, au vingt-troisième coup de poignard.





CHAPITRE VIII

LES TRIUMVIRS.

Brutus et ses complices se réfugient au Capitole. — Marc Antoine. — Testament de César. — Funérailles de César. — Octave vient réclamer l'héritage de César. — Second triumvirat. — Nouvelles proscriptions. — Mort de Cicéron. — Octave et Antoine se partagent l'empire. — Bataille d'Actium.



Quand César ne respira plus, Brutus voulut parler au sénat; mais, au lieu de l'écouter, tous, jeunes et vieux, se précipitèrent vers la porte dans un tel trouble et avec un empressement si tumultueux, que plusieurs furent écrasés sous les colonnes, et que d'autres se blessèrent, en fuyant, aux poignards des assassins. Déconcertés par la fuite des sénateurs, ceux-ci s'encouragent cependant, et roulant leur robe autour de la main gauche pour s'en servir comme d'un bouclier, tandis que de l'autre ils brandissaient leurs poignards, dont les lames dégouttaient de sang, ils parcourent dans les rues en criant qu'ils ont immolé le roi, qu'ils ont massacré le tyran. Un des leurs les précédait, portant au bout d'une lance le bonnet de l'affranchissement. Mais il eut beau agiter cet emblème, Brutus et Cassius eurent beau appeler les citoyens à la liberté en parlant de Tarquin, le peuple, ne voyant que des assassins dans ces patriciens égoïstes et durs au pauvre, resta partout morne et muet. Cependant, à mesure que le bruit du crime se répandait dans Rome, il s'y manifestait une agitation extraordinaire; les prudents se barricadaient dans leurs maisons, les timides montaient sur les toits pour voir passer la guerre civile, et les plus braves accouraient en foule vers le portique de Pompée.

Brutus et ses complices se réfugient au Capitole. — Le cadavre de César était étendu baignant dans son sang, au milieu de cette salle immense et déserte. Les

premiers qui vinrent l'y contempler curieusement furent les gladiateurs du théâtre voisin : comme tous les spectateurs avaient pris la fuite à la nouvelle de l'attentat, ces hommes, destinés à mourir par le fer et que les morts violentes n'effrayaient pas, jouirent d'abord avec avidité de ce spectacle funèbre; puis, comme la première idée de ceux que la société blesse ou proscrit est de profiter du désordre pour satisfaire les mauvais instincts, ils se mirent à piller les maisons patriciennes. C'est là que les trouvèrent les émissaires de Brutus, leur maître, qui les envoyait chercher en toute hâte. Effrayés de leur isolement au milieu d'une population dévouée de cœur à César et qui s'éloignait avec horreur de ses assassins, Brutus et ses complices étaient allés se réfugier au Capitole.

Pendant qu'ils s'y fortifiaient, Antoine, le bras droit de César, en faisait autant dans sa maison; et, par son ordre, car il était consul, Lépide, le maître de la cavalerie, campé avec une légion dans l'île du Tibre, allait occuper le Champ-de-Mars. Quant à César, aucun de ceux qu'il avait comblés de faveurs n'y pensait : de la foule d'étrangers, d'affranchis, de solliciteurs si ardents à l'aduler une heure avant, il ne restait personne, et les esclaves qui vinrent enlever le cadavre le trouvèrent abandonné. Eux-mêmes étaient moins nombreux que ne l'exigeait leur tâche : car ils n'étaient que trois pour porter la litière dans laquelle fut mis le corps de celui qui le matin commandait au monde entier. Mais, si la peur ou la douleur glaçaient tous ses fidèles, le peuple, dont le cœur dans les grandes circonstances bat toujours le premier, parce que les préoccupations personnelles n'en enchaînent pas l'élan, le peuple frémissait de colère au Forum. Les complices secrets des meurtriers, parmi lesquels on comptait Cicéron, qui avait donné l'idée du meurtre, en répétant souvent avec emphase qu'il aimerait mieux savoir César auprès de Romulus qu'à ses côtés, leurs parents et leurs amis répandaient partout à pleines mains les quinaires et les sesterces. Comme les *frumentarii*, c'est-à-dire ceux auxquels le sénat fournissait gratuitement le blé, se comptaient par cent mille à Rome; comme ils formaient la majorité des tribus et qu'ils n'avaient d'autre propriété que leur droit de citoyen romain, d'autre revenu que le prix de leur suffrage vendu dans les comices et publiquement acheté, il semblait qu'avec les distributions ordinaires, on apaiserait leur fureur. Il n'en fut rien : l'argent ne fit taire que les colons-vétérans.

Ceux-ci composaient la classe la plus étrangement caractéristique de cette population mendiante et vénale qui, du fond de sa misère et de sa corruption forcée, donnait tous les jours des lois au monde. On connaît le mode de recrutement des armées romaines : la guerre finie, les légionnaires étaient licenciés et se retrouvaient sur les dalles du Forum avec la somme relativement dérisoire que le triomphateur avait distribuée par tête à ses soldats ou les quelques arpents de terre accordés par la République. Les deniers ne tardaient pas à s'engloutir dans les caves des taverniers, et les jugères à tomber sous les doigts crochus de l'usure. Plus pauvres dès lors qu'auparavant, car ils n'avaient plus le biscuit militaire, le vinaigre et le

sel de la République, ni le butin des guerres, ils revenaient à Rome et réclamaient à grands cris des terres nouvelles. Mais, en attendant que le sénat, toujours empressé à purger la ville de cet élément de désordre, leur eût trouvé des fonds incultes dans les colonies les plus éloignées d'outre-mer, ils campaient dans cet espace de terrain libre qu'on appelait l'enceinte des temples. Divisés en groupes nombreux et obéissant aux chefs futurs des colonies, ils étaient jusqu'à leur départ à vendre au plus offrant.

Il ne fut donc pas difficile aux amis de Cassius, qui les abordaient les mains pleines, de recruter des adhérents parmi ces mercenaires : mais, bien qu'étrangers à tout noble sentiment et d'une audace sans frein, ils n'osèrent pas applaudir au meurtre de César. Tout ce qu'on obtint d'eux ce fut de leur faire demander la paix : artifice imaginé par les habiles du sénat, qui s'efforçaient de leur côté de démontrer au peuple que si une large amnistie ne couvrait pas cet attentat, la guerre civile allait éclater de nouveau. Malgré ces considérations toutefois et les clameurs des vétérans, le peuple gardait son attitude hostile. Alors le préteur Cinna parut à la tribune, jeta sa toge prétexte d'un air méprisant, et, la foulant aux pieds, se mit à déclamer de toutes ses forces contre le tyran. Puis, comme ses discours furibonds n'excitaient que ce sourd murmure qui annonce l'orage, le jeune Dolabella, gendre de Cicéron, oubliant que César l'avait fait consul avant l'âge voulu, accourt, précédé des faisceaux, pour maudire son bienfaiteur et proposer (Appien l'assure du moins) de consacrer cette journée comme l'époque solennelle du salut de Rome. A la voix de Dolabella, les mercenaires s'enhardirent : se voyant appuyés par un préteur et un consul, ils demandèrent assez timidement cependant qu'on appelât ceux qui les avaient achetés. Leurs complices, qui n'attendaient qu'un mot, les firent avertir sur-le-champ, mais Brutus et Cassius furent les seuls qui descendirent du Capitole. Tous deux avaient encore les mains sanglantes : ils les montrèrent au peuple, lui parlèrent de tyrannie et de liberté et se couronnèrent de lauriers de leurs propres mains au milieu d'un silence glacial. Personne ne les applaudit, personne ne les encouragea du regard ni du geste, personne ne les suivit quand ils remontèrent émus et pâles.

Cet accueil sinistre changeait tous leurs plans. Il fallut bientôt songer aux transactions, et, de nouveau, les portes du Capitole se rouvrent pour donner passage à des députés qui viennent porter à cet Antoine, que le farouche Cassius voulait immoler le matin, la branche d'olivier, humide encore du sang de son maître. Une conférence s'engage, dans laquelle les amis de Brutus et les lieutenants de César, Lépide et Antoine, tout en n'ayant aux lèvres que les mots d'oubli, de clémence et de bien public, cherchent à se tromper mutuellement, jusqu'à ce que le peuple ait approuvé ou manifesté son ressentiment par des actes. Dans cette lutte de ruse entre des hommes rompus à l'intrigue, depuis longtemps exercés sur les bancs du sénat, à tendre et à éviter des piéges, et un consul dont l'esprit était bien caché sous sa rude écorce militaire, l'avantage resta au consul.

Marc Antoine. — Antoine, le petit-fils de ce grand rhéteur décapité dans les proscriptions, lorsqu'il parlait encore, était bien le type le plus franc et le plus énergiquement frappé du patricien homme de plaisir et homme de guerre. Comme ceux dont les pères avaient un siége au sénat et qui entraient dans la vie par la porte de la débauche, il s'était jeté tête baissée dans la carrière éclatante de vices, de corruption et de scandale des Curion et des Clodius, les plus grands libertins de Rome. Avant de porter la robe virile, il devait deux cent cinquante talents (deux cent cinquante mille écus). Aussi son père, qui n'avait jamais eu un écu d'or à sa disposition, tant sa femme était impérieuse et avare, indigné de ces prodigalités Lucul-liennes, le chassa de sa maison. Ce fut son salut : n'ayant plus d'autre refuge que les camps, il se livra tout entier, avec son ardeur impétueuse et brutale, au métier des armes et devint un soldat accompli. Son courage était purement physique; il manquait peut-être des qualités qui font les grands capitaines, mais s'il n'avait ni le génie patient et froid qui trouve les hautes combinaisons, ni l'habileté qui les développe et les règle, il possédait en revanche cette intuition grossière mais rapide comme l'éclair qui vaut quelquefois le génie, un courage inébranlable et une constance à toute épreuve. Nul n'était plus cher aux soldats, qu'il traitait comme ses égaux, mangeant leur biscuit assis avec eux sur le gazon et partageant leurs privations et leurs fatigues comme leurs périls. Après ses campagnes d'Orient, qui eurent vite effacé les scandales de sa jeunesse, César le jugea, le désira et le gagna. Grandi par sa faveur, Antoine ne fut pas ingrat : il servit son protecteur avec zèle comme tribun, avec bravoure comme général dans sa lutte contre Pompée, et avec enthousiasme à Rome après la victoire. C'était lui qui, célébrant les lupercales nu et ruisselant d'huile comme le rite l'exigeait, s'était fait élever dans les bras de ses compagnons jusqu'à César pour lui poser une couronne d'or sur la tête. Tout récemment créé consul, il savait que la main du dictateur pouvait le mettre plus haut encore, et il lui avait voué cette fidélité passionnée, ce dévouement aveugle qui se composent, à l'insu même des cœurs qu'ils entraînent, autant de reconnaissance pour les bienfaits reçus que pour ceux qu'on espère encore. Venger César sur les assassins qui, en l'égorgeant, venaient de renverser sa fortune, fut donc la première pensée d'Antoine : la seconde sortit d'une source moins pure; il se demanda s'il ne serait pas possible en frappant Brutus et ses complices, de profiter de leur forfait?

Cette question était déjà résolue dans son esprit lorsqu'il répondit aux députés du Capitole que pour lui personnellement il ne se sentait point de haine contre les conjurés, mais qu'il les verrait s'éloigner sans peine, aimant mieux vivre avec les gens de bien qu'avec les méchants; qu'au surplus on en délibérerait le lendemain au sénat et qu'il mettrait son honneur à faire tourner les mesures adoptées à la prospérité de la République. Il congédia les envoyés de Brutus avec cette réponse, trop adroite pour avoir jailli de son épais cerveau : c'est de celui de sa femme, plus délié et plus subtil, qu'elle sortit sans doute. Pour l'arracher aux séductions de la

courtisane Cythéris et du mime Sergius, César, qui n'aimait pas ses défauts dans les autres, lui avait fait épouser la veuve de ce bouillant Clodius, l'ennemi mortel de Cicéron, que Milon assassina sur la voie Appienne. C'était donner à ce corps d'Hercule l'âme qui lui manquait. Douée d'une ardente activité d'esprit et d'une énergie de caractère toute virile, Fulvia ne s'amusait point en effet à ses fuseaux et à ses laines. Son ambition était de dominer dans Antoine, non pas seulement l'époux, mais le général et l'homme public. Elle voulait être dictateur du dictateur de la République et commander despotiquement à celui qui commandait déjà en despote à Rome et dans les camps. Inférieur par l'intelligence, d'une nature peu résistante et prompte à s'énerver, Antoine subit le joug sans murmure et alla tête baissée devant sa femme, portant ses idées, dit Appien, comme les mulets de la Sabine allaient chargés de sel devant leur maître.

Sous l'inspiration de Fulvia, quand les députés furent sortis, il donna ordre à tous les magistrats de passer la nuit à leur poste. Cette permanence inusitée, la présence des troupes au Champ-de-Mars, les allées et venues des complices de Brutus, courant de chez un sénateur chez l'autre pour les inviter à servir la cause des conjurés, augmentèrent encore l'agitation. Rome était éclairée comme en plein jour. Les colons-vétérans erraient, menaçants et sombres, dans les rues étincelantes de lumière. A chaque instant on voyait passer un adhérent craintif des meurtriers, la tête enveloppée de sa toge, ou leurs parents portant des tuniques d'esclaves pour ne pas être reconnus, qui se rendaient au Capitole. Avant le jour, Antoine fit transporter dans la maison de Pompée, qu'il occupait aux Carines, le trésor et les papiers de César, et convoqua le sénat pour le lendemain dans le temple de la Terre, situé à deux pas de cette maison. A l'aube, les sénateurs commencèrent à paraître de tous côtés : ils traversaient en silence la foule épaisse qui couvrait les Carines, et qui s'ouvrait triste et muette pour leur livrer passage, lorsqu'on aperçut Cinna, se rendant aussi à la convocation. C'était ce préteur, allié de César, qui la veille avait foulé aux pieds sa robe prétexte en appelant tyran son parent et son bienfaiteur. A sa vue, l'indignation des vrais plébéiens éclate : « Cinna! Cinna! l'ingrat, le traître à César! » voilà les cris qui partent à la fois de mille bouches, et, assailli d'une grêle de pierres, le préteur est forcé de prendre la fuite. On le poursuit, on entoure la maison où il s'était réfugié, et il allait y périr dans les flammes sans l'intervention de Lépide.

Celui-ci n'avait pas de femme; ou du moins la sienne, toute différente de l'orgueilleuse Fulvia, ne savait ou ne pouvait le diriger Aussi toute sa conduite ce jour-là fut une éclatante révélation de son incapacité, de son caractère indécis, et de son ambition naïve et crédule. Antoine, que le peuple avait appelé au Forum, après avoir bercé les citoyens de vagues promesses de vengeance, l'y laissa pour retourner au sénat. Peu satisfaits des paroles d'Antoine, les anciens soldats de l'armée des Gaules et ceux des Quirites qui ne s'étaient pas vendus crièrent à Lépide de se mettre à leur tête et de punir le meurtre de César. Il ne fallait qu'un mot pour enlever ce peuple furieux, Lépide ne sut pas le dire. Porté sur les bras des plus enthousiastes

à la tribune aux harangues, il lui fut impossible de dominer son émotion; mais ses larmes, ses gémissements, ses sanglots, plus éloquents que tous les discours, remuaient si vivement les cœurs, qu'on lui criait de toutes parts : « Chargez-vous seul du soin de venger César!... » Cette scène si dramatique allait devenir sanglante, quand les partisans de Brutus, qui connaissaient bien le côté faible de l'homme, en rendirent le dénouement ridicule. S'avançant au pied de la tribune, ils le proposèrent à haute voix comme souverain pontife en remplacement de César, sous la seule condition qu'il maintiendrait la paix. C'était un appât bien grossier; Lépide toutefois le saisit avidement, et, séchant ses larmes : « Ce sera, dit-il par un reste de remords, agir avec impiété et violer les lois. Je ferai cependant selon votre désir; mais ne m'oubliez pas aux élections. »

Sur ces paroles, accueillies par les applaudissements ironiques de ses nouveaux amis et par les huées des Césariens, Lépide retourna au sénat. La discussion y était chaude, et plus hardie que prudente, en présence de l'irritation du peuple. Quoique les pierres qui lapidaient Cinna eussent rebondi contre les murs du temple de la Terre, ceux qui pensaient comme lui le disaient audacieusement; et pour un qui blâmait en termes timides l'atrocité de l'attentat, on en trouvait vingt fiers de l'approuver. La majorité du sénat, sans dissimuler son horreur du crime commis, inclinait pourtant vers l'indulgence, par égard pour les familles des coupables : les esprits ardents voulaient au contraire que, sans se borner à faire grâce aux conjurés, on déclarât solennellement que César était un tyran. Cette opinion fut soutenue et appuyée avec tant de force, qu'Antoine fut sommé de la mettre aux voix. C'est le moment qu'il attendait pour prendre la parole. Depuis l'ouverture de la séance il n'avait pas ouvert la bouche. Quand il vit où venait aboutir la discussion, soit que l'incident eût été prévu par Fulvia, soit qu'il fût éclairé par une inspiration soudaine, il intervint, et battit ses adversaires d'un seul mot :

« Vous voulez, dit-il, décider que César a été un tyran; mais alors tout ce qu'il a fait est nul. Or, comme il a disposé pour cinq ans de toutes les magistratures et de tous les emplois de la République, il faut que ceux qui les ont acceptés y renoncent. Le voulez-vous aussi? »

C'était frapper si juste et prendre l'égoïsme patricien par un côté si sensible, qu'à l'instant tous les sénateurs qui exerçaient une magistrature ou un emploi, et qui se trouvaient intéressés de près ou de loin à la question, se levant en foule, crièrent à grand bruit qu'ils ne voulaient pas de nouvelles élections et entendaient garder ce qu'ils avaient. La conclusion était facile à prévoir dès lors : on rendit un sénatus-consulte portant que nul ne serait recherché pour la mort de César, mais que tous les actes de son administration indistinctement étaient et demeuraient ratifiés *dans l'intérêt du bien public*. Après ce vote, qui confirmait si bien d'avance l'adage de Hobbes : « Quand la raison est contre l'intérêt de l'homme, l'homme ne manque jamais d'être contre la raison, » la séance fut levée. Les amis de Brutus engagèrent alors Calpurnius, beau-père de César, et Pison, dépositaire de son testament, à ne

point ouvrir cet acte et à faire ensevelir secrètement le corps de son gendre, pour prévenir les troubles. Il s'y refusa. De la prière ils passèrent à la menace, et l'irritèrent tellement, qu'ayant obtenu d'Antoine, à force de cris, de faire rentrer en séance le sénat, dont tous les membres étaient encore présents, il dit d'une voix ferme :

« Ceux qui voulaient tout à l'heure que César fût un tyran commencent à nous montrer que la tyrannie a plusieurs têtes : ils prétendent m'empêcher de rendre les honneurs funèbres à un souverain pontife ! Ils me menacent si je romps le sceau de son testament ! Ils viennent de sanctionner tous les actes de son administration pour garder leurs magistratures, et ils voudraient annuler ses volontés suprêmes !... Vous êtes les maîtres, sénateurs, de statuer sur la sépulture de César, mais je suis le maître de son testament, et le dépôt qu'il m'a confié restera inviolable, à moins qu'ils ne m'égorgent aussi moi-même ! »

Ces paroles énergiques, applaudies chaleureusement par tous ceux qui se croyaient inscrits sur la liste des libéralités de César, entraînèrent le sénat. Il fut décrété que le testament serait ouvert en présence du peuple, et que le trésor public ferait les frais des funérailles. Il ne manquait plus à ces résolutions que la sanction du peuple. On la lui demanda le lendemain. Au point du jour, Antoine, président du sénat, en sa qualité de consul, vint lire au Forum les décrets de la veille; puis Cicéron, montant à la tribune, y parla longuement, selon sa coutume, et fit un pompeux éloge de la mesure qui amnistiait les meurtriers. Après son discours, les mercenaires s'étant mis à demander Brutus et Cassius à grands cris, on alla les chercher de nouveau; mais ils refusèrent de quitter le Capitole avant d'avoir reçu comme otages les enfants d'Antoine et de Lépide, qu'on leur envoya. Alors ils descendirent. Leur apparition au Forum fut saluée par les applaudissements des colons-vétérans et de ceux des frumentaires qui s'étaient vendus. Antoine se disposait à prendre la parole quand ils arrivèrent; mais les mercenaires ne voulurent rien entendre qu'il n'eût touché la main aux meurtriers en signe de réconciliation. Sur ces entrefaites, Pison apportait le testament de César, dont le peuple ordonna immédiatement la lecture.

Testament de César. — Aussitôt la scène changea : César instituait héritiers son fils adoptif Octave et ses arrière-neveux Pinarius et Pédius, le premier pour les deux tiers de ses biens et les deux autres pour le reste. En cas de mort ou à défaut d'enfants mâles, un ami particulièrement cher devait être substitué à tous les droits d'Octave et prendre son nom; et ce fils d'adoption, cet héritier bien-aimé, c'était Brutus son assassin ! A ce mot, un frémissement d'horreur courut dans la foule; mais quand Pison continuant, apprit au peuple que César lui léguait ses jardins et trois cents sesterces à chaque citoyen, le peuple ne se contint plus. Alors Antoine, qui ne voulait pas le laisser refroidir, fit apporter le corps de César. Tout à coup, au milieu du tumulte soulevé par la lecture du testament, des malédictions, des cris de fureur poussés par les assassins, auxquels s'unissaient les mercenaires de Brutus eux-mêmes, devenus héritiers, on vit arriver ce cadavre qui,



FUNÉRAILLES DE CÉSAR.

[illegible]

suivi d'un cortége immense de citoyens et d'anciens légionnaires, semblait venir demander vengeance. Cent mille voix le saluèrent d'acclamations funèbres et voulurent que le trophée, qui se composait d'un petit temple dans lequel était le corps étendu sur un lit d'ivoire et caché par des rideaux de drap d'or et de pourpre, fût placé devant la tribune. A côté, flottait au bout d'une pique sa robe ensanglantée.

Funérailles de César. — On n'entendait plus dans le Forum que lamentations, cris de rage et gémissements : ceux qui étaient armés commençaient à faire entendre le cliquetis de leurs glaives. A ce moment, Antoine monta à la tribune pour prononcer l'éloge funèbre. Son visage exprimait une douleur profonde et contenue. Se bornant à la lecture des nombreux décrets du sénat, qui proclamaient César le père de la patrie, le bienfaiteur de la République, l'incomparable arbitre de ses destins, quand il eut lu deux fois celui qui déclarait sa personne inviolable et sacrée : « Voilà, s'écria-t-il avec indignation, en montrant le cadavre; voilà comment ils l'ont observé!... » Ayant ensuite rappelé le serment par lequel tous les citoyens s'étaient engagés à veiller sur César et à le défendre au prix de leur sang, sous peine d'être dévoués aux dieux infernaux, il cria de toute la force de sa voix, en tendant les bras vers le Capitole : « O grand Jupiter! protecteur de Rome! ô divinités tutélaires de la patrie; je vous prends à témoin que, pour moi, fidèle à mes serments et aux exécrations jurées, je suis prêt à venger César!... »

A ces mots, quittant la tribune et venant auprès du cadavre : « C'est toi seul, disait-il avec des sanglots, qui as vengé la patrie de trois cents ans d'outrages en subjugant le seul peuple qui ait pris Rome et porté le feu dans son sein, et voilà ta récompense, » ajoutait-il en agitant sa robe déchirée par les vingt-trois coups de poignard et encore toute sanglante. L'émotion du peuple était grande à ce spectacle; le chœur qui chantait l'hymne des funérailles, l'augmenta en rendant la parole à César : « J'ai fait grâce à tous mes ennemis, disait le choriste qui le représentait, et c'est ainsi qu'ils ont reconnu ma clémence! Devais-je sauver ceux-là même qui m'ont donné la mort?... » Au moment où la foule répondait par un tonnerre d'imprécations, une effigie en cire de César, parfaitement imitée et présentant les vingt-trois blessures sanglantes qu'il avait reçues, se dresse tout à coup sur le lit mortuaire, tendant les bras au peuple! Ce fut le coup de grâce pour les meurtriers. Cette immense multitude bondit de fureur, comme un seul homme; se précipitant vers le théâtre du crime, elle y met le feu et cherche avec rage les assassins qui avaient pris la fuite depuis longtemps. Telle était sa frénésie de douleur et de vengeance, que le hasard ayant jeté sur son chemin un homme du nom de Cinna, qui fut pris pour le préteur, elle le mit en pièces avec tant de férocité, qu'on ne put retrouver un seul lambeau de son cadavre.

Après l'incendie du portique et le meurtre de ce malheureux, elle revint ivre de colère au Forum, et s'emparant du dais funèbre le porta au Capitole. C'est dans le temple même de Jupiter qu'elle voulait brûler César, prête, à la moindre résis-

tance, à embraser Rome pour qu'il eût un bûcher digne de lui. A force d'instances, les flamines obtinrent que le corps serait brûlé sur la place; mais ils ne purent sauver les chaires curules des magistrats et des sénateurs, qu'on prit pour former le bûcher. Tout ce que le peuple put ramasser de matières combustibles sur cette place et aux environs, il l'entassa sous le cadavre. On y ajouta les magnifiques ornements du trophée funèbre, et quand les flammes brillèrent, chacun accourut y jeter ce qu'il avait de plus précieux : les musiciens du chœur, leurs habits de fête; les matrones, leurs parures et jusqu'aux bulles d'or de leurs enfants; les vétérans, leurs armes, leurs bracelets, leurs couronnes civiques. Toute la nuit, le peuple veilla autour du bûcher, que remplaçait le jour suivant un autel orné, par des milliers de mains, de fleurs et de guirlandes, et d'auprès duquel, chose étrange! les Juifs ne bougeaient plus, comme si leur Messie devait naître des cendres de César.

Toutes les fois que le peuple se lève, il fait la fortune d'un ambitieux. Tandis que celui de Rome jetait les tisons ardents du bûcher dans les maisons de Brutus et de Cassius, Antoine profitait de leur fuite et de la terreur du sénat pour s'emparer du pouvoir. Sous prétexte de réprimer ces excès populaires qui faisaient trembler les pères conscrits sur leurs siéges, il avait demandé une garde de six mille hommes. Quand il l'eut obtenue, il agit en maître qui ne craignait ni peuple ni sénat. Un Amatius, neveu, disait-on, de Marius le Grand, s'était mis à la tête du mouvement dans l'intention hautement proclamée de poursuivre les assassins jusqu'à ce que César fût vengé : Antoine, qui était arrivé à son but et qui ne voulait pas de rival, le fit saisir et mettre à mort sans autre forme de procès. Le peuple ayant témoigné son indignation d'un changement si prompt, et voulant brûler la maison d'un fondeur chez lequel les statues de César, clandestinement arrachées de leurs piédestaux, avaient été portées pour être détruites, il envahit le Forum avec sa garde : tout ce qui résista fut tué. Les prisonniers de condition libre précipités de la roche Tarpéienne et les esclaves mis en croix, apprirent à Rome qu'elle avait un tyran. Où la force avait échoué, le sénat, toujours engagé dans les voies souterraines, espérait que la ruse aurait plus de succès : il se trompa. Tout aussi fort que le sénat sur le terrain de l'intrigue, grâce aux inspirations de Fulvia, Antoine battit les pères conscrits. Ils s'étaient assurés sous main du gendre de Cicéron, son collègue; Antoine le tourna contre eux en lui abandonnant le gouvernement de Cassius, dont le jeune ambitieux se hâta d'aller prendre possession. Seul désormais à Rome entre un peuple hostile, mais contenu, et un sénat avili qu'il remplissait d'affranchis et d'étrangers, disant qu'il avait trouvé leur nomination dans les papiers de César, Antoine semblait devoir jouir longtemps en paix de son usurpation tyrannique, lorsqu'un nouvel acteur parut sur la scène.

Octave vient réclamer l'héritage de César. — C'était le fils adoptif de César, Octave, jeune homme de dix-huit ans, qui malgré les terreurs de tous les siens et les larmes de sa mère, venait réclamer hardiment le nom et l'héritage de

son oncle. A son entrée à Rome, un arc-en-ciel l'avait entouré, disait-on, d'une auréole radieuse, image de la popularité dont le brillant rayonnement éclairait sa marche. Le peuple, les légions et les vétérans, qui adoraient la mémoire de César, se groupèrent autour de lui avec enthousiasme. Arrivé seul à Rome, il s'y trouva le lendemain à la tête d'un parti formidable, et il touchait au pouvoir suprême, qu'Antoine et les sénateurs le jugeaient à peine digne de leurs railleries. « C'est le petit-fils d'un meunier, disait en riant l'aristocratie hautaine du sénat; *sa mère l'a couvert de farine!* » Antoine, de son côté, le prenait gaiement pour but de ses sarcasmes militaires : « J'attends l'héritier de César, ne cessait-il de répéter à Fulvia; c'est une jeune fille délicate qui a peur du froid et du chaud, ne sort jamais sans avoir la tête couverte, et voyage en litière; mais patience! nous la verrons peut-être, à moins qu'il n'ait tonné à sa gauche ou qu'elle ne sache pas encore son discours par cœur. »

Tout cela était vrai. Aussi quand ce prétendant si raillé se présenta aux jardins de Pompée, qui étaient, comme nous l'avons dit, occupés par Antoine, celui-ci le fit attendre longtemps à la porte, et ne put retenir un sourire de dédain lorsqu'on eut introduit devant lui un être chétif, pâle, blond, boiteux, et qui, rougissant à sa vue, paraissait tout tremblant. Mais qu'on se figure sa surprise en entendant cet adolescent le remercier avec dignité de ce qu'il avait fait pour la mémoire de son père adoptif, annoncer d'un ton ferme l'intention de venger sa mort, et oser lui réclamer, pour payer les legs du testament, les sommes dont, lui Antoine, il s'était emparé, et qui dépassaient quatorze cent mille écus de notre monnaie. Dès ce moment, l'habileté que déploya Octave, dans sa conduite, lui montra qu'avant de mépriser son ennemi il faut être bien sûr de sa faiblesse. Au bout de quelques jours ce jeune rival avait séduit Cicéron, et par lui le sénat, passionné le peuple, et réveillé si vivement le vieil enthousiasme des légions pleines de césariens, que les propres soldats d'Antoine le forcèrent à reconnaître le fils de leur général bien-aimé. Tout ce qu'il put faire, ce fut de résister une année, pendant laquelle Cicéron le foudroya au sénat de ces douze discours étincelants de mépris et de verve, et où la personnalité amère et insolente éclate à chaque mot. Vers la fin des calendes de novembre 43, après une tentative infructueuse de guerre civile et deux combats malheureux dans les marais de Forum Gallorum (Castel-Franco), il fallut obéir aux légions.

Les vingt-trois qu'Antoine commandait avec Lépide, et celles qui obéissaient à l'héritier de César devenu, par leur volonté et les suffrages unanimes du peuple, consul malgré la loi annale et le sénat, exigeaient que leurs chefs fussent unis. Ceux-ci se réunirent donc pour s'entendre auprès de Bologne, dans une île du Réno. Octave et Antoine étaient suivis chacun de cinq légions. Après avoir établi leurs camps sur les deux rives, en face l'un de l'autre, ils s'avancèrent avec trois cents soldats de leur cohorte prétorienne, jusqu'à deux ponts qu'on avait jetés sur cette petite rivière. Lépide passa le premier dans l'île pour s'assurer qu'il n'y avait

rien à craindre, et, agitant ensuite sa tunique, il leur fit signe de venir. Laissant alors leurs trois cents hommes et leurs amis à la tête des ponts, ils se placèrent sur une éminence à égale distance de ces deux points, et ouvrirent leur conférence à la vue des deux armées. L'île était aussi étroite que la rivière, leurs gardes se trouvaient à quelques pas; mais, pendant les trois jours que dura cette conférence, tous eurent beau prêter l'oreille, quoique des debats violents s'elevassent parfois entre eux, les trois chefs assis à terre parlaient si bas qu'on n'avait pu saisir un mot.

Second Triumvirat. — Or, voici les résolutions prises : il fut convenu que le pouvoir serait partagé entre Octave, Antoine et Lépide; qu'ils se constituaient pour cinq ans réformateurs et maîtres souverains de la République sous le nom de Triumvirs; qu'ils nommeraient pour le même temps à toutes les magistratures; que chacun d'eux aurait deux provinces autour de l'Italie : Antoine les deux Gaules, Lépide les deux Espagnes et La Narbonnaise, Octave l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne; que l'Orient, où étaient les assassins de César, resterait indivis comme l'Italie, et que Lépide garderait Rome avec quatre légions, pendant que les deux autres iraient attaquer Brutus et Cassius. C'est ainsi que l'empire du monde fut partagé entre ces trois hommes, comme s'il leur eût appartenu par droit d'héritage.

Après la part des chefs il fallut faire celle des soldats : on arrêta que, la guerre finie, les légionnaires recevraient cinq mille drachmes par tête, les centurions vingt cinq mille, et les tribuns le double. Les dix-huit plus belles villes d'Italie, avec leurs maisons et leurs terres, devaient en outre être la récompense opime des vainqueurs. Ces décrets signés et lus aux soldats, qui les accueillirent avec les applaudissements et la joie sauvage du cirque, il ne restait plus qu'à traiter deux questions d'un égal intérêt pour le moment : la question d'argent et la question de vengeance. Par malheur pour Rome, elles se liaient si étroitement que le seul moyen de les résoudre sur-le-champ s'offrant aussitôt à l'esprit des Triumvirs, le même mot tomba à la fois de leurs lèvres : les proscriptions. Il faut être grand pour pardonner quand on triomphe : comme ils ne l'étaient pas, ils se mirent à dresser la liste. Mais ici les difficultés commencèrent : par un reste d'humanité ou de pudeur, Octave voulait sauver Cicéron qui l'avait servi avec chaleur, dans l'intérêt de l'oligarchie il est vrai, mais dont l'influence ne lui en avait pas été moins utile. Or, Antoine fut inflexible; les outrages cruels des Philippiques bourdonnant sans cesse à ses oreilles, l'empêchèrent de rien entendre. Alors, pour accomplir leur tâche sanglante, les Triumvirs résolurent d'étouffer tout sentiment humain. Antoine, donnant l'exemple, sacrifia son oncle, Lépide son frère, et Octave abandonna Cicéron. D'accord sur les premiers inscrits, qui étaient, dit-on, au nombre de douze, les Triumvirs ne discutèrent plus. Chacun nommait simplement ses ennemis ou les ennemis de ses amis, les sénateurs, les chevaliers et les plébéiens riches, et Lépide les marquait avec son poinçon.

Nouvelles proscriptions. — Pendant que ces choses se passaient sous les peu-

pliers de l'île de Réno, Rome attendait dans la terreur; ayant le vague pressentiment qu'il ne sortirait rien de bon de la réunion de ces trois hommes, elle se reportait involontairement vers les jours sinistres de Sylla. Comme pour ajouter à son effroi, les augures lui annonçaient à chaque instant des signes lugubres, des prodiges épouvantables : on entendait les chiens, la nuit, pousser des hurlements funèbres; des loups avaient paru en plein jour dans le Forum; un langage humain était sorti de la bouche d'un bœuf; un enfant avait crié dans les entrailles de sa mère; les statues d'airain des aïeux suaient du sang; de grandes clameurs de voix humaines, des fracas d'armes et des bruits de chevaux éclataient dans l'air sans qu'on aperçut rien; le soleil lui-même se voilait; il pleuvait des pierres, et la foudre ne cessait de frapper les statues et les temples. Pressé par les instances des augures et les cris d'alarme du peuple, le sénat convoqua les aruspices et les devins de l'Étrurie au Capitole, et leur demanda ce que signifiaient ces effrayants présages. « Le voici, répondit un des Étrusques à demi courbé vers la terre par l'âge, et si faible et cassé qu'on entendait à peine sa voix; elles signifient que le vieux gouvernement monarchique de Rome est sur le point d'être rétabli, et que tous les hommes, excepté moi, vont retomber dans la servitude! » Après avoir prononcé ces paroles, retenant son haleine jusqu'à ce qu'il fût complétement suffoqué, il tomba mort aux pieds des sénateurs.

Le lendemain, les Triumvirs étaient aux portes. Ils mirent trois jours à faire leur entrée. Octave entra le premier jour, Antoine le second, et Lépide le troisième. Chacun d'eux était suivi de sa cohorte prétorienne et d'une légion.

Avec ce cortége, ils se rendirent au Forum, et soumirent aux tribus assemblées le décret suivant :

« Le peuple romain, légitimement convoqué, a trouvé bon de choisir trois citoyens pour gouverner la République, et de les revêtir de la dignité consulaire. Ces trois citoyens sont Marc Antoine, Lépide et César Octave, dont l'autorité sera reconnue et respectée pendant cinq ans. »

Présenté par le tribun Titius au bout des glaives de trente légions, ce décret fut voté en silence. Alors les Triumvirs firent afficher aux flambeaux les tables de proscription, précédées d'un préambule ainsi conçu :

« Marcus Lépidus, Marcus Antonius, Octavius César, élus par le peuple pour ramener l'harmonie et rétablir le bon ordre dans la République, proclament ce qui suit : Si les méchants, par suite de la déloyauté qui leur est naturelle, ne s'efforçaient point d'exciter la pitié quand ils en ont besoin, et si, d'ennemis qu'ils étaient d'abord de leurs sauveurs, lorsqu'ils leur doivent la vie, ils ne payaient ce bienfait par des crimes, César n'aurait pas péri sous le poignard de ceux qu'il sauva et des ingrats qu'il combla d'honneurs et de richesses, et nous ne serions pas nous-mêmes forcés de sévir aujourd'hui contre les mauvais citoyens qui, non contents de nous abreuver d'outrages, nous ont encore déclarés ennemis de la patrie. A cette heure donc que l'expérience nous a convaincus de l'impossibilité de désarmer par la clé-

mence les mains des pervers qui tramèrent notre perte, et qui sont encore souillées du sang de César, nous avons préféré prévenir nos ennemis que de nous exposer à tomber victimes de leurs desseins perfides. Les hommes faits prisonniers les armes à la main et sauvés par César, ceux qu'il appelait dans son testament à recueillir sa succession, l'ont frappé en plein sénat, à la face des dieux, de vingt-trois coups de poignard, lui souverain pontife, lui revêtu de la première magistrature, lui qui avait mis sous le joug de Rome les nations les plus formidables, outre-passé les colonnes d'Hercule et découvert les terres Britanniques!

« Le fer de la vengeance a déjà frappé quelques-uns de ces misérables[1]. Vous verrez bientôt, avec l'aide des dieux, les autres subir le même destin. Après avoir rempli la plus rude partie de notre tâche en Ibérie, dans la Gaule et en Italie, nous nous disposons à poursuivre ceux des assassins de César qui ont fui au delà des mers. Mais avant de nous engager dans cette guerre lointaine, il nous a paru dangereux, dans votre intérêt et dans le nôtre, de laisser ici derrière nous le reste de nos ennemis communs, qui pourraient abuser pour le mal de notre absence et des vicissitudes de la fortune. Il nous a paru en même temps que, pressés par l'urgence de cette expédition, au lieu d'user de lenteur nous devions nous hâter d'exterminer ceux qui ont été les premiers à nous déclarer la guerre, en déclarant ennemis de la patrie nous et les soldats qui servaient sous nos ordres.

« Ils avaient eux, sans crainte des dieux ni des hommes, résolu d'envelopper dans notre ruine un nombre immense de citoyens. Plus modérés, nous étendrons notre bras vengeur sur moins de victimes; nous ne frapperons pas tous ceux qui ont conspiré notre perte; nous n'inscrirons pas sur nos tables de proscription tous ceux qui ont l'or, les grandes fortunes, l'illustration, les hautes magistratures, comme le fit jadis Sylla, auquel vous décernâtes le surnom d'*Heureux*. Bien qu'il soit dans l'ordre des choses que trois hommes aient plus d'ennemis que n'en devait avoir un seul, nous ne suivrons pas son exemple. Non! nous ne voulons nous venger que des plus scélérats et des plus coupables. Il est nécessaire de donner quelque satisfaction à l'armée, qui a été bravée, offensée, exaspérée par mille outrages. Nous aurions pu abandonner à sa colère ceux qui l'ont proclamée ennemie de la patrie, et les faire saisir et punir à mesure qu'on les rencontrerait; mais nous aimons mieux les inscrire sur ces tables par égard pour nos concitoyens, afin d'éviter que nos braves soldats, animés par leurs ressentiments, ne dépassent les bornes prescrites, et n'immolent plus de victimes que celles qui leur sont livrées.

« Fassent donc les Dieux que personne ne donne asile à ceux dont les noms sont inscrits sur ces tables! Quiconque sera convaincu d'avoir aidé à en sauver quelqu'un, ou de l'avoir secouru, nous le plaçons d'avance sans pitié sur la même liste. Quant à ceux qui auront exécuté la sentence contre les proscrits, et qui viendront nous en présenter les têtes, qu'ils sachent que nous donnerons par chaque tête, à l'homme

1. Décimus Brutus et Trebonius.

de condition libre, cent mille sesterces; à l'esclave, quarante mille, et de plus la liberté et le droit de cité de son maître. Tout citoyen qui fera connaître la retraite d'un proscrit obtiendra la même récompense. Et du reste, les noms des hommes qui auront frappé, et ceux des révélateurs, ne devant être mis sur aucun registre, resteront inconnus. »

Au bas de ce préambule, dont on peut se figurer l'effet, se déroulait la liste des proscrits, ouverte par le propre frère de Lépide, l'oncle d'Antoine, le tuteur d'Octave, et les deux candidats désignés pour le consulat de l'année suivante. En même temps qu'on publiait cette liste au Forum, on faisait fermer les portes de Rome, des centurions étaient placés de distance en distance autour des murs, pour que personne ne pût s'échapper, et les soldats se mettaient à l'œuvre au milieu de la stupeur générale. Le massacre commença par les magistrats encore en fonctions. Salvius, tribun du peuple, ancien partisan d'Antoine, et proscrit pour avoir depuis secondé Cicéron, donnait un festin à ses amis. Tout à coup le triclinium est envahi par les soldats des Triumvirs. Les convives se dressent effrayés : « Que personne ne bouge ! » dit tranquillement le centurion, et saisissant par les cheveux Salvius, qui achevait de vider sa coupe, il lui tranche la tête et sort, en ordonnant aux convives de continuer le festin s'ils ne veulent avoir le même sort. Glacés d'effroi par cette menace, les amis du tribun passèrent la nuit sur les lits du festin, auprès de ce tronc ensanglanté.

Le préteur Minutius fut la seconde victime. Il présidait l'assemblée des comices au Forum, quand il apprit que son nom était sur les tables. Il quitta aussitôt sa robe, et, prenant une tunique d'esclave, alla se cacher dans la boutique d'un de ses clients. Il avait ordonné à ses licteurs de se retirer avec leurs faisceaux. Mais ceux-ci, restant devant la porte, par respect pour sa dignité, l'indiquèrent involontairement aux assassins. Dans le même temps, un autre préteur courait de rue en rue, sollicitant des suffrages pour son fils, qui demandait la questure : quand on sut qu'il était proscrit, tout le monde l'abandonna, excepté un pauvre client des Esquilies, qui le recueillit dans sa masure. C'est là que son fils conduisit les bourreaux lui-même, afin d'hériter plus vite. Heureusement il ne garda pas longtemps l'héritage ni l'édilité que lui donnaient les Triumvirs : ayant payé du vin, en revenant, aux meurtriers de son père, il les échauffa tellement qu'un débat s'éleva entre eux, et ils l'égorgèrent.

Le haut de la société romaine était au reste si corrompu, que ce crime contre nature ne fut ni le seul ni le plus odieux. Un ancien préteur, nommé Thuranius, avait un fils ami d'Antoine; lorsque les centurions se présentèrent, il les supplia d'attendre qu'il eût envoyé ce fils chercher sa grâce, mais ils lui répondirent en riant que c'était à lui qu'il devait la mort. Septimius comptait sur sa femme, qu'un amour adultère liait à l'un des familiers du plus farouche Triumvir; elle le fit tuer le matin et épousa son amant le soir. Celle de Solanus se montra aussi cruelle et plus perfide encore. L'infortuné était venu se réfugier, après avoir erré quelque temps hors de Rome, dans sa propre maison, vendue en son absence. L'esclave

portier (janitor) 1, reçut avec empressement et courut avertir son ancienne maîtresse, qui répondit qu'elle n'irait rejoindre son époux que le lendemain pour ne pas éveiller les soupçons. Au point du jour, en effet, Solanus, caché dans les combles, la vit arriver à la tête des assassins et se précipita de désespoir du haut de sa maison. Les mères elles-mêmes oubliaient, dans ces temps néfastes, les sentiments les plus doux, les devoirs les plus saints : celle d'Attilius, saisie d'effroi, lui refusa un asile, et repoussé par sa mère, le jeune patricien, qui avait pris ce jour-là la robe virile, courut porter sa tête aux bourreaux.

Mort de Cicéron. — Au premier bruit de l'arrivée des Triumvirs, Cicéron s'était empressé de gagner Tusculum : se croyant là encore trop près de Rome, il descendit vers la côte et s'embarqua ; mais il ne put supporter la mer et fut forcé de se faire déposer près d'une villa qu'il avait aux environs de Capoue. Le 7 des ides de décembre de cette fatale année 43, il y dormait tranquillement lorsque des corbeaux troublèrent ses esclaves de leurs croassements. Regardant ces cris comme un présage funeste et un avertissement des dieux, ils mirent Cicéron dans sa litière et le reportèrent vers la mer. En ce moment les soldats d'Antoine arrivaient. Ils coururent à sa poursuite, et ne tardèrent pas à l'atteindre. Leur chef était un misérable nommé Popilius Lænas, qui, dans une accusation de parricide, avait été sauvé par celui qu'il venait tuer. Cicéron le reconnut, et déploya plus de courage dans ces quelques minutes qu'il n'en avait montré pendant toute sa vie. Plus nombreux que les assassins, ses esclaves voulaient résister, mais il les arrêta d'un geste, et levant le voile de sa litière : « Tu veux ma tête, vétéran, dit-il, la voilà ; tâche de la faire tomber avec dextérité. » Et comme Lænas hésitait pâle et tremblant, le caractère railleur du proscrit reprenant le dessus : « Eh ! que serait-ce donc, ajouta-t-il, si tu faisais ton apprentissage sur moi ?... »

Antoine était dans le Forum, sur son tribunal, lorsque Lænas accourut à toute bride, montrant de loin en les brandissant d'un air de triomphe la tête et la main de l'orateur. Antoine les reçut en éclatant de rire et, après avoir vomi mille invectives contre Cicéron, les envoya à sa femme. La farouche Fulvia, s'il faut en croire Dion Cassius, prit cette tête entre ses genoux, et avec l'aiguille d'or qui retenait ses cheveux se donna le plaisir cruel de percer à plusieurs reprises la langue qui avait conseillé le meurtre de son premier époux et maudit si outrageusement le second. *Ces pauvres membres tronçonnez*, dit le vieil Amyot, furent ensuite reportés au Forum ; et ce qui prouve bien que l'homme est toujours semblable à lui-même, malgré la différence des temps et des pays, c'est que jamais l'éloquence de Cicéron n'avait attiré au Forum la moitié de la foule qui vint y contempler sa tête et sa main droite clouées sur la tribune.

Le fleuve de sang des proscriptions coula jusqu'au 1er janvier, emportant dans ses flots les têtes de trois cents sénateurs et de deux mille chevaliers. Aux calendes de janvier 43, les Triumvirs ayant déclaré qu'ils avaient assez de victimes, le sénat leur vota des couronnes civiques, et Octave et Antoine allèrent chercher les meurtriers

de César. Ils les rencontrèrent en Macédoine, sur les hauteurs de Philippes, et les battirent dans deux actions très-vives à la suite desquelles Cassius et Brutus se donnèrent successivement la mort. Telle fut, en écartant les circonstances merveilleuses, les prodiges et les spectres dont l'entoura l'imagination des vieux historiens, la fin des deux assassins de César. Coupables d'homicide, ils périrent par le suicide, et jamais la peine du talion ne fut plus justement appliquée par la Providence, car le crime dont ils s'étaient souillés n'avait pas même la générosité du but pour excuse, et il fallait l'intelligence étroite et vide des rhéteurs de collége pour transformer en martyrs de la liberté ces deux sicaires de l'usure et de l'oligarchie de Rome.

Octave et Antoine se partagent l'empire. — Après la victoire, les deux vainqueurs, oubliant à dessein Lépide, avaient fait un nouveau partage et s'étaient séparés. Octave revenait à Rome, chargé de répondre les mains vides aux réclamations des deux cent mille légionnaires licenciés, et Antoine allait chercher en Asie l'or qu'on leur avait promis sur les bords du Réno. Frappant en chemin des contributions sur tout le monde, il eut la fatale pensée de mander à Tarse la reine d'Égypte, qui avait secouru Cassius. Il comptait puiser largement dans son trésor pour la punir, et ne savait pas, l'insensé! qu'en appelant cette étrangère il appelait auprès de lui la ruine, la honte et la mort. Cléopâtre avait alors trente ans, et si, encore enfant, elle avait charmé César, qui se connaissait en beauté, qu'on juge de la séduction qu'elle dut exercer sur Antoine, qui au fond n'était qu'un légionnaire grossier et sensuel, quand elle lui apparut sur le Cidnus dans ce navire à la poupe d'or, aux voiles de pourpre, aux rames d'argent, à demi nue sous le voile flottant dont les poëtes drapent Vénus, et entourée de Néréides et d'Amours agitant autour de son pavillon doré des éventails de plumes de paon et de cygne, éblouissants de pierreries. Le soldat de Philippes fut subjugué. Ses légions, la gloire, l'empire, Fulvia même, il oublia tout. Ne se souvenant pas davantage de ses quarante ans, il suivit la Circé nubienne à Alexandrie, quitta la toge pour la robe carrée, ses bottines militaires pour les brodequins blancs d'Athènes, et recommença là, comme membre d'une association épicurienne de jeunes fous, qu'on appelait les *amimétobies* ou amateurs de l'existence inimitable, la vie qu'il menait à vingt ans.

Tandis que cet oubli de toute dignité avec une fille de la terre des monstres, avec une reine, indignait sourdement Rome, Octave soutenait une rude guerre contre les soldats qui exigeaient qu'on les mît en possession des dix-huit villes promises et des cinq mille drachmes de gratification. D'un autre côté, les habitants de ces cités sacrifiées, venus en foule à Rome, protestaient à grands cris contre l'iniquité d'une telle spoliation et demandaient avec justice que les autres villes d'Italie fournissent des terres dans une égale proportion ou que le sort désignât celles qui devaient être frappées seules. Rome était pleine d'une multitude de femmes, d'enfants, de vieillards, qui faisaient retentir tous les jours le Forum et les temples de clameurs et de plaintes, et touchaient vivement les citoyens quand ils songeaient surtout que ces



récompenses impies n'avaient été promises que pour fonder le pouvoir de trois hommes sur les ruines de la liberté. Entre ces deux masses menaçantes, irritées jusqu'à la fureur, Octave ne savait que résoudre. Il opposait aux réclamations des villes la loi de la nécessité, et suppliait les légionnaires de se contenter pour le moment de la répartition déjà faite. Mais les spoliés et les spoliateurs n'en criaient que plus haut, les derniers surtout. Non contents d'avoir envahi à main armée les meilleures terres, plus il leur montrait de douceur, plus ils devenaient insolents. La moindre circonstance leur fournissait un prétexte qu'ils saisissaient violemment; un jour l'un d'eux ne trouvant pas de place au théâtre, alla s'asseoir parmi les chevaliers. Ce peuple soldat qui, redevenu citoyen, hors du camp détestait tout semblant d'oppression militaire, témoigna son indignation par de tels cris qu'Octave envoya dire à l'intrus de se retirer. Aussitôt l'armée proteste à son tour, et, à sa sortie du théâtre, le Triumvir est entouré par une foule de soldats qui se mirent à réclamer leur camarade d'un ton menaçant, croyant qu'il était en prison. Le soldat parut par hasard, et, désespérés de perdre ce prétexte de révolte, ses amis même l'accablèrent d'injures pour s'être montre en ce moment.

Au Champ-de-Mars ce fut plus grave. Octave y ayant convoqué les légions pour en finir avec la question du partage des terres, elles s'y rendirent avant le jour, et murmurèrent parce que le Triumvir se faisait attendre. Cette insolence choqua le centurion Nonnius, qui voulut adresser quelques représentations à ses soldats; mais ils se précipitèrent sur lui en l'appelant traître et flatteur, le poursuivirent jusqu'au Tibre où il se noya, et jetèrent son cadavre sur le chemin par où devait venir Octave. Averti de tout, celui-ci, malgré les prières de ses amis, descendit aussitôt au Champ-de-Mars. Passant à côté du centurion sans tourner la tête, il procéda au partage des terres, permit à ceux qui avaient mérité des gratifications de les demander, en donna même à quelques-uns qui ne s'y attendaient pas, et comprit dans la répartition générale les veuves et les enfants des morts. Ce sang-froid mêlé d'équité les étonna tellement, et dompta si vite ces cœurs sauvages, que les meurtriers de Nonnius eux-mêmes lui crièrent de faire chercher ceux qui avaient tué le centurion, et de les punir; mais, habile jusqu'au bout, Octave répondit qu'il connaissait les coupables, et ne leur infligeait que le remords de leur crime. Ce trait de clémence acheva de lui ramener l'armée, et changea les murmures en acclamations et l'hostilité en dévouement aveugle.

Elle eut bientôt l'occasion de lui montrer sa reconnaissance. Ulcérée des écarts d'Antoine, l'impérieuse Fulvia voulait se venger. Ne trouvant pas dans Octave le complice qu'elle cherchait peut-être, et le voyant répudier sa fille Clodia, qu'il avait épousée lors de la formation du Triumvirat, par l'ordre des légions, elle éclata. Soulevant tous les amis de son mari et se mettant à leur tête, armée de l'épée et du casque, elle recommença la guerre civile. Mais on éprouvait un tel besoin de repos, que cette levée de boucliers blessa tout le monde. Il y avait alors à Rome un jeune poëte rencontré par Octave dans le camp des assassins de César, et

sauvé par sa clémence, qui exprima heureusement le sentiment général dans cette allégorie noble et touchante :

« O vaisseau que nous aimons tous, te voilà donc menacé de nouvelles tempêtes! Que fais-tu, imprudent, au lieu de t'enchaîner fortement au port?... Ne vois-tu pas que tes flancs sont dépouillés de rames et que tes antennes gémissantes ne pourraient résister longtemps à la fureur des vents et des flots?... Tes voiles pendent, déchirées, le long des mâts; et ni les dieux en vain implorés, ni ta noble origine, ne te sauveraient, hélas! illustre fils de Sylvia!.... Va, l'image étincelante d'or qui brille sur la poupe, est d'un faible secours pour le nocher quand l'ouragan mugit; et si tu ne veux pas devenir le jouet des vents, tu feras bien d'éviter les blancs écueils des Cyclades. »

Bataille d'Actium. — Les conseils d'Horace ne furent point écoutés, mais la fortune d'Octave et l'épée d'Agrippa, son grand capitaine, étouffèrent la guerre civile à Pérouse dans le feu et le sang. Maître de l'Occident après cette victoire, il chasse de la Méditerranée le fils de Pompée qui, laissant la pourpre pour prendre les vertes couleurs de Neptune, parcourait les mers, depuis la mort de son père, avec cinq cents vaisseaux, relègue Lépidus dégradé à Circeï, et, après dix ans d'une marche habile et patiente, se trouve, l'an 31, seul en face d'Antoine. Moralement, celui-ci était déjà perdu aux yeux de Rome. A la popularité que lui donnaient autrefois dans l'armée son brutal courage et sa rudesse militaire, avait succédé le mépris et presque l'effroi. Ses débauches d'Égypte, ses courses nocturnes, déguisé en Bacchus, ces fêtes orientales où il avait paru à côté de Cléopâtre, sur un trône d'or, le diadème au front, avec la robe d'Osiris, avaient retenti douloureusement au Forum et dans les camps. On disait qu'il voulait découronner Rome au profit d'Alexandrie, et faire un nouveau Tibre d'un fleuve de bouc appelé le Nil. Aussi, quand la lutte s'engagea, le sociétaire efféminé de la *vie inimitable* était vaincu d'avance. Les deux rivaux, prenant la mer pour champ de bataille, se rencontrèrent, le 4 des nones de septembre 31, à Actium. Il y avait, du côté d'Antoine, soixante galères égyptiennes amenées par Cléopâtre : mais qu'attendre du troupeau d'esclaves et de bouffons qui les montaient!... Au premier sifflement des traits, Cléopâtre prit la fuite avec ses vaisseaux devant Agrippa; et, pour suivre une vieille femme, Antoine abandonna lâchement sur les flots ses braves compagnons qui mouraient en le defendant, et sur le rivage cent douze mille hommes encore rangés sous ses aigles; cédant ainsi sans combat l'empire du monde, il alla se tuer à Alexandrie, avec l'Égyptienne sans cœur qui l'avait déshonoré et qui cherchait à le trahir.

Ce suicide insensé faisait gagner à Octave la plus belle partie qui ait jamais été remise au hasard des batailles. Un empire de mille lieues de long avec l'Atlantique, le Rhin, le Danube, l'Euphrate, les sources du Nil, les sables du Sahara et les dernières erêtes de l'Atlas pour limites, tel était le lot de l'héritier des Césars. La folie d'Antoine l'avait beaucoup aidé à le conquérir; mais on peut dire néanmoins que

son habileté suffisait pour forcer la main à la fortune. Celui qui à dix-neuf ans avait osé venir seul à Rome revendiquer l'héritage de son oncle, et qui à trente-trois ayant presque annulé le sénat, écrasé ses rivaux, fasciné l'armée et séduit le peuple, vit tout à coup à ses pieds quatre-vingts millions de sujets, n'était pas un homme ordinaire. A la vérité il arrivait au bon moment, le monde romain comme un vaisseau désemparé dérivait depuis si longtemps, que pour avoir enfin un pilote il se précipita avec enthousiasme au devant de la servitude.

C'est ainsi qu'après avoir tourné dans un cercle de 724 ans, les Romains se trouvèrent, selon la prophétie du devin étrusque, revenus au point de départ. Singulier et fatal voyage, que chaque peuple cependant fait les yeux fermés, conduit par le destin ! Telle est l'histoire de toutes les nations : la liberté démocratique règne d'abord, la gloire lui succède; et lorsque la gloire n'est plus, les richesses, les vices, la corruption de l'aristocratie, l'ignorance, l'incurie et la lâcheté de la multitude, mènent inévitablement à ce pouvoir d'un seul qu'on appelle le despotisme et qui est souvent la vraie liberté.





CHAPITRE IX

ROME SOUS LES CÉSARS.

Nouvelle organisation du pouvoir. — Octave prend le nom d'Auguste. — Il tombe malade; anxiété de Rome. — Ses réformes. — Il perd Drusus, son fils adoptif. — Désordres de sa fille Julia. — Mort d'Auguste. — Tibère lui succède. — Son caractère. — Il se retire dans l'île de Caprée. — Tyrannie de Séjanus. — Son supplice. — Caligula. — Sa cruauté. — Il est tué par trois tribuns militaires. — Claude est proclamé. — Sa faiblesse. — Il est empoisonné par Agrippine. — Néron lui succède. — Mort de Britannicus. — Il tue sa mère. — Il empoisonne Burrhus. — Incendie de Rome. — Rome reconstruite. — Le sénat le condamne au supplice des parricides.



C'était la première fois, car les dictatures de Marius et de Sylla furent essentiellement temporaires, que le gouvernement du plus grand empire et de la première ville du monde tombait, pour y rester, dans les mains d'un seul homme. Ce gouvernement, fils de l'armée, étant né de la violence et du mépris des lois, il s'agissait de savoir comment il allait faire pour vivre dans les trois conditions de toute domination durable : l'ordre, la prospérité publique et la paix. Lorsque Octave revint à Rome, au mois de sextilis 29, pour y triompher des Dalmates d'Actium et du pays des Pharaons, tandis que les soldats joyeux comptaient leur millier de sesterces, et que chacun de ces grands mendiants qu'on appelait les citoyens romains en emportait quatre cents dans ses haillons, en criant de toutes ses forces : Triomphe ! triomphe ! ceux qui réfléchissent, malgré les fumées de l'encens et l'ivresse de la foule, se demandaient avec anxiété quel serait le caractère de cette usurpation nouvelle ?... Les précédents du Triumvir n'étaient pas de nature à les rassurer : cette large blessure ouverte par les proscriptions au flanc de Rome, et qui saignait encore, semblait présager un gouvernement farouche et tyrannique. Craintes et présages mentaient, heureusement. Dès qu'il fut seul maître du pouvoir, Octave se transforma : en quittant les insignes

triumvirales, il quitta la rigueur sanguinaire, et redevint ce qu'il était naturellement, un homme juste et bon. Les citoyens attendaient ses édits avec impatience pour savoir sa pensée : aussi le premier qui fut affiché au Forum y attira une foule immense. Octave disait dans le préambule : « Puisse la République, saine et sauve, grâce à mon bras, rester inébranlable sur sa base! Toute mon ambition est de la faire heureuse et grande, de mériter pendant ma vie le titre d'auteur de sa prospérité, et de la laisser établie, en mourant, sur des fondements éternels! »

Nouvelle organisation du pouvoir. — Justifiant cette adroite abnégation aux yeux de la foule, de tous les titres qu'on lui offrit il n'accepta que celui d'*imperator*. C'était une simple flatterie militaire, que les soldats décernaient à leurs chefs après la victoire. Le choix d'un titre semblable paraissait donc peu menaçant pour la liberté romaine, et cependant il ne manquait pas de portée : en le prenant de préférence à tous les autres, Octave plaçait franchement son point d'appui au milieu de l'armée. C'est le gouvernement militaire qu'il inaugurait, avec les modifications conseillées par Mécène, qui lui avait dit : « Organisez votre pouvoir pour nous comme vous voudriez qu'il fût organisé pour vous-même si, au lieu d'être maître, vous étiez né sujet. » A ce point de vue, l'armée devait être et fut son premier souci. Distribuant les vétérans dans trente-deux colonies italiennes, afin de les avoir au besoin sous sa main, il ne garda sur pied, pour défendre les frontières de ce vaste empire et y maintenir l'ordre, que vingt-cinq légions, dont dix-sept avaient à répondre de l'Europe, et huit de l'Afrique et de l'Asie. Douze cohortes, de mille hommes chacune, appelées, les neuf premières, prétoriennes, et les trois autres urbaines, garantissaient la paix intérieure de Rome.

Après l'armée, vint le sénat. Cette assemblée, autrefois si majestueuse, avait été avilie à dessein par César et Antoine : des affranchis, des Barbares, et jusqu'à des esclaves, siégeaient sur les chaises curules. Octave leur arracha le laticlave en exigeant rigoureusement la justification du cens sénatorial, qu'il élevait en même temps de huit cent mille sesterces à douze cent mille. Il n'ignorait pas que cette augmentation excluait les chefs des plus vieilles familles; mais il les retint dans la Curie en la payant de ses deniers, et en leur accordant, sous une forme honorable, un salaire qui les mettait à sa merci. Le même moyen, employé avec profusion, lui donna le peuple. Ce que demandaient les fils oisifs et nonchalants de Quirinus, c'était de nourrir leurs illusions de souveraineté populaire et de grandeur, à l'ombre de la République.

Octave prend le nom d'Auguste. — Puis, quand il eut fait tout cela, et que, grâce à la sagesse de son administration, Rome jouit enfin d'un calme qui n'avait jamais brillé dans ses murs, il vint un jour à la Curie déposer ses pouvoirs. Ce fut un moment de sincère et vive alarme. Tremblants rien qu'à la seule idée de l'anarchie qui pouvait suivre sa retraite, tous les sénateurs tombèrent à ses pieds pour le supplier de garder le pouvoir toute sa vie. Voulant les éprouver sans doute, il résista longtemps, et, malgré leurs instances, n'accepta qu'une prorogation de dix ans

et le nom d'Auguste, que nous lui donnerons désormais. On ne pouvait confier le pouvoir absolu à des mains plus habiles. A peine prorogé, Auguste compléta l'organisation militaire de l'empire, en formant deux flottes nombreuses qui étaient chargées de veiller sur les côtes, de faire la police des mers, d'escorter les tributs des provinces, et de transporter les blés et les vivres nécessaires à l'immense consommation de Rome. Désireux de montrer ensuite qu'il était sorti pour toujours de la voie sanglante, il rapporta les décrets rendus sous le Triumvirat, et après les avoir remplacés par des lois bonnes et douces, et fait le dénombrement des citoyens, il alla organiser la Gaule et l'Espagne. Pendant son absence, qui dura trois ans, la comédie républicaine se joua dans la ville avec le plus grand calme et un sérieux parfait. Le sénat se réunissait gravement, mais pour délibérer sur des mesures votées d'avance; les comices s'assemblaient dans le Forum au jour marqué, mais on n'y élisait que les candidats de l'empereur. Aucune magistrature n'avait été abolie : consuls, proconsuls, préteurs, édiles, questeurs, sénateurs, étalaient fièrement leurs faisceaux et leurs robes bordées de pourpre; mais chacun n'avait que le titre et le costume de sa charge. Il ne leur était permis, à ces ombres de magistrats, de prendre l'initiative que pour faire acte de servitude, et ils se trouvaient si heureux d'échapper un instant à leur nullité en brûlant de l'encens aux pieds du maître, qu'ils saisissaient ces occasions avec fureur. De tout temps, même aux époques les plus sombres de la tyrannie triumvirale, la parole avait été libre à Rome. En l'absence d'Auguste, un ancien gouverneur d'Égypte, Cornélius Gallus, l'ami de Virgile, laissa échapper quelques propos piquants contre le petit-fils du mercier (*Restio*) de Velletri. Il n'en fallait pas tant pour allumer la colère du sénat. Les pères conscrits, indignés, s'assemblent en tumulte, comme s'il s'agissait du salut de la patrie, et Gallus est condamné tout d'une voix au bannissement perpétuel. Plus ferme de cœur et plus fier que ses juges, quand on lui apprit cet arrêt il se tua dédaigneusement.

Il tombe malade; anxiété de Rome. — Tandis que les sénateurs prouvaient ainsi leur reconnaissance des quatre cent mille sesterces donnés tous les ans à chacun d'eux par Auguste, Agrippa, qui le représentait à Rome, élevait des monuments où se déployait avec magnificence toute la grandeur d'idées de l'empereur. Les portiques et le temple de Neptune, les bains chauds ou Thermes d'Agrippa et le Panthéon étaient achevés en 24, au retour d'Auguste. Peuple et sénat le revirent avec une joie qui alla jusqu'au délire l'année suivante. Atteint d'une maladie des plus graves, il se crut perdu, fit son testament, et donna publiquement son anneau impérial à Agrippa, pour le désigner au choix de Rome. La ville était consternée, les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices, et nuit et jour une foule éplorée et sincère assiégeait les temples pour demander aux dieux le salut du père de la patrie. Celui surtout qu'ils imploraient si ardemment entendit les Romains : le médecin grec Musa guérit Auguste, et alors une joie sans frein éclata sur les sept collines. Musa obtint l'anneau d'or et une statue d'airain dressée en face de celle

d'Esculape; en mémoire du service qu'il rendait au monde, ses confrères furent exemptés à toujours d'impôts; on frappa des milliers de médailles, on célébra des jeux magnifiques, et les mourants eux-mêmes, s'associant au bonheur public, voulurent qu'on mît sur leur tombe : *Le jour de notre mort fut celui du salut d'Auguste.* Quant au sénat, il l'accabla de tous les titres qui pouvaient paraître ajouter à son omnipotence, en le nommant, aux applaudissements du peuple, proconsul perpétuel de l'empire, et l'investissant de l'autorité sans bornes et de l'inviolabilité des anciens tribuns. C'est ainsi que tous les pouvoirs pour lesquels le sénat avait combattu et lutté sept cents ans, et qui n'étaient venus au peuple qu'après des siècles de batailles, de persévérance, de courage, et ses grandes retraites sur le mont Aventin, furent abdiqués avec transport, l'an 23, par le peuple et le sénat, au profit d'un seul homme.

L'année suivante, la foudre ayant frappé le Panthéon, le peuple s'imagine que les dieux sont irrités de ne pas voir Auguste dictateur. Il court en conséquence à la Curie, et menaçe aussitôt d'y mettre le feu s'il n'est nommé sur-le-champ; les pères conscrits votent avec empressement, suivent cette multitude, qui monte au Palatin et dépose les vingt-quatre faisceaux aux pieds de son idole. Auguste avait toute l'autorité, il refusa ce titre inutile; mais pour contenter le peuple il accepta le titre de pourvoyeur général, et quelque temps après la dignité de souverain pontife. Investi en outre à perpétuité de la puissance consulaire, et pouvant frapper tout le monde comme préfet des mœurs, il n'usa, chose bien rare et bien louable, de cette autocratie sans contre-poids et sans limites que dans l'intérêt public. La société romaine était couverte d'abus comme un mendiant des Esquilies de plaies. Auguste les cautérisa sans pitié. Les jeux, qui ruinaient les édiles, furent confiés aux préteurs et mis à la charge du Trésor. Il défendit de faire combattre les gladiateurs plus de deux fois par an, et fixa leur nombre à cent vingt. Des sénateurs, des chevaliers, des matrones romaines des plus nobles familles, jouaient et dansaient sur le théâtre: il les moralisa malgré eux en leur fermant la scène. Les hautes maisons de la vieille Rome fourmillaient, comme des ruches, d'une population si nombreuse, et se trouvaient tellement serrées, que les incendies y causaient d'effrayants ravages: aux cohortes nocturnes Auguste adjoignit six cents esclaves, qui, placés sous les ordres des édiles curules, eurent pour tâche unique de courir au feu. Agrippa, le secondant de son côté, continuait ses grands travaux d'utilité publique, et conduisait à Rome, sur des arcades admirables, l'eau Julia, par un aqueduc de quatorze milles, et par un autre, long de vingt-deux milles, qui, partant du lac Alsiétinus (*di Martignano*), aboutissait au Janicule, l'eau Augusta.

Ses réformes. — Infatigable dans son ardeur à préparer le bien, dès qu'il avait amélioré il réformait. L'encens que lui prodiguait Rome ne l'avait pas ébloui au point de l'empêcher de voir les deux hontes sociales de la reine des peuples, un sénat indigne et corrompu et une population de mendiants. Aidé du bras énergique d'Agrippa, il porta remède à ces deux maux en dégradant quatre cents sénateurs,

et en réduisant les frumentaires de trois cent cinquante mille à deux cent mille. Tout en accomplissant ces réformes, et en les complétant par la défense de vendre les suffrages au Forum, par l'impôt dont il frappait les riches célibataires, et par une foule de règlements religieux, il faisait rayonner glorieusement au dehors la vieille épée romaine, et atteignait tour à tour les Arméniens en Orient, les Ibères derrière leurs montagnes, et les Germains dans leurs forêts. Puis, quand il était resté deux ou trois ans absent, et qu'il revenait, comme en l'an 26 de son règne, avec les aigles et les enseignes perdues autrefois par Crassus, il entrait nuitamment dans la ville, gagnait sa modeste maison du mont Palatin, et le lendemain allait à pied, au bruit des acclamations du sénat et des cris d'ivresse du peuple, déposer un laurier aux pieds de la statue de Jupiter Capitolin. C'est après ces expéditions qu'il fermait le temple de Janus. Quand il le ferma pour la première fois, en 29, il y avait deux cent trente-six ans qu'il était ouvert, et lorsqu'il en condamna les portes pour la troisième fois, en l'an 8, il inaugurait sans le savoir la paix divine au milieu de laquelle naquit à Bethléem celui qui, du haut de sa croix, devait abattre Rome antique et régner sur Rome nouvelle.

Il perd Drusus, son fils adoptif. — Peu de temps avant cette date si grande pour le monde, des présages sinistres avaient effrayé les Romains. Une immense nuée aux bords sanglants venait d'envelopper la ville, et la foudre éclatant de ses flancs noirâtres, parmi les tonnerres et les éclairs, avait frappé le temple de Jupiter Capitolin, le sanctuaire de Junon et de Minerve, et même l'humble toit d'Auguste. Les augures prédisaient de grands désastres. On apprit en effet un malheur irréparable, la mort subite de Drusus, fils adoptif de l'empereur. C'était le fils de cette Livie qu'Auguste avait épousée enceinte, bien qu'elle eût déjà Néron pour époux. Ces mariages, qui semblent étranges aujourd'hui, étaient alors si bien dans les mœurs romaines, que l'austère Caton lui-même céda sa femme au vieux Hortensius, et l'épousa de nouveau après la mort de ce dernier, qui lui laissait tous ses biens. En devenant le mari de Livie, Auguste était devenu le père de ses deux enfants, Tibère et Drusus. Mais bien qu'il leur témoignât la même amitié, tout le monde croyait qu'il avait pour Drusus les entrailles d'un père. Personnellement, du reste, le fils de Livie, par ses hautes qualités et l'élévation de son âme, justifiait les sympathies d'Auguste et les regrets de Rome. C'était lui qui, tenant d'une main ferme l'épée d'Agrippa, venait de frayer un chemin à l'aigle dans ces rudes forêts de la Germanie. Successeur désigné d'Auguste, il avait donné l'espoir d'un autre demi-siècle de gloire et de bonheur. Aussi, pour la première fois depuis longtemps, Rome fut vraie dans sa douleur et ses hommages. On rendit des honneurs extraordinaires aux restes de Drusus. Tibère, qui les avait rapportés à Rome, prononça son éloge funèbre au Forum, tandis qu'Auguste, les yeux baignés de larmes, la voix brisée par les sanglots, le prononçait en même temps au cirque de Flaminius. Puis les chevaliers portèrent le corps sur leurs épaules au Champ-de-Mars, où il fut brûlé et enseveli dans le tombeau à trois étages qu'Auguste

venait d'y faire construire pour lui-même. Le sénat votait en même temps à ce fils tant regreretté des statues, des médailles, des arcs de triomphe, et le surnom resté populaire de Germanicus.

Désordres de sa fille Julia. — La mort, depuis quelques années, frappait sans pitié autour d'Auguste. Il avait déjà vu s'allumer les bûchers funèbres de son neveu Marcellus, de son poëte Virgile, du grand Agrippa son gendre, de sa sœur Octavie, et à peine les cendres de son fils Drusus étaient recueillies dans l'urne d'or, qu'il perdit son ami Mécène et Horace. Pour relever son cœur brisé, on lui apprit les désordres de Julie sa fille, qu'il avait donnée à Tibère après la mort d'Agrippa, et qui scandalisait par la licence de ses mœurs la plus immorale des sociétés antiques. Il fallait que ces désordres fussent bien grands, car le père de famille se montra inflexible. Dans la première chaleur de sa colère, il voulait la faire mourir. On le pria tant, qu'il se contenta de la reléguer dans une île, en l'y condamnant pour la vie au pain et à l'eau; mais il jeta sous la hache des licteurs la plupart des complices de ses débauches, et frappa les autres d'un exil éternel. Malheureusement, le sang ardent et corrompu des Césars bouillonnait avec une telle impétuosité chez les femmes de sa famille, qu'à peu de temps de là, ce qu'il avait fait pour la mère il fallut le faire pour la fille. Il ne lui resta bientôt, comme espoir et comme soutien de sa vieillesse, que les fils d'Agrippa et de la prostituée de l'île Pandataria, deux enfants qui, venus trop vite, et mal élevés par les esclaves, périrent l'un pubère à peine, l'autre avant vingt ans; si bien qu'à la fin de sa vie, Auguste se trouva seul dans sa maison déserte, entre Livie et Tibère qu'il haïssait, et que l'artificieuse impératrice finit cependant par lui imposer à force de prières, de larmes et de caresses.

Le seul refuge d'Auguste contre tous ces chagrins fut le cœur du peuple. Ingrate autant que servile, l'aristocratie ne songeait à payer les sesterces qu'il lui donnait que par le poignard : déjà il avait été forcé d'ôter la vie à Cellius, d'exiler Murena et Fannius Cæpio, qui voulaient l'assassiner au terme de sa carrière. Le misérable auquel les beaux vers de Corneille ont accordé l'immortalité poétique, lorsqu'il ne méritait que l'immortalité du mépris, Cinna conçut le projet d'égorger ce vieillard pour l'empêcher de faire plus longtemps le bonheur de Rome. Tels étaient les patriciens de cette époque : Auguste, qui les connaissait bien, ne daigna pas frapper Cinna, mais, pour faire éclater aux yeux de ses contemporains et de la postérité la bassesse d'un de ces nobles qui se disaient les vengeurs de la liberté, il lui jeta, avec sa clémence, de l'or et des honneurs que le lâche accepta.

Le peuple, au contraire, reconnaissant et dévoué, ne laissait échapper aucune occasion de lui prouver son amour. La moindre allusion à la bonté de son gouvernement était couverte au théâtre d'applaudissements frénétiques : il avait beau le défendre formellement, tout le monde se levait avec respect à l'arrivée de sa famille. Le feu ayant pris à sa maison du mont Palatin, chaque citoyen voulut souscrire pour la rebâtir : on avait réuni des sommes immenses, mais il n'ac-

cepta qu'un seul denier de chaque offrande. En revanche, Auguste payait cette affection par ce qui plaisait à ce peuple, toujours avide de jeux, d'émotions et de fêtes. Ce qui ne l'empêchait pas, pourvoyeur vigilant, de distribuer le blé gratis dans les famines, et, digne chef militaire, de porter aussi haut que le plus brave de ses prédécesseurs l'aigle, qui ne s'abaissa un instant dans sa main que par l'imprudence de Varus.

Mais le spectacle qui mérite l'admiration de tous les siècles, c'est celui qu'Auguste donna à Rome pendant quarante-six ans. Cet empereur qui gouvernait, pour ainsi dire, l'univers; cet unique héritier du pouvoir, de la grandeur et des trésors accumulés durant sept cents au Capitole par ces fortes générations qui dorment des deux côtés de la voie Appia et sur les champs de bataille du monde; cet homme qui était tout, dictateur, consul, prince du sénat, tribun du peuple, souverain pontife, et qui fut un demi-siècle la tête, le cœur et le bras de Rome, ne se distinguait pas, dans la foule, du moindre des citoyens. Il logeait au Palatin dans l'ancienne maison de l'avocat Hortensius, modeste demeure dont les portiques étaient en pierre d'Albe, et qui n'avait ni marbres ni parquets précieux. Un petit cabinet lui servit là d'appartement d'hiver et d'été pendant quarante ans. Lorsqu'il lui survenait quelque affaire sérieuse, il empruntait pour y rêver les jardins d'un ami. Au Forum, où il votait dans sa tribu comme le dernier des citoyens, tout le monde le coudoyait. A l'amphithéâtre, on riait sans façon de son costume, car ce maître de l'Asie ne portait l'été qu'une robe de laine filée par ses filles, et l'hiver qu'une tunique et un manteau, outre le grossier pileus qui lui couvrait la tête. Dans sa maison, il vivait du pain des esclaves et de figues fraîches. Au sénat, des patriciens le contrariaient quelquefois si brusquement, qu'il préférait sortir pour ne pas être forcé de punir. Qu'il s'endormît sur son tribunal, aux criailleries des avocats, ils l'éveillaient aigrement en lui reprochant sa paresse! Qu'il promît à un vétéran d'envoyer un témoin à sa place, et le soldat lui répondait : « Je n'avais pas de remplaçant en me battant pour toi à Actium! » Et cet homme, occupé nuit et jour de sa tâche, allant et venant souvent même sans être escorté d'un esclave, au milieu de cette immense population qui le regardait et l'aimait comme un père, tout en contenant les trois cent mille légionnaires d'une main, et de l'autre les provinces d'Europe, d'Afrique et d'Asie, tout en faisant jouir Rome pendant quarante-six ans de deux bienfaits qu'elle n'avait jamais connus, la paix et un bon gouvernement, trouvait encore le temps de donner un admirable essor aux arts, aux sciences et à la littérature.

A sa voix, Vitruve créait la grande architecture, et lui aidait à faire de marbre cette ville qu'il avait trouvée de briques. Tite-Live, Varron, Longin, Denis d'Halycarnasse, Flaccus, Strabon, Celse, Labeo, fondaient la science historique, la science médicale, celle de la géographie et du droit : la poésie modulait ses chants les plus harmonieux dans les vers d'Ovide, de Gallus, de Properce et de Tibulle; et ceux qu'il aima entre tous, ceux qu'il eut le bonheur de combler des nobles récom-

penses dues au génie, Horace et Virgile gravaient la gloire de son règne sur des monuments plus durables que l'airain.

Mort d'Auguste. — Telle fut la vie d'Auguste jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans dix mois. Affaibli par les années, les fatigues du pouvoir et la maladie, il était allé respirer les brises délicieuses de Naples. Les matelots et les passagers d'un vaisseau d'Alexandrie ayant aperçu sa galère, accoururent, vêtus de blanc et couronnés de fleurs, brûler de l'encens à ses pieds et le remercier, les larmes aux yeux, de la liberté et de la paix qu'il faisait régner dans le monde. C'était la dernière action de grâces de ce monde pacifié. Sentant sa fin approcher, il se fit porter dans la chambre où était mort son père, voulut qu'on drapât sa tunique avec soin et qu'on arrangeât ses cheveux. S'adressant ensuite à ses amis, réunis autour de son lit : « Eh bien! leur dit-il, ai-je mal joué mon rôle dans le drame de la vie humaine?... Allons! applaudissez, citoyens! » Après ces paroles, il demanda à quelques personnes qui arrivaient de Rome des nouvelles de la fille de Drusus, alors convalescente; puis, congédiant tout le monde, il fit signe à sa femme d'approcher, la serra dans ses bras et s'éteignit en lui disant : « Livie, souviens-toi de notre union et.... adieu!... »

Averti d'avance par cette même Livie, que l'histoire accuse d'avoir empoisonné sur l'arbre les figues qu'aimait Auguste, pour faire régner son fils, Tibère était accouru à Nola. Trouvant l'empereur mort, il conduisit son cadavre à Rome. Les décurions et les sénateurs de la cité campanienne le portèrent sur leurs épaules jusqu'à moitié chemin : là, on rencontra les chevaliers, qui prirent le cercueil et attendirent la nuit pour entrer dans la ville. Le lendemain, Tibère et son fils Drusus se rendirent au sénat, réuni depuis le point du jour dans la curie Hostilia. Ils étaient suivis de l'affranchi Polybe, chargé de lire le testament de son maître. Auguste y déclarait Tibère son héritier, et, magnifique dans ses dernières volontés comme de son vivant, il léguait quatre cent mille grands sesterces au peuple romain, cinq cents sesterces à chaque citoyen de la ville, mille par tête aux prétoriens et trois cents aux légionnaires. Des cités, des rois, des sénateurs, des chevaliers et jusqu'aux petits enfants des citoyens, étaient inscrits en lettres d'or dans ce testament, où il ne s'était souvenu de sa fille et de sa petite-fille que pour défendre de mêler un jour leurs cendres à ses cendres.

Après l'ouverture du testament, on s'occupa des funérailles. Malgré Tibère, qui cherchait à calmer le zèle du sénat, elles furent dignes du mort. Le cercueil descendit du Palatin sur un lit d'or et d'ivoire que fermaient des rideaux de pourpre aux franges dorées, précédé de son image en cire, vêtue de la toge triomphale, devant laquelle marchaient les consuls désignés; les sénateurs en portaient une autre d'or, et une troisième était dressée sur le char des triomphes. On voyait ensuite toutes les effigies de ses aïeux, moins César, fait demi-dieu par le sénat, et celles des illustres de Rome, depuis le fils de la Vestale jusqu'à Pompée. On plaça le lit au Forum, devant la tribune, et Tibère et son fils Drusus prononcèrent deux

éloges funèbres après lesquels le cadavre fut porté au Champ-de-Mars par la voie Flaminia, escorté du sénat en corps, des chevaliers avec leurs femmes, des prétoriens et de toute la population de Rome. Dès que les illustres de l'ordre équestre l'eurent déposé à la place où il devait être brûlé, les divers colléges des pontifes formèrent le premier cercle autour du bûcher, les chevaliers le second, et les légionnaires, empressés à jeter aux flammes, en signe d'honneur, leurs récompenses militaires, le troisième. Puis les centurions mirent le feu au bûcher, et quand la flamme s'élança dans les airs, elle consuma les liens d'un aigle attaché au lit funèbre, qui, prenant tout à coup son vol vers les cieux, sembla y porter l'âme d'Auguste. Cela fait, tout le monde se retira, laissant Livie dans le Champ-de-Mars, où elle resta seule pendant cinq jours avec les premiers de l'ordre équestre, pieusement occupée à recueillir les ossements de son époux et à les ensevelir dans son tombeau.

Tibère lui succède. — Pendant ce temps, Tibère se faisait offrir par le sénat l'empire dont il s'était déjà emparé. L'inauguration de ce pouvoir nouveau, qui eut lieu l'an 14 de notre ère, ouverte à la venue du Christ, fut signalée à Rome par une violente émeute. Un bistrion, ne trouvant pas son salaire assez élevé, refusait de jouer dans les jeux augustaux. Le peuple s'en indigna au point que peu s'en fallut qu'il ne prît les armes; mais l'bistrion ne voulant pas céder, et le tumulte augmentant toujours, le sénat, pour rétablir l'ordre, laissa fléchir la majesté des lois devant l'insolence du mime. Dans ce désordre populaire, Tibère, laissant agir les tribuns et les pères conscrits, s'était habilement effacé. Des soins plus graves le préoccupaient : l'armée, sentant son importance dans un gouvernement basé sur le glaive, voulait bien acclamer l'empereur, mais à condition qu'il lui achèterait l'empire. Tibère n'avait traité qu'avec les soldats qui étaient dans Rome, ceux des provinces se révoltèrent : ils exigeaient un denier de solde par jour et une forte somme payée comptant à titre d'aubaine. Sans une éclipse de lune qui effraya les trois légions de Pannonie, et la courageuse fidélité de son neveu Germanicus, fils de Drusus, qui en retint sept campées sur le Rhin, le règne de Tibère était fini. Ce péril à peine écarté il lui en vint un autre de la Gaule. Auguste avait laissé un petit-fils né du grand Agrippa et de la trop faible Julie. Pour n'avoir pas plus tard à le redouter, Tibère, le jour même de la mort d'Auguste, le fit assassiner. Agrippa avait un esclave qui lui ressemblait; ce malheureux, nommé Clément, profita du hasard et se fit passer pour son maître, qui était peut-être son frère. Le trône impérial reposait sur un sol si mouvant encore, que l'entreprise de l'esclave réussit. Un parti s'était formé rapidement autour de lui, et l'avait porté de la Gaule en Italie et d'Italie à Rome. Les deux rivaux allaient se disputer l'empire; mais Clément était trop jeune pour lutter contre le vieux Tibère. Où la force aurait peut-être échoué, celui-ci employa la ruse, et le faux Agrippa tomba entre ses mains. Il le fit mettre à la torture pour savoir le nom de ses complices, mais l'esclave était plus fort que la douleur, et les bourreaux ne

purent lui arracher une parole. Penchant alors sur lui son visage sévère et sombre : « Comment es-tu devenu Agrippa? » dit Tibère à voix basse... « De la même façon que tu es devenu César, » répondit l'esclave en mourant.

Son caractère. — Cette allusion à son élévation au pouvoir, qui dans l'opinion restait entachée d'un caractère frauduleux, explique la froideur de Rome pour Tibère et les nuages de son esprit naturellement méfiant. Vieux, avare, taciturne et dur, il ne pouvait passionner un peuple amoureux jusqu'au délire de la forme et et du plaisir. Tibère remplissait avec une scrupuleuse exactitude son office impérial, mais sans s'écarter de la ligne stricte du devoir. Ainsi, tous les monuments élevés par Auguste et ceux qu'il n'avait pu finir furent réparés et achevés, mais il n'embellit pas la ville d'un seul édifice nouveau. Il lui suffisait de compléter en tout l'œuvre de son prédécesseur. Ne dépensant presque rien pour lui-même, il dépensait beaucoup pour la République. Les cités et les peuples étaient comblés de ses largesses, et il retenait même au sénat par ses libéralités ceux que la misère allait forcer de dépouiller le laticlave. Peu ménager du sang des hommes qui lui semblaient hostiles, il ne fit périr aucun innocent pour s'emparer de ses richesses ou pour venger une injure personnelle. « Sous un gouvernement républicain, disait-il à ceux qui lui conseillaient des rigueurs, la pensée et la parole doivent être libres. » Et quand il écrivait aux gouverneurs des provinces, il ajoutait toujours : « Tondez mes brebis, mais ne les écorchez pas. » Aussi simple, du reste, dans ses mœurs impériales qu'Auguste l'avait été, il ne souffrait ni chevaliers ni sénateurs derrière sa litière, passait souvent la nuit à écouter les plaignants, allait plaider pour ses amis, s'asseyait volontiers à la table des plus pauvres, les visitait à pied, sans gardes, quand ils étaient malades, et faisait même leur oraison funèbre.

Six années de ce gouvernement avaient heureusement continué la paix qu'on devait à Auguste. Rome était calme et prospère, l'empire en équilibre, l'armée toujours courbée sous sa discipline de fer : il n'en fallait pas davantage pour allumer la rage de l'aristocratie. Il y avait dans l'enceinte des sept collines six cents familles habituées depuis Romulus à regarder la République comme leur patrimoine, le monde comme leur domaine. Quand le droit de s'en partager tyranniquement les dépouilles, qu'elle appelait la liberté, sortait n'importe comment de ses mains, elle rugissait de colère et conspirait. Vers l'an 19, un complot s'était ourdi dans le but de rejouer à la Curie la scène du portique de Pompée; Tibère connaissait celui qui devait frapper le premier : c'était un jeune homme appelé Scribonius Libon. Une maladie empêcha seule l'exécution du complot. L'empereur semblait ignorer tout, mais quand Libon fut rétabli, une litière fermée, que portaient des prétoriens, alla le prendre et le déposa dans la Curie, à la même place où il voulait assassiner César. Ses propres complices l'auraient condamné avec empressement; mais, ayant demandé un délai, il prévint la mort légale par une mort volontaire.

Il se retire dans l'île de Caprée. — Les patriciens se vengèrent en accusant l'empereur d'avoir fait empoisonner Germanicus son neveu et son fils adoptif. Pison, le



AGRIPPINNE RAPPORTANT LES CENDRES DE GERMANICUS.

Publié par Furne libr.

gouverneur de Syrie, était désigné comme l'instrument du crime. Agrippine, veuve du héros germanique, qui venait de débarquer à Brindes avec l'urne où étaient ses cendres, accusait Pison à grands cris. Tibère le livra au sénat, et soit qu'il eût réellement commis le crime ou qu'il se vît condamné d'avance par la terrible impassibilité de l'empereur qui siégeait comme simple juge, Pison se suicida. Trois autres années heureuses pour Rome passèrent sur ce crime ou cette calomnie. Tibère méritait, par la justice de son gouvernement, la statue colossale que douze villes d'Asie lui avaient érigée dans le Forum; mais plus il se rendait digne de la reconnaissance publique, plus la haine des patriciens bourdonnait sourde et menaçante autour de lui. Bientôt, à l'âge où l'esprit, aussi fatigué que le corps, a besoin de repos, l'agitation et le souci des luttes domestiques se joignant à l'opposition souterraine mais implacable de l'aristocratie, fit pour lui de Rome un enfer; sa mère Livie, sa nièce Agrippine, Livilla, sa belle-fille, remplissaient le palais impérial de troubles et de querelles. Il n'avait qu'un fils, Drusus, dont il détestait les vices, ce qui est remarquable dans le Tibère de Tacite, mais qu'il adorait; on le lui empoisonna. S'éloignant dès lors avec une sorte d'horreur de cette ville où il ne respirait pas un instant au milieu du cercle de discordes domestiques, de complots et de crimes qui le serraient de toutes parts, à soixante-neuf ans il se retira, pour y vivre ses derniers jours, dans l'île délicieuse de Caprée.

Tyrannie de Séjanus. — Ælius Séjanus, son préfet du prétoire et son ministre, le remplaçait à Rome. Pendant six ans ce misérable, qui avait séduit Livilla et empoisonné son mari, frappa la famille et le parti de Germanicus, dans l'espoir de s'élever au trône de Tibère sur les cadavres de son fils et de ses neveux. Reléguée dans l'île qui servit de prison à Julie, Agrippine y mourut de faim, un de ses enfants se tua de désespoir en exil, un autre, enchaîné dans les caves du palais impérial, y expira de besoin en dévorant la bourre de son matelas. Débarrassé de cet obstacle et se croyant tout-puissant parce qu'il représentait le pouvoir sans bornes de Tibère, que ses statues s'élevaient sur toutes les places, que le sénat était à ses pieds et que le peuple comme toujours jetait des fleurs et de l'encens à sa fortune, Séjan songeait à se faire empereur quand un de ces prodiges auxquels on peut croire, car il n'était pas au-dessus de l'habileté des augures, mit Rome entière sur pied. Une épaisse fumée sortit tout à coup de l'une des statues de Séjan : on s'empressa d'en ôter la tête pour voir d'où venait cette émission miraculeuse, et au même instant un serpent s'élançant du creux de la statue frappa de terreur les assistants. Séjan y fit mettre une autre tête, au cou de laquelle on trouva une corde le lendemain. Ce jour-là, qui était le 7 des calendes de novembre, Nœvius Sertorius Macron arriva de Caprée avec une lettre pour le sénat. Tandis que Séjan se rendait fastueusement au temple d'Apollon, où devait se tenir la séance, suivi de son immense cortége d'amis et de flatteurs, Macron courait au camp du prétoire montrer aux soldats l'ordre de Tibère qui le nommait leur préfet, et les enlevant comme les cohortes urbaines par la promesse d'une distribution d'argent, il remon-

tait au temple d'Apollon en toute hâte et remplaçait la garde de Séjan par des hommes sûrs et dévoués à Lacon, préfet des cohortes nocturnes.

Il trouva le sénat dans une étrange perplexité. Chacun s'imaginant qu'il s'agissait de décerner la puissance tribunitienne au favori, s'était empressé de faire acte de zèle; mais dès les premières lignes de la lettre de Tibère les pères conscrits furent pétrifiés d'étonnement. N'étant pas aussi bien instruit de la force du parti de Séjan que de ses projets, le vieux César, dans cette lettre merveilleuse de profondeur et de finesse, déroulait lentement sa pensée, comme le serpent qui tourne autour d'une proie redoutable, déroule ses anneaux. D'abord les sénateurs croyaient être le jouet d'un rêve et n'osaient pas comprendre : mais à mesure que Tibère devenait plus clair, les visages prenaient une expression différente. A la basse adulation qu'ils venaient d'exprimer succéda la réserve, bientôt la froideur, puis le mépris. Quand le consul Régulus, avec lequel Macron s'était concerté dans la nuit, commença de lire, Séjan était entouré d'une foule de courtisans qui se pressaient autour de sa chaire curule pour solliciter un sourire; dès les premières lignes ils se reculèrent, puis successivement on les vit se lever et s'éloigner de lui, pendant que les tribuns et les préteurs s'en rapprochant au contraire l'enfermaient dans un cercle menaçant : le consul avait à peine fini, que ce malheureux, justifiant bien ce proverbe ancien : « que Chercher une haute fortune, c'est bâtir une grande tour pour tomber de plus haut, » était là sans mouvement, sans voix, l'œil fixe et comme frappé de la foudre. Régulus lui demanda par trois fois s'il entendait que l'empereur ordonnait de lui donner des gardes; il restait immobile : sortant enfin comme d'un rêve, il se leva, et, cherchant des yeux ceux qui l'appelaient, il aperçut près de lui le préfet des cohortes nocturnes l'épée nue à la main.

Son supplice. — Lacon était chargé de le traîner au Tullianum. Alors, après le sénat, qui avait été unanime pour l'y envoyer, le peuple, dont une heure auparavant les acclamations saluaient son arrivée quand il gravissait le Palatin d'un air triomphant, le couvrit d'exécrations et de huées quand il le descendit proscrit. On insultait avec une joie brutale à sa chute, on lui reprochait ses crimes et son origine, on raillait ses vues ambitieuses. Ses statues étaient abattues avec rage, ses emblèmes foulés aux pieds, ses amis lapidés et couverts de boue, et quand il essayait de voiler un moment sa honte, des mains infâmes baissaient ses mains de force et souffletaient lâchement ce visage qu'il voulait cacher. Les sénateurs, toujours prudents dans leur servilisme, avaient remis le jugement à l'après-midi : quand ils virent qu'il ne restait plus un ami à Séjan et que les prétoriens ne bougeaient pas, ils se réunirent de nouveau dans le temple de la Concorde et votèrent tous la mort et l'exécution immédiate. On le précipita en conséquence du haut des Gémonies. Le peuple, qui attendait en bas cette proie palpitante, s'élança sur le cadavre, et, après l'avoir traîné pendant trois jours par les rues avec le croc des suppliciés, en jeta les lambeaux dans le Tibre. Ses fils furent pendus aux échelles

ignominieuses, et comme sa fille n'avait que quatre ans et qu'on n'étranglait pas les vierges à Rome, les jurisconsultes du sénat, craignant de violer la loi, ordonnèrent au bourreau de commettre un attentat atroce avant de passer le lacet au cou de l'innocente.

A partir de ce moment, l'histoire écrite par l'aristocratie montre Tibère tapi, comme un vieux tigre qui flaire le sang, derrière les roches de Caprée, ou se plongeant, malgré ses soixante-treize ans, dans la vase des voluptés infâmes. Macron le représentait à Rome, et, plus cruel encore que Séjan, promenait sans pitié la faux sur l'oligarchie patricienne. La famine, l'usure, le feu et le Tibre, débordant comme sous Auguste jusqu'au temple de Vesta, situé au bas du Palatin, semblaient se liguer en même temps pour désoler Rome. Heureusement le réparateur de ses maux veillait toujours. Aussi prompt à intervenir que lors de la catastrophe de Fidènes, où par l'avidité d'un spéculateur vingt mille Romains avaient été écrasés par la chute d'un amphithéâtre mal construit, Tibère ramena l'abondance dans la ville, réprima par des lois sévères l'âpreté de l'usure, rebâtit à ses frais les maisons incendiées du Cœlius, et ouvrit largement le trésor public pour réparer les ravages du fleuve. Ce furent là ses derniers actes : quelque temps après Rome apprit qu'il n'existait plus. Tombé en défaillance à Misène, le lendemain des ides de mars consacrées à la commémoration d'un parricide, il fut étouffé, quand il revenait à lui, par les ordres de Caligula, son fils adoptif.

Caligula. — Quelque temps avant la mort d'Auguste, un fou était venu s'asseoir sur la chaire impériale : les Romains, qui voyaient des présages partout, avaient tourmenté vainement les augures pour savoir ce que signifiait l'action de cet insensé; en se plaçant à leur point de vue superstitieux, on peut bien dire qu'elle annonçait l'avénement de Caligula. Fils de ce Germanicus tant et si justement pleuré par Rome, au dire de Tacite, le nouveau César reçut l'empire, en 37, des mains des prétoriens, et ne s'occupa du sénat que pour lui faire déchirer le testament de Tibère, qui léguait l'autorité à son petit-fils. Qu'on se figure un jeune homme de vingt-quatre ans, assez pauvre d'intelligence et d'une ignorance à peu près complète, qui se trouve élevé tout à coup au faîte de ce grand pouvoir. Ébloui d'abord, il ne vit rien; mais, le premier moment de vertige passé, quand il aperçut à ses pieds Rome et la moitié du monde, la tête lui tourna et il agit pendant les quatre années de son règne, tantôt comme un fou furieux ou stupide, tantôt comme une bête féroce échappée de sa cage.

On avait vu le beau côté du pouvoir absolu avec Auguste, le côté utile avec Tibère, on allait en voir le côté détestable avec Caligula. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, la brusquerie, la violence, l'imprévu, le cachet bizarre et le décousu de la démence, éclatent dans les actes de ce César épileptique, mettant tristement en lumière la dégradation du sénat et du peuple. Voilà ce qu'étaient devenus ce grand bras et cette grande tête du monde sous le fou que Tibère jugeait bien en disant : « Je nourris un serpent pour Rome et un nouveau Phaéton pour l'univers. »

Ivre de joie, comme toujours quand il change de maître, le peuple avait remercié les dieux de l'avénement du fils de Germanicus par l'égorgement de cent soixante mille victimes. Le sénat, ému de le voir aller chercher avec tant de recueillement les cendres de sa mère, payer en héritier scrupuleux les legs de Tibère et de Livie, rappeler les exilés, abolir quelques impôts, et chasser de la ville impudiques et délateurs, lui décerna un bouclier d'or orné de son image, et décréta que le jour où il avait revêtu la pourpre impériale serait dédié à Palès et fêté comme second anniversaire de la fondation de Rome. L'armée, qu'il avait gorgée de sesterces, et à laquelle son nom même, qui signifiait porteur de *caliges* ou bottines militaires, ne rappelait pas sans orgueil que cet empereur né sous la tente était le fils adoptif des légions, l'acclamait comme le représentant au pouvoir de la cuirasse et de l'épée; les magistrats, rétablis dans les droits et la dignité de leurs charges, le comparaient à Numa; les chevaliers, qu'il venait de faire asseoir avec leurs familles à des festins splendides, et qui portaient encore les belles toges dont il leur avait fait présent, disaient en montrant les bandelettes de pourpre et de soie bleue distribuées à profusion à leurs femmes et à leurs enfants, que jamais on n'avait ajouté avec plus de raison un nouveau jour aux saturnales; et les frumentaires, qui, gratifiés déjà de deux fois trois cents sesterces par tête, avaient en outre, du matin au soir, les corbeilles de pain, les combats de gladiateurs, les spectacles aux flambeaux, les courses aux panthères, dans le cirque, l'applaudissaient avec fureur.

Sa cruauté. — L'enthousiasme dura huit mois, et ce temps suffit pour réaliser la prophétie de Tibère. La folie lui montant tout à coup au cerveau, bientôt Caligula souille le palais des crimes les plus exécrables, déshonore ses sœurs, fait massacrer son frère adoptif, force son beau-père Silanus à se couper la gorge, et, après avoir donné du poison à son aïeule, regarde froidement, du triclinium où il était couché à table, les flammes qui consumaient son cadavre. Toute corrompue qu'était la société romaine, elle frémit devant de tels excès. Mais avoir horreur des crimes de Caligula, c'était manquer de respect à César; il se vengea donc en s'abandonnant à tous les délires du despotisme, afin de prouver que son pouvoir de faire le mal était illimité. Le peuple essuya les premiers coups : il lui avait rendu le droit d'élire ses magistrats, transporté au sénat par Tibère, il le lui retira, et ne laissa échapper aucune occasion de témoigner la haine qu'il portait à la plèbe. Une nuit, des citoyens empressés à retenir les places gratuites du cirque ayant interrompu son sommeil par le bruit de leurs voix, il envoya ses prétoriens les chasser à coups de fouets. Dans le tumulte que produisit au milieu des ténèbres la brutale exécution de cet ordre, plus de vingt chevaliers, autant de nobles matrones et des milliers de plébéiens furent écrasés. Il ne s'en tint pas là : souvent, dans les combats de gladiateurs, au moment où le soleil était le plus ardent, il faisait enlever les voiles qui recouvraient l'amphithéâtre en défendant de laisser sortir personne, et s'il entendait des murmures, il appelait ses prétoriens et les lançait l'épée nue sur la foule. C'est dans une de ces occasions où, furieux de quelques

huées adressées à son mime favori, il s'était embarrassé dans sa robe et avait roulé de gradin en gradin, que, montrant le poing au peuple, il l'apostropha de ce mot : « Ah ! si tu n'avais qu'une tête !... » Quelquefois il fermait les greniers publics, et s'amusait à annoncer la famine aux frumentaires. Il était aussi cruel et plus méprisant encore pour le sénat. Un jour, dans un de ces rares éclairs de lucidité qu'on aurait pu appeler une demi-démence, il vint lire aux pères conscrits un discours qui n'était qu'une amère philippique contre leurs palinodies et leurs bassesses, et dans lequel il faisait dire à Tibère : « Tout ce que tu viens de leur reprocher, Caïus, est très-juste et très-vrai ; ne t'amuse donc pas à les aimer et, si tu m'en crois, n'en épargne aucun. Ils te détestent tous, ils souhaitent tous ta mort, et ils l'avanceront s'ils peuvent. Voilà pourquoi je te conseille de songer à ta sûreté. Surtout point de scrupules ! Les mesures qui t'affermiront le mieux seront toujours les plus légitimes. Jamais personne n'a obéi volontairement. On honore le maître quand on le craint, et on le tue s'il devient faible : reste donc le plus fort ! »

Mettant bientôt en pratique le conseil qu'il se donnait, tantôt il forçait des consulaires à faire plusieurs milles en courant à pied devant son char avec la tunique ornée du laticlave, insigne de leur dignité ; tantôt il exigeait que d'autres se tinssent à ses pieds pendant le repas, ceints d'un linge comme les esclaves. Les membres les plus illustres du sénat, il les dégradait en les obligeant à descendre dans l'arène pour y conduire les chars et combattre contre les gladiateurs, ou il les faisait scier par le milieu du corps au moindre soupçon, ou bien les traînait, en riant de leur douleur et de leurs larmes, au supplice de leurs enfants. Et si le hasard ou les délateurs le laissaient manquer de victimes, et qu'il n'en eût aucune à torturer les jours où il était en belle humeur, il apostait ses prétoriens autour de la Curie, et malheur à celui qui arrivait le premier ! Saisi par les soldats qui fondaient aussitôt sur lui en l'appelant ennemi public, l'infortuné était déchiré à coups de stylets, et porté en lambeaux aux pieds de Caligula, qui rugissait de joie en comptant ses blessures et aspirant l'odeur du sang.

O lâcheté humaine ! croirait-on que parmi tous ces descendants des Dentatus, des Régulus, des Décius, qui délibéraient dans les mêmes temples, s'asseyaient sur les mêmes chaires curules que leurs pères, et retrouvaient en rentrant leurs images au foyer domestique, il ne se rencontra pas un homme pour briser cette tyrannie ? Le sénat presque entier, Cicéron et Caton en tête, avait assassiné César, dont le grand gouvernement était un bonheur et une gloire pour Rome et l'empire, et pas un sénateur n'osait frapper Caligula, dont la domination monstrueuse était un outrage et une honte pour tous. Baisant humblement le pied que ce fou leur tendait quand ils allaient baiser sa main, les fils de ceux qui étaient tous montés au Capitole le front couronné de lauriers, descendaient sans rougir, avec l'empressement de la bassesse, les degrés de la servitude. Le lendemain d'un de ces jours néfastes où Caligula avait fait brûler dans le cirque l'auteur d'une comédie dont un vers le choquait, ou fait couper la langue à un chevalier qui protestait de son innocence, et

promener au bout d'une épée dans la salle du festin les mains d'un malheureux esclave coupable de vol; après que, se jouant des lois humaines, il avait épousé et répudié tour à tour plusieurs femmes de sénateurs, et que, pour insulter aux dieux, il s'était proclamé dieu lui-même, et avait pris pour pontife son cheval *Incitatus*, déjà désigné pour le consulat, le sénat, vil approbateur de toutes ces démences, le déclarait dans ses décrets père de la patrie, flétrissait la mémoire de ses victimes, lui décernait pompeusement les honneurs du triomphe, parce qu'il était allé montrer sa folie, dans une course ridicule, aux légions du Rhin, ou ramasser des coquilles au bord de la Manche, et enfin divinisait sa sœur, l'incestueuse Drusilla!

Il est tué par trois tribuns militaires. — Afin de purger la terre de ce monstre, il fallut qu'une mauvaise passion, la vengeance, fît ce que le patriotisme n'osait plus. Parmi les prétoriens eux-mêmes, Caligula avait des ennemis. L'un des tribuns les plus braves, Chéréa, vétéran des légions germaniques, ne pouvait lui pardonner ses railleries grossières ni les mépris dont cet insensé l'accablait tous les jours. Il se concerta avec deux autres tribuns, Aquila et Sabinus, et, le 9 des calendes de février 41, vers la septième heure, comme Caligula traversait une galerie souterraine pour aller voir des mimes africains qui se chauffaient avant de paraître sur le théâtre, les conjurés l'entourèrent. Sabinus ayant éloigné les centurions, lui demanda le mot d'ordre. Caligula avait à peine répondu *Jupiter*, que le tribun Chéréa l'abattit d'un coup d'épée sur la tête, en disant : « Tiens! évite ceci. » Le signe de ralliement des conjurés étant *repete*, redouble! Caligula, qui, en se débattant, criait qu'il n'était pas mort, reçut trente coups de poignard, et rendit le dernier soupir sous le pied d'Aquila. Les plus animés s'acharnèrent sur son cadavre et en mangèrent des lambeaux (*carnes ejus gustârunt*), tandis que les autres couraient égorger sa femme Césonia, et, dans leur fureur, écrasaient contre les murs, pour qu'il ne restât rien d'un tel monstre, la tête de sa fille.

Claude est proclamé. — Cependant les prétoriens, apprenant la mort de leur maître, étaient accourus furieux. Quand ils virent son cadavre, ils se jetèrent sur les premiers sénateurs qui leur tombèrent sous la main, et en massacrèrent trois. Les cohortes urbaines, au contraire, se rangèrent du côté des consuls, qui, jugeant l'occasion favorable pour rétablir le gouvernement des six cents familles, se hâtèrent de réunir le sénat dans le temple de Jupiter Capitolin. Si, profitant du moment d'inexprimable confusion qui suivit la mort de Caligula, le sénat s'était emparé sur-le-champ du pouvoir, il l'aurait gardé sans peine. Mais on ne savait que parler dans la Curie, on ne savait plus agir. Tandis que le consul Saturninus déclamait sur la restauration de l'ancienne liberté, laquelle n'eût été au fond que l'ancienne prépondérance de l'oligarchie, un soldat nommé Gratus, cherchant à piller dans le palais, aperçut des pieds qui passaient sous une portière. Il les tira rudement à lui, et ramena un homme à demi mort de peur, qui, se jetant à ses genoux, le suppliait de ne pas le tuer. Gratus, dans cet homme, reconnaît l'oncle de Cali-

gula, Claude, un idiot sauvé par sa nullité, et le remettant sur ses jambes, que la frayeur rendait encore plus tremblantes que de coutume, il appelle quelques-uns de ses camarades, et leur dit : « Saluez César ! » Ceux-ci saisissent le pauvre Claude, trop effrayé pour pouvoir faire un pas, le jettent dans une litière et le portent eux-mêmes, en se relayant, dans le camp du prétoire.

Là, tous les soldats l'acclamèrent; mais sa terreur était si grande, qu'il passa la nuit à trembler, pendant que le sénat la passait à discourir. Son inaction le perdit : au point du jour, une multitude immense courut au camp, criant qu'elle voulait un maître, et demandant le frère de Germanicus. Un peu rassuré par cette manifestation populaire et l'inaction du sénat, Claude permit alors aux prétoriens de lui prêter le serment de fidélité, et leur promit quinze mille sesterces par tête. Quelques heures plus tard, sénateurs et consuls venaient l'un après l'autre, au milieu des injures et des menaces des soldats, rendre hommage au nouveau César, et Chéréa, le seul Romain qu'il y eût à Rome, marchait au supplice, n'emportant que les regrets de Sabinus, qui se tua sur sa tombe.

Sa faiblesse. — Au règne de la folie succéda dès lors, sauf quelques lueurs de bon sens, celui de l'idiotisme. Un vieillard à cheveux blancs qui ne peut faire un pas sans que ses genoux se dérobent sous lui, et dont la physionomie, déjà repoussante, est de plus sans cesse déshonorée par un rire bête ou rendue hideuse par la colère; voilà le maître de l'univers. Deux affranchis, Narcisse et Pallas gouvernaient, avec Messaline, Rome et l'empire comme on gouvernait alors, c'est-à-dire qu'ils rançonnaient les provinces, épuisaient le trésor, vendaient les places, ou les jetaient, les affranchis à leurs créatures, l'impératrice à ses amants, et abattaient les têtes de trente-cinq sénateurs et de trois cents chevaliers. Pour Claude, on le laissait se gorger de viandes et de vin, et quand il était bien repu, et qu'il avait signé les décrets de sa femme et de ses affranchis, on lui permettait de décréter pour son compte, ou, ce qui était son occupation favorite et son grand plaisir après la table, d'aller juger.

Un pareil César ne pouvait être que le jouet de Rome. Il manquait de dignité au point de tout quitter quand il s'agissait de manger et de boire, comme ce jour où, rendant la justice dans le palais d'Auguste, l'odeur d'un mets préparé par les prêtres saliens devant le temple de Mars lui fit oublier droit et plaideurs. Les avocats ne lui montraient aucun respect; lorsqu'il voulait quitter son tribunal, ils le retenaient par le pan de sa robe et quelquefois même par le pied. Un plaideur grec avec lequel il contestait osa lui dire en plein Forum : « Ton esprit tremble comme ta tête ! » Et un chevalier romain, indigné que, dans une accusation calomnieuse, il reçût le témoignage des courtisanes, lui lança ses tablettes et son stylet au visage avec tant de force, que le sang en jaillit. Le peuple, témoin de tout cela, prenait les mêmes licences. L'empereur, dans une émeute, étant venu au Forum, fut accablé d'injures, et forcé de s'enfuir sous une grêle de croûtes de pain. Ses affranchis le menaient comme un enfant à la lisière. Sa première femme,

cette Messaline que Juvénal n'a pas calomniée, en disant qu'un matin elle avait rapporté sous le pulvinar impérial l'odeur infâme du bouge de Lycisca, prenait publiquement un autre époux, Caïus Silius, et lui en faisait signer le contrat de mariage sans qu'il s'en doutât; et la seconde, qui était plutôt la femme de son affranchi Pallas, Agrippine, sa propre nièce, fidèle au sang de Germanicus, après avoir régné cinq ans sous le nom de ce mari sans tête, l'empoisonna en 54, pour régner sous le nom d'un enfant sans volonté.

Il est empoisonné par Agrippine. — Ce qui prouve, au reste, combien il est facile quelquefois de gouverner les hommes, c'est que les treize années de ce ridicule principat furent heureuses pour Rome et glorieuses pour l'empire. Sous les ordres de Plautius, Corbulon, Ostorius Scapula, Géta, Suétonius Paulinus, Vespasien et Galba, généraux braves et habiles, les légions soumirent la Grande-Bretagne, continrent la Germanie, achevèrent la conquête de l'Afrique, et plantèrent triomphalement leurs aigles dans le Bosphore, la Syrie et la Thrace. On achevait en même temps à Rome les trois aqueducs commencés par Caligula, qui n'avait embelli la ville que d'un seul monument, l'obélisque du cirque, emprunté à l'Égypte; on creusait le port d'Ostie à l'embouchure du Tibre; Claude, usant du droit de ceux qui avaient reculé les limites de l'empire, profitait des conquêtes de ses généraux pour enfermer l'Aventin dans l'enceinte, et des bornes dorées et des barrières de marbre remplaçaient les bornes de tuf et les barrières de bois du grand cirque. Quant à la paix publique, à part l'expulsion des Juifs qui prêchaient déjà la religion du Christ, et les trois ou quatre cents meurtres ordonnés par les affranchis et les femmes de Claude, ce qui forme à peine une ligne dans les fastes sanglants de Rome, elle fut conservée sous le règne de ce César idiot.

Néron lui succède. — La métropole du monde parut d'abord destinée à jouir du même bonheur sous le fils d'Agrippine. Quand on eut tiré Claude au ciel avec un croc, selon l'expression de Gallien, car après l'avoir empoisonné on le divinisa, le 3 des ides d'octobre, tandis que le peuple, célébrant les fontinales, couvrait les puits et les fontaines de guirlandes de fleurs, les portes du palais, qui étaient restées fermées depuis le matin, s'ouvrirent, et Pallas annonça la mort de l'empereur. En même temps parut Néron, suivi de Burrhus, préfet des prétoriens, qui, le montrant à la cohorte de garde, lui dit : « Voilà César! » Mais Néron, fruit de l'union du plus méchant homme de son siècle, Domitius à la barbe rousse (*œnobarbus*), et de l'une des plus grandes impudiques de Rome, n'était que le gendre et le fils adoptif de Claude. Ne voyant pas Britannicus, son fils et son héritier légitime, les soldats le demandèrent. Il ne pouvait paraître, étant retenu au palais par Agrippine. Aussi, après quelques instants d'attente et d'hésitation, la cohorte proclama Néron empereur et l'accompagna au camp du prétoire, où il lut un discours de Sénèque qui fut trouvé très-éloquent par les prétoriens, car il leur promettait à chacun la somme qu'avait autrefois donnée Claude, quinze mille sesterces. A ce prix, ils l'acclamèrent tant que voulut Burrhus, et le conduisirent de suite

au sénat, où il lut encore un discours de Sénèque dans lequel le rusé rhéteur insinuait à ses amis que, sous le règne nominal de cet enfant, les consuls allaient reprendre leur autorité et les patriciens leur ancienne prépondérance. Cette espérance jeta les sénateurs dans un tel enthousiasme, qu'ils décidèrent que le discours de Sénèque serait gravé sur une colonne d'argent et lu au Forum tous les ans par les consuls nouveaux.

Mort de Britannicus. — Son fils, qui n'avait alors que quinze ans, proclamé César, Agrippine s'empara de l'autorité, et continua de gouverner l'empire avec Pallas. Elle présidait, cachée par un voile, aux délibérations du sénat, répondait aux ambassadeurs, et envoyait des ordres aux rois et aux peuples. Mais ce n'était pas là ce qu'avaient voulu ni Sénèque ni Burrhus. En poussant son élève au pouvoir, Sénèque espérait régner sous son nom, et en lui vendant ses prétoriens Burrhus avait la même arrière-pensée. Supplantés par Agrippine et son amant, ils s'unirent pour les renverser l'un et l'autre. Tous les moyens sont bons pour les ambitieux : celui qu'employèrent ces deux hommes que Tacite cherche à couvrir d'un vernis de vertu, ce qui doit le rendre bien suspect lui-même, était infâme. Connaissant le tempérament fougueux de Néron, ils l'attaquèrent par le vice, et le corrompirent afin de l'asservir. Une belle Asiatique, Acté l'affranchie, fut le pivot de ce complot moral. Puis, quand ils virent Néron sous le charme, par de perfides insinuations ils lui remplirent l'âme de défiance et de colère contre sa mère. Sénèque disait tout bas, et Burrhus faisait semblant de croire, qu'elle songeait à rendre l'empire à Britannicus. Jeter ce soupçon dans l'âme de Néron, c'était y semer un crime. Le jeune empereur parut d'abord impassible; mais quelques jours après il avait une conférence avec Locuste, celle qui venait de mettre Claude parmi les dieux, et Britannicus tombait foudroyé au milieu d'un festin. Son bûcher était préparé d'avance : on l'y porta sous une pluie battante qui éteignit trois fois les flammes, et, enlevant la couche de plâtre dont le cadavre était enduit, laissa voir les traces du poison. Mais pour montrer qu'il n'aimait pas les empoisonneurs, Néron fit brûler vif le chevalier Antonins, accusé d'un crime de ce genre. Quant aux deux héros de Tacite, ils se partagèrent les dépouilles de la victime.

Il tue sa mère. — Après cet exploit, Néron se précipita tête baissée sur les pas de Caligula. Ses journées se passaient au cirque, à couronner les conducteurs de chars, et à donner au peuple ces grands spectacles où des cavaliers perçaient de leurs lances des taureaux, quatre cents ours, trois cents lions; ses nuits à rôder, la tête couverte d'un capuchon d'esclave, vers les arcades sombres et mal famées du pont Milvius, ou à courir les tavernes et les rues, insultant, volant, battant les passants attardés et en étant souvent battu; ses matinées à condamner à mort ceux qui n'avaient pas reconnu César sous les faux cheveux du débauché, ou dont il voulait l'héritage. Il écrivait si facilement ces ordres funèbres, et le cours naturel de la vie se trouvait si souvent arrêté par les caprices de son despotisme, qu'on remarqua en 56, comme un prodige, que Volusius Saturninus, mort à quatre-vingt-

treize ans, eût atteint cet âge étant riche, honorable et honoré. L'année suivante, Rome entière s'émut, non de son avilissement et de ces crimes, mais d'un événement qui la touchait bien davantage : le figuier ruminal, dont les branches ombrageaient depuis huit cent trente ans la cabane de Romulus, s'était desséché tout à coup. Quand on vit mourir ce tronc antique chacun s'effraya, et les augures prédirent tout bas un forfait exécrable. Ils avaient raison : Néron tua sa mère !

A cet attentat, qui comblait la mesure, Rome frémit : l'horreur fut partout, et se manifesta par des protestations muettes, mais pleines d'une sombre colère. Un enfant fut trouvé exposé dans le Forum avec une tablette portant ces mots : « Je t'abandonne de peur que tu n'égorges un jour ta mère; » les emblèmes les plus injurieux, les inscriptions sur les murs du palais : « Néron, Oreste, matricide, » et ce cri lugubre jeté sur son passage et montant la nuit jusqu'à son chevet : *Nero matrem interfecit!* « Néron a tué sa mère, » apprit au criminel que, s'ils n'osent quelquefois le punir, les peuples détestent toujours le crime. Pour lui, au milieu de la consternation universelle, il affecta de se présenter sur le théâtre en costume de joueur de cithare, les cheveux épars et ceints d'une couronne de perles, vêtu d'une tunique aux couleurs éclatantes sur laquelle flottait la chlamyde de pourpre, retenue par des agrafes d'or. S'avançant ensuite au bord de la scène : « Maîtres, dit-il, daignez m'écouter avec indulgence, » et il se mit à chanter entre le rigide Burrhus, qui faisait signe aux prétoriens d'applaudir, et le philosophe Sénèque, qui donnait le premier l'exemple des applaudissements, après avoir justifié en plein sénat, dans une habile apologie, le meurtre d'Agrippine.

Il empoisonne Burrhus. — Tant d'infamie méritait bien un châtiment : Burrhus reçut le sien le premier, en 62. Il avait voulu montrer le bout de l'épée prétorienne à Néron, Néron le montra du doigt à Locuste. Octavie, sœur de Britannicus, qui le gênait comme un remords, périt assassinée. Délivré dès lors de sa mère, de sa femme et de ses deux précepteurs, car Sénèque s'était prudemment éloigné en voyant tomber Burrhus, il prit Tigellin et Poppée, un ministre et une femme selon son cœur, et laissa couler à pleins bords le sang et la débauche. C'étaient tous les jours spectacles nouveaux, courses de chars où figurait Néron sur les quadriges, et fêtes effroyables de luxe et d'immoralité, comme celle dirigée par Tigellin, en 64, qu'il faut laisser, en détournant la tête avec dégoût, dans l'ombre et *la fange* des étangs d'Agrippa.

Incendie de Rome. — Rome crut cette fois que Néron avait atteint la limite des grands scandales, mais il la détrompa quelques jours après en devenant publiquement le mari de l'eunuque Sporus et la femme de l'affranchi Pythagore. A la date de ces monstruosités se place l'événement capital de sa tyrannie : nous voulons parler de l'incendie de la ville, allumé, dit-on, par ses ordres. Certes le feu avait souvent ravagé Rome; rien qu'aux précautions prises par Auguste on peut se faire une idée de la fréquence et de la violence des incendies, mais jamais depuis les Gaulois on n'en avait vu de plus terrible. Celui-ci commença entre le Palatin et le

mont Cœlius, le 14 des calendes d'août, le jour même où quatre cent cinquante-quatre ans auparavant le Brenn des Sénons avait brûlé la ville. La région où le feu se déclara d'abord était en grande partie composée de boutiques renfermant les matières les plus inflammables; aussi, poussé violemment par le vent, en un clin d'œil il eut enveloppé la longueur du grand cirque. Roulant avec impétuosité et d'effroyables pétillements dans la vallée que resserrent les deux collines, il dévora tout, puis s'élança sur les hauteurs, y répandit ses vagues ardentes, et, en redescendant par torrents, s'engouffra de toutes parts dans les rues étroites, irrégulières et tortueuses de la vieille Rome, où rien ne put l'arrêter. La terreur et les lamentations des femmes, la faiblesse des vieillards, les cris des enfants et le tumulte causé tout à coup par cette foule immense qui, perdue dans la fumée, étourdie par les gémissements, courait çà et là au hasard, arrêtée ou repoussée à chaque instant par les flammes; tout ce trouble empêchait d'ailleurs les secours. D'autant que ceux qui tentaient d'apporter quelque remède au mal étaient brutalement chassés par les gardes nocturnes qu'on voyait avec une surprise mêlée de terreur lancer eux-mêmes les brandons, en défendant partout avec mille cris menaçants d'éteindre le feu, soit qu'ils en eussent reçu l'ordre, soit qu'ils voulussent profiter de la confusion pour piller.

L'incendie dura six jours et sept nuits : quand on parvint à l'arrêter, à force d'abattre des maisons au pied des Esquilies et après trois jours d'efforts nouveaux dans la rue Émilienne, cette mer de feu avait englouti le travail, les richesses et les trophées accumulés pendant huit siècles. Des quatorze régions de Rome, quatre seulement restaient entières : trois étaient rasées jusqu'au sol; les sept autres offraient à peine comme vestiges de leur vieille magnificence quelques murs noirs et lézardés.

Tandis que deux ou trois cent mille habitants sans toit et sans asile allaient camper au Champ-de-Mars, dans les jardins de César et autour des tombeaux, Néron faisait construire pour eux des hangars provisoires et pour lui un palais magnifique sur les ruines de la patrie. Ce palais qui, partant de l'ancienne demeure d'Auguste, allait jusqu'à l'Esquilin, unissant les deux monts et coupant le centre de Rome de l'est à l'ouest, était orné d'un vestibule au milieu duquel s'élevait le colosse de Néron, haut de cent vingt pieds et environné, dans l'espace de mille pas, d'une triple colonnade. Il renfermait dans son enceinte un lac bordé d'édifices qu'on aurait pris pour une ville, des prairies, des vignes, des bois peuplés d'animaux domestiques et sauvages, et à l'intérieur brillait d'un tel luxe qu'on l'appelait *la maison d'or.*

Rome reconstruite. — Il faut dire toutefois qu'en se bâtissant cette demeure fastueuse, il ne négligeait pas la reconstruction de la ville : mais il avait beau en faire tracer largement les rues au cordeau, en dessiner les places sur un plan plus monumental, en environner les quatorze régions de portiques élevés à ses frais, et jeter en même temps les disciples du Christ à sa colère, Rome, qui le soupçonnait

d'avoir allumé l'incendie et de n'être revenu d'Antium pendant que le deuil et la mort planaient sur elle que pour déclamer du haut de la tour de Misène un poëme sur l'embrasement de Troie, Rome était sérieuse et sourdement hostile. Les oly-garques jugèrent le moment favorable pour conspirer. Un débauché aussi impur que Néron, Calpurnius Piso, une courtisane, Épicharis, l'austère Sénèque, et Lucain, son neveu, étaient les chefs du complot. Trahis par un esclave, ils périrent avec une foule de leurs amis, Pison par le fer, Lucain les veines ouvertes, et Sénèque dans la vapeur de ses étuves. De tous ces ambitieux dont la mort ne pouvait ni laver les vices ni racheter le passé funeste, le plus lâche fut le poëte, qui dénonça sa mère Acilia pour vivre; le plus brave, Latéranus, qui se laissa trancher la tête, sans bouger, par un de ses complices, et la seule regrettable, la courtisane, à laquelle la torture n'arracha pas une parole, et qui s'étrangla la seconde fois qu'elle vit le bourreau, de peur que la douleur ne fût plus forte que son courage.

Pour se distraire du spectacle monotone des exécutions, des terreurs de la peste, sœur fatale de l'incendie, qui emporta trente-cinq mille victimes, et de la mort de sa bien-aimée Poppée, qu'il avait tuée au huitième mois de sa grossesse d'un coup de pied dans le ventre, parce que, malade, elle ne pouvait aller l'entendre chanter, Néron fit un voyage artistique en Grèce, y déploya partout sa belle voix, dont ses soldats eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de rire, et revint à Rome vers la fin de 67, chargé de dix-huit cents couronnes. Il fallut ouvrir une brèche aux murailles antiques, afin que ce triomphateur d'un nouveau genre entrât sur le char d'Auguste, traîné par des éléphants, et montât glorieusement au Capitole avec l'histrion Diodore, assis à son côté. Et le sénat courbait la tête devant cette honte, et le peuple charmé applaudissait à son César, et ces légions romaines encore qui formaient au delà de l'Euphrate, de l'Èbre et du Rhin, les remparts de l'empire, auraient continué d'obéir peut-être à ce bouffon s'il n'avait pas eu l'imprudence de s'en prendre à leurs chefs. Mais le voyant tuer Corbulon, le héros de cette époque, le soldat s'indigna : les généraux de leur côté, tremblant à chaque instant pour leur tête, songeaient au seul moyen de la sauver. Ils laissèrent murmurer leurs légions, qui, blessées du privilége que s'arrogeaient quelques cohortes à Rome, voulaient faire des Césars à leur tour, et quand le mécontentement fut assez mûr pour l'insurrection, ils éclatèrent. Un jour qu'il jouait de la lyre au théâtre, Néron apprit à la fois la révolte de Vindex et de Galba, chefs, l'un de l'armée des Gaules et l'autre de celle d'Espagne.

C'était le 14 des calendes d'avril 68, le jour du meurtre de sa mère; il ne s'en émut pas d'abord, mais le sénat voyant un point d'appui formidable dans l'insurrection, retrouvait subitement du cœur; le peuple, aigri par la famine, grondait au Forum; les prêtres le disposaient peu à peu à la révolte par leurs sombres présages. Ils racontaient mystérieusement les songes du parricide; ils disaient que les portes du tombeau d'Auguste s'étaient ouvertes pendant la nuit d'elles-mêmes, et qu'une voix lugubre avait été entendue, appelant Néron! Tous ces signes précurseurs de

la chute de son maître avaient frappé Nymphidius, le préfet du prétoire. Jugeant, selon la maxime des siens, qu'il faut toujours quitter le soleil qui se couche pour courir au soleil qui se lève, le 17 des calendes de juillet, il réunit les prétoriens de garde, se disant confident de Galba, et leur promit en son nom sept mille cinq cents drachmes par tête, et douze cent cinquante aux autres soldats. Ceux-ci acceptent le marché, et abandonnent le palais d'or après avoir pris toutefois la précaution de le piller. Néron dormait pour la dernière fois dans ses jardins. Quand il rentra, et qu'il trouva le palais désert et nu, car les prétoriens ne lui avaient pas même laissé la boîte d'or où étaient les poisons de Locuste, il devint furieux, et envoya chercher un ami ou le gladiateur Spicillus pour le tuer; mais ses amis furent introuvables, et le gladiateur ne voulut pas se déranger.

Le sénat le condamne au supplice des parricides. Il se tue. — Dans cette perplexité, Néron fut forcé d'accepter les offres de Phaon, son affranchi, et de chercher un refuge dans une petite maison de campagne que ce dernier possédait à quatre milles de Rome, entre la voie Salaria et la voie Nomentane. Il partit à cheval, nu-pieds, n'ayant pour vêtement qu'une *penula* ou manteau de couleur brune, la tête voilée et le visage couvert d'un suaire. Quatre affranchis, dont un était l'eunuque qu'il avait épousé, l'accompagnaient. A peine hors du palais, il fut si effrayé par un tremblement de terre et une gerbe d'éclairs qui l'éblouit, que si Sporus ne l'eût pas entraîné presque de force, il aurait rebroussé chemin. Ils passèrent assez près du camp des prétoriens pour entendre les acclamations qui saluaient le non. de Galba et les outrages dont ces mercenaires accablaient le César déchu. Ne se croyant plus dès lors en sûreté, au premier détour il laissa son cheval dans des broussailles, et, se traînant péniblement à travers un champ plein de roseaux, finit par arriver, les pieds ensanglantés, les lèvres sèches de peur et de soif, au pied du mur de la villa. Un peu d'eau qu'il puisa avec le creux de sa main dans un fossé bourbeux fut sa dernière volupté. Un envoyé de Phaon lui ayant annoncé que le sénat le condamnait au supplice des parricides, et le galop des chevaux de ceux qui le cherchaient commençant à se faire entendre, il se coupa la gorge avec l'aide de son secrétaire Epaphrodite, en murmurant un vers d'Homère, et tarit enfin jusqu'à la dernière goutte le sang exécrable de Germanicus.

Dieu avait eu pitié du monde : les Césars mouraient comme les monstres, sans postérité.





CHAPITRE X

ROME SOUS LES FLAVIENS, LES ANTONINS ET LES EMPEREURS MILITAIRES

Galba. — Othon. — Vitellius. — Vespasien. — Titus. — Domitien. — Nerva. — Adrien. — Antonin le Pieux. — Marc Aurèle. — Commode. — Pertinax. — Didius Julianus.— Septime Sévère. — Caracalla. — Héliogabale.



La mort de Néron produisit d'abord l'effet ordinaire : pendant que l'affranchie Actè, sa première maîtresse, avec les deux nourrices Ecloge et Alexandra qui avaient eu soin de son enfance, cachait ses ossements au tombeau des Domitius au milieu d'une foule d'affranchis et d'esclaves, le peuple prenait le bonnet de la liberté et renversait partout les statues de l'empereur mort; cet enthousiasme fondit comme les neiges du Soracte au printemps, à la vue du nouveau César.

Galba. — Galba était âgé de plus de soixante-douze ans : quand la plèbe de Rome, qui aimait la face réjouie et vermeille du jeune Néron, aperçut la figure longue, blême et sillonnée de rides de ce vieillard au front chauve, à l'air triste et sévère, elle se prit à regretter le fils d'Ænobarbus. Naturellement froid, dur et avare, Galba ne venait ni pour flatter ses caprices, ni pour jeter, comme Néron, de l'or à ses besoins ou à ses plaisirs. La rudesse du chef et l'inflexible discipline des camps, voilà ce qu'il apportait à une population habituée aux délices des jeux et aux caresses de ses maîtres, à des soldats souverains dans la licence. Dès son arrivée, tout le monde fut contre lui. Une légion de marins était allée l'attendre à quinze stades de la ville (au Pont Milvius); comme elle parlait un peu haut en lui demandant une grâce, il fit charger les plus pressants par sa cavalerie et décimer les autres. Le sang de ces malheureux rougissait encore les pieds

de son chevat, quand les prétoriens vinrent réclamer les sommes que le préfet Nymphidius leur avait promises en son nom : « Allez, leur dit-il en montrant ses légionnaires prêts à recommencer le massacre, je choisis mes soldats, je ne les achète pas. »

Othon. — Le dénoûment n'était pas difficile à prévoir · sept mois après, pendant lesquels trois affranchis qui gouvernaient pour lui, parvinrent par leurs exactions et leurs cruautés à faire regretter Néron, les prétoriens le renversèrent. Un ancien favori de Néron, auquel il avait cédé Poppée, opéra presque seul ce changement. Il était ruiné depuis longtemps, et dans une telle détresse qu'en réunissant tout ce qu'il lui restait d'argent il ne put acheter que quelques soldats. Ceux-ci en gagnèrent d'autres, et le 18 des calendes de février 69, il en trouva vingt-trois qu l'attendaient au pied du milliaire d'Or. Sans s'effrayer de leur petit nombre, ces hommes intrépides l'enlèvent l'épée à la main, le mettent dans une litière, et, traversant tout le Forum, le portent au prétoire. Le tribun Julius Martialis, de garde ce jour-là, fut si surpris de cette audace, qu'il les laissa passer. Les prétoriens entendant crier : Vive César ! accourent de toutes les tentes, écoutent curieusement d'abord, puis se mettent à crier comme les autres. Othon est élevé sur le théâtre où les décimés de la légion marine, qui exécraient Galba, abattent sa statue; il est placé au milieu des enseignes, et bientôt serré dans les bras des centurions et des tribuns, ardents à lui jurer fidélité. Le soir même, le procurator Argius cherchait avec une lanterne la tête de Galba dans les cloaques des Gémonies, et Othon recevait au palais les félicitations, les hommages du sénat.

Il ne devait pas les recevoir longtemps. Douze jours avant le meurtre du vieux Galba, les légions de la Germanie refusant de le reconnattre avaient déchiré ses images et proclamé, à Cologne, Vitellius leur général. L'avant-garde de celui-ci, commandée par Valens, chef habile et brave, s'avançait à marches forcées vers l'Italie. Trois mois après son départ d'Allemagne, elle rencontra sous Crémone l'armée du César prétorien et la battit. Othon était à Bersello quand il reçut la nouvelle de cet échec : il pouvait le réparer et soutenir longtemps la lutte, car les généraux de l'Orient étaient pour lui, et les légions de Pannonie sur le point de le rejoindre; mais malgré les instances de ses soldats il refusa de tenter de nouveau la fortune : « Assez de sang vient de couler, dit-il, n'en répandons pas davantage. La guerre civile m'est odieuse, même avec la victoire; et j'aime trop les citoyens romains, bien qu'ils soient contre moi, pour déchaîner sur eux ce fléau. Que Vitellius triomphe, puisque tel est l'arrêt du sort! Il est plus juste qu'un seul homme meure pour tous que si tous mouraient pour un seul homme ! » Et après ces belles paroles, pesant de tout son poids sur une épée, dont la pointe touchait sa poitrine, et la poignée la terre, il prouva qu'il était digne de l'empire, ce dont on avait douté d'abord en le voyant relever les statues de Néron.

Vitellius. — Rome entière connaissait son heureux rival. C'était une sorte de colosse remarquable par son embonpoint, par l'éclat empourpré de son visage

et par un ventre d'une ampleur prodigieuse. Parti insolvable et si pauvre, que pour rejoindre sur le Rhin la légion dont il faisait partie, il avait été forcé de détacher une perle de l'oreille de Sextilia sa mère, et de la vendre, il revenait empereur et fou de vanité. Qu'attendre d'un homme élevé à Caprée par Tibère, et qui avait plu tour à tour à Caligula, à Claude et à Néron? Quarante jours après la victoire de ses lieutenants, trouvant que le corps d'un ennemi mort *sent toujours bon*, il s'était détourné de sa route pour aller respirer l'odeur du champ de bataille de Crémone où pourrissaient quarante mille cadavres, et il arrivait sur un cheval superbe, en costume de triomphateur, chassant devant ses légions germaniques, vêtues de peaux et armées de piques énormes, le sénat et le peuple sortis à sa rencontre. Il allait entrer à Rome comme dans une ville prise d'assaut, lorsqu'au pont Milvius, sur les représentations de ses amis, il quitta le manteau de pourpre, prit la robe prétexte et mit un peu plus d'ordre dans sa marche. Les aigles de quatre légions le précédaient. Après les légionnaires venaient les troupes à cheval, puis trente-quatre cohortes de nations diverses, diversement équipées; les préfets des camps, les tribuns et les primipilaires vêtus de blanc précédaient leurs aigles; les centurions marchaient à côté de leurs centuries, parés d'armes éclatantes, et près de soixante mille soldats, dont les boucliers, les lances, les cuirasses et les colliers d'or étincelaient au soleil, offraient un coup d'œil magnifique

Ce fut avec cette pompe que Vitellius monta au Capitole. Il affectait une grande gravité; mais le peuple, toujours railleur, ne pouvait s'empêcher de rire en voyant sur le cheval des triomphes avec la chlamyde de pourpre, celui qu'il avait vu si souvent en casaque bleue, sur les chevaux du cirque, et en suivant au Capitole, derrière cette foule de soldats, l'homme qui naguère n'osait paraître au Forum à cause de la multitude de ses créanciers. Ceux-ci étaient les seuls qui ne riaient pas : et fuyant ses regards, ils se cachaient pour être oubliés. Mais Vitellius avait bonne mémoire; il les retrouva tous, et, dans sa clémence, au lieu de prendre leurs têtes il se contenta de les dépouiller de leurs titres.

On vit alors un étrange spectacle au Palais d'or et dans la ville. Cette multitude armée, dont le camp du prétoire n'avait pu recevoir qu'une partie, refluait de toutes parts et s'établissait sous les portiques, dans les basiliques et les temples mêmes. Livrés à l'oisiveté et à la licence, ces soldats ne connaissaient plus ni discipline ni drapeau, et s'énervaient dans la débauche. Toute la journée, leurs bandes insolentes erraient dans les rues, heurtant les citoyens, les maltraitant ou les tuant sous les plus légers prétextes. Établis dans le Vélabre et le Champ-de-Mars, les Gaulois et les Germains, que dévoraient les chaleurs, ne sortaient pas du Tibre. Les thermes étaient pleins de légionnaires y goûtant du matin au soir les délices du bain, et il n'y avait pas de taverne qui ne retentît des cris, des chants de la soldatesque. Au lieu de tenter de réprimer ces excès, Vitellius les effaçait par sa vie licencieuse et par des actes plus scandaleux encore. Des autels étaient dressés et des victimes immolées à Néron : faisant de sa Maison dorée une auge d'Épicure,

il passait les journées et la plus grande partie des nuits à manger, et quand il avait mangé avec la plus effroyable gloutonnerie, à vomir pour remanger encore. Le monde était mis à contribution pour sa table; un seul de ses repas ruinait une ville ou dévastait une province. On lui servait jusqu'à deux mille poissons et sept mille oiseaux à la fois. Un seul de ses mets, composé de foies de sargets, de cervelles de faisans et de paons, de langues de phénicoptères et de laitances de murènes que les matelots des flottes de l'empire avaient été occupés à réunir d'un bout de la Méditerranée à l'autre, et qu'on servit dans un immense plat d'argent fondu exprès, le bouclier de Minerve, coûta, au rapport de Suétone, un million de sesterces.

Devant cet empereur immonde, occupé seulement à s'engraisser, le sénat se courbait servile, décimé de temps en temps, et muet. Le peuple auquel il venait de donner des combats de gladiateurs dans les quatre cents principales rues de Rome applaudissait les soldats campés dans la ville mouraient par milliers de chaud, de débauche ou de fièvre dans les marais du Vatican, lorsqu'on apprit que le salut de l'empire venait enfin de l'Orient. Aux calendes de juillet 69, Flavius Vespasianus avait été proclamé, par ses légions, à Alexandrie. Du premier de ce mois au 17 décembre (16 des calendes de janvier) les défections se multiplièrent autour de Vitellius, avec une telle rapidité, qu'il finit par se trouver seul avec les cohortes du prétoire. Aussi promptement résigné qu'Othon, mais avec moins de courage, il met alors sa robe noire de suppliant, et va déposer, en pleurant, les insignes impériaux dans le temple de la Concorde. Les spectacles de ce genre touchent toujours : ému de ses larmes, le peuple se joint aux soldats pour le forcer à garder la pourpre, et sans une pluie torrentielle qui surprit les cohortes en route et leur fit rebrousser chemin, le Capitole où s'étaient réfugiés le frère et le fils de Vespasien, était assailli ce jour-là. Mais le lendemain, au point du jour, les Vitelliens furieux reviennent en foule, et, gravissant la colline en bataille, s'avancent vers la première porte du Capitole. Sur la montée, à main droite, s'élevaient de vieux portiques d'où les Flaviens les accablaient de tuiles et de pierres. Il eût fallu pour les débusquer des toits, faire venir des machines et des armes de trait, car les Vitelliens n'avaient que leurs épées; mais le soldat ne voulait pas attendre. Entassant des torches devant la porte, il l'embrase et suit le feu pour leur fermer le passage; pressés par le danger, les assiégés furent réduits à arracher de leurs piédestaux, les statues des grands hommes, et à les jeter précipitamment l'une sur l'autre, derrière les flammes, en guise de rempart.

Arrêtés par les images de ceux qui, après avoir été vivants la gloire de Rome, devenaient après leur mort des instruments de guerre civile, les Vitelliens font deux nouvelles attaques de deux côtés opposés, l'une par le bois de l'ancien asile de Romulus et l'autre par l'escalier de cent marches de la roche Tarpéienne. Ni l'une ni l'autre n'était prévue; mais la plus dangereuse était celle du bois : ce fut aussi la plus vive. Montant sur les maisons que, dans la sécurité de la paix, on avait laissé élever si haut qu'elles touchaient le pied du Capitole, les assaillants attei-

gnaient le mur quand le feu prit aux toits, et gagnant de là les portiques, se communiqua peu à peu aux aigles de vieux bois qui en soutenaient le fronton et embrasa bientôt tout l'édifice. Grâce à la fureur des partis, ce palladium de la vieille Rome, consumé une fois déjà, après quatre cent quinze ans d'existence, dans les guerres civiles, fut entièrement réduit en cendres. Temples, statues des dieux et des héros, trophées, tous ces magnifiques monuments de la gloire romaine périrent dans les flammes.

Les Flaviens n'avaient songé qu'à se sauver à travers la fumée et les flammes, car plus furieux encore à la vue de l'incendie, le vainqueur n'épargnait personne. Le jeune fils de Vespasien, Domitien, caché d'abord par l'æditnaire ou sacristain du temple de Jupiter, parvint à sortir en robe de lin avec les sacrificateurs; mais Sabinus, son oncle, préfet de la ville, fut traîné, chargé de chaînes, devant Vitellius, massacré à ses pieds, et son cadavre en lambeaux, précipité aux Gémonies. Cependant le cercle de l'insurrection militaire se resserrait toujours plus menaçant autour de Vitellius. Après un combat devant Crémone, le toulousain Primus accourait avec une armée victorieuse. Le Capitole brûlait encore qu'il était déjà à trois milles de la ville. Le lendemain il fut au pont Milvius. Ses troupes formaient trois divisions : l'une suivait la voie Flaminia; l'autre, la rive droite du Tibre, et la troisième marchait par la rive gauche et la voie Salaria vers la porte Colline. Les Vitelliens formés aussi en trois corps, et enhardis par un léger succès d'avant-garde obtenu la veille au soir sur les mille cavaliers de Céréalis dans les jardins de la colline Hortulane et les chemins creux du Quirinal, s'avancèrent intrépidement à leur rencontre. La bataille s'engagea sur trois points : au pont Milvius, au Champ-de-Mars et sur le haut du Quirinal dans les jardins de Salluste. Là, les Vitelliens montés sur les murs et accablant les soldats de Primus d'une grêle de traits et de pierres, les tinrent en échec jusqu'au soir. Mais la cavalerie prenant sa revanche après avoir tourné, en traversant le Tibre, les défenseurs du pont Milvius, vint tourner par la porte Colline les troupes embusquées dans les jardins de Salluste et les força à la retraite.

Le peuple, excité par les préparatifs du combat, avait voulu d'abord y marcher comme à une fête; mais vigoureusement chargé par les cavaliers de Céréalis, il quitta les armes et se contenta d'assister à la lutte comme à un grand spectacle de gladiateurs. La bataille continuait dans les rues, les Vitelliens défendant le terrain pied à pied avec la rage du désespoir. A mesure que l'un des deux partis reculait ou avait l'avantage, le peuple ou l'encourageait par ses cris, comme au cirque, ou le couvrait d'applaudissements. Impitoyable avec les vaincus, toutes les fois que l'un des deux partis avait plié, si quelque blessé se réfugiait dans les maisons, il le désignait aux vainqueurs, demandait sa mort à grands cris, et quand le malheureux tombait massacré, se précipitait sur son cadavre pour le dépouiller. Le butin qu'il fit fut immense, car si nous en croyons Dion, cette lutte fratricide coûta la vie à cinquante mille hommes.

Tandis que les soldats de Vitellius périssaient pour sa cause, lui se gorgeait de

viandes et de vin pour la dernière fois. En voyant approcher les Flaviens, il sortit du palais par une porte de derrière, n'emmenant avec lui que deux esclaves fidèles, son boulanger (pistor) et son cuisinier (coquus). Il avait eu d'abord la pensée de se réfugier dans la maison de sa femme, située sur l'Aventin; puis, par incertitude d'esprit ou par l'effet naturel de la peur, il revint au palais, qu'il trouva désert. S'affublant alors d'un mauvais sayon, il courut se cacher derrière la loge du portier (janitor), sous la voûte où étaient enchaînés les chiens de garde qui, se jetant sur lui, mirent son vêtement en pièces et le déchirèrent de morsures sans qu'il soufflât mot. Mais un tribun de cohorte, entendant leurs cris furieux, vint l'arracher aux chiens, et le livra à ses soldats tout couvert de paille et de sang. Après lui avoir lié les mains derrière le dos, ceux-ci le traînèrent dans toutes les rues, en l'accablant d'outrages et lui tenant leurs épées sous le menton pour qu'il ne pût baisser la tête; et lorsqu'ils furent las de lui jeter de la boue et des injures, ils l'abandonnèrent, le 13 des calendes de janvier 70, au bourreau, qui l'acheva et le traîna avec un croc au Tibre, digne mausolée d'un tel homme.

Vespasien. — Vespasien trouvait le terrain merveilleusement préparé. Le gouvernement d'hommes pliés à cette humiliante tyrannie ne pouvait être difficile. Par un bonheur que cette société avilie ne méritait pas, le nouvel empereur joignait à la vigueur du général la droiture d'intentions et l'équité naturelle qui font le bon prince. Fils d'un publicain ou fermier des revenus de l'État, il n'oubliait pas l'obscurité de son origine, et les premiers mots qu'il prononça en arrivant à Rome flattèrent agréablement l'oreille de ce peuple, qui malgré sa docilité à subir la servitude aimait toujours à nourrir ses illusions républicaines. Fatigué de la lenteur de sa marche triomphale : « Je mérite cet ennui, dit-il en riant; c'est bien à un vieillard « et au fils du publicain de Riéti de triompher avec ce faste ! » Modeste sans affectation, il ne voulut pas se décorer de la puissance tribunitienne, et ce ne fut que longtemps après le commencement de son principat qu'il accepta le titre de père de la patrie. Mais s'il était indifférent aux honneurs, il ne l'était pas au bien public. Rome offrait de toutes parts les traces de l'incendie et les ruines de la guerre civile: il permit à tout citoyen de bâtir dans les emplacements que les propriétaires laissaient vacants. Jaloux de relever le Capitole, il donna l'exemple aux ouvriers en transportant lui-même les premiers déblais. Trois mille tables d'airain, sur lesquelles étaient gravés les sénatus-consultes, les plébiscites, les traités et les priviléges des peuples depuis les premiers temps, avaient coulé dans les flammes: il fit chercher partout et rétablit ce monument, bien plus précieux que le Capitole lui-même, du grand passé de Rome.

Les circonstances les plus bizarres influent quelquefois heureusement sur la vie d'un homme. Vespasien avait été édile sous Caligula; en cette qualité il devait veiller à la propreté des rues, et il y veillait, à ce qu'il paraît, assez mal. Passant un jour dans une ruelle qui ressemblait à un cloaque, l'empereur lui ordonna de tendre à deux mains sa robe prétexte, et la lui fit remplir de boue par les soldats. Il ne

croyait pas, à coup sûr, y jeter avec cette houe les plus beaux monuments de Rome. Devenu empereur, Vespasien voulut effacer cette tache et secouant sa robe, il en fit tomber deux édifices magnifiques et le Colisée. Jaloux, en effet, de montrer en montant au palais augustal qu'il n'avait pas mérité l'affront fait à l'édile, il commença par élever le temple de la Paix, qui, selon Hérodien et Josèphe, surpassait en magnificence tous les temples de Rome. Riches statues, excellentes peintures, tous les objets précieux et rares que l'avide curiosité des hommes allait chercher auparavant dans les parties les plus reculées de l'univers, y furent réunis. Il y mit les vases d'or du temple de Jérusalem, et ne garda au palais que les livres saints et les voiles dorés du tabernacle.

Il bâtit en outre un autre temple sur l'emplacement choisi par Agrippine, au haut du mont Cœlius, et commença dans les étangs de Néron le magnifique amphithéâtre appelé de son nom Flavien, et depuis Colisée. Aussi bon que juste, du reste, en dix années de principat il ne fit mourir qu'un seul homme, ce qui dut bien surprendre une génération accoutumée aux boucheries du despotisme impérial; encore avait-il révoqué la sentence; et, sachant étouffer son amour de l'or, seule tache qui obscurcit ses belles qualités, où la libéralité était nécessaire il ouvrait noblement la main. C'est ainsi que les lettres dignement encouragées, l'indigence des vieilles familles secourue, et l'or qu'il ramassait avec trop d'âpreté peut-être, retombant en pluie de sesterces sur les professeurs, les artistes, les dames romaines, et les victimes des incendies ou de la guerre, témoigna de l'élévation de son cœur autant que de l'humanité de son gouvernement.

Titus. — Quand il laissa l'empire à son fils aîné, le 9 des calendes de juillet 79, Rome s'effraya. Titus, dont le nom est arrivé à la postérité si doux et si pur, ne s'était encore révélé au monde que par la violence de ses passions, sa cruauté et sa manière sauvage de conduire la guerre. Il avait jonché de morts le pays des Bataves, et si le calcul de Juste Lipse est exact, après sa dernière campagne de Palestine, il apparaissait au monde effrayé à travers le sang de treize cent trente-sept mille Hébreux égorgés à Jérusalem. La ville redoutait un Néron : elle eut un philosophe. Autant le Titus de la veille était cruel, sanguinaire, adonné aux sales débauches, autant celui du lendemain fut bon, modéré et chaste. On eût dit qu'en se trouvant tout à coup chargé du bonheur de quatre-vingts millions d'hommes, il purifiait son cœur et sa vie pour se rendre digne de ce sacerdoce. Marchant d'abord sur les pas de son père, il continua ses travaux et termina le grand amphithéâtre. Cette œuvre colossale n'avait pas coûté trois ans de travail. Titus en fit la dédicace avec une magnificence digne de la grandeur du monument. Cent sept mille spectateurs vinrent s'asseoir pendant cent jours consécutifs sur les siéges de l'amphithéâtre, pour y assister à ces spectacles grandioses qui faisaient seuls battre le cœur du peuple-roi. Un jour l'arène était arrosée du sang des gladiateurs; le lendemain l'eau inondait tout à coup l'amphithéâtre jusqu'aux gradins du premier rang, et sur cette mer improvisée se livrait un combat naval, ou bien nageaient, poursuivis par des Égyp-

tiens et des nègres, des caïmans et des requins; le surlendemain c'était une véritable forêt qu'on avait apportée dans la nuit : à un signal de l'empereur, s'ouvraient les loges souterraines, et cinq mille bêtes fauves, ours, rhinocéros, éléphants, buffles, sangliers, lions et tigres, se précipitaient en rugissant et venaient recevoir la mort sous ces arbres plantés pour un jour. Dans les entr'actes, une pluie fine d'eau de senteur rafraîchissait l'atmosphère, retombant en vapeur odorante sur le front des spectateurs, et l'empereur lançait au peuple les boules d'une loterie gratuite, dont chacune gagnait un vase d'or ou un vase d'argent, une robe ou un objet de prix, un cheval ou un esclave.

Des jours de terreur et de deuil succédèrent malheureusement à ces fêtes. Ce feu que l'imprudence ou la main de l'esclave irrité rallumait toujours dévora de nouveau le Capitole à peine sorti de ses ruines, les bâtiments et la bibliothèque d'Auguste, les théâtres de Balbus et de Pompée, les thermes d'Agrippa et les temples d'Isis, de Sérapis et de Neptune. Le Panthéon même fut atteint par l'incendie, qui dura trois jours. Puis de ces décombres fumants sortit la peste : elle sévit tout l'automne, emportant souvent dix mille personnes par jour; et quand la peste eut disparu, comme si l'Italie entière allait s'engloutir, la terre trembla, le Vésuve s'ouvrit, et des torrents de feu et de lave ensevelirent, le 1er novembre 79, trois cités romaines : Strabies, Pompéi et Herculanum.

Réparateur de tous ces maux, Titus en aurait effacé la trace s'il eût vécu plus longtemps, car il ne perdit qu'un jour pour le bien; mais les bons passent vite, laissant derrière eux les méchants. Ému par le pressentiment de sa fin prochaine, un jour qu'il regardait le peuple sortir du cirque il pleura. La vie qui le fuyait il espéra un moment la retenir sur les bords embaumés du Velino (*rosea rura*) : et traversant les vallées délicieuses de la Sabine, il se fit porter au village natal. Arrivé à l'entrée de la gorge, au fond de laquelle s'épanouit comme une aubépine de mai, au milieu des vignes, des oliviers, des chênes-verts et des roses, la blanche Riéti, qui se mire d'un côté dans le Turano, et de l'autre est dominée par l'amphithéâtre neigeux des Apennins et le pic lointain de Terminillo, Titus releva le rideau de sa litière et contempla longtemps ce ravissant paysage; puis ayant porté les yeux vers le ciel, dont l'azur ne lui avait jamais semblé plus éblouissant et plus beau, il se plaignit amèrement de mourir si tôt, sans l'avoir mérité.

DOMITIEN. — Afin de consoler Rome d'une mort qu'il avait, dit-on, avancée, Domitien son frère débuta par des jeux magnifiques : courses de chars à deux et à quatre chevaux, combats d'infanterie et de cavalerie, batailles navales, chasses nocturnes dans le cirque, luttes de gladiateurs des deux sexes aux flambeaux, tout fut prodigué pour plaire au peuple. Pendant ces spectacles, auxquels il présidait une couronne d'or sur la tête, en robe de pourpre et avec la crépide ou chaussure germanique laissant voir le pied, il n'était occupé que d'une sorte de phénomène accroupi à ses genoux : c'était un enfant à tête monstrueuse par sa petitesse, dont la conformation extraordinaire et la tunique d'un jaune éclatant excitaient sans

cesse les rires des spectateurs. A ce moyen infaillible de popularité il en joignit d'autres, que Titus et son père avaient mis en oubli. Le peuple reçut trois fois une gratification de trois cents sesterces par tête, et vit relever ces tables festinales qu'i regrettait depuis longtemps.

La grande impulsion donnée aux travaux publics par Vespasien ne s'arrêta pas sous son dernier fils, que les vieux Romains appelaient *Ædificator*, l'architecte. On vit le Capitole sortir encore de ses cendres, et dans les murs herculéens de la vieille citadelle s'élever le faîte du temple de Jupiter Gardien et les colonnes du palais de Justice appelé depuis Forum de Nerva. Domitien construisit aussi un temple pour la famille des Flaviens, un stade ou lice pour la course, un orchestre et une naumachie, dont les pierres servirent plus tard aux réparations du grand cirque. Il compléta ces améliorations scéniques, d'autant plus importantes à cette époque qu'elles touchaient aux besoins les plus impérieux de la vie romaine, en ajoutant deux factions nouvelles, ayant pour couleurs l'or et la pourpre, aux anciennes factions du cirque, en réduisant à cinq les sept intervalles qu'il fallait parcourir pour obtenir le prix dans les cent courses, et en interdisant la scène aux mimes. Ami rigoureux de la justice, il cassait sans pitié, sur son tribunal, les mauvais jugements et les mauvais juges. Sa vigilance était telle, que durant sa vie tous les magistrats de Rome et les gouverneurs de provinces montrèrent autant de zèle et d'équité qu'ils déployèrent de corruption et de licence après sa mort.

Tous ses édits, même celui qu'il rendit pour ordonner d'arracher les vignes dans le but de prévenir les désordres que produit l'ivresse, furent longtemps basés sur la justice et la raison. Peu à peu, dit-on, ses idées se troublèrent; cette raison sévère qui dictait ses actes s'altéra, et, comme les derniers Césars, il eut le vertige. Alors il donna aux princes du sénat et aux illustres de l'ordre équestre ces repas funèbres dans des salles tendues de noir, où chaque convive, placé à côté d'une colonne tombale qui portait son nom, recevait des mains d'esclaves noirs et muets, les mets des funérailles; et croyant marcher ensuite à la mort, trouvait dans le billet noir qui lui était remis le don d'un objet magnifique. Alors il se fit ériger des arcs de triomphe dans les quatorze régions augustales; alors enfin il voulut être dieu, et il envoya au supplice ceux qui se déshabillaient devant son image. Malgré ces faiblesses de l'orgueil humain et à travers les accusations de cruauté dont le flétrit l'histoire, Domitien gouverna sagement, et Rome prospéra sous son principat. Mais ayant blessé le sénat en rayant de l'album les patriciens qui allaient danser au théâtre et les concussionnaires, et menacé un comédien aimé de sa femme, les sénateurs conspirèrent, et, pour sauver Pâris, Domitia fit assassiner son époux. Le 15 des calendes d'octobre 96, il rêva qu'il était monté sur un grand cheval noir, qui l'emportait dans un abîme, et le lendemain l'intendant et les affranchis de sa femme le percèrent par surprise de sept coups de poignard. La vieille Phyllis, sa nourrice, s'empara du cadavre, le brûla en secret dans le suburbanum qu'elle avait sur la voie Latine, et alla ensuite la nuit mêler furtivement sa cendre, dans le

temple des Flaviens, à celle de Julia, fille de Titus, dont elle avait aussi élevé l'enfance.

Nerva. — Au moment où l'esclave fidèle baignait de larmes les restes de ceux qui avaient joué enfants sur son sein, le sénat, transporté de joie, donnait l'empire au vieux Nerva, l'un des conjurés. Celui-ci commença par payer le droit d'usage (*donativum*) aux prétoriens; puis quand il crut pouvoir compter sur leur dévouement, parce qu'il l'avait acheté, il s'empressa de renverser les statues de Domitien et de faire abattre ses arcs de triomphe. Cette vengeance posthume déplut aux soldats : accourus en armes au palais, ils parlèrent en maîtres et agirent en juges qui ont droit de vie et de mort. Nerva traînait la mémoire de leur empereur aux Gémonies, ils y traînèrent ses assassins, et le croc infamant y aurait amené tôt ou tard le débile vieillard lui-même, si, fléchissant sous le poids de l'âge presque au premier pas de sa carrière ambitieuse, il n'eût laissé, en 98, l'empire à l'espagnol Trajan.

Trajan. — Celui-ci, et le fils de son cousin, Hadrianus, ouvrirent la période célèbre dite des Antonins, du nom des trois derniers princes. Quelques jours avant sa mort, Nerva était monté au Capitole, et avait crié de toutes ses forces : « Je déclare, devant le sénat et le peuple romain, que j'adopte, pour le bonheur de la patrie, Marcus Ulpius Nerva Trajan. » Cette formalité suffit pour lui donner le pouvoir suprême. Trajan ayant juré de ne faire mourir aucun sénateur, le sénat le reconnut sur-le-champ, et sous les tentes du Prétoire on n'osa pas repousser le chef des légions de Germanie. Au reste, par la vigueur d'esprit et la simplicité militaire de ses mœurs, ce rude fils des camps méritait l'empire. En arrivant, il punit la révolte des prétoriens; puis, tendant son glaive au successeur de leur préfet qu'il avait cassé : « Si je ne gouverne pas bien, lui dit-il, tu me puniras avec ce fer. » Ce fut un spectacle nouveau pour Rome que de voir ce soldat de fortune se rendre à pied avec sa femme au palais impérial. Sur le dernier degré du portique Plotine se retourna, et adressant la parole au peuple : « Je désire, dit-elle, sortir de ce palais telle que j'y entre aujourd'hui. » Après avoir assuré l'ordre à Rome, l'empereur revint aux frontières menacées vers le Danube, et repoussa glorieusement, dans une longue guerre, les Daces et les aïeux des Valaques. Le triomphe des armes romaines fut célébré dans l'amphithéâtre par cent trois jours de jeux, dans lesquels on vit tuer onze mille bêtes fauves et combattre dix mille gladiateurs : puis l'architecte syrien Apollodore l'immortalisa sur le marbre en élevant dans le magnifique Forum du même nom la colonne Trajane.

Adrien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle. — Ce monument devait aussi servir de tombeau : il reçut trop tôt, pour la félicité des peuples, sa destination funèbre. Tué par ses fatigues ou par le poison, le 3 des ides d'août 117, quand il pacifiait l'Orient en battant les Arméniens et les Parthes, Trajan eut pour successeur, grâce à l'adresse de Plotine, Ælius Hadrianus, de Cadix, qui suivit fidèlement ses traces durant vingt ans. Il fit pendant ce principat un mausolée trop grand pour sa gloire

(*Moles Hadriani*) et un port plus durable que le souvenir de sa vie, mêlée de vertus et de vices, de justice et de cruauté. Par un miracle qui ne s'était pas produit depuis la fondation de la ville, deux hommes de bien, Antonin le Pieux, et Marc Aurèle, se succédèrent ensuite au palais d'Auguste. Les quarante-deux années qu'ils passèrent au pouvoir furent l'âge d'or de Rome. Le feu de la guerre brûlait toujours aux frontières : les Barbares, rôdant sur les limites de l'empire, tenaient sans cesse les armées en haleine; mais Rome ne s'en apercevait qu'à la lance sanglante plantée devant le temple de Bellone; un soleil de paix, d'ordre et de justice brillait dans ses murs : chacun vivait content, parce que personne n'était opprimé; le peuple jouait sérieusement aux comices que Trajan lui avait rendus et nommait des magistrats imaginaires. L'empereur combattait sur le Rhin ou l'Euphrate, et le sénat administrait en son absence. L'émotion fut donc grande dans la ville lorsqu'on y apprit que Marc Aurèle le philosophe était mort aux nones de mars 180, et que son fils, le farouche Commode, venait le remplacer.

Commode. — Dans ces occasions, le peuple s'efface ou il acclame ceux qui arrivent : les corps privilégiés seuls luttent par l'intrigue ou le crime. En entrant à l'amphithéâtre, le jeune empereur trouva un assassin dans le couloir. « Voilà ce que le sénat t'envoie », lui dit Pompéianus en lui portant un coup de poignard. Échappé au fer de ce scélérat, perdu de débauche et de dettes, comme la plupart des nobles inscrits sur l'album sénatorial, Commode abattit les têtes des conjurés, et l'oligarchie cria au tyran! — A partir de ce moment, des mains invisibles sèment l'agitation dans la ville et la sédition dans les camps. Il s'appuyait sur le bras ferme et fidèle de Perennis, préfet du prétoire : la mort de ce grand ministre, qui portait tout le poids de l'empire, est jurée. Des émissaires ont travaillé les légions, et un jour voilà que quinze cents archers de l'armée de la Grande-Bretagne passent la mer et arrivent sans obstacle à Rome. Commode pouvait les écraser avec ses prétoriens; il alla presque seul à leur rencontre et leur demanda ce qu'ils venaient faire à Rome... « Te venger, lui dirent les centurions, et te conserver la couronne que Perennis veut mettre sur la tête de son fils. » Comment se défier d'un pareil zèle? — Il livra Perennis aux archers, qui le battirent de verges, lui tranchèrent la tête, et, si l'on en croit Herodien et Lampridius, égorgèrent en même temps sa femme, sa sœur et ses deux enfants.

Cette exécution réveilla les instincts sauvages du peuple. Poussé sous main par le sénat, en 188, il résolut de massacrer le successeur de Perennis. C'est une chose singulière, qu'au lieu d'applaudir à leur fortune, le peuple jalouse et abhorre toujours ceux qui, sortis de son sein, se sont élevés à la puissance et aux honneurs. Parvenu de la misérable condition d'esclave à la préfecture du prétoire et au gouvernement, Cléander était particulièrement odieux à la plèbe et aux frumentaires. Pour soulever ceux-ci, les sénateurs se concertèrent avec le préfet de l'annone; alors ce magistrat, comme nous l'apprend Xiphilin dans les Fragments de Dion, qui, chargé des approvisionnements, pouvait faire l'abondance et la disette à son gré,

afin d'irriter les esprits contre Cléander, affama Rome. On donnait au cirque les courses des sept chars. Une multitude d'enfants conduite par un homme de haute taille, habillé en femme, y fait irruption tout à coup et le remplit de cris furieux : le peuple se lève en tumulte, et toute cette foule, poussée par la faim, la colère et l'or du sénat, court demander à Commode la tête de son favori. Croyant, sur de faux rapports, le péril plus grand qu'il n'était en réalité, il la lui abandonna; et quand on eut promené cette tête sur une pique dans toutes les régions de la ville, et massacré l'enfant, les parents et les amis du ministre, l'abondance régna de nouveau à Rome.

C'est dans cette atmosphère de violence et de sang que l'oligarchie avait constamment tenu un jeune homme investi de l'autocratie à dix-neuf ans. Faut-il s'étonner qu'une éducation semblable eût porté ses fruits, et que les grands aient recueilli ce qu'ils avaient semé? Si Commode devint, comme ils l'ont dit, car seuls ils écrivaient l'histoire, l'émule de Caligula, toute la faute en est à ses maîtres. Leurs fureurs expliquent les siennes : on conçoit bien, après les avoir suivis pas à pas, la haine et le mépris que ce prince, irrité sans cesse par leurs complots, fit éclater contre eux. Entre l'empereur et le sénat c'était une lutte sourde, mais acharnée, un duel de gladiateurs, un combat à mort. Aussi, comme il l'exécrait, comme il le foulait aux pieds, comme il jouissait de son avilissement devant la capitale de l'univers! Vit-on jamais plus d'insolence d'un côté et plus de lâcheté de l'autre? Écoutez, pour juger les fils de ceux qui avaient mis aux fers les deux tiers du genre humain, Dion, un sénateur témoin oculaire de ce qu'il raconte et mortel ennemi de Commode :

« Quand l'empereur venait à l'amphithéâtre, il avait une tunique de soie blanche brodée d'or dont chacun de nous, en le saluant, vantait le bon goût : avant de monter à sa loge il revêtait ensuite la robe de pourpre à paillettes d'or et la chlamyde grecque de même étoffe, et posait sur son front une couronne étincelante de pierreries. Au lieu de faisceaux on portait devant lui une massue et une peau de lion. Dans l'un de ces jeux éclatants qu'il donnait au peuple, il entra au théâtre en costume de Mercure, en brandissant le caducée. Le premier jour de ces jeux célèbres, s'étant placé sur les gradins supérieurs, il tua cent ours à coups de flèches. Quand ses bras étaient fatigués de ce carnage, il s'arrêtait, et une femme venait lui apporter du vin à la glace dans un coupe ayant la forme d'une massue. Aussitôt qu'il avait bu nous nous empressions tous de crier : Longue vie à César! — Le lendemain il se rapprocha de l'arène et tua un tigre, un hippopotame et un éléphant. Les douze jours suivants furent consacrés à des combats de gladiateurs où il périt beaucoup de monde. Toutes les fois qu'il tournait les yeux de notre côté pour regarder s'il ne manquait personne, et nous y étions tous, excepté le vieux Pompéianus, qui aimait mieux mourir que de voir le fils de Marc Aurèle faire de telles choses, nous nous mettions à crier de toutes nos forces : Tu es notre maître! tu es le premier! tu es le plus heureux! tu triomphes! gloire à toi, Amazonius! gloire à toi!

« Le peuple n'approchait pas de l'amphithéâtre, ou s'il entrait de temps en temps quelques frumentaires, ils se tenaient à l'entrée des portes, regardaient furtivement et sortaient aussitôt; car le bruit s'était répandu que pour imiter Hercule il devait tirer sur les spectateurs. On avait cru à ce bruit d'autant plus facilement que, pour copier les douze travaux de ce dieu, il avait assommé un jour, à coups de massue, une grande partie des malades et des impotents de Rome dont ses satellites firent des géants en les liant ensemble, et des monstres en leur cachant les jambes dans des toiles peintes figurant des queues de serpents.

« Tous les sénateurs avaient autant de frayeur que le peuple : peu d'entre nous espéraient survivre à ces jeux; car à tout moment on s'attendait à quelque coup de flèche : aussi, le sang se glaça dsns nos veines quand nous le vîmes, le dernier jour, se diriger de notre côté, tenant d'une main la tête d'une autruche qu'il venait de tuer en jouant, et nous menaçant de l'autre avec son épée sanglante, pour montrer qu'il ne dépendait que de lui de nous en faire autant. A mesure qu'il avançait vers nos siéges, la frayeur nous arrachait une sorte de rire convulsif qui eût été notre arrêt de mort, si nous n'avions eu l'idée de mâcher, comme par distraction, les feuilles de laurier de nos couronnes, ce qui l'empêcha de s'en apercevoir. »

A la vérité, ajoute Dion, dont nous traduisons le grec élégant et limpide, le sénat eut ce jour-là une grande consolation : Commode lui avait ordonné de se rendre à l'amphithéâtre en costume équestre, qu'on ne prend pour assister aux jeux qu'à la mort de l'empereur; et quand il demanda son casque, on le lui apporta par la voûte sous laquelle on traînait les cadavres. Dans les idées romaines ces deux présages annonçaient infailliblement la fin de Commode. Deux sénateurs les réalisèrent avec l'aide de Marcia, sa femme, et de l'athlète Narcisse : l'une lui donna du poison, et comme il n'était pas assez énergique, la veille des calendes de janvier 192, l'autre l'étouffa.

Pertinax. — Quelques jours avant, un cheval de la faction verte, dont l'empereur faisait partie, avait gagné les prix du cirque. Il s'appelait Pertinax. Ce nom étant porté par le préfet de Rome, général de mérite, quand on proclama le vainqueur, les patriciens de la faction rivale ne purent s'empêcher de s'écrier dans leur dépit : « Plût aux dieux! » Commode mort, les assassins se souvinrent de l'allusion, et proclamèrent empereur le fils de l'affranchi. Pertinax était fait pour l'empire; mais, assez énergiquement trempé pour faire face aux plus grands périls, il ne comprit pas qu'il marchait sur le terrain mouvant de la corruption militaire, et s'y enfonça au premier pas. Au lieu de se précautionner graduellement contre ceux qui l'avaient élu, il voulut réformer les mœurs prétoriennes tout d'un coup : c'était creuser sa tombe de ses propres mains. Furieux de se voir replacés sous le joug de la discipline, deux cents soldats courent au palais l'épée nue. Les repousser de force était facile; Pertinax aima mieux employer la persuasion : il se présente seul et les étonne d'abord par son calme; déjà les glaives se baissaient, quand un soldat plus hardi s'avance, et le frappant au cœur : « Voilà ce que t'envoient

les soldats », dit-il. Les autres l'achevèrent et emportèrent sa tête au camp au bout d'une pique.

Didius Julianus. — Alors l'empire fut mis à l'encan. Le préfet Sulpicianus, que Pertinax avait envoyé aux prétoriens pour les apaiser, en offrit un assez bon prix, et le marché était sur le point de se conclure, quand un ancien proconsul, nommé Didius Julianus, averti du meurtre de l'empereur, accourt tout essoufflé, et du pied des remparts (car on avait barricadé le camp), crie aux soldats qu'il en donnera plus que son concurrent. L'enchère s'ouvre alors sans honte : Sulpicianus offre une somme énorme, Didius Julianus la double ; les délégués des soldats venaient lui dire au bord du mur : « Le préfet nous donne tant, et toi? — Un cinquième en sus. » Ils retournaient auprès de Sulpicianus et lui disaient : « Voilà ce que promet ton concurrent, que veux-tu y ajouter? » Dans cette indigne course à l'empire, le vieux Julianus arriva le premier. Sulpicianus s'engageait à payer vingt mille sesterces à chaque soldat; il en promit vingt-cinq mille et l'emporta. On lui tendit une échelle du haut des murs, et ce fut son chemin impérial. Étant entré par cette voie dans le camp, il en ressortit empereur, alla se faire reconnaître au sénat, à la tête des prétoriens, et manger au palais, avec des bistrions et des mimes, le souper préparé pour Pertinax dont le corps sanglant gisait dans la salle voisine.

Le peuple cependant, il faut le dire à sa gloire, protesta contre ce marché subi lâchement par le sénat : il se leva, prit les armes, et s'empara du grand cirque. Mais tous ceux qui auraient dû le soutenir s'enfuirent, et sa faible résistance vint se briser contre les épées prétoriennes. Le fer seul pouvait guérir le mal fait par le fer. Le jour où Julianus sacrifiait au Capitole, trois étoiles brillèrent autour du soleil; et avant d'avoir le temps d'interroger les augures, le nouveau césar apprit qu'Albinus, Sévérus et Niger, qui gouvernaient, l'un la Grande-Bretagne, l'autre la Pannonie, et le troisième la Syrie, avaient été proclamés par leurs légions.

Septime Sévère. — De ces trois rivaux, Sévère, le plus habile et le plus actif, endort Albinus, et à la tête d'une troupe d'élite, marche rapidement sur Rome. Julianus s'y fortifiait à la hâte et s'entourait d'un appareil de défense formidable; mais les prétoriens, énervés par une longue paix, quittèrent leurs postes et traitèrent sous main avec Sévère. Celui-ci ayant promis l'impunité, pourvu qu'on lui livrât Julianus et les meurtriers de Pertinax, la révolution s'opéra sans résistance : le consul convoque le sénat dans l'Athæneum : le sénat, instruit des dispositions des soldats, condamne Julianus à mort et élève Sévère à l'empire; et ce dernier, en traversant le Forum pour aller sacrifier au Capitole, trouva la tête de son rival accrochée aux rostres, et la statue de Pertinax dressée à côté de l'autel.

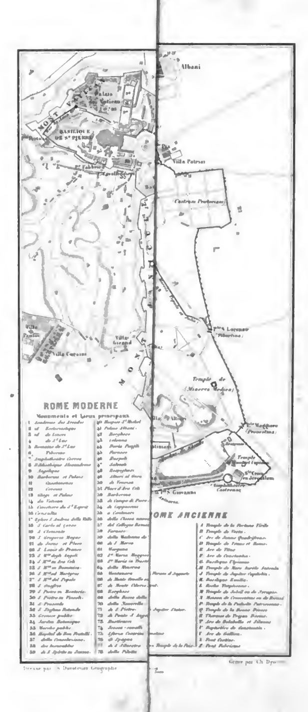
Avant d'entrer dans la ville, il avait fait entourer par ses légions d'Illyrie les prétoriens sortis sans armes à sa rencontre, et les avait cassés et décimés. Aussi le peuple, qui depuis longtemps maudissait ces tyrans, le reçut avec enthousiasme. Une foule immense, vêtue de blanc, applaudissait sur son passage : toutes les rues étaient ornées de fleurs, jonchées de feuillage et brillaient illuminées. Espoir trom-

peur, comme toujours! allégresse prématurée!... A la tyrannie de deux mois de Julianus succéda une tyrannie de vingt-quatre ans, pendant lesquels cette Rome, qu'on appelait encore la grande et la reine, eut constamment le pied du soldat sur la gorge. Débarrassé de ses rivaux Albinus et Niger, par lui-même et par son ministre Plautian l'africain, Sévère gouverna avec une verge de fer. Ce qu'il permit et ce qu'osa Plautian ne peut même s'écrire; la plume se refuserait à retracer ces crimes de lèse-humanité. Un seul les fera soupçonner, du reste : cent jeunes gens de familles libres, traînés de force au palais impérial, s'y réveillèrent le lendemain eunuques!

Caracalla. — Égaler de tels excès de despotisme n'était possible qu'à son fils Caracalla, et au bâtard de celui-ci, Héliogabale. Caracalla, envoyant un gladiateur égorger son frère sur le sein même de sa mère Julia Domna, qui fut toute couverte de sang et blessée à la main, résume dans ce fratricide tout son principat de six ans : à le voir conduire un char avec la casaque bleue des cochers du cirque, défier les gladiateurs, dépenser des sommes immenses en immondes débauches et se baigner largement dans le sang, il semblait que Caligula fût sorti de sa tombe. Lorsque après Macrin, qui enjamba son cadavre pour monter un instant au trône impérial, on vit régner son bâtard, on put croire à la métempsycose et se demander si le vieux voluptueux de Caprée et le fils d'Agrippine, confondant leurs âmes impures, n'étaient pas ressuscités sous les traits de cet enfant de quinze ans.

Héliogabale. — Cet Héliogabale, ainsi appelé parce qu'il était prêtre du soleil adoré sous ce nom en Orient, fut fait empereur par l'armée de Syrie, à laquelle Mœsa, son aïeule, jura qu'il était le fils de Caracalla. Les soldats, épris de tous ces monstres devant lesquels la postérité recule d'horreur, avaient forcé le sénat de mettre le père dans les cieux; ils s'empressèrent de tuer Macrin pour mettre le fils dans le palais impérial. A quinze ans, cet enfant efféminé de l'Orient s'éveilla donc un matin au palais d'Auguste entre sa mère Sohémis et son aïeule pour le conseiller et le conduire, ayant à ses pieds quatre-vingts millions d'hommes. Qu'espérer de bon d'un tel empereur? Tombant sur ce cerveau si tendre et à demi atrophié par le soleil d'Émèse, l'idée du pouvoir absolu s'y changea en folie. Rome, à laquelle on pouvait prendre impunément sa liberté mais non pas ses faiblesses païennes, vit avec stupéfaction une pierre noire, symbole phénicien du soleil, placée au-dessus de son Jupiter. Un temple avait été voué à cet étrange dieu par décret du sénat : l'adolescent s'y rendait publiquement, portant la robe syrienne et la mitre d'or; il y chantait des hymnes dans une langue inconnue, avec son aïeule et sa mère, y célébrait des mystères barbares, y sacrifiait des enfants; et quand il en sortait, ce qui glaçait d'effroi les prétoriens les plus aguerris, il y laissait pour prêtres, enfermés ensemble, un serpent, un lion et un singe.

Puis à son retour au palais, sa démence éclatait d'une autre manière. Il nourrissait ses lions de faisans et de perroquets, ses chevaux des meilleurs raisins de l'Asie, se plongeait dans des bains parfumés avec des eaux de senteur les plus rares, donnait des festins coûtant des millions de sesterces, ne se servait que de


Albani
Palais du Vatican
MONT VATICAN
BASILIQUE DE St PIERRE
Villa Patrizi
Castrum Praetorium
Villa Panfili
Villa Corsini
Villa Girand
Pte S. Lorenzo (Tiburtina)
Temple de (Minerva Medica)
Pte Maggiore (Praenestina)
Ste Croix en Jérusalem
Amphithéâtre Castrense
Pte S. Giovanni
ROME MODERNE
ROME ANCIENNE
Temple de Vesta.
Arc de Titus
Arc de Constantin.
Gravé par Ch. Dyonnet

meubles d'or et d'argent, ne portait jamais deux fois les mêmes robes ni les mêmes bagues, et ne foulait qu'un parquet sablé de poudre d'or. A ce luxe de Sardanapale il mêlait de telles dissolutions que, pour ne pas laisser voir le côté le plus honteux de notre nature, l'histoire doit les couvrir d'un voile. Il souilla ce palais, déjà si impur, jusqu'en 222. Le 5 des ides de mars, les prétoriens, fatigués eux-mêmes de cette vie monstrueuse, se portèrent en tumulte au palais, et l'y trouvant habillé en femme, l'égorgèrent avec sa mère Sohémis qui le tenait étroitement embrassé. Le fils fut jeté au Tibre et la mère au premier cloaque.

Son aïeule Mœsa et sa tante Mammée n'avaient pas été étrangères au soulèvement des soldats; elles leur présentèrent un autre enfant nommé Alexandre, qu'ils saluèrent empereur, après les largesses accoutumées, et qui entouré d'un conseil d'hommes sages, parmi lesquels brillaient les jurisconsultes Paul et Ulpien et l'historien Dion, parvint à maintenir pendant treize ans, au milieu des agitations prétoriennes, de l'indiscipline des légions et des dangers de la guerre étrangère, l'apparence de l'ordre et l'ombre de la paix à Rome. Mais une trêve de treize ans, voilà tout ce que les lumières réunies, le patriotisme et l'heureux concours de ces hommes de bien purent obtenir. Sur ce vaste sol de l'empire qui tremblait à chaque instant, fonder quelque chose de stable était impossible. Comme le jeune empereur courait, en 235, des Parthes aux Germains assemblés en armes sur les frontières de Thrace, le géant Maximin, un ancien pâtre, qui voulait l'empire, poussa l'armée du Rhin à la révolte, et lui arracha la pourpre avec la vie.

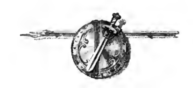
Les élus des soldats, qu'en souvenir de leur origine nous appelons empereurs militaires, allaient vite. En dix-huit ans, on en vit passer vingt-deux. Les légions d'Afrique, ne voulant pas obéir à Maximin, choisirent Gordien et son fils, qui au bout d'un mois étaient battus et massacrés. En apprenant leur mort, le sénat eut l'idée de les remplacer, et nomma en tremblant un patricien et un soldat. Le peuple et les prétoriens, de leur côté, proclamaient Marc-Antoine Gordien. Le même sort attendait ces quatre Césars. Quatre ans plus tard, les têtes du géant Maximin et de son fils, égorgés sous leurs tentes devant Aquilée, étaient brûlées au Champ-de-Mars; les prétoriens tuaient les empereurs du sénat, et le troisième Gordien roulait, assassiné dans la Médie, aux pieds de l'arabe Philippe. Profitant de l'éloignement du meurtrier, le sénat fit successivement trois empereurs : Marcus Marcius, Lucius Aurélius et Sévérus Hostilius, qui s'effacèrent comme des ombres à l'approche de l'Arabe. Celui-ci, arrivé triomphalement à Rome, y célébra avec grande pompe, en 248, le millième anniversaire de la fondation de la ville; puis il tomba sous la même épée qui salua et frappa presque coup sur coup Protianus et Marinus en Pannonie, et six éphémères aussitôt morts que proclamés. Seuls, trois hommes de courage, Décius, Valérianus et Gallianus, étaient parvenus à rester debout quelque temps; mais le premier périt en combattant dans les marais de la Thrace; le second, prisonnier de Sapor, qui s'en servait comme d'un marchepied pour monter à cheval, mourut dans les fers de ce Barbare; et le troisième

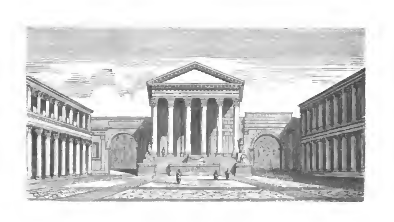
ne vécut que pour voir, en 260, l'apogée de l'anarchie militaire, et ce malheureux pouvoir déchiré par toutes les mains.

Tous les gouverneurs des provinces avaient pris la pourpre ; outre celui du mont palatin, il y eut trente empereurs à la fois; les femmes même voulaient dominer Rome. Zénobie et Victoria portaient le manteau des Césars. Toutes ces étoiles qui brillaient, rivales, au ciel romain, s'éteignirent l'une après l'autre dans le sang ou s'éclipsèrent ; et comme l'antique cyprès de Vespasien, le pouvoir, renversé par cette longue et terrible tempête, sembla se relever de lui-même. Après un vaillant général, dalmate de nation, Claudius Flavius, devant lequel les Barbares, tous les jours plus hardis, reculèrent pourtant, Aurélien *à la main de fer* replanta glorieusement aux frontières les aigles qu'ils avaient abattues; mais agité de sombres pressentiments, et voyant par l'invasion des Alamans que les Alpes avaient cessé d'être le boulevard de Rome, il bâtit, 838 ans après le constructeur du dernier mur, une nouvelle enceinte de 18,800 mètres de développement, enveloppant une aire de treize cent quatre-vingt-seize hectares.

Il avait à peine fini son œuvre, et la ville était encore frémissante du soulèvement excité par l'altération de la monnaie, qui coûta la vie à une foule de citoyens et à sept mille soldats, quand son secrétaire l'assassina, vers 275. L'armée, tuant aussitôt un vieillard du nom de Tacite, élu par le sénat, et forçant son frère à s'ouvrir les veines, attacha la pourpre impériale sur les épaules de trois plébéiens : Probus, fils d'un jardinier de Sirmium; Carus le dalmate, et Dioclétien, fils d'un affranchi. Ces trois grands hommes ramenèrent la discipline et la victoire dans les rangs des légions, et empêchèrent, pendant trente-quatre ans, la paix aux ailes d'or de s'envoler du Capitole.

Tels furent sous les Flaviens, les Antonins et les soixante-six élus des soldats, les effets de l'anarchie militaire. Nous venons de suivre cette anarchie pas à pas; nous avons descendu une à une les marches tachées de sang, comme celles des Gémonies, du funèbre escalier de l'empire : pendant mille ans nous avons vu éclater la vigueur du génie romain dans la guerre, les conquêtes, les luttes civiles, les orages de la liberté ; il est temps de montrer ce que produisit ce génie appliqué aux arts de la paix, en déroulant dans toute sa splendeur le tableau des magnificences de Rome.





CHAPITRE XI

DESCRIPTION DES QUATORZE RÉGIONS AUGUSTALES ET DES MONUMENTS PAIENS.



Nous avons laissé la reine des nations pauvre et nue sous les consuls. Ses maisons, accumulées au hasard sur les sept collines et dans les vallées étroites et profondes qui les séparaient, étaient presque toutes couvertes en bois. Ces toits modestes abritaient les Scipion et les Caton; les couronnes triomphales des vainqueurs des peuples, leurs trabées de pourpre et leurs armes brillaient suspendues à des chevilles plantées dans des murs de terre. Les dieux eux-mêmes avaient des statues d'argile et des autels de gazon; les plus belles colonnes du Capitole étaient des piliers de bois et de brique. Après l'apaisement des guerres civiles, cette physionomie simple et sévère s'effaça. L'activité romaine se tournant vers les bâtiments, la ville prit un aspect nouveau. Alors Auguste, qui voulait la rendre digne de son titre de capitale de l'univers, commença par mettre de l'ordre dans l'immense pêle-mêle que présentait ce dédale de rues tortueuses et cet amas de maisons sans alignement, et la divisa en quatorze régions.

Ces régions s'appelaient, au IVe siècle, où nous nous arrêtons maintenant pour les parcourir et les décrire, la première, région de la porte Capène; la seconde, Cœlimontane : la troisième, région d'Isis et de Sérapis; la quatrième, région du

temple de la Paix; la cinquième, Esquiline; la sixième, la haute (Alta Semita); la septième, région de la Voie Large (via Lata); la huitième, du Forum; la neuvième, du cirque Flaminius; la dixième, du Palatin; la onzième, du grand Cirque; la douzième, de la Piscine publique; la treizième, Aventine; et la quatorzième, Transtibérine.

RÉGION DE LA PORTE CAPÈNE.

La région de la porte Capène englobait, au midi, tout l'espace compris entre la voie Latine et le Tibre jusqu'à la hauteur du tombeau de Cecilia Metella. Elle contenait :

Les temples de Mars, d'Apollon, de Minerve, de Mercure, de la Tempête, de Sérapis, de la Fortune des Voyageurs.

Les aires sacrées et les autels d'Apollon, de Mercure, de l'Espérance, de la Gaule, d'Isis.

Les neuf *vici* ou quartiers des Muses, de Drusianus, du premier Sulpicius, de la Fortune obéissante, du second Sulpicius, de la Poussière, de l'Honneur et de la Vertu, des Trois Autels, de Fabricius.

Les lacs ou bassins publics de Prométhée, de Vespasien, de Torquatus, de Mamertinus, de l'Espérance, de la Grâce, le lac Saint, le lac Public, le lac Salutaire, le lac Jaillissant, et soixante et onze réservoirs.

Elle renfermait en outre : Les bains des Torquati, des Bolani, des Abascantiani, des Mamertini, des Mettiani, des Antiochiani, et quatre-vingt-six autres sans nom, les Thermes de Commode et de Sévère, les arcs de triomphe de Drusus, de Verus, le Mutatorium de César, où ce grand homme quitta la toge et prit le *sagum* militaire en partant pour les Gaules, dix édicules ou chapelles consacrées aux dieux, vingt pistrina ou boulangeries, treize greniers publics, cent vingt-une maisons riches ou châteaux, et trois mille deux cent cinquante *îles* ou maisons isolées, habitées par les pauvres[1].

Le plus beau monument de cette région était le temple de Mars, qui s'élevait sur une petite colline à gauche de la voie Appia. Ses murs étincelaient d'armes au dedans et au dehors, car après une heureuse campagne les femmes ne manquaient jamais, en signe de reconnaissance, d'y suspendre quelque trophée. En s'y rendant, on trouvait la statue du dieu au bord de la voie, puis le groupe des loups et la pierre qui coule (manalis), bloc de travertin qu'on avait coutume de parer de feuillage et d'apporter en pompe dans la ville quand on avait besoin de pluie.

1. Onuphrii Panvinii in sexti Rufi Librum, de Regionibus urbis Romæ. — Idem. — Antiquæ urbis imago. — Publii Victoris, de Regionibus urbis. — Notitia dignitatum Imperii. — Barth. Marliani, urbis Romæ topographia. — Pancirolî, urbis Romæ descriptio. — Georgii Fabricii, Roma. — Donati Alex. Roma Vetus ac Recens. — Calvi antiquæ urbis Romæ cum regionibus simulacrum. — Venuti, descrizione topografica. — B. Gamucci antichità di Roma. — Famiano Nardini, Roma antica.

Venait ensuite la fontaine de Mercure. C'est là que les marchands venaient tous les ans, aux ides de mai, boire quelques gouttes de cette eau sainte, s'en asperger avec une branche de laurier, et emplir l'urne qu'ils emportaient dans leurs boutiques après avoir prié le dieu de leur donner de bons acheteurs [1].

On rencontrait un peu plus loin le tombeau de la sœur d'Horace et cinq autres sépulcres historiques : deux du côté d'Albe, qui recouvraient les cendres des deux frères d'Horatia, et trois du côté de Rome, où dormaient les trois Curiaces.

La foule encombrait presque toujours cette région pour admirer les belles peintures du temple de l'Honneur et de la Vertu, bâti par Marcellus pendant les guerres gauloises, et réparé par Vespasien ; les statues du temple de la Tempête, que fonda Cornélius Scipion en mémoire d'une bourrasque essuyée sur la côte de la Corse ; les trois portiques, surmontés d'une statue équestre, et après le bois sacré des Muses, la statue de Cybèle, le sanctuaire de la Foi, le temple d'Hercule, pour aller visiter l'hippodrome de Caracalla, les jardins de la vallée Égérine et la tour ronde élevée sur un socle quadrangulaire en blocs de travertin, par Crassus, dans laquelle reposaient les cendres de sa femme Cecilia Metella.

RÉGION CÉLIMONTANE.

La seconde région, nommée Célimontane, parce qu'elle suivait presque tout le contour du mont Cœlius, renfermait dans ses limites :

Les temples de Bacchus, de Faune, du divin Claude, de la déesse Carna, gardienne des portes, et de Jupiter Redux ou revenu.

Le Palais de Vitellius, le Palais de Philippe, le Palais de Tullius, le Palais de Lateranus, les Maisons albaines.

Le champ Martial, le champ Célimontan, le champ des Petites Fontaines.

Le grand Macellum ou Marché à la viande et au poisson, l'Antre du Cyclope, le Camp des soldats étrangers, le Quartier africain, l'Arbre saint.

L'Armamentarium, atelier de la marine ; le Spoliarium, où étaient exécutés certains criminels ; le Jeu du matin, lieu des exercices gymnastiques ; le Jeu gaulois, école de gladiateurs ; les Thermes publics, la Caserne de cinq cohortes des gardes nocturnes.

Huit édicules, treize greniers publics, vingt-deux pistrines, vingt-deux bains particuliers, cent vingt-quatre maisons flanquées de tours et à portiques, et trois mille six cents îles.

1. Est aqua Mercurii Portæ vicina Capenæ.
Si juvat expertis credere numen habet.
Huic venit incinctus tunicà mercator et urna
Purus suffusa, quam ferat haurit aquam.
Spargit et ipse suos lauri rorante capillos....
(Ovide, *Fastes*.)

C'est dans cette région que se trouvaient les plus belles maisons patriciennes. On y admirait celles de l'empereur Philippe et de Vitellius, celle de Symmaque, celle de Lateranus, qui perdit la vie pour avoir voulu l'ôter à Néron; le palais des Sept Parthes, ainsi appelé parce que, bâti pour loger le fils du roi Antiochus, il fut occupé sous Sévère par les otages des Parthes; la maison de Vérus, où naquit Marc-Aurèle, dont une statue équestre, érigée devant le portique, rappelait la douce mémoire; celle du sénateur Junius, où le feu n'avait autrefois épargné que la statue de Tibère et celle du chevalier Nepos Mamurra, aux murs incrustés de marbre.

RÉGION D'ISIS ET DE SÉRAPIS.

La troisième région, qui tirait son nom du temple voué par Auguste et Marc-Antoine après les proscriptions, aux deux divinités égyptiennes, était formée de la partie méridionale du mont Esquilin. Serrant la région Célimontane au sud et la région Esquiline au nord, elle se déployait de l'est à l'ouest, depuis le lac du Pasteur jusqu'à l'amphithéâtre Flavien, et enfermait dans son circuit plus long que large :

L'amphithéâtre, les écoles de gladiateurs, le grand Choragium où l'on préparait les accessoires scéniques, la Préture, les Thermes de Titus, les Thermes de Trajan, le Nymphéum ou grand bain de Claude, le lac du Pasteur, l'école des Questeurs, l'école des Gaulois, le portique de Livie, le temple de la Concorde, le camp des soldats de Misène, la tête de la Subura;

Les édicules de la Bonne-Espérance, de Sérapis, de Minerve, d'Isis, de Vénus, d'Esculape, de Vulcain;

Les quartiers de la Fortune voisine, de la Ruelle, des Constructeurs, de la Laine, d'Asellus, de Bassianus, Blanc, et Primegenius;

Dix horrea ou greniers publics, vingt-trois pistrines ou boulangeries, quatre-vingts bains, vingt-cinq réservoirs publics, soixante maisons monumentales, deux mille sept cent cinquante-sept Iles.

Les beautés architecturales de cette région commençaient en partant de l'est aux Thermes de l'empereur Philippe, auxquels on avait coutume de monter par la rue de la Tabernole; le quadrilatère massif et flanqué de tours du Choragium apparaissait ensuite, et quand on avait dépassé les toits immenses (immensa tecta) du portique de Livie, dont une vigne phénoménale festonnait les colonnes, et laissé à gauche le camp à deux étages en forme d'amphithéâtre des soldats de Misène, et le temple d'Isis et de Sérapis, on trouvait en tournant vers le nord les Thermes de Titus et de Trajan, ornés d'un temple d'Esculape.

Tout le côté gauche de la région formant la pente nord-ouest de l'Esquilin, était couvert jusqu'à la Subura de maisons monumentales. On y admirait celle de Titus, qui renfermait entre autres chefs-d'œuvre le Laocoon, taillé pour faire l'admiration

des siècles par Agesander, Polydore et Athénodore le Rhodien; la maison de Mérula, les débris du Palais d'Or, démoli par Vespasien, la maison de Pline le Jeune, celle de Paulus, dominant toute la Subura; et non loin de celle de Pédon, aussi petite, selon Martial, qu'une plume d'aigle, la splendide habitation du poëte Stella, chantée par Stace; puis après avoir vu la statue qui donnait son nom au lac du Pasteur, celle de la Monnaie, les bustes gaulois, le Gymnase des Athlètes, et la Pierre Scélérate teinte à chaque instant du sang des chrétiens, on descendait à la véritable merveille de la région.

L'amphithéâtre Flavien, appelé depuis Colisée du colosse de Néron, érigé dans le voisinage, terminait magnifiquement ce quartier de Rome. Son orbe immense, s'élevant à perte de vue, étonnait et frappait par ce cachet de grandeur et ce dessin large, simple, complet, qui, dans les travaux des Romains, commandent à la fois l'admiration et le respect. Ses quatre étages mesuraient seize cent douze pieds de circonférence sur cent cinquante-six de haut. Les arcades du premier rang étaient ornées de colonnes d'ordre dorique, celles du second de colonnes d'ordre ionique, celles du troisième de colonnes d'ordre corinthien : le quatrième étage, bâti, comme le reste de l'édifice, en blocs de travertin, avait, au lieu d'arcades, des fenêtres ornées de pilastres. La moitié de Rome pouvait tenir sur ses gradins et dans la galerie supérieure, et quand le sang de l'homme et des lions avait largement abreuvé l'arène, et que la foule satisfaite s'écoulait par tous les vomitoires, il sortait parfois jusqu'à cent sept mille spectateurs de ses entrailles de pierre.

RÉGION DU TEMPLE DE LA PAIX.

La quatrième région, dite du Temple de la Paix et quelquefois de la Voie sacrée, commençait au bas de l'Esquilin, se dirigeait vers la Subura moderne, d'où elle allait toujours dans la plaine toucher au pied du Viminal et du Quirinal : tournant ensuite à gauche, elle descendait au Forum par une ligne presque droite qui, se brisant tout à coup pour traverser la Voie sacrée, venait aboutir vers le Palatin, à la borne liquide (*meta sudans*), remontait en décrivant un angle à l'amphithéâtre Flavien, et rejoignait, au delà du colosse de Néron, la colline Esquiline. Elle enfermait dans sa circonscription :

Les temples de la Paix, de Rémus, de la divine Faustine, de Rome et d'Auguste, de Vénus, de la Concorde, de la Terre, du Soleil, de la Lune, de Janus aux quatre fronts;

La Basilique de Paulus, le Colosse du Soleil, le Sacriport, ou portique sacré, le Forum transitorium, avec le temple de Nerva, les bains de Daphnis, le Vulcanal, le portique de Latone, les Trompettes d'or, l'Apollon aux sandales, la Meta sudans (borne liquide), la Maison de Pompée, celle de Cicéron;

Les quartiers de l'Amour, d'Apollon, des Trois Voies, de la Petite Ruelle, de Vénus, Scélérat, Moins Fortuné, aux Sandsles ;

Les édicules des Muses, de Mercure, de la Jeunesse, de l'Espérance, de Lucine Valériane, de Junon Lucine, de Mars, d'Isis ;

Dix-huit greniers publics, soixante-quinze bains, quatre-vingt-trois bassins, douze piscines, quatre-vingt-huit maisons monumentales, et deux mille sept cent cinquante-huit îles.

Les grands monuments de cette région bordaient la Voie sacrée, qui la coupait par le milieu entre le Palatin et l'Esquilin, depuis le Colosse de Néron jusqu'au Forum. Œuvre merveilleuse de Zénodore, ce colosse de marbre, haut de cent vingt pieds, avait d'abord orné le vestibule de la Maison d'Or : Vespasien le fit décapiter, et remplaça l'image de Néron par celle du Soleil, à laquelle Commode substitua un moment la sienne. Après la mort de ce tyran, la tête, couronnée des rayons d'or du soleil, brilla de nouveau à son sommet, et de son nouveau piédestal cette statue gigantesque montrait de la main la quatrième région, le Forum et le Capitole.

Aussitôt qu'on avait dépassé ce *parrain* muet du Colisée actuel, le toit antique d'Ancus Martius, quatrième roi de Rome, l'autel de la déesse Orbona, qui conservait la vue ; le Sacellum consacré, ou chapelle sainte des Lares, et celui que Tatius fonda jadis à côté et entoura si soigneusement de verveine, on apercevait, à gauche, la Meta sudans, colonne cylindrique du sommet de laquelle deux gerbes d'eau tombaient en ondoyant ; et à droite, le temple du Soleil, de la Lune, de la Terre et de la Paix. De ces quatre édifices, dont les deux premiers attiraient l'attention par leurs coupoles surmontées de la statue d'Apollon radieux et de Diane chasseresse, le plus beau, sans contredit, était le temple de la Paix.

L'architecte l'avait divisé en trois compartiments, soutenus chacun, comme le frontispice, de six colonnes cannelées et d'un seul bloc, bien qu'elles eussent quarante-neuf pieds quatre pouces de haut et cinq pieds six pouces de diamètre. Vespasien, qui le fonda et le voua solennellement pour lui et pour ses enfants à la paix éternelle, s'était plu à l'embellir avec une magnificence vraiment romaine. Tous les murs étaient couverts de lames de bronze doré et ornés des tableaux des artistes grecs, parmi lesquels les prêtres du temple montraient avec orgueil un portrait de Talisus, fait par Protogène, et le fameux chien qu'il peignit si heureusement, la gueule écumante, en jetant de désespoir l'éponge sur la toile. Un autre chef-d'œuvre, le groupe du Nil, avec ses seize enfants, en basalte noir, partageait seul les suffrages des connaisseurs. Quant aux lettrés, ils préféraient peut-être la bibliothèque déposée dans ce temple.

En tournant le dos à la statue de la Paix et aux deux sigles qui surmontaient le fronton du temple, on avait à sa droite la statue équestre de Clélis, cette courageuse vierge des premiers temps de Rome, qui traversa le Tibre à la nage pour échapper aux fers du roi de Clusium, Porsenna ; les éléphants de bronze et le temple de Rémus et de Romulus, bâti sur l'escarpement de la Voie sacrée. Ensuite on trouvait

le Lupercal, chapelle de marbre construite au pied du Palatin, en forme de caverne, où une louve de bronze allaitait Rémus et Romulus [1], le Vulcanal, autel dédié au dieu des Cyclopes, et ombragé d'un cyprès antique et d'un lotos planté, disait-on, par Romulus, et qui poussait ses racines jusque sous le Forum. La tradition assurait qu'il avait plu deux fois du sang sur cet autel.

En traversant le Forum du Désir, on montait au marché haut, et quelques pas amenaient de là les curieux aux Thermes de Domitien, après lesquels il ne restait plus à voir que le *Sacrarium*, où les Saliens conservaient la lance adorée jadis comme image de Mars, la basilique de Paul-Émile, les magnifiques colonnes cannelées, de quarante-cinq pieds de haut, du temple de Jupiter Stator, les maisons superbes du souverain pontife, des Vestales, du roi des sacrifices, de Pompée, de son affranchi Lenæus, l'arc de triomphe de Fabius, le Forum de Nerva, les temples de Pallas, de Janus, dont les quatre visages couronnaient la frise du monument, ornée de griffons, et enfin le temple du divin Antonin et de la divine Faustine, que la statue équestre en bronze de ce bon père du genre humain, les colonnes de marbre qui l'entouraient, le quadrige et les statues placées au sommet du fronton, rendaient si imposant. Toute cette quatrième région occupait la plaine.

RÉGION ESQUILINE.

La cinquième, qui la bordait vers l'extrémité inférieure à l'est, comprenait, au contraire, la partie septentrionale des hauteurs Esquilines laissées en dehors de la troisième région, et touchant constamment les remparts à droite en partant de l'Esquilin, enfermait à gauche le Viminal tout entier, dont le contour arrêtait ses limites. Arrivant jusqu'à la porte Salara, qui fait face du nord à la porte Capène, placée au midi, et la dépassant, elle s'étendait au delà des murs dans la campagne, entre la voie Salara et la voie Nomentana.

C'était la partie la moins riche en grands édifices, car elle n'avait que les temples de Jupiter-Viminal, de Silvain, d'Esculape, de Vénus Érycine, de Minerve médicale, de Junon, ceux d'Hercule et du Repos situés hors de la porte Colline et l'Arc de Gallien, bâti en simples pierres de taille par Aurélien; mais, en revanche, les édicules ou chapelles n'y manquaient pas : on en comptait quinze dédiés à Seïa, Vénus Placide, Castor et Pollux, Silvain, Apollon, Cloacine, Hercule, Mercure, Mars, Diane, Sérapis, Vesta, Cérès, Proserpine, et qui se trouvaient dans les quinze quartiers appelés : Succusanus, de l'Ours coiffé, de Minerve, Ustrinus, de la Pâleur, Séius, Silvain, des Capulateurs ou Laveurs de morts, Tragique, des Parfums Funéraires, Paulinus, du Pasteur, Caticarius, de Vénus Placide, et de Junon, sans comprendre dans ce nombre les bois sacrés des Lares, auprès de la chapelle Querquetulane, et celui de Mephitis, déesse des odeurs mauvaises.

1. .... et gelido monstrat sub rupe Lupercal....
(Virgil. *Eneid.*)

Le culte de cette divinité, qu'on devait adorer de préférence à toutes les autres dans une région naturellement insalubre et peuplée de porteurs, de laveurs et d'embaumeurs de cadavres, s'expliquait d'ailleurs par le voisinage du champ Esquilin, autrefois plein de trous dans lesquels on jetait, pour les y laisser pourrir en plein air, les corps des pauvres; ce fut longtemps la sépulture commune de cette plèbe misérable qui, après avoir vu passer sur la voie des triomphes la honte des rois et les dépouilles des nations, était jetée finalement comme une chienne morte aux cloaques de l'Esquilin. A l'entrée de ce champ lugubre, où blanchissaient les ossements de tant de braves légionnaires qui avaient cimenté de leur sang chaque pierre de la grandeur romaine, était gravée sur un marbre la formule sépulcrale : H. H. N. S. (*hoc hæredes non sequitur*). « ce champ n'est pas héréditaire. » Auguste, afin d'assainir cette région, la donna à Mécène [1].

L'illustre descendant des rois d'Étrurie se fit construire, un peu plus loin, sur le sommet du Viminal, un immense pavillon à plusieurs étages, soutenus par des colonnes de marbre, qui semblait toucher les cieux [2]. Entouré de magnifiques jardins, qui ombrageaient pour ainsi dire la maison de Virgile, et allant se rattacher à ceux de Lamia, où Caligula fut brûlé la nuit, cet édifice dominait le théâtre de Flore, les thermes de Novatus, ceux d'Olympiade, le Nymphée ou fontaine d'Alexandre, l'amphithéâtre des soldats, l'hippodrome d'Aurélien, le camp du Prétoire et le Vivarium. Ces deux derniers monuments, adossés à l'enceinte de Rome, contenaient, l'un les bêtes fauves du cirque et l'autre les terribles prétoriens. Le camp, bâti par Tibère et soigneusement fortifié, renfermait un temple, un arsenal, des bains, des fontaines et un forum d'où ces soldats farouches pouvaient entendre, quand ils proclamaient un empereur nouveau sur le cadavre de son prédécesseur, les rauques mugissements des lions et des tigres se mêler à leurs acclamations.

On comptait dans cette région, plus étendue que la précédente, douze greniers publics, soixante-quatorze bassins, soixante-dix maisons monumentales et trois mille huit cent cinquante îles habitées par les pauvres.

RÉGION DU HAUT SENTIER (ALTA SEMITA).

La sixième région commençait aux racines du Quirinal vers le sud, en face du forum de Nerva qui terminait celle de la Paix. Auguste, en la traçant, avait tiré de ce forum une ligne qui, embrassant à l'est l'échancrure opposée du Viminal et l'em-

1 Huc prius angustis ejecta cadavera cellis
Hoc miseræ plebi stabat commune sepulchrum
Nunc licet esquiliis habitare salubribus, atque
Aggere in aprico spatiari; quo modo tristes
Albis informem spectabant ossibus agrum.
(HORACE, lib. *Satyr.* 8.)

2 Molem propinquam nubibus arduis
(HORACE, *Odes*, lib. III.

placement futur des thermes de Dioclétien, rejoignait, en fléchissant dans la direction du nord, la fameuse porte Colline, et descendait ensuite à travers la colline Hortulane, de l'autre côté du Quirinal au point de départ.

Les monuments païens abondaient dans cette région : Flore, le Salut, la Foi, Sérapis, Apollon, le divin Fidius, Quirinus, Vénus, la Fortune publique, la Fortune stable et la Fortune revenue y avaient des temples, et l'on trouvait dans son enceinte seize édicules consacrés à la petite Fortune, aux Génies des Enfants, aux Génies Domestiques, à Diane Valériane, à Junon Julia, à l'Espérance, à Sangus, à Silvain, à Vénus, à Hercule, à la Victoire, à Matuta, au Père Bacchus, à Saturne, Jupiter et Minerve, et de plus seize Vici ou quartiers, qu'on appelait le quartier blanc, le quartier public, le quartier de Flore, de Quirinus, de Flavus, de Mamurrus, de Pacius, de Tibur, des Fortunes, du Salut, Callidianus, Maximus, de Bellone, de la Belette, des dix Tavernes et des Poules blanches.

On remarquait dans cette région la statue de plomb de Mamurrus, le *Senaculum* ou sénat des femmes, construit par Héliogabale, et le faîte doré du temple de la Fortune revenue, inauguré avec tant de pompe par Domitien, en 89, à son retour de Germanie. C'est là que toute la population, vêtue de blanc et couronnée de lauriers, l'avait salué de ses acclamations et remercié avec enthousiasme des victoires d'Agricola.

Les thermes de Dioclétien, qui occupaient toute la pente occidentale du Viminal, en s'appuyant au vieux mur de terre des Tarquins, attiraient ensuite l'attention par leur carré immense et le bâtiment demi-circulaire où se conservait la bibliothèque Ulpia. Puis, dans la même direction, en tendant vers la porte Colline dont on voyait en plein les quatre pilastres et le fronton surmonté d'un aigle, on tombait dans le champ Scélérat destiné à la sépulture des vestales coupables.

Quand l'une d'elles avait enfreint ses vœux, on l'étendait vivante sur le lit funèbre des morts que précédaient ses parents et ses amis en pleurs, et on l'apportait à la longue levée de terre sous laquelle était le tombeau de ces infortunées. Pour échapper aux idées lugubres qu'inspirait la vue de la porte murée, derrière laquelle gisaient les squelettes de ces victimes du fanatisme, mortes dans les angoisses de la faim et du désespoir, on était heureux de se retourner vers les riants jardins de l'historien Salluste et de Lucullus, qui embaumaient la colline Hortulane.

Cette région contenait en outre dix-sept greniers, quatre-vingt-cinq bains et soixante-douze bassins publics, quatorze pistrines, cent quarante-six maisons monumentales parmi lesquelles on distinguait celles des Cornélius, des Caïus, des Gabinius et de Salluste, et trois mille quatre cent trois îles louées par les pauvres.

RÉGION DE LA VOIE LARGE (VIA LATA).

La septième région, dans laquelle on entrait ensuite en sortant des jardins de Lucullus, et qui, par opposition à la précédente, était appelée la voie Large, s'al-

longeait à partir du cirque de Flore, bâti au pied du Quirinal, jusqu'aux pentes du Capitole, entre deux bornes magnifiques, la colonne Antonine à droite et la colonne Trajane à gauche.

On n'y voyait que quatre temples : celui du Soleil, le temple neuf de l'Espérance, le temple neuf de Quirinus, élevé par Auguste, qui était entouré de soixante-seize colonnes, et le temple neuf de la Fortune que Lucullus construisit, et que Paul Émile orna de la célèbre statue de Minerve, œuvre de Phidias.

L'élégant arc-de-triomphe de Domitien, le Diribitorium, dont le vaste toit couvrait, selon Pline, une superficie de cent pieds carrés et qui servait aux distributions d'argent faites au peuple ou aux soldats; le portique de la fougueuse Paula, sœur d'Agrippa, si passionnée pour les courses de chevaux, qu'elle les réglait elle-même; la Basilique alexandrine, bâtie par Alexandre Sévère, qui avait mille pieds de long et cent de large, les chevaux de bronze de Tiridate, le nymphée de Jupiter et la maison de Martial, située du côté du Champ-de-Mars; tels étaient les monuments les plus remarquables de la région : elle renfermait dans ses quarante rues, vingt-cinq greniers d'abondance, soixante-quinze bassins publics outre celui de Ganimède, d'une beauté exceptionnelle, cent vingt maisons à colonnes de marbre et de porphyre, et trois mille trois cent quatre-vingt-cinq îles.

Ces îles, pleines de haillons, contrastaient singulièrement avec les splendeurs de la région suivante.

RÉGION DU FORUM.

La huitième, dans l'ordre numérique, la région du grand Forum était en effet la première par la multitude, la beauté et la richesse de ses monuments. On l'appelait avec raison le cœur de Rome, car c'est là que pendant sept cent cinquante ans toute la vie romaine a palpité. Le Capitole et le Forum résument seuls l'histoire du grand peuple. Cette illustre région embrassait donc dans son circuit ovale le mont Capitolin et la plaine du Forum, et s'étendait à l'est juqu'aux limites de la région du temple de la Paix, marquées par le Vulcanal, au nord jusqu'au temple neuf de la Fortune, sur la Via Lata, vers le Tibre jusqu'aux racines de la roche Tarpéienne, et au sud jusqu'au Palatin.

Trois forums, celui de Trajan, construit au pied du Quirinal, celui de César et celui d'Auguste, lui servaient de portiques. Les deux derniers, qu'ornaient les temples de Vénus Féconde, de Minerve, de Mars Vengeur, l'atrium de la Liberté, une statue équestre de César, la statue d'ivoire d'Apollon et la riche basilique des orfévres, étaient mis par Pline au nombre des quatre merveilles de Rome; mais malgré cet enthousiasme, ils n'approchaient ni l'un ni l'autre du forum de Trajan. Celui-ci était si beau, que lorsque l'empereur Constantin le vit pour la première fois, l'admiration lui ôta la parole : « Il était là, dit Ammien Marcellin, muet, frappé de surprise, et se demandant si ce qu'il avait sous les yeux sortait des mains des dieux ou de celles des hommes? »

Ce forum était le chef-d'œuvre d'Apollodore. Entouré de portiques soutenus par d'énormes colonnes et orné d'un temple, d'une basilique, d'arcs triomphaux aux quatre angles, s'élevait, au milieu d'un peuple de statues, la fameuse colonne Trajane. L'architecte fit tailler avec tant d'art les trente-quatre blocs de marbre blanc qui la composent, qu'elle paraît être d'une seule pièce. Qu'on juge si les Romains du deuxième siècle de l'ère nouvelle durent applaudir, quand les deux mille cinq cents figures qui représentent tous les faits de la guerre dacique dans cette spirale gigantesque, enroulée vingt-trois fois comme un serpent autour d'une colonne de cent trente-trois pieds de haut, leur apparurent tout à coup ! La statue de Trajan, en bronze doré, brillait au sommet, appuyée d'une main sur sa lance et tenant de l'autre un globe renfermant les cendres de cet empereur. De la base du chapiteau, où l'on arrivait par un escalier intérieur à vis, de cent quatre-vingt-cinq degrés, qui prenait du jour par quarante-trois fentes taillées dans les replis de la spirale, on avait à ses pieds la plus belle vue de l'univers, celle du Forum et du Capitole.

Figurez-vous une place plus longue que large, car elle se trouvait resserrée entre le Capitole et le Palatin, dont un double portique, formé par deux lignes superposées de colonnes de marbre, d'ordre corinthien, borde les quatre faces. Entre ce portique, terminé par une terrasse que surmontaient autant de statues qu'il y avait de colonnes, on apercevait d'abord la mémorable tribune des Rostres. C'était un double escalier soutenu par cinq arcades, sur la plate-forme desquelles quatre colonnes torses supportaient un toit en forme d'auvent. Armée des rostres traditionnels, mais changée de place par César, cette grande aire de la vieille liberté de Rome était vide et muette. Les statues de Camille, l'ancien dictateur, de Tullius Cœlius, de Lelius Roscius, de Spurius Nautius, de Fulcinius, assassinés pendant leur ambassade à Fidènes, et celles de Junius, de Coruncanius et d'Octavius, qui avaient eu le même sort chez les Illyriens, groupées autour de l'antique tribune, semblaient demander aux trois sibylles de bronze placées en face pourquoi Rome ne parlait plus ? Si les prêtresses du Destin avaient pu répondre, elles auraient levé la main pour leur montrer la statue équestre du divin César triomphant sur son piédestal, et le lion d'airain dormant au pied des Rostres comme les fils de Quirinus.

Derrière les Rostres s'élevait la Curie Hostilia, où le sénat avait coutume de tenir ses séances. Ses huit portes, béantes entre neuf colonnes d'ordre dorique, offraient un facile accès aux pères conscrits, qui s'y rendaient d'ordinaire en foule au point du jour. Incendiée 52 ans avant Jésus-Christ, quand le peuple y brûla de force le corps de Clodius, elle fut restaurée depuis par Auguste, qui dédia en même temps une construction destinée au même usage, et appelée Curie Julia; car, pour les rendre chers au peuple, ce grand nom de César devait sacrer tous les monuments. Un autel était dressé, sous sa coupole, à la Victoire, dont la statue déployait là fièrement ses ailes d'or.

A cette même place, une pierre noire excitait la curiosité des étrangers. Choisie

par Romulus pour couvrir ses cendres, elle ne pressait, disait-on, que les ossements du berger Faustulus, son père nourricier. Ce monument primitif ne rappelait pas seul, du reste, la mémoire du fondateur : sa verte et poétique colonne, plus vieille de mille ans que celle de Trajan, le figuier Ruminal étendait ses rameaux, souvent renouvelés, mais toujours vivaces, entre les portes dorées du temple de la Concorde et celui que la reconnaissance de Rome avait consacré à sa mémoire. Que, du pied du figuier où une louve de bronze allaitait les deux jumeaux[1], l'œil se portât ensuite sur un autre point, partout il était arrêté par des statues, des colonnes, le faîte étincelant d'or d'un temple, les aigles d'un arc de triomphe. Une ceinture de ces grands monuments où les Romains avaient gravé leur immortalité sur le marbre et le bronze, entourait le Forum.

C'étaient, à droite du figuier, vers le nord, la basilique Opimia, devant laquelle, en souvenir d'une prétendue pluie de sang, fut érigé un édicule de bronze; un autre *senaculum*, lieu de réunion particulier du sénat, tout brillant d'or de la base au faîte; la Grécostasis, palais hospitalier des ambassadeurs des rois et des peuples, édifice aux vastes proportions, brûlé également comme tous les monuments de Rome, mais restauré par Antonin le Pieux; l'arc des Fabiens, sous lequel débouchait la voie Sacrée; la splendide Regia, la station des municipes, la basilique de Paul-Émile et le Sécrétarium, ou archives du sénat, qui touchait au Capitole par la prison Tulliane.

A gauche du Ruminal il y avait, après la Curie Hostilia, la basilique bâtie par Caton et baptisée du nom de sa femme Porcia. Les temples de Jules César et de Castor et Pollux, le temple périptère de Vesta, entouré de vingt grosses colonnes de marbre de Paros, dont les chapiteaux portaient des pommes de pin, et d'un bois sacré qui s'allongeait vers le Palatin jusqu'au temple de la Victoire; la maison de Tarquin l'Ancien, le temple de Jupiter Stator, remarquable par la majesté de ses colonnes cannelées, de quarante-cinq pieds de haut, la grandeur et l'élégance d'ornementation de leur entablement; le lac ou bassin à rebords de marbre de cette antique fontaine de Juturne, coulant du Palatin, où nous avons vu les Dioscures venir laver leurs armes et leurs chevaux blancs après la bataille du lac Régille; le sanctuaire de Vesta, premier palais de Numa le législateur; et la basilique Julia, au fond de laquelle quatre tribunaux de centumvirs rendaient la justice à la fois, pendant que la foule se promenait sous ses portiques.

L'arc de triomphe de Tibère, le temple de Saturne, surmonté de tritons; celui de la Concorde, dont les colonnes, en granit oriental et d'ordre ionique, avaient été érigées après le meurtre des Gracchus; le temple de Vespasien, la Schola-Xanta, ou archives des actes publics; l'arc de triomphe de Septime Sévère, couronné par un char à six chevaux, et la masse solide et sombre du Tullianum, complétaient, en bordant la pente capitoline, la magnifique ceinture des édifices du Forum.

1. Servius, *Comment. de l'Énéide*, liv. 8



TEMPLE DE JUPITER CAPITOLIN.

[illegible]



L'intérieur de cette place à jamais célèbre n'était pas décoré avec moins de richesse. Auprès du temple de Saturne, et du côté du Vélabre, se présentait premièrement, avec sa sphère pour couronne représentant le monde, le Milliaire d'or, ainsi appelé parce que toutes les voies romaines qui sillonnaient l'empire y commençaient et y brillaient inscrites en lettres d'or. Au centre du Forum, le lac de Curtius, conservé en mémoire du courageux Romain qui se précipita tout armé, dans un gouffre, sur la foi des oracles, réfléchissait dans ses eaux pures la vigne, l'olivier et le figuier consacrés à Sylvain; plus loin se trouvait la statue équestre de Domitien, la colonne d'Horace, qui porta les dépouilles des champions d'Albe; celle de Ménius, vainqueur des Latins, érigée l'an 416 de Rome; puis la colonne rostrale, en marbre blanc, de Duilius, témoignage immortel du premier triomphe maritime de Rome; celle de César, celle de Valérius Messala, ornée d'un cadran solaire; la colonne à palmes d'argent, pesant cinq cents livres, de Claude, et une foule de statues parmi lesquelles on distinguait celles de Janus, de Vénus Cloacine, déesse des égouts; des trois Parques, de Navius, de Quirinus et du satyre Marsyas.

L'aspect monumental du Capitole était encore plus imposant. Fermé dans toute sa longueur par un rempart flanqué de tours, il s'offrait d'abord avec ses trois grands escaliers : celui de la colline, faisant face à l'arc de triomphe de Septime Sévère, à droite; celui de la roche Tarpéienne, qui avait cent marches, à gauche, et celui de l'asile, conduisant à l'ancien bois de chênes de Romulus, au milieu. A côté du premier et au delà du troisième s'adossaient au rempart les temples de Jupiter Tonnant et de la Fortune, et la maison de Manlius. Un autre escalier plus étroit, celui des Gémonies, rampait à côté du Tullianum, prison des condamnés à mort. Au bout du bois de l'asile était le temple rond de Jupiter Véjove, adoré là sous les traits d'un jeune homme.

Derrière l'immense atrium et le portique de Néron se présentait, du côté droit, le temple de Jupiter Férétrien; du côté gauche, après la citadelle, le temple, aux proportions vraiment grandioses, de Jupiter Capitolin, car il avait, selon Pline et Varron, huit cents pieds de circonférence, et était orné d'un portique composé de trois ordres d'architecture. L'Athénéum, vaste salle consacrée aux beaux-arts, touchait les colonnes du temple de Jupiter Férétrien, et le Tabularium, encombré des actes du sénat et des tribuns, répondait au temple de l'Asile. Décrire les autres magnificences du Capitole, où tous les dieux et tous les grands hommes de la ville de Romulus avaient des temples, des autels ou des statues de bronze, d'argent et d'or, serait chose impossible. Qu'on songe que les dépouilles et les richesses du monde ancien, les chefs-d'œuvre de la civilisation grecque et asiatique, et les glorieux trophées de mille ans de victoires, y avaient été apportés après trois cent douze triomphes, et que, pareil à l'oiseau fabuleux, trois fois brûlé, il était sorti trois fois plus admirable de ses cendres!

L'extrémité de cette région, qu'Auguste avait formée de la partie basse du petit

Vélabre qui, dépassant le Palatin et le Capitole, va de l'emplacement du grand cirque au Tibre, commençait au tombeau de la nourrice de Romulus, Acca Laurentia, et après avoir enfermé dans ses limites le forum du Bœuf (boarium), le forum du Pêcheur, le temple de la Fortune, bâti par Lucullus; la rotonde d'Hercule, la statue de ce dieu, celle en bois de Servius Tullius, la chapelle de la Pudeur et l'autel de la porte Carmentale, elle allait s'attacher au delà du pont Palatin, à la région neuvième.

RÉGION DU CIRQUE FLAMINIUS.

Étranglée d'abord par l'escarpement du Capitole et le Tibre, la neuvième région s'élargissait tout à coup, grâce à la grande courbe que décrit le fleuve, et limitait dans son circuit tout ce côté de la rive gauche, qu'une ligne tirée du pont Palatin jusqu'au mur du nord, sépare de la septième, en embrassant tout le Champ-de-Mars et coupant obliquement la colline Hortulane. On y entrait par les portiques d'Octavie, sœur d'Auguste, et de Métellus, en passant devant les temples d'Apollon et de Junon, pleins des chefs-d'œuvre des sculpteurs grecs. Là était dans le Déluhre, ou temple orné d'une fontaine du fils de Latone, toute la famille de ce dieu. Les connaisseurs y admiraient la statue faite par Philisque le Rhodien, l'Apollon nu; l'Apollon à la lyre, de Timarchide; puis dans le temple de Junon, cette déesse sculptée par Denis et Polyclès; une Vénus de Philisque, Pan et Olympe luttant, d'Héliodore; une Vénus au bain, avec le Dédale, de Polycharme; et Jupiter avec Diane et Esculape.

Le temple de la Piété, fondé par Acilius en mémoire du beau trait de sa femme, qui sauva son père, condamné à mourir de faim, en le nourrissant de son lait dans la prison du décemvir, située à côté, précédait à gauche le grand théâtre de Marcellus. Bâti par Auguste, qui lui donna le nom du neveu chéri dont Virgile pleure en si beaux vers la mort prématurée, ce théâtre pouvait contenir trente mille spectateurs dans ses trois étages d'arcades ornées de colonnes; le quadrige qui décorait le fronton du vestibule était tourné vers les écuries monumentales des quatre factions du grand cirque : la verte, la bleue, la rouge et la blanche. C'est dans l'hôtel de la faction verte, à laquelle il se faisait gloire d'appartenir, que l'empereur Caligula soupait si souvent[1].

De ces écuries, placées entre le cirque Agonal, ainsi nommé des fêtes qu'on y célébrait en l'honneur du dieu Agonius et de Janus, et le théâtre de Pompée, le premier qu'on ait construit en pierre à Rome, on embrassait pour ainsi dire d'un coup d'œil le théâtre de Balbus, riche sénateur du temps d'Auguste; le cirque Flaminius et les quarante monuments du Champ-de-Mars, auxquels on n'arrivait

1. Ita addictus erat Prasinæ factioni, ut cœnaret in stabulo assiduè et maneret.
(Suetone.)

cependant qu'après avoir vu une vingtaine de monuments secondaires. Tels étaient le vieux temple, le Lavacrum, ou réservoir d'eau sainte; le colosse d'Apollon; le parvis de Bellone, édifié par Appius l'aveugle, sous lequel s'élevait la lance sanglante toutes les fois qu'on déclarait la guerre; le temple d'Hercule le Grand, voué par Sylla; celui d'Hercule, ami des Muses, dédié par Fulvius Nobilior; ceux de Vulcain, de Neptune, de Junon reine, de Diane, de Castor, de Mars, de Vénus Victorieuse, de la Fortune équestre, de la Victoire, du bon Événement, les Thermes d'Agrippa, et ces édifices à la noble architecture, jardins, basilique, portique, curie, atrium et palais, qui proclamaient, du haut de leurs grandes colonnes, la gloire de Pompée.

Personne ne passait devant le Cirque, dont le malheureux Flaminius, battu par Annibal au lac de Trasimène, avait jeté les fondements, sans visiter l'autel de Neptune qu'on vit jadis baigné d'une sueur merveilleuse, et le temple de Vulcain que défendaient des chiens sacrés aboyant seulement aux parjures.

Après ces deux monuments de la crédulité païenne, on trouvait le Panthéon : *Marcus Agrippa L. F., consul pour la troisième fois, fecit.* Cette inscription, incrustée dans la frise de la façade, disait alors, comme elle semble le dire éternellement aux générations et aux siècles : C'est le gendre d'Auguste qui, vingt-cinq ans avant la naissance du Christ, a fait dresser sur leurs bases de marbre blanc les seize colonnes de granit rouge oriental de ce portique; c'est lui qui a jeté dans les airs cette voûte immense de briques d'ordre corinthien, haute de cent trente-huit pieds et d'une largeur égale à son élévation. C'est à un signe de sa main que s'est ouvert au front de la voûte, pour éclairer tout l'édifice, cet œil cyclopéen de trente-sept pieds de diamètre, auquel on monte par un escalier de cent quatre-vingt-dix degrés. Mais de quel cerveau jaillit ce plan sublime?... qui a bâti le monument?... Est-ce Vitruve? était-ce un Grec?... Voilà ce que l'orgueil jaloux d'Agrippa dérobe à la postérité. Singulier destin que leurs époques marâtres font souvent aux grands hommes! Comme les beaux arts n'étaient cultivés à Rome que par des esclaves, c'est peut-être quelque malheureux sorti de l'ergastulum d'Agrippa qui, après avoir été l'architecte du Panthéon, vit, en mourant inconnu, briller au fronton du temple immortel le seul nom de son maître!

Dédié à Jupiter Vengeur, le Panthéon renfermait les statues de tous les dieux, rangées dans l'ordre suivant : celle de Jupiter d'abord, dans l'arcade du fond, en face de la porte; celles des dieux célestes, dans les enfoncements du mur, tout autour du temple; celles des dieux terrestres, dans les espacements des colonnes, et celles des dieux infernaux sous le parvis. Ni Agrippa, ni son beau-père Auguste, n'avaient osé se mêler à ce sénat divin; leurs statues étaient dehors, dans les deux niches latérales de la porte, dont les piédroits, l'architrave et le seuil, quoique d'une hauteur extraordinaire, ne sont formés que d'une seule pièce de marbre africain; des bas-reliefs ornaient cette porte, toute de bronze; les poutres du plafond étaient revêtues de plaques épaisses du même métal. S'il faut ajouter foi au récit de

26

Pomponius Letus, au dedans et au dehors les murs disparaissaient sous des lames d'argent; ce qui est certain, c'est que des tuiles de bronze doré couvraient l'édifice, que les statues des dieux étaient toutes de bronze, d'argent ou d'or, et que celle de Vénus portait des boucles d'oreille faites avec la moitié de l'une des fameuses perles de Cléopâtre et valant, selon Macrobe et Blondus, deux cent cinquante mille écus d'or.

A côté du Panthéon, qui avait à sa gauche les Thermes d'Alexandre et le Cirque agonal, serpentait du nord à l'ouest la voie Triomphale. Montant du pont des Triomphes au Capitole, elle enserrait entre ses replis et le Tibre, toute la partie méridionale du Champ-de-Mars, contenant les tombeaux de Julie, fille de César, d'Hirtius Pansa, de Britannicus, du dictateur Sylla, dont le marbre portait cette inscription : ***Ci-gît Sylla l'heureux, qui n'oublia jamais un bienfait et ne pardonna aucune offense.*** Outre les monuments pompéiens, ceux dont il a été parlé plus haut, le théâtre de Marcellus, le cirque et le temple de Flaminius, les portiques de Philippe et d'Octavie et les Thermes d'Agrippa, qui, au dire de Pline, construisit cent soixante-dix édifices semblables pendant son édilité, tout le reste du Champ-de-Mars, était parsemé d'édifices superbes.

Aux deux tiers de sa hauteur s'élevaient les arcades, ornées de colonnes d'ordre corinthien, de l'aqueduc de l'Eau Vierge, construites par le fondateur du Panthéon et réparées par Claude. Du côté du Tibre, elles se joignaient au temple de Matidia, belle-sœur de Trajan, et vers le Quirinal à une gracieuse fontaine où était la nymphe de la source, ayant aux pieds cette inscription :

NYMPHE, GARDIENNE DE CETTE EAU SACRÉE,
JE DORS AU DOUX MURMURE DE CETTE FONTAINE.
RESPECTE MON SOMMEIL, INCONNU QUI VIENS PUISER A CES MARBRES,
ET SOIT QUE TU BOIVES OU QUE TU TE PURIFIES, SILENCE[1] !

Au-dessus de l'arcade de l'Eau Vierge, le temple de Minerve, la Villa Publica, où logeaient les ambassadeurs des nations ennemies, le cirque des équiries, courses de chevaux en l'honneur de Mars, les Thermes d'Adrien et le portique de Neptune, entourés d'arbres, étalaient leurs grands murs et leurs colonnes. Au-dessous, le temple de Juturne, sœur de Turnus, baigné par la fontaine; l'immense parc appelé Septa, où les citoyens donnaient jadis leur suffrage, et que Sylla teignit du sang de vingt mille légionnaires de Marius, égorgés froidement à cette place quand ils eurent posé les armes; la colonne du mont Citorius, depuis Citorio, au pied de laquelle se plaçait le crieur pour appeler les centuries au vote; la Naumachie,

1. Hujus Nymphæ loci, sacri custodia fontis
Dormio, dum blandæ sentio murmur aquæ.
Parce meum quisquis tangis cava marmora somnum
Rumpere, sive bibas sive lava e, tace!
(Chifflet, fons aqua virgo.)

l'Odéon et le Stade de Domitien; le portique d'Europe, environné de toutes parts de buis verdoyants, complétaient la ligne monumentale du Champ-de-Mars à droite, comme le temple de Mars, l'amphithéâtre de Taurus, le *bustum*, emplacement bordé d'une enceinte à colonnes et d'arbres, sur lequel avait été brûlé le corps d'Auguste; la pyramide solaire et le Térentus, autel des divinités infernales, la complétaient à gauche. Au milieu de ce vaste carré se trouvaient encore la basilique d'Antonin et la colonne de marbre, presque aussi belle et plus haute que la Trajane, érigée par Marc-Aurèle à la mémoire du pieux empereur son père adoptif, et enfin le mausolée d'Auguste.

Ce mausolée était digne de recevoir les cendres des Césars. Imitation grandiose du tombeau qu'Arthémise fit élever à son époux; car, à la recherche de ce que le monde avait de plus beau pour embellir la ville, quand ils ne pouvaient prendre un monument, les Romains en prenaient le plan. La dernière demeure d'Auguste dominait le Champ-de-Mars, et se présentait comme une colossale tour ronde à quatre étages soutenus par des colonnes de marbre, de jaspe, de porphyre, entourés d'une ceinture de cyprès et de lauriers verts, et qui, affectant successivement la forme pyramidale, étaient couronnés par la statue d'Auguste. On y entrait par douze portes, après avoir traversé le bois qui l'environnait, et dont Auguste voulut que les allées fussent publiques, et franchi trois enceintes. Deux obélisques, trophées de la guerre d'Égypte, allongeaient leurs flèches mystérieuses devant la porte principale. Plus solitaire et plus lugubre, le tombeau des Domitius, où l'on cacha les cendres de Néron, s'élevait au fond de la région, sur la colline Hortulane.

Les portiques de Gallien et de Gordien, ceux des Argonautes et de Neptune, les lions de marbre des temples d'Isis et de Sérapis, les bornes jaillissantes d'Agrippa, les arcs de triomphe de Drusus, de Claude, d'Antonin, les trophées de Marius au bord de la voie Flaminia, le portique hécatonstyle, ou à cent colonnes, ceint d'une fraîche bordure de platanes qu'arrosait cette fontaine du Triton chantée par Properce, et deux rangées de statues dressées par Auguste de chaque côté du Champ-de-Mars, tels étaient les autres monuments qui décoraient cette plaine célèbre. Un vaste espace, couvert en tout temps de gazon, restait seul libre au centre, et était affecté à la gymnastique et aux exercices militaires [1].

RÉGION PALATINE.

Le mont Palatin, c'est-à-dire l'enceinte primitive de la ville de Romulus, formait la dixième région. Monument du respect des Romains pour les aïeux, la cabane de Romulus y apparaissait d'abord avec ses murs de terre et son toit de roseaux, que les gardiens des choses saintes étaient chargés d'entretenir; puis on se trouvait

1. Altera gramineo spectabis equiria campo.
(Ovide, *Fastes*.)

devant la hutte du berger Faustulus et cette lance miraculeuse du fondateur, qui, fichée en terre avec force, avait, dit-on, pris racine et s'était couverte de feuilles. De là, l'escalier de Cacus conduisait aux temples de la région, qui étaient au nombre de vingt : dix supérieurs, et consacrés à Jupiter, à la Foi, à l'Apollon Palatin (celui-ci renfermait la Diane de Timothée et l'Apollon de Scopas), à la Lune, au Soleil, à Auguste, à Jupiter Défenseur, à Cybèle, à la Fièvre et aux dieux Pénates; et dix inférieurs, où l'on adorait le dieu des Conseils, la déesse Viriplaca, modératrice des ménages; la Fortune Voisine, Jupiter Vainqueur, les dieux infernaux, Vesta, la Victoire, et ce dieu inconnu, Aïus Locutus, qui avait annoncé la nuit l'approche des Gaulois.

Mais quoique le temple d'Apollon, fondé par Auguste après le triomphe d'Actium et décoré avec magnificence, fît l'admiration de Rome par ses portiques de marbre africain, par la richesse et la profusion de ses ornements, par ses statues, dont plusieurs étaient d'or, comme celle du Soleil, on le quittait pourtant sans regrets pour aller voir les maisons monumentales, qui, au nombre de quatre-vingt-huit, respiraient toutes la grandeur, l'opulence ou le goût de leurs maîtres.

On citait parmi les plus belles celle de l'orateur Crassus, pour l'élégance de son atrium et les six colonnes de marbre d'Hymette qui le soutenaient; celle de Catulus, lieutenant de Marius dans la guerre des Kymris, pour son portique enrichi d'un taureau de bronze conquis sur ces Barbares; celle de Scaurus, pour sa hauteur et la richesse de ses salles; celle de Cicéron, si heureusement située que de sa terrasse on apercevait presque toute la ville[1]; celle de son ennemi Clodius, estimée dix millions de sesterces; celle de Catilina, placée à côté du palais d'Auguste; celles de Drusus, de Marc Antoine et de Dion Cassius l'historien.

On se rendait ensuite par les rues Salutaire, du Paon, des Curies, de la Fortune qui revient, de celle qui regarde, d'Apollon et du Jour, au Septizonium de Septime Sévère. Ce tombeau, ainsi appelé parce que sept zones de colonnes d'ordres différents, montant en pyramide, le composaient, renfermait les cendres du terrible vainqueur des Parthes conservées dans une urne d'or. Après avoir vu ce mausolée fastueux, et qui ne contenait qu'un peu de cendre, il était curieux de suivre plus loin les progrès du génie romain dans l'imposante architecture du palais impérial. A deux pas du toit de chaume de Romulus, Auguste, quand sa modeste maison eut brûlé, construisit un édifice où se déployait tout le luxe et la puissance des Césars. Nommé palais, parce qu'il développait ses immenses portiques sur le penchant du Palatin qui regarde la montagne Aventine, il embrassait dans son enceinte le temple d'Apollon dont nous parlions plus haut, celui de Vesta, une bibliothèque grecque et latine, le colosse de Jupiter, qui avait deux cent cinquante pieds de haut, et un arc de triomphe.

Plusieurs Césars, et notamment Tibère et Domitien, s'étaient plu à l'orner et à

1. In conspectu præterea totius urbis domus est mea. (Cicéron.)

l'agrandir; mais ni les trésors entassés dans ses temples, ni les chefs-d'œuvre de l'art grec dont il était paré, ni le quadrige paraissant voler dans les airs, ni les marbres et les métaux précieux, taillés ou façonnés partout en bas-reliefs, en dieux et en colonnes, n'étaient admirables comme les deux lauriers plantés devant la porte principale, et qui portaient suspendue à leurs vertes branches une couronne de chêne, signe du plus beau droit de l'empereur, la clémence [1].

RÉGION DU GRAND CIRQUE.

De la dixième région, une des plus petites et des moins peuplées, car elle n'avait que deux mille sept cent quarante-trois îles, on descendait par l'escalier de Caeus à la onzième, appelée du Grand cirque (maximus), qui occupait toute la vallée des myrtes, entre le Palatin et l'Aventin.

Ce quartier de la vieille Rome, bien que semé d'édifices sacrés, puisqu'on y adorait les dieux supérieurs dans quatre temples inaugurés, les divinités secondaires dans vingt-deux autres moins saints appelés *œdes*, et que Vénus, Junon, la Jeunesse, Consus, les Parques, la fille de Cérès, la Pudeur patricienne et la Pudeur plébéienne avaient des chapelles dans les quartiers du dieu des Conseils, de Cérès, de Proserpine, d'Argus, du Pêcheur, des Parques, de Vénus aux Myrtes et dans la rue Sainte, ce quartier ne pouvait s'enorgueillir que du monument principal d'où il tirait son nom.

L'étranger passait d'abord avec curiosité devant la statue dorée que le pieux duumvir Glabrio avait élevée à son père, vétéran des guerres d'Asie, dans le forum aux légumes; il jetait en passant son coup d'œil aux boutiques des libraires, qui, depuis que Rome savait lire, illustraient l'Argilétum [2]; il s'arrêtait un instant pour sourire en regardant cette longue file de femmes qui allaient se baigner dévotement dans le bois sacré de la Fortune virile, ou pour s'attendrir en trouvant au pied de la Colonne du lait (*lactaria*) des enfants abandonnés attendant là qu'une pauvre plébéienne vînt leur tendre son sein par pitié; mais il n'oubliait pas pour cela le but de sa course, et bientôt, hâtant le pas, il suivait la foule au grand cirque.

Construit par Tarquin l'Ancien, embelli, rebâti, et restauré successivement par Jules César, Claude, Vespasien, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle et Héliogabale, le grand cirque formait un croissant de huit cent trente-trois palmes romains, égalant deux mille cent quatre-vingt-sept pieds six pouces de long, et de trois cent vingt palmes ou neuf cent soixante pieds de large. Il était entouré, sauf à la base que for-

1.
State Palatinæ Laurus, prætextaque quercus,
Servatos cives indicat hujus ope.
(OVIDE, *Fastes* 4, et *Élégies* 3 de TRISTES.)

2. Quartier argileux.
.... Argiletanas mavis habitare tabernas
Cum tibi parve liber scrinia nostra vacent.
(MARTIAL, *Épigrammes*, liv. 1.)

maient en ligne droite douze écuries, appelées *carceres* (prisons), de trois étages de portiques supportés par des colonnes de marbre et ornés de statues. Entre les gradins du premier portique et l'espace réservé aux courses, qui était limité d'un bout à l'autre par une double ligne de degrés de marbre constituant une sorte de croupe que les Romains nommaient colonne vertébrale du cirque, coulait un large canal, de dix pieds de profondeur, où on lâchait les caïmans dans les naumachies, ou représentations navales. A chaque extrémité de la croupe du centre brillaient trois bornes dorées autour desquelles couraient les chars, par deux ou par quatre de front. Deux obélisques consacrés l'un au Soleil et l'autre à la Lune, de petits temples que paraient les images de ces divinités; les statues de la Force, de Cérès, de Bacchus, en argent; celles de Sétia et de Ségesta, déesses des semailles et des moissons, de Cybèle et de la Vénus aux Myrtes; les autels du dieu qui conseille, les dauphins de Neptune, et les œufs de Castor et Pollux, s'élevaient au milieu du cirque, sur cette épine dorsale. Ce n'est pas au reste sans raison qu'on l'appelait *très-grand*, car il pouvait contenir deux cent soixante mille spectateurs assis [1].

RÉGION DE LA PISCINE PUBLIQUE.

En sortant du cirque par le portique méridional, on se trouvait dans la douzième région qui embrassait toute la partie comprise entre l'Aventin à droite, le Cœlius à gauche et le mur au sud vers la porte Capène. On appelait celle-ci région de la Piscine publique, nom que justifiaient amplement, sans parler de la Piscine elle-même, soixante-trois bains, quatre-vingt-un bassins publics et les grands thermes d'Antonin. Ses maisons monumentales, au nombre de cent, et ses deux mille quatre cent quatre-vingt-sept îles étaient disséminées dans les quartiers de Vénus la Douce, de la Piscine publique, de Diane, de Chio, des Triaires, de la Statue jaillissante, du lac couvert, de la Fortune aux grandes mamelles, du Berger à la corbeille, du Vainqueur, et des portes Raudusculane et Névia.

On y admirait les jardins d'Asinius Pollion, le fondateur de la première bibliothèque de Rome, l'Isis d'Athénodore, l'un des sculpteurs du Laocoon, le temple de la bonne déesse du rocher, la maison ombragée de peupliers qu'Adrien quittait avec tant de peine pour aller habiter le palais des Césars, le palais de Caracalla, et surtout les thermes d'Antonin, étincelants des métaux et des marbres les plus précieux, et dont les colonnes de porphyre, les coupoles d'airain doré et les conques délicieuses, creusées dans l'albâtre le plus pur, étaient les moindres richesses, car il eût suffi d'une des statues dressées sur leurs portiques, le Cupidon de Praxitèle, par exemple, pour illustrer la douzième région.

1. Ad sedem C. C. LX millium. *Sextus Rufus*, *Pline*, liv. 30. — Id. Barth. Marliani (Urbis Romæ Typographia).

RÉGION DE L'AVENTIN.

La treizième région, qui faisait face à la précédente dans toute sa longueur, enfermait le mont Aventin, et partant du pont Sublicius, se développait à l'est en droite ligne jusqu'à la partie méridionale de l'enceinte et la voie Ardéatine, et à l'ouest jusqu'au Tibre. Elle avait le même nombre d'îles que la précédente, qui s'étageaient sur la croupe et les versants de la colline, dans dix-sept quartiers appelés : de la Foi, des Frumentaires, des Trois Voies, de Cœsétius, de Valérius, du Lac Miliaire, de la Fortune, de l'Urne, des Trois Oiseaux, Nouveau, du Petit Laurier, du Grand Laurier, de l'Armilustre, de la Colonne de bois, de la Matière, de la Propreté et de la Fortune douteuse.

Habitée en majorité par les frumentaires, la région de l'Aventin était la plus pauvre en monuments. Comme édifices de luxe, on n'y voyait que les temples de la Lune et de Minerve, les thermes de Varius et de Décius, trois nymphées; mais, par compensation, les édifices d'utilité publique n'y manquaient pas. Soixante-quatre bains, quatre-vingt-huit réservoirs et vingt-cinq greniers publics, vingt pistrines, trois portiques, celui des Boulangers, orné de la statue de Minutius Augurinus, préfet des approvisionnements; celui du Bois, celui des Fèves, le Doliolum, une colline artificielle formée des débris des vases et des urnes funèbres, et la pyramide de Cestius, tombeau de l'un des dix épulons chargés de servir les mets destinés aux dieux ; tels étaient les monuments du pauvre Aventin.

Aussi, l'air qu'on respirait sur sa montagne, entre le sombre bois de lauriers et les platanes de Claude, gardait encore comme un lointain parfum d'indépendance. Berceau de la liberté plébéienne, l'Aventin en conservait le culte religieusement. C'est là qu'on retrouvait, à côté du sanctuaire de la Foi et de celui de la Victoire, la statue, le temple et l'atrium de la Liberté, et si les ombres des Gracchus, s'élevant du fond de ce Tibre, où l'oligarchie traîna leurs corps sanglants, avaient pu s'acheminer la nuit vers le mont bien-aimé, à la première marche de l'escalier qui y conduit, elles auraient vu que le peuple de l'Aventin n'était pas du moins esclave du fisc, en lisant cette inscription gravée sur le marbre :

Tout ce qui est nécessaire à la vie
Vient franc de droits sur cette rive. [1]

RÉGION TRANSTIBÉRINE.

Par le pont Sublicius, qui s'attachait au pied de l'Aventin, on passait dans la quatorzième et dernière région, nommée Transtibérine. Divisée en trois parties bien

1. Quidquid usarium invehitur
Ansarium non debet.
(FULVIUS.)

distinctes, la Transtibérine proprement dite, l'île d'Esculape et la vallée du Vatican, cette région était reléguée dédaigneusement au delà du fleuve. Ses habitants, en effet, plus pauvres encore que ceux de l'Aventin, formaient la dernière classe de la population romaine.

Les premiers furent des proscrits, que le sénat confina sur cet emplacement de la rive droite pour punir l'insurrection de Velletri, et des Campaniens qui avaient suivi le drapeau d'Hannibal. A ceux-ci vinrent s'ajouter, 296 ans plus tard, ces esclaves juifs qui bâtirent le Colisée et les monuments des Flaviens, et dans la suite, comme la proscription et la misère sont sœurs et s'attirent, tous ceux que flétrissait une profession odieuse dans les idées romaines, tels que les porteurs de morts, les malheureux voués aux métiers insalubres, et les chrétiens, s'établirent dans la région Transtibérine. Il en résulta une agglomération d'habitants supérieure à celle des autres quartiers. Quatre mille quatre cent cinq îles, encombrées du sol au toit, couvraient le Trastévéré; les quartiers principaux des Jumeaux, du Censeur, des Rostres, de Longus Aquila, de la statue Siciane, de Quadratus, du grand et du petit Racilianus, du Janicule, de Bruttianus, des Lares ruraux, Salutaire, de Paulus, de Lucius, du Dauphin, de Patratillus, du Bassin restauré, de la Statue Valériane, de Sauséius, Sergius, Plotus et Tibérinus, se déployaient du nord au sud depuis le pont du Janicule jusqu'aux Jardins de César.

Chacun de ces quartiers avait, selon l'usage, son édicule ou chapelle; mais la région ne possédait que deux grands temples dédiés à la Fortune et à Apollon, et six temples inférieurs où l'on adorait les Furies, Isis, Jupiter, Faune, Esculape et la Diane des faubourgs.

Trois morts célèbres et chers aux Romains à divers titres, reposaient sous les sarcophages du Janicule, Numa, Ludius et Statius Cœcilius : le premier avait civilisé Rome par ses lois, le second l'avait effrayée en tombant frappé de la foudre au milieu du Cirque pendant les jeux, et le troisième l'avait amusée avec ses comédies. Vis-à-vis de sa pyramide funèbre et de la statue mutilée de Ludius apparaissaient vers le Tibre, le temple de la Fortune forte, où venaient en pèlerinage, au mois de juin, des milliers de barques montées par la jeunesse romaine; le Forum des pêcheurs, dont le préteur urbain réglait les fêtes; le camp des Hébreux; la Maison méritoire, asile des vétérans entretenus par le trésor; le palais de Symmaque; les thermes d'hiver d'Aurélien et ceux de Sévère, devant lesquels était couché un Hercule de bronze.

A deux pas s'ouvrait la porte Septimiane que distinguait le double visage de Janus; en la franchissant et laissant à gauche le Jardin de Domitia, cette aïeule de Néron qui aurait vécu plus longtemps si elle avait eu un autre héritier, on arrivait par la vallée du Vatican au cirque du fils d'Œnobarbus et au môle d'Adrien. Le cirque de Néron, dont les constructions devaient devenir douze siècles plus tard les fondements du premier temple de la chrétienté, était fait sur le plan de celui de Caracalla, et avait

sept cent vingt palmes de long et quatre cents de large. Les Jardins d'Agrippine le réunissaient au Tibre par ce ravin du Vatican qui abaissait la voie Aurélia. De là il suffisait de remonter la rive droite jusqu'au pont Ælius pour se trouver vis-à-vis du môle d'Adrien.

La mort n'ayant pas laissé de place pour les Césars dans le mausolée d'Auguste, Adrien, comme si les cendres d'un empereur avaient besoin d'une urne plus grande que celles du dernier de ses sujets, se construisit ce tombeau gigantesque. Il amoncela une montagne de travertin, de pépérin et de marbre, afin d'élever les deux étages circulaires et terminés en pyramide, qui, avec le soubassement et la coupole, composent l'édifice. Couronné d'une pomme de pin colossale, en métal doré, ce tombeau était entouré de quarante-huit colonnes de marbre violet, et, chose qu'on aurait peine à croire sans l'affirmation d'historiens graves, de plus de sept cents statues ordinaires ou équestres[1].

En continuant de remonter la rive droite du côté de l'ancien hippodrome, trois autres tombeaux s'offraient ensuite. Les modestes pyramides des deux premiers couvraient, dit le Scoliaste d'Horace, les restes de Scipion l'Africain et de Marc-Aurèle; la colonne fastueuse du troisième, ornée d'une statuette d'or, marquait la place où avaient été mis les ossements du cheval de Vérus, un des héros de la faction Verte[2]. Après ce mausolée étrange et les Jardins d'Ovide, il ne restait plus à visiter que l'île d'Esculape.

Les prêtres racontaient que des députés étant allés à Épidaure consulter l'oracle virent à leur retour entrer dans le navire un serpent qui se réfugia, dès qu'il en eut aperçu les oseraies, dans l'île du Tibre, où, ne doutant pas qu'il ne fût Esculape lui-même, leurs aïeux lui avaient aussitôt élevé un temple. Caché dans le nuage mystérieux de ces légendes, et objet des secrètes terreurs du peuple, ce temple ne s'ouvrait en général que pour recevoir les esclaves vieux ou malades qu'abandonnaient leurs maîtres.

Deux ponts, bâtis depuis près de cinq siècles, l'an 612 de Rome, par les curateurs Fabricius et Cœstius, et qui portaient les noms de ces magistrats, le rattachaient aux deux rives; au-dessus était le pont Palatin ou Sénatorial, dont Fulvius construisit les piles, Scipion l'Africain et Mummius censeurs, les arches, et l'ancien pont de bois Sublicius, illustré par Coclès, que le préteur Émilius refit en pierre, et d'où l'on jeta le corps d'Héliogabale dans le Tibre. Au-dessus, trois autres ponts, sans parler du Milvius (depuis Ponte-Molle), situé plus haut hors des murs, mettaient Rome en communication avec la rive droite par la neuvième région. Le premier, appelé *du Janicule*, parce qu'il aboutissait à la colline de Janus, venait d'être restauré par Rusticus, curateur des voies et des rives; le second, dit *du Vatican*, et quelquefois *Triomphal*, ouvrait ses trois arches massives vis-à-vis de la vallée Vati-

1. Le père N. de Balion de l'Oratoire : *Curiosités de l'une et l'autre Rome*, p. 172.
2. Volucri equo mortuo sepulcrum in Vaticano fecit. (CAPITOLINUS.)

eane; et le troisième, qui en avait cinq et deux supplémentaires, et auquel Adrien avait imposé son surnom, s'élevait avec ses huit statues devant le tombeau de cet empereur.

Voilà ce que le Tibre reflétait dans ses blanches eaux. Mais ce n'était pas tout : d'autres édifices, moins brillants mais plus utiles, ornaient la vieille Rome. Longtemps ses habitants s'étaient contentés de l'eau de leur fleuve; mais l'eau jouant un rôle considérable dans l'économie domestique de la vie romaine, on finit par trouver celle du Tibre trop éloignée ou trop peu salubre; alors cet Appius l'Aveugle, qui a inscrit son nom sur tout ce qui fut fait d'utile et de grand dans la Rome consulaire, alla chercher, l'an 441, au sixième milliaire de la voie Prénestine, une source abondante et la conduisit par des canaux souterrains jusqu'à la colline Aventine. Trente-neuf ans plus tard, les censeurs Curius Dentatus et Papirius Cursor détournèrent un rameau du vieil Anio et l'amenèrent à la porte Trigemina, tantôt par des conduits cachés, tantôt sur des arcades de sept cents pas de long. Puis, deux siècles après, d'autres censeurs, qu'on appelait Servilius Cépion et Cassius Longinus, donnèrent l'eau Tépula. Le préteur Marcus Rex, forant collines et plateaux, déroba aux monts Péligniens l'eau qui porte son nom, et qu'on regardait, selon Pline, comme la meilleure de l'univers; et enfin Marcus Agrippa, aux splendeurs de son Panthéon joignit l'utilité des constructions hydrauliques. L'eau Julia, l'eau Augusta, l'eau Vierge, arrivaient à Rome au commencement de son édilité, et, avant qu'une année écoulée en eût marqué le terme, il avait fait construire sept cents bassins publics, cent cinq fontaines et cent trente châteaux d'eau, décorés de statues de bronze et de marbre [1].

Claude, Caligula, Frontin, intendant des aqueducs sous Nerva et Trajan, et l'empereur Antonin surpassèrent encore Agrippa; la superbe ligne d'arcades, haute souvent de cent neuf pieds, à l'aide de laquelle les deux premiers dérivèrent l'eau Claudia, frappait d'admiration par son caractère de grandeur et de majesté. Les générations avaient beau se succéder, l'impression restait la même, et devant ce travail herculéen les modernes n'éprouvaient pas moins d'enthousiasme que les anciens. « Comment peindre, disait Rutilius, ces rivières suspendues dans les airs, sur ces voûtes de briques! Les nuées verseraient à peine une telle abondance d'eau; les géants de la Fable entassaient les montagnes, le génie romain, plus puissant, fait circuler des fleuves dans les cieux. » Ces arcades, en effet, dominaient le point le plus élevé de la ville : elles avaient quarante mille pas de développement, et les deux empereurs que l'histoire flétrit avec le plus de rigueur, Claude et Caligula, dépensèrent à les construire trois millions de sesterces, valant six millions d'or de notre monnaie.

Tous ces aqueducs et ceux qui empruntaient aux flancs du Cimino et de l'Algide, au lac de Braciano et aux sources de Tivoli les dérivations Trajane, Sabatine, Cimina,

1. Pline, liv. 31. — Frontin, *des Aqueducs*. — Juste Lipse, *Grandeur des Romains*.

Cabra, Algenziane, Herculienne, Alexandrine, Antonine, Albudine et Céruléa, roulaient à Rome une masse d'eau de 65,000 pouces, produisant 1,320 mètres cubes par vingt-quatre heures. Il n'en fallait pas moins pour suffire aux besoins de la vie domestique, et pour alimenter les quatorze grands thermes, les seize cents bains, les treize cent cinquante-deux bassins publics, et les canaux des cirques et des Naumachies.

Tel est l'aspect monumental que Rome offrait dans ses murs il y a quinze cents ans. Ces murs eux-mêmes s'étaient bien élargis : la Rome carrée n'avait occupé qu'une superficie de seize hectares, celle des empereurs en couvrait, au IVe siècle, quatorze cents; aux trois portes de la première enceinte en avaient succédé trente-sept[1], et le mur quadrangulaire, reculé successivement par Numa, Tullus Hostilius et Servius Tullius, venait d'atteindre, sous Aurélien, ses limites actuelles, et embrassait les treize régions de la rive gauche, celle de la rive droite, et le tombeau d'Adrien, dans sa vaste ceinture flanquée de treize cents tours.

1. Appelées Carmentale, Asinaria, Metrone, Romaine, Pandane, Jannale, Flumentane, Collatine, Colline, Viminale, Querquetulane, Esquiline, Nevia, Cœlimontane, de Gabies, Ferentine, Capène, Trigemina ou Navale, Frumentaire, Fontinale, Triomphale, Romanula, Metia, Ratumène, Faginale, Labicane, Rodusculane, Lavernale, Juvénale, Salutaire, Nomentane ou Catularia, Mugonia, Mugione, Stercoraria, Septimiane, Latine, du Janicule.

Aurélien en ajouta sept en élevant la nouvelle enceinte : la Triomphale, l'Aurélia (aujourd'hui de San Pancrazio), la Flaminia, celle du Peuple (dite del Popolo), la Pinciane, la Portuensis, et celle d'Ostie.

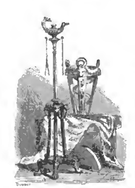




CHAPITRE XII

MOEURS ET USAGES. — VIE PRIVÉE A ROME PENDANT LES DOUZE PREMIERS SIÈCLES.

Population de Rome. — Droit quiritaire. — Les Frumentaires. — Origine de cette classe de la population de Rome. — Détail de la vie des Frumentaires. — Les bains publics. — Les publicains. — Leurs exactions. — Fortunes colossales de l'aristocratie. — Maisons monumentales, leur description. — Costumes du peuple et des patriciens. — Toilette des matrones romaines. — Repas des patriciens. — Luxe de leur table. — Naissance des enfants plébéiens et des enfants patriciens. — Mariages et funérailles.



Quelque prodigieux qu'il nous semble par son immensité et ses magnificences, le monde de maisons, d'édifices, de temples, de monuments, dont nous venons de présenter une vue générale, n'était pas Rome ; il n'était que l'aire de ce grand aigle appelé le peuple romain. Après l'histoire des pierres, il faut donc reprendre celle des hommes, et faire le tableau de la vie publique et privée, des mœurs et des institutions de cette vieille impératrice de l'univers païen.

Une question se pose d'abord à l'esprit quand on aborde ce sujet si souvent controversé. Quelle était la population de Rome? Ou, pour être encore plus clair, combien la ville avait-elle d'habitants trois cent vingt ans après Jésus-Christ? Le chiffre n'en ayant été exactement déterminé ni par les anciens ni par les modernes[1], et variant, selon les

1. M. Dureau-Delamalle, de l'Institut, dans ses études sur la position et l'étendue de Rome, n'en porte la population qu'à 500,000 âmes environ. Son erreur tient à ce qu'il a demandé à la géométrie la solution d'un problème que l'histoire peut seule résoudre. S'il s'était appuyé sur l'histoire, M. Dureau-Delamalle se fût bien gardé, pour évaluer la population

uns, de cinq cent mille âmes à un million trois cent mille, et selon les autres, de quatre à seize millions, il est nécessaire de prendre pour base de notre calcul des éléments d'appréciation solides et incontestables. Appuyons-nous donc seulement sur des faits et sur ces grandes autorités historiques qu'il n'est pas permis de récuser.

Publius Victor, la Notice de l'Empire, Panvinius, Pancirole et Nardini, s'accordent tous sur le nombre des îles : ils en comptent quarante-six mille six cents. Les îles, comme nous le savons déjà, étaient des maisons isolées, indépendantes les unes des autres, très-vastes, très-hautes, contenant une foule de logements, et habitées par des familles nombreuses qui appartenaient aux classes pauvres[1]. L'architecture particulière de ce genre d'habitations a été très-bien expliquée par Vitruve. Afin de loger l'immense multitude que Rome renfermait, on eut besoin dit-il, de bâtir une infinité de maisons; mais comme on s'aperçut bientôt que le terrain ne pourrait suffire, on imagina un expédient qui était de hausser les bâtiments nouveaux en occupant l'air, et gagnant ainsi en élévation l'espace qui manquait en superficie. Grâce à ce mode de construction, les étages se multiplièrent, appuyés sur des charpentes admirables, mais effrayantes de hardiesse[2]. Aussi, craignant pour leur solidité, Auguste limita à soixante-dix pieds la hauteur des îles qu'on pourrait construire désormais; ce qui démontre que les anciennes dépassaient ce niveau. Martial nous dit en effet qu'on y voyait de son temps des escaliers de deux cents marches[3], et nous pouvons juger de leur profondeur par l'écriteau découvert à Pompeï, qui nous apprend qu'une île de cette petite cité contenait au rez-de-chaussée des tavernes, des chambres et des écuries[4].

Peut-on supposer maintenant que dans chacun des sept ou huit étages de ces îles, louées surtout aux classes pauvres, et composées, comme les ruches, d'une myriade de cellules, il se trouvait moins de dix locataires, hommes, femmes ou enfants?.... Nous ne le pensons pas. Mais restons au-dessous du probable; n'admettons que cinquante habitants par île. Comme elles étaient au nombre de quarante-six mille six cents, elles renfermaient nécessairement deux millions trois cent trente mille individus. Croit-on ce chiffre exagéré?... Qu'on songe que Rome comptait trois cent cinquante mille frumentaires qui tous devaient être mariés, car le mariage donnait des droits; qui devaient, en moyenne, avoir chacun trois enfants, car la constitution attachait des priviléges à cette triple paternité; et dont une moitié

romaine, d'aller chercher ses points de comparaison à Toulon. Toulon, en effet, ne ressemble à l'ancienne Rome ni par le mode de construction des maisons, ni par l'encombrement de la population. M. Delamalle aurait été plus près de la vérité en choisissant *Lyon*, qui du moins en donne une idée. Quant aux auteurs contemporains qui, après avoir trouvé d'abord seize millions d'habitants dans cette ville gigantesque, n'y en laissent plus, par réflexion, que treize cent mille, ils sont en deçà de la vérité comme ils étaient au delà du possible dans leur appréciation première.

1. Domus urbanæ quæ non junguntur communibus parietibus cum vicinis circuituque publico aut privato cinguntur: *plera que cœnacula et cubicula habebant quæ pluribus familiis locabantur et ferè pauperiorum.* (FORCELLINUS.)

2. Vitruvii op.

3. Martial, v i.

4. Dans l'île Arriana Polliana on louera des tavernes avec leurs treilles et leurs cœnacula et des cœnacula équestres. Mazois, *Ruines de Pompeï*, tom. 1.

au moins abritait sous les solives de ses logements des parents que l'âge excluait du bénéfice politique de la *tessère*, et on obtient ces deux millions d'âmes en écartant même les marchands, les employés et les ouvriers des corporations. Continuons notre calcul.

Dans les quatorze régions, il y avait dix-sept cents maisons monumentales. Sans anticiper sur la description que nous ferons bientôt de leur luxe intérieur, jugez du nombre de ceux qui les habitaient, par ces paroles de Sénèque : « N'est-ce pas chose déplorable, écrivait ce faux philosophe, prêchant le mépris des richesses au milieu d'une opulence asiatique, n'est-ce pas chose révoltante de voir un homme de condition libre ne se plaire en cette vie que pour les vastes terrains qu'il possède, que pour un entourage plus nombreux que ne le sont certaines nations, que pour ces fastueuses maisons qui surpassent les villes même en étendue et en magnificence ? » Rappelons-nous ce que dit Tacite de Pédanius Costa, qui, lorsqu'il fut tué par un de ses esclaves, en nourrissait quatre cents dans sa maison ; ce que Pline rapporte de Cécilius Claudius, qui en possédait, malgré les malheurs des temps et les guerres civiles, quatre mille cent seize ; ce qu'Aimoin et Rhéginon nous assurent à propos d'un patricien de l'ère justinienne qui en eut jusqu'à douze mille. Ajoutons à tous ces témoignages cette révélation de Sénèque, avouant qu'on n'osa pas donner un costume spécial aux esclaves de peur de leur laisser voir qu'ils étaient plus nombreux que les citoyens, et l'on conviendra que nous sommes certainement en deçà de la vérité en n'en accordant que cinq cents à chaque maison riche [1].

Il restait neuf cent trente-six bains publics, deux cent cinquante-trois pistrines ou boulangeries, vingt-huit bibliothèques publiques, trois théâtres, trois amphithéâtres, neuf cirques, quatre jeux, cinq naumachies et vingt aqueducs. En adoptant une moyenne de vingt-cinq personnes pour chacun de ces treize cent onze établissements, évaluation évidemment inférieure à la réalité, puisque l'entretien d'un seul aqueduc exigeait l'emploi de douze cents bras, on trouve un chiffre de trente-deux mille sept cent soixante-quinze individus, auxquels il faut joindre les dix mille prétoriens d'Auguste, qui s'élevèrent, sous ses successeurs, jusqu'à soixante mille ; les quatre cohortes urbaines formées de quinze cents hommes chacune, les sept cohortes des vigiles répandues dans les quatorze corps de garde des régions, et cette masse énorme de population qui, ne pouvant tenir dans Rome, refluait hors des murs, remplissant les camps des étrangers de Misène, des tabellarii [2], des porteurs de litière, des victimaires, des salgamarii [3], peuple à part au milieu du peuple romain, qu'on peut, sans crainte d'être taxé d'exagération, porter à trois cent mille hommes.

En additionnant ces sommes diverses, nous arrivons au total de trois millions

1 Bœttiger prétend que les matrones romaines seules avaient souvent deux cents esclaves du sexe féminin pour les servir. — 2. Commis aux recettes.

3. Ainsi nommés par Columelle du *salgama* ou amalgame de fruits cuits qu'ils vendaient : ils étaient si nombreux qu'on avait été forcé, selon Pancirole (*Descriptio urbis Romæ*, p. 392, in Grævio), de les loger dans ce camp extra muros. — Commune totius terræ oppidum. (Aristides, *in Panegyric.* lib. 1.)

sept cent soixante-quinze habitants pour la ville seule, non compris les sénateurs, les chevaliers, les magistrats, les agents de l'administration, les gladiateurs, les prêtres qui desservaient les temples et les trois cents édicules des quartiers, leurs esclaves, les gardiens des bois sacrés et des autels. Ajoutons-y maintenant la population des faubourgs; ceux de Rome étaient immenses. « Tous les lieux d'alentour sont habités sans être fermés de murailles, a écrit Denys d'Halicarnasse, si bien que celui qui veut mesurer Rome les prend pour une partie de la ville. A mon avis, il travaille en vain, car il est impossible de trouver le point où elle commence ni celui où elle finit, tant les faubourgs semblent d'une grandeur démesurée... » Celui d'Ostie, que Néron voulait enclore de remparts pour faire de Rome un port de mer, avait quinze milles de long. Aussi, l'orateur Aristide contemporain d'Honorius, appelait la ville la forteresse des nations, et la comparait poétiquement à la neige d'Homère, qui blanchissait à la fois le sommet des montagnes et les vastes plaines.

En considérant que le devoir, l'ambition, l'intérêt, la curiosité, attiraient pour ainsi dire le monde entier à Rome; qu'il y venait journellement des habitants, comme le remarque Athénée, de tous les points de l'univers; que pour s'y fixer, les Italiens, aussi empressés que les Cappsdociens, les Scythes, les Indiens, les Tartares, laissaient, au rapport de Sénèque et de Lucain, leurs cités désertes et leurs terres en friche[1]; et que cette immense multitude qui couvrait toutes les voies[2], ne pouvant trouver place dans la ville, se parquait forcément dans les faubourgs, on est smené à conclure que les populations qu'ils renfermaient ne devaient guère être inférieures à un million. N'en prenons toutefois que la moitié, que le tiers même; en l'ajoutant au total précédent, nous aurons, et au delà, le chiffre auquel s'est arrêté le savant Juste Lipse : « Il y a eu qustre millions d'hommes, dit-il; je ne peux, d'après les écrits des anciens, rien diminuer de ce nombre[3]. »

Ces quatre millions d'hommes se décomposaient en plusieurs groupes que nous allons décrire successivement. Commençons par le plus nombreux, celui qui occupait les îles. Au rez-de-chaussée de ces habitations aux murs inégaux, et menaçant ruine de toutes parts, on trouvait d'abord les *tabernaires* ou marchands proprement dits, les *popinarii* ou vendeurs de viande cuite, et les cabaretiers, appelés *tabernaires du vin*. Toutes leurs boutiques étaient bâties sur le même plan. Comme la *taberne* du marchand et la *popine* du charcutier, le *cœnaculum vinaire* consistait simplement en une ou deux pièces, de douze à quinze pieds carrés, prenant jour par un grand arceau en brique ou en pierre d'Albe, qui servait à la fois de fenêtre et de porte, et qu'on fermait la nuit, comme les boutiques de nos vieilles villes méridionales, en glissant, dans une rainure taillée sous la courbe de l'arceau, et au seuil, des planches assujetties ensuite à l'extérieur par une chaîne. Distinguées

1. Senec. ad Galviam. Elle est peuplée de nations vaincues. (Gallien, *Discours de Polémon*.) — Nous voyons en notre Italie tant de villes désertes, et une seule où s'est pour ainsi dire fixé le genre humain. (Lucain.)

2. Cette cité reçoit, sans interruption, une multitude d'étrangers telle, que tous les chemins qui y conduisent sont couverts d'arrivants, et que tout ce qui est arraché à la terre par le travail de l'homme se consomme et s'engloutit dans ses murs. (Senec. ad. G.) — 3. Juste Lipse, *De la grandeur des Romains*, liv. III, chap. 3, p. 419, édit. de 1628.)

par des enseignes grossièrement façonnées en cire rouge, et représentant des monstres ou des batailles, ces tabernes offraient le coup d'œil le plus pittoresque. A la devanture de celles des bouchers pendaient des quartiers de mouton ou de chèvre ornés de branches de myrte; des bouteilles enchaînées annonçaient les tabernes où se vendait le vin; des foies et des œufs nageant dans des vases pleins d'eau, les popines [1]; celles-ci, qu'on trouvait partout, même au pied des maisons monumentales et en plein vent, étaient les cuisines du peuple et les salons des esclaves. Là, dans une atmosphère fortement imprégnée d'une odeur d'ail et des vapeurs du fourneau où cuisaient pêle-mêle fèves, lupins, têtes de mouton et chair de porc, les *villici* ou cultivateurs, les mariniers du Tibre, les faiseurs de cercueils, les esclaves et les voleurs puisaient dans les délices d'un festin qui ne coûtait que deux as (dix centimes), et dans les brocs de vin cuit, l'oubli de leurs chaînes, de leur dégradation morale et des misères de leur triste existence.

Les tabernes des barbiers, des cordonniers, des marchands de fouets pour les esclaves; celles des ouvriers des corporations, tels que les fondeurs, les constructeurs de balistes et de cabestans, les forgerons en flèches, les fourbisseurs, les faiseurs d'arcs, de clairons, de trompettes, les plombiers, les forgerons, occupaient également le bas des îles. Le premier étage, répondant assez à l'entre-sol moderne, leur servait de logements. Au-dessus étaient les médecins, les architectes, les maîtres ès arts, les arpenteurs et leurs aides, les gardes des armes, les écrivains des dépôts, les adjoints aux appariteurs, les crieurs publics; plus haut, ceux qui vendaient l'eau et les noix au cirque, et les épileurs des bains; plus haut encore, dans ce qu'on nommait *gurgustium*, les pauvres grammairiens grecs et les parasites, et enfin, aux derniers étages, les frumentaires et leurs familles.

Cette masse énorme, qui représentait une grande partie de la population de Rome, était, en vertu du seul droit républicain qui ne fût pas mort avec la République, nourrie aux dépens du Trésor. Fort de ce droit, appelé *quiritaire*, le citoyen pauvre pouvait se croiser les bras et ne rien faire, la patrie avait contracté l'obligation de le nourrir. Proposées d'abord par les tribuns comme moyen de popularité, les distributions de blé finirent par devenir périodiques, et dès que les pauvres en eurent pris l'habitude, il fut impossible de les supprimer. Les empereurs le pouvaient d'ailleurs moins que personne, leur autorité reposant principalement sur l'abdication volontaire du peuple, qui voulait bien avoir un maître, mais à condition que ce maître lui donnerait abondamment du pain et des spectacles. Voilà pourquoi Rome nourrissait dans son sein ces deux millions de mendiants, qui, grâce à l'Égypte et à l'Afrique, ne lui coûtaient, du reste, que douze cent cinquante mille écus par an.

Voici la vie des frumentaires : tous les mois ils se rendaient aux greniers publics, qui étaient au nombre de trois cent vingt-sept; sur la présentation de leur *tessère*,

1. Ainsi appelées des *Popæ* ou Popes, sacrificateurs qui vendaient aux marchands de viande cuite leur portion des victimes offertes aux dieux.

petit cube d'airain, portant leur nom et la quantité de froment qu'ils devaient recevoir, les duumvirs, magistrats préposés aux distributions, leur faisaient délivrer par les mesureurs la ration inscrite sur la tessère. Ce blé, moulu à bras entre deux pierres, à domicile, ou grossièrement préparé aux pistrines publiques, composait le pain dur et noir que les patriciens nommaient gâteau du peuple[1].

A ce pain, leur aliment principal, et qui, dans les premiers siècles de Rome, où riches et pauvres ne connaissaient que la bouillie (ponls), eût été regardé comme un raffinement somptuaire, les empereurs ajoutèrent l'huile et la chair de porc. Aurélien donnait même le vin[2]. Avant lui, Alexandre Sévère avait fait trois dons d'argent (congiaria) auxquels prirent part les enfants à partir de onze ans. Outre ces largesses d'usage, et pour ainsi dire de droit, les empereurs avaient coutume d'inviter de temps en temps le peuple à un festin où ils ordonnaient une large distribution de chair crue, soit pour fêter un grand événement, soit pour réchauffer son enthousiasme. Ce festin s'appelait *visceratio*, parce que, profitant de l'occasion, les frumentaires y engloutissaient des montagnes de viande.

Ceux qui étaient entrés dans la classe des frumentaires par l'affranchissement avaient encore une autre ressource, et se trouvaient bien heureux quand leur ancien maître ne poussait pas l'avarice jusqu'à exiger d'eux une partie du blé mensuel. Tous les matins, après avoir donné aux dieux la première heure du jour en baisant leurs mains[3], ils allaient baiser celles des riches. Le vestibule de chaque maison monumentale en contenait des centaines qui se retiraient rarement sans emporter une *sportule* ou petite corbeille de viande et de fruits, ou cent quadrants[4] à la place des distributions en nature.

La sobriété, du reste, était la première vertu de ces hommes si fiers dans leur misère. Beaucoup d'entre eux ne mangeaient qu'une fois par jour : le *prandium* et la *cène* étaient les seuls repas des autres, et quels repas ! le *salgama* en formait la base et les poireaux le condiment. On désignait sous le nom de salgama une sorte de confitures faites avec des poires, des pommes, des raisins, des figues et des raves, dont on consommait une si grande quantité, que ceux qui la vendaient dans des pots occupaient un camp tout entier hors de Rome.

Le premier repas (*prandium*) se prenait à la sixième heure, c'est-à-dire à midi. On ne connaissait les heures à Rome que depuis l'an 477 de sa fondation. Messala ayant apporté de Sicile un cadran solaire, qui fut perfectionné quatre-vingt-dix-neuf ans plus tard par le censeur Philippus, et l'an 595, Scipion Nasica ayant introduit l'usage des *clepsydres* ou horloges d'eau, la distribution du temps fut réglée sur la marche du soleil de la manière la plus naturelle. La nuit se divisait en douze heures ou quatre veilles, et le jour en douze heures également ou quatre parties appelées *prime*, *tierce*, *sexte* et *none*. Inégales, selon les saisons, et beaucoup plus

1. Durum olus et populi cribro decussa farina.... (PERSE, *Satire* 3.)
2. Vopiscus, *in Aureliano*.
3. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. 1.
4 Un franc vingt-cinq centimes.

longues l'été, les heures du jour commençaient invariablement quand le soleil se lève et finissaient lorsqu'il se couche [1].

Le premier repas des frumentaires, hommes faits, car on permettait le déjeuner (*jentaculum*) aux enfants, aux vieillards et aux femmes, se prenait donc à la sixième heure, qui était le milieu du jour, après que les deux premières avaient été consacrées à l'adoration des dieux et à la salutation des riches, qu'on avait passé la troisième, répondant pour nous à neuf heures du matin, aux comices, tant qu'il exista des comices, et que la quatrième et la cinquième s'étaient écoulées dans les temples, au Forum, dans les basiliques [2] et sous les colonnades des dix-sept places principales, à médire des magistrats et à parler des affaires du monde [3].

Un temps de sommeil suivait ce léger repas et terminait la journée active. En s'éveillant, comme la loi, d'accord avec leur dignité, leur défendait de souiller par aucun travail leurs mains citoyennes, ils couraient, sauf les jours de cirque, de théâtre, de jeux, de féeries ou de nundines (marchés) prendre part ou applaudir aux exercices du Champ-de-Mars. Après avoir lutté, lancé le javelot, tiré de l'arc, renvoyé le ballon ou la balle de verre, vu la vigoureuse jeunesse égaler presque la rapidité des chevaux sur cet immense tapis vert, pendant la septième et la huitième heure, ils entendaient tout à coup sonner les cloches des bains publics, et se hâtaient de remettre leur toge et de s'y rendre, car les retardataires étaient exposés à ne plus y trouver d'eau chaude.

Outre les huit cent cinquante-six établissements ouverts chaque jour à tous les citoyens par la munificence romaine, quinze grands thermes, dont les plus beaux, tels que ceux de Caracalla et de Dioclétien, contenaient de 1600 à 3,000 cuves de marbre, se trouvaient chauds à la même heure. Là régnait en apparence la plus complète égalité : le pauvre se baignait à côté du riche, le frumentaire à deux pas de l'empereur. La joie, les chants, les rires, les propos bruyants y éclataient sans peur et sans frein : les parasites contaient leurs nouvelles, les avocats redisaient leurs causes, les poëtes déclamaient leurs vers, et souvent une anecdote scandaleuse sur la belle Chrysis, dont on avait trouvé le seuil arrosé de vin à la première heure, se mêlait aux clameurs assourdissantes des baigneurs et au grêle sifflement des épileurs appelant des victimes [4].

On avait commencé par l'eau chaude : pour resserrer les pores on se jetait ensuite dans l'eau froide, et l'on finissait par l'opération du *strigille*, la plus importante du bain. Le strigille était un grattoir de corne, d'ivoire ou de nacre, avec lequel un esclave râclait tout ce qui était laissé sur la peau par la sueur; les frumentaires, qui n'avaient pas d'esclaves, se contentaient d'une rude friction à la main, ou se frottaient, comme les chevaux, au marbre de la piscine. L'empe-

1. On s'est trompé en fixant le commencement de la journée à six heures du matin. Voir l'abbé Couture, *De la Vie privée des Romains*. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tom. 1, p. 309.

2. Horace (de Arte poeticâ) appelle les promeneurs oisifs *forenses*, gens du Forum, et *Plaute* et *Priscien* leur donnent le nom d'habitués des basiliques, *subbasilicani*.

3. Dicta impune erant. (TACITE, *Annal* liv. I.) — 4. Sénèque, *Épître* 56.

reur Adrien, un jour qu'il se baignait avec le peuple, vit un frumentaire dont les cicatrices attestaient les campagnes, qui suppléait au strigille en se frottant vigoureusement contre le mur. Les traits du vétéran ne lui étant pas inconnus, l'empereur l'appela et lui demanda pourquoi il chargeait ainsi le marbre du soin de sa peau. « Ah ! pourquoi? répondit le vieillard ; mais parce que je n'ai personne à mon service. » — « Tu auras quelqu'un, reprit l'empereur. » Le soir même il lui envoya des esclaves pour le servir, et de l'argent pour nourrir les esclaves. L'aventure fit du bruit ; aussi, quand il revint au bain, Adrien trouva le mur de la piscine tapissé de vieillards qui s'efforçaient d'attirer son attention de la même manière. Il les fit tous approcher, mais au lieu d'esclaves il ne leur donna que des strigilles, en leur apprenant, ce que l'égoïsme romain n'eût jamais deviné, qu'ils n'avaient qu'à se frotter mutuellement pour se passer d'esclaves[1].

Après le bain, c'est-à-dire à la dixième heure, correspondant à la quatrième de notre après-midi, et tandis que les riches se faisaient épiler, masser, oindre de parfums, inonder d'huile, les frumentaires, drapés dans leur toge de laine ou la tête couverte du capuchon de cette *lacerna* brune dont l'utilité triompha des anathèmes de la loi, regagnaient gravement leurs îles. La cène remplissait enfin la onzième heure, et la promenade la dernière.

Avant l'empire, et tant qu'ils avaient pu vendre leurs suffrages, l'argent des ambitieux avait été pour les frumentaires une source certaine de revenu ; mais l'élection ayant perdu tout caractère sérieux, et les candidats ne payant plus, il ne resta à ces pensionnaires de la République, pour se loger et se vêtir, en dehors de leur blé mensuel, de la sportule et de l'aumône impériale, que les largesses des riches et le travail de leurs femmes. Heureusement, il était passé dans les mœurs qu'on ne pouvait ni prendre la robe virile, ni se marier, ni entrer en charge, ni dédier un monument sans associer le peuple à sa joie. Chacune de ces grandes dates de la vie patricienne était donc suivie d'une distribution d'argent ; ce qui, joint au gain, bien que modique, fait par les filles de Romulus, en filant ces laines dont on devait consommer une prodigieuse quantité, suffisait à couvrir les dépenses de ces pauvres ménages. Comme avec deux as (dix centimes) on avait une large portion de pois, de porc salé, de salgama, et que l'ail, l'oignon, le poivre, l'encens, assaisonnements obligés de la cuisine des îles, n'étaient pas chers, le frumentaire pouvait substituer de temps à autre, quelque mets énergiquement épicé, ou la pâte frite dans l'huile de Caton, au morceau de pain, trempé dans le vinaigre et le sel, qui faisait souvent tout son souper.

Entre la population des îles et celle des maisons monumentales, c'est-à-dire entre le peuple et l'aristocratie, s'était élevée peu à peu une classe intermédiaire que formaient les riches marchands, les affranchis, opulents de la libéralité de leurs maîtres, les orfèvres, les banquiers ou *argentarii*, et les chevaliers. Ceux-ci, que nous allons retrouver au second rang dans l'ordre politique, dominaient,

1. Spartien, *Vie d'Adrien*.

comme hommes d'argent, dans cette classe vouée au vol et à l'usure, sous les noms de fénérateurs et de publicains. Jouant dans la société romaine le rôle que les juifs jouent dans les sociétés modernes, ils possédaient la majeure partie du capital, qui ne sortait momentanément de leurs mains que pour y rentrer avec abondance par deux larges canaux, l'usure et l'exploitation des revenus publics. Pour ce dernier genre de vol ils constituaient une association formidable, solidaire, et dirigée par un chef appelé maître et quelquefois prince de la société. L'association affermait les impôts au prix qu'il lui plaisait d'y mettre, car, donnant une part aux patriciens, elle n'avait aucune concurrence à redouter et se chargeait d'en opérer le recouvrement. Ici commençaient un arbitraire et un brigandage sans nom. L'intérêt des publicains étant d'obtenir la ferme des tributs à vil prix et de lui faire rendre le plus possible, ils ne reculaient devant aucune fraude, devant aucune exaction, devant aucune barbarie. Malheur aux provinces lointaines ! Malheur surtout à celles qui empruntaient ! Une fois prises dans le carcan de fer de cette usure abominable, qui serrait avec la même furie, quand elle les tenait à la gorge, les particuliers, les sénats des villes et les rois, elles étaient bientôt désolées, dépeuplées et dépouillées, comme l'Asie sous Sylla.

Les vingt mille talents que le vainqueur avait imposés pour rançon aux cités et aux peuples de ces malheureuses provinces avaient été avancés par les publicains : huit ans après, joignant à la somme primitive les intérêts accumulés, ils en réclamaient sept cent vingt mille ou trois milliards quatre cent cinquante-six millions. Réunir cette masse de numéraire était impossible, et les publicains ne l'ignoraient pas, mais empêcher la libération du débiteur, en grossissant outre mesure le chiffre de la dette, était le premier article de leur code infâme. Dans cette occasion ils ne se contentèrent pas de forcer les villes à livrer leurs statues, leurs tableaux, tout ce que renfermaient les trésors publics, toutes les richesses qui décoraient leurs temples, il fallut que les citoyens donnassent leurs fils et leurs filles, qu'on vendait à l'encan, et qu'ils se vendissent eux-mêmes afin d'assouvir la rapacité des publicains. Quant aux magistrats, ensevelis vivants dans des cachots et torturés avec des raffinements de barbarie incroyables, ils enviaient le bonheur des morts et des esclaves[1].

Ces excès ne révoltaient pas les Romains, et Lucullus excita plutôt la surprise que l'admiration en défendant à ces bandits d'exiger plus de douze pour cent[2]. En général, les proconsuls, loin de penser comme Lucullus, dans un intérêt facile à deviner, appuyaient partout les publicains. Partout la cavalerie, composée exclusivement de leurs enfants et de leurs frères, était à leurs ordres, et elle exécutait avec une rigueur si impitoyable la consigne de l'avarice, qu'un escadron, qui, du temps de Cicéron, cernait la curie de Salamine, y tint les sénateurs assez longtemps sans manger pour en faire mourir de faim cinq des plus vénérables[3].

1. Meiners, *Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains.*
2. Brutus, l'assassin de César, prenait 48 pour 100.
3. Cicéron, ad Attic. VI.

Entourés à Rome d'une armée de scribes et de tabellaires, les publicains occupaient les magnifiques appartements de la colonnade supérieure du Forum et des autres grands portiques, et avaient sous leurs pieds les tabernes éblouissantes de luxe des marchands de soieries et des orfévres, et sous leurs fenêtres les tables des argentaires. Des dalles du premier portique jusqu'aux statues de bronze et d'airain qui ornaient le second, on ne voyait briller à chaque pas que lames et lingots d'or, médailles, vases ciselés, pierreries et métaux précieux : on n'entendait à chaque instant que les tintements de l'argent tombant des balances sur les bancs d'airain et le son métallique des piles de sesterces roulant au fond de l'arche.

Aux mains de cette classe maudite était la plus grande partie du numéraire de l'univers. Le reste appartenait par droit de rapine et de naissance aux maîtres des dix-sept cents maisons monumentales. Ceux-ci possédaient en outre toute la propriété. Poursuivi pendant longues années avec une habile persévérance, ce système avait abouti à un envahissement du sol tel, que dans tout l'empire romain on comptait à peine deux mille propriétaires[1]. Un moment Rome presque entière fut à Crassus; du temps de Néron six patriciens se partageaient l'Afrique, et le scandale de cet accaparement de la fortune publique devint si grand que Cicéron lui-même ne put s'empêcher de dire au Forum : « Les richesses de toutes les nations se trouvent rassemblées dans un petit nombre de mains; tous les trésors, tous les ornements précieux des villes et des campagnes d'Athènes, de Pergame, de Milet, de Samos, de l'Achaïe, de la Grèce, de l'Asie et de la Sicile, sont dans quelques maisons patriciennes »[2].

Toutes ces fortunes colossales, auxquelles les temps modernes n'ont rien à comparer, sortaient de la même source, le vol. Dans les premiers siècles de la République, les magistrats des pays conquis mettaient leur honneur à gouverner avec équité et à faire jouir les peuples des bienfaits d'un bon gouvernement. Alors on pouvait dire que Rome était la protectrice plutôt que la maîtresse du monde. Trois cents ans avant Jésus-Christ, Fabricius, répondant aux députés Samnites, qui, venus à sa chaumière les mains pleines d'or, admiraient cette misère si noble, leur disait, après avoir touché ses yeux, ses oreilles, ses lèvres et son estomac : « Tant que je pourrai commander à tout ceci je n'aurai pas besoin de vos présents[3]. » Les dictateurs quittaient la charrue pour prendre la pourpre et mangeaient dans des vases de bois, et le vainqueur de Carthage et de Numance ne laissait en mourant qu'une tasse d'argent.

Le butin rapporté d'Orient et les proscriptions corrompirent ces mœurs antiques. A compter de cette époque, on ne songea plus qu'à s'enrichir. Censeurs, commissaires du sénat, préteurs, consuls même, se mirent à piller le trésor et à vendre la gloire du drapeau et l'honneur de la patrie. Jusqu'à Sylla, une sorte de pudeur voilait ces actes infâmes; mais quand le proscripteur eut effacé avec du sang la

1. Non esse in civitate duo millia hominum qui rem haberent. (Cicéron, *de Offic.* lib. II, cap. 21.)
2. Le même, 17e Verrine, chap. 48. — 3. Aulu-Gelli, noctes atticæ, lib. I, cap. 14.

menace déjà peu redoutée des lois; lorsqu'une anarchie morale sans nom naquit des excès du despotisme militaire, l'avidité patricienne brisa toutes les digues. Dans les vingt premières années qui suivirent les proscriptions, ce fut un torrent qui déborda sur les provinces avec tant de violence, qu'il n'en fallait pas davantage pour dévaster la terre entière.

Les brigandages des Verrès, des Pison, des Appius, des Fontéius, furent imités et souvent dépassés par ceux qui suivirent ces grands spoliateurs. Toutes les provinces gémissaient, tous les peuples se plaignaient, tous les rois frémissaient de rage, indignés de la cupidité et de la tyrannie des nobles de Rome. Le sénat ne pouvait s'assembler une seule fois sans que des députés de toutes les parties du monde remplissent la curie des plaintes, des larmes et du désespoir des nations vaincues. Mais leur appel à la justice et leurs prières s'adressaient à des cœurs de bronze; autant valait implorer les statues. Désespérant alors de l'équité humaine, les députés demandaient comme une faveur qu'on rapportât la loi qui les autorisait à se plaindre des magistrats iniques; car, disaient-ils avec amertume, quand nos tyrans seront sûrs de l'impunité, ils se contenteront de voler pour eux et pour leurs familles, et ne volcront plus pour leurs juges et pour leurs avocats[1].

Malheureureusement le vol était devenu le seul but des patriciens romains. Ils en rougissaient si peu, qu'à l'expiration de leur magistrsture, quand ils avaient pris dans leurs provinces tout ce qui pouvait s'emporter, on les voyait étaler hardiment le fruit de leurs rapines aux yeux du peuple, et trouver des amis d'autant plus puissants qu'ils avaient plus dérobé et qu'ils faisaient briller plus de trésors sur la place des Comices. Qu'avaient-ils à craindre, en effet? Personne; la dépravation était générale. Corrompu par la misère, le peuple vendait avec son suffrage son honneur au Forum; corrompus par l'avarice, les chevaliers luttaient de rapacité avec les nobles; corrompue par la soif de l'or et le besoin de jouissances effrénées, en étouffant au pied des tribunaux et sous les voûtes du sénat les gémissements des victimes, l'aristocratie s'absolvait elle-même. Telle fut l'origine de ces fortunes monstrueuses cimentées pendant plusieurs siècles avec le sang et les larmes de tant de millions de victimes, et que les proscriptions avaient encore grossies en les réunissant sur un plus petit nombre de têtes. Le jour où ces trésors, éléments déjà si actifs de corruption, se trouvèrent accumulés dans quelques familles, on dut s'attendre à une expansion de luxe effroyable et à tous ces délires de sensualisme païen, de prodigalité et de débauche, qui entraînent follement l'homme quand il fait taire sa raison, et que, sous un ciel de feu, il n'obéit plus qu'à la matière. La seule chose surprenante, c'est que les conséquences de cette situation nouvelle aient tardé si longtemps à se produire.

Jusqu'aux guerres civiles, en effet, la révolution que cette excessive opulence allait opérer dans les mœurs se prévoyait à peine. Après le grand ébranlement des

1. Cicéron, 1re Verrine, chap. 14.

proscriptions, elle éclata. L'envie de briller par la magnificence des palais, la richesse des habits, la multitude des esclaves, devint tout à coup une fureur. Quelques années avant Sylla, il était inouï qu'on eût employé à Rome, pour l'embellissement des constructions particulières, des marbres étrangers : l'orateur Crassus, qui le premier fit venir six colonnes de douze pieds de haut du mont Hymette, pour en décorer sa maison, mit toute la ville en émoi par cette nouveauté dangereuse. Les vieux Romains murmurèrent, et ceux qui, comme Caton, affectaient le respect des mœurs antiques, flétrirent Crassus du surnom de Vénus Palatine[1].

A la même époque, c'est-à-dire cent ans avant l'ère nouvelle, le consul Lépidus ayant élevé à l'entrée de sa maison un perron de marbre de Numidie, encourut la réprobation générale. Trente ans plus tard cette maison, dont tout le monde avait blâmé le dessin fastueux, choquait par sa simplicité. Chaque noble voulait une demeure plus grande que la terre de Cincinnatus, plus magnifiquement ornée que le temple de Jupiter. Les architectes, dressant donc leurs plans à la mesure de cette nouvelle ambition, construisirent des habitations aussi vastes que des villes. On était loin des six colonnes de Crassus?... L'héritier des vols de Sylla, Scaurus, en fit dresser devant la façade de sa maison trois cent soixante du marbre le plus précieux, qui avaient quarante pieds de haut, et un tel diamètre, qu'on manqua d'effondrer les égouts sous leur poids en les transportant au mont Palatin. A peu de temps de là, Népos Mamurra, préfet des ouvriers militaires de César, donnait un autre exemple de luxe qui fut suivi avec ardeur, en couvrant intérieurement et extérieurement les murs de son palais d'un placage de marbre. Déployant plus de magnificence encore, Orata faisait oublier les colonnes de Scaurus et les marbres de Mamurra par les jardins de platanes et le lac dont il couronnait la plate-forme babylonienne de sa maison. Allées ombragées de lauriers, de hauts cyprès et de sycomores, portiques soutenus par cent colonnes mosaïques, où étincelait à chaque pas l'onyx, gerbes d'eau jaillissant des lèvres de statues et retombant dans des conques de marbre, voilà quels étaient les moindres ornements des maisons monumentales. Pour admirer le génie simple et grand des architectes romains, il fallait en voir l'intérieur.

Qu'on se figure une masse de bâtiments de trois cents pieds de long et de deux cent cinquante de large. La première façade était formée d'abord par un mur assez bas, flanqué aux deux angles de deux tourelles. Au milieu s'ouvrait une porte, dite l'antérieure (*primum limen*), au-dessus de laquelle était appliqué, du côté de la maison, un auvent à double pente supporté par deux pilastres. Par cette porte, on pénétrait dans l'*area*, ou vestibule, qui servait de salle d'attente. C'était un vaste jardin, planté, selon la nature du terrain, de lauriers, de peupliers, de platanes ou de lotos, et orné de la statue du maître de la maison, et de fontaines

1. Pline, liv. xxxvi, chap. 3.

jaillissantes. La façade principale s'élevait au fond, et offrait dans les pilastres de ses fenêtres et dans les gracieuses lignes de ses corniches fouillées au ciseau, toutes les élégances de la sculpture antique. Encadrée entre des colonnes do marbre blanc, et un entablement d'une admirable simplicité, l'unique porte de cette façade, dont les deux battants, composés chacun de cinq compartiments, étaient doublés d'airain, couverts de gros clous à tête dorée, ou incrustés de coquillages, donnait entrée dans une cour carrée appelée l'*atrium*.

Pour arriver dans cette cour, on passait devant les loges du *janitor* (esclave-portier) et du chien d'Épire, enchaînés côte à côte, et l'on se trouvait sous la colonnade. Un portique spacieux bordait en effet les quatre murs de l'atrium, rafraîchi l'été par un large bassin entouré de fleurs, et défendu contre les rayons du soleil par des voiles teintes en pourpre. Des corridors, appelés *fauces*, conduisaient à gauche au *tablinum* (chambre des papiers), et au *triclinium* d'hiver (salle à manger); à droite, à des chambres d'esclaves et à la salle à manger de printemps. De l'atrium et de ses portiques latéraux on pénétrait ensuite librement, par la colonnade du fond, dans le péristyle. Le péristyle, entrée réservée, et ouverte seulement aux intimes, était en beau la répétition fidèle de l'atrium. C'étaient les mêmes dispositions et le même dessin, mais les colonnes des portiques étaient de marbre de Luna ou de Caryste; les plafonds avaient été ouvragés avec plus d'art; les murs, revêtus d'un placage plus fin, étaient éblouissants de blancheur; et dans les vases qui décoraient les entre-colonnements brillaient des fleurs d'un parfum plus suave et plus rare.

Les appartements des femmes (*œci*) faisaient face au péristyle du côté du couchant, s'appuyant au triclinium du printemps; ils précédaient la bibliothèque et la salle des tableaux : du côté du levant et vis-à-vis, s'élevaient le triclinium d'hiver, d'autres appartements destinés aux femmes et deux vastes salles : allongés et isolés comme deux ailes, ces deux corps de logis allaient finir à la basilique, grand édifice formant un carré aussi large et aussi long que l'atrium et le péristyle réunis. C'est là que le maître avait son tribunal et qu'il réunissait ses clients pour les affaires privées et politiques. A droite et à gauche de cette vaste salle régnaient deux galeries décorées avec soin. Celle de l'ouest était affectée aux réceptions; celle de l'est, s'ouvrant sur les bains, ne servait qu'aux baigneurs. Plusieurs pièces composaient ces thermes domestiques : les cinq premières, donnant sur la galerie, étaient les *frigidaria* et les *tépidaria*, ou salles du bain froid et tiède, et le *caldarium*, salle de bain de vapeur à la grecque; l'*apodyterium*, où l'on quittait ses vêtements, et l'*unctorium*, qui renfermait l'huile et les parfums. Venait ensuite, touchant aux cuisines, aux écuries et aux remises, et terminant la maison à l'est, une longue ligne de logements parallèles occupés par les esclaves; un jeu de paume et un jardin de la largeur de l'édifice la terminaient à l'ouest et au nord. Les ailes latérales et celles qui encadraient l'atrium et le péristyle avaient en outre un ou plusieurs étages couronnés d'une plate-forme dite *solarium*, sur

laquelle ondoyait quelquefois une véritable forêt de citronniers et d'aloès en fleurs[1].

Le même luxe qui avait présidé à la construction de ces somptueuses demeures éclatait dans les meubles dont elles étaient décorées. Des incrustations d'ivoire et d'or, des plaques d'écaille de tortue ou d'argent, et des baguettes de même métal, relevant l'éclat de l'érable et du citronnier, distinguaient les lits des triclinia d'hiver, de printemps et d'été. On en voyait souvent d'argent massif, et recouverts de ces housses de Babylone qui coûtaient huit cent mille sesterces. Entre les colonnes de marbre rose prodiguées pour la seule ornementation, des piédestaux taillés avec un art exquis soutenaient les statues qui tenaient à la main les flambeaux des orgies nocturnes. Les tables, toutes de forme ronde, et portées sur un seul pied d'argent ou d'ivoire, égalaient la somptuosité des lits et de ces candélabres lucul-liens. Celle de Cicéron avait été payée, selon Pline, un million de sesterces; celle de la famille Cétbéga en coûtait quatorze cent mille. Quant aux vases d'or et d'argent, aux coupes et aux autres pièces qui garnissaient les tables et les buffets, ils étaient d'un prix et d'un poids incroyables, et la matière de ces ouvrages précieux n'en était encore que le moindre mérite : on n'eût point osé les montrer s'ils n'avaient porté le nom d'un artiste célèbre. La signature leur donnait une valeur telle, que dix petites coupes ciselées par Mentor trouvèrent acheteur à cent mille sesterces[2], et que le comédien Ésope n'hésita pas, selon Meursius, à compter une somme égale, pour un plat d'argent. L'argent, du reste, semblait sans valeur aux yeux des riches; non-seulement leur vaisselle, leurs tables, leurs lits de festin, leurs lampes, leurs candélabres; mais leur batterie de cuisine, les vases destinés aux plus vils usages, les robinets et les siéges des bains mêmes étaient d'argent[3].

Tout se tient dans les choses de luxe. A la somptuosité des bâtiments et des meubles se joignaient la mollesse asiatique dans la manière de vivre, les goûts efféminés de l'Orient dans la manière de se vêtir, et dans les festins la gloutonnerie et l'ivresse barbare. Dans les premiers temps de la République, tout le monde portait le même costume : un liséré de pourpre sur la robe, un croissant sur le brodequin, un anneau de fer au doigt, distinguaient seuls les conditions. La corruption des mœurs effaça promptement ces traces de l'ancienne égalité. Le patricien opulent eût rougi de s'habiller comme Fabricius, et se hâta de mettre son costume en harmonie avec sa fortune.

Le plébéien pauvre et le frumentaire portaient simplement la toge de laine et le manteau de poil de chèvre (*lacerna*), leurs femmes n'avaient pour vêtement et pour parure qu'une tunique noire. Les riches devaient donc pousser la recherche plus loin : ils mettaient d'abord un premier vêtement appelé *indusium*, qui, sous ce nom ancien, est notre chemise, puis la tunique serrée à la ceinture par une écharpe, et par-dessus la tunique, la toge nationale. L'indusium était de laine fine ou de lin de Cahors, la tunique, de soie de diverses couleurs, la toge, d'une pourpre vendue au

1. D. Pietro Marquez. (Delle case di Citta degli antichi Romani. — Dissegno di una casa Romana, p. 365.)
2. Pline, liv. XXXIII, c. 2. 20,000 f. — 3. Pline, liv. XXXIII, c. 2.

poids jusqu'à mille deniers, ou huit cents francs la livre[1]. Pour les costumes distinctifs de l'ordre civil, ils se réduisaient à six principaux : la *robe prétexte*, la *robe virile*, la *robe blanche*, la *trabée*, la *stola*, et la *palla*. La robe prétexte que portaient les magistrats, les prêtres et les sénateurs, était une robe dont le bas avait pour bordure une bande de pourpre. La prétexte était le costume caractéristique de la jeunesse des deux sexes. Les enfants prenaient cette robe à douze ans, et le même jour on leur suspendait au cou, comme image de leur droit à la liberté, une boule d'or s'ils étaient patriciens ou fils de chevaliers, de cuir s'ils appartenaient à la plèbe. Les filles gardaient la prétexte jusqu'à leur mariage, les garçons la quittaient à dix-sept ans pour revêtir la robe virile. Jusqu'à ce moment l'adolescent n'avait compté pour rien dans la société romaine; mais le jour où il prenait la robe virile de lin, unie et sans ornement, et dès qu'il avait déposé sa boule enfantine sur l'autel des dieux lares, il entrait dans la vie politique, son père donnait un banquet proportionné à sa fortune, à l'issue duquel le nouveau citoyen allait au Capitole, suivi de ses parents, de ses amis et de ses esclaves, remercier les dieux et leur offrir des sacrifices.

La *trabée*, dont on parait les statues des dieux, et que les empereurs et les augures avaient seuls le droit de revêtir, devait son nom aux lignes qui la rayaient traversalement. Il y en avait de trois sortes : une de pourpre, une blanche et rouge, et une jaune et écarlate. Quant à la *stola*, robe traînante, et à la *palla*, mante patricienne, de drap d'or ou de soie, elles n'étaient qu'à l'usage des femmes. On rangeait dans les costumes extraordinaires la toge blanche des sollicitations politiques, *candida*, celle des sollicitations judiciaires, *sordida*, robe sale et déchirée qu'on ne mettait que pour toucher ses juges, et la *palla*, robe noire des grands dangers et des funérailles. Les riches se paraient, en outre, de la toge peinte et brochée d'or, de la toge à palmes, autrefois réservée aux triomphateurs, et de la *triclinaria*, robe courte, d'une blancheur éclatante, qu'on ne prenait qu'en se couchant à table.

Le *sagum*, petite tunique, juste au corps, et serrée par une ceinture de cuir; le *paludamentum*, manteau de pourpre; la *chlamyde*, tunique grecque; et le grossier manteau de laine (*læna*), étaient les seuls costumes militaires. Pour unique chaussure, les soldats avaient la calige, brodequin lié à la jambe par des bandes de cuir, et la bottine à tige de métal (*ocrea*). Le peuple portait les caliges de gros cuir, appelés péron, et les sandales attachées au moyen de cordons noués avec quatre aiguillettes. Quant aux patriciens, aux chevaliers et aux plébéiens de familles riches, ils possédaient en quelque sorte le privilége d'user exclusivement des *calcei*, brodequins noirs ou rouges, et de chausser leurs femmes de socques et de souliers blancs. Bravant les lois somptuaires, les matrones enrichissaient ces légères chaussures d'or et de pierreries, et faisaient disparaître l'étoffe sous les perles[2].

1 Pline, liv. IX, c. 39. — 2. Pline, c. 9.

Les citoyens libres de Rome n'eurent longtemps d'autre coiffure que leurs cheveux, et, si le temps était mauvais, qu'un des pans de leur robe. Pendant plusieurs siècles, ces cheveux et cette barbe, vierges du contact des ciseaux et du rasoir, leur méritèrent le surnom d'*intonsi*, et ce ne fut que l'an 454 après Romulus, que des barbiers amenés de Sicile par P. Licinius Mæna, portèrent la main pour la première fois sur ces attributs de l'antique liberté. Les affranchis seuls, à l'exception de quelques efféminés qu'on voyait parés d'un chapeau de luxe appelé *palliolum*, et des matrones, qui avaient la mitre dorée, étaient dans l'habitude, et on peut même dire dans l'obligation, de se couvrir la tête. Comme on la leur rasait entièrement avant de les affranchir, ce bonnet, dont on a fait depuis le symbole de la liberté, devenait indispensable.

Mais si le *pileus* leur paraissait inutile, les Romains des hautes classes, en revanche, avaient de bien autres besoins que les plébéiens et les affranchis. Comme ils l'ont écrit eux-mêmes, on peut dire qu'ils épuisaient, dans le cercle de leur vie intime, tous les raffinements et toutes les élégances du goût.

Voyons d'abord, comme nous l'avons fait pour le frumentaire, l'emploi de la journée du riche; mais avant, un mot sur cette classe d'infortunés que nous n'avons pu, comme la loi romaine, nous résoudre à assimiler aux meubles. « Vous savez, disait Athénée, quelle immense quantité d'esclaves les Romains ont possédée: beaucoup en ont eu jusqu'à dix mille, vingt mille, et même davantage [1]. » Ne parlons ici que de ceux dont un riche ne pouvait se passer. Il y avait d'abord les esclaves intendants, *servi actores;* ceux pour tout faire, *ad manum;* ceux qui gardaient la première porte, *ad limina;* les introducteurs, *admissionales;* ceux qui étaient attachés au jardin, *adscripti;* les attachés du vestiaire, *ad vestem;* les gardiens du triclinium d'hiver, *analectæ;* des volières, *gallinarii;* du cellier, *cellarii;* de l'atrium, *atrienses;* les oiseliers, *aucupes;* les baigneurs, *balneatores;* les coiffeurs, *cinerarii;* ceux qui précédaient le patron dans la ville, *anteambulones;* ceux qui l'escortaient à pied, *pedisequi;* enfin les *silentiarii*, qui commandaient le silence aux autres esclaves.

Il y avait encore les éphéméridiens, chargés de consulter le calendrier et d'avertir le maître du jour des calendes, des nones et des ides; les épistolaires, secrétaires intimes; les pédagogues, maîtres des enfants; les libraires, copistes des livres; les médecins, les nomenclateurs, qui disaient au maître les noms de ceux dont il recherchait les suffrages ou qu'il rencontrait en chemin.

A ceux-ci se joignaient en outre les porteurs de bonjour, *salutigeri*, qui allaient saluer tous les matins les amis de leurs maîtres; les *promuscundi*, ordonnateurs du repas; les structeurs, qui rangeaient les plats sur la table; les *pocillatores* ou échansons; les *scissores*, découpeurs; les *vocatores*, qui portaient les invitations; et une multitude d'autres remplissant divers offices, sans parler des esclaves mâles

1. *Athénée*, VI, p. 272.

et femelles spécialement attachés au service de la matrone, et des esclaves ouvriers qui exerçaient dans la ville des métiers au profit du maître, ou travaillaient enchaînés dans l'ergastulum.

Tous ces malheureux ne vivaient, ne souffraient, ne mouraient dans les fers que pour rendre la vie d'un seul homme plus somptueuse et plus douce. Les douleurs de l'esclave et les délices du maître commençaient au jour. Pendant que le premier, sous le fouet de l'ergastulaire, arrosait sa tâche de sueurs et quelquefois de larmes, le second s'éveillait lentement aux cris de l'hirondelle : ébloui par les clartés matinales, il faisait claquer ses doigts, et voyait à ce signal accourir le cubiculaire (ou valet de chambre) : debout, esclave! du lin, ses sandales, une toge, qu'il se lève; de l'eau pure pour sa tête et ses mains, qu'il s'habille. Le patricien riche, quand il était jeune surtout, déployait dans sa toilette les mêmes délicatesses et la même coquetterie que la matrone; il se lavait longuement avec des eaux de senteur, livrait sa jambe et ses bras à l'épileur, ses cheveux au fer du *cinerarius*, et ne prenait sa robe qu'après s'être inondé de parfums.

Debout devant le grand miroir d'argent orné de pierreries qui réfléchissait son image de la tête aux pieds, il s'étudiait ensuite à mettre élégamment sa toge. La draper avec grâce et en bien dessiner les plis était une sérieuse affaire. L'orateur Hortensius, célèbre par son habileté en ce genre, intenta un jour une action contre un de ses confrères qui, en le froissant dans une foule, avait dérangé un des plis de sa robe[1]. La toilette finie, le patricien brûlait de l'encens, faisait une libation en l'honneur des dieux, et après avoir envoyé le *vocator* porter des invitations à ses amis, il ordonnait d'admettre les visiteurs et les clients. Introduits par les esclaves *admissionales*, ceux-ci se précipitaient aussitôt dans l'atrium. Le patron embrassait ses égaux, saluait par leur nom ses principaux clients, et donnait sa main à baiser aux autres; puis il montait dans sa litière, et, parcourant les actes diurnaux, allait déployer son influence au sénat, au barreau ou au Forum.

Pendant ce temps l'eunuque ou la *flabellifera*, esclave chargée d'agiter l'éventail auprès du lit, éveillait la matrone. Elle se levait et voyait aussitôt accourir un essaim de marchands d'étoffes, de rubans et de cosmétiques[2]. Ces artisans de luxe cédaient ensuite la place aux *ciniflones*, aux *cinerarii*, aux *calamistri*, qui apportaient la poudre et les fers pour teindre et friser les cheveux, et aux *ornatrices*, dont la main babile en construisait l'élégant édifice. La manière de les arranger variait avec les caprices de la mode. Tantôt ils devaient tomber en deux tresses sur

1. Macrobe, *Sat.* liv. III, c. 13.

2. Le brodeur, — l'orfèvre, — le marchand de laines, — le patagiaire[1], — le chemisier, — le fleuriste, — le murrobatharien[2], — le linger, — le cordonnier, — le strophiaire[3], — le ceinturier, — le rubanier, — le passementier, — l'enlumineur, — et le safraneur.

1. Celui qui vendait le patagium. Le patagium, d'après *Guéroult*, était une bande d'étoffe parsemée de feuilles ou petites pièces d'or ou de pourpre dont les matrones ornaient leurs habits : cousue au haut de la tunique, vers les épaules, elle descendait des deux côtés jusque sur le sein.

2. Le parfumeur de souliers. — 3. Tailleur de collerettes et de bandelettes remplaçant le corset.

les épaules nues de la matrone, tantôt elle les voulait relevés et noués eomme ceux de Diane : aujourd'hui l'écaille de Cyllène les couvrait, demsin leurs boneles flottantes allaient ondoyer sur son sein. Quelquefois l'ornatrice les teignait en rouge, les trempait dans la couleur jaune, eachait les nattes brunes de la Romaine sous la blonde ehevelure enlevée aux esclaves germains[1], et parsemait celle-ci de poudre d'or. Ce premier soin rempli et les eheveux attachés avee la *vitta*, que les patricieunes avaient seules le droit de ceindre, elle prenait l'indusium ou tunique intérieure, et l'esclave apportait alors vingt robes de forme et d'étoffes difféentes[2].

Son ehoix fait, elle prenait la *stola* de pourpre, dont les plis majestueux tombaient jusqu'aux talons, et, jetant par-dessus le pallium brocbé d'or, entrait dans sa litière. Là, négligemment couehée sur uu pulvinar de soie embaumé de roses[3], et portée par six Germains aux eheveux blonds ou par des Mèdes à l'œil noir, elle suivait la voie Sacrée et allait montrer sa beauté sous le portique d'Octavie, ou mener sa fille au temple de Vénus, pour qu'elle remerciât la déesse de l'avoir rendue nubile en lui offrant uue poupée. Les *anteambulones* précédaient sa litière, la baguette en main : tout le troupeau d'esclaves venait ensuite pêle-mêle svec les femmes et les oisifs du voisinage, et une foule d'eunuques au teint livide.

A la sixième heure, les beureux de Rome et leurs femmes repassaient les barrières des maisons monumentales ; l'esclave ordonnateur consultait le cadran solaire, et si l'ombre marquait midi, il appelait le *structor*, qui servait le *prandium* ou repas du matin. Le maître entrait slors en famille dans le *triclinium*, orné de tapisseries représentant les sommets ardus du Niphate ou du Ctésipbon, où l'aiguille avait brodé des ebasses rapides.

Du lin plus blanc qne la ueige couvrait la table, entourée de festons de laurier, de lierre et de pampres verdoyants : les fleurs les plus odoriférantes décoraient les reposoirs, plaqués d'or. On s'y couehait, et aussitôt de uombreux eselaves servaient le repas, qui le matin consistsit dans des mets plus copieux que variés. Mollement éteudus sur les trois lits placés autour de ls table ronde, les parents mangeaient peu et vite, tandis que les enfants, les convives plébéiens et les parasites dînaient assis au bord des lits. En général, le repas du matin, composé de fruits et de poisson, était une collation plutôt qu'un repas solide. Les riebes de Rome avaient réservé toutea les ressources de leur luxe sardanapalien pour celui du soir.

En voyant poindre cet abus, le législateur essaya de l'étouffer. Un décret du sénat

1. Nunc tibi captivos mittet Germania crines. (Ovid.)

2. C'était la *regilla*, petite tunique ; l'*impluviata*, sorte de châle qui enveloppait tout le corps ; la *ralla*, tunique rase ; la *spissa*, tunique fourrée ; le *linteolum cæsitium*, tour de gorge, ou, d'après M. Naudet, le linon à franges ; la *calthula*, tunique jaune souci ; la *crocotula*, petite jupe jaune safran ; la *basilique*, robe superbe ; la *cumatile*, tunique bleue ; la *plumatile*, tunique ornée de panaches ; la *carine* et la *melline*, tuniques couleur de cire et de miel ; les *laconiques*, peignoirs pour les thermes.

3. Cicero, *In Verrem*.

et la loi Orchia, rendus au VIe siècle de Rome, limitèrent les dépenses des repas à cent vingt as; la loi Fannia, plus sévère, en retrancha vingt, et défendit d'avoir plus de trois convives les jours ordinaires, et au delà de cinq les jours de nundines (marché). Les lois Antia, Didia, Julia, Emilia, interdirent l'usage des coquillages et des oiseaux exotiques, et allèrent même jusqu'à régler les heures et le mode des repas [1].

Mais les lois n'ont aucun pouvoir quand ceux qui les ont faites les violent les premiers. On eut beau multiplier pendant un siècle les décrets rigoureux, les mœurs suivirent leur mauvais courant: la gloutonnerie patricienne était plus forte que les règlements somptuaires des censeurs du sénat. Les débauchés et les prodigues, qui abondaient à Rome, n'auraient pas été satisfaits si leur temps ne se fût passé en plaisirs et en fêtes; si les roses n'avaient nagé dans leurs coupes au milieu de l'hiver; si au cœur de l'été la neige du Soracte n'eût rafraîchi leur vin de Falerne. L'empire romain leur semblait trop petit pour leur épicuréisme; les festins flattaient moins leur goût que leur orgueil; ils en aimaient surtout le luxe qu'on y déployait, et quand ils estimaient un mets, c'est qu'il venait du fond de l'Orient et qu'il leur était arrivé malgré les vents et les naufrages.

Il y avait pour les patriciens deux sortes de repas du soir : la cène douteuse (*dubia*), composée de viande et de poisson, et la cène correcte (*recta*), où rien ne manquait. En sortant du bain, quand les esclaves des cuisines (les *coqui* ou cuisiniers, et leurs aides; les pâtissiers, *pistores;* les dulciaires, les lactaires, qui pétrissaient les gâteaux au miel, au lait) avaient achevé leur tâche, les ministres du festin commençaient la leur. L'esclave aux invitations disait au maître les noms et le nombre des convives, l'obsonateur lui donnait la liste des mets, l'indicateur du temps venait crier la quatrième heure dans l'exèdre. A ce signal, on entrait dans le triclinium : le tricliniarque, en tunique courte sans manches, comme tous les autres esclaves, faisait un signe, et les enfants présentaient en silence aux convives, car il leur était défendu d'ouvrir la bouche, des aiguières d'argent pour laver leurs mains, et leurs têtes blondes pour les essuyer [2].

Revêtus de la blanche robe festinale, et portant deux couronnes de roses, de lierre, de myrte, ou de violettes, l'une au front, l'autre au cou, les convives se couchaient trois par trois sur les lits couverts de housses de pourpre. Au bas des lits se tenaient les esclaves des pieds (*à pedibus*), qui débarrassaient de leurs sandales les convives et les *ombres*, ou amis personnels qu'ils avaient amenés, et se tenaient debout et muets pendant tout le festin pour attendre leurs ordres.

1. L'esprit qui les avait dictées perce dans ces prescriptions minutieuses. Que tout convive lise cette table d'airain et retienne :

« Il est défendu de se passer de pain; de venir pour le prandium avant la quatrième heure, et avant la dixième pour la cène; de rester plus d'une heure à table. Si le convive arrive trop tôt, qu'il trouve la table nue; s'il arrive trop tard, qu'il la trouve enlevée. Une heure de grâce toutefois est accordée aux amis, mais à la condition expresse qu'elle se a consacrée à la conversation ou à la musique, pourvu que la conversation ne dégénère ni en discussions trop sérieuses ni en disputes. »

2. Aquam poposcit ad manus digitos que paululum aspersos in capite pueri tersit. (PÉTRONE, *Sat.* 3.)

Au même instant paraissaient les inferteurs avec le plateau d'argent, do la grandeur de la table, qui contenait la *gustatio*. Ce premier service se composait généralement d'œufs, de laitues, d'olives et de fruits; la grue couverte de sel, les foies d'oies blanches [1] nourries avec des figues, et des rables de lièvre s'y mêlaient cependant quelquefois aux légumes.

Un coup d'œil du *promuscundus*, on appelait ainsi l'esclave ordonnateur, faisait arriver le second service, ou, pour parler comme les Romains, la seconde table. Sur celle-ci s'étalaient alors le porc troyen et le sanglier, les coqs engraissés avec une pâte pétrie dans le lait, les becfigues, les grives, les faisans, les autruches, les rossignols, les cigognes, le chevreau d'Ambracie, les pigeons de Campanie, le faon de Samos et les grues de Mèlos. A peine rangés dans leur ordre élégant par le *structor*, tous ces plats passaient rapidement sous la main du *scissor*, qui découpait chaque viande avec grâce et se retirait ensuite au fond de la salle pour faire place aux *distributeurs*, chargés de donner le pain, et aux *pocillateurs*, auxquels on demandait à boire. Ces derniers ne versaient le falerne, le cécube, le massique, vin de prédilection de Virgile, le calès, tant vanté par Athénée, les crus d'Albe, de Sorrente, de Spolète ou de Privernum, que lorsque le *prégustator* en avait entamé l'amphore; précaution de peur secrète, car seul au milieu des esclaves jouets de ses caprices, le maître ne portait jamais la coupe à ses lèvres sans voir au fond du cristal écumant le noir fantôme de Locuste.

Bientôt le son de la flûte annonçait la troisième table, et les convives souriaient, car cette mélodie était la promesse d'un mets d'élite. Couronné de laurier, l'esturgeon ne tardait pas à se montrer en effet sur son immense plat d'argent, escorté du merlus du Pessinunte, de l'elops de Rhodes, du sare de Cilicie, des pétuncles de Chio, des huîtres de Brindes, du lac Lucrin, du thon de Chalcédoine, exquis selon Pline, pourvu qu'on le mangeât frais, des murènes, des lamproies, du barbeau de Sicile, du loup de mer, pêché entre les ponts du Tibre, et de ces escargots nourris de farine et de vin cuit, d'après la méthode de Fulvius Hirpinus [2].

C'était le moment de verser les vins grecs, naturalisés par Lucullus. Dans sa jeunesse, ce grand épicurien en avait rarement vu servir plus d'une coupe à la table de son père; quand il revint d'Asie, il en distribua cent mille amphores au peuple, et depuis aucun riche ne put s'en passer. Les esclaves, administrateurs du vin étranger, et habillés comme les femmes d'une tunique de mousseline brodée de perles, avançaient alors leur tête parfumée, et, d'une main aussi blanche que celle de leur maîtresse, versaient à flots, dans des coupes étincelantes de pierreries, les vins de Crète, de Lesbos, de Chypre, de Rhodes et de Chio [3]. Puis ces patriciens si

1. ...... deinde secuti
Mazonomo pueri magno, discerpta ferentes
Membra gruis, sparsi sale multo non sine farre
Pinguibus et ficis pastum jecur anseris albi. (HORACE, *Sat.* 8.)

2. Varron, dans sa Satire. — Voir *Aulu-Gelle*, liv. VIII, ch. 16. — Pastoret. *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. III, p. 383

3. Alius vini minister in muliebrem modum ornatus cum ætate luctatur. (SÉNÈQUE, *Ép.* 47.)
Pueros calamistratos, pulchrè indusiatos... (APULÉE, *Mét.* lib. II.)

délicats, au dire d'Horace, et auxquels la moindre trace de malpropreté aux mains de leurs esclaves donnait des nausées, jetaient le vin qui restait dans leurs coupes quand ils avaient bu. Aussi, vers la fin du repas, inondait-il presque toujours la mosaïque de la salle, mêlant ses vapeurs à l'odeur des mets et aux chaudes respirations de ce troupeau d'esclaves entassés dans un coin.

Alors, comme dans toutes les civilisations mûries trop vite par le luxe, des raffinements d'une mollesse insensée se superposent à la barbarie primitive, le plafond d'ivoire s'ouvrait tout à coup, et un ingénieux mécanisme, renouvelant cet air vicié, remplissait le triclinium d'un nuage qu'on voyait ensuite se résoudre en pluie odorante sur le front des convives. Armés de rameaux de myrte, les *flabellifères* agitaient autour des lits des éventails de plumes de paon, tandis que les esclaves *moniteurs* arrêtaient de force le bras de leurs maîtres, qui, sans cette précaution, se seraient tués à force de se gorger de viande [1]; encore ce frein volontaire était-il impuissant pour retenir leur gloutonnerie, et le bruit honteux des vomissements accompagnait-il presque toujours la fin d'une cène correcte. Mais personne ne s'arrêtait à de pareilles minuties. Les esclaves placés au pied des lits effaçaient avec un morceau de pourpre, *gausape purpureo*, les traces de cette intempérance, et la joie la plus vive accueillait l'entrée des esclaves musiciens. La cithare, la flûte, le sistre, le tambourin, les cymbales, les crotales, la lyre, retentissant à la fois, chassaient les idées tristes que l'amphitryon avait un instant éveillées en faisant circuler un petit squelette d'argent, et en disant à ses amis : « Le temps fuit d'une aile rapide, les années s'envolent : jouissons de la vie ! »

Quelquefois un des convives, qu'agitait le démon des vers, étendant sa main où brillait une bague de prix, annonçant le retour de son jour natal, réclamait le silence. Une décoction de miel avait adouci sa voix; il en amaigrissait le ton et récitait en nasillant l'héroïde de Phyllis, ou quelque tirade tragique; sa prononciation affectée étouffait dans le gosier les dernières syllabes et charmait ses auditeurs. A peine si quelque misanthrope de l'école de Perse murmurait dans son coin : « O grands poëtes ! que vos mânes doivent être heureux ! à coup sûr roses et violettes naissent autour de l'urne mortuaire quand on déclame de cette façon vos immortels écrits ! »

A la déclamation succédait la danse : les jeunes filles de Cadix, imitant les chœurs formés par les Nymphes et les Grâces, tournaient d'un pied léger aux sons de cette musique assourdissante; et après avoir ravi le jeune patricien à la chevelure parfumée, comme le vieux sénateur dont les roses ornaient la tête blanche, elles cédaient la place aux farouches gladiateurs. Dans ses instincts sauvages comme ceux de la bête fauve, le Romain avait besoin de respirer l'odeur du sang; l'atmosphère où il vivait en était imprégnée et entretenait cette férocité native. Le matin, en sacrifiant aux dieux, il faisait œuvre de boucher, et plongeait lui-même le cou-

1. Middleton's *Life of Cicero*.





UNE ORGIE ROMAINE.

Publié par Furne à Paris

teau dans le cœur des victimes; à peine avait-il lavé ses mains sanglantes, qu'il courait à l'amphithéâtre voir des hommes combattre des tigres ou s'égorger mutuellement; et la nuit son sommeil aurait été moins doux, si le cliquetis du fer des gladiateurs n'eût caressé son oreille, et qu'une gerbe de sang n'eût jailli, sur la table, de la gorge du vaincu.

Au mépris des lois somptuaires, ils passaient souvent les nuits ainsi : l'esclave placé auprès de la clepsydre avait beau les avertir de la fuite des heures, ni le son lugubre de sa trompette, ni la fatigue qui accablait les malheureux debout à leurs pieds, ni la pâleur de leurs propres visages, plus flétris que les roses de leurs couronnes, rien ne pouvait les arracher à cet énervement de sybarites. Ces riches prodigues ressemblaient aux oiseaux de leurs volières, qu'on laissait dans les ténèbres pour les engraisser : leurs corps, cuits à moitié par l'eau tiède des bains, fléchissaient sous le poids d'un embonpoint monstrueux : pâles, faibles, engourdis sur leurs lits de festins, et comme les morts, entourés de flambeaux, on eût dit qu'ils gisaient déjà sur leurs lits funèbres : ce n'était plus, selon l'expression de Sénèque, qu'une chair morte qui enveloppait des esprits à peine vivants[1] !

Telle était la vie dans les maisons monumentales. Quelle différence avec celle du peuple dans les cellules sombres et nues des îles ! Plébéiens et patriciens avaient pourtant les mêmes dieux, les mêmes lois, la même patrie; et tandis que les uns promenaient douloureusement leur toge en lambeaux sous ces portiques de Rome illustrés par leurs pères, les autres, ne sachant que faire des dépouilles de l'univers, donnaient des festins de dix mille écus à leurs amis, et achetaient pour leurs maîtresses des perles coûtant quatre millions de sesterces[2]. Cette inégalité impie éclatait surtout dans les trois actes du drame si grand et si mystérieux de la vie humaine : la naissance, le mariage, et la mort.

Qu'elle fût riche ou pauvre, quand une Romaine était enceinte, elle allait faire un sacrifice à l'autel de Junon. Là, plébéiens et patriciens apportaient la même offrande, une couronne ou des guirlandes de fleurs. On invoquait la déesse sous le nom de Lucine ou la brillante, parce que, présidant à la lumière, elle était la patronne naturelle de l'enfant qui voit le jour pour la première fois. Le nouveau-né était posé à terre, aux pieds du père : s'il naissait difforme, ou que le père, soit par misère, soit par d'autres motifs, trouvât sa famille assez nombreuse, il se taisait, et, condamné par ce silence sans pitié, l'enfant était porté dans la onzième région et abandonné au pied de la colonne du lait.

Si au contraire la nature parlait à son cœur, ce qui arrivait toutes les fois qu'il avait moins de trois enfants, le frumentaire ordonnait de relever le nouveau-né, que les vieilles femmes s'empressaient d'envelopper de bandelettes préparées dans les temples. Les parents pétrissaient ensuite et plaçaient sur une petite table un gâteau

1. Sénèque, *Épître* 122.
2. Un million deux cent mille francs. (SUÉTONE, *Vie de César*, c. 50.)

pour remercier la protectrice des femmes en couches. Neuf jours plus tard, s'il était né un garçon, huit jours après si c'était une fille, on célébrait la lustration. Les sages-femmes se purifiaient d'abord en lavant leurs mains; et, prenant l'enfant entre leurs bras, elles faisaient trois fois le tour du foyer : on jetait ensuite quelques gouttes d'eau sur le berceau; puis une guirlande d'olivier suspendue à la porte de l'île annonçait aux passants que la République comptait un citoyen de plus : en y voyant flotter un écheveau de laine, chacun savait qu'il venait de naître une fille.

Les patriciens entraient dans la vie de la même manière, mais avec plus de pompe. Déposé sur un magnifique tapis de Babylone, l'enfant noble touchait à peine la soie et la pourpre, qu'il était relevé par l'ordre du père ivre de joie d'avoir un héritier de son nom et de ses richesses. On accueillait toujours la naissance d'un fils ou d'une fille avec transport dans les maisons monumentales : aux robes de deuil succédaient à l'instant les robes blanches; des guirlandes de laurier et de fleurs nouées avec des bandelettes de pourpre, décoraient la porte; une table richement servie témoignait dans les temples de la joie du père, et ils étaient bien rares, malgré la dépravation des mœurs et la vie sans frein des hautes classes, les patriciens qui répondaient comme Domitius Ænobarbus, quand on vint lui demander s'il fallait relever Néron : « Relevez-le ! quoique je ne sache pas trop ce qui a pu naître d'un homme tel que moi et d'Agrippine ! »

Le jour lustral n'était pas consacré par des mains mercenaires. La vieille tante ou la grand'mère tirait l'enfant noble de son berceau doré : mouillant de salive[1] le doigt du milieu, elle lui purifiait le front et les lèvres en s'étudiant à échapper à des yeux malfaisants. Puis elle battait des mains et formait les vœux les plus insensés : « Que cet enfant, espoir si fragile, ait, disait-elle, les vastes domaines de Lucullus, et de Crassus les riches palais ! que les grands recherchent son alliance ! que les femmes le trouvent plus beau qu'Apollon ! que les violettes de Tibur et les roses de Pœstum fleurissent sous ses pas ! Exauce-moi, ô Jupiter, car j'ai pris une robe blanche pour te rendre plus favorable ! »

Un grand festin, destiné aux parents qui venaient féliciter la mère et aux amis qui lui apportaient des présents, terminait le jour lustral. Placés dès lors aux deux bouts opposés de l'échelle sociale, tandis que l'enfant noble montait, l'enfant plébéien descendait toujours : l'un puisait à peine la vie au sein maigre et tari de sa mère; l'autre, nourri par une fraîche et robuste nourrice d'Apulie, florissait de santé. Servi avec respect plutôt qu'instruit par le pédagogue, lorsqu'il avait douze ans il prenait la robe prétexte et la boule d'or. A vingt-un ans il livrait sa barbe au tondeur, et renfermant ce léger duvet dans une ampoule de cristal ou de myrrhe, allait solennellement l'offrir aux dieux. Nubile après ce sacrifice, il se mariait au même âge que le plébéien, mais les deux mariages ne se ressemblaient guère.

Le frumentaire, qui ne possédait rien que la certitude d'être nourri aux dépens

1. Infami digito et lustralibus ante salivis... (Perse, *Sat.* 2.)

de l'État, en sa qualité de *quirite*, se contentait de fiancer sa femme à la première heure du jour, de lui donner un anneau de fer, et de l'épouser par *coemption*, c'est-à-dire en lui faisant acheter pour trois as, ou 15 centimes, son époux, les dieux pénates qu'il possédait et l'entrée de sa maison. On séparait ensuite ses cheveux sur son front avec la pointe de la lance, en mémoire de l'enlèvement des Sabines, car dans cette République essentiellement militaire, la lance, image de la guerre, présidait à tout : à la justice, à la religion, aux mariages[1]. Un Flamine, après avoir offert aux Lares du lait et du vin mêlés, présentait un gâteau de froment à la fiancée et au jeune époux, joignait leurs mains en exhortant ce dernier à être l'ami, le tuteur, le père, le *Caïus* de sa *Caïa*, et ils étaient unis. Ramenée à la lueur de quelques flambeaux à la maison conjugale, elle trouvait sur le seuil de la porte, soigneusement frotté de graisse de porc et de loup, pour conjurer les maléfices, un enfant qui lui tendait une torche de pin embrasée et de l'eau, et ses compagnes l'enlevaient dans leurs bras de peur qu'elle ne heurtât du pied ce seuil funeste. L'époux jetait ensuite des noix aux enfants; et si le patron avait envoyé des sportules de pain et de viande, un repas le soir et une collation le lendemain couronnaient la fête.

Les mariages patriciens étaient, en revanche, l'occasion de dépenses effrénées, et le prétexte d'un immense déploiement de luxe. D'abord, comme d'après l'ancienne loi de Numa, que nulle disposition contraire n'avait abrogée, le mariage *usuel*, qui consistait dans le séjour continu d'une année au domicile conjugal, était assimilé au concubinage, et imposait à la femme l'obligation de sacrifier, les cheveux épars, une brebis à Junon, si elle venait à toucher son autel[2], les patriciens ne contractaient pas généralement le mariage d'usage, mais celui appelé *par confarréation*. La confarréation, ce qui n'était pas indifférent dans des unions dont l'or formait souvent le lien le plus puissant, rendait la femme commune en biens avec son époux, apte à succéder au même titre que les enfants, et lui donnait le droit de pratiquer les rites du culte particulier de la famille. Le contrat écrit sur un rouleau de papyrus et livré à l'époux, celui-ci envoyait aussitôt son présent de noces. Ce présent était apporté à la jeune maîtresse (*domina*), dans une élégante corbeille au grillage d'or; mais le plus ordinairement il consistait dans un coffre de toilette dont la forme, le travail et la richesse étaient faits pour flatter les yeux et le goût de la patricienne.

Sur les trois côtés principaux du couvercle étaient sculptés de gracieux souvenirs de la mythologie païenne : le premier montrait Vénus glissant sur l'onde au milieu des Tritons, dont l'un, tenant d'une main sa rame et de l'autre un miroir ovale dans lequel se regardait Vénus, précédait la déesse. Sur la seconde face l'artiste avait représenté l'entrée de la femme sous le toit conjugal. La jeune mariée apparaissait entre deux de ses compagnes, dont la plus petite jouait du tambourin; à gauche

1. Dans ce cas elle s'appelait *hasta celibaris*.
2. Pelex. Asam. Juvonis. ne. Taglto. sl. Taget. Juvoni. Crinibrus. Demissis. Arnum. Fœminam. Caidito.

était une femme suivie d'enfants qui portaient la clé d'usage et des coffrets. Le troisième côté offrait le sujet le plus intéressant. Assise sur un magnifique fauteuil garni de chaînes d'or et de bossettes, et entourée de sept esclaves, la mariée tenait d'une main la boîte des bijoux et de l'autre elle assouplissait une tresse de sa chevelure. Une esclave lui tendait le miroir d'argent, une autre la boîte de fard, une troisième le narthécie ou coffret de parfums, une autre le bassin d'albâtre, la cinquième les bagues; les deux dernières portaient les flambeaux. Une inscription concise souhaitait longue vie aux époux[1].

Après avoir confié ce présent à l'esclave favorite et s'être assurée qu'on n'avait oublié ni la bandelette blanche, ni celle bleu de ciel, ni les branches vertes pour le sacrifice, la jeune mariée se hâtait de prendre le cothurne jaune, la ceinture de laine et le voile de pourpre, car déjà les doux sons de la flûte annonçaient l'arrivée du cortége nuptial. Les enfants, les femmes, les clients et le peuple poussaient des acclamations, et l'on passait dans le *sacrarium*, où le mariage était consacré devant dix témoins, selon le rite ordinaire. Après la cérémonie, on conduisait triomphalement les époux à leur demeure : des guirlandes de fleurs et de lauriers entrelacés de festons en décoraient le premier seuil; partout brillaient des flambeaux, et devant l'*atrium* s'élevait un lit couvert de draperies brochées d'or et orné de rideaux de pourpre. La mariée entrait la première, la rougeur au front et ses longs cheveux épars, sous le *flammeum;* elle portait une simple tunique blanche. S'asseyant sur le lit, aux applaudissements des jeunes gens et des matrones, elle attendait son époux qui devait venir du côté opposé : d'ordinaire il était vêtu d'une tunique de soie, sur laquelle flottait la chlamyde brochée d'or où l'aiguille avait dessiné de gracieux méandres écarlates. Le visage rayonnant de joie, il contemplait un moment sa jeune épouse, et se plaçait à sa gauche en lui tenant la main.

Des esclaves en tunique apportaient alors les présents, qu'ils déposaient tour à tour aux pieds de la mariée. C'était un manteau de drap d'or, un siége d'ivoire, un voile encadré d'une bordure jaune, de feuilles d'acanthe, une de ces tables d'argent dont les pieds finement sculptés imitaient ceux du cerf ou des chevreaux, un collier de perles et deux couronnes, l'une d'or, l'autre de pierreries. Ils amenaient ensuite l'esclave mère de deux enfants, et deux couples d'autres esclaves des deux sexes dans la fleur de la jeunesse, dont les cheveux étaient coupés et qui portaient un carcan d'or. Le dernier présent consistait dans cet arsenal de toilette indispensable à la matrone. C'était d'abord le petit coffret de voyage en argent; les neuf Muses ciselées sur ses faces en disaient la destination : il devait renfermer les vers du Catulle à la mode, les comédies de Ménandre, si aimées des femmes, les œuvres d'Ovide ou le roman en vogue, tel que les Fables milésiennes. Mais cette destination était souvent changée, grâce au caprice des jeunes et légères matrones, plus éprises de leur beauté que de la littérature; et il n'était pas rare de trouver les cinq trous percés

1 Lumisden. (*Remarks on the Antiquities of ancient Rome.*) Holtoman, *de Veteri nuptiarum ritu.*

dans la plaque de métal pour recevoir les manuscrits, occupés par des pots de rouge, de blanc ou de surmé [1].

Les esclaves s'étant retirés, deux amis entonnaient l'épithalame : « Vénus, disait-on ordinairement dans ces poëmes, Vénus dormait la tête mollement appuyée sur son bras. Les violettes commençaient à se flétrir et le calice des fleurs à s'affaisser pendant son sommeil. Le seul et le plus beau de ses enfants était loin d'elle ; l'Amour préparait dans la Gaule une fête illustre et chère. Mais le jour nuptial vient d'éclore ; il revole auprès de sa mère, et lui ouvre doucement les yeux du bout de son aile dorée. Elle s'éveille en souriant, et il s'écrie transporté de joie : Réjouissez-vous, ma mère, je viens de remporter une grande victoire : ce superbe époux brûle de nos feux, il a maintenant notre doux poison dans son cœur. — Mon fils, lui répond Vénus, je suis fière de ton triomphe, la gloire et les vertus de l'époux en augmentent encore l'éclat, mais sa belle vierge ne lui cède en rien. Hercule aurait bravé pour elle les flammes de la Chimère ; et si le pasteur de l'Ida avait eu à choisir entre elle et moi, je crains bien qu'il ne lui eût donné la pomme. Jamais plus beaux cheveux noirs ne sont tombés sur un cou plus blanc, jamais plus riante lumière n'a brillé sous des paupières mortelles ; unis-les donc, mon fils, tu ne pouvais consacrer un hyménée mieux assorti [2]. » Tel était le mariage patricien.

Au lieu de cesser où tout finit pour l'homme, la vanité séparait encore les Romains après la mort. Le cadavre du pauvre ou du plébéien, lavé simplement en famille, était porté sans pompe par quatre *vespillones* (croquemorts) dans les puits du champ Esquilin, ou enseveli le long des voies publiques. Pour les patriciens seuls étaient réservés le luxe des grandes funérailles et l'orgueil qu'on grave sur la porte du néant. Dès que le fils d'un patricien, en pressant de ses lèvres celles du mourant, avait recueilli le dernier soupir de son père et lui avait fermé les yeux, tous les assistants s'écriaient en chœur : « Il a vécu !... » Et le cadavre était déposé à terre. C'est là que le trouvaient les esclaves du *libitinaire*, entrepreneur des pompes funèbres. Ces hommes, qu'on appelait *pollinctœurs*, lavaient le mort, l'embaumaient avec soin, et couvraient son visage d'une pâte colorée, dite *pollen*, d'où leur venait le nom sous lequel ils étaient connus et lui mettaient une toge blanche. Les *ustarii* plantaient ensuite un cyprès devant la maison [3], tendaient de noir les murs de l'*atrium*, dressaient un lit funèbre, et y plaçaient le cadavre les pieds tournés vers la porte. Le crieur du libitinaire parcourait les rues pendant ce temps, proclamant la mort du défunt et le jour des obsèques, en invitant le peuple à s'y rendre.

1. Bœttiger, *Matinée d'une Dame romaine.*
2. C. P. Sidonii Appollinaris, Carmen XI.
3. Neque harum quas colis arborum
Te præter invisos cupressos
Ulla brevem dominum sequitor.... (HORACE, *Od.* 14, liv. II.
Quelques branches de pin annonçaient seules la mort du pauvre.

Le cadavre restait sept jours sur le lit funèbre, gardé par un esclave. Le septième il était emporté (*efferebatur*). Le *designator*, ordonnateur de ces tristes pompes, arrivait avec son cortége vénal de licteurs habillés de noir, de trompettes, car les joueurs de flûte n'assistaient qu'aux funérailles des femmes, et de *præficæ* ou pleureuses à gages. Les plus proches parents, suivis de tous les autres, vêtus de deuil, s'emparaient du cadavre, et, mettant l'*octophore* ou cercueil sur leurs épaules, le portaient la tête couverte au lieu où était dressé le bûcher, s'il s'agissait d'une *crémation*, ou au cénotaphe des aïeux si c'était une *inhumation*. Derrière le mort venaient les images de ses ancêtres, en cire, les marques des dignités dont il avait été revêtu, des magistratures qu'il avait remplies et des exploits par lesquels il s'était signalé. Ces derniers emblèmes de la vanité humaine étaient étalés sur des lits qui ne servaient qu'à cet usage. Durant tout le trajet de la maison mortuaire au bûcher, les parents, les amis, les clients et les esclaves, tous avec des flambeaux, poussaient des cris et rappelaient en pleurant les vertus du défunt, pendant que les *pleureuses* hurlaient, s'arrachaient les cheveux, se déchiraient les joues avec les ongles et remplissaient l'air de clameurs et de gémissements[1].

Si le mort appartenait aux grandes familles, un de ses plus proches parents faisait son oraison funèbre en public, puis le corps était mis sur un bûcher de bois d'if ou de pin qu'on allumait en détournant la tête. Les chairs consumées, on recueillait les ossements, on les lavait avec du vin, et ils étaient déposés dans l'urne. A ce moment le libitinaire, trempant un rameau d'olivier dans un vase d'eau pure, en aspergeait trois fois les assistants et les congédiait en prononçant la formule sacramentelle : « *Ilicet!...* » Ceux-ci, se tournant alors vers l'urne, criaient trois fois de toutes leurs forces : « Adieu ! adieu ! adieu! » puis ils laissaient l'héritier cacher dans le tombeau les dépouilles que réclamait la terre[2].

Mais l'orgueil patricien ne s'arrêtait pas là : les grands de Rome n'auraient pas été satisfaits si de superbes monuments n'avaient raconté leur douleur à la postérité. Nous avons vu quels magnifiques édifices Auguste, Adrien, Septime Sévère, avaient élevés pour contenir cette poignée de cendres qui fut leur personne et que le temps a dispersée, bien que renfermée avec tant de soin dans des globes d'or et des urnes de porphyre. Les riches se faisaient un point d'honneur d'imiter ce luxe tombal. On citait les sépulcres des Scipions, des Métellus, des Servilius, si beaux, d'après Cicéron, qu'ils devaient rendre la mort heureuse[3]; la pyramide de l'opulent Cestius, qui fut bâtie en trois cent trente jours; et personne qui n'admirât le mausolée dédié par le consul Crassus à la mémoire de sa femme Cécilia Métella,

1. . . . . Mercede quæ
Conductæ flent alieno in funere Præficæ !
Multo et capillos scindunt et clamant magis. (Cæcilius, *Sat.* 22.)

2. . . . . . . Ter mœstum funeris ignem
Lustravere in equis, ululatusque ore dedere. (Virgile, *Énéid.* liv. II.)

3. An tu egressus porta Capenâ cum Scipionum, Serviliorum, Metellorum sepulcra vides miseros putas illos?.... (Cicéron, c. I, *Tusculane.*)

fille de Métellus le Crétois, son collègue, et qui ne sentit son cœur ému en entendant l'écho artificiel du tombeau, répéter jusqu'à sept fois, dans ses ondulations toujours plus mystérieuses, et plus affaiblies le nom de Métella [1].

Quelquefois la piété d'une famille ou l'amour d'une mère luttait obstinément contre la mort, et parvenait à sauver de la destruction, pendant des siècles, les restes d'un objet chéri. Une science perdue dans le grand naufrage de l'antiquité en donnait les moyens. C'était un liquide inconnu dans lequel un cadavre, nageant entre deux tables de marbre creusées et hermétiquement scellées, pouvait se conserver frais et vermeil pendant quinze cents ans [2].

Séparés ainsi jusque dans la mort, les patriciens et les plébéiens, depuis que la liberté s'était envolée du Forum, ne redevenaient un moment égaux comme aux bains, qu'au *théâtre*, à l'*amphithéâtre* et au cirque.

1. Poggio de Florence (de Variet. fort. urbis Romæ). — On l'entendait encore, selon le Mercure Italien et Boissard, en 1560.

2. Il arriva que sous le pontificat d'Alaxandre VI, vers l'an 1500, selon Leander Albertus (in Descriptione Italiæ), on trouva dedans une sépulture le corps entier d'une très belle jeune fille nageant dans une admirable liqueur, sur une table de marbre, la face si fraîche et si agréable qu'elle semblait vivante. Elle avait les cheveux blonds et tressés sous un cercle d'or. Il y avait à ses pieds une lampe ardente, laquelle s'éteignit aussitôt que le sépulcre fut ouvert. Il y avait une inscription en caractères numéraux qui témoignait qu'il y avait treize cents ans que ce corps avait été mis là. Plusieurs conjecturèrent qu'il était de Tullia, fille de Cicéron. (Le père Nicolas Bralion de l'Oratoire, *les Curiosités de l'une et l'autre Rome*, p. 305.)





CHAPITRE XIII

JEUX ET SPECTACLES. — GLADIATEURS.

Description des Cirques, Théâtres et Amphithéâtres. — Jeux du Cirque. — Ils étaient au nombre de sept. — Les Jeux curules ou équestres. — Les Jeux gymniques ou des athlètes. — La Pompe. — Le Jeu de Troie. — Les Chasses. — Les Combats à pied et à cheval et les Naumachies. — Jeux scéniques. — La Comédie, la Tragédie. — Les Combats de gladiateurs.



Il y avait à Rome neuf cirques : le Grand, l'Agonal, le Militaire, le Vatican, et ceux de Flore, de Flaminius, de Salluste, de Néron et de Caracalla, tandis qu'on n'y comptait que trois amphithéâtres et trois théâtres principaux. Tous les cirques dont nous allons parler d'abord étaient faits sur le même plan. Comme le cirque Maxime, qui a été décrit plus haut, ils consistaient dans un ovale allongé formant une demi-lune à son sommet et terminé à sa base par une ligne droite. Du côté où était la façade s'élevaient trois pavillons appelés *ménianiens*, un au milieu et les autres aux deux angles. Percés de trois portes assez vastes pour laisser passer les flots de la foule, ils servaient de loges aux magistrats et d'ornement principal au cirque, par l'élégance de leur architecture et les brillants quadriges qui en surmontaient la plate-forme. De chaque côté du pavillon du milieu s'ouvraient six *carceres* ou écuries en voûte fermées par des claies de bois. Là restaient prisonniers les conducteurs de chars et leurs chevaux, jusqu'à ce que le magistrat qui présidait aux jeux eût donné l'ordre de faire tomber une petite chaîne tenue d'un bout de cette façade carrée à l'autre par quatorze statuettes de Mercure [1].

1. Lodovico Bianconi (*Descrizione dei Circhi*).

De la chaîne d'arrêt jusqu'à l'extrémité circulaire du cirque, également flanquée de trois pavillons à portes gigantesques, régnaient sur les deux flancs deux étages de portiques, ornés de pilastres auxquels étaient appuyés les gradins. Pour prévenir les accidents, quand on chassait les bêtes fauves, on avait creusé, entre la première ligne de ces gradins et l'arène, un canal de dix pieds, aussi profond que large, qui portait le nom d'*euripe*. Afin de rassurer complétement les spectateurs du premier rang, qui n'étaient pas encore remis de la frayeur faite à leurs pères par les éléphants de César, un fort grillage séparait les gradins inférieurs de l'euripe. Quant à l'arène, elle était coupée dans toute sa longueur par une arête en pierres de taille ou en briques, revêtue de marbre, appelé épine. Sur cette croupe du cirque, haute de quatre pieds, on voyait invariablement un obélisque qui en occupait le milieu, en l'honneur du soleil, protecteur des courses; la borne (*meta*), formée de trois colonnes cylindriques, accouplées et couronnées d'œufs de marbre, qui en terminait les deux extrémités; puis la statue de Cybèle assise sur un lion, celle de la Victoire, debout, la couronne à la main; celle de Rome armée de sa lance; l'autel des grands dieux, et deux tables de marbre soutenues par quatre colonnes d'ordre corinthien, sur lesquelles étaient sept dauphins et sept œufs de marbre blanc, en mémoire de Neptune et des deux fils du cygne et de Léda.

Sur l'épine du grand cirque, décorée avec plus de magnificence, il y avait en outre la statue de la Fortune, le Génie du peuple romain, le Neptune équestre, le temple du Soleil, un petit obélisque dédié à la Lune, les chapelles des divinités protectrices des semailles et des moissons, et de la déesse tutélaire, un trépied où fumait l'encens, les vases sacrés et les autels de Murtia, des Lares, des dieux vaillants, des dieux puissants, de Rome et de la Fortune. Les amphithéâtres dont le nom et le dessin avaient été empruntés aux Grecs, se distinguaient des cirques par leur forme entièrement circulaire, et des théâtres, en ce que les gradins régnaient sans interruption autour de leur orbite. La cavité profonde qui s'étendait intérieurement au-dessous du premier rang des gradins leur avait aussi fait donner le nom de *caveæ*. Quand on les appelait arènes, c'était par allusion aux voiles dont on les couvrait l'été. Statilius Taurus construisit, sous Auguste, le premier qu'on eût vu à Rome avec des portiques et des gradins de pierre, et Vespasien le plus beau qui soit sorti de la main des hommes.

Pendant longtemps les théâtres furent provisoires. Élevés à l'occasion d'une grande solennité et bâtis en bois, ils étaient démolis après la fête. Pompée, comme nous l'avons vu plus haut, eut l'honneur de construire en pierre le premier qui resta. Balbus suivit cet exemple au temps d'Auguste en édifiant le sien; et celui que l'illustre neveu de César dédia sous le nom de Marcellus, fils d'Octavie, eut le même caractère de stabilité et de grandeur. Tous ces théâtres étaient construits sur un plan uniforme. Partant de la scène, qui formait une ligne droite, ils dessinaient un demi-cercle parfait, garni jusqu'au dernier portique de gradins. L'espace compris entre ces gradins et la scène se nommait à Rome orchestre, et d'ordinaire était

réservé aux sénateurs. Un toit et un ciel mobile, de toile peinte ou de tapis, couvraient la scène, qu'on divisait en deux parties : le *postscenium*, qui équivaut à nos coulisses, et le *proscenium*, ou avant-scène, où parlaient les acteurs.

Considérés en général, les spectacles de l'ancienne Rome se divisent en trois genres principaux : les jeux du cirque, les jeux scéniques, et ceux des gladiateurs.

JEUX DU CIRQUE.

Ils étaient au nombre de sept : les jeux curules ou equestres, les jeux gymniques ou des athlètes, la pompe, le jeu de Troie, les chasses, les combats à pied et à cheval, et les naumachies. Les jeux curules remontaient jusqu'à Romulus. Mais depuis le fils de Sylvia, qui se contenta probablement de faire courir, pour piquer la curiosité des Sabines, quelques mauvais chevaux de l'Algide, au poil gris, ou des Marais Pontins, et depuis Tarquin l'Ancien même, qui traça l'enceinte du grand cirque avec des pieux, et imagina d'atteler, à l'exemple des Grecs, deux, trois et quatre chevaux à un char, ces jeux s'étaient bien perfectionnés.

La religion, qui se mêlait à tout, les avait d'abord marqués de son cachet gracieux et poétique. Ainsi on attelait aux biges un cheval noir et un cheval blanc, en l'honneur de la Lune, qui voit la nuit et le jour; on en mettait trois aux triges, en mémoire des trois Parques; quatre de front aux quadriges, par respect pour le Soleil, qui marque les quatre saisons; six aux séjuges consacrés à Jupiter, parce qu'il était le père des dieux. De même, les deux roues du char, construit en forme de coquille, figuraient l'Orient et l'Occident. Pour les chevaux, ils étaient sous la protection spéciale de Neptune. Si on ne songeait que la guerre ayant été la vie de Rome, le cheval, symbole si noble du combat, devait flatter ses plus doux souvenirs, on aurait peine à se figurer l'enthousiasme et les ardentes sympathies qu'excitaient les chevaux de course. Aussi Caligula, très-excentrique dans son admiration, pour ceux qui n'ont franchi que le premier seuil de l'histoire, fit une chose parfaitement dans les mœurs de Rome et applaudie de tout le peuple en donnant une crèche d'ivoire, une couverture de pourpre et une mangeoire d'or à son vaillant Incitatus. Personne ne trouva mauvais que le patricien Capitolinus eût élevé à Volucri, coureur aussi rapide que l'oiseau, une statue d'or et un monument superbe au Vatican; et lorsque Commode montra au peuple, assemblé dans le cirque, le vieux Pertinax, les sabots dorés et couvert d'une draperie d'or, deux cent mille voix éclatèrent, et quatre cent mille mains battirent pour acclamer l'ancien vainqueur. Grâce à cette passion des Romains pour les chevaux du cirque, nous savons les noms des beaux coureurs qui repassèrent sous les voûtes colossales des tours ménianiennes la tête couronnée de laurier. Le marbre, en conservant leurs noms, a immortalisé les plus illustres[1].

1. Voici leurs noms : Nitidus, qui était blanc; Tuscus, cendré; Decoratus, bai; Viril, rouge; le Superbe, bai-brun;

De ces nobles coursiers, les uns, tels que l'Hilare, Floridus, Valentin, le Centaure, l'Égyptien, le Latin, avaient triomphé quatre fois; d'autres, comme Signifer, Pompéianus, Cotynus, le Viril, seize, vingt-trois, vingt-huit et trente fois, et le noir Indus, cent vingt fois. Les auriges ou conducteurs de chars gardaient la même proportion dans le nombre de leurs couronnes. Maturus en avait obtenu quinze, Rufus trente, Marcus cinquante-six, et le célèbre Hisponis trois cent soixante-dix-huit[1]. Appartenant à la classe affranchie, à la classe servile et souvent aux premières familles patriciennes, les auriges, qu'on appelait aussi agitateurs (bigarii et quadrigarii) des chars à deux chevaux et des quadriges, composaient quatre factions nommées la blanche, la verte, la rose et la bleue, parce qu'elles avaient adopté, comme signe distinctif, les couleurs des quatre saisons. La blanche (alba) figurait l'hiver, la verte (prasina) le printemps, la rose (rubea et russata) l'été, et la bleue l'automne dont le ciel est si doux et si pur en Italie[2]. A ces factions, pour ainsi dire nationales, Domitien en ajouta deux auxquelles il donna la couleur pourpre et la couleur d'or, mais qui ne lui survécurent pas longtemps.

Chaque agitateur portait un demi-casque (*galerus*) et une tunique courte et flottante de la couleur de sa faction. Il est à noter que ces factions formaient un corps si nombreux qu'on les nommait *greges* (familles); elles avaient leurs préfets, leurs maîtres, leurs seigneurs, leurs patrons, leurs fondateurs, et comptaient une multitude d'employés particuliers, dont les plus importants étaient les médecins qui soignaient les agitateurs quand on les rapportait mourants ou avec un membre fracturé; les conditeurs et succonditeurs, chargés du gouvernement domestique de la faction, les procurateurs du Drôme, qui s'occupaient des chars; les aurigateurs, aides des cochers; les margaritaires, qui choisissaient les perles et les pierreries dont les tuniques des auriges étaient ornées, les morateurs du jeu, qui arrêtaient les chevaux à la fin de la course; les selliers, les tenteurs sparteurs, cordonniers et sarcinateurs, auxquels revenaient les soins de l'habillement et de l'équipement; les viateurs, qui précédaient les auriges, et les villici, pourvoyeurs rustiques[3].

Les quatre factions avaient leurs écuries, qui ressemblaient à des palais dans la neuvième région, auprès du cirque Flaminius. Quand les jeux, annoncés avec éclat sur des affiches qu'on placardait à tous les coins de Rome, se donnaient au cirque Maxime; que, pour obéir aux édits, les habitants des rues voisines avaient tendu leurs maisons de draperies, et que la munificence patricienne, afin de ménager de l'ombre au peuple, venait de couvrir un espace immense de bannes de pourpre, les agitateurs revêtaient leur tunique rose, bleue, verte ou blanche, qui étince-

Polynice, noir; Romulus, bai; le Dragon, rouge, le Dévastateur, noir; le Fastidieux, roux; le Libre, bai; le Tyrrhénien, roux; l'Amour, alezan; le Délicat, de la même nuance; la Matrone, bai-brune; la Palme, pareille; la Romula rousse; la Phèdre, noire; la Perdrix, dorée; la Licence, noire, et cent autres dont quinze siècles n'ont pu flétrir les palmes.

1. Inscription d'un marbre trouvé sur l'emplacement du Champ-de-Mars et relevée par Panvinus.
2. Pline, liv. VIII, ch. 42. Tranquillus, in Vitellio, ch. 14. Tertullien, de Spectaculis.
3. Inscriptions de la maison Conti et de Tivoli.

lait de pierreries, puis ils se ceignaient d'une sorte de cuirasse composée de cordes roulées autour de la taille, soit pour amortir le choc en cas de chute, soit pour y attacher les rênes, s'ils venaient à ne pouvoir maîtriser les chevaux; ils fixaient au côté gauche le poignard destiné à prévenir, en coupant les traits, la catastrophe d'Hippolyte, et allaient au pas prendre rang avec leurs chevaux dans le cortége appelé Pompe. Là, en attendant que le drapeau blanc eût donné le signal de la marche, ils ne restaient pas oisifs. Les uns excitaient l'ardeur de leurs chevaux en jouant de la flûte, les autres par des danses guerrières; ceux-ci en déployant à leurs yeux les couleurs les plus éclatantes, ceux-là en les entourant de flambeaux. Le peuple, roulant pendant ce temps, comme les vagues du Tibre débordé, sous les portes immenses des tours Ménianiennes, remplissait les gradins.

Deux cent cinquante et quelquefois trois cent quatre-vingt mille spectateurs ne pouvaient se placer sans tumulte. Au bourdonnement sourd et confus qui sortait des portiques, au bruit des voix, des rires, des exclamations de cette multitude; se mêlaient aussitôt les cris des esclaves qui suivaient les gradins en offrant avec les intonations les plus bizarres des pois, de l'eau fraîche, de l'herbe ou des roseaux verts pour s'asseoir[1]. Puis tout à coup il se faisait un grand silence. On avait vu les hérauts du cirque parés de leur brillante tunique de pourpre agiter les caducées, insignes de leur emploi, en étendant la main vers les pavillons de la façade et surtout vers celui de gauche, qui portait le nom de *podium*, et était occupé par l'empereur; tous les yeux se tournaient de ce côté, pour ne pas perdre un détail de la Pompe. Elle arrivait enfin, cette splendide procession païenne, qui se déployait solennellement dans les rues de Rome aux grands jeux de septembre. Partie du Capitole, du temple de Jupiter, elle avait traversé le Forum, le Vélabre, et entrait au Cirque dans l'ordre suivant :

En tête marchaient les enfants encore impubères des familles sénatoriales, avec des boucliers, des lances d'argent et des casques où flottaient d'éclatants panaches; les fils des chevaliers les suivaient sur les chevaux de leurs pères richement caparaçonnés, puis venait à pied la jeunesse plébéienne formée en manipules. Celle-ci était choisie avec d'autant plus de soin que sa présence dans le cortége avait pour but de montrer aux alliés et aux étrangers l'espoir de la patrie et la vigueur du sang romain. Aussi offrait-elle un coup d'œil remarquable par la beauté des formes et sa mâle et fière tenue. Les agitateurs des quatre factions sur leurs chars et les chevaux appelés à disputer le prix la suivaient au pas, salués sur leur passage par les applaudissements de leurs amis et de leurs partisans. Derrière les quadriges s'avançaient ensuite trois groupes nombreux et presque entièrement nus composés des athlètes, des coureurs et des pugiles. Les premiers étalaient avec affectation leurs larges poitrines et tendaient leurs bras musculeux; les seconds, le corps penché en avant

1. Horace, ad Pisones. Plaute, in Pœnulo. Aut qui cortinam ludis per circum ferunt tomentum circensi culcitra ex graphalio aliisve herbis vel concisis arundinibus factâ quæ substernebatur multitudini. (Georg. Fabricii, *Descriptio Urbis.*)

et un pied en l'air, semblaient commencer la course, et les pugiles montraient leurs poings au peuple.

A ces trois groupes qui défilaient séparément en succédaient trois autres qu'on nommait les danseurs armés. L'un était formé d'hommes faits; l'autre, d'adolescents; et le troisième, d'enfants. Vêtus d'une tunique de pourpre serrée au corps par une ceinture de cuivre et portant des casques d'airain surmontés d'aigrettes de diverses couleurs, ils dansaient tous la pyrrhique en chantant des hymnes et en choquant à grand bruit leurs épées et leurs javelines. Derrière ces danseurs sérieux apparaissaient ensuite les danseurs comiques. C'étaient deux chœurs ridicules, l'un de Satyres couverts de peaux de boucs, l'autre de Silènes dont une ceinture de feuillage voilait à peine la nudité, qui, agitant des guirlandes de fleurs, parodiaient la danse noble des premiers par les sauts et les gestes les plus grotesques. Quatre troupes de musiciens avec des trompettes longues et recourbées, des petites flûtes et des cithares d'ivoire à sept cordes venaient immédiatement après les ministres sacerdotaux. Ceux-ci marchaient en sept groupes : les camilli et les camillæ, les flaminii et les flamines, les aides des prêtres, les aruspices, les pullarii, les popes et les victimaires. Les camilli et les camillæ étaient choisis parmi les plus beaux adolescents et les plus belles héritières des familles patriciennes. Habillés de robes blanches bordées de pourpre et couronnés de lauriers, ces enfants aux gracieux visages portaient les petits vases d'or et d'argent, les parfums, les aromates et l'encens des sacrifices.

Les aides sacerdotaux portaient les grands vases tels que les patères, les disques, le simpulum et le capis; le guttus, urne à long cou; l'olla, sorte de chaudière pour faire cuire les entrailles des victimes, le trépied, le candélabre, la hache et la massue. Les aruspices et les pullarii portaient de leur côté les cages où étaient renfermés les poulets sacrés. Après ces étranges guides de la politique romaine arrivaient les popes conduisant des taureaux ornés de bandelettes, de tapis de pourpre et de guirlandes, les victimaires qui s'efforçaient d'entraîner des béliers et des porcs rebelles, et les tensæ ou chars des Dieux. Sur ces chars, dont les uns n'avaient qu'une plate-forme couverte de tapis de Babylone, et dont les autres étaient construits en forme de temple et de tabernacle soutenu par quatre colonnes, s'élevaient d'abord les statues des douze grands dieux protecteurs des mois : Jupiter, Junon, Neptune, Apollon, Mercure, Mars, Vulcain, Vesta, Minerve, Vénus et Cérès. Des attelages de deux ou de quatre chevaux, de quatre éléphants et souvent de lions, traînaient les statues d'or des dieux supérieurs et les douze des dieux inférieurs. Les trois Parques, les neuf Muses, les trois Grâces, les vingt-quatre Heures, avec leurs robes blanches et noires semées les unes d'étoiles d'or, les autres de soleils; toutes les divinités des bois, Nymphes, Dryades, Oréades, Hamadryades, venaient ensuite au troisième rang. Puis des chars moins brillants, mais richement décorés, roulaient lentement, chargés des statues des demi-dieux, au milieu desquels le peuple reconnaissait toujours avec respect, Bacchus, Hercule, Esculape, Castor et

Pollux, Hélène, Triptolème, Pan, Carmenta, Évandre son fils, Énée, et Romulus.

Après la famille assez nombreuse des demi-dieux se déroulait sur une longue file de chars la phalange des morts illustres, sortie du palais impérial pour monter, par décret du sénat, dans l'Olympe païen. On revoyait là, taillées en or et en argent, ou en ivoire, les statues de César, d'Auguste, de Livie, de Julie, d'Augusta, de Drusille, sœur de Caligula, de Claude, de Claudia, de Poppée, de Vespasien, de Titus, de Julia et de Domitilla, sœur de Domitien, de Domitien lui-même; de Nerva, de Marcien, de Trajan, de Plotine, d'Antinoüs, de Sabine, d'Adrien, de Faustine et de sa fille, d'Antonin le Pieux, de Verus, de Marcus, de Commode, de Pertinax, de Sévère, de Géta, d'Alexandre, de sa mère, des trois Gordiens, des deux Philippe, des deux Valérien, de Carus, de Maximin, de Galérius, et enfin de Dioclétien.

Sur les traces des tensæ roulaient aussitôt les armamaxes, composés de deux chars réunis, traînés par quatre chevaux et couronnés de trophées splendides. Puis se déployaient en groupes séparés, que précédait le souverain pontife, les huit pontifes majeurs et les sept mineurs, les quinze flamines, coiffés de leur bonnet de peau de brebis et portant des rameaux d'olivier, le roi et la reine des sacrifices, les quinze augures appuyés sur le *lituus*, ou bâton recourbé par un bout, les quindécemvirs, gardiens des livres sibyllins, les septemvirs épulons qui préparaient les banquets des dieux, les six vestales, élégamment drapées de leur paludamentum, dont la pourpre tranchait avec grâce sur une robe aussi blanche que leurs bras nus, les trente curions préposés à la surveillance du culte avec leur pontife, les douze saliens, prêtres de Mars, et les vierges saliennes dansant en l'honneur de leur dieu, et frappant en cadence un bouclier de cuivre avec une verge d'airain, les saliens agones, à la robe multicolore, au grand bonnet de forme conique, les vingt féciaux avec leur père Patrat, les frères Arvales, si reconnaissables à leur couronne d'épis attachée avec des bandelettes blanches, les vingt-cinq compagnons de Titius, augures ruraux, les soixante prêtres publics des curies, les sodales augustaux, voués au culte des empereurs divinisés, les luperques ou prêtres de Pan, brandissant, pour en frapper les femmes enceintes, leurs courroies de peau de chèvre, la prêtresse grecque de Cérès, les prêtres de Cybèle, et les ministres de tous les autres dieux.

Quand le clergé païen avait pénétré dans le cirque, douze licteurs portant sur l'épaule leurs faisceaux entrelacés de laurier, annonçaient la venue des magistrats : précédés, en effet, par les consuls tant qu'il y eut des consuls, par le dictateur, le maître de la cavalerie, l'interroi, tant que ces charges existèrent de fait, et enfin par l'empereur et ses fils quand elles ne furent plus que nominales, les magistrats défilaient les derniers. Aux consuls ou à l'empereur succédaient les douze préteurs, les juges criminels, le préfet de Rome, les six édiles curules, les dix tribuns du peuple, les questeurs urbains, les trente-cinq curateurs des tribuns, les triumvirs capitaux, nocturnes, de la monnaie, les quatuumvirs, qui veillaient à l'en-

tretien et à la réparation des voies, les décemvirs des causes rurales, les préfets du trésor, les curateurs des monuments publics, les curateurs des égouts et du Tibre, le préfet du prétoire, le préfet des vigiles, les curateurs et leurs lieutenants des quatorze régions, les maîtres des quartiers (*vicomagistri*), l'avocat du fisc, les triumvirs sénatoriaux, les inspecteurs de l'ordre équestre, leurs agents et appariteurs, les scribes, les viateurs, les crieurs et les licteurs.

La pompe se déroulait majestueusement dans l'ordre que nous venons de décrire autour de l'épine du cirque : là, aussitôt que les derniers rangs étaient placés, le consul ou l'empereur qui avait conduit le défilé levait son sceptre d'ivoire, terminé par un aigle, et à ce signal les sacrifices commençaient. Tous les prêtres se lavaient d'abord les mains, puis ils aspergeaient d'une eau pure le corps et la tête des victimes. Cela fait, on adressait aux dieux les prières et les vœux accoutumés, et, sur un signe du grand pontife, le roi des sacrifices ordonnait aux popes et aux victimaires de s'acquitter de leur office. En un clin d'œil alors, la victime roulait abattue sous la masse du pope, le victimaire l'éventrait, l'augure, retroussant sa robe écarlate, fouillait ses entrailles avec le couteau sacré; on apportait dans des corbeilles les chairs destinées à la flamme; les ministres des choses saintes, et les camilles rangés à droite et à gauche, sur le devant de l'autel, tendaient les vases et les parfums; les pontifes et les flamines, debout derrière la flamme, en observaient les pétillements avec inquiétude. Enfin le roi des sacrifices mettait le morceau choisi sur l'autel; une fumée exhalant les parfums les plus suaves montait vers le ciel; les joueurs de flûte, les trompettes et les citharistes, groupés autour de l'autel, faisaient entendre des accords doux et graves, et, en secouant leurs rameaux humides du côté du peuple, les quindécemvirs lui apprenaient que le sacrifice était fini[1]. Les prêtres, après avoir couché sur les coussins ou pulvinars de pourpre les statues de leurs dieux et débarrassé l'arène des chars sacrés, prenaient leurs places, et une ardente émotion agitait ce peuple immense; un frémissement d'impatience courait comme le souffle de l'orage, des gradins aux loges grillées des chevaux.

L'œil attaché sur le podium impérial ou sur le balcon à balustres de marbre du pavillon consulaire, le peuple murmure, crie, s'indigne d'attendre si longtemps le signal des courses. Tandis que l'épouvantable et sourde rumeur de ces trois cent quatre-vingt mille voix gronde aux pieds de César, qui rit avec ses affranchis et s'amuse à irriter la vieille Rome, comme sa lionne favorite, pour l'entendre rugir de colère et l'apaiser ensuite d'un geste, les chevaux, rendus furieux par ce tumulte et les excitations des agitateurs, semblent s'enivrer d'avance des ardeurs de la lutte. Hennissants derrière ces barreaux peints aux couleurs de leur faction, ils frémissent sous les rênes, frappent la terre du pied avec rage, lancent, en aspirant l'air à pleins naseaux, une colonne humide à travers les grilles; ils bondissent,

1. Denis d'Halycarnasse, liv. VII.

s'élancent, reculent, se précipitent de nouveau, et font trembler d'espérance et d'effroi tout ce qui les entoure [1].

Mais, à l'effroyable rumeur succède un profond silence; un voile blanc lancé du pulvinar impérial tombe en ondoyant dans le cirque. A ce signal, les claies peintes des carcères s'ouvrent à la fois, la trompette sonne, la chaîne suspendue aux Hermès de bronze des portes tombe, et les quadriges, placés selon le rang assigné par le sort, roulent déjà dans l'arène. La foudre, la flèche du Scythe, le sillon de feu de l'étoile qui file, ne fendent pas plus rapidement l'air. Les roues brûlent le cirque, des tourbillons de poussière jaunâtre s'élèvent et cachent les cieux. La poitrine penchée en avant, les auriges frappent à coups redoublés leurs coursiers. Ils se courbent sur eux avec tant d'audace, qu'on ne peut distinguer s'ils pèsent sur les timons ou sur les chars.

Dès que les concurrents, se dérobant pour ainsi dire aux regards, ont passé la seconde borne, un d'eux les devance tous. Les trois qui restent mettent leurs soins à ce que le premier, en se jetant vers la droite et en laissant un passage à gauche tandis qu'il se porte du côté des spectateurs, soit dépassé par un char dirigé entre la borne et lui. Une lutte des plus vives, où il s'agit de la victoire et même de la vie, s'engage entre les plus ardents. Ils s'épuisent en mouvements, en efforts, en cris : guides et coursiers arrosent la terre de sueur; le bruit des applaudissements va remuer toutes les âmes. Le peuple est tour à tour brûlant des ardeurs de la course ou glacé par ses vives péripéties.

C'est ainsi que s'achèvent le premier, le second, le troisième, le quatrième tour. Au cinquième, l'aurige de la faction blanche, qu'on aurait cru d'abord sur le point d'obtenir la palme, ne pouvant plus résister à ceux qui le serrent de si près, que leurs fouets armés de balles, en flagellant les chevaux, font jaillir jusque sur son front des flots d'une écume sanglante, laisse un peu détourner les roues de son char, parce qu'il sent ses coureurs épuisés pour avoir été trop hâtés. Le sixième tour s'achève ainsi : le peuple décerne déjà la palme. L'aurige rose, qui se trouve en première ligne, voyant le blanc hors de combat et le bleu fatigué, commence à ne plus redouter les efforts de celui de la faction verte, et poursuit sa course sans inquiétude. Mais une ardeur nouvelle saisit tout à coup le dernier, qu'on n'accueillait que par des huées; les rênes appuyées contre sa poitrine tendue en avant, le pied fortement fixé sur le char, il presse ses coureurs, qui paraissent avoir des ailes, il les encourage en les flattant de la voix, il les appelle par leurs noms, il atteint presque l'aurige rose.

Celui-ci, voyant le péril, tente un moyen désespéré, il serre la borne pour abréger sa course, mais l'aurige de la faction verte parvient à le pousser adroitement en passant, et une fois emporté, le char ne peut se replier qu'au bout de la carrière. Le bleu, étourdi par les applaudissements, s'écarte de la voie;

1. J. Argoli, *De Ludis Circensibus*. — Boulenger, *De Circo Romano*

l prend une directiun oblique, use l'ardeur de ses coursiers, et se laisse aussi devancer. Le blanc, changcant par un effort suprême la direction de son char, tente d'arrêter son heureux rival et le heurte, mais son attelagc, épuisé, ne peut résister à l'impétuosité du quadrige vert. Ses chevaux de tête s'abattent : leurs jambes traînent et s'embarrassent dans les roues, tandis que les deux autres, courant toujours, brisent en fuyant les pieds de leurs compagnons. L'aurige lui-même tombe renversé de son char, et, le visage tout couvert de sang, roule dans la poussière. Alors éclateut des milliers d'applaudissements. Jamais l'Ossa aux forêts sombres, jamais la mer qui mugit autour du Bosphore, ne furent agités par un tel ouragan; l'Empereur, dans son équité, ordonne qu'on joigne des bandelettes de soie aux palmes, des couronnes aux colliers, et l'album de la faction verte compte un vainqueur de plus [1].

Les courses de chars terminées, les athlètes entraient dans le cirque. Ils étaient divisés en trois bandes : les coureurs, les pugiles et les lutteurs. Les coureurs qui paraissent avoir appartenu aux factions équestres, n'étaient qu'au nombre de quatre, et portaient les noms des vents dont ils devaient égaler la vitesse, Borée, Aquilon, Notus et Circius. Nus à l'exception d'une ceinture verte, blanche, bleue ou rose, qui leur serrait la taille, ils succédaient aux auriges, que, la plupart du temps, ils suivaient même sur le char [2]. Placés de front sur la ligne de craie du cirque, ils attendaient impatiemment le signal. Au son de la trompette on les voyait partir comme un tourbillon et dévorer l'espace. Borée laissait bientôt ses rivaux en arrière, Aquilon le suivait de près, Notus à une assez longue distance; celui-ci sentait presque sur son épaule le souffle ardent de Circius.

Sans les accidents du hasard et les perfidies tolérées dans les jeux, le premier en tête arrivait au but et remportait la palme. Mais, pour la perdre, il lui suffisait de broncher, de se retourner un instant pour regarder ses compagnons, ou d'être saisi au pied par son concurrent le plus proche, qui, désespérant de la victoire, la lui arrachait souvent par jalousie, au profit des derniers [3]. Les coureurs fameux ne manquaient pas à Rome, et l'on citait aux Grecs, si fiers du pâtre Polymnestor qui lassait les lièvres, un enfant de huit ans qu'on vit faire quarante-cinq mille pas, de la sixième heure à la douzième.

Le pugile, levant ensuite fièrement son front de taureau, se présentait dans la lice; il montrait ses larges épaules, et, déployant alternativement ses bras nerveux,

1. Nam circensibus ipse quanta Ludis
Victor gesseris intonante Româ....
(C. Sollii Sidonii Apollinaris, Carmen ad Consentium civem narbonensem.)

Chaque faction, dit Edward Gibbon (*History of the Decline and Fall of the roman Empire*, chap. 22), presentait vingt-cinq chars, et il y avait vingt-cinq courses. Celle du cavalier qui disputait le prix avec deux chevaux sans selle, sur lesquels il sautait alternativement tandis qu'ils tournaient au galop dans le cirque, s'appelait la course des desulteurs (*desultores*).

2. Certatores super currus ab aurigis agitatos in circo vehebantur, mox equestribus certaminibus finitis e curribus descendentes pedibus certatim currebant. (Onuphrii Panvinii Veronensis, *De Ludis Circensibus*.

Les Athéniens appelaient ces coureurs *apobates*.

3. Virgilii *Æneidos*, lib. v.

battait l'air à coups redoublés pour effrayer ses concurrents. Vain espoir ! Au milieu de ces passes, il arrivait un combattant. Ses muscles athlétiques, ses os saillants, ses poignets de fer et sa taille énorme s'élevaient au milieu de l'arène. Tout en admirant leur vigueur, les esclaves du cirque leur enlaçaient aux bras deux cestes égaux, et les mettaient en présence. A l'instant ils s'affermissaient sur leurs jarrets, ils tendaient leurs bras et rejetaient vivement la tête en arrière. Mille coups étaient portés avec la rapidité de l'éclair; parés pour la plupart, ils retentissaient quelquefois sur leurs flancs ou sur leur poitrine, et on entendait crier les dents ébranlées par le ceste.

Le plus ardent perdant patience, se dressait enfin, levant son bras de toute sa hauteur. Si, par un mouvement rapide, l'autre ne pouvait reculer et éviter le coup, il était d'ordinaire abattu comme les bœufs du sacrifice. S'il avait, au contraire, assez d'agilité pour reculer à temps, le premier, entraîné par son poids, roulait pesamment sur l'arène. Mais comme les règlements défendaient de frapper l'homme à terre, l'athlète, se relevant plus furieux, s'élançait sur son ennemi et le poursuivait sans relâche autour de l'épine du cirque, frappant à droite et à gauche des deux cestes, jusqu'à ce qu'il l'eût abattu à ses pieds [1]. Une couronne d'olivier et des prix d'une grande valeur, tels que des coupes, des trépieds, des talents d'or et d'argent, récompensaient la victoire des pugiles et des lutteurs qui déployaient leur vigueur les derniers.

Après les courses et les jeux gymniques, le spectacle le plus doux au cœur des Romains était la chasse aux bêtes fauves. Deux cent quarante-quatre ans avant notre ère, le consul Métellus ayant pris en Sicile cent quarante-deux éléphants aux Carthaginois, et ne voulant ni les donner aux rois alliés ni les nourrir, imagina de les faire tuer dans le cirque pour amuser le peuple. Il atteignit son but : le peuple trouva ce carnage si beau, que le meilleur moyen de lui être agréable fut d'arroser à flots le cirque du sang des bêtes fauves. Un demi-siècle plus tard, Fulvius Nobilior célébrait ses triomphes sur l'Étolie par une chasse de lions et de panthères : Scipion Nasica mettait aux prises soixante-trois lions, quarante ours et autant d'éléphants; et Sylla, pendant sa préture, livrait cent lions à crinière aux flèches des Jaculateurs. A partir de ce moment, une vive émulation s'établit entre les édiles. C'est à qui se surpassera en luttant de magnificence. Lucullus fait combattre des centaines de taureaux contre des éléphants; César renouvelle ce spectacle qui avait plu à Rome, mais il y ajoute des bestiaires armés d'arcs, de flèches et de haches d'argent. Le 14 des calendes d'octobre de l'année 71 avant notre ère, Domitius Œnobarbus, l'un des aïeux de Néron, effacé César et Lucullus en jetant pêle-mêle dans le

1. Ostenditque humeros latos, alternaque jactat
Brachia protendens, et verberat ictibus auras.
. . . .
Hæc fatus duplicem humeris rejecit amictum
Et magnos membrorum artus magna ossa lacertosque
Exuit atque ingens mediâ consistit arenâ. (VIRGILII, *Æneidos*, lib. V.)

cirque, où ils se déchirèrent aux applaudissements du peuple, cent ours de Numidie et cent nègres[1].

Vainement le sénat, dans la crainte que ces spectacles, qui duraient quelquefois quinze jours, n'amollissent le caractère romain, avait défendu par une loi l'importation des bêtes fauves, le tribun Aufidius la permit, et l'abus de ce plaisir féroce alla toujours croissant. Scaurus, durant son édilité, Pompée, après la construction de son théâtre, César, dictateur, donnèrent des chasses où l'on vit figurer par milliers des lions, des tigres, des hommes, et, pour la première fois, des rhinocéros, des autruches et des hippopotames[2]. Les Césars, suivant cet exemple avec ardeur, dépeuplèrent l'Afrique. Dans les quatre chasses principales d'Auguste, il périt plus de deux mille animaux. Caligula tua de sa main huit cents bêtes fauves en deux jours; Néron, qui préférait les courses et les combats de taureaux, fit pourtant percer à coups d'épieux, par ses cavaliers prétoriens, quatre cents ours et trois cents lions. Quant aux Flaviens et aux Antonins, proportionnant leurs chasses à la grandeur de leurs édifices, c'est par cinq mille comme Titus, et par onze mille comme Trajan, qu'ils couchaient, le javelot au flanc, les bêtes fauves dans le cirque[3]. Les empereurs militaires eux-mêmes, qui ne gardaient la pourpre qu'un jour, célébraient ce jeu avec fureur, et, avant de tomber sous l'épée sanglante des soldats, les deux Gordiens, Philippe, Gallien, Probus et Carinus firent tuer dans l'arène des multitudes de léopards, de béliers sauvages, de daims, de cerfs, d'autruches et d'ibis[4].

Voici maintenant comment se faisaient ces chasses. Dans la nuit qui les précédait l'arène du cirque ou de l'amphithéâtre était plantée de grands arbres. Au point du jour, car la *venatio* avait toujours lieu le matin, on lâchait tout à coup dans cette forêt artificielle des centaines de lions à longue crinière, de léopards libyens ou de panthères dont les rauques rugissements éclataient comme cent tonnerres. Du balcon des tours, des galeries supérieures, ou protégé par la grille qui bordait le canal de séparation, l'empereur les tuait de temps en temps lui-même à coups de flèches. D'autres fois, il les abandonnait à l'épieu des jeunes sénateurs et des chevaliers, ou au javelot de quelques vétérans plébéiens assez braves pour descendre dans le cirque, et lutter avec les bêtes fauves corps à corps. Lorsqu'il ne s'agissait pas d'animaux dangereux, et que ibis, cerfs, mouflons et sangliers couraient effrayés sous les arbres flétris du cirque, l'empereur disait quelques mots à ses affranchis; ceux-ci les répétaient au peuple, qui, se précipitant, ivre de joie, de ses gradins, et vociférant : Longue vie à César! envahissait l'arène. Là, chacun frappait ce qu'il pouvait atteindre, et emportait sa proie[5].

1. Solini Polyhistor, cap. 29. — Pline, liv. VIII, ch. 37
2. Tranquillus, chap. 49. — Dion, liv. 43.
3. Spartien, *Vie d'Adrien*. — Capitolinus, *Vie d'Antonin*. — Eutropius, in Marco Imperatore. — Trebellius Pollio, in Gallieno.
4. Vopiscus, in Aureliano, Probo, Carino.
5. Immissi deinde populares, rapuit unusquisque quod potuit. (Vopiscus, *in Vita Probi imperatoris*.)

Mais ces deux modes de chasse étaient exceptionnels; celui qu'on employait ordinairement, parce qu'il répondait à merveille aux instincts sanguinaires des masses, avait un tout autre caractère. Pleine d'émotions poignantes et de terreur, la chasse proprement dite offrait l'intérêt d'un drame horrible : c'était la lutte du désespoir contre la force aveugle et sauvage, le duel de l'homme et du tigre, livré dans un but infâme, l'amusement de deux cent mille oisifs qui pleuraient et demandaient grâce parce qu'un éléphant blessé renvoyait avec sa trompe les traits qu'on lui lançait, et voyaient d'un œil sec l'instant d'après les malheureux bestiaires tomber déchirés dans l'arène. Ceux qu'on appelait bestiaires étaient ou des condamnés à mort, ou des chrétiens, ou des misérables voués par goût à cette profession sanguinaire. Presque entièrement nus, ils attendaient dans la lice, laissée à découvert, qu'on ouvrît les loges de la *cavea :* le signal donné, et les herses des souterrains levées, l'ours sortait pesamment de sa loge; le lion, au contraire, s'élançait comme un trait dans le cirque.

Le premier objet qu'il apercevait devant lui était un bestiaire, nu et armé d'un simple bâton. D'un élan terrible il fondait sur ce malheureux, qui, à la grande surprise de ceux qui voyaient le jeu pour la première fois, se précipitait à sa rencontre. Au moment où le lion croyait tenir sa proie, le bestiaire le franchissait, et s'il accomplissait à temps ce bond périlleux, il était sauvé; le lion passait sous lui comme une flèche. D'autres, après avoir irrité et blessé un ours, grimpaient au bout d'un mât long et flexible et provoquaient de là leur ennemi. De plus hardis s'enveloppaient d'une cuirasse de roseaux aigus par le bout et se roulant aux pieds du lion comme des hérissons, après l'avoir défié, le faisaient reculer de surprise. Quelques-uns (ils étaient trois pour cet exercice, se succédant et disparaissant dans des trous lorsqu'ils se sentaient trop pressés) voltigeaient pour ainsi dire sous les dents et les griffes des lions, dont la rage se trahissait par d'affreux rugissements[1].

Mais si l'agilité et l'audace les sauvaient quelquefois, que d'infortunés morts dans ce jeu cruel! La plupart de ceux qu'on exposait ainsi, glacés de terreur à la vue seule des bêtes fauves, avaient perdu le sentiment de la douleur avant la vie. Aussi fallait-il des miracles ou quelque événement tenant du prodige pour qu'il en échappât. L'histoire ne nous montre qu'un seul condamné sorti vivant de ce tombeau. C'était sous Caligula. La chasse avait lieu au grand cirque, et, les grilles ouvertes, s'élance aussitôt une multitude de bêtes féroces. Un lion, monstrueux de taille, de vigueur et d'aspect, excitait surtout l'admiration générale. Ébranlant le cirque de ses rugissements, battant de sa queue ses flancs sonores, et dardant sur la foule son regard sanglant, il fond d'un bond sur le premier infortuné jeté à sa rage. Hélas! ce n'était plus qu'une masse inerte qui gisait sur le sable. A la vue de l'esclave, le lion s'arrête brusquement; puis il s'avance pas à pas, en rampant

1. Cassiodorus. (*Variarum*, liber v. in Epist. Theodorici Regis ad Maximum.)

comme un chien, et, remuant doucement la queue, se met à lécher les mains et le visage de cet homme.

Ranimé par ces caresses, celui-ci rouvre les yeux; il regarde le lion, le reconnaît et le serre dans ses bras en le baignant de larmes. Un incident si étrange avait mis tout le cirque en rumeur. Deux cent mille voix s'élèvent pour en demander la cause. L'empereur fait venir aussitôt l'esclave, et apprend que, fuyant en Afrique la barbarie de son maître, il a eu le bonheur d'arracher une épine du pied de ce lion et de guérir sa plaie : on communique sur-le-champ le fait au peuple, qui réclame à grands cris la grâce de l'esclave et supplie César de ne plus le séparer du lion. Caligula inclina la tête. Le lendemain, le fugitif, qui s'appelait Androclès, parcourait les popines de Rome, recueillant des poignées d'as pour lui et des guirlandes de roses pour son sauveur, et entendant dire partout sur son passage : « Voilà le lion hôte de l'homme, voilà l'homme médecin du lion [1]. »

Tel était le troisième jeu du cirque; le quatrième consistait dans les combats à pied et à cheval exécutés comme intermèdes par soixante jeunes gens armés d'épées et de boucliers : les vélites fantassins offraient d'abord l'élégant simulacre d'une bataille; puis ils se groupaient au milieu du cirque, de manière à ce que le premier rang étant sur un genou, le second très-courbé, le troisième un peu moins, et le dernier debout, en tenant leurs boucliers sur leurs têtes ils formassent une tortue parfaite. Ce toit de fer improvisé leur valait des applaudissements unanimes. Vus avec plus de plaisir encore, les vélites-cavaliers exécutaient les brillantes manœuvres des escadrons romains, ou combattaient, divisés en deux troupes hostiles, sur des éléphants armés de tours.

Jouées par des adolescents, ces scènes équestres prenaient le nom de jeu troyen. Le jeu de Troie, réminiscence historique, était l'apanage de la noblesse. Le fier patriciat romain, qui avait caché son origine dans la nuit des traditions fabuleuses, et qui se prétendait issu des dieux et des héros d'Ilion, aimait à montrer ses enfants à la plèbe dans cette sorte de ballet militair dont le sujet flattait son orgueil et lui permettait de déployer son luxe. Ces enfants entraient dans le cirque montés sur des chevaux superbes. Tous, selon l'usage antique, avaient le front ceint d'une couronne. Ils portaient à la main deux javelots de cornouiller armés d'un fer aigu. Quelques-uns avaient le carquois : une chaîne d'or flottait sur toutes les poitrines. Partagés en trois turmes ou escadrons, ils obéissaient à trois chefs de leur âge. Chaque décurion commandait à douze cavaliers.

Le fouet bruyant d'un curateur du cirque leur donnait le signal. A peine avait-il éclaté, que les jeunes guerriers, partant en nombre égal, rompaient et reformaient leurs rangs au galop; puis, se chargeant avec ardeur à la voix de leurs chefs, ils simulaient, dans une foule d'évolutions rapides et compliquées, les combats de cavalerie [2]. Cher à César, qui voulait descendre de Vénus et d'Énée, le jeu

1. Aulu Gellii. (*Noctes atticæ*, lib. xv, cap. 14.)

2 Incedunt pueri, pariterque ante ora parentum
Frænatis lucent equis.... (Virg. *Æneidos*, lib. v.)

troyen ne le fut pas moins aux empereurs. Tibère l'avait conduit dans son enfance; Caligula le fit exécuter autour du tombeau de Drusille, et Néron adolescent y recueillit, pour la première fois, en costume de triomphateur, ces applaudissements et ces couronnes que le peuple devait porter jusque sur son tombeau.

Pendant que les colliers d'or et les lances luisantes des jeunes patriciens brillaient au soleil dans l'arène, le préfet du cirque avait donné ses ordres. Le jeu fini, l'euripe ou canal de ceinture, grossissant tout à coup, inondait la lice ou la cavea, si l'on était à l'amphithéâtre, et une large dérivation de l'eau, entrant comme un torrent par l'immense porte du cirque, y roulait quatre ou six trirèmes pour la naumachie[1]. On avait alors le spectacle d'un combat naval. Comme pour les courses, le sort fixait les rangs.

Debout sur la poupe, apparaisssient d'abord les chefs, vêtus de tuniques de pourpre brochée d'or. Les rameurs ceignaient leurs fronts de branches de peuplier, et l'huile, épanchée à grands flots, coulait de leurs épaules. Assis sur les bancs, qui formaient un triple étage, et les bras tendus sur la rame, ils prêtaient l'oreille, immobiles, et attendaient le signal. Pas un cœur dans les quatre trirèmes qui ne battît, agité par l'émotion et l'ardent désir de la victoire. L'éclatante trompette retentissait enfin : aux premières fanfares, toutes les rames plongeaient à la fois dans l'eau; les marins remplissaient de leurs cris bruyants l'enceinte et les portiques. Sous l'effort de leurs bras bouillonnaient des vagues d'écume; de larges sillons fendaient l'onde, et la surface humide du cirque s'ouvrait à grand bruit sous le tranchant des rames et de l'éperon d'airain de la proue, jusqu'à ce que la trirème la mieux montée eût atteint la borne, s'il s'agissait d'une joute, ou remporté la victoire, si l'on se battait sérieusement avec les lances et les boucliers[2].

Outre ces naumachies ordinaires, pour ainsi dire, les empereurs en donnaient parfois de grandioses dans des bassins creusés exprès sur les bords du Tibre et au Champ-de-Mars. Quatre mille rameurs et mille combattants figurèrent dans celles de César; celles de Néron furent surtout remarquables par la beauté des navires incrustés d'ivoire et d'or, et celles de Titus et de Domitien par la magnificence du spectacle.

JEUX SCÉNIQUES.

L'idée religieuse avait créé les jeux du cirque : les jeux scéniques sortirent de la même source. Vers l'an 392 après Romulus, une peste violente désolait la ville. Pour apaiser les dieux, les consuls Sulpicius Potitus et Licinius Stolon s'avisèrent d'un étrange moyen : ils firent venir des bouffons toscans, qui dissipèrent les terreurs de la population par leurs danses, et la guérirent en la divertissant[3]. Mais de cette grossière représentation théâtrale à la comédie et à la tragédie, la distance était grande encore : on mit deux cents ans à la franchir. Ce fut naturellement la satire qui servit de transition. Quand, pour remercier leurs divinités d'une

1. Frontin, *des Aqueducs*, liv. I. — 2. Virgilii *Æneid.*, lib. v. — 3. Tite-Live, liv. VII.

bonne récolte, les agriculteurs célébraient les vinalies, les dyonisiaques ou les opiconsives, échauffés par le vin nouveau, ils improvisaient, sans trop de souci de la mesure ni du goût, des vers pétillants d'une grosse gaieté, qu'on appelait saturniens et fescennins. Ils avaient sacrifié un porc à la terre, fait des libations de lait à Sylvain, et honoré les bons génies en répandant sur leurs autels du vin et des fleurs; quittes envers les immortels, ils laissaient donc éclater librement dans ces chants rustiques leurs joies et leurs rancunes[1]. La jeunesse romaine ajouta ces vers aux ballets étrusques; le peuple y prit goût, et les histrions ou danseurs toscans[2] s'établirent définitivement à Rome, et se mirent à y représenter au son de la flûte des pièces qui réunissaient le charme de la poésie, de la danse et de la musique, et qui, de ce mélange des trois genres, avaient pris le nom de satires[3]. Lorsque ces compositions se furent épurées, on les appela, en souvenir de la ville étrusque d'où étaient venus les danseurs, *attellanes*, et on les joua ensuite pendant cent vingt-deux ans.

L'an 514 de la fondation, un esclave grec, Andronic, eut l'idée de substituer à ces chants informes et décousus des pièces régulières. La tentative réussit. Les patriciens, trouvant ce genre plus noble, voulurent entendre si souvent Andronic, qu'il lui arriva un accident : comme il était le seul acteur et le seul chanteur de ses pièces, il s'enroua. Les patriciens lui permirent alors de prendre un récitateur pour dire ses rôles, tandis qu'il les dansait accompagné par le joueur de flûte. Voilà comment naquit la comédie latine. Dans le but d'augmenter l'intérêt des attellanes, on y avait mêlé la tragédie à la satire, en sorte que les pièces d'Andronic, et celles d'Ennius et de Lucilius, qui les suivirent, furent bientôt les seules ayant un caractère exclusivement comique. On les nommait *exodies*, et on les jouait à la fin du spectacle[4].

La comédie, à Rome, suivit le progrès des mœurs, et brilla surtout par une variété de formes qu'elle a perdue depuis. On eut la comédie *stataria*, ou de dialogue; la comédie d'action, *motoria;* la comédie élégante, *palliata;* la comédie noble, *pretextata;* la comédie bourgeoise, *togata;* mixte, *rhintonica;* populaire, *tabernaria*[5]. On eut en même temps la tragédie en robe de pourpre, *trabeata*, qui racontait les infortunes des héros et des dieux; et les pantomimes inventées par Labérius, et propagées avec tant de chaleur par Mécène.

1. Agricolæ prisci fortes, parvoque beati
Condita post frumenta levantes tempore festo
Corpus et ipsum animum spe finis dura ferentem
Tellurem porco, Silvanum lacte piabant....
Fescennina per hunc inventa licentia morem.... (HORACE, *Ép.* 1. liv. II.)

2. *Ister*, en langue étrusque, voulait dire danseur comique. (Dacier, *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, tom. II, p. 207.)

3. Festus, Porphyrion, Vossius.

4. Exodiarius apud veteres in fine ludorum intrabat quod ridiculus foret ut quidquid lacrymarum atque tristitiæ coegissent ex tragicis affectibus hujus spectaculi risus detergeret. (*Le Scholiaste*, de Juvénal.)

5. Les acteurs les jouaient avec la *syrma* ou robe longue. Le bouffon Rhintone, de Tarente, inventa ce genre de pièces, qui portait son nom. Stéphanius fit les premières comédies *Togatæ*, et Caius Melissus les *Trabeatæ*.

Toutes ces pièces se jouaient dans les théâtres de Pompée, de Balbus et de Marcellus, qui pouvaient contenir chacun de trente à quarante mille spectateurs. Afin d'être vus et entendus de ce public nombreux, les acteurs portaient des cothurnes et des patins qui donnaient à leur taille des proportions gigantesques; ils avaient un masque dont la vaste bouche d'airain, faite en forme de conque, triplait l'étendue de la voix. L'effet choquant au suprême degré, de cette mascarade, quand elle était considérée de près, s'effaçait un peu dans l'éloignement : les hurlements du comédien, adoucis par la distance, redevenaient quelque chose de semblable à la voix humaine. Les lignes du masque antique seules ne changeaient pas, et cette immobilité métallique, contrastant avec l'agitation des acteurs chargés de faire les gestes, et avec les mugissements de la bouche d'airain, devait en réalité transformer les comédiens en statues ambulantes. Interprétées par de tels acteurs, les pièces ne pouvaient offrir un intérêt bien vif, pour un auditoire populaire surtout. Des quarante mille personnes qui écoutaient au son de la flûte d'argent un comédien déclamant les pièces de Térence ou de Plaute, il n'y en avait certainement pas mille assez bien placées pour entendre, et assez instruites pour comprendre; le reste admirait les décorations, s'amusait quelque temps de l'aspect de la salle, des ondulations de l'immense voile qui la couvrait, du bruit des causeries patriciennes, des cris des désignateurs occupés à montrer leurs places aux retardataires débouchant en foule des vomitoires, puis, ennuyée de déclamation et de poésie, cette foule se levait tout à coup au milieu de l'*Eunuque* ou de l'*Amphitryon*, criant avec rage : les bêtes! les pugiles! et il fallait que Jupiter se retirât devant un ours, et que l'esprit de Plaute et de Térence fit place aux coups de poing[1].

Mais si le peuple préférait à la comédie l'exhibition des animaux, le pugilat et surtout la farce du Laureolus, dans laquelle un ours irrité d'avance s'acharnait sur un mannequin couronné de lauriers et mis en croix, l'admiration des jeunes patriciens dédommageait bien les acteurs des pièces régulières. A la grande indignation de leurs héritiers, ils dépensaient, comme le fils d'Alipius, deux mille quatre cents marcs d'or pour les jeux scéniques, ou, comme Messala, ils donnaient tout aux comédiens. Les manteaux des aïeux, étincelants de pourpre et d'or, flottaient sur les épaules des comparses de Roscius, plus riche lui-même qu'un roi. Gouffre sans fond, le théâtre absorbait en deux ou trois jours l'énorme opulence des édiles. Pour faire jouir Rome de ce plaisir, il fallait semer des millions. Heureusement les ambitieux ne marchandaient pas la popularité. Scaurus, Curion, César, avaient magnifiquement ouvert la voie; les empereurs y marchèrent du même pas. Auguste montra au peuple les jeux scéniques vingt-quatre fois en son nom, et vingt-trois fois au nom des magistrats, que cette dépense aurait ruinés. Cali-

[1] .... Media inter carmina poscunt
Aut ursum aut pugiles. .. (HORACE, *Epît.* 1, liv. II.)





RUINES DU COLYSÉE.

[illegible] des [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

1. [illegible]
2. [illegible]

gula fit faire en argent les colonnes du théâtre, et le jour où Néron conduisit le roi d'Arménie au théâtre de Pompée, l'intérieur en avait été entièrement doré par ses ordres; tous les accessoires étaient d'or massif, et un immense velarium de pourpre parsemé d'étoiles d'or flottait sur la tête des spectateurs[1].

GLADIATEURS.

Il faut le reconnaître cependant, malgré ces efforts, les jeux de la scène amusaient faiblement le peuple. Passionné au cirque, il était froid ou distrait au théâtre, et ne sentait l'intérêt se réveiller énergiquement dans son cœur avec la passion qu'aux luttes des gladiateurs. Le combat, le péril, les incertitudes de la lutte, voilà ses plaisirs les plus doux; le sang, l'agonie et la mort, ses voluptés suprêmes! Une joie féroce brille dans tous les yeux : la lèvre des vestales elles-mêmes, placées au premier rang, se dilate de joie; avide et palpitante d'impatience, toute cette foule qui remplit l'immense Colisée se penche vers la cavea comme si elle voulait le boire, ce sang prêt à rougir l'arène. Ils viennent, ils arrivent, les voilà ceux qui vont mourir! — Défilant, deux à deux, sous la loge de l'empereur, ils lui montrent que leurs glaives sont de bonne trempe et leurs poignards bien aiguisés, car Rome n'entend pas raillerie sur ce point, il lui faut un combat sanglant et de larges blessures.

Quelques-uns jettent en passant ces touchantes paroles au pied du Pulvinar : « Adieu, César, ceux qui descendent dans la tombe te saluent! » Puis la trompette sonne, et le duel impie commence. Deux gladiateurs se détachent du groupe. Une draperie écarlate, fixée au corps par une brillante ceinture de cuivre, les distingue de leurs compagnons : l'un porte le cothurne de cuir bleu au pied gauche, au pied droit une bottine de bronze; un long bonnet d'où pendent des réseaux d'or s'élève sur sa tête. D'une main il tient un trident, de l'autre un filet, d'où lui vient son nom : c'est le Rétiaire. Le second, armé d'une faux recourbée et d'un grand bouclier rond, a pour signe caractéristique un poisson qui forme le cimier de son casque : c'est le Mirmillon.

Ils s'attaquent avec acharnement, car la vie de l'un ou de l'autre est le prix du combat. Le Mirmillon, agile et vigoureux Gaulois, lève sa faux; on croit son adversaire atteint, mais celui-ci recule, et, lançant tout à coup le filet, cherche à en envelopper son ennemi. Le danger rend la vue perçante : se couvrant à temps de son bouclier, le Mirmillon se sauve, mais la lutte n'en devient que plus vive. Enivrés par les applaudissements et les cris du peuple, les combattants ne songent plus qu'à s'égorger. Le trident et la faux brillent et se choquent tour à tour. Bientôt le Rétiaire, qui a deux armes offensives, le filet et le trident, profite de ses avantages; il presse le Mirmillon, le force de fuir et le poursuit de ces mots empreints

1. Aussi on appela ce jour le *Jour doré*. (Dion Cassius, *Vie de Néron*. — Pline, *idem*, ch. 19.)
2. Festus, v. — Valère Maxime, I. — Juvénal, *Sat.* 3.

d'une horrible ironie : « Pourquoi fuis-tu, Gaulois ? ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est à ton poisson ! (piscem peto) » S'il essaie d'une feinte pour échapper au Rétiaire, mille cris la dévoilent : il est Gaulois, il appartient à cette race détestée qui a rançonné Rome, et les fils ne pardonnent pas la honte de leurs pères ; il faut qu'il meure, et lorsqu'il s'arrête hors d'haleine, et s'appuie, pour respirer une minute, aux parois de la cavea, le Rétiaire le coiffe de son filet, le terrasse, et, voyant que deux cent mille mains se tendent vers lui, le pouce renversé, l'égorge sans pitié. Un des curateurs de l'amphithéâtre s'approche, le mort est traîné avec un croc dans le *Spoliarium*, et le jeu continue.

Voici les Samnites avec leur bottine de bronze à la jambe gauche, leur bouclier d'argent, leur jupon de lin, et leur casque orné de plumes rouges. Encore une vieille dette de l'orgueil romain ! encore une rancune nationale à satisfaire ! Rome se souvient des fourches Caudines, et croit se venger chaque fois que les gladiateurs de ce nom inondent l'arène de leur sang. Les Homoplachi, combattant par couples, et les Catervarii, qui n'en venaient jamais aux mains que par groupes nombreux, succèdent aux Samnites ; les Laquéateurs, habiles à lancer le lasso, courent après les Thraces, qui leur opposent le petit bouclier et le poignard ; les Dimachaires, brandissant une épée de chaque main, repoussent les Sécuteurs, armés d'une masse de plomb. Montés sur des chevaux blancs, les gladiateurs équestres inaugurent, neuf cents ans avant le moyen âge, la folie des tournois, et les Essédaires recommencent, avec l'attrait d'un péril de plus, celui du combat corps à corps, la course des chars. Singulière aberration de l'esprit humain ! au lieu de dépenser cet amas d'or, comme le remarque avec tant de sens un roi barbare[1], pour prolonger la vie, qui fuit si vite, on ne songeait qu'à inventer des moyens plus cruels encore pour l'abréger. Ainsi l'on mettait à cheval des malheureux appelés Andabates, qui, la tête emprisonnée dans un casque sans oculaires, allaient, se cherchant en aveugles, frappant à l'aventure et se tuant au hasard, au grand plaisir du peuple et des nobles de Rome[2].

L'amphithéâtre avait deux portes pour les gladiateurs. Par la première, qui s'appelait *Vivaria*, ou porte de la vie, ceux qui, après trois ans d'exercice, échappaient au glaive, au poignard, à la lance, au trident, au filet, ou qui, s'étant signalés dans quelque beau carnage, avaient mérité et obtenu la faveur du peuple, sortaient libres et citoyens. Le préfet des jeux leur donnait un gros bâton (*rudis*) marque de leur affranchissement ; ils prenaient, s'ils étaient de condition servile, le bonnet de la liberté, et n'avaient plus qu'à se rendre à l'autel d'Hercule, protecteur des athlètes, pour y consacrer leurs *subligacula* rouges ou blancs, leurs casques et leurs armes[3].

Ceux qu'on emportait au contraire, en les traînant avec un croc, par la porte

1. Heu mundi error dolendus ! Si esset ullus æquitatis intuitus, tantæ divitiæ pro vitâ mortalium deberent dari quantæ in mortes hominum videntur effundi. (Cassiodore, liv. v. — *Epist.* Theodorici Regis ad Maximum.)

2. Cicéron, *Epist. famil.* VII.

3. D'où vint la formule d'affranchissement *donare aliquem rude vel pileo.*

Libitine, la déesse des funérailles, étaient jetés avec dédain au Spoliarium. Là, deux esclaves, portant comme par dérision des noms de dieux, attendaient les cadavres. L'un, qu'on appelait Mercure, les touchait avec un fer rouge pour voir s'ils étaient tout à fait morts, et l'autre, qu'on nommait Pluton, leur cassait la tête à coups de maillet[1].

Rome était si éprise de cet amusement barbare, qu'on en avait fait une spéculation et un art. Des lanistes sans entrailles, et qui étaient bien nommés, car ce mot veut dire bourreau, achetaient des esclaves, les dressaient longuement dans leurs jeux ou écoles d'escrime, les gorgeaient de viandes succulentes pour qu'ils eussent plus de force à déployer et plus de sang à répandre, et les vendaient à prix d'or à ceux qui voulaient en faire présent (munus) au peuple. Inconnus pendant quatre cent quatre-vingt-dix ans, car cette abominable libation baigna pour la première fois, au v[e] siècle romulien, la tombe du père de Marcus et de Décimus Brutus, les combats de gladiateurs firent jusqu'à sa chute les délices de Rome païenne. Marchant passivement à la mort, l'esclave du laniste avait oublié Spartacus, et si, plus forte que l'épée du Thrace, la croix n'eût brillé comme un phare libérateur sur les amphithéâtres, le filet du Rétiaire et le maillet de Pluton seraient encore teints de sang.

Ainsi se manifesta pendant douze siècles le génie romain sur le champ de bataille, au Forum, dans les monuments, dans les mœurs, et dans les spectacles. Il ne reste plus qu'à le peindre dans son organisation politique et religieuse, pour compléter ce tableau de la plus illustre cité du monde.

1. Mercurium mortuos cauterio examinantem vidimus et Jovis fratrem Gladiatorum cadavera cum malleo deducentem. (Tertullien, *Apologeticus adversus gentes.*)





CHAPITRE XIV

INSTITUTIONS CIVILES

Aristocratie. — Démocratie. — Constitution de Rome. — Les trois Ordres. — Le Sénat. — Les Chevaliers. — Le Peuple. — Lutte au Forum. — Grandes Familles patriciennes et illustres Familles plébéiennes. — Les Comices — Magistratures de la République — Pouvoir impérial. — Pouvoir de l'armée.



Les évolutions politiques de l'humanité sont partout et toujours les mêmes. Un peuple se forme et obéit d'abord à un chef : emporté par le vertige du pouvoir, ce chef devient injuste et tyrannique ; alors les plus braves et les plus fiers de ses compagnons s'unissent contre lui et le chassent. Reconnaissant de ce service, le peuple les met à sa tête, mais il ne tarde pas à voir, tant l'ivresse de l'autorité est mauvaise, qu'il n'a fait que changer de fers. Il brise donc le joug des nouveaux maîtres et se gouverne seul. Pendant quelque temps ce gouvernement est le meilleur, tout éclôt et prospère au soleil de la liberté : puis, comme malheureusement rien ne résiste au temps sur la terre, par l'indifférence ou la corruption du grand nombre et l'ambition de quelques-uns, on finit par retomber sous l'épée de la tyrannie.

Telle est la révolution des États, tel est l'ordre dans lequel une main invisible change la forme de gouvernement d'un peuple et le ramène au point de départ. Rome ne pouvait échapper à cette loi. En parcourant le cercle fatal et immuable jusqu'ici elle passa, dans l'espace de huit siècles, par la monarchie avec ses rois, par l'oligarchie avec son sénat, par la démocratie avec ses tribuns, pour en revenir au despotisme primitif avec ses empereurs. Quatre grandes haltes coupèrent

seules ce voyage de huit cents ans, divisant l'histoire des institutions de Rome ancienne en quatre périodes bien tranchées, l'une, qui va de la fondation de la ville à 244, l'autre, comprise entre cette date et la promulgation des lois Liciniennes en 377, la troisième, que limite en 633 la mort de Caïus Gracchus, et la quatrième qui commence à la dictature des guerres civiles et ne prend fin qu'avec l'empire.

Pendant la première période, le gouvernement de Rome était une monarchie tempérée, selon Denys d'Halicarnasse, par les traditions des démocraties grecques. Romulus, dit ce vieil historien, ayant partagé son peuple en trois tribus et en trente curies, traça la première ligne de démarcation entre les patriciens et les plébéiens, à l'exemple d'Athènes, établit le patronage à l'imitation des Thessaliens, choisit un conseil de cent chefs modelé sur ceux de la Grèce, qu'il appela sénat, et forma une garde de trois cents cavaliers, semblable à celle de Lacédémone. Tacite affirme au contraire que le pouvoir des rois n'avait d'autres limites que leur bon plaisir [1], et le commentateur du *Digeste*, qu'ils possédaient une autorité absolue, despotique, arbitraire et sans appel [2]; de son côté, la science moderne prétend qu'une Rome étrusque, *Ruma*, dont l'origine flotte dans la vapeur mystérieuse des temps, a précédé celle de Romulus. Selon quelques érudits, tous les éléments de la constitution romaine, un chef, un patriciat et des prolétaires-soldats, existaient dans cette ville mère longtemps avant que le fils de la Vestale n'y transportât ses compagnons.

Si cette opinion était vraie, elle expliquerait les agitations de la première période. De l'établissement des rois, en effet, jusqu'à leur expulsion, le chef unique ne fut occupé qu'à lutter contre les pères des familles (*gentes*) acharnés à lui disputer le pouvoir. Où la ruse échouait ils ne craignaient pas d'employer la violence, et la lutte était si ardente que sur sept rois les pères des familles en massacrèrent quatre et jetèrent le dernier à l'exil. La question de savoir qui aurait l'autorité était donc posée entre le chef de la ville entière et les chefs des curies : ceux-ci voulaient que le peuple leur obéît; mais ils ne voulaient pas obéir à un maître ou plutôt ils aspiraient tous à commander successivement. Grâce à l'attentat du fils de Tarquin, ils purent atteindre le but qu'ils poursuivaient depuis si longtemps. Déjà maîtres de la majorité légale, puisque sur les cent quatre-vingt-treize centuries que formait le peuple romain ils en avaient quatre-vingt-dix-huit, ils recueillirent, par l'habileté de Brutus, tout le pouvoir des rois qu'on chassait. Dans cette circonstance comme toujours le peuple fut victime de son ignorance. Le patricien Brutus exaltait ses passions en brandissant le poignard teint du sang de Lucrèce; il réveillait adroitement la haine de la tyrannie qui dort dans le cœur du plus indifférent et du plus lâche, et tandis qu'il lui faisait jurer haine à la royauté, c'est-à-dire au despotisme d'nn seul, il livrait ce peuple pour cinq cents ans pieds et poings liés au despotisme de trois cents familles.

1. Nobis Romulus ad libitum imperitaverat. (TACITE, *Ann.* III, 27.)
2. Pomponius, liv. I, t. II, l. 2.

L'aristocratie profita donc seule du naufrage de la royauté. Tout le changement qui se fit d'abord fut de mettre à la place du roi, magistrat à vie, deux consuls, magistrats temporaires, que les patriciens investissaient pour un an de la puissance exécutive et du commandement militaire, à la condition expresse qu'ils en référeraient dans toute occasion aux patriciens assemblés en conseil ou sénat. Pour qu'il fût bien entendu que l'aristocratie gardait tous les priviléges des rois, les consuls prirent la robe bordée de pourpre et se firent précéder des douze licteurs qui portaient les faisceaux et les haches devant Tarquin. Tous les droits suprêmes de la royauté, tels que la justice, la nomination aux emplois, l'initiative des propositions et la conduite de la guerre, leur furent donnés pour un an. Ainsi abolie de nom, la monarchie existait de fait plus menaçante que jamais : seulement, pour tromper le peuple, les patriciens la cachèrent d'abord derrière cette figure idéale qu'on appelle la liberté et qu'on voit un moment en rêve dans toutes les révolutions.

Cette dissimulation dura quatorze ans. Mais quand la mort du dernier roi, qui la tenait encore en échec du fond de son exil, l'eut délivrée de toute crainte, l'aristocratie dit fièrement son dernier mot. Il était dur. Elle voulait tout l'argent, toutes les terres, tous les honneurs. Quant à la plèbe, elle lui laissait la misère, les labeurs du camp et l'esclavage. Par l'usure, l'usurpation du sol, l'inflexible orgueil et le tenace esprit de caste qu'elle déployait, elle dépouilla effectivement le peuple, lui arracha jusqu'au dernier lambeau de terre, et le jeta esclave et chargé de fers à ses pieds. De cette époque de violence date l'établissement de la dictature. Comme ce peuple enchaîné frémissait de colère, pour le dompter par la terreur, au lieu de l'apaiser par la justice, le sénat créa une magistrature nouvelle, armée pour six mois d'un pouvoir sans limites et sans contrôle, et parfaitement représentée par le tranchant de vingt-quatre haches qui brillaient devant le dictateur. Bien sage alors et bien conseillé, le peuple se retire sur le Mont Sacré, et seul dans ses murs déserts, le sénat tremble, cède et consent à l'affranchissement des esclaves pour dettes, à la libération des débiteurs insolvables, et, ce qui était plus important, à l'institution des tribuns.

Constituée du moment qu'elle eut des chefs légaux, la démocratie en vient aussitôt aux mains avec l'aristocratie. Le terrain de l'égalité, disputé pied à pied pendant la seconde période, est conquis peu à peu dans une rude et longue lutte de cent vingt-sept ans. Le droit de nommer ses tribuns, d'accuser les consuls, de faire des plébiscites, d'exiler les patriciens, comme l'éprouva Coriolan, l'un des plus illustres enfants de la *gens* Marcia, l'égalité judiciaire, en vertu de la loi Terentilla, des distributions de terres, le droit de convoquer le sénat, l'abaissement de cette barrière orgueilleuse qui défendait aux plébéiens de s'allier aux patriciens, enfin l'acceptation des lois Liciniennes, qui mettaient un frein à l'usure, fixaient le maximum de la propriété, donnaient sept arpents à chaque citoyen pauvre, et élevaient le peuple à l'égalité politique en l'admettant au partage du consulat, voilà les concessions que la démocratie arracha une à une à sa rivale.

Non que celle-ci eût cédé sans combat. Montesquieu se trompait en disant, dans son *Esprit des lois* [1], qu'il ne savait quelle fut plus grande, ou dans les plébéiens la lâche hardiesse de demander, ou dans le sénat la condescendance et la facilité d'accorder. Fidèle à sa nature d'orgueil, de dureté et d'avarice, l'aristocratie au contraire se montra inflexible et n'abandonna rien que sous la pression de la force. Et même, en paraissant se rendre, l'aristocratie tâchait de réparer ses défaites par une autre conquête. Le jour où elle consentit à laisser aspirer les plébéiens au consulat, elle se retranchait dans la préture et l'édilité curule, et conservait, par la création de ces charges, l'administration judiciaire et la police. Déjà le pouvoir consulaire, qui lui échappait à moitié, était dépouillé de ses prérogatives les plus importantes. La création d'un roi des sacrifices, des questeurs de l'*ærarium*, des rechercheurs du parricide et des censeurs, enlevait à cette magistrature souillée pour les nobles au contact plébéien, la présidence des actes religieux, la garde du trésor public, la connaissance des causes criminelles, l'administration des finances et le droit de faire le cens et de dresser arbitrairement la liste des chevaliers et du sénat [2].

Malgré ces restrictions et ces arrière-pensées, l'effet des lois Liciniennes fut immense pour la démocratie. En peu d'années les plébéiens arrivèrent à l'édilité, au consulat, à la dictature, à la censure et aux charges sacerdotales. Bientôt l'égalité des fortunes acheva ce que la loi politique avait commencé. Précipités par cette révolution des hauteurs superbes de leur orgueil, les patriciens comprirent qu'ils ne ressaisiraient leur vieille supériorité que par leurs talents et leurs vertus : les plébéiens, de leur côté, en présence d'un ordre de choses qui élevait leur cœur et les tirait de cette servile dépendance des nobles dans laquelle ils avaient gémi quatre siècles, conçurent une généreuse émulation et ne songèrent qu'à lutter de capacité et d'honneur, pour mieux remplir les charges qu'on leur confiait. Les divisions entre les deux classes, qui n'avaient eu d'autre source que l'odieuse inégalité des droits et des fortunes, cessèrent momentanément. Le peuple était bien souverain de droit depuis le consulat de Valérius, mais il ne l'était pas en réalité à cause de l'influence des patriciens dans les assemblées par centuries, de l'autorité du sénat et des nobles qui exerçaient tous les emplois, et de la violence sans frein de la jeune aristocratie.

La loi Valéria, qui donnait droit d'appel au peuple, n'était qu'une lettre morte. Toutes les fois que les tribuns mettaient en cause un patricien, il trouvait devant lui l'ordre tout entier de la noblesse uni comme un seul homme et qui ne reculait jamais. Les lois sacrées n'obtenaient pas plus de respect. On empêchait l'action des tribuns en achetant à prix d'or le *veto* de l'un d'entre eux, par une déclaration de guerre, la brusque nomination d'un dictateur ou par la force. La loi Horatia, qui, depuis le quatrième siècle de Rome, avait statué que tous les citoyens seraient tenus

1. Livre II, chap. 18.
2. Hooke, *History of Rom.*

d'obéir aux plébiscites, était méprisée depuis cent ans. Mais après la promulgation licinienne toutes ces lois furent confirmées de nouveau et exécutées à la lettre par le soin des magistrats plébéiens. Il en résulta ce juste équilibre de pouvoir entre l'aristocratie et le peuple tant loué par Polybe.

Trois formes de gouvernement, la monarchie, l'aristocratie et la démocratie, se confondaient, dit-il, dans l'état politique de Rome : elles s'y pondéraient avec tant d'art que personne, même parmi les Romains, ne pouvait assurer si le gouvernement, considéré dans son ensemble, était aristocratique, monarchique ou populaire. En étudiant le pouvoir des consuls, il semblait un reflet de la royauté; à voir celui du sénat, on le jugeait purement aristocratique; et si l'on appréciait à sa valeur le rôle joué par le peuple, on était en droit de se croire dans une démocratie. Or, voici à peu de chose près en quoi consistaient alors les droits respectifs des consuls, du sénat et du peuple.

Tant que les consuls étaient dans les murs de Rome, ils avaient sous la main les affaires de la république, et sous leur autorité tous les autres magistrats, sauf les tribuns. Les consuls menaient les ambassadeurs au sénat, préparaient la matière des délibérations, et veillaient à l'exécution des décrets rendus. Chargés également de convoquer les assemblées du peuple et d'y présider, ils traduisaient en loi sa volonté exprimée par la majorité des suffrages ou lui apportaient les sénatus-consultes. Là se bornait leur sphère d'action dans la paix; dans la guerre, au contraire, elle était sans limites. Maîtres souverains des alliés ils pouvaient disposer de leurs troupes comme bon leur semblait, créer des tribuns militaires, lever des légions, punir et récompenser à leur gré, et puiser sans contrôle dans le trésor public. Un questeur les suivait partout, avec mission d'exécuter aveuglément leurs ordres.

Tout ce qui touchait aux finances était du ressort du sénat. Le sénat avait seul la garde et l'administration des deniers publics. Rien n'entrait dans le trésor, rien n'en sortait que par ses décrets. Sans un sénatus-consulte, les questeurs n'auraient pas obtenu un as, même dans les temps les plus difficiles. Cette règle rigoureuse ne fléchissait que devant les consuls quand il s'agissait de l'armée. C'était le sénat qui délivrait tous les cinq ans aux censeurs les sommes énormes qu'exigeaient la réparation et l'entretien des voies, des aqueducs et des monuments. Les trahisons, les conspirations, les empoisonnements, les assassinats, tous les crimes en un mot commis en Italie, c'est le sénat qui les jugeait. Arbitre suprême des citoyens et des villes, il réglait leurs différends, et au besoin rétablissait l'ordre troublé. Ces *Legati*, qui allaient porter par toute la terre les ordres du peuple romain aux rois et aux nations, et qui laissaient tomber de l'Euphrate au Rhin la guerre ou la paix des plis de leur toge, appartenaient tous au sénat. Le sénat était le représentant officiel de Rome, et quand les ambassadeurs des rois venaient demander son amitié ou son indulgence, c'est lui qui répondait pour Rome.

Les consuls possédant tous les priviléges de la royauté et le sénat ceux de l'état



aristocratique, il semble au premier abord que l'action du peuple devait s'effacer entre ces deux forces. Il n'en était rien cependant. A force d'oscillations, la balance de ce gouvernement avait atteint un tel degré d'équilibre que la part de chaque pouvoir était égale. Si le commandement des armées, les clefs du trésor public, la haute justice et la direction exclusive pour ainsi dire des grandes affaires de la république donnaient une immense influence à l'aristocratie, représentée par les consuls et le sénat, le peuple avait conquis dans ses vaillantes luttes des droits assez forts pour la balancer et l'annuler au besoin. De sa main, en effet, tombaient les peines et les récompenses, qui sont la vie ou la mort des établissements humains : car, en appliquant mal les uns et en distribuant injustement les autres on traite mieux les méchants que les bons, les ignorants que les habiles, et rien de durable ne se fonde sur l'ignorance et sur le mal.

Le peuple avait aussi sa juridiction. Il était le juge des grands coupables, et pouvait seul prononcer la peine de mort. C'était lui qui élevait les patriciens aux dignités par son suffrage, qui approuvait ou rejetait les lois, et, chose plus importante, qui décidait de la paix ou de la guerre.

Sous l'empire de cette constitution, moitié aristocratique, moitié populaire, la République prit un développement colossal. Tant que le sénat fut la tête de Rome, et que le peuple en fut le cœur et le bras, c'est-à-dire pendant la troisième période, qui embrasse deux cent trois ans, tout ce qui s'opposait à la grandeur romaine disparut ou fut écrasé. Irrésistibles, parce qu'elles étaient formées de soldats citoyens, les légions brisent enfin le cercle de fer dans lequel les Latins, les Volsques, les Étrusques, les Samnites étreignaient encore la ville. Elles chassent Pyrrhus d'Italie, repoussent Hannibal, détruisent Carthage et Numance, et plantent triomphalement leurs aigles en Sicile, en Espagne, en Grèce et en Asie. Par malheur toutes ces victoires avaient coûté des flots de sang plébéien. Épuisée par ses glorieux efforts le lendemain du triomphe de la patrie, la démocratie se trouva décimée et ruinée en face d'une aristocratie plus forte, plus opulente qu'avant les guerres et plus insolente, car elle voyait la faiblesse et la misère de sa rivale.

Les patriciens à ce moment avaient un beau rôle à jouer. Il eût été grand de reconnaître noblement les services du peuple, et en lui abandonnant une faible portion des terres usurpées, de l'aider à réparer les pertes de cette vieille et rude famille plébéienne qui avait fait Rome sa mère si puissante, et l'aristocratie sa sœur si illustre et si riche. Mais, loin de prendre ce parti, que la justice, l'humanité, leur intérêt même commandait, les patriciens persévérèrent obstinément dans leur système d'iniquité, d'usure et de dureté sauvage. Ils ne voulurent pas même laisser au pauvre qui les avait sauvés un toit pour abriter sa tête, un peu de terre pour l'arroser de ses sueurs. Déjà, en 266, quatre-vingt-dix ans après la promulgation des lois de Licinius, ils avaient forcé le peuple de se retirer sur le Janicule; en l'an 131 avant le Christ, ils le forçaient de mourir de faim. Deux hommes au noble cœur, mais dont l'esprit, faussé par les subtilités légales, ne comprit pas qu'à

la violence il faut opposer la violence, sous peine de faire déchirer par l'épée le sein nu de la loi, s'élevèrent en vain pour sa défense. La molle conduite des Gracques perdit la cause populaire et donna la victoire à l'aristocratie.

Mais comme les hommes sont aveugles ! Cette aristocratie, habile pourtant malgré son égoïsme et plus éclairée que le pauvre qu'on n'instruit pas, ne sut point comprendre que sa victoire était un suicide. Pour maintenir la liberté, en effet, il faut s'appuyer sur une force capable de résister et de devenir au besoin agressive. Le peuple, debout dans son indépendance et sa vigueur, rendait toute usurpation impossible, et en sauvant sa liberté protégeait celle du sénat. Quand il fut vaincu, désarmé, affaibli et humilié, l'aristocratie, qui se croyait maîtresse du pouvoir pour des siècles, tomba comme lui dans la servitude. Il se rencontra aussitôt des hommes dans son sein qui lui volèrent sa victoire et qui profitèrent, pour la courber à son tour sous le joug, de la haine que ses rigueurs impitoyables avaient amassée dans les cœurs des soldats plébéiens. L'énergique démocratie du Forum n'étant plus là pour faire contre-poids, il fallut que les patriciens subissent humblement l'opprobre de la dictature militaire et que les fils de ceux qui avaient vu des rois dans leur atrium allassent s'agenouiller, lorsque la faux des proscriptions eut fini sa moisson sanglante, aux pieds de leurs égaux qu'on appelait Césars et qui réhabilitaient par leur audace le despotisme des Tarquins.

Telle est l'histoire générale de la constitution et du gouvernement de Rome pendant les trois premières périodes : quel était maintenant le jeu de cette constitution et à l'aide de quels rouages fonctionnait la machine gouvernementale ? Voilà ce qu'il convient de dire en peu de mots avant d'entrer dans la quatrième époque.

Partagé en fractions nommées tribus, qui de trois qu'elles furent primitivement, s'augmentèrent, de l'an 263 de Rome à l'an 512, jusqu'au nombre de trente-cinq, et qui étaient divisées en dix groupes qu'on nommait curies, sous-divisés eux-mêmes en décuries, le peuple romain se trouvait immuablement classé dans trois ordres principaux de citoyens, l'ordre sénatorial, l'ordre équestre et l'ordre populaire.

Dans l'origine le sénat ne se composa que de cent membres : cent autres furent ajoutés aux premiers sous les successeurs de Romulus. Tarquin l'Ancien et Brutus élevèrent ce nombre à trois cents; Sylla, pendant sa dictature, le porta à quatre cents; César, à neuf cents; l'arbitraire des triumvirs, à mille. Plus raisonnable, Auguste le fixa à six cents. Middleton, Chapman, Spielman et Moyle[1] ont cru à tort que l'élection des sénateurs appartenait au peuple. Trop fiers pour reconnaître ce droit aux plébéiens, les patriciens ne reçurent jamais la dignité sénatoriale que du choix des rois, des consuls, des censeurs, et quelquefois, par hasard, dans les temps de crise, des dictateurs. Après le désastre de Cannes, un de ces magistrats extraordinaires fut nommé seulement pour remplir les vides faits dans les rangs des

1. *Constitution du sénat* (1742). — *Essai sur le sénat romain.* — *Essai sur le gouvernement de Rome....*

pères par l'épée d'Hannibal. Ce consulaire, qui s'appelait Fabius Buteo, monta à la tribune, et, après avoir déclaré qu'il se réglerait dans son choix non sur le mérite personnel dont il ne lui convenait pas de se rendre seul juge, mais sur des titres éclatants et incontestables, il appela d'abord nominativement tous les sénateurs vivants, puis il élut, pour remplacer les morts, ceux qui avaient exercé des charges curules, les anciens édiles plébéiens, les anciens tribuns, les anciens questeurs et quelques braves citoyens aux murs desquels pendaient des couronnes civiques. Après avoir créé de cette manière cent-soixante-dix-sept sénateurs, il abdiqua la dictature, descendit de la tribune, et, ayant ordonné à ses licteurs de se retirer, se perdit modestement dans la foule [1].

Dans les circonstances ordinaires il fallait remplir cinq conditions pour arriver au sénat. Être de race patricienne, avoir le rang de chevalier, huit cent mille sesterces de cens [2], vingt-cinq ans au moins, et être passé par l'édilité ou la questure. Les insignes des sénateurs étaient le laticlave, tunique bordée d'une large bande de pourpre à clous dorés, et les bottines noires sur la tige desquelles brillait dessiné un grand C, en souvenir du nombre primitif des pères, ou un petit croissant d'argent. Le sénat se réunissait sur la convocation des consuls, et depuis des tribuns, dans les curies Hostilia, Pompéia, Julia, et dans les temples consacrés. Le premier inscrit sur l'album s'appelait prince du sénat. Toute réunion était précédée d'un sacrifice fait à la porte de la curie par le magistrat qui avait convoqué l'assemblée. Il fallait quatre cents membres pour que les délibérations fussent valables.

Le mode de recrutement de ce corps privilégié était des plus simples : tous les cinq ans les censeurs dressaient une nouvelle liste dans laquelle ils comprenaient, afin de combler les vides, les fils de sénateurs, les plus riches d'entre les chevaliers et ceux que les magistratures curules, telles que la questure, l'édilité et le tribunat, appelaient de droit à cet honneur. Si pour quelque motif grave ils jugeaient utile de retrancher un membre, en lisant leur liste ils se contentaient d'omettre son nom, et ce silence annonçait seul et légitimait l'exclusion. Cette discipline sévère produisait d'excellents effets. Tant que la censure fut une vérité et que la corruption en gangrenant les cœurs n'eut pas engendré la servitude, le sénat, malgré son orgueil, son égoïsme et sa dureté, fut le cerveau de l'univers.

Cicéron l'appelait le grand conservateur du bien public; Ammien Marcellin, le refuge des peuples; Cassiodore, la gloire des bonnes mœurs; Pétrone, le vrai maître du bien et de la justice; Tacite, la tête de l'empire; Symmaque, l'élite de l'humanité; Pline, l'excellence du monde, et sous le triple rapport de l'intelligence dans les affaires, de l'énergie dans le commandement, de l'habileté dans le gouvernement des hommes, durant six cents ans il mérita tous ces éloges.

Le second ordre était celui des chevaliers, au choix desquels, « dit un vieil interprète de Juste Lipse, on avoit aussi égard à ces conditions : à la naissance, aux biens

1 Tite-Live. *Voy* Paul Manuce (*de senat. Rom.*); Zamosclus, *idem*; Middleton (*Lettre à milord Hervey*).
2. 163,666 fr. 66 c.

et à la vertu. Pour ce qui est de la naissance, il y en avoit plusieurs qui estoient fils ou parents ou alliés de sénateurs. Les affranchis ni leurs enfants, quelque bien qu'ils eussent, n'y estoient point reçus, si ce n'étoit par quelque faveur particulière des empereurs; défense qui fut religieusement maintenue, même dans la confusion du dernier siècle, par Alexandre Sévère. Jamais il ne voulut admettre les enfants des affranchis en l'ordre des chevaliers, disant : qu'il *estoit comme le réservoir d'où se devoient tirer les sénateurs.* Quant aux personnes libres, tous ceux qui avoient du bien à vingt mille écus en fonds de terre et qui estoient de bonnes vie et mœurs y pouvoient estre reçus. Vous pouvez penser si cet ordre a été grand et ample, vu qu'il y avoit alors à Rome tant de personnes riches et à tel point qu'il eût esté nécessaire de faire une ordonnance afin de retrancher le luxe. Tous les cinq ans, en faisant le cens, on dressoit une liste de tous ceux de l'ordre desquels le premier inscrit estoit dit, prince de la Jeunesse[1]. »

Au témoignage presque unanime des historiens, l'institution de l'ordre équestre datait de la fondation de Rome : le fondateur choisit dans chaque tribu cent cavaliers *célères* des mieux faits et des plus robustes, et en forma trois centuries. Tarquin et Servius Tullius en ajoutèrent quinze aux trois premières, et ce chiffre de dix-huit cents doubla, tripla et sextupla dans la suite[2]. Les chevaliers exerçaient trois fonctions importantes dans la République : ils étaient tour à tour soldats, juges et publicains. Tous ceux que l'âge n'excluait pas de l'activité, avaient un cheval nourri aux frais du trésor avec lequel ils étaient tenus de se présenter une fois par au devant les censeurs. Le jour des ides de Quintilis (15 juillet), consacrées à Castor et Pollux, ils se rendaient couronnés d'olivier et vêtus du manteau écarlate au Capitole devant le temple de l'Honneur : assis sur leurs chaises d'ivoire, les censeurs les voyaient défiler successivement, et rayaient de l'album ceux dont les armes étaient fourbies avec négligence et les chevaux en mauvais état.

Les chevaliers avaient été investis du pouvoir judiciaire, à l'exclusion des sénateurs, en l'an 631 de Rome, par la loi Sempronia; mais dans la suite cette loi fut abrogée à moitié, et ils partagèrent avec le sénat le droit de rendre la justice. Utiles peut-être à la chose publique comme soldats et comme juges, ils en étaient le fléau comme publicains. Leur société, chargée de l'exploitation des impôts, ne nous est arrivée qu'à travers les pleurs et les malédictions des peuples. Ils se distinguaient extérieurement des sénateurs et des plébéiens par l'angusticlave, tunique bordée d'une bande étroite de pourpre; par le manteau écarlate les jours de revue et par l'anneau d'or. 68 ans avant le Christ, la loi Othonia leur assigna une place spéciale aux spectacles.

Le troisième ordre se composait de tous les habitants de Rome qui n'étaient ni patriciens, ni chevaliers, ni esclaves. On appelait celui-là le peuple ou la plèbe. A l'exception de quelques familles qui étaient loin de représenter la partie la plus

1. Juste Lipse. *De la Grandeur des Romains.* — Distinction du peuple en trois différents ordres fort louables, ch. II.
2. Denys d'Halicarnasse dit que ceux qui servaient dans la cavalerie dépassaient cinq mille.

importante et la plus puissante de la noblesse, cette plèbe formait la nation elle-même[1]. C'était ce peuple romain qui partageait avec le sénat le gouvernement du vieux monde; il se divisait en deux classes principales : les citoyens de sang libre et les affranchis.

Comme le Tibre, qui de l'Apennin à la mer reçoit quarante-deux affluents dans ses eaux, le peuple romain recevait continuellement dans son sein des flots de nouveaux citoyens. Seulement, au lieu de lui venir du Samnium et de la Sabine, ces grands courants humains coulaient vers Rome de tous les points de l'univers. L'esclavage, source intarissable, les alimentait sans interruption. Il y avait plusieurs voies légales pour l'esclave d'arriver à la liberté : le maître affranchissait son serf (servus) par la baguette qu'on appelait *vindicta*, par le cens qu'on appelait *census*, et par le testament.

Conduit, tête rase, devant le préteur assis sur sa chaise d'ivoire, l'esclave attendait que son maître lui posât la main sur la tête et dit : « Je veux que cet homme soit libre et qu'il jouisse des droits du citoyen romain. » Ces mots prononcés, le licteur lui touchait la tête du bout des faisceaux; le maître, le prenant par le bras, le faisait tourner sur lui-même en le frappant légèrement à la joue, et l'esclave était libre. Il l'était aussi en se rachetant à l'aide d'un pécule laborieusement amassé, par le cens quand le maître l'avait fait inscrire sur les registres publics, et par le testament si ce dernier en exprimait la volonté ou simplement le vœu dans cet acte suprême. Il le devenait encore lorsque le maître l'affranchissait devant cinq amis ou dans une lettre souscrite par cinq témoins et qu'il le faisait asseoir à sa table. Ces formalités remplies, l'esclave avait le droit de cité et se trouvait classé dans ces quatre tribus urbaines, où les censeurs avaient parqué ce qu'on nommait hier la vile multitude.

Quant à ceux que la liberté, selon la touchante expression de Virgile, ne regardait pas, ils continuaient à gémir par milliers dans les fers de l'ergastulum ou à expier sous les verges dans les villas et les maisons monumentales les plus légères fautes; et si, réduits au désespoir[2], ils s'enfuyaient, partout, chez leurs compagnons de misère même, ils rencontraient des ennemis et, ramenés chez le maître, ils portaient désormais comme le chien un collier de fer ou de cuivre rivé au cou, sur lequel étaient gravées ces lignes :

Tene me qui
a fugi et rev
oca me Domino
meo.

Arrête-moi, car
j'ai fui, et ramène-
moi chez mon
maître.

1. Niebuhr, *Histoire Romaine*, t. IV, p. 73.
2. Lorenzo Pignori, *De Servis* p. 22.

Mais ces flots d'esclaves avilis ou corrompus par la servitude qui versaient continuellement au sein du peuple les défauts, les préjugés ou les vices des nations vaincues, devaient finir par altérer à la longue le caractère énergique et héroïque du peuple romain. La ligne de démarcation qu'élevait son dédain entre les têtes nues et les têtes couvertes s'effaçait à la troisième génération. Le père était toute la vie un *libertus*, un affranchi, un homme à l'oreille percée; mais le fils s'appelait *libertinus*, et le petit-fils citoyen. La tache disparaissait, le mauvais effet du mélange restait seul, et le sang du Quirite, vicié par le sang mède, éthiopien, grec ou tartare, perdait son antique chaleur. Au reste, il ne serait pas impossible que cette transfusion périodique de sang esclave se fût opérée à dessein. Les patriciens, qui cherchaient par tous les moyens imaginables à dompter la fierté du peuple, avaient jugé peut-être que celui-là était le meilleur.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant les grandes guerres et lorsque la plèbe n'avait été ni décimée sur les champs de bataille, ni démoralisée par la misère, ni abâtardie par ce recrutement quotidien dans l'esclavage, elle déploya une intelligence et une force de volonté admirables. Le peuple formait alors un corps énergique et compacte, toujours légalement mais fortement opposé à l'aristocratie. L'ordre intermédiaire des chevaliers, trop faible numériquement pour avoir une action qui lui fût propre et flottant de l'une à l'autre, disparaissait dans ce grand duel de la démocratie et de l'oligarchie qui se trouvaient seules en présence, retranchées celle-ci dans le Sénat et l'autre dans le Tribunat.

La lutte était d'autant plus sérieuse qu'on la continuait de génération en génération, et que chaque patricien léguait à son fils les idées, les passions et les traditions de son ordre; les plébéiens, de leur côté, conservaient avec une égale constance l'unité entre les aïeux et les descendants. Il fallait que l'existence d'une maison plébéienne dans la République fût comme la vie d'un seul homme. L'arrière-petit-fils recevait comme loi les principes de son auteur et se chargeait de l'exécution de ses plans. Plus de quatre cents ans après que C. Licinius eut fondé la puissance tribunitienne, il y eut un tribun du même nom qui le premier osa la réclamer de Sylla. On peut regarder ce Licinius, l'un des tribuns du Mont Sacré, comme l'ancêtre du Stolon qui portait le même nom et qui, quatre générations plus tard, assura la dignité de l'ordre plébéien. Mænius, qui le premier somma les usurpateurs d'exécuter la loi agraire, fut sans doute l'aïeul de celui qui, deux cents ans après, enleva aux curies un pouvoir dont l'abus devenait tous les jours plus insupportable. Il est certain que le dictateur Q. Publius, dont la loi accomplit l'émancipation plébéienne, descendait du tribun Volero. Tant que la plèbe eut besoin de garanties pour la liberté, les Volérius lui demeurèrent fidèles : ils regardaient surtout comme l'héritage de leur race l'obligation de renouveler et de maintenir en vigueur les lois qui assuraient l'inviolabilité des citoyens[1].

1. Niebuhr, *Histoire Romaine*, t. IV.

Persistance admirable! fidélité sublime à la cause de la liberté qui trempait ces grands caractères d'un héroïsme surhumain! Pour glacer de terreur ceux qui, après le meurtre de Spurius, oseraient parler encore de la loi agraire, vers 482 le sénat avait acheté sous main un tribun, Publius Mucius : ce traître accusa et fit brûler vifs ses neufs collègues partisans de la loi. Mais ni cette vengeance atroce, ni d'autres traits non moins odieux de violence patricienne, ne purent abattre le courage plébéien. Au souffle des flammes qui consumaient leurs prédécesseurs, les nouveaux tribuns n'en devinrent que plus intrépides[1].

Voilà quels étaient les chefs de parti dans les premiers siècles. Le sénat prenait les siens dans les grandes familles patriciennes, et ceux du peuple étaient choisis dans les riches familles plébéiennes. Aujourd'hui que tous ces vieux maîtres du monde sont devenus poussière, que cet amas de vanités qui éblouit les hommes s'est dispersé au souffle du temps et qu'on déchiffre à peine sur l'urne poudreuse des musées ou le marbre qui sert d'abreuvoir peut-être dans un village, les noms de ceux qui gouvernèrent tant de millions de sujets pendant des siècles, il est curieux de tirer tout cet orgueil de la tombe et de le remettre sur pied.

Toutes les familles patriciennes plaçaient leur berceau dans l'Olympe ou chez les demi-dieux. Les Fabius, remontant jusqu'aux familles aborigènes du Latium, se disaient issus de Fabius, fils d'Hercule. Cette *gens* énergique et fière se divisait en quatre branches appelées des Vibulani, des Ambusti, des Maximi et des Pictores. Ces quatre surnoms leur venaient de Vibone, ville dont les traditions attribuaient l'origine à Hercule; d'un Fabius au teint si blanc qu'on le nommait *eburneus*, l'homme d'ivoire, qui fut consumé par la foudre; de Fabius Rullianus, auquel la reconnaissance patricienne décerna le titre de Maximus, très-grand, parce qu'étant censeur il avait englobé dans quatre tribus seulement l'immense foule prolétaire du Forum; et d'un autre Fabius, ami des arts, qui prit le premier le pinceau à Rome pour décorer le temple du Salut.

Sabine de patrie, la *gens* Claudia qui, selon Tacite, l'historien aristocratique par excellence, s'était perpétuée sans adoption depuis son premier aïeul connu, Appius Clausus, formait trois rameaux dits : le premier, Régellien, de la ville où le tronc avait poussé d'abord; le second, des beaux (*pulchri*), de Publius Claudius, fils d'Appius l'Aveugle; et le troisième, des Nérons, vieux mot de la langue sabine signifiant forts et vaillants. Elle donna cinq hommes célèbres à Rome : Appius le Décemvir, Appius l'Aveugle, Appius Caudex, qui affronta le premier sur mer la puissance carthaginoise, Appius Pulcher qui fit tuer la moitié du peuple romain dans la bataille qu'il perdit contre les Carthaginois, et le vainqueur des Salasses, que sa sœur Claudia la vestale suivit malgré les cris de la foule jusqu'au Capitole sur le char triomphal. Continuée avec éclat par ces grands hommes, la *gens* Claudia finit misérablement à Clodius, assassiné par Milon, et à Publius Claudius qui, figurant

1. Publius Mucius tribunus plebis omnes collegas suos qui duce Spurio id egerant vivos cremavit. (VALERIUS MAXIMUS, VI, 3, 2.

bien la décadence et la déchéance morale des grandes familles, mourut d'indigestion[1].

Non moins illustre dans la République, la famille Cornélia comptait quatre branches : celle des Maluginenses; celle des Scipions, honorée par le Chauve et Nasica, immortalisée par Scipion l'Africain et Scipion l'Asiatique; celle des Ruffinus, d'où sortit Sylla; et celle des Lentulus, dont le dernier descendant, complice de Catilina, fut étranglé par le bourreau sous les voûtes sombres du Tullianum. Par une juste expiation de leurs vices et de leurs crimes et de leur violation impitoyable et dédaigneuse des droits les plus saints de l'humanité, la plupart de ces races si fières s'éteignirent dans l'opprobre.

Peu de familles l'emportaient, par l'ancienneté, la bravoure et l'éclat des services rendus, sur la gens Manlia. C'était un Manlius qui, en arrachant son collier d'or au Gaulois, avait prouvé que la barbarie n'était pas invincible. Rome, réfugiée au Capitole, devait son salut à un Manlius, et, commencée par des héros, cette famille finit par un concussionnaire. Gouverneur de la Macédoine, le dernier fils de Manlius commit des exactions si âpres et si atroces, que la malheureuse province osa se plaindre et envoya des députés à Rome. Le père de celui qu'ils venaient accuser passait pour le plus intègre des jurisconsultes romains. Usant du droit que lui laissait la vieille loi, il évoqua la cause au tribunal domestique, et, après avoir entendu l'accusation et la défense, considérant que son fils était indigne de ses aïeux, il le chassa pour toujours du toit paternel[2].

Malheureusement rien ne touchait ces cœurs dégénérés : ils ne rougissaient plus que de la misère. Un jour qu'il entrait au sénat, Tibère fut arrêté sur le seuil de la Curie par un homme couvert d'une toge en lambeaux qui, lui présentant quatre enfants, lui demanda effrontément de l'or et des terres pour ces rejetons de tant de consuls, de tant de dictateurs, de tant d'orateurs. C'était le petit-fils de cet Hortensius, rival de Cicéron, qui préférait ses poissons à ses parents, ses platanes à ses amis, ses viviers à la République, qui payait un tableau 44,000 sesterces, et que la recherche affectée de sa parure avait fait surnommer Denise (Dionysia)[3].

Citée pour l'incapacité héréditaire de ses membres et par leurs défaites, la famille Cassia se perpétua longtemps; tandis que la gens Clélia, la gens Nautia, la gens Horatia, s'éteignirent au bout de deux siècles. Quelques-unes existèrent sans trop déchoir, telles que la famille Valéria, d'origine latine, qu'on appelait Publicola, parce qu'elle immolait dans son culte particulier deux bœufs noirs à Pluton et deux génisses de la même couleur à Proserpine, et qui s'était rendue célèbre par ses victoires sur les Èques, les Sabins, les Samnites, et sa justice envers le peuple; la famille Papiria, qui s'appuyait avec orgueil sur le triomphateur des Samnites et sur

1. Richard Strein, *Patriciæ Gentes*.
2. *Idem.*
3. Varron, cap. xv, 20. — Macrobe, *Saturn.*, l. III, c. XIII. — Cicéron. *Épître à Atticus*, l. I, *Ép.* XVIII. — Dionysia était une célèbre comédienne du temps.

le Papirius auquel est attribuée par certains l'importation du cadran solaire; et les deux familles Servilia et Posthumia, d'origine albaine et étrusque.

La plupart, comme les gentes Junia, Ménénia, Virginia, Sulpicia, Faria, Quinctia, Manilia, Albutia, Véturia, Sempronia, Minucia, Aquilia, Quinctilia et Octavia, malgré l'éclat des magistratures qu'elles avaient exercées et le souvenir de grands services rendus, s'effaçaient devant l'illustration superbe de celles qui prétendaient descendre des dieux et des demi-dieux.

La famille Julia se donnait pour mère Vénus, et pour père, Énée le héros de Virgile. Ses rejetons prirent le surnom de Césars, parce que l'un d'entre eux avait été extrait avec le fer (*cæsus*) des flancs de sa mère. Le premier de cette branche fut Jules César l'édile, et le dernier, Caligula. Plus modestes, les Émiliens se contentaient de descendre du petit-fils d'Énée, Aimilio : la douceur de leur éloquence leur mérita l'épithète de Mamercini. Tous les rameaux de la tige principale étaient de même distingués par des surnoms; ainsi on appelait ceux qui avaient une petite taille, *Pauli*; ceux dont la barbe était touffue, *Barbulæ*; et ceux qui avaient le talon gonflé, *Scauri*, les lézards. Dans leurs prétentions mythologiques, les familles Antonia, Gegania, Pinaria, Nautia et Sergia, à laquelle appartenait Catilina le conspirateur, auraient tiré leur origine d'Anton, fils d'Hercule; de Pinus, fils de Numa et de Nantus et Sergestus, compagnons d'Énée[1].

Les berceaux des grandes familles patriciennes se cachaient, comme on voit, dans la nuit des fables. Imposante par ces liens prétendus avec des héros et des dieux chimériques, tant que ces dieux et ces héros furent debout sur leurs autels, la noblesse des grands de Rome, qui n'était basée que sur des fictions, devait dans un temps donné s'évaporer misérablement avec elles. La gloire des familles plébéiennes, au contraire, fondée sur des services réels, sur de belles actions et sur des faits nouveaux, dont les livres de toile du Capitole, la pierre, le marbre et l'airain, constataient l'authenticité, se montrait brillante d'éclat, de vérité, de vigueur, et grandissait en vieillissant.

C'étaient en effet les familles plébéiennes qui, à deux ou trois exceptions près, avaient fourni tous les bons généraux et tous les grands hommes de la République. Ouverte par la famille des Décius au dévouement immortel[2], cette liste magnifique se composait de la gens Cécilia, qui donna les Métellus; de la gens Claudia Marcellorum, d'où sortirent ces vaillants capitaines, surnommés l'épée de Rome; des gentes Curia, Fabricia, Coruncania, dont les trois dictateurs, éclatants de vertu antique, Curius, Fabricius et Coruncanius, ont éternisé la mémoire des familles; des Popilius, des Plautius, des Lutatius, toutes justement honorées de la pourpre triomphale; des Marcius, illustrés par trois triomphes et à laquelle appartenait Coriolan, des Fulvius, qui furent tous consuls; des Curtius et de la gens Sempronia, mère des Gracques.

1. .... Sergestusque, domus tenet à quo Sergia nomen. (VIRGILE, *Énéide*, liv. v.)

2. Plebeiæ Deciorum animæ, plebeia fuerunt
Nomina. JUVÉNAL.

A ces familles militaires s'ajoutaient les familles tribunitiennes Nonnia, Norbana, Oppia, Papia, Pétilia, Roscia, Rubria, Salvia, Scribonia, Sicinia, Silia, Terentia, Thoria, Titia, et celles des Annius, des Axius, des Fannius, des *Licinius*, qui défendirent si glorieusement la liberté du peuple romain. Régulus, de la famille Attilia; Marius, Caton de la gens Porcia; Pompée, Labiénus, lieutenant de César, Cicéron, Agrippa, Antoine, Arria, la femme intrépide de Pœtus, et Auguste, ferment cette liste qui eût été sans tache si elle n'avait contenu les familles des chevaliers.

Mais à côté des gentes illustrées par le courage, la vertu et le dévouement, sur le champ de bataille et au Forum, on trouvait ces pépinières de publicains : les familles Crepereia, Flavia, Fundania, Herennia, Fonteia, Vilia, Vocenia, Mescinia, Orata, Mamurra, que l'usure et les exactions avaient gorgées d'or, et qui, poussées par les illusions et les rancunes de l'orgueil, en jetant quelques poignées de cet or volé dans la balance politique, la firent souvent pencher à leur gré vers le sénat ou vers le peuple[1].

C'est dans ces familles d'élite, dont les branches couvraient tout le haut de la société romaine, que le sénat et le peuple prenaient leurs chefs et les magistrats de la République. Des rois aux Césars, c'est-à-dire pendant cinq cents ans, tous les magistrats furent créés par le suffrage universel, troublé quelquefois dans sa source, gêné dans sa libre expression à la suite des intrigues patriciennes, mais en principe toujours souverain. Les assemblées où avait lieu l'élection s'appelaient comices, du vieux mot *cumeo*, qui veut dire : je réunis. On comptait trois sortes de comices : les curiates, où le peuple était divisé par curies; les comices centuriates, où il votait par centuries; et les comices tribunitiens, où dominaient les tribus.

Les comices se tenaient ordinairement l'été, après la récolte, soit qu'il s'agît de nommer les consuls, les juges, les magistrats, soit qu'on eût à délibérer sur quelque objet soumis à la sanction du peuple. Pendant trois *nundines* ou marchés consécutifs, le héraut les annonçait à Rome à son de trompe; puis, le jour venu, les citoyens ruraux et ceux de la ville se réunissaient au Forum, au Capitole, ou au Champ-de-Mars. Là s'élevaient des *septa*, enclos construits avec des pieux comme les parcs de moutons, dans lesquels on enfermait successivement, pour les distinguer et empêcher un double vote, chaque centurie ou chaque tribu. L'étendard blanc arboré sur le Janicule, on apportait un siége d'ivoire, le consul y prenait place entouré de ses licteurs, qui baissaient leurs faisceaux en signe de respect pour la souveraineté du peuple, et le vote commençait au son de la trompette.

Dans les premiers temps, cet acte si grave s'accomplissait avec une sorte de solennité : on proclamait le nom de chaque candidat au milieu d'un profond silence; le postulant prenait la parole, rendait compte de sa conduite, et citait pour témoins et pour garants ou le consul sous lequel il avait servi, ou celui dont il avait été questeur, ou, s'il le pouvait, l'un et l'autre; il nommait quelques-uns des sénateurs

1. Antonius Augustinus, *De Familiis Romanorum*, in Grævio, t. VII, p. 1146

qui lui avaient promis leurs suffrages : ceux-ci parlaient en sa faveur avec autorité et en peu de mots, et ce témoignage était plus puissant que les prières. Quelquefois le candidat parlait sur la naissance, l'âge ou même les mœurs de son compétiteur. Le sénat écoutait avec une gravité censoriale, et de cette manière le mérite l'emportait presque toujours sur le crédit[1].

Mais plus tard, la coutume de donner son suffrage à haute voix fit sortir les assemblées des bornes même de la licence : on ne savait plus ni parler à son tour, ni se taire à propos, ni se tenir tranquillement en place. Partout un bruit confus de clameurs discordantes : chacun courait avec ses candidats; des groupes nombreux formés en vingt endroits, présentaient la plus complète image du désordre. Pour corriger cet abus et laisser au peuple plus d'indépendance, il fut rendu, à partir de l'an 614 de Rome, certaines lois, dites tabellaires, qui substituèrent au suffrage à haute voix le suffrage par bulletin. Des émissaires payés par les concurrents, qu'on appelait *diribiteurs*, distribuaient à chaque votant une tablette portant la première lettre du nom du candidat. L'électeur, afin de voter, était obligé de sortir du parc par un pont étroit, au bas duquel des chevaliers, nommés *rogatores*, tendaient un long panier d'osier tenant lieu d'urne; en passant, il y jetait sa tablette et sortait. D'autres chevaliers, portant le titre de *custodes*, gardiens, pointaient les tablettes et, en additionnant ensuite le nombre des points, annonçaient successivement pour qui la centurie ou la tribu avait voté[2]. C'est ainsi que les candidats, au bout de deux ans de prières, après s'être mis pendant les trois nundines qui précédaient les comices aux genoux du peuple, avoir distribué nuit et jour les sesterces à pleines mains, et traîné leur robe blanche depuis la première heure, de curie en curie, à travers les rires, les refus et les huées, étaient élus consuls, préteurs, édiles, questeurs, censeurs, tribuns du peuple.

Les préteurs avaient été établis, comme nous l'avons vu, en l'an 387 de Rome, pour dédommager l'ordre des patriciens de ce qu'il semblait perdre au partage du consulat avec le peuple, et pour suppléer les consuls en temps de guerre dans l'administration de la justice. D'abord on ne créa qu'un seul préteur; cent vingt-trois ans plus tard on en créa deux appelés, le premier, préteur urbain et majeur, et le second, préteur forain et mineur. Dix ans ne s'étaient pas écoulés sur cette adjonction, qu'on doublait le nombre des préteurs; trente ans après, en 556, on le triplait, et bientôt enfin on le porta à seize membres.

Les édiles, ainsi nommés des habitations (*ædes*) dont ils devaient prendre soin, étaient six, divisés en trois classes : les édiles plébéiens, les édiles curules et les édiles céréaux. Aux premiers étaient dévolus l'entretien et l'inspection des bâtiments

1. Pline le jeune, III, *Épître* XX.

2. S'il s'agissait d'une loi on distribuait aux citoyens deux tablettes : sur l'une étaient inscrites les lettres U. R., abréviation de *uti rogas*, comme tu veux ; l'autre ne portait qu'un A, abréviation de *antiquo*, je rejette. S'il s'agissait d'un jugement, l'A voulait dire *absolvo*, j'absous ; un C exprimait la condamnation, comme ce signe N. L., *non liquet*, le doute. Aulu-Gelle, liv. XV. — Danet, *Dict. ant.* rom. et grec. — *Histoire Romaine* des pères Catrou et Rouillé, t. II. — Chambers, *Vocabul.* — Cantel, *de Rom. Rep.*, p. 2.

et des monuments publics, aux seconds la direction et la surveillance des jeux et des spectacles, et aux derniers la mission de faire venir en quantité suffisante le blé des frumentaires. Également partagés en trois catégories, les questeurs urbains, les questeurs provinciaux, et ceux du parricide, appelés aussi duumvirs, les questeurs, qui furent au nombre de vingt sous Sylla et de quarante sous César, encaissaient les deniers publics à Rome et dans les provinces, et jugeaient les causes capitales [1].

Quant aux tribuns du peuple, qui n'étaient que deux dans l'origine, et qui, en l'an 283 de la ville, furent portés à cinq et soixante-deux ans après à dix, ils avaient le pouvoir d'arrêter, avec un seul mot : *Veto*, j'empêche, toutes les résolutions du sénat, et de suspendre l'autorité des consuls et des magistrats. Rien, du reste, ne les distinguait des autres citoyens qu'une baguette et un licteur qui marchait devant eux. Ils entraient en charge le 4 des ides de décembre, quelques jours avant les censeurs.

La censure, dédoublement politique du consulat, armait les magistrats qui l'exerçaient d'un pouvoir immense. Il sembla bientôt si redoutable que, de cinq années qu'il durait d'abord, on le réduisit à un an et même à six mois. Les censeurs affermaient les biens et les revenus de la République ; ils édictaient des règlements somptuaires ayant force de loi, dressaient la liste du sénat et en retranchaient les membres indignes, ôtaient le cheval entretenu par l'État aux chevaliers, changeaient l'assiette des tribus et en renouvelaient à leur gré le personnel, privaient un citoyen du droit de suffrage, notaient d'infamie patriciens et plébéiens s'ils avaient contracté des dettes sans nécessité, manqué de courage à la guerre, violé les coutumes anciennes ou porté un faux témoignage.

Assis sur sa chaise curule, celui des censeurs que désignait le sort faisait, tous les cinq ans, le recensement de la population au Champ-de-Mars. Chaque tribu défilait devant lui, et chaque citoyen était tenu de déclarer son nom, son âge, celui de ses enfants, le nombre de ses esclaves et la valeur de sa propriété. La moindre dissimulation était punie des verges, de la perte de la liberté et de la confiscation. Ce recensement quinquennal s'appelait lustre, à cause du sacrifice expiatoire d'une truie, d'une brebis et d'un taureau que faisaient les censeurs à la clôture du cens pour purifier le peuple [2]. Après avoir brûlé une queue de cheval encore saignante, celui de ces magistrats qui présidait à la cérémonie prononçait cette sage prière composée par Scipion l'Africain :

« Puissent les Dieux immortels maintenir la République dans ses bornes actuelles [3] ! »

Dépouillés de toutes ces prérogatives souveraines sous l'empire et réduits au vain titre de *maîtres des mœurs*, ces censeurs furent supprimés de fait sous les successeurs de Domitien.

1 Merula, *Mores veterum Romanorum*.
2. Properce IV.
3. Valère Maxime.

Parmi les magistrats ordinaires qu'élisait le peuple dans les comices, il faut comprendre en sous-ordre ceux des voies *extra-muros*, ceux des régions et leurs dénonciateurs ou lieutenants, les six cent soixante-douze maîtres des vici ou quartiers, les curateurs des tribus, les triumvirs capitaux, les triumvirs nocturnes, chargés de veiller après le coucher du soleil aux incendies; les triumvirs monétaires, qui faisaient frapper la monnaie; les triumvirs nummulaires, qui décidaient si elle était de poids; les triumvirs de la santé publique, les quatuorvirs des voies à réparer, les quinquevirs du Tibre, les curateurs des travaux publics, ceux des rives du Tibre et des cloaques (égouts), les décemvirs, les duumvirs et les centumvirs.

Dans le principe, la manière d'administrer la justice à Rome fut très-simple et très-sommaire. Les audiences se tenaient au Forum, pour que tout le monde y pût assister. La chaise curule du magistrat, qu'on plaçait sur une élévation, formait son tribunal: les assesseurs, dont les consuls et les préteurs s'entourèrent plus tard, étaient assis, au-dessous d'eux, sur des barres de bois. Ceux qui voulaient obtenir justice sur-le-champ, n'avaient qu'à se présenter, et à exposer ou faire exposer leurs plaintes par leurs patrons. Cet usage de rendre la justice en plein air sous la lance se conserva jusqu'à la construction des basiliques destinées surtout à servir de tribunaux. Mais le rapide développement de Rome et l'augmentation vraiment prodigieuse de ses habitants ne tardèrent pas à modifier cet état de choses. On ne s'en tint plus à la loi des douze tables : on en fit d'autres, et la multiplicité des lois amenant celle des affaires, il fallut nécessairement multiplier les juges.

Vers la fin du cinquième siècle de l'ère romulienne, on commença par élire, pour aider les préteurs, des juges subalternes nommés décemvirs : ces dix adjoints ne pouvant suffire, à partir du siècle suivant cent cinq juges d'institution nouvelle, qu'on appela centumvirs, furent choisis tous les ans dans les trente-cinq tribus. Le nombre des centumvirs, successivement augmenté à mesure de l'accroissement des causes, atteignit bientôt le chiffre de cent quatre-vingts, et formait quatre sections divisées en décuries. Chaque question (ou cour) était présidée par un décemvir ou par un centumvir désigné par le sort, qui remplaçait le préteur sous le nom de *juge du fait* (judex quæstionis). Les jugements se rendaient au scrutin secret et à la pluralité des suffrages. La cause entendue et le droit de récusation, qu'on gardait même après les plaidoyers des avocats, une fois exercé, le préteur ou son vice-président lisait les tablettes déposées dans l'urne et prononçait le jugement[1].

Des juges qualifiés décemvirs des criées et des ventes à l'encan, et d'autres établis par Auguste pour connaître des réclamations au-dessous de deux cents sesterces, avaient dans leur ressort les petites causes; les causes graves ou criminelles étaient portées devant les duumvirs, les triumvirs capitaux et les préteurs des *questions perpétuelles*. Ceux-ci prononçaient leur sentence au pied de la colonne

1. Mœurs et Usages des Romains T. I.

Mœnienne, et la voix lugubre de leur crieur proclamait en même temps le crime et le châtiment du criminel. Les hommes libres condamnés au dernier supplice étaient battus de verges et décapités, et les esclaves mis en croix [1].

La nomination des magistrats extraordinaires, qui furent : l'interroi, créé afin de donner le temps légal d'élire des consuls, et dont le pouvoir ne s'étendait pas au delà de cinq jours; le dictateur, le maître de la cavalerie, les tribuns militaires, les préfets de Rome, de l'annone, des vigiles, du trésor, du prétoire; les triumvirs des édifices sacrés, sénatoriaux, navals, inspecteurs des cohortes; les quinquevirs des finances, de la réparation des tours, et les décemvirs du donativum, ou bienvenue payée aux prétoriens, appartint exclusivement, sous la République, au sénat, et depuis, aux empereurs. Ce ne fut pas la plus grande usurpation de ces derniers.

Auguste, tout en conservant l'action des comices, l'avait habilement amoindrie. Tibère les supprima. « Alors, dit Tacite, pour la première fois les comices furent transportés du Champ-de-Mars au sénat; car, jusqu'à ce jour, bien que les plus importantes de ces élections fussent à la disposition du prince, quelques-unes dépendaient encore de la faveur des tribus : le peuple se plaignit bien un peu du droit qu'on lui enlevait; mais ce ne fut qu'une rumeur vaine; et le sénat, qui se sentait soulagé par là de n'être plus astreint à des largesses et de basses supplications, sut gré d'ailleurs à Tibère de l'engagement qu'il prit de ne jamais présenter plus de quatre candidats, lesquels devaient être désignés sans brigue et n'être jamais refusés.

« Quant aux comices consulaires, qui eurent lieu pour la première fois sous ce prince, je ne saurais trop dire ce qu'ils furent alors et depuis, tant on trouve de variations sur ce point non-seulement chez les auteurs, mais dans ses propres harangues. Tantôt supprimant les noms des candidats, il les désignait chacun par leur famille, leur vie, leurs services à la guerre, de façon qu'on les pût reconnaître ; tantôt, mettant de côté même ces désignations, il se contentait de les exhorter à ne pas troubler les comices par leurs brigues et leur promettait ses bons offices. Il déclarait d'ordinaire qu'il ne s'était présenté à lui pour candidats que ceux dont il avait donné les noms aux consuls; mais que d'autres pouvaient encore se présenter, s'ils avaient confiance en leur crédit et en leurs services; paroles spécieuses qui n'avaient pas de sens ou cachaient un piége sous ces vaines apparences de liberté, qui ne déguisaient un peu la tyrannie que pour lui mieux donner le temps de grandir [2] ».

Elle grandit, elle s'éleva si rapidement et si haut sur les ruines de la république et de la liberté, qu'elle vit bientôt à ses pieds le sénat et le peuple. Il est vrai que ces deux grands corps n'étaient plus que les ombres d'eux-mêmes. Avant l'empire, l'esprit énergique du patriciat mourait dans la mollesse. Entraînés par ce torrent de

1. On ne pouvait rendre la justice que dans les jours *fastes*, qui étaient au nombre de 39.

2. Tacite, *Annales*, liv. I, chap. XV.

luxe, de plaisirs et d'immonde corruption, qui de l'Asie inondait Rome, les sénateurs dormaient voluptueusement aux doux sons de la cithare de l'esclave, à deux pas du gouffre où leur influence allait s'engloutir. Cicéron lui-même, qui, dans son immense vanité d'avocat, se comparait au pilote expérimenté et vigilant assis au gouvernail du vaisseau de l'État, Cicéron avait beau signaler les écueils et crier, il ne pouvait réveiller l'équipage. Les riches aimaient trop les jardins de leurs villas; ils aimaient trop leurs tableaux et leurs statues; ils trouvaient trop délicieux les lits couverts de pourpre du triclinium, pour s'inquiéter de la chose publique et songer à la liberté !...

Sans se mettre en peine si cette opulence fatale ne serait point enveloppée dans la ruine de la république, ils continuaient leur vie insensée dans les tumultes mêmes de la guerre civile. Jamais ils ne paraissaient au sénat. S'ils y venaient, c'était pour y rester muets ou pour soutenir ceux qui attaquaient le sénat. Tel était l'énervement de cette institution jadis si virile et si formidable, que les consulaires eux-mêmes, immobiles sur leurs siéges comme des morts, qu'il s'agît du bien public ou d'une question touchant au vif leur dignité ou leurs priviléges de caste, ne daignaient ni ouvrir les yeux ni remuer les lèvres pour appuyer les propositions [1].

Le peuple, de son côté, ramas de frumentaires et d'affranchis, avili par l'oisiveté, flétri par sa longue misère, le peuple ne valait pas mieux sous ses haillons que les sénateurs sous leur pourpre. Mendiant éhonté, il se levait avant le jour pour courir aux portes des riches; plus servile que les esclaves, il tombait aux pieds des Césars pour quelques livres de chair de porc; Romain dégénéré, il vendait publiquement son vote, et l'œil attaché sur ces tables d'argent que la corruption patricienne dressait au milieu des comices, il sollicitait et prenait sans rougir la tablette du plus offrant.

L'empire s'établit au milieu de cette débâcle morale. Avec la dignité romaine était morte la liberté. Ce qui lui succéda fut le despotisme pur, sans frein et sans limites. Voici la charte du pouvoir impérial votée par le sénat lui-même :

« Qu'il soit permis à Vespasien de faire alliance avec qui il voudra comme cela fut permis à Auguste, à Tibère et à Claude; qu'il lui soit permis (liceat) de convoquer le sénat, d'y proposer ce qu'il voudra, de le congédier, de faire des sénatus-consultes en proposant les affaires et prenant les suffrages comme le firent les trois empereurs précédents. Lorsque le sénat sera convoqué en sa présence ou par son ordre, que tout ce qui s'y passera ait la même force et soit observé comme si le sénat avait été convoqué légalement.

« Que lorsqu'il aura recommandé au sénat ou au peuple romain quelques-uns de ceux qui demandent une charge, une dignité, un commandement ou l'administration de quelque chose que ce soit, ou qu'il leur aura donné ou promis son suffrage, on y ait égard extraordinairement dans toutes les assemblées.

1. Non modo voce nemo L. Pisoni consularis sed ne vultu quidem assensus est. (CICÉRON, *Ire Philippique*, c. VI.)

« Qu'il lui soit permis d'étendre les bornes de l'enceinte de Rome aussi loin qu'il le jugera à propos pour le bien de la république, comme cela fut permis à Claude ; qu'il ait le pouvoir et l'autorité de faire tout ce qu'il jugera avantageux à la république et convenable à la majesté des choses divines et humaines, publiques et particulières, comme l'ont eu Auguste, Tibère et Claude.

« Que l'empereur *soit dispensé de se conformer* aux lois et ordonnances (plébiscites) du peuple.

« Que tout ce qui aura été fait, exécuté, ordonné, commandé par l'empereur, et tout ce qu'on aura pu faire par son ordre avant l'établissement de la présente loi, soit censé aussi légal et aussi légitime que si tout avait été fait par la volonté du peuple [1]. »

« C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des vicissitudes humaines! Voir dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, de sagesse, de constance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, aboutir à quoi?... à l'assouvissement fol et brutal des passions de cinq ou six monstres! Ainsi cet illustre sénat n'avait abattu tant de rois que pour devenir lui-même esclave de quelques-uns de ses membres les plus indignes et s'exterminer par ses propres arrêts! On n'élève donc sa puissance que pour la voir mieux renversée? Les hommes ne travaillent donc à augmenter leur pouvoir que pour le voir tomber, contre eux-mêmes, dans de plus heureuses mains [2]?... »

Telle est en effet la loi providentielle dont nous montrions au commencement l'inflexibilité. Ne vivant qu'un instant dans l'éternité des siècles et n'ayant la faculté de se mouvoir que dans une sphère d'action limitée d'avance et à peu de chose près toujours semblable, l'homme subit par habitude le joug des idées fausses et des vieilles erreurs et tourne sans cesse dans le même cercle. Passant du despotisme monarchique au despotisme de l'aristocratie, le peuple romain s'affranchit et se maintint libre pendant quatre siècles sur le terrain du gouvernement démocratique pour retomber, cette période écoulée, sous le pouvoir d'un seul. Mais la révolution ne devait pas s'arrêter là : toute usurpation qui ne se légitime pas par un bon gouvernement, par la justice et par un retour sincère à la liberté, meurt de son péché originel, la violence. Il arrive effectivement un moment où ceux qui l'ont faite, devenus par inconstance ou par intérêt tièdes d'abord et puis hostiles, la renversent comme ils l'ont élevée et lui substituent une nouvelle expression aussi éphémère et aussi fragile de la force brutale. Quand ce moment arriva et que le gouvernement, arraché de sa base plébéienne et artificiellement échafaudé sur des étais oligarchiques et ensuite autocratiques, finit par retomber de tout son poids dans les camps du prétoire et des légions, Rome subit la plus honteuse des servitudes,

1. Le texte de ce sénatus-consulte a été donné par M. de Beaufort, *République Romaine*, t. III.
2. Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, chap. XV, p. 161.

celle d'une multitude ignorante, armée et dressée à la violence et au mépris des lois par ceux mêmes qu'elle allait renverser plus tard.

Une circonstance ajoutait encore à la dureté et à l'humiliation de cette tyrannie militaire et la rendait inévitable, c'était la composition de l'armée. Les légions ne conservaient plus rien de romain que le nom. Formées de prolétaires vieillis sous les aigles, d'affranchis, d'esclaves et de Barbares enrôlés de force, elles n'avaient ni propriété, ni famille, ni patrie, et pouvaient se prêter sans remords aux excès du despotisme comme elles s'abandonnaient sans frein aux débauches de la licence. Avec une armée composée, comme dans les premiers temps, de citoyens-propriétaires, qui ne servaient qu'une année et retrouvaient en rentrant à Rome leurs femmes, leurs enfants et leurs Dieux, tuer la liberté était impossible, puisque dans chaque soldat elle eût rencontré un défenseur; cela ne devint facile qu'avec une soldatesque sans discipline et sans mœurs qui ne tenait à rien et qui, n'ayant rien à perdre, ne reculait devant aucun crime.

Aussi une armée accoutumée à regarder l'empire comme son patrimoine, vendant cet empire à l'encan et massacrant tour à tour les acheteurs; à la tête de la république impériale un chef que l'ambition du pouvoir y avait jeté et qui s'y trouvait bientôt seul entre un sénat débile et secrètement ennemi, une plèbe énervée et des légions féroces dont les passions montaient toujours; des lois décrépites et méprisées, des finances taries, partout la tyrannie, la corruption, l'égoïsme, la licence, voilà le tableau politique de Rome durant la quatrième période. Le gouvernement s'y était modifié selon la loi inexorable qui ramène toute institution humaine à son principe. Aux rois avaient succédé les nobles, aux nobles le peuple, au peuple les empereurs, aux empereurs succédait maintenant l'armée, et par l'épée seule étaient représentées toutes les institutions politiques.





CHAPITRE XV

INSTITUTIONS RELIGIEUSES.

Les Dieux. — La Caste sacerdotale. — Le Culte. — Fêtes Païennes. — Jannales. — Minervales. — Carmentales. — Sementines. — Equiries. — Compitales. — Fébruaires. — Lupercales. — Quirinales. — Fornacales. — Feralies. — Charisties. — Terminales. — Regifuge. — Matronales. — Liberales. — Grandes Quinquatries. — Tubilustre. — Hilaries. — Jeux Megalésiens. — Cereales. — Fordicides. — Pallies. — Premières Vinalies. — Robigales. — Floralies. — Lémuriennes. — Argiennes. — Transport des cendres de Vesta. — Petites Quinquatries. — Jeux Piscariens. — Couronnement des Anes. — Poplifuge. — Nones Caprotines. — Ambarvales et Amburbiales. — Limnapé-les. — Portumnales. — Secondes Vinalies. — Vulcanales. — Opiconsives. — Méditrinales. — Fontinales. — Armilustre. — Brumales — Lectisternies. — Larentales. — Juvenales. — Saturnales. — Opalies et Sigillaires.



Comme la tribune du grand autel du Panthéon, la constitution romaine était soutenue par deux magnifiques colonnes, les institutions civiles et les institutions religieuses. L'habile politique de Numa les avait juxtaposées de façon que tout l'édifice social portât également sur elles. C'était bien connaître les hommes des premiers temps. On ne pouvait en effet les plier à l'obéissance avant de les avoir soumis à une autorité supérieure, surhumaine, incontestée. Pour qu'ils reconnussent des maîtres sur la terre, il fallait leur donner d'abord des maîtres dans les cieux. Sous ce rapport, l'organisation sacerdotale du successeur de Romulus fut un chef-d'œuvre. Quand on considère la simplicité des préceptes de la religion de Rome, leur influence sur les mœurs du peuple, leur rapport admirable avec tous les devoirs sociaux, et surtout ces liens indissolubles qui l'unissaient à la République et à la constitution, dont elle devint ainsi l'indispensable auxiliaire, on ne peut

s'empêcher de la regarder comme le système religieux le plus sage et le plus politique qui ait encore jailli du cerveau du législateur [1].

S'il faut en croire Plutarque, cette religion primitive coula pendant deux siècles aussi pure que l'Anio [2]. Bien qu'il feignît de s'inspirer, sous les saules de la fontaine, des conseils de la mystérieuse Égérie, le roi Numa Pompilius avait donné aux premiers Romains une idée si sublime de la Divinité, que toute représentation de ces êtres célestes, que l'esprit seul devait se peindre, leur eût paru un sacrilége. On ne vit donc à Rome, pendant deux cents ans, d'autre symbole de la Divinité que la lance qui représentait Mars. Mais les peuples du Midi ont l'imagination vive et curieuse : enfants du soleil, il leur faut partout des rayons, de la chaleur, de la couleur, des images. Sous les Tarquins, la religion de Numa sembla trop nue. A mesure qu'elle grandissait, Rome voulait du luxe jusque dans ses dieux : Grecs d'origine et Étrusques d'adoption, les Tarquins lui apportèrent les idoles de la Grèce et de l'Étrurie.

Tout l'Olympe descendit alors sur les sept collines, et grossi par la victoire, car les Romains adoptaient en général les divinités des peuples vaincus, et plus tard par l'orgueil des empereurs, qui voulurent, eux aussi, s'asseoir sur les trônes d'azur, le nombre des dieux alla toujours en augmentant. Ceux qui étaient solennellement reconnus et adorés dans tout l'empire se divisaient en quatre classes principales : les dieux majeurs, les dieux mineurs, les demi-dieux, et les dieux étrangers.

On en comptait vingt dans la première classe, les douze du sénat divin, qui étaient Jupiter, Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane, Mercure, Neptune, Apollon, Vénus, Mars et Vulcain, et huit adjoints : Janus, Saturne, Rhéa, le Génie du peuple romain, Pluton, Bacchus, le Soleil et la Lune. Jupiter recevait de l'encens et des sacrifices sous huit noms différents. Dans le temple fondé, dit-on, par Romulus, et que le roi Ancus rebâtit et embellit ensuite, il s'appelait *Férétrius*, en mémoire de la défaite des Céninenses, dont les dépouilles avaient été appendues à ces murs sacrés; il s'appelait *Stator*, du lieu où l'on croyait que sa foudre avait arrêté les Sabins; *Elicius*, c'est-à-dire contraint de se montrer aux hommes, à travers les éclairs, dans le temple de l'Aventin; *Capitolinus*, sur le Capitole; *Lazial*, sur le mont Albain, en souvenir de la fédération latine; *Lucezius*, comme père de la lumière; *Pistius*, comme garant des serments, et *Terminal*, parce que Numa lui consacra toutes les bornes. La piété romaine lui decernait en outre les surnoms de Vainqueur, Vengeur, Tonnant, Très-bon et Très-grand.

Junon, sa femme et sa sœur, selon la Fable, était également honorée dans cinq temples à des titres divers. Reine, elle tenait dans ses mains, au point de vue païen, toutes les richesses du globe; Matrone et *Pronuba*, elle présidait aux mariages; *Lucine*, aux enfantements, et le nom de *Moneta* rappelait l'avis salutaire qu'elle avait donné jadis, au dire de ses prêtres, dans les invasions gauloises.

1. Walter Moyle, *Essai sur le Gouvernement de Rome.*
2. Vie de Numa.

Vesta représentait, dans l'idée polythéiste, l'âme de la terre. En lui dédiant un temple de forme sphérique au milieu duquel brillait un feu qui ne devait jamais s'éteindre, Numa, disciple des sages de Memphis, symbolisait dans une image pleine de poésie, comme l'a reconnu le grand Newton, la tradition scientifique du feu central, âme de l'univers [1]. Quant à la Minerve romaine, elle portait rarement, comme celle de l'Acropole, le rameau d'olivier. Venue d'Étrurie avec la lance et la tête de Méduse, si elle avait, ainsi que l'a si bien fait observer Jean-Baptiste Visconti, les yeux fauves du bibou, ce n'était pas pour figurer la déesse des arts, mais celle de la guerre.

L'agriculture, la chasse, la navigation, l'industrie, le commerce, la guerre, la lumière et l'amour, recevaient les hommages du peuple sous les personnifications ingénieuses de Cérès, couronnée d'épis et de pavots; de Diane, la chaste vierge au carquois d'argent; de Neptune, fendant les vagues sur un char traîné par des tritons et des chevaux marins; du noir Vulcain, courbé sur son enclume; du jeune Mercure, volant sans cesse avec le caducée d'une contrée à l'autre; de Mars, pressant du genou son cheval emporté, blanc de sueur et d'écume; et d'Apollon et de Vénus, les deux types les plus parfaits de la beauté humaine.

Relégués au second rang, les dieux adjoints portaient la peine de leur antiquité, comme expression allégorique de cette idée si vraie, que dans un monde où tout se renouvelle à chaque instant, le pas doit être à la jeunesse. Janus, le fils du Temps, Janus, le dieu aux deux visages, symbole mélancolique de l'âge mûr, qui voit à la fois l'enfant sortir de son berceau et le vieillard courir à la tombe, Janus, avec le passé, ou Saturne, son père, et Rhéa, ou l'éternité, sa mère, se trouvait placé à côté du bon génie aux blanches ailes de la ville, père des Lares; de Pluton, nom qu'on donnait mythologiquement à la richesse métallurgique du globe; de cette Proserpine, qui taillait les cheveux des mourants et poétisait la captivité des morts dans la nuit du tombeau; de Bacchus, le premier vigneron, et du Soleil et de la Lune, considérés comme flambeaux du monde.

Les dieux mineurs ou indigètes, qui formaient la seconde classe, étaient seulement au nombre de quatre : Quirinus [2], Hercule, Castor et Pollux. En oubliant pour le premier la scène du marais de la Chèvre, qui l'envoya aux cieux par un chemin sanglant, il n'était pas difficile de reconnaître dans la divinisation de ces quatre chefs l'apothéose du génie guerrier, de la force, du courage et du dévouement appliqués au bonheur des hommes. On rangeait, parmi ces déités créées par la reconnaissance : Lua ou l'atmosphère, déesse des expiations; Salacia ou le sel, fille de la mer; Hersilie, femme de Romulus; Naïa ou l'eau, femme de Vulcain; Herrie, fille de Junon, et les Meules et les Jurites, issues de Mars et de Quirinus, et figurant, les

1. Is in symbolum orbis rotundi, ut ignis solaris in centro, templum erexit Vestæ formâ rotundâ, et ignem perpetuum in medio asservari jussit. Ab Ægyptiis autem astrorum antiquissimis observatoribus propagatum esse hanc sententiam... post ad Græcos. (Newton, *De Mundi Systemate.*)

2. Fils de Mars ou plutôt de la lance appelée *Curis*, et *Quiris*, en langage sabin, d'où vint le nom de Quirites que portaient les Romains.

unes les batailles qui écrasent les peuples, les autres la fidélité et la bonne foi, bases des serments. Dans cette famille divine entrèrent successivement, par l'adulation du sénat : César, Auguste, Livie, Julie Augusta, Drusille, sœur de Caligula; Claude, Claudia, Poppée, maîtresse de Néron ; Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Antonin le Pieux, et presque tous les empereurs, avec leurs femmes et leurs fils, depuis le mari de Faustine jusqu'à Constantin.

Les Parques, avec leur quenouille emblématique, chargée de laine blanche pour la vie, de laine noire pour la mort, au fil de laquelle était liée la destinée humaine; la Mémoire ou Mnémosyne, mère des talents et des arts, déifiés sous les traits gracieux des neuf muses; les trois Grâces, la blanche Aglaé, la brune Thalie et la blonde Euphrosine, prêtant une forme parfaite aux trois principaux genres de beauté; les vingt-quatre jeunes filles dont la moitié portaient des robes noires parsemées d'étoiles pour représenter les heures de la nuit, tandis que les douze autres avaient des robes blanches pour représenter celles du jour, et un essaim poétique de nymphes, emprunté à la Grèce, qui peuplait les champs, les bois et les fontaines, voilà d'abord le personnel semi-divin de la troisième classe.

A ce premier groupe on joignait neuf déités symboliques : Pan, qui personnifiait la nature; Faunus et sa femme Fauna, symboles de la fécondité de la terre et de la germination en Italie; Sylvain, chargé sous trois noms divers, par la puissance mystérieuse qui gouvernait le monde païen, de protéger les champs et les familles; Vertumne et Pomone, emblèmes de la maturité des fruits; Terme, dieu des limites, qui exprimait le respect, si nécessaire dans une société naissante, de la borne où commence le champ d'autrui; et enfin Palès et Flore, matérialisant, pour en rendre les bienfaits plus sensibles aux yeux des premiers colons du Palatin, la force génératrice de la nature qui féconde ici les troupeaux, et là pare la terre de sa couronne de printemps.

Les divinités allégoriques se plaçaient également dans la troisième classe. Beaucoup d'autres êtres divins furent établis à cause de leurs bienfaits, et à juste titre, a écrit Cicéron, par les sages de la Grèce et les anciens maîtres de Rome, persuadés que tout ce qui arrive d'heureux ou d'utile au genre humain découle de la bonté de Dieu (*diviná bonitate*). De là vient que les Romains attribuaient le nom de ce dieu même au bien qu'il accorde, et qu'ils appelaient le blé, Cérès, le vin, Bacchus, le labourage, Triptolême.

Plus tard, les qualités morales qui apparaissaient comme des reflets de la lumière céleste, telles que la foi, l'intelligence, l'espérance, la vertu, la pudeur, la concorde, le bonheur, la fortune, le courage, l'honneur, la liberté, l'éloquence, furent divinisées à leur tour par reconnaissance pour l'auteur invisible du bien, en même temps que la crainte de l'influence qui produit le mal élevait des autels à la vengeance, à la tempête, au salut, à la peur, à la guerre, à l'argent, à la fièvre, à la pâleur et à la mort [1].

1. Cicéron, *De Naturâ Deorum*, lib. I. — Sainte-Croix, *Mystères du Paganisme.*

La quatrième classe, réservée aux dieux étra gers, se composait surtout de ceux d'Égypte et d'Orient. Ignorant que le berceau de toutes les religions européennes a flotté d'abord sur le Nil, les Romains adoptèrent, à la suite de leurs victoires, les dieux d'Alexandrie, et ne s'aperçurent pas qu'ils adoraient déjà Isis, la déesse très-grande, sous le nom de Cybèle; Sérapis, Apis ou Osiris, maître de l'univers, sous celui de Jupiter, père des Romains, et Anubis sous le nom de Mercure. L'étrangeté des formes et des noms que leur avait donnés, pour dérober la connaissance de ces emblèmes au peuple, l'imagination des prêtres égyptiens, trompa Rome. Elle ne sut pas plus reconnaître la mère de ses dieux dans cette femme assise, portant sur la tête un trône ou une tour, et à la main un sistre; son Jupiter tout-puissant dans cet Osiris à la mitre ornée de cornes, et son Mercure dans l'Anubis à tête de chien, tenant une palme de la main droite et un caducée de la main gauche, qu'elle ne reconnaissait Junon, Vesta, Bacchus et Saturne sous les noms barbares de Satis, Anucis, Pétampamentès et Pétensètès [1].

La politique patricienne avait dédié à ces dieux, comme nous l'avons vu en parcourant les régions augustales, de nombreux et riches monuments. Ils étaient adorés dans quatre-vingt-dix-sept temples inférieurs, dans quatre-vingt-onze temples d'ordre supérieur et dans trois cents édicules ou chapelles, non compris trente autels publics et quatorze bois sacrés [2]. Tous ces édifices, resplendissants de marbre et d'or, ornés des plus rares chefs-d'œuvre de l'art, et peuplés de statues, donnaient à la religion une forme extérieure magnifique. En même temps, par le soin qu'avaient pris les législateurs de mêler partout à l'idée des dieux l'idée de la patrie, du sénat, des césars, toutes ces choses étaient devenues inséparables dans la foi et le respect du peuple. Il était d'ailleurs impossible de faire un pas sans toucher quelque emblème de la Divinité ou du pouvoir; on ne pouvait songer à un objet sans être ramené immédiatement à ces deux principes. Toutes les parties de la création, étant divinisées, présidaient à la vie sociale et en réglaient le mouvement.

Le Soleil donnait son nom au premier jour de la semaine : *dies Solis.*

La Lune, sa sœur, au second : *Lunæ dies.*

Mars, au troisième : *Martis dies.*

Mercure, au quatrième : *Mercurii dies.*

L'astre doré de Jupiter illustrait le cinquième jour : *Jovis dies.*

La douce Vénus suivait son père : *Veneris dies.*

Et Saturne achevait la septième révolution : *Saturni dies.*

La même pensée religieuse et politique se manifestait dans l'ordre et les noms des mois.

Le premier était appelé janvier, *januarius*, parce que le dieu à deux visages carac-

1. Voir l'inscription grecque découverte par Rüppel, auprès de la cataracte du Nil, de l'île de Bacchus, et Jablonski (*Panthéon Égypt en*), Champollion jeune (système hiéroglyphique).
2. La Notice de l'Empire et P. Victor ne comptent que 73 ædes et 65 temples ; mais nous croyons le chiffre de Nardini plus près de la vérité.

térisait d'une manière heureuse ce mois qui voit fuir l'année écoulée et arriver l'année nouvelle. Les *februa*, ou sacrifices expiatoires, désignaient pieusement le second. A *Mars* était consacré le troisième, en mémoire de l'ancienne coutume qui, le plaçant le premier de l'année, avait dû lui imposer pour patron le père présumé de Romulus[1]. Le printemps s'ouvrait sous les auspices de Vénus au souffle fécond[2], *aprilis*. Venaient ensuite après celui-ci, le mois des aïeux, *majorum*[3], et le mois de la jeunesse, *junius*. Le septième, appelé primitivement *quintilis*, consacrait le souvenir de Julius César, et le huitième le nom d'Auguste, après celui de *sextilis*, qu'il porta longtemps. Les quatre derniers rappelaient par leurs radicaux, empruntés aux noms de nombre sept, huit, neuf et dix, que l'année romaine commença d'abord au troisième mois de la nôtre, et par l'invariable terminaison *imber*, qu'ils marquaient la saison des pluies.

Chaque mois se divisait en calendes, nones et ides. On nommait calendes, du verbe grec καλῶ, *j'appelle*, le premier jour de chaque mois, parce que les pontifes étaient dans l'usage de convoquer douze fois par an le peuple et les habitants de la campagne au Capitole, pour leur annoncer dans quel ordre seraient célébrés les féries et les sacrifices. Les nones tombaient le 9 des mois de mars, de mai, de juillet et d'octobre, et le 5 des huit autres mois. Les ides pareillement commençaient le 15 mars, le 15 mai, le 15 juillet, le 15 octobre et le 13 des autres mois. Dans ces trois divisions, les jours se comptaient en sens inverse. Ainsi, par exemple, 1er janvier, calendes; 2, quatre des nones; 3, trois des nones; 4, veille des nones; 5, nones; 6, huit des ides jusqu'au 13 inclusivement; le 14, commençaient les calendes de février par le chiffre XIX, qui allait, toujours en décroissant, jusqu'au 31, veille des calendes de février; de telle sorte que dans les quatre mois exceptionnels, mars, mai, juillet et octobre, il y avait six jours de nones, huit d'ides et dix-sept de calendes, et que dans les huit autres on comptait invariablement quatre jours de nones, huit d'ides, et dix-neuf, dix-huit ou seize jours calendaires, selon la longueur du mois.

Ces jours eux-mêmes étaient partagés en jours festes, profestes, coupés, fastes, néfastes, et fériés. On entendait par jours festes (festi) ceux consacrés au culte; par jours profestes, ceux où il était permis de vaquer aux affaires publiques et privées; par jours coupés (intercisi), ceux qui, sacrés le matin, redevenaient profestes le soir; et par jours fastes ceux où l'on pouvait plaider et se réunir dans la Curie, ce qui était interdit pendant les jours noirs ou néfastes. Les jours fériés étaient employés à la célébration de certaines fêtes particulières.

La même politique prévoyante et sage qui avait lié les mythes du polythéisme à la constitution, et réglé cette disposition ingénieuse du temps, présida dès l'origine à l'organisation du clergé païen. Tous les ministres de la religion furent classés en deux groupes distingués, dans l'ordre hiérarchique, par la distance qui séparait les

1 Voir notre *Histoire du Midi de la France*, t. I, p. 106.
2. Avril — 3. Mai.

dieux supérieurs des dieux inférieurs. Placé au sommet de la société, le premier groupe ou collége se composait des pontifes, des augures, des aruspices, des curions, des féciaux, des quindécemvirs, des septemvirs-épulons, des compagnons de Titius, des frères des champs, et du roi et de la reine des sacrifices.

On dit que les pontifes institués par Numa prirent leur nom du pont Sublicius, qu'ils étaient chargés d'entretenir. Le roi législateur n'en avait établi que quatre, tous de race patricienne; 454 ans après Romulus, on leur adjoignit quatre plébéiens; puis, sous la dictature de Sylla, le nombre total des pontifes fut porté à quinze, huit nobles et sept plébéiens. Les premiers s'appelaient majeurs, comme les dieux qu'ils desservaient, et les autres mineurs. Tous obéissaient au souverain pontife, chef suprême de la religion et du culte, qui s'asseyait sur la chaise curule et portait la trabée consulaire, rayée de pourpre et de blanc. Jusqu'au milieu du septième siècle, les pontifes le nommaient eux-mêmes, mais en 649 la loi Domitia les dépouilla de ce privilége pour le donner aux tribuns, et ce fut dès lors l'une des élections les plus ardemment disputées. Les empereurs, comprenant l'importance de l'autorité dont le souverain pontife était revêtu, s'en emparèrent dans la suite.

Après le collége des pontifes venait celui des augures, formé aussi de quinze membres, et présidé par un chef appelé maître (magister augurum). Cette dignité était entourée d'un respect d'autant plus profond, d'une considération d'autant plus grande, que les Romains, d'une nature essentiellement superstitieuse, et séduits, comme tout peuple enfant, par le merveilleux, n'entreprenaient presque rien sans avoir consulté les augures. Dans toute occasion importante, c'était leur avis qu'on attendait d'abord. Qu'il s'agît de paix ou de guerre : « Qu'en pensent les dieux? » voilà ce qu'on accourait demander à l'augure. Drapé dans sa robe écarlate, celui ci partageait alors avec le bâton recourbé (lituus) la partie du ciel vers laquelle il se trouvait tourné : observant ensuite avec soin les moindres accidents survenus dans cet espace imaginaire, un nuage, le vol d'un oiseau, des éclairs, il disait si le présage était favorable ou funeste. On prenait toujours ces auspices pour l'élection des magistrats; et comme il y en avait de deux sortes, les grands précédaient les comices assemblés pour la nomination des magistrats suprêmes, et les petits les votes ordinaires.

Les poulets sacrés étaient encore dans le département des augures. Quand on voulait chercher dans leurs cages les secrets de la destinée, un aide du collége augural, nommé *Pullarius*, apportait la volière devant un temple et jetait du grain aux poulets. S'ils le mangeaient avec avidité, le signe était bon; s'ils restaient indifférents ou qu'ils prissent la fuite, tous les malheurs menaçaient Rome. La science de l'augure, du reste, planant largement dans le champ de l'inconnu, trouvait dans tout matière à présage et éléments d'interprétation.

Celle des aruspices, au contraire, se renfermait dans un seul objet, l'examen de la chair des victimes. Les aruspices avaient pour unique mission d'assister aux sacri-

fices, d'observer les mouvements de la victime, d'étudier ses dernières palpitations, de fouiller ses entrailles, et de déclarer, à l'inspection du foie ou du cœur, si le sort semblait propice ou fatal à celui qui sacrifiait. Leur établissement à Rome datait des premiers temps : ils venaient, comme les Curions, de ce vieux sol étrusque, berceau des rites religieux de l'Italie entière [1].

Ceux qui bâtirent la ville carrée du Palatin divisèrent les colons fondateurs en trois tribus, et chaque tribu en dix curies. Ces groupes de populations que sept siècles n'avaient pu dissoudre, et qui ne disparurent, fondus dans les quatorze régions, que sous Auguste, fractionnaient, comme les cases blanches et noires d'un damier, le territoire proprement dit de la ville en trente circonscriptions ayant chacune son dieu particulier, son temple et son prêtre, ou *curion*. Ces curions offraient, à des époques déterminées par le rituel du grand pontife, des sacrifices à la divinité curiale, auxquels ne pouvaient se dispenser d'assister les habitants de la circonscription. La fête religieuse se terminait par un festin dont les chairs des victimes immolées formaient la base. Un prêtre suprême, qui portait le titre de grand curion, et qui était élu, comme ses inférieurs, dans les comices, dirigeait ce collége sacerdotal, aussi ancien mais bien moins important, dans la République surtout, que le collége des féciaux.

Celui-ci, composé de vingt membres et du père Patrat, leur supérieur, s'occupait exclusivement d'imprimer à la guerre un caractère religieux, et de consacrer l'affermissement de la paix par des cérémonies pieuses. Ainsi que nous l'avons vu au premier chapitre, à propos du traité de Tullus Hostilius avec Albe, les féciaux jouaient un rôle actif dans la constitution, et qui ne manquait pas d'une sorte de grandeur sauvage et poétique, lorsque, le bras nu et sanglant et les cheveux ceints de verveine, ils allaient lancer un javelot sur le territoire ennemi, et disaient, de retour à Rome : « La guerre est déclarée ! » Mais cette guerre, on ne la commençait jamais sans consulter les quindécemvirs. L'un des Tarquins, on ne sait lequel, vit un jour, disent les légendes, entrer dans son palais une vieille femme qui fléchissait sous le poids de neuf livres. Elle les offrit au roi, mais en demanda une somme si forte, que Tarquin refusa. La vieille alors en brûla trois en silence, et redemanda la même somme pour les six autres. Sur un nouveau refus, elle en livra encore trois aux flammes, et répéta impassiblement son offre. Surpris cette fois, et craignant vaguement de désobéir aux dieux, Tarquin acheta les livres qui restaient, et les confia respectueusement à la garde de deux patriciens appelés duumvirs sibyllins; car cette vieille n'était autre que la sibylle de Cumes.

Ces deux pontifes et leurs successeurs gardèrent au Capitole, jusqu'au quatrième siècle de Rome, les livres mystérieux. Leur sacerdoce antérieur à la République s'était d'autant plus élevé aux yeux du peuple, qu'il croyait fermement que le salut de la patrie était attaché aux oracles sibyllins. Scellés dans un coffre de pierre, ils

1 Boulanger, *Antiquité dévoilée*. — Frédéric Creuzer, *Religions de l'antiquité*.

ne s'ouvraient que par un décret du sénat, quand l'agitation populaire troublait la ville, qu'elle était désolée par la famine et la peste, ou que la République, abattue par un grand désastre, cherchait un appui dans les cieux. La dignité duumvirale conférée pour la vie exemptait ceux qui en étaient revêtus de l'obligation de porter les armes et de tous les devoirs civiques. L'an 386 de l'ère romulienne, les tribuns, poursuivant avec ardeur leur plan d'égalité, ouvrirent une brèche nouvelle dans la citadelle de privilèges où se retranchait l'aristocratie, en obtenant que les gardiens des livres sibyllins seraient portés au nombre de dix, et qu'on choisirait les cinq derniers dans l'ordre plébéien. Cette adjonction les fit appeler décemvirs, nom qu'ils perdirent deux cent quatre-vingt-cinq ans plus tard pour prendre celui de quindécemvirs, lorsque Sylla eut augmenté le collége de cinq nouveaux membres. Depuis, bien que César et Auguste surtout eussent grossi à tel point ce chiffre, qu'on vit quelquefois au Capitole jusqu'à soixante gardiens sacrés, ils ne cessèrent pas de s'appeler quindécemvirs.

Les septemvirs-épulons avaient été créés de la même manière par gradation. 297 ans avant le Christ il se manifesta un tel redoublement de piété païenne, que, les pontifes ne pouvant plus suffire aux sacrifices, on élut trois prêtres spéciaux pour leur venir en aide lors de la célébration des jeux saints et pour ordonner les festins offerts aux idoles. Sur les instances des pontifes, qui trouvèrent bientôt ce nombre insuffisant, on joignit quatre patriciens aux premiers élus, et l'on accorda comme distinction honorifique au collége septemviral, devenu bien plus considérable dans la suite, le droit de porter, comme les pontifes, la robe bordée de pourpre.

Tous les membres de ce collége, à l'exception des féciaux, des augures et des aruspices, obligés de suivre les aigles dans les camps et sur mer, exerçaient leurs fonctions sacerdotales dans l'enceinte de Rome : seuls, les vingt-cinq prêtres de Titius ou Tatius, ce chef sabin qui partagea le commandement avec le fils de Sylvia et les douze frères arvales, desservaient la campagne. Les premiers y conservaient intactes les traditions du vieux culte sabin ; et telle était la vénération qui entourait la déesse des blés, que lorsqu'on voyait sortir les frères des champs le jour de la fête de Bacchus, Rome entière s'inclinait devant leurs couronnes d'épis et leurs bandelettes blanches [1].

Quant au roi et à la reine des sacrifices, ils représentaient, par une singulière fiction légale, la monarchie proscrite. Dans les premiers temps de Rome, c'étaient les rois qui présidaient à tous les sacrifices publics ; après leur expulsion, l'esprit romain, esclave jusqu'au ridicule des formes traditionnelles et de la légalité, s'alarma sérieusement. On craignit que l'absence du monarque ne viciât l'acte religieux, et l'on s'empressa pour y suppléer de créer une fonction hiératique appelée royauté des sacrifices. Mais, afin de dépouiller ce nom de roi des terreurs qu'il

1. Cajetano Marinio (Degli atti e monumenti de' fratelli Arvali).

inspirait encore à Rome, on enferma inflexiblement celui qui le portait dans le cercle religieux. Le roi des sacrifices ne pouvait se mêler d'aucune affaire ni arriver à aucune autre dignité. Soumis en tout au souverain pontife, il n'avait pas même le droit de convoquer le peuple. Sa femme avait le titre de reine des sacrifices, parce qu'elle présidait à ceux des matrones romaines.

Non moins honoré, bien que venant en seconde ligne, le deuxième groupe du clergé païen était formé par les flamines, les saliens, les luperques, les potitii, les galles et les vestales. On divisait les flamines, ainsi appelés, selon Vossius, de leur bonnet couleur de flamme, en deux ordres : ceux du premier, appartenant aux vieilles familles patriciennes, n'étaient que trois : le flamine Dial ou de Jupiter, le flamine Martial ou de Mars et le flamine Quirinal ou de Quirinus ; ceux de l'ordre inférieur, pris dans le peuple, étaient douze, et portaient les noms des divinités particulières dont ils desservaient les autels. Il y avait ainsi le flamine Floréal ou de Flore, le flamine Vulcanal ou de Vulcain, le flamine Carmental ou de Carmenta, comme il y eut plus tard les flamines Augustaux, créés pour rendre les honneurs divins à la mémoire d'Auguste.

Mais celui qui primait les prêtres des deux classes était le flamine Dial. On le reconnaissait à son bonnet fait avec la peau d'une victime blanche immolée à Jupiter, à sa robe sénatoriale et à son anneau d'or orné d'un amulette. Il exerçait une influence décisive dans l'ordre religieux, influence qui s'augmentait encore de l'isolement mystérieux dans lequel le code sacerdotal le forçait de vivre. Il lui était défendu de monter à cheval, de voir les légions en armes, d'aspirer aux magistratures, de prêter serment. Le flamine Dial ne pouvait avoir ni du feu dans sa maison, excepté pour les sacrifices, ni un seul nœud dans ses vêtements. Il devait laisser croître ses cheveux, et non-seulement s'abstenir de chair crue, de viande de chèvre et de fèves, mais éviter même de prononcer le nom de ces aliments prohibés, ainsi que celui du lierre, plante stérile. Il eût commis un sacrilége en se pliant pour passer sous une vigne, en découchant trois nuits de suite, en ne cachant pas les rognures de ses ongles au pied d'un arbre portant fruit, en mangeant du pain fermenté, en se déshabillant en plein air, en s'approchant d'un bûcher ou d'un puits, et en peignant ses cheveux le jour où les vestales jetaient les hommes de joncs dans le Tibre [1].

Comme opposition à cette discipline mystique pleine de ténèbres et de rigorisme, la plus grande liberté et une allégresse continuelle prescrite par la religion régnaient dans le collége des Saliens. Quand Numa les institua, la peste ravageait la ville. Il s'agissait de relever le moral d'une population terrifiée par la violence du fléau. Le roi lui montra un bouclier de métal qu'il dit être tombé des cieux, et, faisant parler la nymphe Égérie, présenta cette arme comme le palladium de Rome. On en forgea par son ordre onze exactement semblables, qui furent confiés avec le modèle à douze jeunes patriciens, surnommés un peu plus tard Palatins, parce que le temple

1. A. Gellii, *Noctium atticarum*, lib. x.

de Mars où ils se réunissaient était situé sur ce mont, pour les distinguer des Saliens de la Colline établis par Tullus Hostilius. Vêtus de tuniques de différentes couleurs et d'une toge de pourpre sur laquelle brillait du côté du cœur un plastron d'acier, les saliens, agitant leurs bonnets de forme conique et suivant leur maître ou *Præsul*, chantaient des hymnes guerriers et dansaient par les rues et dans les cérémonies solennelles au bruit d'une verge de fer dont chacun d'eux frappait son bouclier en cadence.

Ces joies bruyantes, commandées par le rituel, animaient aussi les luperques. Prêtres particuliers de Pan, que les peuplades primitives du Latium adoraient comme le destructeur des loups, les luperques durent avoir longtemps pour tâche d'exterminer ces animaux, la terreur des bercails. La nécessité les avait créés, la reconnaissance les conserva, et bien des siècles après Évandre, lorsque les loups de l'Aventin et de Tibur ne hurlaient plus que dans les beaux vers de Virgile, les luperques, classés dans trois sections hiérarchiques, celle des Fabiens, celle des Quintiliens et celle des Juliens, couraient le 3 des ides de février dans les rues de Rome avec leurs peaux de chèvre et leurs lanières, à la grande édification du peuple et des matrones.

Pendant plus de quatre siècles, deux familles patriciennes, la gens Potizia et la gens Pinaria, avaient joui du privilége de fournir les prêtres d'Hercule. La première s'étant éteinte l'an de Rome 441, l'autre recueillit seule cet héritage sacré, bien que, pour continuer la tradition, les prêtres du fils d'Alcmène s'appelassent toujours Potizii et Pinarii. Ceux de Cybèle, qui n'étaient plus des hommes quand ils se consacraient au culte de la mère des dieux, portaient le nom étranger de Galles, en mémoire du fleuve phrygien Gallus, au bord duquel, pour chasser Annibal d'Italie, Rome était allée chercher la déesse.

Des galles aux vestales il y avait loin dans l'opinion publique. Réputés pour ainsi dire infâmes à cause de leur célibat forcé et de leurs habitudes de débauche, les prêtres de Cybèle étaient au bas de l'échelle sacerdotale du second ordre, tandis que les prêtresses de Vesta en occupaient le sommet. L'institution des vestales remontait très-haut. Si l'histoire pouvait prendre son point d'appui sur les légendes, là où les éléments de certitude manquent, il est évident qu'elle placerait l'établissement des vestales avant la fondation de Rome, puisque, selon la tradition, le chef fondateur eut pour mère une prêtresse de Vesta. Sans attribuer à ces échos si vagues du passé plus de valeur qu'ils n'en méritent, on peut affirmer néanmoins que le culte seul de ces vierges, très-vieille réminiscence de l'Orient, atteste leur antiquité. Dans l'origine, elles étaient quatre, représentant probablement les quatre saisons. Tarquin l'Ancien porta ce nombre à six, sans motif connu, mais en respectant sur tous les autres points le règlement religieux de Numa. Ce formulaire, plein de prescriptions minutieuses, nous a été fidèlement transmis par Labéo[1].

1. A. Gellii, *Noctium atticarum*, lib. I.

Nulle vierge romaine ne pouvait entrer dans le collége des vestales avant six ni après dix ans. Il fallait qu'elle fût *patrime* et *matrime*, c'est-à-dire qu'elle n'eût perdu ni son père ni sa mère; qu'elle eût la parole libre, l'ouïe saine, le corps sans défauts, et qu'elle sortît d'une race exempte des souillures de l'esclavage ou du commerce, profession dégradante aux yeux de ce peuple soldat. Quand elle réunissait toutes ces conditions, qu'elle n'avait pas de sœur vestale et qu'elle n'était fille ni d'un septemvir épulon, ni d'un flamine, ni d'un augure, ni d'un quindécemvir, ni d'un salien, ni d'un pontife, ni d'un joueur d'instruments sacrés, ni d'un citoyen domicilié hors de l'Italie ou père de trois enfants, la vierge de six à dix ans était prise par ordre du pontife et conduite dans le temple de Vesta. Là, quand le grand pontife en avait réuni vingt remplissant toutes les exigences du rituel, il tirait au sort celle qui devait être consacrée et l'arrachait des bras de ses parents[1] en prononçant cette formule sacramentelle : « Amata, je te prends pour être vestale, pour avoir soin des choses saintes et pour veiller sur elles au nom du peuple romain et des Quirites[2]. » Après ces paroles, les pontifes s'emparaient de la novice; on coupait ses cheveux, qui étaient suspendus aux branches du lotos planté devant le temple, et l'infortunée Amata était enchaînée pour trente ans par un inflexible vœu de chasteté aux autels de la déesse, dont le feu figurait l'âme du monde. Les dix premières années de ce rigoureux et long célibat, elle les employait à apprendre les devoirs de son ministère; les dix suivantes, à les pratiquer, et les dix dernières, à les enseigner à son tour. Ces devoirs consistaient dans des vœux, des prières, des sacrifices pour le salut et la prospérité de la République, dans la garde du Palladium, statuette symbolique de Vesta, sans pieds et sans mains, et surtout dans l'entretien du feu sacré.

Conservé avec le plus grand soin dans des vases de terre, ce feu devait être éternel : s'il s'éteignait par la négligence des vestales, le fouet punissait les coupables; et comme cet accident, quoique bien naturel, prenait dans les idées superstitieuses des Romains les couleurs les plus sombres, il était mis au rang des calamités publiques. Quand il arrivait, toute affaire cessait aussitôt, et ce n'était qu'après que les lanières vengeresses du fouet pontifical avaient fait jaillir le sang des chastes vierges et que le feu rallumé aux rayons du soleil, à l'aide d'un miroir ardent, brillait de nouveau dans l'atrium de Vesta, que Rome commençait à se rassurer.

Mais s'il suffisait d'un événement de ce genre pour la consterner, qu'on juge de son émotion quand les pontifes venaient lui dire d'une voix glacée d'horreur : « Nous ne répondons plus du salut de l'empire : une vestale a enfreint ses vœux ! » La terreur enveloppait alors la ville comme un linceul funèbre. L'immense population se levait tout entière; implacable dans ses frayeurs et impatiente de vengeance, elle réclamait le châtiment des sacriléges, qui était prompt et sans pitié. Le complice

1. En vertu de la loi Papia.
2. Amata (nom de la première vestale), Ita te capio pro Popolo Romano Quiritibusque. (Fabius Pictor, qui écrivait 223 ans avant notre ère.)

d'abord, le cou serré par une fourche comme le parricide, expirait sous les verges, puis la coupable était enterrée vive dans le caveau du champ Scélérat. Hâtons-nous d'ajouter que ce sacrifice barbare s'accomplissait rarement. Bien qu'un historien ait prétendu qu'attacher le destin de Rome à la chasteté de ses vestales, c'était vouloir suspendre à un fil le colosse de Néron, il y eut peu de coupables. Pendant les onze cents ans de leur existence religieuse, on ne peut citer qu'un petit nombre d'exceptions, et de Numa qui les institua, jusqu'à Théodose qui les abolit, la lectique noire et muette des morts ne déposa que dix-huit victimes dans le lugubre souterrain de la porte Colline.

Elles n'avaient là pour attendre la mort qu'un peu de pain, d'eau, de lait, d'huile et une lampe, qui s'éteignait probablement faute d'air avant que l'esclave public eût achevé d'aplanir la terre qui comblait l'entrée du caveau. Par compensation, autant la punition de leurs erreurs était rigoureuse, autant les privilèges des vestales étaient grands et glorieux. Si quelqu'un eût osé manquer au respect dû aux vestales, il aurait été sur-le-champ puni de mort. La vénération dont on les entourait était telle, que les magistrats, les consuls même, s'écartaient à l'instant sur leur passage et faisaient baisser les faisceaux. Elles ne sortaient que précédées de licteurs, portées dans des litières magnifiques, et si le hasard jetait sur leur chemin un criminel allant au supplice, elles avaient le droit de lui donner sa grâce, en jurant que cette rencontre était un effet du hasard.

Leur serment comme leur témoignage avait le plus grand poids auprès des juges. Quant à leur équité, les Romains la mettaient si haut, que tous les différends survenus entre patriciens dans les vieilles familles étaient soumis à leur arbitrage. Messagères de paix et de clémence, dans les jours sanglants elles arrêtèrent souvent par leur influence le bras prêt à frapper, et arrachèrent au farouche Sylla lui-même la grâce de César. Leur sanctuaire inviolable et resté pur de toute insulte, quand les légions en délire ne respectaient rien, devenait un asile sacré au pied duquel se brisaient sans murmure les flots de la guerre civile; et tel dont la tête fut exposée au Forum sur la pique sanglante, trompa l'avidité de ses bourreaux et laissa ces biens qui le proscrivaient à ses enfants, parce qu'il avait eu la précaution de confier son testament aux vestales. Le matérialisme païen, au reste, qui ne concevait de bonheur que dans les jouissances physiques, regardant leur vœu de virginité comme l'un des plus grands sacrifices de la vie, s'efforçait de dédommager la femme de tout ce qu'elle perdait du côté du cœur par les satisfactions de l'orgueil, l'éclat et la liberté de la vie et les plaisirs du luxe.

Elles habitaient un palais à côté du temple situé dans la région du Forum : bâti sur l'emplacement de l'ancienne maison royale (Regia) de Numa, le roi aux longs cheveux[1], ce palais, nommé Atrium, s'ouvrait tout le jour aux hommes et à toute

[1] Hic locus exiguus, qui sustinet atria Vestæ,
Jam fuit intonsi Regia parva Numæ.
Ovide, *Fastes*, 6.

Fu questo atrio congiunto al tempio ma fabbrica affatt separata. (Nardini, *Roma antica*, t. II, p. 640.)

heure aux femmes. Il leur était permis d'aller souper chez leurs parents et d'assister aux jeux du théâtre et du cirque, où elles occupaient une place d'honneur auprès des magistrats. Le lin de Cahors le plus fin et le plus éclatant de blancheur était tissé pour la tunique des vestales; Tyr n'avait jamais de pourpre d'un incarnat assez vif pour le paludamentum qui flottait sur leurs épaules.

Tels étaient les ministres du sacerdoce païen, qui avaient en outre sous leurs ordres, comme aides et comme servants, les *Camilles*, enfants nobles des deux sexes dont nous avons déjà parlé en décrivant la pompe; les *æditui* ou gardiens des temples, les scribes des pontifes, les adjuteurs des aruspices, les hérauts sacrés, les joueurs de flûte et les clairons des sacrifices, les gardiens des poulets augurаux, les popes et les victimaires chargés de parer et d'égorger les victimes, et les licteurs des flamines et des vestales.

On ne pouvait concevoir une organisation plus forte à la fois et plus simple : aussi grands législateurs au point de vue religieux qu'au point de vue politique, les anciens Romains revêtirent ensuite le côté liturgique et théâtral du paganisme des plus fraîches et des plus splendides couleurs. Tout en laissant luire comme une étoile du fond de chacun de ses rites le but que s'étaient proposé les fondateurs de la société romaine en la constituant sur une base religieuse, le culte reflétait dans toutes ses fêtes les rayons si brillants, si poétiques, du vieux symbolisme et de la riante imagination des Hellènes. C'était l'azur du ciel athénien, avec ses nuages de pourpre et les gerbes d'or du soleil levant, réfléchi tantôt dans les eaux jaillissantes de Tibur, tantôt dans le sein large et calme du Tibre. Ce culte retraçait de plus avec tant de fidélité la plupart des faits historiques importants, qu'il forme aujourd'hui comme un vaste miroir dans lequel nous allons contempler pour la dernière fois cette grande et magnifique image de Rome ancienne.

Le mois de janvier, dédié à Janus, et appelé le mois sacré, commençait par des sacrifices à Jupiter, à sa sœur, à Esculape et à Janus. On offrait d'abord à ce dieu symbole de l'éternité, qui, ayant deux visages, voyait fuir l'année écoulée et arriver l'année nouvelle, des figues, des dattes, du miel et le gâteau janual, composé de farine nouvelle et de sel nouveau. Vêtus de leurs plus belles robes, les citoyens se livraient franchement à la joie et remerciaient les dieux, qui daignaient prolonger d'une année le bienfait inestimable de la vie. On échangeait des présents, des vœux et des palmes, et l'on se gardait bien surtout de rien dire qui ne fût d'un bon augure pour l'avenir. Puis, au milieu d'un nuage d'encens brûlé sur les autels des Lares, on suivait les nouveaux consuls qui allaient, précédés des faisceaux et en toge de pourpre, prendre possession de leur dignité.

Arrivés devant le temple de Jupiter, ces magistrats s'arrêtaient pour le sacrifice à l'autel, élevé comme toujours à l'extérieur et en plein air, et décoré d'une triple bandelette de laine et de branches de verveine; les popes amenaient alors les grandes victimes, c'est-à-dire deux taureaux blancs du Clitumne aux cornes dorées, qui n'avaient pas subi le joug, et qu'on avait parés de couronnes, de guirlandes de

fleurs, de bandelettes et de housses de pourpre à franges d'or. Dès qu'ils touchaient l'autel, le pontife s'approchait à pas lents, et son héraut, le *kalator*, après avoir sommé les profanes et les impurs de s'éloigner, avertissait les assistants de se recueillir par ces mots sacramentels : *Hoc age*, attention ! — L'auditoire, à dater de ce moment, gardait un profond silence. Cependant le pontife, la tête couverte d'un voile, avait commencé le sacrifice par une prière à Janus, qui enseigna, disait-il, le premier aux hommes à rendre grâce à la Divinité ; on allumait les torches résineuses (tæda), et, après une autre prière à Jupiter et à Junon, le pontife répandait son vin sur l'autel avec la patère d'or et jetait sur les victimes une pâte faite de farine de froment et de sel. Cette cérémonie s'appelait immolation [1].

Le vin de la patère d'or versé de nouveau entre les cornes de la victime, le sacrificateur lui arrachait quelques poils qu'il jetait dans le feu allumé sur l'autel. Aussitôt le victimaire, nu jusqu'à la ceinture, s'avançait tenant la hache haute et demandait au pontife s'il était temps d'agir... Sur la réponse affirmative de celui-ci, la hache ou la massue (malleus) tombait assommant la victime ; les popes l'égorgeaient, et les camilles recevaient dans des patères le sang coulant à gros bouillons, qui devait plus tard purifier l'autel. C'était à ce moment que l'aruspice interrogeait le destin dans le cœur, le foie, le poumon et la rate extraits de ces chairs palpitantes. Après cet examen, on découpait les prémices dans les entrailles et dans les membres, et on les présentait sur des corbeilles au sacrificateur, qui les livrait aux flammes en y ajoutant de l'encens et des aromates. Tant que la fumée des prémices n'ondoyait pas sur l'autel, on pouvait rompre le silence ; mais quand l'odeur des chairs brûlées se répandait au loin et que les flamines chantaient leurs hymnes au son des trompettes sacrées, ouvrir les lèvres eût passé pour une impiété [2].

Le 3 des nones du même mois, on célébrait les Minervales, fêtes en l'honneur de Minerve, qui duraient cinq jours. Les premiers étaient consacrés à la prière et aux vœux qu'on adressait à la déesse ; des jeux scéniques, des sacrifices, des combats de gladiateurs, remplissaient les autres. C'est pendant ces fêtes qu'on donnait le prix fondé par Domitien en faveur du meilleur ouvrage de science et que les écoliers payaient à leurs maîtres le tribut appelé minerval.

Le 6 des ides, l'encens brûlait encore au pied des statues de Janus, et le lendemain les Agonales, luttes où se déployaient un jour l'esprit, un autre jour la force physique, témoignaient du respect de Rome pour ce dieu au double visage. Dans les premiers siècles cette fête avait le caractère simple et rustique des mœurs : du seigle, quelques grains de sel blanc, du laurier pétillant dans les flammes qu'étouffait à moitié la fumée de la résine et de la sabine des champs, et parfois, comme offrande de luxe, une couronne de jonquilles et de primevères, voilà tout ce que les

1. Lefèvre de Morsan, *Mœurs et Usages des Romains*, t. II.

2. Pline, l. xxviii. En faisant les libations le pontife prononçait cette formule : *Macte hoc vino inferio esto*. Que ce vin dont je l'arrose augmente la victime ! Servius, *Commentaires de l'Énéide*.

pauvres Quirites déposaient sur l'autel. Mais quand les palais furent d'or et les temples de marbre, on voulut un culte plus fastueux. Le safran et la myrrhe mêlèrent alors leurs suaves parfums, et il fallut que le sang d'un bélier et d'un bouc rougît les autels de Janus et du dieu qui figurait la vigne.

Ce jour-là les prêtres d'Isis immolaient aussi à leur déesse, emblème hiéroglyphique de la nature, une blanche colombe, un coq, et même, par une exception pleine d'ingratitude, la sentinelle vigilante du Capitole. Puis, après un anniversaire historique, celui de la dédicace du temple de Juturne, venaient les Carmentales. Un sénatus-consulte, provoqué par les déclamations chagrines d'un censeur, avait jadis interdit l'usage des chars aux matrones. Pour se venger de leurs époux, la tradition prétend qu'elles résolurent de renoncer au bonheur d'être mères. Le sénat alarmé rapporta l'odieux décret, mais en imposant, selon la légende, aux matrones l'obligation d'offrir tous les ans un sacrifice à Carmenta, déesse tutélaire de l'enfance. La mort d'une victime ne souillait pas cet hommage à la vie, et si un bélier tombait le matin sous la massue du victimaire, c'était en mémoire du changement de nom d'Octave, qui accepta le titre d'Auguste le jour des Carmentales.

Que la légende fût vraie ou fausse, il est certain que cette fête avait pour but la glorification de la femme. Le flamine carmental chantait des hymnes à sa louange; les trompettes faisaient leurs publications dans les rues et les places en habits de femme, et après le 14, jour déclaré vicieux et funeste par arrêt du sénat, on sacrifiait à Porrima et à Postversa, deux gracieuses allégories que le paganisme montrait levant les voiles de l'avenir, afin d'exalter la prévoyance de la femme. Le 24 janvier ramenait les Sementines, l'une des solennités les plus saintes de l'empire. Quand le blé commençait à verdir dans la plaine, et que cependant la pluie, les vents ou le givre clouaient encore le laboureur à son foyer et ses grands bœufs à l'étable, on choisissait ce moment pour mettre la jeune moisson sous la protection divine. A tous les fours rustiques cuisaient ce jour-là des gâteaux que les frères des champs offraient à Cérès; à Rome, on se rendait en pompe dans le temple de la Terre, élevé sur les limites de la quatrième région, et là un des grands flamines, après avoir brûlé sur l'autel extérieur les entrailles d'une truie grasse, implorait en ces termes la vieille mère qui nous produit et sa fille qui nous nourrit :

« O Tellus! ô Cérès! vous qui, le voyant disputer les glands aux troupeaux, donnâtes à l'homme la gerbe dorée, vous qui fécondez le grain qu'on jette dans votre sein et qui le protégez de votre chaleur éternelle contre l'aquilon et la glace, épanchez sur nos semailles, pour qu'elles germent et grandissent, l'urne abondante du verseau; écartez les voleurs ailés, fléau du laboureur, et les fourrageuses fourmis qui vont pillant sa glèbe. Que la rouille néfaste surtout ne ronge point l'épi! qu'il ne jaunisse ni trop tard ni trop vite! qu'il ne soit étouffé ni par l'ivraie ni par le chardon, et qu'un froment pur comme l'or paie avec usure sur l'aire les peines de l'agriculteur [1]! »

1. Ovide, *Fastes*, lib. I.

Le 27 on fêtait Castor et Pollux, et le 29 des courses brillantes, appelées Équiries, attiraient Rome entière au Champ-de-Mars. Il est vrai qu'elle n'y courait, malgré son impatience, que lorsqu'une blanche génisse était tombée sous la lame fécespitale en l'honneur de la Paix, qui présidait au IV des calendes. Ce sacrifice était le dernier du mois et précédait la dernière fête. Établies par le roi Servius, fils d'une esclave, les Compitales cachaient dans leurs rites naïfs une haute moralité : c'était l'apothéose mensuelle de la famille et l'initiation de l'esclave à la liberté. En plaçant la famille et l'esclavage sous l'aile protectrice des mêmes dieux, les Pénates et les Lares, et en confiant le culte de ces dieux souverains du foyer domestique, aux esclaves, le bon roi Servius avait admirablement contre-balancé par la religion l'arbitraire sans bornes du maître, et préparé à dessein peut-être l'émancipation de cette partie du genre humain si durement sacrifiée.

Aussi, comprenant bien l'appui qu'il trouvait en sa misère dans ces petites divinités de pierre ou de bois nues et pauvres comme lui, car les plus riches avaient pour tout vêtement une peau de chien, l'esclave adorait avec l'ardeur de la reconnaissance ces Pénates et ces Lares dont il était le prêtre, et, jouissant follement de sa liberté d'un jour, partageait la joie de ses maîtres. Ceux-ci, persuadés que Mania, la mère commune de ces dieux de deux pieds de haut qu'on voyait partout couronnés de romarin et de violette, dans le petit temple (ou *lararium*) des maisons monumentales, dans les armoires de l'atrium, au chevet des lits, au coin des rues, dans les carrefours, avait le pouvoir de détourner la faux de la mort, lui présentaient comme tribut expiatoire, dans l'espoir qu'elle ferait épargner les membres de la famille, des effigies pour les personnes libres et des pelotes de laine pour les esclaves. La tyrannie, qui gâte tout, avait ensanglanté jadis cette cérémonie si simple. Tarquin le Superbe offrait à Mania des têtes d'enfants; mais ce rite barbare fut aboli avec la royauté. Rome républicaine se hâta de substituer des têtes de pavot et d'ail aux têtes humaines, et l'effigie de cire et la pelote furent sous les empereurs les seules victimes des Compitales[1].

Dans la vieille langue du Latium, tout ce qui servait aux expiations portait le nom général de *februa*[2]. Les flocons de laine que le camille tendait au pontife, les branches de pin demandées par les femmes des flamines se nommant *februa*, le mois qui s'ouvrait par des sacrifices expiatoires s'appelait *februarius*, ou febvrier, comme écrivaient nos pères. Il était rare, à ce qu'il paraît, que le mauvais temps n'arrivât point avec les calendes; mais la pluie avait beau tomber à torrents et la neige blanchir le Forum, les pontifes immolaient le bélier d'usage au Capitole, et la population visitait pieusement les bois sacrés. Aux ides (le 13), tandis que l'habitant des campagnes brûlait de l'encens et répandait du vin nouveau sur

1. Cum Ludi per Urbem in compitalibus agitabantur, restituti scilicet à Tarquinio superbo Laribus ac Maniæ ex responso. Apollinis quo perceptum est ut pro capitibus supplicaretur : idque aliquandiu observatione ut pro familiarum sospitate pueri mactarentur Maniæ Deæ Matri Larum. Tarquinio pulso capitibus allii et papaveris supplicari jussit consul. MACROBE, *Saturnales*, liv. I.

2. Februa vicino mense Numa instituit. (AUSONE, *Eclogarium*.)

l'autel de Faune, dont le temple était situé à la pointe de l'île du Tibre, la foule se pressait à côté, dans celui d'Esculape, pour lui rendre un hommage qui semblerait indiquer que les fièvres entraient pour quelque chose dans l'étymologie du mois. C'était aussi l'anniversaire de la mort héroïque de ces trois cents Fabius qui, sortis, 476 ans avant le Christ, par la porte Carmentale, d'augure funeste depuis ce temps, périrent tous jusqu'au dernier sur les bords du Crémère en luttant contre les Véïens, ne laissant qu'un enfant pour perpétuer la fière race d'où devait naître le sauveur de Rome[1].

Deux jours après les Ides éclatait la folie des Lupercales. Vomie à la fois par toutes les portes des îles, une immense multitude se précipitait en tumulte vers le mont Palatin. Il y avait des milliers de femmes enceintes; il n'y avait ni enfants ni adolescents : ainsi le voulait un sage édit d'Auguste. Arrivée au Lupercal, cette grotte de marbre d'où jaillissait une cascade et qu'ombrageait un bouquet d'arbres, au pied du Palatin, la foule, qui ne venait pas à ce moment pour rendre hommage à la louve de bronze couchée sous les voûtes du temple voisin et allaitant Rémus et Romulus, s'arrêtait devant l'autel de Pan élevé à quelque distance[2]; là les luperques, prêtres de cette divinité champêtre, sacrifiaient d'abord des chèvres; levant ensuite le couteau sacré ruisselant de sang, les sacrificateurs l'appuyaient sur le front de deux jeunes patriciens; il en résultait un stigmate que d'autres luperques lavaient à l'instant avec de la laine imbibée de lait. Alors les patriciens riaient aux éclats. Ces premiers rites accomplis, on découpait en lanières les peaux des chèvres immolées; les jeunes patriciens se mettaient nus comme les luperques, et tous, le corps brillant d'huile et portant seulement une ceinture velue pour ne pas blesser la pudeur publique, ils couraient aussitôt par la ville, frappant à droite et à gauche de leurs lanières ceux qui se trouvaient sur leur passage, et surtout les femmes enceintes. Persuadées que la lanière lupercale chassait la stérilité et procurait une heureuse délivrance, celles-ci s'offraient avec empressement aux coups et tendaient, s'ils passaient trop vite, des mains suppliantes vers les luperques[3].

A ne la considérer que par son côté bizarre, cette cérémonie paraît certainement aussi déraisonnable que le carnaval des modernes. Il n'en est pas ainsi pourtant : l'extravagance apparente des Lupercales cachait une réminiscence historique du plus haut intérêt pour Rome, car elle la reportait aux chaumières qui furent son berceau. L'enceinte carrée du Palatin n'existait pas encore : au penchant de l'une des sept

1. Voici comment M. de Saint-Ange a rendu les derniers vers d'Ovide sur cet épisode :

Un seul jour vit marcher ces héros à la guerre,
Un seul jour enleva ces héros à la terre.
Les Dieux, jaloux de voir refleurir leur grand nom,
Sauvèrent de leur tige un jeune rejeton :
Un enfant, loin encor de l'âge où l'on est homme.... — *Fastes*, liv. II.

2. Ostenditur Lupercal secundum viam quâ itur ad circum, templumque ei proximum in quo est lupa præbens pueris duobus ubera, antiquæ operæ simulacra ærea. (Denys d'Halicarnasse, liv. I. — Tite-Live, liv. I, id. — Servius, *Commentaires de l'Énéide*, liv. VIII, id.)

3. Plutarque, *Vie de Romulus*.

collines couvertes de bois, le prêtre de la horde primitive remerciait Faune d'une expédition fructueuse en égorgeant une chèvre sur la pierre qui lui servait d'autel; les guerriers luttaient nus au soleil pendant que les chairs de la victime tournaient devant les feux du camp sur des broches d'érable. Tout à coup ce cri retentit: « Les Sabins ! les Sabins ! ils emmènent nos troupeaux ! » A ce cri du berger les lutteurs saisirent leurs armes, et, s'élançant tout nus, pour ne pas perdre un seul instant, à la poursuite des voleurs, ils reconquirent leurs troupeaux. Le sacrifice de la chèvre aux Lupercales rappelait donc celui du Palatin; le couteau sanglant, le carnage qu'on fit des Sabins; la laine imbibée de lait avec laquelle on essuyait le front des jeunes patriciens, les troupeaux repris sur les maraudeurs, et les deux jeunes patriciens eux-mêmes, Rémus et Romulus; car, afin de montrer que la fête était calquée pas à pas sur l'histoire ou la tradition qu'elle consacre, les luperques le nommaient, comme les compagnons de Romulus, *Quintilii*, et comme ceux de Rémus, *Fabii*[1].

Le souvenir du fondateur revivait dans les Quirinales, célébrées le surlendemain. Immortalisé par un anniversaire pieux, le mensonge de Proculus, qui prétendit si à propos, afin d'apaiser les murmures du peuple, avoir vu par un beau clair de lune le fantôme de Romulus sur le chemin d'Albe, voilait devant la postérité, des lauriers de l'apothéose, l'assassinat du marais de la Chèvre. La fête des Fours, solennisée le même jour, liait cet hommage onze fois séculaire aux Fornacales. Avant de passer de l'état sauvage aux premiers rudiments de la civilisation, l'homme, encore aussi rude que l'écorce des forêts natales, broyait le grain avec ses dents comme les animaux; une femme, car l'humanité n'a jamais confondu les sexes dans sa reconnaissance, une femme, que la légende appelle *Fornax*, trouva le moyen de faire du pain avec ce froment que les tribus errantes, depuis la création, écrasaient entre deux pierres. Durant des siècles ce bienfait fut présent à l'esprit des peuples : la fête des Fours symbolisait en conséquence à Rome la folie ou plutôt l'ignorance de l'homme aux temps qui suivirent immédiatement le déluge, et le sacrifice offert devant les fours, le souvenir sacré de celle qui les inventa.

Le 21 février, ou pour parler comme l'esclave-moniteur, le 11 des calendes de mars, tandis que l'aïeule, inclinant sa tête ridée sur un brasier où cuisait une tête d'oiseau enduite de menthe et de poix et traversée d'une aiguille, cachait trois grains d'encens et avalait trois fois trois lentilles, afin d'apaiser Muta ou Larunda, déesse du silence, tous ceux qui se croyaient encore loin du tombeau honoraient la mémoire des morts. Le riche couvrait les pierres funéraires de ses proches de mets, d'offrandes précieuses et d'encens; le pauvre apportait sur la terre où dormaient ses morts des couronnes, un vase cassé, emblème de la fragilité de la vie terrestre, du sel, image de la vie céleste, quelques gouttes de lait et quelques-unes de ces violettes qui brillaient modestes et mélancoliques sur les berceaux et les tombeaux

1. Ovide, *Fastes*, liv. II.

des pauvres frumentaires. Ces commémorations funèbres appelées Féralies duraient six jours, pendant lesquels il n'était permis ni de plaider, ni de se marier, ni de sacrifier aux dieux, par respect pour les ombres que la piété touchante des Romains se figurait errantes à la lueur des flambeaux allumés sur toutes les urnes et se repaissant de mets et d'encens.

Après avoir toutefois payé le tribut de regrets et de larmes qu'on doit aux morts, les Romains célébraient par une fête de famille, désignée sous le nom de Charistie, le bonheur de se voir encore au nombre des vivants, de compter les parents couchés, joyeux et la couronne de fleurs au front, autour de la table festinale, et de se consoler avec l'ami qui reste de l'ami absent pour toujours. L'encens enveloppait alors de ses nuages odorants les dieux du foyer domestique; les prémices des meilleurs mets étaient déposés sur l'autel des Lares, et personne ne se couchait sans avoir fait des libations d'un vin pur et vermeil en l'honneur de la famille et de César, père de la patrie[1].

A cette fête intime succédait, le lendemain, une fête publique d'un caractère différent, mais tendant au même but. Il s'agissait cette fois non des sentiments les plus doux de la nature, mais de la condition indispensable au maintien de la société antique, c'est-à-dire de la propriété du sol et de sa délimitation. Ce dieu Terme, borne de pierre ou vieux tronc d'arbre enfoncé dans le champ, et marquant la ligne où commençaient et où finissaient les héritages des familles, représentait en effet la colonne immuable et sainte de toute société humaine, et quand l'humble colon de la campagne de Rome venait, le front ceint d'une couronne de chêne, déposer religieusement au pied de la borne, pendant les Terminales, les charbons de son foyer, les prémices de ses grains et les doux rayons de ses ruches, en divinisant ce premier poteau de la civilisation, il méritait une couronne d'or.

Le Régifuge, anniversaire toujours cher à Rome, car il lui rappelait l'exil des rois, réunissait le lendemain les Quirites au Capitole[2]. Ils battaient tous des mains en voyant fuir le flamine après le sacrifice, comme jadis s'enfuit Tarquin, avec autant de chaleur qu'ils applaudissaient le jour suivant à ces courses du Champ-de-Mars qui annonçaient le mois nouveau. Celui-là était le mois aimé par excellence de la ville, qui se croyait fille du dieu de la guerre. Mars ouvrait autrefois l'année, qui ne fut d'abord que de dix mois. Mille ans après la mort de Numa, les pompes dont on saluait son retour l'attestaient encore. Aux calendes[3], des guirlandes fraîches de laurier remplaçaient celles qui pendaient aux portes des flamines; on décorait les tribunaux de nouveaux festons, et une ceinture de rameaux verdoyants entourait l'autel de Vesta.

Ce tribut payé au printemps d'Italie, car les neiges coulent alors du Soraete, le

1. Ovide, *Fastes*, liv. II.
2. Nec Regifugium pulsis ex urbe tyrannis
Lætum Romanis fas reticere diem. (AUSONE, *Feriis Romanis.*)
3. Martis antiqui primordia protulit anni. (AUSONE, *De Mensibus, Monosticha.*)

soleil chasse les brouillards et la campagne reverdit, on trouvait le moyen d'honorer par les Matronales, fête doublement ingénieuse, la fécondité de la femme, dans une allégorie gracieuse à celle du printemps, et son courage en face du péril, dans une allusion au dévouement des Sabines. Les Matronales, qui avaient une double signification, gardaient ainsi, grâce au choix fait par les pontifes de ce trait d'héroïsme, le caractère conjugal, puisque chacune de leurs cérémonies était un acte de respect et de reconnaissance des Romains pour les mères de leurs enfants, et le caractère militaire qu'exigeait l'inauguration d'un mois consacré au dieu des combats, puisqu'elles avaient pour origine une bataille. Quand cette bataille finit par l'intervention des Sabines, les farouches guerriers de Tatius, s'apaisant aux pleurs de leurs filles, reçurent, dit-on, sur leurs boucliers les enfants qu'elles leur présentaient. Les Matronales commençaient donc par l'exhibition des ancilia, boucliers d'airain convexes que les saliens promenaient solennellement dans la ville comme pour lui montrer les berceaux du peuple romain.

Les femmes couronnées de fleurs, dès que les prêtres de Mars étaient passés, allaient au temple de Junon-Lucine, bâti au pied de l'Esquilin, offrir leurs vœux et leurs couronnes; puis, revenant dans leurs maisons, elles peignaient leurs esclaves, les servaient à table, et se tenaient le reste du jour dans l'exèdre, parées comme les statues des dieux, pour recevoir les présents et les félicitations de leurs parents, de leurs amis et de leurs époux sur le courage et le dévouement déployés autrefois par leurs mères. Ce devoir rempli, les maris se rendaient de leur côté dans le temple de Janus, et n'en sortaient que pour donner un festin magnifique à leurs femmes. Les Vestaliennes, qui avaient pour but principal de consacrer par des libations de vin et d'encens le pontificat d'Auguste, les sacrifices à Vé-Jupiter [1] au bois de l'Asile, les secondes courses de chars le long du Tibre, et ces joyeux festins sur l'herbe au Champ-de-Mars en souvenir d'Anna Bovilis, personnification poétique de la campagne qui nourrit le peuple lors de sa retraite au mont Sacré, séparaient les Matronales des fêtes de Bacchus ou *Liberalia*.

Les Libérales donnaient à Rome un aspect singulier: dès le matin, toutes les rues, toutes les places se couvraient de vieilles femmes couronnées de lierre qui, assises derrière un foyer pétillant, préparaient les gâteaux recouverts de miel qu'il était d'usage de porter sur l'autel de Bacchus, et les vendaient avec de grands cris aux passants. Il s'en débitait une prodigieuse quantité, car le XVI des calendes d'avril étant le jour de la toge virile, presque tous les parents et les amis des jeunes gens âgés de dix-sept ans qui allaient la prendre dans les temples achetaient des gâteaux miellés. A ce culte tout rustique succédait la célébration des Quinquatries, plus conforme au génie militaire de Rome. Les grandes Quinquatries de Minerve duraient cinq jours. Rien n'altérait la pureté du premier, qui se passait en vœux et en prières dans le sanctuaire du mont Cœlius; mais le sang des gladiateurs, coulant à torrents dans le

1. Jupiter méchant.

cirque et l'amphithéâtre, souillait les quatre autres. Les Quinquatries se terminaient par le Tubilustre, ou purification des clairons.

Deux jours après cette cérémonie lustrale, la ville semblait plongée dans le deuil. Le 25, en revanche, tous les fronts brillaient, la joie souriait sur toutes les lèvres, car l'équinoxe du printemps venait de donner le signal des Hilaries et des Grands Jeux. On s'habillait de blanc; les jeunes gens récemment revêtus de la robe virile l'échangeaient un instant contre des costumes bizarres, et couraient masqués des bains aux basiliques. Pendant ce temps, les matrones dansaient devant la statue de Cybèle que promenaient en pompe sur la voie Sacrée les prêtres phrygiens, suivis du sénat, de l'empereur, des pontifes et des chevaliers en robe de pourpre, et le peuple romain, foulant seul libre et fier le pavé de ses larges voies, car la loi défendait aux esclaves d'y paraître, par la joie religieuse qu'il montrait aux Hilaries, croyait fermement remercier la Terre du retour du printemps, et honorer le pouvoir suprême de la Divinité en applaudissant au théâtre les comédies des jeux Mégalésiens[1].

Aux calendes d'avril, les fleurs, les roses et les myrtes verts, répandus à pleines corbeilles sur les autels de Vénus et de la Fortune virile, invitaient les jeunes vierges et les dames romaines à se rendre dès le matin aux temples de ces deux divinités, situés l'un au bord du Tibre, et l'autre au Capitole. Là, en expiation de leurs désordres, les courtisanes étaient forcées de déshabiller la statue de Vénus, de lui ôter ses voiles, ses guirlandes, ses colliers d'or, et de la plonger dans un bain, qui leur était prescrit ensuite à elles-mêmes comme lustration expiatoire. Telle était l'inauguration religieuse d'avril, qui aurait pu être appelé le mois de l'allégresse et des amusements. Tout en moralisant, en effet, l'homme de la société antique, le polythéisme lui rendit son passage sur terre le plus doux possible, et à Rome surtout il faisait de la vie un enchaînement de tableaux agréables, de jeux et de plaisirs. Pensant comme les philosophes qui définissaient le but de l'existence humaine sous les lauriers-roses et l'oranger en fleurs de l'Attique en goûtant le vin de Chio, la caste sacerdotale s'était dit que la religion, pour moraliser et contenir utilement les hommes, devait être un instrument de bonheur. Partant de ce principe, elle entourait ses croyants de distractions et de fêtes, et ne se montrait jamais plus riante, jamais plus prodigue de plaisirs que lorsque le vent qui a passé sur l'arbre en fleurs et les doux rayons du soleil printanier semblent nous en faire un besoin.

C'est ainsi que le mois d'avril tout entier était rempli par des jeux et des allégories historiques[2]. Le bruit des timbales, des clairons et des bassins d'airain des corybantes portant la statue de Cybèle sur leur tête, se mêlait au bruit sourd des chars qui sillonnaient pendant dix-sept jours la poussière des cirques en

1. Les jeux séculaires se célébraient tous les cent ans en l'honneur des grands dieux : les livres sybillins avaient attaché à leurs cérémonies le salut et l'empire universel de Rome.
2. Floriferum Aprilem vindicat alma Venus. (Ausone, *De Mensibus*.)

l'honneur de la Terre, des Césars, de Cérès, d'Auguste salué empereur. Les Céréales arrosées du sang d'un taureau et d'une brebis dont l'art avait doré les cornes; les Fordicides, immolation d'une vache pleine; les Palilies, hommage rustique à Palès, déesse qu'on représentait le front couronné de bluets, le jour natal de Rome; les Vinalies, expression de la joie causée par l'apparition des premiers bourgeons de la vigne, et les Robigales, supplication à la Divinité, pour qu'elle daignât écarter la rouille des blés, frappaient successivement l'imagination et plaisaient à l'esprit avec leurs cendres lustrales, leurs joyeux banquets, leurs renards lâchés au grand Cirque et traînant des torches enflammées, leurs feux sacrés et leurs flamines à robe blanche allant immoler un chien dans les bois, afin qu'en passant sous ce signe astronomique le soleil ne brûlât point l'épi.

Mai, le mois des aïeux [1], s'ouvrait ensuite sous les auspices de la Bonne Déesse. En quoi consistaient ces mystères inventés par une vestale, dont les hommes étaient exclus avec tant de soin?... Personne ne l'a jamais su. Les femmes, dont on met si souvent la discrétion en doute, ont si bien gardé le secret de Claudia, qu'il est resté enseveli dans la tombe de l'antiquité. Par une singularité assez remarquable, ce mois, le plus gai de l'année, à part le délire des Floralies, courses, promenades, danses nocturnes aux flambeaux en costumes de diverses couleurs, et jeux qu'on voulait voir, mais où l'on aurait rougi d'être vu [2], était enveloppé d'un voile emblématique et lugubre. Sept jours avant les ides, les imprécations Lemuriennes venaient effrayer Rome. Pendant trois nuits, quand toutes les portes des temples étaient closes et que les ténèbres couvraient la ville, on voyait se glisser dans l'ombre, comme des spectres, les gens timides qui allaient conjurer par peur les âmes des méchants. Nu-pieds et les mains purifiées avec de l'eau de fontaine, ils avançaient lentement, et se retournaient à chaque pas pour jeter une fève noire en disant : « Par ce don je me délivre moi et les miens. » Après avoir répété neuf fois ces paroles en frappant à grand bruit sur un bassin de cuivre ou d'airain, ceux qu'épouvantaient les Lémures regagnaient leurs lits, persuadés que ces âmes perverses n'oseraient plus les tourmenter, ou ils couraient oublier leurs frayeurs au Cirque illuminé en verres de couleur pour la chasse au chevreuil [3].

S'il n'est pas difficile, sous cette terreur des esprits faibles, de reconnaître le dogme de l'immortalité de l'âme, altéré par la superstition, dans la cérémonie qui avait lieu aux ides on retrouve une date précieuse pour l'histoire de l'humanité, car elle consacrait l'une des plus belles victoires de la civilisation sur la barbarie. Le 15 mai, trente mannequins de jonc, appelés les Argiens, étaient déposés sur le pont Sublicius; les vestales les jetaient solennellement dans le Tibre, symbolisant ces temps de sauvagerie primitive où l'étranger qui abordait sur un rivage n'y trouvait

1. Majorum dictus patrum de nomine Maius. (AUSONE, *De Mensibus.*)
2. Necnon lascivi floralia læta Theatri
Quæ spectare volunt, qui voluisse negant (AUSONE, *De Feriis.*)
3. Ovide, *Fastes*, liv. v.

pas l'hospitalité, mais la mort. La trompette sonnait ensuite pour la lustration des marchands à la source de la porte Capène, dédiée à Mercure, pour les Agonales, pugilat en l'honneur de Janus, pour les Féries de Vulcain, la Purification des clairons, l'hommage à la Fortune, déesse tutélaire de Rome.

Le mois de la Jeunesse était celui des sacrifices. Depuis les calendes de juin jusqu'à la veille des calendes de juillet, l'encens montait à flots vers ce beau ciel, sur le Cœlius, en l'honneur de Carna, protectrice de nos organes; hors de la porte Capène, de l'autel de Mars; dans les carrefours, du pied des statues des Lares; sur le Quirinal, pour Fidius, dieu de la fidélité; au Capitole, dans le temple de Mens, déesse de l'intelligence; vers le Forum, à l'autel de Jupiter Stator, et du cirque de Flaminius, dans ce temple d'Hercule, ami des Muses, fondé par Fulvius Nobilior et restauré par un aïeul d'Auguste. Des rites naïfs, empreints d'un sens profond ou d'une vieille couleur historique, s'entrelaçaient autour de ce mois comme les guirlandes de jasmin et de roses de la rue Neuve autour du col blanc de la matrone. La bouillie de fèves et les pois offerts à Carna sur le Cœlius montraient l'utilité de la vie frugale; la robe blanche brochée d'or dont on parait Minerve dans son temple de l'Aventin proclamait que rien n'est plus pur en ce monde et plus beau que la sagesse, et cet amas de cendre accumulé dans le temple de Vesta, qu'on enlevait le jour des ides pour le porter au Tibre, disait aux vierges, auxquelles il était défendu de prendre la ceinture de laine avant que le temple fût balayé, que leur cœur, en marchant à l'autel de l'hymen, devait être purifié et vide comme le temple de Vesta.

Le culte du passé inspirait la fête de Jupiter-Pistor (boulanger), dont on couronnait, le 5 des ides, l'autel d'airain, en mémoire de ces pains jetés du haut du Capitole, qui firent croire aux Gaulois que l'abondance régnait parmi les réfugiés romains, et les disposèrent à traiter. Il inspirait la course pieuse de ces vieilles femmes du peuple qui traversaient le Vélabre pieds nus, ne s'arrêtant que pour adresser une prière à Vesta, devant l'autel de Curtius, en souvenir du temps où les joncs, les roseaux et le Tibre couvraient cette plaine, où la voie Triomphale du grand Cirque n'était qu'un marais. Il inspirait encore les petites Quinquatries, pendant lesquelles les joueurs de flûte couraient la ville en masque et en habits de femme pour rappeler qu'un édile ayant autrefois fixé leur nombre à dix dans les convois, ils s'étaient tous retirés à Tibur jusqu'au moment où Plautius trouva le moyen d'éluder la loi en cachant leurs traits sous un masque et leur taille sous une robe. Jusque dans les nacelles parées de guirlandes de fleurs et pleines de jeunes gens et d'esclaves qui, le 24, faisaient retentir les rives du Tibre et les échos du Champ-de-Mars de cris joyeux et de chansons en ramant vers le temple de la Fortune virile, on le retrouvait ce culte sacré des aïeux. C'était le roi Servius, l'ami du peuple et le fils d'une esclave, que l'esclave et le peuple honoraient ce jour-là. La religion mêlait ensuite un bon sentiment à ces réminiscences de l'histoire par le conseil indirect qu'elle donnait à l'homme de traiter avec douceur les compagnons de ses travaux

en les associant à ses pompes rustiques. Ainsi, après les jeux bruyants des pêcheurs sur le Tibre et au Champ-de-Mars, les meuniers laissaient à leur tour reposer la meule, et passaient gaiement la journée à Rome avec leurs ânes couronnés de guirlandes et portant un collier de pains et de roses[1].

Il eût été aussi sacrilége de troubler le repos de ces animaux qu'au mois de Quintilis, appelé depuis Julius, à cause de Jules César[2], lorsque les calendes étaient passées amenant la fin et le renouvellement des baux des maisons, qu'on avait célébré le Poplifuge, ou retraite du peuple sur l'Aventin, et les jeux Apollinaires au Cirque, d'empêcher les esclaves femelles de fêter les nones Caprotines. Il y avait deux traditions sur l'origine de cette fête. «Le jour où Romulus disparut, dit Amyot, le meilleur traducteur de Plutarque, en son vieil et naïf langage, se nomme la fuite du peuple ou autrement nones Caprotines, parce que l'on va hors la ville sacrifier au lieu qui s'appelle le Marais de la Chèvre. Or, les Romains appellent une chèvre *capra*, et, en y allant, ils ont coutume de répéter à grands cris plusieurs noms romains, comme Marcus, Cneins, Caius, en mémoire de ce qui eut lieu ce jour-là. D'autres présentent au contraire cette fête comme une parodie de l'enlèvement des Sabines. Pressés par leurs alliés qui réclamaient à leur tour des femmes, les Romains livrèrent, dit-on, des esclaves parées des habits de leurs filles. Celles-ci, mettant une lampe la nuit sur un figuier sauvage, avertirent leurs maîtres du sommeil des Sabins, qui furent surpris et battus. Pour rappeler cet épisode, on fêtait les esclaves femelles sous des huttes couvertes de branches de figuier sauvage (*capri ficus*), et les matrones les servaient à table.

L'anniversaire de la naissance de César, qui tombait le IV des ides, les Mercuriales ou fêtes simples de Mercure, le festin des pontifes, les jeux solennels de Castor et Pollux, ceux du cirque Maxime, ceux de Neptune, pendant lesquels les chevaux et les mulets couronnés de fleurs se reposaient comme leurs maîtres, et les Lucarics, célébrées dans le bois sacré (Lucus), qu'on trouvait entre la voie Salaria et le Tibre, pour faire souvenir les Romains que leurs pères, battus par les Gaulois, s'étaient ralliés autrefois sous ces chênes, se célébraient entre les nones Caprotines et les Ambarvales. Le 23 juillet, les frères des champs, prenant leur plus belle mitre blanche et leurs couronnes d'épis, sortaient au point du jour de Rome. A la tête des laboureurs qui attendaient leur passage le long des chemins et grossissaient à chaque instant le cortége, ils allaient, en récitant l'hymne à Cérès, jusqu'au sixième milliaire, situé au point le plus rapproché de la voie Nomentane et de la voie Valéria. Là était un champ formant, selon la tradition, dans les premiers temps, les limites du territoire romain. Les frères arvales s'y arrêtaient, et faisaient trois fois le tour de la moisson en chantant cette invocation à Cérès que les *villici* ou colons, portant des couronnes de chêne, et leurs enfants, le front ceint de couronnes d'olivier, répétaient en chœur à chaque couplet :

1. Ovide, *Fastes*, liv. VI.
2. Nomine Cæsarea Quintilem Julius auget. (AUSONE, *De Mensibus*.)

Cérès, mère de tous les êtres,
Divinité aux mille noms divers,
Auguste, nourrice de la jeunesse,
Toi qui donnes le bonheur et l'or,
Toi qui fais croître les épis,
Qui prodigues tous les biens,
Qui te plais à la paix et aux rudes travaux des champs;
Toi qui répands les semences,
Qui entasses la gerbe sur l'aire,
Qui bénis les moissons,
Qui leur donnes la couleur de l'or :
Aimable et douce divinité,
Toi qui nourris tous les mortels,
Qui, la première, as fait plier sous le joug le bœuf robuste, et donné à l'homme le plus doux des aliments,
Toi qui souris à la végétation,
Qui portes des flambeaux dans tes mains pures,
Qui aimes la faucille moissonneuse,
Qui dors sous terre et réjouis tout l'univers en t'éveillant :
Mère féconde, vierge sainte,
Qui te produis sous mille formes et te pares de mille fleurs.
Viens, ô bienheureuse déesse, viens chargée des trésors de la moisson,
Et amène avec toi la paix, l'abondance, le bon ordre, la richesse et la santé, reine de tous les biens [1].

Lorsque le chœur rural avait répété ce dernier verset, les frères des champs immolaient un porc, animal nuisible aux récoltes; les colons entouraient le cou de leurs bœufs, qui ne sortaient pas de l'étable de toute la journée, de guirlandes tressées avec les fleurs bleues et rouges des blés; on répandait sur des autels de gazon une coupe pleine de miel et de lait, et la lustration des blés se terminait par les Amburbiales, promenade sacrée autour des murs [2].

La double aptitude, si caractéristique, de Rome palatine, qui avait une main sur la lance et l'autre à la charrue, se révélait avec éclat dans les fêtes de sextilis, mois dont le nom fut remplacé depuis par celui d'Auguste, qu'il porte encore [3]. Ainsi, aux calendes on sacrifiait à Mars et à l'Espérance guerrière; le 3 des ides, à Hercule, dans le cirque Flaminius; trois jours avant la fin du mois, à la Victoire; puis se déroulaient gracieusement, comme les perles d'un collier antique, les Limnapésies,

1. Poëmes orphiques antérieurs à Homère; celui-ci est extrait de l'ouvrage de Frédéric Creuzer (*Religions de l'Antiquité*), traduit et refondu par M. Guigniaut.
2. Festus. Virgile, *Eglog.* III. — Beyerlé (*Curiosités de Rome ancienne et moderne*).
3. Août, que nos pères écrivaient *Agost*, d'Augusti.
Augustus nomen Cæsareum sequitur. (AUSONE, *De Mensibus.*)

réjouissances faites en l'honneur de Diane par les pêcheurs d'étangs, qui dansaient le front ceint de joncs; les Portumnales, fêtes des ports du Tibre; les Consuales, jeux commémoratifs de l'enlèvement des Sabines; les secondes Vinalies, où le flamine commençait les vendanges après avoir offert à Jupiter une seule brebis; les Vulcanales, hommage grave au dieu du feu, auquel on immolait un veau roux; les Opiconsives, supplication à la blonde Cérès au moment des semailles, et la fête du Soleil de Rome, qui éclairait tous ces jeux et ces allégories religieuses de ses magnifiques rayons.

Les solennités de septembre reflétaient au contraire les teintes jaunissantes de l'automne [1]. On fêtait la douce influence des rosées, les vendanges et le départ des hirondelles. Une brebis noire immolée à l'Érèbe, et la cérémonie historique du Capitole, où le préteur feignait d'enfoncer un clou sacré, rappelaient la peste effroyable qu'on crut avoir arrêtée jadis par ce moyen. Enfin les Méditrinales fermaient ce mois, que les poëtes avaient personnifié sous les traits d'un homme à demi nu, ayant à ses pieds deux cuves, et s'amusant à faire sauter un lézard attaché par le pied. Inventées pour honorer Méditrina, symbole de la médecine, les Méditrinales étaient en outre la glorification du vin nouveau. Quand il avait coulé à flots vermeils dans les dolia, le prêtre de Mars en remplissait sa coupe, présentait les prémices à la déesse, et la vidait après sa libation, en disant : « Je bois du vin vieux et nouveau, et remédie à la maladie vieille et nouvelle. » *Vetus novum vinum bibo, veteri novo morbo medicor* [2].

Ramenant toujours les esprits, par la reconnaissance, vers cette essence divine, vers cette force de production de la terre, si grande, si inépuisable et si mystérieuse, qu'ils appelaient Cérès, aux calendes du mois suivant, les pontifes montraient les ornements de la déesse : on couvrait ensuite les puits et les fontaines de guirlandes. Ces fleurs donnaient le signal des jeux de Jupiter Libérateur et du sacrifice du Champ-de-Mars. Aux ides, l'un des chevaux vainqueurs en septembre, dans les jeux romains, qui duraient huit jours, ou dans ceux du grand cirque, était égorgé au milieu du Champ, sur l'autel du dieu de la guerre. Quatre jours plus tard, chevaliers, centurions et soldats foulaient ce gazon teint de sang en allant faire l'Armilustre, ou purification des armes sur l'Aventin. L'Armilustre consistait dans une danse en rond, exécutée au son des trompettes, pendant le sacrifice autour de la tombe de Tatius, par les soldats armés de leurs boucliers [3].

Ce souvenir lointain du second chef militaire de Rome était suivi des jeux de la Victoire, des féries de Vertumne, dieu des jardins, et des courses de chars au bruit desquelles arrivait le mois que les peintres représentaient la tête chauve, habillé de toile de lin comme les prêtres d'Isis, et appuyé contre un autel. On ne pouvait dire avec plus de vérité et de poésie, que novembre était le mois des grandes cérémo-

1. Autumnum Pomona tuum september opimat. (AUSONE, *De Mensibus.*)
2. Varron, L. L. v.
3. Armi lustrium festum erat apud Romanos quo res divinas armati faciebant ac dum sacrificarent tubris canebant (Paul Diacre, dans *l'Ép tome de Festus.*)

nies religieuses. Les pontifes donnaient des banquets sacrés en l'honneur de Jupiter et de Cybèle ; on célébrait pompeusement les Brumales, ou fêtes d'hiver, et les septemvirs-épulons dressaient les lits des dieux majeurs pour les Lectisternies.

Pour conserver la mémoire de la peste de l'an 356, les statues des dieux à l'intervention desquels on attribua la disparition du fléau étaient descendues, aux ides de novembre, de leurs niches dorées, et couchées dans les temples devant des tables festinales. Les statues des déesses y étaient placées également, mais assises. Tout dans cet usage antique, emprunté, comme l'a prouvé le savant Casaubon, à la Grèce [1], respirait d'ailleurs la simplicité religieuse de la première époque. Étendues sur des lectisternes de marbre, où une brassée de verveine leur relevait la tête, les statues n'avaient devant elles, sur la vieille table de bois, que des gâteaux, du pain d'orge, des olives, des raisins et des fruits servis dans des vases de terre. Les libations de vin infusé de plantes amères s'y faisaient avec une coupe de bois, et malgré la pauvreté du festin, Rome païenne tout entière passait, pieuse et recueillie, devant ces emblèmes, une couronne sur la tête, un laurier à la main, jonchant les pulvinaria de guirlandes, et balayant, comme Athènes, avec ses longs cheveux, la poussière des temples [2].

On allait ensuite assister au sacrifice expiatoire fait sur cet horrible tombeau du forum du Bœuf, où, dans le grand trouble du désastre de Cannes, la politique du Sénat, pour relever le moral du peuple, avait enterré et muré vivants, avec un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise. Ce devoir accompli (et la caste sacerdotale, qui gardait seule, comme le feu mystique de Vesta, les hautes traditions de l'humanité, l'avait rendu saint), l'encens qui fumait sur l'autel de la Fortune féminine et de Minerve, et le vin dont ruisselait celui de Faune, annonçaient la fin de l'année. Sur les trente et un jours du mois de décembre, seize étaient consacrés aux solennités religieuses. C'étaient les Ambroisianes, fêtes de Bacchus ; les Agonales, les Brumales, les Equiries, les Consuales, les fériés de Jupiter, les Angeronales, dédiées à la déesse du Silence, Angeronne ; les Compitales, les Larentales, fêtes en mémoire d'Acca Larentia, nourrice de Romulus ; les Juvénales, jeux de la Jeunesse, institués par Néron, et enfin les Saturnales.

Quand ces brouillards, tant maudits par Horace, noyaient la ville dans leur vapeur grisâtre, à l'aube du dix-septième jour de décembre, une immense clameur éclatait sur les sept collines : « *Io Saturnalia! io Saturnalia!* » Ces cris, poussés par des millions de voix, réveillaient Rome. Aussitôt chacun, passant à la hâte la robe courte de la table (synthésis), s'élançait de sa couche. En un clin d'œil toute la population était sur pied ; dès la première heure, places, basiliques et rues étaient inondées par les flots de cette mer vivante. La plus complète égalité régnait dans la foule : plus de robes brodées de pourpre, de laticlaves, de croissants d'argent au cothurne! Plus de patriciens, de chevaliers, de plébéiens ni d'esclaves à tête rase! On eût dit

1. Spon (*Voyage en Grèce*) vit encore à Athènes le lectisterne d'Isis et de Sérapis.
2. Tite-Live, ch. XIII. — Valère Maxime, id. — Arnobe, id.

que la Liberté, sortie tout à coup des brumes du Tibre, avait ramené Rome à l'âge d'or, et réalisé dans la nuit le plus beau rêve de l'humanité. Par malheur, ce n'était qu'un jeu, un répit de sept jours dans l'année si dure de l'esclave! Mais pendant les sept jours il portait le bonnet de l'affranchissement, et jouisssit jusqu'à la licence de cette ombre d'égalité [1].

L'ordre social était momentanément renversé : les esclaves prenaient la place des maîtres, ils se paraient de leurs toges, se faisaient servir par eux, et ne leur épargnaient pas la vérité. Qu'on se figure ces malheureux ministres des festins, qui se tenaient durant toute l'année debout et muets aux pieds du maître, voluptueusement couchés, à leur tour, sur les lits incrustés d'argent du triclinium! Quelle amère vengeance ils auraient pu exercer, s'ils avaient eu l'esprit satirique de Plaute leur frère! Mais, arrêtés court par la chaîne dans leur développement intellectuel, les esclaves étaient ou des natures brutes ou de grands enfants. Aussi, tandis que les uns ne songeaient qu'à imiter la gloutonnerie patricienne et à se gorger de vin, les autres, en riant aux éclats, profitaient des pouvoirs de leur royauté festinale pour ordonner à leurs maîtres, à leurs compagnons et aux curieux, de se dire des injures, de se plonger la tête dans un vase d'eau froide, ou de se barbouiller la figure de suie [2]. A peine si, au milieu de cette multitude servile, accablée par l'ivresse, couchée à table ou jouant avec des noix, on voyait quelques esclaves sérieux, qui, par un vague pressentiment de l'avenir, jouaient aux tribunaux, au sénat et aux comices.

Le premier jour des Saturnales, avant le coucher du soleil, chacun s'envoyait des présents. Les riches qui, dans ces occasions, déploient souvent leur magnificence par vanité, ne dédaignaient pas l'offrande modeste du client ou du pauvre, et des loteries, où le sort envoyait parfois une tessère dérisoire parmi celles qui dotaient l'heureux gagnant d'un lot précieux, signalaient la libéralité des Césars. Lors de leur établissement, c'est-à-dire l'an 258 de Rome, les banquets de la première journée terminaient les Saturnales. On en prolongea la folie par des adjonctions successives, d'abord pendant cinq jours, et puis enfin pendant une semaine, en y joignant les Opalies et les Sigillaires.

Ces deux fêtes, évoquant, l'une le souvenir de Cérès, qu'on priait assis sur la terre, dont elle était le mythe, et l'autre le souvenir du Temps, qui, dans le même ordre d'idées, menaçait l'homme sans cesse de sa faux, car les figurines d'or, d'argent ou d'argile offertes à Saturne jouaient le rôle de victimes expiatoires : ces deux fêtes, disons-nous, célébrées à la fin de l'année, et mêlant les images de la vie fugitive et de la mort prochaine à l'orgie brutale de ce million d'esclaves, cachaient sous l'aile de la religion le délire des Saturnales.

1. Jupiter, dit Saturne, n'a de relâche que pendant ma fête, où je reprends le sceptre du monde une semaine, pour rappeler aux hommes la douceur de mon règne. Dans ce temps heureux le blé germait sans culture, il coulait des fleuves de lait et des sources de miel et de vin. Tout était commun. Il n'y avait ni pauvre ni riche. On ne trompait, on ne trahissait personne; enfin c'était le siècle d'or. C'est pourquoi, tant que durent les Saturnales, qui en sont l'image, il n'y a ni maître ni esclave, et l'on ne fait que rire et danser. (Lucien, *les Saturnales*, dialog. Saturne et son ministre.)

2. Lucien, *les Saturnales*.

Voilà, dans son esprit et dans sa forme liturgique, le polythéisme romain. Le génie de l'ancien monde respire dans la création, dans le choix des époques et la célébration de ses fêtes, comme aussi dans le rapport intime où les Romains les concevaient avec les origines de leur ville [1]. Reposant à la fois sur le principe politique et sur le principe divin, étroitement liées à la constitution, qu'elles appuyaient de toutes leurs forces, ayant pour bases onze siècles de durée et de respect; tout le passé, tous les triomphes, toute la puissance colossale du peuple-roi, sa gloire et son prestige, les institutions religieuses de Rome, semblaient indestructibles sur leur socle d'airain. Cent millions d'hommes les croyaient fondées pour l'éternité, et cependant l'heure de leur chute était proche : elles allaient tomber, écrasant Rome et couvrant le monde de ruines, bien qu'elles ne fussent minées que par une poignée de chrétiens cachés au fond des catacombes !

1. Frédéric Creuzer, *Religions de l'Antiquité*, tome III, 2e partie.



ROME SOUTERRAINE

ET BYZANTINE



CHAPITRE XVI

LES CATACOMBES.

Chrétiens. — Effroi de l'Aristocratie et de la Caste sacerdotale. — Persécutions. — Saint Pierre et saint Paul, martyrs. — Supplices. — Catacombes. — Les soixante-douze Régions cimetériales; leur étendue. — Inscriptions. — Cubicula ou Cryptes funèbres. — Baptistères. — Églises. — Fresques des monuments souterrains. — Caractère mystique des peintures. — Sujets principaux gravés sur les marbres des tombes. — Le Christianisme dans les ténèbres des Catacombes. — Ses douleurs. — Sa beauté. — Sa victoire. — Édit de 311 qui lui permet de revoir le jour.



Les Chrétiens. — Il y avait longtemps qu'une idée nouvelle troublait Rome. Deux ans après la mort de Caligula, un pauvre Juif, aux sandales poudreuses, entrait un soir dans la capitale des nations, par la porte Capène. Après avoir essuyé son front chauve ruisselant de sueur, il descendit au Forum, passa, en faisant un signe mystérieux, devant le temple du Capitole, et laissant à droite le cirque de Flaminius et le grand autel d'Hercule, il se rendit, par le pont Fabricius, au quartier de ses compatriotes, dans la région Transtibérine. Là, jetant, comme les autres pêcheurs, ses filets dans le Tibre, car les apôtres vivaient du labeur de leurs mains, pendant huit ans Pierre travailla et prêcha l'Évangile au peuple. Beaucoup crurent à sa parole : une petite église se forma, et tous les jours quelques esclaves en grossissaient les rangs, lorsque enfin l'empereur Claude, réveillé sur son tribunal par les cris des pharisiens du Trastévéré, s'irrita et chassa de la ville juifs et chrétiens. L'exil ne fut pas long. Aussitôt qu'Agrippine eut empoisonné son époux pour donner l'empire à son fils, les bannis revinrent. Peu de temps après leur retour, et lorsque le nombre de ceux qui croyaient en Christ

se multipliait de plus en plus, le bruit se répandit que l'apôtre de l'Orient, le célèbre Paul, arrivait à Rome chargé de chaînes. Tous les membres de la société fraternelle, Prisca et Aquila, ses disciples, Phœbé, l'esclave corinthienne qui avait apporté en l'an 58 son épître aux frères de Rome, Marie, Tryphena et Tryphosa, pleines de zèle pour la foi, Andronicus et Junia, ses parents, Herodion, son cousin, Amplias, Grachys, Philologue, Hermès, Urbanus et Rufus, ses amis, allèrent au-devant du saint sur la voie Appienne, jusqu'à la station des Trois-Tavernes. C'est au milieu de ce cortége d'élus que Paul fit son entrée à Rome, par la même porte que saint Pierre. Conduit devant le préfet du prétoire Burrhus, le tailleur de cuir de Tarse obtint la faveur de louer un logement dans la ville et d'y vivre à son gré, sous la garde d'un licteur attaché à sa chaîne. Pendant cette demi-captivité qui dura deux ans, il pouvait recevoir tous ceux qui accouraient pour l'entendre, et annoncer, comme Pierre dans le Trastévéré, le royaume du Fils de Dieu.

Effroi de la Caste sacerdotale. — Calomnies païennes. — Quand les deux apôtres regagnèrent l'Orient, le grain évangélique avait germé dans Rome païenne, et déjà sept églises, toujours pleines de ceux que le patriciat foulait aux pieds, s'élevaient, humbles et pauvres, sur les sept collines; mais bien qu'on les aperçût à peine au pied des temples étincelants de marbre et d'or des Dieux, la caste sacerdotale et le sénat s'alarmèrent. Le christianisme naissant leur apparut comme un monstre plus horrible encore que dangereux. Au Théâtre, au Cirque, au Champ-de-Mars, dans les thermes, dans les temples, on ne parla bientôt plus que de la folie des Galiléens. « Une secte a surgi, disait-on, qui prêche ouvertement le mépris des Dieux et le renversement de leurs autels. Ces athées repoussent comme impie la religion de nos aïeux, parlent d'un roi appelé Christ avec lequel ils doivent tous régner un jour, refusent de prier pour le salut de César, de lui donner le nom de seigneur, de jurer par son génie. C'est une race adonnée aux maléfices, étrangère, barbare, ténébreuse; muette en public, elle est pleine de paroles dans les lieux obscurs. Ces imposteurs, ces désespérés, ces séducteurs, ces sophistes, ces conteurs de paraboles, ces mauvais démons, ces hommes coupables de tous les crimes, sacriléges, perdus, ennemis de la nature entière, ne connaissent pas le mariage, se plongent dans d'infâmes débauches, et, ce qui est horrible à dire, vivent de chair humaine. Malgré la peine de mort portée contre tous ceux qui tiennent des assemblées nocturnes, ils se réunissent le soir du Jour du Soleil pour initier leurs prosélytes. Un enfant, couvert de pâte faite pour tromper les yeux de ceux qui ne connaissent pas ce mystère, est placé devant l'initiateur. Le prosélyte, frappant aveuglément, tue cet enfant sans le savoir. Alors, ô crime épouvantable! ces tigres altérés boivent son sang, se partagent ses membres, et scellant leur pacte avec le meurtre, se garantissent mutuellement le silence par la complicité du crime.

« Rien n'approche de leurs banquets, dont tout le monde parle. Le Jour du Soleil, ils s'assemblent secrètement avec leurs frères, leurs mères, leurs sœurs. Là, tous

les âges et tous les sexes sont mêlés. Là, dès que le festin s'échauffe et que la ferveur de l'ivresse allume les désirs impurs, un chien, attaché au candélabre, et qu'on excite en lui jetant des morceaux de viande, éteint, en s'agitant, la lumière, et crée des ténèbres monstrueuses. Voilà pourquoi ils s'efforcent de cacher avec tant de soin, de dérober à tous les yeux la divinité qu'ils adorent; voilà pourquoi ils n'ont pas de temples, point d'autels, point de simulacres visibles; voilà pourquoi ils se gardent bien de parler en public et de se réunir au grand jour.

« Ce n'est pas seulement une idole absurde qu'ils honorent, mais un mort, Christ, qui, après une fin ignominieuse, a été fait dieu. Aussi la croix est pour eux un objet sacré, c'est l'autel de tous les scélérats qui encensent ce qu'ils ont mérité. Ajoutant à ces chimères les visions les plus insensées, tous disent qu'ils ressusciteront après la mort, et que des cadavres sont déjà revenus à la vie. Ils défendent de brûler les corps, comme si en les dérobant aux flammes, on empêchait le temps de les dissoudre dans la terre. Ils ne veulent pas mettre de couronnes sur les tombeaux; ils fuient les spectacles et les festins publics, et ont horreur des mets consacrés et des libations. Contempteurs de Jupiter, ils maudissent son culte, et vont prier sur les tombes des suppliciés; magiciens, de quelques forfaits qu'un pervers soit souillé, s'il vient à eux et se confesse, ils répandent sur lui un peu d'eau, et soudain ce criminel est absous. Vil ramas d'apprêteurs de laine, de tisserands, de cordonniers, de misérables sortis du fond le plus infime de la plèbe, les Chrétiens, ainsi s'appellent ces hommes flétris de tous les opprobres, se déclarent audacieusement les ennemis des Dieux, de César, du sénat, des lois, du genre humain [1]. »

Persécutions. — Qu'on se figure le sentiment de stupéfaction et d'horreur que dut produire une définition semblable sur la société païenne! Elle s'émut comme un seul homme, et voua tout son mépris, toute sa haine à ces ennemis publics, l'exécration du monde, *odium generis humani*. La multitude, dont le jugement s'arrête toujours aux objets extérieurs, ne vit, dans les chrétiens, que les contempteurs de ses idoles et de ses prêtres; elle crut sincèrement tout ce que lui disaient ces derniers, et détesta les hommes de la foi nouvelle, comme impies, comme incestueux, comme vivant de chair humaine. Mais tandis qu'elle écoutait avec stupeur les récits du sacrifice de l'enfant, et des incestes nocturnes, tandis que sa colère s'exaltait à ces crimes imaginaires, les patriciens qui avaient, pour ainsi dire, le monopole de l'intelligence, étaient préoccupés plus sérieusement. Maîtres de la société, et accoutumés à la guider en aveugle par la religion, c'est avec de vives alarmes qu'ils durent voir se lever des hommes qui proclamaient le vide de cette religion et en démontraient l'absurdité. D'un coup d'œil, l'aristocratie entrevit les conséquences du christianisme. Elle comprit avec promptitude que ces idées nouvelles amèneraient, tôt ou tard, l'insurrection des classes serviles, et qu'il était urgent de les étouffer au berceau. Ce qui l'irritait le plus dans la perspective de ce péril, c'était

1. Arnobe, Minutius Felix, Cæcilius.

que des hommes de la vile plèbe, sans études, sans lettres, étrangers à tout art qui n'était pas mécanique, eussent l'audace de penser autrement que les patriciens, de refuser de l'encens à leurs Dieux, de ne pas fêter le jour natal de César, et de faire, par la pureté de leurs mœurs, la critique la plus amère du sensualisme romain.

Ce dernier grief, qui semblait le plus grave aux yeux des patriciens et des empereurs, sera l'éternel honneur du christianisme. En effet, depuis que les deux cités juives disparurent dans le lac de soufre, jamais la corruption humaine n'avait débordé à ce point. Le palais impérial était devenu un lieu infâme, chaque maison monumentale une école de vice, chaque esclave un ministre ou une victime de la débauche de ses maîtres. Plongée dans des excès sans nom, l'aristocratie s'efforçait d'oublier sa dégradation politique dans la dégradation morale, et depuis trois siècles elle épouvantait le monde païen lui-même par l'impudeur de son matérialisme et l'audace de ses passions. Cet abrutissement bestial devait créer tôt ou tard une réaction. Au spectacle de ces désordres, les milliers d'hommes retenus à la porte des palais patriciens par la chaîne de l'esclavage et le collier de fer de la misère, finirent par s'indigner. Leur âme se révolta contre ce long et odieux avilissement de la créature de Dieu. A ce moment les disciples du Christ parurent. Pauvres et opprimés comme ceux qu'ils venaient instruire, le pêcheur de Césarée, le tailleur de cuir de Tarse, jetèrent à ces masses déjà détachées de leurs maîtres et frémissantes d'un vague espoir l'idée qui allait régénérer le monde et qui se résume en ces mots : opposer l'âme à la matière!

« Frères, leur disait saint Paul, nous savons que toute créature soupire après un temps meilleur, comme si elle souffrait les douleurs de l'enfantement; mais je vous le dis : ceux qui vivent pour la chair ne peuvent plaire à Dieu; il faut vivre par l'âme. Si vous respectez l'esprit de Dieu qui est en vous, vous vivrez; mais si vous vivez selon la chair, vous mourrez sans espoir de résurrection. Tuez par l'âme les actes de la chair, et vous vivrez de la vie éternelle; car tous ceux qui suivent l'esprit sont fils de Dieu et héritiers de Jésus-Christ. Frères, la nuit s'avance, le jour s'approche, dépouillez la robe des ténèbres et prenez l'armure de l'aube [1]. »

Saint Pierre et saint Paul. — En prêchant ainsi aux hommes le dédain des choses matérielles et l'excellence des biens de l'âme oubliée jusqu'alors; en disant que le corps, comme tout ce qui tient à la terre, est de la boue, que l'âme seule émane des cieux comme la lumière, les apôtres arrachaient les deux gonds antiques sur lesquels tournaient la religion et l'empire. Les patriciens ne s'y trompèrent pas; car, au premier mot de la doctrine évangélique, sénat, empereur et clergé s'unirent à l'instant contre l'ennemi commun, bien décidés à l'écraser. L'incendie de Rome sous Néron offrait un excellent prétexte; on l'attribua aux chrétiens, et ce monstre eut deux voluptés bien dignes de lui, le tableau de la ville en flammes et les tortures de ceux qui vivaient chastement. Le jour, ces

1. Épître aux Romains.

infortunés étaient couverts de peaux de bêtes sauvages et déchirés par les chiens; la nuit, revêtus de tuniques soufrées et enduites de bitume, ils servaient de candélabres à ses orgies obscènes. Rappelés par les cris des martyrs, saint Pierre et saint Paul se hâtèrent de quitter l'Orient et revinrent à Rome se jeter dans la gueule du tigre. Bravant la mort qui les attendait, ils élevèrent la voix avec courage et firent des prosélytes jusque dans le palais impérial. Furieux que ses affranchis osassent s'envelopper d'un voile pudique, Néron jeta les deux vieillards dans la prison Mamertine. Ils y continuèrent leur mission : la colonne à laquelle était lié le pêcheur devint une chaire, la source qui jaillit dans le souterrain un baptistère; leurs geôliers eux-mêmes, Martinianus et Processus, y reçurent la foi.

Le premier soin des néophytes fut de délivrer les apôtres. Voilà neuf mois que vous êtes dans les fers, leur dirent-ils; Néron vous a oubliés; fuyez! portez ailleurs la parole du Christ. Les deux vieillards quittèrent donc la prison Mamertine; mais leurs pieds étant engourdis et meurtris par les fers, ils ne purent se traîner qu'avec peine à la porte Appia [1]. Là saint Pierre, accablé de fatigue, s'endormit un instant, et vit Jésus qui s'avançait vers lui. « Où vas-tu, Seigneur? lui dit-il dans son rêve. — A Rome, me faire crucifier une seconde fois, répondit le fils de Dieu. » Pierre s'éveille en sursaut; il raconte le songe à Paul, et tous deux, l'interprétant comme un avertissement céleste, reprennent le chemin de la ville. Au second milliaire ils rencontrèrent les bourreaux. Le bruit de la conversion des gardiens de la prison Mamertine s'était déjà répandu; Néron avait ordonné le supplice des *séducteurs* et voulait y présider lui-même. Il parut bientôt suivi d'une foule immense. Mais telle était déjà la puissance de l'idée qu'il venait tenter de noyer dans le sang de ses propagateurs, que ces deux vieillards, couverts de tuniques poudreuses et déchirées, attiraient tous les regards de la foule, qui ne voyait plus la pourpre impériale, et qui, pour admirer et contempler avidement ces captifs chargés de chaînes, oubliait le diadème d'or et le char d'ivoire de César [2].

Leur Martyre. — Avant d'arriver aux eaux Salviennes, mille cris s'élevant à la fois sollicitèrent une faveur de Néron : c'étaient les juifs transtevérins qui, voulant aussi leur calvaire, demandaient à voir crucifier au delà du Tibre le premier disciple de celui que leurs frères avaient crucifié à Jérusalem. Néron y consentit, et la douceur de mourir ensemble fut ravie aux deux apôtres. Quand les bourreaux les séparèrent, saint Paul dit à saint Pierre : « Paix à toi, fondement des églises et pasteur des agneaux et des brebis du Christ! — Va, lui répondit saint Pierre, va en paix, prédicateur des bons, chef des justes et médiateur du salut! » Après cet adieu, saint Paul, qui était citoyen romain et ne pouvait périr d'un supplice infamant, eut la tête tranchée dans la plaine des eaux Salviennes le 29 juin de l'an 66 de Jésus-Christ. Le même jour, saint Pierre, attaché à une croix, la tête en bas, sur le sommet du Mont Doré (Montorio), au-dessus du cirque de Néron, rendait témoignage à son maître.

1. Où est maintenant la petite église *Domine quo Vadis*.
2. Saint Chrysostôme, *Homélie* IV, p. 565.

Quand il eut expiré sur la croix, un de ses disciples, nommé Marcellus, aidé de deux matrones romaines, Anastasia et Bassilissa, auxquelles Néron fit depuis couper la langue et les pieds, détacha son corps, l'embauma, et courut le cacher dans les cryptes du Vatican. La même nuit, une autre patricienne, la noble et courageuse Lucine, recueillait le cadavre mutilé de saint Paul et l'ensevelissait pieusement dans les grottes de ses jardins, qui bordaient la voie d'Ostie. Deux jours après, elle suivit avec toute sa famille les geôliers des apôtres au tribunal du préteur. Celui-ci, interpellant d'abord Martinianus et Processus avec calme, commença par leur demander s'il étaient devenus assez insensés pour abandonner les dieux qui étaient adorés à Rome depuis si longtemps; et leur promettant d'oublier ce moment d'erreur, il les pressa de reprendre leurs colliers militaires. Mais Martinianus, élevant la voix : «Nous avons choisi, répondit-il, ceux de la milice céleste. — Amis, reprit le préteur, renoncez à votre démence, et adorez ces Dieux immortels que vous vénérez depuis le berceau. — Nous sommes chrétiens,» dit alors Martinianus. Malgré cet aveu, qui était un arrêt de mort, le préteur continua de les prier, de les exhorter avec douceur, et il ne fit signe aux bourreaux qu'en les voyant inébranlables. Alors on leur meurtrit le visage avec une pierre; les tourmenteurs les accablèrent de coups; des scorpions de fer leur déchirèrent tous les membres sans qu'un signe de faiblesse réjouît les païens. Lucine, étanchant le sang de leurs plaies avec son voile, leur criait à chaque torture : «Courage, soldats du Christ! soyez fermes! ne perdez pas dans un instant une éternité de bonheur.» Ne pouvant triompher de leur constance, le préteur leur fit trancher la tête, et ordonna que les cadavres seraient abandonnés aux chiens. Mais l'intrépide Lucine veillait, et elle les cacha dans une carrière ouverte sur ses terres[1]. Tels furent les premiers confesseurs du Christ.

Supplices des Chrétiens. — De 66 à 303, c'est-à-dire pendant 237 ans, la rage des païens ne s'endormit à de rares intervalles que pour se réveiller plus sanguinaire et plus barbare. Tout ce que la férocité humaine peut inventer de supplices fut épuisé contre les chrétiens : les croix, les roues, les chevalets, fléchissaient sous le poids des cadavres; les cirques et les amphithéâtres étaient teints de leur sang; où le fer s'était émoussé à force de frapper, on employait le feu, le plomb fondu, l'huile bouillante. Les uns étaient jetés aux bêtes, les autres traînés par des chevaux fougueux sur des pointes d'acier et des lames tranchantes; ceux-ci brûlés ou écorchés vifs, ceux-là précipités dans des fournaises. Les plus jeunes, liés à une colonne et battus de verges ou de fouets plombés, mouraient ensuite par l'épée ou la corde; les plus faibles, déchirés avec des peignes et des râteaux de fer, déchiquetés avec des tenailles rougies, souffraient des tortures atroces tant qu'il leur restait un souffle de vie; les plus fermes étaient écrasés sous des pressoirs comme la vendange, jusqu'à ce que le sang coulât où coulaient avant des flots de

1. In prædio suo, juxta locum ubi plexi sunt... (Ruinart, *Acta Martyrum sincera*.)





vin. On les cousait dans des peaux de taureaux fraîches qui, exposées à l'ardeur du soleil, étouffaient lentement la victime en se retirant. On les rôtissait sur des lits de braise; on les plongeait la tête en bas dans des chaudières, où bouillonnaient des flots de poix, d'huile et de résine; on leur serrait les flancs et la poitrine entre des lames incandescentes; on les enfermait dans des bœufs d'airain que les bourreaux chauffaient avec des torches, et Rome païenne tressaillait de joie, car les cris des chrétiens livrés à ce supplice imitaient, disait-elle, les mugissements du taureau [1].

Quant aux femmes, battues jusqu'au sang, lapidées, décapitées, exposées nues dans un filet, au milieu du cirque, à la fureur des vaches des Marennes ou condamnées au plus odieux des outrages sous les arcades sombres de l'amphithéâtre Flavien, quand les gladiateurs leur avaient coupé les pieds, les mains, la langue ou les mamelles, elles étaient éventrées comme des brebis, et leurs cadavres remplis d'orge jetés en pâture aux pourceaux [2].

Douze empereurs après Néron suivirent ce plan de terreur sauvage; Domitien l'adopta par orgueil, Trajan par déférence pour les prêtres des Dieux, Adrien par cruauté. Sous Antonin, Marc-Aurèle et Commode, la persécution devint si ardente que les chrétiens ne semblaient plus pouvoir trouver un asile sur la terre. Encore plus impitoyables, Septime Sévère, Maximin et Décius frappèrent tant de têtes que les fontaines mêmes regorgeaient du sang des martyrs. Gallus en inonda les amphithéâtres pour se rendre Apollon propice; Valérien, pour se concilier le paganisme; Dioclétien, pour plaire à Galérius. Et comme si le despotisme impérial eût tenté un effort suprême, les chrétiens furent poursuivis à cette époque avec un tel redoublement de fureur, que toutes les prisons étaient pleines de proscrits et toutes les places de bûchers en flammes [3].

Catacombes. — Que faire alors? où cacher Dieu? où trouver un coin pour l'adorer en paix et déposer les restes chéris des martyrs? La cruauté des empereurs proscrivait les chrétiens partout. Repoussés par le genre humain, ils cherchèrent un refuge dans les entrailles de la terre. Ce moyen de salut fut conseillé probablement par les Hébreux baptisés. C'était un usage immémorial en Israël au temps des périls. Quand les prophètes étaient persécutés, ils se cachaient dans les cavernes du mont Oreb. Élie y vécut longtemps. Les grottes de la fontaine de Rozel servirent d'asile pendant la passion aux apôtres eux-mêmes. Inspirés par cette tradition, les chrétiens se dérobèrent d'abord à la rage des persécuteurs en descendant auprès des chefs glorieux de leurs martyrs dans les cryptes du Vatican et des jardins de Lucine. Mais leur nombre augmentant toujours, car le christianisme était comme ces forêts qui repoussent plus épaisses à mesure qu'elles sont abattues par la cognée, les grottes

1. Mamachi, Thom. Maria. *Antiquitates christianæ*, tome III. — Aringhi, *Roma sotteran.*, p. 668.
2. Les mêmes, in ibid.
3. Theodoretus, *Sermo* IX. — Lucius Cæcilius, *De mortibus persecutorum*. — Justin, *Apologie*. — Boldetti, *Osservazioni sopra i cimeteri*, p. 233.

vaticanes et du chemin d'Ostie ne purent plus les contenir. Il fallut des retraites plus vastes : on les trouva dans les Arènes.

Les *Arenariæ* étaient les sablières de Rome. C'était avec la pouzzolane extraite de leurs flancs que l'immense cité avait fait le ciment de tous ses édifices. Les chrétiens purent donc disparaître en foule dans l'ombre de leurs galeries. Mais si l'espace ne manquait pas, la sécurité leur manqua bientôt. Ouvertes de toutes parts et composées de voûtes assez larges pour que les bêtes de somme eussent la facilité de s'y mouvoir en venant chercher la pouzzolane, les *Arenariæ* ne tardèrent pas à devenir d'autant plus dangereuses que les païens pouvaient les parcourir sans obstacle et en fermer les issues. Pressés alors par l'urgence et la gravité du péril, et dirigés sans doute par ceux de leurs frères condamnés avec les esclaves aux travaux souterrains, les chrétiens ouvrirent des puits et se mirent à ouvrir secrètement un nouveau refuge sous les sablières.

Ce travail ne fut pas difficile. La nature du terrain était si favorable aux mineurs, qu'ils pouvaient creuser rapidement et sans crainte [1]. Des galeries d'un mètre, de six décimètres, et le plus ordinairement de huit décimètres de largeur et d'une hauteur qui varie, selon les lieux, entre quatre, six et treize palmes romains, furent poussées dans tous les sens. Bien que travaillant dans les ténèbres, on observait une surprenante régularité : quatre ou cinq voies principales creusées en forme de croix grecque, forment en général les plans de cette cité mystérieuse. Sur ces quatre ou cinq grandes lignes tirées, pour ainsi dire, au cordeau se croisaient, en se rattachant l'une à l'autre, cinquante ou soixante voies secondaires se communiquant toutes et occupant une superficie de plusieurs milles. Quand l'asile souterrain fut achevé, on y pratiqua un étroit soupirail pour donner passage aux corps des martyrs.

Lorsque les bourreaux avaient fait leur office, et que les restes mutilés des confesseurs gisaient dans le sang abandonnés aux chiens, des hommes qu'attendaient les mêmes supplices venaient chercher la dépouille mortelle de leurs frères et la portaient dans leur retraite ténébreuse. Là, à la lueur d'une lampe de terre cuite, illustrée du monogramme du Christ, ils ouvraient sur la paroi d'une galerie une tombe de la longueur du cadavre, l'y déposaient en le baignant de larmes, et muraient ensuite l'ouverture avec des briques posées debout et revêtues de chaux. Là le martyr était distingué du simple catéchumène couché à côté, au-dessus ou au-dessous de lui : mais la distinction ne consistait pas dans des sarcophages, ni dans des urnes cinéraires de cristal ou d'albâtre. Un petit vase de la forme la plus modeste rempli de son sang, une palme gravée sur la chaux fraîche avec la pointe du compas qui avait mesuré sa tombe, voilà le monument du martyr. Dans ce lieu de repos commun nul autre signe ne blessait l'égalité chrétienne.

1. La roche volcanique à laquelle aboutissaient les puits profonds de trois à quatre mètres forme trois bancs superposés de pouzzolane pure de tuf granulaire et de tuf lithoïde. La pouzzolane pure est une roche arenacée qu'on transforme en sable en la séparant du ciment.

Les hommes, héroïquement dévoués, qui bravaient cent mille fois la mort pour rapporter et ensevelir dans ces corridors sombres les corps souvent putréfiés des saints, formaient à juste titre la première classe des clercs. Chaque église en avait une douzaine qui, à l'exemple de Tobie, rendaient les derniers devoirs aux morts du Seigneur. Ces fossoyeurs ne voyaient plus la lumière dès que la persécution avait commencé. La nuit, ils erraient au péril de leur vie au pied des croix et des bûchers; le jour, luttant aux faibles lueurs de leur lampe contre l'horrible puanteur des galeries mortuaires et leurs ténèbres, ils bouchaient celles qui étaient pleines et allaient plus loin en creuser de nouvelles. Grâce à ce dévouement d'autant plus admirable qu'il devait rester ignoré et que Dieu seul en était le témoin, les morts chrétiens trouvèrent enfin un asile contre les profanations du paganisme : ils reposèrent en paix. Aussi, pour bien définir sa destination principale, les chrétiens appelèrent ce lieu sans lumière et sans bruit, *cimetière*, du mot grec qui veut dire : place où l'on dort. Ils lui donnèrent également le nom de *Catacombes*, qui signifie : auprès des grottes.

La cruauté des empereurs allant toujours croissant, et une foule toujours plus nombreuse de néophytes prenant la place de ceux qui tombaient dans ce combat sublime, on fut forcé de multiplier les cimetières. Peu à peu chaque groupe d'églises eut le sien : il se trouvait des sablières sur les quatorze voies publiques qui menaient à Rome : toutes cachèrent les fossoyeurs du Christ, et quatorze nouveaux cimetières entre-croisèrent bientôt leurs réseaux sous les voies Appienne, Ardéatine, Aurelia, Cornélie, Flaminia, Labicane, Latine, Salara, Prénestine, Portuense, d'Ostie, Nomentane, Tiburtine et Valérienne. Puis à mesure que la persécution envoyait des morts et forçait les vivants à se cacher près de leurs tombes, d'autres cimetières furent creusés à côté des premiers, et, liant leurs voies aux voies primitives, constituèrent cette Rome souterraine qui s'étendait invisible sous toutes les collines et entourait la Rome des faux Dieux d'un réseau immense.

Les soixante-douze régions cimétériales. — Rome souterraine se divisait en soixante-douze régions principales. Sur la rive droite du Tibre, la première, où dormait saint Pierre au milieu des martyrs de Néron, commençait au plateau du Vatican, et, se plongeant sous la voie Cornélia, se développait à droite et à gauche dans la roche volcanique du mamelon qui tourne la Madone delle Fornaci. Le cimetière de Seconda et de sainte Ruffine, situé à la forêt blanche (silva candida), et celui de ce jeune Marius, tribun militaire, qui vécut assez, dit son épitaphe, en donnant sous Adrien sa vie pour le Christ, tendaient ensuite vers la campagne à quelques milles de distance : puis un cimetière qui longe le Tibre unissait les cryptes vaticanes aux cimetières du Janicule appelés de Saint Pancrace, de Callépode, de saint Jules, du pape Félix et des geôliers martyrs de la prison Mamertine, Processus et Martinianus. Reliés par des communications secrètes, ils allaient s'enchaîner, en passant sous le relèvement de la voie Aurélia, aux catacombes du Monte Verde[1].

1. Et inveniebatur ibi innumerabilis multitudo martyrum. (*Notitia ecclesiastica urbis Romæ et Codex Saliburgensis*

Vis-à-vis les catacombes du mont Verdoyant (Monte Verde) se déployaient, de l'autre côté du Tibre, autour du tombeau de saint Paul, celles de Lucine, l'illustre patricienne qui l'ensevelit; de Timothée, son disciple bien-aimé; de Commodilla, de Saint-Zénon et de Cyriaque. Le vaste cimetière de Lucine rayonnait sous toutes les collines des eaux salviennes et sous les voies Ardéatine et d'Ostie. Il touchait aux cimetières de Sainte-Balbine, de Saint-Marc, de Saint-Damase, de Saint-Marc et de Saint-Marcellin, de Sainte-Domitilla, nièce de Domitien, et de Nérée et Achillée, ses esclaves; et par leurs étroits corridors, tous entrecroisés, il se rattachait aux régions du midi de la voie Appia, qui étaient au nombre de dix-huit, dédiées aux premiers athlètes de l'Église militante[1].

Un cimetière percé dans les entrailles du Cœliolus (monte d'Oro), prolongement du mont Cœlius, et qui passait à côté du tombeau des Scipions en obliquant sous la voie Latine, servait de communication entre les régions de cette voie consacrées à saint Apronien, à sainte Eugénie, aux martyrs Gordien et Epimaque, Simplicius et Servilianus, Tertullinus, Spartus et Quintus, et celles de la voie Appia.

Sous la voie Labicane, qui venait après la voie Latine et la porte triomphale de Claude, il y avait au lieu appelé *inter duas lauros* (entre les deux lauriers) le cimetière de Saint-Marcellin et de Saint-Pierre l'Exorciste, devenu plus tard celui d'Hélène, mère de Constantin, et celui des quatre saints couronnés; puis on trouvait sous la voie Prénestine le cimetière de Saint-Castol, qui poussait ses couloirs obscurs par delà la voie de Tibur jusqu'aux rameaux inextricables des catacombes de Sainte-Cyriaque au champ Véranien (*campus Veranus*) et de Saint-Hippolyte. A partir de ce point, le cimetière de Saint-Nicomède s'allongeait au nord du camp du prétoire, entre la voie Tiburtine et la Nomentane, et aboutissait à celui de Sainte-Agnès. En face, mais assez loin et au delà de l'Anio, avaient été creusées les régions, dites *ad Nymphas*, de saint Alexandre, pape, de saint Primus et de Félicien, auprès des arcades Nomentanes.

Celles de sainte Félicité, de saint Saturnin, de saint Chrysante, des sept Vierges saintes, de sainte Hilarie, du Giordano et de saint Sylvestre, rampaient à l'est sous la voie Salara. Elles s'entrelaçaient avec les catacombes de Priscilla, composées de six régions cimetériales qui avaient été excavées le long de la pente occidentale du mont des Jardins, dans la partie où le plateau s'éloigne des murs, et descendaient, en suivant le tuf granulaire de la colline jusqu'au cimetière de Saint-Valentin. Celui-ci, placé au nord sous la voie Flaminia, complétait cette ligne ténébreuse de circonvallation en faisant face au Tibre et aux catacombes du Vatican, en amont du fleuve, comme les catacombes de Saint-Paul faisaient face en aval à celles du mont Verdoyant.

Telle était l'enceinte de Rome souterraine, dont on peut se représenter l'étendue

1. Prétextat, Callixte, Cécile, Sébastien, Sixte, Lucine, Zephirinus, Soter, Eusèbe, Marcelins, Urbain, Janvier, Felicissimus, Agapitus, Tiburtius, Valerianus, Maximus et Cirinus.

par ce seul fait que ses voies cimétériales égalent douze cents kilomètres[1]. Dans chacune de ces régions, ou catacombes, il y avait place pour cent mille cadavres[2]. Or, les Césars persécuteurs fauchant les martyrs comme l'herbe et chaque néophyte voulant reposer à côté des saints, ces ruches de la mort se remplissaient vite : d'un autre côté, comme les chrétiens refoulés dans les cryptes par le fer et le feu n'avaient ni d'autres tombes, ni d'autres toits, ni d'autres temples, il en résulte que l'intérieur des catacombes présentait le tableau le plus saisissant, le plus majestueusement empreint d'une grandeur sublime et sombre que l'imagination humaine ait rêvé.

Dans les deux parois de ces galeries ténébreuses et muettes, où il ne peut passer qu'un homme de front, les morts étaient ensevelis horizontalement et murés. Du sol à la voûte il y avait d'ordinaire six rangs de tombeaux, quelquefois quatre seulement là où le tuf granulaire manquait d'épaisseur ; on trouvait sur d'autres points, comme au cimetière de Sainte-Callépode, sept et neuf rangs, et même jusqu'à treize, comme à celui de Sainte-Agnès. Tous ces tombeaux, excavés régulièrement et mesurés au compas, présentaient la même hauteur et la même longueur, et n'étaient coupés de distance en distance que par quelques rayons de tombes de deux ou trois pieds, destinées aux enfants et aux adultes. En parcourant avec la lampe ces noirs corridors dont le silence et l'éternelle nuit glaçaient le cœur de saint Jérôme, les nouveaux chrétiens lisaient sur les tombes de leurs prédécesseurs toute l'histoire de l'Église.

Inscriptions. — « Perpetuus, qui a bien mérité de Christ, son Dieu ; il vécut xxv ans : Léontia, sa mère, l'a déposé à cette place en paix. — Julia, en paix à côté des saints. — Protus dort ici dans le Saint-Esprit. — Pierre, qui vécut xix ans en Christ, fut déposé ici en paix sous le consulat de Philippe. » Voilà les inscriptions gravées le plus ordinairement sur la plaque de marbre ou la chaux des sépulcres. Celles des martyrs n'étaient ni plus longues ni plus pompeuses. Sur les tombes au-dessus desquelles apparaissaient des coquilles incrustées, des ampoules vermeilles de sang, des palmes, des colombes ou de petites couronnes dessinées à la pointe du style, on lisait avec émotion :

« Primitius, qui vécut xxxiii ans, après avoir, martyr inébranlable, souffert plusieurs épreuves, repose en paix. — Les martyrs Simplicius et Faustinus, dont la passion a fini dans les eaux du Tibre, ont été déposés dans ce cimetière. — Alexandre n'est pas mort; son corps est dans ce tombeau, mais lui vit au-dessus des astres.

1. Mille dugento chilometri de lunghezza. Ciascun cimetero a una empiezza di venti chilometri con centamila sepolcri. (P. Giuseppe Marchi, *Monumenti delle arti cristiane primitive nella Metropoli del cristianismo.*)

Baronius, tome II, an 226, donne, d'après les manuscrits du Vatican et le livre des Pontifes, un aperçu géographique des cimetières souterrains. A l'aide des découvertes faites depuis et des Martyrologes, le Père Marchi a pu dresser un tableau plus étendu et plus complet. Nous adoptons donc entièrement sur ce point l'opinion de l'illustre savant, et nous sommes heureux de saisir cette occasion pour lui exprimer toute notre reconnaissance de l'empressement bienveillant qu'il a mis à nous guider lui-même dans ces obscures régions et des renseignements précieux qu'il nous a donnés, à la lueur du *cerino*, dans les cryptes de Sainte-Agnès.

2. Antonio Bosio, *Roma sotterranea.* — Il Severano, Aringhi, Boldetti, Marangoni, Bottari.

Il a terminé sa vie terrestre sous l'empereur Antonin, que les chrétiens avaient servi, et qui a payé leur fidélité avec la haine. Ne voulant plier le genou que devant le vrai Dieu, Alexandre a été conduit au supplice. O temps cruels ! où l'on ne peut être sauvé, même au fond des cavernes ! quoi de plus misérable que notre vie, et quoi de plus affreux que notre mort, après laquelle nos parents et nos amis ne peuvent même ensevelir nos restes. »

Après ces cris de douleur qu'arrachait de temps en temps aux chrétiens la rigueur des persécutions, la résignation évangélique reprenait le dessus et dictait des épitaphes d'une sérénité sublime :

« A Pampinus, mon disciple, qui a bien mérité de Christ. — Moi, Secunda, j'ai élevé cette chapelle (*cupella*) à la mémoire de ma fille, Secundine, qui laisse ce monde pour la foi avec son frère Laurentinus. Ils partirent en paix[1]. » Puis éclatait sur d'autres tombes cette fraternité chrétienne qui dans l'Église du Fils de Dieu, ne voyait que les enfants d'un même père. Ainsi auprès d'un chrétien riche et noble comme Thrason, on apercevait la place de Donatus, qui demeura dans la Suburra, et qui tissait le lin (*lintearius*) ; côte à côte des matrones illustres comme Lucine, comme Plautilla qui donna son voile à saint Paul pour lui servir de bandeau, comme Domitilla, cousine de Domitien, dormait en paix la plébéienne Pollecla, marchande d'orge sur la voie Neuve, et la glorieuse palme des martyrs décorait la tombe de la pauvre Antessie, balayeuse des rues[2].

Cryptes funèbres. — Ces voies étroites, habitées surtout par les morts, étaient les rues de Rome souterraine : les cubicula ou chambres funèbres, les cryptes, les catabatiques, les baptistères et les églises en étaient les monuments. En descendant aux étages inférieurs, car chaque cimetière en avait quatre ou cinq creusés l'un au-dessous de l'autre, on arrivait à ces cavernes. Les chrétiens appelaient cubicula des réduits creusés dans le même terrain que les galeries et pouvant contenir une douzaine de fidèles. Ces réduits, arqués à la partie supérieure et qui étaient tantôt carrés, tantôt ovales, tantôt octogones ou hexagones, présentaient intérieurement trois arcades taillées dans le tuf : une en face de la porte, et les deux autres à droite et à gauche[3]. Sous ces arcades, fermées à la moitié de leur hauteur par un mur naturel reposaient les corps des martyrs. Les cryptes ou chapelles avaient été construites sur le même plan, ainsi que les catabatiques dont la voûte seule était plus surbaissée : on ne distinguait bien les chapelles construites par l'Église, des chambres mortuaires construites par les fidèles, qu'à la grandeur de la niche circulaire

1. Vieille pierre cimétériale.
2. Catacombes de Sainte-Cyriaque sur la voie Tiburtine (route de Tivoli). — Au tombeau d'Antessie il y a une palme. L'inscription de Pollecla est tracée sur la chaux à Saint-Calyxte.
3 Nous disons *arqués* pour conserver le sens du mot italien *arcuati*. Ces voûtes sont en encorbellement : il suffit de jeter les yeux sur celle des Thermes de Caracalla dans le *Spoliarium* et sur celle du portique de la basilique de Maxence pour voir que cette forme architecturale est non pas gothique ni romane, mais purement antique. Il en est de même pour les niches des *cubicula* et des *bisomes*, *trisomes* ou *quadrisomes*, c'est-à-dire des sépultures particulières pour deux, trois et quatre corps, qui sont une imitation parfaite des niches en arcade des columbaria ou sepulcres païens communs, ainsi que le démontrent sans réplique les tombeaux qui viennent d'être découverts sur la voie Appia.

du fond, qui, servant d'autel, avait trois pieds d'élévation au-dessus du sol et très-fréquemment deux chaires pour les diacres, grossièrement sculptées dans la pierre.

Églises. — Les églises, plus longues que larges, mais qui ne pouvaient contenir plus de cent chrétiens à la fois, se reconnaissaient à leurs chaires de tuf durci, à la hauteur de la voûte, aux consoles taillées dans le banc solide des parois, et qui portaient les lampes, à la faible lucarne ouverte d'à-plomb au-dessous de la porte, afin de donner passage à l'air extérieur. Un grand bassin bordé d'un sarcophage en tuf renfermant, comme au cimetière de Saint-Ponticu, des corps de martyrs, ou une fontaine cachée dans le couloir le plus profond, comme à Saint-Pancrace, et dont l'eau semblait jaillir des cieux sur le front du catéchumène, étaient les seuls baptistères des catacombes.

Toujours humides à cause du voisinage de l'eau et de l'action de l'air extérieur, les baptistères, à quelques exceptions près, et les églises, n'avaient pu être décorés par le pinceau des catéchumènes; en revanche, les cryptes hautes ou basses et les chambres mortuaires, se trouvant dans des conditions opposées, étaient toutes ornées de fresques et d'emblèmes religieux. Là se révélaient les mystères, les angoisses, les espérances du christianisme naissant et proscrit. De même qu'ils avaient sur le corps certaines marques pour se reconnaître, les chrétiens avaient pour s'entendre une langue à part, empruntée aux figures de l'Évangile. Les païens, par exemple, ne pouvaient comprendre pourquoi tous ceux qui étaient soupçonnés de suivre la loi nouvelle portaient des poissons gravés en relief sur leurs anneaux : l'initié seul savait que ce signe exprimait le baptême. Jésus ayant appelé ses apôtres pêcheurs d'hommes, les chrétiens, lorsqu'ils avaient puisé une autre vie dans l'eau du baptistère, se donnaient le nom de *pisciculi*, petits poissons. L'Église pour eux était une colombe : quand ils voulaient figurer des martyrs, ils peignaient des agneaux.

Fresques des monuments souterrains. — Les sujets peints quelquefois, par exception, avec un goût exquis, quelquefois grossièrement tracés à l'ocre, le plus ordinairement ébauchés à peine, d'une main hâtive ou tremblante, à la lueur des lampes qui décoraient les parois revêtues de chaux des cryptes et des chambres funèbres, consistaient donc dans une suite d'allégories expressives et énergiques répétant sous mille formes ces deux idées : ce que les chrétiens avaient à souffrir, et ce qu'ils espéraient. Ainsi dans tous les cimetières on trouvait Abel tué par Caïn; les trois enfants de l'Écriture, jetés dans la fournaise, Daniel au fond de la fosse aux lions, Jonas englouti par la baleine, Élie dans les cryptes du mont Oreb; une foule de lions, d'ours, de taureaux et de tigres rappelant les tortures du Cirque; et à côté de ces symboles de la persécution païenne, un ange arrêtant le bras d'Abraham au moment où il va sacrifier son fils, Noé recevant à la fenêtre de l'Arche la colombe qui lui rapporte le rameau verdoyant, le Christ sous les traits d'Orphée qui dompte les bêtes féroces, Pharaon englouti par les flots, Moïse faisant jaillir la source du



rocher, des oiseaux prenant leur vol vers les cieux, et quatre fleuves, heureux emblèmes des quatre évangélistes, qui inondaient la terre.

Caractère mystique des peintures. — Jésus-Christ réveillant Lazare à la prière de Marthe, des colombes allant manger dans une corbeille de fleurs, et les vierges sages des catacombes de Sainte-Agnès, symbolisaient l'espoir de la vie future; de même que le bon pasteur, ayant une brebis sur les épaules ou des agneaux à ses pieds, était la personnification de ce chef céleste et adoré pour lequel mouraient les chrétiens. Une croix entourée de perles, de fruits, de guirlandes, où douze colombes figuraient les Apôtres; des esquisses de la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Divin ou agenouillée devant l'ange, Moïse adolescent, la Samaritaine, les portraits de saint Pierre et de saint Paul, ornaient en mille endroits ce panthéon chrétien. Les peintres des Catacombes représentaient saint Paul avec un front chauve et une longue barbe, tantôt à la droite, tantôt à la gauche de saint Pierre; ils leur mettaient à tous deux un rouleau de papyrus dans les mains et les séparaient par une couronne de laurier ou le monogramme du Christ; souvent ils les plaçaient, le pêcheur au gouvernail et le tailleur de cuir à la poupe, sur un navire agité par les flots, dans lequel le néophyte le moins instruit reconnaissait l'Église.

Tels étaient les monuments et les ornements de Rome souterraine. Par leur caractère, simple et sombre, ils s'harmonisaient bien avec la vie et la religion que venaient y cacher les chrétiens. Cette vie funèbre et cette religion évangélique étaient là sublimes, l'une de résignation et de courage, l'autre de pureté et d'amour. Quand l'orage des persécutions forçait les fidèles de s'enterrer dans les catacombes, ils y souffraient un martyre plus lent et non moins cruel que celui des bourreaux. Aux tourments de la faim et de la soif (car peu de cimetières possédaient des sources, et les frères avaient beau imiter le zèle de Palmatius, le pain manquait sans cesse), s'ajoutait le spectacle des douleurs de ceux qui leur arrivaient mutilés, le manque d'air, et l'épouvantable putréfaction des cadavres. Malgré les précautions des fossoyeurs, qui se hâtaient de remplir de terre les galeries mortuaires, et quoique les réfugiés se retirassent aussitôt dans les régions éloignées, la décomposition des corps, hâtée par l'humidité du terrain, viciait si vite le peu d'air respirable, que la plupart trouvaient au fond des cryptes une mort plus affreuse que celle qu'ils avaient cru fuir[1].

Le christianisme dans les catacombes. — Quand la persécution se ralentissait, Rome souterraine, avec son grand silence, son obscurité et ses morts, prêtait une admirable poésie à la religion nouvelle. Dans les ténèbres des catacombes, le jeune christianisme contrastait singulièrement, par sa simplicité, avec la pompe et l'éclat des cérémonies païennes. Les chrétiens descendaient dans les cimetières, le Jour du Soleil, qu'ils appelèrent du Seigneur (*dies dominica*, dimanche), parce que Dieu

1. Manuscrits Basil. Fontis Olei (*Archives de Sainte Marie de Trastevère*). Gettavano ne' corridori già pieni di corpi morti quella massa di terreno che richavavano da questi scavi laterali chiamato *loculi*. (Bottari, *Roma sotterranea*).

se reposa le septième jour, après avoir créé le monde. Pour éviter jusqu'aux apparences de cette promiscuité monstrueuse que les païens, dans leurs calomnies reprochèrent aux saints deux issues opposées s'ouvraient dans chaque région cimétériale. A l'beure des réunions communes, les hommes arrivaient d'un côté, et les femmes, couvertes d'un voile, de l'autre. On priait d'abord, tourné vers l'orient, ce qui faisait dire aux idolâtres que les chrétiens adoraient le soleil; les prières, adressées à Dieu pour soi et les hommes en général, finies, les *égoumènes,* nommés indifféremment clercs, diacres, épiscopes, bénits, parfaits ou serviteurs de Dieu, célébraient les baptêmes et les mariages. Ensuite celui des clercs qui présidait l'assemblée présentait le pain et la coupe pleine d'eau et de vin. Tous les frères participaient à cette communion, même les enfants à la mamelle, auxquels les païens, qui n'ignoraient pas cette particularité, faisaient sucer, pour les souiller, du pain trempé dans le sang des victimes.

Après avoir rapporté à Dieu le père la gloire et les louanges de toutes choses, le clerc offrait, au nom du Fils et du Saint-Esprit, l'*eucharistie*, c'est-à-dire la reconnaissance pour les grâces que les chrétiens avaient reçues de leur bonté. Alors les frères témoignaient leur approbation, en criant d'une commune voix : *Amen!* Les diacres distribuaient le pain et le vin consacrés, quêtaient pour les pauvres, et allumaient d'autres flambeaux pour l'agape. L'*agape*, ainsi appelée d'un mot grec qui veut dire amour, était une cène que les fidèles faisaient ensemble avant de se séparer. Venus souvent d'une grande distance, ils fortifiaient leur cœur, selon l'expression de l'Écriture, avec un morceau de pain, et ne sachant s'ils se retrouveraient vivants dans les cimetières, en se quittant ils échangeaient un baiser d'adieu. C'était ce repas frugal que les calomniateurs du christianisme transformaient en orgie, parce qu'ils ignoraient qu'on n'y buvait pas même de vin; et en festin de Thyeste, parce qu'ils entendaient dire à leurs esclaves qu'ils venaient de manger le corps et de boire le sang du fils de Marie; en débauche monstrueuse, parce que les chrétiens, se regardant tous comme des frères, s'en donnaient le nom, et se saluaient au départ par des baisers mutuels, d'autant plus purs, comme l'écrivait Octavius dans sa Réponse aux Païens, que la plupart de ceux qui célébraient l'agape avaient fait vœu de chasteté.

Ses douleurs, sa beauté, sa victoire. — Foulé, pendant près de trois siècles, aux pieds de ses bourreaux, et devenu un objet d'horreur pour la société romaine, le christianisme souffrit ces calomnies de tous les jours, ces persécutions de tous les règnes, ces angoisses de toutes les heures, avec un calme qui ne se démentit pas un insant. Se transmettant fidèlement la même haine, les douze Césars les plus absolus et les mieux obéis de Rome, employèrent tous les moyens de répression imaginables pour étouffer, disaient-ils, cette exécration publique. Ce fut en vain, l'idée évangélique se trouva plus forte que leur pouvoir, et après deux cent soixante ans de proscriptions, après des siècles de supplices, après l'avoir poursuivie avec rage et frappée presque sans relâche et sans pitié, partout où elle avait,

paru, il fallut retirer le glaive des flancs tout meurtris de l'Église. La chair avait brisé le fer, l'âme avait vaincu la matière, la plus grande autorité qui ait dominé le monde fléchissait devant une conviction, et, pour la première fois, les maîtres de Rome faisaient la paix après une défaite.

Dioclétien, qui avait maintenu durant vingt ans, d'une main ferme, l'influence romaine et repoussé vigoureusement les Barbares, ne pouvant exterminer les chrétiens, que le plus énergique de ses trois lieutenants, Maximien Hercule, a figurés sur ses médailles par une hydre écrasée sous sa massue, et s'apercevant d'ailleurs que les satisfactions d'orgueil que donnent le pouvoir suprême ne valent pas le bonheur d'une vie paisible, venait de quitter l'empire, en 304, pour son jardin de Salone. Sa retraite imitée par Maximien Hercule laissait le premier rang aux deux Césars qui portaient la pourpre derrière eux, Galérius et Constance, surnommé Chlore ou le Pâle. Ceux-ci se partagèrent l'empire, mais Galérius se fit, dans ce partage, la part du lion, car, en abandonnant à Constance les Iles Britanniques et la Gaule, il gardait l'Italie, l'Afrique et la meilleure partie de l'Orient. Comme ses prédécesseurs, il abhorrait les chrétiens et s'était toujours montré leur persécuteur violent et implacable : or, par une sorte d'expiation providentielle, c'est lui qui leur donna la paix. Forcé par le progrès de l'idée évangélique, de descendre jusqu'à cette plèbe infime, qualifiée naguère le rebut de l'espèce humaine, l'autocrate du Palatin signa, l'an 311, et fit signer au César des Gaules un édit conçu en ces termes :

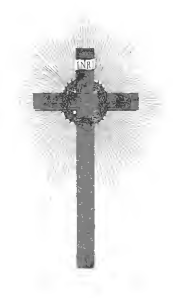
« L'empereur César Galérius Valérius Maximinianus, Auguste, souverain pontife, l'Invincible, le Germanique, le Sarmatique, l'Égyptien, le Thébain, le Persique, le Carpique, le Médique, qui a été vingt fois tribun, huit fois consul, père de la patrie; et l'empereur César Valérius Flavius Constantinus, Auguste, pieux, heureux, invincible, grand pontife, empereur et tribun pour la cinquième fois, consul, père de la patrie ; aux habitants de leurs provinces, salut :

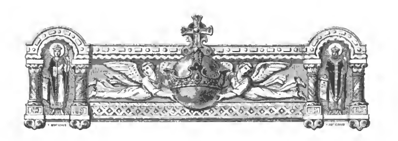
Édit de Galerius, qui lui permet de voir le jour. — « Toutes les fois que nous prenons une mesure dans l'intérêt de la République, elle a pour but de rappeler les hommes au respect des mœurs et des institutions de nos aïeux. Fidèles à ce principe, nous avons fait tous nos efforts pour inspirer des idées plus saines aux chrétiens et les ramener aux autels de leurs pères. Ils étaient pris en effet d'un tel vertige de folie et d'orgueil, qu'on les voyait non-seulement déserter le culte des dieux de la patrie, mais que chacun d'eux, selon son caprice, inventait un nouveau mode d'honorer la Divinité et prétendait former une secte. Voulant rétablir la paix qu'ils ne cessaient de troubler par leurs disputes, nous rendîmes un édit pour qu'ils eussent à retourner au culte des ancêtres. Il y en eut alors un grand nombre qui souffrirent avec opiniâtreté des tourments cruels et la mort, et qui ne fléchirent pas, comme nous l'espérions, devant la crainte.

« Considérant donc aujourd'hui que la plupart de ces insensés, persistant dans leur égarement, refusent aux dieux immortels l'encens qui leur est dû et ne peu-

vent célébrer les cérémonies du culte chrétien, pour leur montrer notre humanité et les admettre aux bienfaits d'une clémence qui brille sur tous, nous avons résolu de donner dans cette circonstance une nouvelle preuve de douceur et de philanthropie[1]. Nous permettons en conséquence aux chrétiens de se réunir librement dans les lieux où ils avaient coutume, avant nos édits, de tenir leurs conventicules; et nous défendons ***qu'on les force à l'avenir de faire ce qui est contraire à leur discipline.*** De leur côté, ils reconnaîtront cette faveur en adressant des prières à leur Dieu pour notre salut et celui de la République, et pour que l'ordre n'étant plus troublé dans l'empire ils puissent vivre en paix dans leurs maisons[2].

1. φιλανθρωπιαν. C'est le mot d'Eusèbe
2. Eusèbe Pamphile, *Histoire ecclésiastique*, liv. VIII, édition de 1672.

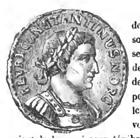




CHAPITRE XVII

CONSTANTIN.

Effets de l'édit des Césars. — Joie des proscrits. — République chrétienne. — Les deux sociétés en présence. — Le César païen et le César chrétien. — Bataille des Roches rouges. — Arc de triomphe. — L'Empereur ne veut pas sacrifier à Jupiter. — Le Labarum et la Victoire. — Oracle sibyllin. — Fureur de Rome. — Constantin quitte l'Occident.



Effet de l'Édit des Césars. — Après cette palinodie des empereurs, les chrétiens ne se cachèrent plus. Ils sortirent des catacombes, en dégagèrent les issues secrètes et montrèrent avec orgueil cet obscur berceau de l'Église baigné pendant trois siècles de larmes et de sang. Rome païenne alors resta frappée de stupeur en voyant, tout à coup cette autre Rome dont les régions souterraines s'étendaient sous toutes ses voies, minaient tous ses faubourgs, et l'enveloppaient de leurs réseaux ténébreux. Tremblante pour les dieux de ses pères, elle se serra avec plus de zèle et d'amour autour de leurs autels.

Les chrétiens, de leur côté, profitèrent de ce premier rayon de liberté religieuse pour se reconnaître et s'organiser publiquement à la face de Jupiter. Ils avaient fait de grandes pertes. Des trente chefs qui s'étaient mis successivement à leur tête après la mort de saint Pierre, et qui partageaient la paix des martyrs au fond des catacombes, dix-neuf dormaient dans des linges sanglants [1]. La première pensée des chrétiens fut pour ces généreux athlètes, auxquels ils devaient leur triomphe ; ensuite ils laissèrent éclater toute leur joie. Jamais pareil bonheur n'avait brillé

1. Linus, Cletus, Évariste, Alexandre, Sixte Ier, Télesphore, Iginus, Pius, Anicetus, Victor, Calyxte, qui répara et orna, sous Héliogabale et Alexandre Sévère, les catacombes connues sous son nom. — Pontianus, le parrain de celles du *Monte Verde;* Fabianus, qu'une colombe avait désigné aux suffrages de ses frères en venant se poser sur sa tête ; — Cornelius; Lucius, son ami, Sixte II, le maître chéri de saint Laurent ; — Félix, qui avait préparé sa fosse dans les catacombes de San-Pancrazio ; — Eutichianus, qui avait enseveli à lui seul trois cent quarante-deux martyrs ; — Marcellus, étouffé par l'ordre de Galerius, sous les immondices du palais impérial.

sur leurs visages. Aux rayons de ce soleil de paix qui venait de dissiper tout à coup l'affreuse nuit dans laquelle elle était plongée, l'Église du Christ apparut illuminée et souriante comme la colline Hortulane dans les blancheurs de l'aube. Les voies, les rues et les places étaient couvertes d'une foule innombrable, que l'allégresse enivrait. Partout on entendait chanter avec transport ces hymnes et ces psaumes si longtemps murmurés à voix basse dans la terreur des souterrains.

Joie des Proscrits. — République chrétienne. — A chaque pas on rencontrait des groupes de proscrits, les uns sortant des mines, les autres arrivant de l'exil. La joie du retour avait effacé toutes leurs peines. Heureux et fiers du passé, confiants sans réserve dans l'avenir, ils reprenaient possession de leurs demeures avec un front si rayonnant, que les païens eux-mêmes, qui naguère avaient demandé leur mort, étaient les premiers à les féliciter de leur courage. Justement rigoureuse, la voix du peuple séparait alors l'ivraie du bon grain. Les confesseurs, dont le cœur n'avait pas fléchi devant les bourreaux, et qui revenaient mutilés ou meurtris par les chaînes, étaient reçus avec enthousiasme, pressés dans les bras de tous et reconnus unanimement pour chefs. C'est à leurs pieds que venaient se jeter, en versant des torrents de larmes, ceux dont la foi avait fait naufrage, et que les frères ne reconnaissaient plus.

Mais il est rare que les succès inespérés n'entraînent pas hors des limites de la modération ceux qui les obtiennent. Dans la première effervescence du triomphe, les chrétiens, qui osaient à peine se regarder la veille, étaient continuellement réunis en public après l'édit, et déjà ils ne songeaient, par cet esprit de réaction et de vengeance qui révèle une des faiblesses de l'humanité, qu'à rebâtir sous les yeux des païens des églises plus belles et plus hautes que celles qu'on avait rasées[1]. Il eût paru naturel qu'une sorte de reconnaissance accueillît les bienfaits de Galerius : ce fut le contraire qui arriva. Un an avant sa mort, l'empereur signa un nouvel édit de paix, dans lequel il confirmait le premier et ajoutait les dispositions les plus favorables aux chrétiens : tous les biens confisqués par les proconsuls, réunis au domaine impérial ou donnés à leurs créatures par les empereurs précédents, devaient être restitués. Cet édit qui accordait une liberté de conscience absolue, n'excita qu'un frémissement de colère. Un si large fleuve de sang avait coulé entre le christianisme et le paganisme, que les hommes des deux croyances étaient séparés à jamais. La vieille question du riche et du pauvre, du maître et de l'esclave, cachée dans l'enseignement chrétien, contribuait encore à la rendre irréconciliable. Nous avons vu de quels éléments se forma le christianisme. La prédication primitive n'avait germé que dans les derniers rangs du peuple. A l'exception de quelques patriciennes, qui prouvèrent par leur héroïsme avec quelle promptitude le cœur de la femme s'ouvre aux grands sentiments et bat sous l'aile des idées généreuses, l'Église du Christ, comme le rappelle avec orgueil

1. Templaque rursus à solo in immensam altitudinem erigi et longè majore splendore quam illa quæ priùs expugnata uissent. (Eusèbe, *Hist. ecclesiast.*)

saint Jérôme, ne s'était recrutée que dans la vile multitude (*vili plebiculâ*).

Par sa doctrine de liberté, d'égalité et de réhabilitation, l'Évangile groupait autour du plus infâme instrument des supplices, devenu l'arbre triomphal de la nouvelle religion, ces millions d'esclaves et de frumentaires que l'aristocratie tenait à si grande distance dans la misère et l'oppression. Après les palinodies impériales et lorsqu'ils regardèrent autour d'eux pour se compter, les réfugiés de Rome souterraine se trouvèrent au bas de l'échelle sociale, et ils y restèrent. Pendant la lutte ils avaient été forcés de se rallier étroitement pour s'entendre, se prêter secours, et résister avec ensemble. Or, cette organisation fraternelle et vivement hostile à la religion, aux lois et aux mœurs de la métropole des faux dieux, ils s'empressèrent de la fortifier quand ils jouirent de la tolérance.

Les deux Sociétés en présence. — Il y eut donc dès ce moment à Rome deux peuples, deux gouvernements, deux intérêts opposés en présence. La société antique, composée des nobles, des chevaliers, des magistrats de la classe sacerdotale, des prétoriens, des corporations qui, occupant le haut de l'empire, possédant presque exclusivement la propriété, l'or, le pouvoir, le prestige des souvenirs avec César pour couronne vivante, représentait les douze siècles de jouissances et de triomphes : la société nouvelle recrutée chez les plébéiens, au fond des classes sacrifiées, dans cet immense troupeau d'esclaves qui, sous le fouet du maître, attendant toujours un autre Spartacus, possédant peu, mais formidable par le nombre et la communauté d'idées, et de but, représentait avec son symbole infamant, la croix, douze siècles de pleurs et de supplices. Mortellement ennemies après la trève accordée par Galerius, elles allaient recommencer ce combat qui durait depuis deux cent soixante ans et qui devait finir par la transformation ou l'extermination et la ruine de Rome ancienne.

Le polythéisme en effet, blanchi de vieillesse, ne pouvait que mourir; ardent et jeune, le christianisme voyait devant lui la conquête du monde. L'un s'attachait avec ténacité à toutes les ruines du passé, il niait le mouvement violent qui faisait tourner le globe romain en sens inverse du midi au nord et persistait à proclamer l'autocratie universelle et unique de Rome lorsque Rome gardait à peine dans ses murs un tiers de l'autorité, un seul pan de la pourpre impériale. L'autre, au contraire, maudissant les temps et les institutions antiques, soutenait que les uns devaient être mis en oubli et les autres changées; qu'il fallait renouveler la face de la terre et reformer l'empire à moitié dissous, non plus avec la force et la guerre, mais avec la fraternité et l'amour. Pour appliquer ces idées et remplacer par la civilisation de l'Évangile la civilisation païenne qui se mourait, comme Galerius, rongée d'ulcères, il ne fallait aux chrétiens que le pouvoir. L'ambition d'un César le leur donna.

Constantin, empereur. — Tous les partis sont doués d'un merveilleux instinct pour deviner et choisir le chef qui doit les faire triompher. Rome avait alors un empereur nommé Maxence qui, se voyant sacrifié comme son père Maximien Hercule à la fortune de Galerius, profita, en 306, de l'éloignement de ce dernier



BATAILLE DE CONSTANTIN CONTRE MAXENCE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

1 [illegible]

2 [illegible]

pour s'élever au trône des Césars sur les bras des soldats du prétoire. Aussi brave que son père, il battit successivement le neveu de Galerius et le tyran Alexandre qu s'était emparé de l'Afrique : Rome lui dut les thermes du Palatin, la construction du cirque de la voie Appienne, qu'on a toujours improprement appelé de Caracalla et que son fils Romulus dédia en 310 [1], le beau temple de Vénus et de Rome, et la basilique élevée en face du versant oriental du Palatin.

Odieux au peuple sur lequel il lançait ses prétoriens au moindre murmure, et abhorré des patriciens dont il déshonorait toutes les femmes, il montrait la plus grande indulgence aux chrétiens, dans l'espoir de se les rendre favorables. Mais, malgré ses avances, ceux-ci, que révoltait son paganisme, se détournaient de lui avec horreur. Tous leurs regards étaient fixés sur son beau-frère. Constantin, fils du César Constantius, l'un des meilleurs lieutenants de Dioclétien, avait été acclamé à la mort de son père par les légions de la Grande-Bretagne et de la Gaule. Continuant habilement la politique de son père qui, par une tolérance très-adroitement ménagée lors de la persécution dioclétienne, s'était acquis la reconnaissance de l'Église, il était devenu en peu de temps l'espoir du christianisme, formidable alors dans l'empire.

Sûr de voir les chrétiens se presser autour de ses aigles, et appelé d'autre part sous main par le sénat, quand eut il dompté les Bretons et refoulé les Franks dans leurs forêts, Constantin tourna sa pensée vers Rome. Mais à ce moment s'éleva pour lui une question très-grave, à la solution de laquelle tenaient non-seulement son triomphe ou sa chute, mais ce qui importait bien plus aux générations futures, le nouveau destin de l'univers. Deux puissants partis se partageaient Rome : où prendrait-il son point d'appui ? — dans celui du passé, ou dans celui de l'avenir ?... Si l'on en croit le vieil Eusèbe, la délibération fut longue. Les titres des dieux du Capitole furent l'objet d'un mûr examen, et la préférence de Constantin ne se détermina que par des motifs purement personnels. Car, se disait-il en prenant ce parti, mon père, qui adora un seul Dieu, jouit d'un bonheur constant jusqu'à la fin de sa vie, tandis que les empereurs qui en reconnaissaient plusieurs, après avoir éprouvé de grandes infortunes, sont morts misérablement. Constantin en conclut que pour vivre heureux comme son père il fallait imiter, s'attacher au culte d'un seul Dieu, et aller combattre Maxence sous les auspices de celui des chrétiens [2] ; mais rien ne transpira de cette grande résolution.

Bataille de Constantin contre Maxence. — Trop habile pour s'aliéner le paganisme la veille du combat, Constantin cacha ses desseins avec soin en marchant contre Maxence : chrétien au fond du cœur, il était pour les chrétiens un ami et un futur

1. Dans les fouilles de 1823 on trouva l'inscription dédicatoire au nom de Romulus, fils de Maxence : elle est maintenant encastrée sous l'arc de la porte principale et confirme le passage de l'anonyme édité par Eckard. — En 1828, dans un bloc détaché du temple de Rome, on trouva une médaille d'argent qui présentait de face la tête ornée de lauriers de Maxentius, avec ces mots en légende : Maxentius P. F. August., et au revers le temple de Rome; et cette inscription : Conserv. Urbis suæ.

2. Eusèbe Pamphile, évêque de Césarée, *Vie de Constantin*, liv. I.

prosélyte, et pour les païens le souverain pontife, le premier protecteur de leurs dieux. Les avantages de cette position ralliant les deux partis lui donnèrent la victoire. Maxence, dont les légions avaient déjà reculé à Suze et à Vérone, essaya vainement d'arrêter son rival à neuf milles de Rome : abandonné des siens au premier choc sur le champ de bataille des Roches rouges (Saxa Rubra), et chaudement poursuivi, il se noya en fuyant au pont Milvius, où il avait fait placer comme défense un ponton à bascule qui céda sous lui et l'engloutit. Constantin entra donc à Rome au milieu de l'allégresse générale. L'immense population de cette ville accourut pour applaudir à son triomphe et insulter à la tête de Maxence, qu'on portait sur une pique devant son char.

Maître de Rome, Constantin, par un édit daté de Milan, confirma les édits de Galerius en faveur des chrétiens. Mais son adhésion au christianisme se borna, pour le moment, à cet acte d'équité. Toutes ces poétiques visions de labarum et de croix lumineuses n'ont brillé que dans l'imagination du bon évêque de Césarée. Quatorze ans après la bataille des Roches rouges, personne ne savait au juste quelle religion professait réellement Constantin. Tenant la balance du pouvoir égale entre les deux cultes pour continuer à se concilier les deux partis, il trompait, avec la dissimulation du caractère oriental qu'il avait sucé au sein de sa mère Héléna, la crainte et l'espoir des deux camps ennemis, en publiant dans la même année deux édits, l'un pour prescrire d'observer religieusement la célébration du dimanche, et l'autre pour régler, comme souverain pontife du paganisme, les cérémonies des aruspices[1]. Déconcertés par ce système d'équilibre politique, les païens et les chrétiens examinaient attentivement la conduite de Constantin, mais avec des dispositions bien différentes : les uns, par un mouvement de zèle et de vanité, exagéraient les preuves et l'évidence de sa foi ; les autres, au contraire, jusqu'au moment où leurs craintes se changèrent en certitude, s'efforçaient de cacher à tous et de se cacher à eux-mêmes que le chef de l'empire et de la religion allait trahir les dieux de Rome[2].

Triomphe de Constantin. — Tant que Licinius, qui avait épousé sa sœur, posséda l'Orient, c'est-à-dire la plus belle moitié de l'empire, Constantin fut impénétrable; mais à peine ce rival, attaqué à l'improviste sous prétexte qu'il persécutait les chrétiens, eut-il subi le sort de son beau-frère Maxence, que, fort de l'autocratie impériale réunie sur sa tête, Constantin ne dissimula plus. A son retour à Rome, ses véritables sentiments éclatèrent. C'était en 326. En réjouissance de sa victoire, deux solennités, la dédicace d'un monument et la célébration des Vicennales, l'attendaient sur la voie Sacrée et au Capitole. Emporté par cette fièvre d'adulation et de bassesse qui a rendu son servilisme immortel, le sénat ne crut pas avoir assez fait en effaçant le nom de Maxence de sa superbe basilique et en lui substituant celui de Constantin; pour éterniser le souvenir du désastre du Pont Milvius, il venait d'éle-

1. *Code Théodosien*, liv. II, tit. VIII, lex 1.
2. Gibbon, *History of the decline and fall of the roman empire.*

ver, en face de l'amphithéâtre Flavien, un arc de triomphe à trois portes. Huit colonnes de marbre de Numidie, soutenant chacune la statue d'un soldat barbare, en décoraient les deux façades : il était orné de magnifiques bas-reliefs, débris d'un arc ancien de Trajan, et d'autres sculptures, d'un style corrompu par la décadence des arts, représentant grossièrement la prise de Vérone, l'événement du pont Milvius, l'empereur, couronné par la Victoire, foulant les Barbares aux pieds de son cheval, Rome assise, des fleuves, des nymphes et les saisons, emblèmes de l'éternité. Le char triomphal du vainqueur, attelé de quatre chevaux de bronze, en couronnait le faîte. Il portait l'inscription suivante, écrite sur l'attique en lettres d'airain :

A l'Empereur César Flavius Constantin très-grand,
Pieux, heureux, auguste, le Sénat et le Peuple Romain
Ont dédié cet Arc insigne de triomphe
En reconnaissance de ce qu'il a délivré généreusement,
Avec son armée, et vengé la République opprimée
Par un tyran et sa faction.
Que les années suivantes passent comme les dix et les vingt dernières ! [1]

Il refuse de sacrifier a Jupiter. — Cet arc, tout couvert des symboles du paganisme et dans lequel on ne découvre d'autre trace de la religion qu'aurait professée l'empereur depuis quatorze ans, qu'une allusion timide et ambiguë interpolée quelques siècles plus tard [2], fut dédié devant Constantin, par les prêtres de la majorité de son peuple. Comme il n'avait pas encore renoncé publiquement au culte de ses aïeux, Constantin se tut ; car s'il eût refusé son adhésion aux sacrifices, les païens, qui tenaient note de tous ses actes, en auraient instruit la postérité ; mais lorsque le sénat, les chevaliers, les magistrats, les pontifes et l'armée le menèrent au Capitole pour adresser aux dieux les vœux décennaux et vicennaux, c'est-à-dire pour les remercier de la prospérité dont il avait joui pendant les dix premières années et les dix dernières de son principat, au lieu de prendre l'encens des mains des prêtres, il se détourna avec mépris, et, proférant les paroles les plus outrageantes à la majesté de Jupiter, quitta le Capitole. Le sénat et surtout la caste sacerdotale, restés fidèles aux autels de leurs pères, se voilèrent d'horreur. Un cri d'indignation et de colère, parti de toutes les bouches, maudit le déserteur, et les flamines racontèrent ainsi au peuple l'histoire de sa conversion. Quand il eut fait étrangler, dirent-ils, dans l'ivresse de ses triomphes, le frère de sa sœur Commoda, qu'il eut égorgé son propre fils Crispus et ordonné d'étouffer dans la vapeur de ses thermes l'impératrice Fausta, qui avait trahi, pour le sauver, son père et son frère, il vint implorer du flamine dial des lustrations expiatoires. Le prêtre de Jupiter ayant répondu qu'il n'en avait point pour laver de tels crimes, il s'est adressé à

1. Cette inscription est un des témoignages les plus importants de l'histoire ; car, en constatant la part que prirent Constantin avec son fils à une fête purement païenne, elle recule à la date fixée par Zozime la conversion de cet empereur et met à néant toutes les fables placées avant 327.

2. On substitua ces mots *instinctu divinitatis mentis*, qui sont d'une latinité très-douteuse, à la formule du rituel païen ; mais, pour opérer ce changement, il fallut détacher la partie du marbre qui contenait les premières lignes : or celle qu'on mit à la place trahit encore aujourd'hui le faussaire, car elle ne s'adapte nullement à la table primitive.

ces impies qui se vantent d'effacer avec un peu d'eau tous les forfaits dont un homme est souillé [1].

Il n'en fallut pas davantage pour rendre Constantin l'exécration de Rome païenne. Elle se leva comme un seul homme pour maudire ce traître qui, du haut du trône des Césars, donnait publiquement la main aux chrétiens, et conspirait ainsi la ruine de la société antique et de l'empire. Constantin, alors soutenu en ses desseins par l'ardeur de réaction qui entraînait les chrétiens malgré eux, et poussé en avant avec plus de violence encore par les résistances qu'il rencontrait et les outrages dont il était accablé, mesura son énergie sur les obstacles à vaincre et foula tout aux pieds.

Le Labarum et la Victoire. — Rome eut beau frémir de colère, la Victoire disparut des monnaies; les dieux furent jetés hors du palais d'Auguste, ouvert à deux battants aux confesseurs et aux évêques; les aigles elles-mêmes, dont les légions suivaient depuis douze siècles le vol triomphal, cédèrent la première place au labarum. Un christ, tissu en fils d'or sur un voile de pourpre qui flottait à l'antenne d'une longue lance dorée, mena désormais les Romains au combat. Mais ce qui acheva d'irriter le vieux parti national tout puissant encore, ce fut quand Constantin refusa de célébrer les jeux auxquels la tradition attachait la conservation de Rome et de l'empire.

Il était dit dans les livres sibyllins : toutes les fois que le temps, en mesurant le cours de la vie mortelle, marquera cent dix ans, souviens-toi, ô Romain, car l'oubli te serait fatal! souviens-toi de faire des sacrifices aux dieux immortels dans ce champ que le Tibre baigne de ses ondes [2]. Constantin n'ignorait pas que les cent dix ans étaient accomplis, et il oubliait volontairement la célébration des jeux séculaires, malgré les instances du peuple et du sénat. Rome en conclut que l'ennemi de ses dieux voulait la ruine de l'empire, et les malédictions éclatèrent autour de l'empereur avec une telle furie qu'il dut songer à choisir un autre séjour [3].

Constantin quitte l'Occident. — Ce fut alors qu'exaspéré par ces outrages, Constantin s'empara d'une idée vieille déjà de plusieurs siècles dans le monde romain. Depuis la conquête de l'Orient, de sourdes rumeurs circulaient parfois dans la ville. On disait tout bas qu'il était question de transporter le siége de l'empire à l'autre bout de l'univers. Alexandrie était même désignée comme la future métropole. Suétone assure que les conjurés prêtèrent ce projet à César : Antoine l'avouait hautement; on soupçonna Caligula, Néron et Titus d'en nourrir l'arrière-pensée.

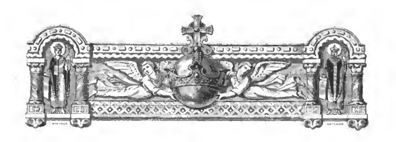
1. Zosime, *Hist.*, liv. II.

2.
Ast ubi mortalis longissima venerit ætas
Vitæ centenis denis redeuntibus annis,
Sis, Romane, memor, nec te ulla oblivia fallant,
Sis memor, ut facias diis immortalibus, illo
Rem sacram in campo quem Tibridis alluit unda.

3. On afficha un distique à la porte du palais, où on le comparait à Néron.

Soit pour servir sa vengeance et celle du nouveau peuple qu'il adoptait en dégradant une ville ivre de sang chrétien, soit qu'il désespérât de l'Occident, déjà pressé de toutes parts par les enfants du Rhin et du Danube, Constantin mit ce projet à exécution. Vers la fin de septembre de 326, emmenant avec lui tous ceux qui suivent le soleil du pouvoir, et emportant en Orient l'unité, la force et l'activité du gouvernement, il transféra le siége de l'empire à Byzance, qui fut appelée, par un décret spécial, Cité de Constantin (Constantinople) et seconde Rome.





CHAPITRE XVIII

PRÉFETS DE LA VILLE.

Préfecture urbaine. — Attributions des Préfets de Rome. — Juges des choses sacrées et persécuteurs des Chrétiens. — Ils remplacent les Empereurs. — Caractère de leur administration. — Le neveu de Constantin et Magnentius. — Vigueur des Préfets. — Troubles religieux. — Le fils de Constantin. — Réaction païenne — Émeutes. — Les Magiciens et les Empoisonneurs. — Symmaque et Théodose. — Lutte de la Victoire et de la Croix. — Les Usuriers du IVe siècle. — Stilicho. — On rétrécit de moitié l'enceinte de la ville. 406. — Tableau moral de Rome.



Le départ de Constantin et son séjour à Byzance n'exercèrent pas d'abord sur les destinées de Rome l'influence que l'histoire leur attribue. Bien que dépouillée à moitié du titre de capitale du monde romain, la vieille cité des triomphes ne perdit rien de son prestige à l'éloignement des Césars. A peine si elle s'aperçut de leur absence, à laquelle les longues guerres et les déplacements forcés des chefs de l'empire l'avaient accoutumée depuis longtemps. Constantin eut beau, pour donner le change à l'esprit des peuples, diviser sa ville en quatorze régions et former des curies, des tribus et un sénat; comme en transportant l'image de ces grandes institutions dans la nouvelle Rome, il ne pouvait y transporter les douze siècles de gloire de l'ancienne, Byzance ne fut, pendant quatre-vingts ans, que l'ombre de sa rivale. L'empire seul était blessé à mort par ce changement, qui, en reculant le centre du pouvoir quand il devenait si nécessaire de le maintenir près des Alpes, livrait d'avance l'Occident aux Barbares.

Rome, au contraire, délivrée des tyrans du Palatin, se crut, le lendemain de la fuite du parricide, indépendante et libre comme avant l'usurpation impériale. L'admirable constitution de la République avait si bien prévu toutes les éventualités

et rencontrait tant de respect et d'obéissance, que l'autorité changea de nom et de main sans la moindre difficulté. La transition s'opéra sur-le-champ par cette voie légale qui plaisait tant au peuple. L'empereur parti, le préfet de la ville le remplaça, et les choses restèrent sur le même pied que la veille. Le peuple conservait sa royauté nominale, son froment quotidien, ses thermes, ses théâtres, et le sénat se retrouvait debout avec la majesté de ses attributions, qui, n'étant plus effacée à demi par celle de César, semblait plus haute et plus illustre. Le seul effet remarquable de cette révolution, fut de ressusciter tout à coup le pouvoir des consuls pour en armer la préfecture urbaine.

Préfecture urbaine. — Cette magistrature, que nous avons entrevue à peine jusqu'ici, était née avec Rome. Tacite en attribue l'idée à Romulus, qui institua, dit-il, les préfets pour remplacer les rois absents. Sous la république, ils remplacèrent les consuls; ceux-ci n'ayant plus occasion de s'absenter pendant l'empire, l'importance des préfets s'abaissa comme les faisceaux; ils tombèrent au sixième rang des grandes magistratures, et placés après les questeurs, les édiles, les préteurs, les légats et les proconsuls, ils n'eurent plus à s'occuper que de la célébration des féries latines et des soins secondaires de police et d'édilité. Mais dans une ville de quatre millions d'âmes, ces détails administratifs constituaient une immense autorité. Le préfet de Rome était chargé de surveiller l'arrivage, la mise en magasin et la distribution du blé des frumentaires; il contrôlait les poids et les mesures, sur lesquels était gravé son nom; il fallait que sa vigilance embrassât à la fois les marchés du vin et de la viande, les pistrines ou boulangeries, les moulins, les aqueducs et les spectacles; il avait la direction des travaux publics, la nomination des chefs des corporations et des décuries, le soin des testaments et des successions ouvertes à Rome. Comme arbitre des choses sacrées, il fut revêtu plus tard d'une puissance judiciaire absolue qui s'étendait hors de la ville, en vertu d'un décret d'Auguste, jusqu'au centième milliaire, seule limite de son ressort administratif [1].

Les Préfets remplacent les Empereurs. — Un luxe magnifique relevait l'éclat de cette dignité : comme les Romains aimaient à imposer le respect par le déploiement de leur splendide opulence, le préfet portait la trabée sénatoriale, le manteau de pourpre, les calcei ou bottines diversicolores, l'une de pourpre, l'autre de drap d'or, et ne paraissait en public que dans un char traîné par quatre chevaux blancs. Magistrats éminemment utiles sous les premiers Rois, bien que leur charge ne durât qu'un an, les prefets laissaient, en général, de bonnes traces de leur passage au pouvoir urbain. Rome, reconnaissante, a écrit sur le marbre les noms

1. Il avait sous ses ordres ceux qu'on nommait les officiers de la ville (officiales urbis), c'est-à-dire le prefet de l'aunone ou froment public, le centenier du port, les naviculaires, les tabulaires, les appariteurs, les boulangers, les inspecteurs de la chair de porc, les mesureurs, le préfet de ces gardes appelés Vigiles parce qu'ils répondaient la nuit de la sûreté de la ville, le maître du cens chargé d'évaluer les biens des citoyens, les curateurs du port, des aqueducs et des cloaques, ceux des grands travaux qui avaient dans leur département les cirques, les amphithéâtres et le Champ-de-Mars, les curateurs des édifices attachés à chaque forum, aux bibliothèques, aux théâtres, aux basiliques, aux curies, aux arcs de triomphe, les curateurs des statues, le tribun des *choses brillantes*, élu pour entretenir la propreté et l'élégance des bains, des temples, des forums et des voies, et pour l'aider dans les moindres attributions un vicaire ou pro-prefet. — Voir Cujas, Godefroi : *Digeste*, liv. I, tit. XII.

de ceux qui l'administrèrent avec équité. Après Denter, nommé par Romulus, Marcius Numa, neveu du bon roi, Lucrétius, père de la victime de Tarquin, et beaucoup d'autres moins connus, se succédèrent dans ce poste d'honneur. Jules César, Mécène, l'ami d'Auguste; Agrippa, le favori de Tibère, le fils de Germanicus, Néron encore enfant, ce Pédanius sur la tombe duquel, en 61, on égorgea quatre cents esclaves, parce que l'un de ces infortunés l'avait frappé; l'intègre et juste Pégasus, qui, si l'on en croit Juvénal[1], consolait Rome des scandales de Domitien; Rutilius Gallicus, assis sur son tribunal du matin au soir, et que Stace appelle une tête d'un poids immense[2]; Clytius Attilius, l'ami de la bonne foi, et les préfets-jurisconsultes se signalèrent pendant un siècle par leur excellente administration et leur sévérité pour les chrétiens[3].

Caractère de leur administration. — De 193 à 327 on cite dans les cent trente-quatre préfets qui occupèrent successivement ce poste éminent, Almecbius, qui fit brûler sainte Cécile; Sabinus, à cause de sa mort funeste, car il périt lapidé par le peuple; Censorinus, parce qu'il avait combattu vaillamment les Barbares avant de ceindre la trabée; Ulpien, parce que, non moins cruel que Décius, il versa le sang d'une foule de martyrs; Celerinus, parce qu'il fit enterrer vivants dans les arènes de la voie Salara deux saints, Chrysante et Daria; Placidus et Nicetius, teints du sang de saint Valentin et de la vierge Eugenia; Draccus et Magnentius, instruments trop aveugles de la fureur dioclétienne, et Symphronius, bourreau de cette Agnès, la gloire et la fleur des vierges romaines[4].

Celui qui tenait les rênes de la préfecture au départ de Constantin s'appelait Anicius Julianus, et il eut fort à faire, ainsi que son successeur Optatianus, pour conserver la paix publique. Dans le premier feu de son ressentiment, l'empereur avait voulu retrancher la moitié du blé des frumentaires. Il résulta de cette mesure, qu'on fut bientôt forcé de rapporter, et de la nouvelle destination donnée à la flotte nourricière d'Égypte, des troubles et des mouvements que nous allons voir recommencer toutes les fois qu'une mauvaise mer ou les vents contraires empêcheront les vaisseaux d'arriver à Ostie. Moins heureux encore en

1. *Satire* VI.
2. Cervix ponderis immensi.
3. Par un singulier jeu du hasard, celui qui ouvre la liste des persécuteurs était, dit-on, chrétien ou néophyte baptisé en 116, d'après le martyrologe, par Alexandre. Hermès fut arraché de son char doré et précipité avec une pierre au cou dans le Tibre; son successeur, Busbiæ Macer, dont ses ennemis mêmes louaient l'intégrité, fit payer cher cette conquête aux malheureux chrétiens; il fut imité dans sa bonne administration et dans ses rigueurs par le clarissime Gabinus, qui, en 121, répara avec tant de soin les rives du Tibre; par Lucius Vérus, l'ancien tribun militaire; Vulteius Asiatinus, surnommé, en 133, le pieux et l'honnête; Modestus, qui eut soin des voies et des cloaques; Clarus, le plus docte des jurisconsultes, au dire d'Aulu-Gelle; Orfitus, qu'on ne voulait pas remplacer, en 150; Julianus Severus, qu'Eutrope appelle un noble et grand jurisconsulte, *virum nobilem et juris peritissimum*; Marcus Gentalis, dit, en 162, le preteur tutélaire; Urbicus, l'adorateur d'Appollon; Publius le Sévère, sous lequel souffrit sainte Felicité; Junius Rusticus, qui, en 167, condamna saint Justin; Priscus l'illustre, mort comblé d'honneurs; le rigoureux Fuscianus; Helvius Pertinax, qu'Hérodien présente comme l'homme le plus digne d'admiration de cette époque, par son caractère et ses vertus; Lupus, qui réhabilita les victimes de Commode, et Bassus, auquel l'empereur Sévère confia Rome en allant combattre, en 193, Pescennius Niger.
4. Il conte Lorio (*De Præfecto Urbis*). Edouard Corsini (*De Præfectis Urbis*). Gruter (*Inscriptions*). Fabretti (*Idem*). Fersius (*De Præfecturâ sacri Prætorii*).

330 et en 332, Probianus, qui avait été consul, et Paulinus, de l'illustre famille Anicia, dont le nom était populaire à Rome, car son père fit restaurer les îles de la corporation des corroyeurs, durent remplir tous deux pour obéir aux ordres de l'empereur une douloureuse mission. Poussant l'avidité fiscale plus loin que Caligula, qui avait taxé les courtisanes, Constantin imposa la nature dans ce qu'elle a de moins libre, et taxa les excréments. Un impôt étrange, appelé le *chrysargire*, fut ajouté à ceux qui écrasaient déjà les contribuables romains.

Mort de Constantin. — Cinq ans après, Constantin mourut, et sa mort montra combien les hommes oublient vite et comme ils sont prompts à bénir la mémoire de leurs tyrans. Certes, si jamais empereur avait mérité les exécrations d'une ville, c'était Constantin, par la haine qu'il témoignait à Rome et le mal qu'il lui avait fait. Loin de là, quand le préfet Valérius Proculus, qui était en outre augure et grand pontife, vint, au commencement de juin de 337, apprendre au peuple que le fondateur de Byzance était mort et qu'il lui avait légué, à l'imitation d'Auguste, une somme considérable, le peuple versa des larmes et poussa des cris de douleur. Les thermes, les marchés, les cirques furent fermés en signe de deuil. Les païens, dont il avait déserté le culte, en firent un dieu; malgré, ses exactions et son parricide, les chrétiens en firent un saint : l'histoire seule, restant digne au milieu de ces bassesses, et juste au milieu de ces mensonges, écrivit une partie de la vérité sur sa tombe dans ce résumé : Pendant les dix premières années de son principat, Constantin agit en grand homme; en voleur pendant les douze suivantes, et dans les dix dernières en enfant.

L'administration du préfet Apronianus, le correcteur de l'Ombrie et de l'Étrurie, qui, en 339, mérita une statue d'airain; celle de Mavortius, homme d'une énergique fermeté; de Probianus, célèbre par le tremblement de terre de 346, et celle de Limenius, préfet à la fois de la ville et du prétoire, maintinrent la paix durant les douze années écoulées entre la mort de Constantin et la guerre civile.

Constantin, en mourant, avait partagé l'empire entre ses fils et ses parents. Les légions massacrèrent ces derniers, et ses trois fils Constantin, Constans et Constantius eurent seuls l'Orient et l'Occident. Ils en firent trois lots : le premier, composé de l'Espagne, des Gaules, des Iles Britanniques et d'une partie des Alpes, échut à Constantin; Constans prit l'Italie, l'Afrique et ses îles, la Dalmatie, la Macédoine, le Péloponèse et le reste de la Grèce; Constantius reçut en partage l'Asie et la Thrace. Les cendres de leur père n'étaient pas encore refroidies, que les deux aînés s'attaquaient. Constantin, à peine âgé de vingt-cinq ans, était tué auprès d'Aquilée, dans une embuscade que lui tendit son frère Constans, et celui-ci, qui n'en comptait pas vingt, passa aussitôt les Alpes pour aller se faire reconnaître par les sujets et les soldats du mort. Bien que les légions ne fussent pas difficiles en fait de violence, elles détestaient, comme tous les Romains, les crimes de famille. Ce jeune homme imberbe, teint du sang de son frère, de l'empereur auquel elles obéissaient

depuis trois ans, dut leur inspirer un sentiment d'horreur qui ne tarda pas à se changer en mépris quand elles reconnurent son incapacité, et en rébellion quand elles virent qu'au lieu de marcher aux Barbares et de défendre vaillamment les frontières de l'empire, il donnait tout son temps aux chasses et aux festins. Entendant leurs murmures, les chefs conspirèrent, et le 18 janvier 350, à un repas que donnait Marcellinus, comte des largesses sacrées, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de son fils, Magnentius parut tout à coup dans la salle avec le diadème impérial.

Magnentius, chef des Joviens et des Herculiens, deux légions d'élite formées par Dioclétien et Maximien Hercule, naquit dans ces camps d'au delà du Rhin placés au milieu des Barbares. D'abord soldat, il avait passé par tous les grades de la milice, et s'était élevé par son mérite aux plus hautes dignités militaires. C'était un chef ferme et vaillant, aussi énergique avec ses propres troupes que devant les Barbares, et qui, dans ces temps d'anarchie et de dissolution sociale, ne craignait pas, au péril de sa vie, de faire sentir à ces farouches légions le frein de la discipline militaire. Opposer un tel homme à cette effigie d'empereur nourri par des eunuques et énervé avant le temps sous le doux ciel de Constantinople, c'était être sûr du succès. En voyant revêtu de la pourpre le seul de leurs chefs qui fût digne de la porter, les légions applaudirent. Constans, abandonné de tous, voulut fuir en Espagne, et fut tué au pied des Pyrénées, comme il avait tué son frère au pied des Alpes. L'Afrique, la Sicile, l'Italie et Rome proclamèrent le César que la Gaule avait proclamé, et presque au même instant Magnentius se trouva maître de l'Occident. Il choisit aussitôt pour préfet de la ville éternelle un patricien nommé Titianus, aussi remarquable par sa capacité que par son courage.

Le neveu de Constantin et Magnentius. — A peine ce nouveau préfet avait-il pris la trabée, que voici la guerre civile qui éclate aux portes de Rome. Un des neveux de Constantin appelé Népotianus, échappé au fer des légions, en apprenant la révolution des Gaules, crut que le moment était favorable pour réclamer l'héritage de son oncle. Il ramasse à la hâte tous les bandits, les gladiateurs, les insolvables que les édits des préfets avaient chassés de Rome, et, portant la pourpre et la couronne d'or, il se présente audacieusement, le 3 juin 350, sous les murs de la ville, à la tête de ces brigands demandant qu'on lui ouvrît les portes et qu'on le reconnût pour l'héritier de Constantin. Les citoyens coururent lui porter eux-mêmes la réponse du Sénat et du peuple. Mais dédaignant de pareils ennemis, ils étaient sortis en tumulte et mal armés : les bandits de Népotianus, qui se battaient avec le courage d'hommes qui n'ont à perdre et qui peuvent gagner un magnifique butin, refoulèrent au premier choc les défenseurs de la cité. Ceux-ci étaient conduits par un préfet du prétoire nommé Anicetus, homme indigne de sa charge, qui, perdant la tête à la vue de ce désordre, rentra dans la ville avec les premiers qui avaient fui, et en fit précipitamment fermer les portes. Ainsi abandonnée au fer ennemi, l'armée civique fut écrasée : impitoyables comme à l'amphithéâtre,

les gladiateurs égorgèrent tout. La trahison leur ayant ouvert le lendemain ces portes que la peur avait fermées trop vite, ils portèrent leur chef au palais des Césars et réalisèrent ensuite le rêve de Catilina. Pendant vingt-huit jours, les rues, les maisons, les places, les temples, furent inondés de sang. Tandis que ses sicairea égorgeaient et pillaient, Népotianus prenait le nom de Constantin II et croyait déjà, dans les rêves de son orgueil, à la durée de ce pouvoir surpris.

A la nouvelle de ces événements, un vaillant lieutenant de Magnentius avait franchi lea Alpes. Quand il parut aux portes de Rome, l'empereur des gladiateurs en sortit pour l'attaquer. Mais cette fois il n'avait pas affaire à des soldats urbains et au faible Anicétus. l'impétuosité présomptueuse des bandes de l'aventurier enorgueillies de leur victoire, se brisa sans lea ébranler sur les piques des légions. Le lieutenant de Magnentius vengea cruellement les morts, et entra le soir même à Rome au milieu de ses vétérans qui portaient au bout d'une pique la tête de Constantin II.

Magnentius. — Peu de jours aprèa Magnentius arriva. Malgré son énergie, il ne put d'abord retenir ses cohortes, composées en grande partie de Gaulois et de Germains qui abhorraient le nom de Rome. Pour détourner le coup qui le menaçait le sénat s'empressa de s'agenouiller aux pieds de Magnentius, s'appelant le libérateur de Rome, le restaurateur de la liberté, le conservateur de la République. L'habile soldat de fortune, qui avait à sauver l'Occident de la guerre civile et de la guerre étrangère, profita de cet enthousiasme pour obliger les patriciens et les chevaliers à verser au trésor public la moitié de la valeur de leurs propriétéa. Ce décret lui aliéna tous les riches. Tant qu'il n'avait frappé que les personnes, le patriotisme patricien ne s'était pas ému; mais quand il toucha, dans l'intérêt du salut commun, aux fortunes, tout ce qui possédait lui devint hostile. Aussi, deux ans plus tard, en apprenant que ce chef héroïque, luttant sur les bords de la Drave avec trente-six mille Gaulois et Germains avait été accablé par le nombre, lea mécontents firent soulever Rome où il ne restait pas un soldat, et le sénat proclama maître de l'empire le dernier fils de Constantin, adolescent, faible et chétif, qui, lors du combat de la Drave, s'était tenu blotti toute la nuit, tremblant de peur, dans une église avec son évêque arien. Constantius le remercia par deux décrets où reparaissaient la duplicité et le double jeu politique de son père : dana le premier, il prescrivait sous des peines sévères le respect des tombeaux qui, depuis seize ans, étaient l'objet de dégradations incessantes de la part des chrétiens surtout. Pour empêcher cette impiété et mettre fin aux violations nocturnes, Constantius replaçait les tombeaux sous la garde des pontifes païens et les recommandait à leur vigilance. Dans le second édit, en revanche, il ordonnait de transporter hors de la curie où se réunissait le Sénat cet autel de la Victoire qu'Auguste y avait élevé et qui était regardé comme le palladium de Rome païenne.

Rigueur des Préfets. — Si le peuple ne se révolta pas, c'est que le préfet, Céréa-

lis, parvint à le distraire avec ses constructions; mais l'année suivante, en 354, le mécontentement qui fermentait dans les cœurs éclata sous l'administration de Vitrasius Orfitus. Ce magistrat gouvernait avec arrogance. On apaisa la sédition en exilant le préfet, et l'empereur pourvut au bon ordre par la nomination de Léontius. Celui-ci fit d'abord tout ce que doit faire un homme de bien pour la tranquillité de Rome : accessible à chacun et d'une justice rigoureuse dans ses arrêts, il était, au fond, d'un naturel doux et humain, quoique les obligations de sa charge lui donnassent l'apparence d'un juge sévère. Mais, malgré sa bonté, il ne transigeait pas avec son devoir. En 355, un motif des plus futiles fut cause d'une émeute. Il avait fait arrêter un aurige du Cirque. Pour ravoir son favori, le peuple s'insurgea contre le préfet, cherchant à l'effrayer par ses clameurs. Impassible sur son tribunal, Léontius fit saisir les chefs du tumulte et les exila. Cet acte de vigueur imposa aux mutins, qui se retirèrent, mais pour revenir plus nombreux et plus ardents quelques jours après.

Léontius était au Septizonium, à côté duquel Marc-Aurèle avait bâti des bains magnifiques. En entendant les cris de la foule qui venait l'assaillir, ces amis de la paix qui tremblent au moindre péril le conjurèrent de se dérober par la fuite à la colère du peuple. Léontius, souriant de mépris, les laissa prendre le parti qu'ils lui conseillaient et resta assis tranquillement sur sa chaise d'ivoire; il soutint, impassible et ferme, les cris, les regards et les menaces des séditieux. Parmi ceux qui tendaient le poing vers lui en le couvrant d'outrages, Léontius remarque un homme dont les mains étaient crispées de rage. Il lui demande, sans s'émouvoir, s'il ne s'appelle pas Pierre Valdomer : celui-ci ayant fait insolemment une réponse affirmative, il le montre à ses licteurs, en leur ordonnant de le pendre, les mains liées derrière le dos, aux co- lonnes du Septizonium. Jamais exemple de rigueur n'eut un effet plus prompt : en voyant son chef se balancer dans les airs, le peuple qu'il implorait à grands cris prit la fuite et ne revint plus [1].

Troubles religieux. — La même année, Léontius dut réprimer un désordre d'un autre genre. Les disputes théologiques préoccupaient l'empereur bien autrement que les progrès des Germains et des Perses : au moment où ces fières nations pressaient les deux flancs de l'empire, Constantius, adoptant les misérables subtilités des ariens, laissait défigurer le christianisme qui s'était présenté aux hommes sous une forme si simple et si claire. Au lieu d'employer son autorité à réconcilier les deux partis, il encourageait et propageait, par des querelles de mots, les différences ridicules qui excitaient sa curiosité. Les voies étaient couvertes d'une foule d'évêques qui ne cessaient d'aller d'une province à l'autre pour assister à des assemblées nommées *synodes*, et ces orgueilleux présidents (antistites) épuisaient les chevaux de poste par les courses rapides et multipliées qu'ils faisaient afin de réduire la secte à leur opinion [1]. Un schisme, suscité par le fameux archevêque d'Alexandrie

1. Ammien Marcellin, liv. XV.

Athanase, divisait alors l'église latine et l'église grecque : irrité que l'évêque de Rome, Libérius, soutînt Athanase contre son sentiment, l'empereur ordonna de le bannir et de mettre l'arien Félix à sa place. Une intrusion aussi violente du pouvoir séculier dans les affaires ecclésiastiques ne pouvait passer sans protestation. Les chrétiens se révoltèrent : ils défendirent la théologie à main armée, et le préfet fut forcé, pour introniser le successeur de Libérius, de marcher dans le sang et sur les cadavres.

Constantius a Rome. — Comme le calme se rétablissait dans les esprits, l'impératrice de Constantinople, Eusébia, fit annoncer son arrivée. Le sénat, en toges blanches, sorti avec le peuple, la reçut avec magnificence, et l'impératrice, de son côté, paya largement l'enthousiasme des pères et les acclamations des plébéiens. Ce voyage avait pour but de sonder les dispositions de la population, et de préparer le terrain à son époux qui voulait triompher de ce Magnentius, qu'il n'aurait pas osé regarder en face comme Constantin avait triomphé de Maxence. Le sénat s'étant prêté avec empressement à cette fantaisie impériale, Constantius vint, en 357, par la voie du Nord, et suivit, pour entrer à Rome, le même chemin que son père. Le préfet Orfitus n'avait rien oublié pour qu'il trouvât un bon accueil : semé d'avance à pleines mains, l'or du trésor promettait l'enthousiasme; mais on avait compté sans le caractère national. Par nature, le peuple de Rome était railleur et d'une naïveté d'enfant dans ses impressions. Il admira volontiers ces brillants cavaliers dont les casques, faits avec art, semblaient autant de dragons ouvrant, comme pour dévorer l'ennemi, une gueule sanglante : il battit des mains à l'aspect des cataphractaires couverts, eux et leurs chevaux, d'armes si bien jointes, qu'ils paraissaient des statues ambulantes; mais lorsque après ces corps d'élite superbes de tenue et à la tête d'une armée nombreuse qui marchait enseignes déployées, il aperçut tout à coup, sur un char incrusté d'or et de pierreries, un homme chétif et pâle portant le manteau de pourpre des triomphateurs et la couronne impériale, il ne put s'empêcher de rire : après avoir joint leurs acclamations aux fanfares des trompettes, plébéiens et patriciens se moquaient gaiement de leur César, et critiquaient sa petite taille, sa laideur, et jusqu'à son immobilité. Constantin, en effet, prenant cette affectation pour de la dignité, se tenait droit et raide sur son char, l'œil fixe et les bras tendus, et aussi immobile que les images de bronze. Les Romains remarquaient en souriant qu'il se baissait seulement en passant sous les arcs de triomphe, comme s'il eût craint d'en toucher la voûte avec son front.

Suivant la voie Flaminia, il traversa le Champ de-Mars et monta au Forum, précédé du sénat et des magistrats, et suivi de cette population immense encore dont la rumeur troublait son faible cerveau. Arrivé vis-à-vis des Rostres et apercevant à la fois le Capitole, le Forum, le Palatin et les splendeurs monumentales de la région de la Paix, il s'arrêta ébloui. Le préfet le conduisit au palais des Césars, d'où il descendit bientôt pour parcourir la ville : le grand Cirque, le Colisée,

le temple de Jupiter Tarpéien, les aqueducs, les thermes, les amphithéâtres furent les premiers objets de son admiration. Ensuite on lui montra le Panthéon, le Théâtre de Pompée, celui de la Paix, et enfin le Forum de Trajan, une des merveilles du monde. Là, en avouant qu'il était impossible de rien imaginer de plus beau, il dit au persan Hormisdas qui l'accompagnait qu'il avait envie de faire exécuter une statue équestre pareille à celle de Trajan. « Tu le pourrais sans doute, lui répondit le philosophe, mais il faudrait auparavant lui bâtir une écurie aussi belle. »

Constantius resta un mois à Rome. Tous les jours, conduit par le Sénat qui marchait devant lui la joie au front, car on le voyait subjugué, il parcourait les rues, visitait les temples, lisait les inscriptions gravées en l'honneur des dieux, se faisait raconter l'histoire de ces monuments, et donnait des louanges aux fondateurs. Rome païenne triomphait : il célébra des jeux, assista et applaudit aux courses du Cirque, maintint les Vestales, conféra le sacerdoce à plusieurs patriciens, conserva intact le fonds destiné aux sacrifices, et pour ajouter quelque chose aux magnificences de la ville, il résolut de faire dresser un obélisque dans le grand Cirque. Apporté d'Égypte, dans un navire que manœuvraient trois cents rameurs, ce monolythe remonta le Tibre jusqu'au neuvième milliaire : là on le mit sur des rouleaux, et il fut traîné lentement par la porte d'Ostie jusqu'au Cirque Maxime, où des milliers d'hommes parvinrent, à force de bras, à l'enlever au milieu d'une forêt de mâts et à le dresser sur l'épine monumentale.

Réaction païenne. — Les païens triomphaient, et les chrétiens frémissaient de colère de voir le fils de Constantin, oubliant la croix, donner la main à l'idolâtrie et rallumer le feu de ses autels : ils se tinrent donc à l'écart, maudissant l'hérétique, et laissèrent faire les femmes. Parées comme aux jours solennels, celles-ci coururent au palais redemander leur évêque banni. Devenu clément, sans reconnaître qu'il avait été injuste, l'empereur consentit au retour de Libérius pourvu qu'il approuvât l'arianisme, condition que l'exilé se hâta d'accepter, à la grande surprise des orthodoxes.

La conduite de Constantius avait prouvé une fois de plus combien il est difficile d'échapper à l'influence des hautes classes quand on n'a pas un génie supérieur : entraîné par le courant de l'opinion, sauf le rétablissement de l'autel de la Victoire, il avait tout accordé au paganisme : il en résulta que la vieille religion du Capitole se retrempa dans cette adhésion inattendue. En 359, le préfet Orfitus, qui voulut bien accepter le pouvoir urbain une seconde fois, à la prière du Sénat et du peuple, dédia un autel à Apollon.

Julien empereur. — L'année suivante apporta un autre bonheur au parti païen. Toujours prêtes à se lever contre l'autocrate de Constantinople, qu'elles ne connaissaient que de nom, les légions de la Gaule venaient de choisir un autre empereur. Elles avaient proclamé Julien dans le palais de Lutèce. Julien était un débris de cette famille impériale égorgée par l'armée. Échappé par miracle avec son

frère Gallus, il avait eu jusqu'alors à défendre tous les jours sa vie contre les inquiétudes et les soupçons de Constantius. Son frère venait d'être assassiné par les ordres de ce tyran à qui l'avenir faisait peur, et lui-même aurait péri depuis longtemps, si une main invisible n'avait sans cesse écarté le poignard de son sein. L'impératrice Eusébia, le couvrant de cette vigilance si active et si tendre dans la femme qui aime, lutta avec une persévérance infatigable contre les mauvais desseins de l'eunuque Eusèbe qui gouvernait le faible empereur et le poussait au crime. Après le meurtre de Gallus, elle l'éloigna du danger par un exil en Grèce, pays qu'il chérissait; et quand elle fut parvenue à désarmer un moment la haine de son époux, elle en profita pour obtenir qu'il fût créé César, et envoyé dans les Gaules.

Une influence d'un grand poids dans les conseils de l'empereur avait secondé en cette circonstance les efforts d'Eusébia et décidé peut-être le succès dont ils furent couronnés. Le parti païen tout entier, c'est-à-dire l'élite et la majorité de la société romaine, fondait en effet les plus hautes espérances sur Julien, et s'occupait sans relâche de le porter au pouvoir. Guidé par un rhéteur, ce jeune homme avait reçu à l'école philosophique d'Ecébole, de Nicoclès, et de Libanius, l'éducation la plus propre à le rendre un instrument aveugle de la réaction que méditait le paganisme. On l'avait imbu avec soin de toutes les idées des sophistes, qu'il adopta sincèrement dans l'enthousiasme irréfléchi de la jeunesse. A ces premières semences les païens mêlèrent habilement les ferments de la vengeance et de l'ambition; et enfin, lorsqu'ils furent certains de manier selon leurs vues cette âme façonnée de leurs mains, ils lui laissèrent entrevoir leurs projets. Julien, s'y étant associé comme le voulaient ses maîtres, avec le dévouement d'un disciple et la ferveur des convictions qu'ils lui avaient inspirées, devint César, et, sous ces auspices, partit pour la Gaule, où son entrée fut saluée par ces paroles prophétiques d'une vieille aveugle de Vienne : « Celui qui passe ici relèvera nos temples. »

Rome païenne accueillit donc avec enthousiasme la nouvelle de sa proclamation; elle battit des mains à la lecture de la lettre qu'il avait écrite au Sénat, et reçut son préfet comme elle l'aurait reçu lui-même. Le César philosophe, la remercia de la sympathie qu'elle lui montrait en achetant de ses deniers assez de blé pour que la famine ne reparût pas de longtemps dans ses murs. Aussi quand il voulut partir pour sa fatale expédition de Perse, Rome reconnaissante le conjura d'y renoncer. La sibylle, lui écrivit-elle, te menace d'un grand péril, si tu sors avant une année de Constantinople. Bien qu'il professât le respect le plus sincère pour les dieux et leurs ministres, Julien n'écouta pas cette fois la sibylle, et mal lui en prit, car, le 26 juin 363, il fut tué par une flèche qui n'était pas partie, dit-on, des rangs ennemis. On apprit presque en même temps à Rome sa mort et celle de Jovien son successeur, et que le fils d'un cordier de Belgrade, Valentinien le Blond, avait été proclamé Auguste.

Émeutes. — Les chrétiens de Rome recevaient de temps en temps le contre-

coup de ces schismes affligeants, de ces divisions déplorables qui avaient allumé pour des mots, en Orient surtout, une guerre furieuse dans l'Église du dieu de paix. En 368, l'Espagnol Damas et le diacre Ursicinus, élevés tous deux à la fois par les suffrages du peuple sur la chaire de saint Pierre, se la disputèrent les armes à la main. Le combat fut sanglant : dans la seule basilique de Sicininus, on ramassa cent trente-sept cadavres. Désespérant de rétablir la paix, le préfet Juventius, qui possédait toutes les qualités du bon magistrat et qui avait tout fait pour prévenir les troubles, abandonna Rome et remit l'autorité dans les mains plus vigoureuses de Prétextatus. Celui-ci, dont Ammien Marcellin a dit que par un rare privilége il se faisait craindre sans se faire haïr, chassa Ursicinus de la ville, et sut inspirer une telle crainte aux deux partis, qu'ils ne remuèrent plus. Il avait eu le bonheur de calmer la sédition, un lieutenant de Valentinien fut chargé de la punir. Malheureusement Valentinien ignorant comme tout homme élevé alors sous la tente, croyait sérieusement à la magie et aux maléfices. Il nomma Maximinus, un Barbare comme lui d'origine et de nature, vicaire du préfet, et lui donna pour mission de poursuivre à outrance ceux qui s'adonnaient aux enchantements.

Magiciens et empoisonneurs. — Maximinus s'adjoignit un ancien gladiateur hongrois appelé Léon, et les bourreaux manquèrent bientôt à la tâche. Après avoir frappé les chrétiens sans pitié et versé des torrents de sang, ces deux Barbares se précipitèrent à leur tour sur les païens comme deux tigres échappés des souterrains du Cirque. L'avocat Marinus eut la tête tranchée parce qu'il avait, disait-on, invoqué l'art magique pour se faire aimer de la belle Hispanilla; le sénateur Céthégus eut le même sort, parce qu'il était accusé d'adultère. Une légère faute fit bannir l'adolescent Olypius; Aymétius fut condamné à une amende qui lui emporta tous ses biens; Amantius, son ami, moins heureux, perdit la tête; Lollianus, fils de l'ancien préfet Lampridius, envoyé en exil, en appela à l'empereur, qui l'envoya au supplice. Deux sénateurs, convaincus d'avoir composé des philtres, furent exécutés malgré les réclamations du Sénat; et ce peuple, nourri dans le respect des grands, vit avec stupeur deux illustres patriciennes, Flaviana et Clarite traînées au bûcher sans pouvoir même obtenir, malgré leurs cris et leurs prières, un voile pour couvrir leur nudité : barbarie que le bourreau expia quelques jours après dans les flammes. Le fer qui fauchait les têtes les plus hautes tombait avec plus de furie encore sur les plébéiens, et n'épargnait pas même les delateurs. Quand ces misérables tenaient leur salaire, comme on leur avait promis de les garder du fer et du feu, on les tuait à coups de fouets plombés : les chevalets de la torture étouffaient les plaintes, le fer toujours levé du bourreau glaçait les cœurs, et cette Rome, jadis si impétueuse et si fière, courbait la tête et tremblait devant un bout de corde flottant au balcon du prétoire [1].

L'année suivante heureusement, la douceur d'Olybrius fit oublier cette tempête. Sous Principius, en 370, et surtout sous Ampelius d'Antioche, en 372, l'autorité

1. Ammien Marcellin, liv. XXVIII.

rentra dans les voies de la justice pacifique. Le premier de ces gardiens de Rome promulgua l'édit de Valentinien contre les étudiants. D'après ce règlement sévère, nécessité par la licence des écoles, tout étudiant en arrivant à Rome devait présenter au préfet une lettre du magistrat de son pays, contenant son nom, le lieu de sa naissance, son âge et les qualités de ses parents. Il était tenu de déclarer ensuite à quel genre d'études il entendait se vouer, et dans quelle maison il avait fixé sa demeure. A partir de ce moment, surveillé par le préfet, s'il fréquentait trop souvent les spectacles, s'il courait les tavernes et les lieux suspects, il était averti d'abord, et ensuite chassé de Rome. Mais en même temps, par une sage compensation l'édit assurait l'avenir des étudiants studieux en les recommandant, au moyen d'un registre où leur conduite et leurs progrès étaient notés mois par mois, à l'attention de l'empereur. Le même magistrat fit afficher au Forum une autre loi qui défendait de mêler par des mariages le sang romain au sang barbare.

Un débordement extraordinaire du Tibre fournit à celui qui le remplaça, en 374, l'occasion de montrer son zèle et son activité. Grâce à la vigilance déployée par le préfet Claudius, personne ne souffrit, quoique toutes les parties basses de la ville fussent inondées : des barques, réunies en nombre suffisant, portaient des vivres de maison en maison. Claudius restaura plusieurs édifices, et entre autres le grand portique contigu aux bains d'Agrippa, qu'on appelait du *Bon Événement* parce qu'il était voisin du temple consacré à ce dieu dans la onzième région.

L'historien Symmaque. — A Claudius succéda, vers 385, l'illustre Symmaque, après quinze préfets dont les plus remarquables furent Petronius Probus, l'ami d'Ausone; Arborius, son neveu; Magnus, dont l'éloquence parvint, dans une famine, à faire nourrir les pauvres par les riches; Flavius Eupraxius, qui répara le Forum[1]; Vicasius, auquel Valens, l'associé de Valentinien à l'empire, dut une statue; Valérianus, l'homme digne par excellence, et le *magnificentissime* Claudius Sévérus[2]. Symmaque, l'un des premiers écrivains et des meilleurs orateurs de son temps, était la colonne du paganisme; souverain pontife, il maintenait avec tant de rigueur la discipline antique et les rites même barbares du vieux culte, qu'il fit enterrer vive, en cette année 385, une Vestale infidèle à ses vœux. Convaincu fermement, comme tous les patriciens éclairés dont le patriotisme égarait peut-être la raison, que le salut de l'empire et de Rome tenait à la conservation du polythéisme, il fit, pour en reculer la chute, des efforts inouïs. Amis jusqu'alors ou indifférents, les empereurs n'avaient pas touché ouvertement aux autels des dieux; il n'y avait eu d'atteint par les édits que le fameux autel de la Victoire. Comme préfet de la ville, comme président du sénat et comme grand pontife, Symmaque en demanda le rétablissement à Théodose, devenu Auguste par le choix du fils de Valentinien, et il déploya dans sa lettre une éloquence et une chaleur qu'on ne retrouvait plus que dans les oraisons antiques.

1. Muratori, *Inscriptions*, page 264.
2. Gruter, *Inscriptions*, page 1102.

L'Empereur Théodose. — Mais Théodose était chrétien : la seule réponse qu'il fit à Symmaque fut l'ordre donné à son successeur d'agrandir et d'orner la basilique de Saint-Paul. Symmaque ne se rebuta pas; quatre ans après il allait, au nom du Sénat, porter la même demande à Milan, où Théodose avait fixé sa résidence. Irrité de sa véhémence et de son opiniâtreté, Théodose lui donna des fers, et, déterminé à mettre dans la balance sa couronne impériale à la face de Rome pour la faire enfin pencher du côté du christianisme, il prit le chemin de la ville de Jupiter avec Valentinien II et Honorius. Le 13 juin 389 fut le jour de son entrée et de son triomphe; il alla d'abord au Sénat présenter aux clarissimes Honorius, son fils, qui n'avait que cinq ans; de là, il passa au Forum, où, du haut des rostres, il jeta de l'argent au peuple. Les jours suivants, il entendit dans la curie le panégyrique de Pacatus l'Agenais, qui fit de ses exploits et de sa victoire contre l'assassin du fils de Valentinien Ier un tableau étincelant de mouvement et de couleur. Puis, après avoir vu Rome sans autre escorte que le peuple, il réforma par des décrets divers abus, et entre autres un que le hasard lui signala.

Depuis longtemps les usuriers, qui usurpent tout, s'étaient emparés des pistrines publiques; obtenant des criminels pour en tourner les meules, ils faisaient des gains énormes. Mais il arrivait souvent que ces misérables, épuisés par un travail forcé, la mauvaise nourriture et le manque d'air, périssant trop vite au fond des souterrains, des milliers de chaînes étaient vacantes. Pour suppléer alors aux criminels qui manquaient, et aux esclaves qui coûtaient trop cher, les usuriers s'avisèrent du moyen suivant : ils ouvrirent à côté des pistrines des tavernes vinaires; là ces louves, que par respect pour la débauche l'œil des préfets faisait semblant de ne pas voir lorsqu'elles erraient la nuit dans l'ombre des amphithéâtres, attiraient souvent des passants vicieux ou avinés. Mais à peine avaient-ils posé le pied dans ces bouges, que des trappes s'ouvrant tout à coup les précipitaient dans les souterrains. Surpris sans défense et mis à la chaîne, ils étaient condamnés à tourner la meule dans ces ténèbres, sans espoir de revoir le jour. Le hasard fit découvrir cette abominable exploitation. Un des soldats de Théodose, pris au même piége, tombe dans les caveaux, et s'y voyant entouré de spectres accourus pour le garrotter, se jette sur eux le poignard à la main; il en tue plusieurs, et force les autres, au milieu des cris de joie des victimes, de le laisser sortir. L'empereur, instruit aussitôt, punit sévèrement les auteurs de ces barbaries, et en prévint le retour par les prescriptions les plus rigoureuses.

Il propose au sénat d'abandonner les dieux de Rome. — Après ces réformes, il en vint à l'objet principal de son voyage. Le Sénat fut réuni, et l'empereur lui proposa d'abandonner le paganisme. A cette déclaration, prévue cependant, un long murmure s'éleva dans la Curie : le préfet, Aurélius Victor, recueillit ensuite les voix, qui toutes furent négatives, et résuma en ces termes l'opinion du sénat :

« Le culte que tu veux proscrire est aussi ancien que Rome : notre ville subsiste avec gloire, depuis plus de 1200 ans, sous la protection de nos dieux; il y aurait

donc de l'imprudence à les abandonner pour adopter une religion nouvelle, dont les effets seraient peut-être moins heureux. »

Théodose n'insista pas; mais en partant il lança la flèche du Parthe au paganisme dans un édit qui désormais défendait au Trésor de faire les frais des sacrifices. Redoublant alors de zèle pour sauver leurs dieux, les païens ne s'en montrèrent que plus ardents et plus fidèles. Deux ans plus tard, le préfet Olypius livrait un martyr aux gladiateurs, et, en 392, Rutilius Lachanius, père du poëte, ranimait la ferveur du vieux culte et inondait de sang ses autels. Irrité de ces manifestations qui ressemblaient à un défi, Théodose, en 394, envoya Stilicon, le meilleur de ses généraux, annoncer à Rome qu'il venait d'associer son fils Honorius à l'empire. Celui-ci, pour plaire aux chrétiens et assouvir sa cupidité, enleva les lames d'or qui décoraient les portes du temple de Jupiter Capitolin. Aussi avide que son époux, Séréna, femme de Stilicon et nièce de l'empereur, s'empara d'un collier magnifique dont la statue de Rhéa était ornée, et fit chasser du temple une vieille vestale qui lui reprochait son impiété. Ces profanations consternèrent les païens, et le préfet Caïus Patruinus, pour détourner la colère des dieux, éleva, en 397, un autel à Jupiter Stator. Le peuple, ainsi bravé, murmurait depuis longtemps, lorsque la faim appela la révolte. L'empire commençait sa triste agonie. Théodose était mort laissant le monde romain à deux enfants.

Arcadius, avec un tuteur, devait gouverner l'Orient; Honorius, pupille de Stilicon, l'Occident. Le comte d'Afrique, Gildo, méprisant tuteurs et pupilles, résolut de se rendre indépendant, et commença par retenir la flotte qui nourrissait Rome. Une insurrection était imminente, si Stilicon ne l'eût prévenue en flattant la vanité romaine. Honorius écrivit sous sa dictée une lettre au Sénat pour lui expliquer les faits et lui demander conseil. Fier d'un honneur qu'il ne recevait plus, le Sénat prit la ruse au sérieux, déclara Gildo banni de la république, et décida qu'il serait poursuivi à main armée. Il restait à écarter la famine de Rome. Le sénat vota des prières publiques. Par bonheur, la ville avait un bon préfet, et tandis que les pères conscripts s'en rapportaient aux dieux, Florentinus ne s'en rapportait qu'à lui-même, et diminuait autant que possible les rigueurs du fléau.

Jubeutius, le meilleur, à ce qu'il paraît, de ceux qui le suivirent, éleva, en 399, un monument pour apprendre à la postérité que son invincible empereur Honorius avait vaincu le rebelle Gildo par l'épée de ses lieutenants, et deux ans après Honorius fit ériger à son tour, dans le forum de Trajan, une statue dorée en l'honneur du préfet Peregrinus Saturninus, qui depuis sa première jeunesse avait dignement servi la république dans la paix et dans la guerre, comme tribun militaire, comme comte de premier ordre, et comme juge des choses sacrées. Cette manie monumentale était un des symptômes de la mort prochaine de l'empire. On n'avait jamais plus tourmenté le marbre et l'airain que dans ce siècle de faiblesse et de décadence. Au lieu de faire des choses grandes, les hommes d'alors dédiaient des autels votifs ou coulaient des statues. On eût dit qu'ils voulaient cacher derrière les monuments

la dégradation de leurs maîtres. Lorsqu'en 402 l'empereur d'Occident, qui avait déjà reculé jusqu'à Milan devant les Barbares, abandonna cette jeune métropole de Théodose pour reculer jusqu'à Ravenne, le préfet Longianus lui éleva une statue, en appelant cet auguste fuyard invincible, vainqueur, triomphateur, parce qu'il avait permis de rétablir les murs, les portes et les tours de Rome qui tombaient en ruines.

Cette enceinte, commencée par Aurélien l'an 272 de l'ère nouvelle, et terminée par Probus en 282, avait, selon Vopiscus, historien contemporain, cinquante milles de développement[1]. Honorius, ou plutôt Stilicon, son ministre, pensant bien qu'il serait impossible de défendre une place aussi forte, fit pour Rome ce qu'il faisait pour l'empire, et réduisit l'enceinte à un circuit de vingt milles[2]. Les nouveaux murs, bâtis au bruit des pas de l'ennemi, accusaient partout la précipitation avec laquelle ils avaient été élevés. On avait oublié le respect si grand jusqu'alors des tombeaux, et profité, pour se clore plus vite, de tous les monuments. Ainsi, dans cette fortification improvisée, le préfet Longinianus avait enveloppé le tombeau des Domitius vers la porte du Peuple, celui d'Aterius à la porte Nomentane, le camp du Prétoire et les tombeaux de Marcus Virginius et d'Atistia à la porte Majeure, l'amphithéâtre militaire entre cette porte et l'Asinaria, les substructions du palais de Lateranus entre la porte Métrone et la porte Latine, l'arc de Drusus à la porte Appia, et auprès de la porte Ostiense la magnifique pyramide de Cestius.

Honorius accorda bientôt une autre faveur à la ville. Rome, qui se plaignait de n'avoir vu que trois de ses empereurs depuis le départ de Constantin, reçut la visite du quatrième dans les premiers jours de décembre de 403. Stilicon vint lui montrer un instant cet enfant énervé et quand il eut jeté en son nom de l'argent à la plèbe et fait célébrer quelques jeux au Cirque, il le renvoya se cacher dans les marais de Ravenne, et courut, le drapeau de l'empire àla main, arrêter et fouler aux pieds deux cent mille Barbares. En revenant des Alpes, il chassait tant de prisonniers devant son cheval de guerre, qu'on ne vendait chaque enfant du Rhin et du Danube qu'une pièce d'or (14 francs). A ce triomphe, la vieille Rome tressaillit; en faveur de sa bravoure, elle oublia l'impiété du vaillant Stilicon, et le préfet de cette fatale année 406 lui dressa devant les rostres une statue d'argent et d'or en mémoire de ses combats et de sa gloire impérissable[3].

Hélas! cette victoire était le dernier sourire de la fortune. Le maître de la cavalerie avait beau avoir le bras énergique, comme une mer qui a rompu ses digues, l'invasion barbare montait toujours. Derrière les cent mille cadavres amoncelés dans les défilés de Ficsole, on vit bientôt apparaître les Goths. Al-Rich, Le fort, venait venger Radagast, et, en écoutant avec attention, on entendait déjà

1. Et le chiffre est incontestable, car le savant Casaubon l'ayant vérifié sur tous les manuscrits de Vopiscus, le trouva constamment énoncé en toutes lettres.

2. Olympiodore, dans le fragment conservé par Photius, dit que lorsque les Goths prirent la ville, le geomètre Ammon en mesura les murs et trouva qu'ils avaient vingt milles de circuit.

3. Gruter, page 414.

dans le lointain les pas des Alains, des Suèves et des Vandales. Le génie d'un homme seul ne pouvait donc plus sauver l'empire comme au temps de Marius : pour refouler la barbarie du Nord, il eût fallu le patriotisme de l'ancienne Rome, mais cette Rome n'était plus, et celle de 406 n'en reflétait pas même l'ombre.

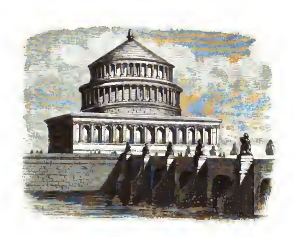
La première, dont le nom sera célèbre tant qu'il restera un homme sur la terre, s'éleva au-dessus des peuples, parce qu'elle était fondée sur l'honneur et sur la vertu. Sous les mamelles symboliques de la louve, Rome avait les lances et les dards à la main; elle grandit au milieu des périls, et, après avoir franchi les mers et les montagnes, se couvrit dans son âge mûr de couronnes et de trophées. La vieillesse venue, elle n'eut plus besoin que de son nom pour vaincre. Descendant alors de son char de triomphe, elle en donna les rênes aux Césars, comme la veuve qui remet les soins du patrimoine paternel à ses enfants, et ne songea plus qu'à se reposer à l'ombre de ses vieux lauriers et de ses monuments. Quoique la statue de la Liberté fût à demi voilée au Capitole et que les centuries et les tribus n'eussent plus rien à faire au Champ-de-Mars, la sérénité des premiers temps brilla de nouveau sur le front de Rome. On la reconnaissait partout comme maîtresse et souveraine. Le sénat était craint et obéi, et le nom Romain entouré de respects et d'honneurs. Mais les rayons de ce passé illustre furent malheureusement obscurcis par les descendants des héros. Oubliant ce que Simonide disait avec tant de raison et de vérité : *On ne peut vivre heureux si l'on ne pense à la gloire de la patrie*, les fils des grands hommes du Panthéon et du Capitole songèrent bien plus à posséder des statues qu'à les mériter comme leurs pères. Les uns mettaient toute leur ambition à conduire des chars et à fléchir sous le poids des toges médiques tissues de fils d'or et d'argent; les autres ne travaillaient qu'à reculer les bornes de leurs immenses patrimoines, et à s'entourer de monceaux d'or dans ces mêmes lieux où leurs ancêtres, qui firent Rome si puissante, mangeaient le même pain que les plus pauvres et portaient la laine de leurs brebis.

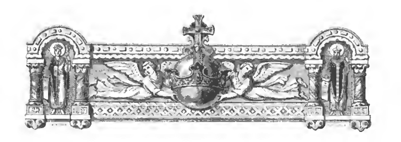
Cette vie efféminée et voluptueuse avait transporté au bord du Tibre les mœurs de Sybaris. La musique remplaçait la science et les lettres : les instruments étaient plus prisés que les livres. Les lieux consacrés jadis à l'étude retentissaient du son des flûtes; les bibliothèques des basiliques étaient vides et muettes comme les tombeaux, tandis qu'on s'étouffait au Cirque et au théâtre. Aussi, au lieu de philosophes on avait des chanteurs, au lieu d'orateurs des émules de Bathylle et des mimes, au lieu de généraux des histrions. Ce monde nouveau était si cher à Rome, qu'une famine ayant obligé le préfet de renvoyer les étrangers, on chassa tous ceux qui enseignaient les lettres, les arts, les sciences, la philosophie et la morale, pour garder trois mille danseurs et autant de baladines.

Comme un malade miné par la gangrène, si la Rome de 406 avait le haut du corps déjà tout noir, les extrémités tombaient en lambeaux. Transformée misérablement par les vices et la paresse, la plèbe n'était depuis longtemps que la larve du

peuple romain. Le grand Cirque était devenu sa demeure, son forum et son temple. Sous les arcs de triomphe, au pied des monuments de leurs pères et jusque sur les degrés où le rationnaire leur jetait tous les jours le pain de l'annone, on ne rencontrait que groupes bruyants qui disputaient avec chaleur, et dans lesquels on applaudissait à ces orateurs de carrefours, qui affirmaient avec l'autorité de leurs cheveux blancs que l'Empire était perdu.

Ainsi, dégradation physique et morale, faiblesse et corruption dans les classes supérieures de la société, abrutissement complet par le vin, le jeu, la misère, énervement du cœur et du corps par des siècles d'oisiveté dans la classe inférieure, voilà le tableau que présentait Rome à l'arrivée des Barbares.





CHAPITRE XIX

LES BARBARES.

Invasions germaniques. — Goths de l'Ouest ou Wisigoths. — Rançon de Rome. — L'empereur des Barbares. — La Voix mystérieuse. — Alaric à Rome pour la troisième fois. — Prise et sac de la Ville. — Le jeune Goth et la Matrone romaine. — Placidia. — Les deux Césars d'Occident, en 410. — L'Auguste au maillot. — Encore un grand Homme de guerre. — Le Poëte de Rome. — Les Huns. — Etzel ou Attila. — La Famille impériale. — Vandales. — Sac de Rome par Genseric, en 455. — Les Suèves. — Sac de Rome par Ricimer, en 472. — Augustule. — Le Solitaire des Alpes. — Prise de Rome par Odoacre, en 476.



Invasions germaniques. — Depuis quelques années, des trombes, des météores, des éclipses de soleil frappaient l'esprit des Romains, si enclins à la superstition, et semblaient présager cette invasion et la ruine de la ville. Il faut entendre la parole brève et voilée des contemporains pour se représenter la terreur qui pesait sur toutes les âmes, et le découragement où elles étaient tombées. « D'innombrables nations, sorties d'entre les plus barbares, écrivait saint Jérôme, ont brisé les barrières du Danube; les Quades, les Vandales, les Sarmates, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Burgondes, les Alemanes, ravagent le centre de l'empire. Hélas! les yeux se dessèchent à force de pleurer! Qui le croira? qui osera l'écrire? Rome va combattre dans ses murs, non pour sa gloire, mais pour son salut. »

En présence de ces désastres, les païens disaient, de leur côté : « L'apparition des chrétiens dans le monde a déchaîné tous les fléaux contre les hommes. Les Dieux ne s'occupent plus de leur tâche immortelle; ils laissent flotter au hasard les rênes célestes, et l'ordre de l'univers est renversé. Furieux des outrages dont on accable leurs autels, ils suscitent, pour nous punir, des pestes, des sécheresses,

des invasions, des grêles qui désolent l'empire. » La décomposition rapide que cet empire subissait était encore accélérée par la division, de jour en jour plus profonde et plus implacable des esprits; toute l'activité, toute l'énergie se dépensaient dans les querelles religieuses, et, à ce moment suprême où le danger éclatait si menaçant, les païens juraient qu'ils ne suivraient point le Christ du Labarum, et demandaient qu'on remît la Victoire sur son autel et sur les vieux drapeaux de Rome, et les chrétiens, penchant secrètement pour les Barbares qui adoraient la croix, auraient mieux aimé mourir que de marcher dans les rangs des idolâtres qui la blasphémaient.

Nul lien moral ne rattachait donc au gouvernement cette société scindée en deux partis irréconciliables; elle ne pouvait tenter aucun effort vigoureux, et, par sa désunion même, elle demeurait livrée, pieds et poings liés, aux Barbares. Un seul homme la préservait encore en Italie. Devant l'épée de Stilicon, toujours tournée vers les Alpes, s'arrêtaient les enfants du Nord. Le lâche Honorius leur ôta cette crainte. A l'heure où le secours de ce grand homme devenait le plus nécessaire, il le fit assassiner, et se coupa, comme le dirent ses eunuques eux-mêmes, le bras droit avec la main gauche. Stilicon mort, les Goths parurent.

Les Goths de l'Ouest ou Wisigoths. — C'est une destinée singulière que celle de ce peuple. Parti des bords de la Baltique, et fixé le long du Danube, pendant longtemps il vécut de la guerre, aux dépens des contrées septentrionales et à la solde de Rome. Un jour de l'année 375, une masse de Huns et d'Alains fondit sur lui et le rejeta sur la rive gauche du fleuve, suppliant les légions qui gardaient l'autre rive de l'y laisser passer. On en référa à l'empereur Valens, qui y consentit : deux cent mille hommes se réfugièrent donc sur les terres de l'empire. Mais il fallait payer le passage. L'indigne corruption des Romains les força de racheter leurs armes avec l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, avec la liberté de leurs enfants. L'avarice des chevaliers les pressura, leur vendit de mauvais vivres au poids de l'or. C'en était trop pour la fierté des Barbares. Ils se précipitent sur ces hôtes perfides, les écrasent auprès d'Andrinople, et brûlent sur le champ de bataille Valens lui-même refugié dans une chaumière. Puis, après ces terribles represailles, ils envahissent l'Italie à la suite d'Al-Rich ou Alaric.

Alaric, l'empereur des Barbares. — Les uns disent qu'ils venaient venger la mort de Stilicon, appelés par son fils; les autres, que la faim seule les poussait en avant. Ils ne demandèrent en effet à l'empereur de Ravenne, que du blé pour eux, et le titre de maître de la milice pour leur chef. Honorius ayant rejeté avec dédain les deux demandes, Alaric tourna la bride de son cheval vers Rome, et tout son peuple le suivit. Tant pour affamer la ville que pour remplir le premier objet de son expédition, il assiégea d'abord et prit le port d'Ostie, où se trouvaient tous les magasins de l'annone. Ses balistaires interceptant ensuite le cours supérieur du Tibre avec leurs machines, et ses cavaliers voltigeant sur toutes les voies et ne laissant rien passer, la famine, et la peste, sa hideuse compagne, décimèrent bientôt

le peuple. Alors les esclaves, Barbares d'origine pour la plupart, sortirent en foule et se rendirent sous les tentes de leurs compatriotes. Comme ils partaient, un débat violent s'éleva entre les hommes des deux cultes. Les chrétiens disaient que la résistance était inutile, et que Dieu voulait punir la prostituée des Sept-Collines de ses meurtres et de ses abominations. Les païens prétendaient, de leur côté, qu'il suffisait, pour chasser l'ennemi, de sacrifier au Capitole et dans les autres temples.

Les devins étrusques. — Des devins étrusques, venus à Rome sur l'invitation du préfet Pompeianus, répondirent enfin du salut de la ville, pourvu qu'on accomplît leurs rites mystérieux; ils avaient, disait-on, sauvé Narni en opposant aux barbares le feu céleste et les éclairs : le préfet exécuta leurs prescriptions, mais le ciel n'eut, malgré leur promesse, ni foudres ni tempêtes, et à défaut des Dieux, il fallut recourir à l'intervention du Sénat. Les plus vénérables par l'âge et par le nom allèrent donc marchander la paix au camp des Goths. Ceux-ci la mirent à un prix si exorbitant, qu'un reste d'orgueil réchauffa le cœur des clarissimes : « Si la gloire du peuple romain est menacée, dirent-ils fièrement, il sortira pour la défendre! — Tant mieux! répondit le roi barbare! plus l'herbe est épaisse, plus il est aisé de la faucher! » Tremblants à l'idée seule de voir luire cette terrible faux gothique, les négociateurs demandèrent à voix basse ce qu'il exigeait. — « Tout votre or, tout votre argent, tous vos esclaves! — Et que laissez-vous donc aux Romains? s'écrièrent-ils alors. — La vie! dit Alaric en montrant ses Goths. »

Les négociateurs débattirent longtemps la rançon de Rome, et ne l'obtinrent, après les plus tristes supplications, qu'en mettant dans la balance du nouveau Brennus cinq mille livres d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille tuniques de soie, trois mille peaux teintes en écarlate, trois mille livres de poivre, et en laissant comme otages, sous la tente d'Alaric, les fils des plus nobles familles. Pour payer cette paix honteuse, il avait fallu dépouiller les temples et fondre la statue d'or de la Valeur militaire. En voyant ce palladium de la vieille Rome couler dans le creuset, les aruspices se voilèrent, et, véridiques cette fois, ils annoncèrent, d'une voix brisée par les sanglots, que c'en était fait du nom romain.

Le Sénat s'était engagé, en outre, à obtenir de l'empereur les concessions qu'en réclamait Alaric. Pour exécuter ce dernier article de la capitulation, il envoya des députés à Ravenne, mais leurs instances furent inutiles : Honorius ne voulut rien accorder. A la prière de l'évêque Innocentius, il consentit seulement à faire partir pour Rimini son préfet du prétoire; Alaric l'y attendait, à la tête de son armée. L'entrevue eut lieu sous la tente du vainqueur. Tous les chefs d'Alaric étaient présents. Invité à communiquer les intentions de l'empereur, le préfet Jovius lut imprudemment une lettre hautaine, dans laquelle Honorius le laissait maître d'accorder du blé et de l'argent, mais en refusant avec dédain de donner au vainqueur de ses légions le titre de maître des deux milices. A cet affront, les chefs des millenies gothiques frémirent de colère, et sans même répondre au

préfet, Alaric fit sonner les trompettes, et, levant son camp, reprit la route de Rome.

Comme la première fois, il commença par se rendre maître d'Ostie et du cours supérieur du Tibre : cette opération suffit pour ramener les sénateurs dans son camp. Ils tremblaient tous en pénétrant sous le tentorium barbare splendidement décoré des dépouilles de leurs palais; mais Alaric venait vider une simple question d'honneur et se venger à Rome du dédain du César de Ravenne. A la grande surprise des sénateurs, il n'exigea d'eux qu'une chose, c'était qu'ils proclamassent empereur Attalus préfet de la ville. Obéi à l'instant, le chef des Goths laissa le César qu'il venait de faire, jeter de l'argent au peuple du haut du palais impérial et promettre dans un discours pompeux au Sénat qu'il rétablirait l'empire et saurait reconquérir l'Afrique et l'Égypte; puis le lendemain il le livra, paré du diadème et de la pourpre, aux risées de ses compagnons en le forçant, comme expiation des douze siècles de triomphes de Rome, de servir à table ces guerriers habillés de toile qui l'avaient vaincue et rançonnée.

Les deux Césars d'Occident. — Dévorant ces outrages par ambition, Attalus se vengeait de son servilisme en rejetant insolemment l'offre d'Honorius, qui lui proposait de partager l'Occident. Il voulait toute la couronne impériale, et peut-être l'aurait-il posée sur son front si la famine n'eût renversé ce roi d'un jour. Visités tous les jours par les Goths et ne se remplissant plus au moyen des arrivages d'Afrique, les greniers du port furent bientôt vides : il y eut alors une telle disette à Rome, que le peuple en fut réduit à vivre de châtaignes et qu'on soupçonna un grand nombre de citoyens de se nourrir de chair humaine. Cette circonstance calma la colère d'Alaric : Honorius lui ayant offert des vivres, il renoua ses relations avec la cour de Ravenne et sacrifia l'empereur de Rome aussi facilement qu'il l'avait créé. Convoqués dans son camp, le Sénat et le peuple romain le dégradèrent par son ordre avec le même empressement qu'ils avaient mis à l'acclamer, et quand il eut déchiré et foulé aux pieds sa pourpre, il alla trouver l'empereur de Ravenne. Celui-ci, non moins fourbe que lâche, l'attendait avec un guet-à-pens. Comme tous les Barbares, les Goths étaient d'une fidélité scrupuleuse dans leurs engagements : ce qu'ils avaient promis ils le tenaient avec loyauté. Trompés sans cesse par les Romains et surtout par cette race dégénérée qui portait dans la politique la perfidie native du sang grec, on les voyait à chaque instant retomber dans les mêmes piéges, parce qu'avec la simplicité de leurs mœurs primitives ils s'abandonnaient à la mauvaise foi de leurs ennemis. Mais s'il était facile de les tromper, il ne l'était pas d'échapper au premier mouvement de leur colère; àce nouvel outrage d'Honorius, Alaric ne dit qu'un mot : à Rome!...

Alaric devant Rome. — Les barbares répondirent à l'appel des trompettes par des cris de joie et des acclamations furieuses, et au commencement du mois d'Auguste de 410, les longues files de leurs centaines se déroulèrent sur la voie Salara. Des bruits effrayants et sinistres, d'épaisses volées de corbeaux précédaient cette

armée descendant des Apennins comme un de ces nuages sombres annoncés par le tonnerre et d'où va éclater la tempête et la mort. Ému de ces rumeurs qui montaient jusqu'à sa cellule, un solitaire descendit sur la voie Salara, et se présentant tout à coup devant Alaric, il mit la main sur la bride de son cheval et le conjura de s'arrêter en lui montrant le fleuve de sang qu'il allait verser et les horreurs que ses hordes commettraient dans leur furie. Mais le pieux vieillard eut beau mouiller ses pieds de larmes, il eut beau faire entendre les supplications de la ville innocente des perfidies d'Honorius, Alaric fut inflexible. Pâle, frissonnant déjà de la fièvre qui le conduisait au tombeau, et l'œil fixe, car il se débattait contre les hallucinations d'un délire produit par la maladie, le chef barbare leva la main et murmura seulement ces paroles : « Ce n'est pas ma volonté qui me guide, mon père; je vais parce que j'entends sans cesse une voix mystérieuse qui me dit tout bas : marche, et va détruire Rome ! »

La dernière fois qu'il était venu, il avait brisé les fers de quarante mille esclaves; aussi quand il parut devant la porte Salara, ceux qui restaient là lui ouvrirent. Alors le saccagement commença. Alaric avait dit à ses soldats : Que chacun enlève aux Romains tout ce qu'il pourra emporter! Pendant trois jours et trois nuits ce mot d'ordre fut exécuté à la lettre. A l'approche de l'ennemi, les riches païens avaient pris la fuite; les chrétiens s'étaient réfugiés dans les deux basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, construites depuis la fin du IVe siècle sur les tombeaux des deux grands apôtres. Trouvant les palais abandonnés, les Goths se chargèrent de butin et le pillage ne cessa que lorsque leurs chevaux fléchirent sous le poids des vases ciselés, de l'or, de l'argent et des étoffes précieuses.

Sac de Rome. — Les Barbares vengèrent dans ces trois jours lugubres la honte de leurs frères sculptés avec la corde aux mains sur l'arc de triomphe de Constantin et la colonne Trajane. La revanche fut d'autant plus violente que dans la ruine de cette orgueilleuse cité, qui avait voulu river ses fers aux bras de toutes les nations, les fils de ceux que les triomphateurs avaient traînés tant de fois sur la voie Sacrée, voyaient autre chose que du butin; ils voyaient l'indépendance, la vengeance et la liberté. Victimes de la société romaine, qui les écrasa pendant des siècles sous son despotisme, qui les déshonora par ses débauches à la face de l'univers, lorsqu'ils la tinrent sous leurs pieds ils exercèrent de terribles représailles. Leur épée se baigna dans le sang patricien, et la lueur de l'incendie allumé dans les maisons monumentales éclaira tristement pendant ces trois nuits la violence faite aux matrones. Ivre de fureur et de meurtres, le Barbare avait oublié jusqu'à son horreur de la débauche, et pour dissiper ce délire il aurait fallu que toutes les femmes eussent déployé le courage de la chrétienne de Saint-Pierre.

La chrétienne. — Digne descendante de Lucrèce et de Virginie, cette femme courait rejoindre son époux, réfugié dans la basilique de la rive droite. Sa beauté frappe un des jeunes gardes d'Alaric, qui se précipite à sa poursuite, l'atteint et veut lui ravir l'honneur. Repoussant le Barbare, elle lutte avec tant d'énergie

qu'il tire son épée et, après l'en avoir menacée à plusieurs reprises, la frappe au cou. Quoique la blessure ne fût pas grave, en un clin d'œil elle se vit couverte de sang; courbant alors la tête : Tue-moi, dit-elle, tu ne me déshonoreras pas! A ces paroles, le jeune Barbare s'arrête honteux de lui-même. Plein d'admiration pour la chaste énergie de cette femme, il la relève, la conduit à la basilique, et lui donne en la quittant six pièces d'or pour acheter des vivres[1].

Mort d'Alaric. — Lorsque Alaric l'abandonna, Rome n'était plus qu'un cadavre gisant au milieu des ruines; la majeure partie des maisons et un grand nombre d'édifices avaient été détruits par le feu. Tous les esclaves étaient partis avec les Goths, qui emmenaient en outre une multitude de prisonniers, parmi lesqnels se trouvait la sœur d'Honorius lui-même, Galla Placidia. La beauté vraiment impériale de cette illustre fille de Théodose fut le salut de Rome. Comme les devins l'avaient prédit, Alaric venait de mourir après avoir vu le Capitole : son peuple, lui ouvrant une tombe inviolable au fond du Busentino, dont deux cent mille bras détournèrent un instant les eaux, l'avait couché pour toujours, selon les traditions scythiques, à côté de son cheval de guerre. Élu par le suffrage unanime des chefs, Ataulf le Doux, son beau-frère, ne voyait que Placidia. Sous le charme de cette passion si nouvelle pour lui, le Barbare amourenx soupirait après le repos : au lieu de revenir sur ses pas pour raser Rome et bâtir avec ses débris, comme le demandaient ses compagnons, une ville gothique, il traita sous main par l'entremise de sa sœur avec Honorius, et trahissant au profit de leurs ennemis les destinées des Goths, les entraîna malgré leurs murmnres au delà des Alpes.

Rassuré par leur départ, le faible empereur de Ravenne ordonna de repeupler Rome; mais on ne lui obéit sérieusement que deux ans après, en 412. Avant cette époque il n'y avait dans la ville que le petit nombre de chrétiens qui purent trouver un asile sous le toit des deux basiliques. Le préfet de 412, Epiphanius, reconstruisit le secretarium du Sénat, qui avait été brûlé jusqu'aux fondements, et déploya tant d'activité pour effacer les traces de ce grand désastre, que lorsque Honorius visita la ville dans cette même année 412, on ne se serait pas douté, dit Orose, un peu trop jaloux de voiler les calamités de l'empire, des ravages de 410. Sur la foi de ses eunuques, qui regardaient pour lui, Honorius ne vit rien; et au milieu des débris de la vieille capitale, il ne songea, lui le lâche et vil empereur, qu'à exercer une vengeance aussi inutile qu'odieuse dans ce moment. Attalus, cet autre fantôme impérial, que les Goths traînaient dans leurs bagages, lui avait été livré par Ataulf : il le fit amener au Forum, devant son tribunal, et après avoir ordonné qu'on lui coupât deux doigts, l'exila dans l'île de Lipari.

Le vaisseau qui l'y transportait rencontra un autre prétendant : c'était le comte d'Afrique, Héraclianus, qui, après avoir retenu pendant deux ans le blé destiné à la nourrir, venait avec sept cents navires chargés jusqu'au bord, proposer à la ville

1. *Historia Miscella*, liv. XIII. — Philost rge, *Fragments d'histoire ecclésiastique.* — Sozomène, *idem.* — Socrate, *idem.*

éternelle de lui donner l'empire pour du pain, ce que Rome aurait fait sur-le-champ si un autre lieutenant d'Honorius n'eût renvoyé à coups de traits ce César frumentaire. La fidélité de Marinus et le courage de Constance, vaillant général devant lequel l'invasion s'arrêta, donnèrent quatorze ans de paix à Rome. Le préfet Aginatius Faustus en profita pour réparer le temple de Minerve, dont le toit, lors du sac d'Alaric, s'était abîmé dans les flammes. Pendant ce temps Honorius, qui avait payé les services de Constance avec la main de Placidia, veuve d'Ataulf, rendue par les Barbares après mille outrages, voyant mourir ce second époux, chassait sa sœur, et allait enfin terminer à Rome, en 423, sa vie d'idiotisme et d'opprobre. On lui éleva, auprès de la basilique de Saint-Pierre, un mausolée qui, plus heureux que sa mémoire, a été détruit par le temps.

Aétius. — Cette ombre impériale évanouie, Rome s'aperçut à peine qu'un enfant de cinq ans, le fils de Placidia, succédait, en passant sur le cadavre d'un empereur militaire, à l'idiot de Ravenne. Elle eût même regretté le comte Jean, qui du moins était un homme, si derrière l'Auguste au maillot elle n'avait vu, appuyé sur son épée, un chef de la taille des Magnentius et des Stilicon. Le patrice Aétius avait toutes les qualités du grand capitaine. Nourri dans les camps et sous la tente des Barbares, il pliait ces volontés sauvages avec autant d'ascendant que les esprits de ses soldats : d'abord employée dans l'intérêt de son ambition, la confiance qu'il avait su leur inspirer finit par devenir le dernier refuge des Césars d'Occident. Ils ne pouvaient combattre seuls; leurs légions, énervées et décimées, tenaient à peine devant l'ennemi : aucune confiance ne ranimait cette antique valeur qui avait soumis l'univers. L'habileté du général consistait donc, en ces circonstances extrêmes, à remplacer par des auxiliaires les soldats dont il manquait, et à battre les Barbares avec des Barbares. En les opposant ainsi les uns aux autres, tout le profit de la guerre était pour l'empire. Ce plan conçu, Aétius l'exécuta avec un bonheur qui fit illusion aux Romains. La victoire fuyait Rome depuis si longtemps, que le bruit de quelques succès dus aux cavaliers Huns ranima l'espérance et l'antique foi du peuple dans les destinées de la patrie. Dans ces basiliques dont les murs noircis portaient encore les traces de l'incendie allumé par les Goths, sur ce Forum où étaient imprimés les pas d'Alaric, au pied de ce Capitole vide de ses richesses, des milliers de voix répétaient ces beaux vers de Rutilius :

« Lève ta tête triomphante, ô divine Rome ! entrelace de lauriers tes cheveux blanchis par une mâle et vigoureuse vieillesse; secoue fièrement les tours qui forment ton diadème : que ton bouclier d'or répande des feux étincelants; étouffe le souvenir de tes dernières pertes; que tes plaies cicatrisées ne te causent plus de douleur. Tu as perdu des batailles, mais jamais le courage ni l'espoir ; tes défaites mêmes t'enrichissent. C'est ainsi que les astres ne disparaissent que pour rentrer plus brillants dans la carrière, que la lune n'achève son cours que pour le recommencer avec un nouvel éclat. Allia ne tarda pas à punir Brennus de l'incendie de tes maisons; les Samnites payèrent chèrement le joug sous lequel tes légions avaient

passé; Pyrrhus n'eut l'honneur de te vaincre que pour fuir ensuite devant toi; Annibal pleura sur ses triomphes. Semblable à ces corps qui remontent toujours sur l'eau, victorieux des efforts qu'on fait en vain pour les submerger, ou telle qu'un flambeau qui jette une lueur plus grande à mesure qu'on l'incline, tu te relèves plus glorieuse que jamais de l'abaissement où l'on t'avait réduite. Tes lois règleront l'univers jusqu'aux derniers âges : toi seule es à l'abri du ciseau des Parques, quoique tu touches à ton douzième siècle ; ta durée égalera celle de la terre et du ciel, car ce qui détruit les autres empires sert à fortifier le tien. On dirait que tu reçois de tes malheurs une naissance nouvelle. Il en est temps ! immole à ta gloire une nation sacrilége ! fais enfin fléchir les perfides Goths sous le joug, et remplis ton trésor des richesses de ces Barbares ! »

On respira ainsi trente ans à l'ombre des lauriers d'Aétius. En 442 seulement, un tremblement de terre troubla un instant cette longue trêve. Un grand nombre d'édifices sacrés et de monuments s'écroulèrent, et les portiques de l'est, le podium et les gradins de l'éternel Colisée lui-même, furent renversés. Le préfet Rufus Cécina Lampadius répara l'amphithéâtre, et son successeur, Perpenna Magnus Quadratianus, suivant cet exemple, releva, l'année suivante, et rétablit dans leur splendeur première les thermes de Constantin, qui ne formaient depuis Alaric qu'un monceau de cendres et de ruines. Tel était l'état de la ville lorsque les mauvais instincts de la fille de Placidia rappelèrent les Barbares en Italie.

Les Huns. — Attila. — Il y avait alors dans les steppes du haut Danube, un peuple que sa laideur et sa férocité rendaient l'effroi et l'horreur du monde. Petits, noirs, et hideux avec leurs yeux imperceptibles et leur nez de singe, les Huns ajoutaient encore à la difformité particulière de leur race en coupant dès le berceau les joues aux mâles, pour qu'en ensanglantant chaque jour le sein de leurs mères ils s'habituassent à la douleur. Effrayants avec ce visage plat et cicatrisé, ils excellaient à conduire un cheval et à tirer de l'arc, et déployaient une intrépidité qui tenait plus de la bête féroce que de l'homme. Le chef de ce peuple était Etzel, ou Attila. Agé alors de cinquante-six ans, le célèbre fils de Mandros offrait bien le type de sa race : sa taille était courte, sa poitrine large, sa tête énorme. Il avait des yeux de sanglier, peu de barbe, un nez aplati, et, sous une forêt de cheveux blancs, le teint hideux et noir du Kalmouck. Ce fut à ce monstre qu'Honoria, bien digne de sa mère, envoya secrètement son eunuque pour lui offrir son lit et l'empire. Attila, qui avait déjà rançonné l'empereur d'Orient, accourut à cet appel en Italie, et préluda, comme le tigre, à son hymen par la dévastation et le carnage. Rome tremblait : elle en fut quitte pour trois années d'angoisses, il ne vint pas; non que celui qui s'appelait dans son message la Terreur du monde et le Fléau de Dieu eût reculé devant les prières de l'évêque Léon : en faisant massacrer à Troyes Memorius et ses compagnons, le chef païen des steppes avait montré l'accueil réservé aux chrétiens. Il n'alla pas à Rome parce qu'il savait qu'il trouverait en chemin Aétius, le terrible adversaire des champs catalauniques; et



LES BARBARES DANS ROME.



surtout, comme le dit Paul Diacre, parce qu'il avait peur d'éprouver le sort d'Alaric, et de mourir après avoir pillé la ville.

Il est des familles maudites, nées pour être la honte et la ruine des peuples qui les souffrent. Depuis un demi-siècle, celle de Théodose dégradait et perdait l'empire. Aussi lâche qu'Honorius, le fils de Placidia ne se servit qu'une seule fois de son épée : ce fut pour assassiner par derrière le grand homme qui depuis trente ans imposait aux Barbares, comme son oncle avait assassiné Stilicon. Les conséquences de ce crime ne se firent pas attendre. Les vétérans d'Aétius ayant rencontré le meurtrier au Champ-de-Mars, se jetèrent sur lui et l'égorgèrent : le préfet Maximus prit sa pourpre et sa veuve; mais celle-ci, qui était de la trempe d'Honoria et qui préférait l'énergie brutale des Barbares à la mollesse efféminée des Romains, sachant que le chef des Vandales, Genseric, venait de renvoyer sa femme à son père, après lui avoir fait couper le nez, lui envoya offrir sa main et le pillage de Rome pour dot. C'était montrer une proie au vautour. L'eunuque qui porta ce message fut devancé à son retour par la flotte de Genseric. Parti de Carthage sans perdre un instant, il traverse la Méditerranée, aborde à Ostie, en brise les portes, et court à Rome avec des hordes innombrables de Maures et de Vandales.

A cette nouvelle, l'effroi gagne tout le monde : on ne songe pas à la défense, mais à la fuite. Riches et pauvres se hâtent de quitter la ville; les voies ne sont pas assez larges pour cette multitude de fuyards. L'empereur lui-même, entraîné par le torrent, se hâte de quitter le Palatin; mais en descendant du Palais Augustal, il est saisi par ses propres officiers, qui le massacrent, le mutilent, et vont jeter ses restes sanglants dans le Tibre, auprès du temple de Vesta. Le jour même, 12 juin 455, Genseric entrait à Rome. Saint Léon était vainement allé à sa rencontre sur la voie Ostiense; bien que les Vandales fussent chrétiens, leur chef repoussa le pontife et n'épargna pas plus les églises que les temples. Pendant quatorze jours et quatorze nuits Genseric pilla tranquillement la ville. Tout ce qu'elle contenait encore de précieux, tout ce qui avait échappé à la rapacité des Goths, tous les ornements des temples païens et des basiliques, tout, jusqu'aux vases d'or du temple de Jérusalem, conservés dans le palais impérial, jusqu'aux tuiles de bronze doré qui recouvraient encore la moitié du temple de Jupiter capitolin, tout devint la proie des Barbares. En quittant la cité vide et désolée, Genseric chassait devant ses hordes qui pliaient sous le poids du butin et devant la longue file de chars où étaient entassées les vieilles dépouilles du monde, toute la partie valide de la population réduite en esclavage. La misérable Eudoxia, cause de tout le mal, menait, avec ses deux filles destinées à la couche des chefs barbares, ce lugubre convoi parti de Rome qui, par un de ces retours dont la Providence a seule le secret, allait aborder à Carthage.

Après ce désastre, Rome se trouva sans habitants et l'empire d'Occident sans chef : il ne manquait plus à l'une et à l'autre que de recevoir un maître de la main

des Barbares. Cette dernière humiliation ne leur fut pas épsrgnée. An premier bruit du meurtre de Maximus, le général des deux milices, Avitus l'Arverne, chargé de défendre avec une poignée de soldats ce que l'empire possédait encore dans les Gaules, s'était empressé de se rendre à Toulouse, auprès de Theudricb, roi des Goths de l'ouest et son ancien disciple.

Theudrich. — Ce prince, qui avait fait monter sur le trône les mœurs simples des Goths, alla au-devant de lui avec son frère, et ils entrèrent tous les trois dans la ville en se tenant par la main. La nuit fut employée à répéter les rôles d'une comédie politique certainement arrangée d'avance. Au point du jour Theudrich réunit le conseil des douze vieillards. Ces chefs, courbés sous le poids des ans, mais d'un esprit encore vert, portaient les sales vêtements qui caractérisaient la nation. Une toile noire et grasse luisait sur leur dos amaigri; les peaux dont ils étaient couverts descendaient à peine à mi-jsmbe, et leur *hosan* ou bottine était noué autour du genou avec une corde. Lorsque ces conseillers, décorés d'une pauvreté si bonorable, se furent assis, Avitus demanda la parole, et dit :

« J'aurais désiré, je l'avoue, vivre libre de tout souci dans les champs de mes pères, et jouir enfin de ce doux repos que j'ai peut-être mérité, après avoir rempli trois fois la chsrge de maître des milices, et quatre fois celle de préfet du Prétoire. Mais Maximus, notre prince, m'ayant nommé de nouveau, à mon insu, j'ai accepté avec joie l'office qu'il m'a conféré, parce qu'il me fournissait l'occasion de venir vers vous. Je demande que les traités anciens soient maintenus comme ils l'auraient été au temps où je me mêlais des affaires des Goths. Jamais, ô Roi ! je n'ai donné un conseil qu'on n'ait suivi; mais la fortnne m'a enlevé mon bon génie : il est mort avec ton père. Tu étais bien jeune lorsque mes avis le tirèrent d'un mauvais pas sous les murs de Narbonne. Ces vieillards qui m'écoutent t'ont vu tout enfant dans mes bras, et ils me voient aujourd'hui te demandant un gage de cet amour d'autrefois. Si tu n'as plus ni souvenir ni amour, ferme ton cœur et refuse-moi la paix que j'implore [1]. »

Un murmure peu favorable sans doute accueillit ce discours; mais Theudricb se hâta de l'étouffer en répondant :

« Soit dans le sénat, soit dans le monde, je ne connais pas, noble général, d'homme plus illustre que toi. J'accorderai donc la paix, je m'efforcerai même de réparer le mal que mon aïeul Alaric a fait à Rome, mais à une seule condition, c'est que tu prendrss le titre d'Auguste. Pourquoi baisser les yeux? Nous ne voulons pas te faire violence, nous discutons. Si tu deviens son chef, je suis l'ami de Rome; si tu es son empereur, je la sers. Songe bien que tu n'enlèves le pouvoir à personne. Il n'y a plus d'Auguste dans le palais impérial, et tu es forcé d'accepter l'autorité pour ne pas la laisser périr [2]. »

Avitus feignit de sortir du conseil accablé de tristesse, et se plsignit de sa des-

1. C. Sollii Sidon. Apoll. panegyric. Avit.
2. Voir notre *Histoire du Midi de la France*, tome I page 259.

tinée en racontant aux nobles qui l'avaient suivi les propositions de Theudrich. « Ce qui redouble mes chagrins, ajoutait-il, c'est qu'elles vont se répandre dans toute la Gaule et que les clarissimes me forceront de les accepter. » Ces mots adroitement jetés furent compris. Les patriciens, les officiers et les fonctionnaires qui formaient son cortége se mirent à le supplier de se dévouer au salut de l'empire. On le presse, on le conjure, on se jette à ses pieds : on dit que le lieu, le jour, l'heure même est favorable. Un tribunal de gazon est dressé à la hâte, les quelques soldats de son escorte l'entourent en poussant des acclamations, et l'on y porte Avitus, on l'y pare du collier militaire, en quelque sorte malgré lui. L'hypocrisie qu'avait montrée Julien en pareille circonstance, Avitus la conserva jusqu'après son couronnement. Revêtu de la pourpre à Arles, ce nouveau César, partit ensuite pour aller régner sur les ruines de Rome.

C'était assurément un triste bonheur, il n'en jouit pas longtemps. Deux ans plus tard, Majorien, envoyé par l'empereur d'Orient, arrachait la pourpre des épaules de ce vieillard et le forçait d'aller cacher sa vieillesse et sa honte à Plaisance sous une chape d'évêque. Renversé à son tour et massacré à Tortone par le Suève Ricimer, Majorien, en 461, laissa cette pourpre fatale à Sévère, qui la porta quatre ans et l'abandonna souillée de poison au jeune Anthémius. Celui-ci était le gendre du patrice Suève. Mais Ricimer, qui ne pouvait souffrir d'égal, quitte tout à coup Milan à la tête de ses Barbares et vient déployer ses tentes au pont Milvius. La ville se partage aussitôt, comme au temps de César et de Pompée, entre le gendre et le beau-père. Tous deux en ayant appelé à l'empereur de Constantinople, celui-ci envoya sur les lieux Olybrius qui, au lieu de mettre d'accord les deux prétendants, commença par se faire Auguste. Assiégé dans Rome par ce nouveau rival qui lui disputait le diadème, et au dehors par Ricimer dont les bannières flottaient déjà sur le tombeau d'Adrien, Anthémius n'eut bientôt plus d'espoir qu'en Bilimer, autre Barbare créé par lui patrice des Gaules. Au premier appel de son maître, celui-ci accourut en effet avec sa milice : Ricimer l'attendait dans une excellente position militaire : appuyant sa droite au môle d'Adrien, son centre au cirque de Néron et sa gauche au Vatican, couvert d'un côté par le Tibre, de l'autre par l'escarpement de la montagne, il présentait à l'ennemi, qui ne pouvait l'aborder que par la plaine étroite que serrent le fleuve et les pentes du Vatican et du Monte-Mario, un front formidable. En venant s'y heurter courageusement, Bilimer fut écrasé. Ricimer remplit de cadavres la vallée et le Tibre, puis la tête de Bilimer à la main, il escalada les remparts. On était alors au commencement du printemps de 472 : les sommets de la colline Hortulane, du Janicule, se couvraient de verdure et de fleurs, et, par une amère dérision du hasard, cette douce renaissance de l'année arrivait au moment de la désolation de Rome. Maître de la ville, Ricimer assouvit d'abord sa vengeance en décapitant lui-même Anthémius. Ses Barbares assouvirent ensuite leur cupidité en imitant leurs précurseurs. Préservant du pillage, par prévoyance, les deux seules régions où il s'était établi,

leur chef leur abandonna les douze autres. Quand il mourut, au bout de trois mois, des fatigues de la campagne, il ne restait plus dans ces malheureuses régions que la faim et la peste. Les deux qu'ils avaient épargnées les nourrirent encore quatre mois, au bout desquels Gondibar, neveu d'un patrice qui s'était fait nommer maître de la milice par Olybrius, voyant que la peste venait d'emporter ce triste César, en alla créer un autre aussi impuissant à Ravenne. Déposé en 473, le successeur d'Olybrius cédait ce nom dérisoire d'empereur à Nepos; celui-ci en était dépouillé en 474 par Oreste, qui le donnait à son fils Romulus en 475.

Avec cette fatale année allait finir l'empire d'Occident. Le même jour qu'Oreste, ancien secrétaire d'Attila, proclamait Auguste ce fils que Rome, toujours railleuse malgré ses désastres, surnomma si justement Augustule, Odoacre passait les monts avec une nuée de nouveaux Barbares qui venaient comme des chacals au cadavre de l'Empire romain.

Parti du fond de la Hongrie avec des masses d'Hérules aux joues pâles, et de Turcilinges vêtus de peaux, Odoacre traversait les Alpes Noriques : on lui montra la cellule d'un solitaire nommé Sévérinus dont le pieux renom remplissait ces montagnes. Le chef barbare arrête son armée, et va demander à la grotte sainte la bénédiction de Sévérinus : il l'obtint, et lorsque, pliant sa grande taille pour sortir de la cellule, il avait déjà la tête hors de la porte, voici les paroles qu'il entendit : « Va maintenant en Italie, va, toi qui es couvert de viles peaux de bêtes . bientôt tu ne sauras que faire de la soie et de l'or[1]. » Cette prophétie s'accomplit. Battu, pris et tué à Plaisance, Oreste emporta dans sa tombe le dernier espoir de l'empire. Alors Odoacre vint à Rome, s'en proclama le roi en 476, et força le timide Augustule à se dépouiller humblement à ses pieds de ces insignes impériaux que des Romains ne devaient plus revêtir.

Telle fut la revanche des Barbares; telle fut la fin de l'empire de Rome après cinq cent six ans de durée. D'Auguste à Augustule, en y comprenant les tyrans, cent douze empereurs portèrent la pourpre, et dans cette multitude de souverains, à l'exception de cinq ou six, on ne rencontre pas un seul homme qui ait songé sérieusement au bien public. La passion du pouvoir suprême pour la grande autorité qu'il donnait et les trésors dont il rendait maître, l'ambition de s'élever au gouvernement du monde pour apparaître un moment sur ce faîte auguste couronné des rayons de la vanité, un égoïsme féroce, une soif ardente de jouissances à satisfaire aux dépens de l'honneur et de la dignité du genre humain, voilà tous les mobiles des Césars. Jamais gouvernement plus misérable et plus pervers n'a pesé sur les hommes.

La république était pleine d'excellents germes, mais les autocrates les étouffèrent ou leur firent produire des fruits amers. En dépouillant les peuples de leurs droits, ils avaient pactisé avec les aristocraties, qui étaient devenues leurs

1. *Historia Miscella.*

intermédiaires et leurs instruments. Cette alliance du despotisme et des intérêts d'un seul avec l'orgueil et l'avidité d'une classe privilégiée qui ne pouvait nourrir son luxe qu'en écrasant les gouvernés, conserver son influence qu'en les opprimant, monter aux honneurs qu'en flattant le maître; cette alliance composa la pire des administrations. Rome ne fut utile qu'en répandant à pleines mains sur les nations, dans son but despotique, ces magnifiques semences de civilisation et de christianisme qui avaient mûri dans son sein; mais, la mission remplie, elle aurait dû mourir, car si cette légion maudite d'empereurs fût restée dans le néant, des torrents de sang et de larmes n'auraient pas coulé pendant cinq siècles, et l'humanité, traînée tous les jours à la boucherie des batailles, n'eût pas gémi de tous les maux qu'on peut souffrir sur terre.





CHAPITRE XX

GOTHS ET BYZANTINS.

Gouvernement des Barbares. — Tableau monumental de Rome après les invasions. — Etat moral de la population — Arrivée des Ostrogoths. — Théodoric. — Génie barbare. — La tête de Symmaque. — Le Sénat du VIe siècle. — Le Devin israélite. — Arrivée des Byzantins — Bélisaire. — La voie Appia — Trahison du Sénat. — Il livre Rome aux Byzantins. — Witigis. — Premier siége de Rome. — Les Tours d'assaut. — Tombeau d'Adrien. — La fosse de la porte Salara. — Le pape Vigil — Franks — Baduela — Totila. — Second siége de Rome. — Les Isauriens de la porte Asinaria. — Lettre de Bélisaire. — Rome dépeuplée. — Troisième siége de Rome. — Les Isauriens de la porte Saint-Paul. — Les Cavaliers du môle d'Adrien. — Le Bœuf d'airain. — L'eunuque Narsès. — Chute de l'empire des Goths. — Triomphe des Byzantins — La Quenouille de l'Impératrice.



Au gouvernement des empereurs, l'expression la plus raffinée de la civilisation romaine, succéda donc tout à coup, en 476, le gouvernement des Barbares : un fait étrange se produisit alors. Par un de ces contrastes que l'histoire doit signaler, il arriva précisément le contraire de ce qui était à prévoir. A peine, en effet, les Césars eurent-ils disparu dans cette boue sanglante sur laquelle ils rampaient depuis si longtemps, que la douceur, la justice et le respect de l'homme revinrent avec le pouvoir des chefs vêtus de peaux. Honorius avait mutilé son compétiteur : sa sœur Placidia s'était acharnée avec rage sur le rival de son fils, le comte Johannes, qui, lié par ses ordres sur un âne, fut lapidé et décapité dans l'amphithéâtre. A la grande surprise des Romains, l'enfant des steppes, Odoacre, laissa Augustule se retirer en paix dans une villa et lui donna même de quoi y vivre honorablement. Ensuite, au lieu de l'accabler comme ses frères du Danube, il tendit une main amie à la veuve éplorée des Césars, couchée encore sur la ce dre et les ruines.

TABLEAU DE ROME APRÈS LES INVASIONS. — Triste et navrant spectacle que présentait alors Rome ! Malgré les efforts du préfet Asellus et le zèle d'Innocentius Audax s'efforçant, mais en vain, de relever les régions dévastées par les Suèves, la solitude et le deuil planaient sur l'immense cité. Les grands monuments seuls avaient peu souffert. Le forum romain était intact : il n'y manquait à l'angle oriental que la magnifique basilique Emilia; mais depuis 386, elle était ruinée, et ses belles colonnes de marbre phrygien ornaient l'église de Saint-Paul. Quant aux deux forum de César et d'Auguste, la hache barbare n'y avait point laissé de trace. On voyait toujours dans le premier la statue du conquérant des Gaules sur le cheval de bronze que Lysippe avait fondu pour la statue d'Alexandre, et le beau temple de Vénus : dans le second, chef-d'œuvre architectural du siècle d'Auguste, on admirait encore la célèbre statue d'ivoire d'Apollon et quatre tableaux d'Apelle, Castor, Pollux, la Victoire et le portrait d'Alexandre.

Il en était de même pour les deux centres de la magnificence antique, le forum de Nerva et celui de Trajan. Quoique les défaites de leurs pères y fussent gravées, les Barbares étaient passés sans la toucher au pied de la colonne ; ils n'avaient renversé ni la statue de Trajan, qui en surmontait le faîte, ni la statue équestre de cet empereur, érigée au milieu du portique du forum, ni celle en bronze doré, de leur compatriote Méroband, vaillant général de Gratien [1]. Debout dans sa majesté monumentale, le forum de Nerva offrait toujours à l'admiration des vainqueurs le grand temple (*eminentior*) de Minerve, construit par Domitien; celui de Nerva, consacré par Trajan à la mémoire de son bienfaiteur; le petit sanctuaire de bronze de Janus, et les statues érigées par Alexandre Sévère aux quatorze empereurs qui avaient obtenu les honneurs de l'apothéose [2].

Les trois grandes basiliques étaient intactes. La Julia déployait comme avant ses cinq nefs soutenues par de solides pilastres, et ses deux étages de portiques. La basilique Ulpia n'avait pas perdu une seule de ses quatre-vingt-seize colonnes de granit gris. Celle de Maxence, si injustement appelée de Constantin, élevait au bord de la voie Sacrée ses voûtes gigantesques et son portique tourné vers l'amphithéâtre Flavien.

On avait à regretter plusieurs temples : celui d'Esculape, où les mauvais maîtres faisaient déposer les esclaves vieux ou malades qu'ils ne voulaient pas soigner, était tombé sous la pioche des esclaves eux-mêmes. Du temple de la Fortune forte, sur la rive gauche du Tibre, il ne restait plus que la base. Le temple d'Apollon Palatin avait été brûlé; celui de Claude, aux immenses portiques, situé auprès du Colisée; celui de la Concorde avec la vigne colossale qui en ombrageait les murailles; celui de Diane Aventine, célèbre par sa statue d'Endymion, et le temple périptère d'Hercule, étaient en ruines. Genserich avait achevé de dépouiller et

1. Ce forum avait onze cents pieds de long et s'étendait jusque sur la place de Venise, le palais Torlonia et la place des Saints-Apôtres.

2. D'après le plan de Palladio (*Arch.*, liv. IV, ch. 8), ce forum avait trois cent cinquante pieds de long et cent soixante-quinze de large, et s'élevait entre la rue della Salara Vecchia, celles del Sole, di Tor de' Conti et la rue Bonella.

de découvrir l'admirable temple de Jupiter Capitolin; mais tous les autres, quoique fermés pour la plupart et nus, survivaient à leurs dieux et à leurs prêtres. Les édifices sacrés du Capitole continuaient à surpasser, selon l'expression des Barbares eux-mêmes, ce que l'esprit humain avait pu créer de plus beau[1]. Ils avaient pillé, mais ils n'avaient pas détruit le temple de Cérès et de Proserpine, le premier qui fut décoré par les artistes grecs; le temple de Vénus et de Rome, dont les murs et le toit de marbre, éclatants de blancheur, bordaient tout l'escarpement de la voie Sacrée, ni cet élégant et poétique sanctuaire de Vesta et de Cybèle, qui s'élève au bord du Tibre, comme le type du bon goût et de la perfection antique.

Les lignes monumentales des aqueducs n'étaient rompues sur aucun point : alimentés avec la même abondance que la veille des invasions, les thermes ne portaient pas la moindre trace des désastres de Rome. Les thermes Antonin ou de Caracalla présentaient dans son intégrité cette voûte magnifique du bain commun, qui était regardée comme l'une des merveilles du monde; les deux chevaux de marbre et les colosses qu'on attribua longtemps à Praxitèle et à Phidias, indiquaient les thermes de Constantin, et, quoique lors de l'incendie des jardins de Salluste par Alaric, le vent eût porté quelques étincelles sur les thermes de Dioclétien, cette masse colossale qui se développait de l'est à l'ouest sur une ligne de treize cents pieds de long, et du sud au nord sur une largeur de douze cents pieds, semblait indestructible comme ses grandes colonnes de granit.

Les théâtres et les amphithéâtres ne renfermant rien qui pût tenter la cupidité des vainqueurs, avaient aussi échappé aux ravages de l'invasion. Au lieu de les briser, le public étranger s'était assis sur leurs gradins, non pour écouter les scènes de Térence ou de Plaute qu'il n'aurait pas comprises, mais pour assister dans le Colisée à la chasse des bêtes féroces. Nul doute que les gladiateurs n'eussent ému les Goths et les Vandales; mais ces spectacles sanglants, qui avaient résisté à l'édit de 325 et au décret impérial de 397, étaient abolis depuis 401. Ce que l'autorité de Constantin, de Julien et d'Arcadius n'avait pu faire, fut obtenu par le dévouement d'un pauvre moine du nom de Télémaque. Il était venu d'Orient à Rome exprès pour arrêter cette effusion de sang humain qui baignait l'arène depuis tant de siècles. Se jetant dans le cirque au milieu des gladiateurs, il s'efforçait, par ses discours et par ses larmes, de les empêcher de combattre. Les spectateurs furieux le tuèrent à coups de pierres, et son cadavre fut le dernier qui sortit par la porte des morts.

Les Goths et les Vandales avaient ouvert les portes de bronze des tombeaux; mais quand ils eurent pris les urnes d'or, d'argent ou de matières précieuses qui s'y trouvaient, ils les refermèrent et ne touchèrent surtout ni au mausolée d'Auguste ni à celui d'Adrien, le plus magnifique monument funèbre du monde. Rome était pleine des trophées de leurs anciens vainqueurs, ils les respectèrent, et les dix arcs

1. Capitolia celsa conscendere hoc est humana ingenia superata vidisset. (Cassiodore, *Var.*, lib VII, *Ep.* 6.)

de triomphe étalaient toujours, comme les colonnes Trajane et Antonine, l'orgueil de cette cité conquérante qui venait d'être conquise à son tour.

Tel était l'aspect monumental de Rome après les invasions : superbe encore, il faisait ressortir plus douloureusement, l'affaiblissement et la misère de la population. Comme toute société fondée sur l'oppression du genre humain, quand les Barbares lui eurent repris ses esclaves, la société romaine fut un temple sans colonnes, elle s'écroula. Les Lucullus de la veille devinrent alors les mendiants du lendemain. Plus malheureux que les plus pauvres, car il ne restait pas même à leurs bras amollis la ressource du travail, ces infortunés fuyaient les ruines de leur villa ou la maison solitaire et nue de leurs pères. L'île obscure de quelque faubourg cachait leur pauvreté, un petit champ et un jardin formaient tout leur domaine. Quoique le malheur les frappât également et les ployât sous la même nécessité, tous ne savaient pas supporter leur sort avec le même courage. La plupart, traînant leurs misérables haillons de forum en forum, semblaient promener le tableau de la ruine de Rome, afin de l'exposer aux risées des Barbares.

Les chrétiens seuls, puisant leur constance dans l'Évangile, s'inclinaient à mesure qu'ils se sentaient frappés, et considéraient cette terrible catastrophe comme une expiation et une récompense future[1]. « Si nous étions sages, disaient-ils, nous devrions nous féliciter de notre destinée. Ces palais riants où abondaient toutes les délices, cette fortune florissante que paraient à l'envi les honneurs, et qui s'appuyait sur des milliers de clients, en nous échappant si promptement ne nous laissaient qu'un repentir. Grâce aux pensées meilleures de la vieillesse, nous reconnaissons que tout cela nous a été enlevé pour notre bonheur, afin que, privés des biens terrestres et périssables, nous puissions conquérir l'éternité de Dieu. »

Les Goths de l'est ou Ostrogoths. — La justice et la douceur du gouvernement barbare relevèrent peu à peu cette société si cruellement abattue. Douze ans de paix cicatrisèrent ses blessures, et, en 484, Rome voyait reluire les beaux jours de Titus sous l'empire d'Odoacre, lorsqu'un bruit sinistre vint troubler tout à coup ce bonheur et réveilla la terreur et les vieilles alarmes. Les Goths de l'est (Ostrogoths) étaient restés jusqu'alors dans leurs steppes. Tandis que leurs frères de l'ouest (Wisigoths) rançonnaient Rome à la suite d'Alaric et fondaient le royaume de Toulouse, ils continuaient, eux, à errer dans les prairies du Danube et semblaient se contenter des terres abandonnées par les émigrants. Le jour où ils s'y trouvèrent trop à l'étroit, ils marchèrent sur les Hérules et les chassèrent de celles qu'ils occupaient; apprenant ensuite plus tard que ceux-ci s'étaient fait en Italie un établissement magnifique, ils résolurent d'aller s'en emparer comme ils s'étaient emparés de leurs steppes. En demandant pour la forme la permission au César de Constantinople, maître nominal de ce qui fut l'empire, ils partirent au com-

1. Paulini, *Eucharisticon*.

mencement de l'hiver de 488. Un chef de la noble race des Amales, Théodoric, les conduisait. Comme il n'avait pas de vaisseaux, il fut forcé de faire le tour de la mer Adriatique en côtoyant la rive gauche. Tel était l'ordre de la marche : la jeunesse, plus agile et plus légèrement armée, courait à l'avant-garde; venaient ensuite les cavaliers d'élite; et le gros de la nation, femmes, enfants, vieillards, après lesquels roulaient lentement ces grands chariots hauts comme des maisons, et qu'on appelait *plaustra*, se trouvait avec les bœufs et les troupeaux, entre les cavaliers et les vétérans, dont plusieurs avaient suivi Attila.

Ces masses lentes et profondes, refoulant les Gépides qui voulaient leur barrer le passage, arrivent au pied des Alpes Juliennes. Du haut des remparts d'Aquilée, Odoacre voit se dérouler la longue file de leurs chariots couverts de neige : l'hiver était dans toute sa rigueur; une âpre gelée durcissait la plaine; les cheveux, la barbe des hommes et les crinières des chevaux étincelaient, aux rayons du soleil, de glaçons et de givre. Odoacre juge le moment favorable; sans leur donner le temps de se reconnaître, il sort de la ville et va droit aux Goths, qui allumaient leurs feux. Aussitôt les trompettes sonnent. Les chefs se pressent autour de Théodoric, dont la voix mâle et fière remue tous les cœurs, et qui porte déjà au front avec la joie du combat la certitude de la victoire. Son coursier hennit de bonheur devant la tente, et, creusant du pied la neige, en fait voler un tourbillon autour de lui. A ce moment suprême accourent la sœur du roi et sa vieille mère. Elles approchent muettes et cachant leurs larmes; mais Théodoric, en les voyant :

« Tu sais, ma mère, s'écrie-t-il, que celui qu'ont porté tes entrailles n'est pas inconnu aux nations. Voici un jour qui te rendra fière de ton fils. Il faut se précipiter au milieu des flèches pour que l'honneur de nos aïeux ne meure pas en ma personne; car on ne peut se parer de la gloire des morts si l'on n'imite leur exemple. Mon père est là devant mes yeux agitant son épée et me montrant la plaine. Hâte-toi donc, ma mère; vite, mes plus beaux vêtements! mes ornements les plus précieux et les plus riches! Que j'aille, magnifiquement paré, au combat! Que ceux qui ne me connaissent pas encore par ma vigueur me reconnaissent à la splendeur de mes habits! Que le brave qui m'abattra s'applaudisse de sa fortune![1] »

Mort d'Odoacre. — On combattit, et Odoacre fut vaincu; il le fut sur l'Adda; il le fut encore à Vérone, et n'eut bientôt plus d'autre asile que les murs de Ravenne. Mais la ville était imprenable; il s'y défendit trois ans et n'en ouvrit les portes que lorsque les deux peuples du Nord firent la paix. L'Italie devait être partagée également entre les Goths et les Hérules; les deux races se fondaient sur le terrain de la conquête; mais la fusion ne pouvait devenir complète et durable que par la mort de l'un des chefs. Égorgé dans un festin en 493, Odoacre laissa la couronne et l'Italie à l'heureux vainqueur de Vérone.

Ce meurtre fut le dernier battement de la barbarie dans le cœur de Théodoric :

1. Ennodii, *Panegyricus*.

comme le lion qui perd sa férocité quand son ennemi gît sanglant à ses pieds, le roi des Hérules mort, celui des Goths se transforma. Le chef à demi sauvage des hordes du Danube disparut, et l'on vit avec surprise sur le trône de Ravenne le plus doux, le plus juste et le meilleur des rois. Rome, qui s'était soumise la première à son pouvoir, s'applaudit alors de l'avoir pour maître. Inclinant sa couronne devant la vieille souveraine de l'univers, Théodoric ne songea qu'à réparer ses maux, à la consoler de ses pertes et à relever son prestige. Le sénat n'existait plus que de nom; il lui rendit ses attributions, et le rétablit, en ce qui touchait la ville, dans son ancienne autorité. Les greniers du peuple, si longtemps vides, se remplirent de nouveau : vingt-cinq mille muids de blé furent accordés par an aux frumentaires, et deux cents livres d'or envoyées au préfet pour réparer le palais impérial et les murs.

Gouvernement de Théodoric. — En nommant à ce poste, qui paraît avoir été vacant sous le principat d'Odoacre, des magistrats hommes de bien, le roi barbare leur disait : « Considérez combien il est honorable pour vous de gouverner une ville telle que Rome, dont la tête blanche fléchit sous les lauriers. Appliquez-vous donc à justifier ma confiance par votre zèle et vos bons soins. Fuyez l'avarice, suivez l'équité, chérissez la modération, et ne vous laissez pas emporter par la colère. Une gloire que je vous envie, c'est le bon gouvernement de Rome. [1] »

Il écrivait dans le même style, noble et digne, au sénat, tantôt pour lui apprendre à qui il avait confié les faisceaux de la magistrature urbaine, tantôt pour lui notifier le choix du consul qu'il élisait pour l'Occident (l'autre était créé pour l'Orient par l'empereur de Byzance), tantôt pour lui annoncer la nomination d'un sénateur. Dans ces circonstances, ce chef de peuplades sauvages s'exprimait avec une élévation et un respect pour les travaux de l'intelligence, qu'on trouverait aujourd'hui sur peu de trônes. « La science des lettres est glorieuse, disait-il en nommant sénateur l'écrivain Armentarius, d'abord parce qu'elle corrige les mœurs des hommes, ensuite parce qu'elle égale, en les remplaçant, les grâces de la parole [2]. » Le droit naturel, né sous la tente des tribus, était gravé au fond de son cœur et lui inspirait les sentiments les plus généreux :

« Mon désir et ma volonté, écrivait-il aux fonctionnaires, est de rendre justice à tout le monde, mais de protéger surtout ceux qui ne peuvent se protéger eux-mêmes. Bienveillance complète donc et large secours aux faibles! Mettez la crainte de ma colère devant l'insolence des oppresseurs. Récompenser le mérite, c'est la meilleure preuve du bon sens de ceux qui gouvernent. Je n'approuve pas la croyance des juifs; mais je n'ai aucun pouvoir sur les religions, car on ne peut forcer un homme à croire. »

Empruntant ensuite ces images de la vie primitive à travers lesquelles passe presque toujours, en s'y colorant de poésie, la pensée du sauvage :

1. Cassiodore, *Variarum*.
2. Cassiodore, lib. III.

« Les oiseaux, disait-il aux Romains pour les engager à effacer la trace des invasions, les oiseaux errants sans cesse dans les airs ont des nids qu'ils aiment; les bêtes fauves hérissent leurs sombres repaires; les poissons eux-mêmes se plaisent dans les creux de leurs rochers, et vous n'aimeriez pas Rome, vous qui avez le bonheur d'être ses enfants! » L'admiration que la grande cité inspirait aux Barbares éclate dans les discours de Théodoric, étonné et presque honteux d'être le souverain d'une telle ville. « Rome est le miracle du monde; qu'on relève ce qui est abattu, que les ruines disparaissent; tout doit être grand et beau dans son sein. Je ne veux pas que mes yeux soient blessés par le spectacle de murs détruits à moitié ou noircis : ce qu'on ne verrait pas dans une ville ordinaire, choque et indigne dans Rome. Je ne veux rien souffrir d'informe ni de médiocre dans la cité qui mérite toujours les éloges de l'univers. [1] »

Grâce à l'ardeur qu'il déploya pendant sept ans pour réparer, lui le descendant d'Alaric, les ravages de ses ancêtres, Rome secoua ses débris et ses cendres; elle se repeupla, et lorsqu'il y vint, en l'an 500, il la retrouva dans toute sa magnificence. « Que Rome ne soit ingrate pour personne », avait-il dit un jour; elle ne le fut pas pour lui. La population tout entière ayant à sa tête les magistrats et le clergé, sortit à sa rencontre comme au temps des triomphes. Au lieu d'aller au Capitole, Théodoric se rendit d'abord à la basilique de Saint-Pierre; on le conduisit ensuite au sénat, où l'orateur Ennodius lut un panégyrique pompeux de forme, mais d'une vérité rigoureuse quant au fond. Puis il donna des jeux splendides dans l'amphithéâtre Flavien. Les magnificences de Rome le frappèrent vivement; il s'arrêta avec une admiration qui n'était pas feinte devant le forum de Trajan et les sommets illustres du Capitole; mais comme la nature barbare perçait toujours sous cette enveloppe polie de civilisation gréco-romaine, ce qui excita surtout son enthousiasme, c'est la perfection avec laquelle les chevaux étaient représentés. « Ces coursiers de bronze, disait-il, ont les naseaux ouverts, les muscles contractés, les oreilles hautes comme s'ils allaient prendre le galop. On croirait qu'ils sont au moment de partir, même en voyant que ce n'est qu'un métal inerte. [2] »

Un quart de siècle après ce voyage Théodoric songeait encore à l'embellissement de Rome. Les deux édits suivants, adressés aux Goths et aux Romains, montrent sa vigilance à cet égard et sa sollicitude. « Veiller à l'entretien des villes est un soin qui honore l'autorité royale, car il est glorieux de réparer dans les vieilles cités les ravages du temps. On les embellit ainsi pendant la paix, et l'on pourvoit d'avance à la nécessité des guerres. Nous ordonnons donc par le présent édit à tous ceux qui ont des matériaux ou des pierres taillées dans leur champ de les livrer sans retard pour la réparation des murs de Rome, parce que rien ne doit être plus précieux à l'homme que l'intérêt de sa cité. Tu exigeras, disait-il au préfet Sabinianus, une prestation annuelle de vingt mille briques pour le port, les

1. Cassiodore, lib. I et lib. III.
2. Cassiodore, *Variarum*.

remparts et les édifices : les monuments, en effet, que la sagesse a élevés sont éternels quand la vigilance les conserve. [1] »

MORT DE THÉODORIC. — De pareils hommes devraient vivre des siècles et ne jamais vieillir : l'âge fut fatal à Théodoric; sa raison se troubla en arrivant à la vieillesse. L'illustre Boëtius, auteur de la *Consolation de la philosophie*, qui avait été consul et patrice, devint l'objet de ses soupçons. Celui qui avait dit : « Nous détestons les oppresseurs, ce n'est pas la force qui doit régner, c'est la justice, » rêvant des complots qui n'existaient que dans son imagination, livra Boëtius aux bourreaux. Le philosophe eut le crâne serré si violemment avec des cordes, que les yeux lui sortirent de la tête; les bourreaux l'assommèrent à coups de bâton et décapitèrent son beau-père Symmaque. Celui-ci était l'ami particulier du roi; sa mort dut achever d'ébranler le moral de Théodoricb, car peu de jours après, dans la tête monstrueuse d'un poisson qu'on avait servi sur sa table, il crut voir celle de Symmaque, dont les regards furieux le menaçaient, dont les dents semblaient prêtes à le mordre. A cette horrible ballucination il se sent saisi d'un froid mortel, on l'emporte dans la chambre royale, on l'accable de couvertures pour rappeler la chaleur; soins inutiles! Malgré l'art et l'empressement de son médecin Elpidius, le vieillard frissonnant expire en détestant sa cruauté [2].

Théodoric ne laissait qu'une fille. Amalasontha, femme d'une haute intelligence et d'un grand cœur, tout à fait digne de son père, mit son jeune enfant Athalaric sur le trône, et après avoir, en 526, annoncé l'avénement de ce roi de dix ans à l'empereur d'Orient, au sénat et au peuple de Rome, elle gouverna en son nom avec l'énergie de Clovis, son oncle, et la sagesse de son père Théodoric. Malheureusement pour la paix de l'Italie ce gouvernement ne dura que huit années. Son fils étant mort, elle donna le trône avec sa main à l'un de ses parents nommé Théodat, qui n'eut rien de plus pressé que de la reléguer, en 534, dans une île du lac de Bolsène, où on l'étrangla par ses ordres.

L'EMPEREUR JUSTINIEN. — Ce forfait épouvanta Rome : tremblants déjà, mais pour leur propre sûreté, les sénateurs envoyèrent des évêques en députation à Ravenne; ils rapportèrent une réponse peu rassurante. Théodat se plaignait avec hauteur, traitait les craintes de la population de puériles et blâmait amèrement le sénat. « Chassez, leur disait-il, ces soupçons qui n'auraient jamais dû naître dans votre ordre. Il est fâcheux d'être obligé de rappeler à ses devoirs un corps chargé de gouverner le peuple. » A ce peuple aussi effrayé que le sénat, car il entendait parler de guerre, il promettait de continuer et d'augmenter même la subvention frumentaire; mais ni ses promesses ni ses encouragements ne ramenèrent la sécurité dans les esprits. On venait d'apprendre vaguement que l'empereur de Byzance Justinien se disposait, sous prétexte de la venger, à profiter de l'assassinat d'Ama-

1. Cassiodore, lib. 1.
2. Δειπνοῦντι δὲ οἱ ὀλίγαις ἡμέραις ὕστερον ἰχθύος μεγάλου κεφαλὴν οἱ θεράποντες παρετίθεσαν αὐτῷ Θευδερίχῳ ἔδοξε κεφαλὴ Συμμάχου νεοσφαγοῦς εἶναι..... (Procope, *Guerres gothiques*, lib. 1.)

lasontha pour envahir l'Italie et reprendre Rome. Bientôt cette nouvelle fut publique, et Théodat, qui, fils dégénéré des Amales, pâlissait à l'idée du combat et avait épuisé tous les moyens de conjurer ce péril, recourait, comme dernier espoir, à l'intercession des Clarissimes. Les pères conscripts de 536 écrivirent donc à sa prière et envoyèrent à Justinien la lettre suivante, où s'est peint au naturel dans son avilissement et sa bassesse le sénat du VIe siècle :

« A Justinien Auguste le sénat de la ville de Rome.

« Il nous paraît convenable et nécessaire de supplier aujourd'hui un prince clément pour la sécurité de la République. C'est à vous en effet que nous devons nous adresser pour sauver notre liberté, car de tous les biens que vous ont donnés les dieux il n'en est pas de plus grand que ce pouvoir d'accorder tout ce qu'on vous demande. Nous vous conjurons donc, très-clément empereur, et nous tendons vers vous du sein de la Curie nos mains suppliantes pour que vous accordiez la paix à notre roi et que nous ne vous devenions pas odieux nous jadis si fiers de votre bienveillance. Votre faveur sera notre bouclier : assurez par une alliance la paix de l'Italie. Nous en deviendrons l'orgueil et l'amour, si vous exaucez notre prière. Si elle ne peut toucher votre cœur, écoutez l'humble supplique de la patrie :

« Si je te fus jamais chère, ô le plus pieux des souverains, aime mes défenseurs; ceux qui me gouvernent doivent se concerter avec toi pour m'épargner des maux dont tu gémirais le premier; ne sois pas cause de ma mort, toi qui as toujours été la joie de ma vie. Ne viens pas ruiner par la guerre ceux que tu devrais plutôt défendre avec toutes tes armées. J'ai eu plusieurs rois, mais je n'en ai eu aucun aussi lettré que Théodat. J'ai été conduite par des hommes sages, mais jamais par un homme aussi fort d'intelligence et de savoir. Je chéris cet Amale, nourri par mon sein, homme énergique, formé par mes leçons, cher aux Romains par sa prudence, respecté des nations étrangères par sa valeur.

« Écoute donc mes vœux et ma prière. O noble triomphateur, dompte les mouvements de ta colère. Il est plus beau de céder au cri général qu'à son ressentiment. » Voilà ce que Rome vous dit par la voix de ses sénateurs : si ce n'est pas assez, relisez la très-sainte lettre de saint Paul et de saint Pierre; vous ne refuserez pas aux instances de ces bienheureux défenseurs de la ville, ce que leur ont tant de fois accordé les Barbares eux-mêmes[1].

Bélisaire. — Justinien répondit à cette prosopopée en envoyant Bélisaire avec une flotte en Italie. Avant de le faire partir, fidèle à la vieille politique de Byzance qui, fondée par la ruse, consistait à battre des Barbares avec les Barbares, il s'était assuré le secours des Franks. « Les Goths, avait-il écrit aux chefs, non contents de nous avoir enlevé violemment l'Italie, viennent de nous accabler d'outrages : forcé de prendre les armes pour venger notre dignité, nous comptons sur vos bras et sur vos armes, car vous êtes nos frères catholiques, et il convient que

1. Cassiodore, *Variarum*, lib. XI.

nous marchions ensemble contre ces ariens. » Pour donner plus de poids à ce motif religieux, Justinien eut le soin de joindre à sa lettre une forte somme d'argent; elle fut distribuée par son envoyé aux leudes franks, qui, ne doutant plus de la légitimité de ses griefs, promirent de passer les Alpes. Pendant ce temps, Mundus, maître de la milice, entrait en Dalmatie en suivant la route tenue autrefois par Théodoric, attaquait et battait les Goths sur la rive droite de l'Adriatique au moment même où Bélisaire les menaçait avec sa flotte sur la rive gauche de la Méditerranée.

Pour défendre les deux flancs de la monarchie gothique pressés à la fois par deux chefs rompus au métier des armes, il eût fallu un homme de la trempe d'Alaric : or il n'était pas dans le palais de Ravenne. Après mille bassesses inutiles, car il ne put obtenir la paix qu'il sollicitait à genoux, au lieu de se mettre à la tête de ses cavaliers, Théodat consultait les devins. Un de ces imposteurs, juif de nation, lui conseilla un moyen étrange d'interroger le destin. Trente porcs divisés en trois dizaines furent enfermés dans trois étables différentes. On nomma les premiers Goths, les seconds Romains, les troisièmes Grecs. Au bout de quelques jours Théodat entra avec le juif dans les étables : les animaux de la première étaient tous morts, à l'exception de deux; de ceux de la seconde auxquels on avait donné le nom de Romains il en restait sept vivants, mais leur poil était tombé. Les porcs grecs ne semblaient pas avoir souffert. Théodat en conclut que les Goths périraient presque tous dans cette guerre; que Rome perdrait son antique splendeur avec la moitié de ses citoyens, et qu'un triomphe peu sanglant couronnerait les armes de Byzance[1].

Il marche sur Rome. — Tandis que Théodat payait ce tribut aux superstitions de son temps, Bélisaire, qui venait de surprendre Naples, marchait rapidement sur Rome. Regardé comme le plus grand général de l'empire, illustré par ses victoires contre les Vandales, Bélisaire avait sur les chefs de la nation qu'il venait combattre deux grands avantages : la finesse et la vivacité d'esprit du Grec, puis l'habitude de la guerre. La guerre dans ce siècle avait un caractère particulier; elle consistait plutôt en surprises qu'en opérations réglées, en escarmouches qu'en batailles. Lorsque les Barbares qui l'entendaient plus franchement en venaient aux mains; ils se rangeaient dans la plaine en face de leurs ennemis, et les deux masses armées luttaient là corps à corps jusqu'à ce que la plus brave eût écrasé l'autre. Par tradition et par nature, les Grecs devaient adopter le système opposé; ils compensèrent en effet leur infériorité numérique par la discipline, et donnèrent partout à l'esprit le rôle que la force brutale jouait chez les Barbares. En venant attaquer un État qui s'étendait sur les deux rives de l'Adriatique, qui embrassait toute l'Italie et allait toucher par les établissements des Goths de l'ouest (Wisigoths) jusqu'aux Pyrénées, Bélisaire n'avait avec lui que sept mille hommes : quatre mille

1. Procope, *Guerres Gothiques*, lib. I, 7.

Grecs et trois mille Isauriens. Quand il prit le chemin de Rome, il ne laissait à Naples qu'une garnison de trois cents fantassins.

Witigis. — Cependant les choses étaient bien changées depuis quelques mois. Furieux de la lâcheté de leur chef, les Goths avaient lavé dans son sang la gloire souillée des *Fils du Ciel :* ils venaient de mettre le sceptre et l'épée dans des mains vigoureuses; Witigis, le plus vaillant de leurs milleniers, avait réuni tous les suffrages. A peine acclamé, il écrivit de Reggio où il se trouvait alors, au pape Silvérius, au sénat et au peuple romain, pour leur rappeler les bienfaits de Théodoric et les engager à reconnaître en lui restant fidèles le bon gouvernement des Goths. Le peuple, le sénat et le pape s'engagèrent par un serment solennel de ne jamais trahir les Goths; mais comme Witigis en se rendant à Ravenne n'avait laissé que quatre mille hommes dans la ville, il n'eut pas plus tôt passé la porte Flaminia que le pape Silverius prenant sur lui l'odieux du parjure, persuada au sénat de se tourner du côté des Byzantins. Les Clarissimes oubliant, dans leur égoïsme, que trois cents de leurs enfants ou de leurs amis répondaient à Ravenne de leur fidélité, envoyèrent secrètement à Bélisaire, pour lui dire qu'ils livreraient Rome, un autre traître, Fidelius de Milan, comblé de bienfaits par Amalasontha.

Bélisaire se mit aussitôt en marche; cinq jours lui suffirent pour arriver sur les plateaux volcaniques d'Albano. De l'escarpement où s'élève encore avec ses blocs de marbre noyés dans un massif de ciment le tombeau colossal de Julia, fille de César, il aperçut enfin l'immense plaine couverte de villas et de monuments que la mer éblouissante comme un miroir d'argent encadre à gauche, que l'Apennin serre à droite et dont Rome forme le fond. Là commençaient à se déployer les grandeurs monumentales de la ville. A partir d'Albano, la route que suivaient les Grecs se déroulait entre une double ligne de tombeaux. A chaque pas les monuments funèbres de la voie Appia que Bélisaire avait à sa gauche excitaient son admiration et sa surprise. Cette voie célèbre bordée en effet dans toute sa longueur, depuis les pentes d'Albano surtout, de mausolées magnifiques, était pour Rome ce qu'était l'atrium pour les palais des patriciens, un sanctuaire où les morts illustres recevaient les premiers le visiteur. Des tombeaux grands comme des temples, plus élevés que les plus hautes tours, aussi vastes que les rotondes des thermes, et offrant toutes les formes architecturales, se succédaient toujours plus riches, toujours plus imposants; puis, entre les blocs gigantesques d'autres tombeaux de cinq ou six pieds de haut seulement, espacés à distance égale, étalaient leurs inscriptions lugubres, leurs bas-reliefs et une foule immense de bustes qui, en les regardant avec leurs yeux de marbre, semblaient demander aux Byzantins ce qu'ils venaient faire dans la ville éternelle.

Après avoir longtemps cheminé au milieu des morts, Bélisaire vit tout à coup les murs de Rome, et tournant à sa gauche il se trouva devant une porte située entre deux tours rondes; c'était la porte Asinaria, ainsi appelée à cause du nom de son architecte Asinius, et parce que les ânes chargés d'herbes et de légumes y passaient

d'habitude. Les traîtres l'ouvrirent, et le 9 décembre 536 Bélisaire entra dans cette Rome qui était depuis soixante ans au pouvoir des Barbares. Comme il entrait du côté du midi, les Goths sortaient du côté du nord. Leur duc Leuderin les avait abandonnés. Bélisaire, afin que le transfuge touchât plus vite le salaire de sa trahison, l'envoya porter les clefs de la ville à l'empereur, et pensant bien qu'il ne tarderait pas à revoir les Goths, il songea sans perdre un moment à la défense de la place. Les murs, ruinés sur plusieurs points, furent réparés à la hâte et munis de créneaux; il s'empressa de les environner en outre d'un fossé large et profond. Qui fut bien surpris à la vue de ces préparatifs? ce fut le sénat : ne voyant de péril prochain que dans l'armée byzantine, il avait trahi les Goths pour éviter la guerre, et voilà que la ville allait en devenir le théâtre. Les Clarissimes se plaignirent avec amertume à Bélisaire, qui les traitant en maître, loin d'écouter leurs remontrances, leur ordonna de faire apporter sur-le-champ dans les greniers publics pour le joindre à celui qu'il venait de tirer de Sicile, tout le blé de leurs domaines.

Siége de Rome. — Comme ils exécutaient cet ordre à contre-cœur et lentement, Witigis parut sur la rive droite du Tibre. Quelques livres d'or distribuées aux fils de Clovis avaient renoué les liens de la vieille alliance, et les Goths pouvaient disposer de toutes leurs forces. Witigis marchait donc à la tête d'une armée dont l'historien Procope, dans le but de relever la gloire des Byzantins, a évidemment exagéré le chiffre, mais qui devait se composer de trente à quarante mille hommes. Débouchant dans les premiers mois de 537 par la voie Flaminia, Witigis se trouva arrêté au Ponte-Molle qu'on appelait encore Pont Milvius, par un fort que Bélisaire y avait fait construire. La nuit tombait, l'armée était fatiguée d'une longue marche, aussi remit-on l'attaque au lendemain. Mais les défenseurs de la tour ne l'attendirent pas; terrifiés par le tumulte et le bruit des voix de cette multitude campée dans la plaine et par le grand nombre de feux qu'ils voyaient s'allumer de toutes parts, ils profitèrent des ténèbres pour prendre la fuite, et, n'osant retourner à Rome, gagnèrent la Campanie. A l'aube, les Goths s'approchent; ils n'aperçoivent personne aux créneaux, et, brisant à coups de haches les portes de la tour, ils passent le Tibre.

Une masse de cavalerie, principale force de leur armée, était déjà sur la rive gauche lorsque Bélisaire, qui, ignorant l'événement du Pont Milvius, sortait de la ville avec mille chevaux pour choisir l'emplacement d'un camp au bord du fleuve, tombe tout à coup au milieu de l'ennemi. Les premiers cavaliers de chaque parti se mêlent et se chargent. Bélisaire montait un cheval que les Byzantins nommaient *Phalion*, parce qu'entièrement noir il avait le front étoilé de blanc; quelques transfuges qui combattaient au premier rang l'ayant reconnu, le montrent aux Goths en disant : Voilà Bélisaire! — Aussitôt les plus braves, éperonnant leurs coursiers jusqu'au sang, se disputent l'honneur de lui porter les premiers coups. Une forêt de lances menace sa poitrine. Mais ses braves doryphores, gardes intrépides et fidèles, ne l'abandonnent pas. Serrés autour de leur chef, ils forment avec leurs

boucliers un mur de fer contre lequel viennent se briser les épées et les lances : ils frappent en même temps et avec une telle énergie que, malgré des pertes cruelles, un moment ils font plier les Goths. Mais le vieux Witigis accourt avec les centaines d'élite; les chants des scaldes, la voix du chef, le frémissement des clairons, enflamment les fils des Amales; ils se précipitent de nouveau, culbutent les Byzantins, et les forcent de gagner à toute bride les hauteurs aujourd'hui couvertes par la villa Borghèse. Vivement poursuivis, les cavaliers de Bélisaire regagnent la ville au galop; malheureusement ils trouvent fermée la porte du Pincio vers laquelle ils tendaient. Ils avaient beau crier aux soldats de garde d'ouvrir, ceux-ci, dans la crainte que l'ennemi n'entrât avec eux, s'y refusaient obstinément. Penchés avec terreur au haut de la tour, ils étaient troublés à ce point qu'ils méconnurent Bélisaire lui-même, dont le visage était à la vérité souillé de poussière et de sang, et que si, ne prenant conseil que de la gravité du péril, il n'eût repoussé l'ennemi par un retour offensif où éclatait plutôt le désespoir que le courage, ils l'auraient laissé prendre ou périr sous la porte Pinciane.

Le plus grand trouble régnait dans la ville : tremblants derrière les feux que Bélisaire avait ordonné d'allumer sur les remparts, les Romains n'osaient ni lancer une flèche, ni répondre un seul mot à Vacin, l'un des chefs supérieurs des Goths qui vint tout seul à la porte Salara leur reprocher leur trahison. Mais s'ils étaient déjà consternés après cette escarmouche, ils le furent bien plus sérieusement les jours suivants en voyant les dispositions des Goths. Witigis, chargeant son lieutenant Marcias de l'investissement de la rive droite, avait établi sur la rive gauche six camps retranchés qui, à partir de la porte Flaminia jusqu'à la porte appelée Prénestine, faisaient face au mur et bloquaient Rome en se liant par des fossés et des levées de terre. Ses camps mis à l'abri d'une surprise, il fit une opération qui semblait devoir amener seule la reddition de Rome. Les quatorze aqueducs dont les arceaux versaient tous les jours les eaux dans la ville, furent coupés par ses ordres. Les thermes, les fontaines, les réservoirs publics et les moulins qu'alimentait cette masse d'eau se trouvèrent tout à coup à sec. S'inquiétant peu de la perturbation qu'un événement si imprévu jetait dans les habitudes, les besoins et l'hygiène de Rome, Bélisaire ne se préoccupa que d'une chose, la suppression des moulins. Pour rendre le mouvement à ces meules si nécessaires, il imagina de les transporter sur des barques ancrées côte à côte au milieu du Tibre ; les roues furent suspendues entre ces barques accouplées, la force du courant seule les fit tourner comme auparavant.

Mais l'invention de Bélisaire si ingénieuse, et si utile qu'elle est encore pratiquée sur le Tibre, n'avait pas calmé l'irritation des habitants. Furieux des privations que leur imposait la guerre, ils ne cessaient d'éclater en malédictions contre les Byzantins; Witigis, qui en fut instruit, saisit cette occasion pour sommer le général de Justinien de mettre un terme à cette lutte inégale. « Maître de la milice, lui dit l'envoyé de Witigis, les hommes ont sagement donné son nom à chaque chose,

ce qu'ils appellent courage n'est pas la témérité. Le courage qui se déploie à propos trouve dans la mort une gloire immortelle; la témérité, au contraire, tombe avec opprobre dans le péril où elle s'est jetée aveuglément. Vois notre force et ta faiblesse, et n'accable pas plus longtemps de misères cette Rome que Théodoric laissa si heureuse et si grande. »

A ces mots se tournant vers les sénateurs assis en silence et le front baissé autour de Bélisaire : vous avez, leur dit-il, payé les bienfaits des Goths par l'ingratitude et la trahison; les voici cependant qui par ma voix vous offrent aujourd'hui la bienveillance et la protection d'autrefois. Bélisaire, les clouant sur leurs siéges d'un regard, se hâta de renvoyer Alben avec une réponse courte et embarrassée, dont le vrai sens était dans ces derniers mots : tant que je serai vivant, vous n'entrerez pas dans la ville. Acceptant le défi, Witigis entreprit alors d'y entrer de force.

Le lendemain, au lever du soleil, des tours de bois, portant sur quatre roues massives et traînées par des buffles et des bœufs gris des maremmes aux grandes cornes, roulaient lentement vers les murs, dont elles égalaient la hauteur. Les Romains frémissaient déjà; mais le chef byzantin sourd aux reproches que lui adressaient les plus hardis et aux murmures de ses propres soldats, attendit que les tours arrivassent au bord du fossé. Prenant alors un arc, il visa le centenier qui guidait les buffles, et le visa si bien que la flèche lui traversa le cou. Voyant le blessé tomber dans un ruisseau de sang, les Romains poussèrent un cri de triomphe. Aussitôt les soldats, au signal de Bélisaire, ayant fait pleuvoir une grêle de traits sur les tours, tuèrent les buffles qui les traînaient. Forcé de les abandonner, Witigis alla renouveler l'attaque du côté de la porte Prénestine, où le mur, qui était celui de l'ancien Vivarium, parc des bêtes fauves du cirque, offrait peu d'épaisseur; il envoyait en même temps à son lieutenant l'ordre d'essayer d'entrer dans la ville vers le môle d'Adrien.

Ce tombeau, qu'un mur d'enceinte supplémentaire rattachait au rempart, était encore l'un des plus magnifiques monuments de Rome. Revêtu de plaques de marbre de Paros si bien jointes qu'elles ne semblaient former qu'un massif, il était entouré de superbes grilles de bronze et orné de quatre portes ciselées du même métal, de quatre chevaux d'airain doré posés aux quatre coins, d'un taureau et de paons de bronze également recouverts d'or, et d'une infinité de statues d'une beauté et d'une perfection admirables[1]. Abrités par le portique construit entre le pont Élien (Saint-Ange) et la basilique de Saint-Pierre, les Goths lancèrent tant de flèches sur le môle d'Adrien, que ceux qui le défendaient disparurent des balustrades. Saisissant ce moment, les Goths appliquèrent leurs échelles contre le soubassement carré du tombeau, et ils l'auraient escaladé si les soldats postés dans la rotonde supérieure ne s'étaient avisés de précipiter sur les premiers assaillants

1. C'est Procope qui dit cela (*Guerres Gothiques*, liv. I, 22), et une preuve qu'il n'a rien exagéré, c'est que la seule de ces statues qu'on ait découverte par hasard dans les fossés, le fameux *Faune* des Barberini, passe pour le morceau le plus précieux de la sculpture antique. Voir aussi *Pietro Mallio*, Hist. basil. Santi Petri, ch. VIII, p. 130.

une des grandes statues du couronnement. Trouvant ce moyen bon, ils continuèrent à l'employer en brisant tous les autres chefs-d'œuvre, pour en faire rouler les débris sur la tête des ennemis; et ce que la statuaire antique avait produit de plus rare et de plus parfait périt anéanti en un clin d'œil par une poignée de soldats qui appelaient les Goths barbares.

Witigis fut moins heureux encore que son lieutenant à l'attaque du Vivarium; mais les échecs ne le rebutaient pas : toujours prêt à combattre, il repoussait avec vigueur les assiégés quand ils osaient paraître. Ce brillant courage, que rien n'altérait, était relevé par une générosité que bien des généraux modernes n'imiteraient pas. Quand le pain manqua dans la ville, Bélisaire n'y voulut plus de bouches inutiles. Une multitude de femmes, de vieillards, d'enfants et de gens sans ressource, fut chassée sans pitié. Witigis pouvait l'arrêter aux portes et augmenter ainsi la détresse des assiégés. Il la laissa passer et se diriger vers Naples par la voie Appia, que ces malheureux couvraient tout entière. Ce sentiment chevaleresque animait les soldats comme le chef. Dans une sortie, un Romain, serré de près, tomba en fuyant auprès de la porte Salara dans une crypte profonde, d'où il ne put sortir. N'osant crier, car il entendait les rumeurs du camp ennemi établi à peu de distance, il passa la nuit au fond de cette fosse. Le lendemain, un Goth, fuyant les traits des remparts, y tomba à son tour. Le danger commun les fit amis. Après s'être juré que le plus heureux sauverait l'autre, ils poussèrent tous deux des cris perçants. Les Goths, dont les tentes étaient voisines, accoururent à ce bruit. Leur compatriote leur ayant appris ce qui lui était arrivé, ils s'empressèrent de jeter une corde que le Romain saisit. En voyant apparaître un soldat de Bélisaire, les Goths reculèrent de surprise. Mais lorsqu'il eut raconté le pacte fait avec leur frère d'armes et que celui-ci retiré de la fosse eut confirmé le récit du Romain, les épées se baissèrent, les rangs s'ouvrirent, et le chef, montrant les murs, lui dit : « Va! tu es libre ! [1] »

Le pape Vigil. — Treize mois se consumèrent ainsi en assauts infructueux, en combats, ou en surprises déconcertées par la vigilance de Bélisaire. Au bout de ce temps, soit que le découragement eût gagné ses troupes ou qu'il reculât devant la peste qui ravageait Rome, Witigis leva le siége et reprit la route de Ravenne. Il n'avait pas fait un mille sur la voie Flaminia, que le maître de la milice, fier de son triomphe, montrait aux Romains, en exécutant militairement les ordres du César byzantin, quel tyran ils s'étaient donné. Le pape Silverius lui avait ouvert les portes de Rome. Sans les conseils du pontife, le sénat, incertain et temporiseur par nature, se serait difficilement décidé à trahir les Goths. Pour reconnaître ce service, Bélisaire le déposa. Un diacre de Constantinople, nommé Vigil, lui était venu avec une lettre de l'impératrice Théodora, qui, séduite par la promesse de deux cents livres d'or, priait le mari de sa favorite de faire un autre pape. Bélisaire n'hésita pas.

1. Procope, *Guerres gothiques*, liv. II, 1.

Feignant de croire que Silverius songeait à livrer une porte à l'ennemi, il le manda brusquement à son palais du Pincio, lui reprocha avec aigreur sa prétendue trahison, et, sans vouloir l'entendre, le livra aux soldats, qui lui arrachant ses habits pontificaux, le couvrirent d'un froc et le traînèrent à Ostie, où on l'embarqua pour la Sicile. Après cette scène, il convoqua le clergé et le peuple, et leur ordonna d'élire sur-le-champ Vigil.

L'habileté politique du maître de la milice se déployait encore avec plus de succès contre les Goths, les plus droits et les plus sincères des hommes. Moins par la force de ses armes que par celle de ses intrigues et de sa tactique astucieuse, en 539, Bélisaire avait tellement fatigué les Goths qu'ils étaient sur le point de céder la moitié de l'Italie à Justinien. Les Franks, qui entendirent parler de ce projet, se hâtèrent de franchir les Alpes sous le commandement de Théodobert. Persuadés qu'ils viennent enfin à leur secours, les Goths les accueillent comme des frères; partout on s'empresse de les laisser passer et de leur fournir des vivres. Ils arrivent ainsi jusqu'au Pô; les stationnaires du pont ouvrent les barrières en poussant des cris de joie; mais, quand ils eurent dépassé le fleuve, dépouillant tout à coup la dissimulation dont ils s'étaient couverts, les loups d'Austrasie se jettent sur ces gardiens trop confiants comme sur des agneaux. Ils les égorgent, n'épargnent ni leurs femmes ni leurs enfants, et, selon la coutume idolâtre de leurs aïeux, précipitent ces cadavres ensanglantés dans le Pô, comme prémices de la guerre. Pris entre les Franks et les Byzantins, les Goths se tournent vers ces derniers et demandent la paix. Au moment où leurs députés partaient pour le camp de Bélisaire, ceux de Théodobert se présentaient à Ravenne devant Witigis. « Partagez l'Italie avec nous, dirent-ils au conseil de la nation; nous sommes cinquante mille dans les plaines Ligures; lorsque vos mains auront touché les nôtres, nous lèverons nos haches, et au coucher du soleil il ne restera pas debout un seul guerrier de cette race perfide, l'ennemie mortelle des Germains ![1] »

Le conseil était bon, et la perte des Byzantins certaine; mais comment se lier à des alliés qui les avaient trahis si odieusement la veille ? Le sang versé dans la Ligurie criait encore vengeance; les Goths n'écoutèrent que leur colère, et, repoussant les Franks, ils traitèrent avec l'empereur. Ce ne fut pas la faute de Justinien si la bonne foi manqua comme d'ordinaire à la paix. Il la voulait sincèrement, car elle lui donnait la moitié de l'Italie; mais Bélisaire ne la voulut point, parce qu'elle amoindrissait son triomphe. Toutefois, malgré ses intrigues, elle fut signée dans Ravenne. Witigis, qui, comme tous les vieillards, soupirait après le repos, échangea la vie agitée et rude du champ de bataille contre l'existence calme et entourée d'honneurs, de Patrice à Constantinople[2]. Le secrétaire de Bélisaire, Procope, assure que les Goths offrirent l'empire d'Occident à son maître, et qu'il le refusa. Cet en-

1. Procope, *Guerres Gothiques*, liv. II, 28.
2. Jornandès, *De Rebus Geticis*.

thousiasme pour l'Ulysse de Byzance est complétement démenti par les faits. La soumission particulière de Witigis et de quelques-uns de ses chefs ne modifia en rien l'état des choses. La masse de la nation était pour la guerre, et la guerre continua. Deux chefs, dont la tête tomba violemment sous l'épée gothique, en laissèrent à la fin de 541 l'honneur à Baduela.

Baduela. — Baduela qu'on avait justement surnommé l'énergique (Totila), semblait être né pour caractériser la valeur brillante, la noblesse d'âme et la poétique beauté des races danubiennes. D'une taille élégante et élevée, il était remarquable, comme tous les Amales, par son front large et entouré d'une forêt de cheveux blonds bouclant naturellement, ses yeux bleus et ses longs cils qui en se baissant ombrageaient la moitié de ses joues. Un nez d'aigle, des lèvres fines et vermeilles, la fraîcheur et le coloris de la pomme sauvage fondus sur une peau plus blanche que le lait, ajoutaient au charme de sa physionomie douce et fière tout à la fois.

Tel était le nouveau roi des Goths. La fortune militaire aime les jeunes chefs. Cinq ans après qu'on l'eut acclamé, Baduela, vainqueur sur tous les points, avait repris aux Byzantins, avec Vérone et Naples, la plupart des villes qu'ils occupaient, et il arrivait devant Rome. Bloquée plus étroitement que la première fois, la ville manqua bientôt de vivres. Une famine affreuse, augmentée par l'avarice du gouverneur grec Bessas, qui accaparait et cachait le blé pour le vendre sept pièces d'or la livre, réduisit la population aux dernières extrémités; le peuple ne se nourrissait que d'orties et d'herbes bouillies, de chevaux morts et d'excréments. Aussi, exténués et pâles comme des ombres, on voyait ces malheureux errer péniblement dans les rues à la recherche des cadavres. Désespéré et ne pouvant résister aux cris de ses cinq enfants qui lui demandaient du pain, un père de famille les mena sur l'un des ponts, et, quittant ses vêtements, se précipita dans le Tibre, après les avoir embrassés en pleurant [1]. Le Byzantins permirent alors aux citoyens de quitter la ville : ces affamés sortirent en foule, mais ils périrent presque tous sous le fer de l'ennemi.

Tandis que ces choses se passaient à Rome, Bélisaire accourut avec une flotte chargée de blé et parut enfin dans le Tibre; mais Baduela l'avait déjà fermé, et après s'être heurté inutilement contre les poutres flanquées de tours qui barraient le fleuve, le général de Justinien dut redescendre en toute hâte au port où l'un de ses meilleurs lieutenants s'était fait battre. Cette retraite le perdit. En voyant fuir leur ancien chef, quatre Isauriens, de garde à la porte Asinaria, résolurent de suivre la fortune. La nuit venue, ils se glissent le long du rempart, au moyen d'une corde attachée aux créneaux, et, se rendent sous la tente de Baduela, offrant de lui livrer la ville. Après s'être assuré que cette proposition ne couvrait pas un piége et que l'exécution en était facile, une nuit que des Isauriens étaient de garde,

1. Procope, *Guerres Gothiques*, 17-18.

Baduela fait prendre les armes à ses soldats, puis il s'approche dans le plus grand silence de ces remparts où la trahison seule veillait. Parvenu sous la porte Asinaria, il s'arrête et ordonne aux quatre des plus vigoureux de saisir une corde jetée par les Isauriens et de monter dans la ville. Les Goths n'hésitent pas : munis de haches, ils se laissent hisser sur les tours et ont bientôt brisé les leviers de bois et de fer qui arc-boutaient la porte. Les deux battants ouverts, toute l'armée entra. Aussi prudent que brave, Baduela se contenta de la ranger en bataille le long du rempart et attendit le jour. Les Byzantins, eux, ne l'attendaient pas. Au premier bruit de l'entrée des Goths, ils avaient fui par une autre porte. Les vieux chefs pressaient Baduela de les poursuivre. Eh ! pourquoi? répondit le héros amale ; est-il un spectacle plus doux que la fuite de l'ennemi ?...

Au point du jour, il se rendit pour remercier Dieu à la basilique de Saint-Pierre. Le pape Pelagius l'y salua le premier, en tendant les mains, de ces paroles suppliantes : « *Parce tuis, Domine!* Seigneur, pardonne à tes enfants! Comment! dit le roi goth en souriant, car il n'avait pas trop à se louer du pontife, tu t'abaisses, Pelagius, jusqu'à prier un Barbare !... » Oui, reprit celui-ci sans s'effrayer; Dieu m'ayant fait ton serviteur, je te répète : Seigneur, pardonne à tes esclaves !.. Sa prière fut accueillie. Sur un mot de Baduela, les représailles qui avaient commencé s'arrêtèrent. Quand le glaive rentra dans le fourreau, soixante Romains avaient péri : ce furent les seules victimes. Les compagnons de Baduela lui demandaient la tête de Rusticiana, fille de Symmaque, qui, pour venger son père, avait renversé la statue de Théodoric ; il la refusa. Les jeunes guerriers lui demandaient les belles patriciennes, il leur rappela les chastes mœurs de leurs aïeux et ne souffrit pas qu'on outrageât une seule femme.

Mais en réservant la vie des hommes et l'honneur des femmes, il abandonna tout le reste au soldat. Épuisée par les souffrances du blocus et la famine, Rome fut mise au pillage. Baduela, qui se proposait de la détruire jusqu'aux fondements, attendait seulement qu'elle fût vide : il avait abattu déjà un tiers de l'enceinte, et allait attaquer les monuments, lorsqu'il reçut la lettre suivante que Bélisaire lui écrivait d'Ostie :

« On reconnait les hommes d'une haute intelligence et d'un grand cœur au soin qu'ils prennent de conserver les monuments des villes, comme on reconnait les ignorants et les barbares à la rage qu'ils ont de les renverser en laissant à la postérité ce triste souvenir de leur passage. De l'aveu de l'univers, par sa magnificence et sa grandeur, Rome est la reine de toutes les villes. Ce n'est ni un grand roi ni un seul siècle qui l'ont décorée de cette splendeur. Il a fallu cent empereurs, des milliers d'hommes illustres, un long temps, des richesses immenses, le travail et le génie des meilleurs architectes et des plus célèbres artistes pour la faire ce qu'elle est aujourd'hui. On dit que tu veux détruire l'œuvre la plus admirable des hommes qui ont vécu avant nous, et priver la postérité du plaisir qu'elle doit trouver à la voir. Songe à l'opprobre éternel que cet acte de barbarie imprimerait sur ta mé-

moire ; songe à la gloire de ton nom qui ne brillera sur ta tombe que s'il n'est pas souillé [1]. »

Baduela lut plusieurs fois cette lettre, et, l'ayant méditée attentivement, il finit par renoncer à son dessein. Rome échappa donc à la destruction, mais pour devenir une épouvantable solitude. En la quittant, les Goths la dépeuplèrent. Tous les habitants, sans exception, furent emmenés en esclavage; et pendant plus de quarante jours les loups errèrent seuls dans ses rues désertes [2].

Pendant ce temps, quoique retenu dans son camp par la fièvre, Bélisaire suivait en silence les mouvements de l'ennemi. Le 25 janvier 548, il part avant l'aube du Port situé sur la rive droite du Tibre, à peu de distance de l'embouchure de ce fleuve, et, remontant rapidement la voie Tortueuse, il rentre avec ses troupes dans la ville abandonnée. Baduela, comme nous l'avons dit, avait démoli un tiers de l'enceinte, tout le côté méridional. Il s'agissait d'abord de fermer cette immense brèche; mais comme il avait peu de temps à perdre et que les Goths étaient à Tivoli, le maître de la milice fit bâtir à la hâte un mur sans ciment avec tous les matériaux qui lui tombèrent sous la main : pierres, briques, débris de tombeaux, fragments de granit, marbres brisés par la masse gothique, tout fut entassé pêle-mêle. Renforçant cette fortification improvisée d'une rangée de pieux qui l'appuyaient à l'extérieur et d'un fossé profond, en vingt-cinq jours Bélisaire parvint à se clore : les portes seules, dont les Goths avaient emporté jusqu'aux pentures, restaient ouvertes; il les remplaça par des palissades et des soldats d'élite, et se prépara courageusement à faire front à l'ennemi. Celui-ci ne tarda pas à savoir ce qui se passait. Descendant aussitôt des plateaux de Tivoli, Baduela accourt avec son impétuosité ordinaire; il s'élance comme un lion contre les clôtures de cette espèce de parc, où il ne croyait trouver qu'un troupeau timide, et partout, chaque fois qu'il l'attaque, il est repoussé. Alors éclata tristement l'inconstance et l'ingratitude de l'esprit humain. Tant qu'il avait marché de victoire en victoire, son peuple l'avait honoré comme un dieu ; c'était le héros de la nation, le très-grand, l'invincible. A la première apparence d'un revers, les chefs murmurèrent; on lui reprocha durement d'avoir épargné Rome. « Si tu l'avais mise au niveau de l'herbe, le sang de tes soldats, lui disaient-ils, ne coulerait pas inutilement devant ses murs. » Baduela les laissa dire, et jugeant que la conquête de ces murailles ne valait pas la peine qu'elle allait coûter, il regagna son camp de Tivoli.

Mais au printemps ses tentes se déployèrent de nouveau le long du Tibre. Le pain de l'annone, qu'ils étaient sûrs d'y retrouver, avait ramené tous les Romains échappés au glaive ou aux chaînes : trois mille Byzantins d'élite croyaient pouvoir

1. Procope, *Guerres Gothiques*, liv. II, 22.
2. Romanos senatores secum habens, cæteros cives *omnes* cum uxoribus, liberisque in Campaniam misit, nec Romæ quemquam morari passus, urbem reliquit penitùs vacuam (Procope, *Guerres Gothiques*, liv. III, 22.) Post quam devastationem quadraginta aut ampliùs dies Roma fuit ita desolata ut nemo ibi hominum nisi bestiæ morarentur. (*Chronique du comte Marcellin.*)

défendre la ville, et leur chef Diogène, afin de montrer sa résolution de tenir longtemps, venait de semer du blé sur les ruines de la malheureuse cité. Ce blé ne devait pas mûrir pour Diogène. Quelques Isauriens mécontents offrirent à Baduela de lui livrer la porte Saint-Paul, moyennant la récompense accordée naguère à leurs camarades de la porte Asinaria. Le marché conclu, le roi des Goths attend la nuit, puis quand les ténèbres couvrent la ville, il place un fort détachement en embuscade sur la route de Centumcellas[1], par laquelle les Byzantins s'étaient échappés la première fois et range le gros de l'armée en face de la porte Saint-Paul. Après avoir pris ces dispositions, il envoie à la première veille deux canots remplis de soldats qui remontent lentement le Tibre. Arrivés au pied du rempart de l'Aventin, les Goths sonnent tous à la fois de la trompette. A ces fanfares, les soldats de garde effrayés quittent leurs postes pour accourir tumultueusement au bruit. Les Isauriens restent seuls à la porte Saint-Paul et l'ouvrent à Baduela. Ceux des Byzantins, qui, espérant atteindre Civita-Vecchia, sortirent par la porte Septimiane, tombèrent dans l'embuscade et furent tous taillés en pièces.

Il y avait dans la ville un vaillant duc de cavalerie, nommé Paulus, qui possédait toute la confiance de Bélisaire. Ralliant cinq cents de ses cavaliers, il eut le temps de gagner le tombeau d'Adrien : le pont est étroit, le tombeau presque inexpugnable; il repoussa d'abord tous les Goths qui se présentèrent. Malheureusement il n'y avait rien dans le tombeau que les murailles. Ses soldats souffrirent la faim pendant vingt-quatre heures : au bout de ce temps, ne pouvant se déterminer à tuer leurs chevaux, et bloqués si étroitement qu'il ne leur restait plus d'espoir, ils résolurent de mourir en braves dans les rangs ennemis; ils s'arment donc et s'embrassent tous comme adieu suprême avant de marcher à la mort. Mais Baduela les observait : digne de comprendre cet héroïsme, il leur envoya proposer à l'instant de prendre parti dans ses troupes ou de se retirer la vie sauve mais sans leurs chevaux. Cette condition les lui donna tous, à l'exception de deux qui avaient leurs femmes et leurs enfants à Constantinople et qu'il combla de présents. Pour ne pas se séparer de leurs fidèles compagnons, les cavaliers de Paulus passèrent dans ses rangs.

Alors Baduela se souvint de la lettre de Bélisaire. Arrêtant les chefs à barbe blanche qui marchaient vers les monuments la hache dans une main et la torche enflammée dans l'autre, il décida dans son esprit que Rome ne périrait pas. Une population nouvelle, mêlée de Goths et de Romains, sembla sortir de terre à sa voix. Quelques mois plus tard il célébrait cette résurrection inespérée par des jeux magnifiques, et les échos si longtemps muets du grand cirque et de l'amphithéâtre Flavien retentissaient de cris de joie et d'acclamations poussées dans les deux langues. Si Justinien eût moins tenu à sa prééminence nominale, la paix aurait refleuri pendant un siècle peut-être sur ce sol dévasté. Baduela, ce qui paraît étrange pour

1. Civita Vecchia.

un Barbare, l'implorait en quelque sorte dans l'intérêt de l'humanité; mais l'époux de Théodora repoussa la main qu'il lui tendait par-dessus l'Adriatique, et, irrité contre Bélisaire, mit à la tête de l'armée d'Italie un autre général.

L'eunuque Narsès. — Vingt-six ans auparavant, un pâtre de la campagne romaine chassant à coups de lance devant son cheval un troupeau de taureaux, traversait sur le soir le Forum de la Paix. Au milieu de ce Forum jaillissait une vieille fontaine, ornée d'un bœuf d'airain. Le seul bœuf qui se trouvât dans le troupeau, tournant à gauche, courut à la fontaine et monta lourdement sur la statue. Aussitôt un paysan étrusque, devin comme tous ses compatriotes, qui était appuyé là sur son bâton recourbé, prédit qu'un jour le maître de Rome serait soumis par un eunuque. A l'arrivée de Narsès, le nouveau général des Byzantins, un sénateur rappela cette prédiction. Toutefois il y avait peu de probabilité qu'elle se réalisât. Mutilé dans sa jeunesse, Narsès, Arménien de naissance, avait passé la meilleure partie de sa vie au milieu des femmes du sérail, occupé à tourner le fuseau. Le hasard ayant attiré sur lui les regards de Justinien, il eut l'adresse de capter sa faveur et se fit nommer préfet du trésor. De ce poste où rien ne pouvait révéler son aptitude militaire, il passa subitement, à la grande surprise de ses ennemis, au commandement des armées, et, en mettant le pied sur le champ de bataille, cet eunuque, chétif et pâle, s'y montra soldat intrépide et grand capitaine.

C'était pour la seconde fois qu'il descendait en Italie : la première, n'ayant pas voulu plier sous l'autorité de Bélisaire, il avait regagné Constantinople sans combattre. En 552, il prouva glorieusement que les Byzantins pouvaient vaincre sans le maître de la milice. Narsès, l'eunuque, accomplissait quatre-vingts ans lorsqu'il rencontra Baduela au pied de l'Apennin, dans une plaine qu'on nommait *les tombeaux des Gaulois*. Les deux armées en vinrent aussitôt aux mains; pendant la chaleur du combat la lance d'un Gépide perça la poitrine de Baduela, qui faisait des prodiges de valeur. Dans le sang de ce grand chef tomba la bannière des Goths. Le brave Théia, élu auprès de son cadavre, essaya vainement de la relever. Emporté par ce torrent de mauvaise fortune, il périt, après une résistance sublime, au pied du Vésuve, et quand ils virent sa tête au bout d'une lance byzantine, les Goths découragés s'arrêtèrent et se soumirent. Sous l'influence des superstitions de leur race, ils regardaient ce dernier malheur comme un arrêt du destin.

C'est ainsi que fut renversé l'empire des Goths après soixante-quatre ans de durée. Maître de toute l'Italie, en 553, Narsès fixa son séjour à Rome, et y régna sous le nom de l'empereur jusqu'en 567. Cette année-là il reçut la récompense de ses services. Célèbre par son ingratitude et les cruautés que lui inspirait Théodora, Justinien avait payé les fatigues et la gloire de Bélisaire en le dépouillant de ses richesses et lui faisant crever les yeux. Narsès, qui avait vu le sauveur de Rome tendre la main à la porte appelée de son nom *Belisaria*, en implorant une obole[1],

1. Depuis la première moitié du XVIIIe siècle, il est de mode en histoire de nier la cécité de Bélisaire : Muratori, dis-

devait bien penser que son tour viendrait. Quinze ans après qu'il eut conquis l'Italie à l'empereur de Byzance, sur les plaintes du sénat, humilié d'être rejeté derrière cet eunuque, il reçut, du successeur de Justinien, Justin II, l'ordre de revenir à Constantinople. « Il est temps, avait dit l'impératrice Sophie, que Narsès reprenne sa quenouille ! » — « Je vais la reprendre, répondit l'eunuque à ceux qui lui répétèrent ce propos, mais pour lui filer un écheveau qu'elle ne démêlera pas facilement. » Et joignant l'effet à la menace il appela les Lombards.

ori, a démontré la fausseté du fait dans ses *Annales d'Italie*, et sans autre examen on répète en passant l'opinion de Muratori. Or, le compilateur de Modène, très-suspect du reste en matière historique, car il fourmille d'erreurs, n'a rien démontré, si ce n'est la vérité du fait qu'il conteste. Un écrivain de 1200, plus près de six siècles des événements que Muratori, Tzetzès nous a appris ce fait : Volaterrano Pietro Crinito, Pontanus et le cardinal Baronius lui-même l'ont adopté et confirmé. Maintenant sait-on comment Muratori le détruit ? Avec ce passage de Théophane : *l'Empereur rendit plus tard à Bélisaire les biens et les honneurs qu'il lui avait ôtés.* » Comme il ne pouvait pas lui rendre la vue, il est évident que ce passage corrobore au contraire le récit de Tzetzès : nous ajouterons à cette observation une preuve nouvelle et qui nous semble concluante, c'est que dans la porte du Pincio, dite jadis *Belisaria* et maintenant murée, se trouve encore aujourd'hui une pierre portant ces mots en caractères qui remontent au moyen âge : DATE OBOLUM BELISARIO





CHAPITRE XXI

LOMBARDS ET FRANKS.

Origine des Longobards. — Arrivée de ce peuple en Italie. — Exarques de Ravenne. — Ducs de Rome. — Le pape Grégoire Ier. — Phocas usurpateur. — L'eunuque Eleuthère. — L'exarque Isaac et le trésor de Latran. — Révolte du duc de Rome. — Troubles religieux de 644. — Les Monothelites. — L'eunuque Calliopas et le pape Martin. — Pillage artistique de Rome par l'empereur de Constantinople. — Elections pontificales. — Affaiblissement de l'influence Byzantine. — L'Empereur au nez d'or. — Troubles religieux de 726. — Les Iconoclastes. — Léon l'Isaurien proscrit les images. — Rome les défend. — Lettres de Grégoire II. — Appel du Pape et du Peuple romain aux Franks. — Etienne II et le fils de Charles Martel. — Pepin, roi des Franks, élu Patrice de Rome — Il donne au Saint-Siége et au Peuple romain l'exarchat de Ravenne et la Pentapole, mais s'en réserve la souveraineté. — Charlemagne. — Le Roi, l'Armée et la Couronne de fer. — Second voyage de Charlemagne à Rome. — Les assassins de Léon III. — Le Pape mutilé. — Charlemagne à Rome pour la troisième fois. — Le jour de Noël de l'an 800. Il est élu par les grands, le clergé et le peuple, et proclamé à Saint-Pierre empereur d'Occident. — Autocratie des Césars franks — Invasion des Sarrasins. — Ils pillent Saint Pierre et Saint-Paul. — Le jugement d'un mort — Barbarie du IXe siècle.



Origine des Longobards. — Quand ils sortirent des neiges scandinaves pour chercher des terres et se rapprocher du soleil, les Lombards, ou plutôt les Longobards, s'appelaient *Winiles.* Voici comment les legendes du Nord, racontées par les vieillards, expliquaient ce changement de nom. Conduits par des chefs de vingt ans, Ibor le Brave et Ayon à la blonde chevelure, les Winiles arrivèrent un jour sur les *feld* ou terres libres des Vandales, et y plantèrent leurs tentes. Les Vandales envoyèrent alors un guerrier demander le tribut en montrant une flèche ensanglantée. C'était offrir le servage ou le combat. Ibor et Ayon prirent les armes, mais comme les Vandales avaient imploré le secours de Woden, le Jupiter des Scandinaves, Gambara, la mère des jeunes héros, monta secrètement au palais du dieu et supplia Frèya, sa femme, de donner la victoire aux Winiles. « Que les femmes de ta nation,

répondit la déesse du ciel, ramènent leurs cheveux sur le visage, et après les y avoir croisés en forme de barbe, qu'elles se trouvent devant l'armée, avant le lever du soleil. » Aussitôt que Woden s'éveilla et qu'il eut tourné selon sa coutume ses yeux vers l'orient, il s'écria tout surpris : « D'où sortent donc *ces longues barbes?* — C'est un peuple, reprit Frèya, auquel tu ne peux pas refuser la victoire puisque tu viens de lui imposer *un nom;* » Pris au piége tendu par sa femme, Woden rendit alors victorieux ceux qu'on nomma depuis Longobards, de ces deux mots germaniques *Lang-baërt*, longue barbe[1].

A travers cette fiction fantastique et brillante, il est facile de voir la vérité. Employant la ruse, pour grossir leurs rangs aux yeux de l'ennemi, les Winiles avaient dû aux longs cheveux de leurs femmes le surnom dont ils se montrèrent si fiers plus tard. Par une sorte de reconnaissance ils consacrèrent la tradition de ce fait en se rasant la tête et ne gardant sur les tempes que deux mèches flottantes, qui se confondaient avec leur barbe que le fer ne touchait jamais, et rappelaient glorieusement dans leurs idées barbares le stratagème des aïeules.

Ces hommes aux longues barbes habitaient depuis quarante-deux ans la Pannonie ou Hongrie actuelle, lorsqu'ils reçurent le message de Narsès. Ce n'était pas la première fois qu'ils entendaient la voix de l'eunuque. Ainsi que tous les maîtres de la milice, ses prédécesseurs, Narsès était en relation avec les tribus barbares les plus éloignées de l'empire et les plus braves. Dix-sept ans auparavant mille cavaliers lougobards avaient suivi son drapeau quand il marchait contre Baducla. Mais ces farouches auxiliaires déployèrent une telle sauvagerie dans leur façon d'entendre la guerre, tuant, pillant et brûlant sans distinction tout ce qui se rencontrait sur leur passage, que Narsès, qui entendait conquérir l'Italie et non la dépeupler, se hâta de leur remplir les mains d'argent et de les congédier[2].

Le jour où ce vieillard voulut se venger de l'ingratitude de Justin II et des sarcasmes de l'impératrice, il songea donc aux Lougobards. De Naples, où il s'était retiré, il leur dépêcha des émissaires qui, montrant à l'assemblée de la nation les riches productions de l'Italie, engagèrent vivement les chefs, de la part de Narsès, à quitter la pauvre et froide Pannonie et à venir s'emparer du plus beau pays de la terre. La réponse des Longobards n'était pas douteuse. Alboin, chef général du peuple, ne prit que le temps d'avertir les Saxons, ses alliés, qui accoururent au nombre de vingt mille avec leurs femmes et leurs enfants, et les deux nations, emmenant tout leur bétail et leurs troupeaux, et traînant sur des chars ce qu'elles possédaient d'outils et d'instruments de labourage, se mirent en route le lendemain de Pâques 569, pleines de joie et d'espérance. Des montagnes du Frioul, ce torrent de nouveaux Barbares se répand tout à coup dans la Vénétie, et passant sur Aquilée, Vicence, Vérone et Mantoue, vient battre les murs de

1. Paul Warnefrid, d'Aquilée, dit Paul Diacre, parce qu'il était revêtu de cette dignité ecclésiastique. *De Gestis Langobardorum*, liv. I, c. 8.
2. Procope, liv. IV, c. 32.

Pavie. La famine de l'année précédente, la peste et la mort de Narsès, qui, mis dans un cercueil de plomb avant l'arrivée des Longobards, n'avait pu voir leur triomphe et sa vengeance, décourageaient tellement les Byzantins qu'ils cédèrent partout le champ de bataille et se cachèrent derrière les murs des cités.

Exarques de Ravenne. — L'empereur de Constantinople, croyant assurer la défense de l'Italie, venait cependant d'y instituer un pouvoir aussi grand que celui qui fut exercé par Bélisaire et par Narsès. Le titulaire de ce pouvoir illimité, en tout ce qui touchait l'administration et la guerre, portait le nom d'*Exarque*, et il avait fixé son séjour à Ravenne, la cité imprenable à cause de ses marais, commandant de là souverainement à toutes les villes qui restaient encore fidèles au César d'Orient. Rome était l'une de ces villes : bien tristement déchue de sa vieille splendeur elle formait un duché dont la circonscription ne dépassait pas sur le papier les bornes de sa campagne et qui se réduisait en réalité à l'enceinte de ses murs. Un lieutenant de l'exarque, appelé indifféremment *duc* ou *cartulaire*, y représentait l'empereur et commandait la milice. Il y avait un préfet au palais administrant au nom du César Byzantin, un sénat au Capitole parlant toujours au nom du peuple; mais comme de ces trois pouvoirs les deux premiers, rouages rompus de vétusté, agissaient déjà dans le vide et que le troisième manquait de vigueur, une autorité nouvelle, destinée à les absorber tous, s'élevait peu à peu dans la basilique vaticane.

Armés de l'idée religieuse, dont la pointe devait s'émousser plus d'une fois comme celle des flèches grecques sur les poitrines cuirassées de fer des Barbares, mais qui, à tout prendre valait mieux que le drapeau sans soldats et l'épée sans tranchant de l'exarque, les papes s'emparèrent résolument au VI[e] siècle de l'office que ne remplissaient plus les empereurs et se firent les défenseurs de Rome. Depuis les jours néfastes de Baduela elle n'avait pas essuyé pareille tempête. Pendant vingt-sept ans les Longobards la tinrent enfermée dans un cercle de fer et de feu. Ils avaient paru sous ses murs en 573, en 600 ils y étaient encore, et Rome, souvent sans chef, presque sans troupes, vivant à grand'peine du blé qu'on envoyait de Constantinople, ne voyait autour de ses remparts qu'un morne désert et des ruines. Partout on n'apercevait que traces des Barbares : on n'entendait partout que gémissements. Ces terribles faucheurs à la longue barbe, au crâne rasé, aux larges habits décorés de franges diversicolores qu'ils s'honoraient de porter tâchés de sang, fauchaient la génération de ce malheureux siècle comme un champ d'épis mûrs. Plus de cités, plus de villas, plus de châteaux, plus d'églises où ils avaient passé! Des tourbillons de fumée et de flammes en marquaient la place! Inculte et solitaire, la campagne était abandonnée aux bêtes des bois, et ceux des habitants qui avaient échappé au glaive ou qui ne traînaient pas chez les Longobards la chaîne de l'esclave, accouraient à chaque instant, pâles de terreur ou mutilés, raconter avec des sanglots le massacre de leurs parents et les excès de ces Barbares[1].

1. Saint Gregoire, *Homélie*, liv. II, et *Dialogues*, liv. III, c. 38.

Théodelinde et le pape Grégoire Ier. — Pendant ces ravages, quatre exarques, Longin, Smaragdus, Romain et Callinique, s'étaient succédé à Ravenne; quatre empereurs avaient ceint tour à tour le diadème byzantin; quatre rois longobards s'étaient transmis la couronne de fer, quatre papes les clés de saint Pierre. Une femme exerçait alors sur les Longobards l'influence qu'Amalasuntha, fille de Théodorich, exerça au commencement du VIe siècle sur les Goths. Chérie et vénérée de son époux, le jeune Hagiulf, aux yeux bleus, qu'elle avait fait roi dans l'assemblée générale de la nation en lui offrant une coupe de vin, Théodelinde était chrétienne. Le pape Grégoire Ier, surnommé le Grand par l'histoire à cause de sa haute naissance et de l'ardeur qu'il déploya dans ces mauvais jours pour le salut de Rome, mit heureusement à profit le zèle de la royale néophyte.

La paix que Rome implorait à grands cris fut accordée à ses instances : il en remercia aussitôt la belle reine par ces deux épîtres, l'une à son adresse, l'autre à celle de son époux :

« Nous venons d'apprendre, par notre fils bien-aimé, Probus, la chaleur et l'empressement que Votre Excellence a mis, selon sa coutume à nous procurer la paix. Vous ne pouviez trouver une meilleure occasion pour montrer à tous, les sentiments chrétiens et la beauté de votre âme. Aussi nous sommes-nous hâté de rendre grâce à Dieu tout-puissant, qui incline votre cœur aux œuvres saintes et l'avons nous supplié de continuer à éclairer votre esprit de ses rayons en vous inspirant toujours ce qui lui est agréable. Ce n'est pas un petit mérite, en effet, ô fille très-excellente, que d'avoir arrêté cette effusion de sang humain qui rougissait la terre depuis si longtemps. Recevez-en donc nos sincères actions de grâces, et que la miséricorde de notre Dieu vous récompense sur cette terre et dans les cieux. Il ne nous reste en vous saluant d'une dilection paternelle qu'à vous dire d'exhorter votre très-excellent époux à ne pas repousser l'alliance de la République chrétienne, et à vous conjurer de maintenir cette concorde si précieuse entre les deux partis. »

« Nous remercions Votre Excellence, disait-il au roi Hagiulf, d'avoir accordé la paix à nos prières; en nous la donnant vous prouvez que vous aimez Dieu, qui en est le père et vous épargnez le sang de ces malheureux laboureurs dont le travail nourrit les hommes. Nous vous supplions donc en vous saluant d'un amour paternel de nous conserver ce trésor et de prescrire à vos chefs de garder fidèlement la foi jurée par Votre Excellence[1]. »

Phocas s'empare du trône de Constantinople. — En ne signant que des lettres semblables le pape Grégoire n'eût pas encouru le blâme de la postérité. Mais toute chose suit ici-bas la loi invisible et immuable de son principe. Fille de l'insurrection contre l'autorité, pendant de longs siècles la papauté pencha naturellement vers ceux qui attaquaient ou renversaient les pouvoirs établis. Cette

1. Paul Diacre, *De Gestis Langobardorum*, liv. IV, c. 8.

propension constante à se porter au-devant de la force n'aurait donc rien de surprenant ni de blâmable si derrière sa sympathie pour les usurpateurs heureux n'apparaissait toujours un intérêt humain. Mais en 602, Grégoire Ier prouva par sa conduite combien les inspirations de cet intérêt temporel étaient fatales à l'honneur des représentants des Apôtres. Un soldat de fortune nommé Phocas, ambitieux, énergique et hardi, venait de renverser du trône de Constantinople l'empereur Maurice : toute légitimité ayant commencé par une usurpation, il usait du droit du génie en s'emparant d'un sceptre que ne pouvaient plus tenir les mains débiles de Maurice. Le pape, en l'acclamant, ne devait donc étonner personne, si des circonstances particulières n'avaient rendu l'acclamation étrange. Phocas avait fait égorger, avec les raffinements de barbarie propres au bas Empire, l'empereur Maurice et ses cinq fils. Un ruisseau de sang le séparait du pape, ennemi et juge de l'homicide : Grégoire Ier le passa, il enjamba ces cadavres, et se hâta d'écrire à Phocas : *Les empereurs comme toi sont les fils de la République de Dieu*[1] *!...*

La flatterie, ce vice incurable de l'homme, ne s'en tint pas là : quoique l'exarque fût sans cesse aux pieds des Longobards, qu'il ne parvînt à obtenir tous les ans la paix qu'en payant trois cents livres d'or, qu'une épouvantable famine eût désolé Rome en 604, que l'anarchie y divisât les esprits à tel point, en 606, que dix mois s'écoulèrent avant qu'on pût élire un pape, Smaragdus osa changer toute cette honte en gloire, tous ces désastres en prospérités. Il osa élever, en 608, une colonne triomphale de marbre blanc, avec cette inscription que l'indignation publique mutila plus tard, en épargnant le monument :

Au très-bon, au très-clément, au très-pieux
Prince, notre seigneur Phocas, Empereur,
Éternel, couronné par la main de Dieu, triomphateur
Toujours Auguste,
Smaragdus, employé du palais Sacré,
Patrice et Exarque d'Italie,
Admirateur de sa clémence,
Pour les innombrables bienfaits que son amour
A versés sur l'Italie, pour la paix qu'il lui a procurée,
Pour sa liberté qu'il a maintenue,
A érigé une statue de bronze plaquée d'or à sa majesté
Sur cette grande colonne, indestructible monument
De sa gloire et de sa piété [2].

HÉRACLIUS EMPEREUR. — Malgré les hyperboles de Smaragdus tout allait au plus mal en Italie. On avait à Constantinople un nouvel empereur, Héraclius, qui tua Phocas et prit sa place ; on avait à Ravenne un nouvel exarque, Lemigius, ni meilleur ni plus mauvais que le précédent, mais on n'avait ni l'ordre ni la paix. Fatigués d'obéir à des lâches qui ne savaient qu'acheter des trêves avec l'or qu'ils arrachaient à l'Italie, les Romains d'origine s'insurgèrent, et, en 615, massacrèrent

1. Imperatores vero Reipublicæ Domini liberi sunt.... (*Epist.* 51.)
2. Elle fut découverte en 1813 par les soins du gouvernement de Napoléon et restaurée en 1818, d'après les indications de l'antiquaire Fea.

Lemigius. L'eunuque Éleutbère vint le venger : timides comme les daims de la Sabine devant les lances des Longobards, les Byzantins devenaient des tigres avec ceux que le désespoir poussait à prendre les armes. Après avoir écrasé les révoltés de Ravenne et fait jouer la hache jusqu'à ce que les bras du bourreau tombassent de fatigue, l'eunuque Éleuthère, que le pape Deusdedit comblait de félicitations, eut l'idée de se faire empereur. Le moment lui semblait favorable : les hordes des Huns et des Avares campaient sous les tours de Constantinople; aux tremblements de terre qui signalèrent l'an 618 succédaient comme d'habitude la famine et la peste; sûr de ne pas rencontrer d'autres ennemis, l'exarque séduit ses soldats avec l'argent du trésor et marche à leur tête vers Rome. Le sénat l'y attendait pour le proclamer; mais en chemin ses soldats réfléchirent; craignant que l'entreprise n'eût un mauvais dénoûment pour eux, ils résolurent de gagner leur pardon. A la halte de Lucioli, pendant qu'Éleutbère, endormi sous les voiles de soie de sa tente, rêvait qu'il commandait à l'Occident, ses doryphores lui coupèrent la tête et l'envoyèrent dans un sac au César de Constantinople [1].

Le trésor de Latran. — A l'ambition près, l'exarque Isaac, son successeur, suivit fidèlement ses traces. Pendant vingt ans il pressura les Romains et paya le tribut aux Longobards. Extorquer chaque année trois cents livres d'or aux contribuables de l'exarchat n'était pas une tâche facile. Isaac parvint à la remplir cependant, mais en épuisant toutes ses ressources, et ce qui devint dangereux en négligeant la paie des soldats. En 639, ceux de Rome ne recevant plus rien s'insurgèrent. Isaac leur fit dire alors par le duc Maurice qu'il lui était impossible de leur donner une pièce de cuivre, mais qu'il y avait dans le trésor de Saint-Jean-de-Latran une prodigieuse quantité d'argent et d'or qui, ne servant à rien, lui semblait ne pouvoir être mieux employée qu'à payer la milice chargée de la défense et de la garde de la ville. Aussitôt ils courent en tumulte au palais de Latran et cherchent à forcer les portes du trésor. Mais la famille du pape Severinus était là en armes et opposait une résistance désespérée. Pendant trois jours elle tint ferme : le troisième, le fer et la hache ouvrirent le chemin à Maurice. Comme il était en même temps cartulaire de l'empereur, il procéda légalement et se contenta d'inventorier et de marquer de son sceau toutes les richesses que renfermait le trésor, puis il avertit Isaac. Celui-ci ne se fit pas attendre. Chassant de la ville sous divers prétextes les membres influents du clergé qui auraient pu soulever le peuple, il s'empara de ce riche trésor, calma les murmures des soldats en leur livrant quelques vases sacrés, et s'assura l'impunité auprès de l'Empereur par l'abandon d'une part du butin [2].

Révolte du duc de Rome. — Quelque temps après, en 644, Isaac voulut refuser le tribut aux Longobards, moins par un mouvement d'honneur que par avarice, mais il fut attaqué et battu du côté de Modène. On méprise toujours ceux que la

1. Rossi, *Istoria di Ravenna*.
2. Anastase le Bibliothécaire, *Vie du pape Severinus*.

fortune abandonne : le duc de Rome, Maurice, conçut aussitôt le projet de profiter de son échec pour le remplacer. Il commença par répandre adroitement le bruit que l'ambition d'Éleuthère avait traversé le cerveau de son successeur et qu'il songeait à usurper l'Empire. Ce fut dans la première amertume de la défaite qu'Isaac reçut cette nouvelle. Il s'empresse aussitôt de renouveler la vieille trève avec les barbares et confia au meilleur de ses généraux, Donus, le soin de le venger du traître. Donus accourt vers Rome à marches forcées; à la vue de ses dragonnaires la peur glace subitement ces Grecs amollis par la paix, et ces Romains indignes de fouler le sol de leurs pères : ils passent tous de son côté sans s'inquiéter de ce que devenait le duc Maurice. Celui-ci, resté seul, avait pris la fuite et s'était réfugié dans l'église de Sainte-Marie à la Crèche, aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure. On l'arrache de force de l'autel, auquel il s'attachait avec désespoir, et les mains chargées de chaînes, le cou dans un collier de fer, on le conduisit à l'Exarque. Celui-ci ne voulut revoir que sa tête, qui fut coupée avant d'entrer à Ravenne et fichée sur un pal qu'on planta au milieu du cirque[1].

Les Monothélites. — Ce trouble domestique pour ainsi dire, apaisé, il s'en éleva un autre dans Rome d'un ordre différent, mais d'un caractère plus dangereux. Ergotant sans cesse pour satisfaire la subtilité creuse de leur esprit, les théologiens d'Orient, inventeurs inépuisables d'hérésies, avaient jeté un nouveau brandon de discorde dans l'église du Christ. Ils soutenaient que le Messie n'avait eu qu'une volonté. Grand émoi en Occident lorsque cette opinion, qu'on appelait *monothélisme*, y fut connue. Après avoir longtemps écrit et disputé avec aigreur, les théologiens latins adoptent l'opinion contraire et décident solennellement que Jésus-Christ étant homme et Dieu tout ensemble, en raison de ses deux natures, avait eu deux volontés. Cette décision allume une guerre effroyable. Les deux camps se forment : l'Empereur se met à la tête de l'Église d'Orient, le pape est le chef de celle d'Occident. A l'ordre envoyé, en 647, de Constantinople, de ne reconnaître qu'une volonté dans Jésus-Christ, le pape Théodore Ier, bien que Grec de naissance, répond en convoquant dans la basilique de Saint-Pierre tous ses évêques et ses clercs : puis, s'agenouillant devant l'autel du premier des Apôtres, et mettant au bout de sa plume une goutte du sang de Jésus-Christ prise dans le calice consacré, avec cette encre mystérieuse et sortie, disait-il, des veines de Dieu même, il écrivit l'anathème contre les Monothélites[2].

Martin de Todi, pape. — L'Empereur Constantin III régnait alors à Constantinople. Furieux de l'audace du pape, il donna l'ordre à l'Exarque de tuer Martin de Todi, qui déployait sur la chaire pontificale autant d'opiniâtreté que Théodore. L'exarque Olympio, qui avait remplacé Isaac à Ravenne, vint donc à Rome, en 652, et tenta de faire assassiner Martin dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Mais, au moment de frapper, le meurtrier recula devant l'odieux d'un

1. Rubeus, *Hist. Ravennæ*, liv. IV.
2. Anastase le Bibliothécaire, *Vie du pape Théodore.*

tel forfait : il fallut que l'Empereur, qui ne voulait pas en avoir le démenti, chargeât l'eunuque Calliopas de se rendre à Rome avec une armée. Arrivé le 15 juin 653, il fut reçu au palais impérial par une députation du clergé, à la tête de laquelle le pape, malade en ce moment, n'avait pu marcher. Calliopas, en s'excusant des fatigues du voyage, témoigna un si vif regret de ne pouvoir lui demander sa bénédiction apostolique, qu'une entrevue fut arrêtée pour le dimanche suivant dans la basilique de Latran. Ce jour-là le peuple s'y étant porté en foule, Calliopas ne crut pas prudent d'entrer dans la basilique ; il préférait agir à coup sûr et en courant le moins de danger possible. Dans cette vue, il envoya le lendemain son cartulaire dire au pape qu'il venait d'apprendre qu'on avait fait des amas d'armes dans le palais pontifical. Le pape exigea que le cartulaire en fît la visite à l'instant même : on le conduisit partout, et cet officier, en effet, ne trouva rien. Rassuré contre la résistance qu'il redoutait, Calliopas, quelques heures après, pendant que le vieux pontife, dont ces secousses aggravaient la maladie, était couché devant l'autel de la basilique de Latran, où le clergé avait porté son lit, l'eunuque envahit tout à coup l'église avec une multitude de soldats, armés d'épées, de boucliers, portant l'arc tendu, la lance haute et ébranlant les voûtes de la basilique au bruit de leurs clameurs. Le clergé recule d'effroi devant cette soldatesque effrénée, qui refoulait tout à coups d'épée. Alors Calliopas lit un ordre de l'Empereur enjoignant aux clercs et au peuple de déposer Martin de Todi et de l'envoyer à Constantinople. Les clercs s'écrient en vain : « Anathème à quiconque dit que Martin a changé un seul point dans la foi ! Anathème à tous ceux qui ne persévèrent pas dans la foi catholique ! » Les soldats vont droit au pape, arrachent brutalement ce vieillard du lit dressé devant le tabernacle, et le jettent dans une barque qui le transporte à Messine et de Messine à Constantinople[1].

Martin de Todi, exilé et remplacé, car tremblant à la voix de l'eunuque, le peuple romain avait élu docilement son candidat, l'Empereur voulut voir si les Longobards seraient aussi faciles à soumettre que les clercs de Rome. Au printemps de 663, il part de Constantinople avec une nombreuse flotte, et, après avoir touché à Athènes, vient débarquer à Tarente. Bien qu'il traitât rudement le clergé, l'Empereur n'était pas moins esclave des idées superstitieuses de son temps que le dernier de ses sujets. A peine débarqué, il courut à la cabane d'un ermite qui possédait, disait-on, le don de prophétie et lui demanda quel serait le succès de sa prise d'armes contre les Longobards?... Ce peuple, répondit le lendemain l'hermite, est invincible en ce moment, car une reine née au delà des Alpes a construit sur les limites du pays qu'il habite une basilique à saint Jean-Baptiste, et c'est pourquoi le saint défend les Longobards; mais il viendra un temps où l'on négligera cet oratoire, et alors périra sous ses ruines la fortune de la nation[2]. Mal-

1. Labbe, *Conciles*, t. 6. — Muratori, *Annali d'Italia*, t. IV, p. 94.
2. Paul Diacre, liv. V, c. 4. C'est l'église actuelle de Monza, où les empereurs d'Autriche prennent encore la couronne de fer.

gré cet arrêt décourageant, Coustant poursuivit son entreprise. Il avait abordé sous le pied de la botte italique : envahir cette extrémité de la monarchie longobarde n'était pas difficile ; en peu de jours et sans obstacle, il parvint jusqu'à Bénévent ; mais il trouva des murs si bien gardés qu'il fut contraint de rebrousser chemin. Il se dirigeait vers Naples, mais les cavaliers de Grimoald le forcèrent de prendre en courant la route de Rome.

Pillage de Rome par l'empereur Constant. — En apprenant son arrivée, quoique cet empereur lui arrivât battu et la lance des Longobards aux reins, la vieille servilité de Rome s'éveilla. Le pape Vitalianus et son clergé, qui ne se souvenaient plus, à ce qu'il paraît, de l'attentat de Saint-Jean-de-Latran, allèrent au-devant de lui à six milles au delà des portes, et le conduisirent en triomphe, le mercredi 5 juillet 663, dans la basilique de Saint-Pierre. Constant y fit sa prière et laissa de riches présents à cette église et à celle de Sainte-Marie-Majeure. Le dimanche suivant il revint processionnellement avec toute son armée à la basilique vaticane d'où le clergé en corps était sorti pour le recevoir. On chanta une messe solennelle; il offrit un pallium de soie broché d'or, puis on le conduisit à Saint-Jean-de-Latran. Le peuple romain était dans l'ivresse de revoir un empereur; sa joie no dura pas longtemps. Après avoir visité les églises et s'être arrêté quelque temps dans la basilique Julia, Constant se mit à dépouiller la ville de tous les objets d'art en marbre et en bronze que les Barbares avaient respectés. Tableaux, statues, bas-reliefs, trophées, quadriges d'airain des arcs-de-triomphe, tout fut emporté par ce bandit avide de pillage; il enleva jusqu'aux tuiles de bronze doré qui couvraient le Panthéon, et ne laissa dans cette ville, heureuse de le saluer douze jours avant de ses acclamations, que les obélisques dont il ne savait que faire et quelques statues équestres, trop lourdes pour être arrachées de leurs socles de marbre [1].

Ni cette spoliation qui imprime une tache indélébile sur la mémoire de Constant, ni une incursion des Franks qui traçaient peu à peu avec leur sang la route d'Italie pour leurs frères, ni le chant de victoire des Longobards que chaque succès rapprochait du Tibre, ne pouvait émouvoir la Rome du VII[e] siècle. Des événements plus intéressants pour elle absorbaient son attention. Tantôt c'était le schisme du siége de Ravenne qui l'occupa neuf ans [2]. Tantôt c'était un concours immense de pèlerins qui accouraient de tous les points de la chrétienté déposer pour le pardon de leurs péchés des monceaux d'or et d'argent sur les tombeaux des apôtres; tantôt le déluge désastreux de 675, tantôt enfin la peste de 680 qui sévit avec tant de furie, que l'empereur Constantin, dit *Pogonat* ou *le Barbu*, successeur de Constant, exempta les papes de la redevance qu'ils payaient à la couronne à leur avénement, et qui s'élevait à trois mille sols d'or. A ces calamités succédèrent les troubles religieux de 686 et de 687.

1. Paul Diacre, liv. v, c. 2. Anastase, *in Vitaliano*.
2. L'archevêque Maurus, se fondant sur ce que Ravenne était la métropole politique de l'Italie, prétendait qu'elle en fut aussi la métropole religieuse. Agnellus, t. III. *Rerum Italicarum*. — Rubeus, *Hist. de Ravenne*, liv. IV.

Élections pontificales. — L'élection des papes se faisait alors sur de larges bases. Toute la population de Rome concourait à la nomination du pontife, et, par un vieux souvenir de l'ancienne constitution, était divisée à cet effet en trois ordres : le clergé, le peuple et l'armée. En 685, la division éclata entre le premier et le troisième ordre. Le clergé avait pour candidat l'archiprêtre Pierre, l'armée le prêtre Théodore. Afin d'empêcher les clercs de procéder à l'élection, les soldats avaient placé un corps de garde à la porte de la basilique de Latran; les clercs s'étaient alors réunis dans celle de Saint-Étienne. On essaya d'amener un rapprochement entre les deux ordres; ce fut en vain, chacun s'obstinait dans son choix. Quelques gens sages proposèrent alors, comme moyen terme, de choisir un autre candidat. Sortant d'embarras par cette porte, le clergé donna ses voix à un vieillard nommé Conon, Thrace d'origine, qui obtint ensuite les suffrages du peuple et peu après ceux de l'armée [1].

Calmée momentanément par ce choix qui avait le caractère d'une trêve, la discorde se ralluma bientôt plus violente dans les esprits deux ans après. Le vieux Conon s'acheminait rapidement vers la tombe; avant même qu'il y fût descendu, Pascal, un archidiacre ambitieux et riche, se rendit secrètement à Ravenne, et là il offrit cent livres d'or à l'exarque Platyn s'il voulait le faire élire pape. L'acceptation n'était pas douteuse : le pacte conclu et le pape mort, Platyn écrivit au duc de Rome de mettre la tiare pontificale sur le front de Pascal. L'armée, docile aux ordres de son chef, vota aveuglément pour l'archidiacre; mais le clergé, opposant comme en 685, lui préféra l'archiprêtre Théodore. Voilà deux papes élus par deux factions rivales qui en viennent aux mains. Théodore, plus diligent, s'empare du palais de Latran et s'y fortifie; l'autre accourt avec les soldats, l'y assiége, et les traits et les pierres commencent à voler des deux parts. Honteux d'assister à un tel spectacle, tandis que les deux rivaux se disputaient le palais de Latran avec l'acharnement de l'ambition jalouse, les magistrats, plusieurs officiers de la milice, et la plus saine partie du clergé, suivis d'une foule immense qu'indignait ce combat sacrilége, se réunirent au sacré palais, et, après mûre délibération, ils décidèrent qu'on choisirait un troisième pape. Cette détermination prise, Sergius fut élu à l'unanimité et porté sur-le-champ en triomphe à Latran.

Trop faibles pour résister à ce nouveau compétiteur, Théodore et Pascal se soumirent et lui donnèrent le baiser de paix : mais en reculant devant les poignards levés sur lui, Pascal n'avait pas perdu tout espoir : un de ses fidèles allait apprendre ces événements à l'exarque de Ravenne et le supplier de venir à Rome. Platyn suivit le messager de si près que la milice, instruite de son arrivée, n'eut pas le temps de se rendre pour le recevoir au lieu accoutumé; elle le rencontra sous la porte Flaminienne. A peine au palais, il s'efforça de détacher les trois ordres du pape Sergius et de les ramener vers l'archidiacre. Mais, malgré ses menaces, la

1. Muratori, *Annali d'Italia*, t. IV, p. 147

majorité résista. L'exarque alors, qui n'entendait pas perdre les bénéfices de son marché, refusa d'approuver l'élection du nouveau pape, à moins qu'il ne lui payât les cent livres d'or promises par Pascal. Le pauvre prêtre de Sainte-Suzanne eut beau protester et crier qu'il ne devait rien. Comme il voulait rester sur le saint-siége, et que l'exarque se montrait inflexible, il fallut mettre dans la balance byzantine les candélabres et les couronnes du tombeau de saint Pierre. Platyn ne reconnut Sergius pour vicaire de Dieu que lorsque le plateau chargé d'or emporta les poids et toucha la terre [1].

Affaiblissement de l'influence byzantine. — Ce précédent ne pouvait laisser dans l'esprit du pape un grand dévouement pour l'empire. Soit qu'il se souvînt des cent livres d'or ou qu'il n'obéît qu'au mouvement de sa conscience, lorsqu'en 692, Justinien II lui adressa de Constantinople les statuts d'un concile appelé *in Trullo*, parce qu'il avait été tenu sous le dôme du palais impérial, il refusa de les approuver. Ce concile avait pour but de permettre aux prêtres mariés avant l'ordination de garder leurs femmes. Justinien II voulut employer l'autorité, sans réfléchir que l'autorité n'est qu'un mot où manque la force ; il croyait qu'un seul de ses gardes suffirait pour lui amener Sergius : l'événement prouva le contraire. Ce que l'exarque Calliopas avait exécuté sans peine à la tête de ses troupes devint impossible pour l'écuyer Zaccharie tombant seul à Rome, inconnu et sans action sur la milice. Les soldats, naturalisés en quelque sorte par leur long séjour dans la ville, le chassèrent eux-mêmes en le couvrant d'outrages. Ils ne montrèrent pas plus de respect, en 701, pour l'exarque Théophylacte, successeur de Platyn. Le représentant impérial dut attendre, devant les portes fermées à son approche, le bon plaisir de cette soldatesque insolente et qu'on poussait sous main à la révolte. Ce n'était pourtant pas faute de sévérité que Justinien II laissait s'affaiblir l'influence impériale en Italie. Ce tyran, surnommé *Rhinotmète*, parce que l'un de ses rivaux lui avait fait couper le nez, ordonnait en souvenir de sa mutilation, dit un historien, une cruauté ou un supplice toutes les fois que le besoin de se moucher le forçait d'ôter son nez d'or. Les querelles pour la suprématie épiscopale s'étant renouvelées au commencement du VIIIe siècle entre le prélat de Ravenne et celui de Rome, il ne trouva pas de moyen plus prompt de les apaiser que de faire crever les yeux à l'archevêque et de mander le pape à Byzance. Le pape, en 709, était un Syrien qui s'empressa d'obéir. Trois ans après son retour on apporta à Rome la tête de Justinien II. L'écuyer de Philippique, celui qui l'avait renversé, venait la montrer avec son nez d'or pour annoncer l'avénement du nouveau maître [2].

L'exposition de ce hideux trophée porta malheur à Philippique ; ceux qui veulent que l'autorité suprême soit toujours forte et grande doivent se garder de l'avilir quand ils se vengent de leurs rivaux. Les huées qui accueillaient la tête sanglante et mutilée de Justinien montèrent jusqu'au trône : quel respect pouvait

1. Anastase, *Vie du pape Conon*.
2. Théophane. Nicephore, *Chroniques*. — Cedrenus, *Annales*. — Zonaras, *Hist.*

obtenir un prince qui, en montrant à ses sujets la tête de son prédécesseur, les faisait songer que dans quelques jours peut-être ils verraient la sienne sur la même pique? Au premier ordre qu'il donna, l'empereur fut désobéi. Monothélite, il voulait plier Rome à sa croyance; elle repoussa ses décrets. Pour montrer leur mépris, le pape et ses clercs firent peindre dans le portique de Saint-Pierre les six conciles qui fixaient la foi latine; pour montrer son audace quand l'exarque Rizocope donna, en 712, un successeur au duc Christophore, le peuple l'accueillit à coups de pierres. Mais le nouveau duc, par une exception déjà rare chez ceux de Byzance, était un homme énergique. Il marcha droit au palais, et, rencontrant la faction, qualifiée du nom de Chrétienne, en armes sur la voie Sacrée, il l'assaillit si vigoureusement que, sans l'intervention du pape qui envoya ses clercs les plus vénérables, avec les saints Évangiles et les croix, pour séparer les combattants, les orthodoxes étaient taillés en pièces. Lorsqu'ils se retirèrent derrière les croix du clergé, ils laissèrent la voie Sacrée jonchée de cadavres [1]. Cet état d'hostilité prit fin cependant : une réconcilation eut lieu entre Rome et l'empereur Anastase, secrétaire de Philippique, arrivé au pouvoir en crevant les yeux à son maître. La paix religieuse, chose extraordinaire à cette époque, dura douze ans; deux exarques, Scholastique et Paul, conservèrent la paix civile en la payant chaque année le prix convenu aux Longobards, et sauf les terreurs de l'inondation de 716 qui dura sept jours, fit crouler une infinité de maisons, et couvrit les rues et les places d'arbres déracinés, le repos de la ville ne fut pas troublé.

Les iconoclastes. — Un si long calme présageait des orages; effectivement, une scission violente éclata dans l'Église sous le règne de Léon l'*Isaurien*, en 726, à propos de l'hérésie des *iconoclastes*. Ces réformateurs, qui avaient le grand tort aux yeux des catholiques de penser comme Mahomet, se proposaient de ramener le culte chrétien à sa pureté primitive, en détruisant partout les images des saints qu'on entourait d'une sorte d'idolâtrie. Ils reprochaient à leurs adversaires de ressusciter le paganisme dont l'antique regain couvrait le champ du Christ. En effet, on se réfugiait dans les églises comme on se réfugiait auparavant dans les temples. Les princes demandaient des présages aux solitaires chrétiens, comme leurs prédécesseurs en demandaient aux augures; l'eau bénite remplaçait l'eau lustrale; la violation des tombes était comme autrefois déclarée impie. On croyait aux fées nocturnes, à ces hommes dont parle Pétrone qui se métamorphosaient soudain en loups, à ces voix des âmes qui gémissaient dans l'air. Les lumières étincelaient toujours la nuit dans les chapelles, les termes étaient parés de fleurs au printemps, et l'on ne manquait pas de planter le peuplier de mai, et de célébrer chaque année en l'honneur des morts les féralies ou repas funèbres.

Les iconoclastes n'avaient donc pas tort de désirer que l'Église empruntât moins au culte vaincu : avaient-ils raison en voulant la forcer à rompre définitivement ce

1. Anastase, *Vie du pape Constantin.*

lien du passé, et le sacrifice qu'ils exigeaient était-il possible ?... c'est ce qui semble plus douteux. Dès qu'elle eut ouvert ses portes aux païens, l'Église ne fut plus maîtresse chez elle. Son culte, tout moral et tout philosophique, pouvait conserver sa primitive simplicité dans un petit cercle d'adeptes instruits, mais il devait la perdre forcément en tombant au milieu de masses ignorantes et imbues des anciennes superstitions. Il y eut dès lors, dans le principe, obligation et sagesse à donner une signification nouvelle et édifiante aux vieilles croyances du polythéisme qu'on était impuissant à détruire. Les hommes habitués à l'intervention constante de la Divinité avaient besoin de prodiges. La foi s'étant déplacée, ils ne les demandèrent plus aux autels baignés de sang des victimes ou à la feuille frémissante des chênes, mais aux tombes, aux reliques, à la mémoire de ces athlètes courageux qui avaient fondé le christianisme. De là le culte des images.

Rien de plus respectable dans l'origine, rien de plns beau dans son but que ces hommages pieux au courage et aux vertus des saints ; malheureusement l'ignorance des temps était si grande que les images, transformées peu à peu en idoles, finirent par usurper l'encens qui n'est dû qu'à Dieu. Les réformateurs qui les proscrivaient se conformaient donc rigoureusement à ce précepte de l'Ancien Testament : « Tu n'adoreras aucune image de la créature ni celle taillée de main d'homme. » Iconoclaste zélé, l'empereur Léon, dit l'Isaurien, fit enlever des églises de Constantinople toutes les images des saints qu'on brûla publiquement par son ordre, et il écrivit au pape de purifier de la même manière les basiliques de Rome. Pour se figurer l'émoi que dut produire cette lettre dans la métropole catholique, il faut songer que Rome ne vivait déjà que du culte des saints. Les dons des pèlerins qui accouraient de tous les points de l'Europe aux tombeaux des apôtres, formaient pour ainsi dire l'unique source de sa richesse : aussi n'y eut-il qu'une voix pour maudire l'empereur et pour applaudir à l'énergique protestation du pape Grégoire II.

« Tu as dit dans ton insolence et dans ton orgueil, écrivait-il à Léon en 727, j'irai à Rome, je briserai l'image de bronze de saint Pierre, et ce Grégoire qui ose me résister, à moi qui suis tout à la fois empereur et pontife[1], je le ferai traîner chargé de fers à Constantinople, comme l'un de mes prédécesseurs y fit traîner le pape Martin. Il est vrai que nous sommes bien petit devant toi et bien faible charnellement. Nous n'avons ni chevaux bardés de fer, ni soldats armés pour nous défendre. Mais la mort plane toujours sur la tête des tyrans qui abusent de leur pouvoir. L'Occident, qui ne cesse d'apporter sur sa tombe les fruits de sa foi, n'abandonnera pas saint Pierre. Rome est assez forte et assez loin de Constantinople pour se rire de ta colère ; et quant au pape, s'il s'éloigne seulement de vingt-quatre stades, tu poursuivras le vent[2]. »

Ce langage, auquel les empereurs n'étaient pas encore accoutumés, faillit coûter

1. βασιλεὺς καὶ ἱερεύς εἰμι...
2. Lettre du pape Grégoire à Léon. (Baronius, *Annales ecclésiastiques*, t. XII, p. 351.)

cher à Grégoire II. Trois assassins que Marinus, alors duc de Rome, avait, dit-on, armés, essayèrent, en 728, mais en vain, de venger Léon. Leur première tentative échoua; la seconde leur fut fatale : l'exarque Paul voulut employer la force : la force ne réussit pas mieux que la perfidie : on le repoussa, le peuple irrité chassa Marinus de la ville, et Luitprand, roi des Longobards, profitant de l'irritation des esprits et de la haine qui éclatait partout contre les briseurs d'images, entra tout à coup dans l'exarchat de Ravenne et en pilla les principales villes. L'exarque Eutychès, successeur de Paul, eut alors fort à faire. Le pape avait excommunié l'empereur et enjoignait aux catholiques de refuser le tribut; les Longobards campaient sous le môle d'Hadrien; on parlait de l'intervention de ce terrible Charles Martel, l'effroi des Sarrazins, que Grégoire II appelait à grands cris au secours de l'Église. La querelle des images, loin de se refroidir, s'enflammait de plus en plus aux colères des chrétiens occidentaux et à l'obstination de l'empereur. Quatre-vingt-treize évêques, réunis en concile dans la basilique vaticane, s'étaient prononcés à l'unanimité, en 731, pour la conservation de ces images proscrites. Léon les défendit aussitôt sous peine de mort. Cet aveugle acharnement, imité par son fils Constantin *Copronyme*, qui trouva devant lui un pape non moins résolu que le précédent, Grégoire III, enleva Ravenne et Rome aux Byzantins.

Charles-Martel. — Gagnant toujours du terrain à la faveur de ces discordes, et refoulant peu à peu le dernier exarque et ses Grecs, en 741, les Longobards avaient fait tant de chemin qu'ils se trouvaient sous les murs de Rome. Quand le peuple les aperçut, il s'effraya et non sans raison, car la situation était difficile. L'empereur de Constantinople ne pouvait rien pour son salut. On connaissait l'astuce et l'avidité des Longobards qu'il fallait toujours gorger d'or pour avoir la paix. Dans cette extrémité, Grégoire III, se tourna vers la France. Deux *missi* ou envoyés apostoliques, l'évêque Anastase et le prêtre Sergius, partirent chargés de présents pour aller implorer Charles Martel. Avec les chaînes de saint Pierre et les clefs de son tombeau, ils apportèrent au chef des Franks un décret par lequel le sénat et le peuple romain, renonçant à l'obéissance de l'empereur d'Orient, se plaçaient sous la protection de son épée en le nommant consul, c'est-à-dire souverain de Rome [1]. Dans une lettre confiée au Frank Authard, l'un des fidèles de Martel, le pape avait consacré en ces termes le choix du peuple et du sénat : « Je te conjure, ô fils très-cher, par le Dieu vivant et véritable, et par les clefs très-saintes de la confession de saint Pierre que nous t'avons envoyées comme marques du pouvoir souverain (*ad regnum*), de ne point préférer l'amitié du roi des Longobards à celle du prince des apôtres [2]. »

1. Epistolam cum decreto Romanorum principum illi prædictus præsul Gregorius miserat *quod sese populus Romanus* relictâ imperatoris dominatione ad suam defensionem et invictam clementiam convertere voluisset. (*Annales de Metz.*)

2. Baronius, *Annales ecclésiastiques*, ann. 740 : Vieux annaliste des Franks, publié par Dom Martène. *Collection des Monuments*, t. v, col. 888. — Les continuateurs d'Aimoin et de Frédegaire, *id.* Duchesne, t. III. Rerum Franc., *id.*

Le dimande del Papa erano come i Padri *Ruinart* e Pagi han dimostrato che Carlo Martello volesse imprendere la difesa contra de Longobardi poi che in recompensa esso Papa co' i Romani gli offerivano la *Signoria di Roma* col titolo di *Console* o di *Patrizio*. (Muratori, *Annal. d'Italia*, t. IV, p. 212.)

Au point de vue religieux un refus semblait impossible; mais la religion aux yeux des chefs franks, obscurcie par la fumée des camps, n'était pas encore assez belle pour les séduire. Karl, le Marteau de Thor, comme l'appelaient ses leudes, se serait bien gardé de se brouiller pour les clefs de saint Pierre avec les Lombards ses alliés. Leur roi, Luitprand, était le père d'honneur de son fils Pépin; il l'avait adopté en 735, à Pavie, à la manière barbare, en lui coupant les cheveux; et comme en présence des Arabes qui menaçaient l'Europe vers les Pyrénées et les Alpes, le même intérêt réunissait les chefs des deux peuples placés sur la route de l'islamisme, les diviser en ce moment était impossible; Charles Martel dut se borner à une intervention morale, et tout porte à croire que la paix accordée, en 742, aux Romains en fut le résultat. Pendant cette paix, qui dura dix ans et qui n'empêcha pas les Lombards de chasser les Byzantins des derniers châteaux qu'ils tenaient dans le duché de Rome, le nouveau pape Zacharie avait conçu un grand dessein. Oubliant ce que Grégoire II disait à Léon l'Isaurien : préposés au gouvernement céleste des Églises, les pontifes ne se mêlent pas des affaires de la République[1], il songeait en s'appuyant sur les chefs des Franks, à constituer un domaine temporel au Saint-Siége et à succéder à l'empereur : ce projet, que la mort l'empêcha de suivre, allait réussir dans la main de son successeur avec l'aide du fils de Martel.

Le pape Étienne II. — Pépin voulait remplacer les Mérovingiens à Paris, comme Étienne II voulait remplacer les empereurs à Rome. Liés d'avance par la double usurpation qu'ils méditaient, le maire du palais et le pape s'entendirent au premier mot. Étienne ordonna de tondre l'énervé Childéric, sacra solennellement Pépin, en 754, dans la basilique de Saint-Denis, donna le titre de patrice à ses deux fils, Charles et Carloman, et fulmina une excommunication héréditaire contre le peuple frank si jamais il prenait des rois dans une autre famille. Pépin, de son côté, passa les Alpes aussitôt avec ses Austrasiens, battit Aïstolf, roi des Lombards, et le força de signer un traité dans lequel il s'engageait à rendre aux Romains Ravenne et toutes les places du duché de Rome conquises sur les Byzantins. Mais la foi des traités à cette époque ne survivait pas à la victoire. Pépin eut à peine descendu le mont Cenis qu'Aïstolf ravageait la campagne de Rome et brûlait les maisons élevées auprès de Saint-Pierre. Dans cette extrémité, Étienne II, écrit l'abbé Fleury, auteur de l'Histoire ecclésiastique, adressa au roi des Franks une lettre où il faisait parler saint Pierre comme s'il eût été sur la terre. « Je vous adjure, disait le prince des apôtres, par le Dieu vivant de ne pas souffrir plus longtemps que les Longobards désolent ma ville de Rome et mon peuple, si vous ne voulez pas que votre corps et votre âme soient déchirés dans le feu éternel par l'ongle des démons. En m'obéissant promptement vous recevrez un grand salaire en cette vie, vos ennemis seront écrasés par ma colère; vous vivrez longtemps jouissant des biens de ce monde et obtiendrez les palmes de la vie future. Dans le cas contraire, sachez que,

1. Ecclesiis præpositi sunt Pontifices à Reipublicæ negotiis abstinentes. (Baronius, *Annales eccles.*, t. XII, p. 354.)

par l'autorité de la Trinité sainte et la grâce de mon apostolat, vous serez tous exclus du royaume de Dieu [1]. »

Cette fiction n'aurait pas suffi pour rappeler les Austrasiens en Italie, sans l'espoir du pillage, l'attrait d'un immense butin, et sans les projets ambitieux de leur chef. L'ancien maire du palais avait assez d'intelligence pour comprendre qu'en affaiblissant les Lombards il préparait un nouveau trône à ses enfants. Envahissant donc l'Italie une seconde fois, en 755, il enferma Aïstolf dans Pavie, et l'y tint assiégé jusqu'à ce que le roi lombard eût renoncé à son droit de conquête sur l'exarchat de Ravenne, et la pentapole ou les cinq villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia, Ancône. Lorsque les comtes d'Aïstolf eurent remis à Fulrad, abbé de Saint-Denis et représentant du vainqueur, les clefs de toutes les villes cédées, Pépin les livra, selon les uns à saint Pierre ou au Saint-Siége, et selon les autres les rendit au peuple romain [2]. Quoi qu'il en soit, et sous quelque forme que la donation ait été faite, elle impliquait formellement, comme tout acte féodal, la suzeraineté des rois franks sur tous les pays donnés ou rendus [3]. Ces nouveaux seigneurs étaient obligés de défendre l'Église et le peuple romain; mais, ainsi que l'ont établi, avec les historiens les plus véridiques, Fréhérus et le père Pagi, ni Rome, ni le pape ne reconnaissaient d'autre souverain [4].

Le hasard renverse souvent les meilleures combinaisons politiques : au moment où l'homme se croit le maître des événements, ils tournent et vont aboutir à un résultat imprévu. En invoquant l'intervention de Pépin, Étienne II n'avait en vue que l'intérêt du Saint-Siége : il arriva cependant que, par un effet tout contraire, au lieu de profiter au pape, cette intervention profita au peuple. Le peuple de Rome, placé entre les empereurs de Constantinople auxquels il obéissait par habitude et les Lombards dont il voyait sans cesse briller les armes à ses portes, n'avait pas encore eu le temps de songer d'une manière sérieuse à son indépendance. Cette idée lui vint naturellement quand les derniers liens qui le rattachaient encore par les Exarques à l'empire furent brisés, quand il ne redouta plus les Lombards et qu'il se trouva soumis seulement en apparence aux Francs trop éloignés pour gêner son action et aux papes trop faibles pour le dominer. Alors le courant démocratique, arrêté depuis huit siècles par la vieille digue des Césars, se précipita de nouveau dans son ancien lit et la République sortit de sa tombe [5]. Mais cette République de la Rome moderne, fille informe du moyen âge, gardait peu de traits de la démocratie de

1. Cajetani Cenni. (*Monumenta dominationis Pontificiæ.*)

2. Chronique de Moissac, Eginhard, Marianus, le moine de Fulde, Sigebert, moine de Gembloux, disent que Pepin *erepta Romanis restituit*...

3. Patriciatus ecclesiæ Romanæ seu patricii Romanorum nomen duo quædam amplectebantur et *juridictionem* quâ Reges Francorum ex consensu pontificis *et populi Romani* potiebantur et defensionem quam ecclesiæ Romanæ polliciti erant. (P. Pagi, *Vie de Grégoire III*, parag. 17.)

4. Patriciatum Romanum *cum urbe Roma* regibus Francorum integrè subjectum fuisse, neque Pontifices sibi quicquam in eo juridictionis aut ditionis arrogasse constat. (Eckard, *Rerum franc.*, lib 25, c. 38.)

Paul Diacre, écrivant à Charlemagne qui n'était pas encore empereur, lui disait : « Vous trouverez très-harmonieux les noms des portes et des rues de votre ville de Rome » (*Civitatis vestræ Romuleæ*).

5. *Idem.* Lettres du pape Étienne. — Charlemagne, comme l'a très-bien remarqué Muratori, ne prenait pas le titre de Patrice du *Saint Siége*, mais *des Romains.*

Rome antique. Composée d'une masse oisive et turbulente que nourrissait l'aumône du pape et des riches, d'un clergé indisciplinable et presque toujours hostile à son chef, et des arrière-petits-fils des patriciens qui osaient encore s'appeler sénateurs, elle portait dans son sein les plus âcres ferments de division et de désordre, et ne montrait de l'unité, de l'ensemble et de l'énergie, que pour attaquer la papauté. Forcer le successeur des apôtres à se renfermer dans les limites de son royaume spirituel et à laisser le gouvernement civil aux laïques, tel fut le but de la République nouvelle. Comme les rois de l'Orient vers l'étoile mystique, elle marcha constamment vers ce but. A mesure qu'elle va se développer, se transformer, mourir momentanément pour ressusciter encore, nous la verrons sans cesse, à travers les siècles, lutter corps à corps, lutter avec acharnement contre la papauté sa rivale. A partir de ce moment, il y aura toujours guerre entre le Vatican et le Capitole, pour savoir qui doit gouverner du sénateur ou du pontife, et si en face de la statue de la religion dressée à Saint-Pierre on ne peut pas relever sur les roches capitolines la statue de la liberté?

Cette guerre commença en 766; et les deux partis déployèrent dans leur première rencontre toute la violence et la sauvagerie du moyen âge. Le pape Paul Ier venait de passer à meilleure vie. A cette nouvelle le duc Toton, gouverneur de Nepi, accourt à la tête d'un rassemblement de montagnards du Soracte et de Monterosi, s'empare de la porte Saint-Pancrace, et fait élire dans sa maison son frère Constantin qui n'était même pas prêtre. Ce pape des paysans resta sur la chaire de saint Pierre un an et un mois. Au bout de ce temps, le *primicier* ou premier dignitaire du palais pontifical nommé Christophore, et son fils Sergius qui remplissait les fonctions de *sacellaire* (sacristain), appelèrent les Lombards, tuèrent le duc Toton et forcèrent Constantin à se réfugier dans l'église de Latran où il ne tarda pas à capituler. Le prêtre Valdipert avait profité du tumulte pour porter au trône pontifical un religieux de Saint-Vito. Instruit qu'un autre recueillait les fruits de sa victoire Christophore vole avec les Lombards à Latran, en arrache le nouveau pape, lui substitue un de ses amis Étienne III, et livre les deux intrus à ses gens qui, après leur avoir crevé les yeux, les firent expirer dans les tortures. Un an plus tard la justice de Dieu le frappait à son tour à la même place et de la même manière. En 767, le camérier du pape le mit entre les mains des bourreaux, qui lui ôtèrent les yeux et la vie[1]. Voilà l'ordre qui régnait à Rome, lorsque le pape Adrien III, sérieusement menacé par les Lombards, implora le secours du fils de Pépin.

Charlemagne passe les Alpes. — Devenu seul chef des Franks par la mort de son frère et la fuite de la veuve de ce dernier qui s'était réfugiée auprès de Didier avec ses deux enfants, Charlemagne entreprit cette expédition bien moins pour la défense de l'Église et de Rome que pour le butin et la vengeance.

Didier avait donné asile à ses neveux et à son plus grand ennemi Hunold, duc

1. Melchior Cesarotti, Vite dei primi cento Pontefici, p. 188.

d'Aquitaine; il montrait un vif ressentiment du dédain de Charlemagne qui venait de répudier sa fille; il s'agissait donc de prévenir un péril prochain en allant l'étouffer : à Pavie le petit-fils de Martel n'hésita point. L'aigle n'ouvre pas ses grandes ailes avec plus de rapidité et fond moins vite sur sa proie. On l'attendait encore à l'entrée des défilés des Alpes, que suivant à travers les rochers, les précipices et les neiges séculaires, la route des héros, il franchissait tous les obstacles et apparaissait dans la plaine. C'était, disent les contemporains, toujours sous l'impression de surprise et de terreur dont les Lombards furent saisis à cette vue, c'était comme une forêt mêlée de lances et d'épées qui semblait sans fin et marchait vers Pavie. Chaque fois que les machines de guerre, les phalanges des leudes, chevauchant l'épée haute, ou les évêques et abbés avec leurs bannières, dominaient cette masse épaisse, les habitants, accourus sur le rempart, demandaient aux transfuges : Est-ce Charlemagne?... Non, répondaient ces traîtres, pas encore! — On vit enfin comme un nuage à l'horizon, et alors parut Charlemagne, la tête armée d'un casque de fer, les mains cachées par des gantelets de fer, la poitrine, les épaules et les cuisses couvertes de fer, élevant sa lance et pressant d'un genou que le fer protégeait les flancs de son coursier noir entièrement bardé de fer. Tous les leudes qui le suivaient, armés de la même manière, ressemblaient à des statues équestres; aussi quand le soleil, frappant tout à coup sur ces armures, en fit jaillir des gerbes d'éclairs, les Lombards furent glacés d'effroi! Et les transfuges, immobiles et pâles, eurent à peine la force de leur dire : C'est Charlemagne [1].

Tout plia devant lui; son nom suffit pour conquérir le champ de bataille, la peur ouvrit à son approche les portes des places, et il ne resta bientôt plus à Didier que les murs de Pavie. Laissant à ses comtes le soin de les forcer, Charlemagne partit pour Rome. Prévenus à temps, les magnats et les sénateurs étaient allés à sa rencontre, bannières déployées, jusqu'à trente mille pas de la ville. Au Ponte Molle, où il arriva le samedi saint, 2 avril 774, il trouva les centuries de la milice en armes, et toute la population, qui, agitant des palmes et des rameaux d'olivier, l'accueillit en chantant des hymnes et poussant des acclamations!... En apercevant la ville sainte, Charlemagne descendit de cheval et se rendit à pied avec ses leudes à la basilique de Saint-Pierre: le pape l'y attendait depuis le matin à la tête de tout le clergé, au haut des degrés, que le roi baisa tous. Puis il embrassa le pape, le prit par la main et entra dans l'église en gardant la droite, suivi de tout le clergé qui chantait : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Le lendemain des fêtes de Pâques, à la prière du pape et du sénat, le jeune patrice (il n'avait alors que vingt-sept ans) confirma la donation faite par son père, mais en se réservant, comme lui, la souveraineté des pays donnés en fief [2]. Pendant ce temps, son oncle Bernard entrait à

1. Récit du moine de Saint-Gall, qui écrivit sous la dictée du soldat Adalbert, témoin oculaire. (*Recueil des Historiens de France*, par le bénédictin D. Bouquet, t. v, p. 131.)

2. Les seigneurs et les évêques, qui l'accompagnaient en grand nombre, souscrivirent aussi cet acte. On se rappelle que le roi s'y réservait la *souveraineté* des domaines qu'il abandonnait aux Papes. (Gaillard, *Histoire de Charlemagne*, tom. 1, p. 275.)

Pavie et achevait de lui gagner cette célèbre couronne de fer qu'il ceignit avant son départ dans le bourg de Monza, où l'archevêque de Milan le sacra, selon la coutume lombarde, roi d'Italie.

Six ans après cette intronisation, Charlemagne, déjà maître d'une grande partie du continent, était de retour à Rome et y faisait baptiser, le 15 avril 781, le plus jeune de ses enfants. En sortant de l'urne de porphyre, cet enfant fut sacré par le pape roi d'Italie. Son frère reçut l'onction pontificale comme roi d'Aquitaine, puis le géant carlowingien repassa les Alpes pour aller refouler dans leurs forêts les Saxons en Germanie, battre les Aquitains sur la Garonne, rejeter les Arabes au delà de l'Èbre, et il ne revint, dans sa chère métropole du Tibre, qu'en 800. Bien des événements étaient survenus dans ces vingt années : tandis que ces Franks, au cœur plus dur devant le péril que le fer qui chargeait leurs poitrines, l'élevaient au faîte de la puissance et de la gloire, des légats lui apportant les clefs du tombeau de saint Pierre et le drapeau aux six roses, emblème de la vassalité des papes, lui apprenaient que Léon III avait succédé au pontife Adrien son ami. Charlemagne ne tarda pas à voir le nouveau pape. Un de ces actes de violence dont Rome chrétienne était trop souvent le théâtre le lui envoya, en 799, à Paderborn.

Comme Cristophore et son fils, trente-trois ans auparavant, le primicier Pascal et le sacellaire Campule avaient conspiré contre leur maître. Léon III, le jour de saint Marc, 25 avril, suivait à cheval la procession des grandes litanies, lorsque par la ruelle des couvents de Saint-Étienne et de Saint-Sylvestre débouchent tout à coup les conjurés à la tête d'une troupe de scélérats armés de poignards et de bâtons. Saisis d'effroi, peuple et clergé prennent la fuite. Alors les assassins renversent le pape de son cheval et le dépouillent, en déchirant ses vêtements pontificaux, tandis que le primicier et le sacellaire s'efforçaient, à coups de poignards, de lui arracher la langue et les yeux; ils le laissèrent au milieu de la rue à demi mort et baignant dans son sang. Mais, un instant après, l'ayant vu de loin donner quelque signe de vie, ils accourent de nouveau, l'accablent d'une grêle de coups et l'entraînant dans l'église du monastère, où sur les marches mêmes de l'autel, ils le criblent de blessures et lui coupent la langue. Ainsi mutilé et moribond, il fut jeté dans la prison d'un couvent voisin d'où quelques serviteurs fidèles l'enlevèrent pendant la nuit; ils venaient chercher son cadavre et furent bien surpris de le trouver respirant encore. On le descendit, comme saint Paul, avec des cordes du haut des murs de la ville, et Albin, son camérier, le porta dans la basilique vaticane. A la nouvelle de cet attentat, les Franks du duché de Spolete s'étaient mis en marche; arrivé à Saint-Pierre, leur chef Winigis prit respectueusement le blessé, le conduisit à Spolete, et quand il put supporter le voyage, car, par un hasard si merveilleux, que les contemporains le prirent pour un miracle, aucune blessure n'était mortelle, il le fit escorter jusqu'à Paderborn.

Charlemagne avait rangé son armée sur deux rangs pour le recevoir; le vieillard mutilé passa au milieu, et, aux exclamations d'horreur et de pitié qui s'élevaient de



Philippoteaux del.

CHARLEMAGNE COURONNÉ ROI D'ITALIE.

Publié par Furne Paris

toutes parts sur son passage, il dut avoir bonne espérance. Sa cause était gagnée d'avance, en effet. Par le conseil d'Alcuin, Charlemagne confia le pape à deux archevêques germains, quatre évêques d'au delà du Rhin et de la Gaule et trois comtes franks qui le ramenèrent dans son palais de Latran; puis, afin de rétablir Léon III sur le siége pontifical, sans blesser la population qui n'était pas du côté du pape, il suivit de près ses légats et arriva à Rome, le 24 novembre de l'an 800. Là, il entendit, dans une assemblée composée de prélats et de leudes franks, les accusateurs du pontife qui dut se laver par un serment muet, en posant l'Évangile sur sa tête, des nombreux méfaits qu'on lui reprochait. Le pape absous, Charlemagne s'occupa d'une affaire plus importante et qui était le but secret de son voyage.

Charlemagne empereur d'Occident. — Dans le but de se concilier sa faveur, les chefs du clergé, les sénateurs et les nobles de Rome lui avaient dit à son arrivée : « Il n'y a plus maintenant d'empereur; ce titre va périr, car une femme occupe le trône de Constantinople. Puisque Dieu t'a donné les Gaules, la Germanie et l'Italie qui formaient autrefois l'empire d'Occident, prends le titre d'Auguste qui t'est décerné aujourd'hui par toute l'Europe chrétienne. Charlemagne répondit humblement qu'il était prêt à se soumettre aux décrets de Dieu [1]. En conséquence, deux jours après, lorsqu'il assistait dans la basilique de Saint-Pierre, pleine d'une foule immense, à la messe de Noël, le pape lui posa une couronne sur la tête, et aussitôt l'église retentit de cette acclamation poussée par dix mille voix : « A Charles, Auguste, couronné empereur de la main de Dieu! longue vie et victoire!... » Pendant qu'il feignait la surprise le pape répandit sur son front l'huile sainte, ensuite il l'adora selon la coutume antique, et tous se prosternèrent comme le pontife aux pieds du nouveau César [2]. C'est ainsi que fut rétabli l'empire d'Occident, trois cent vingt-quatre ans après sa chute ; c'est ainsi que le titre d'Auguste, fondé sur le droit de conquête et consacré par l'élection, investit de la souveraineté légitime de l'Italie et de Rome les rois franks et leurs héritiers.

Ce diplôme impérial, scellé de la grande épée de Charlemagne, ne pouvait être et ne fut contesté par personne. Il n'en était pas de même de la donation faite à saint Pierre. Huit ans après que le césar frank eut quitté Rome avec ces leudes couverts de fer et ces archevêques militaires qui, transformés en paladins et couronnés du nimbe fabuleux des chroniques, devaient s'imprimer pour toujours dans l'imagination des peuples, Léon III écrivait à Aix-la-Chapelle qu'on ne lui laissait lever aucun tribut sur l'exarchat de Ravenne. Charlemagne envoya aussitôt deux *missi* qui, loin d'accueillir les réclamations du pontife, établirent dans toutes les villes des juges et des comtes pour rendre la justice et percevoir les impôts au nom de l'empereur. Deux actes non moins significatifs complétèrent bientôt la pensée du conquérant, et montrèrent à l'Occident que sa souveraineté sur Rome et l'Italie était

1. *Chronique de Moissac*, *Recueil des Historiens de France*, t. v, p. 78. — Chroniq. de Lambert d'Irsfeld; d'Herman le Raccourci, de Scott, de Théophane.
2. A pontifice more antiquorum principium adoratus est. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. iv, p. 380.)

sans conditions et sans limites, et qu'il la léguait à ses successeurs telle que l'avait créée son épée. En 811, voyant venir la mort, il dicta son testament à Éginhard, et ne manqua pas de compter Ravenne et Rome dans les vingt et une métropoles que renfermait l'empire; puis, au mois d'août de 813, réunissant dans sa chère cité d'Aix-la-Chapelle la plupart des comtes, des nobles et des évêques franks, il leur proposa de déclarer Auguste son fils Louis le Débonnaire. L'assemblée féodale répondit par une acclamation unanime. Le grand empereur, s'adressant alors au jeune césar, l'exhorta paternellement, selon Thégan, l'un des témoins de cette scène, à servir Dieu, à honorer ses prêtres, à aimer le peuple et à choisir de bons ministres; ensuite il lui ordonna de prendre la couronne qui était placée au milieu de l'autel et de la mettre sur sa tête. Quelques mois plus tard on descendait Charlemagne dans les caveaux de sa basilique bien-aimée : les Franks avaient un nouvel empereur et les Romains un nouveau pape.

Celui-ci, qui prit le nom d'Étienne IV, s'empressa de faire prêter au peuple romain le serment de fidélité dû à l'empereur. L'année suivante il le sacra à Reims, et, en 823, son successeur sacra Lothaire, petit-fils de Charlemagne, à Rome. D'un caractère ardent et fier, Lothaire, associé à l'empire par son père Louis le Débonnaire, allait élever rudement sa couronne au-dessus de saint Pierre et du Capitole. Son premier soin fut de casser, en 824, tous les juges de Rome qu'il remplaça par des magistrats franks. De cette année jusqu'à 829, aucun des trois papes qui portèrent successivement l'anneau du pêcheur ne fut consacré sans que l'élection eût été approuvée par l'empereur, selon l'antique usage. Enfin, le pouvoir impérial était si fort et celui du pape si faible à Rome, que l'abbé du monastère de Farfa, situé dans la Sabine, ayant porté plainte à l'empereur contre le pontife, Louis le Débonnaire donna l'ordre à deux de ses *missi* d'examiner l'affaire et de juger selon l'équité. L'évêque Joseph et le comte Léon, qui se trouvaient alors à Spolete, se transportèrent donc à Rome et ouvrirent le plaid dans le palais même de Latran en présence du pape Grégoire IV, du bibliothécaire du Saint-Siége, du duc de Ravenne et de plusieurs prélats romains. Invité à exposer ses griefs, l'abbé Ingoald dit qu'il réclamait un domaine dont les papes Adrien et Léon s'étaient emparés de force, et qu'ils refusaient de restituer. Les *missi* ayant interrogé l'avocat du pape, celui-ci répondit que le Saint-Siége possédait légitimement les biens réclamés. On somma l'avocat de l'abbé de produire ses preuves, et il déroula tant de parchemins que, malgré les affirmations de son adversaire, démenties d'ailleurs par une foule de témoins, les *missi*, après avoir lu chartes et diplômes, condamnèrent le pape dans son propre palais [1].

Grégoire IV avait encore cet outrage sur le cœur, lorsque Lothaire l'emmena en France dans le dessein d'épouvanter son père. Le bruit se répandit, en effet, au *Champ du Mensonge*, près Rofliac, où Louis le Débonnaire et ses trois fils se ren-

1. Mabillon, appendice du tome II des *Annales Bénédictines*.

contrèrent, que le pape venait excommunier le vieil empereur; mais les évêques franks, rudes prélats, qui avaient presque tous les flancs serrés par la ceinture militaire, ne s'effrayaient pas pour si peu. « Si le pape, dirent-ils tranquillement, vient avec l'excommunication, il s'en retournera excommunié. » Telle était alors la situation du pape : du côté des évêques s'il s'agissait d'une question d'intérêt ou d'orgueil il ne voyait que des ennemis; du côté des empereurs il trouvait sans cesse des maîtres jaloux et sévères. En 844, on avait consacré, avant d'en avoir reçu la permission de France, le successeur de Grégoire. Lothaire, furieux, envoie Louis II, son fils, à Rome avec une armée, et l'évêque de Metz. En entrant dans la campagne romaine, le farouche prélat mit tout à feu et à sang; aussitôt les magistrats sortent en pompe avec des palmes et font neuf milles pour acclamer le fils de l'empereur. Les écoles, la milice et les corporations suivaient, selon la coutume, avec leurs bannières en chantant des cantiques et en criant : Vie et victoire au roi d'Italie! Entre ce cortége triomphal et l'armée qui marchait, silencieuse et la lance haute, Louis II arrive à la basilique de Saint-Pierre devant laquelle le bon pape l'attendait avec son clergé. Là, le pontife et le jeune roi s'embrassèrent. Louis entra dans l'église en tenant la droite comme son aïeul; ils allèrent se prosterner ensemble au tombeau de l'apôtre; puis quelques jours après, pendant que l'armée coupait les blés autour de Rome et fauchait les prairies, le pape sacra Louis II en présence des archevêques, des évêques et des barons qu'il avait amenés de France, et fit prêter serment de fidélité à son père par toute la noblesse et le peuple romain[1].

Les Sarrasins. — Deux ans avaient passé à peine sur cette leçon impériale quand, au mois d'août de 846, les guettes placées au rempart du midi donnèrent l'alarme en tremblant. C'étaient les Sarrazins qui, s'élançant à l'improviste de leur tour de Misène, avaient remonté le Tibre malgré le petit fort construit quatorze années auparavant par Grégoire IV sur les ruines d'Ostie. Ces hardis pirates, dont le turban vert, les croissants et les lances ornées de banderoles faisaient trembler l'Italie depuis un quart de siècle, débarquèrent intrépidement devant la basilique de Saint-Paul, la pillèrent, et, trouvant les portes de Rome fermées, tournèrent la proue de leurs vaisseaux vers la rive droite et allèrent assaillir Saint-Pierre. Située hors des murs comme celle de Saint-Paul, la basilique vaticane n'avait pour défense que de faibles barrières et sa sainteté. La hache brisa les portes, et la mémoire vénérée de l'Apôtre n'arrêta pas les fils du Prophète. Se précipitant en tumulte sur ces degrés que les pèlerins ne montaient qu'à genoux et qui avaient été touchés par les lèvres de Charlemagne, les pirates maures traversèrent avec d'affreux blasphèmes le grand portique appelé *le paradis*, et entrèrent comme une trombe dans la nef triomphale. Là, ces mécréants au front noir s'arrêtèrent éblouis. A travers les colonnes des cinq nefs ils voyaient briller des richesses immenses. Les douze colonnettes apportées, dit-on, de Jérusalem qui entouraient le tombeau de saint Pierre, soute-

1. Anastase, *Vie du pape Sergius II.*

naient une grille d'argent, une architrave d'argent, des statues d'argent; un autel d'argent massif était posé sur le sépulcre; partout étincelaient les ornements, les statuettes, les images, les croix les vases d'or; la nef du milieu en resplendissait, car elle avait pour plafond les tuiles de bronze doré du temple de Vénus. Tout fut emporté par les pirates. Quand ils déployèrent les voiles de leurs barques surchargées de butin, les iconoclastes auraient été contents; il ne restait plus à la porte de la basilique vide et complétement nue, que les deux statues solitaires de saint Pierre et de saint Paul [1]. Pour prévenir une seconde catastrophe, le pape Léon IV reprit le projet de l'un de ses prédécesseurs et entoura de murs la basilique, le palais de Charlemagne et les maisons circonvoisines. La nouvelle enceinte prit le nom de son fondateur: on l'appela cité Léonine, et le 28 juin de 852, veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, le pape la bénit solennellement à la tête de ses cardinaux, de ses évêques et de tous les clercs, qui en firent le tour en procession nu-pieds et la tête couverte de cendres.

Louis II succède a Lothaire. — Tranquilles de ce côté, les Romains virent bientôt éclater un autre orage: Louis II avait remplacé son père sur le trône impérial. Non moins jaloux de sa souveraineté, il avait toujours l'œil tourné vers Rome. Or, au commencement de juillet 855, le maître des milices, Daniel, vint lui révéler un complot tramé par quelques nobles de la ville. « Pourquoi, lui avait dit Gratianus, ne rappelons-nous pas les Byzantins, qui repousseraient les Maures?... Pourquoi ne pas affranchir la patrie du joug de ces Franks?... » L'empereur vole aussitôt à Rome avec une troupe d'élite. Son arrivée surprit étrangement le pape et le sénat de Rome. En apprenant pourquoi il était venu si vite, ils cherchèrent à le calmer par de douces paroles; mais, sans se prendre au miel de leurs discours, Louis II convoqua sur-le-champ tous les nobles de Rome dans le palais même du pape. Là, Daniel montrant Gratianus dit à l'empereur assis au milieu des barons: « Cet homme me conseillait de soustraire Rome à votre obéissance et de la livrer aux Grecs! » A ces mots tous les nobles se levèrent en criant: « Daniel ment! » Ils se sentaient d'autant plus forts que le maître de la milice n'avait d'autres preuves que sa parole; aussi fut-il condamné comme calomniateur et livré à Gratianus, qui n'aurait pas adouci la rigueur de la loi romaine si l'empereur n'eût sauvé Daniel en le retirant de ses mains.

Cette révélation laissa de mauvaises traces dans l'esprit de Louis II: persuadé que les pontifes s'associaient aux projets des nobles, il devint soupçonneux à leur égard et se trouva plus disposé à les traiter en vassaux rebelles. L'occasion s'étant offerte en 863 de déployer son autorité, il la saisit avec plus de passion peut-être que de justice. Il s'agissait à la vérité d'un fait touchant la famille impériale. Nicolas Ier avait excommunié le roi de Lorraine, qui préférait à sa femme une concubine. L'arrêt était juste; mais comme il frappait son frère, l'empereur en fut indigné, et prit comme un furieux le chemin de Rome avec ses troupes.

1. *Chroniques du Mont-Cassin*, liv. I.

Au bruit de sa marche Nicolas avait ordonné un jeûne général, une procession et des prières pour qu'il plût à Dieu de désarmer le bras du *Naaman* Carlovingien. La procession commençait à monter les degrés de la basilique vaticane lorsque l'empereur arriva. Sans dire une parole, ses soldats se jettent aussitôt sur le peuple et sur le clergé, les accablent de coups, brisent les croix et les bannières, et n'épargnent pas même une croix d'or donnée à l'église de Latran par sainte Hélène, qui renfermait du bois de la vraie croix. Cette relique précieuse fut rompue et foulée aux pieds. Le désordre augmentait à mesure que l'armée entrait dans la ville; elle y pillait, elle y forçait les femmes jusque dans les couvents, elle y massacrait comme si Rome eût été prise d'assaut. Glacé d'effroi, le pape s'enfuit du palais de Latran, et, se jetant précipitamment dans une barque, courut par le Tibre à Saint-Pierre, où il passa deux jours et deux nuits sans prendre aucune nourriture. Il est probable que l'empereur obtint ce qu'il voulait de ce vieillard terrifié, car le roi de Lorraine ne quitta pas sa concubine, et les Franks, en partant, laissèrent, dit l'annaliste d'Italie, un écrit des plus insolents contre le pape sur le tombeau de saint Pierre[1].

Cette violente péripétie de la lutte que le Saint-Siége soutenait opiniâtrement contre l'empire ne corrigea pas le clergé romain. En 867, le pape Nicolas étant mort, les cardinaux, qui s'arrogeaient dès cette époque le droit de choisir le pontife en daignant permettre au clergé inférieur et au peuple de voter comme eux, profitèrent de l'absence des *missi* impériaux pour élire le curé ou cardinal de Saint-Marc, connu sous le nom d'Adrien II. Les représentants de l'empereur virent dans cette précipitation un acte de lèse-majesté, et il paraît que Louis II fut du même avis, car Lambert, fils du duc de Spolète, ne tarda pas à se montrer avec ses Franks. La malheureuse Rome paya comme toujours pour les ambitieux : elle fut saccagée. Le peuple souffrit moins cependant que l'Église et les nobles. La fureur de Lambert tombait principalement sur les églises et sur les demeures des grands. Se conformant sans doute aux ordres qu'il avait reçus il exila plusieurs évêques et emmena comme ôtages les fils des premières familles.

Au milieu de ces événements le IXe siècle, âge d'injustice, de violence et de sang, s'acheminait vers sa fin à travers le fer et le feu. Le dernier jour du mois d'août 875, l'empereur Louis II mourut à Brescia. Charles le Chauve se hâta de passer les Alpes et vint recevoir à Saint-Pierre cette couronne augustale qui ne devait voiler que deux ans sa calvitie. En 880, elle ceignit le front du dernier descendant de Charlemagne. En moins d'un siècle la source de ce sang illustre s'était tarie; les rejetons du terrible Martel, du vaillant Pépin, de l'héroïque Charlemagne fléchissaient sous la gloire de ces vieux noms énervés et débiles autant que les Mérovingiens. Plus de ce génie demi sauvage, mais plein de verve et de vigueur, dans les conseils, plus d'énergie sur le champ de bataille. Les enfants n'avaient hérité

1. *Annales Bertiniani.*

que la faiblesse de leurs mères : les lions avaient fait un daim. Le dernier fils de Charlemagne était Charles le Gros !

Aussi quand ils virent cette déchéance, les hauts barons de la féodalité, encore à genoux devant la race de Martel, se relevèrent tous. En 888, Béranger, duc du Frioul, se proclama roi d'Italie et prit la couronne de fer. En 891, Guy, duc de Spoleti, se proclama Auguste et prit la couronne impériale. Dans l'espace de dix ans l'Italie eut trois rois et Rome quatre empereurs. Après Guy, son fils, Lambert saisit le sceptre d'or et le porta glorieusement. Le roi de Bavière, Arnolf, qui vint le lui disputer l'année suivante, entra par la brèche à Rome et n'y conquit qu'un vain titre. Séparés par la mort qui les coucha l'un et l'autre dans la tombe au moment où ils allaient combattre, les deux rivaux furent remplacés par le fils d'Arnolf et le fils de Boson, venus pour continuer ce duel acharné entre les Franks de l'est et ceux de l'ouest, le premier de la Germanie et le second de la Provence. Dans son dévouement insoucieux et banal Rome trouva des acclamations pour tous ces maîtres. Les papes, de leur côté, consacrèrent sans hésiter toutes ces ambitions. Étienne V versa l'huile pontificale sur le front de Guy; Formose couronna Lambert et Arnolf : Louis III reçut le diadème impérial des mains de Benoît IV. Il est vrai que les vapeurs violentes qui chargeaient l'air du siècle inspiraient alors aux hommes d'étranges idées. Tout ce que le moyen âge, tigre couvert de sang et de reliques, avait de férocité brutale au cœur, éclatait dans les actes les plus saints. Chef d'une faction opposée à celle de Formose, Étienne VI, qui n'avait pu se venger du pape vivant, voulut au moins se venger, quand il lui succéda, du pape mort. En 896, il réunit à Latran un concile composé de ses créatures, devant lequel on cita le défunt dans les formes. Bien empêché de comparaître, l'accusé fut condamné par contumace. Mais cette flétrissure ne pouvait suffire à la haine de l'ardent Étienne. Il ordonna d'exhumer le cadavre et le fit apporter dans la salle du concile vêtu de ses habits pontificaux. A la vue de ce corps tombant en lambeaux, car il y avait huit mois qu'il était dans la bière, le pape s'élance de sa chaire pâle de rage et apostrophe ces tristes restes que faisaient mouvoir par moments, comme si Formose eût été vivant, la putréfaction et les vers :

« Pourquoi, dit-il, mortel ambitieux, as-tu quitté l'évêché du Pont pour envahir le trône de Saint-Pierre?... »

Le mort ne répondant pas à cette accusation, le concile le condamna sur son silence. Alors Étienne, le déclarant indigne du pontificat et de tous les ordres, commanda de dépouiller le cadavre de ses ornements et de le vêtir d'une robe de bure. Il lui fit ensuite trancher la tête et couper les trois doigts qui avaient donné la bénédiction. Ces débris mutilés et le corps furent précipités sous ses yeux dans le Tibre[1].

Il est des actes si odieux qu'ils révoltent dans tous les temps : devant la ven-

1. Luitprand, Ticeneus, *Histor.*, liv. I, c. 8, p. 438. — Amalricus Austerius, *Vitæ Pontificum.* — *Anecdotes italiennes*, p. 212.

geance du pape Étienne VI le moyen âge lui-même recula d'horreur. Mais comme la force était sa seule loi, il punit cet acte barbare par une autre barbarie. Le peuple indigné traîna l'implacable pontife en prison et se chargea de son supplice. Tandis qu'on l'y étranglait lentement, le roi Béranger faisait crever les yeux à l'empereur Louis III, et par une juste expiation tombait à son tour sous le poignard d'un assassin, si bien que la domination des Franks proprement dits, déjà mortellement atteinte quand les bourreaux aveuglèrent le dernier rejeton de Charlemagne, finit réellement avec la vie de Béranger, le dernier représentant de la féodalité française. Le roi d'Italie et l'empereur de France morts, Rome se trouva libre du joug étranger : mais cette indépendance ne dura qu'un instant; au lieu de s'affranchir elle descendait seulement un degré dans la servitude. Rome n'échappait à l'empire que pour devenir la proie de la féodalité. Elle s'était endormie en 900 mère des Césars d'Occident, elle se réveilla en 901 vassale des comtesses et des comtes de Tusculum.



ROME FÉODALE

ET PAPALE



CHAPITRE XXII

LES COMTES DE TUSCULUM.

Origine des comtes de Tusculum ou Frascati. — Théodora. — Le gouvernement de Rome tombe en quenouille. — Marozie. — Le château Saint-Ange. — Meurtre du pape Jean X. — Le Sénateur de Rome. — Le roi Hugo. — Le fils de Marozie. — Les Empereurs d'Allemagne. — Lutte entre le Pape et l'Empereur. — Vengeances féodales. — La Poule blanche. — Châtiment bizarre du Prefet. — Vengeance pontificale. — Le vieux Crescentius. — Meurtre du Pape Benoît VI. — Maliface. — Caractère de la République de Rome au moyen âge. — Tyrannie des comtes de Tusculum. — Vengeance impériale.



Origine des comtes de Tusculum ou Frascati. — Les comtes de Tusculum, comme tous les grands barons d'Italie à cette époque, étaient les descendants des anciens chefs goths établis dans le pays ou les fils des commandants laissés dans les postes importants par Charlemagne. Selon la coutume des conquérants, lorsqu'ils abandonnèrent les riants plateaux de Frascati pour venir s'emparer à Rome des thermes Alexandrins dont ils firent leur palais, ils épousèrent des Romaines. Les belles patriciennes ne s'effrayaient pas du naturel inculte mais énergique de ces hommes qui ne connaissaient que leur épée. Elles mêlèrent donc sans peine le vieux sang latin au sang frank, et de ce mélange il sortit une race mixte unissant à la corruption héréditaire, à la vivacité d'esprit, aux passions ardentes des mères, toute la chaleur et la force du sang paternel. Tels étaient les comtes de Tusculum qui allaient jouer le premier rôle à Rome sur la scène politique du xe siècle, mais qui, par une singularité remarquable, ne devaient y paraître qu'après leurs femmes. La célèbre Théodora s'y montra la première.

Théodora et sa fille Marozie. — C'était un de ces admirables types de l'aristocratie romaine qui, par la pureté des traits, l'élégante noblesse des formes et la

richesse sensuelle de l'organisme donnaient l'idée de la beauté antique telle que l'ont fièrement modelée les artistes des césars. Qu'on se figure cette femme, la plus belle de son siècle, trônant dans les salles splendides encore avec leurs murs incrustés de marbre et leur pavé en mosaïque des thermes Alexandrins ou traversant comme la Flore du Capitole le bosquet de platanes. Les chefs des factieux qui déchiraient Rome et l'Église tombèrent à ses pieds; elle en profita pour les désarmer tous. Théodora et Marozie, sa fille et sa seule rivale furent pour la ville et l'Église deux anges non de chasteté, mais de paix. Grâce à leur influence, la concorde s'établit entre des hommes qui ne semblaient, comme les enfants de Cadmus, nés que pour se détruire; elles étouffèrent ces haines atroces qui ensanglantaient et souillaient tour à tour le palais pontifical. Ce dernier résultat qu'on eût cru impossible en ce siècle fut obtenu à la vérité par des moyens peu canoniques. Théodora avait pour amant l'archevêque de Ravenne, Marozie était la maîtresse du pape Sergius. Quand le monde, selon l'expression du panégyriste Frodoard, eut *triomphé sept ans d'avoir un tel pontife*, Théodora fit élire l'archevêque de Ravenne qui prit le nom de Jean X. L'amour ou la reconnaissance de ce pape pour Théodora ont vivement scandalisé le cardinal Baronius, auteur des Annales ecclésiastiques. Cependant on ne reproche à Jean X ni poison, ni trahison; forfaits qui, dans l'âge suivant, laissèrent tant de taches de sang sur la robe pontificale. Il gouverna l'Église avec fermeté et justice, sut réunir pour le bien commun les princes rivaux qui se partageaient l'Italie, et conduisit lui-même, en 916, une croisade de Grecs et de Franks contre les Sarrazins campés au bord du Garigliano. Dans cette expédition il mérita la gloire de vaillant capitaine, en vengeant si vigoureusement sur les pirates la spoliation de Saint-Pierre que pas un n'échappa au collier de fer[1].

Meurtre du pape Jean X. — Malheureusement cette victoire prouvait qu'il était plutôt fait pour porter l'armure d'acier que l'anneau de l'apôtre et son pacifique trirègne. Ne trouvant pas dans le sénat le respect et l'obéissance qu'il en attendait comme pontife, il essaya d'effrayer les nobles en se débarrassant par le poignard du plus turbulent d'entre eux, Albéric, marquis ou chef de la frontière, alors appelée *Marche* de Camérino, et comte de Tusculum; cet Albéric était le gendre de Théodora. Marozie, sa veuve, irritée d'ailleurs de longue main contre l'amant de sa mère, résolut de tirer vengeance de ce meurtre, et pour agir plus sûrement, elle chercha à s'emparer du tombeau d'Adrien qu'on nommait Château Saint-Ange, à cause de la chapelle bâtie depuis 608 au sommet du monument et dédiée à l'archange Michel. Aussitôt qu'elle fut établie dans cette position inexpugnable qui, dominant le Tibre et commandant toute la ville, était regardée, au moyen âge ainsi qu'aujourd'hui, comme la clef de Rome, Marozie offrit sa main et la suzeraineté de la ville à Guy, duc de Toscane. Elle ne lui aurait apporté que le château Saint-Ange

1. Simonde de Sismondi, *Hist. des Républiques Italiennes du moyen âge*, p. 143.

en dut que Guy l'eût épousée avec empressement. Ce mariage la rendit assez forte pour tenir trois ans en échec le pape Jean X. Incapable de maîtriser la violence de son caractère et surtout de plier sous les lois d'une femme, le pape attaqua probablement le premier ou menaça ses deux ennemis. Ceux-ci, allant au devant du danger, envahirent une nuit le palais de Latran à la tête d'une troupe de ces hommes d'armes qui suivaient alors les bannières seigneuriales. On égorgea d'abord, sous les yeux du pontife, Pierre son frère et son conseiller intime; puis les vassaux de Marozie traînèrent le pape dans le souterrain du château Saint-Ange et l'y étouffèrent sous des coussins [1].

Hugo et le fils de Marozie. — Plusieurs années après ces représailles, Marozie, qui venait de faire périr l'un des successeurs de Jean X en prison, et d'avancer peut-être la fin de l'autre, mit, en 930, sur le trône pontifical un fils qu'elle avait eu du pape Sergius, et qui s'appela Jean XI. Sous le nom de ce jeune homme doux et timide, elle gouvernait l'Église aussi arbitrairement que Rome, quand son second époux mourut. Elle se hâta d'en choisir un troisième. Plus épris du château de Saint-Ange que de sa beauté, Hugo, malgré l'abîme incestueux qui les séparait, selon la loi chrétienne, s'unit sans répugnance à la femme de son frère. Dans la pensée de Marozie, cette alliance consolidait pour longtemps sa domination sur la ville; c'était compter sans l'inconstance de la destinée. Ce mariage, qui devait assurer son triomphe, car il ornait son front de la couronne de fer, Hugo étant roi d'Italie, devint sa perte. Elle avait un autre fils, adolescent encore, qui portait le nom de son premier époux, Albéric, le comte de Tusculum. Un jour que, par l'ordre de sa mère, il remplaçait le page du roi et lui tendait l'aiguière d'argent, par précipitation ou à dessein, il s'acquitta si maladroitement de cet office, que Hugo, tout inondé, ne put retenir un premier mouvement de colère. Frappé au visage, le jeune Albéric sort en pleurant et court se plaindre de cet affront à ses parents et aux anciens amis de son père. Les nobles, qui ne voulaient pas d'un maître trop puissant, s'emparent avec joie de ce prétexte pour chasser Hugo. Ils ferment les portes, font sonner les cloches, et mènent le peuple soulevé au bruit du tocsin droit aux thermes Alexandrins. Hugo s'était réfugié dans le château Saint-Ange; il y fut cerné avant d'avoir eu le temps d'y introduire un corps de troupes campé hors des murs. Perdant la tête, il profita des ténèbres pour se glisser le long des remparts à l'aide d'une corde et s'enfuit en Lombardie. Marozie, qui maudissait sa lâcheté, ouvrit les portes du château à son fils; mais l'adolescent que les nobles saluaient déjà du titre de consul et de sénateur de Rome, leur prouva qu'il sortait de bonne race féodale en jetant sa mère dans les fers et le pape son frère sous les verroux de sa forteresse [2].

Hugo ne pouvait dévorer ce double outrage. Il revint avec une armée, en 933; mais il trouva que Rome n'était pas, comme lui, fille de la peur. Forcé de regagner

1. Frodoard (*Chroniques*). — Le cardinal Baronius, *Annales ecclésiastiques*
2. Frodoard (*Chronique de l'église de Rheims*)

Pavic, après quelques ravages autour des murs, il reparut sept ans plus tard, et dévasta si bien la campagne, que le nouveau comte de Tusculum, dont tous les contemporains vantent le bon gouvernement, lui proposa de faire la paix; pour la rendre plus durable il épousa sa fille Alda. Ce fut une concession inutile, Hugo ne voulait pas la paix, il voulait l'influence de son gendre. La guerre continua donc pour savoir à qui resterait la domination de Rome, et le patrice l'emporta sur le roi. Jusqu'en 954 Albéric gouverna la ville du haut de son château Saint-Ange avec une autorité absolue. Tout puissants sur le parchemin, les papes en réalité n'eurent pendant cette période aucune initiative, même dans leur domaine spirituel ils n'agissaient que sous son inspiration; c'était le comte de Tusculum qui administrait, qui percevait les impôts, qui rendait la justice. Il laissait figurer leurs noms en tête des actes publics; mais à ce vain honneur se réduisit pendant vingt-deux ans tout le pouvoir des papes[1].

Les empereurs d'Allemagne. — Albéric régna ainsi jusqu'en 954. Dès que les moines de Farfa, qui lui devaient tant de reconnaissance, eurent emporté son cercueil, Octavius son fils lui succéda sans opposition, bien qu'il portât la robe de clerc et qu'il n'eût que dix-huit ans. Au bout de quelques mois le pape Agapet II mourut; le jeune comte de Tusculum se souvint alors qu'il était prêtre, et se fit élire à sa place. S'il faut en croire le cardinal Baronius, Luitprand et l'auteur français de l'Histoire de l'Église, ce pontife imberbe qu'on nomma Jean XII laissa trop voir sous la dalmatique papale, le petit-fils de Marozie. Il vendit au plus offrant les ordres de l'Église, les abbayes et les évêchés. Passionné jusqu'à la folie pour la chasse, il avait un grand nombre de chevaux qu'il ne nourrissait pas de foin et d'orge, mais de pigeons, de noisettes, de pistaches, de raisins secs et de figues trempées dans d'excellent vin. Ni sa jeunesse, ni son amour des plaisirs bruyants ne l'empêchaient pourtant de songer à l'intérêt de Rome. Deux tyrans se disputaient alors la couronne d'Italie, et la liberté de la vieille ville courait grand risque d'être étouffée au milieu de leurs luttes. Dans le but d'écarter ce péril, de jour en jour plus menaçant, Jean XII imagina d'opposer à l'ambition des deux rivaux un pouvoir assez fort pour les écraser l'un et l'autre, et assez éloigné pour protéger Rome sans l'asservir. Il offrit en conséquence le titre d'empereur au roi d'Allemagne sous des conditions très-nettement formulées, qu'au mois de décembre 961 Othon accepta en ces termes :

« Si Dieu permet que j'aille à Rome, j'exalterai autant qu'il me sera possible la sainte Église et toi qui es son chef; et jamais de mon consentement, par mes conseils ou ma volonté, tu ne perdras ni la vie, ni les membres, ni ta seigneurie. Je ne rendrai à Rome aucun jugement, je ne conférerai aucun bénéfice sans avoir pris ton avis et celui du peuple romain. Tout ce que je pourrai conquérir du do-

1. Scorgiamo da questo e da altre simili documenti de' Papi d'allora che Alberico lasciava a i Romani pontefici l'onoré d'essere nominati ne gli atti publici come se fossero egliao i Padroni di Roma e del suo ducato, quando si sa di certo ch'egli la faceva da Principe assoluto nel temporale quegli Stati. — Muratori, *Annali d'Italia*, l. v, p. 314.

maine de saint Pierre, je te le restituerai, et en nommant mes ducs et mes comtes, je leur imposerai l'obligation, sous la foi du serment, de défendre de tout leur pouvoir les terres de l'Église[1]. »

Othon vient a Rome. — A la nouvelle de ces conditions si favorables à Rome, on joncha de huis le paradis de saint Pierre, et le 2 février 962, Othon, suivi de son armée et d'un grand nombre d'évêques et de barons, y fit son entrée au milieu d'une foule immense. Le fils de Marozie déploya pour son couronnement, une magnificence incroyable, et le nouveau César fut si satisfait qu'il versa dans le trésor de Latran l'argent, l'or à pleines mains. Ce fut ainsi que l'empire passa aux princes d'Allemagne ou plutôt aux Franks de l'est, car les Allemands d'alors n'étaient encore que des Français établis au delà du Rhin, et Othon portait le titre de roi de la France orientale; celle d'occident était la France d'aujourd'hui. Nous venons de dire qu'Othon avait été magnifique dans sa reconnaissance. Ces profusions blessèrent au vif les ennemis du pape; ils se sentirent tout à coup révoltés d'un genre de vie qu'ils toléraient depuis longtemps et coururent dénoncer à l'empereur, qui se trouvait à Pavie, les désordres de leur pontife. « C'est, lui dirent-ils, un débauché sans frein et sans honte, qui du saint palais de Latran fait la sentine de tous les vices. » Pour la première fois peut-être la haine n'exagérait pas; mais la mémoire des bons offices de Jean XII était trop fraîche encore. Othon ne put se montrer rigoureux : c'est un enfant, répondit-il aux accusateurs; les bons exemples le corrigeront; qu'il soit repris avec douceur par les gens de bien et il quittera la voie du mal. » Après l'avoir couvert publiquement de son indulgence, il l'avertit en secret et avec assez de sévérité pour que le jeune pape en conçût un amer ressentiment. Dissimulant toutefois, il envoya un noble et un clerc à Pavie qui promirent à l'empereur qu'il s'amenderait. Pendant que ces nonces en prenaient l'engagement en son nom, Jean appelait à Rome Adalbert, duc de Toscane, le plus ardent ennemi d'Othon.

Lutte entre le Pape et l'Empereur. — Cette fois, comme toujours, la colère avait été mauvaise conseillère. Avant que le pape et son allié fussent en mesure de lui résister, l'empereur était accouru; la faction opposée au pape lui ouvrit la porte Flaminienne, et il fallut que Jean entrât dans le château Saint-Ange et cédât à ses ennemis la ville, le palais de Latran et la basilique de Saint-Pierre. Du haut de sa formidable tour, au commencement de novembre 963, il vit une foule d'évêques d'Italie et d'Allemagne, presque tous les cardinaux, la plupart des officiers du Saint-Siége et un grand nombre de nobles qui marchaient sur les pas de l'empereur vers l'église du grand apôtre. Le lendemain, un prélat vint lui apprendre que le concile général était réuni, le sommant d'y comparaître. Cité deux fois dans les mêmes termes, Jean fit la même réponse : « Je sais que vous voulez élire un autre pape, mais si vous avez cette audace je vous excommunie tous. »

1. Le cardinal Baronius (*Annales ecclésiastiques*).

Peu effrayé de la menace, le concile passa outre, et donna la parole aux ennemis de Jean XII. Ils l'accusèrent alors de plusieurs crimes, entre autres d'avoir épousé sa nièce, d'avoir ordonné un diacre dans une écurie, et d'avoir invoqué, en jouant aux dés, la protection de Jupiter, de Vénus et des autres faux dieux. Sur ces griefs il fut solennellement déposé et remplacé par un laïc honnête et probe qu'on nomma Léon VIII.

Le sang de Marozie bouillonnait dans le cœur de Jean à ces outrages. Un mois écoulé à peine il essaya de se venger en attaquant l'empereur. Le 3 février 964, ses partisans, les *Tuscolani*, barricadèrent les ponts du Tibre; on s'y battit avec acharnement et le sang germanique y coula en telle abondance qu'Othon, bien que triomphant, car les empereurs sont rarement les plus faibles dans les chroniques, ne tarda pas à quitter Rome. Jour néfaste que celui de son départ pour le pape Léon! Othon ne fut pas au delà du Ponte-Molle que les Tuscolani détruisaient son ouvrage. En arrivant à son camp de Spolete, il y trouva Léon VIII qui avait eu le bonheur d'échapper, mais aussi nu qu'un mendiant. Moins diligents ou moins heureux, ses partisans payèrent pour lui à Rome. Jean fit couper la main droite au cardinal-diacre qui avait rédigé la sentence du concile; les doigts, le nez, la langue au premier archiviste Azzon, et livra aux bourreaux, qui le battirent cruellement de verges, Oger, évêque de Spire et confident d'Othon. Quant à ses accusateurs, ils périrent tous sous le glaive ou la hache. Frémissant de colère à ces nouvelles, Othon reprit le chemin de Rome avec son armée, mais il eut beau hâter sa marche, celui qui ne laisse aucun crime impuni l'avait devancé. Quand il arriva à Latran, il n'y trouva plus qu'un cadavre. Frappé mortellement à la tempe par une main inconnue, dans ses courses nocturnes, Jean XII n'était rentré au palais pontifical que pour y mourir.

Le pape Jean XIII. — Avant de quitter la ville d'où une peste affreuse le chassa, Othon avait défendu d'élire désormais le pape sans la permission de l'empereur. Léon VIII étant mort en 965, on n'osa pas enfreindre sa défense, et deux nonces, le proto-archiviste du Saint-Siége et l'évêque de Sutri lui furent envoyés pour demander *quel était l'homme qu'il voulait faire pape*[1]? Othon leur désigna Jean XIII, évêque de Narni, qui réunit tous les suffrages, excepté ceux des partisans de la maison de Tusculum. Autant par orgueil que par un reste de patriotisme, les Tuscolani protestèrent avec énergie contre cette intervention de l'empereur dans une élection qui devait rester pure de toute influence étrangère. Puis comme Jean XIII était méprisé du peuple qui l'appelait *la poule blanche*, parce qu'il avait les cheveux blancs depuis l'adolescence, ils résolurent de le chasser. Pierre, comte de Tusculum, frère ou cousin du petit-fils de Marozie et alors préfet de la ville, s'entendit sous main avec les décurions de la cité et Roffred, comte campanien. Celui-ci accourut avec ses hommes au jour fixé et l'emmena sous bonne garde en Cam-

1. Pro instituendo quem vellet pontifice. (Adam de Brême.)

panie. Un tel mépris de l'autorité impériale exigeait une éclatante vengeance; elle ne se fit pas attendre. Au commencement de 966, Othon, qui était toujours sur le chemin de Rome, reparut de nouveau avec ses Allemands. Il commença par exiler au delà des monts les consuls de la ville et par faire pendre les décurions; il mit ensuite le préfet instigateur de tous ces désordres entre les mains du pape. C'était une belle occasion pour Jean XIII d'imiter celui qui guérit la blessure de Malchus, mais les papes du moyen âge connaissaient mieux la loi du talion que l'Évangile. Lorsque Jean XIII tint le préfet, il commanda qu'on lui coupât la barbe, et qu'on la suspendit comme trophée, dans l'ancien Forum, au cheval de bronze de Domitien. Cet ordre exécuté, on attacha le patient tout nu sur un âne, la tête tournée du côté de la queue de l'animal qu'il était forcé de tenir comme une bride. On lui empanacha la tête avec des plumes pour le punir de ses sarcasmes contre le pape, et, dans cet équipage on le promena avec une sonnette au cou dans toutes les rues de Rome en le flagellant à chaque carrefour. Ne pouvant châtier de la même manière Roffred et un autre noble qui étaient morts, le pape fit ouvrir leurs tombes et jeter les cadavres dans le Tibre.

Qui sème le vent recueille la tempête : de ces ossements profanés allaient naître d'autres violences. Toute la famille de Marozie n'était pas dans le sépulcre ou dans l'exil. Derrière les grands murs du château Saint-Ange il restait encore un frère de la célèbre patricienne. Tant que l'empereur vécut, le vieux Crescentius ou Cencius, comme l'appelait le peuple en abrégeant son nom, parut aussi insensible que les statues oubliées sur le monument. Mais, aussitôt qu'Othon eut payé le tribut funèbre, Cencius se réveilla. Sortant tout à coup du château Saint-Ange, où les ennemis de sa famille le croyaient enterré, il monte au palais de Latran suivi d'un groupe de farouches vassaux, saisit le pape qui s'y trouve, c'était Benoît VI, et lui ôte la vie comme l'avaient perdue les décurions de la cité avec la corde. Il avait pour complice un cardinal nommé Boniface Ferruci, qui s'éleva au trône papal en mettant le pied sur le cadavre de Benoît. Celui-ci ne l'occupa qu'un mois. Le frère de Marozie avait un parent qu'il voulait faire pape, Boniface dut bientôt quitter Rome et s'enfuit à Constantinople, mais il ne partit pas les mains vides. En sortant du palais de Latran il emportait le trésor pontifical et tous les vases sacrés de la basilique de Saint-Pierre.

La piété des pèlerins qui affluaient à Rome quand les Sarrazins ne fermaient pas trop hermétiquement les Alpes, eut bientôt réparé cette perte, et sous le gouvernement de Cencius ou de son fils onze années s'écoulèrent sans troubles. Le désordre ne recommença qu'en 984, au retour de Boniface Ferruci. Soit qu'il fût enhardi par la mort d'Othon le Roux, soit qu'il eût des intelligences avec le comte de Tusculum, Boniface, ou plutôt, comme l'appelait Gerbert, *Maliface*, arrive comme à l'improviste, tue le pape Jean XIV et prend audacieusement sa place. Il la garda quatre mois. Vers la fin d'avril un coup de poignard l'envoya rendre compte de ses meurtres et de ses vols au tribunal de Dieu. Il était si abhorré que le

peuple se jeta sur son cadavre, le traîna dans toutes les rues, et, après l'avoir déchiré à coups de lance, l'abandonna aux chiens sous la statue de Marc Aurèle. C'est là que le clergé vint le chercher le lendemain pour lui donner la sépulture.

Caractère de la République romaine au moyen age. — Cencius supporta trois ans son successeur : au bout de ce temps il le chassa et ne consentit à lui rouvrir les portes de Rome que lorsqu'il apprit que le pontife offrait au jeune Othon III la couronne portée par son père et son grand-père. C'était le seul moyen pour les papes de briser le cercle dans lequel les reléguait inflexiblement la constitution politique de Rome. Formée comme autrefois des deux éléments les plus opposés, l'aristocratie et la démocratie, la République de Rome au moyen âge offrait une cohésion, un ensemble de vues, une unité d'action qui surprennent dans ces temps sauvages. L'esprit municipal, rejeton immortel de la vieille liberté romaine, et le souffle d'indépendance qui passait parfois sur le Forum dans le souvenir des aïeux, avaient-ils seuls fait ce miracle? On pourrait le croire. Car les peuples comme les enfants apprennent tout par tradition et par habitude. La tradition du moyen âge qui survivait à Rome même, c'était que le peuple d'autrefois avait été libre : le peuple d'alors voulait donc être libre, et il se croyait dans la voie de ses pères en choisissant les décurions de ses quartiers et les chefs de ses corporations, en élisant ses sénateurs et ses papes et gardant le droit d'acclamer les empereurs. Suivant assez docilement les nobles, car l'antique et religieux respect du patriciat vivait toujours au fond du cœur de ces hommes, tous fils d'esclaves, d'affranchis ou de clients, les Romains, ouvriers ou bourgeois, qui formaient la masse du peuple au moyen âge, se tenaient en général vis-à-vis de l'Église dans une froideur mêlée de défiance. Il était rare qu'ils se portassent de son côté. Les papes, forcés dès lors de chercher un point d'appui ailleurs, appelaient à grands cris les rois d'Allemagne, qui les couvraient d'une protection réelle en échange d'un titre idéal.

Vengeance d'Othon. — A l'insu du consul Cencius et du sénat, Grégoire V reprit donc le projet de ses prédécesseurs et la reconnaissance lui en aurait fait un devoir quand bien même elle n'eût pas été conseillée par la politique, puisqu'il n'était monté sur la chaire de Saint-Pierre qu'à la recommandation d'Othon III, son cousin, recommandation appuyée par une armée : Othon reçut donc la couronne impériale dans le courant d'avril 996, à deux pas de la tombe de marbre qui renfermait les cendres de son père, et le 1er mai il tint un plaid hors de la porte Saint-Laurent. Dans ces assises féodales, dont le but était d'effrayer les Romains, on fit comparaître Cencius, et les conseillers de l'empereur soufflèrent à leur maître le discours le plus sévère et le plus menaçant. Le comte de Tusculum l'écouta en souriant; il entendit parler d'exil, de châtiment, de pardon accordé à la seule considération du pape avec un calme ironique, et pour montrer aux Allemands le cas qu'il faisait de leur colère, à peine le jeune empereur eut-il quitté Rome que Cencius enleva au pape tout ce qu'il possédait et quand il l'eut fait habiller

en pèlerin, ***nudus omnium rerum***, dit l'annaliste d'Hildesheim, il le chassa.

Ainsi provoqués à la face de l'Italie, les Allemands ramassèrent le gant. Ils ramenèrent à Rome le jeune empereur, qui rencontra en entrant dans la ville l'antipape, jeté à sa vengeance comme victime expiatoire : on lui avait coupé le nez et la langue et arraché les yeux. Le mutilé, touchant son visage ruisselant de sang, demandait par gestes à ces barbares une pitié qu'il n'obtint pas. Féroces par nature, les Tudesques firent achever ce malheureux et coururent assaillir le château Saint-Ange. Mais là leur bravoure échoua. Repoussés à chaque escalade ils garantirent la vie et ses biens à Cencius s'il rendait le fort. Oubliant cette fois sa prudence ordinaire et se confiant en la parole de l'empereur, le comte de Tusculum sortit, et le soir on voyait son corps pendu aux créneaux du château Saint-Ange.





CHAPITRE XXIII

LES GRANDS PAPES DU MOYEN AGE.

SYLVESTRE II ET GREGOIRE VII.

Gerbert d'Aurillac. — Dangers de la science au moyen âge. — La Tête de bronze. — Le Palais d'or. — Les Empereurs allemands. — La Sunamite. — Le Moine de Cluny. — Un Pape allemand. — Hildebrand gouverne l'Église. — Les antipapes. — Grégoire VII. — Tableau de la Société chretienne au XI[e] siècle. — Plan de réforme de Grégoire. — Il veut mettre l'autel sur le trône. — Excommunication d'Henri IV par les évêques d'Italie. — Excommunication du Pape par les prélats d'Allemagne. — Le légat de l'Empereur à Latran. — Amende honorable de Canossa. — Défaillances de Grégoire VII. — Réaction allemande. — Henri à Rome. — Le Pape appelle Robert Guiscard. — Incendie et sac de la ville.



Le triomphe d'Othon fut court; il avait cru *décapiter* la république et la féodalité : il ne tua qu'un homme. Avant que le crâne de Cencius n'eût blanchi au sommet du château Saint-Ange, la cloche du capitole sonnait à toute volée et les Romains, accourant en armes à ce signal, chassaient l'empereur de la ville. C'était une première expiation, mais trop incomplète pour un siècle qui ne savait de l'Évangile que ces mots : œil pour œil, dent pour dent !... Lorsqu'il s'enfuit, en 1001, Othon emmenait à titre de concubine Stéphanie, la veuve du mort. Mais peu après elle l'empoisonna et revint à Rome pour exercer plus tard, comme Locuste, les mêmes représailles sur le pape.

GERBERT, PAPE, SOUS LE NOM DE SILVESTRE II. — C'était un Français du Midi qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Fils d'un pauvre laboureur et moine du couvent de Saint-Gérard d'Aurillac, Gerbert était sorti de sa cellule pour faire

l'éducation du roi Robert et plus tard celle de l'empereur Othon III. Nommé archevêque de Reims, la haine de Hugues Capet le força de résigner son siége et de se retirer auprès d'Othon, qui s'empressa de lui donner l'archevêché de Ravenne et le fit élire pape en 999. Gerbert avait changé son nom en celui de Sylvestre II. Avec toute l'instruction qui pouvait germer sous la voûte des cloîtres, il possédait la clef des sciences enseignées alors à Cordoue. Heureux, en effet, comme ces hommes prédestinés qui viennent à temps pour recueillir l'héritage moral de plusieurs générations, Gerbert d'Aurillac arriva par hasard au moment où les travaux des Arabes avaient réuni les rayons épars de la science, et il eut le bonheur de leur dérober ce faisceau lumineux.

Soit avant d'être pape, soit en dirigeant le monde chrétien, Gerbert ou Sylvestre II connut et employa toutes les idées mises en circulation par le paganisme, le christianisme et la religion de Mahomet. Il y avait en lui trois hommes très-distincts : le littérateur païen qui, puisant à la vieille source toujours jaillissante de l'antiquité, composait, à l'exemple de Quintilien, un traité de rhétorique et des épitaphes en vers; le scolastique ou maître des écoles, auteur du traité du *Raisonnable* et du *Raisonnant;* enfin l'élève de Cordoue, pour lequel la géométrie et l'astronomie n'avaient plus de secrets, et qui, faisant luire dans les ténèbres de son temps le flambeau ravi aux sages de l'Orient, écrivait un traité élémentaire sur les mathématiques et un livre sur la théorie des Sphères. Doué, en outre, comme la plupart des fils de ceux qui vivent du travail des mains, d'une adresse merveilleuse, Gerbert était mécanicien, et quand son esprit fléchissait, fatigué de ses longues méditations, il demandait des distractions aux outils de son père et fabriquait sa fameuse horloge, son abaque, son instrument pour observer l'étoile polaire; ce qui ne l'empêchait pas de trouver du temps pour perfectionner le jeu de l'orgue et de voir le premier la miraculeuse puissance de la vapeur.

C'était plus qu'il n'en fallait pour le placer à la tête d'une époque où l'esprit humain dormait encore sous un épais brouillard; c'était même trop, car ses contemporains, effrayés de tant de savoir, n'hésitèrent pas à le prendre pour un magicien. Lorsqu'à son retour d'Espagne, il décrivait, le soir, sous la sombre arcade du cloître les merveilles de Tolède ou de Cordoue, les moines se regardaient à la dérobée en frémissant; quand leurs yeux tombaient par hasard sur les figures géométriques qu'il traçait, ils s'arrêtaient terrifiés, et si en passant devant sa cellule, ils l'entendaient lire un livre arabe, tandis que son orgue à vapeur modulait ses sons harmonieux, ils prenaient la fuite en disant : Gerbert est avec le diable!

La Tête de bronze. — Le Palais d'or. — Tout le moyen âge se peint dans le récit suivant murmuré à voix basse par ses ennemis : Lorsque Gerbert, disaient-ils, en vertu d'un pacte infernal, fut élevé au trône apostolique, il commença de fouiller en tout sens le vieux sol de Rome pour chercher les trésors enfouis par les païens. On le voyait sans cesse au milieu des ruines, et jamais homme né de mère n'entendra raconter sans frémir ce qui lui arriva dans ces lieux déserts. En errant

un jour, selon sa coutume, hors de Rome, il trouva dans les débris du Champ-de-Mars une statue de bronze ayant l'index de la main droite étendu comme pour désigner un point. Le front de la statue portait cette inscription : « Frappe ici ! » Prenant ces deux mots à la lettre, des chercheurs de trésors avaient souvent entamé à coups de hache cette tête de bronze. Gerbert attendit qu'il fût midi, et quand le doigt de la statue projeta son ombre il marqua la place avec un pieu. La nuit suivante, escorté d'un seul serviteur qui portait une lanterne, il revint secrètement au même lieu : aux mots étranges qu'il murmura, le sol se fendit et livra un large passage. Le maître et le serviteur descendirent alors dans un magnifique palais dont les murs, les plafonds, les colonnes étaient d'or massif. Des chevaliers d'or jouaient avec des dés d'or sur une table d'or. Un roi d'or était couché avec une reine du même métal devant un repas servi par des esclaves dans des vases dont le travail exquis surpassait encore la richesse. Dans l'intérieur de ce palais brillait une escarboucle si merveilleuse qu'elle en éclairait toutes les salles. Ses rayons éblouissants se réfléchissaient sur un enfant d'or placé vis-à-vis et tenant un arc avec sa flèche. Gerbert ayant voulu toucher à quelques-unes de ces richesses, toutes les images se mirent à marcher vers lui et à frémir. Il reconnut son imprudence et s'arrêta; mais le serviteur fut plus hardi : pensant qu'un larcin ne serait pas remarqué, il s'empara d'un poignard d'un prix inestimable, et le cacha sous sa robe. Aussitôt toutes les statues frémirent et se levèrent; l'enfant d'or décocha sa flèche contre l'escarboucle qui s'éteignit, et les deux audacieux se trouvèrent tout à coup plongés dans les ténèbres. Heureusement Gerbert connaissait le moyen d'apaiser les statues. Il ordonna au serviteur de remettre l'objet dérobé à sa place, et il leur fut permis de sortir du palais, mais comme ils étaient venus, les mains vides [1].

Qu'on songe à l'autorité que de telles croyances, dans un tel siècle, devaient donner à la parole de Gerbert. Il en profita pour réprimer l'insolence de la féodalité qui tenait l'Église à la gorge et la serrait jusqu'à l'étouffer. Ce n'était pas seulement à Rome qu'elle jetait des cris; partout il y avait lutte, parce que l'intérêt entretenait la querelle partout. Les évêques étant plus riches que les barons, la féodalité ne pouvait vivre en paix avec l'Église. A chaque instant les chefs des abbayes ou les évêques en appelaient au pape. Ils trouvèrent dans Sylvestre II un énergique défenseur. Par devoir et par caractère le pape était l'ennemi-né du pouvoir féodal. La tiare avait beau décorer leurs fronts, ces fils du peuple n'oubliaient pas leur origine. Sous la pourpre pontificale battaient des cœurs pleins de haine et de ressentiment contre les nobles, et quoique leur dévouement appartînt d'abord à l'Église qui les avait faits grands, il sentaient encore à leur indignation qu'un sang plébéien coulait dans leurs veines. Inflexible avec les puissants de son siècle, le fils du pauvre laboureur d'Aurillac les fit trembler; quand un

1. Vincent de Beauvais (*Speculum historiale*, p. 197, ch. 48).

baron était cité à Rome, il s'y rendait plus mort que vif. En 1002, le vicomte de Limoges, ajourné pour excès commis sur la personne de son évêque, comparut le jour de Pâques devant la cour papale. Les cardinaux examinèrent l'affaire en présence du pontife, et comme la féodalité avait besoin d'un exemple terrible, ils décidèrent que tout homme qui mettait la main sur un prélat méritait d'être écartelé et son corps jeté aux bêtes. En conséquence on livra le vicomte à l'évêque Grimoard pour qu'au bout de trois jours il lui appliquât cette peine. Mais le surlendemain, soit que ce fût chose convenue d'avance, ou bien que Grimoard reculât devant l'exécution d'un jugement semblable, la veille du jour fixé ils sortirent secrètement de Rome et retournèrent en hâte à Limoges.

Mort de Gerbert. — Bien qu'elle eût déjà mis Othon, son meurtrier, au tombeau, Stéphanie ne croyait pas Cencius assez vengé. Après avoir frappé le jeune empereur, voulant immoler aux mânes de son époux une autre grande victime, elle empoisonna le pape. Que pouvait-elle craindre?... L'ignorance monacale n'était-elle pas là comme le dragon sculpté sous le porche des cloîtres pour souffler son venin et voiler le forfait?... On raconta que Gerbert avait fondu avec l'aide du diable une tête magique dont les lèvres d'airain s'ouvraient pour répondre en un monosyllabe à chaque question qu'il lui adressait. Ainsi, lorsqu'il l'avait interrogé pour savoir s'il deviendrait pape; Oui, avait murmuré la tête. Quand il demanda plus tard, Mourrai-je avant d'avoir chanté messe à Jérusalem?... la tête magique fit entendre un Non! L'ami du diable, ajoutait-on, comptait pour jouir d'une longue vie sur cette prédiction, mais elle vient de s'accomplir à son insu. Il est allé célébrer les saints mystères à Sainte-Croix en Jérusalem; et l'esprit du mal, qui aime les équivoques, a déclaré le pacte fini et emporté son âme. Ce qui prouve combien il a fallu de temps et d'efforts pour éclairer les hommes, c'est que cette fiction absurde n'est pas morte avec le moyen âge. Quatre siècles après l'empoisonnement de Sylvestre II, Platina, auteur d'une Vie des papes, répétant le libelle du cardinal schismatique Brunon qui vivait sous Grégoire VII, écrivait les lignes suivantes :

« Le malheureux Gerbert, se sentant saisi du froid mortel avoua, aux assistants le commerce qu'il avait eu avec le démon et la prédiction qui lui avait été faite, les avertissant de profiter de son exemple, et de ne pas se laisser séduire par les artifices de l'esprit infernal. Puis il demanda qu'après sa mort son corps fût mis sur un char à deux chevaux et inhumé dans l'endroit que les chevaux désigneraient en s'arrêtant d'eux-mêmes. Ses dernières volontés furent ponctuellement exécutées. On inhuma Sylvestre dans la basilique de Latran, parce que ce fut devant cette église que les chevaux s'arrêtèrent[1]. »

Nouveau pouvoir des comtes de Tusculum. — Le pape et l'Empereur morts, l'étoile des comtes de Tusculum brilla de nouveau à Rome. En 1003, le fils de Stéphanie et de Cencius, réintégré dans les dignités de son père, avait repris les clefs du château Saint-Ange, et gouvernait la ville en maître absolu sous le titre de préfet.

1. Platina, *Vie des Papes*, p. 123.

Installé au palais de Charlemagne qui touchait la basilique de Saint-Pierre, il exerça, de concert avec son frère Jean qu'il avait créé patrice, cette souveraineté féodale jusqu'en 1014. Cette année-là les tours s'ébranlèrent, la terre d'Italie trembla sous les pieds des barons. Un souffle impétueux de colère contre la tyrannie des nobles s'était élevé et amassait au-dessus de toutes les grandes cités un sombre et terrible ouragan. Les peuples avaient vu la liberté dans leurs rêves, et ils la trouvaient si belle qu'ils en poursuivaient l'image à bras ouverts. Refoulé par ce mouvement dont l'un de ses rivaux profitait pour le chasser de Rome, Benoît VIII, le sixième successeur de Gerbert se hâta de recourir au vieux et unique moyen de salut des pontifes : il s'enfuit en Allemagne, offrit la couronne impériale au roi Henri II, et celui-ci, pour la recevoir à Saint-Pierre y ramena le pape à la tête d'une armée. Les choses se passèrent avec le cérémonial ordinaire. Le 14 février 1014, précédé et suivi, dit le chroniqueur Raoul Glabert, de douze sénateurs, dont six avaient le *menton complétement rasé*, tandis que les autres portaient de *longues barbes*, Henri II se présenta devant la basilique vaticane. Sur le seuil, les cardinaux l'arrêtèrent, selon la coutume, pour lui demander s'il promettait d'être le défenseur et l'avocat du Saint-Siége et de rester fidèle au pape et à ses successeurs; à sa réponse affirmative faite avec une grande dévotion, les portes s'ouvrirent et Benoît VIII lui donna ainsi qu'à la reine l'onction et la couronne impériale[1].

Quoique les nobles n'aimassent pas à se voir soumis à l'autorité, purement nominale cependant des Césars allemands, ils se pressèrent des premiers autour de l'empereur. Le préfet Cencius lui fit dignement les honneurs du palais de Charlemagne; mais à ces démonstrations trop vives pour être sincères et à l'escorte des douze sénateurs se réduisit toute sa souveraineté. Quelques-uns de ses soldats ayant voulu visiter Rome furent repoussés au pont Saint-Ange; ils mirent l'épée à la main, et un combat où coulèrent des flots de sang s'engagea entre les gens de Cencius et les Tudesques. Les Tudesques eurent le dessous et le blâme. Henri punit trois frères qui avaient été les auteurs du désordre et les emmena chargés de fers en Germanie. Après son départ rien ne fut changé dans le gouvernement de la ville. Le patrice Jean, frère de Cencius et son successeur dans le consulat urbain et la préfecture féodale, ajouta seulement à ses nombreux titres celui de Vicaire de l'empereur; mais le vicaire était plus puissant que le maître, et il le prouva bien en 1024. Il s'agissait de remplacer Benoît VIII; Jean vendit la tiare à l'un de ses parents que le même jour vit laïc et pape. Outre le scandale de ce marché, grand et légitime objet des colères de l'historien ultramontain Baronius, le pape noble était un ingrat qui, mordant comme le serpent le sein qui l'avait réchauffé, rappela les Allemands en Italie en faisant briller aux yeux de leur chef la couronne impériale. Ce nouveau chef s'appelait Conrad. Élu roi d'Allemagne, à Mayence, sur la tombe de Henri II, le mercredi saint de l'an 1027 il arrivait à Rome avec son armée, le dimanche suivant il était proclamé Auguste, et le lundi, après une mêlée

1. Ditmar, *Chroniques*, liv. VII.

affreuse et une émeute de douze beures qu'excita la brutalité d'un Tudesque, les Romains libres, pieds nus, et leurs esclaves portant le collier d'osier des condamnés à mort, venaient faire amende honorable aux pieds du César allemand [1].

Cet orage passé, les comtes de Tusculum, chefs de la branche aînée, car autant qu'on peut l'entrevoir dans l'épaisse nuit de ce siècle, et à la lueur si faible des chartes et des chroniques, les nobles portant le nom de Cencius ou de Jean appartenaient à la branche cadette; les comtes de Tusculum, disons-nous, se retrouvèrent comme auparavant, les seigneurs de Rome. Le siége pontifical étant devenu vacant en 1033, Albéric y plaça, en achetant les suffrages, un de ses fils qui n'avait que douze ans. L'enfant grandit au palais de Latran, et sa nature, héréditairement vicieuse, inclina tellement vers la débauche et les passions mauvaises, que le pape Victor III, ainsi qu'il l'avoue dans ses Dialogues, ne pouvait songer, sans horreur, aux excès de ce monstre. Ils devaient être grands, puisque les nobles, assez peu scrupuleux en pareille matière, le chassèrent deux fois. Deux fois rétabli, la première par les armes de l'empereur, la seconde par l'influence de sa famille, il consentit, en 1044, à descendre du trône papal à condition qu'on lui rendrait l'argent qu'il avait payé pour y monter. L'archiprêtre Gratien accepta ce marché qui, *à la honte de l'époque*, souleva peu d'opposition. Le peuple romain du moyen âge, *comme celui de la république et de l'empire*, vendait publiquement, sans rougir, son vote au plus offrant, et, quand il s'assemblait pour choisir entre les candidats à la papauté, il ne demandait pas quel était le plus digne, mais quel était le plus riche. Un tel état de choses devait engendrer de déplorables conséquences; aussi, en 1046, trois papes canoniquement élus se disputaient à la fois le palais de Latran.

Il n'appartenait qu'à l'empereur de faire cesser ce désordre, mais l'empereur étant couché depuis peu dans la tombe, Henri III son fils et son héritier se chargea de ce soin. Il passa les Alpes, et, après avoir reçu à Milan la couronne de fer des mains de l'archevêque Guido, il convoqua un concile général à Sutri. Le jour où ce concile s'ouvrit, un ermite perça jusqu'à l'empereur, mit un billet dans sa main et disparut. Le billet contenait ces trois lignes :

Une Sunamite a pris trois époux,
Toi qui es tout puissant, ô Roi Henri,
Brise le triple lien illégitime de la Sunamite.

L'allégorie était transparente : comme tout bon Allemand du moyen âge, Henri III ne brillait pas par la perspicacité, mais il lui eût été difficile de méconnaître l'Église romaine dans la Sunamite, et dans les trois maris Benoît IX, Sylvestre III et Grégoire VI, élus par des voies illicites. Il suivit le conseil de l'ermite et fit nommer, à la place des trois simoniaques, l'évêque de Bamberg. Les tendances dominatrices des Germains et *les prétentions de ces enfants des brouillards et des neiges sur le pays du soleil* se manifestaient avec trop d'audace pour n'être pas repoussées vio-

1. Arnold, *Histoire de Milan*, liv. II, ch. 3.

lenment. En effet, le pape qu'ils firent élire en 1047, et celui qui le remplaça l'année suivante furent empoisonnés. S'opiniâtrant d'autant plus qu'on lui résistait davantage, Henri fit alors élever sur la chaire apostolique, par les prélats allemands réunis à Worms, Brunon son cousin, évêque de Toul.

Le moine Hildebrand. — Après les fêtes de Noël de 1044, le nouvel élu partit vêtu en pèlerin pour la capitale du monde catholique. Il était accompagné ou plutôt conduit dans ce voyage par un moine du cloître de Cluny, appelé Hildebrand. Fils d'un pauvre forgeron de Soano, ce moine cachait sous la laine de son froc la plus ambitieuse mais aussi la plus grande pensée de ce siècle. Les évêques de la Germanie regardèrent d'abord avec dédain ce Toscan souffreteux et chétif, dont la pâleur excitait la pitié, dont la stature bien au-dessous de la médiocre appelait le sourire. Mais quand le nain prit la parole et que de ce corps frêle il sortit tout à coup une voix pleine de vigueur et d'éloquence, les prélats allemands, frappés de surprise, éprouvèrent une partie du frisson qui glaçait leurs prédécesseurs en écoutant Gerbert.

Ce n'était donc pas sans dessein que Brunon marchait derrière ce moine. Il lui restait un abîme à franchir : les Romains abhorraient les Tudesques et tenaient surtout, autant par esprit de nationalité que par intérêt, au droit de choisir le pape, droit consacré par le temps et devenu en quelque sorte un privilège populaire. Apaiser l'orgueil irrité, imposer silence à la haine historique et immortelle de l'Italien pour l'homme du Nord, et forcer le clergé romain à ouvrir les portes de Saint-Pierre devant ce représentant d'une race odieuse, voilà le miracle qu'il fallait faire. Facile aux empereurs germains qui l'opéraient à la tête de vingt mille hommes, ce miracle paraissait impossible dans la position où se trouvait l'élu de Worms, n'ayant pour trésor que son bourdon de pèlerin, et pour armée que le moine de Cluny. Ce moine suffit pourtant : avec sa seule intelligence il fut aussi fort que les empereurs avec leurs armées. Par son conseil, Brunon se présenta humblement, sans aucune marque de la dignité pontificale, au clergé romain, sollicitant, non une confirmation, mais une élection nouvelle. C'était, disait-il, l'empereur son cousin qui lui avait imposé ce fardeau : tandis qu'il les priait de l'en décharger et de le rendre à sa chère cité de Toul, Hildebrand parcourait la ville, poussant les moines, parlant aux nobles, et racontant au peuple qu'une voix du ciel avait fait entendre ces mots au moment où le pape approchait de Rome : *Je viens avec des pensées de paix et non avec des pensées d'affliction.* Qui eût osé résister à la voix de Dieu ?... L'élection germanique fut confirmée par acclamation, et Brunon, prenant le nom de Léon IX, créa Hildebrand cardinal-diacre du Saint-Siége, et, comme s'il avait partagé avec son protecteur les clefs de saint Pierre, lui confia le gouvernement de l'église de Saint-Paul [1].

Il gouverne l'Église. — Quand un homme d'une volonté énergique parvient à

[1] Platina, *Vie de Grégoire VII.*

s'imposer une fois, la voie du pouvoir va toujours s'élargissant devant lui : il n'a qu'à vouloir pour y marcher en maître. Léon IX mort en 1055, Hildebrand mania les esprits avec tant d'adresse qu'on l'envoya en Allemagne avec la mission d'élire un pape de concert avec l'empereur; il fit choisir l'évêque d'Eischtadt, gouverna l'Église trois ans derrière ce fantôme pontifical, et lorsqu'il s'évanouit dans la tombe le remplaça, malgré la vive opposition des comtes de Tusculum, par un autre Allemand. Les protestations s'élevèrent aussitôt avec la même violence contre cette suprématie, et dans la masse du clergé, et dans les rangs de la noblesse. Les colères des comtes de Tusculum se traduisirent par un schisme; et une de ces luttes où la passion humaine coule à pleins bords éclata sous la pression trop despotique d'Hildebrand, entre la féodalité ecclésiastique et la féodalité militaire. Représentée par les cardinaux, la *féodalité ecclésiastique* accepta le combat offert et le soutint six ans. On vit alors, de 1058 à 1064, quatre papes nommés par les deux partis se disputer violemment la tiare. Celui des nobles, bien que le plus fort, finit par être le plus sage. Fatigué de l'assaut sacrilége donné à l'Église de Dieu, il remercia ses amis et leur déclara que, renonçant au Saint-Siége, il n'aspirait plus qu'à regagner paisiblement sa ville de Parme. Pour obtenir la permission de sortir de Rome, il lui fallut payer trois cents livres d'argent à Cencius, fils du préfet. En échange de cette rançon, Cencius lui abandonna un cheval boiteux des Maremmes, avec lequel il s'éloigna, protestant et non sans raison, qu'il ne lui prendrait plus envie de revoir l'eau du Tibre[2].

Hildebrand Pape, sous le nom de Grégoire VII. — Une trêve de neuf années suivit le départ de l'évêque de Parme. La féodalité était tranquille, l'Église gardait le silence : on eût dit que les deux partis, pour recommencer la bataille, attendaient qu'on eût descendu Alexandre II dans le caveau pontifical. Aussitôt, en effet, que le souffle du printemps de 1073 eut éteint la vie du vieillard, un événement depuis longtemps prévu annonça que le retour des hostilités était prochain et que le feu de la lutte, comme un incendie immense, allait se rallumer sur tous les points de l'Europe. Le jour même où l'on enterrait Alexandre à Saint-Jean-de-Latran, un grand tumulte s'éleva tout à coup, et la foule s'emparant d'Hildebrand et le portant au siége du défunt, le proclama pape d'une voix unanime. Quoique personne n'en fût plus digne, cet honneur lui arriva d'une façon si violente qu'il accabla un homme dont la constitution chétive et brisée par l'âge plisit au moindre choc. La mort d'Alexandre, écrivait-il aux évêques pour leur annoncer son élection, m'a frappé en roulant comme un rocher jusqu'au fond des entrailles. Ils se sont tous jetés sur moi ainsi que des insensés, et je peux bien dire avec le prophète : « Je suis venu sur les abîmes de la mer et la tempête m'a englouti. J'ai eu beau crier et me plaindre, ma voix devenue rauque a expiré sur mes lèvres : la crainte et le tremblement m'ont saisi et je me suis senti entouré de ténèbres. »

1. Papam rite colo sed te prostratus adoro.... (Pierre Damien.)
2. Le cardinal d'Aragon, *Vie d'Alexandre II.*

Malade encore d'émotion et de surprise, il écrivit à peu près dans les mêmes termes au roi d'Allemagne Henri IV, qui, malgré les avertissements de ses évêques et de ses barons, confirma l'élection. Il ne tarda pas à s'en repentir. Une fois assis sur la chaire de saint Pierre, le vieillard, infirme et mourant, ressuscita sous les traits d'un homme, jeune de vigueur morale et de génie, qu'on appelait Grégoire VII. Montrant alors à l'Europe chrétienne que s'il avait le corps d'un nain il avait l'âme d'un géant, le fils du forgeron de Soano saisit le glaive spirituel, et, le brandissant du haut du Vatican comme l'épée flamboyante de l'archange, il déclara fièrement la guerre aux palais et aux châteaux. Ce n'était pas trop si l'on voulait sauver l'Église et arrêter la féodalité dans sa voie de vice et de sang.

Tableau de la Société féodale au xi[e] siècle. — En effet, entraînées par une sorte de délire, l'une et l'autre, selon l'expression des pieux solitaires, semblaient s'être jetées comme *deux vierges folles dans les bras du démon*. Les prêtres, élevant au-dessus de tous *les cornes de l'orgueil*, brûlaient d'ajouter à la tyrannie sacerdotale la toute-puissance des rois : les presbytères étaient pleins de leurs concubines, les porches des basiliques de leurs enfants. Les prélats achetant et vendant leurs mitres, passaient les jours dans les forêts à courir les daims et le cerf, et les nuits à table ou au jeu. On reconnaissait les évêques à leurs cheveux bouclés et parfumés, à leurs belles fourrures, à leurs vêtements de pourpre ou de soie écarlate, à l'or qui brillait sur les harnais de leurs chevaux et la cape de leurs soldats, et chose dont la papauté s'indignait enfin, au luxe de leurs femmes! Malgré leur épaisseur, les murs des cloîtres avaient été traversés par l'air corrompu du siècle.

N'ayant d'autres lois que leurs passions en face d'un clergé corrompu et qui foulait aux pieds pudeur et discipline ecclésiastique, la plupart des nobles vivaient sans frein et sans remords. Les notions du bien et du mal s'étaient effacées de leurs cœurs; ce que nous appelons vol, parjure, débauche, ils le nommaient en riant butin, adresse, divertissement. Le baron usurpait, tuait, pillait l'Église, écrasant le faible, punissant lâchement l'innocent des crimes du fort, et quand il avait mis le feu aux cabanes des laboureurs, surpris quelque tour abbatiale ou détroussé les pèlerins, il attaquait comme un loup affamé son voisin le plus proche. Quant aux rois, indifférents à ces désordres, en profitant même pour accroître leur pouvoir, ils vendaient les biens et les dignités de l'Église et foulaient aux pieds comme une vile servante cette vénérable fille du Christ.

Plan de réforme de Grégoire. — Aussi, du fond de ce siècle de fer qui n'était qu'un gouffre d'envie, d'injustice et d'effroyable sensualisme, le peuple au désespoir tendait de tous côtés les bras vers Rome. Les évêques dignes encore de ce titre, ne cessaient de crier au pape : « Si Rome ne lui ouvre pas une voie nouvelle, le monde est perdu. Il faut que la réforme parte de Rome, comme de la pierre angulaire du salut de l'humanité; contre la tempête qui menace d'engloutir l'univers il n'est qu'un seul port, l'Église romaine. Oui, cette réforme doit commencer par le haut clergé, car le mal n'est jamais plus contagieux que lorsqu'il dévore la

tête du sacerdoce. Il faut des actes et non des mots; il faut que les successeurs de saint Pierre tracent la voie nouvelle et l'éclairent de leurs vertus[1]. »

Depuis vingt ans, ces plaintes, poussées par des millions de voix, retentissaient aux oreilles d'Hildebrand : Grégoire VII les trouva dans son cœur, et le projet que ses devanciers n'approuvaient qu'en tremblant, il le mit à exécution lorsqu'il eut la tiare sur le front. Malheureusement, l'esprit de caste vint attaquer dans son germe, et arrêter dans son développement, cette idée de réforme qui pouvait renouveler la face du monde. L'esclavage n'était pas mort avec la société païenne : ce fait odieux, révoltant, qui transformait l'homme en objet vénal, et la population des campagnes en bétail de labeur, avait survécu à la ruine de l'ancienne société. En vain les esclaves avaient fondé la civilisation du Christ : en vain, comme les martyrs des Catacombes, ils en avaient cimenté les premières pierres de leur sang; ils ne s'appartenaient pas plus sous le règne moral du divin crucifié que sous l'empire brutal de Jupiter. Les prêtres, les évêques, les abbés du moyen âge, huit cents ans après la chute du paganisme, possédaient, à titre servile, un aussi grand nombre de leurs semblables qu'en avaient possédé les flamines, les augures, les pontifes de la vieille Rome. Des milliers de misérables serfs croupissant dans des masures visitées chaque jour par la fièvre, la famine et la peste, ou arrosant de sueurs et de pleurs cette terre qui n'était bonne qu'une fois pour eux, quand elle les recevait morts dans son sein, gémissaient de père en fils depuis des siècles sur la glèbe féodale. Des cœurs de fer se seraient attendris au spectacle de leurs misères. Ce ne fut pas cet abus infâme du droit du plus fort, la propriété humaine, que Grégoire VII songea d'abord à réformer. En jetant un seul mot, du haut de la chaire de saint Pierre, au milieu de ces masses pleines d'une sourde colère, il aurait pu les soulever et les précipiter contre la tyrannie seigneuriale, qu'elles auraient emportées comme des torrents dans leurs flots furieux. Au lieu de prendre ce parti, qui l'eût conduit droit à son but par le chemin de la justice, Grégoire VII ne vit point les larmes des pauvres chrétiens : les seuls abus qui le frappèrent furent ceux dont le peuple ne souffrait pas : l'habitude où étaient les rois de disposer des bénéfices, l'usurpation des terres de l'Église, et l'indépendance du clergé; et, par une conséquence naturelle, son plan de réforme ne tendit qu'au triomphe du Saint-Siége sur la noblesse, la royauté et l'Église d'Occident.

Il veut mettre l'autel au-dessus du trône. — Rendre la papauté supérieure à toute puissance temporelle : mettre l'autel au-dessus du trône, l'épée des princes au-dessous des clefs de saint Pierre, le front des rois aux pieds des papes, qui, y tenant la place de Dieu, devraient seuls gouverner la terre; établir que sans pape il n'existe pas de royaume, et que tout gouvernement qui s'éloigne de lui tombe et se brise comme un vase d'argile : proclamer que le monde est éclairé par deux

1. Pierre Damien.

lumières; celle du *soleil*, figurant l'autorité pontificale, et celle de la *lune*, symbole de l'autorité royale, et que, de même que le second de ces astres ne reflète que les rayons du premier, de même le pouvoir royal ou impérial ne peut refléter que le pouvoir du pape : poser enfin, comme un dogme fondamental, que l'Église romaine étant la mère des autres Églises d'Europe, tous ses enfants, empereurs, rois, princes, lui devaient un égal respect, une même obéissance, et qu'il dépendait d'elle de leur conférer ou de leur retirer le pouvoir de les instituer ou de les déposer à son gré : tel fut le manifeste que lança Grégoire VII.

Pour réaliser ce rêve, l'un des plus grands qu'ait jamais enfanté l'esprit humain, il était nécessaire de détacher le clergé des gouvernements auxquels il tenait par les liens de famille, en le ramenant au célibat, et d'enlever en même temps aux rois le droit de nommer les évêques et de conférer les abbayes. Un concile où les archevêques, les évêques, les abbés d'Italie se rendirent en foule, fut convoqué, en conséquence, à Rome, le 6 de mars 1075. On y décida, sous l'inspiration de Grégoire, que l'autel serait désormais interdit aux prêtres mariés et aux prélats incontinents : que personne ne pouvait conserver une évêché achetée à prix d'argent, que ce trafic des choses saintes appelé *simonie* méritait l'anathème, et qu'on frapperait d'excommunication les rois qui auraient l'audace de donner ou vendre à l'avenir les bénéfices ou les évêchés. Ce dernier décret touchait en passant le roi de France, et allait frapper, comme la pierre lancée par une fronde, Henri d'Allemagne au front. Le Goliath germanique se sentit atteint et frémit de colère : tous les Allemands partagèrent son émotion. La querelle était nationale : l'homme du Midi voulait secouer le joug de l'homme du Nord, l'Italie osait menacer l'Allemagne ! — Un concile ! un concile ! et punissons ces insensés ! — A ce cri, poussé par le roi et répété avec enthousiasme de Munster à Mayence, de Brême à Ratisbonne, de Spire à Strasbourg, évêques et barons accoururent à Worms. On y déroula, contre Grégoire, une fulminante liste d'accusation, et il fut déposé, à l'unanimité, comme assassin, comme sacrilége, comme nécromancien et comme simoniaque.

Le légat de l'empereur a Latran. — Ceci se passait le 23 janvier 1076. Quelques jours après, un clerc de Parme, nommé Roland, légat de l'empereur, montait au palais de Latran, où se trouvait en ce moment réuni un nombreux synode, et, après avoir annoncé à l'assemblée qu'il venait de la part de Henri, il apostrophait le pape en ces termes : « Le roi mon maître, et tous les évêques d'Allemagne et d'Italie t'ordonnent de quitter sur-le-champ les clefs de saint Pierre et le gouvernement de l'église romaine, que tu as usurpé : car nul ne pouvait t'élever à cette dignité éminente sans l'approbation des évêques et la confirmation impériale. » Puis, se tournant vers les évêques : « Mes frères, ajouta-t-il, j'ai à vous annoncer, au nom de l'empereur, qu'il vous attend aux fêtes prochaines de la Pentecôte, pour vous donner un pape de sa main; car celui-ci est un loup dévorant et non le pasteur de l'Église. »

A ces mots, l'évêque du Port, homme violent, s'élança de son siége en criant : Qu'on le saisisse ! Les épées romaines brillèrent ; mais Grégoire, couvrant le légat de son corps : « Mes enfants, dit-il avec calme, ne troublez point la paix de l'Église. Voici les temps sombres dont parle l'Écriture, où il y aura des hommes superbes et désobéissants. Il faut qu'il arrive des scandales : le Sauveur a dit lui-même qu'il nous envoyait comme des brebis au milieu des loups. Puisque le précurseur de l'Antechrist s'est levé contre l'Église, soyons modérés et doux : ce double esprit est la sagesse. Nous avons assez longtemps vécu en paix : Dieu veut recommencer à arroser la moisson du sang des saints : préparons-nous au martyre si la défense de l'Église l'exige, mais que rien ne nous sépare de la charité de Jésus-Christ. »

Après ces paroles, il prit des mains du légat la lettre de l'empereur, et la lut tout haut d'une voix ferme ; elle était ainsi conçue :

« Henri, roi par ordre de Dieu et non par usurpation, à Hildebrand, qui est un moine perfide et non un pape.

« Tu as mérité ce salut par ta conduite, car il n'est aucun ordre dans l'Église qui ne porte des marques de ta malédiction. Tu n'as pas eu honte d'outrager les chefs de l'Église et de les fouler aux pieds comme des serfs. En écoutant tes injures contre les oints du Seigneur, la multitude a applaudi, et, fier de sa faveur, tu as jugé dès lors que tu savais tout, et que les autres ne savaient rien. Or, comme tu n'as cherché à employer cette prétendue science, illusion de l'orgueil, qu'à détruire au lieu d'édifier, nous pouvons penser que saint Grégoire, dont tu profanes le nom, prophétisait ta démence quand il a dit : Souvent le nombre de ceux qui obéissent remplit de superbe l'âme de celui qui commande, et il croit savoir plus que tous en voyant qu'il peut plus que tous. Nous avons, nous, supporté tout cela pour conserver intact l'honneur du Saint-Siége. Prenant notre humilité pour de la peur, tu n'as pas craint alors de te soulever contre la puissance royale que nous tenons de Dieu, et tu as osé menacer de nous la ravir, comme si le droit de disposer des trônes était en ta main et non en celle de Dieu. C'est pourtant notre Seigneur Christ qui nous a donné la couronne, et qui ne t'a pas donné la tiare. Tu l'as dérobée par l'astuce, la fraude et par tous les moyens que réprouve la religion. Par l'or, tu as gagné la faveur du peuple : l'or te procura le fer ; le fer t'a mis sur la chaire de paix où tu n'es monté que pour déchaîner la discorde et la guerre. Condamné par tous les évêques, frappé d'anathème, déposé par notre jugement, descends ! descends du siége que tu as usurpé ! que la place de saint Pierre soit occupée par un autre qui ne cherche point à couvrir la violence du manteau de la religion, et à corrompre la doctrine de l'Évangile. Moi, Henri, roi par la grâce de Dieu, je te le dis avec tous nos évêques : Descends ! faux pontife ! descends ! [1] »

Cette lecture souleva une telle tempête parmi les partisans du pape et frappa les timides d'une si grande stupeur que Grégoire, habile à pressentir l'esprit des

1. *Annales Saxonnes.*

hommes assemblés et à deviner leurs impressions, remit la séance au lendemain. L'acte qu'il allait accomplir imprimait à la réunion un caractère solennel. Il s'y présenta d'un air grave et sombre, et regardant ceux qui attendaient en silence un dénoûment dont ils s'effrayaient au fond du cœur, il montra un œuf de pierre autour duquel on voyait se replier un serpent noir armé d'une épée et d'un bouclier, et leur dit : « Un serpent, croyant dévorer l'œuf de *Pierre*, brisa ses dents et se blessa lui-même à mort ! » Une acclamation universelle ayant accueilli l'allégorie, il se leva alors et prononça lentement ces paroles, qui retentirent sous les voûtes de Latran comme les éclats de la foudre :

« Bienheureux Pierre, prince des Apôtres, incline vers nous ton oreille du haut des cieux, et daigne écouter le serviteur que tu as nourri depuis son enfance et délivré jusqu'à ce jour des piéges des méchants qui me haïssent parce que je te suis fidèle. Tu m'es témoin, ainsi que ma seule Reine, la mère de Dieu, le bienheureux Paul, ton frère, et tous les Saints, que l'Église de Rome m'a mis malgré moi le gouvernail dans les mains, que ce n'est point l'or qui m'a fait monter sur ton siége, et que j'eusse mieux aimé mourir dans l'exil que d'usurper ta place par des moyens humains. M'y trouvant par ta grâce et sans l'avoir mérité, je pense donc qu'il t'a plu et qu'il te plaît en ce moment que le peuple chrétien m'obéisse et me reconnaisse le pouvoir que tu m'as transmis de lier et de délier sur la terre.

« Dans cette confiance, pour l'honneur et la défense de ton Église, au nom de Dieu tout-puissant, de son Fils et du Saint-Esprit, et en vertu de ton autorité apostolique, je défends à Henri, fils de l'empereur Henri, qui s'est élevé contre ton Église avec un orgueil inouï, de gouverner le royaume d'Allemagne et l'Italie, et je relève tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont prêté. Je défends à tous ses sujets de lui obéir, car celui qui attaque l'Église mérite de perdre la dignité dont il est revêtu, et parce qu'il s'est montré rebelle comme chrétien et qu'il a refusé de fléchir devant le Seigneur, je le charge d'anathèmes, afin que les peuples se souviennent que tu es Pierre, que sur cette pierre Dieu a édifié son Église, et qu'elle ne craindra jamais les portes de l'enfer[1]. »

Amende honorable de l'empereur Henri IV a Canossa. — C'était un grand et hardi langage : l'événement le justifia. Henri comptait beaucoup d'ennemis parmi les barons d'Allemagne ; ils ébranlèrent les forts et firent peur aux faibles. Au moment où ce prince se préparait à tirer une vengeance éclatante du pontife, il apprit que la couronne était près de tomber de son front s'il n'obtenait la révocation de l'anathème. Son parti fut bientôt pris : immolant la passion à la politique, il passe tout à coup les Alpes et va chercher l'absolution aux genoux de son ennemi. Au bruit de son arrivée, Grégoire s'était retiré avec l'enthousiaste Mathilde, comtesse de Toscane, la fille la plus ardemment dévouée, la plus puissante protectrice du Saint-Siége, dans la forteresse de Canossa. Le 22 jan-

1. Labbe, *Conciles*, tome X.



L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE AUX GENOUX DE GRÉGOIRE VII.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

vier 1077, Henri s'y rendit sans défiance; et laissant son escorte de l'autre côté du fossé, il entra seul; mais, le pont relevé, il dut s'en repentir amèrement. La forteresse avait trois enceintes; on l'arrêta dans la seconde, et les soldats de Mathilde le dépouillant, par ordre du pape, de tous ses vêtements, l'y laissèrent couvert d'une simple tunique de moine. Abandonné là trois jours et trois nuits, la tête découverte et pieds nus, sur la neige et la glace, il jeûnait jusqu'au soir; et en voyant les fenêtres étincelantes de lumière des chambres de Grégoire VII et de Mathilde, il se rappela probablement plus d'une fois le songe de son père. Ce pontife, qui abusait alors de la victoire, avait été son précepteur. L'empereur Henri III le vit une fois en rêve, assis à table avec son fils, mais il avait des cornes qui semblaient s'élever jusqu'au ciel, et avec lesquelles il roula le jeune prince dans la boue. Effrayé de ce songe, l'empereur fit jeter Hildebrand dans un cachot, où il serait resté sans les prières de l'impératrice. Or, quand il tremblait de faim et de froid sur la neige dans l'enceinte glaciale de Canossa, Henri dut bien maudire la clémence de sa mère. Le quatrième jour enfin, grâce aux prières de Mathilde, le pape permit que ce prince vînt presser ses genoux, et il leva l'excommunication en lui imposant les conditions les plus hautaines.

Défaillances de Grégoire. — Après ce triomphe, Grégoire VII crut tout facile. Ses légats allèrent signifier sa volonté aux quatre coins de l'Europe. C'était lui, disait-il dans ses lettres pontificales, qui avait recueilli l'héritage de l'ancienne Rome. D'un trait de plume il établissait une monarchie universelle. L'Espagne, la France, le Danemark, la Russie, la Dalmatie, la Corse, la Sardaigne, l'Italie méridionale, l'Angleterre, n'appartenaient qu'à lui au su et au vu de tous; il s'efforçait de se le persuader; il croyait peut-être même quelquefois que cette grande chimère, qu'il poursuivait avec tant d'ardeur, allait devenir une réalité; mais alors la raison paraissant à l'improviste soufflait sur ses illusions, et il ne lui restait que l'amer sentiment de l'inutilité de ses efforts. Ne pouvant se dissimuler, quand il comptait avec lui-même, l'impuissance cachée sous ces phrases sonores, car tandis qu'il gourmandait les rois, le préfet Cencius allait le prendre publiquement à la gorge au pied de l'autel de Sainte-Marie-Majeure et le traînait dans sa tour, il fléchissait alors, et son découragement s'épanchait avec une douloureuse éloquence dans le sein des amis de sa jeunesse, de ses anciens compagnons de Cluny :

« Si tu voyais, écrivait-il à l'abbé de ce monastère, les fatigues qui brisent jour et nuit mon corps, les tribulations qui ne cessent de battre mon âme, tu te sentirais ému d'une fraternelle pitié, il sortirait de ton cœur des flots de larmes; et tu te jetterais aux pieds de Jésus pour le supplier de délivrer un malheureux. Que de fois je l'ai conjuré avec ardeur ou de me tirer de ce monde ou de me donner le pouvoir de servir la commune mère. Mes yeux ont beau se tourner vers l'Occident, vers le Midi ou vers le Nord, j'aperçois à peine quelques évêques gouvernant le troupeau du Christ plutôt par amour que par ambition; quant à des princes qui

préfèrent l'honneur de Dieu et sa justice à un vil lucre, je n'en découvre nulle part. Les hommes au milieu desquels je suis, qu'ils s'appellent Romains, Lombards ou Normands, sont, comme je le leur dis tous les jours, pires que des païens. Si je n'avais l'espoir de passer bientôt à une vie meilleure, et la croyance que je suis utile à l'Église, je ne resterais pas une heure dans cette Rome où les tempêtes m'assiégent continuellement. Le voyageur brisé de fatigue et dévoré par une soif ardente n'aspire pas avec plus d'impatience au repos, à l'eau rafraîchissante de la source, que mon âme n'aspire à la patrie où sont payées la peine et la douleur. J'attends celui qui me tient enchaîné à Rome, mais en lui disant à chaque instant hâte-toi ! ne tarde pas davantage ; pour l'amour de la bienheureuse Marie et de saint Pierre, délivre-moi de ma prison [1]. »

Réaction allemande. — Ce vœu ne devait pas être exaucé; le calice qu'il repoussait par un juste pressentiment, approchait de ses lèvres; aux derniers jours de sa vieillesse, il allait le vider jusqu'à la lie. La faiblesse de Henri à Canossa avait indigné ses sujets; évêques et nobles, peuple et bourgeois se retiraient de lui avec mépris; les portes des villes se fermaient à son approche, les ponts-levis des châteaux ne se baissaient que lentement et à regret pour lui donner l'hospitalité, et quand il traversait presque seul ces villages où son arrivée avait été saluée par des acclamations si enthousiastes, il ne trouvait partout que froideur et silence. Tombant sur son cœur ulcéré par les humiliations subies, ce dédain qu'il rencontrait à chaque pas l'exaspéra jusqu'à la rage. Il se retourna pour se jeter comme un loup furieux sur le pape; et s'il avait pu le saisir il l'aurait mis en pièces. Mais ce qui dut briser l'âme de Grégoire beaucoup plus que des représailles auxquelles il fallait s'attendre, c'est qu'il s'opéra tout à coup un revirement complet dans l'opinion publique en faveur de Henri. Tout le monde lui revint quand on fut convaincu qu'il voulait se venger du pape. Déployant aussitôt ce courage qui n'avait fléchi qu'une fois dans la cour de la citadelle de Canossa, il écrasa les Saxons révoltés. La lance de Godefroi de Bouillon, l'un de ses fidèles, cloua, dans les marais teints de sang de Mersebourg, un empereur que le pape avait fait élire à sa place, pendant que les évêques allemands et lombards élisaient Guibert de Ravenne à la place de Grégoire. En 1081 il conduisit lui-même cet antipape à Rome à la tête de son armée.

Henri a Rome. — Voilà où avaient abouti les vastes projets de Grégoire. Son plan d'autocratie apostolique, effrayant météore, des sphères où il plana un instant comme un globe de feu retombait tristement éteint sur les lances des Allemands. La chute était d'autant plus douloureuse qu'il ne pouvait opposer à son ennemi que la féodalité romaine, race sans foi ni loi, et les Normands de Robert Guiscard, bandits établis depuis soixante-six ans dans la Pouille et excommuniés par lui. Henri se présenta deux fois devant les murs de Rome : la première, il abattit

1. Labbe, *Conciles*, tome X.

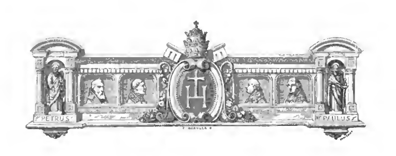
le paradis de saint Pierre et ruina la cité Léonine; la seconde, il noua des intelligences avec les nobles, qui s'engagèrent par serment à forcer Grégoire de le couronner empereur ou à confirmer l'élection de Guibert. Ils allaient tenir leur parole, lorsque Robert Guiscard envoya trente mille écus d'or qui réchauffèrent leur zèle pour Grégoire. Essayant de sortir d'embarras par une subtilité italienne, ils proposèrent à Henri de le faire sacrer par le pape, pourvu qu'il donnât quelques signes de repentir, ou de contraindre le pontife à lui passer la couronne impériale au moyen d'un fil du haut du château Saint-Ange. L'empereur, ayant repoussé avec indignation ces deux propositions, dont l'une révoltait son orgueil et l'autre était ridicule, alla châtier les Normands, et revint pour la troisième fois victorieux et plus acharné au commencement de février 1084. En son absence, les nobles avaient dépensé l'or de Guiscard, le peuple criait qu'il ne voulait plus combattre pour le pape; on lui ouvrit la porte de Saint-Jean le jeudi avant les Rameaux, qui tombaient cette année-là le 24 mars.

Le pape appelle les Normands. — Grégoire VII était toujours dans le château Saint-Ange. A travers les meurtrières de ce fort, regardé comme inexpugnable, il vit, le jour de Pâques, Henri se rendant pompeusement à Saint-Pierre, où l'antipape Guibert le sacra empereur. Henri ne perdait pas de temps. Le lendemain de son couronnement, il exigeait cinquante otages des nobles de Rome, et attaquait le Capitole, nid féodal de la famille Corsi. Les murs de l'antique palladium de Rome furent escaladés et abattus, les Corsi chassés, et l'empereur dressa ses machines contre le château Saint-Ange et contre le Septizonium, dans lequel s'était retranché le neveu de Grégoire. Singulier jeu de la destinée! deux monuments païens servaient de refuge aux héritiers de ceux qui avaient tué le paganisme. L'oncle ne sauvait sa liberté et sa vie que grâce aux murailles du tombeau d'Adrien, et le neveu aurait payé l'outrage de Canossa de sa tête sans la formidable solidité du tombeau de Septime.

Le bélier commençait pourtant à l'ébranler, quand Robert Guiscard arriva. Grégoire, qui l'appelait à grands cris, et qui, au dire de Richard de Cluny, lui gardait la couronne impériale, crut voir surgir un Macchabée; il n'avait évoqué, hélas! qu'un esprit de ténèbres. Maître de Rome, car Henri s'était retiré devant les trente mille fantassins et les six mille cavaliers qui suivaient les bannières normandes, Robert entra par la porte Flaminia, que la trahison lui ouvrit, et trouvant tout le peuple en armes et toutes les rues barricadées, il mit le feu à la ville. Propagé par le vent du nord, l'incendie s'étendit rapidement; en un clin d'œil toute la cité, du château Saint-Ange au Capitole, et de Latran au Colisée, devint la proie des flammes. A travers cet épouvantable bûcher se précipitèrent alors comme des démons les hommes de Guiscard : le fer à la main, le blasphème aux lèvres, ils joignirent aux horreurs de l'incendie tous les excès d'une soldatesque effrénée. Femmes, filles, religieuses, furent sacrifiées à leurs passions brutales, à côté des cadavres de leurs pères et de leurs époux. On vit ces barbares couper les doigts à

leurs victimes pour s'emparer plus promptement de leurs anneaux. Pendant ce temps le feu, dont personne n'arrêtait les progrès, se propageait partout. A l'exception de quelques grands édifices, en peu d'heures tout ce qui restait de la vieille Rome, n'offrit plus qu'un monceau de ruines. Robert délivra le pape et le ramena pendant le saccagement à Latran; là Grégoire VII, que la passion de la vengeance avait aveuglé, excommunia encore sur ces débris l'empereur et l'antipape Guibert son rival; puis, fuyant cette malheureuse cité, il partit avec les Normands, ne laissant derrière lui, comme réveil de ses grands rêves, que deuil, murs croulants et cendres fumantes!





CHAPITRE XXIV

L'ÉGLISE, LA FÉODALITÉ ET LA RÉPUBLIQUE.

Le pape Urbain II. — L'antipape Guibert. — Pierre l'Ermite au Colisée. — Les Croisades. — L'empereur Henri V. — Les Pierleoni. — Un Pape français. — Arnold de Brescia. — Renaissance de la République. — Le solitaire de Clairvaux. — Indifférence du peuple pour la papauté. — Mort d'Arnold de Brescia. — Frédéric Barberousse. — Le pape Alexandre III. — Désastre de Tusculum. — Traité de paix entre la République et le Saint-Siége. — Ruine de Tusculum. — Le pape Innocent III. — Giovanni Capoccio, chef du peuple. — Guerre des rues au moyen âge. — Le grand concile de Latran. — Le comte Raimond de Toulouse. — Le pape Innocent IV fixe son séjour à Lyon. — Le bolonais Brancaleone. — Charles d'Anjou, vassal du pape. — Mort de Conradin. — Les Orsini et les Colonna. — Grandeur soudaine des Colonna. — Le Jubilé universel. — Le Pape à Avignon.



Comme s'il eût voulu venger le sac et l'incendie de Rome, Dieu frappa, presque coup sur coup, le Pape et le bandit normand. A la fin de mai 1085, on enterrait Grégoire VII à Salerne, dans l'église de San-Matteo : à la fin de juillet, la galère qui rapportait le cadavre de Robert Guiscard, mort à Corfou, était brisée par la tempête sur les côtes d'Otrante. Mais on a beau descendre dans la tombe les restes d'un grand homme, *ce qu'on entoure d'aromates et de parfums n'est que l'enveloppe périssable de la vie :* le corps seul est scellé sous le marbre, et, tandis qu'il y devient poussière, son esprit continue à briller parmi les vivants comme l'éclatant rayonnement qu'on voit encore après le coucher du soleil. Du fond de son mausolée, Grégoire VII régnait toujours. En mourant, il avait nommé son successeur; c'était Didier, abbé du Mont-Cassin, son ami et son confident. Les cardinaux se hâtèrent de confirmer son choix, mais la succession d'Hildebrand imposait de si grands devoirs, que le vieillard, effrayé, la répudia. Ne pouvant vaincre sa résistance, les cardinaux employèrent la ruse pour l'attirer à Rome, et la violence, quand il y fut, pour le faire pape. En lui tenant les bras, on parvint à lui mettre la *cape rouge*, malgré

ses cris et ses pleurs. On n'avait pas eu le temps de le revêtir de la *cape blanche*, quand le préfet de l'empereur, accourant au bruit de cette scène, le chassa de la ville. Il y revint deux fois, malgré lui, en deux ans : la première, le jour des Rameaux de 1087, ramené par le fils de Robert Guiscard, qui prit Saint-Pierre d'assaut et le fit consacrer, les armes à la main ; la seconde, le 11 juin de la même année, au milieu des soldats de Mathilde. Vingt-sept jours après, au son des cloches qui annonçaient la fête de saint Pierre, le peuple, marchant avec les soudadiers de l'antipape, repoussait les Toscans et forçait l'infortuné Didier, réfugié dans l'île du Tibre, à s'enfuir de nouveau vers le Mont Cassin, où il trouva heureusement dans le tombeau la fin de ses angoisses.

Le pape Urbain II. — A ce vieillard faible et timide succéda un moine français, plein de talent, d'énergie et d'ardeur. Urbain II, ancien chanoine de Reims, et depuis évêque d'Ostie, était le second candidat désigné par Grégoire VII. A la vigueur d'intelligence qu'il déploya sur la chaire de saint Pierre, on vit qu'il méritait le premier rang. Il se chargeait d'un fardeau difficile à porter. Jamais, en effet, le ciel de l'église romaine n'avait été plus sombre. L'orage y grondait toujours du côté de l'Allemagne : au-dessus de Rome, il était déchiré à chaque instant par des éclairs. Urbain ne s'épouvanta point. Il commença par se concilier les Frangipani, seigneurs du littoral d'Astur et d'Antium, qui, occupant le Colisée, l'Arc de Constantin, celui de Titus, une partie du Palatin, le Septizonium et le grand Cirque, jouaient déjà l'ancien rôle des comtes de Tusculum, et, à la tête de leurs hommes d'armes, il expulsa l'antipape. Cet obstacle écarté, il restait l'empereur. Pour lui créer, en Allemagne, un antagonisme sérieux, Urbain maria la célèbre Mathilde à Welf ou Guelf V, fils du duc de Bavière. Guelf devenu, par cette alliance, le chef du parti catholique en Europe, donna son nom à tous ceux qui soutenaient la cause du Saint-Siége. On appela, dès ce moment, en Italie, *Guelfi* ou Guelfes les partisans du Pape, et *Ghibellini* ou Gibelins ceux de l'empereur dont la famille était originaire de Weibling, château du diocèse d'Augsbourg.

L'antipape Guilbert. — Les deux partis ne tardèrent pas à se rencontrer sur le champ de bataille. Relevant le gant que lui jetait, du haut de la chaire de marbre, le continuateur de Grégoire VII, Henri prit l'offensive, avec son activité accoutumée. En 1089, il passa sur le ventre des Guelfes d'Allemagne, dispersa ceux d'Italie, rétablit l'antipape Guibert, et après avoir tenté de surprendre, en passant, la forteresse de Canossa qui lui fut encore fatale, car il y perdit sa bannière, il bloqua Mathilde dans le château de Montavio, et contraignit Urbain de s'enfermer dans le Colisée. L'antipape Guibert tenait le Capitole, la basilique et le palais de Latran,[1] le château Saint-Ange et Saint-Pierre. Gagnés par l'or de l'empereur, tous les nobles, à l'exception des Frangipani, s'étaient déclarés pour lui. Insoucieux et mobile de sa nature, le peuple suivait le torrent. Urbain II, prisonnier dans le vieil

1. Paul Diacre, *Chroniques du Mont-Cassin*, liv. III, ch. 78.

amphithéâtre, ou errant, en fugitif, d'Anagni à Canossa, semblait toucher au dernier terme de la mauvaise fortune. On le croyait écrasé sous le pied d'Henri; c'est au moment même où ses partisans désespéraient de lui, qu'il se releva, comme le lutteur antique, plus fort qu'avant sa chute.

Depuis qu'il était pape, le projet de Grégoire VII n'avait cessé d'occuper son esprit. Plus éclairé que celui qui l'avait conçu, et trop rudement détrompé par l'expérience pour en croire la réalisation possible, en luttant avec une idée contre la force, il sentait que l'Église n'obtiendrait la victoire que si elle parvenait à soumettre au joug chrétien cette force brutale, ou à la briser. Il était urgent de trouver un remède au mal. Chaque jour la situation devenait plus grave. La féodalité, parvenue à son plus haut point de développement, et fière de sa vigueur, menaçait d'étouffer l'Église. La loi évangélique n'était plus qu'une lettre morte; l'Europe, en état continuel d'hostilité, était livrée au plus affreux désordre. Si l'empereur foulait aux pieds la papauté, si les rois et les comtes riaient de ses menaces, les nobles, reniant Dieu du matin au soir, promenaient partout le fer et la flamme. Il fallait donc, sous peine de mort temporelle, enchaîner cette violence du pouvoir civil, ouvrir largement, pour l'affaiblir, les veines de la féodalité, et, afin d'arracher des flancs de l'Église ces lions furieux qui la déchiraient, trouver une arène lointaine où leur rage pût s'exercer sans autre péril que pour eux-mêmes[1].

Pierre l'Ermite au Colisée. — Un jour qu'il promenait ses pensées sous les arcades du Colisée, alors son refuge et son seul palais, Urbain vit tomber à ses pieds un pèlerin arrivant de Jérusalem. C'était un ermite d'Amiens, appelé Pierre, qui lui apportait une lettre dans laquelle le patriarche de la ville sainte implorait, à grands cris, du secours contre les musulmans. Le moyen qu'il cherchait depuis si longtemps brilla aussitôt à ses yeux comme l'étoile de Bethléem. L'arène lointaine était trouvée. Pierre l'Ermite venait de jeter sur ces ruines de l'amphithéâtre Flavien, jadis baignées de flots de sang, l'idée des croisades qui allait en faire couler des torrents pendant deux siècles, et précipiter, à la voix du pape, l'Occident sur l'Orient. Cette idée avait tout ce qu'il fallait pour saisir l'imagination et passionner sur-le-champ le cœur des hommes : outre les deux points lumineux et magnifiques de poésie et de foi qu'elle offrait dans le lointain, le tombeau du Christ à reconquérir sur les infidèles, et la porte des cieux ouverte pour les combattants, elle venait dans le monde à son heure.

D'une part, en effet, les esprits étaient familiarisés avec ces sortes d'expéditions où, indépendamment d'un riche butin, les barons allaient chercher à Grenade et à Cordoue une expiation morale en attaquant les Maures; et de l'autre, les mœurs musulmanes avaient si bien réagi sur le christianisme que les chrétiens imitaient les Sarrasins dans les deux pratiques les plus importantes de leur religion. Comme

1. Voir le discours d'Urbain à Clermont (Labbe, *Sacro-sancta Concilia*, t. I, p. 514). — Le moine Robert, *Histoire de Jérusalem*, liv. I, p. 2. — Guillaume de Tyr. *Hist.*, liv. I, p. 641. — Albert d'Aix, *Histoire de Jérusalem*, liv. I, p. 1. — L'abbé Guibert, *idem*, liv. II, ch. VII. — Hauteserre (*de Ducibus et Comitibus Provincialis Galliæ*, p. 115). — Foulques de Chartres (*Gesta peregrina Francorum*, p. 1).

les musulmans accomplissaient pour saluer le tombeau de Mahomet, le pèlerinage de la Mecque, les chrétiens allaient accomplir le pèlerinage de Jérusalem pour saluer le tombeau du Christ. A l'instar des imans qui avaient prêché si longtemps l'*algihed* contre les infidèles, les évêques prêchaient la guerre sainte entre les Sarrasins. Dire comment ces idées étaient descendues d'Espagne sur la terre chrétienne, ce serait expliquer comment le vent prend en passant les graines qui ont mûri sur un champ et les sème dans un autre. Le fait existait, il ne s'agissait plus que de l'agrandir, et de lancer sur le chemin de la Palestine, déjà frayé par le comte d'Angoulême et d'autres nobles pèlerins, toute cette indomptable féodalité. La lettre du patriarche de Jérusalem arrivait fort à propos pour l'accomplissement de ce grand projet. Urbain en fit son manifeste, et après l'avoir lue, le 1er mars 1095, au concile de Plaisance où assistaient deux cents évêques, quatre mille clercs et trente mille laïques, il alla prêcher la croisade à Clermont.

Les Croisades. — Le discours qu'il y prononça, pendant l'octave de Saint-Martin, sur la place publique, était éloquent et plein de force; mais il avait le tort de laisser percer trop clairement le but de l'Église : aussi fut-il accueilli avec froideur. L'enthousiasme imaginé plus tard, le fameux *Dieu le veut*, et ces milliers de barons s'empressant de prendre la croix, n'existèrent que dans l'imagination des chroniqueurs modernes. C'est avec beaucoup de peine qu'Urbain réussit à trouver un chef; et comme il n'y avait au concile aucun personnage d'assez haute naissance pour conduire l'armée, le pape fut forcé de choisir Adhémar, évêque du Puy, qui, dit Robert Lemoine, se fit prier longtemps[1]. Le nouveau projet ne commença de remuer sérieusement les masses que lorsque les évêques de retour dans leurs diocèses, se mirent à parcourir les paroisses appelant le peuple à la guerre sainte. Cette multitude d'esclaves qui couvrait la glèbe de l'Église et de la féodalité civile, prêta l'oreille à l'ardente prédication des prélats. En entendant dire qu'elle pouvait briser sa chaîne, et aller vivre au loin dans l'indépendance avec la perspective des cieux ouverts, si le sort était contraire, et l'espoir d'un riche butin s'il favorisait l'entreprise, elle se leva tout entière. Aussi comme la croix rouge émancipait l'homme et le dérobait, pour toute la durée de l'expédition, au pouvoir arbitraire de son seigneur en l'élevant à la dignité de soldat de Dieu, le serf se hâta de la coudre sur l'épaule droite.

Alors s'accomplit véritablement la parole évangélique : ***Je ne suis point venu porter la paix ici bas mais la guerre.*** Les maris se séparaient de leurs femmes, les femmes abandonnaient leurs époux, les fils quittaient leurs pères, les pères délaissaient leurs enfants : il n'y avait pas de lien assez cher qui pût retenir les esprits et les empêcher de suivre ce courant immense. Ces populations engourdies par la servitude sortaient de leur abrutissement à la voix des prêcheurs, et, heureuses de changer de place et d'existence, se précipitaient vers les sables de la Pales-

1. Ille itaque licet invitus suscepit. (Robert le Moine, *Hist. de Jérusalem.*)

tine qui devenaient pour la seconde fois la terre promise. Entraînés par le mouvement, les vieillards, les enfants, les femmes grossissaient les flots de l'émigration : les moines eux-mêmes enfermés dans les cloîtres en brisaient les portes, et avec des croix saignantes incisées au front, comme marques de la mission divine : ils venaient joindre les Croisés [1].

Les seuls indifférents étaient ceux qu'il importait surtout de faire partir. Soit qu'ils répugnassent aux excursions lointaines, ou, ce qui est plus probable, qu'ils eussent deviné le but de l'Église, les barons ne se pressaient pas de gagner Jérusalem. La politique du pape et des évêques tendit alors à les y contraindre. Forcés de céder à l'opinion devant les anathèmes du saint-siége, la désertion en masse de leurs vassaux, et l'impérieuse injonction des rois, qui secondaient, à peu près dans le même dessein que le pape, le mouvement des Croisades, les barons furent entraînés. Mais en partant les uns avaient fait testament en faveur de l'Église, les autres lui avaient engagé leurs fiefs pour trouver de l'argent : en sorte que lorsque les bannières féodales flottèrent sur le chemin de Jérusalem, non-seulement l'Église était certaine de regagner la meilleure partie du terrain perdu, non-seulement la société chrétienne, délivrée de ces éléments de violence, respirait enfin l'air de la paix, mais ces masses naguère ennemies, n'ayant d'autre mot d'ordre que la croix, allaient devenir sous la main désarmée du vicaire de Dieu un levier formidable.

Le premier usage que fit le pape de son influence sur les Croisés fut tout personnel. Rome étant occupée par des infidèles non moins coupables à ses yeux que les fils du Prophète ; il y appela l'armée qui suivait à Jérusalem Hugues le Grand, frère du roi de France, Robert comte de Flandre, le duc de Normandie et Eustache de Boulogne. Ces chefs intrépides chassèrent les Gibelins de toutes leurs positions, et ne laissèrent à l'antipape que le château Saint-Ange d'où on le vit sortir en 1099 dans un cercueil. La mort, qui pacifie tout, avait terminé le schisme. Pendant qu'on portait le corps de Guibert à Ravenne, on portait la nuit, par le Tibre, celui d'Urbain à Saint-Pierre. L'armée de la Croisade partie, les Gibelins avaient repris le dessus et relégué, comme avant, le pape dans le Colisée. Sur ces entrefaites la nouvelle de la prise de Jérusalem arriva à Rome, et y causa une émotion que Pascal II, le successeur du pape mort, sut habilement mettre à profit pour réfréner la féodalité romaine. Agissant avec vigueur contre les Colonna, seigneurs de l'ancien pays des Èques, qui faisaient, en 1100, leur première apparition dans l'histoire, il abattit les créneaux de leurs tours : agissant avec adresse contre les Corsi qu'il avait chassés du Capitole, il leur enleva par surprise les clefs du château et de la basilique de Saint-Paul. Mais cette victoire de la papauté s'arrêta bientôt. Enfermé dans un cercle toujours menaçant, le pape eut beau tourner pour en sortir, il continua à trouver sans cesse devant lui les lances des nobles romains ou l'épée de l'empire [2].

1. Voir notre *Histoire du Midi de la France*, t. II, p. 192.
2. Pandolfe de Pise (*Vie de Pascal II*). — L'abbé d'Ursperg (*Chroniques*).

L'Empereur Henri V. — Pascal avait courbé les uns un moment, il avait fièrement bravé l'autre : en 1107, la féodalité romaine redressait sa tête plus orgueilleuse que jamais; en 1111, l'empereur, cet Holopherne de la papauté, remontait en maître les degrés de Saint-Pierre. Fils de l'ardent antagoniste de Grégoire VII, Henri V d'Allemagne venait chercher à Rome l'onction pontificale; il fut reçu avec le cérémonial accoutumé. Au milieu des chants, des cris d'allégresse et aux applaudissements de la foule à laquelle ses hommes jetaient l'argent à pleines mains, Henri arriva devant Saint-Pierre; mais. moins confiant que son père à Canossa, il ne voulut pas y mettre le pied avant que ses gardes n'eussent pris possession des portes, des murs et des tours. Dès que les Romains furent remplacés par ses Allemands, il s'avança vers le pape qui lui ouvrit ses bras et l'embrassa, puis ils entrèrent dans la basilique par la porte d'argent, et allèrent s'asseoir sur deux chaises dressées au centre de la roue de porphyre.

Là, avant de procéder au couronnement, le pape supplia le roi d'exécuter la convention qu'ils avaient conclue depuis quelques mois, l'un à l'insu de ses évêques, et l'autre à l'insu de ses cardinaux. Aussitôt Henri se retira dans la sacristie pour prendre le conseil de ses barons; et tout le clergé, se groupant autour du pontife, lui fit demander par un cardinal quelle était cette convention? Pascal ayant répondu que dans le but de terminer la querelle qui divisait le Saint-Siége et l'empire, il avait consenti à abandonner à la couronne tous les biens possédés par l'Église, à condition que l'empereur renoncerait de son côté au droit de nommer les évêques et les titulaires des abbayes, il s'éleva un tumulte effroyable. Tous s'écrièrent à la fois qu'un hérétique et un impie avait pu seul songer à dépouiller l'Église, et qu'ils ne le souffriraient pas. Troublé par leurs menaces et par leurs cris, le pape ne savait que répondre; aussi, quand l'empereur, vint le sommer de tenir sa parole, lui annonçant que ses barons approuvaient leur concordat, il resta muet. Indigné de ce silence qu'il regardait comme un outrage pour son souverain, un comte allemand l'apostropha en ces termes :

« A quoi bon tant de discours? Sachez, saint Père, que l'empereur notre maître veut recevoir la couronne comme l'a reçue Charlemagne. » Pascal se hâta de répondre qu'il ne pouvait la donner ainsi. A ces mots, les évêques eux-mêmes, heureux de trouver un prétexte pour rompre le traité, se rangèrent du côté de Henri, qui, plein de fureur, fit saisir le pape sur sa chaire de marbre et le confia, sous bonne garde, au patriarche d'Aquilée. Il n'en fallait pas davantage pour soulever le peuple contre les Allemands. Les cloches sonnent, on s'arme en tumulte, on court assaillir avec fureur celui qu'on acclamait avec enthousiasme quelques heures auparavant. Le choc fut rude et sanglant : renversé de son cheval et foulé aux pieds, sans l'avidité des Romains, plus empressés à dépouiller les morts qu'à profiter de la victoire, Henri restait sur le champ de bataille. Après les avoir chargés de nouveau à la tête d'un corps de troupes fraîches, il les força, l'épée dans les reins, de reculer vers le Tibre, où se noyèrent ceux des pillards qui ne voulurent pas renoncer

à leur butin. Les Romains devaient recommencer le combat le lendemain, mais il ne les attendit pas. Décampant de Saint-Pierre pendant la nuit, il gagna le Soracte avec son prisonnier dont une captivité de deux mois brisa la résistance [1].

Les Pierleoni. — Pascal s'était à peine tiré des mains de l'Empereur en versant sur son front l'huile sainte, qu'il retomba dans celles des nobles de Rome. Une famille nouvelle, élevée par la puissance de l'argent, commençait à marcher de pair avec les vieilles familles féodales élevées par la force du fer. Fils d'un Juif renégat de Transtevère, qui fut, dit Orderic Vital, un exécrable usurier (*iniquissimum fœneratorem*), les Pierleoni voulaient remplacer les Frangipani, comme ceux-ci avaient remplacé les comtes de Tusculum. Ils s'étaient établis dans le théâtre de Marcellus, qui, hérissé de tours, présentait une masse aussi solide et un front aussi menaçant que le vieux Colisée. Forts de cette position et de leurs richesses, en 1116, ils achetèrent le titre de préfet au pape Pascal. Le moyen âge avait en horreur le juifs et l'usure. En apprenant que le pape lui voulait imposer pour préfet un Pierleoni, la population tout entière se souleva. On élut précipitamment le fils du préfet défunt, bien qu'il sortît à peine de l'enfance, et le parant du manteau de pourpre, on le conduisit au pape pour qu'il confirmât le choix du peuple. Inflexible malgré sa vieillesse et sa faiblesse, le pape refusa. Il comptait sur les Pierleoni : sa confiance le trompa. L'or, cette fois, fut le plus faible. Conduit par les Tolomei, parents du jeune préfet, le peuple ensanglanta la semaine Sainte et chassa Pascal. L'énergique vieillard revenait avec une armée deux ans après. Brisé par ces rudes secousses, il expira dans sa litière au pied des murs de la basilique vaticane, au moment où les pierriers dressés par ses ordres allaient les battre en brèche [2].

Il fallait du courage pour prendre sa place. Gélasius s'y résigna par dévouement, mais le sol de Rome était si brûlant, que le même jour vit son élévation, son abaissement et sa fuite. Pris à la gorge, dans l'église de Latran, par le gibelin Frangipani, qui le traîna comme un criminel au Colisée, il n'en sortit, réclamé les armes à la main par les Pierleoni, la milice des douze régions et les Transtevérins, que pour apprendre l'arrivée de l'empereur Henri V. C'était tomber du léopard au lion, car l'Auguste allemand venait en ennemi. L'infortuné Gélasius, accablé par l'âge et les infirmités, n'eut que le temps de se réfugier dans une galère qui, descendant le Tibre à toutes rames, le porta à Gaëte, et de Gaëte en France, où il trouva le repos dans la mort.

Un pape français. — Un Français le vengea. Les Gibelins triomphaient; Henri leur avait laissé un antipape. Guy, archevêque de Vienne, élu, au delà des Alpes, par une douzaine de cardinaux qui avaient accompagné Gélasius, renversa dédaigneusement ce rival, releva le pouvoir abattu du Saint-Siége, rendit le courage et la prééminence aux Guelfes, et fit trembler les nobles devant les lances de ses

1. Donizo (*Vie de Mathilde*). — Pandolfe de Pise (*loco citato*).
2. Pandolfe de Pise (*ibidem*). — Le père Pagi (*Critique de Baronius*).

Normands. Par malheur, il vécut trop peu[1]; aussi quand il fut mort, la salutaire terreur qu'il inspirait s'évanouit, et le feu des discordes féodales se ralluma bien plus ardent qu'auparavant. Les cardinaux avaient usurpé le droit de tous en se substituant à l'Église qui, réunie en corps, pouvait seule élire légitimement son chef; les nobles à leur tour dépouillèrent les cardinaux de ce privilége. Aussitôt que Guy, connu dans l'histoire sous le nom de Calixte II, fut couché sur le lit funèbre, Léon Frangipani envoya dire aux cardinaux que le lendemain il apporterait à Latran le manteau rouge qu'il destinait à Lambert, évêque d'Ostie. Poussés sous main par les Pierleoni, les prélats se réunissent secrètement le soir même, 13 décembre 1123, dans l'église de Saint-Pancrace, et élisent pape le cardinal de Sainte-Anastasie; ils entonnaient le *Te Deum*, lorsque Léon Frangipani parut avec ses hommes. Allant droit au nouveau pontife, il lui arrache la cape rouge, la met lui-même sur les épaules de Lambert et le montre au peuple qui l'acclame et l'appelle Honorius II[2].

Battus cette fois, les Pierleoni ne tardèrent pas à prendre leur revanche. Un petit-fils de l'usurier juif aspirait à la tiare; il se fit élire par sa faction pendant que le pape du parti opposé luttait contre la mort et que la plupart des cardinaux, tremblants devant les lances des Frangipani, choisissaient Innocent II. Les bandits du théâtre Marcellus et ceux du Colisée s'étant ainsi jeté le gant au pied de la chaire de l'apôtre, le sang coula; mais les Pierleoni furent les plus forts. Forcé de se réfugier au Colisée, d'où les Frangipani le chassèrent eux-mêmes quelques jours après en voyant leurs tours s'ébranler sous le choc du bélier et des pierres, Innocent II s'enfuit en France, laissant les clefs pontificales aux mains du petit-fils du juif. Celui-ci, auquel son parti donnait le nom d'Anaclet II, les garda neuf ans : les Frangipani avaient beau protester tout bas, Rome était pour lui et soutenait sa cause avec tant de fidélité, que Lothaire III, élu roi d'Allemagne après la mort d'Henri V, ayant essayé de rétablir son rival par les armes, échoua honteusement en 1133. Bloqué sur l'Aventin avec ses cavaliers, il vit la basilique de Saint-Pierre, mais il n'en toucha point le seuil. Innocent II ne put lui donner la couronne impériale qu'à Saint-Jean de Latran, et, cette demi-consécration accomplie, ils repartirent tous les deux, l'un pour l'Allemagne et l'autre pour Pise, où il attendit que la mort d'Anaclet lui rendît les clefs de saint Pierre.

Arnold de Brescia. — Cet événement arriva en 1138, mais il venait déjà trop tard. En rentrant à Rome, Innocent II y trouva un adversaire bien autrement redoutable pour lui-même et la papauté que le petit-fils de l'usurier juif. Un disciple d'Abailard, Arnold de Brescia, élève de cette illustre université de Paris qu'on appelait l'*institutrice des nations*, semait hardiment les idées françaises sur le vieux sol de Romulus. Déjà, par l'indépendance de son esprit et son audace, il avait fixé l'attention de saint Bernard, et du fond de son cloître de Clairvaux, l'ombrageux tuteur

1. Foulques de Bénévent (*Chroniques*).
2. Le cardinal d'Aragon (*Vie d'Honorius II*).

de l'Église suivait avec une vigilance mêlée d'alarmes les mouvements de ce jeune homme, comme on observe de loin avec effroi les ondulations d'un reptile. En apprenant qu'Arnold avait quitté Paris pour visiter l'Allemagne, il écrivit à l'évêque de Constance :

« Si le père de famille savait à quelle heure viendra le larron, il veillerait pour ne pas se laisser surprendre. Or, je te dis que le larron est venu et qu'il rôde, dans l'ombre de la nuit, autour de la maison du Seigneur confiée à ta garde. Je veux parler d'Arnold de Brescia, qui serait digne de prendre place parmi les anges si sa doctrine était aussi pure que sa vie ; mais c'est un homme qui ne mange ni ne boit et ne vit que du sang des âmes. Le Seigneur nous le désignait d'avance en disant : *Vous les verrez accourir vers vous couverts d'une peau de brebis ; mais prenez bien garde, car ce sont des loups ravisseurs*[1]. »

Quand il sut qu'Arnold était à Rome, il se hâta de prévenir le Saint-Siége : « Craignez l'enfant de Brescia, disait-il dans son style étincelant de métaphores bibliques ; ses discours sont plus doux que le miel et ses doctrines plus dangereuses que le poison. C'est un scorpion avec une tête de colombe. Brescia l'a vomi, la France l'a banni, l'Allemagne honni, il faut que Rome le maudisse[2]. » Trop tard encore venait cet avertissement. Arnold avait élevé la voix, et Rome, au lieu de le maudire, écoutait avec avidité. Voici ce qu'il prêchait au peuple en 1140 : « Vos pères étaient libres et vous êtes esclaves ; ils avaient triomphé de l'univers et vous ne pouvez soumettre Tivoli et Viterbe. Retournez-vous, pour imiter leurs grands exemples, vers les statues des morts ; retrempez dans la liberté vos âmes toujours fortes ; relevez le Capitole et rétablissez la République des consuls avec le sénat qui en était la tête, le peuple qui en était le cœur et le bras, et l'ordre équestre qui en était l'épée[3]. »

S'adressant ensuite aux nobles, il leur disait : « La lèpre de la corruption dévore l'Église ; si le clergé ne perd pas ses richesses, elles le perdront. Il est contre l'Évangile, il est contre les anciens canons, les vieilles lois apostoliques et les décrets des conciles, qu'un ecclésiastique possède de l'or et des terres. Aux prêtres le domaine spirituel, et le domaine temporel aux laïques. Tous les biens du clergé doivent revenir au prince, aux seigneurs et aux pauvres[4]. »

Renaissance de la République. — Déposées dans des esprits ardents, ces idées germèrent avec rapidité : tout à coup, au milieu de l'été de 1142, le peuple et les nobles réunis prennent les armes, courent au Capitole, et, abolissant la dignité préfectorale, proclament la souveraineté du peuple et confient le gouvernement à un sénat organisé sur les mêmes bases que celui de l'ancienne République. Cette révolution, accomplie sans excès, n'avait pour ennemis que ceux

1. Sancti Bernardi, abbatis primi Claræ Vallensis, *Opera*, epistola 145.
2. *Idem*, tome I, p. 188 Epistola, 146.
3. Andava costui predicando che si dovea rifabricare il Campidoglio, rimettere in Roma non solo il senato ma anche l'ordine equestre come fu al tempo degli antichi Romani. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. VI, p. 403.)
4. Othon de Frisingen, *Chroniques*, liv. VII, ch. XXVII. — Gunther, *In Ligurino*, liv. III.

contre lesquels elle s'était faite. Le pape Innocent II était mort de chagrin en la maudissant; son successeur, Lucius II, tenta de l'étouffer au berceau. A la tête de la milice pontificale, il marcha, le 24 février 1144, sur le Capitole, et peu s'en fallut qu'il n'y surprît le sénat assemblé; heureusement pour la jeune République, on eut le temps de sonner la cloche d'alarme : le peuple accourut à ce signal, et Lucius, repoussé avec sa milice, tomba le front brisé par une pierre sous les remparts qu'il voulait conquérir. Quand un parti essaie de triompher par surprise et qu'il succombe, la défaite lui est fatale. Irrité de cette agression, le peuple chassa le nouveau pape, pilla les trésors des cardinaux et des chefs opulents du clergé, ruina leurs palais et démolit jusqu'à la dernière pierre les tours des nobles qui refusèrent de prêter serment à la République. Il mit ensuite garnison dans la basilique Vaticane et, pour remplacer les consuls, élut, de concert avec le sénat, un chef militaire qui prit le titre de patrice. Tous ces mouvements avaient eu lieu en l'absence d'Arnold : à son retour, trouvant la liberté au Capitole, il crut qu'elle allait s'élancer du haut de ce mont immortel pour voler, comme la victoire autrefois, d'un bout de l'univers à l'autre. Ébloui par les généreuses illusions de la jeunesse, il crut voir un moment Rome redevenir la maîtresse du monde : et l'éloquence du cœur est si puissante, qu'il enivra de son espoir les Romains du XIIe siècle, et leur fit oublier, ce qu'il se cachait peut-être à lui-même, que les nationalités mortes ne ressuscitent pas.

Le solitaire de Clairvaux. — Tel était l'état des choses à Rome : personne n'y songeait au pape, qui aimait mieux vivre dans l'exil que de reconnaître la République nouvelle et son sénat, lorsque la voix de saint Bernard s'éleva de Clairvaux plaidant la cause du Saint-Siége. L'autorité de l'illustre solitaire était grande : le monde chrétien, qu'il dirigeait du fond de sa cellule, s'y pliait sans murmure, et l'obéissance des rois, la déférence respectueuse des papes, fortifiait encore en lui cette inflexibilité d'opinion naturelle à l'homme qui vit seul. En cette occasion cependant la gravité des événements adoucit l'âpreté de son langage. Il avait compris que pour ramener au bercail de la papauté ces brebis rebelles, ce n'était pas le bâton qu'il fallait, mais la flûte mélodieuse du bon pasteur. S'adressant donc aux nobles, aux magistrats et à tout le peuple de Rome, l'abbé de Clairvaux se fit petit devant l'insurrection et ne laissa parler que l'humble frère Bernard. Sa lettre, qu'on lut au Capitole, était ainsi conçue :

« O peuple illustre et sublime, un être qui mérite à peine le nom d'homme par sa faiblesse et l'exiguïté de sa taille ose t'écrire aujourd'hui. Ce n'est pas sans rougir que j'ai pris la plume en considérant mon humilité et ta grandeur, mais il vaut mieux faillir aux yeux des hommes qu'être condamné pour son silence au tribunal de Dieu. Il a dit en effet lui-même : Signale les crimes de mon peuple, et je me verrai glorifié devant la face de l'Eternel si je peux me rendre ce témoignage : j'ai fait entendre ta vérité et n'ai point caché ta justice dans mon cœur. C'est pourquoi, tout en rougissant de mon audace et de mon indignité, je ne crains pas du fond

des montagnes de m'adresser au glorieux et célèbre peuple de Rome pour l'avertir de ses périls et lui remontrer son péché ; qui sait si la prière d'un pauvre reclus ne fléchira point ceux qui ont résisté aux menaces des puissants et aux armes des forts ? Le peuple de Babylone, égaré un jour par des vieillards iniques, ne revint-il pas dans le bon chemin à la voix d'un enfant ? Si je suis un vieillard par les années devant les hommes, je ne suis qu'un enfant par les mérites aux yeux de Dieu, et il peut donner à ma voix la force de ramener dans les sentiers de la justice le peuple qui s'en est écarté.

« Voilà, nobles Romains, la première excuse de ma démarche : si elle ne suffisait pas, si les esprits ardents s'irritaient de ma présomption, je leur répondrais que l'égalité règne dans les rangs de ceux qui défendent la même cause : il n'y a dès lors ni grands ni petits : il y a des frères. Lorsque le mal est dans la tête tout le corps souffre, et le membre le plus vil a le droit de se plaindre. Or, je vous le demande, Romains, la papauté, tête vénérable de l'Église, n'est-elle pas douloureuse en ce moment à tous les chrétiens ? et ne puis-je élever la voix pour dire que je souffre ?... Quel est l'homme faisant le signe de la croix qui ne se glorifie de cette tête sainte glorifiée au prix de leur sang par tous les princes de la terre ?... Tout chrétien est blessé de l'outrage fait aux apôtres, et de même que leur parole retentit dans tout l'univers, de même tout l'univers souffre et gémit de leur blessure.

« A quoi songez-vous donc, Romains, en ce moment, et quelle fureur insensée vous aveugle ?... Renverser le Saint-Siége au mépris des rois qui le défendent et de Dieu qui l'a mis si haut ! mais c'est détruire votre gloire ! Ne voyez-vous pas que vous abattez une tête qui est celle de Rome et du monde ?... Vos pères ont rendu la Ville l'honneur de l'univers, vous allez, vous, l'en rendre la fable. Voilà que vous avez chassé de la cité qu'il illustrait l'héritier de saint Pierre : voilà que vous avez démoli les maisons et pillé les biens des cardinaux et des ministres du Seigneur. O peuple léger et inconséquent ! ô facile et folle colombe ! Ne pensais-tu pas par cette tête ? N'y voyais-tu pas avec ces yeux ?... Que serait Rome sans la papauté ? Un tronc mutilé, un corps sans chef, un front sans yeux, un visage de ténèbres. Ouvre donc les yeux, peuple misérable, ouvre-les vite et regarde les calamités et la ruine que te prépare ta folie. On a dépouillé les églises : ornements sacrés, vases d'or et d'argent, croix précieuses, images des saints, la main des impies a tout ravi : que t'en reste-t-il maintenant ? le remords de voir la demeure du Seigneur nue et profanée. Ah ! malheur ! trois fois malheur ! non à tes glaives mais aux lèvres perfides qui t'ont séduit ! malheur à la langue menteuse qui t'égara ! Rassemble-toi donc à ma voix, troupeau si déplorablement dispersé ; regagne ton pâturage et reviens repentant vers le pasteur des âmes [1]. »

Indifférence du peuple pour la papauté. — A travers le voile biblique dont saint Bernard couvrait sa pensée, l'argument le plus propre à frapper les Romains, celui de l'intérêt qu'ils avaient à conserver le saint-siége était habilement mis en

1. Saint Bernard, *Epistola* 243.

saillie. Toute grande institution jetant une grande lumière décore en effet de son éclat la ville où elle resplendit. Mais la papauté, qui aurait dû étinceler comme un phare immense du haut des sept collines et rayonner sur tout le monde chrétien, obscurcie à chaque instant par les schismes, tremblait ou s'éteignait trop souvent au souffle des passions humaines pour éblouir un peuple incrédule et railleur, et des nobles, païens de cœur comme leurs pères. Le pape empruntait alors plus de grandeur à Rome qu'il ne lui en donnait. En quittant la ville il ne pouvait emporter ni ses monuments ni ses glorieux souvenirs, ni les tombeaux des apôtres : aussi les Romains voyant toujours affluer les pèlerins à la basilique Vaticane et à celle de Saint-Paul, ne prirent nul souci de l'absence de leur pontife. On ne s'opposait pas à leur retour, mais on les chassait sans pitié toutes les fois qu'ils voulaient protester. Eugène III, Anastase de la Sabine et Adrien IV trouvèrent successivement l'exil au bout de leurs résistances. Si l'on en excepte les Frangipani, les Tolomei et une branche des Pierleoni, qui repoussaient la liberté à coups de traits des créneaux du château Saint-Ange où ils s'étaient retranchés, les nobles, faisant tous partie du nouveau sénat, marchaient d'accord avec le peuple et défendaient avec ardeur la République. Toujours au milieu d'eux, Arnold les animait de son esprit et voyait de jour en jour le grain de senevé tombé de sa main devenir un arbre magnifique, lorsque, au plus beau moment de sa croissance, mourut au pied de cet arbre l'homme qui l'avait planté.

Mort d'Arnold de Brescia. — Quinze années de bonheur et de paix intérieure s'étaient écoulées depuis le rétablissement de la République : un acte de violence perdit Arnold et faillit faire crouler l'édifice qu'avait élevé sa sagesse, et que l'union des nobles et du peuple conservait. Au commencement de 1145, le cardinal de Sainte-Podenzana, allant au palais pontifical, fut insulté par quelques disciples d'Arnold et mortellement blessé. En arrivant à Latran, il expira entre les bras du pape[1]. Depuis son exaltation, Adrien IV frémissait de colère de ne pouvoir fouler aux pieds et cette République, l'hydre de la papauté, et ce sénat, rival temporel du Saint-Siége, et cet Arnold, si grand à Rome que le pape derrière lui ne semblait plus qu'une ombre reléguée à Latran. Il s'empara donc de ce meurtre, non plus pour fulminer l'anathème contre les rebelles, car les foudres de l'excommunication se brisaient, sans les effleurer, sur ces cœurs endurcis, mais pour déployer comme Jacob la robe sanglante de son fils et demander vengeance. Un ambitieux l'entendit de l'autre côté des Alpes et accourut. Conrad III, roi d'Allemagne, était mort sans poser sur son front la couronne impériale. Frédéric Barberousse, son neveu et son héritier, qui ne voulait pas emporter le même regret au tombeau, réclama cette couronne en 1155, et le pape la lui promit, à condition que la République serait détruite et Arnold mis entre ses mains. Peu après, Frédéric Barberousse livrait à l'ancien préfet le malheureux Arnold, que lui vendit un seigneur de la Campanie.

1. Godefroy de Viterbe (*Chroniques*).

Ce magistrat, qui était un Pierleoni, dans sa rage impie et sacrilége, fit crucifier et brûler vif le fondateur de la République nouvelle. Puis, quand la passion du martyr fut finie, comme le peuple attendait religieusement le départ des bourreaux pour recueillir ses cendres, il commanda qu'on les jetât dans le Tibre[1]. Telle fut la palme sur la terre d'Arnold de Brescia. Il sema et féconda de ses cendres des idées utiles au bonheur des hommes, et après un supplice infamant, rien ne resta de lui qu'un souvenir triste et doux chez les bons et une mémoire calomniée de siècle en siècle par les méchants.

Frédéric Barberousse. — La République cependant n'était pas morte avec son fondateur. Tandis que Frédéric Barberousse disputait à Sutri avec le pape, qui ne voulait pas descendre de sa mule que ce prince ne lui tînt l'étrier, les ambassadeurs de la démocratie romaine vinrent le complimenter et lui offrir d'accepter sa souveraineté sous trois conditions : qu'il reconnaîtrait le sénat et confirmerait les priviléges de la ville; qu'il donnerait cinq mille livres d'argent au peuple pour sa bienvenue, et qu'avant toute chose il jurerait de maintenir le gouvernement temporel de Rome sur les bases antiques, à l'exclusion absolue des papes[2]. En entendant ces conditions posées avec la fierté républicaine des anciens temps, Frédéric répondit aigrement, qu'il s'émerveillait de voir des sujets dicter des lois à leur souverain. « Rome est à moi, leur dit-il; j'en suis le maître au même titre que Charlemagne et ses successeurs franks et germains. » Les députés étaient loin d'admettre cette prétention; ils se retirèrent, et Barberousse les suivit avec son armée. Par le conseil d'Adrien IV, il avait eu le soin de lancer en avant un corps de cavalerie qui surprit la cité Léonine et s'empara de Saint-Pierre. Grâce à cette précaution, le 18 juin 1155, il put recevoir dans la basilique la couronne impériale. Mais la cérémonie était à peine terminée qu'au bruit des chants du clergé et des acclamations de l'armée tudesque qui montaient jusqu'au Capitole, le peuple avait couru aux armes. A midi les portes furent ouvertes, et, sortant en foule, il envahit la cité Léonine et fondit sur les Allemands. Une mêlée affreuse s'engage aussitôt; le sang coule à torrents et la nuit seule arrête le carnage. Il eût recommencé le lendemain, mais ni Frédéric ni Adrien ne jugèrent prudent de continuer le combat. Quand les Romains revinrent à la charge plus furieux que la veille, l'empereur et le pape étaient sur la route de Tivoli.

Le pape Alexandre III. — Tant que les idées ou les intérêts qui agitent quelquefois les nations pendant des siècles n'ont pas atteint leur développement, les hommes appelés à les faire prévaloir, retombant dans les mêmes situations que leurs prédécesseurs, les imitent si exactement qu'il semble qu'on retrouve les mêmes personnages dont le nom seul est changé. Comme l'empereur Henri IV après l'affront de

1. Appensusque cruci flammaque cremante solutus. (Ligurinus.)
Strangulat hunc laqueus ignis et unda vehunt. (Godefroi de Viterbe.)

2. E sopra tutto che tornasse il governo temporale di Roma come era ne' secoli vecchi con esclusione de' Papi. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. VI, p. 434.)

Canossa, Frédéric Barberousse après l'affront de Sutri ne songea plus qu'à se venger du pape. L'intérêt les avait unis, l'orgueil les divisa. En sortant de Saint Pierre ils étaient rivaux, au premier choc d'amour-propre ils furent ennemis. Lorsqu'une esquinancie, gagnée sous les frais ombrages de sa villa d'Anagni, l'emporta, le 1er septembre 1159, Adrien IV passant, pour se venger, du côté des républicains aussi facilement que Grégoire VII était passé du côté des Normands, s'occupait de nouer une ligue avec la démocratie de Milan contre Barberousse. Les cardinaux ne laissèrent pas le saint-siége longtemps vacant. Le 4 du même mois ils ouvrirent le scrutin, le 7 ils proclamaient Alexandre III soutenu par les Frangipani. Un certain Octaviano, cardinal de Sainte-Cécile, était le candidat de l'empereur. Fort de l'appui de Barberousse, bien qu'il n'eût obtenu, dit Baronius, que deux voix, il se jette sur Alexandre, lui arrache le manteau rouge, et le déploie sur ses épaules au milieu des cris et des huées. Il le garda malgré la colère des prélats et l'opposition des Frangipani, parce que le vide s'était fait autour du Saint-Siége.

Trop habitués à ces scènes scandaleuses pour s'en émouvoir, les Romains virent en effet avec une égale indifférence le triomphe de l'antipape Ottaviano, et la fuite d'Alexandre III, qui se réfugia en France et fixa son séjour à Sens. Après quatre ans d'exil toutefois, l'habileté de son vicaire et l'or qu'il semait à poignées dans les mains des nobles rendirent son retour possible. Le 22 novembre 1165, il arriva sur une galère sicilienne à l'embouchure du Tibre et descendit dans la petite cité d'Ostie. Le lendemain, les sénateurs suivis d'une foule immense de clercs et de laïques portant des rameaux d'olivier, vinrent l'y chercher processionnellement, et le conduisirent jusqu'à la porte de Latran, où l'attendaient les cardinaux parés de leurs manteaux sacrés, les juifs avec la sainte Bible, les juges et la milice, bannières déployées. Jamais, selon Romuald de Salerne, chroniqueur contemporain et témoin oculaire, on ne vit plus vive allégresse ni peuple plus heureux.

Désastre de Tusculum. — C'était un grand pas de fait pour Alexandre, mais il était encore loin du but où il tendait. Frédéric Barberousse ne l'avait pas reconnu. Le schisme qui aurait dû mourir avec Ottaviano continuait dans la personne de Pascal, une de ses créatures. Retenu dans le nord de l'Italie par sa lutte sauvage contre les républiques italiennes et surtout contre l'héroïque cité de Milan, Barberousse ne semblait pas s'être aperçu du retour d'Alexandre. Deux motifs graves l'y firent enfin songer, en 1167. Entraîné par la haine aveugle que lui inspiraient ses voisins, le peuple de Rome avait mis le siége devant Tusculum, dans l'intention hautement proclamée, s'il prenait la ville, de n'y pas laisser pierre sur pierre. Trop faible pour résister, Rainon, le seigneur de cette ancienne villa de Cicéron, demanda du secours à Barberousse, qui lui envoya dix mille cavaliers allemands et bourguignons, l'élite de son armée. La prudence eût conseillé aux Romains d'éviter le combat : ils avaient en effet ravagé si cruellement cette délicieuse campagne dominée par la Ruffinella, que le manque de fourrage eût éloigné seul la cavalerie ennemie. Confiants dans leur nombre et dans leur courage, ils prirent le parti contraire et payèrent cher

cette témérité. Chargés par une nombreuse cavalerie bardée de fer, qui, descendant au galop les rampes de la colline, tomba sur eux comme une trombe, les Romains furent écrasés. Ils ne périrent pas tous, dit naïvement le chroniqueur de Reischersperg, mais ils perdirent cinq mille hommes tués ou faits prisonniers. Consterné de ce désastre, qu'il comparait, dans ses terreurs, à la bataille de Cannes, le pape se hâta d'appeler les Normands de Sicile, et la présence de cette armée étrangère dans la Pouille eut pour effet d'y attirer aussitôt Barberousse.

Les soldats du roi de Sicile ne tinrent pas longtemps devant lui : il les dispersa comme le vent disperse la paille de l'aire, et marcha immédiatement après sur Rome. Le 24 juillet 1167, il donnait l'assaut à la basilique de Saint-Pierre. Il est bien remarquable que la querelle se vida simplement entre l'empereur et le pape. Spectateurs impassibles, les Romains n'y prirent aucune part. Barberousse battit pendant une semaine les murs de l'église avec ses machines : le huitième jour, furieux de la résistance que lui opposaient les milices rurales du Saint-Siége, il mit le feu à l'église de Sainte-Marie adossée à la basilique, et, à la vue des flammes, les vassaux du pape capitulèrent. La situation d'Alexandre III devenait critique. Instruit qu'une négociation était ouverte entre l'empereur et les nobles, il commença par quitter Latran, et se retira au Colisée dans le château des Frangipani. Comme il y entrait, deux galères siciliennes remontaient le Tibre et venaient jeter l'ancre auprès du temple de Vesta. Elles lui apportaient, de la part du jeune roi de Palerme, son chaleureux partisan, de l'argent et des troupes. Alexandre prit l'argent et renvoya les hommes, dont il croyait pouvoir se passer : puis il donna, pour réchauffer leur zèle, la plus grosse part des deniers siciliens aux Frangipani et aux Pierleoni, et fit distribuer le reste aux gardiens des portes. Inutile munificence ! L'empereur ayant confirmé le sénat et reconnu la République, le peuple et tous les nobles, à l'exception des *loups du Colisée* et des *vautours juifs* du théâtre de Marcellus, se déclarèrent pour lui, adoptèrent son antipape et forcèrent le pontife légitime à se réfugier à Gaëte.

Les fièvres de l'automne, qui prirent cette année-là un caractère tellement pestilentiel que les bras des vivants ne suffisaient plus pour ensevelir les morts, chassèrent promptement l'empereur Barberousse, mais Alexandre III n'en revint pas plus vite. Dix ans s'écoulèrent avant que le traité de Tusculum, conclu le 12 mars 1177 entre le Saint-Siége et le sénat, lui permît de revoir la basilique de Saint-Pierre. Ce traité, dont le cardinal d'Aragon exagère les dispositions favorables à l'Église, contenait de son aveu la reconnaissance formelle du sénat [1]. Un seul événement avait ému la ville dans ces dix années. Manuel, empereur d'Orient, avait eu un jour le cerveau traversé par l'un de ces rêves que font souvent les ambitieux. Il s'était bercé de l'idée chimérique de courber de nouveau l'Italie sous le joug byzantin : et ce projet, qui eût exigé, pour réussir, le génie d'un Narsès, il espérait, dans les arcanes cauteleux du caractère grec, l'accomplir à l'aide d'une jeune fille. La renommée lui avait porté

1. Le cardinal d'Aragon (*Vie d'Alexandre III*).

un peu grandi en chemin le nom des Frangipani. Sachant que la papauté ne s'appuyait à Rome que sur cette famille, il crut qu'il n'avait qu'à se l'attacher par les liens du sang pour renouer la chaîne impériale qui avait uni Rome et Constantinople. En 1170, il envoya donc sa nièce suivie d'un magnifique cortége à Othon Frangipani. Le seigneur du Colisée accepta la femme et la dot qui, selon le chroniqueur de Fossanova, était des plus riches : et après avoir épousé la princesse grecque aux pieds du pape, il la conduisit en triomphe dans les ruines du vieil amphithéâtre où cette malheureuse victime de la politique dut regretter plus d'une fois les brises du Bosphore [1].

Quant au rêve de l'empereur Manuel, il s'évanouit comme une fumée dans les airs. Le temps n'était plus où le chef des Frangipani aurait pu le réaliser en ce qui touchait Rome. La République y tenait trop vigoureusement en échec la féodalité. L'influence seigneuriale et le pouvoir pontifical pliaient alors et s'effaçaient de la façon la plus complète devant l'autorité de son sénat. Rien n'était plus haut que le Capitole : lorsque le pape Lucius III, successeur d'Alexandre, parut l'oublier, le peuple le lui rappela deux fois à la manière de ces temps barbares : la première, au commencement de 1181, en le contraignant de s'enfuir à Velletri ; la seconde, quatre ans plus tard, en lui envoyant, liés à rebours sur des ânes et coiffés de mitres, une centaine de prêtres auxquels on avait crevé les yeux, n'en épargnant qu'un seul pour mener ces infortunés aux pieds du pape [2]. A cette horrible vue, Lucius avait levé les mains au ciel et jeté sa voix dans toute la chrétienté pour demander justice : Dieu resta sourd et les chrétiens ne répondirent pas. Se voilant alors la face, de découragement, Lucius descendit dans la tombe et légua le soin de réconcilier la papauté avec la République à son troisième successeur, Clément III, car les deux premiers ne sortirent pas de Vérone et de Pise. Clément III, ancien évêque de Palestrine et Romain de naissance, connaissait mieux ses compatriotes que les cardinaux étrangers qui l'avaient précédé sur la chaire de l'apôtre, aussi accepta-t-il sans hésiter les deux conditions que le peuple mit à la paix, la reconnaissance de la liberté et la ruine de Tusculum. Moyennant cette double concession, un traité, qui définit clairement et fixa la position respective du Saint-Siége et du peuple, fut signé à Rome le 31 mai 1188. Voici cette pièce importante qu'on appela concorde :

Traité de paix entre la République et le Saint-Siége. — « Le sénat et le peuple romain au très-saint père et seigneur Clément, par la grâce de Dieu, souverain pontife et pape universel, salut et fidèle service : — Pour affermir sur des bases immuables la dignité du sénat et du peuple romain et faire chose utile à la République, en éteignant les discordes qui divisent la plus illustre des villes et notre sacro-sainte religion, tant dans l'intérêt du Saint-Siége que dans celui de la cité, nous avons formulé et couché solennellement par écrit l'accord suivant.

1. Jean de Ceccano (*Chroniques*).
2. Chronica Aquicintina. — Guillaume de Nangis. — Multi ex suis excæcantur mitrati super asinis aversis vultibus ponuntur et uti juraverant se Papæ taliter repræsentantes. (Franciscus Pipinus, *Vie de Lucius III.*)

Nous vous rendons la ville, le sénat et le droit de faire battre les deux tiers de la monnaie : nous vous restituons la basilique de Saint-Pierre, et nous obligeons à remettre entre vos mains les autres églises et les évêchés quand vous aurez versé les sommes pour lesquelles nous les avons engagés afin de soutenir la guerre. Nous défendrons, toutes les fois que l'intérêt du Saint-Siége s'y trouvera lié, les priviléges et l'honneur de la ville. Tous les sénateurs aujourd'hui vivants et ceux qui leur succéderont vous jureront paix et fidélité à vous et aux papes futurs. Quand nous aurons détruit Tusculum, toutes les terres et tous les biens des vaincus seront livrés à l'église romaine. De votre côté, vous continuerez à donner aux sénateurs et à leurs officiers les bénéfices et les cures qu'ils ont coutume de posséder. Vous indemniserez, ainsi que vous l'avez promis, ceux qui ont essuyé perte ou dommage dans la lutte soutenue par les partisans du Saint-Siége contre la ville ou dans la guerre de Tusculum.

« Vous donnerez tous les ans cent livres pour l'entretien des murs de l'excellentissime Rome : et quand nous aurons pris Tusculum, il nous sera permis de raser les siens jusqu'aux fondements sans qu'ils puissent jamais être rétablis ni par vous ni par d'autres. Si cette ville maudite n'est pas tombée aux kalendes de janvier en notre pouvoir, vous la frapperez d'excommunication et vous joindrez les milices du patrimoine rural de Saint-Pierre à l'armée du peuple romain. Sous ces réserves, nous sénateurs, garantissons au nom du peuple la paix et la sécurité à votre personne sacrée, et à tous les évêques et cardinaux de votre cour, sans préjudice des droits des citoyens romains qu'ils revendiqueront de bonne foi et sans malice. Par une juste réciprocité, vous promettrez et ferez promettre à tous vos cardinaux et à vos évêques d'observer religieusement et à toujours la convention qui vient d'être conclue entre l'Église, le sénat et le peuple romain. Soyons également fidèles à nos serments. Le sénat a consacré ce traité de paix par un décret, et il voue d'avance ceux qui l'enfreindront à la haine de ses membres et à la terrible vengeance du peuple romain [1]. » — Moins de trois ans après cet accord, signé par neuf sénateurs conseillers et quarante-sept sénateurs ordinaires, Tusculum était forcé et détruit, et pendant que les malheureux habitants, échappés au fer, élevaient sur le penchant de la colline ces coteaux de feuillage appelés *frascati*, qui devaient remplacer l'ancienne cité de Cicéron et laisser un nom de triste mémoire à ce lieu, le plus délicieux de la campagne de Rome, les papes profitaient de la paix dont ils jouissaient enfin à Latran pour recommencer leur lutte contre les empereurs.

Qu'on remarque cette fidélité inébranlable, cette persistance tenace dans les traditions du Saint-Siége ! Les pontifes ont beau mourir, l'idée qu'ils laissent à Latran y reste réchauffée sans cesse dans le sein de la papauté comme un œuf d'aigle, que chacun de ces rois ailés des montagnes viendrait couver à son tour. Tel de ces vieillards, qui n'eut souvent qu'un jour à vivre, marchait résolûment dans la voie tracée par son prédécesseur. Ainsi, en 1191, au moment où il eût semblé plus pru-

1. Muratori, *Antiquates Italicæ Medii Ævi*, t. III, p. 785.

dent de consolider une paix fondée sur le sable, car Dieu seul pouvait enchaîner les passions féodales et l'inconstance naturelle du peuple de Rome, le pape Célestin III, plus hardi que le vieux Clément, reprit l'idée de Grégoire VII. Le fameux Barberousse, qui s'était si bien vengé de l'humiliation que lui imposa Adrien IV en se faisant tenir l'étrier, entraîné malgré lui en Orient par le torrent des croisades, venait de trouver la mort dans les eaux glaciales du Salef. Le 15 avril 1191, son fils Henri VI, à la tête d'une nombreuse armée, se présenta devant la cité Léonine. On lui en ouvrit les portes par l'ordre du pape; mais celles de Rome restèrent fermées. Le peuple, y veillant en armes, ne voulut pas qu'il entrât un seul Allemand. A cet affront, qui réduisait à un vain titre sa souveraineté impériale, Célestin III ajouta une nouveauté que le père de ce César n'eût pas subie : s'asseyant dans la chaire pontificale, il affecta de tenir entre ses sandales le diadème d'or qui servait au couronnement des empereurs. Henri et sa femme Constance, à genoux devant lui, baissèrent humblement la tête, et le pontife leur donna successivement la couronne avec les pieds. Puis, pour faire sentir au nouvel élu qu'il avait le droit de le précipiter du trône s'il s'en rendait indigne, au moment où la couronne touchait la tête de l'empereur, le pape la renversa d'un coup de pied. Les cardinaux s'empressant de la relever la replacèrent avec respect sur la tête d'Henri. [1]

Le Pape Innocent III. — Si le vieux Célestin, qui touchait aux portes du tombeau, avait fait oublier par cet acte de dédain l'affront de Canossa et l'étrier de Sutri, que ne devait-on pas attendre du pontife qui lui succéda?... Fils du comte de Segna, Innocent III arrivait au pontificat à la fleur de l'âge : il n'avait que trente-sept ans, et l'audace ne lui manquait pas plus que la volonté pour poursuivre cette pensée de suprématie universelle, que poursuivaient toujours les héritiers de Grégoire VII. Depuis la renaissance de la République, la Préfecture n'existait plus. Rome cessant de reconnaître le pouvoir impérial qui les instituait, les préfets avaient été supprimés comme inutiles. Innocent III entreprit de les rétablir Aussitôt après sa consécration, en 1198, il investit solennellement, un Pierleoni, du titre de préfet, se fit prêter le serment de fidélité que l'empereur imposait à ces magistrats. [2]

Cet empiétement passa sans protestation, car lorsque Innocent l'essaya, l'empire était vacant, et peu importait au peuple romain qu'un titre tombé en désuétude fût décerné honorifiquement à l'un de ses officiers par l'empereur ou par le pape. Mais cette indifférence disparut quand il voulut faire un pas de plus : il se heurtait alors au sénat, qui le repoussa rudement. Les papes étaient toujours punis par où ils péchaient, par l'ambition du pouvoir temporel. Si, fidèles à la loi évangélique et à l'exemple des apôtres, ils s'étaient contentés de l'empire spirituel du monde, ils

1. Sedebat Celestinus in cathedra pontificali tenens coronam auream imperialem inter pedes suos, et imperator inclinato capite recepit coronam et imperatrix similiter *de pedibus* domini Papæ. Dominus autem Papa statim percussit cum pede suo coronam imperatoris et dejecit eam in terram significans quod ipse potestatem ejiciendi eum ab imperio habet si ille demeruerit. Sed cardinales statim arripientes coronam imposuerunt eam capiti imperatoris. (Roger de Howeden, *Annales*.)

2. Archives du Vatican, Registre d'Innocent III.

auraient vécu des jours paisibles et seraient tous grands dans la mort. Au lieu de comprendre combien il importait à la papauté, pour revêtir une forme plus pure et conserver son caractère divin, de s'élever au-dessus des intérêts grossiers du monde, les papes s'attachaient à ces intérêts, avec une persistance qui les perdait aux yeux de Rome. Il arrivait ainsi par un effet bien simple qui a échappé néanmoins à la plupart des historiens, qu'au moment où toute la chrétienté s'inclinait jusqu'à terre devant le successeur de l'apôtre, ce chef illustre et sacré de l'Église était le jouet des Romains.

Giovanni Capoccio, Chef du Peuple. — Nous avons dit que le sénat s'opposa le premier aux envahissements d'Innocent; ceux de ses membres qui déployèrent le plus d'énergie en 1200, à propos d'une nouvelle tentative du pape, étaient les Pierleoni et Giovanni Capoccio; celui-ci, représentant d'une ancienne famille que la tradition faisait remonter jusqu'à Charlemagne, essaya de soulever le peuple contre l'ambition du pontife. « Voyez, disait-il en parcourant la ville avec le descendant du juif, voyez comme le pape vous mate ! Il plume le peuple romain comme on plume un oiseau. Ne s'est-il pas approprié Maritima et Sabina ?... Ne nomme-t-il pas, selon son bon plaisir, un sénateur parmi ceux qui lui sont dévoués, au lieu de les choisir de concert avec vous ?[1] » La conclusion de ces murmures, qu'étouffa la prise de Viterbe, était l'insurrection. Quand le peuple eut oublié la joie de ce triomphe et qu'il eut suspendu au Capitole, en souvenir de la victoire, la cloche municipale de la ville vaincue et une chaîne de ses portes, il prêta de nouveau l'oreille aux discours de Capoccio. Les Orsini, neveux du pape défunt, profitant de son irritation, n'eurent donc point de peine à le soulever. Dans l'été de 1202, ils se mettent à la tête de la milice urbaine, chassent les parents du pape, et forcent Innocent à se retirer à Anagni.

Il y était encore en 1204, lorsque l'époque du renouvellement du sénat arriva. Les représentants du pape demandaient qu'un seul sénateur fût élu; *les bons hommes du bien public*, au contraire, exigeaient qu'on en choisît cinquante-six, comme par le passé. En vertu d'une transaction proposée par les amis de la paix, dix arbitres furent chargés de faire l'élection. Or, à peine élus eux-mêmes, ces arbitres se virent entraînés par le peuple dans la tour de Saint-Jean de Stacio et contraints de choisir cinquante-six sénateurs. Mais si on avait pu leur imposer l'obligation d'élire un sénat, on ne pouvait les dépouiller de leurs passions : chacun avait choisi les candidats de son parti, de telle sorte que la transaction aboutissait finalement à mettre en présence dans l'assemblée souveraine deux factions de force égale. L'antagonisme éclata au Capitole, dès qu'on en vint au serment. Les amis du pape juraient qu'ils n'ordonneraient rien de contraire, dans une affaire alors pendante, aux intérêts de la ville; les amis du peuple juraient de ne pas intervenir avant que la ville n'eût été mise en possession de l'objet en

1. Frédéric Hurter, *Histoire d'Innocent III*, t. I, p. 283.

litige entre elle et l'Église. Le peuple applaudit vivement ces derniers et le sénat se divisa : une moitié resta au Capitole, l'autre alla délibérer dans un couvent à côté de la tour de Saint-Jean. L'intervention personnelle d'Innocent fut impuissante à calmer les esprits. La guerre civile se rallume pour la centième fois. La ville prend tout à coup l'aspect d'un camp. Là où il n'y avait point de tours en pierre, on en construit en bois; on creuse des fossés, on élève des remparts; on met en état de défense d'anciens bains et d'anciennes églises; on enrôle des frondeurs et des arbalétriers et on dresse des balistes.

Guerre des rues au moyen age. — Les hostilités commencèrent le jour de Pâques 1204. Tandis que les Poli, qui se disaient opprimés par le Saint-Siége, se rendaient pieds nus, en faisant porter des croix devant eux, d'église en église pour émouvoir le peuple, Capoccio l'appelait aux armes, en criant qu'il allait remporter en ce jour une victoire complète sur ses ennemis! La lutte qui s'engagea immédiatement portait au plus haut point le cachet singulier de la guerre des villes au moyen âge. Les sénateurs populaires élevaient des tours devant les maisons des sénateurs dévoués au pape et y lançaient des pierres et des tisons enflammés jusqu'à la ruine ou l'incendie de l'édifice. C'est ainsi que Capoccio attaquait Pandolfo, que les cinq frères Frangipani accablaient du haut du Colisée Pierre Annibaldi, beau-frère du pape, d'une grêle de flèches, que le peuple escaladait la tour de Richard, frère d'Innocent, et abattait tous les palais de ses ennemis autour de Latran. La guerre dura plusieurs mois : commencée le jour de Pâques, elle n'était pas encore finie le jour de Saint-Laurent. Enfin les balistes cessèrent de tirer et des propositions de paix arrivèrent d'Anagni. Innocent III offrait au peuple, ou de constituer quatre arbitres juges du différend, ou de nommer, *par bonté, dans l'intérêt de la paix et sans se lier pour l'avenir*, des candidats présentés par le Capitole. Capoccio réunit le peuple pour lui transmettre ces propositions, et quand on lui demanda s'il était d'avis de les accepter, il s'écria d'une voix ferme :

« Rome n'est jamais habituée à fléchir dans ses débats avec l'Église. Si elle cède aujourd'hui, en abandonnant au pape sa suzeraineté sur les biens des Poli et le droit de nommer le sénat, contrairement aux décrets du peuple et au serment des sénateurs, la ville est perdue. Car si nous avions le dessous, nous qui sommes en si grand nombre, qui oserait s'opposer au pape? Je n'ai point vu de paix aussi avilissante dans les annales de Rome : c'est pourquoi je refuse mon assentiment à cette honte [1]. »

Les conseillers du pape eux-mêmes ayant opiné comme Capoccio, il fallut qu'Innocent subît la loi du plus fort et consentît à la nomination des cinquante-six sénateurs. Le peuple romain, devenu ombrageux après cette lutte, ne voulait plus souffrir que rien se fît sans lui. Othon IV était venu en 1209 recevoir la couronne impé-

1. Frédéric Hurter, *Histoire d'Innocent III*, t. II, p. 76.

rialo à Saint-Pierre : il avait traité seulement avec le pape et ne s'était préoccupé ni du sénat ni du peuple. Ceux-ci lui apprirent, le jour de son couronnement, qu'ils n'entendaient pas être oubliés. Au moment où la couronne d'or en tête, le nouvel empereur accompagnait le pape jusqu'à la porte du pont Saint-Ange, cette porte s'ouvrit tout à coup et il en sortit impétueusement une foule armée qui, se précipitant sur les Tudesques, en fit un affreux carnage. Othon laissa les rues de la cité Léonine et les prés de Néron jonchés de morts, et abandonna comme sanglante aubaine à ses vainqueurs onze cents chevaux, son camp et de riches dépouilles [1]. Ce double échec ne découragea pas Innocent III : des triomphes bien tristement célèbres et qu'il faudrait pouvoir effacer des annales de l'Église et de la mémoire des hommes, le dédommageaient au delà des Alpes. Humilié par la République, vaincu à Rome par Capoccio, fugitif à Anagni ou à Viterbe, il dirigeait fièrement la chrétienté, et le jour même où les amis des Poli, troublant, les armes à la main, les cérémonies saintes, l'obligeaient de s'enfuir de la basilique vaticane, d'une main il envoyait des armées recrutées dans toute l'Europe, continuer l'œuvre de la croisade en Orient, et de l'autre il poussait la féodalité du nord de la France contre le midi pour écraser les Albigeois.

Par des moyens que l'histoire a jugés, cette croisade réussit : les idées des Parfaits du Midi, qui étaient celles qu'Arnold de Brescia sema sur la terre romaine et les mêmes que nous verrons bientôt reverdir avec Luther, périrent étouffées par le fer et le feu. Mais tout n'était pas fini avec la victoire. Même au moyen âge, après le tour de la violence, venait celui du droit. Les hommes raisonnaient beaucoup et discutaient plus longtemps qu'aujourd'hui sur la légalité des actes. Les souverains féodaux, dépouillés par les légats du Saint-Siége de leurs comtés et de leurs villes, ne se tinrent pas pour battus : ils en appelèrent au pape et se présentèrent hardiment au concile du 14 novembre 1214, cette grande convention catholique, à laquelle assistaient soixante-onze primats et métropolitains, quatre cent douze évêques, neuf cents abbés et prieurs de tous les ordres, les ambassadeurs des deux empereurs d'Allemagne et de Constantinople, des rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Hongrie et de Chypre, des représentants de plusieurs autres princes et grands seigneurs de toutes les parties de l'Europe et de plusieurs villes. On comptait deux mille deux cent quatre-vingt-trois personnes ayant le droit d'assister aux séances du concile.

Le grand concile de Latran. — Innocent III l'ouvrit par un discours sombre, menaçant, couvert d'allégories évangéliques, d'où jaillissaient sans cesse comme des éclairs, ces trois idées : la délivrance du tombeau du Christ, l'extermination des hérétiques et la suprématie de l'Église. « Je désirais, dit-il aux pères, célébrer avec vous une triple pâque : une corporelle, une spirituelle, une éternelle. Une pâque corporelle ou passage d'un lieu à un autre pour délivrer Jérusalem opprimée;

1. Ricardo da S. Germano, et Albéric le moine in Muratori (*Annali d'Italia*, t. VII, p. 110).

une pâque spirituelle ou passage d'une situation à une autre, pour l'amélioration de l'Église universelle; une pâque éternelle ou passage d'une vie à l'autre. Jérusalem nous appelle par la voix de Jérémie : Vous tous qui passez, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur égale à la mienne. Je suis maintenant esclave, moi qui étais la maîtresse des peuples; moi qui débordais de population, je suis abandonnée. Les lieux saints sont profanés; là où Jésus-Christ, le fils unique du Très-Haut, était adoré, on y révère Mahomet. O honte! ô outrage! les fils de la servante, les rejetons des hommes d'Agar ont rendu esclave notre mère!

« Quant au passage spirituel, le Seigneur en parle à l'homme revêtu d'un habit de lin, en lui disant : « Traverse la ville, et marque d'un T sur le front tous ceux qui pleurent et gémissent sur les horreurs qui s'y sont commises. » Il donna cet ordre en même temps à six hommes portant des instruments de mort : « Parcourez la ville et frappez tous ceux qui ne portent pas cette marque! » C'est ainsi que le pape, qui est établi gardien de la maison d'Israël, doit parcourir toute l'Église qui est la ville du grand roi, la ville fondée sur la montagne, et il doit examiner et éprouver les mérites de chacun, afin que les ténèbres ne soient pas appelées lumières et la lumière ténèbres. L'instrument de mort que vous devez porter à la main, c'est l'autorité papale que vous avez à appliquer, selon la parole du psalmiste, qui dit : « Le matin, de bonne heure, je mis à mort tous les pécheurs de la terre, afin d'extirper de la ville du Seigneur, ceux qui font le mal. »

« Et pour le passage de l'éternité, le Seigneur dit quand il en parle : « Heureux les serviteurs que le fils de l'homme trouvera veillant quand il viendra : en vérité, je vous le dis, il s'apprêtera pour les servir et il les fera asseoir à sa table. » J'ai donc désiré manger avec vous la chair de la doctrine et le mets de la pénitence, afin que nous passions du travail au repos, de la douleur à la joie, de la mort à la vie et de la corruption à l'état incorruptible par celui qui doit être honoré d'éternité en éternité!...[1] »

Le comte Raimond de Toulouse. — Selon l'usage, car l'Église alors voulait tout régler, le concile s'occupa d'abord longuement d'une foule d'objets étrangers à la religion, puis quand il eut excommunié le roi de France qui armait contre Jean sans Terre, donné tort aux barons anglais en lutte contre leur roi, repoussé les avances de l'empereur Othon, brouillé avec le Saint-Siége, et déclaré nul le mariage de Burkard d'Avesnes, il permit aux comtes dépouillés par la croisade albigeoise, de venir plaider leur cause. En entrant dans la basilique latérane, suivi des comtes de Foix et de Comminges, et de quelques-uns de ses barons, le comte Raimond de Toulouse alla s'agenouiller avec son fils, beau donzel de seize ans, devant le trône du pape, et redemanda humblement les terres de ses pères. Derrière lui se tenait debout le jeune et vaillant comte de Foix, qui prit la parole en ces termes :

1. Mansi, *Collection des Conciles*.

« Seigneur, vrai pape, de qui le monde entier relève au même titre que la ville de Saint-Pierre et son gouvernement, écoute mes raisons et me rends justice, toi dont le jugement maintient la droiture et la paix. Je puis jurer en toute vérité, et prouver que je n'aimai jamais hérétique ni mécréant; que jamais je ne recherchai leur société ni ne les approuvai en mon cœur. Obéissant et soumis à la sainte Église, je suis venu loyalement en ta cour, chercher mon droit avec le comte, mon seigneur, et son fils qui, n'étant qu'un enfant encore, n'a pu faire ni mal ni trahison. Le puissant comte, mon seigneur, s'est mis à ta merci : il t'a rendu la Provence, Toulouse et Montauban, et partout les hommes de ses terres ont été livrés aux supplices, à la mort, et abandonnés à la rage de Simon de Montfort qui les extermine sans pitié. C'est pour s'être confiés à ta foi que mes peuples sont tombés sous le glaive; c'est par respect pour ton légat que j'ai mis en tes mains les clefs du château de mes pères, qui est si fort qu'il se serait seul défendu, si mon seigneur ne reçoit pas satisfaction, si l'on ne me rend ma forteresse, il ne faut plus croire à parole d'homme ni à loyal accord![1] »

A ces mots le cardinal-légat et l'abbé de Saint-Tibéri, qu'Innocent interrogeait des yeux, répondirent de leur place : « Saint Père, en ce qu'a dit le comte, il n'a pas menti d'un seul mot. » Se levant aussitôt comme un furieux : « Frères, s'écria l'évêque Folquet de Toulouse, vous venez d'entendre le comte; il soutient qu'il a toujours fui l'hérésie, et moi je vous dis que c'est dans sa terre qu'elle a jeté les plus fortes racines. Je vous dis qu'il a aimé, désiré, protégé les Albigeois, et que son comté en regorgeait. Quant aux croisés, ces pèlerins fidèles qui avaient marché pour servir Dieu et pour chasser les hérétiques, il en a tant tué, tant taillé en pièces, tant rompu et meurtri, que leurs ossements font croûte sur la montagne de Montjoie et que la France en pleure encore! Grands sont là-bas les lamentations et les cris des mutilés et des aveugles, qui ne peuvent plus faire un pas s'ils n'ont un guide qui les mène. Celui qui les a tués, martyrisés, foulés aux pieds, ne doit plus tenir terre : l'exhérédation et l'exil, voilà ce qu'il mérite[2] ! »

Là-dessus, Arnaud de Villemur perce la foule, entre dans l'enceinte réservée et, sans s'effrayer des regards qui se fixent tous sur cet inconnu, articule ces fières paroles :

« Seigneurs, si j'avais su qu'il serait question de cette affaire et qu'on en ferait si grand bruit à la cour de Rome, je vous jure qu'on en verrait bien plus encore sans nez et sans oreilles de ces bandits de pèlerins!» — « Pardieu! se dirent alors les barons l'un à l'autre, voilà un fou bien hardi! » Mais le comte de Foix lui imposant silence, reprit ainsi d'un ton ferme, après avoir repoussé les reproches de l'évêque de Toulouse : « J'affirme, seigneurs, par le Dieu qui fut mis en croix, que jamais bon pèlerin ou Romain paisible, cheminant pieusement vers quelque saint lieu, ne fut par moi

1. Senher dreitz apostolis on totz lo mon apen — e te l' loc de Sant Peire el' sen governamen — e de us tener drechura e patz e jut jamen.... Si eu com lo l'hævrel qui aital no me reut, ja nulhs homno S. deu creire e nulh be covenent.... V. 3243. (Wilhem de Tudela, *Histoire de la Croisade contre les Albigeois.*)

2. Ia no deu tenir terra e' aitals es sos meritz. (Le même, V. 3274.)

maltraité, dépouillé ou tué, ni arrêté dans son chemin par mes hommes. Quant à ces brigands, à ces traîtres sans honneur et sans foi, portant la croix qui nous a écrasés, il est vrai qu'aucun n'a été pris par les miens ou par moi qu'il n'ait perdu les yeux, les pieds ou les mains. De ceux que j'ai tués ou détruits, il m'en vient joie au cœur; il m'en vient mal de ceux qui me sont échappés. Et cet évêque qui parle si haut, je vous dis, moi, qu'il nous a tous trahis, Dieu et nous; car il a, autour de Toulouse, allumé un tel feu, qu'il n'y a plus d'eau qui puisse l'éteindre. A plus de dix mille chrétiens, petits ou grands, il fait perdre la vie, le corps et l'âme, et, par la foi que je vous dois, il ressemble plus à l'Antechrist qu'à un légat de Rome[1]. »

« Comte, dit alors le pape, tu as noblement discouru en faveur de ton droit, mais en amoindrissant un peu le nôtre. Je saurai ce qui t'est dû et ce que tu mérites, et quand je me serai convaincu que tu as raison, tu recouvreras ton château. Tout pécheur, si pervers et perdu fût-il, l'Église doit le recevoir pourvu qu'il se repente et se soumette de bon cœur. » S'adressant ensuite aux membres du concile : « Frères, leur dit-il, écoutez ce que Jésus a lui-même dicté : Je veux que mes disciples marchent au grand jour, qu'ils portent l'eau avec le feu, le pardon avec la lumière, et que l'indulgence, la douceur et l'humilité suivent leurs pas. »

« S'il en est ainsi, s'écria aussitôt le vieux Raimond de Roquefeuille, seigneur vrai pape, merci pour un enfant qui n'a pas péché! merci pour le fils du noble comte de Foix, assassiné par Simon de Montfort! Rends leurs fiefs aux déshérités à jour fixe et prochain, sinon moi qui touche à la tombe je te demanderai terre, héritage et droit au tribunal de Dieu, le jour où tout sera jugé [2]! »

Un peu plus de huit mois après l'ajournement du vieillard, Innocent III comparut à ce tribunal redoutable, les mains teintes du sang versé par l'ordre de ses légats. Sa mort raviva presque immédiatement les discordes du peuple et du Saint-Siége. Honorius III, qui lui avait succédé, quittait Rome en 1218, ne pouvant, dit le chroniqueur Richard de San-Germano, supporter les avanies (*molestias*) dont on l'accablait, et allait habiter Viterbe. Ramené au bout de deux ans à Saint-Pierre par Frédéric II, qui venait chercher la couronne impériale, en 1224, il recommençait la lutte contre le sénat, et succombait comme la première fois[3]. Plus habile et aussi énergique, malgré son grand âge, Grégoire IX, qui prit en main après sa mort le gouvernail de l'Église, eut encore moins de bonheur. La force du sénat grandissait avec ses succès : Grégoire ayant commis la faute de se mettre Frédéric II

1. Que à plus de D. M. que de grans que petiz — i fe perdre las vidas e la cors e la esperitz, per la fe qu' ieu us del a seu faitz et ai ditz — ez à la capteneusa sembla mielhs Antécritz — que messatges de Roma. (Wilhem de Tudela, V. 3324.)

2. E se no la li l'hivras en breu jorn assignat
Ieu te clami la terra el dreg e la eretat
Al dia del jodici on tuit seren jutjat. (Le même, V. 3374.)

3. Voici un passage de la lettre que le peuple et le sénat écrivirent à Frédéric II, pour le remercier de la protection qu'il accordait à la République :

Materia litterarum vestrarum exhilaravit corda nostra quod vos qui ad Romani imperii apices estis electi almam urbem *senatum populumque et totam Rempublicam* sinceră diligitis affectione et dispositis ut Romana *Respublica* imperiali certitudine decorari magnificari possit merito et augmentari. (Vitale, *Storia diplomatica de' senatori Romani*, t. II, p. 84.)

sur les bras, ne put résister ni au sénat ni à l'empereur. Ballotté entre les Frangipani, toujours Gibelins, Mettefuogo, chef du sénat, et les armées de Frédéric II vengeant l'excommunication de leur prince par le ravage des terres de l'Église, ce vieillard, qui vécut un siècle, passa les quatorze dernières années de sa longue carrière dans les alarmes et l'angoisse.

Le pape Innocent IV fixe son séjour a Lyon. — La force morale de la papauté allait fléchissant de plus en plus sous le poids de la force matérielle de l'empire. Aussi, bien qu'un athlète plein de vigueur, le Génois Innocent IV, eût remplacée en 1242 le centenaire d'Anagni, Frédéric n'en continua pas moins sa marche victorieuse. Il occupait déjà toutes les villes du Saint-Siége, bientôt il tint les clefs de toutes les églises de Rome. N'y trouvant plus de sécurité et poursuivi d'ailleurs à outrance par les marchands, qui lui réclamaient soixante mille marcs d'argent prêté au pape précédent, Innocent IV s'enfuit secrètement dans la nuit du 28 juin 1244, et gagna Civita-Vecchia où l'attendait une flotte équipée par ses frères, qui le transporta à Gênes. De là, au mois de décembre suivant, il se rendit à Lyon, ville qu'il choisit pour résidence sans doute à cause de sa proximité d'Avignon et du comtat Venaissin, que la croisade contre les Albigeois avait donnés au Saint-Siége.

Le Bolonais Brancaleone. — Sa fuite toucha faiblement les Romains. Les nobles, Gibelins pour la plupart, n'y prirent pas garde, et le peuple était occupé d'une idée trop grave pour s'en émouvoir; peu à peu, ainsi qu'on a pu le remarquer en suivant le cours des événements, le sénat tendait à dominer la République. La tête avait grossi outre mesure aux dépens du corps; lorsque le peuple s'en aperçut, il chercha un remède au mal et n'en trouva pas de meilleur que de mettre à la tête de la République un étranger dévoué à sa cause, et assez fort de volonté et de courage pour la faire triompher. Le Bolonais Brancaleone, réunissant ces deux qualités à un degré éminent, fut élu en 1252 sénateur, fonction qui investissait le titulaire de la présidence du sénat et du pouvoir exécutif. Dans ce cas exceptionnel *le sénateur* réunissait l'autorité du sénat, qui se transformait en simple conseil de ville. Brancaleone, homme de mœurs rigides et d'un grand cœur, ne recula pas devant la tâche, mais il voulut être nommé pour trois ans; et telle était la confiance qu'il inspirait au peuple que, pour le satisfaire, on viola le statut de Rome. Dès ce moment la République reprit son caractère populaire, l'ordre, si longtemps troublé, se rétablit comme par miracle, grâce à la vigueur de Brancaleone. Tenant pendant trois ans la balance du pouvoir d'une main impartiale et ferme, quand le peuple au retour du pape voulut le rançonner, Brancaleone, quoique Gibelin, s'y opposa; de même quand le pape eut besoin d'argent, il ne voulut ni lui en prêter ni permettre qu'il en levât sur le peuple. Cette rigoureuse impartialité ne tarda pas à lui faire de nombreux ennemis. Liguées pour l'abattre, la noblesse et la cour pontificale manœuvrèrent avec une si perfide habileté, le calomniant d'abord, puis exagérant les rigueurs de sa justice inexorable, qu'en 1256, avant l'expiration des trois années, le peuple eut la faiblesse de l'abandonner à

leur vengeance. Traîné aussitôt en prison, tandis qu'on se hâtait de le remplacer par Manuello Maggi, un ami des nobles, il aurait perdu la vie sans la précaution qu'il avait prise avant d'entrer en charge de se faire donner des otages. Ces otages étaient gardés dans sa ville natale; et la noblesse eut beau les redemander avec menaces, le pape eut beau suspendre l'interdit sur la ville rebelle, Bologne fut inébranlable, et par ce noble refus sauva son concitoyen [1].

Gagner du temps est tout en politique. Sauvé du premier péril, Brancaleone était certain de prendre sa revanche. En voyant gouverner Manuello Maggi, le peuple ne tarda pas en effet à reconnaître qu'on l'avait trompé. Réparant alors sa faute aussi promptement qu'il l'avait commise, il court aux armes, arrache de la prison son ancien chef et le ramène en triomphe au Capitole. La justice sévère y rentra avec lui. Deux Annibaldeschi, fiers de l'illustration de leur famille, d'où étaient sortis des papes, du nombre de leurs vassaux et de leurs richesses, osèrent le braver. Il les fit pendre aux fourches publiques. Le pape, qui s'appelait en 1258 Alexandre IV, l'excommunia lui et ses adhérents. Mais bientôt, effrayés des menaces qui éclataient contre eux de toutes parts, le pape et ses cardinaux s'enfuirent à Viterbe. Ils n'y étaient pas arrivés que Brancaleone, à la tête du peuple en armes, portait un coup mortel à la tyrannie de la noblesse en attaquant ces tours qui, selon l'expression de Mathieu Paris, étaient autant de cavernes de voleurs. Le vaillant capitaine en prit et en rasa cent quarante, et par ce moyen l'ordre et la paix furent encore une fois rétablis dans Rome [2].

Malheureusement ce n'était pas pour longtemps. Comme tous les hommes utiles qui meurent jeunes, Brancaleone ne vit pas finir l'année de sa victoire. Pieusement reconnaissant, le peuple déposa sa tête dans une urne précieuse qui fut scellée au haut d'une colonne, et il choisit pour lui succéder son oncle Castellano, qu'il avait désigné en mourant. Mais la mémoire des morts s'efface aussi vite que celle des bienfaits reçus. Un an écoulé à peine, le peuple, séduit par l'or de la noblesse et les caresses du pape, avait oublié Brancaleone et assiégeait son oncle au Capitole. C'est ainsi qu'il retomba sous le joug des nobles et alla, sans le savoir, au-devant de celui que préparait la papauté. Celle-ci, comme on pense bien, ne se tenait pas pour battue. Suivant avec sa ténacité séculaire la plus chère de ses idées fixes, qui était de conquérir la souveraineté de Rome, elle tournait sans cesse autour de la démocratie du Capitole, sa grande pierre d'achoppement. Quoique le *Sénateur* n'en fût souvent qu'une expression bien infidèle, il la représentait. Délégué constitutionnel de l'aristocratie et du peuple, le Sénateur, qu'il penchât vers l'une ou l'autre de ces deux fractions de la nationalité romaine, exerçait le pouvoir

1. *Mathieu Paris*, Historia Anglorum ad annum 1252. *Nicolas di Curbio*, idem. *Cantinelli*, Chroniq. id. Brancaleon s'intitulait : *Dei gratiâ* almæ urbis *Senator* et Romani populi capitaneus. (Vitale, *Storia Diplomatica de' Senatori di Roma*, t. II, p. 122.)

2. Poscia per abassare la potenza della nobiltà Romana che colle case ridotte in forma di fortezze. — Commettevano mille insolenze, fece dirocare da *cento quaranta* loro Torri; e in questa maniera torno la quiete e la tranquillità in Roma. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. VII, p. 274.)

suprême, gouvernait et régnait à Rome. Si donc la papauté parvenait à s'emparer de cette magistrature républicaine, elle était sûre d'atteindre son but tôt ou tard. C'est de ce résultat si important que se préoccupa surtout Urbain IV : politique habile, il l'obtint en 1263. Cette même année, le peuple romain, au dire de Sabas de Malespine, se mit subitement en tête de prendre un grand prince pour Sénateur. Plusieurs candidats furent proposés. Les uns voulaient Manfred, roi de Sicile et de Naples; les autres le comte d'Anjou et de Provence, frère de saint Louis; quelques-uns Pierre, fils aîné du roi d'Aragon. De sa retraite d'Orviéto, Urbain IV manœuvra si adroitement qu'il fit élire Charles d'Anjou.

Charles d'Anjou, vassal du pape. — Dans la pensée d'Urbain, ce choix valait une victoire. Charles d'Anjou avait déjà traité avec le Saint-Siége par l'entremise du cardinal Pignatelli. Il devait recevoir la couronne des Deux-Siciles à condition d'en faire hommage à l'Église. C'était donc son vassal que le pape avait eu l'art d'imposer au peuple romain. Charles d'Anjou étant, selon l'expression populaire du temps, comme la pierre à aiguiser sous la main des clercs, seconderait aveuglément ce plan si bien conçu, dont la réussite ne semblait pas douteuse. Mais les plus profondes combinaisons échouent quand elles n'ont pour base que les passions des hommes. Charles d'Anjou vint à Rome en 1265; il y fut couronné l'année suivante roi des Deux-Siciles; il prêta serment de fidélité en qualité d'homme-lige au Saint-Siége, et s'engagea, la main sur les saints Évangiles, à payer tous les ans, le jour de Saint-Pierre, huit mille onces d'or à l'Église, à faire hommage au pape d'une belle haquenée en reconnaissance des royaumes qu'il tenait de sa main, et à lui envoyer, à sa première réquisition, trois cents chevaliers équipés à ses frais. Quant à prêter à la papauté le vigoureux appui qu'elle en espérait pour soumettre Rome, il n'eut ni la volonté ni le temps même d'y songer. Manfred et Conradin l'occupaient trop sérieusement.

Gibelin d'inclination, le peuple romain ne pouvait supporter longtemps un prince guelfe. Il avait déposé Manuello Maggi parce qu'il était l'instrument des nobles; il déposa Charles d'Anjou parce qu'il était le vassal du pape, et chargea Angelo Capocci de nommer un autre sénateur. Celui-ci choisit Henri, frère du roi de Castille, qui se trouvait alors à Rome avec trois cents cavaliers espagnols. Attiré par les succès de Charles d'Anjou, il était venu dans l'espoir d'obtenir du Saint-Siége, aux mêmes conditions, le royaume de Sardaigne. Or, le pape Clément IV, successeur d'Urbain et vassal de Charles, l'avait joué; Charles d'Anjou refusait de lui rendre une forte somme d'argent qu'il lui avait empruntée, en sorte que dans sa colère il était prêt pour se venger à tout entreprendre contre le roi, le pape

1. Interea populus Romanus, ab urbe potentes
Plures ejecit, prædominante carens
Unde petit Dominum cui traderet jura senatûs. (Theodorico Valcolore.)

Le sénat, du reste, comme on le voit par les lettres du duc d'Anjou adressées au sénat et au peuple romain (*Archives della Zecca, regno di Carlo*, t. B 1271, p. 152) existait toujours de fait.

et les Guelfes. En choisissant cet ambitieux désappointé, Capocci avait eu la main heureuse. Poussé par les chefs du parti populaire, Henri de Castille se jeta sur la noblesse avec ses braves Espagnols et l'écrasa. Les tours superbes de Napoléon et de Matteo Orsini, de Giovanni Savello, de Pietro et Angelo Malabranca, furent mises au niveau du sol; il dépouilla les sacristies et les églises de tous les objets précieux et des dépôts d'argent qu'elles renfermaient, et ouvrit ensuite les portes de Rome au jeune Conradin, le rival de Charles et l'Achille des Gibelins. [1]

Mort de Conradin. — C'est de Rome que partit, dans l'été de 1268, ce dernier et poétique rejeton de la maison de Souabe pour aller disputer les Deux-Siciles à son rival et savoir qui l'emporterait de l'aigle d'Autriche ou de la fleur de lis de France. Vaincu par les vieux chevaliers français, Conradin eut le malheur de tomber entre les mains d'un Frangipani qui le vendit à son ennemi. Mais Charles flétrit un beau triomphe dans le sang, et quand la blonde tête de cet enfant eut rebondi sur l'échafaud au milieu du marché de Naples, il reprit le titre de sénateur de Rome, et en fit exercer les fonctions par un vicaire jusqu'en 1278. Cette année-là, Nicolas III exécuta le projet d'Urbain. N'ayant rien à craindre de Charles d'Anjou, qui ne pouvait se brouiller avec lui au moment où l'Italie méridionale frémissait sous sa main, où l'on entendait déjà les premières vibrations des cloches siciliennes, il le força de renoncer à la dignité de sénateur, s'en investit lui-même, et choisit Orso son neveu pour vicaire. Nicolas III était un Orsini. Fort de l'influence de cette grande famille, qu'il fit plus riche et plus puissante encore, et qui, du haut du théâtre de Pompée qu'elle occupait depuis peu de temps, n'aspirait à rien moins qu'à dominer Rome, le pape avait la tête pleine de vastes pensées pour le gouvernement et la réforme du monde chrétien quand la mort vint lui rappeler qu'il n'était que poussière.

Les Orsini et les Colonna. — A la nouvelle de cet événement, qui fut connu à Rome le 23 août 1280, les Annibaldeschi s'empressèrent de prendre les armes pour arracher aux Orsini la moitié du pouvoir sénatorial. Ceux-ci, se voyant les plus faibles, cédèrent; le sénat eut alors deux chefs, l'un Orsini et l'autre Annibaldesci, et les désordres, les troubles, les meurtres recommencèrent impunément [2]. L'élévation d'un Français, Martin IV, au trône pontifical aurait changé cet état de choses : car, sur l'initiative des deux sénateurs, le nouveau pape fut élu, en 1281, sénateur suprême à vie, et prit Charles d'Anjou pour vicaire. Toute l'année 1282 fut remplie par la lutte des Orsini et des Annibaldeschi. Les premiers, dont l'influence grandissait sans cesse, eurent le dessus, pourtant après des combats acharnés. Ils chassèrent leurs rivaux du Colisée, où ils avaient remplacé les Frangipani, les forçant d'abandon-

1. Henri de Castille reçut, comme Brancaleone, le titre de *Capitaine du Peuple*. L'anonyme des *Rerum Sicularum* in Muratori *R. Script.*, t. VIII, p. 834. (*Sabas de Malespina*, lib. III, chap. XVIII et XIX.)

2. Les deux Sénateurs représentaient les anciens consuls : toutes les fois qu'on en voit deux simultanément à la tête du peuple, on peut leur assigner ce caractère. La transformation du titre datait de 1164. Ce fut la seule concession que le pape Calixte III arracha au peuple que le titre ancien serait caché sous le nom nouveau : *Altro non pote ottenere Papa Calisto che il popolo seguitasse ad elegere i consoli con titolo di Senatori*. (Vitale, *Storia Diplomatica*, t. I, p. 58.

ner Rome et de se retirer à Palestrina. Le lendemain de cette victoire, les Orsini triomphants ne rencontrèrent plus qu'une grande famille sur leur chemin. Toutes les autres s'étaient abaissées ou éteintes. Des comtes de Tusculum, de l'énergique race des Cencius et des Grégoire, il ne restait plus qu'un souvenir. Les Frangipani; qui les remplacèrent dans le passé, venaient d'être remplacés par les Annibaldi, effacés à leur tour par les Orsini. Aux Pierleoni succédaient les Savelli, établis dès 1280 au théâtre de Marcellus, et aussi haut quo toutes les familles mortes ou déchues, s'élevaient déjà les Colonna, les seuls en état de disputer la prééminence aux Orsini. Assez longtemps la balance parut égale entre les deux familles; ce n'est qu'en 1290 que l'amitié passionnée de Nicolas IV pour les Colonna la fit pencher de leur côté. Ce pontife les favorisait avec tant de partialité et de chaleur, qu'on s'amusait à le représenter sur tous les murs enfermé dans une colonne d'où sortait seulement sa tête mitrée et ayant, par allusion aux deux cardinaux Colonna, deux autres colonnes devant lui. Laissant le peuple rire et les Orsini murmurer, Nicolas s'abandonna sans contrainte à ses sympathies. Il ne continua pas seulement à prodiguer les faveurs et les dignités aux Colonna, il les en accabla. Giovanni fut créé marquis du territoire d'Ancône, Stephano marquis de la Romagne, et le cardinal Colonna élu seigneur de Rome aux acclamations du peuple [1].

Grandeur soudaine des Colonna. — Tant de grandeur blessait au cœur les Orsini. Renouveler la lutte toutefois ne leur parut pas prudent du vivant de Nicolas IV; mais quand le pape *blanc*, comme l'appelait dans sa colère le parti noir ou guelfe, eut rejoint ses prédécesseurs, ils attaquèrent les Colonna dans le conclave et dans le Capitole. Jamais on ne reconnut mieux qu'en cette occasion la supériorité du suffrage universel sur le suffrage restreint pour l'élection apostolique. Il n'y avait que douze cardinaux afin de représenter toute l'Église, six Romains, quatre Italiens et deux Français. Ces douze électeurs formaient deux partis : le cardinal Matteo des Orsini était à la tête de l'un, Jacopo Colonna menait l'autre. Ils ne pouvaient s'entendre : aucun d'eux ne voulant céder, le Saint-Siége resta vacant deux ans. Du terrain religieux le combat fut porté avec la même furie sur le terrain politique : chaque faction entendait avoir un Sénateur et l'obtint en effet les armes à la main. Les choses étaient en cet état, lorsqu'une troisième famille, celle des Gaetani, essaya de se glisser entre les Orsini et les Colonna. Élu Sénateur, en 1293, par une majorité populaire, Pietro Gaetano aida puissamment le cardinal Benedetto, son frère, à remplacer sur le trône papal un pauvre ermite de Morrone, plein de simplicité, qu'on y avait mis provisoirement et de guerre lasse, en 1294, et qu'on renvoya cinq mois après à sa cellule, quand les Orsini furent d'accord avec les Gaetani.

Le pontife qui lui succéda, et qui prit le nom de Boniface VIII, était un homme d'un esprit inquiet et d'un caractère plein de fierté. Il portait sur la chaire do l'apôtre un vif ressentiment contre les Colonna : les deux cardinaux de cette maison

1. L'auteur de la *Chronique de Parme* in Muratori, t. IX.

avaient voté contre lui, et Sciara, leur neveu, ne s'était fait aucun scrupule de lui enlever la plus grosse partie de son trésor dans les gorges d'Anagni. Pour se venger de ces deux outrages et humilier une famille trop puissante, en 1297 il lança contre ses deux chefs une sentence d'excomunication, et les déclara déchus de leur dignité ecclésiastique et de leurs titres. Jacopo et Pietro della Colonna en appelèrent au futur concile et se retirèrent dans leurs châteaux. Maître du terrain avec les Orsini, Boniface excommunia tous les Colonna et ne laissa pas une pierre du palais qu'ils avaient élevé depuis deux siècles dans le tombeau d'Auguste.

Enflé de ce succès, périlleux déjà, car jamais les papes n'avaient été les plus forts en luttant contre la féodalité romaine, Boniface eut l'imprudence, après avoir battu le chien, comme dit le proverbe italien, de provoquer le lion. Sans se demander si les foudres de son excommunication ne seraient pas éteintes avant d'arriver en France, il les lança contre Philippe le Bel, qui, ne voulant pas que le pape levât des tributs sur ses sujets, défendait par un édit sévère de transporter hors du royaume ni or, ni argent, ni bijoux, ni munitions de guerre. En attendant l'effet de cette bulle, qui ne fut pas, comme nous le verrons bientôt, celui qu'il espérait, Boniface VIII prêche une croisade contre les Colonna, leur enlève Nepi, Zagarolo, Colonna, et les donne en fief aux Orsini; puis il célèbre le jubilé universel avec un éclat extraordinaire.

Le Jubilé universel. — Le jubilé est la réminiscence païenne des jeux séculaires. Pour cacher sous une idée chrétienne le but de cette vieille fête si auguste dans les premiers temps, on accordait, dit-on, une indulgence plénière à ceux qui chaque centième année visitaient l'église de Saint-Pierre. C'était du moins ce qu'assurait la tradition populaire. Ne trouvant rien à cet égard dans aucun livre, Boniface se fit amener à Latran un vieillard âgé de cent sept ans, qui dit devant les cardinaux : « Je me souviens qu'il y a cent ans, mon père, qui était laboureur, vint à Rome et y demeura pour gagner l'indulgence jusqu'à ce qu'il eût achevé ses vivres. Il me recommanda d'y venir la prochaine centième année si j'étais encore en vie, ce qu'il ne croyait pas. »

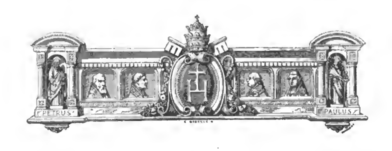
Sur ce témoignage, le pape promulgua une bulle qui excita un enthousiasme général. En janvier et février 1300, les pèlerins affluèrent en tel nombre de tous les points de l'Europe, que, selon l'historien Villani, il n'était pas de jour où l'on ne comptât à Rome deux cent mille étrangers de tout rang, de tout sexe et de tout âge. Les bénéfices du pape furent énormes : tout le jour et toute la nuit deux prêtres, qui se tenaient devant l'autel de Saint-Pierre, ramassaient avec des rateaux l'argent offert par les pèlerins[1]. Au milieu de ces joies, Boniface reçut de mauvaises nouvelles de la France; loin de s'en alarmer, son orgueil s'en indigna. Comme ce magnanime pécheur, ainsi que l'appelle Benvenuto d'Imola, se croyait réellement le suprême arbitre de l'Europe, le souverain des souverains, il annula de son autorité pontifi-

1. Guglielmo Ventura (*Chronique d'Asti*).

cale tous les actes de Philippe le Bel et délia les Français du serment de fidélité. Philippe le Bel commença par faire condamner le pape dans un concile tenu à Paris, puis il envoya en Italie Nogaret, le plus astucieux de ses conseillers, qui n'eut qu'à montrer ses lettres de change aux barons romains et dire un mot aux Colonna pour mettre la main sur le pape.

Le pape a Avignon. — Boniface vit alors, mais trop tard, que la papauté luttant contre le royaume de France est le pot de terre heurtant le pot de fer; elle fut brisée. Non-seulement Philippe renversa d'un souffle ce pontife et celui que les Orsini lui donnèrent pour successeur, mais il déplaça la chaire même de Saint-Pierre et la voulut en France. Bertrand del Got, archevêque de Bordeaux, avait été élu sous le nom de Clément V. Il devait la tiare à l'influence de Philippe, et se prêta docilement à ses volontés. Pour avoir toujours sous la main un pape dont il voulait être sûr, Philippe le Bel exigeait qu'il fixât son séjour en France. Fidèle au pacte conclu avant l'élection pontificale, au commencement du printemps de 1305, Clément V vint s'établir à Avignon, et déshérita pour soixante-trois ans Rome moderne en y transportant le siége de la papauté, comme Constantin, en transportant le siége de l'empire à Byzance, avait déshérité pour toujours Rome ancienne.





CHAPITRE XXV

COLA RIENZO.

Aspect de Rome au moyen âge. — Les Dieux remplacés par les Saints. — Un combat de taureaux au Colisée. — Pétrarque à Rome en 1335. — Son triomphe poétique au Capitole, en 1341. — Le peuple romain envoie des députés au Pape. — Cola Rienzo. — Le consul des pauvres. — Le notaire de la chambre du Capitole. — Le tableau symbolique. — Rienzo simule la folie de Brutus. — Assemblée nocturne du mont Aventin. — Le Bon État. — La nouvelle constitution. — Rienzo, tribun. — Stupeur des nobles romains. — La justice du tribun. — Le pape Clément VI approuve la révolution de Rienzo. — Adresse de Rienzo aux villes d'Italie. — La gloire de Rienzo à son apogée. — Son déclin. — Prise d'armes des nobles. — Folie de Rienzo; il se fait armer chevalier. — Silence du peuple. — Combat de la porte Saint-Laurent. — Mort des quatre Colonna. — Chute de Rienzo. — Le jubilé de 1350. — Les nobles remontent au Capitole. — Politique de la papauté. — Elle fait reparaître Rienzo. — Entrée triomphale de Rienzo. — Sa mort.



Par la retraite de la papauté, la lutte qui depuis cinquante ans agitait Rome se trouva tout à coup circonscrite entre la féodalité et la République. En quittant le champ de bataille, le pape laissait en présence le peuple et les nobles. Un choc était inévitable : tôt ou tard il devait éclater, et avec d'autant plus de violence que le despotisme des nobles aurait été plus grand et la patience du peuple plus longue. Nous allons assister à ce combat, l'un des plus curieux épisodes de l'histoire; mais il est indispensable de jeter avant tout un coup d'œil sur la Rome du du XIVe siècle.

Aspect de Rome au moyen age. — L'aspect de la ville était bien changé. Tombée de quatre millions d'habitants à soixante mille, la population, qui se divisait en deux grandes classes, la noblesse et le peuple, semblait perdue dans l'ancienne enceinte. Les nobles, cachés dans les ruines comme des oiseaux de proie, occupaient tous les édifices que les siècles n'avaient pas abattus. Mais ces derniers monuments de l'antique splendeur de Rome, hérissés de tours, percés de meurtrières, entourés de fossés et de palissades, étaient

devenus méconnaissables : de ces aires de granit que les vieux Romains élevèrent dans d'autres pensées, la noblesse exerçait sa seigneurie sur une moitié de la ville. Sur la rive droite, les Colonna dominaient du Corso à la porte du Peuple : leur château et leur bourg allaient, s'étendant vers le Quirinal, de la place San Marcello jusqu'aux Saints-Apôtres. Maîtres de la rive droite par le palais qu'ils possédaient auprès de Saint-Pierre et le château Saint-Ange, les Orsini se déployaient de plus sur la gauche, en face des Colonna, dans le Champ-des-Fleurs (Campo di Fiori), et ils les bravaient du haut du Monte Giordano et du théâtre de Pompée. Au sud, les Gaetani étaient seigneurs de l'Ile Tibérine; les Savelli avaient leur bourg à l'ouest, autour du théâtre de Marcellus; les préfets de Vico, ardents gibelins et redoutés de tous pour leur férocité, habitaient la rue qui porte encore leur nom; les Conti étaient retranchés dans leur tour colossale, bâtie vers le forum de César; les derniers Frangipani au Septizonium, et les Annibaldeschi sur l'arc de triomphe de Titus et au Colisée.

Chacun des bourgs de ces barons ou princes, comme ils se qualifiaient pompeusement eux-mêmes, était fortifié avec soin et séparé du château voisin par des terrains vagues ou des champs cultivés : c'est là qu'on retrouvait le peuple. Chassé par la rupture des aqueducs et le manque d'eau de toutes les collines, il était descendu dans la plaine et se groupait au bord du Tibre, dans l'ancien Champ-de-Mars, depuis le Capitole jusqu'au tombeau d'Auguste. Cette partie plane de la ville constituait, à proprement parler, Rome moderne. Là, par opposition à leurs voisins nobles, barons ou princes, tous les habitants portaient le titre de citoyens romains; et, chose curieuse, les deux ordres inférieurs de l'ancien peuple s'y rencontraient encore sous le même nom et dans la même situation : les riches, représentant les chevaliers, s'appelaient *cavaleriotti*, et, comme leurs aïeux, servaient à cheval dans la milice civique ayant le droit de prendre part aux jeux équestres qu'on célébrait encore pendant le carnaval à la place Navone; les pauvres, représentant les plébéiens, s'appelaient *popolani*, *minuti;* mais, bien que placés au dernier rang dans les affaires de la ville, ils étaient égaux en influence aux cavaleriotti, comme ceux-ci étaient égaux aux nobles[1].

Par suite de ce nouveau classement de la population, le vaste espace autrefois couvert par Rome antique offrait un tableau effrayant de solitude et de dévastation. La cite d'or de Virgile avait disparu sous la forêt de broussailles qu'elle étouffa si triomphalement pendant dix siècles. Un immense amas de ruines ensevelies dans l'herbe, quelques grands débris debout çà et là, partout des colonnes brisées, des marbres épars, des morceaux précieux de sculpture amoncelés devant les fours à chaux, voilà ce qui restait de tant de splendeurs monumentales! De ce peuple de statues de marbre, d'airain, d'argent et d'or que Publius Victor n'avait pu compter

1. En 1342 on envoya six ambassadeurs au pape Clément II, qui furent pris : deux de la noblesse, deux de la classe des *cavaleriotti* et deux du cens infime, *celo infimo*. — Sex videlicet de quolibet statu urbis majori et minori. (Muratori, *Script*. III, p. 573.)

et qui, selon Dion, remplissait la ville, on n'en retrouvait plus que huit : deux sur le Quirinal, qui étaient, dit-on, Bacchus et Saturne, les colosses attribués à Phidias et à Praxytèle, la statue de Marforio couchée au bas du Capitole, les deux paons de bronze du tombeau d'Adrien transportés à Saint-Pierre, et la statue équestre de Marc-Aurèle à Latran [1].

Les dieux remplacés par les saints. — A l'exception du Panthéon, que le pape Boniface obtint de l'empereur Phocas et conserva en le consacrant, le 13 mai 610, à la Vierge et aux martyrs, tous ces magnifiques temples des dieux, l'orgueil de Rome païenne, étaient ou abattus ou remplacés par des églises. Dans le *Rione* ou région moderne XI, saint Ange avait succédé à Jupiter; saint Barthélemi, saint Côme et saint Damien, saint Jean et saint Paul, faisaient oublier, l'un, Esculape dans l'île du Tibre, les autres, Romulus et Rémus au Forum, Claudius et Isis. Les autels de Marie s'élevaient à l'*Ara Cœli* sur les ruines du temple de Jupiter, au lieu nommé *in Cosmedin*, sur l'emplacement du temple de la Pudeur patricienne. Cette divine et poétique image, aux traits si touchants et si purs, effaçait, dans leurs temples transformés en sanctuaires chrétiens, le souvenir de la Fortune virile, de Minerve, de Livie et de Saturne. Partout les martyrs chassaient les dieux : saint Laurent régnait dans le temple d'Antonin et de Faustine, saint Étienne dans celui de Vesta. Le palais des Césars était devenu le couvent de Saint-Grégoire, saint Nicolas avait son église au pied de la colonne Trajane, saint André la sienne au pied de la colonne Antonine, saint Michel sa chapelle au haut du tombeau d'Adrien.

Pas un ancien monument dans lequel le christianisme eût oublié d'ériger des églises comme trophées de sa victoire. Dédiés à sainte Agnès, sainte Bibiane, saint Clément, saint Eustache, saint Sergius, saint Laurent, sainte Lucie, sainte Cyriaque, saint Martin, ces arcs de triomphes pieux s'élevaient sur les voûtes sombres et de cruelle mémoire du cirque Agonal, et sur les ruines des jardins de Licinius et d'Agrippa, de la basilique Semproniane dans le Vélabre, du Nymphée de Lucine, des thermes de Domitius et de ceux de Dioclétien. Avec les grandes basiliques des deux rives, celle de Saint-Pierre, construite sur le cirque de Néron, et celle de Latran, dont le palais de Lateranus, le patricien qui mourut pour avoir conspiré contre ce César parricide, avait fourni l'emplacement et les matériaux; on comptait à Rome, au XIVe siècle, quatre cent quatorze églises, dont deux cent cinquante-deux étaient paroissiales; sur ce nombre quarante-quatre manquaient de prêtres, onze étaient entièrement détruites, la basilique de Saint-Pierre menaçait ruine, et celle de Latran, embellie pendant mille années par les papes, aux deux tiers consumée par le feu dans le terrible incendie de 1308, n'offrait plus que les quatre murs [2].

1. Poggio (*de Variate fortunæ*, lib. I).

2. Manuscrit de la Bibliothèque de Turin, no D, III, 38, du nouveau catalogue (*Statistica delle chiese Romane*). Le clergé, toutefois, était peu nombreux et ne se composait que de 785 prêtres séculiers, 317 religieux dominicains et franciscains pour la plupart; 126 moines, 8 abbés et 470 religieuses.

En ensevelissant sous l'herbe toute la grandeur architecturale, tous les glorieux trophées, toutes les magnificences de la vieille Rome, le temps y avait enseveli également la mémoire de ses trois cent douze triomphes et jusqu'aux plus vulgaires souvenirs de ce passé si beau. En traversant le moyen âge, les enfants de Rome moderne avaient tout oublié; ils ne savaient plus même les noms de ces lieux sacrés par l'histoire, et qui resteront éternellement gravés dans le souvenir des hommes. Ainsi ils appelaient le Forum romain, ou plutôt l'étroit espace que n'avaient pas envahi les jardins et les étables, la place des *Trois Fées*, à cause de l'ancien groupe des trois sibylles; l'arc de triomphe de Titus, le portique des Sept-Lanternes, nom pris du chandelier à sept branches sculpté sous la voûte; et les forums de Nerva et d'Auguste, les Jardins Merveilleux. Pour eux le cirque de Flaminius était le Château d'Or; le forum de Trajan, le champ de Kaloléon; la Voie-Sacrée, la Silice; l'arc de Faustine, l'arc de Tripoli; la pyramide funèbre de Cestius, le tombeau de Rémus; le mausolée d'Auguste, l'Austa; celui de Cécilia Métella, la Tête de Bœuf; la statue colossale de l'Océan, que nous nommons Marforio, Mamertinus; le Tabularium, la Cancellaria; et la prison souterraine du mont Tarpéien, la Canoparie [1].

Aveuglés eux-mêmes par la nuit du siècle, devenue de jour en jour plus ténébreuse, les nobles montraient, pour tout ce qui excite notre admiration et nos regrets, le dédain le plus injurieux et le plus barbare. Après avoir fait, par exemple, d'un des plus beaux édifices de Rome le réceptacle des immondices de la ville, ils s'acharnaient sur les monuments échappés à la flamme et au temps, les uns avec le mépris insouciant de l'ignorance, les autres avec la fureur de l'avarice. Plus excusable au fond, le peuple brisait un chef-d'œuvre de la sculpture grecque pour le jeter dans ses fours à chaux, démolissait un portique pour bâtir ses maisons, arrachait les pierres d'un temple pour clore ses vignes, et ne croyait rien profaner en appuyant la crèche de ses buffles sur la statue de César ou d'Horace, en transformant en abreuvoir un pieux sarcophage [2]. Mais les nobles, qui connaissaient mieux le prix de ces reliques, puisqu'ils en trafiquaient, méritaient tous, à l'exception des Colonna, cette imprécation de Pétrarque :

« Ils avaient fait, dans leur rage avide et brutale, alliance contre des pierres : ni les Orsini, ni les Savelli, ni aucun d'eux n'avait honte de profiter de la ruine de ces palais, jadis habités par des hommes vaillants, de ces arcs triomphaux cimentés avec le sang de leurs ancêtres pour en tirer un misérable lucre. O profanation! l'indolente cité de Naples se parait de ces colonnes qui attiraient les visiteurs des pays les plus reculés; elle décorait ses édifices avec les sculptures des sépulcres où furent déposées les cendres des pères de ces vils marchands [3]. »

1. Bulle de Célestin III (*In Bollario Vaticano*, t. I, p. 74). Bulle du pape Innocent IV, publiée par Wadington. — Benedetto canonico (*Ordo Romanus*, 1142). Archives de Sainte Marie, *in via Lata*, Bulle rapportée par Galleti.
2. Poggio (*de Varietate Fortunæ*).
3. Petrarcha, *Epist. hortatoria*, p. 596.

Tel était l'état physique de Rome à l'époque où les papes l'abandonnèrent pour s'établir à Avignon. L'état moral ne s'améliora point après leur départ. Pendant vingt-neuf ans elle fut agitée par la rivalité ardente des Orsini et des Colonna et par les ambitieuses prétentions d'Henri VII d'Allemagne, qui vint y chercher, en 1312, la couronne impériale, de Robert d'Anjou, roi de Naples, qui, en 1314, dominait au Capitole comme sénateur, et de Louis de Bavière, qui, en 1328, se proclama empereur à Saint-Pierre et y fit asseoir un antipape. Délivrée enfin de ces influences étrangères, que le cours des événements emporta loin d'elle, Rome se remit à vivre de sa vie féodale dont deux grandes fêtes, que nous allons décrire d'après les chroniques contemporaines, peignent avec une merveilleuse fidélité le côté barbare et le côté brillant et poétique.

Un combat de taureaux au Colisée. — La première fut une chasse au taureau sauvage donnée dans le Colisée le 3 septembre 1332. On y avait remplacé les gradins de pierre, déjà ruinés à cette époque, par des gradins de bois et construit tout autour, pour les dames, des balcons splendidement pavoisés de drap rouge. Proclamé longtemps auparavant à cri public dans les villes voisines, ce jeu avait attiré, outre les habitants de la campagne romaine, une foule d'étrangers. Les nobles dames de Rome, auxquelles étaient destinés les balcons rouges, s'y rendirent les premières. On vit paraître successivement la belle Savella Orsina, avec ses parents, les dames Colonna, moins la plus jeune, qui, dit le vieux chroniqueur, s'était foulé un pied la veille au jardin de Néron, et la fière Jacopa de Vico. Chacune d'elles conduisait les dames de son parti. Jacopa de Vico marchait à la tête de celles du Transtévère, la belle Orsina guidait celles de la place Navone et de Saint-Pierre, et l'aînée des Colonna toutes les autres. Ces trois bandes, rivales d'ambition et de beauté, étaient si nombreuses qu'elles se déployaient séparément jusqu'au palais Savelli, à San Geronimo et aux Monti. Toutes les dames nobles étaient d'un côté et les femmes du peuple de l'autre. Les hommes pareillement étaient divisés en trois corps, les nobles, les ouvriers, le peuple et les combattants. Quand toute cette foule se fut engouffrée sous les voûtes du vaste amphithéâtre et placée, le jeu commença.

C'était le vieux Piétro Jacopo Rosso, qui tenait l'urne renfermant les noms des combattants. Le premier qu'il en tira fut celui d'un étranger : il était, disait-on, de Rimini et se présenta habillé de vert, l'épieu en main et portant cette devise sur sa coiffure d'acier : *Moi seul comme Horace!* Attendant le taureau de pied ferme, le champion de Rimini lui plongea si vigoureusement son épieu dans l'œil gauche que l'animal éperdu prit la fuite. Il le poursuit, le frappe par derrière à coups redoublés quand, atteint d'un violent coup de pied au genou, il roule tout à coup sur l'arène. Au bruit de la chute de son ennemi, le taureau se retourne et revient sur lui ivre de fureur. Mais il se trouve face à face d'un nouvel adversaire. Cecco della Valle l'attendait l'épée haute : vêtu d'un habit mi-partie de noir et de blanc, il avait cette devise sur son casque : *Je suis Enée pour Lavinie!* Lavinie était le nom de la fille

de Messer Giovenale, pour l'amour de laquelle il lutta valeureusement contre le premier taureau.

Le second eut affaire à Messire della Stalla, jeune et vigoureux cavalier, en deuil de sa femme, dont cette devise : *Je suis inconsolable*, exprimait les regrets et qui se porta au combat comme un homme fatigué de vivre. Après ces deux rencontres entrèrent successivement en lice : l'adolescent Cafarello, portant un vêtement semblable à la peau du lion et cette devise : *Qui est plus fort que moi?* un baron de Ravenne, habillé de rouge et de noir, sur le casque duquel brillaient ces mots en grosses lettres : *Si je meurs pétri dans le sang, vive la mort!* Savello d'Anagni, vêtu de jaune et que distinguaient ces paroles : *Gardez-vous bien de la folie d'amour!* Cecco Conti, paré d'un costume argenté et ayant pour devise : *Voilà la couleur de ma foi!* Pietro Capoccio, en justaucorps incarnadin et portant écrit sur son casque : *Je suis l'esclave de Lucrèce!* trois Colonna, deux dans la vigueur de l'âge, et *un de première barbe*, dit la chronique, vêtus de soie couleur de fer et étalant ces fières devises : *Si je tombe vous tomberez! Aussi forts que grands! Jeune mais fort!* un Annibaldo, un Foseo, un Corso, un Altiero, un Cencio et une multitude d'autres en jupons verts, blancs, bleus, jaunes, lionnés, dont les devises, couronnées de laurier, de branches d'oliviers ou de fleurs, avaient épuisé l'imagination des lettrés.

Tous combattirent bravement aux applaudissements du peuple et des dames : dix-huit restèrent sur la place, neuf y reçurent des blessures graves; les taureaux, plus heureux, ne laissèrent dans l'arène que onze victimes. On enterra pompeusement les morts. La population entière suivit leurs cercueils à Latran et à Sainte-Marie-Majeure, et rien ne manqua dans ce jour à l'éclat de la fête, pas même la mêlée obligée, car le vieux Camillo Cencio ayant tué raide, d'un coup de bâton sur la tête, le neveu du comte de l'Anguillara, qui avait fait tomber son petit-fils dans la foule, les parents et les amis du mort, ajoute le chroniqueur, en firent grand fracas[1].

Par une exception assez rare pour être remarquée au XIVe siècle, la seconde fête eut en revanche un but intellectuel et un caractère tout pacifique. La période de neuf années qui la sépara de la première, présenta peu de faits importants. La naissance d'un monstre, les prédications et le costume singulier d'un moine de Bergame, fra Venturino, fondateur d'une petite secte d'illuminés, voués au blanc et appelés colombes, le renouvellement, en 1334, du toit de Saint-Pierre et la terrible famine de 1338, qui fit sortir tout le peuple de la ville et dispersa ces milliers de malheureux comme des troupeaux dans les champs de fèves; tels furent les événements sur lesquels se porta l'attention de Rome avant la fête de 1341.

L'Italie comptait alors deux grands poëtes, Dante et Pétrarque. Par un hasard dont leur injuste patrie s'honore aujourd'hui, tous les deux étaient Florentins et

1. Il cenci gli dette in capo una storiata, che il povero giovane morse, e subito ne fecero un gran fracasso. (Muratori, *Rerum italicarum Scriptores*, t. XII).

bannis de Florence. Gibelin inflexible, le sombre Homère de l'Enfer mourut dans l'exil à Ravenne avant d'avoir les cheveux blancs. Quand ce grand astre poétique du moyen âge s'éclipsa, Pétrarque, adolescent encore, ne connaissait pas et n'était pas connu de sa Laure. Ce chaste amour, qui naquit un vendredi-saint et ne cessa jamais d'être odorant comme le myrte et pur comme le lis, fit bientôt retentir son nom des deux côtés des Alpes. Le vert laurier, nom allégorique de sa dame, et la fontaine de Vaucluse, trouvèrent autant d'admirateurs en Italie qu'en Provence. Au premier rang de ceux qui se hâtèrent d'applaudir à ses sonnets était le cardinal Colonna, fixé alors auprès du pape à Avignon. Malgré la rudesse de leurs mœurs les Colonna avaient au cœur l'instinct du beau et le respect de l'antiquité. Poëte lui-même, le cardinal se lia avec le jeune chantre de Laure d'une amitié sympathique et dévouée. Rome remplissait l'imagination de Pétrarque. Il voyait toujours cette colossale figure dans les lointains du passé et sa curiosité ardente interrogeait constamment le cardinal.

« Oh! qu'il me tarde de la voir, lui écrivait-il en 1334, cette cité déserte! quelle impatience j'éprouve de contempler la face de Rome antique! C'est la joie de Sénèque écrivant à Lucilius qu'il a vu la villa de Scipion l'Africain et foulé la terre où ce grand homme trouva le tombeau que lui refusait une ingrate patrie. Si un Espagnol a pu être ému à ce point figure-toi ce que je dois sentir, moi, fils de l'Italie, en songeant à la ville où Scipion naquit et triompha! à la mère de cette foule de grands hommes dont la gloire est impérissable! à cette cité souveraine, qui n'eut et n'aura jamais d'égale dans le monde! En admettant même que mon cœur fût étranger à tous ces sentiments : quel délice pour un chrétien de voir une ville qui, pleine de corps saints et de martyrs, et arrosée du précieux sang des soldats de la vérité, est comme le symbole des cieux sur la terre? Quel bonheur de voir de ses yeux la sainte image du Sauveur à Latran, les traces adorables que laissa son pied sur le roc de l'église *Domine quo vadis?* et de baiser les tombeaux des Apôtres! [1] »

Pétrarque a Rome. — Effrayé de cet enthousiasme et craignant que le lamentable tableau de la ruine de Rome ne produisît un effet contraire sur son imagination, le vieux cardinal s'efforçait de retenir Pétrarque à Avignon; mais sa passion fut la plus forte : à la fin de janvier de l'année suivante il était au palais Colonna et racontait en ces termes ses impressions à son ami : « Tu pensais qu'à peine arrivé à Rome je t'écrirais des choses magnifiques. La matière, en effet, ne manque pas et m'enrichira un jour. Mais, pour le présent, je demeure muet en présence de tant de merveilles. La seule chose que je puisse dire, c'est qu'il m'est arrivé le contraire de ce que tu craignais. En me dissuadant de faire ce voyage tu avais peur que mon enthousiasme ne s'éteignît devant la réalité et les désastres de Rome. Aussi, tremblant de la voir moins grande que dans les livres, j'hésitais, malgré mon ardent désir, et m'attendais presque à chercher en vain celle que mon imagination s'était

1. Francisci Petrarchæ florentini, *Opera*, in-fol., p. 600.

formée. Aux grands noms l'approche est quelquefois fatale. Ici, au contraire, loin de diminuer tout a grandi. Rome est bien plus grande, ses reliques sont bien plus majestueuses que je ne me les étais faites. Maintenant je ne m'étonne plus qu'une telle ville ait soumis le monde, je m'étonne seulement qu'elle ne l'ait pas soumis plus tôt [1]. »

A la vue du Capitole une noble ambition s'éveilla dans cette âme qu'enflammait l'amour de l'antiquité. Pétrarque se dit que le plus beau jour de sa vie serait celui où il recevrait la couronne des poëtes sur ce mont qui vit couronner les trois cent douze triomphateurs. Ces jeux poétiques, institués jadis au Capitole même par Domitien, venaient d'être repris depuis quelque temps. Vingt et un ans auparavant, Albertino Mussato avait été couronné solennellement à Padoue pour son histoire et sa tragédie des *Ezzelini* : le même honneur fut offert à Dante par les Bolonais, mais le fier gibelin répondit dédaigneusement que cela ne pouvait se faire qu'à Florence dans l'église Saint-Jean. Grâce à l'amitié toute-puissante des Colonna et à la protection du roi de Naples, Robert, Pétrarque obtint enfin, en 1341, ce triomphe si ardemment rêvé. Orso, comte de l'Anguillara et gendre du vieux Stefano Colonna, était alors sénateur et présida seul, en l'absence de Giordano Orsini, son collègue, au couronnement. On l'avait fixé au jour de Pâques. Dès le matin le son des trompettes annonça la cérémonie. Le peuple, curieux d'assister à une fête interrompue depuis tant de siècles, accourut en foule. Douze adolescents, appartenant aux premières familles et vêtus d'écarlate, parurent d'abord sur la plate-forme du Capitole et récitèrent au peuple les plus belles pièces de Pétrarque, en commençant par cette admirable lamentation :

« O mon Italie, quoique des paroles ne puissent guérir les blessures dont ton beau corps est déchiré, écoute du moins aujourd'hui des plaintes dignes du Tibre et de l'Arno, qui réfléchissent tous deux mon front sombre et penché de tristesse! Toi que j'implore, divin maître du ciel, rouvre ton cœur à la pitié et daigne jeter un regard sur mon doux et bien-aimé pays. Qu'à ta voix paternelle les cœurs farouches, qui ne respirent que violence, soient émus; que la guerre oublie un moment ses fureurs! Et vous, à qui la fortune confia les rênes du pouvoir dans ces délicieuses contrées, êtes-vous donc de marbre pour voir froidement ses douleurs? Pourquoi tant d'épées étrangères?... Pourquoi nos champs si riants et si verts sont-ils rougis de flots de sang? Ah! la nature fut bien sage en élevant l'âpre barrière des Alpes entre nos douces plaines et la barbarie tudesque; mais, aveuglés par les passions et les discordes, nous avons trompé son généreux dessein, et maintenant le tigre est enfermé dans le même parc avec les agneaux. Maintenant nous ne nous souvenons plus de Marius, qui repoussa les ancêtres de ces Barbares; nous ne nous souvenons plus de César, dont la grande épée a jonché toute plaine de leurs cadavres!... O noble sang du Latium, coule libre enfin et ne sois plus esclave d'un fantôme! Dites-vous tous : n'est-ce pas là le premier sol que

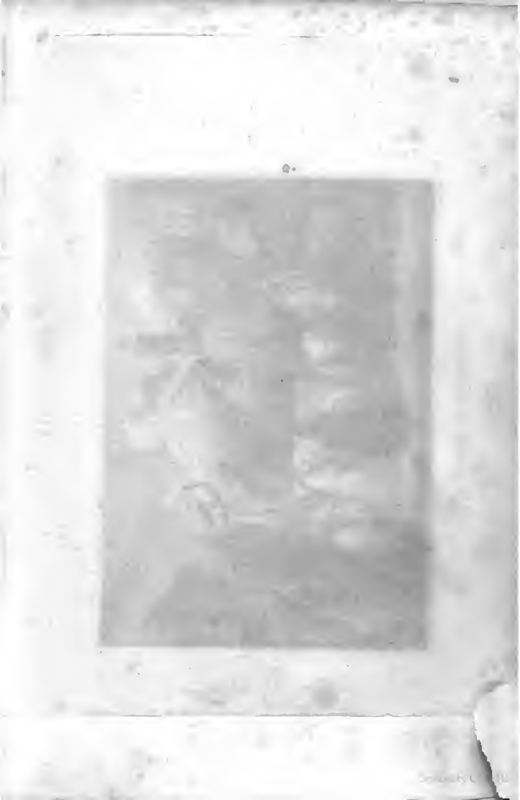
1. Francisci Petrarchæ florentini, *Opera*, in-fol., p. 605. Ruinas orbis admirans obstupescit.

mes pieds ont foulé? n'est-ce pas le nid où je fus nourri si mollement? n'est-ce pas la patrie si chère à mon amour et à mes espérances, la mère si tendre et si pieuse qui garde dans son sein ceux qui m'ont aimé!... Oh! puisse ma lamentation toucher votre cœur et l'attendrir en la mouillant des pleurs du peuple! Il gémit, ce peuple opprimé, et n'espère qu'en vous; compatissez à ses misères et vous le verrez courir aux armes et montrer sur le champ de bataille que la valeur n'est pas encore morte dans les cœurs italiens[1]. »

SON TRIOMPHE POÉTIQUE AU CAPITOLE. — Après ces chants, paré de la magnifique robe que lui avait donnée le roi de Naples, et entouré de six chefs de la noblesse[2], tous habillés de vert et portant des guirlandes de diverses couleurs, Pétrarque monta au Capitole. Le chef du sénat venait ensuite, accompagné des principaux membres du conseil de la ville. Lorsqu'il eut pris place, Pétrarque, appelé par un héraut, fit une courte harangue, en prenant pour texte un vers de Virgile, puis il cria trois fois : vive le peuple romain! vive les sénateurs de Rome! Dieu les maintienne en liberté! Et, après cette triple acclamation, il alla s'agenouiller devant le chef du sénat, qui prononça quelques paroles élogieuses, et, ôtant de sa tête la couronne de laurier, en décora le front du poëte en disant : « Je couronne le mérite! » Pétrarque lui répondit sur-le-champ par un sonnet en l'honneur des héros de Rome, qui excita le plus grand enthousiasme.

Le peuple manifestait sa joie par des battements de mains redoublés et par ces cris : « Vive Pétrarque! vive le Capitole? » Stefano Colonna se leva alors, et quand on vit qu'il voulait parler il se fit un profond silence. Ce grand vieillard, qu'on appelait la colonne de Rome, loua le poëte, son ami, en termes si nobles, que les partisans du lauréat pleuraient de joie et que Pétrarque, ainsi qu'il l'avoua lui-même plus tard, en rougissait de bonheur. Le discours de Stefano fini, on conduisit le lauréat en grande pompe à Saint-Pierre, où il rendit grâces à Dieu de l'honneur qu'il venait de recevoir et déposa sa couronne pour être suspendue avec les autres offrandes aux voûtes de la basilique. Un repas splendide au palais des Colonna termina la fête, et le lendemain, 9 avril, se dérobant modestement aux hommages populaires, Pétrarque quittait Rome au point du jour, emportant avec la gloire de ce triomphe un brevet sur parchemin de poëte et de prosateur, longuement libellé par le notaire de la ville[3]. A partir de ce moment, Pétrarque se considéra comme un fils adoptif de Rome et ne laissa échapper aucune occasion de lui témoigner sa reconnaissance. Dans ses vers et dans ses épîtres, il ne cessa de supplier le pape de quitter Avignon, qu'il appelait l'avare Babylone, *la Vénus impure*, et de reporter la chaire apostolique à Latran; puis à la mort de Benoît XII, en 1343, lorsque les Romains envoyèrent deux députations à Clément VI, pour lui offrir la dignité de sénateur, l'engager à venir à Rome, et lui demander de fixer

1. Italia mia, ben che l' parlar sia indarno... F. PETRARCA (*Canzoni.*)
2. Un Conti, un Savello, un Annibaldo, un Orsino, un Papareze et un Montenero.
3. De Sade, *Mémoires pour la Vie de Pétrarque, tirés de ses Œuvres*, tome II, in-4°, p. 5. (Voir les *Œuvres de Pétrarque*, p. 1251, et la Relation de Monaldeschi, *Annali*, p. 450.)





TRIOMPHE DE PÉTRARQUE

le jubilé à la cinquantième année, il seconda les députés avec chaleur et se joignit à eux quand ils furent présentés à la cour papale.

Cola Rienzo. — Parmi ces envoyés qui avaient été élus en nombre égal, dix pour chacune, par les trois classes de la population, la noblesse, les *cavalierotti* et le peuple, Pétrarque distingua promptement un de ces hommes vers lesquels on se sent attiré par un mystérieux, mais invincible aimant. Cola Rienzo, ainsi se nommait cet homme, était le fils d'un pauvre tavernier qui tenait sur les bords du Tibre, dans le Rione de la Regola et auprès du pont des Quatro Capi, une modeste auberge fréquentée surtout par les étrangers. Sa mère, appelée Matalena, vivait, dit l'auteur anonyme, *de' panni lavare e d'acqua portare*, en lavant du linge et en portant de l'eau. D'une nature nerveuse, impressionnable et maladive, elle avait légué à son fils une imagination ardente, un cœur tendre, et cette faculté si douce et parfois si cruelle de sentir vivement. Enfant encore, lorsque les pauvres voyageurs étrangers, les pèlerins à demi nus, les ouvriers dépouillés aux portes mêmes de Rome, entraient dans le cabaret de son père, et racontaient les violences dont ils venaient d'être l'objet, Cola écoutait ces récits avec l'avide curiosité de son âge, mais d'un air sombre et grave. Pas un jour ne s'écoulait à cette époque de désordre sans faire éclore un attentat nouveau : personne ne s'opposant au mal, il débordait de toutes parts. On volait, on assassinait impunément à Rome. La débauche y marchait tête levée à côté du crime, et rien, pas même la plus tendre enfance, n'y protégeait la femme. Les nobles ne reconnaissaient d'autre droit que la force, et le peuple, outragé à chaque instant dans la personne de ses femmes et de ses filles et repoussé sans cesse dans l'opprobre et la douleur, éclatait en imprécations contre ce régime.

L'enfant écoutait tout en silence; mais chaque protestation des opprimés, chaque cri de désespoir, chaque serment de vengeance tombait dans ce jeune cœur et s'y gravait profondément. En grandissant, il perdit sa mère et fut envoyé, dans l'espoir que l'air des montagnes fortifierait sa constitution, chez un parent qui habitait les roches d'Anagni. Là, il vécut jusqu'à vingt ans de la vie active et dure des montagnards. Son père étant mort en 1333, il revint à Rome et s'y livra d'abord avec passion à l'étude de l'histoire romaine et de ses monuments. Il ne quittait Salluste, Cicéron, Tite-Live, Sénèque, Valère Maxime, Symmaque, Boèce, ses auteurs favoris, la Bible et les poëtes que pour déchiffrer des inscriptions et aller méditer sur les ruines de l'ancienne Rome. Au milieu de ces grands débris, on l'entendait souvent s'écrier : « Où sont maintenant ces vaillants Romains? Où est leur sublime justice?... Oh! que n'ai-je vécu dans ces siècles d'or! » Doué d'une éloquence vive et hardie qui entraînait les cœurs, et dont sa taille élégante, et sa noble figure doublaient le charme, Cola Rienzo enflammait ses amis d'enthousiasme quand il évoquait devant eux l'image de la vieille Rome si différente de celle de 1340. Ce n'était pas sans dessein qu'il faisait ces comparaisons. L'homme n'avait rien oublié de ce que l'enfant écouta si souvent avec émotion dans la taverne

de son père. Depuis son retour des montagnes, une grande pensée l'occupait nuit et jour : changer la constitution de Rome, délivrer l'infortunée ville de la tyrannie des nobles, y rétablir la paix et la justice, voilà le triple but qu'il se proposait. L'assassinat de son frère, égorgé sous ses yeux sans qu'il pût obtenir le châtiment du meurtrier, l'attacha plus énergiquement encore à ce but patriotique vers lequel il se mit à marcher d'un pas ferme. Tous les opprimés trouvèrent dès lors en lui un protecteur, un avocat zélé et fidèle. Aussi son nom fut bientôt sur toutes les lèvres : on le surnomma le consul des pauvres, et il n'eut qu'à se montrer pour être élu quand il s'agit d'envoyer des députés à Avignon.

Rome envoie des députés au pape a Avignon. — Devant le pape, il ne faillit pas à sa mission populaire. Dès la première audience, il charma Clément VI par la vigueur et la grâce de sa parole. Il fit une peinture si énergique et si touchante du misérable état de Rome, que le pape français, qui avait des entrailles, frémissait déjà de colère contre ces pervers, lorsque le cardinal Giovanni Colonna, employant avec sa finesse italienne le mensonge et la calomnie, eut l'art de l'apaiser et de rendre suspect l'orateur du peuple. La disgrâce de Rienzo toutefois ne dura pas longtemps. Au mois d'avril 1344, Clément VI, qui ne lui avait jamais retiré son estime, le nomma notaire de la chambre municipale, poste qui valait cinq florins d'or par jour. Il revint donc dans la ville plus grand qu'il n'en était parti et en beau chemin de fortune, s'il eût préféré comme tant d'autres son intérêt propre à l'intérêt public ; mais ce dernier seul le touchait. En remplissant les devoirs de sa charge en homme intègre, il ne tarda pas à découvrir l'infidélité et les malversations des administrateurs de la chose publique. L'immoralité de ces magistrats prévaricateurs le révolta : emporté un jour par l'indignation, il ne put s'empêcher de se lever en plein conseil et de leur dire : « C'est une honte, concitoyens, de boire ainsi le sang des pauvres et de leur refuser du pain ! » A ce reproche si juste, un des Colonna répondit sur-le-champ par un soufflet. Aiguillonné par cet outrage, Cola fit un pas de plus, et, pour arriver à son cœur, s'adressa d'abord aux yeux du peuple.

Le tableau allégorique. — Un jour de marché, la façade de la chambre municipale du Capitole apparut tout à coup couverte d'une toile immense. Cette toile représentait une vaste mer dont le vent semblait soulever les flots. Au milieu, on apercevait un vaisseau à moitié submergé, sans gouvernail, ni mâts, ni voiles. Sur le pont était une femme à genoux, vêtue de noir, les cheveux épars, et tendant vers le ciel des mains suppliantes : on lisait à ses pieds cette inscription en gros caractères : *Je suis Rome.* Quatre navires fracassés flottaient un peu plus bas : on voyait une femme morte dans chacun d'eux avec ces quatre noms : *Babylone*, *Carthage*, *Troie*, *Jérusalem*, et la légende suivante : *l'injustice a détruit ces villes.* De la bouche des quatre mortes sortait cet écriteau :

Tu t'es élevée au-dessus de toutes les cités du monde
Et nous voici maintenant attendant ta ruine [1].

Præ omni dominante sublimis extitisti
Modo heic ruinam tuam expectamus.

La partie gauche du tableau offrait deux îles : sur la première se tenait, dans l'attitude de la douleur, une veuve figurant l'Italie et portant ces vers en légende :

Toutes les villes étaient tes vassales
Et tu ne donnais qu'à moi le nom de sœur [1].

La seconde île était couverte par quatre femmes en deuil, qui symbolisaient les quatre vertus cardinales : la *Tempérance*, la *Justice*, la *Prudence* et la *Force*, et avaient aux lèvres cette plainte :

Toutes les vertus étaient autrefois tes compagnes,
Maintenant te voilà errante et seule au milieu des mers [2].

A droite s'élevait une île plus petite sur laquelle la *Foi*, habillée de blanc, montrait cette épitaphe :

O père tout-puissant du monde, mon guide et mon Seigneur,
Si Rome périt, où vivrai-je ?... [3]

Un ciel, où Dieu le père, la bouche armée de deux glaives flamboyants, était assis entre saint Pierre et saiut Paul, agenouillés et suppliants devant son trône, couronnait ce tableau allégorique qui jeta le peuple dans la stupeur [4].

Rienzo simule la folie de Brutus. — Le coup avait porté, le peuple s'éveillait. En conspirateur habile, Rienzo, occupant fortement son attention, l'empêcha de se rendormir : tantôt après l'abaissement de Rome il lui montrait son antique splendeur, en commentant publiquement à Latran, dans une fête théâtrale, l'inscription de la table de bronze où le sénat délégua ses pouvoirs à Vespasien; tantôt il couvrait les murs de l'église de Sant Angelo in Pescheria d'une autre peinture allégorique plus expressive encore et plus hardie que la première. Les nobles, le regardant comme un bouffon sans conséquence, raillaient sa folie et s'en amusaient; ils se plaisaient même à l'avoir à leur table et n'étaient jamais plus heureux que lorsqu'ils pouvaient l'engager à discourir. Couvrant alors, comme Brutus, ses profonds desseins du masque de l'idiotisme, Rienzo disait en regardant ses hôtes : « Un jour, qui n'est pas loin peut-être, je serai Patrice ou empereur, et tous ces barons sentiront le bras de ma justice; j'enverrai celui-ci aux fourches, je ferai couper la tête à celui-là; cet avare ne paiera que de sa fortune ! » A mesure qu'il les désignait d'un ton moitié railleur, moitié menaçant, ses nobles hôtes éclataient de rire, et derrière ce voile de folie ils n'apercevaient pas la mort qui venait à grands pas.

Parmi le peuple aussi l'opinion était incertaine. Quelques-uns se moquaient de ces peintures dont ils ne voyaient pas la portée; plusieurs, après les avoir longtemps

1. Cuilibet civitati potestatem eripuisti...
2. Cunctis virtutibus consociata fuisti...
3. Summe Pater, dux et dominus meus,
Si Roma perit, ubinam consistam ?...
4. Quando la gente vidde questa similitudine de tale figura, ogni persona se maravigliava... (*Vita di Colà di Rienzo.*) *Antiquités du moyen âge*, de Muratori, tome III, p. 404.

contemplées, s'éloignaient en murmurant : « Pour guérir le mal il faut un médicament plus énergique que des images! — Laissez, s'écriaient les autres, laissez faire cet homme, ses tableaux ont une grande signification. » Voyant les esprits en attente, Rienzo résolut de s'expliquer plus clairement; il profita des stations du carême, qui attiraient une foule immense dans les églises, et alla, le 15 février 1347, afficher lui-même ces deux lignes écrites de sa main sur la porte de Saint-George en Vélabre : *Dans peu de temps les Romains reviendront à leur antique et bon état.* Ce cartel produisit l'effet qu'il en attendait : les chefs des quartiers ou *caporioni*, les plus considérables parmi les cavalierotti, les riches marchands, les chefs de la milice, se pressèrent, pour lui demander des explications, autour du notaire du Capitole. Il leur donna rendez-vous pour la nuit suivante sur le mont Aventin, et quand ils furent tous réunis au sommet du vieux plateau où naquit autrefois la liberté de Rome, Rienzo leur peignit en pleurant l'abaissement de la patrie, le lit de honte et de misère sur lequel l'enchaînaient ses oppresseurs; puis il leur avoua que son dessein était de réformer les abus et de rétablir la paix et le bon ordre. Tous l'approuvèrent; surtout lorsqu'il eut dissipé la première hésitation en leur apprenant, ce qui était vrai, qu'il agissait d'accord avec le pape, et rassuré les plus prudents en montrant qu'avec les trois cent mille florins d'or que rendaient les impôts la République nouvelle pourrait vivre, tous jurèrent sur l'Évangile de marcher au premier signal[1].

Ce signal, si impatiemment attendu, fut donné deux mois plus tard : le vieux Stefano Colonna étant sorti avec ses bandes pour piller la campagne du côté de Corneto, Rienzo fit publier à son de trompe, la veille de la Pentecôte, dans toutes les rues de la ville, que le jour suivant chacun eût à se trouver sans armes au Capitole afin de pourvoir au *bon état*. Pour lui, il se rendit à minuit dans l'église de Sant Angelo in Pescheria, sa paroisse, et y entendit avec le plus profond recueillement les trente messes du Saint-Esprit. Le lendemain matin à dix heures, quand elles furent achevées, il se mit en marche, armé de toutes pièces, mais nu-tête, ayant à sa gauche l'évêque d'Orviéto, vicaire du pape, et derrière lui vingt-cinq conjurés de l'Aventin. Trois autres le précédaient portant des bannières : la première, appelée le gonfanon de la liberté, était rouge; en son champ éclatant et bordé d'or apparaissait l'image de Rome assise sur deux lions, et tenant d'une main un globe et de l'autre une palme. Sur la seconde, qui était blanche, on voyait saint Paul armé du glaive de la Justice; saint Pierre avec ses clefs, symbole de concorde et de paix, se déroulait dans les plis de la troisième. Cent cavalierotti à cheval et l'épée nue fermaient la marche[2].

La nouvelle constitution. — Arrivé au Capitole, où la population entière était rassemblée, Rienzo monta au *parloir* (parlatorio), et, après avoir fait un tableau brûlant d'éloquence de la servitude et de la misère du peuple, et dit que pour son

1. Muratori, *Antiquités du moyen âge*, tome III, p. 400.
2. *Idem*, p. 411.

salut et l'amour du pape, il se dévouait à tous les périls, il ordonna au fils de Cecco Mancino de lire la nouvelle constitution qu'il proposait à l'acceptation des citoyens. Cette constitution, nommée du *bon état*, était ainsi conçue :

« Tout meurtrier, quel que soit son rang, sera puni de mort.

« Tout procès sera jugé dans quinze jours au plus tard.

« Celui qui accusera faussement portera la peine que l'accusé aurait subie.

« Les maisons confisquées dorénavant, au lieu d'être démolies, deviendront propriété communale.

« Dans chaque rione (quartier), la commune entretiendra cent hommes de pied et vingt-cinq cavaliers pour maintenir l'ordre; et si l'un d'entre eux meurt pour le service public, sa veuve ou ses héritiers recevront cent livres pour le fantassin, cent florins pour le cavalier. Outre la solde, la commune fournira un bouclier de cinq carlins d'argent à chacun de ces gardes de paix.

« La chambre des finances du Capitole viendra au secours des veuves et des orphelins.

« Des barques armées protégeront les marchands à l'embouchure du Tibre, sur les côtes et dans les marais salants.

« Tout l'argent provenant de l'impôt des fours, de celui du sel, des droits de transit, de port et des amendes, sera exclusivement appliqué à l'intérêt public.

« La garde des tours, des ponts, des portes, des forteresses de la ville, sera retirée sur-le-champ aux barons et confiée à des capitaines élus par le peuple.

« Aucun noble n'y possédera désormais de château.

« Les barons sont chargés de veiller à la sécurité des routes.

« Ils ne peuvent plus donner asile aux larrons et aux assassins.

« A peine de mille marcs d'argent d'amende, ils laisseront le passage libre aux marchands.

« Le trésor commun soulagera la misère des couvents.

« Dans chaque rione il y aura un grenier public toujours plein.

« Tout le district forain de Rome participera aux bienfaits du *bon état*[1]. »

Rienzo tribun du peuple. — Cette lecture fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements, puis le nom de Rienzo acclamé par quarante mille voix. Toutes les mains étaient levées, toutes les bouches poussaient ce seul cri : Nous le voulons! A l'instant même et par un mouvement unanime, le peuple lui délégua sa souveraineté et lui conféra une autorité sans bornes à Rome et dans toute l'étendue de son district. Au milieu des acclamations, Rienzo demanda le vicaire du pape pour collègue; congédiant ensuite le peuple, il s'établit au Capitole, où, pour mieux rattacher la liberté de Rome moderne à la liberté de Rome ancienne, il prit quelques jours plus tard le titre de Tribun.

Tous ces événements avaient éclaté comme la foudre, et les nobles étaient si loin de les prévoir que, dans leur stupeur, ils ne songèrent pas même à la rési-

1. Muratori, *Antiquités du moyen âge*, tome III, p. 414.

stance. Le vieux Colonna fit seul exception : en apprenant ce qui s'était passé le 20 mai, il revint promptement à Rome et, à peine descendu de cheval, se mit à déblatérer contre le Tribun au milieu de la place de San Marcello. Ses menaces furent rapportés à Rienzo, qui, sans s'émouvoir, lui envoya l'ordre de sortir immédiatement de la ville. Le superbe vieillard prit le papier, le déchira, et après en avoir jeté les morceaux au vent : « Allez dire à ce fou, répondit-il, que s'il m'échauffe encore la bile, je vais le faire sortir lui-même du Capitole par les fenêtres[1]. » Le défi était clair ; il fut relevé sur-le-champ. Lancée à toute volée, la grosse cloche du Capitole appela les citoyens aux armes ; ils accoururent aussitôt en si grand nombre que le vieux Colonna, à la vue de cette foule immense et courroucée, perdit la tête, et n'eut que le temps de gagner à toute bride son fort de Palestrine. Le même jour Rienzo chassa tous les autres nobles, s'empara de leurs châteaux, des tours et des ponts, et livra les plus criminels d'entre eux aux bourreaux.

Stupeur des nobles romains. — Alors sous la terreur toute cette indomptable féodalité plia. Voulant donner au peuple le spectacle de son humiliation, Rienzo exigea qu'elle vînt au Capitole prêter serment de fidélité au *bon état ;* elle obéit. Les Colonna, les Orsini, les Savelli même dont il était le vassal, vinrent jurer aux pieds du fils de la lavandière de rendre la sécurité aux routes, de ne plus dépouiller les marchands, protéger les bandits, sauver les assassins, et de répondre, armés ou sans armes, au premier appel de la République. Assis sur son tribunal qu'entourait la foule, Rienzo avait l'Évangile ouvert devant lui, et chaque baron, baissant la tête, venait prêter serment sous la fermeté de son regard. Avant de quitter sa robe de pourpre, afin de montrer à ces grands coupables que la justice n'épargnait plus personne, il jugea et fit exécuter un moine du couvent de Sainte-Anastasie, fameux à Rome par ses désordres. A ces mesures le Tribun en ajouta d'autres qui, en quelques semaines, du 20 mai au 7 juillet, lièrent le clergé à la cause du peuple, complétèrent l'abaissement des nobles et rétablirent l'ordre comme par miracle. Pour atteindre ce but, poursuivi en vain depuis tant de siècles par les magistrats et les papes, il n'avait eu qu'à forcer les barons d'arracher les palissades qui hérissaient leurs châteaux et leurs bourgs, et à constituer le tribunal de paix et de justice.

Composé d'hommes de bien qui s'appelaient hommes de paix (pacieri), ce tribunal siégeait au Capitole, sous la bannière blanche de saint Paul. Sa mission était d'étouffer dans les cœurs la vengeance et les passions sanglantes, et il la remplit si heureusement qu'un grand nombre d'ennemis mortels furent réconciliés par son intervention. Il semblait qu'à la voix du Tribun la concorde eût quitté les cieux et qu'elle habitât désormais le palais civique sous la forme de cette mystérieuse colombe qui planait parfois dans les airs au-dessus de sa tête. Il s'était fait dans les esprits

1. Per poco che quel pazzo mi stuzzichi, lo farò gettare delle finestre del Campidoglio. (*Vie de Cola Rienzo*, ch. VII.)

un changement si salutaire, que les blessés renonçaient d'eux-mêmes au terrible droit de la loi du talion inflexiblement appliquée par Rienzo. Un homme qui, dans une querelle, avait crevé un œil à son adversaire, attendait un jour à genoux sur l'escalier du Capitole l'exécution du jugement des hommes de paix : en apercevant l'offensé qui venait assister à son supplice, il lui demanda pardon, les larmes aux yeux, et le conjura, maudissant sa brutalité, de se venger de sa propre main. Mais le blessé, jetant le fer qu'on lui avait remis, fit relever le coupable et pardonna l'offense et la blessure[1].

La justice du tribun. — A côté de la conciliation, Rienzo qui n'ignorait pas que des hommes de violence ne peuvent être corrigés que par la force, établit une justice inexorable. Attentats à la pudeur, séductions, adultères, rapts, tout fut puni de mort. Le vice eut peur et se cacha; la débauche s'enfuit; le jeu, rigoureusement poursuivi, disparut des places publiques et des tavernes; les mœurs s'épurèrent aux rayons d'une administration républicaine où brillait avec tant d'éclat l'honneur du foyer domestique, et la femme, que sa faiblesse dévouait en naissant aux brutalités féodales, s'étonna d'être respectée comme au temps de Virginie. Il n'y eut aucune résistance, parce qu'il n'y avait aucune exception : les grands payaient comme les petits, les forts comme les faibles. A l'embouchure du Tibre, un bandit nommé Martin, occupait le château du port, l'ancienne citadelle de Trajan et de Bélisaire, et dépouillait sans pitié tous les marchands que la tempête jetait de son côté ou du côté d'Ostie. Neveu de deux cardinaux, parent des Orsini et tenant par sa femme aux Alberteschi, Martin du Port avait méprisé les ordonnances de Rienzo et continuait ses déprédations. Un jour que l'hydropisie, compagne fidèle de la débauche, venait de le livrer aux médecins, les soldats de la ville le surprirent dans son repaire. Traîné à Rome, son jugement ne fut pas long : il était arrivé à la huitième heure, à la neuvième le peuple, accourant en foule aux sons lugubres de la cloche, vit son cadavre se balançant au haut d'un mât dans la plaine du Capitole.

A ce spectacle les nobles murmurèrent : alors le tribun, frappant plus fort, fit décapiter un Annibaldi, jeta dans les fers Pietro Frangipani et Luca Savelli, consigna au Capitole Giordano Orsini et Stefano Colonna, et nettoya le palais de ce dernier avec la hache, en mettant à mort tous les bandits auxquels il servait de refuge. Tous ceux qui avaient été sénateurs furent condamnés à cent florins d'or d'amende. Un muletier, qu'on avait volé sur les terres du comte d'Anguillara, étant venu se plaindre au Capitole, Rienzo força le comte à donner une indemnité de trente florins d'or à ce malheureux pour la mule et l'huile qu'on lui avait pris et d'en verser quatre cents comme punition dans le trésor commun. Non moins rigoureux pour les fonctionnaires quand il les prenait en flagrant délit de corruption, il leur infligeait une punition éclatante. De pauvres veuves lui ayant un jour signalé

1. *Vie de Cola Rienzo*, ch. IX.

les concussions de deux scribes du Capitole, il les condamna au pilori et à dix mille livres d'amende ; un de ses officiers, qui avait reçu de l'argent, fut marqué d'un fer rouge aux lèvres ; un autre, coupable d'un meurtre, précipité dans une fosse sous le cadavre du mort[1].

Toutes ces exécutions répandirent une telle terreur que pas un de ceux qui avaient quelque motif de se dérober à l'œil de la loi ne resta dans la ville. Vivement traqués par les soldats urbains et par les seigneurs eux-mêmes qu'effrayait l'exemple du comte d'Anguillara, les malandrins qui infestaient les champs et les routes s'enfuirent en Toscane et dans le royaume de Naples. « Alors, dit le biographe contemporain de Rienzo, l'on vit régner partout une sécurité que nul homme de ce siècle n'avait connue. Les forêts ne recélèrent plus des hôtes pires que les bêtes féroces ; les laboureurs recommencèrent à cultiver la terre ; les pèlerins osèrent reprendre le chemin des lieux saints ; les marchands et les courriers publics ne craignirent plus de se hasarder sur les routes. Tous les méchants fuyaient ou se taisaient glacés de crainte ; tous les amis de l'ordre et de la paix tressaillaient de joie[2]. »

Un tel état de choses ne pouvait manquer d'avoir un grand retentissement au dehors : « Il s'est élevé, écrivait Pétrarque à l'empereur d'Allemagne, il s'est élevé depuis peu à Rome un homme du peuple qui a rétabli la vieille liberté. Le succès de cet homme a été si prompt, que toute l'Italie applaudit déjà à son zèle. Déjà il émeut l'Europe et le monde ; et, pour tout dire en un mot, j'atteste, comme témoin oculaire, qu'il nous a ramené la justice, la paix, la bonne foi, la sécurité et tous les bienfaits de l'âge d'or[3]. »

Le pape Clément VI approuve la révolution de Rienzo. — Le pape Clément VI n'était pas moins favorable à la révolution du 20 mai : « Nous avons appris, écrivait-il le 26 juin d'Avignon à Rienzo et à l'évêque d'Orvieto son collègue, que pour réprimer les excès tyranniques et l'insolence des ennemis de son repos, la veille de la Pentecôte, le peuple vous a élu à l'unanimité recteur de la ville et de son district. Ayant été investi nous-même par son choix libre et spontané des titres de sénateur, de capitaine et de syndic, nous approuvons en cette qualité et confirmons pleinement l'élection qui a été faite, et vous exhortons, par cet écrit apostolique, à continuer la tâche si heureusement commencée. Vos actes sont déjà bien louables, qu'ils le deviennent plus encore ! Ne vous lassez pas d'observer et de faire observer le culte de l'équité, de la bonne foi et de la paix ; c'est ainsi que votre régime nouveau portera les fruits de la grâce divine et méritera les bénédictions de notre Siége apostolique[4]. »

Dans une autre lettre, datée du jour suivant, il félicitait les Romains en ces termes :

1. *Istorie Pistolesi*, p. 520. *Chronique de Sienne*, *id.*, p. 118 Raynald. *Annal.*, 1347, p. 13.
2. *Villani*, ch. xi, p. 89.
3. Petrarcha F., *Apologia*, *Op.* p. 1181.
4. Manuscrit de F. M. Pelzel (*Bibliothèque du comte de Thun*), p. 22–23). Lettre de Clément VI à Raimond, évêque d'Orvieto, et à Cola Rienzo (Avignon, 28 juin 1347), citée dans les documents de la *Vie de Rienzo*, par Papencordt, p. 344.

« Instruit que grâce à la prudence et au zèle de Cola Rienzo et de son collègue, notre vicaire, vous avez cessé d'être en butte à l'insolence et aux excès tyranniques de vos despotes; heureux de savoir que vous pouvez respirer enfin aux pieds de la justice, que l'audace des oppresseurs est désarmée, le chemin des saints tombeaux libre, et la paix rétablie partout, et ne formant d'autre vœu que de voir régner l'équité sur toute la terre, de notre propre mouvement et pour l'avantage de votre république, nous avons approuvé avec joie et approuvons tout ce que notre vicaire et Cola Rienzo, zélateur ardent de cette république, ont fait et feront à l'avenir. Nous consentons en outre à ce que le jubilé soit célébré tous les cinquante ans selon votre désir [1] »

Ces lettres étaient des réponses. Peu de jours après son élection, Rienzo avait écrit au pape et aux conseils des principales villes d'Italie. A l'un, il racontait la révolution de la Pentecôte; aux autres, il en révélait la pensée. Ces communications, remarquables par la gravité de la forme et le sentiment religieux, étaient ainsi conçues :

« Nicolas, par la grâce du très-clément Jésus-Christ, notre seigneur, *sévère et clément tribun* de la paix et de la justice et libérateur illustre de la sainte république romaine, salut et amitié en Dieu. A la gloire du Saint-Esprit divinement descendu sur le peuple romain, nous vous instruisons aujourd'hui de notre promotion et de sa délivrance. Comptant d'avance sur une affection fraternelle, nous vous prions de recevoir gracieusement et de faire connaître à tous, pour l'amour des bienheureux apôtres Pierre et Paul, dont nous suivons les étendards avec un cœur pieux et dévoué, cette lettre adressée à votre dilection. Quant à notre autorité et à notre pouvoir légitime, ils ne vous feront jamais défaut. Écrit le 11 juin 1347 au Capitole où nous présidons selon la droiture de notre cœur [2]. »

Adresse de Rienzo aux villes d'Italie. — Des tabellaires ou messagers, ayant simplement en main comme insigne de leur office une baguette peinte, couronnée d'un globe d'argent, portèrent ces lettres à Viterbe, Todi, Pérouse, Sienne, Florence, Lucques, Pise, Mantoue, Ferrare, Milan, Naples, Venise, et partout ils furent reçus avec transport. Les populations se pressaient sur leur passage, et des milliers de personnes, en reconnaissance de l'ordre rétabli et de la sécurité rendue aux routes et aux campagnes, baisaient à genoux et en pleurant l'emblème du pouvoir auquel on devait ces bienfaits. Les villes en lui répondant l'appelaient leur père, et promettaient d'envoyer des députés à l'assemblée générale qu'il voulait tenir le 1er août, à Rome, pour traiter de la pacification et de la liberté de l'Italie; des rois eux-mêmes invoquaient son arbitrage ; des contrées les plus éloignées, où le bruit de son équité s'était répandu, on venait le prendre pour juge dans les différends graves; les opprimés imploraient son intervention; les proscrits lui redemandaient

1. Lætantes volumus et concedimus, quod prænominati Episcopus et Nicolaus quem alias ab experto novimus esse utilitatis ejusdem Reipublicæ fervidum zelatorem dictæ urbis ejusque districtus Regimen de beneplacito auctoritatis nostræ valeant exercere.... (*Idem in ibid.*)

2. *Archivio secreto* de Mantoue, B. 1.

leur patrie, et le louant comme il méritait d'être loué, en termes magnifiques, Pétrarque disait aux Romains : « La liberté est au milieu de vous : la liberté, ce bien si doux, si grand, si enviable, qu'on ne connaît, qu'on ne sait apprécier que lorsqu'il est perdu. Jouissez-en avec bonheur, avec calme, avec modération, et ne cessez de rendre grâces à Dieu qui n'a pas voulu laisser dans les fers celle qu'il avait faite impératrice du monde. C'est pourquoi, fils des hommes forts, si la raison est revenue en voyant fuir la servitude, ne la perdez plus cette liberté si douce qu'avec la dernière goutte de votre sang ; car sans elle la vie n'est qu'un hochet misérable. Ayez toujours devant les yeux votre antique esclavage, et, dignes citoyens de Rome, vous aimerez mieux la mort de l'homme libre que l'existence de l'esclave. Le poisson sauvé de l'hameçon craint tout ce qui surnage ; la brebis arrachée aux loups tremble en apercevant des chiens ; l'oiseau échappé de la glue vole plus loin à la vue d'un arbre. Prenez garde, Romains ! Bien des hameçons vous seront tendus ! Bien des gluaux perfides vont être cachés au Capitole ! Bien des loups faméliques rôdent autour du bercail ! Soyez vigilants ! Soyez fermes ! Serrez-vous autour de ce troisième Brutus qui vous a rendu la liberté !

« Les grands méprisent sa pauvreté et la bassesse de sa naissance, mais ils ne savent pas quel grand cœur bat sous cette humiliation. Avec le poignard teint du chaste sang de Lucrèce, il a vengé et préservé vos femmes et vos filles : comme Romulus, il a ceint la ville d'un rempart de paix plus fort que le granit. Comme Camille, il a fait sortir des ruines une cité nouvelle. Salut donc à toi le Brutus, le Camille, le Romulus de notre temps ! Salut, ô père de la gloire, de la justice, du repos de la République ! C'est par toi que la liberté éclairera nos tombes et les berceaux de nos enfants [1]. »

La Gloire de Rienzo a son apogée. — Pendant quelque temps Rienzo mérita ces éloges sans restriction ; il avait modéré les taxes les plus rigoureuses, diminué et souvent aboli le droit de passage sur les ponts, établi dans les marchés une police si sévère que les fraudes étaient impossibles. S'abandonnant à ses idées mystiques et se croyant, comme certains sectaires de l'époque, illuminé par le Saint-Esprit, il se préparait tous les matins, par la prière et la communion, aux devoirs de sa charge, et avait rendu un décret pour obliger tout citoyen à se réconcilier avec Dieu au moins une fois l'an, sous peine de perdre le tiers de ses biens. Aussi, marchant au bien dans la pureté de ses intentions et la droiture de son cœur, il apparaissait au peuple comme un envoyé du ciel et ne concevait rien de plus beau que sa mission sublime.

« Dieu qui voit tout, disait-il à un ami d'Avignon, sait si je désire des honneurs, des dignités et ce vain applaudissement du monde qui tombe à nos pieds comme de la boue ! Non ! non ! ma seule ambition est de servir la république et de maintenir

1. Præteritam servitutem ante oculos assiduè revocate... Sic erit præsens quam vitâ charior libertas... Qui non malit in libertate mori quam in servitute vivere ?... Elapsus hamo piscis quiquid in undis internatat metuit, excussa faucibus luporum ovis glaucos eminus horret canes, explicita visco volucris tuta etiam arbusta formidat... (Francisci Petrarchæ, *Hortatoria ad Nic. Laurent, Trib. Popul. de capessendâ libertate, Op.*, p. 535.)

le *bon état*. Dieu sait si j'ai accordé quelque chose à la faveur; si j'ai donné à mes parents des charges ou de la fortune; si j'amasse de l'or; si je m'écarte du droit chemin; si je me laisse prendre aux piéges de la flatterie. Dieu est témoin des efforts que je fais pour améliorer le sort des veuves, des orphelins et des indigents, et il n'ignore pas que le pauvre Cola Rienzo vivait plus heureux dans son obscurité que le Tribun dans sa puissance [1]. »

Son déclin. — Comment oublia-t-il ce noble langage, le libérateur de Rome? Comment tomba-t-il si vite l'homme qui faisait la gloire d'Israël? C'est qu'il est bien moins facile qu'on ne pense de résister à la bonne fortune. L'homme qui a l'esprit éclairé, la raison ferme et le cœur probe la reçoit sans s'émouvoir et la regarde fuir sans regret. Celui dont la vertu était de l'envie et le patriotisme de l'ambition s'endort au contraire sous ses caresses et se réveille transformé. Plus il a été élevé subitement, plus il a le vertige. Enveloppé d'une atmosphère lumineuse de vanité, il ne voit plus que son triomphe qui l'éblouit. Pris aux gluaux perfides que lui avait en vain montrés la clairvoyance de Pétrarque, il céda tout à coup à l'enivrement du succès et à la fougue de l'imagination italienne. A ses habitudes de tempérance, à sa simplicité de costume et de mœurs succédèrent tout à coup le luxe des festins et la magnificence des vêtements. Le Capitole se remplit de chanteurs et de bouffons, et les salles où était née la liberté ne retentirent plus que du son des instruments, de la joie des banquets et du bruit des fêtes. Rienzo se para d'un habit de soie verte et jaune, fourré de menu vair et prit le bracelet d'or : sa femme, jeune et belle plébéienne, vêtue, comme une princesse, d'écarlate et de brocart, ne paraissait en public que respectueusement escortée de pages et de donzelles appartenant aux familles nobles et entourée de suivantes qui la rafraîchissaient à la mode antique avec leurs éventails. Il n'y eut pas jusqu'à son oncle, qu'on appelait Jean le Barbier, qui ne quittât alors sa boutique, et, prenant le nom de Jean le Rouge (Gianni Rosso), ne se mît à courir les rues à cheval et à trancher du grand seigneur à la face de Rome [2].

Dès ce moment la grande réforme qu'il avait annoncée devint une parade, une attellane de bouffon. Rienzo ne descendit plus du Capitole que dans l'appareil d'un satrape heureux et fier d'éblouir ses sujets. Le jour de la fête de saint Jean, qui est pour Rome un jour d'allégresse, il alla visiter l'église de Latran avec une pompe tout à fait théâtrale. Il était monté sur un cheval blanc; il portait un costume de soie blanche à franges d'or, tenait en main un sceptre d'argent et affectait une contenance martiale et majestueuse. Cent miliciens, armés marchaient devant

1. Iddio cui tutto è manifesto sa bene che non desiderio di dignità, di onori o di plauso mondano, sempre da noi aprezzati come faugo ma quello dell' utilità della Repubblica... (Manuscrit de la Bibliothèque de Turin, fol. 175. *Hobhouse*, 530.)

2. Havea questo Cola una sua moglie molto jovene et bella laquale quando iva a Santo Pietro era accompagnata da joveni armati. Delle Patricie la seguitavano li fantesche li faceano vento perque sua faccia non fosse offesa da mosche. Havea uno suo zio Janni Barbieri havea nome Barbieri fo et fatto fo grande signore e fo chiamato Janni Roscio. Havea una sua sorella laquale volze maritare a barone de Castella (*Vie originale de Cola Rienzo, in fragmentis Historiæ Romanæ*, cap. 20.)

lui, et le gonfalonnier faisait onduler sur sa tête la bannière du Capitole. Un autre jour, il se rendit à Saint-Pierre avec un appareil plus fastueux encore. Les rues avaient été élargies pour livrer passage au cortége. Précédé par la milice équestre qui allait entrer en campagne contre le préfet de Vico, ce cortége se composait d'abord des juges, des notaires, des officiers de la chambre municipale, des pacificateurs (pacieri), des syndics et de tous les autres fonctionnaires. Venait ensuite, au milieu de quatre maréchaux, Gianni di Allo, portant la coupe de vermeil pleine de pièces à l'effigie du tribun, et que les sénateurs avaient coutume d'offrir au tombeau des Apôtres. Il était suivi par les hérauts de la ville, qui, avec leurs trompettes d'argent, sonnaient, dit le vieux Fortifioca, de mélodieuses fanfares. Entre les Bannitori, autres crieurs municipaux, et une troupe de cavaliers qui défilaient en silence était un officier, seul, portant haute et nue l'épée de justice. Puis venait un distributeur, jetant à pleines mains de l'argent au peuple, et enfin le tribun, montant le plus grand cheval qu'on avait pu trouver. Il était vêtu de velours blanc et vert, et agitait fièrement son sceptre à pommeau d'argent, surmonté d'une croix d'or sur lequel brillaient ces mots : *Dieu et le Saint-Esprit!* Sur sa tête comme à Latran se déroulait un étendard orné de ses armes. Groupé sur l'escalier de Saint-Pierre le clergé l'attendait avec la croix et l'encens. En l'apercevant on entonna le *Veni Creator* et il fut reçu avec les honneurs réservés aux empereurs et aux papes[1].

Prise d'armes des nobles. — Une seule amertume se mêlait à ces joies de l'orgueil. Le plus farouche des barons romains, Jean de Vico, appelé le préfet, parce que cette famille se prétendait propriétaire à titre d'hérédité de la magistrature urbaine, avait constamment protesté contre l'élection de Rienzo. Maître de Vetralla, de Viterbe et de la roche inexpugnable de Rispampano, il bravait ses décrets et continuait à infester avec ses bandes toute la frontière toscane. Le tribun étant parvenu, grâce aux contingents envoyés par Todi, Narni, Pérouse et Corneto, à réunir six mille hommes de pied et mille chevaux, marcha contre le rebelle. Giordano Orsini commandait l'armée pendant que le frère Acuto d'Assise, regardé comme un saint, traitait secrètement avec Vico. Rienzo, qui ne songeait plus qu'aux effets de théâtre, eut l'idée de ressusciter les prodiges des anciens Romains. La nuit qui suivit la négociation on l'entendit s'écrier tout à coup dans sa tente d'une voix forte : « Laisse, laisse-moi!... » Ses Vitorchiani fidèles accourent à ces mots et lui demandent ce qu'il veut?... feignant de s'éveiller, il leur raconte aussitôt qu'il vient de voir en songe un moine blanc qui lui a dit : « Prends ta roche de Rispampano, je te la rends! En même temps, ajouta-t-il, ce fantôme me serrait la main avec tant de force qu'il m'a arraché des cris de douleur. » Le lendemain, comme il donnait audience sur son tribunal, le frère Acuto d'Assise parut monté sur un âne, qui avait une housse blanche, et agitant des rameaux d'olivier en signe

1. La même, chap. XIII, Ordine che teneva il Tribuno nel cavalcare per la città e in che modo fu ricevuto dal clero di S. Pietro quando visita quella chiesa.

de paix. Dès qu'il l'aperçut, Rienzo dit aux siens : « Voilà le moine de mon songe ! » Le frère s'étant en effet approché, ne murmura que ces paroles : « Prends ta roche de Rispampano, je te la rends ! » Et il continua sa route, laissant le tribun signer la paix avec Jean de Vico[1].

Après ce succès, qui n'aurait pas dû l'enorgueillir outre mesure, car il cédait plus qu'il ne gagnait en confirmant le seigneur de Vetralla dans sa dignité, Rienzo crut tout possible. Son esprit prenant un essor insensé se perdit dans les plus hautes régions de l'orgueil. Il se trouva trop grand pour rester dans le peuple, et Rome devint trop petite pour son ambition. Alors, le fils du tavernier de la Regola et de la pauvre lavandière voulut s'anoblir et élever de nouveau la ville qu'il gouvernait au rang suprême de capitale de l'univers. Toutes les villes qui avaient noué des relations avec Rome furent invitées à se faire représenter au Capitole le 1er août. Il avait choisi ce jour là, qu'on nommait *ferragosto*, parce qu'il était férié et que la tradition, malgré les efforts du christianisme, lui conservait le caractère solennel que lui imprima jadis la fête d'Auguste. Ce qu'on a peine à s'expliquer, en considérant le double but de la réunion, toutes les villes envoyèrent des députés. La veille du jour fixé la fête commença avec pompe. Vers les trois heures de l'après-midi, suivi de son cortége ordinaire et des ambassadeurs étrangers, Rienzo s'achemina au milieu d'une foule de nobles vers l'église de Latran. Les premières dames de la noblesse accompagnaient sa mère, la haquenée de sa femme était conduite par deux pages de noble sang[2].

Folie de Rienzo; il se fait armer chevalier. — Arrivé à Latran il descendit sous le portique construit en 1300 par Boniface VIII, et peint à fresque par Giotto, et se retournant vers le peuple, dont la présence lui était déjà importune : « Cette nuit, dit-il, je me fais armer chevalier : regagnez vos maisons et revenez demain, vous apprendrez des choses qui plairont à Dieu et aux hommes ! » Le peuple se retira. Alors Rienzo, entrant dans la basilique avec son cortége, entendit l'office, prit le bain d'usage, dans la cuve antique, où, selon la légende, Constantin avait reçu le baptême, et alla se coucher ensuite revêtu de la chemise vermeille des poursuivants de la chevalerie, entre les huit colonnes de porphyre du baptistère. Ses nobles parrains remarquèrent avec joie, comme un augure sinistre, que le lit bien que neuf croula lorsqu'il y mit le pied. Ce présage troubla Rienzo mais ne put dissiper sa folie. Le lendemain, après une messe célébrée par le légat du pape, il se fit ceindre l'épée de chevalier par le vieux Vico Scotto et attacher les éperons d'or par un Orsini et le doyen des députés de Pérouse. Se tournant ensuite vers l'assemblée, il donna l'ordre au notaire du Capitole de lire une pièce dans laquelle lui Cola Rienzo se qualifiant candidat du Saint-Esprit, sévère et clément libérateur de la ville, zélateur d'Italie, ami du monde et tribun auguste, avait ordonné et ordonnait :

1. Io me sonnava che ono frate bianco veneva à me e diceva : Tuolli la tua Roca de Respompano, ecco che te la renno. (*Vi coriginale*, ch. XVIII.)
2. La même, chap. XXVI.

« Que Rome serait à dater de ce jour la capitale du monde et la pierre angulaire de la chrétienté ;

« Que toutes les villes et tous les peuples d'Italie redeviendraient libres et citoyens romains ;

« Que l'élection des empereurs ne pourrait plus se faire qu'à Rome et par le suffrage du peuple romain ;

« Et que les ducs et rois de Bavière, de Bohême, d'Autriche, usurpateurs du pouvoir impérial, et ceux qui prenaient faussement la qualité d'électeurs de l'empire, tels que le marquis de Brandebourg, le duc de Saxe et les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, seraient cités à bref délai pour répondre devant le peuple de leurs usurpations[1]. »

Le grand espoir de l'Italie se trouvait si bien formulé dans cette rodomontade que malgré le ridicule de la forme, elle fut couverte d'applaudissements. Le seul mécontent était le légat du pape : il essaya de protester, mais à un signe de Rienzo les tambours et les trompettes étouffèrent sa voix. Plus rien dès lors ne troubla la fête qui finit par de magnifiques banquets. On avait abattu les murs intérieurs du palais de Latran pour en élargir les salles ; les mets, destinés aux nobles convives du nouveau chevalier et aux ambassadeurs des cités, remplissaient cent trente chaudières : on leur prodigua les vins les plus exquis, et afin que le peuple, participât à l'allégresse générale, le cheval de Marc-Aurèle laissa couler pour lui toute la journée des flots de vin de ses narines.

Quand la folie commence à bouillonner dans son cerveau l'homme tombe de faute en faute. Quinze jours plus tard Rienzo profitait de la solennité de l'Assomption pour se faire couronner à Sainte-Marie-Majeure. C'est pendant la messe que s'accomplit cette cérémonie, non moins extravagante que la première. Le prieur de Saint-Jean-de-Latran se leva tout à coup et offrit au tribun une couronne de chêne en disant : « Reçois la couronne de chêne puisque tu as délivré les citoyens de la mort ! » Le prieur de Saint-Pierre lui dit ensuite : « Reçois la couronne de lierre, car tu as aimé la religion ! » Le doyen de Saint-Paul-hors-des-Murs lui en présenta une autre en disant : « Prends cette couronne de myrte, puisque tu as rempli tes devoirs et abhorré l'avarice. » Le prieur de Saint-Laurent lui donna une couronne de laurier et répéta les mêmes paroles ; le prieur de Sainte-Marie-Majeure lui posa une couronne d'olivier sur le front en disant : « Homme rempli d'humilité, accepte ce symbole de paix, puisque tu as humilié les superbes ! » Le prieur de l'hôpital du Saint-Esprit lui remit une couronne d'argent et un sceptre, en prononçant ces mots : « Auguste Tribun, reçois dans cette couronne et dans ce sceptre les dons de l'Esprit saint avec le diadème céleste. » Enfin, le même Vico Scotto, qui l'avait armé chevalier, lui fit hommage, au nom du peuple romain, d'un globe d'argent

1. Manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Turin, n° 784. On trouve aussi ce document abrégé dans la Chronique d'Este, *Muratori*, *Scriptores Italici*, t. xv, coll. 440.

surmonté d'une croix en s'écriant : « Sublime Tribun, reçois cet emblème impérial et continue à maintenir la justice, la paix et la liberté ! [1] »

Tandis que les chefs du clergé, d'un souffle complaisant, grossissaient les bulles de son orgueil, et que dans sa démence Rienzo se croyait parvenu au faîte de la gloire, ses véritables amis gémissaient sur cet aveuglement. Voyant le plus sincère et le plus désintéressé d'entre eux, le saint frère Guglielmo, fondre en larmes dans un coin de Sainte-Marie-Majeure, le chapelain de Rienzo court à lui et demande vivement qui fait couler ces pleurs?... « Ton maître, répondit l'homme de Dieu ! Ah ! malheur à nous tous ! aujourd'hui il est tombé du ciel ! Je ne l'aurais jamais cru à ce point présomptueux ! Avec l'aide de l'Esprit-Saint, il avait vaincu sans tirer l'épée les tyrans de la ville, les cités et les princes d'Italie le reconnaissaient déjà pour chef : que voulait-il de plus?... Et pourquoi cette ambition?... Pourquoi cette ingratitude envers le Très-Haut?... Pourquoi demander à la terre, où tout passe et meurt, la récompense de sa grande entreprise? Ah ! va dire à ton maître que les cendres et les sanglots de la pénitence peuvent seuls expier cet orgueil impie [2]. »

Redites à Rienzo, ces paroles l'émurent d'abord; mais il les oublia bientôt dans l'ivresse des festins et des fêtes : comme tous les ambitieux à courte vue, qui une fois au pouvoir ne songent plus qu'à s'y maintenir en s'appuyant sur les ruines même qu'ils ont faites, il cherchait, pour les garder sous sa houlette, à concilier le loup et l'agneau. Insensé, qui ne savait pas qu'un ennemi vaincu ne pardonne jamais, et qu'il finit par étouffer dans ses embrassements ceux qui ne le caressent que pour conserver leur victoire ! Dans l'éblouissement de son succès, le fils du tavernier oubliait qu'il n'avait été porté au Capitole que pour écraser la noblesse, et il essayait naïvement de la marier à table avec le peuple. Ce projet tourna autrement qu'il ne s'y attendait. Un jour qu'il avait réuni dans un banquet splendide l'élite des barons et les conjurés de l'Aventin, la vérité sortit du fond des coupes. Les fumées du vin ayant emporté la contrainte hypocrite que chacun s'imposait, les vieilles haines reprirent la parole. Peu à peu les convives plébéiens provoquèrent les nobles et leur reprochèrent amèrement leur tyrannie et leurs rapines. Ramassant aussitôt le gant, le vieux Stefano, surnommé *la très-glorieuse Colonne de la ville*, posa sans s'émouvoir cette question : Un représentant du peuple, doit-il être avare ou prodigue?... Un débat très-vif s'engagea sur ce texte; on disputa longtemps, et quand on eut assez agité le pour et le contre, Stefano, qui était à la droite de Rienzo, soulevant du bout des doigts un pan de sa soubreveste de soie à franges d'or : Est-ce là, dit-il, le costume d'un tribun?...

Ce coup si rude et si bien frappé, fut accueilli par de bruyants applaudissements du côté des nobles, par un silence grave et triste du côté des plébéiens. Comme illuminé par un éclair, Rienzo vit l'abîme où il courait. Un seul parti pouvait le sauver,

1. Denotatio coronarum receptarum per Nicolaum Tribunum Urbis. (Manuscrit de l'Université de Turin déjà cité.)
2. Papencordt (*Cola Rienzo et son temps*, p. 133).

il le prit à l'instant. Se levant sans paraître ému, il montra, en les désignant nominativement à ses Vitorchiani en armes autour de la table, Stefano, Giovanni et le jeune Colonna, Giordano Orsini, Rainaldo Orsini, seigneur de Marino, Cola Orsini du château Saint-Ange, Bertold Orsini, comte de Vicovaro, et les autres seigneurs de Rome, qui étaient tous présents moins trois, et ordonna de les mettre aux fers. Le lendemain, 15 septembre, au point de jour, il envoya aux prisonniers les frères de l'*Ara Cœli*, pour les préparer à la mort. Au glas funèbre de la cloche du Capitole qui sonnait leur agonie, ils se confessèrent presque tous et reçurent la communion. Le peuple accourut de son côté et trouva le parloir du palais communal tendu de blanc et de rouge comme au jour des exécutions. Bientôt les condamnés parurent accompagnés par le bourreau et ses licteurs. Alors, à la stupéfaction générale de la foule, le tribun fait un discours pompeux où il commente ces paroles du *Pater, et dimitte nobis debita nostra*, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés: puis au lieu de la sentence capitale, il lit un décret qui nomme, pour restaurer l'ancienne gloire du nom romain, le vieux Stefano Colonna, le comte Bertold, Rainaldo et Orso Orsini, consuls et patrices; Giovanni Colonna généralissime des milices, et Giordano Orsini préfet de l'annone.

Silence du peuple. — En se retirant, mécontent et silencieux, le peuple jugea son tribun. Il vient d'allumer un feu qu'il lui sera difficile d'éteindre, dit un des partisans de Rienzo, résumant l'opinion des masses plus clairvoyantes que leur chef. Quant aux barons, après avoir juré tout ce qu'il voulut, ils se hâtèrent de quitter Rome. Un mois plus tard ils avaient commencé la guerre. Sans la terreur qu'inspiraient leurs mœurs farouches, la population serait restée neutre; mais avec leur armure, les nobles reprirent leur cruauté. Un Orsini ayant brûlé vive dans son château de Marino une vieille femme de Rome, cette atrocité souleva le peuple, qui prit les armes. Moins généreux de cœur, les riches plébéiens entreprirent la guerre avec répugnance, et comme la classe moyenne arrivée au bien-être sacrifie presque toujours l'honneur à son repos, le combat était à peine engagé que les cavalierotti s'occupaient d'y mettre fin en traitant sous-main avec les Colonna. Ceux-ci, le pacte conclu, rassemblent une armée de mille chevaux et de six mille fantassins, et marchent sur la ville. Le 20 novembre 1347, ils étaient à cinq milles des murs et campaient au pied du monument sépulcral dont on voit encore les ruines à gauche de la route de Tivoli, vers le pont Mammolo. Ils en partirent à minuit et se portèrent sur la basilique Saint-Laurent-hors-des-Murs. Là, on tint conseil. Il faisait un temps affreux. Quelques barons voyant leurs hommes glacés par le froid et la pluie, proposaient de rebrousser chemin : l'avis contraire prévalut. peu avant l'aube, bien que tremblant comme la feuille de fièvre et de frisson, le fils aîné de Stefano Colonna, qui portait le même prénom que son père, s'avance vers la ville et se présente, suivi d'un seul serviteur, à la porte Saint-Laurent. Là, il appelle avec précaution le traître qui devait la livrer et lui jette ces mots convenus : Je suis un citoyen de Rome, un partisan du bon État, ouvre. — Celui

que tu appelles, répondit une voix à travers la porte, n'est plus de garde, retire-toi.

Affaire de la porte Saint-Laurent. — Les barons, embusqués à quelque distance, avaient tout entendu; lorsque Colonna les rejoignit, ils tinrent de nouveau conseil, et s'arrêtèrent à un parti qui obtint tous les suffrages, car il unissait la prudence à la forfanterie. Afin de braver les Romains tout en tournant visage, il fut décidé qu'on défilerait devant la porte Saint-Laurent au son des trompettes. L'armée féodale est immédiatement divisée en trois corps, et la retraite se fait en bon ordre. Déjà les deux premières *batailles*, comme on disait au moyen âge, étaient passées triomphalement au bruit des clairons; la troisième, composée d'un gros de cavalerie d'élite, venait tranquillement ayant pour éclaireurs, à une distance de deux cents pas, huit nobles commandés par le jeune Giovanni Colonna. Le jour commençait à poindre : les Romains s'animent au son des trompettes, et veulent charger l'ennemi; ne trouvant point les clés de la porte, ils s'efforcent de l'enfoncer à coups de marteaux et de haches. A ce fracas, et aux rumeurs tumultueuses qu'il entendait dans la ville, le jeune Colonna s'arrête. Sa première idée fut que ses amis forçaient la porte; il n'en douta plus en voyant le battant de droite s'ouvrir tout à coup. Dans cette illusion, couchant la lance, il éperonna son cheval, et franchit le seuil d'un élan. Si les autres avaient fait comme lui, Rome était gagnée. L'apparition de cet enfant, derrière lequel ils croyaient voir toutes les bandes seigneuriales, troubla tellement les Romains, qu'ils prirent la fuite dans le plus grand désordre. Soldats et chefs, cavaliers et fantassins disputaient de vitesse : « Il fallait les voir, dit un chroniqueur qui les avait vus. Les plus hardis ne tournèrent la tête qu'à une demi-portée de trait; alors, qu'on juge de leur surprise en apercevant qu'ils fuyaient devant un enfant. Giovanni Colonna était seul : personne ne l'avait suivi. »

Furieux contre eux-mêmes de cette panique, ils reviennent tous sur le jeune imprudent que, pour comble de malheur, son cheval venait de renverser dans un bourbier à gauche de la porte. L'infortuné les suppliait en pleurant de lui laisser ses armes; ils ne lui laissèrent pas même la vie. Frappé sans pitié, une minute après il gisait mort, nu et sanglant au milieu de la boue, et, par un étrange hasard, comme pour éclairer cette scène sinistre, le ciel, jusqu'alors pluvieux et sombre, redevenait serein, et s'illuminait tout à coup des plus beaux rayons du soleil d'automne. Cependant Stéfano Colonna, ne voyant plus son fils, le demandait avec anxiété. Personne n'osant lui rien dire, il pousse son cheval jusque sous la porte, et aperçoit ce cadavre souillé de fange que l'œil d'un père pouvait seul reconnaître en ce moment. A cette vue, il tourne bride machinalement, et s'en retourne saisi d'une telle douleur qu'il n'avait plus conscience de ses actions; mais, après avoir franchi la porte, le souvenir de son fils lui revient avec force, l'idée qu'il peut le sauver encore se présente à son esprit éperdu. Sans prononcer une parole, il rentra dans la ville; mais cette fois il n'en sortit plus. Atteint par une grosse pierre qu'on précipita sur lui du haut des murs, le cheval s'abattit, et

à peine Colonna eût-il touché la terre qu'il y fut cloué par les épées et les lances[1].

Mort des quatre Colonna. — Échauffés par cette première vengeance, les Romains débouchent en tumulte de la porte Saint-Laurent et se jettent dans le flanc de la colonne qui achevait de défiler. Tout ce qui leur tomba sous la main fut passé au fil de l'épée. Déjà démoralisés par la mort des deux Colonna, les nobles cédèrent au premier choc : les mieux montés donnèrent l'exemple, les autres abandonnèrent leurs rangs et leurs armes pour fuir plus vite. La déroute et le carnage durèrent jusqu'à trois heures du soir. On ramassa parmi les morts quatre Colonna et cinq de leurs parents, deux barons de Lugnano et un Frangipani; Giordano Orsini de Marino et un Gaetani étaient mortellement blessés. Les prisonniers, au nombre desquels étaient le préfet Vico et son fils, furent enfermés dans la grosse tour du Capitole.

Au lieu de profiter de cette victoire qui avait été remportée sans lui, Rienzo ne songea qu'à s'en attribuer l'honneur. Il se décora d'une couronne d'argent, monta en triomphe au Capitole, se compara, dans des discours emphatiques, à Judith venant de tuer Holopherne, et courut en procession à Sainte-Marie-Majeure, quand il aurait dû courir avec l'armée à Palestrine ou à Marino. Puis, trois jours après, il révolta par une nouvelle explosion d'orgueil, aussi ridicule que les précédentes, et presque impie, ceux de ses partisans qui lui étaient restés fidèles. Se mettant à la tête de la cavalerie qu'il appelait sacrée, sans doute parce qu'elle recevait double solde, il se rendit à l'endroit où avait été tué Stéfano Colonna, et, descendant de cheval avec son fils, il prit dans le creux de la main un peu de cette boue sanglante, et en souillant le front de cet enfant, il le créa chevalier de la victoire[2].

Pendant ce temps, les dames Colonna éplorées, les cheveux épars, et suivies d'une multitude d'amies en deuil et de vassales qui poussaient des lamentations, ensevelissaient leurs morts dans l'église de Saint-Sylvestre *in capite*, et un fuyard apprenait au vieux Stéfano qu'il n'avait plus ni fils ni petit-fils. Le Priam féodal reçut cette nouvelle avec une effrayante impassibilité. Les yeux attachés à la terre, il demeura longtemps muet, puis levant lentement la tête : « Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il; mieux vaut mourir que de plier sous le joug d'un vilain ! » Sa fermeté releva le moral des nobles, et ils reprirent la lutte avec d'autant plus d'ardeur, qu'à mesure que le courage et l'espoir leur revenaient une pusillanimité inexplicable s'emparait du cœur de Rienzo. Aussi timide que la colombe qu'il avait prise pour symbole depuis la victoire du 20 novembre, il s'effrayait de tout. Son esprit troublé enfantait les visions les plus puériles : il passa douze nuits dans l'agitation et l'insomnie parce qu'un hibou venait se percher et jeter son cri lugubre du haut du Capitole. Enhardis par sa faiblesse, les barons conspirèrent dans Rome même. Il avait cité à son tribunal un palatin d'Altamura nommé Pipino, chassé

1. Non havea uno de li piedi molte ferute havea. Fra lo naso e li vuocchi havea una feruta e si terribele apertura che parea lo quado de le gote dello lupo.... (*Vie originale*, chap. 34.)

2. Jettava li lo Tribuno l' acqua de lo sangue de Stefano e disse : *Sarai cavalieri de la Vittoria.* (La même, ch. 37.)

pour ses méfaits du royaume de Naples ; loin d'obéir, l'audacieux banni se retranche, avec cinquante hommes, dans les ruines du cirque de Flaminius, et criant : *Vive le peuple* et *mort au Tribun!* il appelle aux armes les amis des Colonna.

Chute de Rienzo. — Rien n'était plus facile que d'étouffer ce mouvement ; il ne s'agissait que d'agir avec vigueur : au lieu de marcher contre le rebelle, Rienzo n'envoya qu'une bannière ou cohorte de cavalerie, de cinq qui étaient sous sa main, et le chef de cette cohorte ayant été tué d'un coup de lance, il se mit à trembler et à pleurer comme un enfant. Ce qui achevait de lui briser le cœur, c'est que la cloche avait beau sonner l'alarme, personne ne bougeait. Non que le peuple voulût délaisser son tribun, mais, un peu refroidi et jugeant plus sainement cette tentative d'insurrection qui n'avait rien de grave, il ne se pressait pas de répondre à l'appel. Rienzo se crut abandonné. Aussi après avoir déploré avec émotion, dans un dernier discours, l'inconstance et l'ingratitude du peuple et s'être démis de son pouvoir, le 15 décembre au soir il monta à cheval, et descendant triomphalement du Capitole, il se retira au château Saint-Ange, d'où il partit quelque temps après pour passer à Naples et disparaître tout à coup.

Les nobles étaient si loin de s'attendre à ce rapide succès qu'ils n'osèrent d'abord y croire : pendant deux jours Rome fut sans gouvernement. Le vieux Colonna, qui avait rallié les bandes féodales, arriva enfin à leur tête le 17 et rétablit l'ancienne constitution. On élut deux sénateurs pour représenter au pouvoir les deux factions rivales, Bertold Orsini et Luca Savelli, un parent des Colonna. Ces magistrats, finissant la guerre comme elle avait commencé, par des images, se hâtèrent de faire peindre sur le mur du Capitole le tribun et deux de ses amis : représentés dans leur plus fastueux costume, ils étaient pendus la tête en bas, à la grande joie des barons. Ce fut le seul acte éclatant des nouveaux capitaines du peuple. Avec l'administration sans moralité et sans vigueur de la noblesse, tous les abus, tous les excès, tous les crimes du passé étaient revenus. Transformée une seconde fois en caverne de brigands, Rome pouvait comparer le bon État au mauvais Régime. Regardant le triomphe des nobles comme une amnistie, ce ramas de bandits, de malfaiteurs, d'assassins, que la peur de la justice avait chassés, reparut plus funeste et plus audacieux que jamais. On volait, on tuait partout comme autrefois en plein soleil. Gens de la ville ou étrangers étaient, dit Matteo Villani, sur la terre romaine, comme des brebis au milieu des loups[1].

La peste de 1348 vint encore aggraver cet état de choses : cet épouvantable fléau, qui emporta cent mille personnes à Venise, passa moins désastreux sur Rome ; mais, comme en Toscane, il dut coucher dans la tombe le tiers de la population. Les survivants respiraient à peine, lorsque l'année suivante un tremblement de terre, dont la violence ébranla toute l'Italie, compléta l'œuvre des siècles

1. La città rimase senza governatore, e ciascuno faceva male a suo senno, però che non v'era luogo di giustizia, e per questo il Popolo era in male stato, la città dentro piena di malfattori, fuori per tutto si rubava, i forestieri e i Romani erano in terra di Roma come le pecore tra' lupi (*Matteo Villani Istoria*, lib. II, cap. 47.)

et des Barbares. Depuis deux mille ans la cité n'avait, au dire de Pétrarque, essuyé pareil ravage. La plupart des maisons croulèrent: les anciens édifices qui avaient résisté au temps et aux hommes, furent ébranlés par ces secousses souterraines. Le portique extérieur du Colisée, vers le Palatin, céda et couvrit le sol de ses ruines; le sommet de la tour des Conti, le clocher de Saint-Paul et les toits de Sainte-Marie-Majeure et de Latran, après avoir quelque temps chancelé, tombèrent avec fracas. Le jubilé fit oublier ces maux. Clément VI, comme nous l'avons dit déjà, venait, en considération de la brièveté de la vie, de diminuer de moitié le cycle séculaire de cette fête. Or cinquante ans s'étant écoulés depuis le jubilé centenaire de Boniface VIII, le 8 août 1349 le pape annonça solennellement à la chretienté que tous ceux qui, à partir de Noël, visiteraient pendant trente jours les églises de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Saint-Jean-de-Latran, et confesseraient leurs péchés, en obtiendraient, avec l'indulgence, l'entière rémission.

Le Jubilé de 1350. — Cette promesse attira de tous les points de l'Europe un concours plus grand encore que la première fois. Rome n'était plus qu'une grande hôtellerie : les maisons manquant à la foule incessamment grossie des pèlerins, on campait dans les rues et les places. De Noël à Pâques il vint douze cent mille étrangers; à l'Ascension et à la Pentecôte, on en compta huit cent mille. L'affluence diminua un peu pendant l'été; mais, en moyenne, le chiffre des pécheurs qui arrivaient ou partaient chaque jour ne tomba guère au-dessous de cinq mille. Par la multitude des pèlerins on peut juger de la masse d'argent qu'ils laissèrent à Rome. Ruinée auparavant et presque déserte, après la riche moisson du jubilé la ville refleurit. Elle aurait dû, ce semble, montrer quelque reconnaissance au pape. Ce fut le contraire qui arriva. Trois fois la population, dont les instincts violents n'étaient plus réprimés, faillit tuer le légat : la première, à cause d'un dromadaire qu'il avait dans ses écuries et que tout le monde voulait voir; la seconde, parce que dans l'intérêt des pèlerins il abrégea de moitié le mois fixé pour gagner l'indulgence; la troisième, parce qu'il avait condamné par contumace et excommunié Cola Rienzo.

Le passage subit de la misère à l'aisance amena un résultat non moins imprévu. Flétri par la pauvreté, l'homme ne sent plus le poids des chaînes. Mais qu'un rayon de prospérité réchauffe son cœur, la haine de l'injustice et de l'oppression y renaît à l'instant. Quand la manne apostolique eut réconforté les Romains, ils rougirent de se voir une seconde fois sous les serres des vautours. Les nobles réparaient le temps perdu : l'anarchie était grande, et chaque parti voulant régner seul il n'y avait plus de chef au Capitole. Un prompt retour au régime démocratique était le seul qui pût sauver la ville : les riches *popolani* ou bourgeois, qui le comprirent, se réunirent le lendemain même de la fin du jubilé, 26 décembre 1351, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et nommèrent capitaine du peuple et recteur souverain un honnête homme de leur classe, nommé Giovanni Cerroni. Par ses mesures vigoureuses et son équité Cerroni rétablit l'ordre et le maintint dix mois.

Au bout de ce temps les nobles l'attaquèrent et le peuple le défendit mal. Condamné par cet abandon, Cerroni suivit à l'instant l'exemple de Rienzo, et, se dépouillant des marques de sa dignité, il quitta le Capitole et s'exila volontairement dans les Abruzzes.

Les nobles remontent au Capitole — Sa retraite rendait encore une fois le pouvoir aux nobles : le vieil Orsini et Stefanello Colonna, un adolescent, remplacèrent Cerroni au palais sénatorial. Ils n'y restèrent pas longtemps. Durs aux pauvres et avares, ils profitèrent de la cherté des grains pour les accaparer, les expédier secrètement à l'étranger, et après avoir épuisé de mille manières la patience de Rome, ils l'affamèrent. Le 15 février 1353, ne trouvant au marché que du blé hors de prix, et en très-petite quantité, le peuple devint furieux: son cri sinistre : *popolo! popolo!* retentit de toutes parts. Il court au Capitole. Des deux sénateurs, le jeune Stefanello Colonna s'enfuit par une porte de derrière, et, se laissant couler au moyen d'une corde le long du rempart donnant sur le Forum, il sauva sa vie; le vieux Bertold Orsini sortit armé de toutes pièces pour monter à cheval, et gagner le château Saint-Ange. Dès qu'on l'aperçut au haut de l'escalier, il s'éleva de la foule une immense rumeur, et bientôt une grêle de pierres fondit sur lui. Un témoin oculaire dit qu'elles volaient aussi épaisses que les feuilles d'automne. Blessé, éperdu au milieu de ce tourbillon, il eut à peine la force de descendre l'escalier, et vint tomber devant l'image de la Vierge. Là, chacun le lapidant à son tour, le cadavre disparut écrasé sous une pyramide de pierres [1].

Le lendemain, l'abondance régna dans la ville. Un autre Colonna, Pietro Sciarra, et un autre Orsini se glissèrent au Capitole, et l'anarchie féodale ramena la guerre civile. Les nobles se partageaient comme toujours; les uns suivaient les bannières des deux factions rivales, les autres voulaient leur opposer le préfet Giovanni de Vico. En attendant, chacun s'était barricadé comme au bon temps, et tous les jours Savelli, Orsini et Colonna se livraient bataille. Un tel état de choses ne pouvait durer. Le peuple, perdant patience, résolut de ne plus souffrir le gouvernement des nobles. Il se leva en masse le 14 septembre 1353, et, revenant au *bon État*, créa tribun un ami de Rienzo. C'était un scribe du sénat nommé Francesco Baroncelli, qui eût rétabli et consolidé le régime républicain, si un ennemi puissant et habile n'avait été intéressé à le détruire. Homme pratique, rompu aux affaires, et d'une vive intelligence, quoiqu'un noble historien l'appelle dédaigneusement *un uomo di vile nazione e di poca scienza* [2], Baroncelli prit le contrepied du premier tribun, s'entoura de conseillers sages et d'employés capables, parla peu, agit beaucoup, et atteignit en deux mois le but que Rienzo n'avait fait qu'entrevoir. Confiée à des mains probes, l'administration des deniers publics s'épura; devant le glaive de la justice, qui s'abattait sans pitié sur les coupables, reflua toute cette écume que

1. Allora lo popolo senza misericordia se leje in quello loco li compio li dii, allapidandolo come cane, jettanno sassi sopra lo capo, come a san Stefano... (L'auteur anonyme des *Fragments de l'Histoire de Rome*, liv. III, ch. IV.)
2. *Matteo Villani Istoria*, liv. III, p. 414.

la réaction nobiliaire avait rapportée. Aussi la paix succéda immédiatement aux violentes agitations du passé.

Politique de la papauté. — Ce n'était pas ce que voulaient les ennemis du bon État. La liberté, à Rome, se trouvait sans cesse entre deux adversaires : l'élément féodal et le Saint-Siége. Quand elle avait repoussé l'un, il fallait qu'elle luttât contre l'autre. Malgré leurs efforts, depuis qu'ils habitaient Avignon les papes n'exerçaient plus qu'une ombre d'influence dans la cité des grands apôtres. Non qu'ils eussent renoncé à l'idée de l'asservir un jour; mais leur éloignement, l'état anarchique de Rome, l'esprit d'indépendance du peuple et les prétentions ambitieuses des nobles avaient rendu vaines toutes leurs tentatives. Le pape de 1352, Étienne d'Albert, de Limoges, qu'on nommait Innocent VI, reprit la trame tant de fois brisée, à l'avénement du second tribun. La politique des papes visant à rester seuls maîtres de Rome, avait consisté jusque là dans un jeu de bascule assez ingénieux : lorsque la balance penchait du côté du peuple, ils étaient avec le peuple, et l'aidaient à écraser les nobles; si le peuple devenait trop fort, ils se retournaient à l'instant contre lui, et l'empêchaient, en semant habilement l'or et multipliant les obstacles sous ses pas, de fonder un gouvernement durable. Cette manœuvre, qui réussit tant que les deux partis s'équilibrèrent, ne fut plus praticable le jour où la république se trouva assez forte pour vaincre les nobles et le pontife réunis. Innocent VI changea donc de système, et il employa pour renverser Baroncelli, dont le gouvernement se fortifiait de jour en jour, un de ces moyens audacieux et habiles dont les politiques de génie ont seuls le secret.

Le pape fait reparaître Rienzo. — Après une série d'aventures marquées au cachet de son imagination romanesque et mystique à la fois, Cola Rienzo qui, du fond de l'Apennin où il fut trois ans ermite, était passé à Prague, et de Prague à la cour de l'empereur Charles IV qui le livra au pape, expiait en ce moment ses fautes dans la grosse tour d'Avignon. Lié par une chaîne qui, pendant de la voûte de son cachot, était rivée à sa ceinture, il pouvait aller jusqu'à la fenêtre grillée, d'où l'on voyait le Rhône, et ne se plaignait pas dans sa résignation religieuse, car il savait, disait-il, que l'orgueil a besoin de châtiment. Ce fut l'instrument qu'Innocent VI eut l'idée d'employer pour écarter Baroncelli et ruiner indirectement la république. Au printemps de 1354, il brisa sa chaîne, lui rendit son titre vain de chevalier, et, le nommant sénateur de Rome, l'envoya en Italie sous la surveillance du cardinal Albornoz. Mais, avec la dignité nominale de sénateur, il ne lui avait donné que sa bénédiction apostolique. L'ancien tribun cherchait donc partout de l'argent. Le hasard lui en fit trouver à Pérouse : un jeune Provençal, frère d'Arnaud de Montréal sous Narbonne, le plus célèbre capitaine d'aventure de l'époque, séduit par ses chaleureuses oraisons sur les temps antiques, lui prêta quatre mille florins. On lui conseilla ensuite de prendre à sa solde une troupe de ces routiers ou mercenaires qui vendaient leur sang au plus offrant, et de marcher sur Rome. Ce fut à la tête de seize compagnies de ces malandrins, la terreur et le fléau

des populations, que l'ancien fondateur du *Bon État* rentra dans sa patrie.

RETOUR TRIOMPHAL DE RIENZO. — Après la bataille de Zama, Scipion y reçut un accueil moins enthousiaste. Toute la population s'était portée à sa rencontre jusqu'au Monte Mario avec les bannières. Il arriva le 1er août 1354, et monta au Capitole au milieu des acclamations, sous une pluie de fleurs et de couronnes. Mais Rienzo n'avait pas eu ce bonheur, qui arrive quelquefois à ceux que de grandes fautes ont précipités du pouvoir, d'être corrigé par l'adversité : la leçon avait été dure et longue. On devait espérer que ce ridicule et fol orgueil des derniers temps s'était évaporé dans les solitudes de l'Apennin et la tour du palais des papes. Il n'en fut rien. Au lieu de guérir, le mal avait empiré. Le calcul du pape avait été juste: le peuple, lâchant aussitôt la proie pour l'ombre, abandonna le sage pour le fou. Baroncelli resté seul, sortit du palais sénatorial, et y laissa remonter la démence et l'orgueil, en désespérant à coup sûr dans son cœur de la liberté. Tandis que le tribun véritablement digne de ce nom quittait le pouvoir, à la grande surprise de ses amis, Rienzo le prenait au nom du pape. Toujours empressé à discourir, il se compara dans une harangue cicéronienne au roi Nabuchodonosor, que Dieu châtia pendant sept ans et remit glorieusement sur le trône, puis il s'applaudit de l'honneur que le pape lui avait fait en le nommant sénateur, et se pavana si longtemps de cette gloire, qu'il dissipa les illusions de ses partisans les plus dévoués, et parut ce jour-là aux yeux de tous ce qu'il était réellement, non plus l'ancien tribun du peuple, mais un délégué du Saint-Siége.

Cette transformation le perdit : sentant qu'il n'avait plus devant lui le conspirateur de l'Avontin, à mesure que Rienzo déroulait ses élégantes périodes, le peuple, dont le cœur était froid et désabusé, se mit à l'examiner curieusement. Mais Rienzo n'était plus le fier et beau jeune homme du *Ferragosto* de 1347. Vieilli avant l'âge, alourdi par ses excès de table, il ressemblait, sous les oripeaux dont il s'empressa de s'affubler comme avant sa chute, avec sa face rubiconde et luisante, et son embonpoint énorme, à un prieur de Saint-Jean-de-Latran. C'est un abbé d'Afrique (abbate Asiano), disait le peuple, ce n'est pas Cola. Ce n'était plus lui effectivement, le peuple avait raison : tous ses actes prouvèrent qu'on n'avait ramené au Capitole que son fantôme. La vengeance, seule passion qui jetait encore un éclair dans cet esprit obscurci par les fumées de la malvoisie et du fiajano, lui inspira trois mesures impolitiques et odieuses, et sous le poids desquelles il succomba. Il faisait la guerre aux Colonna : ne sachant comment payer les mercenaires qui l'avaient reconduit à Rome et formaient seuls son armée, il fit décapiter, afin de s'emparer de ses trésors, Arnaud de Montréal, le fameux capitaine d'aventure, et paya son frère, le prêteur des quatre mille florins, en le livrant au légat chargé de chaînes. Bientôt, cette ressource ne suffisant pas, il rétablit l'impôt sur les objets de consommation, qu'il avait autrefois supprimé lui-même, et comme le peuple murmurait, il lui jeta, pour l'apaiser, la tête d'un citoyen aimé et honoré de tous, qu'on appelait Pandolfuccio di Guido.

Le meurtre de cet homme de bien fut son glas funèbre. Profitant du mécontentement général les Colonna et les Savelli semèrent l'argent à pleines mains, et l'insurrection éclata. Le 8 octobre 1354 au matin, Rienzo dormait encore lorsque ces cris : Vive le peuple ! vive le peuple ! poussés par des milliers de voix, le réveillèrent en sursaut. Il écoute et entend une rumeur sinistre et des clameurs de plus en plus menaçantes. Arrivé au pied du Capitole, le rassemblement, composé des hommes des rioni, des partisans de l'infortuné Pandolfuccio, et conduit par les Colonna, dévoila tout à coup son but en criant : *Mort au traître qui a rétabli la gabelle! mort!* Tout en s'habillant, Rienzo, et au lieu de faire appeler des troupes, se vantait de calmer cette émeute en lisant au peuple une bulle du pape qui le confirmait dans sa dignité. Mais, voyant cependant que tout le monde avait disparu et que le tumulte allait toujours grossissant, il demanda conseil aux trois amis qui demeuraient seuls pour le trahir. Ceux-ci gardant le silence, il revêtit son armure de chevalier, et se présenta au balcon de la grande cour en agitant l'étendard du peuple d'une main et faisant signe de l'autre qu'il voulait parler. Mais, couvert d'outrages et de huées toutes les fois qu'il essayait d'élever la voix, assailli d'une grêle de pierres et de flèches, blessé même à la main, il se retira désespéré, au moment où l'émeute triomphante mettait le feu aux portes.

Les traîtres, auxquels il demandait conseil quelques instants auparavant lui donnèrent alors le coup de grâce. Il suffisait de l'empêcher de quitter le Capitole, où il était en sûreté, car, par un bonheur inespéré, l'incendie, en détruisant le pont-levis, avait eu pour effet de rendre sa position plus forte. Au lieu de lui conseiller d'attendre, couvert par les murs du palais, le secours des dix régions qui ne s'étaient pas jointes à l'émeute, ils ne cessèrent de l'engager à fuir, et finirent, à force de lui répéter qu'il n'y avait plus d'espoir, par lui faire prendre le même chemin que Stefanello Colonna naguère. Une fois dans le jardin du Capitole, où ils le descendirent avec des cordes, Rienzo délibéra quelque temps en proie aux plus vives agitations : par moment le courage lui revenait au cœur : il songeait aux grands hommes de l'antiquité, et voulait imiter leur héroïsme et marcher d'un pas ferme au-devant de la mort. Pendant ces hésitations le feu avait fait des progrès et se rapprochait avec un bruit sourd et d'éclatants pétillements : entendant enfin le fracas des poutres et des planchers embrasés qui croulaient et les clameurs des assaillants, il céda, comme le cerf qui s'est arrêté pour reprendre haleine, à l'instinct de la conservation personnelle, et dans son trouble se décida à fuir la mort.

Mort de Rienzo. — Se dépouillant précipitamment de son riche costume, il entre dans la case du *portanaro* ou concierge, y taille sa barbe à coups de ciseaux, se noircit le visage, endosse un tabar campanien d'étoffe grossière, et se couvrant la tête et les épaules d'un matelas et de couvertures, il sort par la porte du jardin, qui brûlait comme les autres, descend l'escalier, dont les marches enflammées craquaient sous ses pas, et arrive heureusement à travers une pluie de débris brûlants

jusqu'aux derniers degrés. Là tout le monde le prit pour un pillard et le laissa passer. Mêlé à la foule, il criait en dialecte montagnard : « *Suso! suso a quel traditore!* Sus! sus à ce traître! Pillons, car il y a du butin! » Encore un pas et il était sauvé! Mais un homme du peuple l'ayant regardé fixement l'arrête en disant. « Halte là! où veux-tu aller? » Expiation providentielle de son orgueil! L'amour des oripeaux, qui égara si déplorablement sa raison le perdait à cette heure. A l'éclat de ses bracelets d'or et à ses bottines de chevalier, l'homme qui l'arrêtait l'avait reconnu : on le prit par les bras et on le conduisit devant la Cage du Lion, à la place des exécutions. Il y eut alors un moment de profond silence. Personne n'osait porter la main sur lui. Un partisan des Colonna, donnant enfin le signal, lui ouvrit le ventre d'un coup d'estoc. Au même instant un notaire, armé d'une épée à deux mains, lui fracassait le crâne. Il expira sans souffrir, au premier coup. Les assassins n'en criblèrent pas moins son corps de blessures, puis ils nouèrent une corde autour de ses pieds sanglants et traînèrent le cadavre devant le palais des Colonna, où il fut pendu comme dans le tableau mural du Capitole, la tête en bas. Le surlendemain ces restes profanés furent abandonnés aux Juifs, qui allèrent les brûler en triomphe avec les chardons du Champ-de-Mars, au pied du mausolée d'Auguste[1].

1. Là se adunao tutti li judiei in granne moltitudine. Non ne remase uno. Là fo fatto uno fuoco de cardi secchi. In quello fuoco de cardi fo messo. Era grasso e per sia molta grassezza ardea volentieri. Stavano là li judiei fortemente affaccennati, afforosi, affoiti attizavano li cardi, perche ardesse. Così quello cuerpo fo arzo e fo redato in polvere. Non ne remese cica (*Vie originale de Cola Rienzo*, liv. III, ch. 24.)





CHAPITRE XXVI

SOUVERAINETÉ TEMPORELLE DES PAPES.

Les nouveaux statuts de Rome. — Le sénateur étranger. — Les sept Réformateurs. — Retour et départ du pape Urbain. — Les drapeaux rouges. — Les Caporioni — Retour définitif des papes. — Entrée triomphale de Grégoire XI. — Les officiers de la ville. — Lettre des Florentins. — Conclave de 1378. — Les Romains et les cardinaux de France. — Le grand schisme. — Le pape de Rome et le pape d'Avignon. — Insurrection de 1393. — Les barricades. — Le jubilé de 1400. — Luttes violentes de 1414. — Massacre des chefs du peuple. — Les grands conciles. — Agonie de la liberté. — Domination temporelle des papes. — Les sept papes de la fin du siècle. — Ils font une nouvelle Rome. — Innocent VIII.



Les nouveaux statuts de Rome. — Lorsque le vent eut dispersé les cendres de Rienzo, la noblesse et la papauté crurent n'avoir plus qu'à se disputer les fruits de la victoire. Elles se trompaient toutes les deux. Tandis que l'habile représentant du pape, Albornoz, s'efforçait d'empêcher l'élection sénatoriale, qui, en immobilisant le pouvoir dans les grandes familles, annulait de fait la prétendue souveraineté du Saint-Siége, les Orsini et les Colonna s'emparaient, comme par le passé, de cette magistrature. Ils ne l'exercèrent pas longtemps. Quatre ans après le meurtre du tribun, un nouveau mouvement du peuple modifiait la constitution de Rome dans le sens démocratique. Vingt années auparavant, en 1338, on avait emprunté à Florence des statuts qui furent remis en vigueur. Un article de cette charte écarta définitivement la noblesse, en stipulant que nul ne pourrait à l'avenir remplir la charge de sénateur s'il n'était étranger; une disposition non moins importante investit en réalité du gouvernement de la ville sept délégués du peuple nommés Réformateurs. [1]

1. Manuscrit du Vatican (Archivio segreto), cité par Vitale (*Storia diplomatica de' Senatori di Roma*, t. I, p. 283). D. Martène, *Anecdot.*, t. II, p. 646.

Le sénateur étranger, en arrivant à Rome, devait, aux termes des statuts, amener avec lui six juges, dont deux docteurs ès lois, deux maréchaux ou officiers de justice, quatre notaires criminels, un notaire civil, un maréchal inférieur et quatre aides décemment vêtus, huit domestiques habillés de serge, et vingt chevaux de guerre d'une valeur de vingt-cinq florins [1]. Il ne restait en charge que six mois et recevait un traitement de quinze cents florins [2]. Dans un juste sentiment de défiance, les rédacteurs des statuts avaient rigoureusement limité le pouvoir de ce magistrat; mais le peuple ne tarda pas à s'apercevoir cependant qu'il en étendait le cercle dans l'intérêt du pape, et aussitôt il le chassa. Les réformateurs, parmi lesquels était un Baroncelli, fils peut-être ou parent du tribun qui dormait alors sous les pierres tombales de l'église de San Stefano, gouvernèrent tantôt seuls, tantôt à côté d'un sénateur étranger choisi par les papes jusqu'au retour définitif de ces derniers [3].

Retour et départ du pape Urbain. — Ce fut Urbain V qui traça la route. En 1367, séduit par les offres des Romains, qui lui avaient envoyé les clefs du château Saint-Ange et s'engageaient à reconnaître sa souveraineté, il fit sa rentrée solennelle dans la ville de saint Pierre. Ce pape n'avait jamais vu Rome. Sur la foi de l'histoire et des lamentations poétiques de Pétrarque, il s'en était fait une grande idée. Aussi fut-il désappointé cruellement en ne trouvant qu'un désert plein de ruines. Les majestueux monuments de l'antiquité étaient couverts de débris et de ronces; l'herbe croissait dans les palais; la plupart des églises étaient sans toits et sans autels. La population, décimée par la peste, la guerre civile et la misère, ne se composait plus que de dix-sept mille âmes [4]. Consterné d'avoir quitté sa fastueuse résidence d'Avignon pour ce qu'il appelait *un nid de hiboux*, et voyant, malgré les promesses des Romains, qu'au milieu de ce peuple, républicain par nature et turbulent par habitude, le pape, selon l'expression du cardinal Ceccano, ne serait de longtemps qu'un archiprêtre, Urbain V revint en France, après un séjour de deux années. Il n'arrivait pas à Marseille que l'état politique de la ville changeait encore. La république de Florence n'avait vu que d'un œil défiant le retour du pape et ses prétentions au gouvernement temporel de Rome. Quand il eut quitté l'Italie, elle envoya au peuple romain des bannières de soie rouge sur lesquelles un seul mot, Liberté, brillait en lettres d'or.

L'envoi fut compris, et les treize chefs caporioni des quartiers du Champ-de-Mars, de Ripa, de la Regola, de Parione, du Pont, de Trevi, de Colonna, de S. Eustachio, de Campitelli, de Trevi, de Saint-Ange in Pescaria, de la Pigna et du Trastevere, s'emparèrent de l'administration de la chose publique, ne laissant au sénateur que le pouvoir judiciaire. Celui-ci, dès lors, fut à divers intervalles

1. Il avait la police des marchés, la surveillance des poids et mesures, la direction administrative des métiers, et le droit de prononcer en dernier ressort, au troisième son de la cloche, s'il s'agissait d'un meurtre ou d'un vol avéré.
2. Statuts cités.
3. Confirmation des statuts du 28 octobre 1360. — In fine fu appoggiato il governo a sette, che chiamaronsi Rifurmatori. (*Campelli in Vitale*, t. I, p. 289.)
4. La città aveva ai tempi d'Innocenzo III, 35,000 abitanti, e a quelli di Gregorio XI, soli 17,000. (*Cancellieri del araulismo*, p. 10-26.)

suppléé et remplacé par trois magistrats de création récente appelés conservateurs de la bonne chambre de la ville (almæ cameræ Urbis). Les conservateurs, représentants du sacré sénat et de la république romaine, veillaient au maintien et à l'observation des nouveaux statuts[1]. Ce régime dura jusqu'en 1377, époque du retour définitif des papes.

Retour définitif des papes. — Cette dernière révolution avait alarmé Grégoire XI, successeur d'Urbain. Craignant de perdre le fruit de l'habile et vieille politique du saint-siége, il commença par excommunier les Florentins, dont l'intervention venait de relever au Capitole la statue de la Liberté; puis, se berçant de la même illusion que son prédécesseur, il crut qu'il n'avait qu'à se présenter pour recueillir la souveraineté de Rome, et quitta Avignon. Le 14 janvier 1377, la galère qui portait le pape et la fortune de l'Église mouilla sur trois ancres au port d'Ostie. On descendit pour passer la nuit dans l'enceinte fortifiée bâtie auprès des ruines de l'ancienne ville. Des groupes de vieillards, muets de joie, dansaient et battaient des mains au son des instruments, en agitant des torches, sous les fenêtres du château où soupa le Saint-Père. A minuit, Grégoire se leva pour chanter laudes; puis, après un repos de quelques heures, la trompette sonna le réveil, et il regagna sa galère, qui se mit à remonter le Tibre à force de rames. On mit quinze heures pour faire seize milles, et le jour était tombé depuis longtemps lorsque enfin le vaisseau jeta l'ancre devant Saint-Paul. Une foule immense couvrait la rive, où brillaient des milliers de flambeaux. La galère pontificale fut saluée par les trompettes, par les acclamations du peuple et ce cri de joie qui sortait de toutes les bouches : Vive le pape! Malgré l'enthousiasme qu'on lui montrait, fidèle à ses habitudes de prudence, Grégoire resta dans sa galère et ne débarqua avec ses cardinaux que le lendemain quand il fit grand jour, pour visiter la basilique Saint-Paul.

Quel magnifique vestibule de la métropole des apôtres! En mettant le pied dans cette église abandonnée, solitaire et muette, comme toutes les basiliques de Rome dont la foule respecte depuis quinze siècles le mystérieux isolement, le pape se trouva au milieu d'une forêt de colonnes. On en comptait cent trente-deux toutes antiques, toutes enlevées aux temples païens. Quatre lignes de vingt colonnes chacune partageaient l'église en cinq nefs. Parmi les quarante colonnes de la nef du milieu, vingt-quatre, qui étaient d'ordre corinthien et d'un seul bloc de marbre violet, avaient été prises au tombeau d'Hadrien. Tout rappelait dans ce monument admirable la sévérité et la douloureuse tristesse des idées chrétiennes au VIe siècle, date de sa fondation : d'énormes poutres que ne recouvrait aucun ornement formaient la toiture, le pavé était composé de fragments irréguliers de marbres arrachés aux anciens édifices et aux sépulcres de la voie Appia. Du seuil de la grande porte de bronze faite à Constantinople en 1070, l'œil était frappé par la mosaïque à per-

1. Per dare qualche soddisfazione ai cittadini Romani che non volevano il senatore forestiere e da quali voleva il compenso di abolire il magistrato di *Riformatori* come troppo injurioso per la sua origine alla sovranità del Pontificato, fu creato un altro magistrato di *tre Conservatori*. (Gigli, *Ann.* 1368.)

sonnages gigantesques qu'on apercevait derrière l'autel par delà cette forêt de colonnes : elle servait comme d'inscription à tout ce qui était alentour, et nommait à l'âme le sentiment qui la troublait[1].

Entrée triomphale de Grégoire XI. — Grégoire XI y entendit la messe et s'achemina ensuite vers la ville, à cheval, au milieu de ses cardinaux. Ils étaient au nombre de treize, neuf Français, un Espagnol, un Milanais, un Florentin et un Romain. Des histrions habillés de blanc les précédaient en battant des mains. Les fils des nobles criaient devant eux : Voici le Seigneur que nous attendions ! Et à chaque instant s'élevait la grande voix de la foule dominant le bruit et jetant ces acclamations : Vive le pape ! Allons joyeux ! A quelque distance de la porte Saint-Paul étaient groupés les prélats à la tête du clergé et les joueurs d'instruments. Les magistrats et les officiers de la ville l'attendaient à la porte. Ils étaient suivis par six appariteurs portant leurs masses d'argent. Après les massiers s'avançaient à cheval quatre hallebardiers de la garde du sénateur en chausses rouges et en uniforme jaune et pourpre décoré de parements blancs. Ils précédaient le capitaine de la garde sénatoriale qui, montant un cheval magnifiquement caparaçonné, avec sa barrette ombragée d'une plume, sa jupe de damas rouge pressée par une éclatante cotte de mailles, et ses chausses à l'antique, l'une cramoisie, l'autre jaune et rouge, attirait tous les regards. A ses côtés marchaient deux hallebardiers, et derrière les maîtres d'estrade (*maestri di strada*) deux syndics du peuple, deux secrétaires du Capitole, deux scribes du sénat, et quatre maréchaux ayant en main le bâton blanc comme signe de leur office.

Immédiatement après les maréchaux défilaient quatre par quatre, en troublant de leurs roulements l'écho de la porte Saint-Paul, les tambours des treize rioni. Sur lesquels étaient peintes avec les armes des rioni l'ancienne devise républicaine S. P. Q. R. *le sénat et le peuple*[2]. Treize pages des caporioni à cheval, vêtus d'un élégant costume, déployaient ensuite devant les chefs du peuple les bannières des rioni[3]. Les caporioni venaient après les pages, montés sur des chevaux superbes et couverts de velours vert à franges d'or ou d'argent. Deux chanceliers en soutane de velours escortaient et devançaient les orateurs des rois, des princes et des républiques présents à la cérémonie. Ceux-ci étaient suivis par le gonfalonier du peuple portant le grand étendard de la liberté romaine, par le préfet, les pages du sénateur, les vitorchiani ou fidèles du peuple romain et deux gentilshommes à cheval en costume de soie cramoisie élevant au bout de leur lance, le premier la statue d'or de Rome qui, assise sur un lion, tenait d'une main la Victoire et de

1. Beyle (*Promenades dans Rome*, t. II, p. 184).

2. Celle de Ripa, de Sant Angelo in Pascaria, de la Regola, de Trevi, du Parione, du Trastevere, étaient rouges et avaient pour armes, la première une roue, la seconde un ange, la troisième un cerf, la quatrième trois épées, la cinquième un griffon, la sixième une tête de lion : un pont, trois barres, un croissant, une tête de cerf armée d'une croix, une pomme de pin, un dragon et trois montagnes distinguaient les bannières blanches et cramoisies du quartier du Pont, de Colonna, du Champ-de-Mars, de Sant Eustachio, de Campitelli et des Monti.

3. Manuscrit de la Bibliothèque du Vatican, n. 6723. (Ordine e magnificenza dei magistrati Romani nel tempo che la corte del Papa stava in Avignone.)

l'autre le globe; le second, une louve d'argent avec les deux enfants. Le sénateur, tout habillé de brocart d'or et étincelant de rubis et de diamants, fermait la marche avec ses cameriers secrets, les juges du Capitole vêtus de noir, ses pages, ses trompettes, deux chœurs de musiciens et cinquante chevau-légers [1].

Ce cortége sembla si splendide à la cour papale, que l'évêque de Sinigaglia, témoin oculaire, avoue qu'il ne croyait pas que ses yeux vissent jamais un pareil déploiement de luxe. Une autre surprise était réservée au pape, sur la place Saint-Pierre. Il n'y arriva qu'à la nuit, car il était parti tard de Saint-Paul, et il chevauchait lentement. Une foule nouvelle l'attendait là avec des cierges allumés, et dix mille lampes illuminaient la vieille basilique [2]. Tous les bonneurs dus au souverain pontife lui furent prodigués par la population heureuse d'applaudir au rétablissement du siége apostolique. L'union ne cessa qu'au moment où Grégoire XI et les cardinaux laissèrent entrevoir leurs vues politiques. De toutes les dominations, celle qui répugnait le plus aux Romains était la domination pontificale. Le citoyen le moins éclairé sentait à merveille que si le trirègne spirituel se changeait en diadème terrestre, c'en était fait de la liberté. Rome, d'ailleurs, se serait endormie aux douces paroles de Grégoire, que sa voisine, Florence, fidèle amie et sentinelle vigilante, l'aurait réveillée. Dès l'arrivée du pape, les républicains florentins écrivirent aux caporioni :

Lettre des Florentins aux Romains. — « Très-illustres et très-honorables frères, quoique nous ayons perdu souvent nos peines en vous conjurant de songer sérieusement à votre liberté et à celle de l'Italie, car jusqu'ici nous n'avons recueilli d'autre fruit de nos conseils que des discours polis avec art, et d'éloquentes sentences, nous écartons aujourd'hui toute irritation de notre esprit pour vous montrer le précipice où vous courez tête baissée. Les entreprises plusieurs fois tentées sans succès réussissent quelquefois à l'improviste. Qui sait si nous ne serons pas plus heureux que par le passé?... Nous voyons donc, excellents frères, et vous devez le voir clairement comme nous, à moins de fermer les yeux à dessein, que le souverain pontife, que vous attendiez avec tant d'impatience, ne reporte pas le siége papal dans votre ville pour en consoler le peuple affligé et dévot, mais pour mettre des fers aux mains de votre liberté. Que pensez-vous qu'il veuille, à quoi croyez-vous qu'il tende, si ce n'est à détruire votre indépendance et à renverser cette colonne de dignité humaine, que vos pères ont élevée avec tant de labeurs?... Où trouver un frein pour les forts et un refugo pour les faibles si votre sainte association à laquelle tiennent la force, la paix et le bonheur de Rome, se dissout à l'arrivée du pape?... Devrait-il rendre son éclat antique à la ville, ressusciter la magnifique gloire des aïeux, couronner une seconde fois votre front de la majesté du vieil empire, devrait-il couvrir vos mu-

1. In ultimo veniva una corneta di cinquanta cavalli legieri...

2. Itinerarium Domini Gregorii Papæ à Petro Amelio allecIensi exaratum.. (Muratori, *Scriptores rerum Italicarum*, t. III, deuxième partie, p. 690.)

railles d'or, qu'il vaudrait mieux encore garder la liberté. Nous vous le redisons donc avec un dévouement sincère : si vous voulez conserver cet inestimable trésor, ne conservez pas dans vos murs celui qui tôt ou tard vous le ravira. Votre salut est dans vos mains, veillez et soyez fermes! Vous savez que nous sommes prêts à voler à votre secours[1]. »

La prédiction des Florentins se réalisa promptement : Grégoire XI, qui avait feint d'abord de tout approuver, ne s'occupa, dès qu'il se vit au palais pontifical, que de miner sourdement la république. Un complot tramé par ses officiers, et dans lequel étaient entrés quatre cents nobles, s'organisa pour supprimer du même coup et les caporioni et le régime populaire. La guerre éclata aussitôt entre le saint-siége et la ville, et le pape, qui avait à sa solde plusieurs compagnies de mercenaires, loin de reculer devant le peuple, se montrait de plus en plus menaçant, et marchait à son but quand la mort l'arrêta. On le porta le 17 mars 1478 à Sainte-Marie-la-Neuve, où la cérémonie de ses obsèques dura neuf jours, puis, le 7 avril, les cardinaux se réunirent en conclave au Vatican.

Le conclave de 1378. — Comme funeste présage, la foudre devança les prélats qui se rendaient au palais, y éclata avec un bruit épouvantable, et brisa le toit et les fenêtres. Les cardinaux étaient encore tout tremblants lorsque l'émeute arriva pour les achever. Malgré les remontrances du camerlingue, des hommes armés étaient entrés avec les prélats; malgré ses prières ils visitaient les cellules, et refusaient de se retirer. Se pressant tumultueusement aux portes du conclave, la foule criait pendant ce temps d'une voix menaçante : *Romano lo volemo lo papa! Romano lo volemo!* Nous le voulons romain, le pape! Romain nous le voulons! — Le camérier descendit pour essayer de faire entendre raison à ces furieux, et les vit s'écartant avec respect devant deux de leurs caporioni. « Nous voulons parler aux seigneurs cardinaux, » dirent ces magistrats. Le camerlingue les conduisit dans une petite chapelle où était réuni le conclave, et là le plus âgé d'entre eux s'exprima en ces termes :

« Révérendissimes seigneurs du monde, le saint peuple de Rome tout entier se recommande par ma voix à vos grâces, et vous supplie d'avoir égard à la requête que je viens vous présenter en son nom. Durant soixante-dix ans, ce saint peuple a vécu orphelin de la papauté. Notre ville étant la tête du monde chrétien, d'après Jésus-Christ lui-même qui, en confiant les clefs du royaume des cieux au prince des apôtres, lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon église; » et aucun pontife ne méritant le titre de saint s'il ne demeure au milieu de ce peuple sanctifié, nous venons vous supplier de nommer un pape romain. Si vous faites cela, vous donnerez une grande consolation à ce peuple; si vous ne le faites pas, nous serons tués certainement, mais vous périrez comme nous[2]. »

1. Clarissimi viri fratres honorandi, quamquam hactenus verba incassùm fudevimus... (*Lettres de Coluccio Salutato*, éditées par Rigacci, t. 1, p. 58.)

2. Si autem facere nolueritis, sciatis, sanctissimi Domini mei, quod primi nos qui officiales sumus erimus mactati et occisi et certè vos etiam... (Baluze, *Vie de Grégoire XI.*)

Les cardinaux avaient beau protester contre ces violences, et répéter qu'on dirait une messe du Saint-Esprit, et qu'ils obéiraient à son inspiration, les caporioni et leurs officiers continuaient à les menacer, et le peuple ne cessait de vociférer au dehors : « S'ils ne nomment pas un Romain ou tout au moins un Italien, nous les couperons par morceaux, ces cardinaux de France. » Toute la nuit ces clameurs retentirent aux portes du sacré collége. Au point du jour, le désordre atteignit son apogée. Las de crier en vain, les émeutiers enfoncèrent la porte du clocher de Saint-Pierre, et en lancèrent la grosse cloche à toute volée, comme si Rome entière eût été en feu. A ce tocsin, une multitude furieuse accourt, envahit le conclave, maltraite les cardinaux, et les force, le couteau sur la gorge, à désigner l'archevêque de Bari, qui prit aussitôt le nom d'Urbain VI[1].

Le grand schisme. — Certes, s'il y eut jamais une élection nulle au monde, comme arrachée par la violence, ce fut celle-là. Les cardinaux, qui n'avaient feint d'y souscrire que pour sauver leur vie, ne furent pas plus tôt en sûreté qu'ils protestèrent, et, votant librement, choisirent à Fondi un autre vicaire du Christ. Alors, par un éclatant mépris de la vérité, le pape élu par force se prétendit seul légitime, et alluma au feu de son ambition un schisme qui, pendant cinquante ans, allait troubler l'Église. L'élu de Fondi, de son côté, établit, sous le nom de Clément VII, son siége à Avignon, et la chrétienté se divisa entre les deux pontifes. La guerre devait naître de cet antagonisme. Chacun des deux rivaux la fit comme on la faisait alors, en prenant à sa solde des compagnies de ces mercenaires ou malandrins (Masnadieri) qui se battaient par procuration, et vendaient avec indifférence leur sang au plus offrant : mais pour les garder sous sa bannière, Urbain VI fut contraint, en 1381, de mettre à l'encan les revenus des bénéfices de l'église romaine, et, cette ressource ne suffisant pas, de convertir en florins les calices d'argent et d'or, les croix, les images des saints et autres objets précieux, offerts à Saint-Pierre par la piété des fidèles.

En dilapidant ce trésor, il s'aliéna le clergé, et ne tarda pas, lorsqu'il voulut faire acte politique, à se brouiller avec les caporioni. Le 21 juin 1381, il venait de nommer sénateur un exilé de Florence. Dès que ce choix fut connu, les caporioni coururent au Capitole, et dirent à messer Lapo, le nouveau magistrat : « Nous n'entendons pas que tu viennes gâter Rome comme tu as gâté Florence. On te trouve de trop ici : pars donc sur-le-champ, ou nous te coupons à morceaux ! » Cette menace, que messer Lapo ne se fit pas répéter, caractérise fidèlement les relations des deux pouvoirs. Les chefs du peuple se maintenaient dans une complète indépendance. Huit ans plus tard ils furent excommuniés pour avoir rejeté le sénateur du pape; en 1393, ils se révoltèrent contre Boniface IX, son successeur romain (car celui du pape avignonnais était Pierre de Luna), et en 1398, après une lutte très-vive, et qui avait duré cinq ans, ils le chassèrent[2].

1. Baluze, *Vie de Grégoire XI*. — Mense mai 1393. Romæ insurrexerunt Banderenses contra Bonifacium...
2. Antonino, archevêque de Florence, *Relation historique*, ct. III, p. 3.

Un an ne s'était pas écoulé, qu'on le regrettait. Le jubilé, l'ère d'or de Rome, le rappela. Dans la crainte que son absence n'empêchât cette source séculaire des revenus de la ville de s'épancher avec son abondance accoutumée, les Romains envoyèrent leurs orateurs à Boniface IX, pour le supplier de revenir. Il y consentit, mais à condition que les caporioni seraient supprimés, et qu'on lui livrerait comme garantie le château Saint-Ange. Les Romains, dit Muratori, firent tout ce qu'exigeait leur intérêt; le pape rentra dans son palais, présida aux fêtes du jubilé, qui fut un peu troublé par la peste; mais la concorde n'en devint ni plus facile ni plus durable qu'auparavant. A sa mort, le peuple se leva en masse pour la liberté: Rome se couvrit de barricades (fu sbarrata tutta Roma), et les caporioni furent rétablis par acclamation[1]. Une transaction, ménagée par les soins de Ladislas, roi de Naples, allié secret du pape, couvrit la retraite de la papauté romaine. Innocent VII, son représentant, consentit à la création de sept *gouverneurs de la liberté*, qui maintinrent la paix sept ans. L'été de 1405 ramena les luttes violentes. Pendant la paix le pape était parvenu à s'emparer du château Saint-Ange et du Capitole, le peuple les lui redemanda les armes à la main. Le soleil d'août échauffait les têtes, aussi l'on se battit au Ponte Molle et dans les rues. Tout à coup, des propositions pacifiques viennent du Vatican aux chefs du peuple. Deux d'entre eux, accompagnés de citoyens notables, se rendent au palais pontifical pour les entendre. Puis, à leur retour, le neveu d'Innocent, Lodovico di Megliorati, les arrête avec ses hommes au moment où ils passaient sous le fort Saint-Ange, et, après les avoir fait égorger tous les onze, jette leurs corps sanglants par les fenêtres du château[2].

Massacre des chefs du peuple. — A la vue de ces cadavres la population poussa un seul cri : Aux cloches! Les cloches, frappées à grands coups de marteaux, mugissent bientôt de toutes parts, les bannières sont levées, chacun accourt avec ses armes, et l'on se porte au Vatican avec une telle fureur que le jour même, 6 août, le papo avait pris la fuite, le palais pontifical était mis à sac, et le sang de ses courtisans, massacrés dans les salles dévastées et vides, payait le sang des magistrats du peuple. Il y eut alors une nouvelle période pleine d'agitations. De 1408 à 1414, le roi de Naples, Ladislas, exerça sous couleur de protectorat une véritable domination à Rome. A sa mort, un peu après l'avénement du pape Martin V, en 1422, et quinze ans plus tard, des mouvements ayant pour but d'annuler de plus en plus l'influence du sénateur papal et de faire passer le pouvoir des mains des trois Conservateurs dans celles des sept Réformateurs et des Gouverneurs de la liberté, éclatèrent au cri de : Vive le Peuple! — Ils réussirent tous, car le grand schisme, en la divisant, affaiblissait l'action de la papauté. Jusqu'en 1419 deux demi-pontifes s'étaient constamment disputé le gouvernement de l'Église : en vain

1. Lo popolo di Roma si levò a rumore per rivolere la liberta... (L'Infessura, *Diario Romano.*)
2. Fece a se venirli esso Lodovico e con orrida crudeltà li fece tutti tagliar a pezzi e gitar dalle finestre.... (Leonardus Aretinus, *Histoire de son temps.*)

quatre grands conciles avaient essayé de rétablir l'unité apostolique, le zèle et les efforts des Pères s'étaient toujours brisés contre la tenace ambition de ces deux vieillards. Le concile de Pise, déposant, en 1409, Grégoire XII, demi-pape de Rome, et Pierre de Luna ou Benoît XIII, demi-pape d'Avignon, élut Alexandre V pour les remplacer. Cet acte, loin d'éteindre le schisme, donna trois papes à l'Église.

Les grands conciles. — Le concile de Constance, tenu en 1414 à la lueur du bûcher de Jean Huss et de Jérôme de Prague, excommunia Benoît XIII, força Grégoire XII à se déclarer démissionnaire, fit jeter dans un cachot Jean XXIII, successeur d'Alexandre, et proclama Martin V. Celui de Bâle, réuni en 1431, remplaça Eugène IV, successeur de Martin V, par le duc de Savoie, qui, excommunié à son tour par le concile de Ferrare, mit fin au schisme, en devenant, par amour de la paix, le premier cardinal de Nicolas V. Plus heureux que tous ses prédécesseurs, Nicolas, dès lors sans rival, vit mourir à la fois au pied de son trône affermi le schisme de l'Église et la liberté de Rome. Vers la moitié du XVe siècle le peuple, courbé sous le pouvoir pontifical, mais non soumis, ne manquait que d'un chef pour s'y soustraire. Ce chef se rencontra en 1453 dans les rangs mêmes de la noblesse. Nourri de la lecture de Pétrarque, dont on ne connaît que les idées juvéniles, et qui eut un vrai cœur de tribun, plein d'inspirations pures et de grandes pensées, Stefano Porcari résolut de relever la bannière arborée cent ans avant par Rienzo. La liberté de ses discours l'avait fait exiler à Bologne, il en revint secrètement et ourdit un complot qui avait pour but de substituer encore une fois le gouvernement populaire au gouvernement temporel du Saint-Père. Par malheur pour les esprits qu'elles entraînent, les conspirations ont peu de chances de succès dans les pays méridionaux. Le profond secret qu'elles exigent s'échappe toujours de l'âme ardente de ces hommes qui ne savent ni contenir la haine ni commander à la passion. Découvert avant d'éclater, le complot de Porcari perdit son auteur. Saisi dans sa maison, il fut traîné chargé de fers au Capitole avec cinq de ses complices. Là, selon Girolamo della Corte, historien de Vérone, les conjurés avouèrent leur dessein et ne demandèrent qu'une grâce, qui leur fut refusée. Pour les punir dans ce monde et dans l'autre, le sénateur Lavagnola les fit pendre sans confession. Ainsi périt, dit l'Infessura dans son journal contemporain, ainsi périt cet homme de bien qui ne voulait que le bonheur et la liberté de Rome. Pour avoir montré son amour de la justice, il fut banni; il fut tué pour avoir voulu tirer sa patrie de la servitude[1].

Domination temporelle des papes. — De cette époque date sérieusement la domination temporelle des papes sur Rome. Ils y aspiraient depuis six cents ans, mais elle leur avait sans cesse échappé : le silence du peuple devant la potence de Porcari la leur donna, et l'immobilité de la noblesse confirma cet abandon pour des

1. Perdette la vita quest' uomo da bene e amatore dello bene e della libertà di Roma, lo quale si vede senza cagione essere stato sbandito da Roma, vole per liberar la patria sua da servitù mettere la vita come fece. (Stefano Infessura, *Diario Romano*, t. III, p. 1134-1136 des *Scriptores Italici*, t. III.)

siècles. Le triomphe était complet : les dangereuses rivalités du schisme venaient de s'éteindre; de ces trois ennemis qui les tinrent si longtemps en échec, l'Empereur, la féodalité et le peuple, les papes n'en voyaient plus un seul sur leur chemin. Leur action pouvait donc se déployer librement. Ils allaient montrer, comme souverains temporels, si leur gouvernement valait mieux que ceux sous lesquels avaient vécu Rome moderne depuis la chute du pouvoir impérial. Arrivés à cette hauteur dans l'histoire, les papes devinrent pour Rome nouvelle ce que les Césars avaient été pour Rome ancienne, ils la tirèrent des ruines, et, s'ils ne la firent pas aussi grande, ils la firent comme la première, noble, illustre, belle, et sans rivale encore. C'est dans cette œuvre de fondation et d'embellissement que nous allons suivre les papes en élargissant notre point de vue pour peindre leur influence sur les affaires de l'Europe, nous plaçant dans ces hautes sphères où l'esprit de secte et de système n'altèrent point la sérénité de l'histoire, jugeant les actes et non les mœurs des hommes et considérant la papauté comme un chêne à l'immense ombrage qui, malgré la mousse et les rugosités d'un tronc chargé de siècles, plane sur tout ce qui l'entoure, superbe de verdure, de majesté et de vigueur.

Ils font une nouvelle Rome. — Sept papes, y compris Nicolas V, régnèrent à Rome durant la seconde moitié du xv[e] siècle : Calixte III depuis 1455 jusqu'en 1458; Pie II jusqu'en 1464; Paul II jusqu'en 1471; Sixte IV jusqu'en 1484; Innocent VIII jusqu'en 1492; Alexandre VI pendant les dix années suivantes. Les cinq premiers, dont un seul événement important, la prise de Constantinople par Mahomet II en 1453 et le projet chimérique de la reconquérir en prêchant une croisade, appelèrent l'attention au dehors, ne furent distraits au dedans que par des faits secondaires, tels que le complot des savants sous Paul II qui tortura Platina, l'historien des papes et ses amis, persuadé qu'ils conspiraient parce qu'ils avaient pris des noms grecs, le jubilé de 1474, où il ne vint presque personne, le terme ayant été réduit à vingt-cinq ans, l'inondation et la peste de l'année suivante, et ils portèrent tous leur activité sur le but principal du saint-siége qui était alors de rendre digne de lui Rome sa capitale.

Nicolas V jeta les fondements de la nouvelle basilique de Saint-Pierre, celle qui existe aujourd'hui. Il bâtit un palais auprès de Sainte-Marie-Majeure, restaura l'église de Saint-Étienne-le-Rond (S. Stefano Rotondo), édifia celle de Saint-Théodore, couvrit de plomb la coupole du Panthéon et fonda la célèbre bibliothèque du Vatican. Calixte II continua ses travaux et fit bâtir l'église de Sainte-Prisca. Sous Paul II, qui, pour honorer le patron de sa patrie, reconstruisit l'église de Saint-Marc dans le neuvième rione et la décora d'un double portique, on vit s'élever le palais de Venise formé des débris de la façade méridionale du Colisée. Ce monument massif et lourd, du génie de Majano, était destiné à recevoir les papes quand la tramontane et les fièvres les chassaient du Vatican. Suivant la voie tracée par ses prédécesseurs, mais en les surpassant tous dans ses treize années de ponti-

ficat, Sixte IV donna pour ainsi dire à Rome sa physionomie actuelle. Il aligna les rues, rebâtit le pont du Janicule qui porte son nom, les églises de Saint-Nérée, de Sainte-Suzanne, de Saint-Vital, de Sainte-Balbine et de Saint-Sauveur-du-Trastevere. Par ses soins l'eau vierge dont le cours était arrêté depuis longtemps coula de nouveau, et la statue de Marc-Aurèle, enfouie sous les décombres, fut replacée sur un piédestal au milieu de la place de Latran. Il édifia en outre la magnifique église de Sainte-Marie-della-Pace, releva celle de Sainte-Marie-du-Peuple, embellit les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Jean-de-Latran, restaura le palais qui touche à cette église, et ajouta au Vatican la fameuse chapelle Sixtine [1].

Les riches cardinaux imitèrent le zèle du Pape. Son neveu Giuliano restaura Sainte-Agnès hors des murs et fit bâtir le monastère de Saint-Pierre-in-Vincoli. Le cardinal d'Estouteville fut le fondateur de l'église de Saint-Augustin et du palais de Saint-Apollinare, le cardinal Agriense reprit aux fondements l'église de Saint-Sergio et Bacco, et le cardinal Riario, consacrant désormais à des œuvres monumentales une partie des trésors qu'il dépensait follement, construisit deux monuments dignes des temps antiques, le palais de la Chancellerie et la nouvelle église de Saint-Laurent-in-Damaso. A côté de ces édifices, il s'en éleva, par une louable émulation, un si grand nombre d'autres sous le pontificat de Sixte, qu'on put dire avec raison de lui : qu'il avait trouvé une ville de boue et qu'il en laissait une, non de marbre, comme Auguste, mais de briques [2].

1. Particularmente si distinse nell' assistare tutti i fabbricanti di Roma Nicolò V, che intraprese la nuova Basilica Vaticana, edificò un palazzo presso S. Maria Maggiore... (Antonio Nibby, *Roma nell' anno* 1838, parte prima moderna, p. 12.)

2. Così che fu detto di lui che lasciò Roma ex *lutea lateritiam*... (Le même, p. 13.)





CHAPITRE XXVII

LES BORGIA.

Mœurs de Rome au xv[e] siècle. — Conclave de 1492. — Élection d'Alexandre VI. — Vanozzia et Giulia la Bella. — Charles VIII. — Son entrée à Rome. — Le pape et le roi de France au Vatican. — Assassinat du duc de Gandie. — Le vieux marinier du Tibre. — Désespoir d'Alexandre VI. — Lucrèce Borgia. — Son second divorce. — Savonarola. — César Borgia quitte la pourpre. — Le jubilé de 1500. — César Borgia, gonfalonnier de l'Église. — Le pape lui donne la rose d'or. — Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare. — Crimes et tyrannie des Borgia. — Pasquino. — Le jardin du Belvédère. — Le vin empoisonné. — Conclusion de Machiavel.



Au point de vue monumental Rome était en progrès : au point de vue social, au contraire, nous allons la voir reculer de deux siècles. Rien ne pourrait peindre l'état de trouble et de désordre où elle se trouvait plongée à la fin du xv[e] siècle. Il faut, pour s'en faire l'idée, lire une page du journal d'un contemporain : le 1[er] janvier 1485, on apprit que le vice-camerlingue, le seigneur Paolo Orsini et messire Giorgio Santa-Croce, commandants de la garde du pape, avaient saccagé et détruit Albano; le 3, fut banni de Rome et des terres de l'Église, avec toute sa famille, le seigneur Antonello. Le 21 février, on assassina, pendant qu'il disait son office, le chanoine Santa-Croce. Le 25, la maison della Valle prit les armes, sur le bruit que la garde papale voulait arrêter Bernardo della Corona qui venait de tuer un Florentin. Le 26, la population était si agitée, qu'on ne put célébrer les jeux du carnaval. Le 27, furent pendus, aux fenêtres du Capitole, les deux fils de Cola Santo de Ripa. Le même jour, on justicia Antonio Aroltto, au pied du grand escalier, sans sonner la cloche. Romanello et Cola Facovaccio eurent aussi la tête tranchée sans jugement. Le 29, il y eut une autre nouveauté : toute la maison Orsini se mit en armes, avec la maison de Santa-Croce et celle de Stefano Cresenzi, contre les Colonna, qui avaient de leur côté les familles della Valle

et Margana. Aussitôt, Rome entière se trouva sur pied. Chacun se fortifiait dans sa maison et murait portes et fenêtres avec de grosses pierres. Toute la nuit, le cri de la famille Orsini : *Orso ! Orso !* retentit dans le quartier du Pont. A Monte Giordano, on ne voyait briller que feux, on n'entendait que clameurs. Au jour, on força le palais des Colonna, à San Marcello. Le seigneur Savello, trois de ses hommes d'armes et nombre des partisans des Colonna y périrent : le palais fut pillé et tout le quartier saccagé. On démolit, par ordre du pape, la maison des Valle, et le lendemain, 30, on coupa la tête, sur le pont du château Saint-Ange, au protonotaire Colonna[1].

Mœurs de Rome au xv[e] siècle. — Sous Innocent VIII, qui obtint le pontificat après la mort de Sixte IV, on ne fit rien de bon à Rome, dit l'annaliste du sénat[2]. Ce n'étaient tous les jours que vols, meurtres, sacriléges. On enfonçait la nuit les portes des églises et des sacristies pour en dérober les ornements et les châsses précieuses. Les assassins poursuivaient et frappaient leurs victimes jusque chez les barbiers. Toute la ville était pleine de bandits, auxquels chaque palais do cardinal servait d'asile. Les plus criminels obtenaient sans peine, à titre de sauvegarde ou d'absolution, une bulle du pape qui aurait arrêté le bras de la justice, si la justice eût encore existé. Mais il n'y avait au Capitole ni tribunal ni juges. On trouvait bien de temps en temps, le matin, quelques hommes pendus à la Tour de la Nonne (Turdinona), devant la maison du vice-camerlingue, mais personne ne savait pourquoi. La seule chose qui était certaine, c'est que les morts n'avaient pu racheter leurs crimes, car le bourreau ne touchait pas ceux qui donnaient deux cents ducats par homicide. — Voilà, ajoute le scribe de Rome, sous quel régime l'on vivait en 1489[3]. » Plus on montait, dans cette étrange société du xv[e] siècle, plus on était frappé de la brutalité et de la corruption des mœurs. On avait vu, en 1452, les illustres chanoines de Saint-Jean-de-Latran se battre à coups de poing avec le sénateur et les conservateurs du Capitole : au sein même du sacré collége, en 1486, Rodrigo Borgia traitait d'ivrogne le cardinal de La Balue qui ripostait en l'appelant fils de Juif, coureur de filles de joie, et il fallait les séparer, car ils s'étaient pris au collet, tant ce corps vénérable, comme le remarque douloureusement Muratori, était alors livré à la licence[4] !

Élection d'Alexandre VI. — Telles étaient les mœurs de Rome à la mort d'Innocent. Un médecin juif, qui promettait de le sauver, avait eu beau sacrifier, en les saignant trop abondamment pour composer un philtre avec du sang humain, trois enfants de dix ans, le 25 juillet 1492 il rendit l'âme. Cet événement, au lieu d'augmenter le désordre comme de coutume le calma tout à coup : il était temps. Pendant la maladie du pape, deux cent vingt assassinats avaient été commis. On porta son corps

1. Alli 26 di dicembre Pietro de Andreozzo del Rione del Ponte combatte à Steccato chiuso... (*Diario di Roma dei Notari del Nantiporto*, p. 1084 de la deuxième partie du t. III, collection des *Scriptores Italici*.)
2. *Diario di Roma del Notario del Nantiporto, del anno* 1484 *al* 1492. Manuscrit du Vatican, 6823
3 Stefano Infessura, *Diario di Roma*; G. Eckard, *Corpus historicum Medii Ævi*, t. II, colonne et p. 1987.
4. Tant era allora disordinato quel si venerabil collegio !... (Muratori, *Annali d'Italia*, t. IX, p. 284.)

à Saint-Pierre et, après la neuvaine d'usage, les cardinaux s'occupèrent de lui donner un successeur. Ils étaient seulement au nombre de vingt-trois quand ils entrèrent au conclave, le 6 août, dans la chapelle du Vatican, et avaient à choisir entre trois rivaux : Giuliano della Rovere, qui fut depuis le pape Jules II, le cardinal Ascanio et Rodrigo Borgia. Le premier était le plus digne, le second, le plus avide d'argent, le troisième, le plus riche et le plus puissant dans l'Église. Borgia possédait beaucoup d'or; il jouissait en outre des revenus de trois archevêchés, de plusieurs évêchés, d'un grand nombre de bénéfices : or, comme le nouvel élu abandonnait toutes ses places à ses collègues, en entrant au conclave il pouvait compter sur autant de voix qu'il avait de sinécures à distribuer. On savait donc d'avance où était la majorité. Seize torches allumées au haut d'une tour en avaient révélé le chiffre; cependant les cardinaux hésitaient, et pendant quatre jours ils reculèrent devant un scrutin qui allait mettre à la tête de la chrétienté le plus grand scélérat du siècle. Enfin, le poids des ducats l'emporta. Le samedi matin, 11 août 1492, au point du jour, Borgia fut proclamé, sous le nom d'Alexandre VI.

Aussitôt la curée commença : fidèle à des engagements sur lesquels il se proposait de revenir plus tard, Alexandre VI paya loyalement le prix de son élection. Le cardinal Orsini s'était vendu pour le palais Borgia et les châteaux de Monticelli et de Soriano; le cardinal Colonna pour l'opulente abbaye de Subbisco, le cardinal Ascanio pour l'une des plus hautes dignités de l'Église, celle de vice-chancelier, le cardinal Saint-Ange pour l'évêché du Port, le cardinal de Parme pour la seigneurie de Népi, le cardinal Savelli et celui de Saint-Jean pour les églises de Sainte-Marie-Majeure et de Sainte-Marie *in via Lata*. Les autres avaient reçu de l'or. On citait parmi eux un Vénitien presque centenaire dont la tête, dit l'annaliste de la ville, tremblait continuellement, et qui eut pour sa part 5,000 ducats : ce qu'on trouva si mauvais à Venise, qu'il fut exilé et dépouillé de tous ses bénéfices. Cinq cardinaux seulement, ceux de Naples, de Sienne, de Portugal, de Sainte-Marie du Portique et de Saint-Pierre *in Vincoli* repoussèrent la corruption en disant que leurs voix n'étaient point à vendre[1].

Rome était alors si tristement dénuée de sens moral que le honteux marché dont s'indignait Venise y parut très-légitime et qu'on y applaudit à une élection que les étrangers seuls avaient repoussée. En se rendant à Latran, après son couronnement dans le basilique de Saint-Pierre, Alexandre VI trouva les rues jonchées de fleurs et ornées d'arcs de triomphe. Le peuple était plein d'enthousiasme et lui prodigua des honneurs qu'il n'avait rendus à aucun pape. Tous les tyrans commencent bien : les premiers actes d'Alexandre rappelèrent ceux de Néron. Un meurtre ayant été commis le 3 septembre dans le Champ-des-Fleurs (Campo di Fiori), il fit raser sur-le-champ la maisou du meurtrier, et, comme il avait pris la fuite, son frère, soupçonné

1. Stefano Infessura scriba dei senato e popolo Romano. (Muratori, *Scriptores Italici*, t. III, deuxième partie, *Vitæ Pontificum*, p. 1243.) (*Diario della citta di Roma.*)

d'être son complice, fut pendu à sa place. De mémoire d'homme on n'avait vu la répression suivre le crime; aussi cette justice expéditive charma les Romains. Pour arriver plus vite au rétablissement de l'ordre il avait créé des visiteurs des prisons, quatre juges extraordinaires, un syndic, et consacré le mardi de chaque semaine à une audience publique où il écoutait tous les plaignants.

Lucrèce Borgia. — A ces premiers soins d'intérêt général succédèrent les soins de famille. N'étant encore que cardinal, Alexandre VI avait eu de Vanozzia, noble Romaine, trois fils et une fille [1]. Quand il se vit sur le trône pontifical il ne songea qu'à procurer à ces enfants un établissement digne de sa fortune. A force d'importunités il obtint du roi d'Espagne, pour l'aîné Giovanni Borgia, le titre de duc de Gandie; le second, César, fut fait cardinal, et le troisième, Joffredo, marié, avant qu'il eût atteint quatorze ans, à Sancia, bâtarde du roi d'Aragon. La fille, appelée par une singulière ironie du hasard, Lucrèce, comme la chaste Romaine, était la femme d'un gentilhomme espagnol. Le pape annula ce mariage, paya trois mille ducats de dédommagement et donna sa Lucrèce bien-aimée au seigneur de Pésaro qui ne devait pas la garder longtemps. Il était tout entier à ces joies de famille, aux mutineries des Colonna, aux projets que son avarice basait sur la rançon ou la mort de Djem, frère rival du sultan Bajazet, mis entre ses mains par les chevaliers de Rhodes, lorsqu'il apprit l'arrivée de Charles VIII. Dans ces plans ambitieux, qu'il jetait comme des réseaux sur les cours d'Europe, car nul ne fut plus adroit diplomate, il avait inspiré lui-même au jeune roi de France l'idée de réclamer les droits de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. Ce leurre qu'il s'efforça de retirer plus tard, quand il eut uni ses iniquités à celles du roi d'Aragon, et que son fils Joffredo se trouva grand dignitaire de la couronne de Naples, venait d'attirer Charles VIII sur les terres de l'Église. Ce prince marchait vers Rome à la tête d'une forte armée, dans le but, disait-on, de déposer un pape indigne et de faire élire à sa place le cardinal della Rovere.

Charles VIII, roi de France. — Ce dessein semblait si naturel qu'Alexandre n'en douta point. Se retirant par précaution au château Saint-Ange, il envoya, le 31 décembre 1494, une députation au-devant du roi qui venait par le nord : cette députation, composée d'officiers subalternes de la cour papale et de la ville, devait tâcher de pénétrer les intentions des Français. Elle rencontra le roi deux milles plus loin que le ponte Molle, et là, le maître des cérémonies d'Alexandre, Burkhardt, qui en était l'orateur, ayant dit à Charles VIII qu'il venait pour lui demander comment il voulait être reçu!... « Sans pompe, » répondit celui-ci avec son laconisme ordinaire. Burkhardt tourna bride avec ses compagnons, et Charles le suivit de près. A trois heures de l'après-midi, l'avant-garde de l'armée française parut à la porte

1. Hebbe quatro figliuoli maschi due femine. (Deux étaient de Giulia la Bella.) Vanuocia Romana fu quella che egli diè che altra ne amasse onde e per la bellezza e per lascivi costumi di lei e per esser mirabilmente feconda l'hebbe *quasi in luogo di legitima moglie*. On lui en donna le titre sur son tombeau; l'inscription de sa pierre funèbre à Sainte-Marie-del-Popolo était ainsi conçue : Juliæ Vannociæ matri Ducissarum Ferrariæ et Urbini filiorum Alexandri sexti appæ vixit... (Onofrio Panvinio di Verona, *Vite dei Pontefici et d'Alessandro VI*, p. 253.)

du Peuple. Elle était composée de Suisses et d'Allemands qui marchaient par bataillons, tambour battant et enseignes déployées. Leurs habits étaient courts, étroits et de couleurs variées. Les chefs se distinguaient par les hauts plumets de leurs casques. Tous portaient des lances de bois de frêne de dix pieds de long dont le fer était étroit et acéré ressemblait à une hache tranchante surmontée d'une pointe à quatre angles. On maniait cette arme à deux mains en frappant également du tranchant et de la pointe. A chaque millier de soldats était attachée une compagnie de cent hommes armés de fusils à mèche. Le premier rang de chaque bataillon portait en tête des casques de fer et sur la poitrine des cuirasses. C'était aussi l'armure des capitaines, les autres n'avaient pas d'armes défensives. Après les Suisses marchaient cinq mille Gascons, presque tous arbalétriers : la promptitude avec laquelle ils tendaient et tiraient leurs arcs de fer était remarquable. Du reste, la petitesse de leur taille les faisait contraster étrangement avec les Suisses. Les Romains les jugèrent pauvres, car leurs habits étaient sans ornements.

Venait ensuite la cavalerie, composée de la fleur de la noblesse française. Elle brillait par ses manteaux de soie, ses casques et ses colliers dorés. On y comptait cinq mille deux cents cuirassiers et deux fois autant de cavalerie légère. Leurs chevaux étaient grands et robustes ; mais, selon l'usage français, on leur avait coupé la queue et les oreilles. Les Romains remarquèrent que ces chevaux n'étaient point couverts, comme ceux des gendarmes italiens, de caparaçons de cuir bouilli qui les missent à l'abri des coups. Chaque cuirassier était suivi de trois chevaux : le premier, monté par un page armé comme son maître; les deux autres, par des écuyers qu'on appelait auxiliaires latéraux, parce que dans les combats ils soutenaient leur maître à droite et à gauche. Les chevau-légers se reconnaissaient à leurs grands arcs de bois propres à lancer de longues flèches. Quelques-uns portaient une demi-pique pour percer à terre les ennemis renversés par le choc des chevaux. Leurs manteaux étaient ornés de plaques d'argent qui dessinaient les armoiries de leurs chefs.

Son entrée a Rome. — Enfin, on vit s'avancer l'escorte du jeune roi. Quatre cents archers, parmi lesquels cent Écossais, bordaient la haie autour de Charles VIII. Deux cents chevaliers français, choisis dans les plus illustres familles, marchaient à pied à côté de ce prince. Leurs épaules étaient chargées de masses d'armes de fer semblables à de lourdes haches. Les mêmes, lorsqu'ils montaient à cheval, prenaient les armes offensives et défensives des hommes d'armes, mais on les distinguait à la beauté de leurs chevaux, à l'or et à la pourpre qui les couvraient. Tous les yeux cherchaient Charles VIII : il parut enfin. Les cardinaux Giuliano della Rovere et Ascanio Sforza chevauchaient sur des mules à la droite et à la gauche du roi; les cardinaux Colonna et Savelli le suivaient immédiatement; une foule de seigneurs français venaient ensuite.

A peine le roi passé, un bruit sourd ébranla le pavé, et trente-six canons de bronze, traînés par de forts chevaux, roulèrent vers le palais de Venise. La longueur

de ces canons était de huit pieds, leur poids de six milliers, et les boulets qu'ils lançaient gros comme la tête d'un homme. Après les canons venaient des couleuvrines longues de seize pieds, puis des fauconneaux qui lançaient des balles de la grosseur d'une noix. L'avant-garde avait commencé à passer la porte du Peuple à trois heures après midi, quand, vers les quatre heures et demie, la nuit fut venue, la marche continua à la lueur des torches et des flambeaux, qui, en éclairant les armes brillantes des soldats, leur donnaient cette contenance superbe et furieuse dont parle Brantôme [1], toutes les maisons étaient illuminées et l'air retentissait de ces acclamations : « France ! France ! Colonna ! La Rovère ! » L'armée française ne cessa de défiler qu'à neuf heures. Le jeune roi se logea, avec son artillerie, au palais de Venise.

Charles VIII au Vatican. — Le pape, pendant ce temps, tenait un consistoire secret pour implorer le secours du Grand-Turc, et tremblait, car d'heure en heure il lui venait de mauvaises nouvelles. Le lendemain, la terreur gagna les cardinaux ; en allant visiter le roi, ils virent les Français qui se logeaient à leur manière, brûlant le bois, buvant le vin de leurs hôtes et pillant les maisons des juifs. Leurs chefs n'avaient qu'à dire un mot, et tout allait plier sous la volonté du roi de France : il pouvait, en remplaçant Borgia par un honnête homme, tel que le cardinal de la Rovère, purifier la chaire apostolique et rendre à la tiare, avec sa sainteté, le respect du monde chrétien. Voilà quel pouvait être le rôle de Charles VIII à la face de l'Europe : son oncle et ses conseillers lui en laissèrent jouer un moins élevé. Dans la première entrevue qu'il eut avec Alexandre, le roi se borna, de sa personne, à demander un chapeau de cardinal pour un de ses prélats; dans la seconde, il fut reçu en consistoire par le pape, et lorsque, après avoir fléchi le genou devant lui et baisé sa main, il eut pris place à sa gauche, le premier président du Parlement de Paris s'avança et dit que, avant de rendre ses devoirs à Sa Sainteté, le roi son maître sollicitait trois grâces : la confirmation des indulgences particulières accordées aux rois de France et à leurs femmes, l'investiture du royaume de Naples et la remise de Djem, frère du sultan.

Alexandre répondit aussitôt qu'en ce qui touchait le premier point, il confirmait pleinement la concession de ses prédécesseurs, mais que pour les deux autres il ne pouvait rien dire avant d'en avoir conféré avec les cardinaux. Après cette réponse, sur un signe du président du Parlement de Paris, le roi se tourna vers le pape et lui adressa la parole : « Sainct Père, je suis venu pour rendre obédience et révérence à Vostre Sainctete comme sont solitz (habitués) à faire les miens prédécesseurs roys de France. » Le président, se levant, traduisit ces mots en latin et prononça le discours suivant dans la même langue :

« Père bienheureux, de tous les princes, les rois très-chrétiens de France furent toujours ceux qui professèrent le plus grand respect pour le saint-siége. Ce respect

1. Paolo Giovio, *Mémoires de Louis de La Trémouille*, p. 148.

dont il n'a cessé de vous donner des assurances par la bouche de ses envoyés, le roi très-chrétien vient aujourd'hui, dans son éclatante dévotion, vous le témoigner en personne. Il vous reconnaît, Saint Père, pour le véritable vicaire du Christ, le digne successeur des apôtres Pierre et Paul, et rend à Votre Sainteté et au saint-siége la révérence filiale et les hommages que ses prédécesseurs leur ont toujours rendus [1]. »

Le pape, sans quitter sa chaire et tenant de sa main gauche la main droite du roi, fit alors une réponse brève et amicale, puis il rentra dans ses appartements suivi de vingt cardinaux. Ce fut là tout le fruit du pompeux voyage de Charles VIII. Revenu de ses frayeurs, le pape exigea deux cent cinquante-deux ducats pour le chapeau qu'il lui avait accordé, et vingt mille ducats pour Djem, le frère du sultan, qu'il lui livrait. Seulement comme Bajazet lui en offrait sous main trois cent mille si ce rival redouté cessait de vivre, en voyant mourir Djem quelques jours plus tard, on pensa qu'Alexandre s'était arrangé pour ne rien perdre [2]. Il était impossible de se tirer plus heureusement d'un mauvais pas.

Pendant deux années encore ce bonheur merveilleux qui l'avait suivi dès le berceau lui resta fidèle. Se jouant des hommes comme de l'opinion, il signait un traité d'alliance avec Charles VIII, et formait le lendemain une ligue contre lui avec Venise et l'Empereur. Et cependant, malgré ses trahisons, son avarice, son mauvais gouvernement et ses désordres, il était entouré d'honneurs et de respects, et voyait sa famille traitée en fille bien-aimée de Rome et de l'Église. Toutes les fois qu'un de ses enfants rentrait dans la ville après une absence, deux cents gardes allaient à sa rencontre, tous les cardinaux et leurs familles passaient la porte pour le recevoir, et le fils du pape, ayant ordinairement à ses côtés la fameuse Lucrèce, chevauchant sur un cheval arabe tout couvert de soie noire, pour que son front parût plus blanc sous ses tresses blondes, et sa taille plus déliée avec sa basquine espagnole aux tresses d'argent, se rendait au Vatican entre les ambassadeurs d'Espagne et de Naples, suivi de tous les nobles Romains et de leurs dames. Arrivé au palais pontifical, le Borgia baisait le pied et la main de son père, qui le pressait avec tendresse dans ses bras, puis il allait baiser successivement les mains des cardinaux et recevoir leur accolade. Cela fait, il allait se placer dans le cercle des cardinaux, entre César Borgia, son frère, et le cardinal de San-Severido; Lucrèce s'asseyait à terre, sur un coussin, à la droite de son père, et sa belle-sœur Sancia s'asseyait à gauche [3].

1. Burkhardt, *Diarium Curiæ Romanæ*, p. 2063 de la Collection d'Eckardt.

2. Cujus cadaver ad instantiam Magni Turcimissum est qui propter eo magnam pecuniarum summam dicitur persolvisse. Burkhardt, *Diarium Curiæ Romanæ*, ab Eckardteus, *Corpus historicum Medii Ævi*, *Alexandro VI papa*, t. II, p. 2066.

3. Deinde dominus Joffredus ad singulos cardinales accessit et singulorum manus deosculatus est et singuli ipsum ad oris osculum receperunt secuta est domina Sancia quæ similiter manus singulorum cardinalium deosculata est... Huis factis, dominus Joffredus stetit inter cardinales Sancti Severini et Valentini fratris sui et Lucretia sedit super cusinum in terrâ à dextris Pontificis et Sancia super aliam à sinistris... (Burkhardt, *Ceremoniarum magistri Diarium Curiæ Romanæ sub Alexandro VI*, p. 2069 du t. II de la collection d'Eckardt.

Assassinat du duc de Gandie. — Alexandre VI n'avait pour racheter ses vices que cette seule qualité qui chez lui par malheur était un nouveau crime, l'amour paternel. Comme on est toujours puni par ses fautes, c'est à ce côté faible du cœur que la main invisible le frappa. Le 15 juin 1497, les serviteurs du duc de Gandie, son fils aîné, qu'il avait attendu toute la nuit, vinrent le prévenir avec émotion que leur maître n'était pas rentré. Le pape, qui savait que le duc avait soupé la veille avec son frère César et son cousin à la vigne de Vanozzia, fait appeler à l'instant son estafier, l'interroge, et ce qu'il en apprend augmente son trouble et ses tristes pressentiments. Après avoir soupé avec leur mère, le duc et le cardinal étaient partis ensemble pour le Vatican au pas tranquille de leurs mules. Auprès du palais du cardinal Ascanio, situé vers le quartier juif, le duc prit congé de son frère et rétrograda jusqu'à la place des Israélites; là, il dit à son estafier de l'attendre une heure et de se retirer s'il tardait plus longtemps. Il s'était éloigné ensuite accompagné d'un homme masqué et personne ne l'avait revu. Alexandre attendit toute la journée dans les angoisses les plus vives; mais vers le soir quand on lui annonça que la mule de son fils venait d'être retrouvée errant à l'abandon dans la rue du Peuple, il reconnut la main de Caïn et se tourna avec désespoir vers le Tibre.

Sous l'hôpital de Saint-Jérôme-des-Esclavons était amarré le bateau d'un vieillard qui passait sur l'eau les jours et les nuits. On pensa avec raison que le fleuve avait peu de secrets pour cet homme : il fut interrogé, et voici ce qu'il répondit lorsqu'on lui demanda s'il n'avait rien vu jeter au Tibre dans la nuit du mercredi ? Cette nuit-là j'ai vu deux hommes sortir avec précaution de la ruelle (vicolo) de l'hôpital et regarder de tous côtés, comme pour s'assurer s'ils étaient seuls. N'apercevant personne ils se retirèrent; puis au bout d'un instant il en vint deux autres qui examinèrent aussi les rives et firent signe à leurs compagnons d'approcher. Du fond de mon bateau où j'étais couché j'aperçus alors un autre homme monté sur un cheval blanc; il maintenait sur la selle un cadavre dont la tête pendait d'un côté et les jambes de l'autre. Cet homme descendit au bord du Tibre: ils saisirent le cadavre tous ensemble et le lancèrent dans le fleuve. On lui demanda pourquoi il n'avait pas révélé ce fait au gouverneur de la ville; il répondit qu'il avait été témoin plus de cent fois de scènes semblables, sans que jamais la justice se fût inquiétée des victimes.

Désespoir du pape.—Sur le récit du vieux marinier on fit sonder la rivière par des pêcheurs, et le lendemain vers le soir le corps du duc fut retrouvé: il était percé de neuf coups de poignard et avait encore ses habits et sa bourse. On le porta dans une nacelle au château Saint-Ange et de là dans l'église de Sainte-Marie-du-Peuple. Lavé avec soin et revêtu de son costume de gonfalonier de l'église, le jeune duc semblait dormir: deux cent vingt torches brillèrent autour de son catafalque, toute la maison du saint-père et la cour papale pleurèrent à ses funérailles. Quant au pape, enfermé dans son appartement, il pleurait seul, fou de désespoir et de rage, car il connaissait l'assassin et ne pouvait le frapper sans devenir parricide. La lutte qui se livrait dans

son cœur entre ses plus chères affections était si vive et si poignante que, malgré les exhortations et les prières des cardinaux, il resta trois jours et trois nuits sans nourriture et sans sommeil[1]. L'éloquence persuasive des prélats finit par mettre un frein à sa douleur : il comprit, dit avec une étrange naïveté le confident de ses pensées intimes, qu'il pourrait lui arriver un malheur plus grand encore en altérant à ce point sa santé, et son égoïsme reprit le dessus. Pour se consoler, il annula le second mariage de Lucrèce, l'unit en troisièmes noces à un enfant de dix-sept ans, Alfonse, prince de Salerne, bâtard du roi de Naples, et fit brûler Savonarola.

Savonarola. — Jérôme Savonarola de Ferrare était un moine austère de l'ordre de saint Dominique. Il habitait Florence et y prêchait : vu de mauvais œil par les Médicis, parce qu'il avait refusé au lit de mort l'absolution à Laurent le Magnifique, à moins qu'il ne rendît la liberté à sa patrie, il devint odieux au pape dont il censurait indirectement les scandales, ne cessant de dire en chaire que l'Église de Dieu avait besoin d'être réformée et purgée. A l'instigation d'Alexandre, les Florentins étouffèrent sa voix dans les flammes le 23 mai 1498. Au mois d'août de la même année, l'assassin du duc de Gandie commençait à dévoiler le but de son crime. Dans le consistoire secret du 13, César Borgia prenant tout à coup la parole, représenta aux cardinaux que son inclination ne l'avait jamais porté vers l'état ecclésiastique : le monde l'attirait invinciblement, dit-il, et il sollicitait l'autorisation d'y rentrer. Le sacré collége s'en rapporta tout d'une voix au bon plaisir d'Alexandre, qui, brisant les nœuds sacrés de son fils avec l'Église, comme il brisait les nœuds conjugaux de Lucrèce, entreprit de lui donner pour femme la princesse royale de Naples.

Ce projet manqua : plus difficile ou plus scrupuleux qu'Alphonse II, Frédéric d'Aragon repoussa le bâtard du pape : Alexandre alors se tourna vers la France, et sûr d'être plus heureux auprès de Louis XII, qui avait besoin des Borgia pour son divorce, il lui adressa son fils César avec cette lettre écrite de sa propre main[2] :

« Jésus et Marie :

« Alexandre VI, pape, à notre très-cher fils en Jésus-Christ salut et bénédiction apostolique.

« Désirant satisfaire à la fois à ta volonté et à la nôtre, nous adressons à Ta Majesté notre cœur, c'est-à-dire notre fils chéri, *Il Valentino*, ce que nous avons de plus cher, afin que ce soit un signe très-certain et très-précieux de notre affection pour Ta Certitude à qui nous ne le recommandons pas autrement. Nous te prions seulement de vouloir traiter celui qui est ainsi confié à ta foi royale de telle façon, que tous même pour notre satisfaction comprennent qu'il a été accueilli comme sien par Ta Majesté. »

Ni le bon roi ni son grand ministre d'Amboise ne furent les dupes de ces

1. Burkhardt, p. 2082 de la collection d'Eckardt, t. II
2. Manuscrit de la Bibliothèque impériale, n. 8465, p. 13.

deux fourbes; cependant en apparence ils se prêtèrent aux plans des Borgia, parce qu'ils servaient leurs vues. En échange de la bulle de divorce pour Louis XII, du chapeau rouge pour d'Amboise et de l'alliance pontificale, César reçut le titre de duc de Valentinois et la main de Charlotte d'Albret. Il lui restait à montrer que sa vocation était plutôt militaire que religieuse : il le prouva avec éclat en prenant l'épée. Alexandre VI, qui, selon Machiavel, toujours à genoux devant son génie, ne fit que tromper toute sa vie ceux avec lesquels il traitait et violait les serments dont il était si prodigue, réussit donc en cette occasion comme toujours. Pour mettre la fortune de César au niveau de son ambition, il fallait occuper chez eux le duc de Milan et les Vénitiens, qui n'auraient pas souffert sur leurs frontières un nouveau voisin trop puissant, et achever d'écraser à Rome les Orsini et les Colonna. La première partie de ce plan habilement conçu fut heureusement exécutée, grâce à l'intervention de la France, qui, en croyant agir pour son propre compte lorsqu'elle attaquait Venise et le Milanais, préparait seulement la grandeur future des Borgia. L'argent manquait seul pour mener à bonne fin la seconde, le jubilé de 1500 en accumula des monceaux au Vatican.

Le 22 décembre 1499, on publia la bulle la veille de Noël; le pape descendit ensuite à Saint-Pierre, et après les vêpres il se plaça sous le baldaquin et se dirigea processionnellement vers la porte, tenant d'une main un marteau et de l'autre un cierge doré. L'office d'usage chanté, il frappa la porte de trois coups de marteau, les maçons la démolirent et il en franchit le seuil le premier, suivi de tous les cardinaux et du clergé qui entonnait le *Te Deum*. Le jubilé attira un concours immense. Si les chrétiens, dit un écrivain de l'Église, y gagnèrent la rémission de leurs péchés, le pape y gagna des trésors[1]. Aussi, dans l'effusion de sa joie, il permit le carnaval qu'on supprimait toujours durant l'année sainte, et voulut qu'il fût animé et bruyant. Sa fille Lucrèce fit de brillantes cavalcades à Latran, César Borgia parut aux jeux de la place Navone, après une course de quadriges antiques, sur un char de triomphe; il portait le costume du vainqueur des Gaules. Une foule obséquieuse et avilie formait son cortége et ses estafiers, élevaient en l'acclamant de toutes leurs forces des bannières où se lisaient ces mots, les derniers de son ambition : *Aut Cæsar aut nihil!* ou rien ou César[2]!

César Borgia, gonfalonier de l'Église. — Créé ensuite par son père, qui ne se souvenait plus du fils retrouvé dans le Tibre, capitaine général et gonfalonier de l'Église, il reçut la rose d'or, et alla conquérir la Romagne, mais en se chargeant cette fois du divorce de sa sœur. Le matin même de son départ, Alphonse d'Aragon était assassiné sur les degrés du Vatican. C'est à côté de son gendre blessé à la tête, au bras et baignant dans son sang, que le pape, escorté de quinze cardinaux, passa pour aller rendre grâces à la bienheureuse sainte Marie-du-

1. Rayraldus, *Annales ecclésiastiques*.
2. Tomasi, *la Vita di Cesare Borgia*.

Peuple à laquelle il attribuait son salut dans un péril récent. En effet, le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, à la suite d'un violent orage, un plafond s'écroula sur sa tête. Trois Florentins, qui attendaient une audience dans la salle supérieure, tombèrent écrasés à ses pieds. Le voyant couvert de debris, on le crut mort, il n'avait que de légères contusions. En reconnaissance de cette préservation miraculeuse, il alla réciter une oraison aux pieds de la Madone et lui offrit un calice plein de pièces d'or. A son retour, il fit étrangler Alphonse d'Aragon, qui, selon la naïve expression de Burkhardt, ne voulait pas mourir de ses blessures (*cùm nollet vulneribus sibi datis mori*), puis il se mit en quête d'un quatrième mari pour Lucrèce.

Depuis l'assassinat du duc de Gandie, toutes ses affections s'étaient concentrées sur César Borgia et sur sa fille. Lucrèce le suppléait en son absence, ouvrait ses lettres, et, assistée d'un cardinal, gouvernait Rome et l'Église[1]. Pour lui, ne songeant qu'à la solde des mercenaires de l'un et à la dot de l'autre, il inventait à chaque instant des moyens de fiscalité, inconnus jusqu'alors. En 1501, un projet d'expédition contre les Turcs lui servait de prétexte pour taxer les juifs, le clergé et les cardinaux. Chacun de ces derniers dut payer de trois à vingt mille ducats. A cette ressource extraordinaire il joignit le produit des testaments : le pape étant l'héritier des cardinaux ; il en mourut beaucoup sous Alexandre : à ceux qui vivaient trop longtemps il reprenait les bénéfices donnés comme prix de leur vote le lendemain de l'élection ; Puis il pillait les monastères. C'est dans ces moyens nouveaux de battre monnaie qu'il trouva la solde des condottieri de César et la dot de Lucrèce. Le samedi 4 septembre 1501, on apprit à Rome que cette veuve de deux maris vivants et de l'infortuné Alphonse épousait le fils du duc de Ferrare. Lucrèce confirma cette nouvelle le lendemain en allant remercier sainte Marie-du-Peuple. Habillée magnifiquement de brocart d'or, elle était précédée par quatre évêques et suivie de trois cents dames, prélats ou nobles romains, à cheval. Deux bouffons, l'un sur une mule et l'autre à pied, parcouraient pendant ce temps les rues principales, en criant : Vive l'illustrissime duchesse de Ferrare ! Vive le pape Alexandre ! Et par un de ces contrastes où éclate une amère et sanglante ironie, au moment où la fille du pape adultère, incestueuse et homicide, triomphait rayonnante de bonheur, une pauvre femme qui avait frappé son mari dans un mouvement de jalousie ou de colère, était pendue ignominieusement sur son passage[2].

Le pape et son fils présidèrent à la cérémonie des noces, qui furent célébrées à deux reprises dans la tour des Borgia au seuil de laquelle nous nous arrêtons par respect pour la mémoire de saint Pierre, qui dut frémir d'horreur dans son tombeau au bruit de ces orgies. Plus la patience de la Providence semblait les absoudre, plus les Borgia se précipitaient à corps perdu dans des crimes sans nom. A ce moment,

1. Recessit Pontifex iturus Nepi et domina Lucretia mansit in camerâ pro illius custodiâ cum commissione ut in alio ecessu... (Burkhardt, *in Eckardarpus Historicum Medii Ævi*, t. II, p. 2134

2. Le même, p. 2133.

comme ces reptiles qui épouvantent dans leurs jeux monstrueux quand ils roulent entrelacés sur le limon du Nil, ils font peur à l'histoire : l'histoire se tait comme se taisait Rome en 1502, mais non pour les mêmes motifs. Quant à l'honnête homme qui en était révolté et qui osait le dire, voici le sort qui l'attendait : un masque, profitant de la liberté du carnaval, laisse échapper un mot de vérité sur César Borgia, on lui coupe la main droite et la langue qui est attachée au petit doigt de cette main ; un Vénitien traduit du grec une épigramme contre le pape et son fils, il est étranglé ; tous ceux qu'on accuse du même crime, sont jetés au Tibre, une pierre au cou ; les cachots regorgeaient de prisonniers et les galères de forçats, saisis, mis à la torture et condamnés pour les causes les plus futiles[1].

Pasquino. — Environnés de délateurs et sachant bien qu'une parole imprudente était une condamnation à mort, les Romains pliaient sans résistance sous ce despotisme. Pasquin seul osait parler. On donna ce nom de Pasquino, qui fut, dit-on, celui d'un tailleur satirique du voisinage, à un torse découvert autrefois dans les fondements du palais Orsini. Ce torse antique, dans lequel les antiquaires ont vu tour à tour Ajax, Ménélas, un gladiateur, était devenu dès le xv[e] siècle le héraut de l'esprit public. Une main furtive collait, la nuit, un placard sur son piédestal, et le lendemain Rome entière répétait en riant ce que personne n'eût osé dire. Pasquin avait souvent flagellé les pontifes précédents : il n'épargna pas Alexandre. Toujours vives et ardentes, ses épigrammes s'élevèrent jusqu'à l'éloquence à la mort du cardinal de Saint-Chrysogone Giovanbattista, le ministre et l'âme damnée d'Alexandre, dont la dureté de cœur et l'avarice révoltaient tout le monde. « Me voilà mort, faisait dire Pasquin au cardinal ; si mon médecin eût connu mon mal, et qu'il m'eût traité avec de l'or et non avec le suc des herbes, je vivrais encore ! — Que la terre lui soit légère, disait Pasquin un autre jour ; ne répandez point de fleurs sur sa tombe, de l'or ! de l'or ! son ombre ne veut que de l'or ! C'est une horrible odeur qui sort de ce tombeau, celle de ses crimes est plus fétide encore ! — Oui, il est moins honteux de supporter le joug d'un monstre que de travailler à sa grandeur[2]. » Mais, sans s'inquiéter des saillies de Pasquin, les Borgia, qui avaient tous deux d'éminentes qualités comme hommes d'État, développaient impassiblement leur sanglant système, l'un à Rome, l'autre au dehors.

Ainsi, tandis que César, à la tête de ses bandits, s'emparait de Sinigaglia et y faisait étrangler les quatre seigneurs les plus puissants du pays et le chef des Orsini, Alexandre se débarrassait de la même manière du cardinal Orsino, et mettait au

1. Eâdem die quidem mascheratus verbis inhonestis usus contra ducem Valentinum .. cui fuit abscissa manus et anterior pars linguæ quæ fuit appensa parvo digito manus abscissæ... (Burkhardt, ouvrage cité *in Corpus Historicum Eccardi Medii Ævi*, p. 2135.)

2. Hic Baptista tegor : medici quem culpa peremit ;
Naturam fuerat nescius ille meam ;
Herbarum mihi pro succis dare debuit aurum
Sola erat apta meis hæc medicina malis.
.... turpius est monstrum tollere quam perere. .. (Burkhardt, même ouvrage, p. 2139.)

château Saint-Ange l'archevêque de Florence et messer Jacopo de Santa Croce. Trouvant bientôt la main de leurs bourreaux trop lente, et voyant que la solde de l'armée épuisait le trésor papal, ils résolurent de frapper à la fois, dans le sacré collége, et les vieillards qui ne mouraient pas, et les jeunes qui semblaient avoir longtemps à vivre. Le 2 août 1503, le pape invita tous ceux dont il voulait être l'héritier à une fête qu'il donnait, disait-il, pour célébrer les victoires de César Borgia, dans son délicieux jardin du Belvédère. Cette fête devant commencer par un banquet, César empoisonna quelques flacons et les remit, avec les instructions accoutumées, au *boutillier* (*bottigliere*) : mais par un effet du hasard, où l'on a vu souvent le doigt de Dieu, Alexandre, comme tous ceux que tourmente un mauvais dessein, descendit avant l'heure au Belvédère. La chaleur étant accablante, il voulut se rafraîchir; alors le sous-boutillier, à qui on vient demander du vin pour le pape, croit faire merveille en prenant celui qu'on a mis à part comme le plus rare, et donne un flacon empoisonné sans le savoir. Alexandre but avec avidité et sentit sur-le-champ l'effet du poison. Rien qu'il y eût mis beaucoup d'eau, César Borgia éprouva les mêmes symptômes quoique moins violents. On les porta tous deux au Vatican, et ils ne se revirent plus dans ce monde. Alexandre, que les Romains avaient surnommé *le Bœuf*, qui était bien nommé car il avait une véritable constitution de taureau, lutta huit jours contre la mort, mais sans reprendre connaissance et sans que le souvenir de Borgia ou de sa fille lui revînt une seule fois. De temps en temps, par un mouvement convulsif, il cherchait une boule d'or dans laquelle était renfermée une hostie, et qui pendait constamment sur sa poitrine. Dans sa superstition impie il se croyait invulnérable avec ce talisman, et ne l'avait par mégarde quitté que ce jour-là[1].

On se hâta de cacher son corps dans une chapelle souterraine de Saint-Pierre. Mais la terreur qu'il inspira de son vivant était si grande que ce cadavre épouvantait encore Rome. D'un autre côté, bien que moribond, César Borgia, qui avait dans la cité Léonine et au château Saint-Ange douze mille hommes, faisait trembler les cardinaux réunis sur la rive gauche, au couvent de la Minerve. George d'Amboise heureusement leur rendit un peu de cœur, et après avoir posé ce trirègne, dont nul n'était plus digne que lui, sur le front d'un vieillard infirme, Pie III, qui ne le garda que vingt-six jours, ils élurent Giuliano della Rovere, l'ancien concurrent d'Alexandre, qui prit le nom de Jules II.

Ainsi commencèrent et finirent les Borgia : un moment leur fortune étonna l'Europe; ils avaient franchi tous les obstacles, ils étaient grands de l'abaissement de leurs ennemis, riches de leurs dépouilles. Maîtres de Rome, ils touchaient déjà de la main la souveraineté de l'Italie, et comme le remarque l'habile secrétaire

1. Usera il papa di portare continuamente adorso in una palleta doro il Santissimo Sacramento dell' Eucharistia perche havea havuta predizione da un astrologo che portando quello ei non sàraebbe morto... (Tomasi, *La Vita di Cesare Borgia detto poi il Duca Valentino*, p. 397.)

de Florence [1], tous ces efforts d'ambition et de génie, toutes ces ruses et tous ces crimes tournèrent exclusivement au profit de la papauté. La grandeur de César s'évanouit avec le dernier souffle de son père; il disparut de la scène politique et même de l'Italie, et la papauté recueillit seule le fruit de ses actes sanglants et des sombres trames d'Alexandre. En s'asseyant sur le trône pontifical, Jules II trouvait l'Église romaine forte et respectée, la féodalité pliée au joug, les factions mortes, la Romagne réunie au domaine de Saint-Pierre, et il n'avait plus qu'à marcher dans une voie large et libre où brillait encore, pour comble de bonheur, le soleil levant du XVI[e] siècle.

1. Panvinio, *Vita d'Alessandro VI*, p. 252. — Paul Jove, *Vie du cardinal Pompeo Colonna*, id. — Nicolò Machiavelli, *Il Principe*, cap. XI.



ROME MODERNE



CHAPITRE XXVIII

LA RENAISSANCE

Jules II, époux militaire de l'Église. — Renaissance des arts à Rome. — Michel-Ange. — Nouvelle basilique de Saint-Pierre. — Raphaël. — La chapelle Sixtine. — La cite des fleurs. — Élection de Léon X. — Enthousiasme de Rome. — Passion du pape pour les Lettres grecques et latines. — Son injustice envers Arioste. — Léon X fonde des académies et des colléges. — Décret du concile de Latran sur la liberté de penser. — Léon X injuste envers Michel-Ange. — Il répand toutes ses faveurs sur Raphaël. — Le palais de Chigi. — Les banquiers du XVIe siècle. — Fêtes et peintures de la *Farnésine*. — Raphaël, architecte de Saint-Pierre et préfet des antiquités. — La Transfiguration. — Mort de Raphaël. — La guerre contre les Turcs, et les indulgences. — Résistance et protestation de l'Allemagne. — Martin Luther.



Jules II, époux militaire de l'Église. — Jules II avait soixante ans quand il fut sacré à Saint-Pierre. Porté au trône pontifical par acclamation, à l'âge où les passions sont mortes, il sut faire oublier les scandales d'Alexandre et purifier l'Église comme ces appartements des Borgia où il ne voulut jamais mettre le pied. Recouvrer les domaines de l'église romaine, et chasser de l'Italie les Barbares, tel était le double but de son ambition. Pour l'atteindre, il ramassa l'épée de César Borgia, et suivit, durant neuf années, pas à pas, la trace sanglante du bâtard d'Alexandre, ourdissant des ligues, et luttant tour à tour, avec plus d'audace que de bonne foi, pour quelques misérables bicoques, contre les Vénitiens, le duc de Ferrare et le roi de France. Il était difficile, dit un de ses panégyristes, de trouver un homme dont la conduite fût plus en contradiction avec l'esprit de la religion chrétienne et l'exemple donné par son divin auteur [1]. Loin de la laisser, comme le Christ, pauvre mais sainte, ce fier pontife à barbe blanche, voulait l'Église, qu'il appe-

1. William Roscoë, *The Life and Pontificate of Leo the Tenth*, Liverpool, 1805, vol. II, p. 159. Guicciardini, lib. XI. Erasme, *Epist.*, lib. XII.

lait son épouse, parée d'or et de diamants, moins peut-être par amour pour elle, que par orgueil.

Renaissance des arts a Rome. — Ce fut pourtant le souffle ardent et fiévreux de cet énergique vieillard qui fit éclore la Renaissance des arts à Rome. L'émigration des savants grecs, après la prise de Constantinople, avait déjà ranimé le goût des lettres et tourné les esprits vers l'antiquité. Les hommes du xvi[e] siècle, qui devaient faire de si grandes choses, ne pensaient pas encore, mais ils interrogeaient curieusement le passé. Ils se hâtaient de ressusciter et de répandre, à l'aide de l'imprimerie, qui venait d'être inventée, les idées des morts, et en attendant que cette poussière humaine eût fait verdir de nouveaux germes, ils commençaient à fouiller le pieux sol de Rome, non pour fabriquer de la chaux, comme leurs pères, avec les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, mais pour les admirer et les imiter. Il n'était bruit, en ce temps-là, que d'un jeune Florentin qui marquait avec la même furie, de l'énergique empreinte de son âme, et le marbre et la toile. Michelagnolo Buonarrotti, ou, comme nous disons en France, Michel-Ange, n'avait pas trente ans, et déjà de Florence, sa patrie, le bruit de ses succès était venu par Venise et Bologne à Rome. La ville indolente, qui dédaigna Lascaris et laissa son maître Argyropoulos vendre ses livres grecs pour vivre, donna peu d'attention d'abord à celui qui devait l'illustrer bientôt et la remplir de sa gloire. Un Français, le cardinal George d'Amboise, et messire Jacopo Galli, devinèrent seuls le grand homme. Il fit pour le Romain un Cupidon et un Bacchus d'un travail merveilleux, et pour le cardinal d'Amboise, la Vierge immortelle de *la Pieta*.

Michel-Ange. — L'enthousiasme soulevé par l'apparition de ce chef-d'œuvre rendit les Florentins jaloux : ils écrivirent à Michel-Ange de revenir, et en obtinrent le colosse de David et les fameux cartons de la salle du conseil. Ces deux merveilles de l'art moderne attiraient à Florence tous les artistes d'Italie, lorsque Jules II demanda le jeune sculpteur au gonfalonier Soderini. La mort, qui approchait, n'avait inspiré au vieillard qu'une pensée pleine d'orgueil. Il voulait un tombeau d'empereur; il fallait à ses restes un monument aussi pompeux que ceux qui n'ont pu conserver les cendres d'Auguste et d'Hadrien. Michel-Ange lui soumit un plan à la hauteur de son ambition. Le mausolée qu'il avait imaginé devait avoir pour base un massif parallélogramme de dix-huit brasses de longueur sur douze de largeur. L'extérieur aurait été orné de niches, séparées par des termes supportant l'entablement. Chacune de ces figures, drapées, aurait tenu un captif à la chaîne. Ces captifs représentaient les villes conquises par Jules II, et réunies aux États de l'Église. Outre les emblèmes historiques, l'entablement aurait supporté quatre statues colossales, la Vie active, la Vie contemplative, saint Paul et Moïse, entre lesquelles se serait élevé le sarcophage, surmonté de deux statues, l'une représentant le Ciel qui reçoit l'âme de Jules II, l'autre la Terre, qui pleure sa mort.

La nouvelle basilique de Saint-Pierre. — Jules II trouva ce plan si grandiose,

que la vieille basilique de Saint-Pierre lui parut trop étroite pour son mausolée. Il promit donc deux cent mille écus à Michel-Ange, lui dit de se mettre à l'œuvre sur-le-champ, et donna l'ordre à son architecte Bramante de démolir la vénérable métropole du monde catholique, et d'édifier sur cet emplacement, consacré par douze siècles d'hommages pieux, de pèlerinages et de prières, un temple digne de Salomon par ses proportions gigantesques et sa magnificence. Tous les cardinaux tombèrent en vain à ses pieds pour le supplier d'épargner cette tête noble et sainte de l'Église : il fut inflexible. Vieux murs fondés, si l'on en croit l'inscription de la tribune, par l'empereur Constantin, forêt de marbre des cinq nefs, arcs triomphaux, quadriportique, fontaine des pèlerins aux colonnes de porphyre, mosaïques de l'atrium, peintures murales, reliques précieuses de l'art byzantin et de Giotto, tout fut abattu et détruit par le marteau de Bramante. Le 18 avril 1506, c'est-à-dire douze cents ans jour pour jour après la fondation de l'ancienne, Jules II posa solennellement la première pierre de la basilique actuelle. Sans tenir compte des travaux d'agrandissement entrepris cinquante-six ans auparavant par Nicolas V, et continués sous Paul II, Bramante avait tracé un plan nouveau, mais qui était plein de simplicité et de grandeur. L'édifice, tel qu'il l'avait conçu, devait former une croix grecque, avec une coupole au milieu et une façade ornée de deux campaniles. Regardant avec raison la coupole comme la partie capitale de son œuvre, il commença par élever les piliers destinés à la soutenir.

Raphael. — Tandis que ces quatre massifs énormes sortaient lentement de terre, que Michel-Ange achevait le Moïse et jetait en bronze la statue du pape *batailleur* qui voulut être représenté une épée à la main, il arriva en 1506 un jeune parent de Bramante que Jules attendait avec impatience, car cet adolescent balançait déjà la renommée de l'artiste Florentin. Fils d'un pauvre peintre d'Urbino nommé Santi et de la belle et chaste Maggia, ce chérubin de la peinture était né au milieu des couleurs et des roses, et n'avait vu en grandissant que les traits gracieux des madones et le sourire de sa mère. Tout dans la maison où son enfance s'écoula était consacré aux anges : il portait lui-même le nom du plus beau d'entre eux, *Raffaele*. Dans quelles conditions plus heureuses pouvait donc éclore et se développer ce talent qui devait être l'étoile la plus lumineuse du firmament de l'art ?... A quinze ans, Raphaël orphelin peignait des Vierges admirables, car il leur donnait les traits de sa mère. Une autre faveur de la destinée le mit dans les mains du Pérugin, le dessinateur le plus élégant, le plus harmonieux coloriste de l'époque. De ce peintre tout byzantin il prit la pureté antique et la grâce du contour, le relief de Masaccio, l'idéal de Léonard de Vinci, l'art patient de Fra Bartolomeo, et il s'appropria si heureusement les qualités de tous ces maîtres, qu'à vingt-cinq ans elles brillaient dans ses tableaux avec d'autant d'harmonie et d'éclat que les couleurs sur sa palette.

1. Le dessin original qui passa dans les mains de Mariette, auteur des *Observations sur la vie de Michel-Ange* par Condivi, a été décrit très-exactement par M. Delécluze.

Il est présenté a Jules II. — Tel était Raphaël lorsque Bramante le présenta à Jules II. Appuyé des deux mains sur ce bâton que redoutaient les prélats eux-mêmes, le pape à la barbe blanche regarda longtemps d'un œil interrogateur ce protégé de Bramante, brillant de jeunesse et de gloire; puis, le prenant par la main, il le conduisit dans une des salles de l'appartement de Nicolas V, et lui dit : « Tu vois ces fresques de Pietro della Francesca, de Bartolomeo della Gatta et de Signorelli, efface-les et fais un grand tableau. » Raphaël peignit la Dispute du saint sacrement. Plaçant à la fois la scène dans les cieux et sur la terre, à l'aide du procédé trop simple peut-être et mécanique en quelque sorte des peintres du Bas-Empire, il montra dans la partie supérieure du tableau l'Éternel éclairant de ses rayons divins les séraphins et les chérubins qui l'entourent. Son Fils, étendant le bras, se dévoue à ses pieds pour le salut du monde. D'un côté se tient la Vierge en adoration; de l'autre, saint Jean-Baptiste qui montre le Messie. Assis dans les régions célestes, Abraham, Moïse, saint Paul, les évangélistes, saint Étienne, saint Laurent, et notre premier père, contemplent Dieu dans toute sa gloire : au-dessous de la ligne qui sépare les deux parties de cette vaste composition s'élève un autel où brille le calice d'or du Saint-Sacrement. A droite et à gauche apparaissent rangés des souverains pontifes, des évêques et les plus célèbres théologiens qui ont traité dans leurs écrits du mystère de la sainte Trinité. Leur attention ne se porte point sur la scène céleste que leur dérobent d'épais nuages, elle est concentrée sur l'hostie : au dernier plan sont massés des groupes de spectateurs parmi lesquels le peintre, dans sa reconnaissance, plaça Bramante, comme dans son admiration il avait mis au milieu des théologiens l'illustre martyr de la réforme et de la liberté, Savonarola [1].

Ce tableau, où les Allemands et leurs disciples ont vu tant d'allégories, tant de spiritualisme nuageux et tant de mythes [2], consacrait d'une façon assez obscure le souvenir du concile qui mit fin aux controverses sur le sacrement de l'Eucharistie. Il est évident que, au lieu d'un idéal confus et à peu près inintelligible, il eût mieux valu se borner à retracer la scène historique; mais à force de chercher minutieusement le beau, Raphaël oubliait déjà le vrai, et il allait arriver dans ses grandes compositions à cette nature de convention où tout est faux et souvent monotone, parce que tout est parfait. S'il n'eût peint que des madones ou les sujets gracieux qui naissaient naturellement sous son pinceau comme les fleurs sur l'oranger, Raphaël serait mort sans rival; l'aveugle volonté de Jules II le jeta hors de sa voie, et, pour quelques fresques à moitié effacées aujourd'hui, la postérité perdit des chefs-d'œuvre; mais on ne pensait pas ainsi en 1508. Le pape fut si content de ce début, qu'il mit les trois salles voisines à la disposition de Raphaël, et qu'afin d'exciter entre les deux grands maîtres une émulation féconde par l'art, il donna l'ordre à Michel-Ange de peindre à fresque la chapelle Sixtine.

1. Pietro Bellori (Descrizzione delle imagini dipinte da Rafaelle d'Urbino nelle camere del Palazzo apostolico Vaticano.)
2. *Rafael von Urbino*, von J.-D. Passavant; Leipzig, 1839.



JULES II ET RAPHAËL.

La chapelle sixtine. — On ne répliquait pas à Jules II : aussi Michel-Ange, qui l'aimait malgré ses boutades et leurs querelles, parce qu'il retrouvait dans le vieillard sa fierté de caractère et son impétueuse humeur, après une vive hésitation, finit par obéir. Les peintures dont la chapelle avait été décorée par des vieux maîtres furent enlevées, et Michel-Ange se mit à composer les dessins du plafond. Connaissant sa propre inexpérience dans la partie mécanique de son art, il invita plusieurs peintres florentins de ses amis à venir à son aide. Durant quelque temps Granaccio Bugiardini, Jacopo di Sandro et d'autres, travaillèrent sous sa direction : mais le pinceau de ces artistes d'un ordre secondaire rendait si mal les idées de Michel-Ange qu'un matin, effaçant tout ce qu'ils avaient fait, il leur ferma les portes de la chapelle. A compter de ce moment il travailla seul, ne permettant qu'au pape de gravir quelquefois les marches de son escalier à pivot. Lorsqu'il eut peint la moitié de la chapelle, Jules voulut que le mérite de l'œuvre fût soumis au public. L'admiration que montra Rome ne fit qu'augmenter l'impatience du pape qui, sentant la vie lui échapper, tenait avec une obstination d'enfant à voir ce magnifique travail achevé avant de descendre dans la tombe. Il visitait souvent Michel-Ange et le gourmandait sur sa lenteur : « Quand finiras-tu donc cette chapelle? » lui cria-t-il un jour avec colère.... « *Quando potrò*, quand je pourrai, » répondit froidement le peintre. « Quand tu pourras? » répliqua Jules en frappant la terre de son bâton; « tu as donc envie que « je te fasse jeter à bas de cet échafaud [1]? »

Quelques mois après cette menace que Jules était homme à exécuter, Michel-Ange laissa enlever les échafaudages, bien qu'il manquât la dernière touche à ses fresques. Elles furent découvertes le jour de la Toussaint 1512. L'artiste s'était surpassé. En vingt mois il avait signé son immortalité dans cette page célèbre, la première et la plus belle de l'histoire de la renaissance des arts en Italie. On eût dit que les grandes figures de l'Ancien Testament étaient sorties de la tombe comme Samuel à la voix de la pythonisse, ou descendues des cieux pour venir se ranger autour de la voûte Sixtine. L'image majestueuse de l'Éternel domine l'œuvre entière. Dieu vous éblouit partout de sa grandeur : soit que de son bras tout-puissant il divise la lumière des ténèbres; qu'il lance dans l'espace le soleil et la lune, qu'il crée la terre, l'herbe, les animaux, qu'il dise aux mers de se creuser un lit, ou que, porté par un ravissant groupe d'anges, il fasse l'homme à son image, et tire pendant le sommeil de cet Adam, beau comme l'Apollon, la femme de ses flancs. Un cri d'admiration unanime salua ces poétiques personnifications du serpent, de l'enfer, de Caïn, des cinq sibylles, des sept prophètes, de Moïse et du vieux Noé, où éclatent une telle vigueur de conception, une si incroyable hardiesse de dessin, une telle variété dans le caractère, l'expression, la pose des personnages, que, pour la première fois peut-être, l'envie resta sans voix et la critique sans murmures.

1. Il papa dimandolo un giorno, quando finirebbe questa capella, e rispondendo egli quando potro; *Quando potro*, egli soggiunse; *tu hai voglia, chio ti faccia gitar giù di quel palco*. Condivi *Vita di Michelagnolo Buonarrotti*). Vasari, *idem*, terza parte, p. 732.

Cette œuvre est le flambeau qui illuminait le monde de l'art plongé depuis tant de siècles dans les ténèbres, voilà l'aveu qui sortait de toutes les bouches : en digne rival de Michel-Ange, Raphaël était le premier à le répéter. Bien qu'il eût succombé dans cette lutte de géants où chaque défaite nous léguait un chef-d'œuvre, car ni l'École d'Athènes, ni le Miracle de Bolsène, ni l'Héliodore battu de verges n'approchent, malgré leur beauté, des vigoureuses créations de la chapelle Sixtine, Raphaël n'en applaudissait pas moins au triomphe de son rival, et, en se hâtant de l'imiter et d'agrandir sa manière, il se montrait digne de lui disputer la victoire. Jules II sembla n'être resté sur la terre au milieu des agitations de sa vie militante que pour voir la fin de ces travaux : quand il eut dit sa messe dans la chapelle dont il trouvait cependant la décoration trop simple, il prononça le *nunc dimitis*, et laissa, le 21 février 1513, l'anneau et le trirègne à Léon X.

La cité des fleurs. — Léon, qui s'appelait Jean avant de monter sur le trône pontifical, était fils de ce Laurent de Médicis surnommé le Magnifique, parce que son grand-père avait dépensé trente-deux millions pour l'embellissement de Florence, et fait de son palais une académie et de ses jardins un musée. Passionné pour les lettres, les arts et Platon, Laurent recueillit avec amour dans sa villa de Coreggi et son frais Tusculum de Fiesole les savants, les poëtes et les philosophes qui accouraient de toutes parts, car *la cité des fleurs* était, depuis la dernière moitié du xv[e] siècle, le berceau de la Renaissance. C'est là que s'étaient rendus d'abord les émigrés de Constantinople fuyant devant les musulmans et emportant dans l'exil non les ossements, mais l'esprit de leurs pères. C'est dans le palais de ces anciens marchands de laine, devenus les rois de l'Italie intellectuelle, que Pic de La Mirandole et Marsile Ficin préparèrent, à leur insu, la réforme en traduisant Platon ; que Politien ressuscitait la belle langue de Cicéron, et que la vue des statues antiques éveillait le génie du jeune Michel-Ange. Jean vint au monde au milieu de ce printemps de l'intelligence et quand l'astre des Médicis était à son zénith. Les présages les plus riants entouraient son berceau. Sa mère avait rêvé qu'elle accouchait, dans l'église de Santa Reparata, d'un lion merveilleux de beauté et de douceur. Pour réaliser cet augure et les horoscopes des astrologues grecs dont la complaisance prédisait à l'enfant les plus brillantes destinées, au sortir des langes son père le mit dans l'Église. Tonsuré à sept ans et nommé par Louis XI abbé du monastère de Font-Douce en Saintonge, à treize il était cardinal et à trente-six ans souverain pontife.

Élection de Léon X. — Aussitôt que les chanoines de Saint-Pierre eurent enseveli Jules II, vingt-cinq cardinaux entrèrent au conclave : le 10 mars, Jean de Médicis dépouilla lui-même le scrutin, et le lendemain matin à sept heures on démolit la fenêtre du conclave qui était murée, et le cardinal Alexandre Farnèse, se présentant au balcon, prononça en latin, à haute et intelligible voix, les paroles suivantes : « Je vous apporte un grand sujet de joie, nous avons un pape, c'est le révérendissime seigneur Jean de Médicis, qui a pris le nom de Léon X. » Le cardinal n'avait pas fini que l'artillerie du fort Saint-Ange et toutes les cloches sonnant à grande volée

annonçaient la nouvelle à Rome. La foule immense qui se pressait sur la place du Vatican l'accueillit avec de tels cris de vive Léon! les balles! les balles! *viva Leone! palle! palle!* (armes de sa famille), qu'on eût cru, s'écrie un témoin oculaire, que le tonnerre faisait crouler le ciel[1]. Quelques instants après, les portes s'ouvrirent et il parut porté sur la chaire pontificale, suivi de tout le clergé et des cardinaux qui allèrent en grande pompe l'introniser sur l'ancien emplacement de Saint-Pierre. Jamais élection n'avait excité pareil enthousiasme. Rome fut illuminée pendant huit jours. Fiers de l'élévation de leur souverain, les marchands de Florence jetaient de l'argent au peuple et entretenaient son allégresse par d'abondantes distributions de pain et de vin dans les rues et les places. On n'entendait devant leurs riches maisons et à la porte des palais que sérénades, chansons et bruit de fêtes.

Enthousiasme de Rome. — Couronné le 19 mars au grand autel provisoire de Saint-Pierre, il descendit le 11 du mois suivant du Vatican, devant lequel s'élevait un arc de triomphe à huit colonnes orné de cette inscription : *A Léon, souverain pontife, le protecteur des Lettres et le père de la Bonté*, pour aller prendre possession de la basilique et du palais de Latran. Rome, qui s'attendait à un pompeux spectacle, était tout entière sur la place des Saints-Apôtres. Son espoir ne fut pas trompé : Léon, qui avait dépensé ce mille écus pour cette fête, montra qu'il était vraiment le fils de Laurent le Magnifique. Deux cents cavaliers ouvraient la marche la lance au poing. Derrière cet escadron bariolé de flammes blanches et rouges, signe distinctif des Orsini, venaient plus de cent comtes ou seigneurs, et les chefs de toutes les familles romaines, les Colonna en tête. Ils étaient suivis de musiciens habillés aux couleurs du pape, de rouge, de blanc et de vert. Puis, entre l'avant-garde des Grecs portant la lance et le bouclier et deux cent soixante estafiers pontificaux en habit rose, conduits par deux majordomes, marchaient pêle-mêle les principaux marchands de Florence, splendidement vêtus de velours et de satin cramoisi. Après les estafiers pontificaux, un palefrenier tenait d'une main un bâton peint en rouge et conduisait une haquenée couverte jusqu'aux pieds d'une housse de velours sur laquelle était l'échelle recouverte de velours cramoisi dont le pape se sert pour monter à cheval. Douze coureurs montés sur des chevaux superbes et portant chacun une bannière aux armes papales précédaient les caporioni, le grand gonfalonier de l'Église, le porte-étendard de l'ordre Teutonnique et celui de Saint-Jean de Jérusalem.

Le drapeau aux clefs pontificales flottait ensuite et courbait sous son poids le capitaine de l'Église qui avait pour escorte deux cents barons, chevaliers ou neveux de cardinaux, tous en riche costume, et deux cent cinquante-six caméricrs rangés sur deux lignes portant des capuces doublées d'hermine. Le neveu du pape, devant lequel caracolaient dix jeunes nobles romains couverts d'armures éblouissantes et

1. E voce di popolo gridando *Viva Leone* e Palle! Palle! che parea proprio il cielo tonitruasse o fulminasse.... enni, *Medico fiorentino.*

qu'entourait toute la jeune aristocratie de Florence, chevauchait plus loin à quelque distance des ambassadeurs; ceux-ci étaient suivis d'une mule blanche qui portait le saint-sacrement renfermé dans un tabernacle de drap d'or, de deux cent cinquante archevêques et évêques, des cardinaux montés sur des chevaux dont les housses de damas blanc pendaient jusqu'à terre, de la garde suisse, et enfin du pape. Assis sur sa haquenée au-dessus de laquelle les conservateurs du Capitole soutenaient un dais somptueux, Léon, paré d'une mitre éclatante de pierreries et d'un pluvial d'or, bénissait à droite et à gauche les milliers de spectateurs agenouillés sur son passage et remplissant l'air de ces cris : Vive Léon! Derrière le pape, le clerc de la chambre apostolique jetait à poignées l'argent au peuple, et quatre cents arbalétriers terminaient le cortége[1].

Passion de Léon X pour les lettres et les arts. — Voilà, selon l'expression d'un poëte contemporain, avec quelle magnificence Léon X épousa l'Église : l'éclat de ces noces papales, qui avaient couvert Rome d'arcs de triomphe, et la libéralité proverbiale des Médicis, firent battre de joie le cœur des lettrés et des artistes. Ils acceptèrent, comme la devise du nouveau règne, l'inscription dont le riche banquier Augustin Chigi avait décoré son palais : « Vénus et Mars ont régné assez longtemps, Pallas aujourd'hui leur succède »; et ils se pressèrent tous avec enthousiasme autour du pape. Les premiers jours d'un grand pouvoir aveuglent : l'homme le plus fort est ébloui, il voit confusément et choisit mal. Ses regards ne tombent en effet, pendant ces jours-là, que sur les hommes médiocres, toujours en tête quand il s'agit d'intrigues ou de faveurs : le mérite, qui se tient à l'écart pour ne pas se mêler à la cohue vulgaire, ou n'est pas aperçu, on vient trop tard. Léon X remplit de ducats les mains de Tebaldeo, un de ces poëtes qu'on ne connaît, un siècle après leur mort, que par les récompenses qu'ils dérobèrent au talent; il donna à Bernard Accolti d'Arezzo, tout aussi justement oublié, bien qu'on le nommât alors l'unique (l'unico!), l'emploi de secrétaire apostolique et le duché de Nepi; il prit pour secrétaires Bembo, un pâle et froid imitateur de Pétrarque, et Sadolet, un pédant latin; et lorsque le seul grand poëte de l'époque, Arioste, vint tomber à ses pieds, il se contenta de l'embrasser et de lui faire délivrer un bref pour l'impression de son poëme!

Son injustice envers l'Arioste. — On n'est jamais injuste impunément pour le génie. Déçu dans son espoir, l'auteur du *Roland furieux* se vengea par une fine et spirituelle satire, qui durera aussi longtemps que la mémoire de Léon, parce qu'elle laisse luire un rayon de vérité sur les mensonges de l'histoire vénale. « Quelques personnes disent, écrivait-il à son cousin, que si je suis allé chercher des bénéfices à Rome, j'aurais pu en obtenir, ayant été l'un des meilleurs amis du pape avant que ses vertus et sa bonne fortune l'eussent élevé au rang suprême, avant que les Florentins lui eussent rouvert leurs portes, avant que Julien, son frère, eût trouvé

1. Le même, *Chronica delle magnifiche ed honorate pompe fatte in Roma per la creazione ed incoronazione di papa Leone X.*

un refuge à la cour d'Urbin, où le poëte du *Cortegi no*, Bembo et d'autres favoris des Muses, ont adouci les rigueurs de son exil. Jean, lorsque les Médicis relevèrent la tête dans Florence, et qu'il alla recevoir la tiare à Rome, me conserva son amitié. Il m'a dit souvent, pendant qu'il était légat, qu'il ne faisait aucune différence entre son frère et moi. On pourrait donc trouver surprenant que, lorsque je me suis présenté devant lui, il ne m'ait accordé qu'un bref, qu'il fallut payer encore assez cher au secrétaire Bibiena. Cela devait être ainsi toutefois, et vous serez de mon avis en jetant les yeux sur cet apologue, que vous aurez plus de peine à lire que je n'en ai eu à l'écrire :

« Il fut un temps où la terre était tellement brûlée de sécheresse, qu'il semblait que Phébus eût abandonné ses coursiers à Phaéton : toutes les sources étaient taries; on pouvait passer à pied sec tous les fleuves. Alors vivait un berger qu'enrichissaient, ou plutôt qu'embarrassaient en ce moment de nombreux troupeaux. Ayant longtemps cherché de l'eau, mais en vain, il se tourna vers celui qui n'abandonne jamais les hommes. Dieu eut en effet pitié de sa détresse et lui inspira l'idée de se diriger vers une vallée voisine. Il y courut sur-le-champ avec sa famille, ses amis et ses troupeaux. Son attente ne fut pas trompée : une source se trouvait effectivement dans ce lieu; mais, comme elle ne consistait que dans un mince filet d'eau et que le berger n'avait apporté qu'un petit vase, il pria ses compagnons de lui permettre de boire le premier. La seconde fois, dit-il, je puiserai de l'eau pour ma femme, la troisième et la quatrième pour mes enfants; ceux qui m'ont aidé à creuser le puits auront leur tour ensuite. Les hommes, s'étant désaltérés, abreuvèrent les troupeaux. A la fin, un pauvre perroquet, fort aimé de son maître, s'écria : Hélas! je ne suis point de ses parents, je n'ai pas aidé à creuser le puits; il y en a encore d'autres derrière moi, et certainement je mourrai de soif, si je ne puis me désaltérer ailleurs!

« Je vous invite, ajoute Arioste, et vous presse même, mon cousin, à raconter cette histoire à tous ceux qui pensent que le pape devrait me préférer aux *Neri*, aux *Vanni*, aux *Lotti* et aux *Baci*, ses neveux et ses parents. C'est pour eux d'abord qu'il doit puiser dans la source, puis pour ceux qui lui ont tissé le plus riche de tous les manteaux. Quand ces derniers seront désaltérés, il songera aux Florentins qui ont pris son parti contre le gonfalonier Soderini. L'un dira : J'étais avec ton frère Pietro à Cosentino, et je faillis y laisser la vie ou la liberté. L'autre représentera qu'il lui a prêté de l'argent. Un troisième s'écriera : Il a vécu toute une année à mes dépens; je lui ai fourni des armes, des habits, des chevaux! Si j'attends donc qu'ils soient tous désaltérés, je mourrai de soif ou je trouverai le puits à sec [1]. »

Ce grand Léon, dont Pope a célébré avec tant de feu l'*âge d'or*, et sous lequel, d'après le poëte britannique, « l'antique génie de Rome, enseveli dans les débris et l'herbe, leva enfin sa tête blanche couronnée de lauriers », ne traita pas mieux Sannazar. Le Napolitain Sannazar avait consacré vingt années à la composition d'un

1. Ariosto, *Sat.* 3, ad Annibale Malaguzzi.

poëme latin en trois chants, ayant pour sujet l'*enfantement* de la Vierge. Léon réservant toutes ses faveurs aux écrivains qui préféraient la langue de Virgile au nouvel idiome, il attendait probablement des récompenses qu'il n'obtint pas; car soufflant dans ses vers railleurs sur les flatteries des courtisans du pape, et jouant avec esprit sur sa vue basse, il avait dit hautement à la face de Rome que celui que ses adulateurs appelaient un *lion*, par une servile allusion au songe de sa mère, n'était en réalité qu'une *taupe*[1].

Léon fonde des académies. — Malgré cette allusion arrachée au poëte par le dépit, Léon X n'en continuait pas moins à réunir à grands frais des manuscrits et des livres, il fondait des colléges et des académies; il écrivait à Marc Musurus, le docte professeur de Padoue : « Comme j'ai le désir le plus ardent de favoriser l'étude de la langue et de la littérature grecques, négligées de nos jours, et d'encourager les arts libéraux, je vous prie de faire venir de Grèce dix professeurs capables et enclins à la vertu; ils formeront un collége où, sous la direction de Jean Lascaris, que ses qualités et ses talents me rendent extrêmement cher, les Italiens pourront s'instruire des règles de la prononciation de la langue grecque. » Il payait les cinq premiers livres des *Annales* de Tacite cinq cents sequins; il protégeait généreusement Alde Manuce, le père de la typographie italienne; il ne craignait pas de proclamer dans ses brefs l'utilité et la convenance des encouragements donnés aux lettres, sans lesquelles, disait-il souvent, il n'y aurait ni joies morales dans la vie, ni consolations dans l'adversité, ni honneur dans la fortune. Mais toutes ses sympathies, tous ses soins, tous ses efforts ne tendaient qu'à occuper l'esprit humain des idées du passé et à le parquer inflexiblement dans le cercle où l'humanité tournait en aveugle depuis trois mille ans.

Décret du concile de Latran sur la liberté de penser. — Ainsi, en même temps qu'il amoncelait les manuscrits grecs et latins au Vatican, et qu'il distribuait les abbayes et les évêchés aux érudits qui bornaient leur ambition à l'intelligence des textes, et aux poëtes assez dociles pour éteindre leur verve dans les sources classiques, il dévoilait toute sa pensée au concile de Latran, ouvert le 6 avril 1513. Un grand pouvoir venait d'être donné à l'homme. La découverte de l'imprimerie, en attachant à la pensée ces ailes de feu dont parle le prophète, rendait l'émancipation de la raison moins difficile et plus prochaine. Loin de seconder ce mouvement des esprits, et de le diriger, Léon voulut l'arrêter brusquement. « Parmi les sollicitudes qui nous pressent, » dit-il en confirmant le cinquième article des canons romains relatif aux écrits imprimés, « une des plus vives et des plus constantes est de pouvoir ramener dans la voie de la vérité ceux qui s'en sont écartés; or, nous avons appris, par des plaintes élevées de toutes parts, que l'art de l'imprimerie, dont l'invention s'est toujours perfectionnée de nos jours, grâce à la

[1] Sumere maternis titulos cum posset ab Ursis
Cæculus hic noster, maluit esse Leo.
Quid tibi cum magno commune est, talpa, Leone?... (Sannazaro, *Sat.*)

faveur divine, quoique très-propre, par le grand nombre de livres qu'il met à peu de frais à la disposition de tout le monde, à exercer les esprits dans les lettres et les sciences, et à former des érudits dans toutes sortes de langues, devient pourtant une sorte d'abus par la téméraire entreprise des maîtres de cet art; que, dans toutes les parties du monde, ces maîtres ne craignent pas d'imprimer, traduits en latin du grec, de l'hébreu, de l'arabe, du chaldéen, ou nouvellement composés en latin et en langue vulgaire, des livres contenant des erreurs même dans la foi, des dogmes pernicieux et contraires à la religion chrétienne, des attaques contre la réputation des personnes même les plus élevées en dignité, et que la lecture de tels livres, loin d'édifier, enfante les plus grands égarements dans la foi et les mœurs, fait naître une foule de scandales et menace le monde de plus grands encore.

« C'est pourquoi, afin qu'un art si heureusement inventé pour la gloire de Dieu et la propagation des sciences utiles ne soit pas perverti par un usage contraire, nous avons jugé qu'il fallait tourner notre sollicitude du côté de l'impression des livres, pour qu'à l'avenir les épines ne croissent pas avec le bon grain et que le poison ne vienne pas se mêler au remède. Voulant donc pourvoir à temps au mal, de l'avis du sacré collége, nous statuons et ordonnons que dans la suite et dans tous les temps futurs, personne n'ose imprimer ou faire imprimer un livre quelconque dans notre ville ou dans quelque diocèse que ce soit, qu'il n'ait été examiné avec soin, approuvé et signé à Rome, sous peine d'excommunication[1]. »

Léon protecteur de Raphael. — Défendre à l'homme de penser autrement que l'Église romaine et l'interdire pour toujours, tel était le but du décret de Léon X. En attendant qu'un frère augustin d'Allemagne, Luther, venu trois ans auparavant à Rome, se chargeât de la réponse, le fils de Laurent le Magnifique se montra aussi libéral pour les arts que pour les lettres grecques et latines. Comme tous les Médicis, il aimait avec passion les antiques : à peine au Vatican, il y fit transporter le Laocoon, découvert, en 1508, dans les thermes de Titus, et nomma Felice de Fredis, qui avait trouvé ce beau groupe, notaire apostolique. L'urne de porphyre qui orna depuis à Latran le mausolée de Clément XII, fut placée par ses ordres au-dessus du frontispice du Panthéon, et s'il méconnut Michel-Ange, comme Arioste, en l'éloignant pour aller bâtir une église à Florence, il accorda en revanche toute sa faveur à Raphaël. Aussi doux de caractère que de physionomie, et brillant de jeunesse, de gloire et de bonheur, Raphaël possédait au suprême degré ce charme particulier aux hommes à qui tout a souri. On était entraîné par une sympathie naturelle vers cet enfant gâté de la fortune, qui, souple d'ailleurs comme le roseau, se pliait avec grâce aux volontés du maître. C'était l'homme qu'il fallait au pape : repoussant le rude et sombre Michel-Ange, toujours dominé par ses pensées austères, toujours silencieux, toujours seul,

1. Traduction officielle de l'*Invariable*.

Léon ne voulut entendre parler que du jeune et doux Raphaël. Les travaux commencés dans les salles du Vatican furent poussés avec une nouvelle ardeur. Le pinceau complaisant du peintre illustra glorieusement sur les murs l'orgueil de Léon X.

Les fresques du Vatican. — Raphaël était habitué à ce mode de flatterie, qui lui avait déjà fait pousser l'anachronisme jusqu'à rendre Jules II témoin du châtiment d'Héliodore; pour plaire au nouveau pape, il se surpassa. Les sujets de ses deux compositions principales, Léon Ier arrêtant Attila et la Délivrance de saint Pierre, étaient deux allégories parlantes. Dans la première, en donnant à saint Léon les traits du pape régnant, et en groupant autour de lui les cardinaux de 1515, Raphaël attribuait à Léon X l'expulsion des Français de Milan. Louis XII était l'Attila. La seconde composition rappelait la délivrance du pape, qui, n'étant encore que le cardinal Jean, fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne. Ces fresques, dont le fils superbe des Médicis aima certainement l'intention autant que le mérite, doublèrent l'éclat du nom de Raphaël. Le banquier Agostino Chigi, presque aussi riche et aussi libéral que Léon, parvint à force d'or et de caresses à le rappeler dans sa villa qu'il avait commencé à décorer du temps de Jules. Située dans le Trastevere, au bord du Tibre, cette délicieuse demeure, qu'on nomme aujourd'hui la Farnésine, était la *casa aurea*, la maison d'or du prince de la banque romaine. Dans cette salle où Raphaël avait peint Galatée, trônait alors la belle Imperia : des banquets splendides y réunissaient tous les jours l'élite des poëtes, des artistes, des prélats de la cour papale; toutes les nobles dames de la ville et du Borgo se pressaient aux fêtes de Chigi, et dans la double ivresse de l'orgueil et de l'or, quand il lui naissait un enfant et qu'il voyait à sa table Raphaël et sa cour d'artistes, le sacré collége, les ambassadeurs étrangers et Léon X, le banquier du XVIe siècle, ressuscitant le luxe extravagant d'Héliogabale, dépensait pour un seul mets des sommes immenses, et faisait jeter, à mesure qu'elle avait servi, la vaisselle d'argent dans le Tibre[1].

Mort de Bramante. Raphael architecte. — Raphaël ornait une nouvelle salle de ce palais d'une suite de tableaux représentant l'histoire de Psyché, lorsque Bramante mourut : Léon X alors adressa ce bref à son peintre bien-aimé :

« Outre l'art de la peinture, dans lequel chacun sait que vous excellez, vous possédez à un degré non moins éminent celui de l'architecture : Bramante, auquel votre mérite était bien connu, désira, en mourant, vous avoir pour successeur dans l'œuvre de construction de Saint-Pierre, et le plan que nous vous demandâmes à ce moment justifia pleinement son choix. Notre désir le plus ardent étant d'élever ce temple rapidement et de le décorer avec le plus de magnificence possible, nous vous créons surintendant de l'œuvre et vous accordons trois cents couronnes d'or d'honoraires. Acquittez-vous de cette tâche d'une manière digne de votre renommée, et qui réponde à nos espérances, à la bienveillance paternelle que nous vous témoignons et à l'importance de l'édifice le plus grand et le

1. Paul Jove, *Hist. de Leon X.* — Bayle, *Dictionnaire historique*, art. *Chigi*.

plus saint du monde [1]. » Aidé de l'expérience du dominicain de Vérone Fra Giocondo et du talent de Giuliano de San Gallo, que le pape avait eu la précaution de lui donner pour adjoints, Raphaël se mit à l'œuvre; il changea le plan primitif, décida que l'église, qui devait être bâtie en forme de croix grecque formerait une croix latine, et ordonna de renforcer les piliers de la coupole; puis il revint à ses fresques du Vatican et commença de peindre la troisième chambre et les loges.

Pendant ce temps, le pape voyait ses Suisses conduits par le fanatique cardinal de Sion, Mathieu Schinner, refoulés à coups de canon et de lances à Marignan, et, suivant la victoire, il allait mettre courtoisement dans celle de François I[er], à Bologne, cette main si hostile aux Français. De la légèreté du jeune roi et de la trahison du chancelier Duprat, qui vendit la liberté du clergé de France pour la pourpre, il obtint le concordat de 1518, c'est-à-dire l'abolition de l'élection en matière ecclésiastique. En vertu d'un droit aussi vieux que l'Église, droit confirmé solennellement le 13 juillet 1439, dans l'édit de la Pragmatique-Sanction qui était basé sur un décret du concile de Bâle, les chapitres nommaient seuls leur évêque et les monastères leur abbé; ce droit auquel l'Église reviendra, si elle veut se retremper dans les fonts saints de son baptême, le pape et le roi se l'attribuèrent, l'un pour étendre la suprématie de Rome, sous prétexte de rétablir l'unité et pour rentrer en possession de la souveraineté religieuse de la France, et l'autre dans le seul but d'avoir plus de grâces à répandre et plus d'argent à recueillir.

Ce succès ne surprit personne. Aussi heureux qu'Alexandre VI, Léon faisait marcher de front, dans son esprit, l'intérêt de l'église de Rome, la construction de Saint-Pierre, l'embellissement du Vatican, la fondation du gymnase de la Sapience et l'agrandissement de sa famille, et il réussissait à tout. Fra Giocondo, l'habile architecte des ponts Saint-Michel et Notre-Dame de Paris, modifiait avec bonheur les plans de Bramante. Raphaël avait terminé dans les chambres vaticanes : le Couronnement de Charlemagne par Léon III, la Victoire remportée par Léon IV à Ostie, l'Incendie du *Borgo Vecchio*, les tapisseries, et entrepris les loges : philologues, médecins et savants célèbres peuplaient son gymnase, et il venait enfin d'investir ses parents, déjà maîtres de Florence, du duché d'Urbin. S'abandonnant, les yeux fermés, au courant de cette bonne et facile fortune, il s'endormait au bruit des fêtes, oubliait trop souvent à la chasse ou dans les festins la dignité du *grand devoir*, connaissait mieux la mythologie de la Grèce et les poëtes latins que l'histoire de l'Église et la doctrine des Pères, et se plaisait beaucoup plus aux comédies libres de son siècle, telles que *la Calandre* de Bibiena et *la Mandragore*, qu'aux cérémonies et aux processions [2].

La Transfiguration. — La Renaissance grandissait cependant à Rome et déve-

1 Poi che oltre l'arte della pittura, nella quale tutto il mondo sa quanto voi siete eccellente, anche siate stato reputato tale dall' architetto Bramante in genere di fabbricare.... (*Lettere Pittoriche*, t. VI, p. 44.)

2. Papa Leone che ruminando alti pensieri di gloria mondana e più che agli affari della religione agonizzante in Germania passando all' ingrandimento temporale della Chiesa... (Muratori, *Annali*, t. X, p 145.)

Admoto cristallo concavo (une loupe) oculorum aciem his venerationibus felicitate cunctos anteibat... (Paul Jove, *Vie de Léon X.*)

loppait ses formes jeunes, mais parfaites comme celles des statues antiques : l'école romaine venait de naître dans les loges du Vatican, à la voix de Raphaël ; sous ses yeux Marc-Antoine perfectionnait la gravure, son burin apprenait à reproduire sur le cuivre, pour les multiplier, les merveilles du pinceau du maître. Jules Romain, Jean d'Udine, *il Fattore*, Barthélemi Bagnacavallo, Pellegrino de Modène, Vincenzo de San Geminiano, Garofolo, ses élèves chéris, travaillaient avec ardeur à propager sa gloire ; il venait de finir le tableau qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, *la Transfiguration*, et s'occupait, comme préfet des antiquités, d'un vaste plan qui aurait retracé l'aspect monumental de Rome ancienne, lorsqu'il tomba d'épuisement au milieu de sa carrière éclatante.

Mort de Raphael. — Le vendredi saint de 1520, jour anniversaire de sa naissance, mourut à trois heures de l'après-midi, dans son palais du *Borgo*, ce noble et gracieux Raphaël dont le nom ne périra plus. Il n'avait que trente-sept ans et pouvait peindre longtemps encore. Sa mort fut un deuil public et un malheur irréparable pour l'art ; mais si Rome y perdit quelques chefs-d'œuvre, la gloire du peintre de *la Transfiguration* se compléta par cette fin prématurée. Arrivé à l'âge où il ne pouvait que déchoir, car son éclectisme en peinture, lorsque sa main se serait affaiblie, l'eût conduit droit à l'imitation des autres écoles, il quitta la vie assez tôt pour rester toujours jeune dans le souvenir des hommes : Raphaël en cheveux blancs aurait obtenu l'admiration et le respect de la postérité ; mais il n'aurait pas eu son amour, et il ne nous apparaîtrait pas aujourd'hui, entouré de ses madones, comme le plus brillant idéal de l'art et le type le plus gracieux de la beauté humaine.

On exposa son cadavre devant le tableau de *la Transfiguration* qui était encore sur le chevalet, puis on le porta, comme il l'avait souhaité en mourant, dans le vieux Panthéon. Là une simple plaque de marbre encastrée dans le mur de l'une des niches du côté gauche et ornée de deux inscriptions latines du pédant Bembo, fut son seul monument sous cette voûte immense, nue et déserte. Léon X le pleura amèrement : il allait le suivre au milieu des soucis, car depuis trois ans sa vie si douce s'était troublée. La construction de Saint-Pierre, à laquelle il tenait plus que jamais et qu'il venait de confier, après la mort de Raphaël, à Baldassarre Perruzzi, allait appeler de l'Allemagne un orage sinistre. Pour se procurer de l'argent, Léon X, mal conseillé, employa, en 1515, un moyen dont les papes abusaient depuis cinquante ans. Il y avait en effet un demi-siècle que, sous prétexte de faire la guerre aux Turcs, ils levaient des décimes sur les fidèles.

Martin Luther. — On commençait donc à être fortement prévenu contre cet expédient financier du saint-siége, lorsque Léon X eut la malheureuse idée de le reprendre et d'y ajouter, pour en raviver l'effet, la vente publique des indulgences. L'Allemagne, où le vent gibelin soufflait encore, fut la première à s'émouvoir et à parler de résistance. « Ne donne pas l'obole qu'on mendie ; n'écoute pas, je t'en conjure, ces légats que Rome envoie dans les quatre parties du monde pour

demander l'aumône; c'est le lait des nations qu'elle veut tarir; c'est à la mamelle des rois qu'elle veut s'enivrer! » Ainsi parlait un homme de guerre, le vaillant Hutten. Une voix plus hardie encore s'éleva bientôt dans l'Église même, et jeta ces rudes paroles du haut d'une chaire saxonne :

« As-tu de l'argent de reste? donne à celui qui a faim, cela vaudra mieux que de donner pour élever des pierres. Je te dis que l'indulgence n'est ni de précepte ni de conseil divin. Que les âmes soient délivrées du purgatoire par la vertu de l'indulgence, c'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je ne crois pas. Ce que je te dis fera tort à leur boutique; mais que m'importent leurs bourdonnements? Cerveaux creux qui n'ont jamais ouvert la Bible, qui n'entendent rien aux doctrines du Christ, ne se comprennent pas eux-mêmes et s'abîment dans leurs ténèbres[1]. »

Celui qui prêchait ces choses au peuple et qui affichait sur l'un des piliers de l'église de Tous-les-Saints à Wittemberg, que le pape n'a pas d'autres pouvoirs que le simple curé de village; que les prédicateurs empochaient la pièce à mesure qu'elle tombait dans le bassin, et que le trésor des indulgences était un filet propre à pêcher les richesses des fidèles, portait un froc de moine et s'appelait Martin Luther.

1. *Œuvres de Luther*, t. VII, p. 438, et t. XV, p. 474, traduction d'Audin. *Vie de Léon X*, t. II.





CHAPITRE XXIX

LUTHER.

Voyage de Luther à Rome. — Lettre de Luther à Léon X. — Bulle d'excommunication. — Réveil de l'esprit gibelin. — Mort du pape. — Adrien VI lui succède. — Clément VII. — Ses entreprises politiques. — Rome surprise par les Espagnols et les Colonna. — Le connétable de Bourbon. — Il marche sur Rome à la tête de l'armée impériale. — Discours de Bourbon sur le Janicule. — Anxiété du pape. — Le 6 mai 1527. — L'assaut. — Mort de Bourbon. — Prise de la ville. — Le château Saint-Ange. — Sac de Rome. — Massacres. — Barbarie des lansquenets d'Allemagne. — Cruautés des Espagnols et des reîtres. — Scènes horribles. — Sacriléges. — La famine et la peste. — Clément VII au château Saint-Ange. — Pompée Colonna. — Le pape capitule. — Son évasion. — Réconciliation du pape et de Charles-Quint. — Mort de Clément VII. — Paul III. — Michel-Ange chargé de la construction de Saint-Pierre. — Pie V et Grégoire XIII. — Progrès des idées de Luther.



Voyage de Luther a Rome. — Luther avait fait dans sa jeunesse un voyage à Rome. Accueilli avec indifférence et avec dédain, il en était revenu le cœur plein de colère. Tout avait souffert chez lui, l'amour-propre, le sentiment religieux et l'orgueil national, si ardent dans les cerveaux tudesques. « Pas une figure allemande, disait-il souvent, pas une tête à cheveux blonds parmi ces prélats en robes rouges : il n'y a des Allemands à Rome que parmi les porteurs d'eau et les palefreniers ! » Aussi, en quittant cette Rome de la Renaissance, trop occupée de sa vie de luxe, d'art et de plaisir, pour laisser tomber un regard sur le pauvre moine, Luther secoua ses sandales vers le Vatican et murmura ces mots comme adieu avant de tourner le Monte Mario : « Il luira bientôt le jour où nous ferons expier à ces Italiens leurs dédains, où nous leur apprendrons si les Allemands sont des ignorants et des Barbares ! »

Ce jour avait lui depuis trois ans en 1520 : s'emparant, pour chasser du temple les marchands d'indulgences, de ce fouet de l'hérésie que les Albigeois transmirent à Arnold de Brescia, et qui des mains d'Arnold passa tour à tour dans celles de Jean Huss, de Jérôme de Prague et de Savonarola, Luther frappait à coups

redoublés, non plus Eck et Tetzel, missionnaires de Rome, mais Rome et l'Église elle-même. Dans cette voie où il marchait vite, plus vite qu'il n'eût voulu peut-être, car toute l'Allemagne était derrière lui et le poussait, le réformateur de Wittemberg se trouva bientôt en face du pape. D'abord il se fit humble : « Que Votre Sainteté, écrivait-il au Vatican, daigne prêter une oreille miséricordieuse à une pauvre brebis du troupeau du Christ et comprendre ses bêlements. » Puis, comme au sortir de la diète impériale de Worms, il releva la tête et parla ainsi à Léon X :

Lettre de Luther a Léon X. — « Depuis trois ans que je lutte contre tous les monstres du siècle, je suis forcé de tourner de temps en temps ma pensée vers toi, ô très-saint Père! La guerre qu'on me fait d'ailleurs et qui vient de toi seul suffirait pour te rappeler sans cesse à mon souvenir. Quoique tes flatteurs impies en m'attaquant avec fureur m'aient forcé d'en appeler au futur concile, je ne suis pas tellement loin de ta *Béatitude*, que je ne puisse encore faire des vœux et prier ardemment pour ton bonheur et pour la splendeur de ton siége. A la vérité, je commence à me rire de ceux qui voulaient me faire peur avec la majesté et l'autorité de ton nom. Mais il est une accusation que je repousse : on dit que j'ai eu la témérité d'attaquer ta personne. Cela est faux, cela est si contraire à ma conscience, que l'ayant fait, je reconnaîtrais librement mon erreur et mon impiété. Non; j'ai été le premier à défendre la pureté de ta vie contre tes calomniateurs! Non! non! je ne suis pas assez fou pour attaquer celui auquel tout le monde applaudit, moi qui ai toujours eu pour loi d'épargner ceux même que la voix publique condamne. Mais si je n'ai pas cherché la paille qui est dans ton œil en voyant trop clairement la poutre qui est dans le mien, il en a été autrement pour tout ce qui t'entoure. Personne, en effet, ne peut nier, tu l'avouerais le premier toi-même, que la cour de Rome ne soit plus corrompue que Babylone et Sodome. Elle est livrée à une audacieuse et horrible impiété, elle donne la peste aux âmes, elle offre l'exemple de tous les genres d'iniquité. Il est clair comme la lumière, que l'Église romaine, jadis la plus sainte de toutes les Églises, est devenue une caverne de voleurs, le théâtre de la plus honteuse prostitution, le royaume du péché, de la mort et de l'enfer.

« C'est pourquoi, Léon, tu es là comme l'agneau au milieu des loups, comme Ézéchiel au milieu des vipères. Mais qui opposer à ces monstres? Trois ou quatre cardinaux, joignant comme toi à la science une vie pure. Hélas! que peuvent cinq hommes de bien en face de tant de pervers? Le poison vous aurait tous mis au tombeau avant que vous eussiez l'idée de remédier à ces désordres. C'en est fait de la cour de Rome. La colère de Dieu la poursuivra jusqu'à la fin. Elle abhorre les conciles, elle redoute les réformes, elle ne veut point adoucir la fureur de son impiété, Dieu la condamne : on peut dire maintenant d'elle comme de son abominable mère : « Nous avons traité Babylone, elle n'est point guérie... abandonnons-la! »

« Je t'en conjure donc, Léon, mon père, ferme l'oreille à ces sirènes, qui vou-

draient te persuader que tu es plus qu'un homme et qui te changeant en dieu, ne cessent de te répéter que tu peux tout ce que tu veux. Pourquoi ce mensonge?... Tu n'es que le serviteur des serviteurs de Dieu assis à la place la plus périlleuse et la plus funeste; qu'ils ne t'égarent pas, ceux qui prétendent que tu es le seigneur du monde, qu'on ne peut être chrétien en dehors de toi et que tu as quelque pouvoir dans l'enfer, le paradis et le purgatoire. Ce sont tes ennemis qui tiennent ces discours. Ils cherchent à perdre ton âme. Ils te trompent aussi ceux qui t'élèvent au-dessus des conciles et de l'Église universelle, ceux qui n'attribuent qu'à toi seul le droit d'interpréter les Écritures, ceux qui déploient la majesté de ton nom sur leurs iniquités. Hélas! c'est par leur influence que Satan a fait tant de mal sous tes prédécesseurs[1]! »

A cette lettre, écrite de Wittemberg le 6 avril 1520, le pape répondit, le 15 juin, par une bulle fulminante, œuvre du cardinal Pietro Accolti. Pour la première fois, l'Église jetait le cri d'alarme : « Lève-toi, Seigneur, faisait-on dire au pape, lève-toi, et viens juger ta propre cause! Ouvre l'oreille à nos prières, car les renards ravagent ta vigne, car le sanglier est sorti de sa forêt pour la fouler aux pieds. Lève-toi, Pierre, et défends cette Église romaine, la mère de toutes les autres, que tu as sacrée de ton sang. Des maîtres de mensonge, des apôtres de perdition conjurent contre elle, et leur langue de feu, pleine d'un poison mortifère, siffle contre la vérité. Lève-toi aussi, Paul, toi qui as illustré cette Église sainte par ta doctrine et ton martyre, voici qu'un nouveau Porphyre, aussi audacieux que l'ancien, déchire iniquement les Apôtres, et de sa langue de serpent darde sur les saints pontifes nos prédécesseurs le venin et l'outrage[2]. »

Léon X excommunie Luther. — Après cet exorde, le pape énumérait toutes les propositions du moine, les condamnait et frappait d'excommunication leur auteur et ses adhérents. Il n'en fallait pas plus pour faire déborder les flots de bile qui remplissaient le cœur de Luther. Le 10 décembre de la même année il brûla publiquement la bulle à Wittemberg. Cinq mois plus tard, du haut de l'inexpugnable château de Warbourg, il lançait à son tour l'anathème contre l'Église. « Quel spectre de la colère de Dieu que cet abominable règne de l'Antechrist de Rome! Je prends en haine, disait-il, la dureté de mon cœur, qui devrait fondre en larmes pour pleurer les fils de mon peuple égorgé. O règne du pape, digne de la lie des siècles! Dieu ait pitié de nous! Quand je considère ces temps horribles je voudrais trouver dans mes yeux deux fleuves de larmes, pour déplorer la désolation des âmes que produit ce royaume de perdition. Le monstre siége à Rome au milieu de l'Église et il se proclame dieu; les pontifes l'adulent, les sophistes l'encensent, et il n'est rien que les hypocrites ne fassent pour lui. Cependant l'enfer épanouit son cœur et ouvre sa gueule immense[3]. »

1. Suas enim hi omnes impietates sub tuo nomine statuere in ecclesiâ quærunt, et proh dolor! multum per eo Satan profecit in tuis prædecessoribus. (Luther, *Œuvres*, t. I, p. 183-184.)
2. Jam enim surgit novus Porphyrius qui sicut ille olim sanctos apostolos injustè momordit. (Luther, *Œuvres*, t. I, p. 423)
3. Luther, *Lettre à Mélanchton*.

Mort de Léon X. — Les invectives de Luther n'émurent pas la cour de Rome. En lisant ses premiers écrits, Léon avait répondu à ceux qui le pressaient d'en condamner l'auteur : « Frère Martin a un beau génie; plus tard, apprenant ses déclamations furibondes, querelles de *frateschi* (moines), disait-il en haussant les épaules. Il avait tort. Dans les nuages de ce débat théologique se cachaient deux filles du ciel, qu'on proscrit, qu'on égorge depuis deux mille ans sur la terre, et qui ressuscitent toujours plus fortes et plus belles. La liberté religieuse et la liberté politique sa sœur allaient sortir de cet épais nuage formé par la poussière de l'école et du cloître ; mais Léon ne les voyait pas. Au moment où le vieil esprit gibelin de l'Allemagne passait dans le luthéranisme et l'animait de sa haine contre les *noirs* et les papes, Léon, ne songeant qu'à l'agrandissement de sa puissance temporelle, formait avec Charles-Quint et les Suisses une nouvelle ligue dont le but était l'expulsion des Français d'Italie et la reprise de Parme et de Plaisance. Les deux généraux de l'Église, le cardinal de Médicis et Mathieu Schinner, le farouche cardinal de Sion, étaient déjà en campagne, l'un avec les bandes noires et l'autre avec ses *bœufs d'Uri et d'Unterwald*, lorsque la mort, qui n'attend personne, emmena Léon X au séjour de paix ! Il mourut le 1er décembre 1521, laissant ici-bas un souvenir plus grand que ses mérites. Presque toujours, en effet, le pape chez lui s'effaça devant le souverain temporel. Prince beaucoup plus que vicaire du Christ, il consuma les huit années de son pontificat dans les plaisirs, les festins, les spectacles. S'il favorisa la renaissance des lettres grecques et latines, il préféra l'Arétin à l'Arioste, et eut le malheur, tout en protégeant dignement Raphaël, d'être injuste pour Michel-Ange. Aussi l'histoire, dont le premier devoir, selon Tacite, est de louer le bien et de blâmer sans passion le mal [1], l'histoire condamne son amour du luxe, ses prodigalités et ses guerres, qui n'aboutirent qu'à épuiser le trésor pontifical et à ouvrir une énorme brèche dans le mur, bien vieux il est vrai, mais entier encore, de l'Église apostolique [2].

Adrien VI lui succède. — On eût choisi son successeur par esprit de réaction qu'il n'aurait pas offert, dans ses mœurs, ses idées et sa personne, un contraste plus éclatant. Fils d'un brasseur de bière d'Utrecht, Adrien VI était un honnête Allemand du XVIe siècle, bardé de pied en cap de théologie et d'études scolastiques, et ayant les arts et les lettres profanes en horreur. Les intrigues de Charles-Quint, dont il avait été le précepteur, le portèrent au trône papal, au grand désespoir des Romains, qui poursuivirent les cardinaux au sortir du conclave en les accablant d'injures. La vue et les actes du nouveau pontife ne les apaisèrent pas. Nourri des préjugés de l'Allemagne contre les mœurs païennes de l'Italie, le vieux compatriote

1. Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes sileantur, neque pravis dictis factisque ex posteritate et infamia metus sit. (*Tacite*, lib. III, cap. 65.)

2. Non gli mancava buon fondo di religione e pietà ma tutto si diede a farla da principe secolare con corte oltremodo magnifica, con attendere continuamente ai passatempi, alle caccie, ai conviti, alle musiche, ad accrescere il lusso de Romani in forma eccessiva ma per soddisfare alla prodigalità per far fabriche sontuose e specialmente per suscitare e sostener guerre non solamente immenso danaro... (Muratori, *Annali d'Italia*, t. x, p. 123.)

de Luther reculait avec effroi, comme s'il eût marché sur des serpents, à l'aspect des chefs-d'œuvre de la sculpture antique. *Hæc sunt idola veterum*, ce sont les idoles des païens! disait-il d'une voix aigre. Quant aux fêtes, aux amusements, aux spectacles dont le palais de Saint-Pierre avait retenti si longtemps, on n'en parla plus. Le luxe disparut également, et fit place à la simplicité cénobitique. Plus de festins, le pape mangeait seul comme un religieux; plus de magnificence; car n'oubliant pas qu'il avait été élevé par charité, Adrien VI donnait aux pauvres et non aux riches. Une telle vie aurait dû lui valoir l'estime et le respect de tous, elle lui valut (tant les mœurs étaient corrompues!) l'exécration publique. On essaya de l'assassiner. Il échappa heureusement à ce péril, et ne fut pas écrasé par la chute d'une voûte, minée peut-être à dessein, ce qui affligea tellement les cardinaux présents, qu'ils en marquèrent leur dépit par leurs gestes. Plus ardent encore dans sa haine, le peuple maudissait tout haut la Providence de lui avoir sauvé la vie.

Clément VII pape. — Les choses étant ainsi, Adrien VI ne pouvait vivre longtemps, dans ce pays surtout dont les Allemands disaient avec terreur: « Là on vous ôte tous les sens par de secrets poisons, l'air même en est chargé. » Le 14 septembre 1523, il laissait le saint-siége vacant. Les cardinaux avaient tant de hâte de voir recommencer le règne précédent, qu'ils élurent un bâtard de la maison de Médicis, le cardinal Jules, qui prit le nom de Clément VII. Alors le peuple applaudit et cessa de chanter son refrain satirique contre le pape allemand : « *Toujours sous les papes qui ont le chiffre VI, Rome est en peine*[1]. » Étrange aveuglement de l'homme, qui ne souhaite jamais rien avec plus d'ardeur que l'événement qui fait sa perte! Ces chants allaient bientôt se changer en plaintes, les cris de joie qui saluaient l'élévation du Médicis en cris de désespoir, l'allégresse publique en deuil et en larmes, car à peine intronisé, Clément VII se jeta dans les intrigues politiques, à l'exemple de son prédécesseur, Léon X. Il y porta la même passion et la même duplicité, et y trouva les mêmes fortunes.

Il était d'abord entré dans la coalition de Charles-Quint, du roi d'Angleterre et de l'archiduc d'Autriche contre la France; trahissant les confédérés, il passa secrètement du côté des Français, parce qu'il voyait François Ier à la tête d'une nombreuse armée sous les murs de Pavie. La funeste bataille du 24 février 1525 ruina ses espérances. Après de longues hésitations, il persista dans son premier plan, et renforça la ligue avec la France en y attirant Venise, Florence et le duc de Milan. Cette constance, par malheur, ne dura qu'une année. La victoire était sous les drapeaux de Charles-Quint; il crut plus utile à ses intérêts de l'y suivre, et traita sous main avec le vice-roi de Naples et les Colonna, qui étaient en campagne pour l'Empereur. Il paya cher ce manque de foi. A peine eut-il licencié ses milices, que l'Espagnol et les Colonna oublièrent l'accord qu'ils venaient de conclure. Dans la nuit du 15 septembre 1526, ils s'emparèrent par surprise de trois portes de Rome et marchèrent avec huit cents cavaliers et trois mille hommes de pied sur le Vati-

1. Semper de sextis Roma diruta fuit.

can. Le pape y était au milieu de ses cardinaux, prenant à témoin de cette perfidie Dieu et les hommes, et refusant obstinément de se réfugier au château Saint-Ange, où il ne se laissa entraîner que lorsque ces bandits ébranlèrent à coups de hache les portes du palais.

Abandonné de tous, car le peuple assistait indifférent au pillage du Vatican, et les cardinaux avaient pris la fuite chacun de son côté, Clément VII fut forcé de subir la loi du plus fort. Il céda en frémissant, fit semblant de recevoir avec reconnaissance la crosse d'argent et la mitre pontificale que le commandant des bandes espagnoles de Charles-Quint vint lui rendre à genoux après avoir pillé son palais, puis il se hâta de faire revenir les bandes noires de Florence, prit à sa solde deux mille Suisses, et se vengea des Colonna en véritable Médicis. Dans la trêve qu'il avait signée, le fer espagnol sur la gorge, Clément VII s'était engagé à retirer ses troupes de la ligue française. Regardant avec raison comme nul un engagement arraché par la force, il ne se vit pas plus tôt en liberté que, loin de rappeler ses compagnies, il en envoya de nouvelles. Charles-Quint alors résolut de punir ce qu'il appelait sa mauvaise foi, et donna carte blanche au connétable de Bourbon.

Le connétable de Bourbon. — Cette permission était un coup de fortune pour ce dernier. Le célèbre transfuge se trouvait en ce moment à la tête d'une armée qu'il ne pouvait ni contenir, ni payer, ni nourrir. Il avait à soumettre au frein de la discipline de fiers Castillans, qui l'appelaient *l'insensé* (el insano) parce qu'il aspirait à la main de la sœur de Charles-Quint; dix-huit mille compagnons de Georges Frundsberg, l'ami de Luther, qui l'appelaient le gueux (bettel-mann) parce qu'il était sans patrie et sans terre, et un ramas de déserteurs de toutes les nations. Dans une armée semblable, il y avait autant de volontés que de chefs; Bourbon les réunit toutes en promettant à ses soldats le pillage de Rome. Le 27 avril, abandonnant son artillerie à Sienne, il se mit en marche par le chemin le plus court, mais le plus difficile. Grossis par les pluies du printemps, les torrents inondaient partout ces petites vallées qui serpentent au pied des montagnes : les ruisseaux de l'été étaient devenus des fleuves. Mais rien n'arrêta des hommes habitués à tout braver. Formant en se tenant par la main des bandes de trente à quarante hommes, les soldats entraient hardiment dans les torrents et les traversaient, quoique l'eau battît leurs poitrines et leur vînt souvent au menton. Ceux que le courant entraînait étaient sauvés plus loin par des nageurs robustes; les plus faibles passaient en s'accrochant aux crinières ou aux queues des chevaux.

Il marche sur Rome. — Pendant que ces légions infernales accouraient à marches forcées, un nouveau Jonas excitait les risées de Rome. C'était un pauvre de Sienne, qui, pâle, décharné, vêtu d'un sac et brandissant un crucifix, parcourait jour et nuit la ville criant d'une voix lamentable : « Pénitence ! pénitence ! » et prédisant l'abaissement des prêtres et la réforme de l'Église. On l'appelait *le fou du Christ*, et comme il parlait avec irrévérence du pape et des cardinaux, et qu'il ne cessait de

crier dans les rues : « Voici le châtiment de Babylone ! voici le fléau du Vatican ! voici la ruine de Rome ! » le gouverneur le fit mettre en prison. Huit jours plus tard, sa première prophétie était réalisée : le 5 mai 1527, à vingt et une heures[1], Bourbon arrivait sur le Janicule. Il n'avait que deux jours de vivres, aussi envoya-t-il sur-le-champ un trompette demander au pape la permission de traverser la ville, afin de conduire, disait-il, son armée dans le royaume de Naples. Cette permission fut refusée. Il s'y attendait, et résolut de brusquer l'attaque. « Dans l'extrémité où nous sommes, dit-il aux chefs qui se pressaient autour de son cheval, il ne convient pas de renvoyer l'assaut à demain ; c'est maintenant qu'il faut profiter de la surprise du peuple romain pour essayer de tomber au milieu de la ville. C'est le seul moyen de s'en emparer, ainsi que des richesses immenses qu'elle renferme. Si nous différions l'attaque, les habitants ne manqueraient pas de se préparer cette nuit, et nous opposeraient probablement une énergique résistance. Quand la fortune se présente, il faut se hâter de la saisir, ou elle s'enfuit sans retour. Je sais que l'armée est fatiguée, mais je sais aussi que la victoire est facile ; un instant de retard peut la rendre au contraire incertaine ou coûteuse[2]. »

Les chefs n'étaient pas de ce sentiment ; ils gardèrent le silence. Bourbon renvoya donc à regret l'attaque au lendemain ; mais il ne voulut pas rentrer dans sa tente sans parler aux soldats. S'étant placé, avant le coucher du soleil, sur le plateau le plus élevé du Janicule, il adressa aux troupes une de ces allocutions brèves et fortes dont la chaleur militaire électrise les âmes, et qu'il termina en montrant cette Rome opulente qui se déroulait à leurs pieds. Au murmure d'heureux présage qui s'éleva de toutes parts, il comprit que pour cette foule empressée d'en venir aux mains, chaque heure de retard allait être un siècle d'attente, et il la congédia en pressant les soldats de prendre du repos pour se trouver aux remparts à la première aurore. Quant à lui, la plus grande partie de cette nuit, qui devait être sa dernière, il la passa sous sa tente à conférer avec les chefs supérieurs, sur le plan d'attaque. En les quittant, il leur recommanda instamment, à plusieurs reprises, de porter à leurs soldats la confiance dont il se sentait animé, et la certitude de la victoire.

Anxiété de Clément VII. — Tandis que des milliers de feux s'allumaient sur le Janicule et que le tumulte et le bruit des voix y tombaient peu à peu avec la nuit,

1. Quatre heures quarante-cinq minutes.

2. Si vuole (soggiunse) conoscimento da sapere discernere quando sia il tempo di pigliare la fortuna per i capelli mentre ella colla sua velocità si dimostra e si rappresenta all' uomo. Ancorchè io al presente confessi il nostro esercito esser molto stracco ed aver bisogno di riposo, con tuttociò conoscendo la difficultà della vittoria se si tarda e la facilità se si seguita, mi persuado che ciascuna delle signorie vostre dovrà far di se ogni ultimo sforzo. (Jacopo Bonaparte, di san Miniato al Tedesco, *Sacco di Roma*, p. 124.)

Ce récit d'un témoin oculaire a été imprimé pour la première fois à Cologne, en 1756 et traduit en 1809 par *Hamelin* : dérogeant cette fois à notre habitude constante de n'admettre que nos propres versions des textes étrangers, nous avons reproduit en grande partie la traduction publiée en 1830 à Florence par Napoléon-Louis Bonaparte, frère de Napoléon III, et pour deux raisons : la première parce que la traduction est excellente, et la seconde parce que, outre l'intérêt que présente naturellement l'interprétation de l'œuvre d'un Bonaparte du XVIe siècle faite par un Bonaparte du XIXe, c'est pour nous une occasion de rendre à ce noble martyr de l'insurrection italienne de 1831, la justice due à son mâle caractère, à son jeune héroïsme et à son amour de la liberté.

le pape, qui voyait toute cette multitude armée des fenêtres du Vatican, était en proie à la plus cruelle anxiété. Parfois, cherchant à relever le moral des cardinaux et de ses capitaines, il leur demandait leur avis d'un ton ferme; puis, découragé tout à coup par leur pâleur, il ne leur parlait plus que d'une voix faible et suppliante. Que faire? Fallait-il descendre à Ostie, où étaient les galères pontificales, ou bien quitter Saint-Pierre et couper les ponts?... Valait-il mieux attendre les secours des alliés, ou acheter la paix de ces mécréants au prix des plus grands sacrifices? Son esprit flottait incertain entre ces différents partis. Oh! qu'il regrettait amèrement à cette heure les deux mille Suisses et les deux mille fantassins des bandes noires, qu'il avait licenciés quelques jours auparavant pour épargner trente mille écus par mois! Fatale économie! il fallait s'en tenir aux trois mille soldats qu'on venait de rassembler à la hâte. Mais quelle armée! C'était la lie de la population, valetaille tirée des écuries des cardinaux, arrachée aux cabarets de Rome, et incapable de manier les armes. Ces troupes avaient reçu un chef digne d'elles, Renzo da Ceri. Ce capitan papalin s'empressa de faire élever au milieu du Vatican un rempart qui devint la risée de l'ennemi et des Romains eux-mêmes. Il arma six tribus urbaines, aussi neuves que les trois mille fantassins aux exercices militaires, leur joignit quelques soldats de ceux qu'on avait licenciés, et se fit fort de défendre, à la tête de cette ombre d'armée, le faubourg et la ville.

Pendant ces préparatifs le saint père avait convoqué d'urgence au Vatican les caporioni, chefs des quartiers, les nobles, les principaux d'entre les bourgeois et les marchands les plus riches : il leur représenta que dans le péril où se trouvait la patrie ils devaient tous contribuer à sa défense, les uns en prenant les armes, les autres en prêtant de l'argent pour payer les soldats. Son éloquence fut perdue. Personne ne parla de prendre les armes, et Domenico Massimi, un des plus riches habitants de Rome, fut le seul qui offrit ironiquement de prêter cent écus. Égoïsme infâme, qui allait être expié le lendemain par le déshonneur des femmes, les outrages de la captivité et le sacrifice de tout cet or si cher! — Le reste de la nuit se passa à tenir conseil, à visiter les fortifications, à préparer des projectiles, de la poix brûlante et des fusées.

L'assaut est donné a Rome. — L'aube du 6 mai 1527, qui ouvrait un si lugubre jour de deuil, de sang et de larmes, brilla enfin et trouva l'armée impériale rangée en bataille. Le connétable de Bourbon, que l'on reconnaissait à son vêtement blanc, parcourait les rangs à cheval, exhortant les soldats, rappelant tour à tour aux Espagnols, aux Allemands, aux Lombards, l'intrépidité qu'ils avaient montrée dans d'autres circonstances, et leur disant de cette voix vibrante qui remue les cœurs qu'il y allait cette fois de leur salut autant que de leur renommée, car il ne restait d'autre ressource que la victoire. Il renouvela ensuite aux Espagnols et aux Milanais la promesse qu'il avait faite tant de fois, et leur jura, qu'outre leur portion de butin ils allaient conquérir des seigneuries, de riches châteaux et des villes. Aux luthériens de ce fanatique Frundsberg, qui portait un poignard d'or pour égorger le pape, et

un cordon de soie rouge pour étrangler les cardinaux, il montrait Rome et leur disait : « Souvenez-vous de la faim, des fatigues, des misères que vous avez endurées dans l'unique dessein de vous emparer de cette ville dont votre courage vous aura bientôt ouvert les portes. Vous allez entrer dans la Babylone papiste avec vos femmes et vos enfants, et y jouir tout à votre aise des richesses immenses de cette multitude de seigneurs, princes, évêques et cardinaux. » Partout où il voyait un groupe considérable de soldats il y courait pour les encourager à commencer l'assaut.

Le corps espagnol s'ébranla le premier à sa voix. Emporté par sa valeur accoutumée, il commença intrépidement l'attaque du côté de la rue Julia. Mais trouvant au haut des murs une division de la garde suisse du pape, et pris en flanc par le feu d'une batterie voisine, il fut repoussé et perdit deux drapeaux. Ce n'était pas un échec à rebuter ces vieilles bandes. Se ralliant au bord du fossé, elles se dirigèrent en silence vers le quartier Saint-Esprit, au-dessus du jardin du cardinal Ermellino, où les murs étaient moins élevés. En cet endroit la ligne de l'enceinte fortifiée était interrompue par une petite maison dont on ne pouvait apercevoir le peu de solidité qu'en y donnant une attention particulière. Une meurtrière, plus grande qu'on ne les fait ordinairement, servait de fenêtre. Les fondations du mur étaient à fleur do sol. Au dehors on avait masqué avec de la terre un soupirail garni au dedans de barreaux de bois très-rapprochés. Ceux qui ne connaissaient pas cette ouverture ne pouvaient la découvrir, cachée et recouverte comme elle était. On ne peut nier cependant que, de la part du capitaine Renzo da Ceri et des autres officiers chargés d'examiner les fortifications, ce ne fût une négligence impardonnable de laisser les choses en cet état[1].

Mort du connétable de Bourbon. — Du fond des marécages s'élevait un brouillard épais, qui dès la pointe du jour enveloppa toute la rive droite et finit par intercepter tellement la lumière qu'on ne voyait plus à deux pas devant soi. L'artillerie du château Saint-Ange, non plus que celle des autres batteries, ne pouvait faire aucun mal aux assaillants et tirait au hasard; car dans ces ténèbres on était forcé de s'en rapporter à l'oreille plutôt qu'aux yeux, et de diriger ses coups sur le point d'où partait le bruit, au risque de blesser les siens. A la faveur de ce brouillard l'assaut se poursuivait avec ardeur. S'attachant, comme nous l'avons dit, à l'endroit le plus facile à escalader, Bourbon dirigeait en personne l'attaque principale auprès de la porte Turrioni. Située au bas de la pente du Janicule, cette porte, qu'on appela depuis Cavallegieri, consiste dans une simple voûte assez basse. Le mur, comme au quartier du Saint-Esprit, présentait peu d'élévation. C'est là que se tenait Bourbon à la tête des plus intrépides assaillants : la main gauche sur une échelle appliquée au mur, de la droite il faisait signe à ses soldats de suivre leurs camarades. Son vêtement blanc servit de point de mire dans l'obscurité aux

1 Eravi ricoperta di fuori con terra e letame una poca di finestra piccola quale già serviva alla cantina di quell' abitazione ma serrata con alcune traverse di leguame.... (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 148.)

MORT DU CONNÉTABLE DE BOURBON.

MORT DU CONNÉTABLE DE BOURBON.

tireurs du rempart. Un Romain nommé Francesco Valentini, du rione du Pont, ancien soldat, l'abattit d'un coup d'arquebuse. En tombant blessé à mort par une balle qui l'avait traversé de part en part, il eut encore la force de dire à ceux qui l'entouraient : « Cachez mon corps et marchez toujours en avant : la victoire est à vous, ma mort ne peut vous la ravir ! » On couvrit le cadavre d'un manteau et on le porta dans une petite chapelle qui se trouvait à deux pas dans la vigne d'un cardinal [1].

Prise de la ville. — Les chefs n'avaient rien dit, mais à leur consternation les soldats devinèrent tout. Il y eut un moment d'hésitation et de stupeur, puis le sentiment de leur situation désespérée et la fureur les ramenèrent à la charge. Ils recommencèrent l'assaut avec plus d'impétuosité que la première fois. Le brouillard ne s'était point encore dissipé et continuait à les protéger contre l'artillerie, en sorte que malgré la défense la plus opiniâtre, les Romains ne pouvaient les faire reculer d'un pas ni obtenir sur eux le moindre avantage. On roulait sur eux d'énormes blocs de pierre, on leur lançait des torches enflammées, de la poix bouillante. Rien ne les arrêta. L'acharnement, qui était extrême de part et d'autre, se soutint une heure sans relâche. Au bout d'une heure les Impériaux gagnèrent du terrain. Ils étaient supérieurs en nombre et pouvaient sans cesse se relever. Les assiégés ne purent voir le nombre de leurs ennemis grossir continuellement sans que leur résolution s'affaiblît. La fureur toujours croissante des assaillants les ébranlait peu à peu et préparait leur défaite. Ils luttèrent pourtant encore; mais tout à coup, à treize heures [2], le cri de sauve qui peut se fit entendre derrière eux. Ils se tournent et aperçoivent Renzo da Ceri fuyant à toutes jambes avec ses fantassins et ses tribus urbaines, du côté du pont Sixte. C'étaient les Espagnols, qui s'acharnant avec leur ténacité habituelle à l'attaque du quartier du Saint-Esprit, pénétraient enfin dans la ville par la meurtrière dont nous avons parlé. Les Romains, voyant fuir leur chef, abandonnèrent aussitôt leur poste. En ce moment un capitaine espagnol s'écria d'une voix forte : « Vive l'Espagne ! tuez ! tuez devant vous ! » et le tumulte fut à son comble. Ce n'est qu'à grand'peine et après des détours sans fin que le généralissime Renzo, mêlé avec les fuyards, arriva au château Saint-Ange. Le pape Clément entendit des premiers les cris des soldats; il se sauva précipitamment par les corridors bâtis en forme d'aqueduc romain qui conduisent du Vatican au château Saint-Ange. Il pleurait et se lamentait d'avoir été trahi par tout le monde, et pouvait voir, à mesure qu'il avançait, ses soldats en fuite et poursuivis par des ennemis furieux qui les déchiraient à coups de hallebarde. Il n'y avait au château ni vivres ni munitions : le pape se fit apporter sur-le-champ, des maisons voisines, ce qu'on put se procurer au milieu d'une telle confusion [3].

1. *Benvenuto Cellini*, dans ses Mémoires, s'attribue ce coup d'arquebuse. Son récit seul prouve le peu de fondement de cette vanterie. C'est *Pompilio Totti* (*Ritratto di Roma moderna*, 1638, p. 364), qui nomme « *Francesco Valentini che avea servito sotto il comando di Luca Antonio, capitano di Francesco-Maria duca d'Urbino.* »

2. Neuf heures vingt minutes.

3. Entrato il pontefice in castel o ne ritrovando in esso ne vettovaglie ne munizioni subito fece dalle case e botteghe

Le pape se retire au château Saint-Ange. — Pendant qu'on s'approvisionnait en grande hâte, l'entrée du château était encombrée d'une foule si nombreuse de prélats, de gentilshommes et de dames, qu'on ne pouvait baisser la herse : on réussit à la fin à la faire descendre, mais avec peine, car personne n'avait songé à la rouille qui en rendait le jeu difficile. Plus de trois mille personnes se pressaient dans l'intérieur. Il s'y trouvait un grand nombre d'hommes de marque, entre autres tous les cardinaux, à l'exception de quatre qui pensèrent, parce qu'ils étaient chefs du parti Gibelin, pouvoir rester en sûreté dans leurs palais. Le cardinal Pucci reçut, avant d'arriver au château, diverses blessures à la tête et aux épaules et y fut introduit par une fenêtre à moitié mort. Le cardinal Ermellino s'y fit, comme d'autres gentilshommes, hisser dans un panier. Tous ceux qui auraient pu résister encore et sauver la ville, en coupant les ponts, ou fuyaient ou jetaient leurs armes. Mais ils avaient beau demander quartier, les soldats allemands répétaient impitoyablement le mot d'ordre des Espagnols : tuez! tuez devant vous!... Pas un malheureux soldat romain ne put se dérober à leur furie, vainement se retiraient-ils désarmés dans les églises, vainement embrassaient-ils les autels, dans ces lieux saints jadis respectés par les Goths et les Vandales, ils étaient égorgés sans miséricorde[1].

Les Impériaux étaient maîtres du Transtévère et du Borgo : par la porte Saint-Pancrace, fracassée des chocs furieux qu'elle avait soutenus, et par les retranchements, l'armée venait d'entrer en masse et d'inonder ces deux faubourgs. Le Flamand Philibert d'Orange, élu général en chef par les soldats, commanda une halte pour se mettre au courant des moyens de défense des habitants, puis lorsqu'il fut bien certain que nulle résistance n'était à craindre, il lança mille arquebusiers en avant, franchit au bruit des clairons et des tambours le mur qui de la porte Saint-Pancrace allait à la porte Settimiana à travers la vigne du Janicule, et se dirigea vers le pont Sixte. Quarante mille hommes, répartis en plusieurs corps, vingt mille lansquenets d'Allemagne, six mille Espagnols et quatorze mille Lombards ou gendarmes, chevau-légers et déserteurs de tous les pays, débouchèrent par ce pont sur la rive gauche derrière le prince d'Orange. Le nouveau chef les conduisit d'abord au château Saint-Ange. Dans l'espoir de s'emparer par un coup de main du pape et des princes du sacré collége, il essaya de brusquer l'escalade, mais elle ne réussit point. Voyant qu'il perdait beaucoup de monde, il se contenta de bloquer étroitement le château en y plaçant de fortes gardes et revint sur ses pas afin de consommer la ruine du peuple romain[2].

Sac de Rome. — Ce peuple était glacé de frayeur : tous ceux qui auraient pu lui donner encore force et courage avaient disparu : il n'espérait plus rien du

vicine condurre quello che in tanta confusione e travaglio fu allora possibile provvedere... (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 160.)

1. Tra quei soldati Romani che sopragiunsero non vi fe alcuno, che fuggendo si potesse salvare, ancorchè fuggissero) nelle chiese e sopra gli altari. Ognuno benche disarmato, era ad ogni modo tagliato a pezzi in quei luoghi, che per innanzi Totila Goto, e Genserico Vandalo religiosamente avevano rispettato. (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 170.

2. Onde vedendo che per allora non potevano superare la fortezza del luogo lasciatevi bone guardie si voltarono con fierissimo animo alla rovina del popolo romano. (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 178.)

dehors et enviait, résigné d'avance à son sort, la fin glorieuse de ceux qui étaient tombés aux murailles en combattant pour la patrie. Lorsque l'armée, renonçant à l'escalade du château Saint-Ange, se répandit dans la ville, elle trouva d'abord sur son passage les parents de ceux qui avaient péri dans le combat. Désespérés de la perte de leurs enfants et vêtus de deuil, ces infortunés offraient aux ennemis leurs maisons, leurs meubles, tous leurs biens, et, fondant en larmes, ils demandaient d'une voix suppliante qu'on leur fît grâce de la vie. Ni leur malheur ni leurs prières ne fléchirent ces bandes féroces. Comme si le bruit des tambours et le son des trompettes les eût animées au carnage, elles se jetèrent le fer à la main sur ces malheureux et en firent une horrible boucherie. Les étrangers ne furent pas plus épargnés que les Romains. Exaspérés par la mort de leur chef, les soldats se souillèrent de cruautés inouïes dans l'histoire[1].

Barbaries des Lansquenets allemands. — On les voyait contraindre à coups de bâton des prisonniers de tout âge et de toute condition à regagner leurs demeures déjà pillées et ravagées de fond en comble. Ils les y enfermaient pour essayer de leur tirer encore de l'argent. Plus ces prisonniers étaient d'un rang élevé, plus les tourments qu'ils avaient à souffrir devenaient atroces. Quelques-uns restèrent plusieurs jours suspendus en l'air par les bras; les autres, une corde au pied, étaient accrochés au-dessus de l'eau avec menace de couper la corde s'ils ne déclaraient où étaient cachés leurs trésors; plusieurs furent accablés de coups, d'autres stigmatisés avec un fer ardent en diverses parties du corps. Ces barbares, dit un témoin oculaire de ces lamentables scènes, imaginèrent d'enfoncer de fines échardes de bois sous les ongles des patients, de leur faire couler du plomb fondu dans la bouche, de leur arracher les dents, enfin de les mutiler de la manière la plus horrible[2].

Aussi une lutte héroïque d'indignation et de désespoir s'engagea souvent entre les bourreaux et les victimes. Un officier du cardinal Cibo avait été frappé par les Espagnols d'une taxe qu'il ne pouvait payer, et pour l'y contraindre on lui faisait subir les plus affreux supplices : au milieu des tortures il parvint à s'approcher d'une fenêtre, et, s'y lançant à l'improviste, il se brisa le crâne sur le pavé. Le Florentin Ansaldi montra plus de courage encore : pour se tirer des mains des brigands qui le tourmentaient avec rage, il avait fixé lui-même sa rançon à mille écus. Il les comptait lorsque ces barbares exigèrent des ducats d'or; comme il n'en avait point, on l'étendit de nouveau sur le chevalet : alors rendu furieux par la violence de la douleur, il se jette sur son bourreau, le désarme, et après lui avoir plongé son poignard dans le cœur le tourne tout sanglant contre sa poitrine et se tue.

1. I vincitori intanto per natura fieri divenati ancora assai più non per dalle vittorie, ma ancora della rabia conceputa per la morte del loro capitano si diedero a fare i maggiori strazzi... (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 160.)

2. Di questi molti erano tenati più ore del giorno sospesi da terra per le braccia : molti legati e tirati aspramente per le parte vergognose; altri per un piede impiccati e sopra l'acqua con manifeste minaccie di tagliar subito la corda;... a molt' altri fu colato in bocca piombo strutto, svelli di bocca i denti o stranamente furono matilati e mal conci. (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 202.)

Cruauté des Espagnols. — Les rues étaient jonchées des cadavres de ceux qui avaient péri en voulant résister au vainqueur. On y apercevait çà et là des blessés respirant encore, mais dont les plaintes s'élevaient en vain, car ils étaient destinés à mourir faute de secours. Sur ces morts et ces mourants tombaient de temps à autre un homme, une femme, un enfant, qui, se précipitant du haut de leur maison, aimaient mieux être écrasés sur le pavé et ne souffrir qu'un instant, que de rester aux mains de ces bandes féroces. Si quelque malheureux parvenait à s'enfuir, il était aussitôt poursuivi, atteint, égorgé. Ni les supplications, ni les pleurs, ni le désespoir des mères implorant la débauche à genoux ne pouvaient sauver l'honneur des femmes. Outragées par les soldats elles étaient massacrée ensuite sous les yeux des pères et des époux retenus là garrottés. Ceux-ci, frappés de stupeur à cet horrible spectacle, n'avaient plus ni larmes à verser sur leurs malheurs, ni voix pour le déplorer. Ils regardaient sans voir, d'un œil immobile, et inanimés comme des statues. Des mères s'arrachèrent les yeux de rage; des pères, renouvelant le sacrifice de Virginius, poignardèrent leurs filles pour sauver leur pudeur; mais on frémit de le dire : la mort même ne les sauvait pas !

Les palais comme les maisons du pauvre, les églises et les couvents furent le théâtre de ces scènes abominables. Luther devait être content. Les malheureux Romains étaient brisés par la tempête sortie du vent que ses lèvres semèrent. Luther! Luther! voilà le grand coupable! A lui la responsabilité de ces jours sinistres. Sa violence avait tout fait : chacune de ses invectives enfantait un crime, chaque vœu formé autrefois dans la double ivresse de la colère et de la bière devenait une atroce réalité. Les reîtres de Georges Frundsberg comprenaient ainsi la réforme! A peine avaient-ils mis le pied dans une église qu'ils portaient leurs mains ensanglantées sur les calices, croix ou vases précieux qui frappaient leurs regards. Ils s'empressaient de détacher des murs les tableaux pour les déchirer ou les brûler. Les fresques, ils les barbouillaient ou les mutilaient à coups de piques. Les restes vénérés des saints, ils les foulaient aux pieds quand ils s'étaient emparés des reliquaires. Puis, traînant dans les temples les religieuses éplorées et nues, tantôt ils souillaient le sanctuaire et l'autel des impiétés les plus révoltantes; tantôt ils promenaient dans les rues, pour les livrer aux risées de la soldatesque, les prélats romains revêtus des marques de leur dignité.

Scènes horribles. — Une compagnie de reîtres, parodiant avec l'esprit germanique les cérémonies du culte romain, cloua dans une bière le cardinal Aracèle, et le promena ainsi de quartier en quartier en chantant l'office des morts; puis ils le rapportèrent dans son palais et achevèrent la cérémonie sous ses yeux, selon leur coutume, par une orgie brutale. Les cardinaux connus pour leur dévouement aux intérêts de l'Empereur n'étaient pas mieux traités. Celui de Sienne, dont personne n'ignorait l'attachement héréditaire au parti gibelin, venait d'être durement rançonné par les Espagnols : en sortant de leurs mains il tomba dans celles des Allemands. Ceux-ci, se moquant de la sauvegarde accordée par les Espagnols,

pillèrent son palais, et, après l'avoir accablé de coups, ils l'entraînèrent en chemise au Borgo, d'où il ne se tira qu'en leur payant un nouveau tribut de cinq mille écus. Ordinairement, on les portait en croupe, liés comme des criminels, de maison en maison, afin de leur permettre de réunir la somme exigée pour leur rançon. La cupidité insatiable de ces bandes n'avait d'égale que leur férocité. Les luthériens avaient fait prisonnier un prélat qui portait au doigt un diamant d'un grand prix. Un des soldats cherche aussitôt à le lui arracher; mais n'y pouvant parvenir assez vite au gré de son impatience, il s'irritait et jurait avec rage, lorsqu'un de ses compagnons le tira d'embarras : saisissant un couteau bien affilé, il coupe le doigt au prélat et le tend à son camarade qui en retire la bague, puis jette ce doigt sanglant au visage du cardinal[1].

On eût dit que cette ville magnifique, siége du chef visible de l'Église, si souvent le théâtre des plus brillants triomphes, de la gloire la plus éclatante, était destinée depuis des siècles à devenir la proie de ces hordes sauvages. Combien de statues de marbre et de bronze sculptées avec un talent admirable, combien de médailles d'empereurs, de rois et de papes rassemblées à force de soins, remontant à la plus haute antiquité et d'un travail exquis, furent détruits en un moment ! A ne parler que des objets pris et emportés, on évaluait la perte à deux millions d'or et le total des rançons imposées au même chiffre.

Sacriléges. — Aussi, ces Allemands venus à la suite de Georges Frundsberg, avec des habits en lambeaux et pâles de misère et de faim, on les vit tout à coup superbement parés de draps de brocart et de soie. Montés sur les mules des prélats, ils se promenaient insolemment par les rues et s'amusaient à contrefaire le pape et les cardinaux. A côté d'eux chevauchaient leurs femmes et leurs vivandières en robes taillées dans les chasubles pontificales, et grotesquement couvertes de joyaux enlevés aux saintes madones. Les draps d'or des ostensoirs avaient servi à vêtir leurs palefreniers et leurs goujats, qui les suivaient en belle livrée, comme des pages. Les somptueux palais des cardinaux, les pompeux appartements des papes, les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, la chapelle Sixtine et tous les autres lieux saints avaient été transformés en écuries. Ces enceintes, consacrées par tant de prières, ne retentissaient plus du chant des psaumes : aux saints cantiques avaient succédé les blasphèmes; à la musique harmonieuse qui faisait résonner naguère ces voûtes les jurements des reîtres et les hennissements des chevaux. Tous les autels étaient souillés, tous les crucifix criblés de balles, toutes les images des saints enterrées sous la litière et le fumier[2].

La famine et la peste. — Cette tyrannie bestiale ne dura pas seulement quelques jours, mais des mois entiers; et, comme si elle n'eût pas suffi pour châtier la mal-

1. Avenne in oltre che una squadra di Tedeschi fatto avendo prigioniero un prelato che portava in dito un diamante che poteva valere scudi tre o quattrocento... un caporale di detta compagnia messo mano ad un affilato pugnale gli tagliò il dito e lo diede in mano al compagno che cavato l'anello gettogli il dito tagliato in viso. (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 200.)

2. Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 216.

heureuse Rome, Dieu y joignit un autre fléau. Ces hordes féroces étaient frappées d'un tel aveuglement et poussées par un amour si effréné du mal, qu'après avoir consommé tous les vivres que renfermait la ville, elles accueillaient par de mauvais traitements et des voies de fait ceux qui en amenaient au marché. Écartés par ces violences, les *contadini* cessèrent d'approvisionner Rome, et tout manqua à la fois. Le soldat fut réduit à manger les chevaux, les bêtes de somme, les chiens et jusqu'aux rats des maisons. Le bas peuple vivait de racines, d'herbes, d'aliments immondes à peine suffisants pour l'aider à se soutenir. Hâves, exténués, chancelants, ces malheureux ne ressemblaient plus à des hommes, mais à des spectres sortis du tombeau. La famine ne tarda pas à engendrer la peste. Il n'y avait pas une rue à Rome qui ne fût encombrée des pestiférés morts ou de mourants qui appelaient la mort avec des cris et des hurlements désespérés pour qu'elle mît un terme à leurs souffrances. Bientôt la contagion passa du peuple aux soldats; elle s'avançait de rue en rue, de maison en maison, et gagna Rome en un clin d'œil, aussi rapide que l'étincelle qui, tombant sur un feu d'artifice, en embrase à la fois toutes les pièces[1].

Le cardinal Pompeo Colonna. — Qu'on juge de la douleur de Clément VII au milieu de ces calamités. Humilié par la comparaison de sa grandeur passée avec son abaissement présent, il tournait vers le ciel ses yeux pleins de larmes, et se frappait la poitrine en répétant ce verset du Psalmiste : « Mon Dieu, j'ai espéré en toi; ne m'abandonne pas à la furie de mes persécuteurs, et délivre-moi. » Il dut faire alors d'amères réflexions sur les inconvénients du rôle temporel des papes : s'il n'eût quitté, en effet, la chaire de saint Pierre pour se mêler d'entreprises politiques et courir aux champs de bataille, cette tempête affreuse n'eût point éclaté sur sa tête. C'était pour la seconde fois qu'en sortant, au mépris de la loi divine, du cercle exclusivement religieux que Jésus-Christ traça autour des apôtres, les papes attiraient sur Rome la dévastation et la mort. En 1084, l'obstination de Grégoire VII dans sa lutte contre l'empereur Henri IV amena le sac de Robert Guiscard; en 1527, l'obstination de Clément dans sa lutte contre Charles-Quint amenait celui de Bourbon. Quatre cent quarante-trois ans d'expérience et de dures leçons n'avaient rien produit : la même tradition aveugle régnait au Vatican, et les mêmes fautes enfantaient les mêmes désastres.

Un mois après la prise de la ville revint le cardinal Pompeo Colonna, l'ennemi personnel du pape. Ce dernier devina son arrivée en voyant, du haut du château Saint-Ange, sa vigne du Monte-Mario, qu'il avait embellie avec tant de soin, livrée aux flammes. Le malheur rend l'homme plus juste : « Pompeo, dit le pape en se tournant vers les cardinaux, me paye aujourd'hui une vieille dette. J'ai fait brûler ses châteaux dans la campagne de Rome : il brûle à son tour ma vigne. » Cet incen-

1. Cominciò a stendere di casa in casa e di strada in strada il suo veleno come si veggiamo per le pubbliche feste stendersi il fuoco sulla polvere che a pena tocca una scintilla sola quasi in un momento tutti gli mortaletti o masti prendono la fiamma... (Le même, p. 220.)

die fut le dernier. Le cardinal Colonna était venu pour insulter à la chute de son ennemi; mais, à la vue des misères de la ville, le patriotisme étouffa sur-le-champ sa haine. Il pleura, se maudit lui-même d'avoir contribué aux malheurs de sa patrie, et ne songea plus qu'à les réparer. Son intimité avec l'Empereur lui donnait un grand pouvoir : il en profita pour arrêter le désordre. Ouvert à deux battants, son palais se remplit aussitôt, de la cave au toit, de femmes arrachées aux brutalités du soldat. Il rachète les prisonniers; dans les mains des malheureux qui avaient échappé à la famine et à la peste, il vide sa bourse; amis ou ennemis ont une part égale à ses bienfaits : il ne voit plus que des concitoyens. Puis, quand tout le monde le bénit, il va frapper au château Saint-Ange.

Le Pape capitule. — La situation du pape était des plus critiques. On bloquait si étroitement le château, qu'un jour des reîtres ayant surpris une vieille femme au moment où elle essayait d'y faire passer quelques laitues, ils la pendirent au bord des tranchées. Ils tuèrent aussi à coups d'arquebuse des enfants qui cueillaient des herbes pour les mettre dans un panier tiré du haut des bastions avec des cordes. Rien ne pouvant pénétrer dans le fort; les vivres y manquèrent bientôt. Le pape était réduit avec ses cardinaux à manger de la chair d'âne, lorsqu'on lui annonça le cardinal Colonna. En l'apercevant, il lui tendit la main; le cardinal la baisa en silence, et ces deux vieillards se mirent à pleurer tous deux sur les désastres qu'ils avaient causés. Après une conférence secrète, Colonna partit pour s'occuper des moyens de mettre Clément en liberté. La tâche n'était point facile. En faisant fondre les vases sacrés d'or et d'argent, on n'avait pu frapper que trois cent mille écus. Cette somme suffit à peine à calmer l'avidité des chefs supérieurs, et quand on l'eut comptée, les soldats, qui s'en exagéraient le chiffre, devinrent encore plus menaçants. Ils ne parlaient de rien moins que de donner l'assaut au château Saint-Ange. Épouvanté, pressé par la famine, et sachant du cardinal Colonna que Charles-Quint trouvait raisonnables les exigences des soldats, Clément VII les subit dans toute leur rigueur. Vers la fin de juin, il s'obligea de payer cent mille ducats d'or comptant, cinquante autres mille dans vingt jours, et deux cent cinquante mille dans six mois. Pour garantie de sa promesse, il livra le château Saint-Ange, et s'engagea en outre à céder Parme, Plaisance et Modène à l'Empereur[1].

Les rapides progrès de l'épidémie n'avaient pas peu contribué à la détermination du pape. La corruption des corps morts abandonnés sans sépulture sur les places publiques, les variations continuelles de la température, et la disette, avaient doublé les ravages du mal. Au commencement du mois d'août, la peste, apportée par les soldats, se déclara au château Saint-Ange. Grande terreur de Clément VII et de ses cardinaux ! Ces vieillards demandent miséricorde aux capitaines impériaux, et les conjurent à genoux de les placer au Belvédère, où, grâce à l'in-

1. Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 226. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. x, p. 168.)

tervention de Colonna, ils furent transférés le 13, sous la garde de mille Espagnols. Le reste de l'armée, pour échapper à la rage du fléau qui avait déjà moissonné les deux tiers des pillards, sortit de Rome et alla prendre ses quartiers d'été à Terni, Narni et Spolète. C'est ainsi que se passa l'automne. Toujours plus étroitement resserré au château Saint-Ange, où on l'avait reconduit avec ses treize cardinaux, le pape se décida enfin aux derniers sacrifices pour recouvrer la liberté : il aliéna ses droits ecclésiastiques sur le royaume de Naples, et parvint, en réunissant la plus grande partie de la somme exigée et en livrant comme otages cinq membres du sacré collége, à satisfaire les soldats et le prince d'Orange.

Son évasion du château Saint-Ange. — Après sept mois de captivité, il devait être libre le 9 décembre : mais se défiant de la parole des Espagnols et de la foi des reîtres, le 6, à minuit, il mit en défaut la vigilance de ses geôliers et s'échappa. Couvert du grossier manteau (tabarro) des campagnards, et portant un panier au bras, et sur le dos une botte et des sacs vides, il dit aux sentinelles que le pape devant aller à Viterbe avec les cardinaux il prenait, lui, les devants pour préparer les logements sur la route. Trompés par ce déguisement, les Espagnols le prirent pour un aide du maître d'hôtel et le laissèrent passer. Il gagna le jardin du Belvédère et sortit par une porte secrète pratiquée dans l'angle du mur. Louis de Gonzague, dont il venait de nommer cardinal le frère cadet, l'attendait dans les prés de Néron. Montant sur un genet d'Espagne qu'il lui avait amené, et suivi d'un seul paysan, Clément VII traversa à la hâte Celano, le bois de Baccano, se rafraîchit en tremblant à Capranica, et ne respira que lorsqu'il fut arrivé, par un chemin taillé dans le roc, à Orviéto, ville aussi forte que le château Saint-Ange.

Il couronne Charles-Quint. — Telle fut la fin du sac et de l'occupation de Rome. Deux mois après la fuite du pape, ceux des Impériaux que la peste avait épargnés partirent chargés de butin, laissant derrière eux vingt-sept mille des leurs morts ou malades. Ceux-là ne guérirent pas. Dès que le prince d'Orange eut pris la route de Naples, l'abbé de Farfa, Napoléon Orsini, accourut avec ses vassaux et les égorgea tous. Le ressentiment du pape, non moins vif d'abord, fut moins long. Deux ans ne s'étaient pas écoulés, que le déclin de la fortune des Français en Italie, le désir de se venger des Florentins, et l'amour de sa famille, qu'il voulait élever à tout prix, lui avaient fait oublier et ses longues angoisses, et l'humiliation du saint-siége, et les malheurs de Rome. Le 29 juin 1529, il signait la ligue de Barcelone, et le 22 février de l'année suivante, couronnait Charles-Quint à Bologne : trois ans plus tard, il revint aux Français pour marier Catherine de Médicis, sa nièce, au dauphin. Ce fut son dernier revirement politique. Le 25 septembre 1534, Dieu le retira de ce monde : il avait un terrible compte à lui demander. Outre les flots de sang qu'il avait fait répandre à Florence, dans le seul but d'y écraser la liberté, et les cris de cette multitude de victimes qui portaient témoignage contre son ambition en lui reprochant le sac de Rome, Clément VII avait contre lui la défection d'une autre nation catholique. Pour plaire à l'Autriche, en effet, et

s'avancer dans la faveur de Charles-Quint à l'aide des moyens religieux, il avait négligé la vieille prudence du saint-siége, heurté sans ménagement un prince dont les passions violentes ne souffraient aucun frein, et jeté l'Angleterre, à la suite de Henri VIII, dans le camp de Luther.

Paul III succède a Clément VII. — Alexandre Farnèse lui succéda sous le nom de Paul III, à la grande joie des Romains. Leur espoir ne fut pas trompé. Deux années d'une abondance extrordinaire, la paix et son bon gouvernement cicatrisèrent les blessures de la malheureuse cité : elle portait encore cependant les marques de la barbarie de ses vainqueurs, lorsque l'auteur de tous ses maux vint la visiter en 1536. Le clergé, ami facile du pouvoir, et la noblesse, l'actrice empressée de toutes ces pompes, attendaient Charles-Quint à la porte de Saint-Sébastien, et le conduisirent en triomphe à travers l'ancien Forum, dont on avait abattu deux cents maisons pour laisser libre passage à son cortége jusqu'à la basilique vaticane. Le pape l'y reçut, selon la coutume, sur les degrés que ses reîtres avaient teints de sang, puis il le logea au Vatican, dans les anciens appartements d'Alexandre. Le peuple seul l'accueillit par un silence glacial; aussi, trois jours après, Charles-Quint était sur la route de Sienne [1].

Trois événements importants : l'excommunication lancée contre Henri VIII et la séparation définitive de l'Angleterre de l'Église romaine, l'établissement de l'ordre des Jésuites, approuvé en 1540 par une bulle spéciale, et la convocation du fameux concile de Trente, destiné à réformer les abus du catholicisme, marquèrent le pontificat de Paul III. Ses contemporains ont blâmé avec amertume son népotisme. Il avait des neveux qu'il éleva aux premières dignités de l'Église, les établissant, dit un vieil auteur, avec des frais immenses, aux dépens du saint-siége, possesseurs de divers États. « Ce qui donna occasion aux hérétiques, qui multipliaient alors partout comme des mouches, de réfuter l'autorité du pape, et de se faire tout blancs de ce nouvel argument. » Cette faiblesse, que nous allons retrouver chez la plupart des papes, et qui nous semble excusable puisqu'elle fut souvent la seule joie de ces vieillards sur le bord du tombeau, n'empêcha nullement Paul III de tenir d'une main ferme les clefs de saint Pierre. En même temps qu'il s'efforçait de rétablir la paix toujours troublée en Europe, il reprit la construction de la grande basilique, suspendue depuis seize ans. Il y en avait quarante que le nouveau monument était commencé. Les architectes se succédaient, critiquant et changeant sans cesse les plans de leurs prédécesseurs; mais bien qu'elle absorbât des sommes immenses, l'œuvre n'avançait point. On eût dit qu'elle attendait, pour s'élancer dans les airs, le génie de Michel-Ange.

Michel-Ange chargé de la construction de Saint-Pierre. — Ce grand homme était à Florence lorsque le dernier architecte, San Gallo, mourut, en 1546.

1. Vi fù da cardinali, da vescovi, e dagli altri prelati e dalla nobiltà Romana con trionfal pompa ricevuto... nè il popolo molto lieto se ne mostrava ricordandosi del sacco pochi anni innanzi patito... (Onofrio Panvinio, *delle vite de' Pontefici*, Paolo III, p. 273.)

Paul III, dont il avait immortalisé le règne en peignant le *Jugement dernier*, qui lui prit huit ans de travail, se hâta de l'appeler à Rome et de le nommer à la place de San Gallo. Il avait bien choisi. En quinze jours Michel-Ange improvisa le plan du monument tel qu'il existe aujourd'hui. On était dans l'hiver, et par extraordinaire une couche épaisse de neige couvrait le sol. Durant tout ce temps Michel-Ange, taciturne et seul comme d'habitude, se promenait lentement dans le Colisée : après avoir passé de longues heures à contempler ces arcs magnifiques, il remontait la voie Sacrée et allait mesurer de l'œil les voûtes de la basilique de Constantin; puis on le retrouvait devant le Panthéon, plongé dans une sombre méditation et aussi immobile que son David ou son Moïse. Les quinze jours écoulés, le grand artiste porta au Vatican le plan de Saint-Pierre, dans lequel, par un vigoureux effort de génie, il était parvenu à fondre l'imposant caractère et le grandiose des trois plus beaux monuments de l'antiquité. Les dernières dix-sept années de sa vieillesse furent consacrées à ce travail immortel. Il en pressa les travaux si vivement, afin que son successeur ne pût y rien changer, que lorsqu'il manqua aux vivants, en 1564, les voûtes étaient faites et le tambour de la coupole avec tous ses ornements achevés. Avant d'aller retrouver celui dont il s'était efforcé de peindre ici-bas les merveilles, il fit exécuter par un Français, dont le nom est resté inconnu, le modèle de cette basilique grande comme sa gloire.

Tandis que Michel-Ange élevait Saint-Pierre, les papes se succédaient au Vatican : Jules III, qui ne s'occupa que de son délicieux jardin de la porte du Peuple, dont les arcs de triomphe, les fontaines, les fabriques, les statues, firent longtemps l'admiration de Rome, remplaça Paul III et fut remplacé par Paul IV. Trop indulgent pour les Caraffi, ses neveux, trop rigoureux aux Colonna, et trop enclin aux entreprises aventureuses, celui-ci, en déclarant la guerre à l'Espagne, attira le duc d'Albe sous les murs de Rome, qui fut sur le point de revoir les jours néfastes de 1527. Il avait rajeuni, dans l'ardeur de son zèle, le vieux pouvoir de l'Inquisition, qu'il appelait l'antidote de l'hérésie, et l'avait rendu si violent, que lorsque la mort l'emporta, en 1559, le peuple soulevé brisa la porte des prisons, où languissaient quatre cents victimes, saccagea le palais des inquisiteurs, situé à Ripetta, brûla leurs informations, et, après avoir renversé la statue du pape au Capitole en traîna la tête dans toutes les rues [1].

Pie V et Grégoire XIII papes. — Quand la justice du peuple eut passé, on vit paraître celle du pape. Pie V, qui était monté sur le trône pontifical comme un agneau, y déploya la vigueur du lion. A peine au Vatican, il fit arrêter et juger les cinq neveux de son prédécesseur, qui avaient commis toute sorte d'excès et de crimes pendant le règne de leur oncle. La procédure dura neuf mois. Le 3 mars 1560, la cour criminelle rendit sa sentence, et les bourreaux l'exécutèrent la nuit suivante en étranglant dans sa prison le cardinal Carlo Caraffa, et décapitant,

1. Quindi passa quel torrente in Campidoglio, dove restò atterrata e rotta la statua eretta ivi in onor del pontefice e ne fu strascinato il capo per la città. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. x, p. 323.)

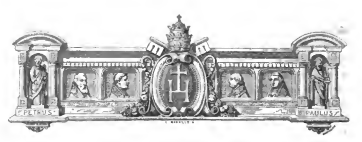




ST PIERRE

dans les cachots de Tordinona, le duc de Paliano, le comte d'Olife et Léonard de Cardine. Dans ce châtiment rigoureux mais juste, on crut, en 1564, voir les racines du complot formé par le neveu du cardinal Accolti contre la vie du pape. Ces racines plongeaient plus loin et touchaient au sol luthérien. Ni l'inquisition, ni la société de Jésus, ni le concile de Trente, qui employa vingt-cinq sessions à élever autour de l'Église catholique un rempart d'orthodoxie, ni les efforts incessants des papes et leurs bons exemples, car les mœurs de la cour pontificale s'étaient épurées comme l'or dans la fournaise ardente de la réforme, rien n'arrêtait le progrès du protestantisme. Le Turc et Luther, voilà les deux grands fantômes de la papauté pendant toute la dernière moitié du xvie siècle. Rome avait beau lutter avec constance, chercher à précipiter une seconde fois l'Europe sur l'Asie, armer les princes chrétiens contre Constantinople, et porter à la réformation des coups terribles, Arondj Barberousse n'en infestait pas moins, sous Pie V, les côtes d'Italie, et quoique Grégoire XIII eût célébré, le 8 septembre 1572, par une procession solennelle, le massacre de la Saint-Barthélemi, les idées du moine saxon ne marchaient pas avec moins de rapidité dans le sang et sur les cadavres. A l'anathème de Rome papale Élisabeth d'Angleterre répondait en élevant plus haut encore le drapeau de Luther. Les fils des reîtres qui avaient pris et saccagé le Vatican promenaient ce drapeau en France, et la Hollande abandonnait l'Espagne et le saint-siége à ce mot d'ordre de l'esprit humain en révolte : Luther!





CHAPITRE XXX

SIXTE-QUINT.

Le gardeur de pourceaux des Grottes. — Félix Perretti. — Le cardinal Mont' Alto. — Conclave de 1585. — Six factions et quatorze candidats. — Souper du Vatican. — Pasquino. — Sixte-Quint. — La justice du Pape. — Les têtes de bandits. — Les délateurs. — Embellissements de Rome. — L'obélisque du Vatican. — Grands travaux publics. — Palais de Latran, de Monte-Cavallo, du Vatican. — La coupole de Saint-Pierre. — Rigueur inflexible du Pape. — La sœur du Pape. — Les trois Jules. — Le couvent des Saints-Apôtres. — Mort de Sixte-Quint. — Le peuple brise sa statue. — Décret du Sénateur et des conservateurs du Capitole.



Pour guider la barque de saint Pierre sur l'orageuse mer du xvie siècle, l'Église avait besoin plus que jamais d'un rameur vigoureux. Plus que jamais, en 1584, il fallait à la tête de Rome un homme énergique, car les brigands la tenaient à la gorge et n'y souffraient d'autre loi que la violence, d'autre gouvernement quo celui du pistolet ou du couteau. Grégoire XIII, par sa bonté et sa faiblesse de caractère, avait encore laissé empirer le mal. Au milieu des périls du dehors et de l'affreux désordre où Rome était plongée, il ne s'était occupé, dans les cinq dernières années de sa vie, qu'à fonder le Collége anglais et celui des Jésuites (collegio Romano), à faire dessiner sur les murs de la grande galerie du Vatican les cartes des pays dont la papauté fut ou se crut souveraine, et à réformer le calendrier, d'après le plan de Luigi Lilio, médecin de Vérone. Lorsque, le 10 avril 1585, la mort renversa d'un souffle ce vieillard presque centenaire, il y avait donc urgence à le remplacer par un homme ferme : or, des quarante-deux cardinaux qui entrèrent le jour de Pâques au conclave, quarante et un voulaient, pour continuer à être les maîtres, un homme aussi débile de volonté et de vieillesse que le pape défunt.

Le gardeur de pourceaux. — Nul en ce moment ne semblait mieux réunir ces deux conditions que le cardinal Mont' Alto. Tout le monde le croyait octogénaire et il paraissait moribond. Ce cardinal était arrivé de loin à la seconde dignité de

l'Église. Fils d'un pauvre paysan du village des Grottes de Castel di Fermo, à neuf ans il gardait encore les pourceaux. Pendant le carême de 1529, le hasard ou plutôt la Providence mit cet enfant sur le chemin d'un religieux de saint François, qui allait prêcher à Ascoli. Le moine s'était égaré et cherchait un guide. Le jeune Félix Perretti s'offrit avec empressement, et lui parla, en traversant les bois de la Marche, avec tant de vivacité et d'esprit naturel, que lorsqu'il reconnut sa route, le bon religieux éprouva du regret d'abandonner à sa misérable condition un enfant doué de dispositions si heureuses. Il voulait le renvoyer : mais, comme s'il eût lu dans son cœur, l'enfant marchait toujours sans faire semblant de l'entendre. Lui ayant alors demandé s'il avait envie de le suivre jusqu'à la ville, « Je vous suivrais, répondit Félix, jusqu'au bout du monde. » Le religieux réfléchit quelque temps, et, frappé de la fermeté du petit pâtre, il résolut de l'emmener, lui dit d'aller reconduire son troupeau chez son maître et de venir le rejoindre au couvent Saint-François d'Ascoli. Mais l'enfant, qui tremblait de le perdre de vue, lui répondit que ses bêtes avaient coutume de s'en retourner elles-mêmes à l'entrée de la nuit, et il continua son chemin. Ils arrivèrent ensemble sur la fin du jour au monastère des franciscains. Ce fut là que le pâtre des Grottes fit ses études et prit l'habit de l'ordre sous le nom de frère Félix.

Pendant dix-huit ans, frère Félix travailla opiniâtrément à conquérir le grade de bachelier en théologie. Il y parvint en 1548, après avoir recueilli miette à miette toute la science scolastique et religieuse que renfermaient les couvents d'Ascoli, de Fermo, de Macerata, de Recanati, d'Osmo, d'Ancône et d'Urbin. C'était à cette époque un rude jouteur dans les disputes philosophiques. Les pères de Fermo, fiers des progrès de leur élève, s'empressèrent, pour s'en faire honneur, de le conduire au chapitre général de l'ordre, qui se tenait cette année-là dans la ville d'Assise. On mit le jeune Félix aux prises avec un vieux frère, premier lecteur de philosophie à Pérouse, qui avait blanchi dans l'école et en connaissait toutes les subtilités; il le terrassa. Ce tournoi théologique avait été si brillant et le vainqueur y recueillit tant de gloire que le cardinal-président, protecteur de l'ordre de saint François le prit en affection et le fit nommer successivement régent de Macerata, prédicateur à Sienne, à Camerino et à Rome. Dans cette dernière ville, où, en 1552, son éloquence attirait la foule à l'église des Saints-Apôtres, il gagna l'estime et l'affection d'un commissaire du saint-office, qui depuis devint pape sous le nom de Pie V. Grâce à cette liaison, il obtint, trois ans plus tard, le poste d'inquisiteur à Venise. Là, le zèle rigoureux qu'il déploya dans ses nouvelles fonctions augmenta l'attachement du commissaire de l'inquisition, devenu l'un des princes les plus influents de l'Église. Par son crédit, il s'éleva aux premières dignités dans la sombre et redoutable congrégation du saint-office, puis il fut fait procureur-général de son ordre, et enfin cardinal en 1570, avec le titre de Mont' Alto.

Le cardinal Mont' Alto. — Félix Perretti avait mis quarante et un ans à venir du bois des Grottes au sacré collège. Mont' Alto en mit quinze pour passer du sacré

collége au Vatican A peine eut-il le chapeau rouge qu'il voulut avoir la tiare, et, pour arriver à ce but suprême de l'ambition ecclésiastique, il prit habilement la voie qui semblait la plus propre à l'en éloigner. Au lieu de laisser grandir son orgueil avec sa fortune, aussitôt qu'il se vit élevé au cardinalat, il s'humilia. Le général des cordeliers était d'un caractère fier et rude, l'inquisiteur impétueux, violent et d'une intraitable rigidité; le cardinal, transformé tout à coup, se montra plein de douceur, de simplicité et de patience. Modestement retiré dans sa Vigne de Sainte-Marie-Majeure, il y vivait à petit bruit et n'en sortait que pour visiter les congrégations et assister aux consistoires. Dans ces assemblées du sénat de l'Église jamais il ne prenait la parole que pour approuver. S'il partageait un avis différent de celui qui parlait, il se laissait convaincre doucement et prenait grand soin de ne heurter personne. Insensible au mépris qu'excitait son apparente incapacité et aux railleries qu'elle lui attirait, l'*Ane de la Marche*, ainsi l'appelaient ses collègues, portait sa pourpre comme un bât et cheminait à petits pas vers le trirègne sans éveiller l'attention de personne[1].

Au commencement de 1585, le pape Grégoire XIII déclina si rapidement qu'il ne fut pas difficile de prévoir la vacance du saint-siége. Alors il se fit un autre changement dans la personne de Mont' Alto. Comme s'il eût été accablé par l'âge et les infirmités, il ne marchait plus qu'appuyé sur un bâton et le corps à moitié courbé vers la terre. Son teint était blême, sa tête tremblante, sa voix éteinte comme celle d'un moribond. « Que vient faire ici cette face de Lazare? » disaient avec humeur les cardinaux chez lesquels il se traînait, chancelant, livide, essoufflé au moindre effort. Tout le monde le croyait au bord du tombeau : le cardinal de Saint-Sixte, neveu du pape, l'ayant un jour retenu à dîner, il fit ce qu'il put pour s'en défendre, prétendant qu'il ne lui convenait plus d'assister aux festins. Forcé de se rendre cependant il faillit s'évanouir deux fois en se mettant à table. « Si vous ne mangez, Monseigneur, lui dit le cardinal-neveu, vous mourrez sans avoir été pape. — A-t-on jamais mis en cette place, répondit Mont' Alto de sa voix cassée, un vieillard infirme et agonisant? J'ai cru, ajouta-t-il, que j'allais étouffer par un autre accès de cet asthme qui m'oppresse depuis si longtemps. » Durant le carême il était allé passer huit jours pour entendre un prédicateur dans son ancien couvent des Saints-Apôtres : aussi les prélats disaient en riant : « Puisque Mont' Alto retourne chez les frères, il n'en a pas pour longtemps, le lièvre va mourir au gîte[2]. » C'est là que, le 10 avril, le cardinal Castagna, son ami, l'était venu chercher pour le conduire au Vatican. Le pape se mourait, et avait voulu parler pour la dernière fois aux doyens du sacré collége. La convocation fut faite trop tard. Apprenant en chemin qu'ils ne trouveraient plus qu'un cadavre, les cardinaux regagnèrent leurs palais, et ne s'occupèrent plus que de son successeur.

1. Quieta era la vita sua, ritirato stava nella sua vigna, mai non contendeva con gli altri cardinali cedendo ad ognuno... benchè ingiuriato nissun rissentimento mostrava, e quantunque talvolta *chiamato asino della Marca* dai confratelli porporati o mostrava di non udire, o pure rideva... (Muratori, *Annali d'Italia*, t. x, p. 404.)

2. Montalto adesso si, che se ne va all' altro mondo mentre è ritornato un altra volta tra frati. (Gregorio Leti, *Vita di Sisto V*, t. 1, p. 330.)

Le conclave de 1585. — Pendant les dix jours que dura la cérémonie des obsèques de Grégoire XIII, tout en cachant soigneusement ses prétentions, Mont'-Alto visita quelques cardinaux. Il s'efforça très-adroitement de se rendre favorables ceux qui avaient le plus de crédit, en leur offrant sa voix, et d'exagérer sa décrépitude et son incapacité pour leur inspirer l'idée d'un choix qui au premier abord eût semblé impossible. Avec ses protestations, et son air humble, et cette toux qui ne le quittait jamais, il réussit auprès de tous ses collègues, mais il ne fut deviné que par le cardinal Farnèse. Doyen du sacré collége, et rompu aux intrigues de la cour pontificale, ce prélat vit d'un coup d'œil, en écoutant Mont'Alto, que sous la peau de l'*Ane de la Marche* se cachait un renard. « Si je savais que le conclave durât longtemps, je me dispenserais d'y entrer, lui disait le vieillard, de « peur d'y mourir avant l'élection d'un nouveau pape. » Le cardinal Farnèse l'exhortant, en termes généraux, de ne pas abandonner l'intérêt de l'Église, Mont'-Alto se hâta de répondre que l'espérance où il était que son suffrage ne lui serait pas inutile pouvait seule lui donner le courage d'aller affronter la mort dans le conclave. « Monseigneur, répliqua Farnèse en se levant, je vous conseille de ne penser « qu'à vous, car, si je ne me trompe, vous êtes aussi bien intentionné qu'un autre « pour le pontificat. » Mont'Alto affecta une grande surprise et se contenta de dire qu'il faudrait que les cardinaux fussent privés de sens s'ils préféraient à un aussi grand personnage un sujet sans mérite, sans expérience des affaires, et qui n'avait rien de bon que l'envie de rendre service à ses patrons et à ses amis[1].

Averti par cet échec, et sentant combien il lui importait de voiler ses prétentions, dès que les portes du conclave se furent fermées sur lui, Mont'Alto fit le mort. Les quarante-deux cardinaux qui formaient ce conclave étaient partagés en six factions. La première avait pour chef le cardinal Farnèse, la seconde le cardinal d'Este, la troisième le cardinal Alessandrino, la quatrième le cardinal Médicis : des deux dernières, l'une était conduite par le cardinal Altemps, l'autre par le cardinal de Saint-Sixte ; on comptait quatorze candidats, parmi lesquels Mont'Alto venait en septième ligne. Les premiers jours, les factions essayèrent leurs forces : cinq candidats furent mis en avant et repoussés tour à tour. Comme il n'était pas d'usage de reporter les voix sur un candidat exclu, c'est-à-dire rejeté une première fois, les cardinaux Alessandrino, d'Este et Médicis, après s'être concertés secrètement, résolurent d'élire Mont'Alto. Celui-ci, oublié de tous et constamment renfermé dans sa cellule, était semblable au paralytique de l'Évangile, qui n'avait personne pour le jeter dans la piscine. Une nuit, on frappe doucement à sa porte : elle s'ouvre, et son conclaviste, entrant à pas furtifs et le doigt sur les lèvres, introduit les trois chefs des factions coalisées. « Courage, monseigneur, lui dit tout bas le cardinal Alessandrino, « qui tremblait d'être entendu de Farnèse, dont la cellule n'était séparée de celle

1. A che Farnese rispose, Monsignore, ajutate pure li vostri interessi perchè non vi credo esente della volontà d'esser papa... (Gregorio Leti, t. I, p. 353.)

« de Mont'Alto que par une légère cloison, courage! nous sommes venus vous « annoncer une bonne nouvelle : nous voulons vous faire pape! »

A ces mots, le vieillard fut pris d'un accès de toux si prolongé, que les cardinaux craignirent un moment qu'il ne rendît l'âme : recouvrant enfin la parole, il leur dit d'une voix mourante : que son règne serait de peu de jours, et, qu'outre la difficulté continuelle qu'il avait à respirer, il ne se sentait pas assez de force pour soutenir un si pesant fardeau; que son peu d'expérience des grandes affaires et son incapacité absolue lui interdisaient de se charger du gouvernement de l'Église. Les cardinaux lui ayant répondu que Dieu lui donnerait les lumières et la force dont il avait besoin, il leur déclara qu'il n'accepterait jamais le pontificat, dont il était indigne, s'ils ne lui promettaient auparavant de ne le point abandonner et de gouverner l'Église avec lui. « Eh bien, dit alors le cardinal de Médicis, nous vous aiderons. « — Si vous me faites pape, répondit Mont'Alto, c'est vous seuls que vous placez « sur le saint-siége : je ne veux du pontificat que l'honneur et la tiare. J'aurai le « nom de pape, mais vous en aurez le pouvoir [1]. »

Le cardinal Mont'Alto élu pape. — Les cardinaux, qui ne demandaient pas mieux, sortirent ravis de cette abnégation. Croyant ne travailler que pour eux, ils redoublèrent d'ardeur, et manœuvrèrent avec tant d'habileté et de zèle, que les chefs des deux autres factions, les cardinaux Altemps et de Saint-Sixte se rangèrent de leur côté. Dès lors, ils se décidèrent à brusquer l'élection. Le mercredi 24 avril 1585, avant de passer au scrutin dans la chapelle Pauline, d'Este fit un signe de tête au cardinal Alessandrino, qui était placé vis-à-vis de lui. Celui-ci, qui le comprit, se leva et se tint quelques minutes courbé sur sa table, comme s'il écrivait son suffrage, mais ce n'était qu'une ruse pour donner le temps au cardinal de Saint-Sixte, qu'il avait fait avertir, d'aller l'attendre hors de la chapelle. Là, il lui dit nettement que l'heure du vote était venue et que la majorité était résolue à élire sur-le-champ Mont'Alto avec lui ou sans lui. Posée ainsi, la question fut résolue dans l'esprit de l'ambitieux cardinal à l'instant même. Ne voulant pas compromettre le prix de son concours, il se met à la tête de ses douze amis et rentre brusquement dans la chapelle. Ce mouvement fit changer de visage à plusieurs cardinaux. Sitôt que les absents eurent repris leurs places, on proposa d'ouvrir le scrutin, mais le cardinal de Saint-Sixte, soit par impatience, soit par l'envie d'avoir la plus grande part en cette affaire, prit par la main le cardinal Alessandrino et alla saluer avec lui et embrasser Mont'Alto, en criant : *un pape! un pape!* [2]

La grande majorité des cardinaux ayant suivi leur exemple et s'étant rangée en répétant leur acclamation du côté de Mont-Alto, le cardinal-doyen procéda à l'opération du scrutin qui donna le même résultat. Pendant toute cette scène, l'homme

1. A chi nel conclave gli parlava del papato, esagerara la sua inabilità e quando pure per miracolo ciò avvenisse, gli scappava detto di non poter senza buoni coadjutori portare quel peso... (Muratori, *Annali d'Italia*, t. x. p. 401.)

2. Entrati in capella si propone lo scrutinio, ma san Sisto impaziente andò a levare Alessandrino del suo luogo ed insieme andarono poi tutti allegri ad adorare ed abbracciare Montalto gridando ad alta voce Papa! Papa!... (Gregorio Leti, *Vita di Sisto V*, t. i, p. 317.)


Digitized by Google



SIXTE-QUINT.

qu'elle devait le plus émouvoir n'était pas sorti en apparence de son insensibilité. Immobile sur son siége et comme étranger à la vive agitation de ses collègues, il écoutait, la tête penchée sur sa poitrine et les yeux fermés, la lecture des bulletins. Pendant le dépouillement et le recensement du vote, l'œil le plus exercé n'eût pu surprendre un signe d'émotion sur son visage, mais lorsqu'après avoir tiré le dernier suffrage du calice d'or, le doyen déclara que l'élection était confirmée par le scrutin, tous les cardinaux se crurent le jouet d'un songe en voyant la transformation subite du cardinal Mont'Alto. Le vieillard débile s'était redressé, le moribond avait la vigueur d'un jeune homme. Jetant au milieu de la salle le bâton sur lequel il s'était courbé si longtemps, il quitta son siége, marcha vers l'autel d'un pied ferme, et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte et si éclatante, que toute la voûte de la chapelle en retentit[1].

Il prend le nom de Sixte-Quint. — Les cardinaux étaient pétrifiés de surprise. L'un de ses plus chauds partisans, qui le voyait pendant la cérémonie de l'habillement étendre et ramener ses bras avec une élasticité et une force merveilleuses, et qui ne comprenait rien à une telle métamorphose, ne put s'empêcher de lui dire : « Il paraît, très-saint Père que le pontificat est un remède souverain, puisqu'il rend jeunesse et santé aux cardinaux vieux et malades. » — « J'en suis convaincu, répondit sèchement Mont'Alto, par l'expérience que je viens d'en faire. » On annonça ensuite au peuple, avec le cérémonial ordinaire, que l'Église avait pour chef le cardinal Mont'Alto, sous le nom de Sixte-Quint, et le même jour, à la quinzième heure, il fut porté sur la chaise (*gestatoria*) dans la basilique de Saint-Pierre, et reçu à l'entrée par les chanoines, qui l'attendaient en chantant l'antienne : *Ecce sacerdos magnus*, voici le grand prêtre ! — Il donnait la bénédiction en sortant du conclave avec tant de vivacité que le peuple, accouru en foule, ne le reconnut pas. Est-ce là, disait-on de toutes parts, ce cardinal Mont'Alto que nous avons vu tant de fois tomber de faiblesse dans les rues?... Mais non, il chancelait à chaque pas, il avait la tête toujours penchée sur une épaule : non, non, ce n'est pas là Mont'Alto ! — Stupéfait de l'agilité avec laquelle il montait à cheval pour retourner au Vatican, un des chefs des factions du conclave lui dit en regardant ses amis : « Votre Sain-

1. Intonando egli medesimo il *Te Deum* con una voce così sonora ed alta che il rimbombo caminava per tutta la sala..... (Gregorio Leti, t. I, p. 403.)

Appena chiariti i voti e confermata l'elezione sua gittò via il bastoncello, su cui s'appoggiava e si alzò ritto. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. v, p. 401.)

Il y a aujourd'hui une école qui pour mettre la *majesté* dans l'histoire en exclut à tous moments la vérité. Léopold Ranke (*Histoire de la Papauté pendant les* XVIe *et* XVIIe *siècles*) n'admet pas ces faits; et, comme il n'a rien à opposer aux hommes graves ou aux contemporains qui nous les ont transmis, voici comment il détruit une vérité confirmée par le témoignage de trois siècles : « Tout homme qui regarde sérieusement au fond des choses juge d'avance combien sont « fausses et ridicules ces imputations. *Ce n'est point par de semblables moyens que s'acquièrent les hautes dignités* » (Tome II de l'ouvrage précité, p. 262.) On pourrait ajouter que ce n'est point par de semblables raisons que l'école historique d'Allemagne convaincra les lecteurs sérieux. M. Ranke n'a pas osé citer, et il a bien fait, l'ouvrage qui lui a inspiré ses doutes. C'est une histoire manuscrite attribuée à tort au père Maffei, comme monseigneur le cardinal Mai nous a fait l'honneur de nous le dire dernièrement. Ranke, du reste, se réfute vertement lui-même quelques pages plus loin : S'élever, dit-il (t. II, p. 345), obtenir de l'avancement, dépendait des faveurs personnelles : dans cette mobilité excessive de toute influence individuelle *l'ambition calculatrice devait prendre une forme particulière et suivre des routes souvent très-singulières.*

tété a meilleure mine sous la tiare que sous la pourpre. » — « Cela est vrai, répondit Sixte-Quint, mais savez-vous pourquoi?... c'est qu'alors je cherchais les clefs de la terre et que je baissais la tête pour les mieux voir : maintenant que je les ai trouvées, je regarde en haut pour découvrir celles du ciel[1]. »

De retour au palais, il ordonna au camérier de couvrir sa table comme celle des rois, et invita les cinq cardinaux qui avaient fait son élection. Monseigneur d'Este, le plus fin d'entre eux, trouva un prétexte pour s'en dispenser : les autres s'y rendirent, mais ce festin leur fut amer. Sixte-Quint ne les avait conviés à souper avec lui que pour leur déclarer de la façon la plus formelle qu'il entendait garder tout le pouvoir. « Que les jugements de Dieu sont profonds, leur dit-il, en se mettant à table. Jésus-Christ n'a laissé sur la terre qu'un seul vicaire et un seul chef; à lui seul il a confié le soin de son troupeau, et tous ceux qui l'entourent ne sont que ses inférieurs ou ses ministres. » — « Mais, saint-père, s'écrièrent-ils, ce n'est point là le langage que vous nous teniez au conclave : vous prétendiez alors ne pouvoir gouverner l'Église sans notre secours?... » — « En ce temps-là, répondit Sixte, je le croyais ainsi; mais aujourd'hui, je sens et vous dis le contraire. » Les cardinaux se retirèrent cruellement désappointés et d'autant plus confus, qu'ils prévoyaient les railleries de Rome. La ville caustique par excellence ne les épargna pas. Le lendemain, Pasquin tenait une rave brisée : « Qu'on me rompe la tête comme à cette rave, avait-on écrit sur son piédestal, si jamais moine devient pape. » On le représentait en même temps sur les murs avec une assiette pleine de cure-dents, et Marforio, son interlocuteur obligé, lui demandant où il les portait?... « chez les cardinaux Alessandrino, Médicis et Rusticucci, disait-il, qui en ont grand besoin[2]. »

La justice du pape. — Le jour du couronnement des papes était, de temps immémorial, marqué par une amnistie. On ouvrait les prisons, et cette indulgence traditionnelle en perpétuant le désordre, attirait au château Saint-Ange tous les bandits et les criminels de la ville et des États romains qui venaient se constituer volontairement prisonniers pendant quelque temps pour sortir ensuite absous de tous leurs crimes. Sur la réputation de douceur et d'imbécillité même que sa dissimulation avait faite au cardinal Mont'Alto, il s'en était présenté plus de cinq cents au château, à Tordinona et au Capitole. Mais ces misérables ne furent pas moins déçus que les cardinaux. Deux jours avant son couronnement, le gouverneur de Rome et le commandant du fort étant venus trouver le pape pour prendre ses ordres à cet égard et lui demander s'il voulait que la grâce fût générale ou s'il avait l'intention d'en excepter quelques-uns des plus coupables?... irrité de ces questions et le visage en feu, Sixte-Quint les apostropha ainsi d'une voix menaçante :

1. .... Che cercava col volto chino le chiavi della Terra, ed ora col volto alto le chiavi di aprire il Cielo (Muratori *Annali d'Italia*, t. x, p. 402.)

2. Si vedeva Pasquino con un tondo pieno di curadenti il quale interrogato da Marforio rispondeva : *Porto questi curadenti* alli signori cardinali Alessandrino, Medici e Rusticucci perchè n' hanno bisogno. (Gregorio Leti, *Vita di Sisto V*, t. 1, p. 413.)

« De quelle grâce osez-vous me parler?... ou vous ignorez votre métier, ou vous voulez m'en apprendre un qu'il ne me plaît pas de savoir. Les juges se sont assez reposés pendant le règne de mon prédécesseur. Je ne prétends pas les laisser dans cette oisiveté honteuse. J'ai vu trop longtemps avec douleur les crimes impunis dans Rome et ne veux accorder aucun pardon aux coupables. Sachez tous que je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Je défends donc qu'on fasse sortir de prison aucun criminel, quelle que soit sa condition. Je veux en outre que ces coupables soient plus étroitement resserrés et qu'on instruise promptement leur procès afin d'en vider les prisons pour faire place à d'autres. Que toute la terre apprenne que Dieu m'a élevé sur la chaire de saint Pierre pour châtier le crime et récompenser la vertu. Demain on jugera quatre des plus criminels : deux seront pendus sur-le-champ et deux décapités le jour de mon couronnement. Ces exécutions seront d'un bon exemple et contribueront, en diminuant la foule, à prévenir le désordre et la confusion qu'entraîne toujours cette cérémonie[1]. »

Les têtes des bandits. — Il tint le même langage aux juges criminels et déploya tant de rigueur, frappant les yeux fermés et employant vigoureusement au rétablissement de l'ordre la hache, la corde et les galères, que tout tremblait autour de ce vieillard. Les malheurs particuliers servent quelquefois au bien public. Étant cardinal, il avait perdu un de ses neveux par le couteau : il s'en souvint alors et ne fit jamais grâce à un meurtrier. Qu'il fût pauvre ou riche, noble ou vilain, l'assassin payait à l'instant de sa vie le sang versé. Le gouverneur de Rome, que le pape gourmandait sans cesse sur sa lenteur, n'en dormait plus, et il ne se serait pas couché tranquille, si quelque exécution n'avait eu lieu dans la journée. A force d'appliquer ce remède héroïque, Sixte guérit le mal. Dans cette même ville où quelques jours auparavant personne n'était sûr de sa vie en traversant la rue, où l'on assassinait impunément jusque dans les églises, on n'osait plus même finir à coups de poing les querelles qui finissaient jadis à coups de poignard. *Adesso è il tempo di Sisto* : c'est à présent le tour de Sixte, se disait l'offensé; patience! Et il se tournait effrayé pour voir si quelque espion ou quelque sbire n'avait pas entendu sa pensée. Les brigands régnaient en maîtres dans la campagne de Rome, il les fit traquer jour et nuit comme des bêtes fauves. Le comte Pepoli, un des chefs de la noblesse romaine, qui leur donnait asile dans son palais, fut d'abord pendu pour l'exemple. Lançant ensuite contre cette peste des États de l'Église ses Suisses et ses sbires auxquels il était défendu de faire quartier, il eut bientôt nettoyé les routes et décoré les portes de la ville et les créneaux du fort d'un cordon de têtes sanglantes. On en exposa une telle quantité des deux côtés du pont Saint-Ange que la puanteur qu'elles exhalaient rendit peu à peu ce passage impraticable. Les vieux cardinaux n'y pouvant plus résister, supplièrent le pape faire transporter ailleurs ce foyer d'infection. Mais Sixte, les regardant de travers : « Vous êtes bien délicats, leur dit-il, de ne

1. Si pose subito ad estirpar un gran numero di banditi che danneggiavano lo stato ecclesiastico... che non v'era quasi luogo alcuno dove l'uomo si potesse assicurar l'havere e la persona propria.... (Cicarelli, *Vita di Sisto V*, p. 314.)

pouvoir supporter un instant l'odeur de ces têtes qui ne feront plus de mal à personne.

Cette terreur était nécessaire, mais appliquée sans cesse par un homme dont la volonté n'avait point de frein, elle finit par substituer au désordre le plus dur despotisme. Le gouvernement de Sixte-Quint fut celui de l'inquisition, qui n'eut que deux ministres, l'espion et le bourreau. Au lieu d'oublier en montant sur le trône pontifical les traditions du saint-office, il les prit pour base de sa politique et de son administration. Rome fut enveloppée d'une chaîne de délateurs d'autant plus redoutable qu'elle était invisible, d'autant plus lourde, que rivée à tous les couvents et à toutes les églises, elle traversait toutes les maisons, et pesait sur le prince comme sur le bourgeois, sur le cardinal comme sur le mendiant du Transtévère. Aussi, sous ce joug de fer, le caractère national s'assombrit tout à coup : le silence, fils des gouvernements absolus, étendit sa main de plomb sur la ville. Comme on était puni même pour ce que les espions n'avaient pas entendu, Rome tremblante n'osait ni parler, ni se taire. La gaieté du carnaval était glacée par la vue de la potence toujours dressée dans les rues, et le nom seul du pape mettait la population en fuite; car, dans son humeur sombre, il punissait du fouet ceux qui avaient l'audace de crier : Vive Sixte !

Embellissements de Rome. Quelques mois lui suffirent pour établir ce régime; quand il vit que les Romains s'y pliaient assez docilement pour lui élever au Capitole une statue d'airain qui en était l'image, il s'occupa, comme le dernier pape dont il portait le nom, de l'embellissement de la ville. C'est par l'érection de l'obélisque du Vatican que ses grands travaux commencèrent. Apporté d'Égypte sous le règne de Caligula, qui en orna le cirque du Vatican et le dédia, par une inscription en lettres dorées, à la mémoire d'Auguste et de Tibère, ce beau monolithe, témoin muet de la chute des Césars comme de celle des Pharaons, était resté debout à sa place sur sa base de bronze. Quatre papes avaient eu l'idée de le transporter ailleurs : Nicolas V, celui de tous qui eut le plus d'imagination, voulait le poser sur les épaules de quatre statues colossales, et le surmonter d'une statue de bronze du Christ tenant sa croix; tous ces projets manquèrent par la timidité des architectes ou des papes. Michel-Ange refusa de se charger de l'entreprise sous Paul III, et le devis de Camillo Agrippa fit reculer Grégoire XIII. Moins facile à s'effrayer, Sixte-Quint ouvrit un concours, choisit le plan de Domenico Fontana, ancien compagnon maçon, et s'y attacha contre l'avis de tout le monde avec d'autant plus de chaleur qu'on en jugeait l'exécution impossible.

Du piédestal sur lequel repose l'obélisque à la place qu'il occupait alors, on mesure huit cent trente-trois pieds et demi. Il s'agissait d'abord de saisir cette masse énorme dont on évaluait le poids à sept cent cinquante mille kilogrammes, de la soulever et de l'amener au milieu de la place. Fontana y parvint au moyen d'un solide appareil qui se composait de huit mâts liés par de forts madriers et des bandes de fer, et posés debout. Ils soutenaient quatre poutres à l'épreuve sur les-

quelles s'enroulaient des câbles dont on entoura l'obélisque. Cette machine, appelée château, était manœuvrée par six forts cabestans. Le 30 avril 1586, on l'arracha de sa base antique, et le 7 mai on se mit à le traîner vers l'emplacement actuel. Il fallut trente-sept jours pour lui faire franchir une distance qui arrêterait à peine pendant quelques heures les mécaniciens modernes. Tout l'été fut employé en préparatifs; enfin, le 10 septembre, cent soixante-chevaux attelés à quarante cabestans, et neuf cents hommes marchant au son de la trompette et s'arrêtant à celui de la cloche, enlevèrent l'immense bloc, et le laissèrent retomber sur son piédestal [1].

Encouragé par ce succès, Sixte remit sur pied trois autres obélisques. L'un, qu'il transporta sur la place de Sainte-Marie-Majeure, ornait jadis l'entrée du tombeau d'Auguste. Brisé par la hache barbare, et à moitié enfoui sous les ruines devant le mausolée du grand empereur, il rappelait là tristement les désastres de Rome. Les autres, enterrés également, depuis des siècles, sous les débris du cirque Maxime, étaient rompus en trois endroits. Sixte en fit rejoindre habilement les morceaux, et il érigea le plus grand devant Saint-Jean-de-Latran, et celui qui paraît le plus remarquable par ses hiéroglyphes, au milieu de la place du Peuple. En relevant ces colonnes de la vieille Égypte sur les places de Rome moderne, Sixte leur imposa le baptême chrétien, et les décora de la croix. Par cet emblème, il purifiait ces monuments de la superstition païenne, et il consacrait le triomphe du christianisme, ainsi qu'il le dit éloquemment sur la face orientale de l'obélisque : « Voici la croix du Seigneur : fuyez; anciens ennemis, le lion de la tribu de Juda vous a vaincus. [2]

A ces travaux d'embellissements succédèrent les travaux utiles, tels que la construction de la fontaine de Monte Cavallo et l'hôpital de la rue Julia. L'ancien mont Quirinal manquait d'eau : Sixte dépensa soixante mille écus romains pour amener la source, appelée de son nom de baptême, Felice, sur la place de Sainte-Suzanne. Prise au col *delle Pantanelle*, près du village de la Colonna, qui est à quatorze milles de Rome, et destinée à alimenter les quartiers du Quirinal, du Monte Pincio et du Capitole, au bout de dix-huit mois de travail, cette source arrivait à Rome. Avant que Fontana eût élevé le monument dont les trois arcades devaient couvrir Moïse faisant jaillir l'eau du rocher, Aaron et Gédéon, le bassin de pierre de taille où elle s'épanche ne porta que cette inscription : « Sixte-Quint, souverain pontife, né dans la province de la Marche, a fait conduire cette eau à gauche de la

1. D'après une tradition populaire, passée dans l'histoire, un ouvrier nommé Bresca de San Remo aurait bravé la peine de mort dont un décret du pape menaçait quiconque romprait le silence pour crier : *Acqua alle corde!* de l'eau aux cordes! et ce cri aurait fait réussir l'opération en sauvant les cordes sur le point de se rompre. Mais cette tradition est une fable Au lieu du silence qu'elle suppose, il se faisait un tel bruit sur la place, et le tumulte augmenté par les rumeurs d'une foule immense y était si grand que Fontana ne pouvait transmettre ses ordres qu'au son de la trompette ou de la cloche. *Tale tanto era il tumulto e lo strepito o rumore di tanta multitudine de' maestri e degli argani o canapi e le taglie o pulee, che mentre durava parea di continuo havere il rimbombo di un tuono nelle orecchie ovvero di un terremoto....* Andrea Fulvio, *Antichità di Roma*, libro quinto, p. 318.

2. Ecce crux Domini, fugite partes adversæ : vicit Leo de tribu Juda. Voir pour cette érection Mercati (*obelischi*), Bargeo, Pigafeta, Iodati, Torrigio, Vittorelli et Carlo Fea qui a calculé que le transport de cette pierre coûta au trésor papal trente-sept mille écus et neuf cents kilogrammes de métal que la chambre apostolique fournit pour les manœuvres et les ornements.

voie Prénestine, depuis le champ Colonna jusqu'à ce réservoir par un canal de vingt-deux milles de long, et il a voulu qu'elle s'appelât comme il s'appelait avant d'être pape. »

Continuant ensuite, au point de vue chrétien, son œuvre de restauration des monuments du paganisme, il fit mettre la statue de bronze de saint Pierre sur la colonne Trajane, et celle de saint Paul sur la colonne Antonine. La vérité historique et la justice qu'on doit aux morts semblent, il faut le reconnaître, souffrir de cet anachronisme. Toutefois, ces places triomphales conviennent aux chefs des apôtres, les pères et les rois immortels de Rome moderne, et comme trophées de la victoire de l'idée nouvelle sur l'idée vieille, et comme témoignage du succès réservé aux faibles qui ont raison, dans leur lutte contre des puissants qui ont tort, il est beau de voir sur le socle d'airain des deux grands Césars le pauvre pêcheur de Césarée et le tailleur de cuir de Tarse.

Par les soins du pape, dont l'activité dévorante allait toujours croissant, les deux chevaux et les colosses de marbre attribués, par erreur, à Praxytèle et à Phidias, furent restaurés et posés sur un autre piédestal; puis, donnant toujours l'essor à ses vastes projets, Sixte-Quint montra ce que peut, même sur le trône papal, une volonté forte. Presque au même instant Rome se trouva envahie par une armée d'ouvriers, livrée au marteau, et couverte de démolitions et de pierres. Moins de quatre ans après, des palais magnifiques s'élevaient sur les places de Latran et de Monte Cavallo. La belle chapelle de la Crèche et le tombeau de Pie V décoraient Sainte-Marie-Majeure : on achevait la loge ou galerie peinte de Saint-Jean, d'où le pape donne la bénédiction; l'Échelle sainte était placée sous un portique d'une noble architecture; de larges rues partaient de Sainte-Marie-Majeure et de Sainte-Croix-de-Jérusalem, et, rattachant ces basiliques à la Trinité du Mont, à la porte Pia, au palais de Venise, rayonnaient dans la vieille ville, y répandant à flots l'air et la lumière. L'on voyait en même temps la bibliothèque du Vatican terminée, et le Vatican lui-même agrandi de façon à former le plus spacieux palais du monde.

Après avoir fait tout cela et rebâti trois églises, Sixte-Quint résolut d'achever Saint-Pierre. Les travaux du merveilleux édifice avaient langui depuis la mort de Michel-Ange : Pie V destitua Ligorio, successeur de ce grand homme, qui s'efforçait d'altérer son plan : Vignole se borna jusqu'à sa mort, arrivée en 1573, à revêtir de travertin l'extérieur de la basilique, en suivant fidèlement les dessins du Buonarotti. Giacomo della Porta, choisi par Grégoire XIII, commença par la chapelle grégorienne à orner l'intérieur. Tout le corps du temple, tel que l'avait conçu Michel-Ange, était donc terminé en 1588, et depuis vingt-quatre ans, le tambour de la coupole attendait la voûte qu'il devait porter. Mais là était le mauvais pas. Devant ce travail d'Hercule, architectes et papes reculaient à l'envi. Sixte, qui aimait l'impossible, adjoignit à Giacomo della Porta Fontana, son architecte favori, et voulut que ce dôme, qui avait effrayé tous ses prédécesseurs, fût enfin jeté dans les airs.

Avant de placer le cintre, où il n'entra pas moins de onze cents poutres, dont cent avaient cinq pieds de diamètre, les deux artistes tracèrent le dessin complet de la coupole, avec toutes ses proportions, dans la vaste basilique de Saint-Paul; puis ils se mirent à l'œuvre. Commencé le 15 juillet 1588, et poussé jour et nuit par six cents ouvriers qui avaient derrière eux le pape Sixte, en vingt-deux mois le dôme fut fini. Le 14 mai 1590, on en plaça la dernière pierre bénie par le pontife, au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange. On avait employé cinq cent mille livres pesant de cordages pour élever les matériaux, trente milliers de fer pour lier la coupole qui est double et serrer l'intérieur par deux cercles, un million de livres de plomb pour le revêtement extérieur, et dépensé pour les seuls voûtes deux cent mille écus d'or[1].

La construction de ces édifices n'empêchait pas Sixte de remplir fièrement le *grand devoir* au dehors comme au dedans. Au dehors il excommuniait Henri III et le roi de Navarre, agitait les cantons catholiques en Suisse, donnait les deux mains pleines d'indulgences et d'or à la Ligue en France, bravait l'Espagne, essayait de faire un roi en Pologne, savait intervenir en Allemagne, et, sentant bien que la papauté et la royauté sont solidaires, il se rangeait du côté des couronnes pour mieux lutter contre le protestantisme, et préparait par son habile politique l'abjuration de Henri IV. Au dedans il maintenait par des exemples rigoureux l'inflexibilité et la terreur de son gouvernement. Un jour qu'il revenait de voir les têtes du pont Saint-Ange, il aperçut le bargello, ou chef des sbires de la campagne, se promenant tranquillement dans les rues. Il ordonna aussitôt qu'on le fît venir devant lui. Ce malheureux, qui avait pris la fuite en reconnaissant le pape, sentit le sang se glacer dans ses veines lorsqu'il s'entendit demander deux fois par Sixte, d'une voix terrible, qui il était... A peine eut-il la force de balbutier son nom en tremblant... « Eh quoi, misérable ! lui répondit Sixte de ce ton qui faisait frémir les plus intrépides ; tu as l'audace de mentir devant le pape? Comment est-il possible que tu sois le bargello de la campagne, puisque tu te promènes ainsi par la ville? » Il l'envoya ensuite en prison. Les assistants ne prisaient pas sa vie un quatrino, il la lui laissa cependant, mais à condition que dans huit jours il lui apporterait six têtes de bandits. Le bargello avait été si effrayé qu'avant l'expiration du terme il en apporta sept.

Rigueur inflexible du pape. — La sévérité était nécessaire pour réprimer le libertinage et le scandale qui s'étaient introduits sous le pontificat de Grégoire XIII, trop indulgent pour l'insolence de la noblesse et de la jeunesse romaine. Mais il poussa cette sévérité à l'excès. Sous le précédent pape, aucune femme honnête n'osait paraître dans les rues, de peur d'y être insultée. Sixte voulut que ces filles dont on ne sauvait l'honneur qu'en les cachant, y marchassent avec autant de sécurité à toute heure qu'une religieuse dans son couvent; et voici comment il s'y prit. La

1. *Mémoires de Trévoux*, pour servir à l'Histoire des sciences et des beaux-arts, octobre 1760, p. 2812.

servante d'un marchand de toile, étant allée de grand matin querir une sage-femme, rencontra l'estafier d'un gentilhomme qui éteignit sa lanterne et voulut lui prendre un baiser. Cette fille poussa des cris qui mirent l'estafier en fuite, et se plaignit au retour à son maître. Mais celui-ci ne jugea pas l'offense assez grande pour porter plainte. Tel ne fut pas l'avis de Sixte. Instruit du fait trois jours après par ses espions, il commença par faire emprisonner le marchand pour sa discrétion et fit fustiger l'estafier tout le long de la rue où il avait voulu insulter la servante. Le fils d'un avocat de Pérouse fut plus rigoureusement traité encore. Dans l'espoir de forcer une veuve par un éclat public à lui donner sa fille dont il était éperdument épris, ce jeune homme, au désespoir, avait levé le voile de celle qu'on lui refusait et effleuré des lèvres son front. La mère, furieuse, alla d'abord se plaindre au pape; puis elle s'apaisa, et consentit à couvrir le scandale par un mariage. Les époux étaient unis et on commençait le repas de noces, lorsque le bargello de la ville se présenta avec ses sbires. Sixte, lui, n'avait pas pardonné, et il envoyait chercher le coupable pour le faire traîner aux galères, où il resta cinq ans[1].

Le cordonnier de Macerata. — Malgré la rudesse de ces actes, où perçait toujours le pasteur des grottes, il y avait pourtant quelquefois, au fond de cette nature sauvage, endurcie par l'âge et le contact du saint-office, d'excellents sentiments, de la tendresse de cœur, et cette bonhomie spirituelle et railleuse qui caractérise le vieux Romain. Il avait une sœur, appelée Camille, qui, en apprenant son exaltation, se hâta d'accourir à Rome. Les cardinaux, croyant faire leur cour à Sixte, la lui présentèrent vêtue en princesse; mais il refusa de la reconnaître. Avec la fine intuition de l'Italienne, Camille devina les motifs de cette froideur. Elle sortit sans écouter personne et revint bientôt avec ses habits de paysanne. Sixte alors lui ouvrit les bras en disant : « J'ai retrouvé ma sœur ! »

Lorsqu'il étudiait la théologe dans le couvent de Macerata, il eut besoin d'une paire de souliers et les marchanda longtemps, car il ne possédait que six jules (un franc cinquante centimes), et le cordonnier en voulait sept. « Contentez-vous de ce que j'offre aujourd'hui, dit-il enfin au marchand, plus tard je vous donnerai le septième jules. — Mais quand? reprit le cordonnier; faudra-t-il attendre que vous soyez pape? — Si vous voulez m'en faire crédit jusque-là, reprit le frère Félix, je m'engage à vous le payer avec les intérêts. » L'artisan se mit à rire et lui laissa les souliers. Sixte notait exactement dans un agenda tout ce qu'il faisait chaque jour. Au bout de quarante ans, y repassant sa vie, il tomba sur ce passage et manda au gouverneur de Macerata de lui envoyer son créancier, s'il existait encore. Qu'on juge des terreurs du pauvre diable ! Il avait beau se creuser la tête, il ne pouvait deviner ce que lui voulait Sixte, et plus il approchait de Rome, plus il frissonnait à l'idée de se trouver devant le pape.

Sa frayeur augmenta lorsque Sixte lui demanda de sa voix rude s'il ne se souve-

1. *Memorie del Pontificato di Sisto V.*

nait point de l'avoir vu à Macerata ? Il se hâta de répondre que non : « Tu m'as cependant, reprit plus doucement le pape, vendu autrefois une paire de souliers sur laquelle tu me fis crédit d'un jules que je promis de te payer avec les intérêts quand je serais pape : puisque je le suis devenu, il est juste que je tienne parole. » S'adressant à ces mots à son camérier : « Voyez, lui dit-il, à combien s'élèvent depuis quarante ans les intérêts d'un jules à cinq pour cent, et ce calcul fait, joignez le revenu au capital, et soldez ma dette à cet homme. » Le cordonnier sortit de la chambre du pape croyant recevoir une grosse somme ; mais lorsqu'il vit que le camérier ne lui donnait qu'environ trois jules, il se retira en murmurant, et dit à ceux de ses amis, qui l'attendaient pleins d'impatience à la porte du Vatican, que Sa Sainteté lui avait fait faire un voyage dans lequel il avait déjà dépensé plus de vingt écus pour lui donner trois jules ! » Le cordonnier éclatait en plaintes ; il criait si haut, attroupant la foule et tenant dans la main son argent qu'il montrait à tout le monde, qu'à la porte de Rome les sbires l'arrêtèrent et le ramenèrent devant le pape. « As-tu un fils ? lui demanda Sixte d'un ton menaçant. La réponse fut affirmative. « Eh bien ! je le fais évêque, continua le pape ; compte maintenant, et vois si je t'ai bien payé les intérêts de ton jules[1]. »

Plus il se rapproche de la tombe, plus l'homme aime à rétrograder dans sa vie et se rappelle avec plaisir ses jeunes années. Un matin qu'il descendait en carrosse du palais de Monte Cavallo, il passa devant son ancien couvent des Saints-Apôtres, et en voyant la porte ouverte, il fit arrêter et entra seul. Un frère convers était assis devant la cellule du portier, et mangeait des fèves à l'huile avec un appétit qui lui rappela l'heureux temps où s'appelait frère Félix. S'asseyant sans façon à ses côtés sur la première marche de l'escalier, Sixte prit une cuiller de bois, l'aida à finir cette portion, et en fit encore venir une autre. Puis levant les yeux vers le ciel, il s'écria : « Soyez béni, Seigneur, pour avoir permis à un pape de manger une fois dans sa vie en paix et sans crainte ! »

Mort de Sixte-Quint. — Son application constante au travail et les agitations de son esprit toujours en feu ruinèrent sa santé. Les médecins avaient beau lui ordonner le repos, il ne les écoutait pas. « Il faut qu'un prince qui a charge d'hommes, répondait-il, ne quitte le gouvernement qu'avec la vie, et qu'il imite le rossignol qui chante jusqu'à sa mort. » Il fut fidèle à sa maxime. Épuisé de fatigues trop pesantes pour sa vieillesse et miné par les fièvres, il ne voulut jamais abandonner le gouvernail et mourut debout, comme Vespasien, le 27 août 1590. On porta à Saint-Pierre son corps dans une litière, du palais de Monte Cavallo, où il avait rendu le dernier soupir. Rome alors se leva tout entière, ivre de joie et de fureur. On courut au Capitole, on brisa sa statue, on insulta publiquement à la mémoire de l'un des hommes les plus fermes et les plus remarquables qui aient porté la tiare, pendant que ceux-là même qui lui avaient dressé la statue de bronze pour le re-

[1]. Memorie autografe di papa Sixto V, Manuscrit de la bibliothèque Chigi. Fate adesso il conto, a che somma ascende l'interesse del vostro giulio che ci haveta dato... (Gregorio Leti, *Vita di Sisto V*, t. II, p. 86.)

mercier, à juste titre, d'avoir rétabli la paix publique, détruit le brigandage, ramené l'abondance et illustré la ville par ses constructions monumentales, firent graver le décret suivant sur une table de marbre :

« Si jamais quelqu'un, soit citoyen, soit magistrat, ose proposer d'élever une statue en l'honneur d'un pape vivant, le sénat et le peuple romain le tiennent pour incapable d'exercer aucune charge, et le déclarent d'avance infâme à perpétuité ! »





CHAPITRE XXXI

LE SAINT OFFICE.

Les Brigands de la campagne romaine. — Alfonso Picolomini. — Marco Sciarra. — Clément VIII et les Aldobrandini. — Amende honorable des ambassadeurs d'Henri IV, imposée par le Saint Office. — Arrestation du Tasse par Marco Sciarra. — Le Tasse à Rome en 1592. — On lui prépare au Capitole le laurier de Pétrarque. — Le cloître de Sant' Onofrio. — Mort de Torquato Tasso. — Beatrice Cenci. — Paul V et les Borghèse. — Grands travaux publics. — Urbain VIII et les Barberini. — Pasquin retrouve la parole. — Le Saint Office romain. — Origine et constitution de son tribunal. — Auto-da-fé de Giordano Bruno dans le campo di Fiori. — Assassinat de Fra-Paolo. — Emprisonnement de Campanella. — La France le sauve. — Le Saint Office poursuit Galilée. — Il dénonce Galilée à la Sainte Congrégation. — On lui défend de dire que la terre tourne. — Galilée cité devant le Saint Office romain. — Il comparait et se constitue prisonnier. — La torture. — Amende honorable de Galilée à la Minerve. — Sa rétractation à genoux. — Jugement du saint office. — Mort de sœur Marie Céleste. — Noble intervention de Peiresc.



Sixte-Quint, qui tenait toujours l'œil sur Rome et l'oreille penchée vers ses délateurs, avait prévu les excès dont sa mort fut suivie et le choix du conclave. « Les Romains, dit-il quelque temps avant sa fin, sont fatigués des fruits du *poirier* (perreti), ils veulent des châtaignes. » On élut, en effet, le cardinal Castagna; mais ce digne prélat, accablé de vieillesse, ne porta que douze jours le titre et le nom d'Urbain VII : Grégoire XIV et Innocent IX, qui lui succédèrent, restèrent à peine un an chacun au Vatican, et la brièveté de leur vie acheva de détruire l'œuvre de Sixte-Quint. L'autorité vigoureuse qu'il avait reconstituée avec la potence et la hache, périt dans les mains tremblantes de ces trois vieillards. Les désordres recommencèrent, et les brigands rassurés reprirent possession de la campagne romaine.

Les brigands de la campagne romaine. — Plus nombreux qu'auparavant, ces héros de la Macchia (forêt) étaient conduits par des chefs célèbres dans les chroniques féodales et les traditions du pasteur à demi sauvage des marais Pontins. Alfonso Picolomini et Marco Sciarra réalisaient le beau idéal du bandit d'Italie. Jeunes,

robustes, accoutumés à souffrir la faim, la soif et les fatigues les plus grandes, déployant dans le péril un courage désespéré, car ils auraient mieux aimé tomber morts que vivants au pouvoir de leurs ennemis, ces capitaines d'aventures se montraient d'autant plus audacieux, qu'ils avaient des complices partout, jusque dans le sacré collége, jusque dans la chambre du pape. Dix ans avant, Picolomini n'avait pas craint de venir à Rome, sous la sauvegarde du duc de Toscane, demander à Grégoire XIII l'absolution de tous ses meurtres. Ils étaient si nombreux, que le pape, saisi d'horreur, jeta la liste sanglante sur la table. Mais « De deux choses l'une, lui dirent les cardinaux qui étaient présents, ou votre neveu Giacomo sera assassiné par Picolomini, ou vous pardonnerez au bandit. » Les confesseurs de Saint-Jean-de-Latran ayant ajouté qu'il fallait opter sur-le-champ, si l'on voulait prévenir un grand malheur, entre ces deux conditions, le saint-père choisit la moins cruelle, et pardonna[1].

Sous le faible gouvernement des trois pontifes qui suivirent Sixte-Quint, les brigands eurent vite regagné le temps perdu et reconquis l'*Agro Romano*. On prit bien Picolomini, qui fut pendu à Florence, mais on ne put prendre Marco Sciarra : il battit le duc de Sermoneta et Virginio Orsini, repoussa les barons napolitains unis à ceux des États de l'Église, et resta maître de toute la ligne du sud. Un fléau ne vient jamais seul; Marco Sciarra amena la famine. L'année 1590 avait été si mauvaise, que le rubi de blé valait plus de trente écus romains. Bientôt il devint impossible d'en trouver à aucun prix. Après avoir épuisé tout ce qui peut servir d'aliment, les hommes mouraient par milliers. Les chemins de la campagne étaient couverts de cadavres qui avaient encore la bouche pleine d'herbe. Les cardinaux, les prélats, les religieux de tous les couvents, et particulièrement les Pères de la compagnie de Jésus, vinrent avec un zèle des plus louables au secours des pauvres de la ville. Leurs soins et leurs aumônes ne purent cependant empêcher des centaines de malheureux de mourir de faim. Innocent IX avait donné cent mille écus d'or pour acheter des grains : les vents contraires ne permirent pas aux vaisseaux qui les apportaient d'aborder, et la disette en augmenta d'autant. Au commencement du carême de 1591, on ne vendait plus sur le vu d'un bulletin donné d'avance, que dix-sept onces de pain par tête. Cette ration d'un pain fait avec de l'orge, des fèves et des légumes, coûtait deux baïoques. L'insuffisance et la mauvaise qualité des aliments produisirent leurs conséquences ordinaires. La population affaiblie ne put résister aux fièvres de la canicule, et l'épidémie remplaça la famine. S'il faut en croire Ciaconio et Cicarelli, elle emporta soixante mille personnes[2].

Clément VIII et les Aldobrandini. — Peu de mois après cette calamité, Clément VIII reçut les clefs de saint Pierre : abandonnant aussitôt le gouvernement temporel et spirituel à ses neveux, les Aldobrandini, qu'il décora de la pourpre, il

1. Dispaccio Donato 9 avril 1583. Manuscrit de Sixte-Quint à la bibliothèque Altieri.
2. Vogliono che in Roma medesima dall' agosto del 1590 fino all' agosto del 1591 più di sessanta mila persone sieno morte. (Cicarelli, *Vita di Gregorio XIV*, p. 337 *delle Vite de' Pontifici.*)

ne parut se proposer pour but de son pontificat que trois choses : l'élévation de sa famille, la destruction des brigands et le triomphe de la Ligue en France. Ayant amplement pourvu à la première de ces choses et mené à bien la seconde, en forçant Marco Sciarra de se réfugier avec cinq cents de ses bandits sur les terres de Venise, il s'occupa avec ardeur de la troisième, qui était la plus importante. Ses prédécesseurs lui avaient tracé la voie ! Grégoire XIV payait à la Ligue catholique de France un subside mensuel de quinze mille écus : Innocent IX avait triplé ce subside, Clément le maintint à cinquante mille scudi par mois ; puis il ordonna par une bulle extraordinaire aux catholiques français d'élire un roi de leur religion, à l'exclusion d'Henri IV. Celui-ci, auquel une nouvelle abjuration ne pesait guère, essaya de parer le coup en revenant publiquement le 25 juillet 1593 à la religion romaine. Mais le pape fut inflexible : il fallut pour vaincre sa résistance deux ans de négociation, la menace d'abandonner le saint-siége, en élisant un patriarche à Paris, et l'habileté diplomatique de d'Ossat et de Du Perron. Ces deux adroits négociateurs, qu'attendait le chapeau rouge, persuadèrent enfin le pape. Assis au milieu de ses cardinaux et de sa cour, sous le portique de Saint-Pierre, dont les portes étaient fermées, le 17 septembre 1595, il consentit à leur donner audience. Les deux représentants du roi de France montrèrent d'abord leurs lettres de créance : ils abjurèrent ensuite l'hérésie au nom de leur maître, firent pour lui une profession de foi catholique, et acceptèrent humblement les conditions et la pénitence que lui imposait le saint office : Clément VIII alors fit lire son absolution et ouvrir toutes grandes les portes de la basilique de Saint-Pierre, dans laquelle un magnifique *Te Deum*, chanté au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange, célébra la réconciliation du roi de France avec l'Église[1].

Le Tasse a Rome en 1592. — Deux mesures de bonne administration, le rappel des barons à égalité devant la loi et la répression des brigands, furent prises cette année-là par les Aldobrandini. Écrasés de dettes, les barons romains ne payaient plus depuis la mort de Sixte-Quint, et, substituant leurs biens, ils bravaient toutes les poursuites. Par une bulle ou constitution solennelle, Clément VIII brisa les liens du fidéi-commis, et décida que la créance aurait plus de force que la fiction légale. De concert avec le comte d'Olivarez, vice-roi de Naples, quand il eut mis un terme à la licence des barons, il donna la chasse aux brigands. Ceux-ci bloquaient toujours la ville. Maîtres de la campagne et des routes, ils dépouillaient marchands, courriers et voyageurs, ou les traînaient pour les rançonner dans la *Macchia*. Ils venaient de finir l'année par la capture d'un évêque et d'un archevêque, ils l'avaient commencée par l'arrestation du Tasse. Ce qui prouve combien le brigandage date de loin sur cette terre infortunée, c'est que le Tasse fut arrêté aux portes de Rome, comme l'avait été Pétrarque deux cent cinquante-quatre ans auparavant en venant recevoir la même couronne qu'on décerna au Capitole à l'amant idéal de Laure.

1. Stringa, *Vita di Clemente VIII*, p. 249 *delle Vite de' Pontifici*

Les cardinaux-neveux, Cynthio et Piétro Aldobrandini, par une noble émulation, se disputaient l'estime et l'amitié du Tasse. Ce n'était pas la première fois qu'à force de prières ils parvenaient à l'attirer à Rome. En 1592, cédant à leurs instances, il était déjà venu, et, chose singulière, tout à point pour sauver Pasquin. Le satirique de marbre parlant trop librement, les neveux du pape résolurent de le punir. On réunit une commission de cardinaux qui furent unanimes à reconnaître la culpabilité de Pasquin, et le condamnèrent à être brisé en expiation de ses méfaits, et jeté dans le Tibre. Heureusement pour le seul organe de l'opposition romaine, avant d'exécuter la sentence, les Aldobrandini consultèrent le Tasse. « Laissez Pasquin sur son piédestal, répondit le poëte, car si vous le jetiez au fleuve, il naîtrait de sa poussière des milliers de grenouilles qui vous étourdiraient jour et nuit de leurs coassements[1]. »

On lui offre au Capitole le laurier de Pétrarque. — Lorsqu'il revint trois ans plus tard, ce malheureux grand homme, qui payait sa gloire si cher, avait le pressentiment de sa fin prochaine. Un cortége triomphal, composé de toute la cour du pape, des cardinaux-neveux et d'une foule immense, l'attendait en vain à la porte San-Lorenzo; son front soucieux ne se dérida point. Conduit au Vatican au milieu des acclamations il accueillit avec un mélancolique sourire les remerciements et les louanges de Clément VIII. Le cardinal Cynthio lui ayant présenté un sonnet d'Hercule Tasso, son cousin, qui félicitait Rome moderne de marcher sur les pas de Rome ancienne, en accordant la couronne à la vertu et les honneurs du triomphe au génie, il le lut, et murmura, en le rendant à son ami, ce vers de Sénèque : *Magnifiques paroles, que la mort qui me touche va emporter !*[2] Cette prédiction s'accomplit la veille du triomphe. Il en avait toujours considéré les apprêts avec une douloureuse indifférence. Sentant la vie lui échapper, le chantre de Jérusalem voulut en passer les derniers instants dans les bras de cette religion qui avait inspiré son poëme. Il se fit porter du Vatican au couvent de Sant' Onofrio sur le Janicule.

Le 1er avril dans la matinée, par un de ces orages de printemps où le vent lutte de violence avec la pluie, les frères virent avec surprise le carrosse du cardinal Pietro Aldobrandino gravir la rampe escarpée qui mène à leur maison. S'attendant à quelque événement extraordinaire, ils vinrent se ranger sur la porte avec leur prieur et bientôt virent descendre le Tasse qui, s'approchant du parvis avec peine, leur dit qu'il venait mourir parmi eux. De la porte du couvent, à droite de laquelle est l'église, on voit à travers les arbres de la terrasse la plus belle partie de Rome; puis on pénètre dans un cloître étroit, humide, bas, et dont l'aspect serre le cœur. C'est là que les religieux conduisirent le Tasse. A gauche de ce froid vestibule du tombeau, s'ouvre une église humble et obscure; puis, en face, du côté du sud

1. Non di grazia, signore, percioche dalle polveri nella ripa del fiume nasceranno infinite rane che gracchieranno la notte e 'l dì. (Giov. Batista Manso, *Vita di Torquato Tasso*, p. 441.)
2. Magnifica verba mors prope admota excussit....

et dans l'un des sites les plus délicieux de l'univers, s'étend le jardin au haut du Janicule. Ce jardin si beau, surtout au printemps, quand on découvre à travers les pêchers fleuris Rome tout entière, noyée dans une vapeur rose, n'offrait cependant qu'un attrait secondaire au Tasse. Ce qui l'avait amené dans le couvent des frères de Saint-Jérôme, c'était la petite chapelle du portique dédiée à Notre-Dame-du-Rosaire. L'immortel poëte, dans un de ses accès de démence ou de fièvre, avait vu la douce image de Marie couronnée de rayons d'or et resplendissante de lumière, et en attendant que, selon ses expressions, il pût la contempler plus belle encore dans les cieux, il lui avait voué un culte fidèle [1].

Mort du Tasse au couvent de Sant' Onofrio. — Tant qu'il lui fut possible de se traîner dans le cloître ou dans l'église, il ne songea qu'à l'implorer et à réciter son rosaire. Mais la mort venait vite. Huit jours après son entrée à Sant' Onofrio, la fièvre fatale le prit. Le médecin du pape, qui était son ami depuis longtemps, remplit alors sa triste mission en l'avertissant du péril. Cette nouvelle ne l'effraya pas. Il l'apprit sans émotion, remercia le médecin en l'embrassant, et, levant les yeux au ciel, rendit grâce à Dieu de ce qu'il allait enfin toucher au port après tant de tempêtes. Il était dans le jardin, sous un chêne antique où il avait voulu revoir le jour pour la dernière fois : on le reporta dans son lit, et il n'en sortit plus que pour descendre dans la tombe qu'on lui creusa au fond de l'humble église. Là, un marbre de deux pieds et demi couvrit cette éternelle gloire : on l'enterra sans pompe comme il l'avait souhaité, et c'est à peine si les ermites de Saint-Jérôme voulurent permettre à son meilleur ami le Manso, seigneur de Bisaccio, de faire graver ces quatre mots sur la pierre : ci-gît Torquato Tasso [2].

Béatrix Cenci. — Après le génie ce fut le tour de l'innocence : victime d'un attentat que les lois de toutes les nations devraient punir de mort, et abandonnée par le pape, vers lequel elle avait inutilement tendu les bras afin qu'il l'arrachât des

1. Egro io languiva e d'alto sonno avinto
Ogni mia possa havea d' intorno al core..
E pien d'orrido gielo e pien d'ardore;
Quando di luce incoronata e cinta
E sfavillando del divino ardore,
Maria pronta scendesti al mio dolore... (Torquato Tasso.)

2. Hic jacet Torquatus Tassus. Six ans après, les frères remplacèrent ce marbre *picol e simplice* par une pierre de deux palmes et demie de long et de deux palmes de large, sur laquelle on lit cette inscription :

D. O. M.	Par la miséricorde de Dieu tout-puissant
Torquati Tassi	de Torquato Tasso
ossa	les os
hic jacent.	ici reposent.
Hoc ne nescius	Pour que tu en fusses instruit,
esses hospes	ô étranger !
fratres hujus ecclesiæ pp.	les frères de cette église lui ont érigé ce monument,
M. D. C. I.	en 1601.
Obiit ann. MDXCV.	Il mourut l'an 1595.

A côté de cette humble pierre, de niveau avec le pavé de l'humble église, est encastrée dans le mur du fond blanchi à la chaux une plaque de marbre noir que le cardinal Bevilaqua fit placer là en mémoire de son immortel compatriote. Cette plaque, ornée d'une inscription, est surmontée d'un portrait enfumé qui ne ressemble pas au Tasse.

En copiant l'inscription précédente M. Beyle (Stendhal), *Promenades dans Rome*, t. II, p. 212, a lu 1503 pour 1601, et a fait mourir le Tasse quarante ans avant qu'il ne fût né.

outrages de l'inceste, Béatrix Cenci au désespoir ne put sauver son honneur de cet épouvantable opprobre qu'en laissant tuer son père. Malgré l'éloquent plaidoyer de Farinaccio, le Cicéron du xvi[e] siècle, et les supplications de Rome entière, Clément VIII, qui n'ignorait aucun des crimes de Cenci, à la vérité l'un des nobles les plus riches de Rome, pour venger le légitime assassinat de ce misérable, livra trois victimes au bourreau. Le 11 septembre 1599 un échafaud fut dressé au milieu de la place du Pont, Béatrix et sa belle-mère eurent la tête tranchée : leur sang rejaillit sur le plus jeune fils de Cenci, enfant de quinze ans, reconnu innocent, mais qu'on avait traîné là pour l'exemple; quant au frère aîné, l'exécuteur l'assomma entre les deux cadavres avec une masse de plomb; c'est ainsi que les Aldobrandini protégeaient l'honneur des jeunes Romaines et la sainteté du toit paternel[1].

Les Borghèse. — Après ce jugement qui fait tache sur sa mémoire et la célébration du jubilé de 1600, Clément VIII descendit au tombeau, et les cinq neveux qu'il avait comblés d'honneurs l'y suivirent à la fin d'avril 1605. Un troisième Médicis le remplaça sur la chaire pontificale; mais au bout de vingt-cinq jours il la laissait à Paul V. Celui-ci, qui était un Borghèse, y fit monter à ses côtés toute sa famille. Son neveu, selon l'usage, devint premier ministre sous le nom de cardinal-patron (padrone), et ses frères prirent les clefs du trésor ecclésiastique. Pendant seize ans, tous les Borghèse y puisèrent à pleines mains. Mais on leur doit cette justice, qu'ils rendirent noblement à Rome ce qu'ils prenaient à l'Église. L'ère monumentale de Sixte-Quint recommença avec éclat. Dans les seuls fondements du palais qui porte son nom, le cardinal Scipione jeta deux cent mille ducats : il fallut niveler une partie de l'ancien Champ-de-Mars, aplanir des collines et faire disparaître une multitude de maisons. La villa Borghèse s'élevait pour lui en même temps que le palais, et tandis que ses oncles édifiaient celle de Frascati, le pape Paul surpassait, par la magnificence et le nombre de ses constructions, son neveu et ses frères.

A l'imitation de Sixte-Quint, il ramena d'abord sur le Janicule l'eau Paola, dont les cinq nappes jaillissantes vont alimenter neuf fontaines. Cette eau Paola ou Pauline est l'ancienne eau Trajane; mais depuis des siècles elle avait cessé de couler. Paul V fit restaurer l'aqueduc et le monument où elle s'épanche par Giovani Fontana et Carle Maderno. Ce travail utile coûta quatre cent mille scudi. Au palais apostolique du Quirinal il ajouta diverses fabriques, et à la basilique de Sainte-Marie-Majeure la chapelle Borghèse. Mêlant comme Sixte le sacré au profane, il enleva une superbe colonne de marbre de Paros, cannelée, de cinquante-huit pieds de haut, qui restait encore dans la basilique de Constantin, et la fit transporter sur la place de Sainte-Marie-Majeure, où elle servit de piédestal à une statue en bronze de la Vierge. Heureuse Rome, si la fureur d'édifier ne l'eût pas entraîné plus loin!

1. Farinaccio, *de Homicidio*, n° 172.

Mais, ne pouvant résister à la fièvre des constructions, il porta la main sur Saint-Pierre, et livra l'œuvre admirable de Michel-Ange à Maderno qui la gâta.

Incapable, avec sa médiocrité d'intelligence et son coup d'œil vulgaire, de saisir la grandeur et la sublime simplicité du plan de Buonarrotti, le triste architecte de Paul V s'imagina qu'en agrandissant la basilique il la rendrait plus belle, et il l'allongea de trois arcs. La croix grecque se trouva dès lors transformée en latine, et toute l'harmonie de l'édifice disparut. Avant ce fatal prolongement, en mettant le pied dans l'église on voyait toute la coupole comme du seuil du Panthéon. Lorsque Maderno eut élevé ses voûtes il fut impossible de l'apercevoir : les nefs latérales devinrent trop étroites et sombres. Le plan, remarquable par la largeur des lignes et la clarté du dessin, parut tout à coup énigmatique et confus Enfin, en attendant qu'il en masquât l'effet au dehors par sa façade, Carle Maderno avait détruit au dedans la beauté d'un temple qui, sans ses profanations, serait le premier monument du monde [1].

Les Barberini. — Paul V survécut peu de temps à ce vandalisme : les Borghèse sortirent alors du Vatican, si riches de ses libéralités et des fruits du pouvoir, que le prince de Sulmona possédait deux cent mille scudi de rente et le cardinal Scipione le double. Ils y furent remplacés, en 1623 (car les Ludovisi ne firent qu'y passer avec Grégoire XV), par les Barberini, neveux d'Urbain VIII. « A la nouvelle de l'élection de leur oncle, ils étaient, dit un chroniqueur, accourus de Florence, volant comme un essaim de ces abeilles qu'ils portent dans leurs armes, pour sucer le miel de l'Église. » Urbain VIII les accueillit sans trop d'empressement dès le début, et fit un bon choix en donnant le chapeau rouge et la direction des affaires à Francesco Barberino, son neveu, homme au-dessus de tout éloge; ses deux frères eurent, l'un, qui était capucin, la pourpre, et l'autre, qui s'appelait Taddeo, les charges de gonfalonier de l'Église et de préfet de Rome, et tant d'offices civils et militaires qu'il en aurait oublié le nombre sans le soin qu'il n'oubliait pas d'en toucher les émoluments.

Urbain fit éclater d'abord un grand zèle et une sévère vigilance dans le gouvernement de l'Église et la réforme des abus, mais après cinq ou six ans de pontificat, il s'en reposa entièrement sur ses parents qui n'étaient pas tous de la trempe du cardinal Francesco. La passion d'amasser de l'or aveugla aussitôt les Barberini, qui ne songèrent plus qu'à remplir leurs maisons de scudi comme les Borghèse. Un bénéfice vaquait à peine qu'il était pour l'un d'eux : rien ne sortait de la famille. On préférait à des religieux blanchis sous le froc des Barberini à la mamelle, et aux prélats les plus recommandables des Barberini qui n'étaient pas encore nés. Le mariage d'un fils du préfet Taddeo avec une Colonna ne se conclut, en effet, qu'à

1. Egli slungò di tre archi il manico della croce la quale di greca divenne latina. Terribili effetti di sì fato prolungamento sono : 1° non più punte di veduta; 2° si entra e coll' ansia di godere quel cupolone che da lungi fa tanto fracasso non si vede che uno squarcio nella volta o si ha a caminare un pezzo per vedere quella rotondità che si aveva a scoprire da tutti i punti; 3° navette meschine; 4° la pianta che era della più bella facilità è divenuta un intrigo.. (Milizia, *Roma delle Belle Arti.*)

la condition qu'une abbaye vacante serait réservée au premier fruit de cette union. Leur avidité était telle, qu'ils enlevèrent jusqu'aux portes de bronze du Panthéon, dont ils s'approprièrent la meilleure part, sous prétexte de les fondre pour élever le baldaquin de l'autel de Saint-Pierre, méritant cette épigramme que le peuple allait chantant par les rues : *quod non fecerunt Barbari fecerunt Barbarini* [1].

Aussi, muet sous les règnes précédents et sous les Borghèse, Pasquin retrouva la parole, et sa verve ne tarit plus. Un jour, il comparait le cardinal-patron Francesco à un ange, et son frère le cardinal Antonio à un diable; le lendemain il répondait à un pauvre qui lui demandait l'aumône :

Ohimè! io no ho quattrino
Tutto 'l mio è da Barberino.

Hélas! je n'ai pas un quattrino,
Tout mon bien est chez Barberino.

Une autre fois, l'Église romaine était représentée sur son piédestal couchée et criblée de blessures faites par l'épée de Gustave-Adolphe. Ces plaies étaient couvertes de mouches, et l'Église, par allusion aux abeilles des armoiries des Barberini, disait à l'Empereur agenouillé à son chevet et lui demandant du secours : « Je n'ai plus rien, ô mon généreux défenseur! les mouches me rongent jusqu'aux entrailles. » La Rome du XVII[e] siècle était la ville des contrastes. Tout s'y heurtait, parce que l'esprit ancien y livrait bataille à chaque instant à l'esprit moderne, et que, voûtée et murée comme les cachots des couvents, l'ignorance refusait opiniâtrément de laisser passer la raison. Personne ne fut donc surpris, en 1633, d'entendre tout à coup, au milieu des plaisanteries de Pasquin, la voix sinistre de l'Inquisition.

Le saint office. — Institué en 1200 pour écraser l'hérésie albigeoise, le tribunal de saint Dominique avait été transporté à Rome, en 1243, par le Génois Fieschi ou Innocent IV. En 1545, Paul III l'avait réorganisé sous le nom tristement célèbre de saint office, et lui avait donné la mission de rechercher les luthériens par toute l'Italie, *et, s'il ne pouvait guérir les membres gangrenés de l'Église, de les couper* [2]. Le sombre et cruel Paul IV étendit encore la juridiction de ce tribunal, et le composa de seize cardinaux juges et d'un grand inquisiteur, qui fut cet Alessandrino si cruellement joué par Sixte-Quint. Par cette même constitution, la surveillance des livres et le *veto* de la pensée, que Léon X réservait au saint-siége, furent abandonnés au saint office. Ainsi un tribunal était établi au-dessus de l'humanité, de la justice, de la religion elle-même, qui, foulant aux pieds toute loi divine et humaine, ne devait procéder que par la torture et corriger qu'avec la mort. Il ne faillit point à sa tâche. Du moment qu'il fut en exercice, les cachots, au témoignage d'Onofrio Panvinio, l'historien officiel et censuré des papes, ne désemplirent pas. Ses premiers coups

1. Ce que n'ont pas fait les barbares, les Barberini l'ont fait.
2. Che essendo le membra inferme o guarite o se guarire non potevano tronche.... (Panvinio, *Delle Vite de Pontefici Paolo IV*, p. 286.)

tombèrent sur les israélites que leurs grandes fortunes condamnaient d'avance. Malheur à ceux qui portaient la barrette jaune! malheur à ceux que les familiers dénonçaient comme suspects d'hérésie! Leurs parents no les revoyaient plus : la voûte mystérieuse des cachots étouffait leurs plaintes, et quelque cimetière inconnu cachait leurs corps.

GIORDANO BRUNO, BRULÉ COMME HÉRÉTIQUE. — A l'horreur qu'il inspirait, à la violence des émeutes qui éclatèrent contre lui, à la fureur avec laquelle Antonio Gambaro tourmenta ses suppôts lors du sac de Rome en 1527, on peut juger du nombre des malheureux qu'assassina le saint office! Il avait clôturé le XVI[e] siècle par l'auto-da-fé d'un grand homme. Giordano Bruno, philosophe, astronome et littérateur célèbre, ayant eu l'imprudence de quitter Paris, où il professait la philosophie, pour revoir le ciel natal, fut arrêté à Venise et transféré à Rome dans les prisons du saint office. Les inquisiteurs élevaient contre lui trois griefs, dont le moindre était mortel : il avait embrassé le système de Copernic, il s'était fait huguenot à Genève, et il venait de publier un livre contre la cour papale, intitulé *Boutique de la Bête triomphante* (Spaccio della Bestia triunfante). Conduit, écrit un témoin oculaire, dans le palais du grand inquisiteur au commencement de février, il y comparut le 5 devant les illustres cardinaux du saint office de l'inquisition, les théologiens consulteurs et le gouverneur de la ville. Là, étant à genoux, il entendit lire sa sentence. Elle portait qu'après l'avoir maintes fois averti fraternellement de changer de vie, l'Inquisition se voyait forcée de le livrer au bras séculier, *mais que, voulant pousser la clémence jusqu'à ses dernières limites, elle demandait qu'il fût puni sans effusion de sang, et condamné au feu*[1]. «Giordano Bruno écouta cette lecture, dit toujours l'auteur du récit, avec un calme impie. Il osa répondre à ses juges qu'ils devaient être plus effrayés que lui de leur sentence, et douze jours après, quand on le mena au supplice, il refusa de baiser le crucifix. On le brûla le 17 février 1600, dans le Campo di Fiori[2]. »

A Giordano Bruno succéda Sarpi, nommé aussi fra Paolo, théologien consultant de la république de Venise. C'était l'un des adversaires les plus redoutables de la cour romaine. Un homme de bien, le cardinal Bellarmino, lui fit dire de se tenir sur ses gardes : dès lors le sénat exigea qu'il mît sous sa robe une cotte de mailles et qu'il ne sortît que bien escorté. Malgré ces précautions, le bras invisible de l'inquisition le frappa de cinq coups de poignard. Après fra Paolo, le saint office s'occupa de Dominis. Comme le grand pontife, l'Inquisition n'immolait que de nobles victimes. Marco-Antonio Dominis, archevêque de Spalatro, ne pouvant réformer son clergé, s'était retiré en Angleterre, où il acheva sa *République ecclésiastique*, qui, publiée en 1618, à Heidelberg, obtint un succès prodigieux. Jaloux, disait-il, de voir briller chez les protestants cette lumière catholique, le pape Gré-

1. Seculari magistratui eum tradiderunt puniendum rogantes *ut quam clementissimè et sine effusione sanguinis puniretur*. Lettre de Scioppius (*Struve acta litteraria, fasc.* v, p. 64.)

2. Le même. Giordano Bruno avait été arrêté à Venise non solo com' eretico ma anco impatato di eresiarca. (Manuscrit des Archives de Venise, *Roma*, esposizioni 1592.)

goire XV prodigua les promesses les plus séduisantes à Dominis pour le ramener à Rome. Le noble vieillard ne sut pas résister à ces instances; il quitta le doyenné de Windsor, que lui avait donné Jacques Ier, et revint faire amende honorable à la Minerve. Mais l'inquisition la jugea insuffisante. Sous prétexte que sa conversion n'était pas sincère, on le jeta dans un cachot. Il y mourut en 1624; alors, pour ne pas perdre toute sa proie, l'inquisition brûla son cadavre[1].

Ce fut ensuite le tour de Campanella. L'illustre apôtre de la liberté moderne venait de payer son tribut au despotisme espagnol. Appliqué sept fois à la torture, et la dernière pendant quarante heures, en 1626 il fut réclamé comme hérétique par Urbain VIII et livré au saint office de Rome. Il resta trois ans enseveli dans ses prisons. Grâce à l'intervention de la France, on le relâcha un instant en 1629 : aussitôt l'ambassadeur de Louis XIII le prend dans son carrosse, enlève cette victime destinée au Campo di Fiori, et l'envoie à Paris. Là, Campanella trouva enfin la paix et un asile dans ce cloître des Jacobins où, cent soixante-quatre ans plus tard, son ombre tressaillit plus d'une fois sans doute en entendant maudire ses bourreaux[2].

Galilée. — En même temps que Dominis et Campanella, le saint office poursuivait Galilée. Depuis quinze ans, tous les partisans des vieilles idées étaient en insurrection contre ce régénérateur des sciences en Europe : or, derrière les disciples routiniers d'Aristote et les défenseurs aveugles de la Bible, on voyait l'ombre de l'inquisition. Toutes ces excursions de Galilée dans les cieux inquiétaient le saint office. Créé dans le but d'enchaîner l'essor de l'esprit humain, il s'indignait que l'inventeur du télescope eût dépassé les limites permises, et se préparait à l'en punir. Un moine, du nom de Caccini, commença l'attaque à Florence. Prenant pour texte ce verset du Nouveau Testament : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum*[3] *?* Il entreprit de démontrer en chaire, aux Florentins, que la géométrie est un art diabolique, et qu'on devrait bannir les mathématiciens d'un État bien ordonné comme auteurs de toutes les hérésies. Galilée se plaignit de ces attaques au père Maraffi, l'un des Pères les plus influents de l'ordre du prédicateur. « J'en suis au désespoir, répondit celui-ci; car, pour mon malheur, je suis solidaire de toutes les sottises que peuvent faire ou que font trente ou quarante mille moines[4].»

Les attaques du père Caccini n'ayant pas atteint le but qu'il se proposait, il s'en vengea, le 5 février 1615, en dénonçant Galilée à la sainte congrégation. Son accusation, appuyée par le dominicain Lorini, son coadjuteur en cette affaire, était basée sur une lettre de Galilée écrite, en 1513, et relative au système de Copernic. Il était dit dans cette lettre, que l'Écriture renferme plusieurs propositions qui sembleraient fausses, si on ne s'attachait qu'au sens littéral; qu'en matière de science,

1. C. Libri, *Histoire des Sciences mathématiques*, t. IV, p. 148.
2. Cypriani, *Vita Th. Campanellæ*, p. 24 et 25.
3. Hommes de Galilee, que regardez-vous dans le ciel?...
4. Per la mia disgrazia sto a parte di tutte le bestialità che possono fare o che fanno trenta o quaranta mila frati. (*Journal des Savants*, mars et avril 1841, p. 164.)

l'argument logique vaut mieux que l'argument sacré, et qu'afin de descendre à la portée de toutes les intelligences, l'Écriture a changé le sens de ses principaux dogmes. Chacune de ces paroles sonna comme un crime aux oreilles de l'inquisition. L'intervention du saint père fut invoquée, et Paul V chargea le cardinal Bellarmino d'enjoindre à Galilée d'abandonner sur-le-champ l'opinion que le soleil est le centre du monde et que la terre tourne, avec défense de parler ou d'écrire à l'avenir sur ce sujet. Cet ordre lui fut signifié le 26 février 1616, et il promit de se soumettre et d'obéir. Mais, comme il s'efforçait sous main d'en obtenir la révocation, et qu'il insistait avec chaleur auprès du cardinal Orsini pour qu'on ne condamnât point le système de Copernic, la congrégation de l'Index, par un décret du 5 mai suivant, défendit d'enseigner, de soutenir, de professer ce système, et prohiba son livre des *Révolutions du globe*, jusqu'à ce qu'il eût été corrigé. Chargé de ce soin, le cardinal Gaetani substitua partout la forme hypothétique à l'affirmation. Puis le saint office mit Galilée dans son livre rouge et attendit[1].

Il est mandé a Rome. — Seize ans s'écoulèrent sans qu'on pût prendre Galilée en flagrant délit de désobéissance : feignant de fermer les yeux, l'inquisition le surveillait soigneusement. Vers la fin de 1632, elle crut s'apercevoir qu'il oubliait ses injonctions. Aussitôt le pape écrit à l'inquisiteur de Florence de signifier à Galilée, au nom de la sainte congrégation, d'avoir à comparaître dans tout le mois prochain, à Rome, devant le commissaire général du saint office. Effrayés par les exemples que nous avons rapportés plus haut, les meilleurs amis du vieillard lui conseillaient d'envoyer une apologie et de changer de climat. Après une assez grande hésitation, il obéit, partit de Florence le 20 janvier 1633 et arriva le 13 février à Rome. Pendant vingt-huit jours, il eut pour prison le palais de l'ambassadeur de Florence Nicolini. Le saint office lui avait interdit toute communication; et comme ses familiers veillaient à la porte, la consigne fut sévèrement observée. Le 12 avril seulement, à la suite d'une lettre que, dans son impatience, il avait écrite au cardinal Barberino, il reçut la permission de se constituer prisonnier au siége de la congrégation.

Il s'y rendit un mardi matin avant le jour. Le commissaire général le reçut avec les démonstrations les plus doucereuses (*con dimostrazioni amorevoli*), et lorsque le vieillard eut achevé une lettre trop significative et trop pleine de précautions dans l'intérêt des inquisiteurs, pour n'avoir pas été dictée par le saint office lui-même, on le conduisit dans la salle des audiences. Trois membres du redoutable tribunal, le père Vincenzo Maccolani de Fiorenzuola, commissaire général, Carlo Sincero, procureur fiscal, et un troisième Père qu'on ne nommait pas, firent subir à Galilée l'interrogatoire préliminaire. A cette question que lui adressa d'abord le fiscal : « Savez-vous pourquoi vous avez été appelé à Rome? » Galilée répondit : « Je suppose

1. Mss. dell' imperiale e reale biblioteca Palatina, acquis en 1820 par le grand-duc de Toscane, de la famille Nelli, part. 1, tome XIII.

que c'est pour rendre compte du dernier ouvrage que j'ai publié ; car le père inquisiteur a donné l'ordre à mon libraire d'en envoyer un exemplaire au saint office. » Le commissaire alors lui demanda quel était ce livre.

Il est mis a la torture. — « C'est un ouvrage, répondit-il, en forme de dialogue, qui traite de la constitution du monde, c'est-à-dire des deux grands systèmes de l'ordre du ciel et des éléments. » On lui montra un livre qui était sur la table; il le reconnut, et soutint qu'il n'avait jamais approuvé l'opinion de Copernic ni cru à la mobilité de la terre[1]. Il prétendit même que son ouvrage avait pour but de démontrer le contraire. Jugeant, à cette déclaration, que la torture seule lui arracherait l'aveu qu'exigeait le fiscal, on l'y appliqua[2]. Détaché de l'instrument du supplice, qui avait disloqué les membres du vieillard septuagénaire, il fut pendant dix-huit jours en proie aux plus vives douleurs. Là, seul, mis au secret le plus rigoureux et entouré d'hommes qui, selon l'expression de Nicolini, ne parlaient ni ne répondaient (*non parlano e non rispondono*), il n'eut qu'une consolation, la lettre suivante, écrite par sa fille, Marie-Céleste, religieuse au couvent de San-Matteo d'Arcetri :

« J'apprends par le seigneur Père, lui disait cette fille chérie, que vous êtes enfermé dans les chambres du saint office, ce qui me fait un vif chagrin, dans la crainte que vous ne vous y trouviez mal de corps et d'esprit. D'un autre côté, considérant la nécessité d'en venir à cette conclusion, la bénignité avec laquelle il a été procédé jusqu'ici contre vous, et par-dessus tout la justice de votre cause et votre innocence, je me console et conçois l'espérance d'un prompt et heureux succès, avec l'aide de Dieu toujours béni, vers lequel mon cœur s'élève sans cesse pour vous recommander ardemment.

« Ce qui importe le plus maintenant, c'est que vous ayez bon courage, ne songeant qu'à ne pas nuire à votre santé par trop d'inquiétudes, et à placer tout votre espoir en Dieu, père plein de tendresse, dont on n'est jamais abandonné. Très-cher seigneur père, j'ai voulu vous écrire en ce moment pour que vous sachiez, si mon angoisse pouvait en alléger le poids, que je partage toutes vos peines. Personne ne sait que je vous écris, car je veux que ces amertumes soient pour moi seule. Nous attendons tous votre retour avec la plus grande impatience. Qu'il me tarde d'entendre votre voix ! et qui sait? peut-être à l'heure où je trace ces lignes, Votre

1. Io non ho con detto libro ne tenuta nè diffesa l'opinione della mobilità della terra e della stabilità del sole anzi nel libro lo mostro il contrario di detta opinione e che le ragioni del Copernico sono invalide e non concludenti. (Archives secrètes du Vatican, procès ms. de Galilée, pièce no 75.)

2. Quelques écrivains modernes ont nié et certains autres ont douté que Galilée ait subi la torture. Afin de pouvoir contester ce fait de nos jours et de prêter la douceur de l'agneau aux hommes qui venaient de brûler Giordano Bruno vivant et l'archevêque de Spalatro mort, les partisans du saint office ont retiré des pièces du procès celles qui contenaient la relation de la torture : heureusement pour la vérité on ne saurait penser à tout. En enlevant ces pièces les partisans du saint office ne s'aperçurent pas qu'elles portent toutes un numéro d'ordre et que la lacune laissée par celles qu'on a soustraites constitue une présomption d'autant plus grave qu'elle vient d'être officiellement établie dans la publication de monsignor Marino Marini, préfet des archives secrètes du saint-siége (*Galileo e l'Inquisizione memorie storico-critiche*, 1850).

Seigneurie n'est plus en souci? Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! C'est avec lui que je vous laisse, afin qu'il vous console [1]. »

Trois ou quatre jours après avoir reçu cette lettre, Galilée quitta son lit de douleur pour comparaître de nouveau devant ses juges. L'examen rigoureux avait produit l'effet désiré, et le grand homme cette fois répondit catholiquement. Il désavoua tous ses écrits, promit de les réfuter publiquement, et demanda grâce au saint tribunal avec cette humilité que les justiciables de l'inquisition ne puisaient que dans les supplices [2]. Le lendemain, 1er mai, attendu la gravité de son état, on le fit porter à la nuit au palais de l'ambassadeur de Toscane, mais avec ordre de ne le laisser communiquer avec personne du dehors. Rappelé le 11 devant le saint office, il y subit un nouvel interrogatoire dans lequel se dévoila pour la première fois l'un des motifs secrets du procès. Avant d'imprimer ce dialogue sur les deux systèmes de Ptolémée et de Copernic, où l'on prétendit qu'il avait introduit Urbain VIII sous le nom de Simplice, Galilée soumit le manuscrit au pape lui-même, qui changea quelques mots du titre de sa propre main, et le fit examiner par le maître du sacré palais. Celui-ci l'ayant lu, et n'y comprenant rien probablement, délivra l'approbation. Or, il existait une de ces haines irréconciliables de couvent (*odio fratino*) entre le père Fiorenzuola, commissaire général du saint office, et le père Mostro, maître du sacré palais. Fiorenzuola n'interrogea donc Galilée le 11 mai que sur l'approbation du Dialogue, et d'après ses réponses il s'empressa d'inculper son ennemi. Cité à l'instant, le père Mostro déclara qu'il avait reçu l'ordre d'approuver le livre de la bouche même de Sa Sainteté. Trouvant le pape derrière le père Mostro, l'inquisition s'en prit au pape, qui nia avec emportement. Mostro invoqua le témoignage de Ciampoli, secrétaire apostolique. Urbain ne voulut pas qu'on l'entendît. Alors, poussé à bout, le maître du palais exhiba l'ordre écrit, que dans sa prudence monastique il avait tenu en réserve. Voyant qu'il ne pouvait frapper son ennemi par-dessus la tête de Galilée, Fiorenzuola s'adoucit un peu et donna huit jours à l'accusé pour préparer sa défense [3].

Amende honorable de Galilée. — Enfin, le 21 juin, les officiers de l'inquisition lui firent subir le dernier interrogatoire. Il s'agissait de savoir depuis combien de temps il professait l'opinion de Copernic. Galilée répondit que bien avant 1616 il flottait incertain entre les deux systèmes astronomiques, les étudiant l'un et l'autre avec indifférence et par pure curiosité; mais qu'à partir du décret de l'index, s'inclinant devant la sagesse de ses supérieurs, il n'hésita plus, et tint pour seule vraie et indubitable l'opinion de Ptolémée, c'est-à-dire la stabilité de la terre et la mobilité du soleil. Satisfaits cette fois, les officiers de la sainte congrégation remirent

1. Cosi piaccia al Signore il quale sia quello che lo consoli e con il quale lo lascio... (*Lettres autographes de Galilée*, part. I, t. IV.)

2. Io prometto di ripigliare gli argomenti già recati a favore della detta opinione falsa e dannata e confutarli... prego dunque questo santo tribunale che voglia concorrer meco in questa buona rezoluzione e concedermi facoltà di poterla mettere in effetto *et iterum se subscripsit*. (Pièce 75 du procès déposé aujourd'hui au Vatican. Ce précieux manuscrit était en France, où Napoléon le fit porter en 1809, avec toutes les archives de l'inquisition. Il a été rendu il y a trois ans.

3. Relazione intorno alla processura contro Galileo di Giov Francesco Buonamici.

au lendemain le prononcé du jugement. Le lendemain donc, 22 juin 1633, l'auteur de la révolution scientifique du XVIIe siècle, entendit à genoux, dans la grande salle du couvent de la Minerve, la lecture de cette sentence :

« Nous Gaspard Borgia du titre de Sainte-Croix en Jérusalem, frère Felice d'Ascoli du titre de Saint-Anastase, Guido Bentivoglio du titre de Sainte-Marie del Popolo, frère Desiderio Scaglia de Crémone du titre de San Carlo, frère Antonio Barberino de Sant' Onofrio, Landivio Zacchia de Saint-Sixte du titre de Saint-Pierre in Vincoli, Berlingero Gessi du titre de Saint-Augustin, Fabricio Verospi du titre de S. Vincenzo in pane e perna, Francesco Barberino de S. Lorenzo in Damaso, Marzio Ginetti de Santa Maria Nuova ;

« Par la miséricorde de Dieu, cardinaux du saint-siége romain et inquisiteurs commis spécialement par le saint-siége apostolique pour combattre la perversité de l'hérésie dans toute la république chrétienne :

« Considérant que toi Galileo, fils de feu Vincenzo Galilei, Florentin, aujourd'hui âgé de soixante-dix ans, as été dénoncé il y a dix-huit ans au saint office comme tenant pour vraie la fausse doctrine des mouvements qui présente la terre comme se mouvant même le jour;

« Que tu as enseigné ce même faux système à tes disciples ;

« Que tu entretenais, à ce sujet, une correspondance avec certains savants d'Allemagne ;

« Que tu as livré à l'impression un recueil de lettres intitulé *des Taches du Soleil*, dans lequel tu soutenais cette opinion ;

« Qu'aux objections, tirées de la Sainte Écriture, qui te furent souvent adressées, tu répondais en interprétant la Sainte Écriture selon ton système ;

« Et que dans tes ouvrages écrits en la forme épistolaire, et que tu dis être adressés à un disciple, se trouvent plusieurs propositions contraires au sens et à l'autorité de la Sainte Écriture ;

« Le saint tribunal, pour mettre fin au désordre qu'introduisaient dans la foi des opinions aussi subversives, fit formuler par des théologiens capables les deux condamnations suivantes :

« Il est absurde et faux en philosophie, il est expressément contraire à la Sainte Écriture et d'un pur hérétique de prétendre que le soleil est le centre du monde et qu'il n'a pas de mouvement local ;

« Il est pareillement absurde et faux en philosophie et contre la foi de dire que la terre se meut et qu'elle n'est pas le centre du monde ;

« Voulant néanmoins te traiter avec bénignité, il fut décrété, dans la sainte congrégation tenue avant le 25 février 1606, que le cardinal Bellarmino t'ordonnerait d'abandonner cette opinion comme fausse et perverse ; ce que tu promis de faire. Mais ayant continué à laisser serpenter et siffler cette couleuvre contre la vérité de l'Écriture, nous t'avons finalement mandé à notre tribunal et interrogé, et comme il nous paraissait que tu n'avais pas dit toute la vérité, nous avons jugé

qu'il était necessaire d'en venir contre toi au rigoureux examen dans lequel (sans préjudice de choses volontairement par toi confessées) *tu as répondu catholiquement ;*

« Tous ces faits mûrement considérés et pesés, nous avons rendu notre sentence :

« Après avoir invoqué le très-saint nom de Notre Seigneur Jésus-Christ et celui de sa très-glorieuse Mère, nous disons, nous déclarons, nous prononçons et nous jugeons que tu es, toi Galilée susdit, pour les choses avouées et prouvées de la procédure, coupable aux yeux du saint office et véhémentement suspect d'hérésie en ayant cru et soutenu cette opinion fausse et contraire à la Sainte Écriture, que le soleil est le centre de la terre et qu'il ne se meut pas d'orient en occident, tandis que la terre se meut et n'est pas le centre du monde ;

« Nous décidons, en conséquence, que tu as encouru toutes les censures et peines des saints canons et des constitutions générales et particulières promulguées contre les délits de ce genre, dont nous modérons toutefois la rigueur, pourvu que d'un cœur sincère et d'une foi réelle tu abjures, tu maudisses et tu détestes devant nous les susdites erreurs et toute autre hérésie contraire au saint-siége romain, dans la forme que nous allons te prescrire ;

« Et pour que tes graves et pernicieuses erreurs et tes transgressions ne demeurent pas impunies, et que tu sois plus réservé à l'avenir, nous supprimons ton livre des *Dialogues massimi*, et nous te condamnons, pour un temps indéterminé (*arbitrio nostro*), à l'emprisonnement dans le château du saint office, où pour pénitence tu réciteras les Sept Psaumes une fois par semaine pendant trois ans [1]. »

Après cette lecture on mit entre les mains du vieillard, toujours à genoux, la pièce suivante, qu'il transcrivit de sa main et récita mot à mot à haute voix :

Sa rétractation a genoux. — « Moi, Galileo Galilei, fils de Vincenzo Galilei de Florence, âgé de soixante-dix ans, constitué personnellement en jugement, et à genoux devant vous éminentissimes et révérendissimes seigneurs cardinaux, établis inquisiteurs dans toute la république chrétienne contre la perversité de l'hérésie, ayant sous les yeux les sacro-saints Évangiles, que je touche en ce moment de ma propre main, je jure que j'ai toujours cru, que je crois en ce moment, et qu'avec l'aide de Dieu je croirai à l'avenir tout ce que maintient, prêche et enseigne le saint-siége catholique et apostolique romain. J'abjure, je déteste, je maudis l'erreur et l'hérésie qui consiste à croire que le soleil est immobile et que la terre se meut. Je jure que désormais je ne dirai ni ne livrerai à l'impression aucune erreur pareille; et que si je viens à découvrir quelque hérétique ou quelque personne inclinant à l'hérésie, je m'empresserai de les dénoncer au saint office ou à l'inquisition établie dans le lieu où je me trouverai. — Écrit et prononcé mot à mot, à Rome, au couvent de la Minerve, le 22 juin 1633 [2]. »

1. Archives secrètes du Vatican et Memorie storico-critiche di monsignor Marino Marini.
2. Mêmes sources.

Jugement du saint office. — Le 25, la peine de l'emprisonnement dans le château du saint office fut commuée en celle de la réclusion dans les jardins de la Trinité-du-Mont (au Pincio) où l'ambassadeur de Toscane le conduisit le vendredi soir. Une dizaine de jours après, il obtint la permission de se rendre à Sienne pour y vivre sous la surveillance de l'archevêque, séparé du commerce des hommes. Il était si joyeux en quittant Rome qu'il fit quatre milles à pied : mais, en arrivant à Sienne, cette réclusion le navra. « On m'avait assigné, dit-il, pour prison la maison de l'archevêque. J'y restai cinq mois au bout desquels ma prison fut changée et limitée au petit village d'Arcetri à un mille de Florence, avec défense expresse de descendre dans la ville, de voir des amis et de les inviter chez moi. Je passai là mon temps tranquillement, faisant de fréquentes visites à un monastère voisin où j'avais deux filles que j'aimais beaucoup, particulièrement l'aînée femme d'un esprit très-distingué, d'une grande bonté, et qui m'était tendrement attachée [1].

Mort de la fille de Galilée. — C'était la sœur Marie-Céleste qui, gravement malade d'une affection de poitrine, avait tout caché à son père tant qu'il fut au pouvoir de l'inquisition, pour ne pas ajouter à ses chagrins. Aussitôt qu'elle le vit hors de danger, elle commença à le préparer à cette nouvelle douleur. « Je ne saurais vous exprimer, lui écrivait-elle avec une exquise délicatesse, la joie que j'éprouve de vous savoir de retour et en bonne santé. Qu'une pauvre religieuse comme moi fût retirée de ce monde, cela importerait peu ou point du tout, car je n'y suis pas bonne à grand'chose; pour une foule de raisons, au contraire, sans parler du bonheur de ceux qui vous aiment, il importe que vous puissiez longtemps glorifier Dieu avec la haute intelligence qu'il vous a donnée [2]. » Cette tombe qu'elle montrait avec tant de résignation à son père s'ouvrit pour elle au mois d'avril 1634. Un jour où le vieillard venait de la voir à son couvent, le médecin lui apprit qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre. Il s'en retournait en pleurant lorsque son désespoir fut augmenté par un autre événement douloureux. Peu d'instants avant que sa fille expirât, le vicaire de l'inquisiteur se présenta pour lui notifier un ordre du saint office envoyé de la Minerve qui lui enjoignait de renoncer à demander l'autorisation de retourner à Florence sous peine d'être reconduit dans les prisons de Rome [3].

Toute l'Italie savante protesta, mais la voix la plus éloquente qui s'éleva alors en faveur de Galilée partit de la France. Tel était le langage que, le 5 décembre 1635, l'illustre Peiresc tenait à son ami le cardinal-patron :

« Il me reste encore une demande à faire à Votre Éminence, en vous priant d'excuser ma hardiesse et de vouloir accorder à la confiance dont vous m'avez honoré l'espoir que je fonde en votre bonté de vous voir faire quelques démarches pour la

1 Lettre adressée à Diodati et recueillie par M. Luigi Cibrario, dans les manuscrits de la bibliothèque de Carpentras.

2. Perchè a poco o nulla son buona dove che nella persona di V. S. sarebbe tutto l'opposito per moltissime ragioni perchè con il grande intelletto e sapere che gli ha concesso il signore Iddio può servirlo e onorarlo infinitamente più di quello che non posso io. (Manuscrit acquis par le grand-duc de Toscane, de la famille Nelli.)

Manuscrit de la bibliothèque de Carpentras.

consolation d'un vieillard septuagénaire et malade dont la mémoire sera difficilement effacée dans la postérité. Lors même qu'il se serait trompé sur quelques points, ce qui est la condition de l'humanité, de grâce, s'il est possible, obtenez quelque adoucissement; ne le traitez pas avec la rigueur que j'entends être exercée sur sa personne. Il sera difficile que la postérité ne lui ait pas une obligation éternelle pour les admirables découvertes qu'il a faites dans le ciel à l'aide de son télescope et par son merveilleux génie. Les siècles futurs pourront trouver étrange qu'on déploie une telle sévérité contre un vieillard. Je dis cela par la compassion que j'ai envers Galileo Galilei auquel, ayant voulu écrire dernièrement et m'étant informé, auprès d'un ami de Florence de sa demeure, j'ai appris qu'il était relégué dans une maison de campagne près d'un couvent où était morte une fille religieuse qu'il avait, et qui faisait son unique consolation, et l'on m'a dit que non-seulement l'accès de la ville et de sa propre maison lui était défendu, mais qu'il lui était même interdit de recevoir ses amis et de leur écrire. Ces nouvelles me fendirent le cœur et me forcèrent à répandre d'amères larmes sur les vicissitudes des choses humaines. De tels maux après avoir mérité tant d'honneurs et une gloire qui durera tant de siècles[1] ! »

[1] Luigi Cibrario (Lettere inedite di principi e d'uomini illustri).





CHAPITRE XXXII

LE NÉPOTISME ET LES JÉSUITES.

Fatale influence des Barberini. — Le généralissime Taddèo. — Mort d'Urbain VIII. — Innocent X et les Panfili. — Avénement d'Alexandre VII. — Les Chigi. — Christine à Rome. — Premières insolences des Chigi envers la France. — Affaire des Corses. — Un ambassadeur de Louis XIV. — Amende honorable de la Cour papale à Versailles et à Rome. — Mort d'Alexandre VII. — Clément IX. — Pas de népotisme. — Clément X et les Altieri. — Innocent XI. — Ses différends avec Louis XIV. — Humiliation de la papauté. — Lavardin — Mort de Christine. — Innocent XII. — Bulle contre le népotisme. — Clément XI. — Ses différends avec l'Autriche. — Les derniers Stuarts à Rome. — Benoît XIII. — Sage et bonne administration de l'Église et de Rome. — Clément XII et le cardinal Coscia. — Benoît XIV. — Lambertini. — Son bon gouvernement, ses réformes et ses travaux. — Clément XIII, Rezzonico et les Jésuites. — Clément XIV. Ganganelli. — Suppression de la Société de Jésus.



La condamnation de Galilée n'était pas seulement une tache sur le manteau pontifical, elle était surtout un triste symptôme de l'abaissement du saint-siége et de la décadence de Rome catholique. En niant le mouvement de la terre, la papauté prouvait qu'elle ne voyait pas le mouvement de l'esprit humain, qu'on ne pouvait arrêter ni avec les inquisiteurs de la Minerve, ni avec les flammes du Campo di Fiori. Déjà se développaient, dans l'ombre du XVII[e] siècle, trois grands vengeurs de Galilée, de Giordano Bruno et de Campanella, le jansénisme, la philosophie et la révolution, qui allaient lui porter des coups mortels avant même qu'elle soupçonnât leur puissance. Si, pour sauver le prestige de la chaire de saint Pierre, qui devait être déplorablement compromise dans cette période de cent cinquante ans, il n'avait fallu que des vertus personnelles, quinze pontifes qui se succédèrent au Vatican, de 1633 à 1775, eussent rempli cette condition. Tous d'une haute moralité et d'une vie aussi sainte que pure, ils réalisèrent plus ou moins cet idéal de perfection religieuse qu'on aurait toujours dû trouver dans le chef de l'Église. Et cependant, malgré leurs incontestables mérites et leur sainteté, ces quinze vieillards ne purent prévenir ni l'abaissement du pontificat ni la décadence de Rome, parce que, immobiles sur leur montagne, ils refusèrent de

suivre la marche intellectuelle de l'Europe qui les laissa derrière elle et n'y songea plus; parce que dans leurs mains débiles ils s'obstinèrent à garder cette ombre de gouvernement temporel, cause de leurs malheurs; et enfin parce qu'ils n'eurent pas le courage de détruire assez tôt le népotisme.

Le généralissime Taddèo. L'exemple d'Urbain VIII aurait pourtant dû les instruire. Après le procès de Galilée, les Barberini avaient commis en son nom faute sur faute. D'abord, en envoyant à la cour de Louis XIII Giulio Mazzarino pour duper Richelieu, qui l'acheta et le garda au grand détriment de la France; puis en couvrant de ridicule le drapeau du saint-siége. Taddèo Barberini, préfet de Rome, le portait fièrement à Parme, en 1642, à la tête de vingt mille hommes, lorsqu'il en rencontra, du côté de Bologne, trois mille conduits par Farnèse, qui avait voulu lui épargner la moitié du chemin. A la vue de cette poignée de braves, il fut saisi d'une panique telle, qu'il prit la fuite à toute bride et ne s'arrêta qu'à Ferrare. Ses vingt mille soldats en avaient fait autant et s'étaient dispersés comme des oiseaux effrayés à l'aspect du milan. Peu de temps après cet exploit, Urbain VIII laissa le trirègne à Innocent X. On eût pu croire que les Panfili remplaceraient les Barberini. Il n'en fut pas tout à fait ainsi. Le cardinal-neveu ayant quitté le chapeau rouge, à l'insu de son oncle, pour épouser la belle princesse de Rossano, le népotisme tomba en quenouille. Dona Olympia Maidalchina, belle-sœur du pape, prit la place de son neveu, et, sauf une courte disgrâce, la remplit dix ans, tenant le vieux Innocent en tutelle, et gouvernant Rome et l'Église. Les Barberini payèrent alors par l'exil leur longue faveur et leur fortune; mais ce qui semblait impossible, dona Olympia les surpassa en avidité. Dévorée de la soif de l'or, elle mit à l'encan les évêchés, les abbayes, les canonicats et toute sorte de bénéfices. Quant au pape, ne voyant que par les yeux de cette femme adroite et ambitieuse, il ne franchissait pas le seuil de son oratoire, ne songeait personnellement qu'au bien public, ramenait l'ordre dans les couvents, et mourait en 1655 sans remords, après avoir ouvert l'année sainte et allumé dans l'Église un terrible brandon de discorde en condamnant cinq propositions du livre de Jansénius[1].

Avénement d'Alexandre VII. — On avait tant crié contre le népotisme, on avait dit si souvent qu'il finirait par envahir tout à fait le Vatican, qu'Alexandre VII, successeur d'Innocent, en montant au trône papal, jura sur le crucifix qu'il ne recevrait jamais ses parents à Rome. Ce serment, qui lui aurait épargné bien des disgrâces, paraissait d'autant plus nécessaire que la famille Chigi, d'où sortait Alexandre VII, était nombreuse, pauvre, et aussi affamée de biens et d'honneurs que les précédentes. Elle habitait Sienne, et crut voir le paradis s'ouvrir à la nouvelle

1. Trois lignes d'une dépêche de l'ambassadeur de France (10 juin 1646), achèvent de peindre ce vieillard : « Il me reçut, écrit l'abbé de Saint-Nicolas à Mazarin, avec un visage riant et des paroles étudiées, mais douces, obligeantes et accompagnées de toutes les démonstrations imaginables. Je lui présentai ma lettre de créance, après quoi il fut un peu de temps sans parler : en attendant la sortie de quelques larmes qui ne me surprirent non plus que tout le reste, car je m'y étais attendu aussi bien qu'à un grand tremblement de mains, ayant su que cela lui était ordinaire quand il parle d'affaires importantes. Sous cet air de bonhomie se cachait toutefois, dit Retz, *un génie perçant.* » (Sainte-Beuve, *Port Royal*, t. II, p. 504.)

inattendue de l'exaltation de son parent Fabio Chigi. Sans même attendre qu'on lui eût fait un costume convenable, don Mario, frère aîné du pape, se jette sur un cheval et pique des deux vers Rome. Il bâtissait des châteaux en l'air si magnifiques qu'il ressemblait à un homme en extase. Malheureusement pour lui, à quelques lieues de Sienne, un courrier de son frère chassa tous ses rêves d'un mot. « Gardez-vous de bouger de votre maison jusqu'à nouvel ordre. » Voilà ce que le pape écrivait à don Mario. Celui-ci retourna donc sur ses pas si triste et si confus qu'il n'osa rentrer à Sienne que de nuit. C'étaient de beaux commencements, mais la suite n'y répondit guère. Entraîné, comme tous ses prédécesseurs, par cet attrait si doux des affections de famille, Alexandre VII se relâcha bientôt de sa rigueur. Un casuiste complaisant l'assura qu'il ne violerait pas son serment s'il recevait ses parents hors de Rome. Il se laissa persuader, les reçut à Castel-Gandolfo, et les ramena bientôt avec lui comme en triomphe au Vatican.

Les Chigi. — Ils étaient six qui accoururent avec empressement à la curée pontificale : don Mario et Flavin, son fils aîné; don Agostino et don Sigismondo, fils d'un second frère d'Alexandre, et deux autres neveux en ligne féminine des Richi. Mario fut créé préfet de Rome, gouverneur, gonfalonier et généralissime du saint-siége; le jeune Flavio eut la pourpre et le poste de cardinal-patron; Agostino, créé prince de Farnèse, l'emporta sur l'héritier des Colonna, son rival, et obtint la main de la princesse Borghèse, le plus riche parti de Rome; trois abbayes consolèrent Sigismondo, et des deux frères Richi l'un devint coup sur coup évêque d'Osmo et cardinal, et l'autre chevalier de Malte et général des galères. Il n'en fallait pas davantage pour réveiller Pasquin. Faisant allusion aux armoiries des Chigi, ***deux montagnes, deux arbres et deux étoiles***, il disait que la montagne était le calvaire sur lequel on déshonorait et l'on dépouillait Rome, l'arbre la croix du mauvais larron, et l'étoile une comète qui prédisait la ruine de la ville, à laquelle il fallait s'attendre avec d'autant plus de certitude que sous trois Alexandre Rome avait été prise et saccagée par l'ennemi.

Aussi vivement hostiles à la famille Chigi que Pasquin, les écrivains du temps ne flattaient pas don Mario. « Il était, disent-ils, fort petit, gras, ignorant, avare, et ne songeait qu'à entasser l'or dans ses coffres, sans se soucier des gémissements du peuple qui allait criant mille fois plus contre lui qu'il n'avait jamais fait contre Taddèo ou contre Olympia elle-même. Il avait inventé des moyens si ingénieux pour tirer de l'argent de tous les offices qu'il faisait regretter les Barberini eux-mêmes[1]. Il eût été odieux à tout le monde, si l'esprit et les grâces de dona Bérénice, sa femme, n'eussent voilé et racheté une partie de ses défauts. Tel était l'homme qui gouvernait arbitrairement la capitale de l'Église, et qui, en 1660, osa de dessein prémédité traiter insolemment la France. Le pape, lorsqu'il s'appelait encore Fabio Chigi, avait eu à se plaindre de son compatriote Mazarin. Exclu par

1. *Le Népotisme de Rome*, première partie, p. 196.

son ordre du pontificat, il s'humilia devant le ministre de Louis XIII pour obtenir la levée de cet interdit qui lui eût fermé pour toujours les portes du sacré palais, mais quand il fut pape il retrouva dans sa mémoire italienne l'amer souvenir de son exclusion et sa haine contre Mazarin et la France.

INSOLENCE DES CHIGI ENVERS LA FRANCE. — Le secret des passions du maître est promptement trahi par les valets. Don Mario, qui outrait en les partageant les rancunes de son frère, saisit la première occasion que lui offrait le hasard de mortifier les Français. Le 20 juin 1660, les sbires, voulant arrêter un ouvrier en toiles (*velettajo*), dans les remises du cardinal d'Este, protecteur de la France, furent repoussés à deux prises par les gens du palais dont ils violaient la franchise. En l'apprenant, don Mario, donna l'ordre aux milices papales et à la garde corse de soutenir le bargello. Aussitôt les nombreux parents du cardinal, tous les Français qui se trouvaient à Rome, et les gens des autres ambassadeurs prirent les armes. Aussi lâche que fier, don Mario recula. Mais, le cardinal Mazarin, que les questions d'honneur national ne touchaient guère, ayant laissé ce demi-outrage impuni, Mario résolut d'être plus hardi une autre fois. Les successeurs de Mazarin lui en fournirent l'occasion. Ils avaient choisi pour ambassadeur le duc de Créqui, premier gentilhomme du roi, dont on vantait fort la fermeté de caractère, et lui avaient prescrit de ne pas visiter les parents du pape. Ce mépris révolta les Chigi, ils s'en plaignirent si amèrement qu'Alexandre jeta les hauts cris. Les ministres de Louis XIV eurent la faiblesse de céder. C'était mal connaître les Chigi. Enflés de ce triomphe, ils animèrent si bien les Corses qu'une collision sanglante éclata deux jours après l'amende honorable du duc de Créqui.

LA GARDE CORSE. — Le 20 août 1662, trois Français et trois soldats de la garde papale, s'étant rencontrés sur le pont Sixte, mirent l'épée à la main : un des Corses fut légèrement blessé. A ses cris, quelques-uns de ses camarades, casernés à deux pas, auprès de la Trinité, accoururent, chargèrent les Français et les poursuivirent jusqu'aux écuries du palais Farnèse, résidence de l'ambassadeur. Tout ce qui se trouva là de gens de livrée sortit au bruit avec des fourches et des épées, et repoussa les Corses. Ceux-ci revinrent bientôt en force et firent reculer les valets du duc de Créqui. Il était absent ainsi que l'ambassadrice. Le hasard ayant voulu qu'il rentrât en ce moment, il envoya pour faire retirer les Corses deux gentilshommes qu'on reçut à coups de mousquet. Fidèles à la consigne de don Mario, qui leur avait dit quelques jours auparavant : « Ne savez-vous plus vous servir de vos armes? tuez désormais ou je vous envoie aux galères! » Les Corses occupèrent tambour battant toutes les avenues du palais Farnèse. Le duc de Créqui essaya de leur parler du balcon; mais, accueilli par une grêle de balles, il fut forcé de quitter la croisée après avoir vu tomber trois hommes.

Ce feu, comme un signal, avait mis sur pied toute la soldatesque papale. Elle criait partout d'envoyer la cavalerie et chargeait tous les Français qu'elle rencontrait. Les sbires eux-mêmes coururent aux armes : ils blessèrent, eux qui ont

ordre de ne jamais tirer, le capitaine des gardes de l'ambassadeur et tuèrent un de ses laquais. L'ambassadrice revenait des églises pendant cette fusillade. En arrivant devant Saint-Charles des Catinari, on arrêta son carrosse. Méprisant l'injonction des Corses, le cocher essayait d'avancer : aux premiers pas des chevaux, ces furieux, mettant un genon en terre, criblèrent le carrosse de balles et renversèrent raide mort un page de l'ambassadrice. La duchesse épouvantée rebroussa chemin et alla se réfugier chez le cardinal d'Este. Ce cardinal, homme de cœur, lui montra sur-le-champ qu'il ne craignait pas les balles. Se faisant porter dans une chaise découverte en avant du carrosse de l'ambassadrice et escorté de tous ses gens et de ceux que le duc avait envoyés à sa rencontre, il la ramena au palais Farnèse, à la lueur de trois cents épées et d'une centaine de flambeaux[1].

Un ambassadeur de Louis XIV. — Les ambassadeurs des diverses puissances avec l'ancienne reine de Suède, Christine, tombée par nne abjuration et une abdication du trône de Gustave-Adolphe au dernier rang de la cour dn pape, tentèrent le lendemain de prévenir les snites de cette affaire, en assurant le représentant de la France que l'insulte n'avait point été préméditée et qu'on lui en donnerait toute sorte de satisfaction. Mais don Mario, triomphant, ne l'entendait pas ainsi. Tandis que le cardinal-patron et le pape proposaient des réparations dérisoires, il bloquait avec ses Corses la place Farnèse, défendait aux marchands de vendre aux Français et réduisait à un certain nombre de rations de pain et de viande la consommation journalière de la maison de l'ambassadeur. Ce duc si altier dans les mémoires du XVIIe siècle, et qui emportait les choses de haute lutte, supporta neuf jours ces avanies. Le 1er septembre enfin il se détermina à sortir d'une ville où il ne pouvait plus rester avec bonneur, et se retira en Toscane. Les ministres français montrèrent alors une grande modération. On fit reconduire le nonce du pape aux frontières de France, mais il fallut deux ans de négociations pour tirer vengeance d'une insulte qui n'avait coûté que deux jours de préméditation aux Chigi. Il est vrai que le népotisme ne perdit rien pour avoir attendu. Les parents d'Alexandre VII payèrent avec usure l'intérêt de leur insolence et de leur orgueil dans le traité de Pise. Ce traité, signé le 12 février 1664, outre plusieurs autres concessions d'un intérêt purement politique, renfermait les conditions suivantes :

Amende honorable de la cour papale. — M. le cardinal Chigi ira, en qualité de légat, en France, et dans la première audience qu'il aura de Sa Majesté, il lui dira en propres termes : « Sire, Sa Sainteté a ressenti avec une très-grande douleur les malheureux accidents qni sont arrivés, et les sujets de mécontentement que Votre Majesté en a eus lui ont causé le plus sensible déplaisir qu'elle fût capable de recevoir, l'assurant que ce n'a jamais été l'intention de Sa Sainteté que Votre Majesté fût offensée dans la personne du duc de Créquy, son ambassadeur, sadite

1. L'abbé Regnier Desmarais, *Histoire des démêlés de la Cour de France avec la Cour de Rome*, p. 16.

Sainteté désirant qu'à l'avenir règne la bonne et sincère concorde qui a toujours été de part et d'autre. En mon particulier, j'atteste à Votre Majesté, avec le plus profond respect qui m'est possible, la joie que j'éprouve de me voir cette entrée ouverte pour faire connattre à Votre Majesté les plus soumises et sincères preuves de mon obéissance. Si ma famille et moi avions eu la moindre part à des attentats que nous n'avons appris qu'avec la plus amère douleur, nous nous jugerions nous-mêmes indignes d'en demander pardon à Votre Majesté, laquelle nous avons toujours eue en vénération singulière et parfaite dévotion. »

Le seigneur don Mario déclarera par écrit, en foi de cavalier, qu'il n'a eu aucune part à tout ce qui s'est passé le 20 août à Rome, et sa déclaration sera confirmée par un bref formel de Sa Sainteté; il sortira en outre de Rome, et n'y rentrera que lorsque le cardinal Chigi aura présenté des excuses à Sa Majesté, au nom de toute sa maison.

Le seigneur don Agostino ira au-devant de l'ambassadeur jusqu'à San Quirico, s'il vient par terre, ou jusqu'à Civita Vecchia, s'il revient par mer, et lui témoignera le déplaisir de Sa Sainteté touchant l'affaire du 20 août.

La signora dona Bérénice, semblablement le jour que madame l'ambassadrice arrivera à Rome, ira au-devant d'elle jusqu'à Ponte Molle, pour lui témoigner l'extrême déplaisir qu'a fait à toute sa maison l'accident du 20 août, et la joie qu'elle ressent du retour de Son Excellence.

Toute la nation corse sera déclarée incapable à jamais de servir, non-seulement dans Rome, mais encore dans les États ecclésiastiques.

Le bargello sera destitué et banni.

Il sera élevé une pyramide vis-à-vis l'ancien corps-de-garde des Corses avec une inscription qui contiendra en substance le décret rendu contre cette nation.

Toutes ces conditions furent exécutées à la lettre. Le cardinal Flavio Chigi vint humblement répéter mot à mot à Versailles le formulaire d'excuses arrêté à Pise, le 18 avril 1664; le superbe Mario attesta, *foi de cavalier*, qu'il n'avait pas eu la moindre part à l'attentat du 20 août, et qu'il aurait cru faire une action détestable s'il en avait conçu même la pensée. Le pape enregistra solennellement dans une bulle cet acte de contrition, et une pyramide fut élevée devant l'ancien corps de garde des Corses, qui portait cette inscription entre son sommet et sa base :

En exécration de l'abominable attentat
Commis contre l'excellentissime Duc de Créquy,
Orateur du Roi très-chrétien,
Par la milice Corse,
Le XIII des kalendes de septembre, an MDCLXII,
La nation Corse est déclarée inhabile et incapable
De servir le Siége apostolique.
Par décret
Et de l'ordre de notre seigneur très-saint, Alexandre, souverain pontife,
En exécution du traité de Pise
Et pour perpétuer le souvenir de l'acte criminel [1].

1. In execrationem damnati facinoris...

Clément IX. Pas de népotisme. — Pour le bien de la paix, Alexandre VII avait tout subi sans murmurer, et il était retourné à ses embellissements de la basilique de Saint-Pierre et de la grande place, qui l'occupaient tout entier. Par ses soins, Bernini terminait l'escalier de la façade, et traçait les plans de la fameuse colonnade semi-circulaire. Il venait d'achever la seconde fontaine, lorsque la mort ferma les yeux du pape, qui aurait eu tous les mérites s'il n'avait pas eu de parents[1]. Instruit par son exemple, l'homme de bien qui lui succéda, en 1667, Clément IX ne voulut de Rospigliosi ni au Vatican ni dans les emplois. Il débuta comme un ami du peuple, en supprimant l'impôt des grains, et fut pleuré après son court passage comme un père par les pauvres de Rome. La bonne voie était tracée; par malheur, Clément X ne la suivit pas. Le népotisme releva la tête sous son pontificat, et les Altieri, ses neveux d'alliance, rappelèrent, par leur soif d'argent, leurs exactions fiscales et leur dureté, les plus mauvais jours des Barberini et des Chigi. Ce mal dura autant que la vie du pape. Il finit donc en 1676, avec la vie de Clément X; mais la querelle diplomatique, un moment réveilllée par la maladresse du cardinal Altieri au sujet des priviléges des ambassadeurs, se ralluma sur ce terrain brûlant à l'avénement du vertueux Innocent XI. Si ce digne pontife eût pu se renfermer dans le cercle des devoirs du grand sacerdoce, rien ne serait venu troubler la sécurité de l'Église. Mais, entraîné malgré lui par la position de prince temporel dans le champ des débats politiques, il s'y heurta de même qu'Alexandre contre l'orgueil jaloux de Louis XIV.

Innocent XI, pape. — Dans un but d'ordre public, Innocent XI avait annulé les franchises des ambassadeurs. En vertu de ce droit, qui alors, à ce qu'il paraît, dégénérait souvent en abus, le palais de l'envoyé d'une puissance était sacré et son circuit était inviolable. Tous les souverains protestèrent en conséquence contre la bulle du pape, et celui de France plus haut que personne. Il n'était pas dans la nature de Louis XIV de plier devant l'étranger. Résolu d'opposer la force à ce qui prenait à ses yeux toutes les apparences d'un acte de représailles ou d'un empiétement sur le droit des gens, il nomma, en 1687, le marquis de Lavardin en remplacement de d'Estrées, et lui enjoignit d'en agir fièrement avec la cour papale. Lavardin forme sur-le-champ une maison militaire, l'embarque à Marseille, et, le 17 novembre, il entre à Rome à la tête de quatre cent cinquante gardes ou officiers d'élite, l'épée nue, et va prendre possession du palais Farnèse au son des trompettes. Le lendemain et les jours suivants, il se mit à parcourir triomphalement la ville avec une longue file de carrosses escortés par deux cent de ses officiers armés jusqu'aux dents. Trois cents autres, à cheval, stationnaient pendant ce temps sur la place Farnèse. Semant l'argent à profusion et tenant table ouverte, il gagna promptement l'amour du peuple et les sympathies de la noblesse. Retiré dans son palais, dont, pour plus de sûreté, les portes étaient assujetties avec des

1. C'est des anciens abus du népotisme et du dépouillement de la chambre apostolique que vient surtout la fortune des Aldobrandini, Borghèse, Pamfili, Barberini et autres. (Le président de Brosses, *l'Italie il y a cent ans*, t. II, p. 153.)

chaînes, le pontife, doucement résigné, se contentait de lever les mains au ciel, en répétant ce verset du psalmiste : « Ils se confient en leurs chevaux et en leurs chars, et non dans le nom du Seigneur ! »

Ses différends avec Louis XIV. — Pendant deux ans, l'ambassadeur Lavardin fit trembler le pape, sa cour, sa milice et ses sbires. De guerre lasse, il en aurait tout obtenu ; mais le duc de Chaulnes le remplaça le 30 avril 1689, trois mois avant la mort d'Innocent. Le pontife avait à peine eu le temps de célébrer les obsèques de Christine et d'ordonner qu'on élevât à cette illustre recrue du catholicisme un mausolée dans la basilique de Saint-Pierre, vis-à-vis de celui de Mathilde, que les fièvres d'août l'emportèrent. A sa dernière heure seulement, il permit d'introduire son neveu, qui sollicitait en vain cette grâce depuis cinquante jours, et qui sortit avec sa bénédiction et l'ordre de distribuer cent mille écus aux pauvres. Ce n'est pas sur ce noble exemple que prétendait se régler Alexandre VIII son successeur. Ressuscitant en grande hâte (*prestolosamente*) le népotisme, il n'eut rien do plus pressé que de créer son neveu généralissime du saint-siége, l'un de ses petits-neveux cardinal et vice-chancelier, l'autre secrétaire d'État, et d'en marier un quatrième avec la princesse Altieri. Les Ottoboni triomphaient déjà, mais leur fortune passa aussi vite qu'elle était venue : le 12 juillet 1691, les cardinaux élisaient à la place de ce vieillard, qui vécut quatre-vingts ans, le Napolitain Innocent XII.

Bulle contre le népotisme. — La nouvelle de son exaltation jeta la joie dans la famille Pignatelli, d'où il sortait ; mais ces transports furent de peu de durée. Indigné des excès dont il avait été si longtemps témoin, le pape commença par marcher au monstre qui souillait le palais apostolique : une bulle des plus énergiques frappa le népotisme au cœur. Plus ferme qu'Innocent, qui avait eu le même dessein, mais que l'opposition du sacré-collége effraya, il força la main aux cardinaux, leur fit signer individuellement la bulle qui réformait cet abus déplorable et la publia le 28 juin 1692. Les scandales du népotisme avaient été si éclatants, que cette mesure, applaudie des protestants eux-mêmes, suffisait à illustrer le pontificat d'Innocent XII. Ce vertueux pasteur du troupeau de Dieu en prit beaucoup d'autres non moins louables. A la place des Pignatelli, il mit dans son cœur les pauvres de Rome : « Ce sont mes neveux, disait-il, traitons-les en parents chéris. » Et conformant ses actions à ses paroles, il leur ouvrit le palais de Latran, et consacra les revenus de ses vignes à leur entretien. Puis, afin que le travail ne manquât jamais aux malheureux, il fonda et dota de rentes suffisantes le magnifique atelier de charité de Saint-Michel. Il terminait en même temps, pour y réunir les juges et les notaires, le palais de Monte Citorio, et faisait construire la douane de terre et celle de Ripa Grande.

C'est ainsi que le pape Innocent XII acheva le xvii[e] siècle. Clément XI, son successeur, qui ouvrit le xviii[e], témoigna la même sollicitude pour les pauvres ; mais quoique, selon l'abbé Polidori son historien, il ait donné en sa vie plus de deux cent mille scudi, il ne fit peut-être pas autant de bien que son illustre devancier.

L'Europe était alors en feu : Louis XIV soutenait sa lutte héroïque contre l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Autriche. Brouillé avec l'Espagne d'un côté et avec la cour d'Autriche de l'autre, le saint-père était entraîné malgré lui dans le mouvement et forcé de s'y abandonner presque tout entier. Aussi rien de plus pauvre en événements que l'histoire de Rome pendant les vingt années de son règne. Le tremblement de terre de 1703, qui ébranla la ville et fit camper sous des tentes une partie de la population; l'armement de 1708, dirigé contre l'Autriche, et dont le seul résultat fut d'épuiser le trésor du château Saint-Ange; la condamnation de l'ouvrage janséniste du père Quesnel et l'arrivée du dernier des Stuarts, qui vint implorer l'hospitalité pontificale et recevoir, comme Christine, une pension de douze mille scudi, voilà les seuls faits saillants du pontificat de Clément XI. Éteinte à moitié par ce gouvernement de vieillards, qui hait l'action et le bruit, la chaleur vitale de Rome s'affaiblissait de plus en plus : trop souvent bravée par les rois, l'autorité du saint-siége avait pâli; minée de tous côtés par le protestantisme, le jansénisme, l'incrédulité libertine de la Régence et la philosophie, la papauté s'affaissait tristement sur elle-même; et dans cette décadence générale, hommes et choses, tout se rapetissait.

Innocent XIII, Benoît XIII, papes. — Innocent XIII, un Conti, prend la tiare en 1721 et la garde tout juste assez longtemps pour revêtir de la pourpre l'infâme Dubois, le proxénète du Régent. Il est remplacé par un Orsini, Benoît XIII, qui, avec les vertus d'un saint, ruine les États de l'Église. Personnellement, ce digne vicaire du Christ rappelait par la pureté de sa vie et la simplicité de ses mœurs l'âge d'or du christianisme. Sortant sans gardes et sans pompe, il allait visiter à pied, comme le plus humble des religieux, les églises, les couvents et les hôpitaux. Des chaises de paille, quelques estampes communes et un crucifix étaient les seuls meubles de son appartement. A la table des Dominicains, où il avait l'habitude de s'asseoir au milieu des chanoines de Saint-Pierre, rien ne distinguait le souverain pontife que son humilité. On le voyait toujours entouré de pauvres dont son inépuisable charité soulageait les misères. Observant rigoureusement la bulle d'Innocent XII, il n'avait pas voulu souffrir un de ses parents au Vatican; mais par malheur, en fermant la porte au népotisme, il y installa le favoritisme le plus funeste dans la personne du cardinal Coscia, son ministre.

Coscia vendait au plus offrant les clefs du ciel et celles de la terre: Ses concussions furent poussées si loin, que les officiers de la chambre apostolique se virent dans l'obligation de signaler au pape un déficit annuel de cent vingt mille écus : le pape ne les écouta pas. Dans sa prévention aveugle et cette opiniâtreté de caractère que le général des Dominicains comparait plaisamment à la rudesse d'un cor de chasse, il leur répondit par son dicton familier : « Ce n'est rien [1], » et laissa Coscia faire fortune. L'avide favori la fit trop vite; aussi à la mort de Benoît, en 1730, le

1. Ah che questo e niente.

peuple l'aurait brûlé vif s'il ne s'était réfugié avec ses trésors au château Saint-Ange. Lorenzo Corsini, devenu Clément XII, l'y frappa d'une amende de deux cent mille écus.

Clément XII, pape. — Clément XII, qui disait avec autant de vérité que d'esprit, « J'ai été un abbé opulent, un prélat aisé, un pauvre cardinal et un pape ruiné[1], » avait près de quatre-vingts ans lorsque les cardinaux le choisiren[t]; peu après il perdit la vue, et avec les intentions les plus pures, le pouvoir de bien gouverner. Le népotisme rentra au Vatican, et s'établit en maître comme autrefois au chevet de l'aveugle. On lui fit signer ce qu'on voulut, et, ce qui était plus blâmable, les puissants abusèrent de leur force afin d'arracher à cet octogénaire infirme et moribond des concessions déshonorantes pour le saint-siége. Ainsi Élisabeth Farnèse, reine d'Espagne, exigea que son troisième fils, à peine âgé de sept ans, fût élevé à l'archevêché de Tolède, le plus riche de la Péninsule, et le pape signa les bulles de cette dérision épiscopale. Il y avait glissé une clause qui atténuait jusqu'à un certain point le scandale, en stipulant que l'Infant serait confirmé une fois parvenu à l'âge canonique. La nouvelle Marosie la lui fit effacer et en montra tant de ressentiment, que, pour l'apaiser, le pape envoya le chapeau de cardinal au prélat de sept ans, et, en violation des décrets du concile de Trente, lui permit de cumuler l'archevêché de Séville, qui valait cent mille écus de rente, avec celui de Tolède, qui en valait deux cent mille.

Benoît XIV, pape. — Dans ce fait, monstrueux au xviiie siècle, éclatait la faiblesse du saint-siége. Les trônes dominaient chaque jour davantage la chaire apostolique, qui, au rebours des grands rêves d'Hildebrand, n'en était plus que le marchepied; et l'oppression du souverain pontife, devenue un jeu pour les cours, allait constater aussi douloureusement que les bravades du marquis de La Vardin l'abaissement du pontificat et la décadence de Rome. Une trêve de vingt ans précéda la reprise des hostilités. Aussitôt que son neveu Néri eut déposé le pape aveugle dans cette urne de porphyre d'Agrippa, qui orne à Latran la belle chapelle Corsini, Benoît XIV prit sa place à Monte Cavallo. Né à Bologne, dont il occupait auparavant l'archevêché, Prosper Lambertini avait alors de soixante-quatre à soixante-cinq ans. « Il était, dit le président de Brosses, d'une taille au-dessous de la moyenne, assez gros, robuste, et avait le visage rond et plein, l'air jovial, la physionomie d'un bonhomme, le caractère grand, uni et facile, l'esprit gai et plaisant, la conversation agréable, la langue libre, les mœurs pures et la conduite irréprochable. » Son pontificat fut le reflet de son caractère. Homme de transition par bonhomie, il imprégna la papauté de l'esprit nouveau par son désir de plaire à tout le monde. L'amour du juste-milieu, qui est souvent de la sagesse et souvent aussi de l'indifférence ou de l'égoïsme, caractérisait tous ses actes. Il s'est peint lui-même en disant à notre savant Montfaucon, à propos de la question reli-

1. Son stato un ricco abbate, un commodo prelato, un povero cardinale ed un papa spiantato.

gieuse, qui divisait l'église de France et l'église romaine : « Moins de libertés de l'église gallicane de votre part, moins de prétentions ultramontaines de la nôtre, et nous mettrions les choses à leur niveau naturel. »

Dans cette pensée de conciliation générale et de pacifique temporisation, Lambertini se laissait caresser par les philosophes. Flatté par Voltaire, qui lui dédia *Mahomet*, admiré par les protestants, qui lui élevaient des statues, il accomplit, quelques réformes ecclésiastiques, fonda quatre académies pour éclairer le jeune clergé, répara la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem, fit construire une aile de l'hôpital du Saint-Esprit ainsi que la façade de Sainte-Marie-Majeure, consolida la coupole de Saint-Pierre, et mourut en 1758 en s'amusant d'études littéraires.

Suppression de la Société de Jésus. — Tandis qu'il dormait réellement, ou feignait de dormir au chant des sirènes de la philosophie, celle-ci avait avancé à pas de géant; Rezzonico ou Clément XIII, le nouveau pape, la vit si près de l'autel qu'il s'effraya : reculer n'était plus possible, il fallait ou céder ou combattre. Clément XIII accepta le combat; malheureusement pour la cause qu'il défendait, et qui était belle, car la religion de saint Paul vaut bien la morale de l'Encyclopédie, il ne sut pas choisir son terrain, et se servit de mauvaises armes. Sa première attaque fut une faute. Au lieu de signaler au point de vue de la religion, ce qui était son droit, les pages dangereuses de l'*Émile*, il déféra le livre de Jean-Jacques Rousseau à l'Inquisition, et donna raison à l'auteur aux yeux d'une société assez éclairée pour regarder le saint office comme un anachronisme aussi inutile qu'odieux. Après ce début, qui affaiblissait encore l'action du saint-siége en manifestant trop clairement ses idées séniles, le pape aborda laquestion brûlante de l'époque qui était le maintien ou la suppression de l'ordre des jésuites. Cette compagnie célèbre, qui possédait d'immenses trésors et comptait vingt-cinq mille membres répandus dans toutes les parties du monde, était la véritable armée du catholicisme romain et la garde prétorienne des papes. Rezzonico s'empressa donc de la couvrir de son corps, et, loin de la détruire comme on le lui demandait avec menaces, il fit dans une bulle fameuse le plus grand éloge de ses services et de ses vertus. Mais les jésuites avaient de puissants adversaires. Il ne s'agissait plus des jansénistes, des parlements français et des philosophes cette fois : la querelle était entre la maison d'Ignace et la maison de Bourbon. L'influence d'une courtisane, en France, madame de Pompadour, les jalousies d'un ministre, en Espagne, et la cupidité qui poussa jadis Philippe le Bel à détruire l'ordre des Templiers pour s'emparer de ses richesses, avaient mis contre les jésuites les trois cours de Paris, de Madrid et de Naples. En 1762, Louis XV les supprima en France; cinq ans plus tard, ils furent chassés d'Espagne et de Naples, et, en 1768, sur le refus du pape d'abolir l'ordre, les Français occupèrent Avignon, et les Espagnols Bénévent.

Clément XIV Ganganelli. — Telle était la situation à la mort de Clément XIII. Les Bourbons qui, pour obtenir l'extinction des jésuites, se préparaient à bloquer

Rome, bloquèrent moralement le sacré collége; des intrigues d'une vivacité et d'une puérilité extrême aboutirent enfin à la nomination d'un cardinal qui disait très-haut, pour qu'on l'entendît à Paris, à Madrid et à Naples: « Le temps est venu où il faut obéir aux souverains, car leurs bras s'étendent beaucoup au delà de leurs frontières, et leur puissance s'élève au-dessus des Alpes. » Ce cardinal, appelé Ganganelli, qui devint pape sous le nom de Clément XIV, tint la parole qu'il avait donnée aux trois cours, et, le 21 juillet 1773, par un bref dans lequel il l'accusait d'avoir trop désiré les biens de la terre, et de s'être brouillée avec les souverains, il abolit la société de Jésus, et mit le père Ricci, son général, au château Saint-Ange [1].

Ainsi tomba cet ordre puissant qui soutint longtemps la gloire de l'Église romaine. Né en 1540, il fut frappé au cœur, en 1656, par Pascal, et traîna pendant plus d'un siècle le trait mortel des Provinciales. Au moment de son agonie une dominicaine de Valentano, Teresa Poli, qui prophétisait, annonça sa résurrection. Plus tard, en effet, il sortit du tombeau; mais enveloppé pour toujours des bandelettes du Lazare et moins semblable à un vivant qu'à un fantôme.

1. Augustin Thiener, prêtre de l'Oratoire, *Histoire du Pontificat de Clément XIV*, d'après les documents inédits des Archives secrètes du Vatican.





CHAPITRE XXXIII

BONAPARTE ET PIE VI.

Magnificence de Pie VI. — Grands travaux publics. — Procès de Cagliostro. — La Papauté et la République française. — Assassinat de Basseville. — Bonaparte. — Il marche sur Rome. — Terreur de Pie VI. — Traité de Tolentino. — Complot de décembre 1797. — Assassinat de Duphot. — Joseph Bonaparte, ambassadeur de la République. — Joseph quitte Rome. — Le Directoire fait marcher l'armée d'Italie contre le gouvernement pontifical. — L'assemblée du *Campo Vaccino*. — Le peuple romain reprend sa souveraineté. — Entrée de l'armée française. — La République romaine de 1798. — Berthier la reconnaît au Capitole. — Déchéance et expulsion du pape. — Organisation de la République. — Consuls. — Contributions, exactions, pillages des fournisseurs. — Adresse de l'armée à Masséna et au Directoire. — Insurrection militaire et insurrection transtévérine. — Première invasion des Napolitains — Entrée de Ferdinand à Rome. — Réaction. — Retour des Français commandés par Macdonald. — Seconde invasion des Napolitains, des Autrichiens et des Anglais coalisés. — La Junte suprême et la Junte d'État. — Mort de Pie VI. — Bonaparte, premier consul.



Pie VI, pape. — Clément XIV mourut quatorze mois après avoir supprimé les Jésuites. Il eut pour successeur à Monte Cavallo Angelo Braschi, le plus beau des cardinaux, qui se fit appeler Pie VI, et ne songea d'abord qu'à mériter le surnom de Magnifique. Tandis que la tempête révolutionnaire s'amoncelait au nord, le nouveau pape se jeta avec passion dans les travaux publics et entreprit presque à la fois le dessèchement des Marais Pontins, la construction du palais Braschi, au bout de la place Navone, et celle de la sacristie de Saint-Pierre. Malheureusement, pour élever la sacristie il abattit le temple antique de Vénus, monument si respectable aux yeux de Michel-Ange qu'y toucher seulement lui paraissait un sacrilége[1], et pour construire son palais, lourde fabrique de Morelli, il fit démolir à moitié l'admirable tombeau de Cecilia Metella. Le bruit de ces constructions

1. Carlo Botta, *Storia d' Italia*, tome I, p. 46.

empêcha pendant quinze années Pie VI et Rome d'entendre ce qu'on faisait en France. La révolution avait éclaté, les paysans brûlaient les châteaux, les Parisiens rasaient la Bastille, les conventionnels allaient juger Louis XVI, et les Romains ne songeaient qu'au procès Lepri et à la condamnation de Cagliostro.

Procès de Lepri et de Cagliostro. — La première de ces causes eut un fâcheux retentissement. Il s'agissait d'une immense fortune qu'un prêtre milanais, Amansio Lepri, avait donnée aux neveux du pape. La famille dépouillée réclama, et avant d'aboutir à une transaction, cette cause, dont les ennemis de Pie VI exagérèrent le mauvais côté, passa par tous les degrés de la justice pontificale et tint l'opinion en haleine pendant six ans. Le procès de Cagliostro ne fit pas moins de bruit à Rome : le célèbre aventurier n'y était point inconnu. Au début de son étrange carrière il y avait épousé la belle Lorenza Feliciani, la fleur (*fiore*) du quartier de la Trinité des Pèlerins. En sortant de la Bastille, où le conduisit son intimité avec madame de Lamotbe, il eut l'imprudence d'aller se réfugier à Rome. C'était tomber de Charybde en Scylla. Il n'échappait en effet au parlement de Paris que pour se jeter dans les fers de l'Inquisition. Comme la cour papale, le saint-office prenait très au sérieux toute cette magie blanche qui nous fait sourire aujourd'hui. Il était persuadé que la franc-maçonnerie couvrait l'univers d'un réseau invisible, que la religion s'écroulait sous le pic d'Hiram et que Joseph Balsamo, dit Cagliostro, chef de ces associations ténébreuses, avait fait un pacte avec le diable pour sa ruine. Aussi dès qu'on l'eut arrêté dans le quartier Farnèse, le 27 décembre 1789, et enfermé au château Saint-Ange, les commissaires du saint-office s'empressèrent de l'interroger sur ses relations avec le diable. Il eut beau répondre en frémissant, à la vérité, ainsi que le remarqua l'inquisition, qu'il n'avait jamais mêlé le diable à ses travaux, mais comme il fut prouvé au procès, que plusieurs années s'étaient *écoulées sans qu'on le vît faire le signe de la croix*[1], et que d'ailleurs il avait reçu deux Romains francs-maçons, le tribunal jugeant avec la mansuétude et la douceur qui caractérisent les conseillers de l'inquisition[2], formula ainsi sa sentence :

« Joseph Balsamo, dit Cagliostro, ayant confessé, et les preuves les plus convaincantes le démontrent, qu'il a été le restaurateur et le propagateur, dans une grande partie du monde, de la maçonnerie égyptienne, et qu'à Rome même, il y a affilié deux personnes, nous paraît avoir mérité la peine de mort, avec d'autant plus de raison que le prévenu, tant sous le rapport de la foi que par les scélératesses de sa vie privée, doit être considéré à juste titre comme l'un des plus mauvais membres de la société[3] ». La sentence fut soumise au pape qui, à titre de grâce spéciale, le 7 avril 1791, commua la peine de mort en une prisou perpétuelle sans espoir de

1. Più anni della sua vita non gli fù mai veduto fare un segno di croce. (Estratto del processo contro J. Balsamo formato in Roma, l'anno 1790, p. 191.)
2. Piene di mansuetudine e di lenita ecclesiastica, quali sono li consultori della santa Inquisizione. (*Idem.*)
3. Cagliostro a confessato, e le prove più convincenti dimostrano, che era stato *il Ristoratore* e propagatore... (Archives du Saint Office, 21 mars 1791.)

grâce [1], et condamna Lorenza Feliciani, reconnue innocente, à la réclusion pour le reste de ses jours dans le couvent de Sainte-Apolline [2].

Tandis que l'inquisition condamnait Cagliostro et que Pie VI annonçait dans son jugement consultif (giudizio consultivo) que, par une nouvelle loi apostolique, on confirmerait et on renouvellerait les lois des pontifes précédents et l'édit de la secrétairie d'état contre les francs-maçons et les illuminés, les événements marchaient en France; bientôt ils se précipitèrent. La révolution, après avoir écarté violemment le roi et les nobles, trouva sur son chemin les prêtres et les frappa; c'était déclarer la guerre au saint Père qui, pasteur de l'Église, ne pouvait abandonner son troupeau. Dès qu'elle eut touché aux prêtres, la révolution fut sur le pied de guerre vis-à-vis de la papauté: celle-ci avait de son côté le droit; elle ne sut pas le conserver. Un déplorable assassinat compromit sa cause aux yeux de l'Europe, et légitima les colères de la République française. Voici comment arriva cet événement qui devait avoir des suites si graves pour Rome.

Assassinat de Basseville. — Le 10 janvier 1793, le ministre de la République française à Naples avait expédié Basseville, son secrétaire, et le major Deflotte, au consul de France, pour lui enjoindre d'arborer les couleurs nationales. Trois jours après son arrivée, Basseville étant allé se promener au Corso, dans une voiture, avec sa femme, son enfant et le major Deflotte, se voyant assailli tout à coup, auprès de la place Colonna, par un déluge de pierres, se réfugie avec sa femme derrière le palais Chigi, dans la maison du banquier Moulte; mais le peuple ayant forcé la maison, Basseville fut frappé d'un coup de rasoir dans le bas-ventre et mourut trente-quatre heures après, des suites de cette blessure. Le major Deflotte se sauva par une fenêtre. La maison du banquier Moulte fut pillée et brûlée. On mit également le feu au palais de l'Académie de France et à la maison du consul aux cris de : *Vive le pape! vive la religion!* [3]

Bonaparte marche sur Rome. — Quoique le gouvernement eût fait avancer des troupes, il n'en avait pas moins ordonné ou permis le crime, car les chefs des assassins étaient un abbé et un caporal, Beltrami et Pulcini, qui ne furent jamais inquiétés. Basseville mort, les jeunes prélats et les abbés de Rome crurent avoir remporté une grande victoire contre la liberté. Fiers de ce lâche assassinat, ils allaient la tête haute, disant que le lion de Juda n'était pas engourdi de vieillesse, qu'il savait encore rugir, hérisser sa crinière et glacer d'effroi les Pharaons [1]. Cette arrogance dura autant que les embarras de la République. Dans sa séance du 2 février 1793, la Convention, en adoptant le fils de Basseville, avait chargé les généraux de l'armée d'Italie de tirer de ses meurtriers une vengeance éclatante. Cette vengeance, quo les vicissitudes de la guerre ajournèrent à trois ans, arriva lorsqu'on ne l'attendait plus. Déjà le vainqueur de Lodi et d'Arcole avait annoncé,

1. Senza speranza di grazia. (Estratto del processo contro J. Balsamo.)
2. Compendio della vita e delle geste di Giuseppe Balsamo, denominato il conte di Cagliostro, p. 198.
3. *Moniteur.* (Séance du 2 février 1793.)

le 20 mai 1796, dans sa proclamation de Milan : que les Français, amis de tous les peuples, et plus particulièrement des descendants des Brutus et des Scipions, allaient rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui le rendirent célèbre, et réveiller le peuple romain, avili par plusieurs siècles d'esclavage. Lorsqu'il eut écrasé l'Autriche, Bonaparte tint parole. Un mois après il s'emparait des Légations et marchait sur Rome. Le pape effrayé demanda la paix à genoux : il n'obtint qu'une trêve dans laquelle les commissaires du Directoire et Bonaparte posaient pour premières conditions : que Pie VI enverrait le plus tôt possible un plénipotentiaire à Paris pour traiter de la paix ; que ce plénipotentiaire ferait au nom du pape des excuses pour les injures et les pertes éprouvées par les Français dans l'État Romain ; que ces excuses porteraient notamment sur le meurtre de Basseville ; que sa famille recevrait les dédommagements qu'elle avait droit d'attendre, et que tous les détenus pour cause politique seraient mis en liberté. Cent tableaux, bustes ou vases antiques, au choix de la France, et vingt et un millions, complétaient le prix de la trêve. Tant que les baïonnettes françaises brillèrent à Bologne et à Ferrare, la cour de Rome parut s'exécuter de bonne foi : elle envoya l'abbé Pierrachi négocier à Paris, et acquitta une partie de la contribution imposée. Mais, tout en cédant à la force, elle n'avait pas abjuré ses haines.

Traité de Tolentino. — Prévenu que l'Autriche préparait sa troisième descente en Italie, avant même que ses armées eussent débouché du Tyrol, Pie VI traitait sous main avec la cour de Vienne. Une lettre du cardinal Busca, secrétaire d'État, interceptée le 12 janvier 1797, révéla cette trame à Bonaparte, précisément après la victoire de Rivoli et la capitulation de Mantoue. Le moment était mal choisi pour trahir la France. Vingt mille hommes prirent la route de Faënza, culbutèrent les troupes papales sur le Senio, emportèrent Ancône et Lorette, et jetèrent une si grande terreur au Vatican, que le secrétaire d'État Busca envoya à Bonaparte quatre légats, avec mission de conclure la paix à tout prix [1]. Si Bonaparte l'eût voulu, elle aurait été dure : il se contenta d'exiger, par un traité signé le 19 février 1797 à Tolentino, la cession d'Avignon et du comtat Venaissin, une contribution de quinze millions, dix en espèces et cinq en diamants, les tableaux et objets d'art cédés dans la convention de Bologne, le désaveu de l'assassinat de Basseville, trois cent mille livres pour la famille du mort, la mise en liberté des détenus politiques et la réouverture de l'école française des beaux-arts.

Ce traité eut le sort de la convention de Bologne. Accablé par l'âge, Pie VI avait abandonné le pouvoir au cardinal Braschi, son neveu. Celui-ci gouvernait despotiquement Rome avec sa coterie, composée des cardinaux Busca et Albani, et des prélats Barbieri, Sparziani, Galeppi, Consalvi et Panfili Doria, secrétaire d'État. Le même vertige qui avait autrefois poussé les Chigi à braver Louis XIV troublait les

1. Brefs de Pie VI, 1796.

cerveaux de tous ces hommes pleins de fiel et de vanité[1]. Rêvant sans cesse, malgré les leçons qu'ils venaient de recevoir, une revanche impossible, en voyant remuer la cour de Naples sous l'influence de l'or anglais, ils crurent l'occasion favorable, et se déclarèrent à demi, en appelant le général autrichien Provera au commandement de leurs troupes. Le frère du général en chef de l'armée d'Italie, Joseph Bonaparte, représentait alors la France auprès du saint siége. Il regarda la nomination de Provera comme un acte hostile, et exigea son renvoi, que la coterie du cardinal-neveu n'osa lui refuser. Mais cette concession n'était pas sincère. Tout en paraissant rentrer dans le traité de Tolentino, pour endormir la vigilance de l'ambassadeur français, elle s'apprêtait mystérieusement à en sortir à la manière italienne. Vers la fin de 1797, deux complots qu'elle dirigeait dans l'ombre commencèrent à frapper les yeux des moins clairvoyants. L'un tendait au renversement du gouvernement pontifical, et l'autre au massacre des Français. Par les soins de la police, le premier éclata dans la nuit du 27 décembre. Trois cents démocrates, qu'échauffaient des agents provocateurs, se réunirent à la villa Medici, et prirent la cocarde tricolore. Dispersés plus tard par la cavalerie papale, après une bagarre qui coûta la vie à deux dragons, ils coururent où les poussait la direction occulte de l'émeute, au palais Corsini, qu'habitait l'ambassadeur de France.

Le palais Corsini, l'un des plus beaux édifices du Trastévère, est situé à l'extrémité méridionale de la grande rue de la Longara, qui commence, vers le sud, à la porte Septimienne, et descend, vers le nord et Saint-Pierre, jusqu'à la porte du Saint-Esprit. On y entre par trois portiques, qui restent ouverts toute la journée, selon la coutume d'Italie. A deux heures de l'après-midi, une vingtaine de patriotes ayant fait partie du conciliabule de la villa Medici s'y présentèrent et furent repoussés d'abord par le suisse. Joseph Bonaparte allait se mettre à table avec le général Duphot et l'adjudant-général Sherlock. Informé par un artiste français que le rassemblement grossissait à chaque instant, qu'on distinguait dans la foule des espions du gouvernement bien connus qui vociféraient plus haut que les autres *Vive la République ! vive le peuple romain !* qu'on jetait les piastres à pleines mains et que la rue commençait à être obstruée, il revêtit son uniforme et descendit avec les deux officiers généraux.

Assassinat du général Duphot. — En ce moment un piquet de dragons pontificaux entrant, au mépris du privilége qui la rendait inviolable, dans la juridiction de France, et la traversant au galop, faisait feu par les trois portiques du palais. Ce piquet fut suivi d'une compagnie de fusiliers qui tira également, et malgré les protestations de l'ambassadeur, s'apprêtait à tirer encore. Duphot indigné s'élance d'un bond. Il est entre les baïonnettes des soldats, empêchant l'un de charger, écartant le coup de l'autre. Peu à peu les soldats d'Amadei l'entraînèrent sous la

1. Quelques jours auparavant, obstiné comme un prêtre italien qui croit n'avoir rien à craindre, Pie VI répondait à monsignor Galeppi, essayant de lui faire adoucir les expressions d'une lettre trop vive : *Lasci pure cosi, perche questa è la nostra risoluzione; la sosterremo al costo della nostra vita.*

porto Septinienne. Là, le caporal Marinelli lui déchargea son mousquet dans la poitrine. L'infortuné tombe, se relève en s'appuyant sur son sabre, essaie de faire un pas; un second coup l'étend sur le pavé. Plus de cinquante coups de fusils sont tournés à l'instant contre son cadavre[1].

Entraîné par Sherlock qui voyait une nouvelle bande accourir du côté du palais, Joseph Bonaparte prit alors la première ruelle qu'on rencontre à gauche de la porte Septimienne et rentra par une grille de la villa Corsini, heureusement ouverte en ce moment. Au palais tout était désordre, tumulte et désespoir. Une vingtaine de cadavres jonchaient la cour : les marches du double escalier étaient teintes de sang : aux plaintes des mourants, aux cris des blessés, se mêlaient les pleurs des femmes et les gémissements de la sœur de Joseph qui devait le lendemain même porter le nom du malheureux Duphot. Cependant, malgré la fusillade qui éclatait encore et leur petit nombre, les officiers ne voulurent pas abandonner aux assassins le corps de leur général. Ils allèrent le chercher sous les balles et le trouvèrent dépouillé, percé de coups, souillé de sang et à moitié couvert de pierres. En vrais bandits romains, les meurtriers s'étaient partagé ses dépouilles sur place. Le capitaine Amadéi avait pris son sabre et son ceinturon, le curé de Sainte-Marie de la Scala sa montre, et le caporal Marinelli, qui lui tira le premier coup de mousquet, son uniforme et son argent[2].

Joseph Bonaparte quitte Rome. — A la vue du cadavre du général criblé de balles et de coups de baïonnette, Joseph quitta sur-le-champ Rome, et se retira en Toscane, laissant les Français sous la protection du ministre du grand-duc et de l'ambassadeur d'Espagne, dont la conduite fut des plus nobles dans ces circonstances. En arrivant chez notre ambassadeur Cacault, il s'empressa d'adresser un rapport circonstancié au ministre des relations extérieures. Écrit à Florence le 11 nivôse, trois jours après l'événement, le 22 ce rapport était communiqué au conseil des Cinq-Cents et publié par le *Rédacteur*, et le même courrier qui l'avait apporté reprenait en poste la route d'Italie pour remettre à Berthier, commandant en chef par intérim, l'ordre de marcher sur Rome. Le Directoire avait promptement agi : Berthier ne perdit pas plus de temps que le Directoire.

Assemblée démocratique au Campo Vaccino. — Le 10 février 1798, au point du

1. Rapport de Joseph Bonaparte au ministre des relations extérieures, daté de Florence 11 nivôse an VI, publié par le *Moniteur* du 23.

Ragguaglio di quanto avenne in Roma nel 1798 come cagione della partenza del pontefice. — Voici le récit de l'assassin : « Une grande multitude, portant cocarde française, se porta sous la porte Septimienne, ayant à sa tête deux français vêtus de bleu, *sabres nuds, cocarde en main*. Un d'eux invitait les troupes du pape en criant : *avancez! allons! courage! vive la liberté! vive la liberté! Je suis votre général*. La troupe répondit, en couchant en joue, *N'approchez pas!* Et ceux-ci, sans y faire attention, s'approchèrent toujours davantage. Alors le caporal Marinelli, après les avoir plusieurs fois invités à mettre bas les armes, voyant que ceux-ci approchaient davantage leurs sabres des fusils, fit faire feu, et en renversa quelques-uns du nombre desquels était celui qui le menaçait du sabre. » (Rapport, Pont Sixte, compagnie Amadei, du 28 décembre 1797.) (Archives de l'Ambassade française à Rome.)

« Ainsi, dit M. Artaud de Montor (*Histoire de Pie VII*, t. I, p. 47), un homme qui a représenté vingt ans la France à Rome, mais qui n'était Français ni par l'esprit ni par le cœur, Duphot périt dans une émeute qu'il suscitait lui-même contre l'autorité reconnue. »

2. Rapport de Joseph.

jour, six mille Français paraissaient sur le Monte-Mario. La terreur qui les précédait leur ouvrit sans combat le château Saint-Ange. Berthier en prit possession quelques instants après son arrivée. Il fit occuper les points les plus importants, mais ne voulut pas entrer dans la ville que le gouvernement du pape ne fût renversé. L'impatience des patriotes ne le laissa pas longtemps au Monte-Mario. Le 15 février, jour anniversaire de la vingt-troisième année du pontificat de Pie VI, tandis que les cardinaux réunis à la chapelle Sixtine chantaient un *Te Deum* en mémoire de son intronisation, des rassemblements considérables, guidés par l'avocat Rigonti, le duc Bonelli et un neveu du marquis del Gallo, se mirent à parcourir la ville en criant liberté ! Suivis bientôt par toute la population, les chefs du mouvement se rendirent au *Campo Vaccino*, et là, sur l'emplacement de l'ancien Forum, ils plantèrent, en face du Capitole, l'arbre civique surmonté du bonnet et du nouveau drapeau national, blanc, rouge et noir. A cette vue l'enthousiasme italien éclate avec sa furie accoutumée, les clameurs de l'immense foule qui entourait l'arbre redoublent, le délire est au comble, et les échos du Capitole, de l'Aventin, du Colisée et du Tibre, qui ne les avaient pas entendus depuis quatre siècles, répètent de toutes parts ces cris poussés par des milliers de voix : liberté ! liberté !...

Les orateurs de l'insurrection saisirent ce moment pour demander au peuple s'il voulait être libre ? tout le *Campo Vaccino* retentit d'un cri unanime. « Est-ce bien la volonté du peuple romain ? » reprit en insistant Rigonti... Un seul cri lui répondit : Libertà ! libertà ! — Formalistes comme leurs pères, les tribuns de 1798 firent alors rédiger par cinq notaires un acte qui constatait la reprise du droit de souveraineté par le peuple. Il était dit dans cet acte (*atto del popolo Sovrano*) que le peuple romain, opprimé depuis plusieurs siècles par un gouvernement de prêtres, avait souvent tenté en vain d'en secouer l'insupportable joug; qu'une magie secrète de superstition, d'intérêt et de force armée, combinés contre ses efforts, avait rendu jusqu'à ce jour ses efforts inutiles : mais qu'enfin ce gouvernement venait de s'écrouler de lui-même sous le poids de ses fautes et de son orgueil; que le peuple romain, craignant de le voir remplacé par l'anarchie ou une tyrannie pire peut-être, avait rassemblé tout son courage et réveillé toutes ses forces pour prévenir les suites de sa chute; qu'il s'était en conséquence décidé à revendiquer ses droits inaliénables de souveraineté, et à proclamer, avec un seul esprit et d'une seule voix, en présence de Dieu et de l'univers :

Que le peuple romain n'avait eu aucune part aux attentats et aux assassinats par lesquels son gouvernement avait si gravement offensé la nation française et la République invincible : attentats que le peuple détestait, abhorrait, et dont il vouait les auteurs à l'infamie. Qu'en supprimant et abolissant les autorités politiques, économiques et civiles de ce gouvernement sacerdotal, le peuple se constituait souverain libre et indépendant; qu'il reprenait les pouvoirs législatif et exécutif et qu'il les exercerait par ses représentants en vertu des droits de l'homme qui sont imprescriptibles.

La République romaine de 1798. — L'acte rédigé est voté par acclamation au milieu d'un délire que, selon un historien peu suspect de partialité, il n'est pas donné à la plume de décrire[1]; l'assemblée nomma huit délégués pour le porter à Berthier et lui recommander la jeune République. Préparé à cette nouvelle, Berthier se détermina sur-le-champ à faire son entrée dans la Rome des anciens tribuns. De l'aveu même des ennemis de l'idée nouvelle, ce fut une véritable solennité. Le général français entra par la porte du Peuple au milieu d'un brillant état-major et d'un magnifique cortége que formaient cent chevaux d'élite de chaque régiment. Sous la porte, des députés lui présentèrent une couronne au nom du peuple romain; il l'accepta, mais en disant qu'il la gardait pour le général Bonaparte, dont les magnanimes travaux avaient seuls préparé la liberté de Rome. Au son d'éclatantes fanfares, accueilli par les acclamations et les applaudissements de la foule, Berthier monta au Capitole où la statue même de Marc-Aurèle était parée des couleurs françaises. Il reconnut la jeune République, déclara qu'elle se composerait de tout le territoire laissé au pape par le traité de Tolentino, et approuva l'institution des cinq consuls votée par l'assemblée du *Campo-Vaccino*. Il fit ensuite le tour de la place aux cris mille fois répétés de : Vive la République française et la République romaine! vivent les généraux Bonaparte et Berthier, et l'invincible armée française! Puis s'étant placé sur l'estrade élevée au pied de l'arbre de la liberté, il s'écria dans une énergique allocution :

« Mânes de Caton, de Pompée, de Cicéron, de Brutus, recevez l'hommage des hommes libres dans ce Capitole où vous avez tant de fois défendu les droits du peuple et illustré la République romaine. Les enfants des Gaulois, l'olivier de la paix à la main, reviennent dans ce lieu auguste rétablir les autels de la liberté dressés par le premier des Brutus. Et toi, peuple romain, qui viens de reconquérir tes droits légitimes, rappelle-toi quel sang coule dans tes veines; jette les yeux sur les monuments qui t'environnent; reprends les vertus de tes pères, montre-toi digne de leur antique grandeur, et prouve à l'Europe qu'il est encore dans tes rangs des âmes qui n'ont point dégénéré de celles de tes ancêtres! »

Des chants, des danses, des courses en voiture, aux flambeaux, et un solennel *Te Deum* chanté à Saint-Pierre, célébrèrent la naissance de la nouvelle République. Aux joies de la fête se mêlaient, comme toujours, les fougues de l'esprit méridional : ainsi tandis qu'une foule délirante d'enthousiasme applaudissait avec frénésie à la liberté, l'architecte du gouvernement, Barberi, reniant jusqu'à son baptême, se frottait la tête avec de l'eau pour en effacer les traces et proclamait publiquement qu'à l'avenir il s'appellerait Tisiphonte. Au même moment, l'un des plus illustres princes romains livrait aux flammes, sur l'estrade expiatoire de la place d'Espagne, ses décorations et ses titres. Retiré au fond du Vatican désert et courbé sous le poids de ses quatre-vingts ans, le pape ignorait encore la vérité. Le marquis de Vivaldi, l'un des exilés auxquels l'insistance de Bonaparte avait rouvert les portes

1. Carlo Botta, *Storia d'Italia*, tome III, p. 134. Salgues, *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Bonaparte*, tome II, p. 117.

de leur patrie, la lui apprit : se présentant tout à coup devant le vieillard : « Tyran, lui dit-il avec l'amertume que laisse au cœur l'exil, ton règne est fini ! » Le pape octogénaire ne fléchit pas. Il répondit avec dédain aux injures de Vivaldi et avec dignité aux menaces de Cervoni, qui lui ordonnait au nom de la République française de renoncer à l'autorité temporelle et de se tenir désormais dans les limites du pouvoir spirituel.

Déchéance du pape Pie VI. — Au point où en étaient les choses, l'opposition de Pie VI importait peu. On s'en débarrassa le 20 février en l'envoyant à Sienne, et quatre commissaires du Directoire, Faypoult, Florent, Daunou et Monge, organisèrent l'État nouveau sur les ruines du pouvoir pontifical[1]. Ce travail ne fut pas heureux : faute d'intelligence politique ou à dessein, la constitution qu'ils élaborèrent ne fut qu'une copie réduite du gouvernement directorial. Le Directoire, le conseil des Anciens, celui des Cinq-Cents, le tribunal de Cassation et la Commission de comptabilité étaient servilement reproduits par le Consulat, le Sénat, le Tribunat, les Cours de haute préture et de haute questure. Quant à l'administration, elle était entièrement taillée sur le patron français. Les commissaires avaient divisé la République romaine en huit départements. Rome était le chef-lieu de celui du Tibre. Les premiers consuls furent Liberio Angelucci et Ennio Quirino Visconti de Rome, Giacomo Dematteis de Frosinone, Panazzi et Reppi d'Ancône, les premiers ministres Torriglioni, Camillo Corona, Mariotti et le Français Brémond. L'ancien conventionnel Bassal servait de secrétaire aux consuls.

A côté de ce gouvernement qui signala son inauguration par le vote d'une somme de 150,000 francs offerte à la famille de Duphot[2], il y avait le gouvernement militaire des Français. Celui-ci ne tarda pas à devenir insupportable. Les armées de la République, à cette époque, étaient infestées par une nuée de pillards dont l'immoralité et les rapines déshonoraient le drapeau français. Protégés par la complicité ou l'insouciance des corrompus du Directoire, ils formaient avec les généraux une ligue infâme et pillaient le pays conquis et les peuples amis avec la rapacité des bandits des Abruzzes. Le malheur voulut que la plus altérée de ces sangsues, le Suisse Haller, et le plus avare des généraux, Masséna, se trouvassent ensemble à Rome. Alors propriétés publiques ou privées, palais, villas, jardins, monuments, églises, tout fut mis au pillage.

1. Le Directoire annonça ces événements au corps législatif le 13 ventôse an VI, dans un message plein de virulence et de colère qui se terminait ainsi : « A peine les troupes françaises s'étaient-elles retirées de l'État ecclésiastique, que la théocratie avait recommencé à assassiner. L'un de nos meilleurs généraux, le brave Duphot, victime désignée, tombe sous leurs coups. C'en est trop, citoyens représentants, la mesure s'est vue comblée. C'était à la République française à sécher les larmes de l'humanité. Le pape a quitté Rome. Des monuments augustes vont être élevés sur les places où furent massacrés Duphot et Basseville. Une fête d'un caractère antique et noble va avoir lieu au Forum en l'honneur de la République française, sous les arcs de triomphe de Septime Sévère et de Titus. Il est beau de voir un grand peuple éteindre pour jamais les foudres du Vatican de la même main qui relève au Capitole les autels de la liberté ! » (*Moniteur* du 14 ventôse an VI.)

2. Le 23 février ses obsèques furent célébrées avec pompe sur la place de Saint-Pierre. Un somptueux catafalque dont la chambre sépulcrale était éclairée par vingt-quatre flambeaux s'appuyait à l'obélisque. Le peuple remplissait la colonnade et le Vatican. Le père Faustino Gagliuffi, des écoles pies, prononça l'oraison funèbre. On porta ensuite l'urne cinéraire au Capitole, qui y fut déposée au sommet d'une colonne antique. (*Moniteur* du 27 ventôse an VI, 13 mars 1798.)

Les voleurs du Directoire. — Protestation de l'armée. — Instrument passif de ce brigandage, et laissée sans habits, sans souliers, presque sans pain, l'armée frémissait d'indignation. Le général Saint-Cyr, qui avait protesté avec l'émotion de l'honnête homme, venait d'être rappelé par le Directoire; les officiers, plus sensibles à l'honneur que leurs chefs, ne voulurent pas souffrir plus longtemps ces infamies. Ils réclamèrent auprès de Masséna, et ne furent point écoutés. Exaspérés par ce refus et la misère des troupes, ils prirent un parti extrême. Le 27 février, tous les officiers et sous-officiers des corps composant l'armée de Rome, se réunirent au Panthéon pour aviser aux moyens de sauver l'honneur du drapeau. Masséna, furieux, envoie aussitôt un adjudant général pour sommer la réunion de se dissoudre et la menacer de ses canons. « Nous attendrons tranquillement la mort, répondirent les chefs de l'assemblée : car nous aimons mieux mourir que de survivre à la honte dont l'armée et la patrie sont menacées, et dans ce temple où nous sommes réunis, nous prenons l'Être suprême à témoin de la pureté de nos vues [1]. »

Sans s'arrêter aux menaces de Masséna, l'assemblée députa un officier de chaque corps pour lui remettre une adresse dans laquelle l'armée protestait contre les vols commis par quelques misérables qui la déshonoraient et provoquaient la juste indignation des Romains. Le général reçut les députés comme des séditieux : il ne voulut ni faire droit à leurs justes réclamations, ni même lire l'adresse. De leur côté, les officiers foulèrent aux pieds sa proclamation et refusèrent d'obéir à un ordre qui eût donné le signal de nouvelles Vêpres Italiennes; car, pour briser l'opposition des officiers, Masséna comptait ne laisser que trois mille hommes dans la ville. Ce débat avait fait grand bruit. Persuadés que ce relâchement apparent des liens de la discipline, leur livrait les Français, les fanatiques courent tout à coup aux armes. Conduits par un prêtre qui portait comme signe de ralliement la bannière de la Vierge, ils débouchent en masse du côté de Saint-Pierre, surprennent un poste français, l'égorgent et descendent le Transtévère aux cris de *Viva Maria! Maria evviva!* vers le château Saint-Ange. Au premier bruit de l'insurrection, le général Dallemagne était accouru avec quelques braves : son bataillon improvisé contint les Transtévérins et forma un point d'appui où vinrent se réunir au pas de course tous les soldats que l'émeute n'avait pu cerner. Bientôt on entendit les tambours de la garde civique qui attaquait les insurgés du côté du pont Sixte. Ce fut le glas funèbre des Transtévérins. Chargés à la baïonnette par l'intrépide Vial, qui se jeta dans cette foule avec une poignée de grenadiers, l'enfonça, la refoula jusqu'à la porte Septimienne et teignit la Longara de sang; ils prirent la fuite. Dallemagne en fit fusiller vingt des plus coupables, et enjoignit aux cardinaux, accusés d'avoir préparé le mouvement, de déposer la pourpre. Antici et Alfieri obéirent; les autres, parmi lesquels se trouvaient l'ancien secrétaire d'État Panfili Doria et le cardinal émigré Maury, préférèrent la prison et l'exil.

1. *Histoire civile, politique et religieuse de Pie VI.* (L'abbé Aimé Guillon, *Martyrs de la Foi*, tome IV, p. 305.)

Maîtresse de Rome par le départ de Masséna et la défaite des Transtévérins, l'armée réclama la punition des concussionnaires. En conséquence, en attendant la réponse du Directoire auquel l'assemblée du Panthéon avait envoyé quatre délégués, le chef de bataillon Charrier, attaché à l'état-major du général Cervoni, condamné déjà par la voix publique, fut traduit devant une commission militaire, jugé coupable et fusillé le même jour. D'autres exemples montrèrent aux Romains que l'honneur était resté pur sous le drapeau de la France. Quelque dangereuse que lui parût pour l'avenir l'initiative de l'armée d'Italie, le Directoire comprit qu'il ne pouvait être sévère. Une proclamation du gouvernement engagea les soldats à l'observation de la discipline, mais elle autorisa en même temps les commissaires à poursuivre devant des cours martiales tous ceux qui s'étaient rendus coupables d'excès ou d'exactions[1]. Faypoult et Masséna furent rappelés, et un ordre parfait régna dans Rome jusqu'au mois de novembre.

Ferdinand de Naples entre dans Rome. — A cette date la guerre recommença. Enhardi par le désastre d'Aboukir, les excitations secrètes de l'Autriche et la présence de Nelson qui venait de mouiller à Naples avec sa flotte victorieuse, le roi de Naples envahit les États Romains à l'improviste, à la tête de quatre-vingt mille hommes. Championnet, qui n'en avait pas dix mille à lui opposer, se vit donc forcé d'évacuer Rome et de concentrer ses sept régiments à Pérouse. Sûr dès lors de ne trouver aucune résistance, le 29 novembre 1798, le roi de Naples fit son entrée triomphale dans la ville des Césars. Le lendemain, les arbres de la liberté arrachés, le monument élevé sur le Capitole, à la mémoire de Duphot, abattu, les maisons des républicains démolies et les coups de poignard signalèrent le rétablissement du pouvoir monarchique. Le désordre devint si grand, que Ferdinand dut organiser une garde urbaine pour empêcher les assassinats et conférer l'autorité à un gouvernement provisoire, composé des princes Borghèse, Aldobrandini, Gabrielli, du marquis Massimi et du chevalier Ricci. La foule, qui aime le changement, avait accueill les Napolitains avec enthousiasme. En voyant qu'ils se montraient aussi rapaces que les voleurs du Directoire, et plus vandales, puisqu'ils détruisaient, pour le seul plaisir du mal, jusqu'aux fresques de Raphaël, elle ne tarda pas à les couvrir de malédictions.

Retour des Français. — Heureusement leur domination devait être courte. Devant les baïonnettes de Macdonald, cette terrible armée napolitaine fondit comme la neige aux rayons du soleil, et, dix-sept jours après l'avoir quittée, les Français rentrèrent à Rome avec le sénat et les consuls. Mais l'Italie était trop vivement agitée par les agents anglais pontificaux et autrichiens pour que la paix y fût durable. Le 26 mai 1799, Macdonald traversait Rome pour marcher contre les Toscans révoltés, et, le 25 septembre, attaqué par les Autrichiens, les Napolitains et les Anglais réunis, le général Garnier, pour sauver les républicains romains, traitait avec le capitaine Trowbridge et ramenait en France la garnison de Rome et ceux

1. Salgues, *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon Bonaparte*, tome II, p. 133.

qui voulurent la suivre. Quelques partisans de la République restèrent, et mal leur en prit. Lorsque le représentant du roi de Naples, don Diego Naselli eut institué une junte suprême, formée des anciens membres du gouvernement provisoire, Aldobrandini, Gabrielli, Massimi et Ricci, et une junte d'État ou de justice, qui avait pour président le chevalier Giacomo Giustiniani, et pour fiscal ce Barberi, qui passa, le jour de la proclamation de la République, quatre heures au carcan, la réaction éclata avec toute la fureur des haines italiennes. Au mépris de la capitulation de Garnier, tous ceux qui avaient occupé des emplois sous le gouvernement populaire furent bannis : on confisqua leurs propriétés, on jeta dans les fers, après leur avoir fait subir dans tout le Corso, liés sur des ânes, les outrages et les huées de la populace, le comte Torriglioni, ancien ministre de l'intérieur, homme d'un rare mérite et de mœurs irréprochables et les consuls Zaccaleoni et Dematteis [1], puis les Napolitains se mirent à piller les magasins et les maisons et à tuer, sous les yeux mêmes de leurs chefs, ceux qui osaient se plaindre.

C'est pendant cette tyrannie qu'il arriva deux événements d'une importance capitale pour Rome, la mort de Pie VI, que le Directoire avait interné à Valence, et la révolution du 18 brumaire, qui à la tête du peuple français mit le général Bonaparte.

1. Carlo Botta, *Storia d'Italia*, tome IV, p. 221.





CHAPITRE XXXIV

ROME FRANÇAISE.

Pie VII. — Retour du pape à Rome. — Le concordat de 1801. — Napoléon, empereur. — Consistoire secret. — Lettre autographe de Napoléon au saint Père. — Pie VII à Paris. — Désappointement de la cour de Rome. — — Le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. — Grand débat entre la tiare et l'épée. — Quel est le souverain de Rome?.... — Les prêtres doivent-ils gouverner?... — Lettre de Napoléon au prince Eugène. — Le général Miollis occupe Rome. — Décrets du 2 avril 1808 et du 17 mai 1809. — Rome est réunie à la France. — La Consulte. — Escalade nocturne du Quirinal. — Radet enlève le pape. — Bon gouvernement de la Consulte. — Département de Rome. — Administration française. — Grands travaux publics. — Restauration des monuments antiques. — Travaux utiles. — Le Monte Pincio. — Le roi de Rome. — Retour de Pie VII et du cardinal Consalvi.



Chiaramonti, pape sous le nom de Pie VII. — Les représentants des vieilles idées sont comme les rejetons des races royales : le malheur ne les instruit pas. Au moment où le saint-siége était brisé de fait, les cardinaux réunis en conclave à Venise y donnaient au monde le triste spectacle de ces intrigues qui entourent depuis tant de siècles l'élection du chef de l'Église. Divisés en cinq ou six factions, les trente-trois *porporati* italiens qui, avec le Français Maury, et l'Anglais York, allaient choisir le souverain pontife de cent millions d'hommes, se disputèrent au scrutin pendant cent quatre jours cette tiare qu'une acclamation unanime aurait dû donner au plus capable. L'adresse de Consalvi, secrétaire du conclave, prévalut enfin, et, le 14 mars 1800, l'évêque d'Imola, Chiaramonti, auquel on imposa le nom de Pie VII, fut élu de guerre lasse. Monsignor Hercule Consalvi, l'oracle de la coterie du cardinal-neveu sous le pape Braschi, et l'âme de tous les complots ourdis contre les Français, n'avait songé qu'à lui en portant Chiaramonti au trône papal. Il connaissait la simplicité du nouvel élu, que les railleurs de Rome appe-

laient *Pax* (enfant de dix ans)[1], le savait incapable de s'occuper d'affaires, et était certain de porter la tiare et le sceptre sous son nom. Appelé, en effet, aussitôt au poste de secrétaire d'État, il fut, à dater de sa nomination, la tête et le bras de ce pontificat dont Pie VII était le titulaire.

Le concordat de 1801. — Par ses conseils, le pape quitta Venise et s'achemina vers Rome, où il entra le 3 juillet. L'occupation des Napolitains était si dure, que la population accueillit son pontife avec des transports frénétiques. On avait dressé un arc de triomphe à la porte du Peuple, et ce fut sous une pluie de fleurs et de couronnes qu'il se rendit par le Corso et le pont Saint-Ange au Vatican. Il y était à peine sans grande influence, sans force suffisante pour s'y maintenir, car un parti nombreux et ardent y souhaitait encore la république, lorsque, par un bonheur inespéré, l'homme le plus puissant de l'époque vint au-devant de sa faiblesse. Bonaparte, qui, en un jour, avait conquis l'Italie à Marengo, voulait, selon son expression, bien vivre avec le pape. Comme la restauration de la religion catholique lui semblait indispensable au succès de ses projets de restauration monarchique, il résolut de relever les autels en France, le saint-siége à Rome, et proposa un concordat. Dans sa vivacité militaire, le premier consul croyait qu'on traitait avec les chasubles comme avec les épées : il avait donné trois jours au pape pour accepter ou refuser son traité religieux. Consalvi se fit décorer de la pourpre, courut à Paris, et discuta pendant un an les dix-sept articles du concordat signé le 26 messidor an IX de la République française (15 juillet 1801), dans lequel les hautes parties contractantes déclaraient :

Que la religion catholique, apostolique et romaine est la religion de la grande majorité des Français; que son culte serait public, en se conformant aux règlements de police; qu'il serait fait une nouvelle circonscription des diocèses français; que le premier consul nommerait les évêques, lesquels prêteraient serment de fidélité entre ses mains à la constitution et à la République française, et que Sa Sainteté ne troublerait en aucune manière les acquéreurs des biens ecclésiastiques, et reconnaissait dans le premier consul de la République les mêmes droits et prérogatives dont jouissait près d'elle l'ancien gouvernement[2]. En vertu de ce traité, que le clergé romain blâma avec aigreur, bien qu'il sauvât la barque à moitié submergée de saint Pierre[3], le premier consul accrédita successivement à Rome comme ambassadeurs et ministres plénipoteutiaires Cacault, un Breton rappelé de ce même poste en 1797 à cause de son royalisme, et le cardinal Fesch.

1. Satire anagrammatique : *Puer Annis Decem.*
2. *Moniteur*, 26 messidor an IX.
3. Pio (VI) per conservar la fede,
Perde la sede.
Pio (VII) per conservar la sede,
Perde la fede.

Pie VI, pour conserver la foi,
Perdit le saint siége.
Pie VII, pour conserver le saint siége,
A perdu la foi.

NAPOLÉON EMPEREUR. — Depuis longtemps il préparait l'empire : le 18 mai suivant il le fit rétablir par le sénat, et aussitôt le pape fut invité à venir à Paris sacrer et couronner le nouveau Charlemagne. A cette proposition, Consalvi réunit vingt cardinaux des plus influents, leur confia sous le sceau de la confession la dépêche du cardinal Caprara, leur demandant ce que devait faire le pape. Deux des princes de l'Église dirent que l'empereur des Français était illégalement et illégitimement élu, et que Sa Sainteté ne devait pas confirmer cette élection par le sacre, car les oraisons prononcées par lui consacreraient un droit usurpé et illégitime. Six cardinaux craignaient de voir la dignité du chef de la religion compromise s'il se portait à Paris pour une affaire purement humaine et inouïe depuis l'origine de l'Église. Six autres exposaient la crainte du scandale que les fidèles recevraient de la présence de Sa Sainteté en France si le gouvernement français ne voulait pas abroger les lois organiques du concordat. Quatre objectaient que Sa Sainteté se trouverait dans une position des plus fausses s'il arrivait qu'on la fît assister par des évêques constitutionnels, et deux demandaient les raisons qu'elle donnerait aux autres souverains qui voudraient être également sacrés et couronnés par elle[1] ?

Les représentants de ces souverains disaient tout bas de leur côté à l'oreille du pape : « Épargnez un outrage de cet éclat à la majesté royale et aux principes sur lesquels reposent toutes les souverainetés modernes; n'abandonnez pas d'anciens amis pour vous jeter dans les bras d'un ami récent : ne sanctifiez point le despotisme militaire, ne légitimez point l'humiliation de l'Europe. La violence est sans durée, elle porte avec elle l'élément de sa ruine; le colosse abattu, vous aurez besoin de vos anciens appuis. Il ne s'agit plus de sauver la religion, la religion est sauvée; préserver les trônes antiques, choisir entre la légitimité et l'usurpation, le règne des lois et celui du soldat, voilà ce dont il s'agit aujourd'hui. Ne donnez pas cet exemple funeste qu'un pontife romain, que le chef de la chrétienté ait fait servir la religion à revêtir du pouvoir suprême celui pour qui la religion n'est qu'un moyen, la foi promise qu'une déception, la force qu'un instrument de ravage. Voyez l'Italie esclave, l'Allemagne épouvantée, la France asservie, et demandez-vous s'il vous est permis d'oublier à ce point la dignité du saint-siége et de couvrir d'une solennelle consécration des principes réprouvés par les lois divines et humaines[2]. »

Si le pape avait eu une volonté, il aurait répondu comme les vingt cardinaux, mais la négociation se poursuivait par-dessus sa tête par voie diplomatique : Talleyrand, ministre des relations extérieures de France, et Consalvi, traitaient seuls sérieusement cette affaire derrière le cardinal Fesch et le cardinal Caprara. En trois mois ils furent d'accord; le 29 septembre 1804, le général Caffarelli, envoyé extraordinaire, remettait au pape la lettre d'invitation de Napoléon, et le lendemain cette pièce était communiquée aux cardinaux. Napoléon s'exprimait en ces termes :

1. Archives du ministère des affaires étrangères. Cartons de Rome. Correspondance du cardinal Fesch, 1804.
2 Chancellerie Romaine, anno 1804.

« Très-saint Père,

« L'heureux effet qu'éprouvent la morale et le caractère de mon peuple par le rétablissement de la religion chrétienne, me porte à prier Votre Sainteté de me donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'elle prend à ma destinée et à celle de cette grande nation dans une des circonstances les plus importantes qu'offrent les annales du monde. Je la prie de venir donner au plus éminent degré le caractère de la religion à la cérémonie du sacre et du couronnement du premier empereur des Français. Cette cérémonie acquerra un nouveau lustre lorsqu'elle sera faite par Votre Sainteté elle-même; elle attirera sur nous et nos peuples la bénédiction de Dieu dont les décrets règlent à sa volonté le sort des empires et des familles [1]. »

Pie VII à Paris. — Un mois après le pape sortait de Rome par la porte Angelica, laissant au cardinal Consalvi les pouvoirs les plus étendus pour gouverner la ville et l'Église, et le 17 décembre, sur les vingt-quatre heures [2], un ballon lancé la veille à Paris allait, comme si tout devait être extraordinaire dans la vie de Napoléon, tomber dans la campagne romaine et apprendre aux cardinaux que l'empereur était sacré. La politique de Consalvi, comme il le rappela bientôt à Talleyrand, avait décidé ce voyage, dont l'habile ministre se promettait les plus grands avantages. Au retour du saint Père il s'aperçut que dans cette joute diplomatique il venait de trouver son maître. De tout ce que la finesse de Talleyrand laissa espérer ou promit peut-être avant le sacre, Pie VII n'obtint rien. Il réclamait les Légations et Bénévent, redemandait Avignon et s'opposait, à cause de l'article du divorce, à la promulgation du Code Napoléon en Italie. On ne lui répondit que par des assurances de respect et des phrases évasives, et lorsque, le 27 juin 1805, il réunit les cardinaux en consistoire, ce fut seulement pour leur apprendre que les sociétés des pères de la *Mission* et des *Filles de la Charité* étaient reconstituées, et que la munificence de l'empereur allait rendre sa splendeur antique à Saint-Jean-de-Latran.

Ce désappointement, bien que dissimulé avec adresse, cachait une vive irritation qui ramena dans le cœur du pape et de ses vénérables frères du sacré collége la vieille haine contre la France, et donna beau jeu aux ministres étrangers... Rome ayant été jusqu'alors une sorte de terrain neutre, devint le foyer des complots que la coalition tramait sans cesse contre l'empire. Madame de Staël y conspirait tout haut avec Kotzebue, et l'Autriche regagnait rapidement le terrain perdu. Avant la fin de l'été de 1805 une sourde fermentation commença de se manifester dans le peuple. Tout à coup on accusa les Français d'avoir assassiné deux marchands de *cocomeri* (concombres) sur la place Navone, et pour prévenir quelque scène sanglante du genre de celles de la place Colonna ou de la porte Septimienne il fallut que le cardinal Fesch élevât la voix avec Consalvi. Ce prélat appelé *la sirène* de Rome, que la moindre allusion à l'assassinat de Duphot rendait à l'instant le plus

1. Sirey, *Recueil général des Lois et Arrêts*, t. II, an x, 1801 et 1802

2. Cinq heures du soir.

doux des hommes, s'humilia avec sa souplesse accoutumée devant l'oncle de l'empereur, mais tout en demandant grâce à ses genoux il cherchait à le frapper d'un coup de stylet par derrière en le dénonçant à Talleyrand. Le bon sens de l'empereur ne s'y trompa pas. Une lettre sévère, écrite après la victoire d'Austerlitz, apprit, vers le commencement de janvier 1806, à Consalvi, qu'il était deviné.

Le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. — « Je protégerai constamment le saint-siége, y disait Napoléon au pape, malgré les fausses démarches, l'ingratitude et les mauvaises dispositions des hommes qui se sont démasqués pendant ces trois mois. Ils me croyaient perdu, Dieu a fait éclater, par les succès dont il a favorisé mes armes, la protection qu'il accorde à ma cause. Votre Sainteté, ajoutait-il le 13 du même mois, est souveraine de Rome, mais j'en suis l'Empereur. » Sur ce mot la guerre éclata. « Votre Majesté, répondit Consalvi sous la signature de Pie VII, Votre Majesté établit en principe qu'elle est l'Empereur de Rome. Nous lui dirons avec la franchise apostolique que le souverain pontife, le plus ancien des princes régnants, ne reconnaît et n'a jamais reconnu dans ses États une puissance supérieure à la sienne. Aucun empereur n'a de droits sur Rome; vous êtes immensément grand, mais vous avez été élu, sacré, couronné, reconnu Empereur des Français et non de Rome. Il n'existe pas d'Empereur de Rome. Il n'en peut pas exister, si on ne dépouille le souverain pontife du domaine absolu et de l'empire qu'il exerce seul dans la ville[1]. »

« Charlemagne, écrivait encore Pie VII, contrairement à l'histoire, dont le témoignage sur ce point est formel, a trouvé Rome dans les mains des papes et n'a prétendu aucun droit de domaine ni de supériorité sur les pontifes considérés comme souverains temporels. Il en a reçu la simple qualité d'avocat et de défenseur do l'Église romaine, avec la couronne impériale, et dix siècles écoulés depuis ont rendu toute investigation inutile. La possession pacifique de mille ans est le titre le plus lumineux qui puisse exister entre souverains. »

Napoléon répliqua sans s'émouvoir, et il avait raison en droit féodal, d'où émane le seul titre de possession du pape, que toutes les provinces des États pontificaux appartenaient à l'Empire français et en faisaient partie : qu'il en possédait la souveraineté comme successeur de Charlemagne; que si le pontife était le seigneur de Rome, il en était lui le suzerain et que le pape lui devait soumission pour le gouvernement temporel comme il la devait lui-même au pape pour le gouvernement spirituel. Allant plus loin à mesure qu'il rencontrait plus de résistance, Napoléon finit par dévoiler toute sa pensée l'année suivante, dans cette lettre écrite de Dresde, le 22 juillet 1807, au prince Eugène :

« Il y avait des rois avant qu'il n'y eût des papes. Le pape actuel s'est donné la peine de venir à mon couronnement à Paris; j'ai reconnu à cette démarche un saint prélat, mais il voulait que je lui cédasse les Légations, je n'ai pu ni voulu le faire. *Les prêtres ne sont point faits pour gouverner.* Pourquoi le pape ne veut-il pas

1. Lettre de Pie VII à Napoléon, du 21 mars 1806.

rendre à César ce qui est à César? Est-il sur la terre plus que Jésus-Christ?... Peut-être le temps n'est pas loin, si l'on veut continuer à troubler les affaires de mes États, où je ne reconnaîtrai le pape que comme évêque de Rome, comme égal et au même rang que les évêques de mes États. »

Le général Miollis occupe Rome. — Le gant était jeté, il fut ramassé par Pasquin.» Canons de ci, dit le vieux satirique, canons de là, foudres à l'orient, foudres à l'occident. Napoléon et le pontife se sont lancé le dernier mot. Dieu donne la victoire à ses enfants, tard quelquefois, mais il la leur donne toujours. » Dans cette confiance, que les ambassadeurs des souverains alliés avaient soin d'entretenir, Pie VII refusa avec opiniâtreté d'entrer dans la confédération italique et de fermer ses ports aux Anglais. Un tel refus équivalait à une déclaration de guerre. Le 2 février 1808, Miollis arriva avec six mille hommes, enfonça la porte du Peuple, et occupa militairement la ville et le fort Saint-Ange. A partir de ce moment une lutte, dont il n'était pas difficile de prévoir l'issue, s'établit entre le chef de l'armée d'occupation et le vieux pontife, retiré au palais de Monte Cavallo. Le 27 mars, dix cardinaux, parmi lesquels se trouvait le successeur de Consalvi, qui s'était prudemment retiré devant l'orage, reçurent l'ordre de quitter Rome dans les vingt-quatre heures. Un piquet de soldats prit possession de la poste; des détachements s'emparèrent des imprimeries, et les troupes papales furent incorporées dans nos régiments. Prisonnier volontaire à Monte Cavallo, le pape protestait avec vigueur, défendait le carnaval et inondait Rome de proclamations manuscrites. Cependant, déterminé à en finir, Napoléon, selon sa coutume, alla droit au but. Le 2 avril, considérant que le pape avait refusé d'entrer dans la ligue italienne, que la donation de Charlemagne, son illustre prédécesseur, des pays composant l'État pontifical, fut faite au profit de la chrétienté et non à l'avantage des ennemis de notre sainte religion, et vu la demande des passe-ports faite par l'ambassadeur de la cour de Rome, l'Empereur décrétait la réunion à perpétuité au royaume d'Italie des provinces d'Urbin, Ancône, Macerata et Camerino[1].

Rome est réunie a la France. — Le 21 du même mois, le gouverneur de Rome, monsignor Cavalchini, l'un des organisateurs du guet-apens qui coûta la vie à Duphot, enlevé militairement de son palais, fut envoyé à Fenestrelles. Enfin, le 17 mai 1809, Napoléon, aux prises avec l'Autriche, rendit, à son camp impérial de Vienne, le décret suivant, qui retentit sur les bords du Tibre comme l'annonce du canon de Wagram :

« Considérant que, lorsque Charlemagne, empereur des Français et notre auguste prédécesseur, fit don aux évêques de Rome de diverses contrées, il les leur céda à titre de fiefs, pour assurer le repos de ses sujets et sans que Rome ait cessé pour cela d'être une partie de son empire; *considérant que depuis ce temps l'union des deux pouvoirs spirituel et temporel, ayant été, comme elle est encore aujourd'hui, la source de continuelles discordes;* que les souverains pontifes ne se sont que trop

1. Brefs du pape Pie VII et Recueil de pièces officielles publiés en 1814, par Schœll, numéros 17, 20, 35, 37, 38.

souvent servis de l'influence de l'un pour soutenir les prétentions de l'autre, et que par cette raison, les affaires spirituelles, qui de leur nature sont immuables, se trouvent confondues avec les affaires temporelles qui changent suivant les circonstances et la politique des temps; considérant enfin que tout ce que nous avons proposé, pour concilier la sûreté de nos armées, la tranquillité et le bien-être de nos peuples, la dignité et l'intégrité de notre empire avec les prétentions temporelles des souverains pontifes, a été proposé en vain :

« Les États du pape sont réunis à l'empire français.

« La ville de Rome, premier siége du christianisme, et si célèbre par les souvenirs qu'elle rappelle et les monuments qu'elle conserve, est déclarée ville impériale libre.

« Les monuments de la grandeur romaine seront conservés et maintenus aux dépens de notre trésor.

« La dette publique est déclarée dette de l'empire.

« Les revenus actuels du pape seront portés jusqu'à deux millions de francs, exempts de toute charge et redevance.

« Une Consulte extraordinaire prendra, le 1er juin prochain, possession en notre nom des États du pape, et fera en sorte que le gouvernement constitutionnel y soit en vigueur le 1er janvier 1810 [1]. »

Nommée le même jour, la Consulte, qui se composait du général Miollis, président, Salicetti, de Gerando, Janet, Dalpozzo, et Balbo, entra en fonction le 10 juin au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange. A dix heures du matin on amena le pavillon pontifical, et salué par les canons du vieux fort, le drapeau tricolore, si glorieux alors en Europe, s'éleva majestueusement sur les deux mâts de la plateforme, et alla se déployer dans les mains de l'archange. On publiait en même temps à son de trompe dans tous les rioni le décret du 17 mai. Le pape, ainsi qu'on devait s'y attendre, répondit le jour même et le lendemain par une protestation énergique et une bulle d'excommunication que des mains fidèles placardèrent aux lieux accoutumés (*luoghi soliti*), c'est-à-dire aux portes des trois basiliques de Saint-Pierre, de Sainte-Marie-Majeure et de Latran. Par une fâcheuse coïncidence, une flotte anglaise louvoyait en ce moment le long des côtes en vue de Rome. Afin d'empêcher un débarquement, Miollis avait été forcé d'envoyer toutes les troupes disponibles sur les hauteurs de Velletri, et lorsque le pape songeait, disait-on, à descendre en habits pontificaux du Quirinal pour appeler le peuple aux armes. Le nouveau gouvernement ne pouvait disposer, dans une ville de cent cinquante mille âmes, que de cinq cents hommes d'infanterie et de cent gendarmes. Dans cette situation que chaque jour aggravait, car on était sans nouvelles de l'empereur occupé, à manœuvrer sur le Danube, la Consulte, en présence des flottes anglaises, de l'insurrection de la Bavière et du Tyrol, qui refluait jusque dans les légations, et

1. *Bulletin des Lois.*

de la fermentation des classes pauvres poussées à la révolte par les prêtres et les moines, ne trouva pas d'autre parti à prendre que d'éloigner le pape.

Le pape est enlevé du Quirinal. — Le 4 juillet au matin, Miollis en donna l'ordre au général de gendarmerie Radet. On s'y attendait au Quirinal. Depuis dix mois, un homme sûr observait toutes les nuits, par l'ordre du cardinal Pacca, secrétaire d'État, les mouvements des troupes françaises; des gardiens veillaient à toutes les portes, bien qu'elles fussent fermées à double tour; une sentinelle avait été placée sur la terrasse qui domine la cour de la *panneteccia* (panneterie); on avait doublé la garde mensuelle des Suisses. Enfin, pour plus de sûreté, le secrétaire d'État Pacca faisait la ronde à minuit, inspectant tous les postes, et s'assurant par ses propres yeux de l'exécution de ses ordres. Ces dispositions avaient eu pour effet d'exciter les alarmes des Transtévérins, dont on voyait rôder des groupes jusqu'au jour autour du palais [1]. Dans la nuit du 5 juillet, ils ne vinrent pas. Des détachements d'un bataillon napolitain, commandé par le général Pignatelli, fermaient les ponts, et le Quirinal était investi de toutes parts sans que l'officier placé en vedette sur la tour de la grande porte eût conçu le moindre soupçon.

A deux heures trente-cinq minutes Radet donne le signal à voix basse. Aussitôt un détachement de trente hommes escalade les murs du jardin près de la grande porte derrière la cour de la panneterie pendant qu'un autre détachement de vingt-cinq hommes gardait la petite porte dans la rue qui descend au *lavotojo* (évier). Le colonel Siry monte avec cinquante hommes par la fenêtre d'une chambre non habitée, dans le centre des bâtiments touchant au Quirinal, où logeaient les gens de service du pape. Radet avait essayé de monter par la toiture, mais deux échelles ayant cassé, il dut renoncer à son projet et revenir à la grande porte. L'horloge du Quirinal sonnait trois heures : au son de la cloche de la chapelle, mise tout à coup en branle, mais qui s'arrêta au bout de deux minutes, se mêlent ces cris: *all'arme! all'arme! traditori!...* Radet ordonne aussitôt de briser à coups de hache la petite porte pratiquée dans l'un des battants du grand portail lorsqu'elle fut ouverte par les soldats du colonel Siry, parvenu enfin dans la cour intérieure. Le général rassembla son détachement, le réunit à celui du colonel, et après avoir mis une garde à l'entrée et dispersé un gros d'ouvriers, qui faisaient mine de se défendre, dans l'angle de la cour à droite, il monta, d'appartements en appartements, jusqu'à l'antichambre de la salle du trône dite des sanctifications. Là était rangée la garde suisse de Sa Sainteté forte de quarante hommes y compris le capitaine, tous armés et en bon ordre dans le fond de la pièce. Il somma les Suisses de se rendre, et les fit désarmer, conduire et garder à vue dans leur propre corps de garde [2].

Pendant ce temps, averti par les soins du cardinal Pacca, le pape s'était levé et avait gagné avec son secrétaire d'État, le cardinal Despuig et quelques prélats,

1. *Mémoires du cardinal Pacca sur la captivité de Pie VII*, t. I, p. 66.
2. *Relazione dei fatti accaduti in Roma*, ne'li 4 febbrajo e 21 marzo dell' anno 1809.

officiers et employés de la trésorerie, la salle des audiences. La porte en était ouverte. Voyant de la lumière, Radet se dirige de ce côté et se trouve face à face avec le pape assis à son bureau et revêtu de ses habits pontificaux. Durant quelques minutes il y eut un profond silence. Pâle et se soutenant à peine, le général s'avance enfin respectueusement, s'incline et balbutie d'une voix tremblante : qu'autant il en coûtait à son cœur de remplir auprès de Sa Sainteté une mission douloureusement sévère, autant ses serments et des devoirs sacrés lui en imposaient l'obligation. A ces mots le pape se leva et répondit avec émotion : « Pourquoi venez-vous à cette heure troubler ainsi ma demeure et mon repos?... Que voulez-vous?... «Très-saint Père, reprit le général, je viens au nom du gouvernement réitérer à Votre Sainteté la proposition de renoncer officiellement à sa souveraineté temporelle.» Le pape leva les yeux en étendant la main : « Je n'ai agi, dit-il, dans tout ce que j'ai fait, qu'après avoir invoqué les lumières de l'Esprit Saint, et vous me taillerez plutôt en pièces (*à pezzi*) que de m'arracher une rétractation. » Radet n'avait plus dès lors qu'à exécuter ses ordres : il mit le pape et le cardinal Pacca dans une de ces voitures fermées qu'on nomme *bastardelle* (casseroles), sortit de Rome par la porte Pia et conduisit son captif à Savone [1].

Bon gouvernement de la Consulte. — Il n'en fallait pas davantage pour rétablir le calme. A peine Pie VII eut-il quitté Monte-Cavallo, que rien ne gêna plus l'action de la Consulte. Les hommes honorables qui la composaient se mirent donc à l'œuvre, et travaillèrent avec une sagesse qu'on ne peut trop louer à initier Rome aux idées françaises. C'était une rude tâche; il s'agissait de répandre à flots l'air et la lumière de la civilisation dans des esprits aussi obscurs, aussi encombrés des débris du passé qu'une ruelle du Ghetto, pleine de vieilles hardes. Les membres de la Consulte ne reculèrent pas. L'État pontifical proprement dit fut divisé en deux départements. On forma des légions civiques, un corps municipal, des tribunaux jugeant d'après les lois françaises; on supprima les couvents d'hommes et de femmes, à l'exception des Camaldules que sauvèrent leurs mœurs chrétiennes et leurs vertus. Les sciences, les lettres, les arts, l'agriculture, le commerce, attirèrent ensuite l'attention de la consulte. Toutes les branches de la prospérité publique, vivifiées par le soleil de l'empire, se développèrent bientôt avec vigueur. Sous le gouvernement papal, la ville ne possédait ni revenu, ni administration municipale. Un sénatus-consulte acheva de la transformer. Réunie à l'empire et devenue chef-lieu d'un département qui portait son nom avant que l'année 1810 se fût écoulée, Rome n'eut plus rien à envier aux villes françaises [2]. A ce pouvoir ecclésiastique, fils du chaos et père du désordre, qui ne laissait derrière lui que les traces d'une effroyable dilapidation

1. Le département de Rome était borné au nord par les départements de l'Ombrone et de Trasimène; à l'est par le département du Trasimène et le royaume de Naples; au sud par le même royaume et la Méditerranée; à l'ouest par la Méditerranée Sa superficie était d'environ 1,300,000 hectares; sa population, de 560,000 individus. Il était divisé en six arrondissements : Rome, Frosinone, Rieti, Tivoli, Velletri et Viterbe.

Le maire, qui était en 1813 le baron *Braschi*, avait huit adjoints : les princes Buoncompagni, Gabrielli, Cesarini, Carli Lepri, et MM. Origo, Albani, Marconi, Costaculi.

2. Radet, Relation exacte et detaillée de l'enlèvement du pape Pie VII. Paris, septembre 1814.







et le déficit, succéda la régularité, l'économie et la probité sévère de l'administration impériale. Aussi, en quatre ans le préfet de Rome et son conseil firent des prodiges.

Impulsion donnée aux travaux publics. — Depuis les Césars et les grands papes on n'avait pas imprimé un pareil essor aux travaux publics. Une commission, composée du baron Daru, intendant des biens de la couronne; du duc Braschi, neveu de Pie VI et maire de Rome, et du prince Gabrielli, l'un de ses adjoints, s'occupa d'abord de la restauration des monuments antiques. Voici dans quel état l'administration française les trouva : au pied du Capitole, vers le Forum, un amas séculaire d'immondices formait une terrasse qui, touchant presque à l'astragale des colonnes du temple de Jupiter Tonnant, s'élevait à dix mètres au-dessus du sol antique. Une rampe de difficile accès, construite sur la pente de ce remblai, conduisait sur la place du Capitole. Au-dessous de ce monceau de débris, des maisons occupaient l'aire du temple de la Concorde; d'autres maisons et des greniers étaient bâtis entre la colonne dédiée à Phocas et l'arc de Septime Sévère. Le temple d'Antonin et de Faustine était enterré jusqu'au-dessus des bases des colonnes liées entre elles par la lourde grille d'une église, dont la façade du plus mauvais goût contraste si péniblement avec l'élégance de ce portique. En face on n'apercevait plus que les chapiteaux des colonnes du temple de Jupiter Stator, et l'immense vasque de granit qui est aujourd'hui au pied de l'obélisque de Monte-Cavallo touchait par ses bords au sol et se dégradait sous les roues des charrettes qu'on y roulait pour les laver[1].

Plus loin, les vastes voûtes du temple de la Paix, fermées par des murailles, servaient d'étables à des bestiaux et de remises aux charrons du Campo-Vaccino, et un amas de débris s'élevait jusqu'à la naissance des arcs. Au delà de ce temple, et au point culminant du vallon du Forum, placé à treize mètres au-dessus du niveau du sol pris au pied de l'arc de Septime, une ligne de mauvaises constructions coupait la vue en s'étendant de l'église et du monastère de Santa Francesca Romana à l'arc de Titus. La contre-pente du coteau vers le Colysée, occupée par une vigne, présentait un relief irrégulier formé de débris jusqu'au mur extérieur de ce monument, rempli lui-même de dépôts entassés dans toute son aire sur trois ou quatre mètres de hauteur. Ses voûtes entr'ouvertes, ses murs lézardés, annonçaient une ruine prochaine, accélérée encore par une active végétation, et que le contre-fort hardi élevé par Pie VII ne retardait que sur un seul point. Enfin, sur les bases du Viminal, les salles des Thermes de Titus, explorées à plusieurs reprises, avaient été aussitôt remplies de terre. Au fond du Vélabre, de misérables constructions masquaient les temples de Vesta et de la Fortune virile; l'arc de Janus était obstrué de terre et de débris, et la colonne Trajane, presque dérobée à la vue par des masses de bâtiments modernes sans intérêt, sortait comme du fond d'un puits

1. *Moniteur* de mai et de juin 1811.

d'une place si étroite qu'on pouvait à peine voir ce monument immortel du génie d'Apollodore[1].

En quatre ans l'administration française dégagea les trois colonnes du Forum jusqu'au sol antique, c'est-à-dire à environ quinze mètres de profondeur, les redressa, car elles avaient perdu leur aplomb et n'étaient retenues que par la pression des terres qui les ensevelissaient, et les affermit pour des siècles en remplaçant par une base neuve leur stylobate rongé par le temps. Le temple du Capitole, consacré à la Concorde selon les uns, et, selon les autres, à la Fortune, fut déblayé des constructions vulgaires appuyées contre ses colonnes; son ravissant portique de granit apparut entièrement isolé, et ce travail permit de reconstruire sur des murs de soutènement la route qui mène au Capitole, par une pente accessible aux voitures. Alors changea totalement d'aspect ce versant du mont Capitolin, si riche de restes précieux, et depuis tant de siècles changé en réceptacle d'immondices. Au-dessous de ces monuments du *Clivum capitolinum*, la colonne isolée qui, à l'entrée du forum de César, disparaissait cachée entre deux vieilles maisons, dégagée par leur démolition et profondément fouillée, fut reconnue par l'inscription de sa base pour un monument antique remanié et consacré à Phocas[2].

En remontant vers l'arc de Titus, on déblaya la vasque de granit du Forum et le temple d'Antonin et de Faustine jusqu'au pavé de la voie Sacrée. De plus importants travaux s'exécutaient simultanément au temple de la Paix, ou, pour parler le langage de l'érudition contemporaine, à la basilique de Constantin. Les constructions modernes ayant disparu, les terres, les débris de murs et de routes furent enlevés, et, sous leur amas conservateur, la fouille mit à découvert, à une profondeur de plusieurs mètres, le parvis formé de marbres précieux. Alors les trois voûtes colossales recouvrèrent leurs proportions, et on put comprendre le plan de l'immense monument. Entre ce temple ou cette basilique et l'arc de Titus se trouvaient, comme nous venons de le dire, un couvent, une église et une ligne de misérables constructions masquant la vue du Colisée. L'administration française abattit les greniers et une partie du couvent; mais, par respect pour sainte Françoise, qui pouvait être aussi bien ailleurs, elle s'arrêta devant une église d'un aspect déplorable, et dont l'odieuse façade coupe l'un des plus admirables points de vue de Rome ancienne. Vers le vallon du Colisée, elle fit abaisser le sol pour découvrir le soubassement du temple de Vénus et de Rome, et, après avoir isolé ce vieil arc de Titus que l'architecte *romain* Valadier devait restaurer plus tard d'une façon si barbare, elle porta toute son attention sur le Colisée.

Restauration du Colisée. — Ce magnifique monument, qui avait résisté aux Barbares et aux barons du moyen âge, n'avait pu résister aux neveux du pape. Toute la partie extérieure de l'enceinte du côté du midi avait été démolie pour élever le lourd palais de Venise et ceux des Farnèse et des Barberini. Échappée seule à la

1. Le comte de Tournon, préfet de Rome, de 1810 à 1814, *Études statistiques sur Rome*, t. II, p. 237-266.
2. Rapports de Valadier et de Camporesi, architectes.





LE CAPITOLE.

barbarie du népotisme, l'enceinte septentrionale menaçait ruine : les lézardes des murs et les crevasses des voûtes annonçaient une chute prochaine. L'administration française commença par faire enlever les terres qui entouraient le monument du côté du nord. Un mur fut construit pour soutenir le terrain laissé hors de la fouille et sur lequel passait la route de Naples. On poursuivit ensuite les déblaiements dans l'intérieur de l'édifice, et ses portiques nettoyés, les dalles de son parvis mises à découvert, on put librement, après treize siècles, circuler sous le triple berceau de voûtes et suivre sur les marbres usés les traces du peuple romain.

Les travaux exécutés aux Thermes de Titus, dans la vallée du Tibre et au forum de Trajan ne furent pas moins utiles. Les sept salles du bon empereur, les temples de la Fortune virile et de Vesta, la colonne Trajane et la basilique Ulpienne, déblayés jusqu'au sol antique, se montrèrent de nouveau dans leur beauté première. Des architectes français[1] réparèrent en outre le Panthéon, Saint-Pierre, le Quirinal, le Vatican, le palais de la chancellerie, construisirent deux cimetières, l'un à l'est, à côté du couvent de *San Lorenzo fuori delle mura*, l'autre à l'ouest, sur les ruines de la villa Sachetti, et tracèrent sur la vieille colline Hortulane les plans du Pincio, la seule promenade digne de ce nom que possède Rome moderne.

Le roi de Rome. — Tandis que Miollis, gouverneur général, le comte de Tournon, préfet, et le baron Daru, intendant de la couronne, imprimaient sur la vieille terre de Romulus ces marques ineffaçables de la domination française, le 25 mars 1811, l'artillerie du fort Saint-Ange réveilla la ville en sursaut. Cent coups de canon lui annonçaient qu'un fils était né à l'empereur Napoléon, et que ce fils, couronné avant d'être au monde, était roi de Rome. Toutes les cloches de la métropole du christianisme saluèrent l'heureux souverain. Dans l'église de Saint-Louis, père des Bourbons, le fidèle clergé de Sa Majesté Impériale chanta solennellement l'hymne ambroisien, en signe de réjouissance. Le 8 juin, à la nuit, au bruit des canons de la flottille de Civita-Vecchia, qui avait remonté le Tibre pour donner le signal des fêtes, le Capitole, le Forum, les temples de la Concorde, d'Antonin, de la Paix, les arcs de triomphe de Septime, de Titus, de Constantin et le Colisée s'illuminèrent à la fois. Les courses de chevaux, les chants, les danses et les transports accoutumés des poëtes, qui voyaient, dans leur enthousiasme, les *sept collines bondir de joie comme les agneaux*[2], célébrèrent durant tout le mois de la *jeunesse* le baptême du roi de Rome. A genoux devant son berceau, des mil-

1. MM. Berthaut et de Gisors.

2. Odo un vagito : al nuovo sono i colli
Di gioja esultan qua i lanuti arieti
Quando pascendo per l'erbetemolli
Saltano lieti....

Salve alla terra e al ciel propagni cara !
Salve o speranza degli Ausoni liti !...
Quant trofei, quante vitorie e laurl
Cerchio ti fon.... (L'abbate Pleie)

liers de flatteurs promettaient les plus illustres destinées au fils d'Achille[1]. Trois ans plus tard Napoléon allait à l'Ile d'Elbe, les Autrichiens emportaient le roi de Rome à Schœnbrunn, et entre le cardinal Pacca et l'habile Consalvi Pie VII rentrait au Quirinal.

1. Glorioso, il Campidoglio
E d'orgoglio
Gia spirante
Per il Prence ancora Infante...
Salve o germe d'alto eroi
Cresci a noi
Speme e amore... (Comoli.)

Gli idi di Marzo
Il sol conduce
Che Roma spense
Il primo duce
D'alto destino
Vasto disegno
E a sette colli
Prepara il regno. (Norberto Zavicci, *des Arcades.*)





CHAPITRE XXXV

LES TRIUMVIRS MODERNES.

Joachim Murat. — La sainte Alliance, 1815 et 1817. — Réaction cléricale. — Le San-Fédisme et les Carbonari. — Les Autrichiens au Monte Mario, en 1821. — Bulle contre les Carbonari. — Homélie de l'evêque d'Imola. — Mort de Pie VII. — Léon XII. — Retour au moyen âge. — Gouvernement du *Sacré Cœur*. — Mort de Léon XII. — Pie VIII et le cardinal Albani. — Mort de Pie VIII. — Les neveux de l'empereur. — Conclave de 1831. — Grégoire XVI. — Le cardinal Bernetti. — *Memorandum* des grandes puissances — Gouvernement de Grégoire XVI. — Le cardinal Mastaï. — Conclave de 1846. — Élection de Pie IX. — L'amnistie. — Ciciruacchio et le père Ventura. — Statuts du 14 mars 1848. — Manifeste de Pie IX. — Les cercles politiques. — Coup d'État du 16 septembre. — Nouveau ministère. — Assassinat de Pelegrino Rossi. — Émeute du Quirinal. — Ministère Mamiani. — Fuite de Pie IX à Gaëte. — La junte d'État. — Convocation de la Constituante. — Mazzini. — Son discours aux constituants. — Triumvirat républicain. — Siége de Rome. — Garibaldi au Capitole. — Retour du pape.



Joachim Murat. — La Sainte-Alliance. — C'était Joachim Murat qui avait rétabli Pie VII en tournant son épée contre la France, lorsque épuisée, sanglante, accablée par le nombre, elle se défendait à peine. Ce fut lui qui, le 22 mars 1815, le chassa de nouveau de Rome. Prenant les armes à la nouvelle du départ de son maître de l'île d'Elbe, pour essayer de racheter sa défection de 1813, il parut avec ses Napolitains du côté de Terracine, et le saint Père s'enfuit du Quirinal, en disant aux prélats éplorés : « Ne craignez rien : c'est un orage qui durera trois mois. » L'orage dura cent jours : il emporta Napoléon à Sainte-Hélène et ramena le pape en triomphe à Rome. Au congrès de Vienne Consalvi avait vaincu. La Sainte-Alliance venait de restaurer le pouvoir temporel de la papauté. Il était dit dans l'article 103, que la Marche avec Camerino et leurs dépendances, ainsi que le duché de Bénévent et la principauté de Ponte-Corvo faisaient retour au saint-siége, et qu'il rentrait

en possession des légations de Ravenne, de Bologne et de Ferrare, à l'exception de la partie de Ferrare située sur la rive gauche du Pô. L'Autriche se réservait encore le droit de garnison dans Ferrare. Après la captivité de Savone et de Fontainebleau, la cour romaine aurait dû chanter pour le traité de Vienne son *Te Deum* le plus solennel. Mais, quoiqu'on lui eût donné plus qu'elle n'avait jamais possédé, elle protesta et se prétendit spoliée. Cette fois, la Sainte-Alliance n'écouta plus Consalvi et le renvoya au Quirinal où il était temps qu'il arrivât.

Réaction cléricale. — Une réaction pleine de fanatisme y brandissait déjà le poignard. Pendant un mois, tous ceux qui avaient rempli des emplois sous la domination française furent entre la vie et la mort. Sans l'adresse de quelques gens de bien qui parvinrent par des fêtes et d'éclatantes réjouissances à détourner l'attention de la classe pauvre placée sous la main du clergé, le sang eût coulé à flots. Condamnant et bouleversant tout, cette réaction aveugle entraînait violemment le pape. Le cardinal Pacca, son chef à Rome, non content du rétablissement des jésuites qu'il avait obtenu le 7 août 1814 de la faiblesse de Pie VII, rêvait la restauration complète du moyen âge, et allait moins loin encore que Rivarola, qui appelait l'enregistrement et le code civil *des œuvres de l'enfer*. En arrivant de Vienne, Consalvi fut effrayé. L'âge avait calmé ses fougues d'autrefois. Le secrétaire d'État de 1815 ne ressemblait plus au chef de la coterie Braschi. Sans être plus libéral, il était plus prudent, et il voyait bien qu'il fallait, sous peine d'être entraîné à l'abîme, élever une digue devant ce torrent roulant avec trop de furie vers le passé. Assez intelligent pour comprendre en outre qu'une longue trêve succéderait aux agitations de la révolution et aux batailles de l'empire, il inventa un gouvernement *de statu quo*, sorte de compromis tacite entre le passé et le présent, qui ne satisfaisait personne et n'avait qu'un seul but, celui de laisser mourir en paix deux vieillards, l'un sur le siége pontifical et l'autre à la secrétairerie d'État.

Constitué par le *motu proprio* de 1816, ce gouvernement, assemblage incohérent des débris du système administratif françaiset des vieux abus de l'administration romaine, ne tarda pas à devenir un instrument de tyrannie entre les mains des prêtres qui étaient rentrés dans tous les emplois. Aussi, pendant que Pie VII envoyait des cierges bénits aux princes de la maison de Bourbon; que Consalvi, ce Mazarin pontifical, signait, le 11 juin 1817 avec Louis XVIII, un concordat abolissant celui qu'il avait signé le 15 juillet 1801 avec Napoléon, et ramenant la France au concordat de François Ier, la réaction cléricale leva la tête avec tant d'audace, que l'esprit public s'indigna, les hommes d'opinion même modérée s'exaltèrent, s'unirent en secret, et deux affiliations rivales se trouvèrent bientôt en présence, le *san-fédisme* et le *carbonarisme*.

Le san-fédisme et les carbonari. — De tout temps il a existé des associations mystérieuses ayant pour objet la défense de la religion et du saint-siége. Au parti guelfe succéda le parti des Pacifiques et de la Sainte-Union : de ce dernier naquit

le *san-fédisme* dont les adeptes prêtaient serment de défendre la religion catholique, les priviléges de la cour romaine et du pontificat et le pouvoir temporel du pape, et contre les complots des novateurs et contre les entreprises des puissances. Cachée dans l'ombre et formidable, car si elle avait la tête à Rome elle avait des bras dans tous les pays, conduite par les plus habiles cardinaux et les princes romains les plus influents, cette association pesait sur le gouvernement, et en était obéie plutôt qu'elle ne lui obéissait. Poussée par la jalousie de secte, autant que par sa passion politique, elle força, en 1817, le paisible Consalvi à persécuter les *carbonari*. Ceux-ci étaient issus des francs-maçons, comme les san-fédistes des guelfes et des pacifiques. Le but où ils tendaient, tout le monde le connaît aujourd'hui, mais alors il était couvert d'un voile si épais, que l'œil des espions du san-fédisme et de la police de Rome ne pouvait l'entrevoir. On savait seulement que les carbonari s'engageaient par serment et sous peine de mort à ne rien révéler de ce qui se passait dans leur secte, et qu'ils conspiraient contre le principat temporel du saint-siége. Il n'en fallait pas davantage pour les rendre criminels. Le gouvernement sévit contre eux avec rigueur : ils ripostèrent à l'italienne par des coups de poignard; et le sang avait déjà coulé plusieurs fois, versé par des mains invisibles, lorsque en 1820 et 1821 la liberté se réveilla tout à coup en Espagne, à Naples et en Piémont. Aussitôt on entendit le pas lourd des Autrichiens sous les murs de Rome. Ils allaient égorger les libéraux républicains et piémontais, et s'arrêtèrent au pied du Monto Mario pour donner le temps au san-fédisme de faire signer au pape une bulle fulminante contre les carbonari.

Homélie de l'évêque d'Imola. — Dans cette bulle, donnée auprès de Sainte-Marie-Majeure, le 13 septembre 1821, Pie VII appelait les carbonari des loups rapaces (*lupi rapaci*), les comparait aux priscillianistes, et leur ordonnait de se dissoudre sous peine de mort. Comme les événements changent les hommes! un quart de siècle auparavant, lorsqu'il n'était que l'humble Chiaramonti, évêque d'Imola, le même pape adressait à ses diocésains cette belle homélie :

« La liberté, chère au ciel et à la terre, est une des facultés de l'homme : elle est le pouvoir d'agir ou de n'agir pas, mais dans les limites de la loi divine et humaine. Le but que se propose le plus ardemment le philosophe de Jésus-Christ consiste à mettre de l'ordre dans ses actions et dans ses passions, à mettre en harmonie les forces inférieures avec les forces supérieures, à subordonner la chair à l'esprit, les plaisirs à l'honnêteté, à diriger ses facultés vers la fin ordonnée de Dieu. Le gouvernement démocratique adopté parmi nous, mes très-chers frères, n'est pas en contradiction avec ces maximes et ne répugne point à l'Évangile; il exige même toutes ces vertus sublimes qu'on n'apprend qu'à l'école de Jésus-Christ, et qui si elles sont pratiquées religieusement, feront votre bonheur, la gloire et la splendeur de la République.

« Si les vertus morales donnèrent tant de lustre à la liberté romaine, combien ne devons-nous pas croire la vertu plus nécessaire dans la démocratie actuelle, non que

le Verbe de Dieu a sanctifié. Les vertus morales, qui ne sont autre chose que l'ordre établi par l'amour éternel, nous rendront bons démocrates : elles nous feront aimer la vraie démocratie, qui ne désire que le bonheur de tous; qui, repoussant la haine, l'infidélité, l'ambition, est fidèle au devoir et n'usurpe point les droits d'autrui. Ces vertus conserveront au milieu de nous cette égalité bien entendue, qui, nous montrant la loi toujours juste, soit qu'elle protége, soit qu'elle punisse, nous trace en même temps, en présence de la loi divine et humaine, les devoirs que chacun doit remplir dans la démocratie envers Dieu, envers soi-même et ses semblables.

«Les préceptes de l'Évangile, les traditions des apôtres, les maximes de ces grands philosophes, les pères et les docteurs de l'Église, concourent au maintien de la paix, à la véritable grandeur de l'état démocratique, à l'amélioration des hommes. Le glorieux objet de notre démocratie doit être d'établir la plus grande union possible de sentiments, de cœur, de force physique et morale, pour qu'il en résulte une douce fraternité parmi nous. Peut-être suffit-il d'une vertu commune pour rendre durable le bonheur des autres gouvernements : dans la démocratie, au contraire, il faut s'efforcer d'atteindre le plus haut degré de vertu; étudiez et exécutez l'Évangile, et vous ferez la gloire de la République. Ne croyez pas que la religion catholique s'oppose à la forme du gouvernement républicain. Dans cet état, en vivant unis avec votre divin Sauveur, vous pouvez concevoir une juste espérance de votre salut éternel. Oui, mes chers frères, soyez bons chrétiens et vous serez excellents démocrates[1]. »

Mort de Pie VII. — S'il s'était souvenu de ces paroles, l'exilé de Savone n'aurait pas condamné à l'exil et au martyre du Spielberg une foule de Romains moins exaltés qu'il ne l'avait été lui-même, et il n'eût pas laissé, en rendant son âme au Seigneur, un gouvernement peu aimé au dedans, et peu estimé au dehors[2]. Le 22 août 1823 on porta son corps au Vatican pour la neuvaine des obsèques. Le cortége, précédé de détachements de cavalerie, s'avançait lentement au milieu de la foule : il était formé de la garde noble, de la garde civique, de la garde suisse et des différents corps de la garnison de Rome. Sept pièces d'artillerie avec leurs caissons roulaient devant une litière à deux mules, surmontée d'un dais, où l'on voyait le pape avec son trirègne, porté à visage découvert. Les principaux officiers de sa maison l'entouraient, mais il n'y avait là aucun prêtre. On n'entendait aucun chant religieux[3]. Ce fut au bruit d'une musique militaire et dans un appareil qui paraissait annoncer plutôt les funérailles d'un général d'armée que d'un souverain pontife, que Pie VII alla remplacer Pie VI dans le sarcophage aérien où chaque pape attend son successeur.

Léon XII pape. — Le sien fut le cardinal della Genga, qui prit le nom de Léon XII. Candidat du parti san-fédiste, rétrograde ou ultra, qui suivait au

1. Regist. de Pie IX.
2. Poco amato dentro, poco stimato fuori. (Luigi Carlo Farini, *lo Stato Romano*, t. 1, p. 49.)
3. Artaud de Montor, *Vie de Pie VII*, t. II.

conclave le mot d'ordre du cardinal Pacca monsignor della Genga l'emporta, après vingt-trois jours d'intrigue, sur les candidats du parti modéré, dirigé par Consalvi. On rapporte que lorsque les cardinaux se prosternèrent à ses pieds, il leva sa longue robe de pourpre et leur montra ses jambes enflées, en disant qu'elles fléchissaient sous le fardeau dont ils l'avaient chargé. L'infirmité de ce vieillard, indice d'une mort prochaine, était l'image de son pontificat.

Confiant le gouvernail à un septuagénaire presque tombé en enfance, Della Somaglia, il s'efforça, pendant six années, de pousser la barque de saint Pierre contre le courant de son siècle. C'était pitié de voir ces deux champions décrépits du passé, fermant les yeux aux lumières de la civilisation et raidissant leurs bras pour arrêter l'humanité. Ces projets heureusement étaient plus grands que leurs forces. Les idées rétrogrades de Léon XII n'exercèrent point d'influence sérieuse hors des États romains; mais elles portèrent le désordre, la terreur et le désespoir dans les légations et la ville : ce qu'on aurait peine à croire si le fait n'était pas d'hier, le pape commença par appliquer aux Juifs les lois barbares du moyen âge. Il les enferma dans le Ghetto, leur ôta le droit de propriété, ressuscita les avanies des temps d'ignorance, et les mit sous la main du Saint Office. Le san-fédisme eut ensuite libre carrière, et il répara le temps perdu sous l'administration modératrice de Consalvi. En un clin d'œil Rome et les provinces furent couvertes de gendarmes, de sbires délateurs et de moines prêchant publiquement contre les libéraux. Les cardinaux Palotta, Rivarola, Invernizzi, chefs furibonds des san-fédistes, répondaient à l'attente de leur parti. Dans le seul district de Ravenne monsignor Rivarola condamna cinq cent huit carbonari, le 31 août 1825, à la potence, aux travaux forcés, à la prison perpétuelle ou à temps dans une forteresse, à l'internement et à la surveillance. Le pape, pendant ce temps, accordait des privilèges aux corporations religieuses, célébrait le jubilé, envoyait le chapeau et l'estoc (*berretone lo stocco*) au duc d'Angoulême, restaurateur de l'absolutisme en Espagne, donnait la toge du juge à l'inquisiteur, la robe de l'inquisiteur au juge, et laissait le san-fédisme triomphant gouverner avec la police, le confessional et la potence. Ce gouvernement, dit du Sacré Cœur par les fanatiques san-fédistes, dura jusqu'au 5 février 1829. Ce jour-là, le bruit se répandit que Léon XII était attaqué d'une strangurie. A l'instant même il fallut mettre une sentinelle devant la statue de Pasquin, qui recommençait à dire la vérité. Le 8, le pape reçut le viatique, et le 10, le sénateur fit sonner la grosse cloche du Capitole qui annonçait sa mort. Ses actes avaient soulevé tant de haine, qu'au moment où toutes les cloches de Rome répondirent à celle du Capitole, la joie si impie devant un cercueil, éclata de toutes parts. Ses serviteurs n'avaient pas attendu qu'il eût les yeux fermés pour abandonner, au dernier moment, ce vieillard, seul au monde, sans famille, sans amis et sans courtisans, car le pouvoir l'avait quitté avant la vie : le peuple romain le maudit jusque dans la tombe, et accueillit par des applaudissements unanimes l'élection de son successeur.

Tentative de deux Bonaparte. — Les cardinaux s'étaient assemblés au Quirinal

le 23 février 1829; il y avait dans le conclave trois partis bien formés : le parti ultra ou san-fédiste, conduit par le cardinal Pacca; le parti libéral, dont Bernetti était le chef; et le parti autrichien ou du centre, qui suivait le cardinal Galeffi : celui-ci l'emporta. Le 31 mars, il donna la majorité au vieux cardinal Castiglioni, qui se fit appeler Pie VIII et prit pour ministre un ami âgé de près de quatre-vingts ans, le cardinal Albani. Ces deux vieillards se traînaient péniblement sur les traces de Léon XII, poursuivant le libéralisme et irritant de plus en plus les esprits par les inquisitions et les condamnations politiques au moment où éclata la révolution de 1830. Ils en furent si effrayés que la faible santé de Pie VIII ne put résister à l'automne. Le 30 novembre, la grosse cloche du Capitole sonna pour lui, et les cardinaux rentrèrent dans les cellules de Monte Cavallo. La situation était grave, et il importait de ne pas laisser le saint-siége vacant. Mais chez les vieillards l'ambition est tenace et l'entêtement incurable. Deux mois s'écoulèrent sans qu'on pût faire un pape. Alors les libéraux tentèrent de faire une révolution. Deux neveux de l'Empereur, Napoléon et Louis Bonaparte, réunissent quelques étudiants des provinces, quelques officiers et soldats pontificaux, et forment le projet de s'emparer par surprise du château Saint-Ange et de déployer le drapeau de l'indépendance italienne en criant : « Rome! Italie! liberté! » La police éventa le complot et arrêta une partie des conjurés : les plus braves prirent néanmoins les armes et attaquèrent la garnison sur la place Colonna, mais ils furent repoussés. Cette levée de boucliers n'amena donc que des arrestations, des proscriptions nouvelles, et l'élection de Grégoire XVI.

Grégoire XVI, pape. — Troublés par le bruit des armes et par la crainte d'un mal plus grand, le 2 février 1831, les cardinaux l'adorèrent. Il était temps : la haine qui couvait depuis quinze ans dans les cœurs contre le gouvernement pontifical éclata, le lendemain de l'élection, à Bologne. Bientôt, par la voix de Giovanni Vicini, président du gouvernement provisoire bolonais, la Romagne protesta avec énergie contre la souveraineté temporelle du pape, et déclara que le seul but de l'insurrection était d'affranchir la patrie du servage des prêtres. Les Autrichiens, ces vieux bourreaux de l'Italie, replacèrent les Romagnols sous le joug ecclésiastique à coups de baïonnettes; mais quoique la diplomatie eût approuvé leur brutale intervention, elle ne put s'empêcher de reconnaître que les plaintes des Romains étaient justes : aussi, afin de prévenir, dans l'intérêt de la paix de l'Europe, un nouveau mouvement, les représentants des cinq grandes puissances remirent au cardinal Bernetti, secrétaire d'État, le *memorandum* suivant :

« Il semble à propos aux cinq puissances, disaient les ambassadeurs dans cette pièce délibérée en commun, que pour l'avantage général de l'Europe, le gouvernement de cet État repose sur des bases neuves et consolidées par des améliorations dont le temps est venu. Rendre une déclaration organique pour que ces améliorations politiques soient appliquées non-seulement dans les provinces où a commencé l'insurrection, mais encore dans celles qui sont restées fidèles et dans la capitale, et

ouvrir aux laïques les fonctions administratives et judiciaires : voilà les deux principes fondamentaux de la constitution qu'il paraît nécessaire d'accorder. Les améliorations doivent porter sur l'organisation judiciaire et l'administration municipale et provinciale. Il semble indispensable de rétablir l'élection et les franchises des communes, de former une cour suprême de comptabilité à Rome (stabilimento centrale) pour contrôler les finances, et une junte ou consulte administrative. Cette junte choisirait un conseil d'État parmi les hommes les plus remarquables par la naissance, la fortune et le talent. »

Le cardinal Bernetti. — Sans ouvrir la porte à la démagogie Bernetti pouvait accepter ce pâle *fac-simile* des institutions constitutionnelles; il ne le voulut pas et promulgua, le 5 juillet, un édit dérisoire, où, en paraissant céder quelque chose aux représentations de la France et de l'Angleterre, l'autocratie pontificale ne faisait en réalité aucune concession. Il en résulta que les Autrichiens qui avaient évacué les légations y furent rappelés par l'insurrection l'année suivante, que la France occupa Ancône, et que pour contenir ces populations esclaves mais frémissantes, il fallut armer le san-fédisme, et joindre aux baïonnettes étrangères les poignards des centurions. Alors s'organisa secrètement cette milice de l'assassinat politique dont les sicaires prêtaient serment de répandre le sang devant l'image de la Vierge et du pape. Ces bandits, sans foi ni loi, car ils avaient été recrutés parmi les gens perdus et les brigands, eurent dès lors la liberté de frapper, tuer, voler impunément tant que dura le règne de Grégoire XVI : les prêtres, les moines et les évêques ne cessaient en chaire d'échauffer leur zèle, et le gouvernement, jetant sur leurs vols et leurs crimes le manteau pontifical, leur prodiguait les éloges, les grades et les décorations. C'est ainsi que l'ancien camaldule entendait sa mission de pasteur de l'Église universelle. Le sang de ses sujets était versé à flots par les centurions, il ne voulait pas voir; les plaintes des proscrits s'élevaient sans cesse de l'exil, il ne voulait pas entendre : la Pologne expirante sous le joug de la Russie, tendait en vain des mains suppliantes vers le pape, il ne lui envoyait pas même une prière; mais que dom Miguel lui arrivât souillé de crimes, que don Carlos implorât son intervention, il les pressait avec effusion dans ses bras et les appelait ses fils bien-aimés.

Quoique la patience des peuples soit grande, un tel régime et de telles idées devaient porter leurs fruits. Déjà deux fois depuis l'intervention autrichienne le drapeau de l'insurrection avait reparu. Malgré les échecs de 1843 et de 1845, la jeune Italie se préparait à le déployer encore; les jésuites avaient été chassés de France, la Suisse républicaine les attaquait au delà des Alpes; l'empereur de Russie détruisait dans ses vastes États l'autorité de Rome; si bien que menacée partout et perdant du terrain sur tous les points, la papauté reculait effrayée avec l'absolutisme, lorsque le 1er juin 1846 Grégoire XVI fut appelé au tribunal de Dieu.

Il y avait alors dans le sacré collège un cardinal nommé Mastaï Ferretti, qui, dans sa jeunesse, avait voulu entrer dans la garde noble, et qui, par dépit de ne

pouvoir porter l'uniforme, avait pris l'habit ecclésiastique. Homme de mœurs douces et pures, et d'une piété singulière, Mastaï n'était guère connu que des pauvres de *San Michele* et des orphelins de l'hospice de *Tata Giovanni*. Cet asile des enfants abandonnés avait été fondé par un pauvre maçon qu'on appelait Giovanni Borgi. Plein de cœur et de dévouement, le brave ouvrier qui après avoir travaillé tout le jour passait souvent les nuits à veiller les malades, vit un soir en traversant la place de la Rotonde un groupe d'enfants couchés sur les auvents des marchands de volailles et sur les dalles du Panthéon. Les rues et les places publiques regorgeaient alors de ces petits infortunés à moitié nus que la charité abandonnait comme leurs mères. Ému de pitié, Borgi recueillit ces jeunes victimes; et comme il les appelait ses enfants, les orphelins lui donnèrent le nom de père, *Tata*. De là vint le nom de *Tata Giovanni*, laissé en mémoire de leur bienfaiteur à l'hospice des enfants du peuple.

Mastaï Ferretti élu pape. — Durant plusieurs années, Mastaï en avait été le directeur et l'un des maîtres les plus zélés; mais la plupart de ses collègues le connaissaient à peine, aussi un murmure d'étonnement remplit-il la salle au dépouillement du scrutin quand on entendit retentir son nom treize fois. Pâle de fureur, mais le sourire aux lèvres, le candidat de l'Autriche et du san-fedisme Lambruschini, dont on croyait avant la nomination assurée, interrogeait avec effroi la physionomie impassible de ces vieillards, et voyait tous les yeux arrêtés avec surprise sur son rival inconnu. Qui l'avait fait surgir?... Nul ne le savait; mais chaque scrutin augmentait ses chances et diminuait celles du favori de l'Autriche. Le 16 juillet au matin, Mastaï, qui était scrutateur, lut onze fois seulement le nom de Lambruschini et vingt-sept fois le sien. On approchait du dénoûment, et l'émotion du conclave était grande. Le scrutin fut rouvert à trois heures. Mastaï était à son poste, pâle et tristement préoccupé. La séance s'ouvrit par le chant du *Veni Creator;* les votes furent déposés dans le calice, et le dépouillement commença.

Mastaï lut son nom sur le premier bulletin; il le lut encore sur le second, sur le troisième et ainsi de suite jusqu'au dix-septième bulletin sans interruption. Sa main était tremblante, sa voix faiblissait, et quand sur le dix-huitième bulletin, que le second scrutateur lui présenta, il lut encore son nom, ses yeux se voilèrent; il supplia l'assemblée de prendre en pitié son trouble, et de charger un autre de continuer le dépouillement. Mastaï oubliait qu'un scrutin ainsi interrompu eût annulé l'élection. Le sacré collége s'en souvint heureusement. « Reposez-vous, nous attendrons, » cria-t-on de tous côtés. Les plus jeunes s'empressant autour de lui, l'obligèrent à s'asseoir et à se reposer. Un de ses collègues lui apporta un verre d'eau. Il s'était assis, et il restait tremblant, silencieux, immobile, n'entendant rien, ne voyant plus. Deux ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues.

Il prend le nom de Pie IX. — Au bout de quelques instants, il revint au bureau soutenu par deux cardinaux. Le dépouillement s'acheva lentement. Au dernier bulletin il avait lu son nom trente-six fois. Aussitôt les cardinaux confirmèrent le scru-

tin par acclamation, et demandèrent à Mastaï, qui s'était agenouillé, s'il acceptait le pontificat. Il répondit simplement qu'il se conformait à la volonté de Dieu, et qu'il prenait le nom de Pie IX [1]. Annoncée au peuple à minuit, cette élection surprit Rome. Personne, dans les hautes classes et la bourgeoisie, n'y connaissait cet archevêque d'Imola, confiné depuis quinze ans dans son diocèse. Aussi, l'accueil qu'il reçut le lendemain au Vatican et le jour de son couronnement à Saint-Pierre fut plein d'indifférence. Quelques voix seules sortaient çà et là de cette foule silencieuse, criant avec ardeur : *Viva Pio nono! Evviva il padre del popolo!* Vive Pie IX ! Vive le père du peuple ! C'étaient les orphelins de *Tata Giovanni*. En rentrant au Quirinal, qu'il avait choisi pour demeure, Pie IX dit à son majordome : « Les Romains me traitent durement; mais, patience ! je sais le moyen de dissiper leurs préventions. »

Huit cents condamnés politiques attendaient sa clémence dans les prisons ou l'exil. Un mois s'écoula sans qu'il parût s'en souvenir; des mesures sages montraient cependant qu'il n'était point indifférent au bien public; mais, préoccupée d'un intérêt plus sympathique, la population n'y prenait pas garde. Le 16 juillet 1846, on affiche vers le soir un manifeste à deux colonnes. La désaffection était déjà si grande qu'on ne s'en approchait même pas. Un curieux essaie de le déchiffrer dans les ténèbres, et ne peut en croire ses yeux, c'était l'acte d'amnistie. Il pousse un cri de joie qui vole de bouche en bouche et met sur pied la population tout entière. Cent mille personnes se pressent devant les placards; on colle des bougies aux murs, et on lit ces paroles au milieu d'un profond sileuce :

« Pie IX à ses très-fidèles sujets, salut et bénédiction apostolique.

« Dans ces jours où la joie publique qu'excitait notre exaltation au pontificat nous faisait éprouver au fond du cœur la plus vive émotinn, nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment de douleur à la pensée qu'un grand nombre de familles ne pouvaient prendre part à la joie commune parce que, privées comme elles l'étaient des consolations domestiques, elles portaient une grande partie de la peine que quelques-uns de leurs membres avaient méritée en attaquant l'ordre social et les droits sacrés du prince légitime. Nous jetions d'un autre côté un regard de compassion sur cette jeunesse nombreuse et sans expérience qui, bien qu'entraînée par de trompeuses illusions (*lusinghe*), au milieu des tumultes politiques, nous semblait coupable plutôt de s'être laissé séduire que d'avoir séduit. C'est pour cela que dès ce moment nous pensâmes à tendre la main et à offrir la paix du cœur à ceux de ces chers enfants égarés qui voudraient se montrer sincèrement repentants. L'affection que notre bon peuple nous a montrée et le témoignage de constante vénération que le saint-siége a reçu dsns notre personne, nous ont persuadé que nous pouvions pardonner sans qu'il en résultât aucun danger public. [2] »

1. F. Clavé, *Vie de Pie IX*, p. 112.
2. Nei giorni, in cui ci commoveva nel profondo del cuore la pubblica letizia per la nostra esaltazione al pontificato... (Bollario di Pio nono, die XVI Julii anni 1846.)

Deux choses étaient à remarquer dans ce manifeste, l'une, qu'il s'appuyait sur des considérants énonçant le contraire de la vérité, car la nomination de Pie IX n'avait pas été accueillie avec joie, et l'autre, qu'il justifiait toutes les rigueurs politiques du précédent pontificat. Mais les masses ne réfléchissent pas : la foule ne vit que l'amnistie, et se précipita vers Monte Cavallo en criant : Vive Pie IX ! Trois fois, pendant cette soirée, le pape fut l'objet d'une ovation immense. Dix mille personnes le couvrirent de bravos à neuf heures quand il se montra sur la galerie (*loggia*) du Quirinal. Une heure après il en revint vingt mille, à onze heures Rome entière recevait sa bénédiction. Alors commença cette apothéose enthousiaste qui devait le conduire à Gaëte sous des arcs de triomphe. Le 19 juillet, le 8 septembre et en octobre, à son retour de la villégiature de Tivoli, Pie IX trouva le Corso jonché de fleurs et monta au Quirinal sous une voûte de lauriers et de palmes.

Ciciruacchio et le père Ventura. — Deux hommes de bien, mais d'un orgueil naïf, le père Ventura et Angelo Brunetti, surnommé Ciciruacchio, étaient alors les coryphées de l'enthousiasme populaire. L'un, religieux de l'ordre des Théatins, se croyait un Massillon parce qu'il noyait dans un flux de paroles emphatiques un flux d'idées communes; l'autre se croyait un Colà Rienzo parce que les popolani de Ripetta respectaient en lui l'artisan enrichi, l'honnête homme et l'hercule. Ancien charretier, puis loueur de chevaux, et finalement marchand de foin, Ciciruacchio remplissait dans la rue par amour-propre le rôle que le père Ventura jouait dans la chaire par ambition; il louait Pie IX et servait volontairement de héraut à sa popularité. Conseiller intime du Quirinal, le père Ventura était l'âme de ce gouvernement naissant, et Ciciruacchio, Lafayette de faubourg, tribun en manches de chemise, en était le bras. On ne saurait imaginer la peine que prit pendant trois ans pour maintenir l'ordre de bonne foi et le troubler à son insu, le *capo Popolo Romano*. Ciciruacchio imaginait les fêtes, organisait les souscriptions, payait les torches et les rafraîchissements et portait les drapeaux. Ridicule sans le savoir et avec dignité lorsqu'il fraternisait au Cercle avec les nobles et qu'il prenait gravement la droite que lui offraient les princes dans leurs carrosses, cet homme devenait sublime s'il s'agissait de dévouement ou de péril. Dans l'inondation du Tibre de décembre 1846, Ciciruacchio, les poches pleines d'argent et sa barque pleine de vivres, secourut tous les malheureux au cri de vive Pie IX. Il sauva les juifs du Ghetto, que les fanatiques du Trastévère et de la Regola voulaient égorger, parce que le pape les traitait en hommes, et le 17 juin 1847, jour anniversaire de l'amnistie, sa vigilance et sa résolution prévinrent une réaction sanglante préparée par les brigands du san-fédisme.

Une année s'était écoulée cependant depuis l'avénement de Pie IX, et comme l'écrivait Rossi, ambassadeur de France, à son gouvernement, rien n'avait encore été fait : les commissions traînaient les choses en longueur, sous prétexte de procéder avec mesure, mais en réalité dans le but d'éteindre l'ardeur de la popula-

tion : elles ne réussirent qu'à l'irriter. Voyant alors qu'on ne pourrait calmer avec des promesses cette grande soif de liberté qui dévore Rome depuis tant de siècles, la papauté, samaritaine craintive, inclina l'urne constitutionnelle, et versa goutte à goutte : une loi sur la presse, la réforme des institutions municipales, l'admission des laïques aux emplois publics, et la formation d'une garde nationale et d'une consulte : Voilà ce que Pie IX décréta successivement. Rome était dans l'ivresse, et trois millions d'hommes à genoux lui criaient comme les enthousiastes de Ripetta, quand il se montrait au balcon du Quirinal : « Marche, Saint Père, marche, le peuple est avec toi ! » Pie IX attendait, troublé, hésitant encore, mais il avait beau écouter du haut de la chaire pontificale, sur tous les points de l'Europe, il entendait éclater un seul cri : liberté ! Un jour le chant de triomphe s'élevait de la Suisse, et Rome spontanément illuminée, fêtait la déroute du Sunderbund : le lendemain, il venait de la Sicile et de la Calabre ; le 24 février 1848, Paris l'envoyait à toute l'Europe. Persuadé que l'heure du peuple était venue, Pie IX n'hésita plus, il brisa les sceaux sacerdotaux et sur une page blanche du vieux livre de la papauté, il écrivit, le 14 mars 1848, le statut fondamental pour le gouvernement temporel des États du saint-siége [1]. Quinze jours plus tard, il donnait sous l'anneau du pêcheur, dignement employé, cette homélie plus belle encore que celle de l'évêque d'Imola :

« Le pape Pie IX aux peuples d'Italie, salut et bénédiction apostolique.

« Les événements que nous venons de voir se succéder durant ces deux mois, avec une rapidité si merveilleuse, ne sont point l'œuvre des hommes. Malheur à qui n'entend point la voix du Seigneur dans ce vent qui tord, arrache et brise les cèdres et les chênes ! Malheur à l'orgueil humain, s'il attribue ces miraculeux changements aux fautes ou au génie des hommes, au lieu d'y reconnaître et d'adorer la main de cette Providence, qui couvre toute la terre ! Et nous à qui la parole a été donnée pour interpréter la muette éloquence des œuvres de Dieu, nous ne pouvons nous taire au milieu des désirs, des craintes et des espérances qui agitent les cœurs de nos enfants.

« Respectez la religion qui vous est déjà venue en aide et dont l'œuvre vous suit, et n'imitez pas les ingrats qui dans quelques pays ont insulté à ses ministres. Il est plus facile de vaincre que de bien savoir user de la victoire. Si le temps présent en rappelle un autre tout semblable dans votre histoire, n'oubliez pas que les erreurs des aïeux doivent éclairer leurs descendants ; n'oubliez pas que toute stabilité et tout bonheur ont pour fondement la concorde qui vient de Dieu. N'oubliez pas surtout que la justice seule édifie quand les passions renversent, et que celui qui prend le nom de Rois des rois s'appelle aussi le Souverain des peuples !

« Puisse notre prière monter jusqu'aux pieds du Seigneur et faire descendre sur vous ce souffle de raison, de force et de sagesse dont le principe est la crainte de

1. Lizabe Ruffoni, membre de la Constituante romaine, *Révolution d'Italie*, chap. XXV, p. 364.

Dieu, afin que vos yeux puissent voir la paix sur cette terre d'Italie que dans notre devoir de charité universelle pour tout le monde catholique nous ne pouvons appeler la plus chère, mais qui par la volonté divine, se trouve la plus rapprochée de notre cœur[1].

Assassinat du ministre Rossi. — Jamais successeur des apôtres n'avait tenu un plus noble langage : mais bientôt accablé d'obsessions par la diplomatie et les cardinaux, Pie IX le démentit le 29 avril en déclarant dans le consistoire, qu'il s'opposait à la guerre contre l'Autriche. Toutefois il n'était plus en son pouvoir d'arrêter le mouvement : les conseils législatifs réunis le 5 juin et composés d'hommes modérés se mirent sérieusement à l'œuvre, et d'accord avec le ministère présidé par le comte Mammiani, commencèrent à jeter les bases du gouvernement constitutionnel. L'attention se trouva bientôt partagée entre les délibérations des députés, les motions ardentes des cercles et la polémique des journaux : peu à peu le pape était oublié au Quirinal : quand tout à coup, le 16 septembre, il força les ministres constitutionnels à déposer leurs portefeuilles et chargea Pelegrino Rossi, l'ancien ambassadeur de France, de former un nouveau ministère. C'était un retour au passé, trop clair et trop brusque pour ne pas révolter le peuple : il se crut trahi et ne cacha pas sa colère. Le parlement était convoqué pour le 15 novembre. Dans la matinée, rien ne semblait présager la tempête. La ville avait l'air calme et indifférent. Mais à midi, la foule envahit tout à coup la place de la Chancellerie, et reflue jusque dans la cour du palais bâti par Bramante où les députés tenaient leurs séances. De la porte d'entrée jusqu'à l'escalier qui est à gauche, la haie était formée par les *Réduci*, volontaires que leur exaltation avait fait exclure de la milice civique. Les traits de ces hommes presque tous décorés de médailles d'honneur exprimaient une sombre colère; on les entendait par moments vociférer des imprécations. Les députés arrivaient lentement et en silence. Un cri perçant partit de la tribune du peuple : tandis qu'on cherchait inutilement à savoir qui l'avait poussé, le carrosse de Rossi parut à la porte. Dès qu'il fut aperçu, un hurlement de rage remplit la cour et alla retentir jusque dans la salle des séances. Ferme et la lèvre dédaigneuse, Rossi descend le premier, malgré les prières de son collègue Righetti, et veut traverser cette foule qui s'ouvre une minute et se referme aussitôt sur lui. A un mot outrageant qu'on lui jeta, il leva la tête avec un regard de mépris. On vit luire alors un poignard et le ministre s'affaisser sur lui-même. L'assassin lui avait traversé la gorge; et par une coupure large et béante, le sang coulait à flots. Relevé par Righetti, chancelant, sans parole, les yeux voilés par l'agonie, l'infortuné fut porté au premier, dans l'appartement du cardinal Gazzoli où il expira quelques instants après[2].

1. Gli avvenimenti che questi due mesi hanno veduto con si rapida vicenda succedersi e incalzarsi non sono opera umana. Guai a chi in questo vento che agita schianta e spezza i cedri e le roveri non ode la voce del Signore !... (Bollario di Pio nono, xxx Martii 1848.)

2. Oh! io ho ancora dinanzi agli occhi la faccia livida di tale che in vedermi gridò : *Così finiscono i traditori del popolo!* (Farini, *lo Stato Romano*, t. II, p. 370.)

Fuite du pape a Gaete. — Ce crime, car l'assassinat politique ne portera jamais d'autre nom, devint le signal d'une insurrection formidable. Dans la soirée du 15, une centaine de ces misérables prêts pour tous les excès, qui forment dans les mauvais jours l'avant-garde des partis, avaient parcouru le Corso avec des torches en hurlant des chants horribles et glorifiant l'assassin jusque sous les fenêtres de la maison où une famille au désespoir pleurait la victime. Le lendemain, un rassemblement immense se porta sur le Quirinal : ce n'était pas Cicéruacchio cette fois qui devait parler pour le peuple, c'était le canon. Menacé par tout le monde et abandonné de ses troupes, Pie IX céda en frémissant et nomma le ministère démocratique qui était ainsi composé : Rosmini d'abord, puis le cardinal Muzzarelli, à l'instruction publique; Mammiani, aux affaires étrangères; Galletti, à l'extérieur; Sereni, au ministère de grâce et justice; Sterhini, aux travaux publics; Campello, à la guerre; Lunati, aux finances. Neuf jours plus tard, il s'échappait déguisé du Quirinal et allait à Gaëte dans le carrosse armorié de la belle comtesse de Spaur, femme du ministre de Bavière. Le parlement, c'est-à-dire le haut conseil (*consiglio alto*) et le conseil des députés où le parti modéré dominait encore, députa par deux fois ses membres les plus honorables au pontife, pour solliciter son retour, il refusa. Force fut, dès lors, de constituer une junte d'État représentant le pouvoir exécutif. Dans la séance du 11 décembre 1848, les deux conseils choisirent au scrutin pour la composer, le prince Corsini, sénateur de Rome, Zucchini, sénateur de Bologne, et le comte Filippo Camerata, gonfalonier d'Ancône. De la nomination d'une junte d'État à l'appel au peuple il n'y avait qu'un pas. D'accord avec le ministère, cette junte provoqua l'élection d'une assemblée constituante qui se réunit le 5 février 1849, au palais de la chancellerie.

Mazzini. — Dans les circonstances où se trouvait l'Italie, lorsque la révolution défendue avec courage, mais sans succès, pliait partout devant les armes de l'Autriche, et que le général Cavaignac s'apprêtait à renverser à Rome cette république qui l'avait tiré en France de l'obscurité, convoquer une Constituante était un acte insensé, car on ne la conviait qu'à des funérailles. Gioberti, le chef sage et habile du libéralisme italien, l'avait bien prévu : mais la voix de celui qu'on portait en triomphe quelques mois avant au Capitole ne fut pas écoutée quand elle avertit. Une influence, plus puissante sur les jeunes cerveaux, détruisait la sienne. Mazzini avait parlé, et ses ardents séides, orateurs des *circoli* ou clubs romains, les Boni, Vannucci, Ongaro, enfants dont l'inexpérience égalait l'aveugle confiance, croyaient naïvement, comme le prince de Canino, que tout serait gagné en proclamant la république.

Elle fut proclamée le 9 février, du haut du Capitole, et le 6 mars, Mazzini, accouru en toute hâte, prononçait ce discours au sein de la Constituante :

« Si nous faisions les parts égales, ces marques d'affection que vous me donnez, ces applaudissements qui m'ont accueilli, c'est vous, ô collègues, qui les auriez reçus de moi. Car le peu de bien que j'ai fait ou tenté de faire, m'est venu de

Rome. Rome fut toujours une sorte de talisman pour moi : enfant, j'étudiais l'histoire d'Italie, et lorsque je voyais dans toutes les autres histoires les nations naître, se développer et tomber pour jamais : une seule cité privilégiée de Dieu m'apparaissait douée du pouvoir de mourir et de ressusciter plus grande, afin de remplir une mission plus éclatante encore que la première. Je voyais surgir d'abord la Rome des empereurs, qui s'étendait par la conquête des limites de l'Afrique aux limites de l'Asie : je voyais Rome périr, écrasée sous les pieds des Barbares, sous les pieds de ceux qui n'ont pas encore changé de nom. Et je la voyais sortir plus noble du tombeau et recommencer sa grande mission avec les papes. Je disais en mon cœur : Il est impossible qu'une cité qui a eu seule sur la terre deux existences de plus en plus brillantes n'en ait pas une troisième. Après la Rome qui conquit le monde par les armes et la Rome qui le conquit par la foi, viendra la Rome qui opérera par la vertu de l'exemple. Après la Rome des empereurs et des papes, viendra la Rome du peuple.

« Cette Rome nouvelle est née! Je vous parle à vous, ses enfants, qui me saluez en son nom. Félicitons-nous ensemble de sa naissance! Je ne puis vous promettre que mon concours dans tout ce que vous entreprendrez pour le bien de l'Italie, de Rome et de l'humanité. Nous aurons peut-être à traverser de rudes crises. Peut-être aurons-nous à livrer une sainte bataille contre la seule ennemie qui nous menace, l'Autriche. Nous la combattrons et nous la vaincrons. J'espère avec l'aide de Dieu, que l'étranger ne pourra plus dire que tout ce qui sort de Rome est un feu follet, une lueur de cimetière : le monde verra cette fois, que la lumière qui brille aujourd'hui, est la lumière d'une étoile éternelle, éclatante et pure comme celles qui resplendissent dans notre ciel [1]. »

Triumvirat républicain. — Entraînée par les cris des cercles autant que par l'éloquence du chef mystique de la jeune Italie, l'assemblée élut, le 29 mars, un triumvirat composé de Mazzini, Armellini et Safi, et l'investit des pouvoirs les plus étendus. Mais il ne suffit pas de décréter la dictature, il faut avoir des caractères énergiques pour savoir l'exercer. Mazzini, homme de parole et d'imagination ardente, s'enivra de son propre enthousiasme, et fut plutôt le grand prêtre de la République romaine que son dictateur. Au moment où le cercle fatal se resserrait autour de Rome, il faisait illuminer la grande croix du Vendredi-Saint, qui éclaire toute la basilique de Saint-Pierre en montant du parvis de la coupole au faîte. On tirait des feux d'artifice à trois couleurs pour symboliser l'union des peuples; le jour de Pâques Mazzini paraissait à la loge de Saint-Pierre accompagné du Saint-Sacrement, et il bénissait la République à la place du pape, au bruit des canons et des cloches. Pendant ce temps, le noble Charles-Albert succombait à Novare, et Oudinot débarquait à Civita-Vecchia.

1. Se le parti dovessero farsi qui tra noi, i segni di applauso, i segni di affetto che ci date dovrebbero farsi, (o colleghi) da me a voi et non da voi a me.... Roma fu sempre una specie di talismanno per me.... (Procès-verbaux de la Constituante romaine, il giorno 6 di marzo.)



RETOUR DU PAPE PIE IX A ROME.

Publié par Furne



Siége de Rome. — Le 30 avril, ce général compromit ses troupes devant la porte Cavalleggieri, puis il ouvrit un siége en règle, et eut la gloire d'entrer, au bout de deux mois, à la tête de trente mille hommes, dans une ville où Berthier et Miollis, deux vrais hommes de guerre, entrèrent tambours battants au bout d'une heure avec moins de six mille soldats[1]. Dans la matinée du 30 juin, quand les Français touchèrent à Saint-Pierre in Montorio et à la porte Saint-Pancrace, l'Assemblée se réunit au Capitole. Il y avait dans ses rangs un député nommé Cernuschi que nul ne dépassait en exaltation; à la séance du 20 avril, détachant son écharpe de représentant, il s'était écrié avec violence : « Ceints de cette écharpe, ô peuple! nous vaincrons ou nous mourrons avec toi! » Ce fut lui qui proposa de capituler. Il faut rendre justice à Mazzini : à ce mot ses fibres s'émurent; il rappela l'héroïsme de Saragosse; mais la défaite avait brisé les cœurs. Tous gardaient le silence. Une voix s'élève enfin; c'est celle de Bartolucci : il accuse le triumvir de cacher la vérité, et demande que l'assemblée entende Garibaldi. Le brave condottiere de la liberté, qui se couvrit de gloire dans ce siége, est introduit, le visage encore noir de poudre, les habits teints de sang. On l'interroge avec émotion : « La défense est-elle possible? — Non! répond-il loyalement; nous ne reculerions que de quelques jours notre perte; il faut sortir de Rome et aller planter notre drapeau à Spolète ou sur l'Apennin. »

Retour du pape. — Sur cette déclaration, l'Assemblée vota, malgré les efforts de Mazzini et de ses amis, la proposition de Cernuschi : « La Constituante romaine cesse une défense devenue impossible et reste à son poste. » Alors les triumvirs quittèrent Rome : Garibaldi en sortit le 2 juillet par la porte Saint-Jean avec quatre mille hommes de pied et huit cents chevaux, et se dirigea sur Tivoli, guidé par Ciciruacchio, que ses ovations conduisaient en exil, et trois commissaires de Sa Sainteté, les cardinaux Della Genga, Vannicelli et Altieri, vinrent recevoir tous les pouvoirs civils des mains du général Oudinot. Ces triumvirs ecclésiastiques préparèrent le retour de Pie IX en cassant tous les actes de la junte et du gouvernement provisoire, en restaurant le régime des vieux abus administratifs, des abus financiers et de la *carta moneta*, et en publiant, le 8 septembre 1849, une amnistie dont Sa Sainteté n'exceptait que les membres du gouvernement provisoire, du triumvirat et du gouvernement républicain, les chefs de corps militaires, tous les anciens amnistiés qui avaient pris part aux nouveaux mouvements, et ceux qui, outre les délits politiques, auraient commis des crimes prévus et punis par les lois pénales. Après ce pardon qui chassait de Rome ou envoyait dans les prisons des milliers de personnes, Pie IX revint au Quirinal. Mais que les temps étaient changés!

1. La faute de son chef ne retombe pas sur l'armée française, qui se montra, comme toujours, admirable de bravoure et d'élan. S'il avait convenu au duc de Reggio d'attaquer Rome du côté où elle n'est pas défendable, c'est-à-dire sur la rive gauche, où la vieille enceinte d'Aurélien ne résisterait sur aucun point à l'artillerie, le soir même de son arrivée il serait entré dans la ville. Nous ignorons dans quel intérêt. Les documents officiels élèvent le nombre des défenseurs de Rome à 34,000 combattants, lorsqu'il est constant que l'effectif de la garnison ne dépassait pas *sept mille hommes*. Ce sont des moyens indignes d'une armée qui n'a jamais compté ses adversaires.

Aux lieux où se pressait naguère un peuple ivre d'amour, la solitude et le silence. Ce cortége qu'entouraient soixante mille *popolani* enthousiastes, criant vive Pie IX lorsque Ciciruacchio agitait la bannière derrière son carrosse, s'avançait, le 12 avril 1850, au milieu d'une double haie de soldats, entre les sabres et les canons, et le roulement des tambours étrangers remplaçait l'hymne des premiers jours si touchante et si sympathique :

Delle trombe guerriere lo squillo
Di Quirino la prole destò,
Salutiamo il fraterno vessillo
Che superbo sul Tebro s'alzò.

Le fracas des trompettes guerrières
Réveille les enfants de Quirinus.
Saluons l'étendard fraternel
Qui se déploie superbe sur le Tibre!...





CHAPITRE XXXVI

TABLEAU DE ROME PAPALE.

Esprit public pendant les quatre derniers siècles. — Transfusion du paganisme dans le catholicisme romain et son influence sur les esprits. — Les papes imitent les Césars. — Monuments chrétiens. — Les sept basiliques : Saint-Pierre, Saint-Paul hors des murs; Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Croix-en-Jérusalem, Saint-Laurent et Saint-Sébastien. — Églises et palais. — Ordres religieux. — État physique et moral de la population. — Mœurs. — Piferrari. — Le Bambino. — Carnaval. — État de Rome actuelle sous le rapport intellectuel. — Cour du pape. — Gouvernement sacerdotal. — La *Sagra Consulta*. — Le cardinal secrétaire d'État. — Le cardinal camerlingue et le cardinal trésorier. — Congrégation. — Caractère exclusivement ecclésiastique du gouvernement. — Le sénateur actuel. — Les conservateurs. — Les Caporioni. — Système judiciaire. — La *Sagra Rota*. — Le *Segnatura*. — Le tribunal de l'A.-C. — Celui de la fabrique de Saint-Pierre. — L'inquisition. — Manière de rendre la justice en matière civile et criminelle. — Système financier. — Contributions. — Déficit. — Incapacité de l'administration. — Emprunts. — Énormité de la dette. — Conséquences du gouvernement temporel. — Appel de Rome à l'Europe. — Conclusion.



Descendons maintenant des hauteurs de l'histoire générale où nous avons vu se dérouler le dernier anneau de cette chaîne d'événements qui commence à Numa, le roi-pontife, et finit à Pie IX, le pontife-roi, mesurant une période de deux mille six cent six ans, et en rentrant dans l'intérieur de la ville, comme si nous descendions du Janicule ou du Monte-Mario, parcourons encore une fois Rome moderne pour jeter un dernier coup d'œil sur son esprit pendant quatre siècles, ses monuments, ses institutions et ses mœurs.

Esprit public pendant les quatre derniers siècles. — L'influence de la réformation, qui retrempa si heureusement la raison humaine en Europe, ne se fit point sentir à Rome. Au moment où l'intelligence s'élançait avec vigueur vers le nouveau monde des idées, la Rome du XVI[e] siècle était immobile dans l'ancien ; la renaissance n'avait éclairé que les beaux-arts. Tout le reste était plongé dans les ténèbres

du moyen âge. Écoutons, pour nous peindre l'état des esprits à cette époque, le récit d'un voyageur de 1518 : « Le lendemain de mon arrivée à Rome, j'allai ouïr messe à l'église de Saint-Pierre. Moi venu en ladite église, à la droite main en haut me montra-t-on où repose la Véronique, et la lance de quoi notre Sauveur fut percé. Je vis aussi en ladite église, où reposent les corps de saint Pierre et saint Paul, tout près de là une colonne qui est bien belle et bien taillée, et qui paraît être d'albâtre. C'est la colonne à laquelle s'adossait Jésus-Christ lorsqu'il prêchait à Jérusalem. Le 29 avril, j'allai ouïr messe en ladite église, dont fut là amenée une femme, laquelle était fort tourmentée du diable que c'était une pitié; et fut menée cette femme dans l'enceinte grillée de la colonne. Il y avait là un prêtre qui conjura les ennemis; ceux-ci disaient, je l'entendis, qu'ils étaient trois; cependant il en fut trouvé quatre. Le premier fit un grand tourment à la pauvre femme; cependant il sortit et souffla une chandelle, car le prêtre le lui avait ordonné, afin qu'on vît quand il serait hors. Le second criait, et tout le monde l'entendit; le troisième fit aussi grand'peine à la pauvre femme. Je croyais qu'elle en dût mourir, car elle avait la bouche ouverte bien grande. Adonc le prêtre mit son doigt en la bouche de la pauvre créature, et dit le prêtre au diable que s'il avait puissance sur Dieu il le mordît. Il ne lui fit nul mal et vuida, et le quatrième aussi. Mais soyez sûrs que le prêtre eut bien du mal, car il fut bien une heure; et après je vis la pauvre femme aller remercier saint Pierre et saint Paul[1]. »

Le pape Paul IV, dans le même siècle, parquait les Juifs au Ghetto, leur imposait l'ignominie de la barrette jaune, déchirait tous les privilèges qu'ils avaient chèrement payés, et confisquait leurs biens. Au XVII[e] siècle, les ténèbres du moyen âge s'épaissirent encore et devinrent sanglantes. On tortura Galilée, on mit dans les fers Dominis et Campanella; on brûla Giordano Bruno au Campo di Fiori. Vengeance et rigueurs inutiles! Moins puissant que Josué, le saint office ne put arrêter le soleil.

Au siècle suivant, la lumière philosophique se fit au delà des Apennins; elle traversa ce désert qui entoure Rome comme pour la défendre contre la civilisation avec la fièvre et la mort, et amena un brusque revirement d'idées. Que de distance entre les scènes dont fut témoin le bon Jacques Le Saige et celles que rapporte un voyageur de 1740, Charles de Brosses : « Je viens de voir au palais pontifical une triste image des grandeurs humaines : tous les appartements étaient ouverts et déserts. Je les ai traversés sans y trouver une âme jusqu'à la chambre du pape, dont j'ai trouvé le corps couché à l'ordinaire dans son lit, et gardé par quatre jésuites de la Pénitencerie, qui récitaient des prières ou en faisaient semblant. Le cardinal camerlingue était venu sur les neuf heures faire sa fonction : il a frappé à diverses reprises d'un petit marteau sur le front du défunt, l'appelant par son nom : *Lorenzo Corsini*; et voyant qu'il ne répondait pas il a dit : *Voilà ce qui fait que*

1. Soixante-trois ans plus tard, Montaigne fut témoin d'un exorcisme tout pareil.

votre fille est muette, et lui ayant ôté du doigt l'anneau du pêcheur, il l'a brisé selon l'usage. On doit mettre le défunt *in pace* dans cet admirable tombeau de porphyre d'Agrippa, qui était ci-devant sous le portique du Panthéon [1]. »

Quatre-vingt-neuf ans plus tard, ce reflet de scepticisme que le président de Brosses surprit sur les lèvres du camerlingue Albani, était sur les lèvres du peuple. « Hier dans la nuit, écrit le 23 février 1829 un voyageur athée, nous avons assisté par une grande protection à un spectacle lugubre. Dans cette immense église de Saint-Pierre, quelques ouvriers menuisiers, éclairés par sept ou huit flambeaux, clouaient définitivement le cercueil de Léon XII; des ouvriers maçons l'ont ensuite hissé avec des cordes et une grue au-dessus de la porte où il remplace Pie VII. Ces ouvriers ont plaisanté constamment : c'étaient des plaisanteries à la Machiavel, fines, profondes et méchantes. Ces hommes parlaient comme les démons de la *Panhypocrisiade;* ils nous faisaient mal [2]. »

Les papes imitent les Césars. — Cette tendance vers l'incrédulité et cette habitude de traiter peu sérieusement les choses religieuses, qu'on trouve à la fois de nos jours dans le haut clergé et dans le peuple italien, fut encore plus développée par le souffle philosophique du XVIIIe siècle; mais elle existait déjà depuis longtemps, et c'est ailleurs qu'il en faut rechercher la cause. A force de ne se préoccuper que du côté matériel du christianisme, les papes et le clergé romain avaient fini par sacrifier le cœur même de la religion au culte. Ils voulurent trop d'éclats, trop de cérémonies, trop de fêtes symboliques, et, à leur insu sans doute, ils reconstruisirent pièce à pièce le paganisme que les premiers chrétiens avaient détruit. Les successeurs de saint Pierre prirent le premier titre des Césars, celui qui brille encore en lettres de bronze sur l'obélisque de la place de Monte Citorio, dédié à Auguste, *Pontifex Maximus*, souverain pontife, et ils s'habillèrent de la tunique blanche du flamine dial et de la pourpre des maîtres du monde. Celle qui décorait les flamines de Jupiter échut aux cardinaux; les évêques empruntèrent aux augures leur *lituus* ou bâton recourbé, qui devint la crosse, et la mitre aux pontifes. Les anciens chefs des curies ou *curions* se transformèrent en curés, et les vestales en religieuses; on poussa l'imitation si loin, qu'on se mit à couper les cheveux à ces dernières comme aux jeunes filles consacrées à la déesse du feu. Les cierges remplacèrent les *tœda* ou torches saintes, les lampes des sanctuaires les lampes des temples, les madones des carrefours et du coin des rues l'image des dieux Lares. Il n'y a pas jusqu'aux flagellants qui n'aient ramassé le fouet des Luperques, et ce plagiat du paganisme est tel, qu'on ne peut ni prendre l'encens de la main des enfants de chœur sans rappeler les Camilles, ni toucher à l'eau bénite sans rappeler l'eau lustrale, ni baptiser les nouveau-nés sans rappeler la salive des matrones romaines, ni, ce qui est plus étrange enfin, enterrer un pape sans rappeler dans les *novendiali* les novemdiales ou sacrifices institués par Tullius Hostilius

1. Charles de Brosses, *l'Italie il y a cent ans*, ou Lettres écrites à quelques amis en 1739 et 1740, tome II, p. 406.
2. Beyle (Stendahl), *Promenades dans Rome*, tome II, p. 540.

et les *novensiles*, jeux funèbres qu'on célébrait pendant neuf jours à la mort des empereurs et des grands hommes.

Les sept basiliques. — Heureusement, par une juste balance du gouvernement invisible, à côté du mal il est rare qu'on ne rencontre pas un bien. Si l'imitation des symboles du paganisme, qui, n'ayant plus de sens dans le culte chrétien et n'exerçant dès lors qu'une influence superficielle sur les cœurs, conduisit trop souvent par la superstition à l'incrédulité et au scepticisme, l'imitation des édifices païens en revanche amena la Renaissance et couvrit Rome nouvelle de monuments. Le christianisme obscur et militant avait bâti les sept basiliques de Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Croix-en-Jérusalem, Saint-Sébastien et Saint-Laurent : le catholicisme vainqueur les reprit aux fondements et les reconstruisit avec magnificence. De Nicolas V à Alexandre VII, trente papes épuisèrent leurs trésors pour le temple de Saint-Pierre, qui exigea deux cents ans de travaux et le génie de Bramante, de Raphaël et de Michel-Ange. Saint Léon Ier, Simmaque, Jean Ier, Jean VI, Grégoire II, restaurèrent et embellirent Saint-Paul. En 1725, Benoît XIII fit élever, du côté du Tibre, par Antonio Cnevari et Matteo Sassi, un portique à sept arcades soutenues par quatorze colonnes de marbre. Il y en avait dans les cinq nefs quatre-vingts admirables, parmi lesquelles vingt-quatre en marbre violet provenant du tombeau d'Hadrien; les portes de bronze avaient été fondues à Constantinople en 1070; de précieuses mosaïques ornaient le grand arc et la tribune. Tout cela fut réduit en cendres dans l'incendie du 15 juillet 1823. On y replace aujourd'hui des colonnes de granit; déjà le clocher, encore enveloppé d'échafaudages, atteint la hauteur de celui qu'abattit le feu; les murs de la croisée sont revêtus de marbre; les quatre colonnes d'albâtre oriental, données par le pacha d'Égypte, sont sur pied; mais quoique la reconstruction marche rapidement, et qu'un Grégoire XVI en marbre, seul dans la grande nef, semble activer les travaux comme de son vivant, qui peut ressusciter ces vieilles merveilles de l'art admirées pendant quinze siècles, retrouver les grandes poutres coupées sur le Liban et rendre à la basilique solitaire du Tibre ce frémissement chrétien qui passait sur l'âme de ses visiteurs[1] !

La basilique d'or de Saint-Jean-de-Latran, la mère et la première des églises de Rome et de l'univers (*Urbis et orbis*), fut entièrement refaite sous Innocent X, en 1650, par le Borrimini; en 1734, Alessandro Galilei éleva la façade. L'édifice est donc tout neuf et n'offre rien qui émeuve fortement que la porte en bronze du milieu à l'entrée orientale, qui roula jadis sur les gonds de la basilique Émilia, l'urne de porphyre taillée pour conserver sous le Panthéon les cendres du gendre d'Auguste, et qui contient les restes de Clément XII, le plus ancien portrait connu de Jésus-Christ et le tabernacle gothique du grand autel où sont les têtes vénérées de saint Paul et de

1. Martinelli, *Roma ex Ethnicâ Sacrâ*, p. 95. Nicola Maria Nicolai, *Storia della Basilica di S. Paolo sulla via Ostiense*. Ciampini, *de Sacris Ædificiis à Constantino magno constructis*. De Angelis, *Basilic. S. Mariæ Majoris de Urb. descript.*, p. 56–62. Panvinio, *delle sette Basiliche di Roma.*



LES JARDINS FARNÈSE.



saint Pierre. Restaurées également de la base au faîte dans le siècle dernier, par Lambertini (Benoît XIV), les deux basiliques de Sainte-Croix en Jérusalem et de Sainte-Marie Majeure ont perdu ce caractère antique et cet air de vétusté qui dispose à l'émotion religieuse et au respect. Extérieurement, elles ne parlent pas plus à l'âme qu'une caserne neuve; à l'intérieur, au milieu des mosaïques, des bas-reliefs, des statues et des peintures qui les ornent, on n'est frappé que par l'urne en basalte ferrugineux du grand autel qui, à Sainte-Croix-en-Jérusalem, renferme les reliques de deux martyrs et par l'urne de porphyre de l'autel papal de Sainte-Marie-Majeure, qui fut le sarcophage du patrice Jean. Abandonnées, au contraire, sur les voies Tiburtine et Appienne, a deux milles des murs, les pauvres basiliques de Saint-Laurent et de Saint-Sébastien respirent encore, dans leur isolement et leur simplicité, la foi qui les fonda. Ce sont les plus beaux arcs de triomphe du christianisme, car l'une est bâtie sur les catacombes de Cyriaque et l'autre sur les catacombes de Calyxte, où reposent en paix des milliers de martyrs.

Églises. — Au milieu des basiliques s'élèvent trois cent vingt-six églises : onze sont consacrées à saint Jean, huit à saint Laurent, soixante-dix à la mère du Christ. De ces dernières, après le Panthéon (Sancta Maria ad Martyres) qui garde toujours son aspect païen, celles qui rappellent le mieux par leur grandeur les monuments antiques, sont Santa Maria in Aracœli où l'on monte pour voir le *Bambino*, par un magnifique escalier de marbre de cent vingt-quatre degrés, Santa Maria del Popolo, décorée par le Pinturrichio, Michel-Ange et Annibal Carrache; Sainte-Marie-des-Anges, Sainte-Marie-della-Navicella, construite par Raphaël, et Sainte-Marie-du-Transtévère au superbe portique. A Saint-André-della-Valle, San-Girolamo-della-Carita, San-Pietro in Vincoli, San-Gregorio al monte Celio, Santa-Agnese in Piazza Navona, Santa-Cecilia, San-Marcello, San-Pietro in Montorio, Santa-Bibiana, et à l'église des Saints Apôtres, resplendit dans son vieil éclat, le génie du Dominicain, de Michel-Ange, du Guide, du Pérugin, d'Antoine et d'Annibal Carrache, de Cioli, de Jules Romain, de Sébastien del Piombo, de Pierre de Cortone, du cavalier Bernin et de Canova.

Palais. — Non compris les trois palais apostoliques, le Vatican aux dix mille chambres et aux fresques immortelles, Latran et l'immense Quirinal, les trois édifices publics de la chancellerie de Monte Citorio et du Capitole, les palais Farnèse, Barberini, de Venise, Colonna, Corsini, Doria, Borghèse, Rospigliosi, Chigi, Torlonia, demeures vraiment princières et richement ornées, soixante-dix palais élevés sur les dessins de Raphaël, San Gallo, Fontana, Maderne, Nonni di Baccio Bigio, Flaminio Ponzio avec les trente-six fontaines qu'alimentent l'eau Felice, l'eau Paola et l'eau Vergine, et les obélisques, complètent le tableau monumental de Rome moderne [1].

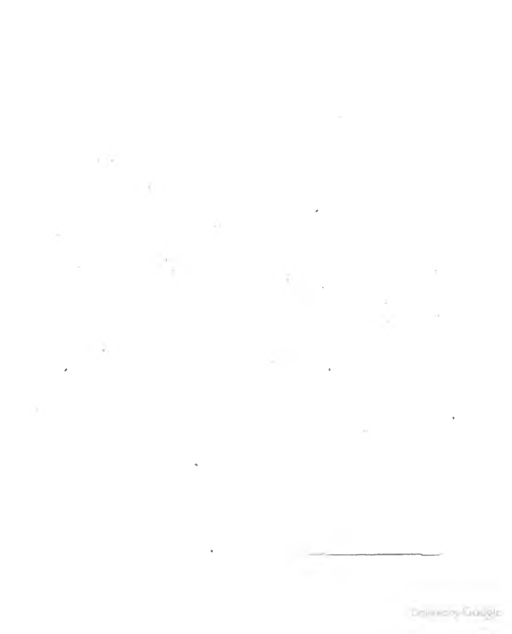
1. De ces trente-six fontaines, les plus remarquables sont la fontaine de Trevi du rione II, qui porte son nom, où coule l'ancienne *aqua virgo* d'Agrippa; la fontaine Pauline, sur le Janicule; celle du Triton, au milieu de la place Barberine; celle des Tartarughe, sur la place Mattei, celle de la place Navone, chef-d'œuvre du Bernin, et celles de la place Saint-Pierre, dont l'eau Paola et le lac Sabatino alimentent les magnifiques gerbes.

Ordres religieux. — A côté de cette Rome toute de marbre et de travertin, et pleine de tableaux, de statues d'or et d'encens, où vivent à deux pas l'une de l'autre la famille pontificale avec ses soixante-dix cardinaux, ses camériers secrets, ses camerieri de cape et d'épée, ses camériers d'honneur en habit violet, ses familiers, ses nombreux monsignori ou prélats domestiques, et une noblesse qu'on peut appeler *papaline*, car, fille de l'Église, elle grandit comme Éliacin à l'ombre de l'autel, s'élève la Rome monastique. Celle-ci renferme la garde féodale du catholicisme qui se compose : des chanoines du Saint-Esprit in Sassia et de Latran, des théatins, barnabites, jésuites, clercs mineurs, clercs réguliers de la mère de Dieu et des frères des écoles pies. Viennent ensuite les communautés de l'Oratoire, de san Filippo Neri et de san Girolamo, de la Charité, des doctrinaires, missionnaires, ouvriers pieux, frères des écoles chrétiennes, passionnistes et du saint Rédempteur. Les moines (*monaci*) de Saint-Basile, du mont Cassin, camaldules, camaldules ermites, maronites, arméniens; les frères réformés de Saint-Dominique, du tiers ordre de Saint-François, mineurs conventuels, mineurs capucins, augustins, augustins déchaussés, carmes chaussés (*calzati*), carmes déchaussés, serviteurs de Marie, trinitaires de la Rançon (*Riscatto*), minimes, frères de Saint-Jérôme, de la Pénitence de *fate ben fratelli* (faites le bien, frères), et les religieuses (*monache*) bénédictines, chanoinesses de Latran, camaldules, de Sainte-Claire, franciscaines, augustines, capucines, de Sainte-Thérèse, carmélites réformées, ursulines, adoratrices perpétuelles du Saint-Sacrement, dominicaines, carmélites déchaussées et servites. Puis au milieu de ces églises, de ces palais et de ces couvents, est parquée plutôt que logée dans cent quarante-quatre places et six cent quatre-vingt-huit rues, grandes ou petites (*strade e vicoli*) une population de cent quarante mille âmes.

État physique et morale de la population. — Un tiers de cette population vit de la messe ou de l'aumône, un autre tiers de la propriété ou de l'argent apporté par les étrangers; le reste, ne trouvant de ressources suffisantes, ni dans l'administration qui paie peu et mal, ni dans le travail qu'appellent en vain des milliers de bras, croupit dans cette squalide misère qu'on ne rencontre qu'en Italie. La ville actuelle, enfoncée dans cet entonnoir que forment à gauche les sept collines et à droite les coteaux du Vatican, du Janicule et du monte Verde, manque des conditions de salubrité essentielles à la vie. Une atmosphère molle et saturée des miasmes les plus délétères plane particulièrement sur les rioni ou quartiers habités par la classe pauvre. Il serait facile d'assainir ces foyers permanents d'infection et d'épidémie, mais les quatre cavaliers chargés, sous le titre de *maestri delle strade*, de remplir l'office des anciens édiles, n'y songent même pas. Aussi, la maladie et la douleur semblent avoir marqué ces malheureux au front. Au lieu de cette race belle et forte, dont quelques Transtévérins au cou de taureau, quelques ouvriers du Monte Caprino, et les dominicains si riches d'embonpoint, reproduisent le type énergique, on n'aperçoit qu'une génération abâtardie, sans beauté, sans vigueur, dont les joues pâles attestent les souffrances, dont les haillons disent la pauvreté.



LE CARNAVAL À ROME.





MŒURS, FÊTES, LE CARNAVAL. — Ne cherchez parmi elle, ni expansion, ni joie, ni bonheur. Ses fêtes sont tristes comme ses journées, son sourire forcé vous glace ; quoi de plus gai que les fêtes d'octobre, si le peuple avait le cœur aux amusements?... En souvenir des *dionysiaques* tous les lundis et tous les jeudis, de jeunes Romaines couronnées de roses ont coutume de parcourir en voiture la ville et la campagne. A peine si quelques Transtévérines au castor noir orné de panaches et au brillant corset de velours, troublent encore de temps en temps du son rauque et sourd de leur tambour de basque le silence des rues. Pauvres filles aux traits amaigris qui expieront par un mois de privations ces quelques instants de gaieté factice ! Non, ni l'inondation de la place Navone chaque samedi et chaque dimanche d'août, ni le bruit aigre et nasillard des musettes des piferrari, musiciens montagnards de l'ancienne Apulie, ni la vue du Bambino de l'Ara Cœli, effigie de cire de l'Enfant Jésus, placée dans un *presepio* ou crèche illuminée de cierges, ni la bénédiction à Saint-Pierre de la rose d'or destinée aux reines, dont un bouton est rempli de musc, ni les courses du dimanche à Saint-Paul et au Monte Mario quand le soleil du printemps ou de l'automne brille dans un ciel pur et qu'un air aussi doux que celui d'Albano agite la vaste ceinture de *canetti* (roseaux) qui entoure la ville, ni le carnaval dans le Corso, lorsque des voitures aux magasins tendus de rouge comme des loges, pleuvent les *mazzetti di fiori* et les *confetti* ou blanches dragées de plâtre, et que des chevaux armés d'un collier de métal aux pointes acérées pour aiguillonner leur ardeur, courent sans guide à travers la foule de la place del Popolo au palais de Venise, ni les piquants lazzi de Stenterello, son comique favori du théâtre Capranica, ne chassent l'indifférence triste dont l'ombre de la misère glace partout le peuple. Il ne redevient lui-même, c'est-à-dire impressionnable, agité et ardent jusqu'à l'enthousiasme, qu'au moment où il assiste au tirage de la loterie [1].

Sous le rapport intellectuel, il y a peu de différence entre les diverses classes de la population : élevés par des abbés ou des moines, les princes ne dépassent guère la portée d'esprit de leurs maîtres. La masse du clergé séculier et régulier est très-loin du clergé de France, mais un fonds réel d'instruction distingue les prélats et les membres du sacré collége. Il y a parmi les cardinaux des savants du premier mérite comme Angelo Maï, des hommes d'une haute valeur comme Muzzarelli, Ferretti, Ciacchi, Antonelli : la bourgeoisie et la classe commerçante, grâce à cette promptitude d'intuition, à cette sagacité naturelle qui caractérisent le Romain et à un bon sens solide, ne sont pas moins éclairées que dans les autres villes d'Italie. Quant au peuple, il est livré pieds et poings liés à l'ignorance, par dédain ou par système. Transtévère et Regola, deux rioni qui ont plus de trente mille habitants, ne possèdent que deux écoles [2].

1. Il Loto.

2. En revanche, il y a quinze séminaires outre l'établissement encyclopédique de la Sapience (della Sapienza), où l'on enseigne tout, et douze académies appelées : des Arcades, des Nouveaux Lyncées, de Saint-Luc, de France, à la villa

Cour du pape. — Voilà une vue générale de Rome telle que l'a faite le gouvernement des papes. Modifié un instant en 1849, ce gouvernement, le plus étrange et le plus compliqué des temps modernes, a été replacé depuis sur ses vieilles bases. Il convient donc d'en montrer ici en finissant l'organisation et les rouages. Un prélat majordome, d'autres prélats clercs de la chambre et camériers secrets ; des laïques gentilshommes de cape ou d'épée ou chambellans ; des laïques adjudants de chambre ou domestiques couverts de l'habit clérical ; une garde noble en uniforme rouge remarquable par ses grosses épaulettes dorées, ses baudriers de diverses couleurs, ses casques à queue noire ou blanche, une compagnie de gardes suisses avec ses hallebardes et sa livrée jaune, bleue et noire dessinée à l'image d'un damier par Raphaël ; un secrétaire des mémoires (*memoriali*), un cardinal secrétaire des brefs, un cardinal dataire, un cardinal camerlingue (*camarlengo*), un cardinal chancelier du saint-siége, un secrétaire particulier du pape, un prélat secrétaire des lettres latines, un prélat de la garde-robe et une foule de familiers surnuméraires, participants ou chapelains d'honneur, forment la cour papale.

Issu d'un pouvoir électeur que ses prédécesseurs ont créé, et qui, depuis 1130, se prétend le seul représentant légitime de toute la catholicité, le pape réunit sur sa tête les trois pouvoirs distincts de pontife suprême de l'univers chrétien, d'évêque de Rome et de souverain temporel. Par une tradition sainte en quelque sorte dans une cour où tout se rattache au passé, le pape partage l'exercice de l'autorité absolue qu'engendre la concentration de ces trois pouvoirs avec les cardinaux réunis en congrégations spéciales pour les affaires ordinaires et en consistoire, c'est-à-dire en assemblée générale. Le sacré collége alors joue le rôle que sous les empereurs jouait le sénat romain. Il est appelé à consacrer par un vote la volonté arrêtée d'avance de celui qui le consulte. Deux ministres sont les organes de cette volonté : l'un est le cardinal secrétaire d'État, qui règne et gouverne sous le nom du pontife, et l'autre le cardinal camerlingue du saint-siége nommé à vie. Ces deux ministres travaillent directement avec le pape, et sont aidés dans l'exécution de leur tâche par des prélats et de nombreuses congrégations [1].

Gouvernement pontifical. — Parmi celles qui traitent les affaires du département du secrétaire d'État, on remarque d'abord la *Sagra Consulta :* présidée par le cardinal ministre et composée d'un grand nombre de cardinaux et de *prelati ponenti* ou référendaires, la *Consulta* est à la fois un corps administratif et un tribunal. Le secré-

Medici, pour les jeunes peintres français, de Naples, d'Archéologie, de Théologie, de la Religion catholique, Tiberine, Ecclésiastique, Philharmonique, Philodramatique. Fondée par Louis XIV en 1666 sur les instances de Lebrun, l'Académie de France s'établit en 1725 dans le palais du Corso, qui fait face au palais Doria Pamfili, et que Louis XV acheta au duc de Nevers. Au commencement de ce siècle, par suite d'un échange fait avec la Toscane, l'académie fut transportée sur le Pincio à la villa Medici

[1]. Nous ne mentionnons que pour mémoire les congrégations : *Consistoriale*, des *Vescovi* et Regolari, du Concilio, de la Résidence des Evêques, de la Propagation de la foi, de l'Immunité, de l'Inde, des sacrés Rites, Cérémoniale, de la Discipline régulière, des Indulgences et reliques, de l'Examen des Evêques, de la Correction des livres pour l'Eglise d'Orient, de la Santé, del *buon* Governo, Economique, de Lorette, des Eaux, des Affaires ecclésiastiques extraordinaires pour la réédification de Saint-Paul ...

taire d'État a sous la main le chef de la police, prélat investi d'une grande autorité, qui est en même temps général des carabiniers pontificaux et gouverneur de Rome. Ce gouverneur, dit un des meilleurs administrateurs du premier Empire[1], est très-redouté de la population, parce que non-seulement il exerce le pouvoir le plus illimité, et qu'il préside une congrégation qui peut prononcer la peine de mort, mais parce que, assisté seulement de deux ou trois magistrats subalternes, il a le droit de juger sans tenir compte des formes légales, de condamner même aux galères les prévenus de crimes ou de délits et de prendre discrétionnairement les mesures de police qu'il croit nécessaires tant dans la ville que dans son district.

Comme pendant de la *Sagra Consulta* se trouve placée sous la présidence du camerlingue la chambre apostolique. Formée de douze prélats appelés *chierici di camera*, du trésorier général, de l'auditeur général et de l'avocat des pauvres, cette chambre des clercs unit le pouvoir administratif au pouvoir judiciaire et dirige exclusivement, la préfecture de l'*annona* ou des approvisionnements en grains, celle de la *grascia* ou des comestibles, et les deux présidences des rives du Tibre, des aqueducs et des rues de Rome (*delle strade*).

Sur la même ligne que le cardinal secrétaire d'État et le cardinal camerlingue se range le cardinal trésorier, qui est chargé de l'administration du domaine public, de l'assiette et de la levée des impôts. Ces trois fonctionnaires supérieurs tiennent les trois leviers principaux du gouvernement, mais leur action est entravée à chaque instant et souvent arrêtée par trois congrégations indépendantes diles *del buon governo* (du bon gouvernement), des eaux et des finances. Si l'on réfléchit que tous les membres de ces congrégations portent la pourpre et sont les égaux des ministres et à peu de chose près du pontife lui-même, on ne s'étonnera plus de la lenteur avec laquelle fonctionne le mécanisme de ce gouvernement.

Le sénateur actuel. — Malgré la réclamation des puissances dans le *memorandum* du 10 mai 1831, aucune part d'influence sérieuse n'est laissée aux laïques. On n'a pu abolir l'imposant souvenir du sénat, qui remplit encore le Capitole, mais on l'a rendu ridicule. Jusqu'à la fin du moyen âge le sénateur, représentant de la grande assemblée romaine, fut le premier magistrat de la ville. Dès que les papes conférèrent cette dignité, aussitôt avec son origine populaire disparut son éclat. En 1560, le sénateur, forcé de céder la droite à l'ambassadeur d'Autriche, marchait encore à la gauche du pape; en 1700 on se faisait prier pour lui accorder l'honneur de tenir le premier bâton du baldaquin du saint père; en 1733, il obtenait à grand'peine le privilége de s'asseoir devant les conservateurs, et d'être précédé d'une clochette en sortant du Capitole; en 1766, il obéit à la bulle qui l'obligeait d'aller vénérer les reliques des apôtres à Latran pendant l'octave de Saint-Pierre, et accepta soixante écus par mois de gages[2]. Aujourd'hui ce simulacre des magistrats anciens n'exerce qu'une ombre de juridiction, et tout son rôle

1. Le comte de Tournon, dans l'ouvrage déjà cité.
2. *Atti della Conversazione de' Santi*, ch. III, p. 204.

se borne à promener dans les cérémonies et les fêtes publiques la toque de velours à plumes et la casaque gothique du XV[e] siècle, puis à donner en carnaval le signal du départ aux chevaux qui courent dans le Corso. A côté de ce fantôme sénatorial siégent trois nobles, appelés conservateurs, qui ne jouissent que trois mois de leur titre éphémère; chaque quartier a également son chef ou *caporione*, nommé par la voie du sort; mais aussi nuls dans l'ordre administratif que les magistrats du Capitole, les caporioni, hors du tribunal de police que leur réunion constitue, n'ont pas même l'initiative d'un carabinier pontifical. La conséquence de ces faits se déduit sans peine. Puisque les prêtres gouvernent seuls, il est clair qu'ils doivent seuls répondre des résultats de leur gouvernement. Voyons donc comment ils administrent la justice et les finances.

Système judiciaire. — Rome moderne ne possède point de code[1]. Ce qu'on y appelle la jurisprudence est un chaos composé du droit romain et des décrétales, dont les bulles des papes, les gloses des légistes et les commentaires des casuistes augmentent l'obscurité. Pour se diriger dans ces ténèbres, il y a plusieurs tribunaux civils et criminels. Autrefois le pape les présidait tous : il jugeait personnellement les grandes causes à la Segnature et à la Rote, et se faisait remplacer dans les petites par l'auditeur de la chambre. Ce substitut prit d'abord un sous-auditeur; puis il s'entoura d'assesseurs, lesquels finirent par former une congrégation civile et une congrégation criminelle dites de l'A.-C. (*Auditoris cameræ*). Elles se composent de trois prélats et de trois légistes : la première juge les petits procès en première instance et en appel; la seconde porte le nom de tribunal du gouvernement. Douze prélats, appelés auditeurs, constituent la sainte Rote romaine. A chaque auditeur sont attachés un aide d'étude (*aiutante di studio*) et deux *segreti* ou secrétaires, que rémunèrent les plaideurs gagnants. *La Rota*, qui n'est point liée par la loi écrite, se guide seulement d'après sa conscience et ses propres décisions. Ses arrêts ne sont toutefois que des avis motivés jusqu'à ce qu'elle ait prononcé la formule *expediatur*. De cette façon une cause peut revenir au rôle après dix décisions contraires. La procédure est faite en latin. La cour suprême, ou *della segnatura*, compte un cardinal-préfet, sept prélats votants et deux auditeurs, un prélat et un légiste. Arbitraire et latine comme celle de la Rote, la procédure de la *segnatura* offre peu de garanties aux plaideurs[2].

A ces cours principales et à la sacrée consulte qui, formée d'un cardinal-préfet et de prélats référendaires en nombre indéterminé, juge principalement les délits politiques, s'ajoutent les tribunaux d'exception, tels que le saint office, la cour ecclésiastique du cardinal-vicaire, le tribunal de la fabrique de Saint-Pierre, ceux du camerlingue, du maître des sacrés palais, des cardinaux et des moines. La sainte Inquisition conserve toujours sa congrégation de douze cardinaux, ses

1. Un proverbe populaire dans les États romains n'accorde à toute loi que trois jours de durée.

2. Un monsignor Grossi decano che da lungo tempo l'aveva pessima nel' 1845 falsificò una sentenza e per ciò venne destituito, ma ebbe cinquanta scudi mensili di pensione. (Farini, *lo Stato Romano*, tome I, p. 142.)

grands inquisiteurs, ses vicaires, ses familiers, et prononce sans appel en matière de foi. Si elle ne brûle plus les impies, elle les emprisonne encore, et tient sous le joug ignominieux du moyen âge les Israélites du Ghetto, qui ne peuvent se déplacer qu'un père du saint office n'ait visé leur passe-port. Des lieutenants et des assesseurs instruisent les causes portées au tribunal du cardinal-vicaire. Mais de toutes ces juridictions exceptionnelles, la plus blessante au point de vue du droit est celle de la fabrique de Saint-Pierre. Créé pour opérer le recouvrement des legs pieux, ayant même des siècles de date, ce tribunal a le privilége de fouiller dans les cartons des notaires, d'ouvrir et de refermer les testaments, et de saisir par provision les biens de ses justiciables. S'il arrive par miracle que ceux-ci écartent ses prétentions, ils n'en sont pas moins condamnés à payer un droit variable comme compensation du jugement qui pouvait les frapper. Nul débat du reste, nulle publicité, et partant nulle justice. En matière civile les procès se jugent sur mémoires et par des informations orales, espèce de plaidoirie sans contradicteur que chaque avocat fait à son tour séparément devant le tribunal. En matière criminelle et politique surtout, les accusés sont abandonnés à l'arbitraire; ils ne peuvent être confrontés avec les témoins; interrogés devant le tribunal tout entier, il ne leur est pas permis d'assister à la discussion; l'appel ne leur est ouvert, dans le seul cas de peine capitale, que devant les juges qui les ont déjà condamnés; enfin ils doivent accepter un défenseur nommé d'office. N'est-ce pas là ce que Rossi appelle dans son *Droit pénal* usurper tous les droits de l'homme et assassiner le genre humain?...

Système financier. — Le système financier n'est pas moins vicieux. Un cardinal l'a comparé depuis longtemps à un cheval qui, fatigué de la course, est éperonné de nouveau, et se remet à courir jusqu'à ce qu'il tombe épuisé. Déjà, en 1663, le cardinal Sacchetti, ému des misères du peuple, écrivait sur son lit de mort au pape Alexandre VII: « Les exactions, les saisies, les violences par lesquelles on fait rentrer les impôts, sont des fléaux, très-saint-père, pires que les plaies des Hébreux en Égypte. Des peuples qui n'ont pas été conquis par l'épée, mais qui sont venus sous l'autorité du saint-siége par les donations de princes ou une soumission volontaire, sont traités plus inhumainement que les esclaves de Syrie ou d'Afrique.[1] » Revenant par malheur à ce temps néfaste, Pie IX s'est vu contraint, par le besoin d'argent, d'augmenter et d'exiger, par anticipation, la contribution principale et la taxe immobilière, d'élever de nouveau le prix du sel, de rétablir l'impôt du *macinato* ou de mouture, les droits sur l'introduction des liquides et les péages, de doubler les droits d'enregistrement, de tripler l'impôt du timbre et de frapper d'une taxe désastreuse l'industrie, les arts et les métiers.

Le produit annuel des contributions des États romains, non compris les frais de perception, s'élèvent à neuf millions d'écus. Si la moitié seulement de cette somme

1. Ranke, *Histoire de la Papauté*, tome IV, p. 404.

arrivait dans les coffres du trésorier général, elle suffirait amplement à couvrir les dépenses. Mais, outre qu'il n'existe aucun ordre dans l'administration des finances, les ressources du présent sont dévorées par les charges du passé, et l'avenir aliéné sans espoir. Le déficit absorbe tout. Dans le but de combler le vide qui se fit après la Réformation dans le trésor pontifical, en anticipant au moyen d'un emprunt sur les recettes, Clément VII en ouvrit le premier le gouffre en 1523 par l'établissement des *luoghi di monte*, et depuis il va toujours s'élargissant. Ces *luoghi di monte* ou monts consistait dans telle ou telle partie des revenus publics hypothéquée d'avance à ceux qui prêtaient au saint-siége moyennant un intérêt fixé dans l'origine à 16 fr. par action. Cet énorme intérêt, bien que successivement réduit par Innocent X et Pie VIII, ajonta, jusqu'en 1660, cinquante-deux millions d'écus par an à la masse de la dette. En 1811, l'administration française la remboursa avec le produit des biens du clergé; mais à son retour l'administration papale rouvrit l'abîme : des emprunts écrasants, à 65 pour cent, furent contractés avec Rothschild, les meilleures sources de l'impôt engagées à Torlonia. Les trésoriers-cardinaux en vinrent bientôt à ne plus pouvoir rendre aucun compte; et aujourd'hui, entre un papier sans valeur, car il ne représente que la banqueroute, et un déficit que chaque année accroît de cinq ou six cent mille écus, le pape se trouve contraint de se courber comme un prodigue sous le joug de l'usure, ou d'essayer de reculer une catastrophe inévitable en vendant Bologne à l'Autriche et Bénévent au roi de Naples[1].

Conséquences du gouvernement temporel. — Ainsi, une dette de trente-huit millions d'écus, un déficit annuel effrayant, le commerce pauvre et timide, l'industrie morte, la contrebande mieux organisée et plus forte que le fisc, des impôts exorbitants et mal répartis, l'instruction étouffée, la presse soumise à une double censure, l'arbitraire à la place des lois, deux mille exilés, proscrits ou condamnés politiques, une multitude de suspects (*ammoniti*) transformés en parias, les progrès de la civilisation dédaignés ou foulés aux pieds, la haute noblesse dévouée au pape, mais ennemie secrète du pouvoir sacerdotal, la bourgeoisie ouvertement hostile, et en dehors de cette tourbe de clients parasites qui vit des abus aux genoux des prélats et des cardinaux, un peuple enfin rude de mœurs, demi-sauvage, et qui n'a recueilli de l'héritage de ses pères que l'orgueil du nom romain, tels sont les fruits du gouvernement temporel des papes[2].

« Nous voulons, disaient en 1845 les rédacteurs du manifeste de Rimini, nous voulons seulement que les rois et les peuples de l'Europe se demandent dans leur justice et leur conscience de chrétiens si cette condition est supportable, et si au moment où le monde se renouvelle par la science et l'industrie, un peuple placé

1. Discorso del dominio temporale e spirituale del S. Pontefice Romano, 1664, mss. *Almaden* ou *Relazione dello stato di Roma presente*. Les monti vacabili ou rentes viagères assises sur certains produits de la Daterie, entrant dans le trésor du pape, rapportaient 10 1/2 pour cent et grevaient le trésor pontifical, en 1797, d'une somme annuelle de 400 mille écus. L'écu romain vaut 5 fr. et 7 baioques ou 35 centimes.

2. Farini, *lo Stato Romano del anno* 1815 *al* 1850, tome IV, p. 147.

entre des États qui marchent au progrès d'un pas plus ou moins rapide, doit rester parqué comme un vil troupeau dans les claies gothiques de ce pouvoir arriéré de dix siècles? » Pour tout homme de bonne foi la réponse n'est pas douteuse. Quand une forme de gouvernement a fait son temps, on a beau s'efforcer de la maintenir, il faut qu'elle périsse. Il y a aujourd'hui deux pouvoirs en Europe entièrement minés par la base, chancelants de vétusté et qui s'écrouleront bientôt, malgré les étais dont on les entoure, le gouvernement musulman de Constantinople et le gouvernement papal de Rome. L'un est une anomalie dans la civilisation chrétienne, l'autre une violation de la morale évangélique. Nous accordons que Jésus ait dit à Pierre que ses successeurs seraient pasteurs spirituels de l'Église, mais il ne leur a jamais dit qu'ils seraient rois. La seule couronne qu'il porta lui-même fut une couronne d'épines. Qu'on montre un trirègne éblouissant de pierreries plus grand et plus glorieux!

Tous les malheurs de la papauté viennent du gouvernement temporel. On ne peut servir Christ et Mammon, être à la fois César et vicaire de Dieu. A chaque page de l'histoire de Rome nous avons vu éclater en insurrections, en combats, en crises violentes, les effets de cette dualité funeste. Par l'expérience éclairée, il est temps que la papauté y renonce. Ce qu'elle perdra n'est rien au prix de ce qu'elle doit reconquérir. En laissant Rome se gouverner elle-même sous la protection des puissances européennes, les papes se trouveraient replacés sur la chaire apostolique au sommet de la chrétienté. Ils seraient véritablement alors les souverains du monde, car la souveraineté ne consiste pas dans la domination de la matière, mais dans celle des esprits et des cœurs; et comme il n'y a qu'une voix dans ce siècle pour laisser Rome capitale de l'Église universelle et l'héritier de saint Pierre chef suprême de cette Église, le jour où il ne couvrirait plus un seul sujet le manteau pontifical couvrirait cent millions de fils catholiques.



ERRATA.

Page 103, chapitre des guerres sociales, fibuline (fiole).

Page 122, chapitre de Marius et de Sylla, comme ils l'avaient déjà montré, *lisez* : prouvé.

Page 157, ligne 25, *au lieu de :* Decimus, *lisez :* Marcus Junius Brutus.

Page 205, *au lieu de :* Gallien, *lisez :* Gallion (frère de Sénèque).

Page 209, *au lieu de :* la tour de Misène, *lisez :* la tour de Mécène.

Page 257, *au lieu de :* du colosse de Jupiter, *lisez :* le colosse d'Apollon.
Idem. *au lieu de :* deux cent cinquante pieds de haut, *lisez* : cinquante.

Page 259, ligne 4, *lisez :* le grand cirque formait un croissant de deux mille cent quatre-vingt-sept pieds de long et de quatre cents pieds de large.

Idem. ligne 22, *lisez :* les œufs de marbre dédiés à Castor et Pollux.

Page 260, ligne d'Antonius Caracalla, idem et surtout des Thermes d'Antonius, *lisez :* et surtout de ses Thermes.

Page 264, lignes 3 et 7, *au lieu de :* au-dessous et au-dessus, *lisez :* en aval et en amont.

Page 264, *au lieu de :* Marcus, *lisez :* Marcius Rex.

85

TABLE DES CHAPITRES.

ROME ANCIENNE.

ROME SOUTERRAINE ET BYZANTINE.

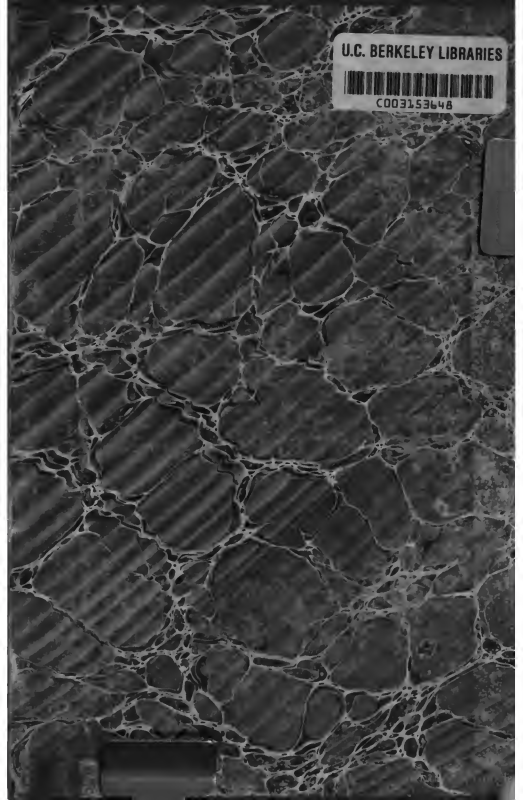
ROME FÉODALE ET PAPALE.

ROME MODERNE.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Cie, RUE SAINT-BENOÎT, 7.




U.C. BERKELEY LIBRARIES
C003153648

